

HISTOIRE

ECCLÉSIASTIQUE

DE BRETAGNE.

HISTOIRE

ECCLÉSIASTIQUE

DE BRETAGNE ,

DÉDIÉE

AUX SEIGNEURS ÉVÊQUES DE CETTE PROVINCE ,

PAR

M. DERIC ,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE , PRIEUR DE NOTRE-DAME DU CHATEAU ROYAL DE FOUGÈRES ,
CHANOINE DE L'ÉGLISE DE DOL ,
VICAIRE-GÉNÉRAL ET OFFICIAL DU DIOCÈSE.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME II.

—
RENNES ,

VANNIER , ÉDITEUR.

1847.

HISTOIRE

ECCLÉSIASTIQUE

DE BRETAGNE

PAR

AUX SEIGNEURS ÉVÊQUES DE CETTE PROVINCE

PAR

M. DEBRIE

CHANOINE DE LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

CHANOINE DE LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

CHANOINE DE LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

DEUXIÈME ÉDITION

TOME II

ERRATA.

NOTICE, 3^e §, premier mot, au lieu de *Mais*, lisez *Puis*. Nous relevons cette faute grossière qui nous a échappé. Il serait inutile de signaler les autres, tout lecteur pouvant les remarquer et corriger.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

DE BRETAGNE.

SEPTIÈME SIÈCLE.

*Conflagrant tale aliquid hæretici.
Tertull. de præsc. adv. hæc.*

1. LA ville de Nantes avoit donné le jour à saint Martin, cet illustre abbé, dont nous sommes chargés de détailler la vie. Sa famille y tenoit un rang proportionné à sa haute naissance.

2. Il apprit, dès sa tendre jeunesse, que, plus on paroît grand aux yeux de la multitude par l'éclat d'une condition relevée, plus on doit s'humilier, en toutes choses, devant celui dans qui réside la plénitude de la puissance et la source de tout bien, afin de trouver grâce en sa présence. La beauté du Créateur, que l'univers s'empresse de nous annoncer, éleva son âme, attira son amour et sa vénération. La rédemption du genre humain par le Verbe incarné, le pénétra de la plus vive reconnaissance; ce modèle des chrétiens devint le sien. En considérant ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour sauver le monde, il comprit ce que valent les hommes en eux-mêmes; c'est ainsi qu'en ornant son esprit, il sut former son cœur à une piété solide. Attentif et prévenant dans le commerce de la vie, il gagna la confiance et l'affection de tous ceux qui le connoissoient; ses manières affectueuses, un vernis d'une sainte gaieté chassoient la mélancolie par tout où il la rencontroit; sa modestie, qui renfermoit quelque chose de noble et de grand, faisoit taire l'indiscrétion; sa principale occupation étoit de soumettre son corps à l'esprit et son esprit à Dieu.

3. A peine eut-il achevé le cours de ses études , qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Son ardeur pour les sciences avoit égalé celle qu'il avoit pour la vertu : ce furent là les qualités qui l'approchèrent du sanctuaire.

4. Saint Felix , évêque de Nantes , apprécia bientôt son mérite ; après l'avoir promu au diaconat , il le fit archidiacre de son église. Cet emploi , si important alors , rendoit celui qui en étoit revêtu l'œil et la main de l'évêque , son ministre et son vicaire-général dans toutes les affaires de la juridiction , soit volontaire ou contentieuse , et dans l'administration du temporel.

5. Martin remplit , avec édification , cette dignité. A l'exemple de l'Apôtre des nations , il se crut redevable aux doctes et aux ignorans : ses discours étoient relevés lorsqu'il parloit aux premiers ; il traitoit les seconds comme des enfans en Jésus-Christ. Ainsi que saint Paul , il pouvoit dire : « Qui d'entre les fidèles est foible , sans que , par compassion , je ne sois foible avec lui ? Qui est scandalisé , sans que je souffre ? » Les remontrances qu'il faisoit aux pécheurs sur les égaremens de leur vie , étoient accompagnées d'une humilité profonde , et portoient dans leur esprit une telle conviction , qu'ils ne pouvoient y résister. Le vice , que le libertinage de nos jours travaille à embellir , se présentoit sous son pinceau dans toute sa difformité ; l'ordre moral , cet appui solide de la société , d'où naît le bonheur public et particulier , étoit offert dans toute sa beauté par ce ministre , et se gravoit fortement dans les cœurs. C'est dans les saintes Ecritures , dont Martin avoit fait une étude particulière , qu'il puisoit la sainteté de sa morale et de sa doctrine. Il avoit éprouvé qu'elles sont utiles pour enseigner les vérités de la foi , pour réfuter les erreurs qui lui sont contraires , pour corriger les mœurs corrompues , pour conduire à la perfection de la piété. Ses soins s'étendirent également à tout le diocèse de Nantes ; par tout ses pas furent marqués par des succès.

6. Saint Felix avoit eu le bonheur , ainsi que nous l'avons dit , de gagner à Jésus-Christ les Teifales qui habitoient le pays de Tifauge. Ce canton étoit voisin d'un autre qu'on appeloit alors *Herbadilla* , et qu'on nomme maintenant Herbauge. Le peuple qui y avoit fixé sa demeure , ne cédoit en rien à la férocité des Teifales , avant qu'ils eussent embrassé le christianisme , dont le caractère est d'inspirer la charité. Cette colonie n'avoit d'ailleurs aucune liaison avec les Nantois : une antipathie naturelle séparoit les deux nations ; à ces traits , la horde d'Herbauge peut être regardée comme ayant fait partie des Teifales.

Le peuple d'Herbage étoit encore , pour la plupart , enseveli dans les ténèbres du paganisme. Les évêques de Poitiers , dans le district desquels il étoit placé , en étoient trop éloignés pour pouvoir travailler utilement à sa conversion. Ceux qui l'avoient entreprise avoient échoué jusqu'alors. Saint Felix voulut faire une nouvelle tentative ; il crut que l'erreur et l'impiété qui fuyoient dans son diocèse devant Martin , n'oseroient lui résister en face dans une terre étrangère. Le saint vieillard l'envoie évangéliser à Herbage. Les attaques du missionnaire furent vives et pressantes ; la résistance ne fut pas moindre. Saint Etienne avoit autrefois attiré , par la ferveur de ses prières , la vocation de Saul à la foi chrétienne ; Martin , par ses soupirs et par ses larmes auprès de Dieu , prépara du moins des brebis rebelles à écouter dans un autre temps les inspirations de l'Esprit-Saint (1).

(1) D. Mabillon a donné deux vies de saint Martin , au premier siècle des saints de son ordre. Il a placé l'une dans le corps du volume qui contient les actes des saints de ce siècle ; et l'autre , dans l'appendice qui est à la fin. Voici les réflexions que font à ce sujet les auteurs de l'histoire littéraire de la France , t. 5.
 « A la suite de l'une et de l'autre vie , D. Ma-
 » billon a joint , disent-ils , une histoire de la
 » translation du même saint et des miracles
 » opérés par son intercession. L'éditeur ne
 » marque point en quel temps la première vie
 » a été écrite , et place l'autre à la fin du dixiè-
 » me siècle. Nous sommes fâchés , continuent-
 » ils , de nous écarter de ce sentiment ; mais
 » il est incontestable que cette seconde vie ap-
 » partient à un auteur qui vivoit sur la fin du
 » neuvième siècle. Ce qui a trompé D. Mabil-
 » lon , c'est qu'il a cru que l'histoire de la
 » translation et des miracles , étoit de la même
 » main que la première vie ; au lieu qu'il est
 » clair , pour peu d'attention qu'on veuille y
 » apporter , que cette histoire est une suite
 » naturelle de la seconde vie , et que l'une et
 » l'autre est l'ouvrage du même auteur. C'est
 » ce qui est visible , et par le rapport qui se
 » trouve entre les deux parties de l'ouvrage ,
 » et par la conformité du style : ce qui ne se
 » trouve point entre cette histoire et la pre-
 » mière vie. Or , il est certain que l'auteur de
 » l'histoire vivoit sur la fin du neuvième siècle ;
 » puisqu'il assure avoir vu un nommé Arnoul ,
 » à qui les Normands , dans leurs ravages de

» 844 , avoient coupé les deux mains. Il faut
 » donc corriger , à la tête de cette histoire ,
 » *Seculo XI* , qui s'y est glissé par la faute de
 » l'imprimeur , et mettre *Seculo IX* , et au
 » lieu du nombre 9 , lire nombre 8.

» Cet auteur se donne manifestement pour
 » un homme de Nantes , qui s'étoit rendu
 » moine à Vertou. Il avoit le talent d'écrire
 » assez bien pour son siècle , et sa narration
 » a beaucoup d'ordre ; mais un éloignement
 » de près de trois cents ans où il étoit des évé-
 » nemens qu'il entreprend de rapporter dans
 » la vie du saint , l'ont obligé à y suivre des
 » traditions qui étoient peu sûres. Son histoire
 » de la translation et des miracles mérite plus
 » de créance , tant à cause que ce qu'il y dit
 » s'étoit passé de son temps , au moins en
 » partie , qu'à raison du secours qu'il y eut
 » pour la composer. Outre les chartes de son
 » monastère , il cite un recueil de miracles
 » fait par Siguin , archidiacre , apparemment
 » de Nantes.

» Quant à l'auteur de la première vie , dans
 » l'ordre de l'édition , il ne dit rien qui puisse
 » le faire connoître. Son ouvrage est plutôt un
 » sermon qu'une histoire ; il a été certaine-
 » ment fait sur la première partie de celui de
 » l'Anonyme de Vertou , dont on vient de ren-
 » dre compte. L'écrivain postérieur , qui pou-
 » voit vivre au siècle suivant , n'a fait qu'en
 » choisir les principaux événemens , qu'il a
 » ornés des traits de son éloquence , et en a
 » ainsi composé une pièce d'orateur , pour être

7. Après la mort de saint Felix , Martin , qui se sentoit un attrait puissant pour la solitude , abdiqua la place qu'il remplissoit d'une manière si dis-

» lue ou prononcée à la fête du saint abbé.»

Nous nous sommes fait un devoir de suivre les lumières de ces critiques judicieux. Les auteurs de ces deux vies rapportent que , du temps de saint Martin , il y avoit dans le territoire d'Herbauge une ville célèbre par la bonté de son terroir et par le commerce que lui procuroit le voisinage de la Loire. Les dieux de l'ancienne Rome y exerçoient leur empire ; on y voyoit entr'autres une statue d'or de Jupiter ; Mercure , Diane , Hercule et Vénus y en avoient de bronze ou de marbre. C'est en ce lieu , suivant les deux auteurs de la vie de saint Martin , que cet apôtre alla annoncer l'Evangile. Le refus , que les habitans d'Herbadilla firent de se convertir , attira sur eux la colère de Dieu ; la terre s'étant ouverte , engloutit leur ville ; les eaux , qui jaillirent de son sein , s'arrêtèrent dans cette vaste fosse et en remplirent l'étendue.

On est partagé sur la vérité de ces faits. Parmi ceux qui croient qu'il y a eu à Herbauge une ville du nom d'Herbadilla , on compte Albert le Grand , M. Baillet , D. Mabillon , les auteurs du *Propre* de l'église de Nantes de l'an 1733 , et les nouvelles Vies des saints tirées de l'anglois. Tous ces écrivains pensent , en outre , que cette ville fut abîmée en punition de son endurcissement dans le crime.

D. Lobineau , dans la vie qu'il a donnée de saint Martin , s'est élevé contre ces assertions. Voici les motifs sur lesquels il s'appuie. « Ex- » cepté , dit-il , les légendaires qui n'ont écrit » que depuis les courses des Normans , aucun » auteur n'avoit fait mention d'une ville nom- » mée Herbadille , ou Herbauges , qu'on sup- » pose pourtant avoir été si grande et si flo- » rissante. César , qui a écrit très-exactement » le détail de ses expéditions , n'a point parlé » de cette prétendue moitié de la ville de » Nantes , située dans une province différente » de celle où auroit été l'autre moitié. Il n'a » point dit qu'il ait fait raser cette partie de » Nantes ; expédition d'où l'on tire sottement » l'étymologie de Rezay. Enfin , ce conqué- » rant de toutes les Gaules n'auroit pas laissé » un si grand nombre de rebelles se canton- » ner et former une république au milieu des »

» terres de l'Empire. L'étymologie d'Herbauges » est aussi ridicule que celle de Rezay. Ce ne » sont point les herbes qui ont donné l'origine » au nom d'Herbauges ; c'a été la mauvaise » prononciation et la corruption de celui d'Ar- » batilicum , qui se trouve dans Grégoire de » Tours , aux endroits où il parle de ce can- » ton. »

Ce ne sont pas seulement les auteurs des deux vies de saint Martin que D. Lobineau réfute ici. Il attaque sur tout le Père Albert le Grand sur l'origine qu'il attribue à la prétendue Herbadille. Voici ce qu'en a dit ce métaphraste : « La tradition de père en fils , outre » les anciennes histoires , porte , dit-il , qu'a- » vant que Jules-César eût conquis les Gaules , » la ville de Nantes étoit bâtie de part et d'au- » tre de la rivière de Loire , voire étoit plus » grande et peuplée du côté du midi que du » côté du nord , à cause que ladite rivière joint » à celle de Sevre , qui venant de Clisson y » tombe au Pont Rousseau , fluoit de toute sa » grandeur de ce côté du midi , jusqu'à ce que » saint Felix en divertit le cours de l'autre » côté , par le moyen du canal qu'il fit faire » entre les prés de Mauves et de la Magde- » leine , le long des murs de la ville et du » port ou Fosse de Nantes. Or , les habitans de » cette Nantes méridionale , ayant adhéré aux » Vennetois , leur ayant aidé de conseils , » d'armes , d'hommes et d'argent contre Jules- » César , se ressentirent de la fureur de ce » grand capitaine , lequel , ayant rompu l'ar- » mée navale desdits Vennetois , et rendu leur » ville tributaire à l'Empire romain , entra » avec son armée victorieuse dans la Loire , » et se vint présenter devant Nantes , dont la » ville , qui étoit vers le nord , se rendit ; mais » ceux du côté du midi , craignant sa fureur , » ne l'osèrent attendre ; ains se sauvèrent plus » avant dans le pays , emportant le plus beau » et le meilleur de leur bien et se cachèrent » dans des marais , que faisoit la petite rivière » de Bologne , se tenant à couvert parmi les » joncs , pavots et autres herbes de marais , » sans s'oser trouver à la campagne qui étoit » couverte de soldats romains ; lesquels , ayant » pillé cette Nantes méridionale , y mirent le »

tinguée. Il craignit , en instruisant les autres , de s'oublier soi-même. Les applaudissemens des hommes , qui suivent les actions d'éclat , firent

» feu et abattirent ses murs, tours, portaux et
 » édifices publics, dont on voit encore quel-
 » ques vestiges au bourg, qui, de cette aven-
 » ture, s'appelle encore *Rezay*, comme qui
 » diroit *Rasé*. Et depuis Paulus-Emilius,
 » proconsul des Armoriques pour les Romains,
 » voulut rebâtir ce côté méridional de Nantes,
 » mais en deçà la rivière de Sevre, au lieu
 » où aboutissent les magnifiques ponts de
 » Nantes, lequel encore aujourd'hui s'appelle
 » le bourg de *Piremil*, voulant dire, *Paul-*
 » *Emile*.

» La furie des soldats romains passée et la
 » colère de César apaisée, les Nantois, qui
 » s'étoient retirés dans ces herbiers maréca-
 » geux, voyant que ce lieu se pouvoit forti-
 » fier, étant de difficile accès pour pouvoir
 » être forcé, craignant aussi semblables sur-
 » prises, s'ils se rebâtissoient sur le bord de
 » la Loire, laquelle, en une marée, pouvoit
 » porter les armées navales entières jusques
 » dans leur port, considérant aussi que ce lieu
 » n'étoit privé de la navigation de ladite rivière;
 » ains s'en servoit fort commodément, n'en
 » étant éloigné que de deux lieues, navigable
 » sur la rivière de Bologne, qui porteroit les
 » bateaux jusqu'à ce lieu; toutes ces considé-
 » rations les firent résoudre à bâtir une ville
 » en ce lieu, laquelle fut par eux nommée
 » *Herbauges*, et en latin *Herbadilla*, à cause
 » du grand nombre de joncs, pavots et autres
 » herbes aquatiques et marécageuses qui y
 » étoient, et leur avoient servi de refuge,
 » lorsqu'ils fuyoient la colère de César.»

Revenons maintenant à D. Lobineau; il con-
 tinue en ces termes : « Grégoire de Tours vivoit
 » du temps que l'on dit que la ville d'Herbauges
 » fut abîmée, et cependant lui, qui ramassoit
 » si curieusement tous les événemens merveil-
 » leux de son temps, n'a jamais parlé de cette
 » ville, ni de sa ruine; il ne parle d'*Arbatili-*
 » *cum* que comme d'une contrée du Poitou dans
 » laquelle étoit situé le bourg qu'il nomme *Bec-*
 » *ciacum*, que nous croyons être le bourg de
 » Botuay, assez près du lac de Grand-Lieu; et,
 » ce qui est à remarquer, il ne fait mention
 » de ce pays que pour rapporter un miracle
 » qui y étoit arrivé. La submersion d'une

» grande ville, arrivée au même lieu et de son
 » temps, eût bien été un autre miracle digne
 » de son attention. Il n'est pas le seul qui
 » parle d'Herbauges, non comme d'une ville,
 » mais comme d'un canton de pays. L'auteur
 » de la vie de S. Alain, cité par M. du Chêne;
 » Ademar dans sa Chronique; l'histoire de la
 » translation de saint Philbert, de l'île de He-
 » rio, au monastère de Deas, par Ermentaire;
 » la permission accordée par l'empereur Louis
 » le Débonnaire, à l'abbé Arnoul, demeurant
 » au monastère de Deas; le Cartulaire de l'ab-
 » baye de Saint Cyprien de Poitiers; en un
 » mot, tous ceux qui ont fait mention d'Her-
 » bauges, n'en ont jamais parlé que comme
 » d'une contrée. On doit ajouter à cela que
 » Fortunat, qui vivoit au même temps qu'on
 » suppose que cette ville subsistoit encore,
 » et qui a cherché toutes les occasions imagi-
 » nables de louer saint Felix, n'a pas dit un
 » mot de la submersion de cette ville; acci-
 » dent cependant qui eût fourni une belle ma-
 » tière d'éloge, pour celui par les ordres du-
 » quel saint Martin auroit été envoyé annon-
 » cer l'Evangile à cette ville si florissante.

» Dans la même vie de S. Martin, écrite au
 » neuvième siècle, il est dit : Que ce mission-
 » naire, affligé du peu de fruit de ses prédica-
 » tions, et ne sachant s'il devoit quitter cette
 » ville, fut averti de l'abandonner au plutôt,
 » parce que ses habitans avoient mis le com-
 » ble à leurs crimes. A l'instant, il prit son
 » parti et se fit suivre par son hôte et sa fem-
 » me, les seuls qui eussent eu la charité de le
 » recevoir, et leur donna les mêmes ordres
 » que les anges avoient fait autrefois à la fa-
 » mille de Loth en pareille occasion. A peine
 » étoient-ils tous trois à quelque distance de
 » la ville, que le saint, suivant trop son res-
 » sentiment, leva les mains et les yeux au
 » ciel, pour prier Dieu qu'il lui plût de ne
 » pas différer davantage le châtement des re-
 » belles. Dans le moment même, comme si
 » Dieu n'eût attendu que le suffrage de son
 » serviteur pour l'exécution de l'arrêt, la ville
 » d'Herbauges fut abîmée tout d'un coup, et
 » une prodigieuse quantité d'eau sortant des
 » entrailles de la terre couvrit la ville et noya

trembler son humilité. Il crut ne pouvoir mieux faire que de terminer ses triomphes par une vie privée, où, dans le secret, il offrit à Dieu le sacrifice d'un corps mortifié et un cœur contrit et humilié.

» tous les habitans. La femme de l'hôte de
 » Martin, ayant tourné la tête au bruit de
 » l'éroulement des maisons, fut changée sur-
 » le-champ en statue de pierre. La seconde vie
 » de saint Martin porte qu'il fit abimer bien
 » d'autres villes et hameaux, pour de pareils
 » crimes, et qu'entr'autres une grande ville,
 » nommée Sarlebie, est devenue un grand lac,
 » qui porte le même nom.

» Quand on n'auroit point d'autres raisons
 » pour rejeter tout ce récit, que l'affectation
 » étudiée d'orner la fable des mêmes circons-
 » tances que la sainte Ecriture rapporte dans
 » l'histoire terrible de la ruine de Sodome et
 » des autres villes consumées par le feu du
 » ciel; c'en seroit assez pour convaincre que
 » le conte de la submersion d'Herbauges n'est
 » qu'une pure fiction faite à plaisir sur ce di-
 » vin original; et il est même aisé de recon-
 » noître que le premier qui s'est mêlé de l'é-
 » crire, l'a fait sans jugement, puisqu'après
 » avoir dit que saint Martin entreprit levoyage
 » de Rome, pour faire pénitence de la faute
 » qu'il croyoit avoir commise, en demandant
 » à Dieu la punition de cette misérable ville;
 » il écrit ailleurs que Martin en a depuis bien
 » fait submerger d'autres ailleurs; ce qui si-
 » gnifie que, depuis sa pénitence, il est sou-
 » vent retombé dans la même faute.... Nous de-
 » vons considérer aussi que rien n'est plus
 » contraire à l'esprit de Jésus-Christ et à la
 » conduite que sa grâce inspire à ses véritables
 » disciples, que des mouvemens de vengeance
 » contre ceux qui ne veulent pas se soumet-
 » tre à l'Evangile, et nous devons rejeter
 » comme des fables tous les miracles qu'on
 » attribue à des mouvemens de colère ou
 » de ressentiment. Enfin, pour peu que l'on
 » considère la situation du lac de Grand-
 » Lieu et des marais qui l'entourent, la
 » profondeur de la rivière de Bedoigne ou
 » Boulogne, qui y entraîne avec elle les
 » eaux de la Loigne, et toute la disposi-
 » tion du pays, on verra bien qu'il n'y a

» rien que de naturel dans ce grand amas
 » d'eaux. On ne nie pas qu'il ne se puisse faire,
 » par des voies qui n'ont rien de miraculeux,
 » que quelque montagne ou quelque pièce de
 » terre s'abime, et que des eaux remplissent
 » les lieux que les terres occupoient, et il
 » n'est pas même fort difficile d'en rendre rai-
 » son. Outre les exemples anciens, on en a
 » plusieurs nouveaux, qu'il est inutile de rap-
 » porter ici. Ce n'est donc pas tant par l'im-
 » possibilité absolue du fait, qu'on en nie l'é-
 » vénement, qu'à cause du peu d'apparence
 » de l'histoire, de son opposition à l'esprit de
 » l'Evangile, du tort que ce récit fait à la
 » véritable gloire de saint Martin, et du man-
 » que de preuves, sans quoi l'histoire même
 » n'a pas plus d'autorité que la fable. Car on
 » compte pour rien les ouï-dire du peuple,
 » qui ne craint pas d'assurer qu'on a quelque-
 » fois pêché dans le lac de Grand-Lieu, des
 » meubles et du bois de charpente; et, suppo-
 » sé même que cela fût vrai, pourquoi recou-
 » rir à des ruines d'onze cents ans, pendant
 » qu'il se peut faire, tous les jours, que les
 » rivières de Lognon, de l'Issoire, de la Bou-
 » logne et de la Loigne, qui s'y rendent, en-
 » traînent quelque morceau de charpente en-
 » levé sur leurs bords dans leurs inondations,
 » ou que quelques ruines de moulins renver-
 » sés par la violence de leurs cours y aient
 » été roulées ? »

Ces raisonnemens nous paroissent judicieux et nous ne pouvons nous empêcher de les adopter. Les remarques particulières que nous allons faire sont propres à éclaircir quelques points de la matière présente. Il n'est pas hors de propos de consulter de nouveau les étymologies d'*Herbage* et d'*Herbadilla*, que nous avons données aux pages 14 et 15 de notre premier volume (*). Par l'un, on entendoit un *pays sur le bord des eaux*; par l'autre, on désignoit un *pays où il y a des eaux qui portent des nacelles*; ce qui exclut l'idée de ville quelconque. Si d'ailleurs il étoit arrivé à la

(*) Ci-dessus, n° 27, 28, p. 7, notes 4, 6. a. V.

8. Le saint anachorète se fit dans sa retraite une chaumière avec des branches d'arbres qu'il entrelassa. Sa nourriture n'étoit que des herbes

surface du pays d'Herbauge un aussi grand changement que celui dont on parle, on auroit probablement donné à quelques-uns de ces lieux ainsi submergés, ou au terrain voisin, des noms analogues à cet événement. C'est par ce moyen que nos pères transmettoient à la postérité les choses les plus frappantes de leur temps. Nous en avons fourni des preuves multipliées.

En examinant ce que signifie le *Becciacum* de Grégoire de Tours, on apprend que le lac de Gran-Lieu (*) étoit de son temps, à peu près le même que de nos jours. *Becciacum* s'appeloit ainsi à cause du voisinage de ce lac. *Bec*, fosse, lit; *swy*, rivière; *ac*, plusieurs; *con*, jonction : lieu voisin d'un lac formé par plusieurs rivières.

Arbatilicum, terme dont le même auteur s'est servi, présente, à quelque chose près, la même idée. *Ar*, terre; *bat*, fertile; *il*, basse; *i*, rivière; *con*, jonction. Ce qui veut dire : terre fertile et basse où il se fait une jonction de rivière. C'est par la réunion du Lognon, de l'Issoire, de la Boulogne et de la Logne, que se forme le lac de Gran-Lieu. Ce lac existoit donc dès le temps du père de notre histoire; sa source étoit alors la même que de nos jours.

Si l'on en croit M. de la Martinière, dans son Dictionnaire géographique, on a dit Grand-Lieu, par corruption; selon lui, il falloit dire, *grand lac*, *grandis lacus*, et non pas *grandis locus*, comme le remarque Baillet, Topographie des saints. Ces deux écrivains se sont trompés l'un après l'autre. Ce n'est point dans la langue latine qu'il falloit chercher l'origine du nom Gran-Lieu : on ne pouvoit la trouver que dans le celtique. *Grawn*, jonction; *liex*, rivière; à la lettre : jonction de rivière; ou, ce qui est la même chose : lieu qui est formé par la jonction de plusieurs rivières. Tel est le jugement que, dans les temps les plus reculés, on a porté sur la naissance de ce lac.

L'étymologie des noms des quatre rivières auxquelles le Gran-Lieu doit son existence, a un rapport direct avec celle que nous venons

d'assigner au nom qu'il conserve. La Boulogne est ainsi appelée de *bou*, *eau*, *rivière*, et de *lon*, *lac* : *rivière du lac*. Si l'on aime mieux ne consulter que le nom de Bedoigne qu'elle porte aussi, on y retrouvera le même sens; *bed*, *lac*; *win*, qu'on peut prononcer *ouin*, *rivière*. L'Issower ou l'Issoire, ruisseau qui va se joindre à la Boulogne, avant que celle-ci entre dans le Gran-Lieu, est ainsi nommé, d'*is*, *petite*; d'*ow*, *rivière*, et de *ver*, *confluent* : *petite rivière qui se mêle avec une autre*. La Logne tire son nom de *lon*, *lac*; on a sous-entendu le mot *rivière*. Ce qui signifie : *rivière du lac*. Le Lognon a pris sa dénomination de *lon*, *lac*, et d'*on*, *rivière* : *rivière du lac*, ou qui se jette dans un lac.

A l'origine fabuleuse dont Albert le Grand a gratifié les habitans d'Herbauge, nous pouvons en substituer une qui est du moins vraisemblable. Cette tribu avoit fait probablement partie de ces Alains qu'Aetius avoit placés, comme nous l'avons dit, t. 2, p. 310 (**), dans les terres incultes et abandonnées des environs d'Orléans. Dans le temps que les Armoriques-Bretons les dissipèrent, les uns furent emmenés captifs et fixés dans différens cantons; les autres conservèrent leur liberté par une fuite précipitée. Quelques-uns de ceux-ci, qui portèrent le nom de Teifales, se réfugièrent dans un lieu qu'ils appelèrent Tifauge; il y en eut même qui pénétrèrent à Herbauge. Avant que ces Teifales eussent été convertis par saint Felix de Nantes, Fortunat les comparoit à des loups. Ceux qui avoient passé à Herbauge, n'étoient pas moins cruels; on en étoit si persuadé qu'avant saint Martin de Vertou, presque aucun missionnaire n'avoit osé leur prêcher la foi. On sait que les Alains, durant le temps qu'ils avoient été auxiliaires des généraux romains, avoient rendu odieux, par leurs violences, le gouvernement de l'Empire. Suivant le témoignage de Sidoine-Apollinaire, ils s'étoient fait redouter par le feu, le fer, les rapines et la cruauté. Tifauge et Herbauge, qui étoient des lieux marécageux, offrirent aux fugitifs une retraite assurée. Ce ne sont

(*) Ou *Grand-Lieu*. Voy. ci-dess., Introduction, n^o 37, 28, p. 42. a. V.

(**) Ci-dessus, cinquième siècle, n^o 108, p. 251. a. V.

et des racines amères ; jamais il ne mangeoit de pain ; pour toute boisson, il n'avoit que de l'eau. La prière , la contemplation , la lecture et

pas là les seuls pelotons d'Alains qui ont été forcés de s'établir dans des terrains qui sembloient peu propres à recevoir des hommes : nous en fournirons dans la suite une nouvelle preuve.

En fouillant dans les marais voisins de Gran-Lieu , on trouve une étonnante quantité de bois ; on y découvre même des arbres entiers et d'une grosseur peu commune. L'eau dont ils ont été imprégnés leur a communiqué une couleur noire ; exposés à l'air , ils deviennent extrêmement durs. Ce sont autant de témoins fidèles qui déposent que ces lieux ne formoient autrefois qu'une forêt. Un ouragan ou un tremblement de terre l'ont renversée. Cet événement extraordinaire passa d'une génération à l'autre ; dans la suite, il fut embelli et lié à la prédication de saint Martin ; alors un roman se forma. Il y a eu à Saint Philbert de Gran-Lieu un terrain qu'on appeloit autrefois *Adias* ou *Deas* ; ce qui nous fait connoître l'origine du changement qui est arrivé à la surface du territoire d'Herbauge ; *ad*, habitation ; *jas* ou *jasa*, tempête : lieu habité où une tempête s'est fait ressentir. *De* ou *te*, habitation ; *as* pour *jas* par omission de l'*j* initial, tempête.

Ne nous ennuyons point d'entendre D. Lobineau. « Après avoir rejeté, dit-il , la fable de » la submersion d'Herbauges , c'est une con- » séquence presque nécessaire de rejeter aussi » la résolution que l'on fait prendre à saint » Martin de courir par toute l'Europe , pour » expier , par la fatigue d'une marche con- » tinuelle , et par les incommodités d'un pè- » lerinage sans soulagement , le péché qu'il » croyoit avoir commis , en demandant à Dieu » qu'il avançât le châtiement d'Herbauges ; ce » qui avoit causé la perte éternelle d'une infi- » nité d'âmes. Le second des légendaires de » saint Martin , qui a fait plusieurs additions » et corrections au texte du premier , ne fait » aucune mention de ces courses , quoiqu'il » parle aussi de la pénitence de saint Martin ; » l'effet principal de laquelle fut , selon lui , » de le confiner dans un désert , pour y vivre » dans toutes les austérités les plus effrayantes » de la vie érémitique. On a donc tout sujet » de croire que ces voyages par toute l'Europe

» sont fabuleux ; et l'on ose dire que , quand » même on seroit persuadé de la ruine d'Her- » bauges , on devroit encore retrancher de la vie » du saint , à l'exemple de son second légén- » daire , ces courses peu édifiantes. A plus forte » raison , quand on voit que le motif qu'on dit » en avoir été le principe , est fabuleux , et qu'on » lui donne pour compagnon de voyage un saint » Maximin , depuis évêque de Trèves , qui » vivoit 250 ans avant lui.

» On doit , par conséquent , retrancher en- » core de ses actes , les grands et magnifiques » ouvrages auxquels on l'occupe pendant le » temps de ses courses , qui ne s'accordent » nullement avec la vie sauvage qu'on dit qu'il » menoit dans les plus affreuses retraites , ni » avec des voyages sans repos et sans fin. Ra- » ser des montagnes , aplanir des rochers » escarpés , combler des vallées inaccessibles , » bâtir des ponts superbes sur de grandes ri- » vières , mettre à sec des marais , faire sour- » dre des fontaines dans tous les endroits des » chemins de Rome où l'on pouvoit en avoir » besoin ; tout cela avec tant d'éclat qu'on n'a » pas craint d'assurer que toutes les nations » de l'Europe , François , Espagnols , Gots , » Bourguignons , Bretons , Ecossois , Sa- » xons , Allemands et plusieurs autres peuples , » avoient qu'ils lui avoient de très-grandes » obligations , de leur avoir aplané et rendu » commodés les chemins de chez eux aux » tombeaux des saints Apôtres , où ils ne pou- » voient aller qu'avec de très-grandes diffi- » cultés.

» Une conjecture raisonnable sur tous ces » voyages , est que plusieurs saints du nom » de Martin ont vécu presque dans le même » temps , ou avant même celui de Vertou ; l'un » desquels a été grand voyageur , c'est à sa- » voir , celui qui fonda le monastère de Du- » mes près de Bragues en Portugal. Un autre » a demeuré avant saint Benoît au mont Cas- » sin , le lui céda et se retira dans une grotte » du mont Marsique , où il fit sortir une sour- » ce d'eau vive de son rocher. Un troisième , » enfin , fut disciple de saint Martin de Tours , » et vint à Saintes fonder un monastère. » Il y de l'apparence que les auteurs des

la psalmodie occupoient la plus grande partie de chacun de ses jours ; pour le reste du temps , il l'employoit aux travaux manuels.

9. Sa cabane étoit au milieu d'une épaisse forêt qui étoit arrosée par les rivières de la Mene et de la Sevre. C'est là qu'il se flattoit de ne s'occuper que de Dieu ; mais bientôt il fut obligé de servir de nouveau les hommes avec qui il avoit fait divorce. Ce solitaire n'avoit pas fait attention que plus on a d'ardeur pour fuir le monde , plus on excite par là sa curiosité. Son genre de vie extraordinaire rappela la mémoire des œuvres saintes qu'il avoit faites dans le siècle. Des personnes de tout rang et de toute condition vinrent le visiter ; quelques-uns même s'empressèrent de s'unir à lui ; d'autres mirent leurs enfans sous sa discipline : sa charité pour le prochain , et son zèle pour la gloire de Dieu , l'empêchèrent de les rejeter.

10. Comme il s'étoit fait pauvre avec Jésus-Christ , il fut contraint d'accepter les dons qu'on lui offroit , pour soutenir le nouvel état qu'il alloit embrasser. Les uns lui firent présent de vignobles et de champs cultivés ; d'autres lui donnèrent des bois. Il construisit un monastère sur un colline qui domine sur la Sevre : ce qui avoit fait donner à ce lieu le nom de Vertou (1). Ce territoire étoit encore alors de l'Aquitaine ,

» actes de saint Martin de Vertou , qui n'ont
 » écrit qu'après les ravages des Normans , et
 » qui ne marquent point qu'ils aient vu d'ac-
 » tes plus anciens , ont pris à tort et à travers
 » dans les actes des autres saints du même
 » nom , et surtout dans ceux de saint Martin
 » de Dumes , ce qu'ils ont jugé de plus pro-
 » pre à relever la gloire de leur saint , et ont
 » cousu toutes ces différentes pièces et les
 » contes que l'on faisoit , avec ce que l'on sa-
 » voit de certain de saint Martin de Vertou ;
 » et que c'est , par exemple , de la vie de celui
 » de Dumes , qui , natif de Hongrie , fut en
 » Orient , et d'Orient vint en Portugal , où il
 » fonda le monastère de Dumes , qu'ils ont
 » pris que saint Martin avoit voyagé par toute
 » l'Europe , et qu'il fut fort connu des Gots
 » et des Espagnols ; qu'il se retira dans la
 » forêt de Du-Men , et qu'il y bâtit sa pre-
 » mière maison. Car , du reste , on ne connoît
 » point en France de forêt de Du-Men. Il est
 » difficile , avec de si mauvais guides , de ne
 » pas s'égarer. Cependant , à travers tant
 » de faussetés , on ne laisse pas d'entrevoir
 » bien des choses , dont les unes sont d'une

» vérité constante , et les autres paroissent
 » fort vraisemblables ». Nous acquiesçons vo-
 lontiers aux remarques de ce savant bénédic-
 tin. Nous observerons seulement que la forêt
 qu'on appeloit Du-Men , en celtique , n'étoit
 pas si difficile à trouver qu'il se l'est imaginé.
 La vie de saint Martin , que D. Mabillon a in-
 sérée dans le corps des actes des saints de son
 ordre , au premier siècle , suppose évidem-
 ment que Vertou étoit dans cette forêt. Dans
 le temps que l'auteur de cette vie écrivoit ,
 cette forêt portoit encore le nom de Du-Men.
 Ce que la seconde vie dit que Du-Men étoit
 fort éloigné de Vertou , doit être corrigé par
 la première , sur tout si l'on convient que tous
 les voyages que l'on fait faire à saint Martin ,
 sont une fable. La Mene et la Sevre se joi-
 gnent auprès de Vertou. Le nom de Du-Men
 vient de *du* , épaisse , et de *men* ou *ven* , *for-
 êt* : épaisse forêt.

(1) *Ver* ou *ber* , colline (l'*v* et le *b* se met-
 tent indifféremment l'un pour l'autre dans le
 celtique) ; *tu* , qu'on prononce *tou* , rivière :
 colline auprès d'une rivière. Vertou s'est aussi
 appelé *Vretou* , *Vertaven* et *Vertavum*. Le

et sous la juridiction spirituelle des évêques de Poitiers. L'église, que le nouvel abbé édifia à Vertou, fut dédiée à saint Jean-Baptiste, patron des solitaires. La règle qu'il y établit étoit tirée des maximes des anciens Pères; il en pratiqua le premier l'observance. C'est ainsi qu'il la rendit supportable aux autres.

11. La discipline régulière fut si florissante dans son monastère, que de tous côtés il lui venoit des prosélytes. Les riches de la terre alloient faire à ses pieds jusqu'au sacrifice de leur liberté. Plus de trois cents religieux militèrent sous ses ordres. Ce sage directeur les partagea en plusieurs sociétés particulières.

Martin alla plus avant dans le Poitou fonder un monastère d'hommes, auprès duquel, bientôt après, il en établit un pour des filles de piété qui vouloient se consacrer à Dieu. Ces deux maisons étoient situées au confluent de deux ruisseaux; l'emplacement de ces communautés s'appeloit auparavant Duriu, à cause de sa position. Elles conservèrent ce nom (1).

12. La réputation du pieux abbé passa les mers: il fut obligé de se rendre en Angleterre (2), pour y guérir la fille d'un des princes de cette île qui étoit possédée du démon.

13. A son retour, il s'arrêta dans le territoire de Bayeux; il y trouva un seigneur avec son épouse qui étoient inconsolables de la perte de deux enfans jumeaux qui venoient de mourir sans baptême. Leurs larmes furent bientôt remplacées par la joie: l'homme de Dieu rappela à la vie ces victimes infortunées. La reconnaissance l'investit de possessions dans lesquelles il fonda une communauté. Ces deux enfans, sur qui la divine Providence avoit déployé sa miséricorde, se consacrèrent dans

premier de ces trois noms se tire de *vre* ou *b're*, colline, et de *lou*, rivière. Le second est composé de *ver*, colline, et d'*aven*, rivière. A la fin du mot *ver* on a ajouté le *t*: ce qui est commun dans le celtique. Le troisième nom vient de *ver*, colline, et d'*av*, rivière. La vie de saint Martin prouve que son monastère de Vertou étoit sur une colline. « *Ibi (in) » Vertavensi monasterio) tumulatur corpus » S. Viri in ecclesia quam ipse à fundamen- » tis erexerat, quæ etiam posita est in illius » montis prominentiori parte. »*

(1) M. Baillet a dit: « *Durivum, quasi duo » rivi, et non Durinum. »* D'où l'on peut conclure que cet historien fait venir du latin le mot *Durivum*. C'est cependant du celtique qu'il

est sorti, ainsi que le terme *Durinum*, que cet écrivain réproûve. *Durin* et *duriu*, dans cette dernière langue, veulent dire: *confluent de deux ruisseaux*. Ces deux maisons de Durin sont détruites depuis bien des siècles; on en a fait un seul et même prieuré, que l'on nomme Saint Georges de Montaigu (*aigue*, *eau*, *rivière*), et qui dépend de l'abbaye de Saint Jouin sur Marne.

(2) Nous donnerons désormais à l'île de Bretagne le nom d'Angleterre, et à notre Armorique, celui de Bretagne. La première reconnoît par là pour ses maîtres les Angles de la Saxe. La seconde étoit ainsi nommée dès avant la fin du sixième siècle, par Grégoire de Tours.

la suite au service des autels, et firent profession religieuse dans cette maison. Le désir d'éterniser la mémoire de ce miracle, fit donner à ce monastère le nom de deux Jumeaux (1).

14. Saint Martin, de retour à Vertou, s'appliqua surtout à donner de la consistance à ses monastères, à y faire fleurir une régularité aussi austère qu'exacte, à affermir ses moines dans la pratique de la vertu, et à

(1) « Orderic-Vital, moine de l'abbaye de
» Saint Evroul, en Normandie, au 6^e liv. de
» son histoire, où il donne la vie du saint fon-
» dateur et titulaire de son abbaye, assure,
» — dit D. Lobineau, vie de saint Martin de
» Vertou, — que l'ancienne tradition porte que
» saint Martin de Vertou, revenant d'Angle-
» terre, séjourna quelque temps à Bayeux,
» et qu'il y bâtit un monastère nommé des
» deux Jumeaux, à cause de deux jumeaux
» qu'il y avoit ressuscités, et que saint Evroul,
» encore laïque, fournit aux frais de l'édifice et
» se rendit depuis religieux dans ce monas-
» tère. Il est certain, dans le sentiment même
» de ceux qui avancent de plusieurs années la
» naissance et le cours de la vie de saint Mar-
» tin, que cette tradition ne peut subsister, en
» ce qui concerne le lieu et le temps du premier
» monastère où saint Evroul demeura; car on
» sait qu'il s'étoit retiré dans la forêt d'Ous-
» che plusieurs années avant que saint Mar-
» tin eût bâti son monastère de Vertou, d'où
» il partit, selon ses actes, pour aller en An-
» gleterre; on n'estime pas néanmoins que cet
» anachronisme nous doive faire nier que S.
» Martin ait fondé le monastère des deux Ju-
» meaux, au diocèse de Bayeux, à son retour
» de la Grande-Bretagne, puisqu'on trouve
» effectivement dans tous les légendaires, qu'il
» fit un voyage au-delà de la mer, pour déli-
» vrer la fille d'un roi possédée d'une légion de
» démons, qui protestoient qu'ils n'en sorti-
» roient point, s'ils n'y étoient contraints par
» Martin de Vertou; et qu'à son retour, le
» saint vint aborder à la côte de Neustrie: ce
» qui s'accorde avec la tradition dont parle
» Orderic-Vital. Et certainement, il n'y a point
» d'apparence que cette tradition d'un saint
» Martin de Vertou, fondateur d'un monastère
» des deux Jumeaux, se fût établie et conser-
» vée en Normandie, si le fond n'en étoit pas
» vrai. Que si l'on oppose que cette tradition
» est fautive en ce qui concerne saint Evroul,

» qui n'a pu être religieux dans une maison
» qui n'étoit pas encore fondée, quand il quit-
» ta le siècle, il est aisé de répondre que cette
» erreur n'est provenue que de ce que ceux qui
» sont les auteurs du récit, ont voulu joindre
» ensemble deux traditions incompatibles,
» chacune desquelles, prise séparément, est
» véritable. Persuadés, par l'une, que le mo-
» nastère des deux Jumeaux avoit été fondé
» par saint Martin de Vertou, lorsqu'il re-
» tourna de la Grande-Bretagne (ce qui est
» vrai), et convaincus, par l'autre, que saint
» Evroul avoit été religieux pendant quelques
» années, dans un monastère du diocèse de
» Bayeux, avant qu'il se retirât dans la forêt
» d'Ousche, ce qui étoit véritable aussi; ils
» s'imaginèrent, ne sachant pas la chronologie,
» ni le détail de ces deux faits historiques, et
» ne connoissant peut-être point d'autre mo-
» nastère ancien au pays de Bayeux que ce-
» lui des deux Jumeaux, qu'il falloit que saint
» Evroul eût reçu l'habit de religieux dans ce-
» lui-là, lorsqu'il quitta le monde: ce qui ne
» pouvoit être. Mais comme cet anachronisme
» n'empêche nullement qu'on ne croie que
» saint Evroul embrassa l'état monastique dans
» quelque autre maison, dont l'auteur ancien
» de sa vie originale n'a marqué ni le lieu, ni
» le nom, avant qu'il se retirât au pays d'Ous-
» che; la même erreur de chronologie ne doit
» point empêcher non plus de reconnoître que
» saint Martin de Vertou est fondateur du mo-
» nastère des deux Jumeaux, qui subsistoit,
» ce semble, encore l'an 836, comme on le
» peut voir dans l'histoire de la translation du
» corps de saint Philbert, et, en 835, Anse-
» gise, dans son testament, légua quinze sols
» au monastère des deux Jumeaux. » M. Tri-
» gan, dans son histoire ecclésiastique de Nor-
» mandie, t. 1., a donc eu tort d'avancer que
» saint Evroul choisit d'abord, pour le lieu de
» sa retraite, le monastère des deux Ju-
» meaux.

éloigner d'eux tout ce qui auroit pu les porter à la dissipation ou au relâchement. Il remplit à leur égard, dans toute son étendue, la qualité respectable d'abbé ou de père (1). C'est aussi ce qu'exprime à peu près le nom que nous lui connoissons (2).

15. Tandis que saint Martin sanctifioit le midi de la Bretagne, un autre personnage, également respectable, répandoit au nord la bonne odeur de Jésus-Christ; c'est de saint Men dont nous voulons parler.

16. Il étoit sorti d'une famille puissante de la province de Gwent (3), qui faisoit alors partie du pays de Galles. On croit qu'il étoit parent de saint Sanson 11 et de saint Magloire. Le lieu de sa naissance l'indique d'ailleurs assez. Son père est appelé tantôt Gerascen (4), et tantôt Ork ou Orchée. Ces noms, qui paroissent n'avoir aucun rapport entr'eux, sont cependant les mêmes : ils ont été employés pour désigner un grand prince.

17. Ce ne fut point par les vertus guerrières que ce seigneur se rendit recommandable. L'héroïsme militaire sert souvent de masque à la foiblesse : des yeux clair-voyants l'aperçoivent presque toujours sous le manteau de l'ambition. La pratique des règles du christianisme éleva véritablement Gerascen au-dessus des autres; les louanges des hommes ne flattèrent point son âme; il se contenta de les mériter : Dieu fut le confident de ses vertus pacifiques. Il s'appliqua entr'autres à donner à son fils une sainte éducation. Il étoit convaincu que celle-ci inspire les bonnes mœurs, et que, sans elles, les grands de la terre ne peuvent contribuer au bonheur des états. Ses soins paternels furent couronnés par le succès. Men, docile aux instructions, ne connut point la légèreté des enfans, ni les vices que traîne après soi l'adolescence. Il n'avoit d'autre plaisir que celui de servir l'humanité. Visiter les malades, soulager les pauvres, consoler les affligés, exercer les autres œuvres de charité, c'étoit là son occupation principale.

18. Saint Sanson 11, frappé de la pureté de ses mœurs, l'avoit adopté pour son fils spirituel, et l'avoit conduit avec lui, à son passage dans

(1) Acta SS. Ord. S. Benedict. sec. 1, D. Lobineau, Vies des Saints de Bretagne; Baillet, Vies des Saints.

(2) *Mar*, grand; *tin*, chef: le grand chef. Martin a aussi été appelé *seul*, de *seu*, colline, et d'*ul*, grand: le grand homme de la colline.

(3) Voyez le tom. 3 de cette histoire, au

renvoi (a) de la page 104 (ci-dessus, sixième siècle, n° 70, p. 358, note 1. a. V.), et au renvoi (b), de la page 189 (*ibid.* n° 159, p. 391, note 2. a. V.)

(4) *Ger* ou *ser*, prince; *ascain* ou *cain*, bon: bon prince; *or*, prince; *cai* ou *cain*, bon.

la Bretagne. Comme il n'avoit pas lieu d'espérer que Canao voulût contribuer à la fondation du monastère qu'il avoit entrepris de bâtir à l'extrémité du territoire de Dol, sur le rivage de la mer (1), il eut recours à Waroc, autrement Guerech, et du nom, qui étoit comte de Vennes.

(1) M. Ogée, dans son dictionnaire géographique de Bretagne, à l'article *Dol*, a porté la décision qui suit : « Je ne perdrai point mon temps à chercher la très-inutile et très-incertaine étymologie du nom de cette ville ; qu'il vienne de *Leondoul*, de *dolor*, de *Dolomheir*, de *Diaulitæ*, dont, par contraction, on a fait *Diaul* et puis *Dol*, c'est ce qui, sans doute, importe peu à tout lecteur de bon sens ; il ne s'arrêtera pas davantage aux nouvelles étymologies du mot *dol*, qu'on a prétendu signifier *endroit élevé*, et ensuite *lieu bas* et *fertile* ; ce qui ne se ressemble guère, ou qu'on a imaginé retrouver dans les mots latins *adolescens*, *tollo* ; dans le grec *tholos* ; dans l'hébreu *gadol*. De l'érudition de ce genre est loin de mériter l'attention des savans, et n'est à bonne qu'à ajouter de nouvelles erreurs à toutes celles dont ceux qui ne le sont pas, ont déjà tant de peine à se défaire. » Il est vrai qu'un *endroit élevé* et un *lieu bas* ne se ressemblent guère ; il ne faut que des yeux pour faire ce discernement ; mais ce n'est pas ce dont il est question ici : il s'agit de savoir si le mot *Dol* a désigné indifféremment un *lieu élevé* et un *lieu bas*. Or, c'est une vérité qu'on ne peut révoquer en doute. 1° *Thol* ou *dol*, en gallois (car le *t* et le *d* se mettent l'un pour l'autre dans le celtique), signifie *hauteur*, *élévation*, *montagne*. *Dol*, *grand*, en tartare de Thibet. *Dolou*, *premier*, dans la langue de Malaca. *Dale*, en bohémien, *oultre ce*, *davantage*. 2° *Dol*, en gallois, veut dire, *vallée*, *lieu bas*. *Dol*, en esclavon, *profond*. *Dol*, *descente*, *pente*, en stirien et en carinthien. Mais n'est-ce pas choquer le bon sens de donner à un même mot des significations contraires ? Que M. Ogée veuille bien s'arrêter ici un instant, il verra bientôt qu'il attaque les nations les plus savantes. Dans la langue des Romains, *altus* signifie *haut* et *profond*. *Obesus*, *rongé*, *gras*, *replet*. *Desavio*, *cesser d'être cruel*, *être excessivement cruel*. *Summus*, *haut*, *bas*. *In*, *con-*

tre, *en faveur*. *Elcvare*, *exhausser*, *rabaisser*... En hébreu, *gib*, *gab*, *hauteur*, *élévation*, *fosse*, *creux*. *Barach*, *bénir*, *maudire*. *Aon*, *force*, *puissance*, *foiblesse*, *néant*. *Tsahir*, *grand*, *petit*. *Bara*, *créer*, *détruire*... En arabe, *tacham*, *abyme*, *creux*, *profond*, *montagne*. *Farach*, *monter une montagne*, *descendre une montagne*. *Rahv*, *terrain élevé*, *terrain bas où les eaux s'amassent*... En chaldéen, *gelima*, *colline*, *vallée*. *Berach*, *bénir*, *maudire*... En syriaque, *rogol*, *piéd*, *faite de montagne*... En persan, *barh*, *édifice élevé*, *maison souterraine*. *Nagal*, *haut*, *profond*... En malaye, *rindang*, *rôtir*, *avoir froid*. *Ringgi*, *au-dessus*, *en pente*... En chinois, *mo*, *haut*, *profond*. *Chan*, *montagne*, *vallée*. *Yven*, *abyme*, *profond*, *ciel*... En cophte, *magis*, *davantage*, *plus*, *à peine*... En langue de Congo, *cati*, *plus*, *moins*... En grec, *buthos*, *haut*, *profond*. *Buthos*, *haut*, *profond*... En gothique, *dinn*, *haut*, *profond*... En turc, *derin*, *haut*, *profond*... En esclavon, *dubina*, *hauteur*, *profondeur*... En breton, *doun*, *haut*, *profond*. *Penn*, *fondement*, *sommet*. *Ben*, *haut*, *bas*... En basque, *peronz*, *en haut*, *en bas*. Ce n'est donc pas seulement dans le celtique que le même mot a des sens opposés. M. Ogée ne doit donc plus être surpris que le terme *dol* ait signifié tantôt un *lieu élevé*, et tantôt un *lieu bas*. Pour fixer le vrai sens du nom de la ville de Dol, nous avons dit, page 30 de notre premier volume (*), imprimé en 1777, que le terme *dol* devoit se rendre ici par *endroit élevé*, parce que ce sens est analogue à la position de cette ville. Aussi, avons-nous ajouté : « Ce qu'on appelle Dole est une » haute montagne de Franche-Comté ; une » ville de la même province et du même nom, » est placée sur une éminence. Le Mont-Dol » s'élève majestueusement au-dessus des ma- » rais de la ville. Le terme *dol* reparoit dans » d'autres langues que la celtique. Il est la ra- » cine du verbe *adolesco*, qui est formé d'a,

(*) Ci-dessus, Introduction, n° 46, p. 13. a. V.

19. Men fut chargé de cette commission importante ; Guerech étoit un prince d'une grande piété , et qui savoit apprécier le mérite personnel (1).

A la tête de quelques religieux , Men , qui connoissoit tout le prix d'une prompte obéissance , se mit en route ; pour ne pas s'exposer à la dissipation qu'occasionnent les différens objets qui se présentent à la

» augmentatif, de *dol* et *esco*, verbe substan-
 » tif. *Gadol*, en hébreu , signifie *grand*. Par le
 » changement du *d* en *t*, nous retrouvons dans
 » le mot *dol*, *tollo*, en latin, *élever*, et *tholos*,
 » en grec, *dôme, voûte élevée*. » « De l'érudition
 » de ce genre, est-elle, — comme l'a prononcé M.
 » Ogée, — loin de mériter l'attention des savans ;
 » et n'est-elle bonne qu'à ajouter de nouvelles
 » erreurs à toutes celles dont ceux qui ne le
 » sont pas, ont déjà tant de peine à se défaire ? »
 Ce géographe , qui a recueilli d'avance le ju-
 gement des savans sur l'origine que nous avons
 osé donner au mot *dol*, ne refusera peut-être
 pas cette qualité à M. Court de Gebelin ; la
 société économique de Berne , les académies
 royales de la Rochelle , de Dijon et de Rouen
 le reconnoissent pour l'un de leurs membres.
 A un jugement profond, il joint la connois-
 sance des langues. Dans le dictionnaire étymo-
 logique de la langue françoise, qu'il a donné
 au public en 1778 , il s'exprime en ces termes,
 page 399 : « Les mots en *dol*, *doul*, sont une
 » branche de la racine primitive *tol*, *tal*, *lla*,
 » *tul*, qui a désigné tout ce qui est relatif à l'é-
 » lévation, aux idées d'élever, d'abaisser,
 » d'enlever et de supporter. De là une multi-
 » tude de familles qui devoient être réunies
 » sous la lettre T. » A la page 1034, il dit que :
 « De *tal*, prononcé *tol*, les Latins firent *tollo*,
 » je porte, je soutiens ; *tuli*, j'ai porté, j'ai
 » soutenu. D'où *tholus*, clé d'une voûte, point
 » sur lequel elle porte. » Nous n'avons donc
 rien avancé qui ne soit conforme aux princi-
 pes judicieux de M. Court de Gebelin. Il étoit
 bon de comparer le mot *dol* avec ceux des au-
 tres langues qui lui sont analogues : c'étoit le
 moyen de ne pas se tromper sur la valeur de
 ce terme , et d'en faire une juste application
 à la ville à qui on a donné ce nom. Nous re-
 marquons qu'elle étoit placée sur un terrain
 élevé ; son nom indique cette position. Nous
 en avons conclu qu'il falloit s'arrêter à cette

étymologie. Notre confiance a été d'autant plus
 grande , que les savans conviennent de nos
 jours que toutes les langues tirent leur origine
 d'une langue-mère et primitive! C'est au pu-
 blic éclairé de juger si l'arrêt prononcé par M.
 Ogée est sans appel. Au reste, si le même mot
 a été pris par toutes les langues dans des sens
 opposés, c'est que la peinture des objets po-
 sitifs a toujours servi à celle des objets négatifs.
 Dans ce cas, les mots qui peignoient ces
 deux objets se prononçoient différemment, sui-
 vant la différence de leur signification.

(1) On ne peut s'empêcher de placer l'arri-
 vée de saint Sanson II, à la côte du territoire de
 Dol, vers le commencement de l'année 548. Cet
 évêque, alors régionalnaire, travailla presque
 sur-le-champ à la construction du monastère
 dont nous avons parlé t. 3, au renvoi (a) de la
 page 206 (*). Il n'avoit rien à attendre de Ca-
 nao, qui venoit de faire périr Hoel II. Dans
 cette circonstance, Sanson ne pouvoit avoir
 d'autre ressource que dans les libéralités de
 Guerech II, dont toutes les vues ne tournoient
 qu'au bien de la religion et de l'état. Ce prince,
 comme le dit D. Lobineau, dans la vie de saint
 Men, ne mourut que l'an 549. Ce seroit sans
 fondement qu'on croiroit qu'il s'agit ici de ce
 Guerech qui ne fut comte de Vennes que l'an
 577. Saint Sanson n'auroit pas eu besoin de
 s'adresser à lui dans ce temps. Childebert avoit
 comblé cet évêque de bienfaits, et encore plus
 le prince Judual, qui lui étoit si redevable.
 D'ailleurs, comme saint Sanson fit sa première
 résidence dans son monastère de Dol, c'est
 une conséquence nécessaire qu'il se soit occu-
 pé de sa construction immédiatement après
 avoir abordé au rivage de Dol. Ce prélat mou-
 rut enfin l'an 575. Son successeur ne siégea
 que trois ans à Dol ; les troubles qu'occasionna
 Guerech dès son avènement au comté de Ven-
 nes, le firent abdiquer en 578.

(*) Ci-dessus , sixième siècle, n° 181, p. 398, note 1. a. V

vue, il chantoit avec eux, suivant l'usage, des pseumes et des hymnes durant la marche.

20. Ces voyageurs pénitens arrivèrent un soir, très-fatigués, dans un canton qu'on nommoit *Pacata* (1). C'étoit une partie de la plus grande forêt de Bretagne. Son étendue nous est à peu près représentée par l'archidiaconé de Porhoet (2). Men et ses compagnons rencontrèrent celui

(1) Le terme *Pacata* vient de *pa*, *ma* ou *ba*, *bonne*, *belle*; de *cat*, *forêt*, et d'*a*, *rivière*; ce qui veut dire : *lieu où une belle forêt est traversée par une rivière*. Cette rivière s'appeloit *Modo*; elle tiroit son nom de *mod*, *petite*, et d'*o*, *rivière* : *petite rivière*. C'est la même que le *Muel*; *mu*, *rivière*; *el*, diminutif : *petite rivière*. Cette rivière passe à *Gael*; de là à *Monfor*, où elle en reçoit une autre, et bientôt après va se joindre au *Men*.

(2) Nous avons vu, t. 3, p. 446 (*), que le terme *Por-hoet* est composé de *por* ou *mor*, *grande*, et de *hoet*, *forêt*; ce qui désigne une *grande forêt*. Cette même forêt se nommoit aussi *Poutrecoet*; cette dénomination lui venoit de *pou*, *grande*; de *tré*, *très*, et de *coet*, *forêt* : *très-grande forêt*. Le terrain occupé par cette forêt fut appelé *Pagus trans sylvam*, parce qu'il étoit tout couvert de bois. *Trans*, veut dire ici : *d'outre en outre*; de *part en part* : *pays couvert, de toute part, de bois*. *Trans-adi-go* signifie *passer d'outre en outre*; *percer de part en part*. *Trans-igo*, *percer d'outre en outre*, de *part en part*, *transpercer*. L'archidiaconé de *Por-hoet* se divise en quatre doyennés, savoir : *Monfor*, *Beignon*, la *Nouée* et *Loheac*.

I. *Monfor* n'a été connu dans les premiers temps que par une petite élévation qui domine sur le confluent du *Muel*, et de ce qu'on appelle la *petite rivière*. C'est par cette raison que ce lieu porta le nom de *Monfor-la-can*; *mon*, *élévation*; *vor*, qu'on prononce *for*, *au-dessus*; *can*, *confluent* : *élévation au-dessus d'un confluent*. Telle est l'origine de la canne fabuleuse de *Monfor* : il est étonnant que des personnes éclairées aient cru son existence. Le doyenné de *Monfor* est composé : 1° de *Bedée*, qui a pris son nom de la petite rivière sur laquelle cette paroisse est située : *bed*, *habitation*; *e*, *ruisseau*. 2° De *Boisgervilly*; *ger*, *auprès*; *villi*, *habitation* : *habitation près d'un bois*. On

a habillé à la françoise le commencement du mot *Boisgervilly*. Le primitif de *bois* est *bo*; il n'y a pas loin de l'un à l'autre. 3° De *Bre-teil*, qui est sur une petite rivière qui sort de *Romillé* et se rend dans le *Men*; *bre* ou *ber*, *eau*, *rivière*; *tal* en composition *tel*, *auprès* : *lieu auprès de l'eau ou d'une rivière*. 4° De *Claies*, qui est entre deux petites rivières qui se déchargent dans le *Men*; *cle*, *couvert*; *ai*, *rivière* : *lieu couvert par des ruisseaux*. 5° De *Concoret*, qui joint la forêt de *Penpon*; *con*, *suite*; *cor*, *forêt*; et, *belle* : *suite d'une belle forêt*. 6° De *Coulon*, qui est entre la forêt de *Monfor* et le *Muel*; *cou*, *forêt*; *lon* ou *lan*, *rivière* : *forêt voisine d'une rivière*. 7° De *Gael*. 8° D'*Ifendic*, qui tire son nom d'*i*, *rivière*; de *fen* ou *ven*, *forêt*, et de *dich*, *épaisse* : *épaisse forêt sur une rivière*. 9° De le *Crouais*, pays plat, qui étoit d'abord marécageux; *crou*, *marais*; *hai*, *forêt* : *marais couvert de bois*. 10° De *Miniac*, qui doit son nom à sa fertilité; *min*, *plaine*; *iach*, *fertile*. 11° De *Montauban* (*Mons-Albanus*), qui est sur une petite élévation; *alb* ou *alp*, *élévation*; on auroit dû dire simplement *Alban*. L'oubli de la langue celtique a fait précéder le terme *Mont*; de même qu'on dit mal à propos *Mont-Dol*. Il y a, en Europe, un grand nombre de lieux du nom de *Mont-Auban*; qui tous sont sur des éminences plus ou moins considérables. 12° De *Monterfil*, qui est sur un ruisseau qui passe à *Plelan-le-Grand*; *mon*, *élévation*; *er*, *ruisseau*; *fil* ou *bil*, *forêt* : *lieu élevé sur un ruisseau qui passe par une forêt*. 13° De *Pleumeuleuc*, qui est à la source d'un ruisseau qui va se rendre dans le *Men*, à côté des confins de la paroisse de le *Rheu*; *pleu*, *peuple*; *mel*, *source*; *eu*, *ruisseau* : *peuple établi à la source d'un ruisseau*. Le *Rheu* a pris son nom du voisinage du *Men*; *reu* ou *ru*, *rivière* : *lieu auprès d'une rivière*. 14° De *Quedillac*, qui

(*) Ci-dessus, sixième siècle, n° 437, p. 491, note 1, *in fine*. a. V.

qui avoit l'inspection sur cette forêt. Cet emploi avoit fait donner à

n'est pas loin de la Rance ; *cai*, forêt ; *di*, sur ; *ach*, rivière : forêt auprès d'une rivière. 15° De Romillé, qui, comme Plemeleuc, est à la source du même ruisseau, mais à l'endroit où il se partage en plusieurs branches ; *ro*, ruisseau ; *mil*, partage : lieu où un ruisseau se partage. 16° De Saint Gonlai. 17° De Saint Jean de Monfor. 18° De Saint Jean de Saint Men. 19° De Saint Liry. 20° De Saint Malon. 21° De Saint Maugan. 22° De Saint Nicolas de Monfor. 23° De Saint Ouen. 24° De Talensac, qui est auprès de la rivière de Men ; *tale*, rivière ; *an*, auprès ; *sa* ou *a*, particule paragogique ; *ac*, habitation : habitation auprès d'une rivière. 25° De Tremorel, qui est à la source de la petite rivière de Muel ; *tre*, habitation ; *mor*, eau, rivière ; *el*, au-dessus : habitation à la tête d'une rivière. 26° D'Irodouer, qui a compris d'abord dans son enceinte la chapelle du Lou ; celle-ci n'a été érigée en paroisse que vers l'an 1300, par Olivier, seigneur de Montauban. Ce qu'on nomme la petite rivière prend sa source à la Chapelle, qui de là a emprunté le nom de Lou ; *lou*, eau, rivière. Irodouer s'est ainsi appelé de *hi* ou *i*, forêt ; de *ro*, au-dessus, et de *douer*, eau, rivière : forêt au-dessus d'une rivière.

II. Beignon, second doyenné de Por-hoet, s'est ainsi appelé de *ben* ou *pen*, prince, seigneur, et de *on* ou *om*, lieu habité : lieu habité qui appartient à un prince. Cette terre a été cédée et unie à l'évêché de Saint-Malo ; l'évêque prend la qualité de seigneur et baron de Beignon ; sa juridiction porte le nom de régaire. Le doyenné de Beignon a sous sa dépendance : 1° Augan, qui est sur un ruisseau qui prend sa source à Compeneac et se décharge dans l'Af, vis-à-vis de Guer ; *aug*, ruisseau ; *an*, sur : lieu sur le bord d'un ruisseau. 2° Compeneac, qui tire son nom de *com*, belle ; de *pen*, source ; de *e*, ruisseau, et de *ac*, habitation : habitation auprès d'une belle source de ruisseau. 3° Caro, sur une hauteur qui présente une belle campagne ; *car*, beau ; *o*, lieu. 4° Comblessac, originairement *Cambliciacus*, où se termine inclusivement le territoire du diocèse de Saint-Malo ; *cam*, habitation ; *blich* ou *brich*, frontières : lieu habité qui sert de frontières. L'Af,

sur lequel Comblessac est situé, a toujours séparé les Veneti des Curiosolites. 5° Gwern, qui est auprès de l'Af ; *gwern* ou *gouer*, rivière ; *n*, crase de *nés*, auprès : lieu voisin d'une rivière. 6° Lieuron, sur les rives d'une petite rivière ; *lieu*, rivière ; *ron* ou *re*, auprès : terrain sur le bord d'une rivière. 7° Loutehel, qui est sur l'Af ; *lou*, rivière ; *tel*, sur : lieu sur une rivière. 8° Maure, qui est sur une petite rivière qui va se décharger dans la Vilaine ; *maur*, grand ; *e*, rivière : grand peuple établi sur une rivière. 9° Mauron, qui est sur la petite Rivière-au-Duc ; *maur*, grand ; *on*, rivière : grand peuple sur le bord d'une rivière. Les Bretons de l'île et ceux du continent ont connu leur patrie respective, dès les premiers temps, sous le nom de grande et de petite Bretagne. Le peuple de la première s'appeloit *Maur*. Comme il est certain, par l'histoire, que Constance Chlore avoit envoyé chez les Curiosolites une colonie de Bretons insulaires, nous avons cru ne pouvoir mieux les placer qu'à Maure et à Mauron. Voyez notre premier volume, page 131 et suivantes (*), et le second, p. 117 et 118 (**). 10° Maxent. Mas, habitation ; *sai*, forêt ; *nés*, auprès : habitation auprès d'une forêt. 11° Mesrenel, qui est sur le bord d'une petite rivière qui va se réunir à la Vilaine ; *me*, petite ; *ren*, rivière ; *el*, sur : lieu sur une petite rivière. 12° Neant, qui est sur la rivière d'Inel, qui passe par l'Étang-au-Duc ; *nant*, rivière : lieu sur une rivière. L'Inel tire son nom d'*in*, rivière, et d'*el*, diminutif : petite rivière. 13° Penpon, qui a été ainsi appelé de ses sources vives ; *pen*, source, *pon* ou *mon*, eau : source d'eau. L'étang de l'abbaye de Penpon et celui de la forge du même lieu, fournissent en grande partie la source de l'Af. Penpon n'est pas un lieu distingué de celui de Brecilien ; *bre* ou *ber*, source ; *cil*, petite ; *ien*, rivière : source d'une petite rivière. Il existe encore à Penpon, autrement Brecilien, une forêt qui contient environ vingt-trois mille arpens de terre. 14° Plelan-le-Grand, qui a pris son nom de la forêt de Brecilien, qui s'étendait dans ce territoire ; *ple*, peuple ; *lan*, forêt : peuple de la forêt. La trêve de Plelan se nomme Trefandel ; *tre*, trêve ou succursale ;

(*) Ci-dessus, Introduction, n° 117, p. 57.
a. V.

(**) Ci-dessus, troisième et quatrième siècles,
n° 53, p. 181. a. V.

cet officier le nom de Caduon. C'étoit un seigneur respectable.

fan ou van, forêt; del, épaisse : trêve au milieu d'une épaisse forêt. Suivant un cartulaire de l'abbaye de Saint Melaine, il y a eu à Pleslan une chapelle qui portoit le nom de *Trecoet; tre, édifice; coet, forêt; édifice au milieu d'une forêt.* 15° *Ploermel.* 16° *Reminiac*, qui est sur un ruisseau qui entre bientôt dans un plus grand, pour aller se joindre à l'Aff; *re, ruisseau; min, plaine; iach, fertile : plaine fertile sur un ruisseau.* 17° *Saint Abraham.* 18° *Saint Briec de Mauron*, qui est auprès d'un ruisseau qui passe à l'Etang-au-Duc; *maur, grand; on, ruisseau : grand peuple fixé sur un ruisseau.* 19° *Saint Malo de Beignon*, qui est au-dessous de Beignon et sur la même rivière, a la même origine. C'est là qu'on voit le château seigneurial de l'évêque; c'est le chef-lieu du territoire de Beignon. On a eu raison de lui donner, et à la paroisse, le nom de saint Malo. Outre qu'il rappelle la donation faite aux successeurs de ce saint, en vue de ses mérites éclatans, il leur met devant les yeux un si beau modèle. 20° *Saint Seglin.* 21° *Trehorenteuc*, qui est proche la forêt de Penpon, en a fait autrefois partie; *tre, habitation; ho ou hi, forêt; ren, fort; tec, belle : habitation au milieu d'une très-belle forêt.*

III. La Nouée ou plutôt la *Nouai*, troisième doyenné de Por-hoet, n'étoit d'abord qu'une forêt sur le Liex. Alain I du nom, vicomte de Rohan, y fonda une église paroissiale l'an 1125; *nov, rivière; hai, forêt : forêt sur le bord d'une rivière.* Le doyenné de la Nouée comprend les paroisses suivantes: 1° *Brignac*, où la Rivière-au-Duc prend sa source; *bri, bre, ber, source; ac, habitation : habitation auprès d'une source d'eau.* 2° *Glac ou Bas-Guillac*, qui est dans un fond, entre la rivière d'Ow et celle au-Duc: l'Ow forme un petit bras à Glac; *glac, fourche; lieu où une rivière décrit une espèce de fourche. Gwil, partage; ac, rivière : lieu où une rivière se partage.* 3° *Gomené*, qui tire son nom de *god, bois*, et de *menez, lande : terrain partie en bois et partie en lande*; tel est encore, à peu près, de nos jours, Gomené. On y voit maintenant le bois de Fouet, qui occupe environ trois-quarts de lieue de circonférence; *fou, hêtre; et, beau.* Ce lieu a donc dû être couvert anciennement de beaux hêtres. 4°

Guilliers, où la Rivière-au-Duc fait un bras qui s'avance entre Mauron et Concoret; *gwil, partage; er, rivière : lieu où une rivière se partage.* 5° *La Croix-Hellean*, qui a pour succursale *Hellean*, est entre deux petits bras de l'Ow, et Hellean un peu au-dessus; *hel, fermé; leih, rivière; an, deux : lieu entre deux rivières.* La paroisse de Hellean a ajouté à son nom celui de *la Croix*, parce qu'on y a érigé une croix pour perpétuer la mémoire du lieu où se donna la bataille des Trente, l'an 1350. 6° *La Trinité de Por-hoet.* 7° *Loyat*, sur le bord de la Rivière-au-Duc; *leih, rivière; at, auprès : lieu auprès d'une rivière.* 8° *Meneac*, qui a été ainsi nommé de *menez, lande*, et d'*ac, habitation : habitation où il y a beaucoup de landes.* On y remarque encore à présent plus de landes que de terre cultivée. *Meneac* a pour succursale *Evrignac*; ce mot est composé d'*e*, particule qui se place à la tête du mot, sans rien ajouter à sa valeur, ni sans rien y diminuer; de *bri ou vri, beau*, et de *guet, bois*; ce qui veut dire: *beau bois*. On distingue aussi à Meneac un bois assez étendu qu'on nomme les *Houssais*; *houd, bois, forêt; sai ou cai, beau.* Ce bois a environ une lieue de périphérie. 9° *Merdignac (Medrinniacum)*, suivant les anciens titres) a pris son nom de *med, forêt; de rin, belle*, et d'*ac, habitation : habitation au milieu d'une belle forêt.* C'est donc sur une fausse analogie que D. Morice, ce savant historien de Bretagne, a placé, dans sa Carte de l'ancienne Armorique, un temple de Mars (*fanum Martis*) à Merdignac. D'ailleurs, aucun monument n'a fait mention de ce prétendu temple. 10° *Mohon*, qui est auprès de la forêt de la Nouée; *mo, forêt; hon, grande : grande forêt.* Par là on conçoit que le terrain de Mohon a fait partie de la forêt de la Nouée. 11° *Notre-Dame du Ronzier*, qui est l'une des églises paroissiales de la ville de Josselin. Le nom de *Ronzier* vient de *ron, rivière; de si ou hi, forêt*, et d'*er, grande*; ce qui veut dire: *grande forêt sur le bord d'une rivière.* Josselin est sur un ruisseau qui tombe dans l'Ow. Cette ville a été bâtie dans cette forêt; *jo ou go, forêt; lin, rivière : forêt auprès d'une rivière.* 12° *Pomeleuc*, qui est borné au nord par la forêt de la Nouée, et qui en a fait autrefois partie; *po*.

Comme il aimoit sur tout à exercer l'hospitalité, il alloit presque tous les jours à la petite rivière de Muel, dans le dessein de rencontrer des pèlerins et des voyageurs. Il ne manquoit jamais de les conduire à son château, et de les y bien traiter. Ces étrangers lui tenoient lieu d'enfans, car la Providence n'avoit point rendu son mariage fécond.

21. Men éprouva par lui-même toute l'étendue de la charité de ce comte. Il n'eut pas seulement à le remercier de la manière obligeante avec laquelle il le reçut. Pour le retenir auprès de lui, Caduon (1) lui offrit des

partie ; mel , grande ; luc , forêt : partie d'une grande forêt. 13° Saint Martin de Josselin. 14° Saint Nicolas de Josselin , qui sont deux paroisses des faubourgs de la ville de Josselin. 15° Taupon , qui est sur la Rivière-au-Duc ; tau , rivière ; pon , sur : lieu sur une rivière.

IV. Loheac, quatrième doyenné de Por-hoet, tire son nom de *law*, *abondante* ; de *hai*, *forêt*, et d'*ac*, *habitation* : *habitation au milieu d'une épaisse forêt*. Loheac a sous son district : 1° Baulon, qui a pris son nom de *baud*, *grand*, et de *lon*, *étang* : *grand étang*. Il y a dans cette paroisse un des plus grands étangs de la province. Il est au-dessous du château de la *Muce-Baulon* ; le terme *muce* est formé de *mus*, qui s'arrête, et d'*e*, *rivière* : *rivière qui s'arrête*. 2° Breal, lieu élevé qui domine sur la rivière de Men ; *bre*, *hauteur*, *éminence* ; *al*, *rivière* : *lieu qui domine sur une rivière*. Le Men porte aussi dans le pays le nom de *Flusel* ; ce terme vient de *flus*, *rivière*, et d'*el*, diminutif ; ce qui signifie *petite rivière*. 3° Bruc, qui est dans un lieu bas, a été d'abord fort aquatique ; *bru*, *aquatique* ; *uc*, *contrée* : *contrée aquatique*. 4° Goven ou Gauven, qui est limitrophe du Men ; *go* ou *gau*, *forêt* ; *ven*, *rivière* : *forêt voisine d'une rivière*. 5° Guichen, que plusieurs ruisseaux coupent, et qui, après avoir coulé dans les vallons, se déchargent dans la Vilaine ; *gui*, *eau* ; *cen*, *source* : *lieu où coulent des sources d'eau*. 6° Guignen, qui est à la source d'un ruisseau qui va se rendre dans la Vilaine ; *gui*, *eau* ; *hen*, *source* : *lieu qui est à la source d'une rivière*. 7° Guipri, qui est sur le bord de la Vilaine ; *gui*, *eau*, *rivière* ; *pri*, *terre* : *terre sur le bord d'une rivière*. 8° La Chapelle Bouezic, qui est sur une petite rivière qui a son embouchure dans la Vilaine ; *bouh*, *petite* ; *e*, *rivière* ; *sic* ou *ic*, *canton* :

canton sur une petite rivière. 9° Lassy, qui est sur les rives d'un ruisseau qui va se perdre dans la Vilaine ; las ou les, bord ; si, ruisseau : lieu sur le bord d'un ruisseau. 10° Pipriac, dont la position est sur le même ruisseau ; pi, petite ; bri ou pri, rivière ; ac, habitation : habitation sur une petite rivière. 11° Saint Germain-des-Prés. 12° Saint Malo de Fili, qui est sur la Vilaine ; fil ou bil, bois ; i, rivière : lieu rempli de bois sur une rivière. 13° Saint Senoul. 14° Saint Thuriel.

Les paroisses de ces quatre doyennés sont au nombre de soixante-dix-neuf. Si nous y ajoutons toutes les églises succursales, dont nous avons appelé quelques-unes, nous en trouverons seize en tout. Nous devons observer que les évêques de Dol avoient fondé dans le Por-hoet, avant l'érection d'Alet en évêché, six paroisses, dont voici les noms : *Saint Mervon, Saint Uniac, le Lou-du-lac, Langan*, qui tire son nom de *lan*, *forêt*, et de *gan*, *grande*. *La Nouais*, sur un ruisseau qui se rend à la *petite rivière* qui passe à Monfor ; *now*, *rivière* ; *hai*, *forêt*. *Illifau* ; c'est un pays plat et couvert ; il a pris son nom d'*hi*, *grande* ; de *li* ou *lai*, *forêt*, et de *fau*, *hêtre* : *grande forêt de hêtres*. Tel a été ce terrain avant qu'on l'eût défriché. Toutes ces églises paroissiales et succursales du Por-hoet se montent à cent une.

(1) Caduon a été ainsi appelé de *cad*, *forêt* ; de *von* ou *bon*, *chef*. Ce qui veut dire : *chef de forêt*, autrement *Forétier*. Caduon avoit donc été établi pour la garde du gibier et de la forêt qu'on nommoit Por-hoet. Il n'étoit que comte à brevet. C'est ainsi que les premiers gouverneurs de Flandres, après la conquête qu'en avoit fait Clovis, ne prirent d'autre qualité que celle de *Forétiers*. Nous avons vu, tom. 2, au renvoi (a) de la page 254 (*), que

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n° 44, p. 230, à la note. a. V.

possessions des deux côtés du Muel. On les appeloit Tre-Foss (1).

22. Le disciple étoit bien éloigné d'accepter cette donation sans l'agrément de son chef. Le bien spirituel que des ouvriers évangéliques pouvoient faire dans cette vaste forêt, se représentoit à lui dans toute son étendue. Les six églises que les évêques de Dol y avoient déjà fondées, lui annonçoient le succès qui devoit couronner de nouveaux efforts. Mais son zèle, quelque actif qu'il fût, étoit guidé par la sagesse; il attendoit du ciel que le maître de la moisson l'envoyât travailler à son champ : sa mission devoit être autorisée par la voix de Sanson. Après avoir témoigné sa reconnaissance à Caduon, il poursuivit sa route. Le comte de Vennes, auprès duquel il fut introduit, admira dans ce jeune homme une prudence et une sagesse consommée. Ses trésors lui furent ouverts; la libéralité de ce prince s'étendit au delà de la demande.

23. Sanson se trouva en état, par ce puissant secours, de mettre en peu de temps la dernière main au monastère qu'il bâtissoit sur le rivage de la mer. Ce qui le toucha davantage, ce fut d'apprendre de son élève combien le vrai Dieu étoit encore ignoré dans le Por-hoet. Le Seigneur, qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, sembloit agréer les offres de Caduon, pour appeler à la foi ceux de ce pays qui ne l'avoient pas encore embrassée. Men n'avoit d'autre volonté que celle de son maître : il étoit disposé à n'écouter que ses ordres.

Quelque désir qu'eût Sanson de ne pas se priver d'un religieux aussi utile, il sacrifia son intérêt particulier à celui du public. Dans cette circonstance, qui paroissoit marquée par le doigt de Dieu, il ne balança pas d'enjoindre à Men d'aller s'établir, avec quelques autres moines qu'il lui désigna, dans le lieu que Caduon lui avoit offert.

L'endroit où l'amour de Dieu et du prochain alloit fixer sa demeure, fut défriché par des mains pures et infatigables; des cellules furent construites au milieu des bois : un oratoire fut consacré au Seigneur, sous

la propriété des terres incultes avoit passé des empereurs aux princes armoriques, et qu'ils en tiroient des revenus. Les forêts étoient de ce nombre. La chasse étoit d'ailleurs un des exercices favoris des grands; elle n'étoit plus permise du temps de Gontran, roi de Bourgogne, dans les forêts royales. Le seul fait étoit même un crime capital. On sait que ce roi fit

lapider un de ses chambellans pour avoir tué un buffle dans la forêt de Vassac, autrement de Vangenne. Les princes bretons, jaloux du gibier de leurs terres, veillèrent à sa conservation. Leur intérêt et leur plaisir les engagèrent à se donner des Forêtiers.

(1) *Tre ou ter, bois; fos ou bos, épais : lieu où se voit un bois épais.*

l'invocation de saint Jean-Baptiste , le modèle de la vie contemplative.

24. Quelque multipliées que fussent en Bretagne les communautés religieuses , celle de Gael devint bientôt une des plus nombreuses. La régularité , qui s'y observoit avec la plus grande exactitude , appela une multitude de novices. Tandis que le saint abbé avoit les yeux levés pour en maintenir la pratique , il les abaissa sur la forêt qui environnoit son monastère. Les habitans de Por-hoet devinrent l'objet de ses soins paternels. Les vertus qui le décoroient , et celles de ses religieux , les avoient préparés de loin à la réforme. Les vérités morales de l'Evangile , auxquelles sa conduite étoit conforme , leur parurent praticables , malgré leur sublimité. Les dogmes du christianisme leur étoient rendus croyables par les caractères de divinité qui le distinguent , et par les miracles qu'opéroit le pieux apôtre. Saint Malo étoit l'âme de cette expédition apostolique. Il se fixa même quelque temps à Guern (1) , qui est à peu près au centre de Por-hoet , afin de seconder avec plus de célérité les opérations de ses ministres. Saint Gudual , après avoir abdicqué son évêché , ne perdit pas pour cela de vue l'œuvre de son prédécesseur. Il alla édifier , par ses exemples , cette nouvelle colonie chrétienne ; son dernier soupir fut pour elle un encouragement à la persévérance.

25. Cependant , la ferveur et la paix , qui régnoient dans le monastère de saint Men , lui permirent de satisfaire le désir qu'il avoit de visiter les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. La religion lui avoit inspiré ce voyage : la religion l'y accompagna.

A son retour , il s'arrêta quelques jours à Angers ; à la sollicitation des habitans de cette ville , il y annonça la parole de Dieu. Ses prédications les plus éclatantes furent celles qu'il fit à Chantoceaux ; il gagna au christianisme les païens de ce canton. Une vierge consacrée au Seigneur , mais qui , comme beaucoup d'autres de ce temps , vivoit en retraite dans sa propre maison , assura la conversion de ce peuple. Elle fit présent au saint abbé de quelques terres dans le lieu même où il édifia un monastère (2) ; les premiers religieux qu'il y plaça furent tirés de sa commu-

(1) On dit que ce lieu se nommoit *Danguern*. Le bourg de Guern est effectivement sur une hauteur ; *dan* , éminence.

(2) La Légende de saint Men appelle ce monastère *Monopalium* ; ce terme est formé de *mon* , montagne ; d'*o* , proche ; de *pal* , bord , et d'*i* , rivière ; ce qui veut dire : *montagne auprès d'une rivière*. Le nom de Chantoceaux

est pris de *canto* , montagne , et de *saw* , rivière ; par où l'on a entendu : *montagne auprès d'une rivière*. On peut donc regarder le *Monopalium* de la Légende de saint Men , et *Chantoceaux* , comme étant le même lieu. Chantoceaux , à quatre lieues au-dessus de Nantes , est sur une montagne auprès de la Loire. D. Lobineau , qui a comparé cette Légende avec

nauté de Saint Jean de Gael. Cette nouvelle colonie, en travaillant à son propre salut, confirma, par ses instructions, les néophytes de leur saint abbé, et leur montra, sur tout par son exemple, quelle est la voie qui conduit au ciel. Cette maison fut soumise à saint Men, tandis qu'il vécut, de même que la première (1).

26. La Providence, en enlevant saint Men au diocèse de Dol, y faisoit vivre dans l'obscurité un personnage dont le monde n'étoit pas digne. L'étude et la connoissance de soi-même lui parurent préférables à toutes les autres. Dès lors il se compta pour rien. Le nom de *Mioc* ou *Mieu*, c'est-à-dire, de *Petit*, fut celui que lui imposa son humilité. Au milieu d'une forêt, et loin du tumulte, si recherché par ces hommes qui n'appréhendent rien tant que de se trouver seuls, il goûta cette satisfaction si douce de sentir et de penser. L'univers s'étoit éclipsé devant lui. La présence de Dieu l'occupait tout entier.

La forêt qui avoit caché ses vertus durant sa vie, s'est montrée à découvert depuis sa mort. A l'exemple de ce solitaire, qui avoit subjugué le vieil homme par ses veilles et par sa pénitence, cette contrée a eu honte de se voir surchargée de halliers et de bois : c'est maintenant un pays fertile en grains et en pâturages. Tant il est vrai de dire que, dans le physique comme dans le moral, rien ne peut tenir contre le travail et la persévérance.

Ce district ne pouvoit mieux témoigner son respect envers celui qui l'avoit sanctifié, qu'en prenant le nom de *Coet-Mieu* ou de *Forêt de Mieu*. On trouva, au dernier siècle, en remuant le grand autel de l'église de cette paroisse, des reliques de saint Mieu. M. d'Ouvrier, évêque de Dol, les proposa à la vénération publique (2).

27. On ignore si la Bretagne a donné la naissance à ce saint anachorète ; mais on veut que Wouga, autrement Wio, qui illustra le canton de Penmark, au diocèse de Quimper, par ses prédications, sa sainteté et ses miracles, ait été évêque dans l'Irlande. Les motifs de sa retraite lui furent sans doute inspirés par l'amour de la vie contemplative. Ce fugitif volontaire se fit un hermitage à une demi-lieue de Penmark (3),

la position des lieux, avoit soupçonné que *Monopalium* n'étoit pas distingué de *Chantoceaux*. Cette conjecture se change en certitude par la décomposition de ces deux termes, dont le sens est exactement le même.

(1) *Breviarium Dolense*, an. 1519, ex officina Desiderii Mahen; D. Lobineau, *Vies des*

Saints de Bretagne; Baillet, *Vies des Saints* du 21 juin.

(2) D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*; *Lectionarium Dolense*.

(3) Penmark tire son nom d'une péninsule sur l'océan, qui se termine en pointe : *pen*, *cap*; *mark*, *grand* : *grand cap* ou *grand promontoire*.

dans un endroit qui fait partie de la paroisse de Tréguenec.

28. Le peuple, qui le visitoit trop souvent, l'obligea de chercher un lieu secret. Il s'arrêta proche Lesneven, au diocèse de Léon, dans un district au travers duquel coule une petite rivière qu'on appeloit *Wog*, dans la langue du pays (1). C'est de ce voisinage qu'on lui donna le nom de Wouga ou de Wio (2). Sa cabane étoit au milieu d'une forêt.

29. Quelques solitaires s'associèrent à ce pénitent. Après les avoir édifiés par une vie angélique, il termina ses jours. L'église voisine de sa cellule se fait honneur de porter le nom de saint Wouga; on en voit une autre sur les grèves de Penmark, qui lui est également dédiée (3). C'est ainsi que le juste, après avoir triomphé du monde et de soi-même, est couronné de lauriers toujours verts : son règne est éternel dans le ciel; l'Eglise militante, qui aspire au même bonheur, s'empresse de marcher sous sa protection, en imitant ses vertus.

30. Un autre saint, qui avoit quitté l'Angleterre, sa patrie, vint s'enfoncer dans un lieu voisin de l'Aun; ce qui le fit appeler Hernin (4). Le détail de ses actions nous est inconnu. On assure que son tombeau a été glorifié par plus d'un miracle. C'est sur ses cendres qu'a été bâtie l'église de Loc-Harn, succursale de la paroisse de Duaut (5).

31. La postérité a mieux conservé la vie de celui dont nous allons parler. Né dans le pays de Galles d'une maison riche et puissante, il ne reconnut sur la terre d'autre héritage que le ciel et d'autre famille que Jésus-Christ. Cet étranger se retira dans la forêt de Branguilly (6), sur la

(1) *Wog*, rivière.

(2) *Wog*, rivière; *ga*, auprès. *Wy*, rivière; *o*, auprès : homme qui demeure auprès d'une rivière.

(3) D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*.

(4) Hernin a tiré son nom d'*ern*, rivière, et d'*in*, auprès : homme qui a sa demeure auprès d'une rivière. La rivière, auprès de laquelle ce solitaire habitoit, porte le nom d'*Aun*, terme que les Celtes donnoient à toute rivière, mais qu'ils ont rendu particulier de celle-ci. L'Aun prend sa source dans la forêt de Duaut ou Duot, qui ne contient plus de nos jours qu'environ huit cent quarante arpens. C'est de cette rivière et de cette forêt que la paroisse de Duaut a pris son nom; *du*, eau, rivière; *hot*, forêt : rivière de la forêt, ou qui prend sa

source dans une forêt. On remarque, dans cette forêt, des ruines d'un ancien château des ducs de Bretagne : elle est encore entourée de murs fort anciens et dont la plus grande partie est écroulée.

(5) D. Lobineau, *Vies des Saints de Bret.*

(6) *Bran*, forêt; *guil* ou *cil*, détour; *i*, rivière : forêt auprès de laquelle une rivière fait un détour. Au-dessous de Pontivy, le Blavet forme un petit bras qui se courbe à côté de la forêt de Branguilly. Cette ville a emprunté son nom de cette rivière; *i*, auprès, *sur*; *vi*, rivière. Le Blavet prend sa source au diocèse de Quimper, passe par l'abbaye de Bonrepos, Pontivy et Hennebon. Après un cours de quinze à seize lieues, il se rend au Port-Louis, d'où il va se jeter dans l'Océan, vis-à-vis de Belle-Isle.

rivière de Blavet, auprès de Rohan (1), dans le diocèse de Vennes. Il avoit été élevé au sacerdoce avant que de quitter sa patrie. La position du lieu où il vint s'ensevelir, fut cause qu'on le nomma Goneri (2).

32. C'étoit un prêtre qui, à un jugement sain, joignoit une grande simplicité. Elle égaloit celle d'un enfant, comme son innocence. Son temps étoit partagé entre l'oraison, la lecture et le travail des mains. La seule vue d'une femme lui étoit aussi redoutable que les éclairs qui devancent le tonnerre.

33. Comme il étoit un jour appliqué à la prière, un seigneur (3), à qui appartenoit Noyal-Pontivy (4), passa auprès de lui, sans que le saint l'eût aperçu ; son attachement à Dieu l'élevoit dans ces précieux instans au-dessus des êtres visibles : il paroissoit alors séjourner plutôt dans le ciel que sur la terre. Ce seigneur, quelque occupé qu'il fût de la grandeur de sa naissance, eut cependant assez d'égards pour saluer le premier ; mais cette marque d'honneur ne lui étant pas rendue, sa délicatesse fut grièvement blessée.

Dans son ressentiment, il fit accabler de coups ce contemplatif. Les ministres de cette barbarie en furent punis sur-le-champ. Dieu les priva de l'usage de leurs membres et les frappa d'aveuglement.

(1) Rohan est sur la petite rivière d'Ow, qui prend sa source près de Quintin ; elle arrose Uzel et Loudeac, petites villes qu'elle a fait ainsi nommer ; *u*, eau, rivière ; *sel*, habitation ; *lou*, eau, rivière ; *de*, proche ; *ac*, habitation. Les noms d'Uzel et de Loudeac signifient donc la même chose, c'est-à-dire, lieu habité auprès d'une rivière. L'Ow passe ensuite à Rohan, qui en a pris également son nom, comme nous l'avons dit, t. 1, p. 83, au renvoi (a) (*), et qu'elle sépare de l'évêché de Saint-Malo ; va de là baigner Josselin dans ce dernier ; entrant ensuite entièrement dans le diocèse de Vennes, au-dessus de Malétroit, elle y reçoit la Clay, l'Af et l'Ar, dont elle porte les eaux dans la Vilaine, entre Redon et Rieux. On remarquera, en passant, que l'Ow peut être rendu navigable depuis Rohan. Ar, est un nom générique de rivière. La Clay est ainsi appelée de *cle*, enfermée, et d'*ai*, eau, rivière. Cette petite rivière est entre celle de l'Ow et de l'Ar.

Redon avoit d'abord porté le nom de *Roton*,

parce que la Vilaine, grossie des eaux de la Seiche, de Bru, de la Clay, de l'Af et de l'Ar, est fort large en cet endroit ; *rot*, large ; *on*, rivière. Dans la suite des temps, on fit un port à Roton. Ce nom fut alors changé en celui de Redon ; par où l'on entendit : *port de la rivière* ; *re*, rivière ; *don*, port. Redon, qui maintenant est une jolie ville, sert d'entrepôt pour tout le commerce qui se fait à Rennes par l'océan. On décharge au port de Redon tous les bâtimens qui arrivent de la mer ; leur cargaison remonte sur des bateaux propres à la navigation des rivières.

(2) *Gon*, grand ; *ri*, rivière : grand homme qui habite sur le bord d'une rivière.

(3) Les actes de S. Goneri donnent à ce seigneur le nom d'*Alvand*, terme qui vient d'*al*, puissant, et de *van*, seigneur ; ce qui veut dire : puissant seigneur.

(4) Le mot *Noyal* vient de *noy*, qu'on prononce *noy*, rivière, et d'*al*, auprès : lieu auprès d'une rivière.

(*) Ci-dessus, Introduction, n° 93, p. 40, note 2. a. V.

Ce châtement les fit rentrer en eux-mêmes : ils y reconnurent le doigt du Tout-Puissant ; touchés de componction , ils sollicitèrent leur pardon ; le saint pria pour eux le Christ , qui a prié pour les bourreaux qui le crucifioient ; la santé du corps leur fut rendue ; leur maître , témoin de ce miracle , se réconcilia avec celui qu'il venoit d'outrager. Le patient solitaire profita de la reconnoissance des uns et des autres pour les ramener dans les sentiers de la justice et à la pratique de la religion.

34. Le bruit de cette merveille fut bientôt répandu au loin ; la cabane de Goneri qui , auparavant , n'étoit presque connue que de Dieu à qui tout est à découvert , fut aussi fréquentée que les villes. Le maître des destinées , en lui inspirant de chercher un autre désert , vouloit manifester de plus en plus ce que peut sa grâce dans un cœur fidèle et piquer l'émulation publique.

35. Goneri se transporta jusqu'à Plougrescan , dans le territoire de Treguer. C'est là qu'il acheva le sacrifice de sa vie mortelle : il y rendit à la terre ce qui lui appartenoit ; son âme , toujours unie à Dieu , alla se reposer dans son sein. A Plougrescan , une chapelle a été bâtie sur le sépulcre de ce saint hermite ; d'autres , dans la dépendance de Treguer , portent son nom. Son chef et quelques autres de ses ossemens ont été transférés dans l'église principale de cette ville ; le tout est renfermé dans une châsse d'argent. On fait mémoire de ce saint prêtre le 28 de juillet , dans le diocèse de Vennes. M. de Grignaux , dans son synode de l'an 1514 , ordonna que la fête de ce saint se célébreroit à l'avenir , dans le diocèse de Treguer , le premier mardi du mois d'avril. Elle y est maintenant attachée au sept de ce mois , avec office semi-double (1).

36. Deux personnes , aussi respectables par leur sainteté que par leur extraction , donnèrent au territoire de Treguer un spectacle bien plus frappant. L'un fut appelé Efflam (2) , parce qu'il avoit renoncé à ses droits sur une couronne de la terre , pour travailler uniquement à la conquête de celle du ciel. L'autre se nommoit Honore (3) , nom qui désignoit la grandeur de son origine.

On assure qu'Efflam avoit pour père un roi d'Irlande , et qu'Honore étoit fille d'un prince du pays de Galles. Tous deux vinrent au monde à peu près dans le même temps. Leur naissance rétablit la paix entre

(1) D. Lobineau , Vies des Saints de Bretagne ; Proprium Trecorense et Venetense.

au ciel.

(3) Hon , élevée ; or , très : très-élevée.

(2) Eff , ciel ; flam , attaché : homme attaché

les deux souverains ; les deux enfans , devenus nubiles , devoient la cimenter par leur mariage.

37. Ils parurent effectivement faits l'un pour l'autre. On remarqua en eux la même noblesse et la même élévation de sentimens ; un même genre d'éducation fit germer la même piété dans leurs cœurs. La seule différence qui se trouva entr'eux , est qu'Honore se crut appelée à l'état honorable du mariage , au lieu qu'Efflam n'avoit de désirs que pour la perfection. Le prince obéit cependant aux ordres de son père ; son mariage se célèbre avec pompe ; la joie se peint sur tous les visages ; Efflam seul est dans le trouble. Comme il n'a donné sa main que par condescendance , il médite sa fuite. Après avoir triomphé , dans son cœur , des tentations que son nom et ses richesses lui présentent , il croit pouvoir surmonter celles que les circonstances viennent de faire naître.

38. Déjà citoyen du ciel , il tient à Honore un discours si persuasif sur les avantages de la virginité , qu'elle consent à le regarder comme son frère. Après cette victoire , il se flatte d'en obtenir une autre : sa foi lui représente que la coopération à la grâce en attire de nouvelles. Il ose confier à la princesse que son dessein est de quitter la cour. A ces mots , Honore est consternée : elle se livre à la douleur. Efflam , toujours le même , saisit le moment où son épouse est endormie , pour sortir du palais ; déjà il est à bord du vaisseau qui l'attend ; le vent , qui le favorise , l'a bientôt conduit sur les côtes de Treguer.

39. Le lieu de sa demeure fut dans un canton voisin de l'océan , au territoire de Treguer , que l'on nommoit Plestin (1). C'étoit une forêt que traversoit une petite rivière. Efflam , en en suivant le cours , trouva une cabane et un oratoire qu'un solitaire venoit d'abandonner. C'est là le nouveau palais que se choisit ce prince. L'ambition , le luxe , la volupté et les autres passions qui désolent le monde qu'on nomme policé , n'y trouvèrent point d'accès. L'humilité , la pauvreté , le renoncement à soi-même , vertus sublimes à qui l'on accorde , dans notre siècle , une stérile admiration , l'innocence et la paix y firent leur séjour. L'onde qui fuit , les chênes et les ormeaux qui s'élèvent vers le ciel , instruiront mieux Efflam que les politiques de la cour de son père. L'horreur même et le silence des bois lui fourniront la matière des méditations

(1) *E*, rivière ; *tin*, petite ; ainsi le mot *Plestin* désigne un peuple qui habite auprès d'une petite rivière. Telle est aussi la position de cette paroisse. Efflam avoit mis pied à terre

assez près d'un grand rocher qu'on nommoit *Hirglas*, parce qu'il domine sur la mer ; *ir*, élévation ; *glas*, eau.

les plus profondes. Dieu parlera à son cœur ; la figure du monde ne s'offrira plus à son imagination.

40. Déjà le peuple qui l'environne excite sa compassion. Ses mains sacrilèges font encore fumer les autels des faux dieux. En dissipant son ignorance, le chrétien solitaire gagne sa confiance. Peu à peu la vérité l'emporte sur les préjugés de la naissance ; les idoles tombent ; Jésus-Christ seul est adoré : on reconnoît qu'il n'y a de salut qu'en lui. Efflam prouve qu'en s'éloignant des hommes, il n'a pas cessé de les aimer. C'est leur contagion qu'il évite : la charité qu'il a pour eux n'en est que plus pure et plus ardente.

41. Cependant Honore , unie d'esprit et de cœur à Efflam, s'empresse de marcher sur ses traces. A son exemple, elle ne goûte plus que les biens célestes. Avant qu'elle ait fait attention aux dangers qui peuvent la menacer, une frêle nacelle la porte sur les parages de son mari.

42. Le désir de la perfection chrétienne les avoit expatriés : leur zèle n'en fut que plus vif dans une terre étrangère. La solitude de la forêt d'Efflam n' alarma point la timidité d'Honore : elle voit Dieu au milieu de sa personne ; il lui tient lieu de tout. Cette femme forte prouve aux Osismiens étonnés que les liens du mariage, qui doit avoir l'Être souverain pour principe et pour fin, peuvent se restreindre à l'union des mêmes sentimens.

Efflam construisit à Honore un hermitage auprès du sien. Elle s'y dépouilla de cette grandeur imaginaire qui l'avoit accompagnée dans le siècle. L'image de Dieu qu'elle trouvoit dans son âme, et l'auguste qualité de chrétienne dont elle étoit revêtue, furent l'objet de sa vénération. Pour obtenir un bonheur spirituel, elle réduisoit à un dur esclavage ce qu'elle avoit de matériel. Son esprit, qui, livré à lui-même, auroit pu s'égarer, n'eut d'autre règle que celle du souverain Législateur. Les conseils de cet Être infiniment éclairé furent pour elle le moyen le plus sûr de remplir ses commandemens. Au-dessus des honneurs et des richesses auxquels sa naissance l'avoit appelée, elle ne dépendit que du Créateur de l'univers. Sa vie approcha de celle des anges. Si elle parloit à Efflam, ce n'étoit que pour en recevoir de salutaires avis. Jamais elle ne le regarda en face : ses yeux étoient toujours baissés en sa présence.

43. Affermie dans ses résolutions, exténuée par la pénitence, elle n'eut plus besoin des secours spirituels de son mari : cette femme courageuse couroit d'elle-même à grands pas dans le sentier étroit qui conduit au vrai bonheur. Les deux époux se séparèrent. Honore acheva ses jours

dans le monastère de Lan-Ninnocht, où la ferveur religieuse se soutenoit avec la plus grande édification (1).

44. Efflam continua de faire l'admiration des habitans de sa forêt, par l'austérité de ses mœurs et par ses miracles. Cependant le solitaire, dont il occupoit la chaumière, étoit de retour depuis long-temps. Son absence avoit été occasionnée par un pèlerinage de Rome. La position du lieu de son habitation l'avoit fait nommer *Estin*, c'est-à-dire, *l'homme qui demeure auprès d'une petite rivière* (2). Ceux qui sont attachés à la terre se querellent très-souvent au sujet des partages qu'ils ont à y faire ; encore moins souffrent-ils patiemment qu'on les trouble dans leurs possessions. Ceux qui ne tiennent qu'au ciel se disputent au contraire à qui renoncera le premier aux droits qu'ils ont sur quelques points du monde visible. Ils se regardent comme des voyageurs qui ne cherchent pas à devenir propriétaires de leurs hôtelleries : ils possèdent comme ne possédant point. Aussi Efflam fit-il les plus grandes instances pour céder la place à Estin ; celui-ci n'épargna rien pour ne pas la reprendre. Le premier continua d'habiter le même lieu ; le second s'établit dans le voisinage. Tous deux se préparèrent à l'envi au voyage de l'éternité. Efflam fut inhumé dans son oratoire, et Estin dans le sien. Les reliques de saint Efflam ont été transférées dans l'Eglise paroissiale de Plestin, où elles reposent dans un sépulcre élevé de terre, qu'on a environné de grilles de fer. Cette église l'a pris pour son patron. On voit dans la même paroisse, en un lieu qu'on nomme Toul-Efflam (3), une chapelle qui lui est dédiée. L'hôpital de Morlaix est aussi sous son invocation (4).

45. Le territoire auquel saint Briec a donné le nom, devint aussi le théâtre des vertus les plus héroïques. Une princesse que sa beauté, ses agrémens et la douceur de son caractère, avoient fait appeler Argariargue (5), étoit née dans le pays de Galles, ou en Irlande, d'une des familles les plus illustres.

A peine étoit-elle nubile, qu'elle s'unit à Jésus-Christ par le vœu de la virginité. Ses parens eurent d'autres vues sur son état ; ils voulurent l'engager dans celui du mariage.

(1) Lan-Ninnocht n'est plus qu'un prieuré près de Blavet, qui dépend de l'abbaye de Quimperlé.

(2) On connoît encore Estin sous le nom de *Gestin*. La raison en est qu'on ajoutoit quelquefois le *g* aux mots qui commencent par une voyelle.

(3) Toul, vallée.

(4) Albert le Grand, D. Lobineau ; Vies des Saints de Bretagne.

(5) *Argant*, belle ; *riarr*, agréable ; *gue*, bonne : belle, agréable et bonne princesse. On donne à cette princesse une compagne nommée Anclitenne ; *an*, autour ; *cliten*, princesse : personne qui accompagne une princesse.

Cette épreuve délicate assura son bonheur dans le ciel : fidèle à son engagement , elle renonce à sa patrie , où elle ne peut plus habiter sans s'exposer à un crime. Les liens du sang se brisent ; les charmes séducteurs qui lui sont présentés , effraient sa religion ; les avantages de sa naissance sont oubliés. En sauvant son innocence , elle emporte avec elle le seul bien vraiment solide.

Le monastère que saint Brieuc a sanctifié , a été l'asile des vertus. Son voisinage couvrira cette vierge de son ombre , et sa pureté ne perdra rien de son éclat. Là , enfermée dans une cellule , elle ne s'occupa qu'à plaire à Dieu. Les jeûnes, la prière et la méditation la conduisirent à une fin glorieuse. Des miracles furent la preuve de son crédit auprès de Dieu. Le nom d'Osmane (1), sous lequel elle est plus connue , est un mémorial du rang que sa maison a tenu dans le monde (2).

46. Cependant le prince Judual étoit mort vers l'an 594 (3). Sa captivité à la cour de Childebert , l'avoit avili aux yeux des Bretons. La bravoure et l'intrépidité qu'il montra à cette journée trop mémorable , où il tua de sa main le meurtrier de son père , lui acquirent des droits à leur estime. Mais , comme , dans sa jeunesse , l'ambition avoit tramé sa perte , il abhorra toujours ce vice , de quelque beau nom qu'on le décorât. L'amour de la paix domina dans son cœur : l'esprit de faction , qui caractérisoit les grands de son siècle , n'eut point d'empire sur lui.

47. Azenor (4), son épouse , étoit une princesse remplie de piété. A la beauté extérieure , elle joignoit celle de l'âme. Tandis que l'une flatte les sens du vulgaire , l'autre fixe pour toujours les regards du sage.

(1) *Os , grande ; man , princesse.*

(2) Capgrave , Suiken , Act. SS. Lobineau , Vies des Saints de Bretagne.

(3) Judual a eu différens noms , dont chacun sert à caractériser les différens événemens de sa vie. 1^o On l'a appelé *Widimacle* , pour faire connoître qu'il avoit sauvé sa vie par la fuite, ense confiant à la mer. *Wi , eau ; di , homme ; mael , qui se cache.* 2^o *Gwindual* , parce qu'il eut beaucoup à souffrir de Canao , son oncle. *Gwin , tête , au figuré , prince ; du , adjectif qui marque le mal ; al , terme qui indique le superlatif.* Ce qui veut dire : *Prince qui a souffert beaucoup de mal.* 3^o *Duvalchus* , de *du* , indicatif de mal ; de *val , grand* , et de *cw , prince* : *prince grandement opprimé.* 4^o. Dans l'un des catalogues des comtes de Cornouaille , on le connoît sous le nom da *Da-*

niel Buva , parce qu'il étoit fils de Hoël II ; et que , depuis son enfance jusqu'après son retour de la cour de Childebert , il mena une vie cachée et obscure. *Dan , prince ; i , fils ; el , hail ou hoel , libéral ; bw , obscur.* Ce qui signifie : *prince fils de Hoel , ou du Libéral , qui a mené une vie obscure.* 5^o *Alen ou Alain ; a , article ; len ou lain , beau : le beau.* 6^o *Alven ; al , article ; ven , beau.* 7^o *Caratinalen* , de *Carant , brillant ; de tin , prince , et d'alén , beau : le brillant et beau prince.* 8^o *Judual* , de *jud , prince , et de val , grand : le grand prince.*

(4) Azenor a tiré son nom d'*acen* qui prend son origine dans le terme *cain , belle* (la lettre *a* s'ajoute indifféremment au commencement des mots dans le celtique) , et d'*or , très.* Ce qui se rend par : *très-belle.*

48. Théodoric, fils de Bodic, et Canao, fils de Guerech III du nom, qu'on appeloit aussi Waroc, ou ne laissèrent point de postérité, ou du moins elle fut ensevelie dans l'oubli. Pour Judual, il eut d'Azenor plusieurs enfans, savoir; saint Budoch (1), dont nous avons déjà fait mention (2); Jut-Hael; Grallon; Hailon; Doetual ou Théodual et Arhael (3).

49. Saint Budoch, évêque de Dol, vérifia, dans sa personne, cette sentence du Sage, que le jeune homme suit sa première voie, et que, même dans un âge avancé, il ne la quittera pas.

50. L'aurore de sa raison commençoit à peine à l'éclairer, qu'il en consacra les premiers rayons à connoître Dieu, le servir et l'aimer; loin du fracas du monde et dans l'asile de la vertu, il comprit que, quelque grand qu'il fût aux yeux des hommes, il n'en étoit pas moins mortel et formé de la même terre; que sa naissance temporelle, comme celle des autres, s'étoit annoncée par des pleurs, et que sa fin ne seroit pas différente de celle des sujets auxquels il devoit donner la loi.

51. Pour remplir avec exactitude ce que la religion exigeoit de lui, il s'appliqua à se former un esprit juste et un cœur droit. Dès lors les maximes du monde qui l'appeloit à sa suite, se montrèrent à lui telles qu'elles sont en effet; il découvrit qu'elles ne sont appuyées que sur l'empire des préjugés, et qu'elles sont aussi contraires au christianisme qu'à une saine raison. La sagesse humaine qui cherche son bonheur sur la terre, lui parut une folie. Ses vues s'étendirent à proportion de ses connoissances. Ses espérances s'élevèrent directement à Dieu; ses pensées et ses actions n'eurent d'autre but que de le posséder. Une couronne mortelle l'auroit arrêté dans sa course; il crut trouver plus facilement celle du ciel dans l'humilité du cloître.

52. La sagesse divine, qui s'étoit assise à ses côtés, ne l'abandonna pas durant son pontificat. Sa lumière, dont la clarté ne peut jamais s'éteindre, le conduisit dans ce pénible emploi. L'usage qu'il en fit, lui attira l'amitié de Dieu et de ses ouailles.

53. Son passage à l'autre vie, qu'il avoit toujours envisagé avec confiance dans la miséricorde du Seigneur, l'introduisit dans le séjour des

(1) Ingomar dit que Deroch ou Budoch fut le troisième fils de Judual; mais la vie de saint Magloire nous a forcé de le regarder comme l'aîné de ses enfans. C'est bien assez qu'il ait été évêque à 21 ans.

(2) Ci-dessus, sixième siècle, n° 390, p. 476. a. V.

(3) Geoffroi de Montmouth, l'auteur de la

Chronique des rois bretons-armoriques, et Ingomar dans sa Généalogie des rois bretons, ou princes de la Domnonée. Ce dernier écrivain vivoit du temps du duc Geoffroi I, mort en 1008, et sous le gouvernement de son fils Alain III. Son pays natal étoit la Bretagne; il est qualifié du titre de prêtre dans quelques monumens.

saints. Sa mort arriva le huit de décembre ; mais on ignore dans quelle année (1). On ne fait l'office de ce pieux évêque , à Dol et dans le reste du diocèse , que le neuf décembre , parce qu'il est suspendu par celui de la Conception de la sainte Vierge (2).

54. Quelques-uns ont confondu le saint pasteur de l'église de Dol avec un autre personnage du même nom , et qui lui étoit , à peu près , contemporain. Celui-ci n'avoit point eu la Bretagne pour patrie ; il étoit né en Irlande. L'état religieux fut sa profession. Pour éviter les honneurs que son mérite lui destinoit , il abandonna son pays. Le lieu qui servit son humilité , se nomme Porz-Poder , et est dans le diocèse de Léon.

Ce religieux y rencontra des idolâtres , ainsi que dans le canton voisin que l'on appelle Plourin. Il regarda ces victimes de l'erreur comme ses frères. Après avoir gémi sur leur aveuglement , il n'épargna rien pour leur dessiller les yeux. Ses prédications , qui étoient animées par une vie vraiment chrétienne , en portèrent un grand nombre à suivre l'Evangile. C'est ainsi qu'en opérant le salut des autres , il opéra le sien , et alla recevoir dans le ciel la récompense de sa charité (3).

(1) [An 600 environ] — Omission. a. V.

(2) *Lectionarium Dolense*. Dans le calendrier de l'ancien Bréviaire de Dol , on lit ce qui suit : « vi Idûs , Conceptio B. M. V. » Budoci , transfertur. V idûs , Budoci , » confessoris et archiepiscopi Dolensis , ix » Lect. » Chenu , dans son Histoire chronologique des archevêques et évêques de France , place la mort de saint Budoch à l'an 604 , sur la foi , dit-il , de l'ancien Bréviaire de Dol en l'office de saint Magloire. Si c'est du bréviaire de l'an 1519 dont il veut parler , le seul que nous connoissons , nous pouvons assurer que cette anecdote ne s'y trouve point. Nous y avons lu avec attention l'office entier de ce saint évêque , sans y avoir remarqué cette particularité. Nous n'avons pas mieux réussi en parcourant l'Histoire de Bretagne par M. d'Argentré. Le P. [Dupaz ou] du Paz , dans son catalogue des évêques de Dol , dit que saint Budoch siégea 25 ans ; ce qui renvoie sa mort à l'an 603 , puisque , comme nous l'avons dit , t. 3 , p. 406 (*), il ne fut évêque qu'à la fin de 578.

(3) Albert le Grand , dans ses Vies des Saints

de Bretagne , n'a fait qu'un seul et même personnage de saint Budoch de Dol et de saint Budoch de Porz-Poder. Il a revêtu sa naissance et sa vie de circonstances si étranges , qu'elles révoltent le bon sens. Il suffit , pour en dévoiler la fausseté , de dire que Judual et Azenor ne moururent point en Irlande ; les auteurs les plus accrédités reconnoissent qu'ils terminèrent leurs jours en Bretagne. La légende de saint Budoch , évêque de Dol , qu'on lit dans l'ancien Bréviaire de ce diocèse , ne parle point du crime d'infidélité , dont on dit qu'Azenor fut accusée , ni de la sentence qui dut s'ensuivre , ni de la délivrance miraculeuse de la princesse. Ce qui suppose que dans ce temps on étoit convaincu que tous ces faits étoient controuvés. Cependant , si , comme le dit M. l'abbé Gallet , dans ses Mémoires sur l'origine des Bretons-Armoriques : « La vie de » saint Budoch donnée par Albert le Grand , » est remplie d'événemens plutôt inventés » pour amuser , ou , tout au plus , pour instruire , en lisant une peinture naturelle de » tous les désordres que les passions peuvent » causer , que rapportés fidèlement pour ap-

(*) Ci-dessus , sixième siècle , n° 390 , p. 476.

a. V.

55. Jut-Hael, autrement Hael ou Hoel (1) devint l'ainé de sa maison, après que Budoch se fut engagé dans la vie religieuse. La gloire de son règne fit oublier Judual et les autres princes qui avoient fait de si puissans efforts pour rentrer dans l'indépendance. Il marcha de pair avec le grand Rio-Val (2). L'autorité, trop partagée depuis long-temps, se réunit dans sa personne. Les rois de France ne pensèrent plus à faire de conquêtes sur la Bretagne; les comtés de Rennes, de Nantes et de Vennes cessèrent d'entrer dans leurs partages. Aussi Jut-Hael ne balança pas à prendre la qualité de roi (3) que ses prédécesseurs avoient portée jusqu'à Hoel I. Il dut à la sagesse de ses conseils le diadème qui orna son front, et la tranquillité de son royaume.

56. Il mourut vers l'an 612, après un règne d'environ dix-huit ans. Ce fut un prince généreux et libéral. C'est pour cela qu'on le nomma Hoel. On peut conjecturer, avec assez de vraisemblance, qu'il contribua à la fondation du monastère de saint Jean de Gael.

57. L'histoire ne nous a rien appris de la vie de Grallon; nous savons seulement qu'il fut comte de Cornouaille. Il y a lieu de présumer que la douceur fut son partage.

58. Hailon (4) nous est connu par des mœurs bien opposées; elles n'ont que trop pris la teinture de celles qui dominoient dans son siècle.

59. Un de ceux qui étoient à sa suite, étant devenu criminel à ses yeux, fut jeté par ses ordres dans un cachot obscur, en attendant de lui faire subir le dernier supplice. Cette prison, qui faisoit partie du palais où résidoit le prince, n'étoit pas beaucoup éloignée du monastère de Gael (5).

60. Saint Men, qui vivoit encore, en passant auprès, fut vivement

» prendre ce qui s'étoit effectivement passé,
 » on doit croire de cette vie, comme de la plu-
 » part des autres qui paroissent fabuleuses,
 » que le fond en est au moins vrai; c'est-à-
 » dire, que les noms ne sont point supposés,
 » ni les qualités des principaux auteurs ima-
 » ginées à plaisir et sans fondement, surtout
 » lorsqu'on en trouve des preuves dans l'his-
 » toire: c'est ce qui se rencontre dans ce qui
 » fait le fond de la vie de saint Budoch. En
 » effet, l'époux d'Azenor, étoit fils de Chunaire,
 » nom qui convient à Hoel II, qui, comme nous
 » l'avons vu, fut un grand prince (*cun, prin-*
 » *ce; aird, grand*). Hoel II étoit père de Ju-
 » dual. Nous avons vu celui-ci à Léon, où il
 » donna à saint Pol Aurélien, une terre considé-
 » rable. C'est comme mari d'Azenor, fille d'un

prince de Léon, qu'il fit ce présent. Azenor étoit femme d'un seigneur des pays qu'on nomme à présent Saint-Brieuc et Treguer; il résidoit ordinairement à Châtaudren [pour *Châtel-Audren*]. C'étoit une partie de l'apanage de Hoel II, qui avoit passé à Judual.

(1) *Jut* ou *udd*, prince; *hael* ou *hoel*, libéral.

(2) Ou *Rioval*. Voyez ci-dessus, sixième siècle, n° 94, p. 369, note 4. a. V.

(3) Dans l'une des vies de saint Winoc, Hoel est appelé *Rethael*. *Reith*, roi.

(4) *Hel*, prince; on, terminaison indifférente.

(5) Au-dessous du bourg de Gael, vers le midi, on découvre des ruines d'un ancien château. C'est ce que dans le pays on appelle châtel. Hailon y faisoit peut-être sa demeure.

touché des cris du malheureux qu'on tourmentoît. Sa charité le fit instruire de la cause de ce traitement. A la compassion se joignit le désir de secourir l'opprimé. Le pieux abbé va se jeter aux pieds du persécuteur ; il implore sa clémence au nom de Jésus-Christ , le libérateur du genre humain. Ses prières sont rejetées ; il est même chassé avec hauteur et ignominie.

61. Ce refus donne de nouvelles forces à l'activité de son zèle. L'ami des hommes a recours à Dieu ; il le supplie , les larmes aux yeux , de rendre la liberté à cet infortuné. Les chaînes du prisonnier se brisent à l'instant ; son cachot , qui s'ouvre de lui-même , l'avertit de s'enfuir ; le monastère de saint Jean de Gael le reçoit.

62. Hailon fait poursuivre sa proie ; mais on n'ose violer l'asile. Le prince , que le ressentiment conduit , s'y rend lui-même : malgré le respect que le lieu sacré devoit lui inspirer , il enfonce les portes , force les cloîtres , charge d'injures l'abbé , et s'en retourne en triomphe. Le coursier , qu'il agite avec violence pour accélérer sa marche , le renverse et le laisse presque mort.

63. Revenu à lui-même , le prince n'a plus que des remords de conscience. Il cherche de la consolation dans celui qu'il vient d'outrager. Men, qui le porte dans son cœur , profite des momens de vie qui lui restent , pour le réconcilier avec Dieu (1).

64. Arhael n'a transmis que son nom à la postérité ; nous y apprenons que ce fut un prince libéral (2).

65. Doetual ou Théodual fut comte de Nantes. On peut dire que son gouvernement fut en général marqué par ces qualités qui font les bons princes ; on le regarda comme un présent du ciel (3).

66. C'est l'an 610, et durant son administration que saint Colomban passa à Nantes. Cet abbé est trop respecté en Bretagne pour le passer sous le silence.

67. Il avoit pris naissance dans le Leinster (4) , province d'Irlande. Sa mère , qui avoit beaucoup de piété , la lui fit , pour ainsi dire , sucer

(1) D. Lobineau , Vies des Saints de Bretagne.

(2) *Ar*, prince ; *hael*, libéral.

(3) Le nom de *Doetual* ou *Theodual* est composé du celtique *Doe*, Dieu ; du Grec , *Theos*, Dieu ; et de *dual* ou *tual*, présent.

(4) Leinster se nommoit autrefois *Lagen* ,

d'où l'on avoit fait Lagenie. *Lagen* est un ancien terme irlandois , qui signifie maritime. Les Gallois donnent le nom de *Lein* au pays de Leinster ; ils le tirent de *len*, eau , mer. Ce territoire est presque tout entouré d'eau. Le mot *Leinster* exprime la même chose. *Lein*, eau ; *steert* ou *star*, resserré : lieu resserré par les eaux.

avec le lait. Elle ne négligea pas pour cela de l'appliquer à l'étude des sciences humaines. Une vie sainte lui parut préférable à tout ; mais elle n'ignoroit pas que la connoissance des choses naturelles est bonne en elle-même et dans l'ordre de Dieu. Dès sa jeunesse, elle lui fit apprendre les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique et la géométrie.

68. Ses talens, rendus aimables par les grâces de sa figure, l'invitèrent à entrer dans le monde ; le monde, qui alloit au-devant de lui, le caressa. Les fleurs qu'on semoit sur ses pas, ne purent lui cacher le serpent qu'elles couvroient. La fuite le délivra de son poison. En vain sa mère, qui l'aimoit tendrement, ne pouvant l'arrêter par ses pleurs, se couche sur le seuil de la porte pour l'empêcher de passer outre. Se rappelant, dans ce moment critique, le conseil que saint Jérôme avoit donné dans une pareille occasion à un jeune homme (1), il ose fouler aux pieds la chair et le sang pour mettre en sûreté le salut de son âme. Tandis que la nature corrompue condamne sa conduite, le Verbe éternel, qui est la raison même, l'a justifié d'avance.

69. Colomban se mit sous la discipline d'un saint maître, à qui ses connoissances ont acquis le nom de Silen (2). Il fit à son école de si grands progrès dans l'intelligence des divines Ecritures qu'il composa dès lors, quoique jeune, un commentaire sur les pseumes, et quelques autres ouvrages de piété.

70. La lecture des livres saints l'attacha de plus en plus à Dieu. Il embrassa la vie cénobitique dans le monastère de Bangor, au comté de Down, en Irlande (3). Comgall, l'un des plus célèbres fondateurs de la vie monastique en cette île, avoit établi cette abbaye vers l'an 555 (4) : trois mille moines, tant à Bangor que dans d'autres maisons, vivoient sous sa règle. On s'y occupoit du travail des mains, et sur tout à cultiver la terre.

(1) Epistola 5^a novæ edit.

(2) Si, maître ; Ilen, savant.

(3) Ce monastère doit être bien distingué de celui de Bangor dans le pays de Galles : celui-ci fut aussi fameux parmi les Bretons, que l'autre l'étoit chez les Irlandois ; mais Comgall n'en fut point le fondateur, quoi qu'en ait dit Camden. On ne doit lui attribuer que l'établissement de l'abbaye de Bangor qui fut bâtie dans l'Ulster, ainsi qu'on le lit dans sa vie. « Constat tituit (Comgallus) magnum monasterium » quod vocatur Beanchor, in regione quæ dicitur Altitudo Ultrarum, juxta mare orientale ». *Bean*, sommet de montagne ; cor,

demeure. Ce qu'on appelle *Altitudo* est le même que *Bean*. Ce lieu se nommoit *Ardes*, comme le dit Usserius, dans ses Antiquités des églises britanniques, p. 472. *Ard*, montagne.

(4) *Com*, heureux ; *gal* ou *cal*, *heurenæ* : le très-heureux. Le mot *heureux* signifie quelquefois *abondant*, *fertile*. On dit une heureuse année pour une année abondante ; un climat heureux pour un climat fertile. Comgall fut comparé, avec raison, à un champ très-fertile, puisqu'il donna tant de disciples à la religion. C'est ce que vouloit dire saint Colomban lors qu'il a rendu le nom Comgall par celui de Fauste.

71. Colomban , après avoir passé plusieurs années dans les exercices de la mortification chrétienne , sous un chef aussi distingué , ne put retenir le feu céleste qui l'embrasait. Son désir le plus ardent fut de le répandre au loin. Comgall sentit la perte qu'il alloit faire ; mais la crainte qu'il avoit de résister à la volonté de Dieu , l'arrêta. Colomban , après avoir reçu sa bénédiction , sortit de Bangor avec douze moines , et prit la route d'Angleterre. Le séjour qu'il y fit ne fut pas long ; le zèle le transporta bientôt dans la Gaule. Cet événement arriva vers l'an 585.

72. La religion chrétienne n'étoit plus reconnoissable dans cette partie de l'Europe. La foi y captivoit encore à la vérité les esprits sous son joug ; mais la discipline n'y étoit plus en vigueur ; la pénitence n'étoit en vénération que par son nom ; les œuvres qui en constituent l'essence , étoient ou avilies , ou inconnues de la plupart. Tel est le portrait qu'un auteur de ce temps nous a tracé de l'état du christianisme dans la Gaule , lorsque Colomban y arriva.

73. Pour remédier à ces désordres , il prêcha les maximes évangéliques partout où il passait. Ses discours , à qui une piété solide donnoit un grand poids , furent suivis d'heureux succès. Son humilité , sa patience , sa douceur et sa charité étonnoient ceux qui en étoient les témoins. Ce qui édifioit davantage , c'étoit son désintéressement. Ce nouvel apôtre et ses compagnons ne possédoient rien , et , ce qu'il y a d'admirable , parce qu'il est rare , ils ne désiroient rien.

74. La réputation porta leurs noms à la cour de Childébert , roi d'Austrasie , et qui , quelques années après , le fut aussi de Bourgogne. Ce prince souhaita de les voir. Charmé de la science et des vertus de cette troupe respectable , il offrit à Colomban tout ce dont il avoit besoin. Celui-ci répondit qu'il n'aspiroit à d'autres avantages qu'à celui de pratiquer les préceptes de l'Evangile , c'est-à-dire , à renoncer à soi-même , à porter sa croix et à suivre Jésus-Christ. « Et bien , reprit le roi , si tels sont vos » desirs , retirez-vous dans quelque solitude. Je vous prie seulement d'en » choisir une dans mes états , afin que nous ne soyons pas privés du » cours de vos prières ».

75. Colomban alla se confiner dans le désert de Vosges (1) : le lieu

(1) C'est une grande chaîne de montagnes , couvertes alors de bois , qui séparent l'Alsace et la Franche-Comté , du duché de Lorraine , et s'étendent jusqu'à la forêt des Ardennes , la plus grande de toutes celles de la Gaule. *Ard*, la plus grande ; *den* , forêt. Grégoire de Tours

la nomme *Ardoensis silva* , et les autres historiens , tantôt *Arduenna* , et tantôt *Ardenna*. *Wen* , qu'on prononce quelquefois *oen* , veut dire , forêt. Le désert de Vosges n'étoit encore fréquenté au septième siècle que par les bêtes féroces , et surtout par des bœufs sau-

qu'il choisit, se nommoit Anegrai (1); on n'y voyoit plus que les ruines d'un vieux château : le saint pénitent s'y logea avec ses compagnons. Outre l'incommodité de cette demeure, qui étoit au milieu des rochers, les environs étoient stériles. Aussi l'abbé et ses moines y souffrirent beaucoup. Quelque grande que fût leur abstinence, ils manquèrent souvent du nécessaire. Ils ne mangèrent d'abord que des herbes et des écorces d'arbres; les malades même n'eurent point d'autre nourriture. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui, pourvut plus d'une fois à leurs besoins par des miracles.

76. L'éminente sainteté et les miracles multipliés de Colomban ne tardèrent pas à peupler son monastère. De tous côtés, on venoit s'édifier avec lui ou implorer son crédit auprès de Dieu. Ce concours le jeta dans le trouble; il se retira dans une grotte, qu'un ours fut obligé de lui céder; par ses prières, il y fit jaillir une source. Ce réduit lui étoit si cher, qu'il n'en sortoit que pour visiter ses religieux et les maintenir dans l'activité de leur profession.

Le nombre de ceux qui vinrent se ranger sous sa discipline devint si grand, qu'il fut contraint d'aller jeter, l'an 590, les fondemens d'une nouvelle maison. L'endroit où il la plaça étoit abandonné comme le premier; mais il étoit plus commode, et avoit été célèbre par ses eaux chaudes : leur principale qualité étoit de guérir les maladies de la peau. C'est pour cela qu'on les avoit appelées *Luxovium* et *Brixias* (2). Cette source avoit été très-fréquentée par les anciens Gaulois. Jules-César en avoit connu tout le mérite. Labiénus, son lieutenant, en avoit fait ré-

vages. César et Lucain l'appellent *Vogesus*. Les auteurs du moyen-âge le nomment *Vosagus* par transposition. Le terme *Vogesus* est composé de *vou* ou *bou*, bœuf; de *guez*, sauvage, et d'*us*, montagne. Ce qui veut dire : lieu élevé où il y a des bœufs sauvages.

(1) Voici comme s'exprime Jonas dans la vie de saint Colomban; « Erat tunc vasta » eremus, Vosagus nomine, in qua Castrum » erat dirutum olim, quod antiquorum traditio Anagrates nuncupabat ». An, sans; grat, agrément : lieu désagréable.

(2) On a trouvé à Luxeu plusieurs inscriptions. Un vieux manuscrit de cette abbaye nous en a conservé une que voici :

Luxovio et Brixiaë

C. Jul. Firman Juss.

V. S. L. M.

Luxovium est un terme composé de *llug*, chaude, et de *swi*, qu'on prononce *souï*, eau. Ce qui veut dire : eau chaude. Luxeu est sur la rivière de Breuchin, qui va se jeter dans celle de la Lantenne, à cinq lieues de Vesoul. Le Breuchin a été ainsi appelé, parce qu'il se coupe et se partage. *Breuchin*, qui se coupe. La Lantenne a pris son nom de *lan*, rivière, et de *ten*, petite. Vesoul (*Vesolum* ou *Vesullum*) est sur le penchant d'une montagne; de là vient son nom. *Ves* ou *bes*, autour; *ol* ou *ul*, montagne : lieu situé autour d'une montagne.

Le mot *Brixias* vient de *briax*, gale, lèpre, et d'*ias*, qui guérit. Par les termes *Luxovium* et *Brixias*, on entendoit donc des eaux qui étoient chaudes et qui avoient la propriété de guérir les maladies de la peau.

parer les bains , par ses ordres (1). On y remarquoit encore des débris magnifiques de thermes ; dans les bois des environs , on découvroit un grand nombre de statues qui avoient été les instrumens des superstitions du paganisme.

77. Auprès de ces bains étoit un vieux château ; Colomban le changea en monastère. Ce palais , qui depuis long-temps servoit de repaire aux bêtes féroces , devint la demeure des saints ; sous le nom de Luxeu , cette abbaye fut l'une des plus illustres de toute la Gaule. Plusieurs jeunes gens , distingués par leur naissance , vinrent s'y consacrer à Dieu ; le monde , qui ne leur étoit plus rien , fut édifié de la régularité de leur vie ; leur renoncement à tout inspira les mêmes sentimens à tant d'autres , que cette communauté ne pouvoit plus en contenir. Colomban en érigea une troisième dans un terrain arrosé de plusieurs sources , d'où il avoit pris le nom de Fontaines (2).

La communauté de Fontaines et celle d'Anegrai dépendirent de Luxeu ; Colomban les conduisit par lui-même. Pour la dernière , elle fut régie par des prieurs sous son autorité. Il y eut jusqu'à six cents moines dans ces trois monastères. Les grands hommes qui en sortirent , soit pour gouverner des églises , soit pour administrer des communautés religieuses , portèrent les maximes et la sainteté de leur patriarche dans plusieurs provinces de France , et y firent fleurir la religion.

78. La règle que Colomban donna à ses disciples est probablement celle qu'il avoit suivie à Bangor : elle répond à la haute idée qu'on avoit de lui ; on y reconnoît sa prudence , sa sagesse et l'esprit d'ordre. Sur la pauvreté religieuse , ce saint abbé avance que c'est une chose damnable à un moine d'avoir non-seulement du superflu , mais même d'en désirer ; que le mépris et le dénuement des biens de la terre ne sont que le premier échelon de la perfection religieuse. Il observe que quelque louable quesoit la prière vocale , l'oraison du cœur et l'union continue avec Dieu rendent un moine parfait. Voici le portrait qu'il nous en a crayonné : « Un moine , dit-il , qui vit en communauté , doit ap- » prendre de l'un l'humilité , de l'autre la patience ; le silence de ce- » lui-ci et la douceur de celui-là. Qu'il ne fasse pas ce qui lui plaît ;

(1) En faisant creuser , l'an 1755 , dans les vieux bains , pour les faire réparer , on trouva une inscription conçue en ces termes :

Lixovii Therm.
reparavit Labienus

Jussu C. Jul. Cæsaris
Imper.

(2) Jonas , dans la vie de saint Colomban , l'appelle *Fontanas*. Ce nom vient de *fon* , *fontaine* , et de *tana* , *habitation*. *Fontana* veut donc dire : *habitation auprès des fontaines*.

» qu'il ne mange que ce qui lui est servi ; qu'il n'ait que ce qu'on lui
 » donne ; qu'il fasse le travail qu'on lui prescrit ; qu'il aille au lit si fa-
 » tigué qu'il dorme en y allant, et qu'il se lève avant que d'avoir dor-
 » mi suffisamment. Quand il croit avoir reçu une injure, qu'il se taise.
 » Qu'il craigne le prévôt du monastère comme son maître ; qu'il l'aime
 » comme son père, et qu'il juge que tout ce qu'on lui commande lui
 » est salutaire, sans examiner les raisons des supérieurs : son devoir est
 » d'obéir. »

Sur la nourriture, il s'exprime en ces termes : « Les moines ne pren-
 » dront leur repas que le soir ; leur nourriture doit être grossière : elle
 » ne sera jamais assez abondante pour les rassasier. Leurs mets seront
 » des légumes et de la farine délayée dans de l'eau, avec un peu de
 » pain. Il faut néanmoins que la discrétion règle l'abstinence. Il faut
 » jeûner tous les jours ; mais il faut manger tous les jours, parce qu'il
 » faut prier tous les jours, travailler tous les jours, lire et avancer tous
 » les jours. »

79. Ce saint abbé fixe la psalmodie dans un grand détail. Les jours ordinaires, pendant les six mois d'hiver, l'office de la nuit comprenoit trente-six pseumes sous douze antiennes ; pendant les six mois d'été, vingt-quatre pseumes sous huit antiennes ; car chacune étoit précédée de trois pseumes. Le samedi et le dimanche, pendant les trois mois d'hiver, décembre, janvier, février, vingt-cinq antiennes chaque nuit, faisant soixante-quinze pseumes, de sorte qu'on disoit tout le pseautier en ces deux nuits. Les deux mois d'été, mai et juin, douze antiennes par nuit, c'est-à-dire, trente-six pseumes : douze à minuit, vingt-quatre à matines ou à laudes. Les trois mois du printemps et les quatre mois d'automne, l'on diminueoit ou l'on augmentoit trois pseumes de semaine en semaine, selon que les nuits augmentoient ou diminueoient. Aux heures du jour qui partage le travail, c'est-à-dire, tierce, sexte et none, trois pseumes avec des prières pour la rémission des péchés, pour les fidèles, pour les prélats, pour la paix entre les rois, pour les bienfaiteurs du monastère et pour ses ennemis. A vêpres, dont l'office se faisoit au commencement de la nuit, on disoit toujours douze pseumes.

80. Le pénitentiel de saint Colomban offre des particularités remarquables. La punition des moines, la plus fréquente, consistoit dans des coups de fouets : on en comptoit six pour les fautes légères ; les autres étoient réglées à proportion ; on pouvoit aller jusqu'à deux cents ; mais il n'en étoit point ordonné plus de vingt-cinq à la fois. Les moines fai-

soient le signe de la croix sur tout ce qu'ils prenoient ; par exemple , sur une cuillère , sur un couteau , une lampe et ainsi du reste. Celui qui manquoit à cet exercice de piété étoit mis en pénitence. Les habits de ces religieux étoient blancs. En sortant de la maison , ils portoient sur eux ou un reliquaire , ou un chrysmal , c'est-à-dire , un vase plein d'huile bénite , pour en oindre les malades. Il étoit défendu aux novices d'approcher du calice , c'est-à-dire , de recevoir la communion sous l'espèce du vin ; d'où l'on doit conclure que dès lors on l'administroit quelquefois sous une seule espèce.

81. Parmi les usages que Colomban avoit apportés d'Irlande , il y en avoit un qui déplaisoit aux évêques de la Gaule : c'étoit de faire la pâque le quatorzième de la lune , lorsqu'il tomboit le dimanche. S'il s'éloignoit par là de l'erreur des quartodécimans , qui la célébroient toujours le quatorzième de la lune , il ne s'écartoit pas moins de la pratique de l'Eglise , qui ne la fêtoit que le dimanche après le quatorzième. L'opiniâtreté avec laquelle il tenta de justifier la coutume de son pays , ne fit pas honneur à sa profession , dont le partage est l'humilité , ni à la sainteté de ses mœurs. Cette nouveauté , dont il ne se détacha pas , aliéna les esprits des évêques.

82. Brunehaud , qui ne s'accommodoit pas de la hardiesse avec laquelle le saint abbé donnoit des avis à Thierry II , se servit de cette circonstance pour le faire exiler (1). Bientôt il fut conduit à Besançon (2).

(1) M. l'abbé Velly , dont l'histoire renferme les deux premières races de nos rois , « a » su , comme le dit un écrivain judicieux , la » traiter de la manière la plus intéressante , » en la rapprochant en quelque sorte de nous ; » en y découvrant les révolutions de nos » mœurs ; en opposant avec autant de justesse » que de précision les usages actuels à ceux » de l'ancien temps ; en donnant , aux ma- » tières qu'il présente , une netteté , un ordre , » un esprit de chaleur et de vie qui subjugue » l'attention et grave profondément les objets » dans la mémoire. Mais peut-être , ajoute-t-il , » a-t-on eu raison de lui reprocher trop de » penchant à la critique. » Cette conjecture n'est que trop appuyée. Elle se trouve changée en certitude par le jugement peu réfléchi que cet historien a porté de Jonas et de saint Colomban , au sujet de la conduite que celui-ci tint envers la reine Brunehaud et Thierry son petit-fils. Il a été solidement réfuté par les

savans auteurs de l'Histoire littéraire de France , dans l'avertissement qui est à la tête du douzième volume. Echo trop fidèle de Pasquier et de Cordemoi , il a mal rendu les actes originaux.

(2) Jules-César l'appelle *Vesontio* , Ptolemée *Ouisontion* , et quelques autres notices *Bisuntium* et *Vesontium* ; son nom est *Visuntium* sur une médaille de Galba , qu'on trouve dans le trésor de Goltzius ; *Vesant* , sur une colonne milliaire de Trajan , qu'on a découverte à Mandeure. C'est la prononciation différente qui a changé ces noms , qui tous reviennent à celui qu'a employé Jules-César , à l'exception du mot *Vesant*. *Ves* ou *bes* (car *v* et *b* se mettent l'un pour l'autre) , *contour* ; *on* , *rivière* ; *si* , *défaut* : lieu où une rivière forme un contour qui n'est pas entier , ou , à la lettre , qui a un défaut. Jules-César dit que *Vesontio* est presque entourée d'une rivière , et qu'à l'endroit où cette rivière ne l'enveloppe point ,

Les miracles qu'il y opère écartent ses gardes et lui laissent la faculté de retourner à son monastère.

Forcé une seconde fois d'en sortir, il quitte pour toujours ses chers disciples. Tous veulent le suivre dans son bannissement; cette permission n'est accordée qu'à ceux de ses moines qui sont venus d'Irlande ou du pays de Galles. La tendresse mutuelle que la piété avoit formée, fait couler des torrens de larmes.

83. Cependant cette victime du vrai, qu'on renvoie dans sa patrie sous une forte escorte, revient à Besançon, passe à Autun (1), à Avalon (2) et à Nevers (3). Dans cette dernière ville, on le fait embarquer

cette ville est couverte d'une montagne escarpée sur les flancs, et qui remplit tout l'espace que le cours de la rivière laisse vide. Le terme *Vesant* vient de *ves*, contour, et d'*an*, rivière: lieu où une rivière forme un contour. Ce qui ne donne pas une idée aussi exacte du local que *Vesontio*.

(1) Autun est nommé *Augustodunum* par Tacite, l. 3. de ses Annales, sect. 43. *Dunum* est le premier nom de cette ville: il signifie montagne. Autun est au pied de trois montagnes, du côté de l'orient et du midi. Strabon, qui écrivoit le quatrième livre de sa Géographie, vers l'an 18 de l'ère chrétienne, comme l'a remarqué M. de Tillemont, n'a pas fait mention d'*Augustodunum*, mais de *Bibracte*. Il en fait la place de défense des *Ædui*. L'origine du nom de *Bibracte* prouve évidemment que cette ville est la même qu'*Augustodunum*. *Bi*, montagnes; *brac*, grandes; *te*, pris de teir, trois: lieu auprès de trois grandes montagnes. L'identité de *Bibracte* et d'*Augustodunum*, avoit été déjà démontrée en 1741, dans un ouvrage intitulé: *Eclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule*. Le nom que conserve Autun ne désigne autre chose que montagne élevée. *Au*, élevée; *tun* ou *dun*, montagne. Le *t* et le *d* se mettent souvent l'un pour l'autre. Les *Ædui*, dont Autun étoit la capitale, avoient pris ce nom de leurs casques élevés. *Hed*, casque; *uh*, élevé: peuple qui porte des casques élevés. Jules-César rapporte, au livre premier de ses Commentaires, que les *Ædui* éliisoient tous les ans des souverains magistrats, qu'ils appeloient *Vergobret*, et qui avoient la puissance de vie et de mort. Lisque et Divitiac exerçoient cette charge lorsque César s'allia avec eux. Le nom de *Vergobret*

répond à l'idée qu'on avoit de ces magistrats. Il vient du mot gaulois *virga*, pourpre, et de *breth*, juge: juge revêtu de pourpre. Servius, dans son Commentaire de l'Eneïde, à l'occasion de ce vers du 8^e livre: *Virgatis lucent sagulis*, dit qu'en gaulois *virga* signifie pourpre. « Et benè adlusit (Virgilius) ad gallicam » linguam, per quam virga, purpura dicitur: » *virgatis* ergò, ac si diceret purpuratis. » Les noms de *Lisque* et de *Divitiac* sont analogues à leur emploi. *Li*, chef, juge. *Divis*, juge, arbitre. *Divisa*, dans les anciens manuscrits, signifie encore arbitrage. Dans les lois de Henri 1, roi d'Angleterre, chap. 9, on lit: « Omnis » causa terminetur vel Hundredo, vel Comi- » tatu.... vel divisus parium... » Le maire d'Autun, quoiqu'il ne soit plus vêtu de pourpre, a retenu le nom de *Vierg*: il conserve encore un reste du pouvoir des anciens magistrats. Le premier de septembre, il paroît en robe de satin violet et à cheval, environné des Autunois les armes à la main et à la tête des échevins. Il tient en main un bâton en forme de sceptre, enrichi de pierreries, et rend la justice au peuple.

(2) L'Itinéraire d'Antonin et la Table théodosienne font mention d'Avalon sous le nom d'*Aballo*. Saumaise prétend qu'*Aballo* étoit un nom gaulois qui signifie pomme. Nous avons dit la même chose ailleurs. *Aval*, pomme; *avalenn*, pommier; *avalot*, pommeraie: lieu planté de pommiers. Dans l'acte de partage de l'empire françois, par Charlemagne, on voit qu'Avalon avoit un canton particulier qui s'appeloit *Pagus avalensis*: on n'y voit plus que des vignes et des bois.

(3) Nevers, qu'on nomme *Nivernum*, *Nevernium* et *Nevirnum*, est sur la rivière de Nievre (*Ni-*

sur la Loire. Comme quelques-uns de ses moines ne se pressoient pas d'entrer dans le bateau, un des gardes déchargea un coup de rame sur l'un d'eux. Colomban, sensible à cet outrage, en fit des reproches à ce soldat; le saint lui prédit qu'il seroit puni au même lieu où il avoit insulté le serviteur de Dieu (1). Ce malheureux, à son retour, vérifia la prophétie de Colomban : il fut noyé à cet endroit.

A Orléans, les portes des églises furent fermées à l'abbé de Luxeu. Il fut obligé de camper hors la ville, sur le rivage de la Loire. Deux de ses disciples, qu'il envoya chercher des vivres, ne purent s'en procurer. La crainte de déplaire au roi arrêta tout secours. Une marchande syrienne eut pitié d'eux; elle satisfait à leurs besoins. Son mari étoit aveugle depuis plusieurs années; Colomban lui rendit la vue.

Arrivé à Tours, il supplie ses gardes de lui permettre de visiter le tombeau de saint Martin. Cette faveur lui est refusée; les ordres sont même donnés pour forcer de voiles. Le saint s'adresse à Dieu : le vaisseau devient sur-le-champ immobile; on reste au port, tandis que l'ami de Dieu passe la nuit aux pieds de saint Martin.

Le lendemain l'évêque Léoparius l'invita à dîner; durant le repas, il prédit que, dans peu de temps, le roi Thierri perdrait la couronne et la vie, et que le pays où il étoit, retourneroit à Clotaire II, qui réuniroit la monarchie (2). Quelque incroyable que parut alors cette révolution, elle arriva trois ans après.

84. Colomban se rendit enfin à Nantes; Ragamond, chef des gardes qui l'avoient escorté dans sa route, le laissa en cette ville. Sa commission étoit remplie; car ses ordres portoient seulement, comme le dit Frédégaire (3), de ne point l'abandonner, qu'il ne fût entièrement hors du royaume. Alors le saint abbé commença à jouir de sa liberté; il ne fut désormais accompagné que de ses fidèles religieux.

85. Le diocèse de Nantes n'avoit plus Nonnechius pour pasteur; Suf-

veris) qui s'y dégorge dans la Loire. La Nievre prend sa source dans deux lieux différens, savoir, à Giry, et dans l'étang de l'abbaye de Bouras. C'est de là qu'elle a emprunté son nom. *Niv*, deux; *ery*, source : rivière formée de deux sources. *Nivernum* est un mot formé de *niv*, deux, et d'*ern* ou *vern*, rivière : lieu sur le bord de deux rivières, savoir, la Nievre et la Loire.

(1) Le nom de ce religieux est *Lua*, qui

vient de *lu*, serviteur. Ainsi l'humilité le lui avoit imposé.

(2) Nous sommes bien éloignés de justifier ici l'épithète injurieuse que saint Colomban attribua dans ce moment à Thierri. Tout ce que les saints ont dit ou fait, n'est pas marqué au coin de la sainteté.

(3) *Chronic. c. 36.*

fronius étoit à sa tête. Il est probable que cet évêque n'eut pas moins de mérite que son prédécesseur (1).

86. Cependant il ne jugea pas à propos de fournir au saint abbé les secours que la charité ne manquoit pas d'accorder aux étrangers. Peut-être Ragamond l'avoit-il noirci dans son esprit ; du moins est-il certain que les miracles que ce saint persécuté avoit faits durant sa route , n'avoient pas encore transpiré jusqu'à Nantes. Ils déposoient trop fortement en faveur de son innocence.

87. Colomban , quoique sans appui de la part des hommes , ne fit pas moins éclater son amour envers ceux des citoyens de Nantes qui étoient dans la misère. A l'un d'eux , sur sa prière , il fit distribuer ce qui lui restoit de pain. Le lendemain , il resta sans alimens. Deux autres jours se passèrent ainsi , lorsque Dieu , qui mesure sa miséricorde sur celle qu'on a pour le prochain , lui procura la nourriture et les rafraîchissemens nécessaires. Deux pieuses dames de Nantes , Procula (2) et Doda (3) furent les ministres de la providence du Seigneur. Les largesses de Colomban n'épuisèrent pas sa charité ; il délivra deux énergumènes , une femme et sa fille : à une autre il rendit la santé.

88. Le pieux abbé consacra quelques momens de sa liberté pour écrire à ses moines de Luxeu. Si la tendresse de son cœur est vivement exprimée dans cette lettre , l'obstination de son esprit ne s'y remarque pas moins sensiblement : « Ne croyez pas , dit-il à ses religieux , que les hommes vous persécutent d'eux-mêmes ; ils y sont animés par les démons » qui les possèdent , et qui sont envieux du bien que vous faites. Mais » combattez contre eux avec les armes spirituelles dont parle l'apôtre , et » percez-les , pour ainsi dire , des traits de vos ferventes prières , comme » d'autant de flèches... Prenez garde sur tout à n'avoir qu'un cœur et » qu'une âme ; sans quoi il vaudroit mieux que vous n'habitassiez pas » en communauté. Ainsi j'ordonne que tous ceux qui m'aiment et qui » pensent comme moi , obéissent à Attale (4) , mon cher disciple , à qui » je laisse la liberté de demeurer , ou de venir me joindre ; et , au cas » qu'il prenne ce dernier parti , Valdolen (5) sera votre supérieur. S'il y

(1) *Sus* , grand ; *fron* , chef. On l'a nommé aussi *Sophronius* , de *so* ou *go* , grand , et de *fron* , chef. *Euphronius* , d'*eu* , bon , et de *fron* , chef.

(2) *Pro* ou *bro* , dame ; *cul* , grande.

(3) *Dod* , dame.

(4) *At* , père ; *al* , grand : illustre abbé. *At-*

tale alla joindre son maître et le remplaça dans le gouvernement du monastère de Bobio. Par sa fermeté et sa vigilance , il y maintint la règle dans sa vigueur.

(5) *Val* , illustre ; *da* , par ; *llen* , science . homme illustre par sa science. Il fut probablement premier abbé de Beze.

» a quelqu'un parmi vous qui n'ait pas les mêmes sentimens que les autres, quel qu'il soit, chassez-le du monastère ».

Adressant ensuite la parole à Attale, Colomban lui dit : « Si vous croyez être utile, demeurez ; si vous voyez du danger, venez. Je parle des dangers de la discorde : car je crains qu'il y ait du trouble sur la pâque, et qu'après mon départ, vous vous affoiblissiez... Mais dans ce moment les larmes coulent de mes yeux ; tâchons d'en arrêter la source ; il est honteux à un soldat de pleurer à la guerre. Au reste, ce qui nous arrive, n'est pas nouveau... Au moment où j'écris ceci, on vient m'avertir qu'on équipe un vaisseau, pour me transporter malgré moi dans mon pays. Cependant, si je voulois m'enfuir, je n'ai point de garde pour m'en empêcher ; et il paroît qu'on ne seroit pas fâché que je prisse ce parti (1) ».

89. Ces ordres étoient émanés du comte Théodual. Lorsque le navire fut prêt à faire voile, Colomban y fit entrer ses moines avec le peu d'effets qui étoient en sa possession. Pour lui, il descendit la Loire sur une barque pour aller les joindre à l'entrée de l'océan. Il ne fut pas plutôt embarqué qu'on cingla vers la pleine mer, à l'aide d'un vent favorable. Tout change en un instant ; le vaisseau est repoussé vers le port, et ne peut en sortir.

Trois jours s'étoient déjà écoulés dans cet état ; le capitaine du navire comprit enfin ce qui l'arrêtoit ; il fit mettre à terre Colomban et ses compagnons avec leur bagage ; incontinent après, l'air et les flots, de concert, secondèrent son départ.

Ce miracle convainquit le saint abbé que Dieu n'approuvoit pas son retour en sa patrie. Il retourna sur ses pas et revint à Nantes. Les honneurs, qu'on lui rendit alors en cette ville, furent aussi éclatans que son entrée y avoit été obscure. Le clergé, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple, tous s'empressèrent de rendre hommage à ce grand homme, dont le ciel venoit de prendre la cause en main. Les honneurs dont on le combla, lui firent oublier le peu d'égards qu'on avoit eu d'abord pour lui ; les présens de toute espèce qu'on lui offroit, lui facilitèrent le moyen de se transporter où il voudroit.

90. Accompagné de ses religieux, il fit route vers le roi Clotaire II, fils de Chilperic, qui régnoit alors sur les François de Neustrie, et qui tenoit sa cour à l'extrémité, vers l'océan. On peut conjecturer, avec assez de

(1) Epistola Columbani ad suos, t. 12 Bibliothecæ Patrum.

vraisemblance , qu'il passa par Dol et par Coutances , avant de se rendre auprès de ce prince. Le marais , que l'on voit entre la ville de Dol et Châteauneuf , étoit alors une forêt. La partie la plus proche de Châteauneuf se nommoit *Gauglonde* (1). Là , fut construit un monastère qui porta dans la suite le nom de Saint Coulman ou Colomban. Quelqu'un de ses disciples fut chargé de la direction de cette communauté. Ce n'étoit plus , au treizième siècle , qu'une simple chapelle qu'Etienne , évêque de Dol , et son chapitre annexèrent , avec son revenu , à l'abbaye du Tronchet (2).

91. Le nom de celui qui donna la naissance à une communauté religieuse , dans le faubourg de Coutances , a été mieux conservé. Il s'appeloit Potentin (3). C'étoit l'un de ces deux religieux que Colomban , à son passage à Orléans , avoit envoyé lui acheter des provisions. Il étoit encore à la tête de sa maison vers l'an 643 , temps où Jonas , moine de Bobio , écrivoit la vie de son saint patriarche.

92. Colomban fut reçu par Clotaire comme un présent du ciel. Le roi l'engagea de se choisir une habitation dans ses états. Le saint le remercia de ses offres ; il appréhendoit de donner lieu à de nouvelles brouilleries entre ce monarque et Thierry ; d'ailleurs , il se sentoit appelé à la conversion des infidèles.

Il étoit encore à la cour de Clotaire , lorsque le feu de la guerre s'alluma entre les deux frères , Théodebert et Thierry. Brunehaud , pour se

(1) *Gaud* , forêt ; *glon* ou *glan* , belle ; de est une particule qui ne signifie rien ici. Une ancienne tradition donne ce nom à la mare Saint-Coulman. C'est la même que la mare Coetquen. (*Coet* , forêt ; *gen* , belle. Cette forêt s'étendoit jusqu'au faubourg occidental de la ville de Dol. C'est de là qu'un lieu de ce faubourg , qui est auprès de la petite rivière de Guyoul , a conservé le nom de Tentur. *Ten* , forêt ; *tur* , rivière : rivière sur le bord d'une forêt. Nous renvoyons , au volume suivant (*), les preuves qui constatent que l'espace qu'on remarque entre la mare Saint-Coulman et la Tentur , étoit alors couvert de bois. Le Meneu donne la naissance à cette mare ; il est formé des eaux du Rouvre en Pleguen , et du ruisseau qui sort des étangs du Boishu et du Tronchet. Son nom est tiré de *men* , petite , et d'*eu* , rivière. La mare Saint-Coulman , qui joint à l'ouest Châteauneuf , Saint Père au nord-

ouest , Saint-Guynou au nord , l'Islemer au nord-est , Miniac au sud , ne contient pas , dans les grandes sécheresses , beaucoup plus d'un quart de lieue et demie de long , sur environ un quart de lieue de large ; sa plus grande profondeur n'est alors que de deux pieds et demi. Son terrain étoit , du temps de saint Colomban , extrêmement au-dessus du reste de la forêt ; les eaux ne pouvoient y séjourner ; il domine même de nos jours sur cette partie du marais ; mais les changemens qui sont survenus , et dont nous parlerons ailleurs , ont suspendu le cours du Meneu. Son écoulement ne se fait que difficilement par le Ruel , qui va se joindre au Bié-Jan , au-dessus du pont de la Bosenne , en l'Islemer.

(2) *Gallia Christiana vetus* , t. 4.

(3) *Pot* , grand ; *en* ou *an* , très ; *tin* , chef : très-grand chef.

(*) Voyez ci-après , huitième siècle , n^o 14 et suiv. a. V.

venger de l'affront que le premier lui avoit fait en la chassant de ses états, vouloit le faire détrôner par le second. Le prétexte, sous lequel elle vouloit son ressentiment, étoit l'illégitimité prétendue de Théodebert. Les deux ennemis tentèrent, chacun de son côté, de s'attirer Clotaire. Le prince, qui prit conseil de Colomban, garda la neutralité; l'abbé l'assura même que dans trois ans il seroit maître de toute la France. C'étoit pour la troisième fois qu'il faisoit cette prédiction.

93. Après avoir donné à Clotaire différens avis sur plusieurs désordres dont les cours des princes sont rarement exemptes, Colomban prit le chemin de l'Austrasie, sous l'escorte qu'il avoit demandée pour se rendre dans le royaume de Théodebert, et de là en Italie.

Comme il entroit à Paris, il délivra un possédé qui étoit à la porte. A Meaux (1), Chagneric, comte de cette ville, l'un des favoris de Théodebert, le reçut avec de grands honneurs. Le saint homme bénit sa maison et consacra à Dieu la jeune Fare, sa fille, qui depuis fut célèbre par sa vertu (2).

De là Colomban alla loger chez un autre seigneur, que l'on nommoit Authaire (3). Son épouse lui présenta ses deux fils encore jeunes, Adon (4) et Dadon (5). La bénédiction qu'il leur donna fut pour eux une source de grâces abondantes. Ils devinrent illustres l'un et l'autre par la sainteté de leur vie. Le dernier est plus connu sous le nom de saint Ouen (6).

Enfin, saint Colomban arriva à la cour de Théodebert avec ceux de

(1) Ptolemée fait mention de Meaux sous le nom de *Jatinum*. La Marne, qui s'y divise, l'a fait ainsi appeler. *Jad*, rivière; *tw*, en composition *ty*, divisée: lieu où une rivière se partage. La Table théodosienne reconnoît Meaux sous le nom de *Fixtuinum*: *fi* ou *bis*, rivière; *tw*, en composition *ty*, divisée. *Fixtuinum* est donc la même ville que *Jatinum*. *Jatinum*, comme la plupart des villes de la Gaule, a pris le nom des *Meldi*, peuple dont elle étoit la capitale. Le premier qui a parlé des *Meldi* est Pline, t. 4. c. 48; il leur donne l'épithète de *Liberi*, pour désigner leur courage. C'est aussi ce qu'exprime le terme *Meldi*: *meld* ou *mald*, hardi. La Marne, que César appelle *Matrona*, a son lit renfermé, pour la plus grande partie, par des terres basses et sablonneuses; ce qui la rend fort trouble dans les grandes eaux, et sujette à des débordemens considérables: *met* ou *mat*, parmi;

treh, sable; *on*, rivière: rivière qui coule parmi le sable.

(2) Fare porte le nom de *Burgondofara* dans la vie de saint Colomban: *bur*, maison; *gon* ou *con*, grande; *do*, très; *far*, issue: fille sortie d'une très-grande maison.

(3) Authaire (*Autharius*) tire son nom d'*au*, puissant, et de *tar*, très: homme très-puissant. Son château, qui étoit sur la Marne, se nommoit *Ulliac*; *ul*, au-dessus; *swi*, rivière; *ac*, habitation: habitation au-dessus d'une rivière. C'est maintenant Ussy, bourg dans la Brie.

(4) *Ad*, père; *o*, grand: grand abbé. Adon fonda le monastère de Jouarre, en Brie, dont il fut le directeur.

(5) Le nom *Dadon* signifie la même chose. *Dad*, père; *o*, grand.

(6) *Ouen* ou *wen* se rend par saint.

ses compagnons qui l'avoient constamment suivi dans son exil. Il y fut joint par plusieurs de ses frères de Luxeu. Le roi d'Austrasie reçut avec beaucoup de joie cette respectable colonie, et promit de lui trouver des lieux commodes dans le voisinage des nations idolâtres. L'abbé qui, dans ses voyages, se proposoit sur tout la conversion des païens, fut charmé de cette offre.

94. Pour y faire honneur, s'étant embarqué sur le Rhin (1), il se rendit à Mayence (2); de là il entra dans l'Aar (3), et ensuite dans le Limat (4). Il s'avança même jusqu'à l'extrémité du lac de Zurich (5). Les habitans de ce lieu, qui faisoient partie de la nation des Sueves (6), n'avoient pas encore abandonné le culte de leurs pères.

Colomban les surprit un jour qu'ils alloient sacrifier à Vodan (7), le dieu unique, dont ils avoient perdu l'idée primitive; une grande cuve pleine de bière annonçoit que la fête ne se passeroit pas suivant les règles de la tempérance (8). Le saint, touché de compassion, souffle sur cet énorme vase : aussitôt le vaisseau se brise; la liqueur, livrée à son propre poids, se répand de tous côtés. Les barbares s'écrient dans leur étonnement : « Cet homme a l'haleine bien forte. » C'est ainsi qu'ils rendent raison d'un prodige qui ne pouvoit venir que du ciel.

L'apôtre en prit occasion de leur prêcher les vérités évangéliques. Quelques-uns se convertirent et reçurent le baptême. D'autres, déjà baptisés, revinrent à la pratique de la religion chrétienne qu'ils avoient eu le malheur de quitter.

Tout annonçoit une fertile moisson, lorsqu'un orage, qui s'éleva subitement, dissipa les espérances. Gal (9), l'un des premiers disciples du

(1) *Aar* est un nom générique de rivière ou de fleuve qu'on a rendu propre de celui-ci.

(2) Mayence, au confluent du Rhin et du Mein, est nommé *Magontiacum* par Tacite. D'autres l'appellent *Moguntia* et *Moguntiacum*; *mag* ou *mog*, ville; *gont*, confluent : ville sur un confluent.

(3) *Aar* est un mot générique de rivière.

(4) Le Limat porte de forts bateaux à Zurich et est navigable jusqu'à Baden. L'auteur des *Délices de la Suisse* l'appelle *Limmet*, d'après Ruchat. *Li*, rivière; *mat* ou *met*, bonne. On la nomme encore *Linmat*; *lin*, rivière; *mat*, bonne.

(5) Ce n'est que dans les chartes et chez les auteurs modernes que nous découvrons le nom primitif de Zurich. On nomme cette ville

Thunicum, *Thauregum*, *Duregum*; elle est à l'extrémité d'un grand lac qui dégorge le Limat. C'est de là qu'elle a pris son nom. *Tur*, *dur*, sortie; *isc* ou *eg*, rivière : lieu à la sortie d'une rivière. De *dur* ou *tur*, on a formé *zur*, par le changement du *d* ou *t* en *z*; et d'*isc*, on en a fait *ich* : ce qui donne *Zurich*.

(6) Les Sueves étoient germains.

(7) *God* ou *vod*, bon : le bon. L'Anonyme, au lieu de *Vodan*, s'est servi de *Vuctant*. « Qui apud eos (Suevos) Vuctant vocatur. » *Wch*, très; *tan* ou *san*, bon : le très-bon.

(8) Le texte latin porte : « Vas magnum quod vulgò cupam vocant. » *Cupa* vient du celtique *cup*, qui signifie toute espèce de vase. Ce vase contenoit vingt-six muids.

(9) *Gall*, hardi.

saint, qui étoient venus avec lui d'Irlande, n'écoulant que son zèle, met le feu aux temples des idolâtres, et jette dans le lac les offrandes qui y étoient déposées. Cette action hardie met les barbares en fureur : ils prennent la résolution de tuer Gal et de chasser Colomban de leur pays.

95. L'abbé, qui voyoit son ouvrage détruit, s'éloigna de ces endurcis ; il se retira avec les siens à Arbon (1), sur le lac de Constance (2). Un saint prêtre, nommé Willimar, lui indiqua un lieu aussi agréable que fertile, auprès des ruines de Bregentz (3). Il y trouva un oratoire de sainte Aurelie, proche lequel il construisit quelques cellules. Le peuple superstitieux y avoit placé ses idoles. On y voyoit trois statues d'airain doré attachées à la muraille : c'étoient là les dieux tutélaires du pays. Colomban chargea Gal, qui savoit mieux la langue (4), de catéchiser ce peuple.

Le jour de la fête de cette église, il s'y fit un grand concours. La curiosité, encore plus que la dévotion, avoit occasionné cette affluence. Gal profita de cette circonstance pour remplir sa commission. Il prêcha la foi, exhorta les uns et les autres à changer de mœurs, à substituer à l'infamie de leur culte celui de Dieu le Père, Créateur de l'univers, et à croire en son Fils unique, dans lequel est le salut, la vie et la résurrection des morts. Ensuite, devant l'assemblée, il se saisit des idoles, les met en pièces à coups de pierre et les jette dans le lac. Quelques-uns se convertirent ; les autres se retirèrent en colère ; sur ces entrefaites, Colomban prend de l'eau, la bénit, en asperge l'oratoire, tourne autour

(1) Dans la vie de saint Gal, Arbon est représenté comme une forteresse (*Castrum Arbona*). Le nom d'*Arbon* se tire d'*ar*, terre, et de *bon*, fertile. Le terrain d'Arbon est fort abondant. L'Itinéraire d'Antonin le nomme *Arbor felix*. Ammien-Marcellin dit, l. 31, que les Romains y avoient un camp fixe pour leurs troupes, et que Gratien, allant des Gaules dans l'Illyrie, passa par ce camp. *Digressus per castra quibus felicis Arboris nomen est*. Le nom *Arbor*, que les Romains ont donné à Arbon, nous fait croire, avec M. Bullet, qu'Arbon s'est aussi appelé *Arbos*, terme qui, dans le latin, a la même signification qu'*Arbor*, mais qui, dans le celtique, présente d'autres idées. C'est le même qu'*Arbon*. *Ar*, terre ; *bos*, grasse. L'épithète *felix* exprime assez bien la fertilité du terrain d'Arbon.

(2) *Con*, confluent ; *stancg*, lac : lieu au-

près duquel les bras d'un lac se réunissent. Ce lac se partage en deux bras vis-à-vis de Constance, et bientôt après ils viennent se joindre.

(3) Bregentz, dans la vie de saint Gal, porte le nom de *Brigantium*. *Bri*, rivière ; *gant*, confluent : lieu à un confluent de rivière. Le nom de *Bregentz* signifie la même chose. *Bre*, rivière ; *gen*, embouchure. La ville de Bregentz est à l'embouchure du Bregen, dans le lac de Constance.

(4) « Columbanus B. Gallo id indixit officii,
» ut populum ab errore idololatriæ ad cultum
» Dei exhortatione salutari revocaret, quia
» ipse hanc à Domino gratiam meruit, ut non
» solum latinæ, sed etiam barbaricæ locutio-
» nis cognitionem non parvam haberet. »
(Vita S. Galli abbatis.)

avec ses disciples, en chantant des pseumes; il invoque le nom de Dieu, fait les onctions sur l'autel, y met des reliques de sainte Aurelie, le revêt et y célèbre la messe. La cérémonie achevée, le peuple s'en retourna plein de consolation et de joie.

Colomban demeura à Bregentz environ trois ans; il y bâtit un monastère. Ses religieux travailloient de leurs mains : les uns s'occupoient au jardin potager; d'autres à cultiver des arbres fruitiers ou à pêcher. Saint Gal faisoit des filets et fournissoit la communauté de poisson (1).

96. Cependant, la guerre, que se faisoient les deux frères, Thierry et Théodebert, fut plus cruelle que jamais. Celui-ci, à qui Colomban conseille de se faire moine pour sauver son âme, en perdant sa couronne, rejette la proposition avec risée. Une bataille sanglante se livre. L'abbé de Bregentz l'avoit prévue : Dieu l'en fait, en esprit, le spectateur. Colomban avertit un de ses religieux que les deux armées sont aux mains. « Mon Père, dit ce moine, priez pour le roi Théodebert, afin qu'il remporte la victoire sur Thierry, notre ennemi déclaré. » Le pieux abbé réplique : « Mon fils, vous me donnez un mauvais conseil. Dieu, qui nous commande de prier pour nos ennemis, en a ordonné autrement. » Théodebert est défait : il périt d'une mort violente. Meroüée, en bas-âge, partage le malheur de son père. Thierry, qui fait prendre cet enfant par un pied, lui fait inhumainement écraser la tête contre une pierre.

Le monarque qui, par la cruauté, vient de flétrir ses lauriers, s'empara des états de Théodebert. La nouvelle maison de Bregentz tomboit sous son empire; Colomban ne s'y crut pas en sûreté. Les habitans de ce lieu, qui regrettoient leurs idoles, élevèrent bientôt la voix contre lui; ils se plainquirent à Gonzon, duc du pays, que cet étranger empêchoit la chasse. Il n'en fallut pas davantage pour que ce seigneur envoyât ordre aux moines de se retirer. Colomban reprit le dessein qu'il avoit eu depuis long-temps de passer en Italie.

97. Agilulfe, roi des Lombards, lui fit un accueil qui répondoit à son mérite. Ce prince lui donna le choix de demeurer en tel endroit de ses états qu'il jugeroit le plus convenable. Colomban se fixa dans le désert de l'Appennin (2),

(1) Ceci prouve que saint Colomban dérogeoit quelquefois à sa règle. Il y a d'autres exemples qui prouvent que ses religieux mangeoient non-seulement du poisson, mais même de la volaille, et qu'ils buvoient de la bière.

(2) L'Appennin est le grand réservoir des

eaux dont l'Italie est arrosée. Les origines que Servius, Isidore, Paul, diacre, et Etienne le géographe ont données au nom *Appennin*, sont très-éloignées du vrai. Ce terme vient d'*apen* ou *pen*, montagne, et d'*yn*, sources : montagnes qui donnent la naissance à des sources. Otton de Fresingue, l. 2, de Gest. Frede-

en un lieu nommé Bobio (1), près de la Trebie (2). C'étoit une plaine fertile et sur tout abondante en poisson. Une église dédiée à saint Pierre, où il s'étoit fait des miracles, mais qui tomboit en ruine, fut réparée par le saint abbé. Il y bâtit le célèbre monastère qui y subsiste encore de nos jours. Il éleva un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, sur une montagne voisine, et y creusa une caverne où il se retiroit durant le carême. Pendant ces jours consacrés à la pénitence, il y vivoit dans le jeûne et dans la prière; on ne le voyoit rentrer dans son monastère que le samedi et les jours de fêtes.

98. A peine commençoit-il à respirer à Bobio, que Clotaire, qui, suivant sa prédiction, étoit devenu le maître de tout l'empire françois, lui députa saint Eustase, abbé de Luxeu, pour l'inviter à retourner dans les Gaules. Le saint vieillard revit avec plaisir son cher disciple. Il le retint quelque temps auprès de lui; ce qu'il lui recommanda avec instance, ce fut de maintenir la discipline à Luxeu. En le congédiant, il lui donna des lettres pour le roi; il y faisoit d'humbles excuses de ne pas se rendre à ses ordres, et le prioit d'accorder sa protection à ses disciples et à son monastère de Luxeu. Elles contenoient en même temps des avis pour la correction de ses mœurs. Clotaire prit en bonne part cette démarche paternelle, donna de grands revenus à l'abbaye de Luxeu, et en étendit les limites, autant qu'il plut à saint Eustase.

99. Colomban ne passa qu'environ un an dans son monastère de Bobio. Il y mourut saintement, à l'âge de soixante-douze ans, le 21 de novembre, l'an 615 (3). Son corps fut inhumé dans l'église de sa communauté; Dieu illustra son tombeau par un grand nombre de miracles (4).

100. Il nous reste de ce saint abbé des ouvrages en prose et en vers. Le style des premiers est un peu dur, mais il renferme des beautés. Cet auteur savoit assez le latin pour son siècle. Ses pensées sont naturelles;

rici 1, donne à l'Appennin le nom de *Bardonis mons*. *Bar*, montagne, *don*, rivière: montagne d'où coulent des rivières.

(1) Bobio (autrement *Bobium*) tire son nom de *ba*, fertile; de *hope* ou *hobe*, vallée entre des montagnes, et d'*i*, rivière: vallée fertile entre des montagnes sur le bord d'une rivière.

(2) La Trebie (*Trebia*) est formée par trois ruisseaux. *Tre*, trois; *by*, ruisseau.

(3) S. Adon dit que saint Colomban mourut *in senectute bona*. Dans le poème que cet abbé

écrivit à Fedolius, et qui paroît avoir été composé durant sa dernière maladie, il déclare qu'il étoit parvenu à dix-huit olympiades d'années. « Nunc ad olympiadis ter senæ venimus annos. » Une olympiade est l'espace de quatre ans, quoi qu'en ait pensé autrement D. Mabillon. Jonas, qui a écrit la vie de saint Colomban, met sa mort au 21 novembre; D. Mabillon fixe l'année de celle-ci, avec bien de la vraisemblance, à l'an 615.

(4) Acta SS. Ord. S. Bened. sæculo secundo, in vitis S. Columbani et S. Galli.

sa diction est simple et appuyée par l'érudition. La précision y règne : elle n'est point gênée par ces grands mots qui surchargent et ne disent rien. On remarque que cet écrivain s'étoit familiarisé avec les livres saints, et qu'il avoit une grande connoissance de l'antiquité ecclésiastique. Ses vers sont au-dessus de ceux de son siècle. S'ils ne coulent pas avec la même facilité que ceux de Fortunat, ils les égalent par la solidité des pensées et les surpassent en énergie.

101. Cet homme, quelque grand qu'il fût, eut ses défauts ; ils nous instruiront ainsi que ses vertus. En réprouvant les uns, nous apprendrons à pratiquer les autres. La prudence n'éclaira pas toujours son zèle. Celui-ci trop amer étouffa plus d'une fois dans les esprits le germe de la grâce, à l'instant où il alloit se déployer avec le plus d'activité. Quelquefois ses paroles, trop peu réservées vis-à-vis de ses supérieurs ecclésiastiques, dégénéroient à peu près en satire. Le trait qu'il lança contre Thierri, qui l'avoit chassé de ses états, est désavoué par l'Evangile. Trop attaché à ses sentimens, il ne respecta pas assez ceux de l'église gallicane et de celle de Rome. Dans sa lettre à saint Grégoire, il reproche à ce savant pape de conserver encore l'usage de la Gaule sur le jour de la célébration de la Pâque. Il veut même que l'église de Rome adopte la pratique de l'Irlande et de l'Ecosse. Sa lettre au pape Boniface iv décèle le peu d'étendue de ses connoissances théologiques. Il y marquoit que le pape Vigile étoit mort hérétique pour avoir condamné les trois chapitres, et donné son approbation au cinquième concile général, qu'il disoit avoir reçu les erreurs d'Eutychès et de Nestorius. C'étoit ignorer la nature des faux dogmes de ces deux hérésiarques : leur opposition ne pouvoit être plus grande. Suivant le premier, après l'union hypostatique, il n'y avoit plus en Jésus-Christ que la nature divine ; tandis que, selon le second, il y avoit en Jésus-Christ deux personnes aussi bien que deux natures. Colomban, peu instruit de la matière dont il parloit, s'étoit laissé surprendre par le roi Agilulfe, qui protégeoit les défenseurs des trois chapitres. On ne peut douter que cet abbé, trop crédule, n'ait rétracté sa manière de penser. L'Eglise, qui n'a qu'une foi toujours invariable, comme elle n'a qu'un baptême, et qui est sainte dans ses mœurs de même que dans sa foi, ne l'auroit pas proposé à la vénération publique après sa mort. Ses grandes vertus ont couvert ses défauts.

102. Les reliques de ce saint furent levées de terre du temps de Hugues, roi d'Italie, qui embrassa l'état religieux l'an 945. La translation

solennelle qui s'en fit donna lieu à de nouveaux miracles. C'est, suivant D. Mabillon, celle-là même que l'on fête le trente-un août, avec celle des autres corps saints du monastère de Bobio.

103. Il y en a qui croient que, depuis cette époque, un duc de Bretagne, en revenant de Rome, prit à Bobio les restes précieux de saint Colomban. Ils ajoutent que ce prince les déposa à Lominé (1). Sa fête s'y célèbre avec beaucoup de pompe le vingt-quatre novembre. Le diocèse de Vennes l'a même reçue avec l'office semi-double. Les leçons qu'on lit dans cet office n'appuient l'existence de cette translation que sur une ancienne tradition (2).

104. Un écrivain respectable par sa science et par sa piété, qui vivoit dans le dernier siècle (3), assure néanmoins que l'on conservoit encore de son temps à Bobio le corps du saint abbé. Cette autorité nous paroît d'un grand poids : une tradition vague ne semble pas devoir l'emporter sur un témoignage de cette nature.

On connoît d'autres saints irlandois du nom de Colomban. Tel fut saint Colman, né dans la province de Meath (4), qui fonda le monastère de Land-Elo, d'où il a pris le surnom d'Elo. Il mourut le six septembre de l'an 610. Tel fut saint Colomb ou Colm, qu'on appela Columkille, à cause du grand nombre de monastères dont il fut le fondateur (5). Son pays natal étoit Cartan, dans le comté de Tyrconnel. Issu de l'illustre maison de Neil, il ne compta pour rien les avantages que sa naissance lui offroit : ses vœux ne se tournèrent qu'à embellir son âme des dons de la grâce céleste, et à orner son esprit des connoissances qui conduisent au vrai bonheur. L'étude des livres saints et la vie ascétique firent ses délices. Saint Finian, qui donnoit des leçons à Cluain-Irard, fut son maître; il devint lui-même un grand docteur. Promu au sacerdoce, il enseigna l'Écriture-Sainte et forma plusieurs disciples. Outre les monastères de Doire ou Derry dans l'Ultonie, et de Surd dans la province de Leinster, il en fonda un plus considérable, qui portoit le nom de Dairmagh, parce

(1) Albert le Grand, Vies des Saints de Bretagne. Lominé a pris son nom de la petite rivière d'Evele, qui y passe et va se rendre dans le Blavet. *Lo*, habitation; *min*, petite; *e*, eau, rivière : habitation sur une petite rivière. L'Evele est ainsi nommée d'*eve*, eau, rivière, et de *le*, petite. Cette rivière prend sa source à Moreac. *Mor*, source; *reac*, rivière : source d'une rivière.

(2) *Officia Sanctorum propria ecclesiæ et*

diæcesis Venetensis, an. 1757.

(3) Ughelli, t. 4. *Italiæ Sacræ*.

(4) La province de *Meath* est très-fertile. *Mait*, fertile; *at*, terre.

(5) *Kil*, monastère. Le nom de *Colum*, que les Irlandois ont donné à Colm, est un terme qui, dans leur langue et dans celle des Bas-Bretons, signifie *Colombe*. Quelques-uns le nomment *Columba*, *Colombus*, et Bede, *Colombanus*.

qu'il étoit au milieu d'un bois de chênes (1). On appelle maintenant ce lieu Durrogh (2). La règle que saint Colomb donna à ses religieux , étoit prise en grande partie de celle des anciens moines de l'orient. Ayant encouru l'indignation du roi Dermotius , dont il reprenoit les vices , il passa en Ecosse. Saint Ningas ou Ninien , qui étoit mort l'an 432 , avoit converti ce qui restoit de païens dans la partie méridionale jusqu'au mont Grampius (3) ; Colomb retira de l'idolâtrie ceux du nord. On lui donna l'île de Hy , autrement Jona (4). Elle prit alors le nom d'Y-Colum-Kille (5) ; le monastère que cet abbé y construisit fut une école de saints. Dans l'ancien cloître de cette abbaye , étoit un cimetière où un grand nombre de saints furent inhumés. Les rois d'Ecosse et les principales familles y eurent aussi leur sépulture. On y voit encore les tombeaux de quarante-huit rois d'Ecosse , de quatre rois d'Irlande et de huit rois de Norvege. La douceur et la charité de Colomb lui attachèrent les grands et les petits. La gaieté , qui étoit peinte sur son visage , exprimoit la sérénité de son âme. Le don des miracles et des prophéties le firent universellement respecter. Son genre de vie étonnera sans doute la délicatesse de notre siècle. La terre nue lui servoit de lit , et une pierre d'oreiller. Ses jeûnes étoient rigoureux et continuels. Se sentant un dimanche approcher de sa dernière fin , il dit à l'un de ses disciples : « Ce jour est appelé le Sabbath , c'est-à-dire , le jour du repos ; il sera tel à mon égard , puis- » qu'il va terminer mes travaux. » A minuit , temps où se disoient les matines , il se trouva le premier à l'église. Prosterné devant l'autel , il recevoit le saint viatique , donne la bénédiction à ses frères et s'endort dans le Seigneur , en l'an 597. Son corps fut enterré dans l'île de Hy (6).

A ces saints du nom de Colomban , nous pourrions en ajouter plusieurs autres. Mais , pour remplir ce qu'on a droit d'exiger de nous , il nous suffit de dire qu'Usserius ne compte pas moins de vingt Colom-

(1) *Dair*, en irlandais , *chêne* ; *mag*, campagne : *campagne du chêne*. « Columba , dit Adamnan , dans la vie de ce saint , t. 1 , c. 37 , l. 2 , c. 2 , et l. 3 , c. 19 , in *Mediterranea Hiberniæ parte monasterium , quod scoticè dicitur Dairmaig*, id est , *monasterium roboris , sive roboreti campi , divino fundavit nutu.* » Et Bede , *Hist.* , l. 3 , c. 4. « *Fecerat monasterium quod à copia roborum , Dearmach , linguâ Scotorum , hoc est , campus roborum , cognominatur.* »

(2) *Dur*, *chêne* ; *ogh*, *campagne*.

(3) *Gram*, *courbes* ; *pi*, *montagnes* : *chaîne de montagnes qui décrit une ligne courbe*. Tel est le mont Grampius ; on l'appelle à présent *Granzebain*. *Grand*, *courbes* ; *ben*, *montagnes*.

(4) *I*, *île*. Le mot *Jona* vient d'*i*, *île* ; *ona*, terminaison inutile.

(5) *I-Colum-Kil* veulent dire : *île où Colomb a établi un monastère*.

(6) D. Mabillon in *Actis SS. Ord. S. Benedicti*, sæc. secundo. Bede , *Hist.* , l. 3 , c. 4.

bans (1). Quel que soit celui dont les cendres reposent à Lominé, sa sainteté a été attestée par les miracles qui se sont faits par son intercession dans l'église qui lui est consacrée, et dès lors son culte est légitime.

105. Le successeur de saint Budoch ne fut pas moins recommandable que lui, par les qualités qui forment les grands évêques; c'est pour cela qu'on lui donna le nom de *Leucher* ou de *très-saint* (1). Le feu ayant pris tout à coup au four qui servoit à cuire le pain du clergé de son église cathédrale, se répandit dans un instant au dehors avec tant de violence qu'on crut que tous les bâtimens voisins alloient devenir la proie des flammes. Leucher, à la tête de ses chanoines, chantoit l'office de none en ce moment dans sa cathédrale. Averti du malheur dont il est menacé, il se fait suivre de ses clercs, prend la croix et le bâton pastoral de Sanson 1, et s'avance vers l'incendie. Cette troupe choisie, animée d'une vive confiance, supplie le bienheureux évêque de venir à son secours, et le conjure de ne pas permettre que les édifices qui sont sous sa protection, soient réduits en cendre. Sur-le-champ, des nuages sont formés, une pluie abondante éteint le feu (3).

106. C'est là la seule particularité que nous connoissons de ce pieux évêque. Ses autres actions ne contribueroient pas moins à notre édification. Il décéda dans sa ville épiscopale; son corps fut confié à son église. On voit, dans Du-Chesne, un fragment d'histoire, où il est rapporté que les reliques de ce saint évêque furent transportées à Paris avec celles de saint Sanson.

107. Tigerinomal fut nommé à l'évêché de Dol, après la mort de saint Leucher. Son épiscopat fut plus long que celui de son prédécesseur.

(1) *Britannie. Ecclesiarum Antiquit.* p. 360.

(2) *Leuc, saint; her, très : très-saint homme.*

(3) Chenu, ni Dupaz, ni Albert le Grand, ni l'ancienne *Gallia Christiana*, n'ont mis Leucher dans le catalogue des évêques de Dol; ce qui prouve combien ces nomenclatures sont défectueuses. Ce que nous venons de rapporter de cet évêque, se trouve à la fin de la vie de saint Sanson, que D. Mabillon a insérée dans les actes des saints de l'ordre de saint Benoît, siècle premier. L'auteur de cette vie dit qu'il avoit appris ce miracle d'un frère qui en étoit témoin oculaire; il ajoute que plusieurs d'entre les chanoines de Dol qui vivoient encore, en avoient connoissance. « Res

» valdè opinata atque ad exemplum referenda
» adest, quam, fratres dilectissimi, multi
» vestrum noverunt, quamque à quodam
» egregio fratre qui interfuisse se testatur, ego
» didici. » Ce même écrivain donne à Leucher la qualité de *saint* et de *vénérable*, que l'étymologie de son nom nous avoit déjà indiquée. La translation de ses reliques à Paris, suppose que, dans le diocèse de Dol, on le reconnoissoit pour saint. Il y a bien des siècles qu'on n'y connoît plus son culte. Le Bréviaire de Dol, de l'an 1519, ne fait point mémoire de ce saint évêque. Ne seroit-il pas avantageux de le proposer de nouveau à la vénération des fidèles? Les exemples domestiques sont toujours plus propres que d'autres à faire de vives impressions sur les esprits.

C'est à cet évêque que la vie de saint Sanson fut dédiée (1). Cet ouvrage fut composé à sa prière. Son auteur qualifie Tigerinomal, tantôt

(1) D. Mabillon a cru que ce Tigerinomal n'étoit pas différent de Tiernomail que saint Pol avoit sacré évêque de Léon, après la mort de saint Jovin. Ce célèbre et savant bénédictin s'est trompé à cet égard. Il n'a pas fait attention que Tiernomail de Léon mourut avant la fin du sixième siècle. La vie de saint Sanson, qui n'a été écrite qu'au commencement du septième ; n'a donc pu lui être dédiée. Ce fut d'ailleurs aux pressantes sollicitations d'un évêque qu'on nomme Tigerinomal, que cette histoire fut composée. « O beatissime sedis apostolicae episcopo Tigerinomale, me rogasti, etc. » Tuis exhortationibus provocatus, etc. Jubes, » ô dulcissime, etc. » Tigerinomal de Dol avoit plus d'intérêt que Tiernomail de Léon que cet ouvrage parût au jour. Enfin, cette vie n'aura pas été rédigée aussitôt qu'elle fut demandée. Il fallut du temps pour en rassembler les matériaux, pour les mettre dans un certain ordre et pour en faire un ensemble. Ces circonstances ne peuvent s'adapter au peu de temps que Tiernomail siégea à Léon. Tout concourt au contraire à faire honneur de cette dédicace à Tigerinomal de Dol.

On remarque, dans cette vie de saint Sanson, qu'on donnoit encore indistinctement aux évêques le titre de pape ou de père. On y appelle aussi *romaine* notre Bretagne. Ce pays étoit qualifié romain depuis bien des siècles. Nous en avons ailleurs assigné la raison.

Cette même vie de saint Sanson a été écrite par un religieux anonyme du monastère fondé par cet évêque dans la plaine de Chosey, sur le rivage de la mer. Elle est bien différente de celle que du Bois a insérée dans sa bibliothèque de Fleury, et de celle que Balderic, archevêque de Dol, a donnée. Quoiqu'elle l'emporte de beaucoup sur les deux autres vies, elle est cependant remplie de défauts. Nous aurons bientôt occasion d'en faire connoître quelques-uns en détail. L'auteur soutient « qu'il avoit tout appris d'un vieillard, cousin » de saint Sanson, qui avoit demeuré près de » quatre-vingts ans dans la maison du même » saint, tant de son vivant qu'après sa mort. » Ce qui renvoie l'époque où cette vie a été écrite, vers l'an 630. L'historien avoit sans

doute des mémoires laissés par ce vieillard, cousin de saint Sanson, mais à coup sûr il les a mal rendus à bien des égards.

Nous ne pouvons mieux faire connoître le mérite de cette vie, qu'en rapportant ce qu'en ont dit les savans bénédictins qui ont écrit l'Histoire littéraire de la France. La recherche du vrai étoit leur seul mobile. « Ce n'est pas » sans fondement, disent-ils, t. 3, p. 546, » qu'on regarde la plupart des légendes des » saints de Bretagne comme des ramas de miracles et de prodiges extraordinaires, écrites » en un style le plus souvent obscur, embarrassé, barbare, grossier, et quelquefois indigne du sujet qu'on y traite. Celle de saint Sanson peut servir à justifier ce jugement ; » et l'auteur, qui lui a prêté sa plume, le sentoit si bien lui-même, qu'il s'est cru obligé » d'en prévenir ses lecteurs. Quoique néanmoins elle n'ait pas tout le mérite qu'il seroit » à souhaiter, on ne laisse pas de la regarder » comme ancienne, et de la croire d'un auteur » presque contemporain, c'est-à-dire, qui écrivoit environ soixante ou soixante-dix ans après la mort de saint Sanson. Il assure qu'il a » tiré ce qu'il rapporte, de mémoires fidèles, » qui lui avoient été communiqués par un saint » vieillard, qui avoit vécu très-proche du » temps où les choses s'étoient passées. »

« Son style est fort diffus ; ce qui fait un » très-long ouvrage, divisé en deux livres, » dont le second a l'air d'un sermon prêché à » la fête du saint. Il est au reste peu de légendes dont on trouve tant de différens » exemplaires, soit dans les imprimés, soit » dans les manuscrits, qui cependant se réduisent tous à une seule et même légende pour le fond des choses. Il y en a des abrégés » dans Vincent de Beauvais, dans Surius, » dans la Bibliothèque de Fleury, dans Capgrave, qui assurément n'ont pas été faits les uns sur les autres. L'ouvrage entier est inséré dans les recueils de D. Mabillon et des continuateurs de Bollandus. Le premier l'a donné sur deux manuscrits, l'un de Cîteaux, » et l'autre de l'abbaye de Conches, en Normandie. Les autres l'ont fait réimprimer » sur l'édition précédente et sur deux autres

de bienheureux évêque du siège apostolique, tantôt de bienheureux pape. Il le supplie de l'aider de son crédit auprès du Père des lumières, pour cette entreprise qu'il dit surpasser ses forces.

» manuscrits, l'un d'Anchin, et l'autre de
» Vauluisant, et ont eu soin de l'accompa-
» gner d'observations nécessaires. »

Parmi les erreurs les plus grossières de l'Anonyme, est celle de n'avoir reconnu qu'un saint Sanson pour évêque de Dol. Les mémoires qu'il avoit sous les yeux contenoient sans doute la vie de l'un et de l'autre. Pour les ajuster à un seul et même personnage, il n'a pas craint de tomber dans les anachronismes les plus révoltans. En effet, — 1^o dans la vie de saint Albée, on lit qu'avant sa naissance, qui arriva vers l'an 462, un saint Sanson, qui fut depuis évêque de Dol, qu'on appeloit alors Dolomhoir, à l'extrémité du pays des Lètes ou de la Létavie (*In extremis finibus Lethæ sive Armorice Lethanæ*, pour nous servir des termes d'Usseus, p. 453 des Antiquités des églises britanniques), étoit déjà au monde. Il étoit né quelques années auparavant, au moins vers l'an 460. Suivant Benoît de Gleuster, ce Sanson étoit contemporain d'Ambroise-Aurelien. Son maître fut saint Dubrice, saint Davy, saint Paulin, saint Teliau furent ses condisciples. C'est ce qui est prouvé par la vie de saint Teliau. Voici les termes dont s'est servi l'auteur de la vie de saint Dubrice : *Non tantum rudes, sed etiam sapientes et doctores ad eum (Dubricium), studendi causâ, confluebant, imprimis S. Theliaus, Samson discipulus suus, etc.* Les termes *discipulus suus* seroient ici superflus, si l'on n'avoit pas eu l'intention de distinguer ce Sanson d'un autre, qui n'avoit pas été son disciple. Le registre de Landaf fait foi que le siège sur lequel ce Sanson fut placé, portoit le nom de Saint Pierre. L'église d'Yorck étoit consacrée à ce prince des apôtres. Les Saxons, qui s'étoient emparés de cette ville, le forcèrent de se réfugier dans notre Bretagne. Ce fut sur la fin du règne de Budic qu'arriva sa transmigration. Ce roi donna son agrément à la nomination de ce prélat à l'évêché de Dol, que le peuple venoit de faire. En 513, Hoel I secoua le joug que les François avoient imposé à sa patrie, et recouvra le royaume de son père. A cette occasion, « les Bretons vou-
» lurent se donner un archevêque nouveau,

» comme ils venoient de se donner un nouveau
» roi ; ce qui donna lieu à l'église de Dol de
» s'élever contre celle de Tours, à cause du
» bienheureux Sanson, archevêque d'Yorck,
» qui, pendant qu'il étoit exilé en Bretagne,
» avoit gouverné l'église de Dol avec les mar-
» ques de la dignité archiepiscopale. » Ce sont les termes de l'église de Tours dans son fameux procès contre celle de Dol : elle avoit intérêt de s'instruire à fond de cette affaire. Cette assertion ne fut point contredite par sa partie adverse. Ce même Sanson étant à Dol, associa, vers l'an 504, saint Teliau aux fonctions du saint ministère ; c'est durant ce temps que ces deux amis plantèrent cette avenue de trois mille pas qui conduisoit de Dol au lieu nommé Cai, et qui retint leurs noms pendant plusieurs siècles. S. Teliau ne fut pas moins bien reçu de Budic, son beau-frère. Ce prince breton ne pouvoit être celui qui vivoit en 547 ; on ne lui a jamais donné, comme au premier, le titre auguste de roi : il ne fut que comte d'une partie de la Bretagne. C'est donc du roi Budic, mort vers l'an 509, qu'il est ici question. — 2^o Un saint Sanson fit ses études sous saint Illut, qui n'enseigna qu'après que saint Dubrice eut quitté ce genre de travail. Dès son enfance, il fut mis auprès de ce docteur, c'est-à-dire, sur la fin du cinquième siècle. Les uns veulent qu'il ait été sacré évêque de Menevie ; d'autres prétendent qu'on ne lui assigna point de siège. Le premier sentiment est appuyé sur le Bréviaire de Dol, de l'an 1519, et sur Girard de Cambridge. « Habuimus, dit cet au-
» teur, apud Meneviam urbis legionum, ar-
» chiepiscopos successivè viginti quinque,
» quorum primus sanctus David, ultimus verò
» sanctus Sanson, qui, ingruente per Walliam
» ictericiâ clade, in Armoriam Galliæ Bri-
» tanniæ navigio se transtulit cum pallio nos-
» tro. » Il est vrai que saint Davy fut le premier évêque de Menevie ; on l'y nomma dans l'assemblée des évêques à Brevy dans le Cardiganshire, l'an 519. Les plus habiles critiques conviennent qu'il gouverna cette église jusqu'en 544, époque de sa mort. Il eut pour successeur Ismael, dont nous avons parlé. Quel-

108. Tigerinomal étoit parvenu à l'épiscopat par sa science et ses autres talens. Ce qui l'avoit fait appeler encore Tiarmail (1).

109. C'est ordinairement sous les grands maîtres que se forment les grands hommes. Tigerinomal en fournit un exemple. La Providence lui avoit destiné un élève digne de lui. Elle l'avoit fait naître d'une famille très-illustre, auprès d'un fameux monastère qui étoit sous la dépendance de celui de Dol, que saint Sanson II avoit fondé sur le rivage de la

ques-uns même placent entre ces deux évêques Kinoc et Canauc. Si depuis l'an 544, il y a eu vingt-quatre évêques sur le siège de Menevie avant que saint Sanson y montât, dans quel siècle Girard de Cambridge prétend-il donc que ce prélat a vécu? Il a bientôt oublié qu'il le fait évêque durant la jaunisse qui se fit ressentir depuis l'an 547 jusqu'en 554. De toutes les vies qui sont sous le nom de ce saint, aucune n'attribue à cette maladie contagieuse son passage en notre Bretagne. C'est par inspiration divine que ce Sanson se retire en Armorique; du moins il n'y fut forcé par aucune cause étrangère. Le temps de son sacre, et celui de son arrivée sur les côtes de Dol, ne furent pas éloignés l'un de l'autre. Son ordination épiscopale ne put conséquemment se faire par S. Dubrice, qui mourut au moins vers l'an 522. Ce Sanson n'aborda à Dol que vers l'an 548. On peut regarder, au moins comme probable, qu'il n'étoit qu'évêque régional. Pendant tout le temps qu'il vécut en Bretagne, et même long-temps après, on n'y vit point de rois : les princes bretons ne portoient que le nom de comtes, et ils dépendoient des souverains françois. Etoit-ce là le moment d'ériger Dol en métropole? L'église de Tours rend autrement ce fait vraisemblable. Ce Sanson n'auroit eu garde, pour nous servir des termes du registre de Landaf, de *faire part à saint Teliau du privilège de toute l'Armorique*, c'est-à-dire, de l'associer au gouvernement spirituel. L'évêque de Landaf étoit fixé à Dol sur la fin de l'an 547. Le même registre porte que saint Teliau étoit étroitement lié avec saint Sanson, premier archevêque de Dol. D'où il suit qu'il y a eu à Dol deux évêques de ce nom. En effet, si le mot *premier* affecte la personne de Sanson, l'auteur de ce registre en admettoit plus d'un. Si ce terme ne regarde que la qualité d'archevêque, on insinue qu'il y a eu un autre ar-

chevêque du même nom, qui ne fut pas le premier.

D'après ces observations, qui sont puisées dans l'histoire, il n'est pas possible de les concilier, à moins que d'admettre deux Sansons successivement évêques de Dol. C'est le seul moyen de rétablir chaque chose à sa place. Comme l'Anonyme a employé sans discernement les matériaux de la vie des deux Sansons pour n'en faire qu'un, il faut à chaque instant se servir d'une saine critique pour distinguer ce qui appartient à l'un et à l'autre. L'Anonyme n'est pas le seul qui, de plusieurs saints, n'en a fait qu'un. Nous en trouverons d'autres exemples. Au reste, ce n'est pas de nos jours, comme nous venons de le voir, qu'on a cru l'existence des deux Sansons sur la chaire de Dol. Matthieu de Westminster, sous l'an 561, en a aussi parlé bien clairement : « *Per idem tempus, dit-il, Sanson, » dolensis archiepiscopus, et successor sancti » Sansonis, qui de Britannia majori ad minorem transiit, doctrinam et sanctitatem refulsit.* » Usserius, après avoir examiné de plus près la question présente, reconnoît deux Sansons à Dol, l'ancien et le jeune. On peut consulter à ce sujet la page 528 de son *Index Chronologicus in Britannicarum Antiquitatum collectanea*, et la dissertation du judicieux abbé Gallet, sur les deux Sansons, qu'on trouve parmi ses notes sur l'histoire de Bretagne, à la fin du premier volume de l'histoire de cette province, par D. Morice. Ce dernier historien n'a pas balancé à reconnoître ces deux Sansons.

(1) Tigerinomal a emprunté son nom de *tiger*, chef; d'*in*, éclairé; d'*o*, très, et de *mal*, grand : chef éclairé et très-grand. Dans la vie de saint Turien, on l'appelle *Tiarmail*. *Tier* ou *tiar*, chef; *mailh*, savant : savant chef.

mer. Cette maison devoit probablement son existence à ce pieux évêque, de même que celle de Pental. On la nommoit Valon, à cause du grand nombre de religieux qu'elle renfermoit (1). C'est de là que la paroisse de Lanvolon, dans le district de laquelle elle étoit placée, a emprunté son nom (2). Ce canton, qui est dans les enclaves que nous nommons maintenant de Saint-Brieuc, est encore de nos jours sous la juridiction ecclésiastique des évêques de Dol.

110. Cet enfant privilégié fut prévenu, dès ses plus tendres années, des bénédictions du ciel. La grâce divine lui fit envisager la différence qui se trouve entre les richesses périssables de la terre, et celles du paradis, qui sont éternelles. Animé du désir de ne servir que Dieu, il renonce aux agrémens de la maison paternelle et aux espérances flatteuses qu'elle lui montre. Le zèle qui l'anime l'a bientôt conduit à Dol. Il y rencontre le trésor pour qui son cœur soupire. Le tombeau de saint Sanson 1 lui tient lieu de tout. Il fait aux pieds de ce pontife le sacrifice de sa liberté.

111. C'est là que sa modestie, sa candeur, son innocence et sa piété prennent de nouvelles forces. Dieu, qui veille sur ce vase d'élection, inspire à un clerc de se charger de son instruction. Initié dans la connaissance des lettres, il attire les regards de Tigerinomal. La beauté de la voix de ce jeune homme, déjà cultivée par la musique, charme cet évêque, et sa vertu le ravit d'admiration.

112. Pour le perfectionner, Tigerinomal le retire chez lui et préside à ses études. Ses progrès dans les divines Ecritures et dans la science des saints furent surprenans; ils frappèrent tellement son maître, qu'il n'hésita pas à le faire entrer dans son clergé.

113. Son esprit et son cœur s'ornoient de plus en plus. Les dons de la sagesse brilloient en lui, et ses lèvres étoient les dépositaires de la science. Ces qualités sublimes, qui l'élevoient si fort au-dessus des autres, lui acquirent le nom de *Turien*, ou de *saint homme* (3). Elles le

(1) « *Thurianus exortus juxta monasterium* » Vallone nuncupatum, quod subditum est potestati monasterii sancti Samsonis. » Val ou bal, grand; on, habitation: grand monastère ou grande habitation.

(2) Lan, contrée; val, bal, grande; on, habitation: contrée qui renferme un grand monastère.

(3) Turien est appelé *Turianus*, dans sa vie, qu'on trouve dans Surius. Ce nom est

composé de *tur* ou *ur*, homme, et de *jan*, saint: saint homme. Usuard, Barrali, du Saussay, le P. le Cointe et le P. du Bois lui donnent toujours le nom de Turien; d'autres le nomment aussi Turiau. Tur, homme; jau, Dieu: homme de Dieu. Quelquefois on l'appelle Turiaf et Tivisiau. Tur, homme; af ou ab, Seigneur: homme du Seigneur. Tivis ou divis, élu; jau, Dieu: l'élu de Dieu. M. Baillet a avancé, dans la vie de saint Turien, placèrent

placèrent bientôt à la tête du clergé : Tigerinomal lui donna la direction de son chapitre et celle des études de ses clercs.

114. Turien répondit à l'attente de son évêque ; son humilité, sa discrétion, son intelligence à manier les divines Ecritures, et à développer la discipline de l'Eglise, parurent à découvert dans ces périlleuses fonctions. Tout concourut en lui à former les ecclésiastiques à une piété solide et à la connoissance réfléchie de leur état (1).

115. Hoel III avoit épousé Pritelle (2), fille d'Ausoch (3), seigneur puissant dans la partie occidentale de Bretagne. Cette princesse possédoit éminemment les vertus de son sexe. De leur mariage sortit une nombreuse postérité. Les noms des princes sont Salomon, Judicael, Judoc,

que ce saint « n'avoit reçu dans sa naissance » aucun des avantages que la noblesse du » sang et l'abondance des richesses procurent » à ceux que la fortune favorise. » Il contredit formellement en cela la vie de ce saint sur laquelle il a travaillé. On y voit ce qui suit : « *Inclytā nobilissimorum parentum progenie* » *felix propago Thurianus... Natales reliquit* » *illustres.* »

(1) SURIUS, ad diem 13^{am} julii.

(2) PRI ou BRI, mérite; tel, grand : dame d'un grand mérite.

(3) OS, très; och, élevé : très-grand seigneur. Ingomar, qui nous a conservé les noms d'Ausoch et de Pritelle, dit qu'Ausoch étoit de la race d'Hisperit, l'un des rois de Cambrie. Voici comme s'expriment à ce sujet les actes de saint Judicael : « Cujus (Judicaeli) tempore, » erat quidam homo, Ausochus nomine, in capite littoris magni, à parte occidentali, in » tribu Lisæ, in commendatione Ili, ex genere Hisperiti regis. Qui, Domino dispensante, habebat filiam speciosam... Pritellam » nomine. » Le nom d'Hisperit se rend par mauvais roi. Hil ou his, prince ; erthyl, mauvais. Le p se place indifféremment au commencement du mot ; ainsi l'on dit également pab ou ab, pour signifier père. On peut se rappeler que le nom de Malgocunus, l'un des rois bretons de l'île, ne lui avoit été donné qu'à cause de ses mauvaises qualités. Voyez ce que nous avons dit à son sujet, t. 3 de cette histoire, au renvoi (a) de la page 155 (*). D'où l'on peut

assez vraisemblablement conclure qu'Hisperit et Malgocunus ne sont qu'une seule et même personne. La consanguinité d'Ausoch avec ce roi, lui venoit probablement de Witur ; on peut regarder celui-ci comme étant le père d'Ausoch. En effet, Ausoch eut le commandement du pays de Léon après Witur ; il en fut chargé à titre de bénéfice, qui passoit ordinairement du père au fils. Ce que l'auteur de la vie de saint Judicael appelle tribu Lisæ, peut se rendre par canton sur le bord d'une rivière. (Lis ou leis, rivière). Ce canton étoit donné en bénéfice, in commendatione. C'est ce que l'on entendoit alors par le terme commendatio ou commendatio. Les monumens de ce temps en font foi. La loi des Lombards, l. 2, tit. 44, §. 2, s'exprime ainsi : « Ceteri verò homines » liberi qui vel commendationem, vel beneficium ecclesiasticum habent. » Id est, dit M. du Cange, qui domino alicui se commendaverunt, accepto ab eo beneficio, seu prædio. Et au titre 72 du Pactus legis salicæ : « Si quis » alteri avicam terram suam commendaverit, » et ei noluerit reddere. » Et au l. 2 des Gestes des rois anglois : « Provincia, quæ vocatur » Cumberland, regi Scotorum sub fidelitate » jurisjurandi commendata est. » Cette tribu Lisæ occupoit tout le terrain qui étoit sur le bord d'une rivière. In commendatione Ili. (Il, contrée ; i, rivière.) Ce qui convient à la rivière de Morlaix. Ce poste renfermoit encore Bat et Léon.

(*) Ci-dessus, sixième siècle, n° 119, p. 377, note 3. a. V.

Winoch, Rivalon, Quadanoc, Ingenoc, Madoc et Arnoc. Ceux des princesses sont Eurielle, Onnen, Bredquen et Cleor-Prus.

116. Eurielle, dont le nom seul est un éloge (1), consacra à Dieu sa virginité. La piété perd beaucoup de ne pouvoir tracer ici l'image d'une vie remplie de bonnes œuvres. Puissante auprès de Dieu durant ses jours mortels, cette vierge sainte ne l'est pas moins dans le ciel. Une église paroissiale de l'évêché de Dol, aux environs de Dinan, dans les enclaves du diocèse d'Alet, la respecte comme sa patronne titulaire. L'ancien calendrier de l'abbaye de Saint Jean de Gael, place sa fête au premier jour d'octobre : il lui donne la qualité de vierge et de sœur du roi saint Judicael.

117. Les trois autres sœurs de cette respectable princesse n'ont point été insérées dans le catalogue des saints. Elles surent néanmoins, comme elle, allier la grandeur de la naissance avec les obligations qu'impose la loi de Dieu. Les dons de la nature et de la grâce du ciel se réunirent dans Onnen (2). Dès son enfance, Bredquen (3) porta le joug du Seigneur ; elle parvint avec l'âge à une haute perfection. Cleor-Prus (4) parut une ange aux yeux des hommes : il sembloit qu'elle n'avoit rien de leurs imperfections.

118. On ignore lequel de Salomon ou de Judicael étoit l'aîné. Ce qui paroît de certain, c'est que le premier remplaça Hoel III (5).

119. Le commencement de son règne fut troublé par la guerre que lui fit son frère. Le motif de cette dissension n'est pas consigné dans l'histoire de leur temps. Judicael fut enfin obligé de se retirer dans un monastère et d'y prendre la tonsure monacale. Comme, par cet acte de religion, il renonçoit au trône, on peut conjecturer que la force le lui avoit enlevé.

La communauté où ce prince ensevelit les débris de sa grandeur, étoit celle de Saint Jean de Gael. Saint Men, dont la naissance n'étoit guère inférieure à la sienne vivoit encore. Dans cet événement, le premier de cette espèce que la Bretagne eût offert, le saint vieillard admirera les ressorts de la Providence, qui sait tourner, en faveur de ses élus, ce qui paroît aux yeux du vulgaire le comble de leur malheur.

(1) *Euri*, pure; *el*, princesse : princesse sans taches.

(2) *On*, excellente; *nen* ou *nein*, princesse : excellente princesse.

(3) *Bre*, sainte; *gen*, sainte : très-sainte.

(4) *Cle* ou *gle* (car le *g* et le *c* se mettent indifféremment l'un pour l'autre), *pure*; *or* ou *aur*, *or*; *pru* ou *bru*, plus : plus pure que l'or.

(5) [An 612.] — Omission. a. V.

120. Le jeune novice sembla avoir oublié, dans le cloître, tout ce qu'il avoit laissé dans le monde. L'humiliation de la croix lui valut le diadème le plus brillant. Saint Men, au lieu de l'exciter à avancer dans la carrière du renoncement à soi-même et de la mortification religieuse, fut obligé de mettre des bornes à son ardeur. L'ambition, qui, dans le siècle, avoit fait son idole, expira devant le crucifix; elle fut remplacée par le désir de conquérir une couronne immortelle. Pour faire taire l'aiguillon de la chair, on le vit au milieu de la glace, plongé dans l'eau jusqu'au col (1). Véritablement humble, il ne crut pas au-dessous de lui de prendre soin du jardin de la communauté, sous la direction de celui qui en avoit l'intendance. Par là il partageoit, avec Adam coupable, la peine que Dieu avoit infligée à ce premier homme et à sa postérité. Par un travail assidu, il comptoit commander en souverain à un corps qui n'est souvent que trop rebelle à la loi de l'esprit (2).

121. Dès avant la mort d'Hoel III, Cadwallon, fils de Caduan, roi de la partie septentrionale du pays de Galles qu'il tenoit de Malgocunus, son trisaïeul, s'étoit retiré à la cour de Bretagne. Etelfred, roi des Berniciens, qui ne fit qu'une monarchie de tout le Northumberland, avoit forcé ce jeune prince à quitter ses états. Edwin, après la mort de son père Ella, roi de Deiri, avoit éprouvé le même sort. Quoique païen, il fut reçu en Bretagne avec la même sensibilité. Salomon, à son avènement à la couronne, eut pour eux un cœur de père. Ils firent l'apprentissage de l'art militaire sous ce roi durant la guerre qu'il eut à soutenir contre Judicael (3).

(1) Les Gaulois se baignoient hiver et été, dans des eaux courantes. Nous en avons la preuve dans Pomponius-Mela, l. 3, c. 3; dans Herodien, l. 7, c. 2; dans Tacite, *De mor. Germ.* c. 22; dans Plutarque, *in Mario*, tit. 1; dans Zozime, l. 4, c. 23; dans Ammien-Marcellin, l. 27; dans Jornandès, c. 20. Cet usage rend croyable l'action de Judicael. Nos ancêtres connoissoient mieux que nous les avantages multipliés des bains froids.

(2) D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*.

(3) Voici ce que dit Geoffroi de Montmouth, à ce sujet, livre 12 de son histoire, c. 8. « Nuntii sunt pueri, ut regium genus decebat, quorum alter Caduallo nuncupabatur, alter verò Edwinus. Interea cum progressior ætas in adolescentiam promovisset, miserunt eos

» parentes ad Salomonem regem Armoricanorum Britonum, ut in domo ejus documenta militiæ cæterarumque curialium consuetudinem addiscerent. Excepti itaque diligenter ab eo in familiaritatem ipsius accedere cœperunt, ita ut non esset alter ætatis eorum in curia, qui posset cum rege, aut esset secretius, aut loqui jucundius. Denique quæ frequenter ante illum in præliis congressum cum hostibus faciebant, virtutemque suam præclaris probitatibus famosam agebant. » D'après ce témoignage, on ne peut douter que Cadwallon et Edwin n'aient passé au moins quelques années auprès de Salomon. Ce prince étoit roi de Bretagne, au moins pendant une grande partie du temps que ces étrangers y habitèrent. Il est certain, par l'histoire, qu'Edwin, ayant rentré dans

122. Ces deux princes retournèrent dans l'île, au moins l'an 615. Cadwallon recouvra ses états. Edwin se mit sous la sauvegarde de Redwal, roi d'Estanglie. L'usurpateur, pour perdre son compétiteur, a recours aux promesses et aux menaces. Le roi des Est-Angles, d'abord insensible aux unes et aux autres, est enfin sur le point d'immoler la victime. Edwin voit d'un œil tranquille tout ce qu'on trame contre lui. A la voix de la reine d'Estanglie, que cette noble confiance a touchée, son mari écoute ce qu'il se doit, et ce qu'exige de lui l'hospitalité (1). Pour couvrir le crime qu'il avoit médité, il lève à la hâte une armée, livre bataille à Etelfred, remporte sur lui une victoire complète, et rétablit Edwin dans ses états. Cet événement se passa l'an 616, sur la rive orientale de l'Idle (2), dans la province de Nottingham (3).

123. Cependant, la vieillesse décrépite de saint Men ne lui permettoit plus de sortir de son monastère de Gael. Avant que d'expirer, il rassembla ses religieux auprès de lui : c'étoit pour les exhorter à la persévérance et pour donner à chacun d'eux les avis dont ils avoient besoin. C'est sur tout dans ce moment décisif où les élus de Dieu, qui vont quitter la terre pour prendre possession de l'héritage du ciel, parlent avec onction le langage de l'éternité. L'avant-goût du bonheur dont ils vont jouir leur met à la bouche des paroles de vie.

L'un des religieux de l'abbé mourant, qui tenoit la première place après lui, et qu'on nommoit par cette raison Austol (4), étoit inconsolable. Lié pendant la vie par la plus ardente charité avec ce saint maître, il désiroit n'en être pas séparé à la mort. Men, pour tarir ses pleurs, lui dit : « Ne vous affligez point, mon fils ; encore sept jours, et vous me » suivrez : alors vous me rejoindrez pour l'éternité. Le terme de notre » séparation n'est pas long ; consolez-vous ; mettez ce temps à profit. » pour vous préparer. » Ces paroles furent suivies de sa bénédiction et de son décès. Ce jour étoit le 21 juin : il tomboit vers l'an 617 (5).

Le corps du saint abbé fut inhumé dans le portique de son église

ses états, ne revint jamais en Bretagne. Le séjour des deux princes insulaires en Bretagne, doit donc remonter au moins vers l'an 612. C'est donc avec raison que nous fixons à cette année le commencement du règne de Salomon.

(1) Galfridus Monem., hist. l. 1. H. Hunting. l. 3.

(2) L'Idle est ainsi nommée, parce qu'elle

sort d'une forêt. *Ibid.*, forêt ; le, rivière : rivière qui sort d'une forêt.

(3) Beda, l. 3, c. 12.

(4) *Aus*, ancien ; *tol*, après : celui qui est après l'ancien.

(5) Breviarium Dolense, an 1519. D. Lobineau, Vies des Saints de Bret. ; Baillet, Vie de saint Men.

de Saint Jean de Gael. La prédiction qu'il avoit faite fut justifiée par l'événement au jour marqué. Ce qui joint à ses éminentes vertus , lui concilia la plus profonde vénération.

La fête de Men (1) fut d'abord introduite dans le lieu où l'on avoit déposé sa dépouille mortelle. Elle passa bientôt dans la plus grande partie des autres églises de Bretagne. Dix prieurés dépendoient , au quinzième siècle , de l'abbaye de Gael : les prieurs de ces maisons s'y rendoient le vingt de juin au matin , pour assister à tout l'office du saint , qui commençoit le soir , à vêpres (2).

On réclame l'intercession de saint Men , sur tout pour la guérison d'une espèce de galle opiniâtre et corrosive. Ce qui a fait donner le nom de Conard à ce puissant médiateur auprès de Dieu (3).

124. Austole , ce cher disciple de saint Men , ne tarda pas à être mis dans les dyptiques. Au quinzième siècle , on en faisoit encore l'office à huit leçons à l'abbaye de Saint Jean de Gael , sous le nom de confesseur , le vingt-sept de juin , jour où sa mort étoit arrivée. Ferrarius , dans son nouveau Catalogue des saints , l'appelle Ausole : c'est par inadvertance qu'il a placé sa fête au 21 juin. Il ne s'est pas rappelé que ce religieux étoit mort sept jours après saint Men (4).

125. Coalfinith , évêque d'Alet , ne survécut pas long-temps à l'abbé de Gael. On croit qu'il mourut l'an 619. La plupart des auteurs qui ont parlé de lui , l'ont placé parmi les bienheureux (5). Son église ne lui a point décerné cet honneur.

(1) Les services que saint Men a rendus à la religion et à l'humanité , l'on fait appeler ainsi. *Mein* , *mén* , *main* , ou plutôt , *men* se rend par *bon*. On le nomme aussi *Mehen* , de *me* ou *ma* , *bon* , et de *hen* , *chef*. *Mevennius* , de *me* , *bon* , et de *ven* , *saint*.

(2) *Breviarium Dolense* , an 1519 ; D. Lobineau , *Vies des Saints de Bretagne* ; Baillet , *Vies des Saints*.

(3) *Con* , *au-dessus* ; *ard* , *feu*. *Ardeo* , en latin , veut dire , *brûler*. On a dit en vieux françois , *ardre* , pour *brûler*. La galle contre laquelle on invoque saint Men , est comparée au feu , parce qu'elle dévore et brûle comme cet élément. C'est pour cela qu'on l'appelle vulgairement *le mal* ou *le feu Saint Men*. Par ces termes *Con* , *ard* , on entendoit tout simplement *celui qui domine sur le feu* , ou *qui a le pouvoir de le dissiper*. Il subsiste encore aux

environs de l'abbaye de Gael , dont on a depuis changé l'emplacement , et qui porte maintenant le nom de son fondateur , une fontaine qu'on dit que ce saint fit jaillir miraculeusement. Un concours continuuel s'y faisoit autrefois , et l'on assure qu'un grand nombre de malades ont retrouvé la santé dans le bain de ses eaux. Le nom de saint Men est inscrit dans les litanies angloises du septième siècle. Les églises de Dol , de Nantes , de Vennes et de Saint-Brieuc en faisoient autrefois l'office. La paroisse de Cancale a ce saint pour patron. L'hôpital de l'un des faubourgs de Rennes porte son nom.

(4) *Kalendarium abbatix S. Mevenni* manuscriptum xv sæculi.

(5) *Gallia Christiana San-Marthanorum* ; Chenu , *archiepiscoporum et episcoporum Gallix historia* ; Dupaz , D. Morice , — dans

126. Armel ou Armagil siégea sur la même chaire, immédiatement après Coalfinith, si l'on en croit ceux qui nous ont transmis leurs noms (1). Ils lui donnent tous la qualité de saint ; mais ils ont oublié d'en administrer les preuves. Le nom qu'il porta nous le représente comme un évêque dont les talens répondoient au rang qu'il occupoit (2). Les dyptiques de son église ne font de lui aucune mention.

On veut qu'il ait conduit le diocèse d'Alet jusqu'à l'an 627 (3). Nous n'avons rien de contraire à opposer à cette assertion ; mais nous ne pouvons penser, avec D. Morice, que ce soit à lui que la vie de saint Sanson a été dédiée. Il est plus naturel de croire que l'hommage de cette dédicace s'est fait à Tigerinomal ou Tiarmail de Dol, qu'à Armagil d'Alet. Cette déférence étoit due à celui qui avoit témoigné tant d'empressement pour que l'ouvrage parut au jour ; ce désir si vif ne peut se supposer que dans un évêque de Dol, à qui la gloire de l'un de ses plus illustres prédécesseurs devoit être très-chère.

127. Saint Allor avoit disparu de la scène du monde, pour passer à une heureuse éternité. Corentin II fut nommé après lui à l'évêché de Quimper. Comme il avoit le même esprit de gouvernement que le premier évêque de ce diocèse, il en porta aussi le nom (4).

leurs catalogues des évêques de Saint-Malo.

(1) Chenu, Albert le Grand, Dupaz, l'ancienne *Gallia Christiana*, D. Morice.

(2) *Ar, grand ; mel, chef*. Le nom d'*Armagil* fournit la même idée. *Ar, grand ; magil* tiré de *magl, chef : grand chef*.

(3) Albert le Grand, catalogue des évêques de Saint-Malo.

(4) Le catalogue manuscrit de Sainte Croix de Quimperlé, et celui de la cathédrale de Quimper, que les auteurs de l'ancienne *Gallia Christiana*, Chenu et Dupaz ont copiés, faute de mieux, donnent à Allor les successeurs dont voici les noms : I. Binidic ou Buidic, autrement Benoît ; II. Gurthebed ou Gunthebed ; III. Hargneten ou Harnotaothen ; IV. Morguethen ; V. Tremerin ou Tremerun ; VI. Ragian ou Ragan ; VII. Salomon ou Salomon ; VIII. Aluret ou Abaret ; IX. Culhoet ou Golhoet. Comme l'existence de ces neuf évêques n'est appuyée sur aucun monument, on est dès lors en droit de la révoquer en doute. Il ne suffit pas d'étaler des nomenclatures de personnages ; on n'y ajoutera de foi raisonnable que quand on en verra du moins la plu-

part figurer dans l'histoire de leur temps. Ceux-ci ne sont connus que dans les catalogues qu'on nous présente.

Cependant Albert le Grand, toujours plus hardi que les autres, mais peut-être moins judicieux, ose avancer que saint Allor, qu'il dit élu l'an 456, mourut en 462 ; que Benoît, qu'il nomme aussi Budic, fut sacré l'an 462, et qu'il mourut en 469 ; que Gurthebed ou Garbed, évêque en 470, mourut en 488 ; que Harnieten ou Arugueten, élu la même année, décéda l'an 499 ; que Morgueten ou Mongueten, sacré l'an 500, mourut l'an 515 ; que Tremerin, élu la même année, mourut l'an 537 ; que Ragian, qu'il appelle Fragan, fut fait évêque en 537 ; que Salomon ou Salaun, élu l'an 559, mourut l'an 582 ; qu'Aluret ou Alvret, élu la même année, mourut l'an 619 ; que Golhoet ou Goloret, élu l'an 620, mourut l'an 667.

Ce chronologiste, qui finit cet ouvrage l'an 1636, avec le catalogue des autres évêques de Bretagne, cite pour ses garans les histoires de Bretagne d'Alain Bouchard, de d'Argentré, du P. Augustin Dupaz, Jean Chenu, le *Gal-*

128. Ce qui suppose dans Corentin II de grandes connoissances de la vie intérieure, c'est qu'il forma un disciple d'une éminente sainteté. Sa patrie étoit ou le pays de Galles ou l'Irlande. Le désir de se perfectionner dans la pratique des vertus chrétiennes, l'avoit conduit auprès de l'évêque de Quimper (1).

lia Christiana de Claude Robert, et des mémoires de quelques écrivains distingués de son temps. L'ouvrage d'Alain Bouchard, intitulé : *Les grandes Chroniques et Annales de Bretagne, depuis le temps du roi Brutus jusqu'à la mort du roi François II*, qui fut imprimé pour la première fois l'an 1514, fait assez connoître, par son titre, le cas qu'on en doit faire. M. d'Argentré se rendit illustre, dans le seizième siècle, par sa probité et ses connoissances ; mais les savans n'ignorent pas combien son *Histoire de Bretagne* est défectueuse. Le *Gallia Christiana* de Robert, publié l'an 1626, ne pouvoit manquer d'être rempli de fautes et d'inexactitudes. C'est le sort de tous les ouvrages de cette nature, quand ils paroissent pour la première fois en public. Augustin Dupaz, dans le catalogue qu'il a donné des évêques de Quimper, n'a travaillé, comme il le dit lui-même, que d'après les deux manuscrits dont nous avons parlé. Il s'est bien donné de garde d'assigner les époques du sacre et de la mort de ces évêques. Ce n'est que dans des mémoires les plus obscurs qu'Albert le Grand les a puisées. Cet auteur, qui avoit de la piété, mais qui n'étoit pas éclairé par une saine critique, a compilé, sans distinction du vrai et du faux, tout ce qui s'est présenté sous sa main.

On peut se rappeler que nous avons prouvé, t. 2, p. 333 (*), que Vénérand, autrement Venecan, Guenegan ou Conogan avoit assisté, en qualité d'évêque de Quimper, au concile de Tours de l'an 461, et qu'il se trouva à celui de Vennes qui se tint entre les années 461 et 465. Son successeur fut Litharede, qui souscrivit l'an 511 le concile d'Orléans. Les catalogues de Sainte Croix et de Quimper sont donc directement contraires à la vérité des faits, quant à ces deux évêques, et deviennent de plus en plus suspects sur le reste.

(1) Ces deux catalogues ne parlent point de Corentin II. C'est une nouvelle erreur dans la

quelle sont tombés ceux qui ont travaillé à leur rédaction. La légende de saint Menou fait foi qu'il vivoit du temps de Dagobert I, et qu'il aborda au territoire des Osismiens, où saint Corentin étoit évêque. « Cum jam per » orbem terrarum, y est-il dit, caligine errorum expulsâ, luceque veritatis exortâ, fides » sanctæ Ecclesiæ in omni regimine Dagoberti, » regis Francorum, pace uteretur tranquillâ, » sancti per mundum... floruerunt. In insula » maris oceani, quæ, barbarâ linguâ, Irilandia nuncupatur, ... vir sanctus et venerabilis Menulphus procreatus est, qui, divinâ » inspiratione permotus, relictis parentibus » ac cognatione suâ, majorem Britanniam relinquens, navigio delatus pervenit ad minorem, in provinciam civitatis, quæ ab antiquis Oximorum nuncupatur, cujus sanctus Chorentinus antistes erat. » Les Bollandistes se sont imaginé que le légendaire vouloit parler de ce saint Corentin qui florissoit à la fin du quatrième siècle et pendant une partie du cinquième. Ils se sont livrés d'autant plus volontiers à ce préjugé, qu'ils ne trouvoient point de second Corentin au nombre des évêques de Quimper. De là ils ont saisi l'occasion de se récrier contre l'anachronisme dans lequel tomboit le légendaire. Ils auroient dû plutôt supposer (on convient aujourd'hui de la certitude) que le catalogue de ces évêques étoit informe et défectueux. A cette réflexion, l'ordre des temps auroit paru devant eux dans son vrai jour, ils auroient reconnu qu'il a existé, au commencement du septième siècle, un Corentin second. Rien ne les empêchoit de former ce jugement. C'a été celui de M. l'abbé Gallet. Les mêmes Bollandistes n'ont pas mieux réussi, lorsqu'ils ont décidé que les *Oximi* n'étoient établis que dans l'Hiermois. Ils n'ont pas pris la contradictoire du légendaire. Ce qu'il a avancé, c'est qu'il y a eu une cité que les anciens avoient appelée

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n° 123, p. 260, note 2. a. V.

129. Corentin seconda ses heureuses dispositions à la vertu : il le fit entrer dans l'état ecclésiastique. Le Seigneur, qui a fixé à chacun la place qu'il doit occuper sur la terre, l'avoit appelé à celle qui le rapprochoit le plus de lui. Devenu son héritage, le nouveau lévite marcha constamment dans les sentiers de sa vocation et fut élevé au sacerdoce. Cette consécration sublime fut pour lui un motif puissant de croître en mérite. Il crut que la science et la piété doivent faire le principal ornement des postes éminens. Dans cette persuasion, qui a toujours dirigé les grandes âmes, il pratiqua la vérité par la charité, et s'accrut de toutes parts en Jésus-Christ et par Jésus-Christ.

130. Après la mort de Corentin, le clergé et le peuple jetèrent les yeux sur ce digne coopérateur dans les fonctions sacrées; ils le choisirent pour leur premier pasteur. Les grandes qualités de ce pontife parurent alors dans tout leur éclat : elles lui firent donner le nom de Menulfe ou de Menou (1). D'un côté, par ses prédications assidues, il éclaircit ses ouailles; et, de l'autre, par une vie sainte, que couronnoit une ardente charité, il les portoit à la pratique de la morale chrétienne (2).

131. Le saint abbé de Vertou n'avoit pas borné son zèle à la conduite de ses monastères. Il avoit consacré à l'instruction des peuples de la campagne tout le temps que ses occupations indispensables lui laissoient libre. Sa ferveur redoubloit avec ses années, et l'on auroit cru, par ses travaux multipliés, que son grand âge lui donnoit de nouvelles forces. Son corps, épuisé par les fatigues du jour, sembloit se ranimer par les veilles de la nuit. L'amour de Dieu, qui lui étoit toujours présent, ne lui permettoit presque pas de penser à ce qu'il avoit de matériel. L'humilité, qui l'élevoit si fort au-dessus des autres, étoit la gardienne de ses vertus et le voile dont il s'efforçoit de les couvrir.

132. Comme il étoit allé à son monastère de Durin, pour y faire la visite, il y tomba malade : une grosse fièvre, après quelques jours, l'enleva de ce monde. On convient qu'il mourut le vingt-quatre d'octobre; mais

Oximi; que saint Corentin en étoit le pasteur : ce qui est conforme à l'exacte vérité. Ces *Oximi* sont les mêmes que les *Osismii*. De là on doit penser combien s'éloignent du vrai ceux qui placent les Curiosolites dans le diocèse de Quimper. La vie de saint Gildas étend les *Oximi* jusques dans celui de Léon. « *Paulus Oximorum ecclesiæ præfuit episcopus.* (Acta SS. » Ord. S. Bened. sæculo 1.) »

(1) Saint Menou s'appeloit *Meginulfus* ou *Megenulfus*, suivant sa légende; d'où, par contraction, on a fait *Menou*. *Me* ou *ma*, bon; *gin*, saint; *ul*, chef : bon et saint chef.

(2) Bollandistæ, t. 3^o. mensis julii; Codex manuscriptus ecclesiæ S. Austregisilli; de Castro, apud Labbeum in Bibliotheca manuscripta; vetustissimum Breviarium ecclesiæ Bituricensis ad diem 12 julii.

on n'a point de certitude sur l'année où arriva son passage à une meilleure vie (1).

133. Son corps fut transporté à son monastère de Vertou (2). On ne

(1) Albert le Grand, à qui toutes les époques sont connues, parce qu'il ne cherche pas à vérifier celles qu'on lui présente; assure que saint Martin de Vertou mourut l'an 589. D. Mabillon, au premier volume de ses Annales bénédictines, p. 258, renvoie sa mort à l'an 600. Il nous a paru qu'on devoit la reculer beaucoup plus loin. En effet, saint Felix exerça par lui-même le ministère de la prédication, tandis que ses forces le lui permirent. Ce ne fut donc que sur la fin de ses jours qu'il confia cet emploi à saint Martin. Les succès évangéliques qui accompagnèrent ce missionnaire, la soumission qu'il devoit à son évêque ne permettent pas de penser qu'il ait abdiqué cette charge avant l'an 582. Lorsqu'il fut appelé à son apostolat, il devoit être dans la force de l'âge viril; ses jours ne finirent qu'avec la vieillesse. Fortunat, évêque de Poitiers, qui vécut jusqu'au commencement du septième siècle, ne parle point de lui. On ne peut se persuader qu'il ne l'eût pas fait, si, de son temps, cet abbé eût déjà fondé ce fameux monastère double d'hommes et de filles, dans son diocèse. Grégoire de Tours, dans la province duquel il florissoit, n'en fait également aucune mention. Ces circonstances réunies nous engagent à ne placer sa mort que vers l'an 624.

(2) Les religieux de Durin, dans la maison desquels saint Martin étoit mort, voulurent conserver chez eux son corps. Ceux de Vertou, qui étoit le chef-lieu du saint, et où il avoit fait sa principale résidence, le réclamèrent avec le même empressement. Au milieu de cette dispute, il étoit à craindre que le désir de posséder le corps du saint patriarche, ne fit perdre à ses disciples l'esprit de charité dont il leur avoit donné l'exemple. Les religieux de Vertou, qui s'étoient rendus en grand nombre à Durin, dès qu'ils eurent appris le danger où étoit leur abbé, trompèrent la sécurité de leurs confrères. Pendant qu'ils veilloient à leur tour durant la nuit dans l'église où l'on avoit déposé le corps du saint, et qu'ils psalmodioient auprès, ils l'enlevèrent secrète-

ment. Quelques-uns d'entr'eux restèrent pour continuer la psalmodie. Les moines de Durin, qui n'avoient point été de garde, étant venus le matin pour les remplacer, s'aperçurent que le corps étoit enlevé. Sur-le-champ, ils allèrent à la poursuite de leur trésor. A peine les religieux de Vertou étoient-ils sur les rives de la Sevre, qu'on vit paroître ceux de Durin. L'un des légendaires de saint Martin rapporte que, comme ceux-là ne trouvèrent point de bateau pour passer la rivière, elle se partagea en deux pour leur laisser un chemin libre; et qu'ensuite les eaux se réunirent, comme auparavant, pour arrêter les moines de Durin. La rivière, qui, selon le même légendaire, s'étoit jusqu'alors appelée *Laudosa*; prit le nom de *Separis*, parce que, dit cet auteur, elle servit de barrière entre les deux communautés. L'un des religieux de Vertou dit alors, en plaisantant, à ceux de Durin : « Pourquoi » avez-vous tant tardé ? » Le même historien assure que, depuis ce temps, le lieu où ceux-ci durent être arrêtés par la rivière, s'est appelé *Attarde*. « Cum ergo transissent, dit le » légendaire, qui Martini corpus vectitabant, » hostesque jam minimè timerent, unus eorum conversus; eum insultationis elogio, » Durivensibus ait : Quarè vos tardiùs promovistis? Quo dicto, dum hos lætitia erigit, » illos opprimit pudor : nomen illi loco usquè » hodiè permanet. *Attarde* vocatur. » (Acta SS. Ord. Benedict., t. 1, p. 686 et 687, apud Mabillonium.) La Sevre a pu sans doute s'appeler autrefois *Laudosa*. Ce nom est tiré de la langue des Celtes. *Lau*, rivière; *dos*, petite : petite rivière. Cette dénomination convient très-bien à la Sevre. Mais on conçoit qu'il n'y a rien de plus risible que l'origine qu'on attribue au mot *Separis*. Ce terme est également celtique et signifie la même chose que *Laudosa*. *Se*, article; *pa*, petite; *ris*, rivière : la petite rivière. Le légendaire n'a pas mieux réussi dans l'étymologie qu'il donne d'*Attarde*. Ce mot étoit pris des anciens Gaulois; il est composé d'*at*, auprès; d'*ar*, bord, et de *da*, en composition de, rivière : lieu auprès et sur

tarda pas à le mettre au nombre des saints. L'église de Nantes et celle de Poitiers, qu'il avoit illustrées, en font la fête le jour de sa mort. Cette solennité est marquée aussi au vingt-quatre d'octobre, dans l'ancien calendrier de l'abbaye de Saint-Men. Le martyrologe romain et celui d'Usuard en font mention au même jour.

134. Sophronius, évêque de Nantes, étoit mort au moins dans le même temps que le célèbre abbé de Vertou. Il est certain que Léobard occupoit le siège de cette église dès l'an 625. Ce que nous pouvons dire de cet évêque, c'est qu'il se distingua par sa science (1).

135. Le nerf de la discipline s'affoiblissoit de jour en jour d'une manière sensible. Une des principales causes du relâchement, étoit que les conciles ne se tenoient plus dans les temps marqués par les canons. On en assembla un vers l'an 625, dans la ville de Reims (2). Sonnage, évêque du lieu et métropolitain, présida plus de quarante évêques, parmi lesquels étoient au moins neuf métropolitains. Léobard y est nommé le dernier et qualifié évêque de Nantes. La place qu'il occupa dans cette respectable assemblée nous fait connoître que le temps de son sacre ne remontoit pas à bien des années.

136. Ce qu'on trouve de plus remarquable dans les vingt-cinq canons de ce concile, c'est que, par le premier, il est statué que, quelque temps qui se soit écoulé depuis qu'on possède des biens ecclésiastiques, par droit de précaire, on ne pourra se les approprier ni en frustrer l'Eglise. Par le neuvième, un homicide volontaire est excommunié toute sa vie; s'il fait pénitence, il recevra le viatique à la mort. Le quatorzième défend étroitement de consulter les augures des païens, d'observer leurs cérémonies

le bord d'une rivière. C'est à tort que le légendaire a rendu le mot *Attarde*, dans le langage des François de son temps. D. Jean-François, bénédictin de la congrégation de Saint Vannes, dans son dictionnaire roman, wallon, celtique et tudesque, dit, qu'*Attarhier*, *atarger*, ont voulu dire : *venir trop tard*. La force du terme *Separis* n'aura pas été mieux saisie. Au lieu de chercher sa valeur dans la langue primitive, on a cru la trouver dans un latin barbare. Le celtique commençoit à n'être plus en usage dans l'onzième siècle, temps où vivoit le légendaire. Nous croyons devoir remarquer ici que l'autre légendaire ne parle que du miracle qui dut se faire sur la Sevre, sans le revêtir d'aucunes circonstances.

(1) *Leos*, éclairé; *bar*, chef: chef éclairé.

(2) Flodoard, qui, dans son histoire de l'église de Reims, l. 2, ch. 5, dit que ce concile fut assemblé par Sonnage de Reims, n'a pas marqué l'année. Cependant, comme Rustique de Cahors, évêque en 622, et Senoc, évêque d'Ausch, exilé par Clotaire l'an 626, assistèrent à ce concile, on est obligé de fixer l'époque de cette assemblée entre les années 622 et 626. L'année 625 nous a paru être l'année où se tint ce concile. Nous sommes en cela d'accord avec les Pères Longueval et Richard. On ne peut accéder au sentiment du Père Sirmond, qui en recule la tenue jusqu'en l'an 630. Il fut tenu constamment sous Clotaire II, ce prince si zélé pour l'observation des canons.

et de manger avec eux des viandes superstitieuses, et d'assister à leurs sacrifices. Le seizième porte que, si quelqu'un, après la mort d'un évêque, et avant l'ouverture de son testament, ose s'emparer de quelque bien de l'Eglise, ou toucher aux meubles de la maison épiscopale, on le retranchera de la communion des fidèles, de quelque condition qu'il soit (1).

137. Le tombeau de saint Melaine avoit été célèbre dès le commencement, par les miracles qui s'y faisoient; les fidèles y avoient bâti par reconnaissance une église d'une grande beauté. Son élévation étoit d'une hauteur prodigieuse; on y entroit par plusieurs portes; l'intérieur étoit orné de tapisseries et de rideaux. Du temps de Grégoire de Tours, qui mourut l'an 595, cette basilique fut réduite en cendre. Le sépulcre de saint Melaine étoit encore couvert de charbons ardents lorsque le peuple s'en approcha. Chacun craignoit pour les restes sacrés du saint pontife. Les pleurs et les gémissemens furent bientôt changés en joie et en cris d'allégresse, lorsqu'on reconnut que non-seulement le tombeau n'avoit point souffert de la chute du toit de l'église, mais que la flamme avoit même épargné les riches étoffes qui le couvroient (2). Le feu se répandit probablement jusqu'à la maison des religieux qui veilleient à la garde du corps de leur saint fondateur et de plusieurs autres qui reposoient à peu près dans le même lieu (3).

Cet événement avoit obligé les moines de chercher une autre retraite et d'abandonner le service. Salomon, né pour inspirer le respect que l'on doit aux choses saintes, et pour l'entretenir, réédifia ce temple et le vengea du feu qui l'avoit consumé. Ce prince donna une nouvelle existence à la communauté et en augmenta les revenus (4).

138. L'union qui avoit régné entre Cadwallon et Edwin durant leur adversité, ne fut pas de longue durée, après qu'ils eurent rentré en possession de leurs états. Bientôt ils se firent une guerre cruelle. Après bien des combats, le roi breton se vit sans espérance de rappeler la victoire. Il trouva son salut dans la fuite.

(1) Concil. Gall. t. 1. apud Sirmondum.

(2) Greg. Turon. de Glor. Confess. c. 55.

(3) Outre les preuves que nous avons données ci-devant de la fondation de ce monastère, on peut y ajouter celle-ci, que les tombeaux des saints étoient gardés par des clercs ou des religieux. On les nommoit *Martyrarii*. Le treizième canon du concile d'Orléans, et

Grégoire de Tours, de *Miraculis*, l. 2, c. 46, en font mention. La garde des corps saints donna lieu à la fondation de plusieurs abbayes.

(4) Un ancien monument tiré des *Chroniques annaux*, dépose que Salomon dota l'abbaye de saint Melaine. D. Morice, dans son catalogue des abbés de cette maison, assure qu'on conservoit encore, sur la fin du seizième siècle, la charte de ce prince.

139. Le prince saxon ne fut pas seulement la terreur des Gallois : tous les rois de l'Angleterre reconnurent sa supériorité. Edilburge, [fille de saint Ethelbert, premier roi chrétien des Saxons, et sœur d'Ealbad, roi de Kent, lui fut unie par le mariage. Comme son père, elle faisoit profession du christianisme : l'exercice lui en fut conservé à la cour de son mari.

140. Saint Paulin, qui avoit suivi cette reine, prépara de loin la conversion d'Edwin. Les évêques du pays de Galles auroient pu concourir à cette bonne œuvre ; mais la haine qu'ils portoient aux Saxons avoit arrêté leur zèle ; jusqu'alors ils avoient cru que cette nation étoit indigne de la foi. Uniquement occupés des maux qu'ils en avoient reçus, ils ne réfléchissoient pas qu'on doit vaincre le mal par le bien. La charité qu'ils auroient exercée envers leurs ennemis, auroit rappelé sur eux et sur leurs peuples les anciennes miséricordes de Dieu.

Edwin, échappé à la mort qu'un assassin, envoyé par le roi de Wessèx, avoit tenté de lui porter, en rend des actions de grâces à ses idoles. Paulin lui remontre que son encens est sacrilège, qu'il ne doit sa conservation qu'au Dieu d'Edilburge, et que c'est le seul qu'il doit remercier.

Ce discours fit impression sur le roi ; il permit que la princesse, dont la reine accoucha, fût baptisée. Le saint évêque a déjà obtenu de lui de se faire chrétien, s'il guérit de la maladie dont il est attaqué, et s'il défait l'ennemi qui avoit attenté si lâchement à ses jours. Les vœux d'Edwin sont bientôt accomplis ; déjà sa santé est rétablie ; la victoire a dissipé le complot formé contre sa vie. Ses idoles commencent à lui paroître telles qu'elles sont. Le pape Boniface l'exhorte par lettres à tenir sa promesse ; Paulin prie pour sa conversion ; le roi se fait instruire.

Avant que de prendre un parti définitif, il tient une assemblée des principaux membres de son conseil (1). Coisi, grand-prêtre des idoles, parla le premier. Il condamna hautement les superstitions de sa religion, et déclara qu'il savoit par expérience que les dieux qu'il adoroit n'avoient aucun pouvoir. L'avis d'un second fut qu'il n'y avoit point à balancer sur l'acceptation du christianisme, puisqu'on ne pouvoit faire de comparaison entre une vie de peu de durée et un bonheur éternel. Saint Paulin, qu'on avoit admis à l'assemblée, parla avec force de l'excellence et de la nécessité de la religion chrétienne. Coisi, con-

(1) Cette assemblée est probablement l'une de celles qui, dans les chroniques saxonnes, sont appelées *Wittena gemot*, c'est-à-dire,

Assemblées des sages. C'est de là que la plupart des auteurs modernes font venir l'origine du parlement actuel de la Grande-Bretagne.

vaincu par cette harangue , propose de détruire les temples et les autels des dieux. Il offre au roi d'être l'exécuteur de cet ordre. Comme il avoit été le chef du culte idolâtrique , il devoit être le premier à le faire rentrer dans l'oubli. Comme , suivant le code de son ancienne religion , l'usage du cheval et des armes étoit interdit au grand-prêtre , il demande qu'on lui en fournisse. Monté sur le cheval du roi, l'épée au côté et la lance à la main , il profane le principal temple , en y jetant sa lance , et ordonne à ceux de sa suite de le réduire en cendres (1). Edwin fut baptisé à Yorck ,

(1) Du temps du vénérable Bede , on distinguoit encore la place de ce temple , à quelque distance d'Yorck , du côté de l'orient. Ce lieu portoit le nom de *Godmum-Dingham* , terme composé de *god* , bon ; de *mum* , grand ; d'*in* , aimable , et de *ham* , demeure. Ce qui veut dire : *demeure du bon , du grand et de l'aimable*. A ces traits , on reconnoît l'Etre-Suprême , dont nous avons parlé dans notre premier volume (*). Les Saxons le nommoient communément *Odin*. *Od* ou *god* (car le *g* s'ôte ou se laisse indifféremment dans les mots où il est suivi d'une voyelle) , *bon* ; *in* ou *din* , *aimable* . *le bon et l'aimable*. Le crime des Saxons n'est donc pas d'avoir méconnu l'Etre-Suprême. Ils altérèrent étrangement dans la suite l'idée primitive qu'ils avoient eue d'Odin. Ce Dieu « qui , » suivant l'Edda , vit et gouverne pendant les » siècles , et dirige tout ce qui est haut et tout » ce qui est bas , ce qui est grand et ce qui est » petit ; qui a fait le ciel et l'air et l'homme » qui doit toujours vivre ; qui , avant que le » ciel et la terre fussent , étoit déjà , » est représenté comme le « dieu terrible et sévère , » le père du carnage , le dépopulateur , l'incendiaire , l'aigle , le bruyant , celui qui » donne la victoire , qui ranime le courage » dans le combat , qui nomme ceux qui doivent être tués. » Des hommes qui ne respireroient que le sang et le carnage ne pouvoient peindre autrement la divinité. Ce qui rendit véritablement coupables les Saxons , c'est d'avoir décerné , comme les Gaulois , des honneurs divins à des intelligences subalternes : la terre , tantôt sous le nom de *Frigga* ou de *Frea* , et tantôt sous celui d'*Herthus* (*er* , terre). Tacite , au chapitre 40 des Mœurs des Germains , en parlant des différens peuples qui habitoient le nord de la Germanie , dit « qu'ils » adorent tous la déesse Hertus , c'est-à-dire ,

» la terre , s'imaginant qu'elle intervient dans » les affaires des hommes , et qu'elle va visiter les peuples. Il y a , dans une des îles de » l'océan , une chaste forêt dans laquelle on » conserve un chariot qui lui est consacré ; il » est couvert d'un habit , et personne n'a la » permission de le toucher que le sacrificeur de la déesse. Celui-là observe le temps » où elle se trouve dans le lieu qui lui est consacré , et suit avec beaucoup de respect la » voiture traînée par deux vaches. On fait de » grandes réjouissances ; on célèbre des fêtes » dans tous les lieux où elle passe , et aussi » long-temps qu'elle y séjourne. Pendant cette » solennité , ils ne font point de guerre et ne » portent pas d'armes : elles sont toutes enfermées. Ce n'est que pendant cette fête que » la paix et le repos sont connus et aimés. » Après que la déesse s'est rassasiée d'être dans » la compagnie des mortels , le même sacrificeur la ramène dans son temple. Ensuite » le chariot et les habits , et , si on veut les » en croire , la divinité elle-même , est lavée » dans un lac secret et inconnu. On emploie » à cela des esclaves qui sont d'abord noyés » dans le même lac ; il naît de là une frayeur religieuse , qui réprime toute curiosité profane , sur un mystère que l'on ne peut connaître sans qu'il en coûte la vie à l'instant. » « Il y a de l'apparence , dit M. Pelloutier , » Histoire des Celtes , l. 3 , p. 233 , que cette » île est celle d'Heiligeland , située à l'embouchure de l'Elbe. Les Anglois (*Angli*) demeuroient de ce côté-là ; et Arnkiel a démontré , dans ses Antiquités cymbriques , » que les anciens Germains avoient cette île » en grande vénération. Le mot *Heiligeland* » signifie *terre sainte*. »

Du temps d'Annibal , les Romains empruntèrent des Phrygiens le culte de *Rhea* ou de la

(*) Ci-dessus , Introduction , n° 178 , p. 82 ; n°

249 , p. 104 ; n° 256 , p. 123. a. V.

le jour de Pâques de l'année 627, la onzième de son règne. C'est ainsi que cette métropole rentra dans le sein de l'Eglise.

141. Edwin fut un modèle de vertus. Ses états furent conduits par la justice. Ses sujets n'eurent plus rien d'arbitraire dans leurs actions ; une

terre. Tous les ans, on la promenoit à Rome sur un chariot, et l'on alloit la laver en pompe hors de la ville, dans une petite rivière qui se décharge dans le Tibre.

Ces notions nous rappellent l'ancien temple de Landouar, dont nous avons parlé dans notre premier volume, p. 308 (*). Il étoit au milieu d'une vaste forêt. Elle commençoit à Ploubalay (*Plou, peuple ; bal, grande ; hai, forêt : peuple qui habite une grande forêt*). S'avançoit à Tregon et à Crehen, jusqu'à l'Arguenon. Le nom que porte le Guildo nous en donne l'idée. (*Gwil, forêt ; do, rivière*.) Cette même forêt occupoit tout le terrain qui est entre le Guildo et ce que nous nommons l'île Agol ou Agot. (*Gol ou got, forêt*.) Tregon avoit été un lieu fameux par les superstitions de nos pères. (*Tre, demeure ; gon, sainte*.) Au midi, et à une demi-lieu du bourg de Tregon, on voit un monument à peu près semblable à celui du Teil, dont nous avons fait la description aux pages 268 et 269 (**) de notre troisième volume. Il a, du nord au sud, cinquante-deux pieds de longueur sur huit de large, de dehors en dehors. Vingt-trois pierres latérales, placées verticalement, en supportent sept autres ; trois de celles-ci ont dix pieds de long sur huit de large, et trois environ d'épaisseur. Une pierre de six pieds de large sur cinq de hauteur, et deux et demi d'épaisseur, ferme au nord l'entrée de l'espace qui est entre les pierres latérales. Le champ où sont ces pierres s'appelle *Hautier*, c'est-à-dire, *Pierre du seigneur*. Au ou al, *Pierre ; tier, seigneur*.

Au nord-nord-est de ce sanctuaire, à quatre cents marches communes, on trouve dans une pièce de terre, qui porte le nom de *Pierre levée*, onze grandes pierres, dont trois sont encore debout, qui en soutiennent une autre de dix pieds de long, par leurs extrémités ; cette pierre a un de ses bouts sur la terre, parce que l'on a renversé ses points d'appui ; on a couché ceux-ci confusément. Ce lieu se nom-

moit d'abord *Tengui*, ou *demeure sainte*. (*Ten ou sen, sainte ; guy, demeure*.)

A un quart de lieu de Hautier, mais dans la paroisse de Crehen, on remarque un pareil amas de pierres ; il a environ trente-quatre pieds de long, et est couvert de cinq pierres plates ; l'extrémité du nord-ouest est ouverte ; celle du sud-est remplie par une pierre. Ces pierres se nommoient *Genouan*, et ont donné leur nom à un village voisin. (*Gen ou sen, sainte ; van, qu'on a prononcé ouan, Pierre : Pierre sainte*.)

On conçoit que Frigga, Frea ou Herthus alloit pendant sa fête rendre visite aux hommes ; on la promenoit dans ces trois sanctuaires ; après l'avoir lavée dans l'Arguenon, on la rapportoit dans son temple.

Entr'autres dieux subalternes, outre Frea, les Saxons admirent le dieu *Thor*, qui veut dire *seigneur*. C'étoit le même que le soleil ; sa tête étoit ordinairement ornée d'une couronne ; d'une main il tenoit un sceptre, et de l'autre une massue. Quelquefois on peignoit sa tête environnée d'étoiles. Le temple que les Saxons avoient consacré sous le nom de *Godmundingham*, n'étoit qu'une forêt sacrée où reposoient les idoles de leurs dieux subalternes. Wigton, qui est dans le voisinage, et dont parle Cambden, nous indique cette forêt. *Wig, forêt ; ton ou on, au-dessus des autres : forêt sacrée ou privilégiée*. Ce lieu s'est encore nommé *Delgovitia* ; Cambden a traduit ce mot par *statues des dieux*, et Gale, par *bois ténébreux*. Nous le faisons venir du celtique *delgwe, statues des dieux ; d'it ou at, le même que cat, bois, forêt : forêt où reposent les statues des dieux*. Nous devons observer ici que ce bois sacré avoit existé long-temps avant l'arrivée des Saxons dans l'île de Bretagne ; ce qu'ils firent, ce fut d'en renouveler la dédicace. Car, comme le dit Cambden, les géographes reconnoissent que *Delgovitia* étoit antérieure à la descente des Saxons.

(*) Ci-dessus, Introduction, n° 241, p. 117. a. V.

(**) Ci-dessus, sixième siècle, n° 269, p. 422. a. V.

police sévère les retint dans le devoir. Une femme ou un enfant pouvoit passer partout et à toute heure, une bourse à la main, sans craindre qu'on la lui enlevât (1).

142. Cependant Cadwallon s'étoit retiré de nouveau en Bretagne. Les vents et la mer semblèrent lui disputer le passage. Après avoir relâché à Guernesey, il aborda à Alet (2). L'accueil que lui fit Salomon, fut proportionné à ses malheurs. Le roi compatissant vit un opprimé dans sa personne. Il se hâta de lui donner un secours de dix mille hommes (3).

A la tête de ses troupes, Cadwallon se ligue avec Penda, roi de Mercie. Celui-ci étoit l'ennemi secret d'Edwin. L'un protégeoit l'idolâtrie; l'autre la détruisoit. Des vues si opposées avoient porté l'animosité dans le cœur de Penda. En vengeance les dieux saxons qu'il encensoit de cœur, il vengeoit un allié; car Cadwallon avoit épousé sa sœur. Il rassemble un corps considérable de soldats vétérans, qui tous regrettoient leur ancien culte. Les deux princes confédérés offrent la bataille à Edwin, qui est obligé d'en venir aux mains avec ce qu'il a d'escadrons qui lui sont restés fidèles. La couronne lui est enlevée avec la vie. Une autre plus précieuse lui est donnée dans le ciel. Comme la haine de la religion chrétienne avoit en partie armé Penda, on honora Edwin du titre glorieux de martyr (4). Le combat s'étoit livré dans la province d'Yorck, en un lieu qu'on nomma Heavenfield (5). Après cette victoire, Cadwallon (6) remonta sur le trône de ses pères (7).

143. Les habitans du pays d'Herbage ne furent pas toujours sourds à la voix intérieure de Dieu qui les appeloit au christianisme. Le saint abbé Martin leur avoit obtenu, après sa retraite, de ces grâces fortes qui amollissent les cœurs les plus endurcis. Il ne les avoit quittés qu'à regret; son esprit ne les abandonna pas.

144. Parmi ceux qui firent le plus d'honneur à la religion, on re-

(1) H. Hunting., 1. 2. Beda, Willelmus Malmesh.

(2) Geoffroi de Montmouth, qui nous a transmis ce fait, donne à Alet le nom de *Keduleta*. L'étymologie de ce nom vient de *kai*, ville; de *dul*, partage, et d'*et*, bord de rivière: ville sur le bord d'une rivière qui se partage. Telle est l'idée que nous avons donnée ailleurs de la Rance.

(3) [An 627.] — Omission. a. V.

(4) Tous les calendriers d'Angleterre et le martyrologe de Florus donnent à saint Edwin

la qualité de martyr.

(5) Ce lieu a été ainsi nommé à cause qu'il y périt un grand nombre de ceux qui étoient attachés au parti d'Edwin. *Ea*, particule privative; *vendt* ou *mendt*, plusieurs; *fiet*, fidèle: lieu où plusieurs fidèles ont cessé d'être, c'est-à-dire, ont péri.

(6) Cadwall ou Cadwallon a tiré son nom de *cad*, combat, et de *vall* ou *gall*, vaillant: vaillant dans le combat.

(7) Matth. Westm. p. 114; Cron. Saxon. p. 29.

marque le comte de ce territoire et son épouse. L'un se nommoit Seren (1) et l'autre Amance (2). Un fils leur étoit né l'an 589. La foi, dans laquelle ils étoient initiés, leur apprit mieux que la nature à pourvoir à son éducation. Ils ne se bornèrent pas à lui inculquer les connoissances qui pouvoient le faire briller dans le monde ; leur devoir principal fut de lui enseigner dès l'enfance le nom de celui qui l'avoit créé et qui veilloit à sa conservation. Ils lui firent comprendre quels étoient les hommages d'esprit et de cœur qu'il devoit à l'Arbitre souverain de ses jours, qui destinoit à ses bonnes actions une récompense infinie. Les lettres saintes, qu'il avoit souvent devant les yeux, lui inspirèrent cette sagesse qui vient du ciel, et avec laquelle habite l'innocence. Les vices, qui bercent l'enfance, ne trouvèrent point d'accès auprès de lui.

145. Les divines Ecritures, qui peignent avec des traits si vifs le néant des grandeurs humaines, le danger qui les accompagne, et le vide qui les suit à la mort, firent sur lui plus d'impression qu'une longue jouissance. Pour servir Dieu avec une pleine liberté, il quitta la maison paternelle, à l'âge de vingt ans, et alla se cacher dans un monastère. Celui qu'il choisit étoit dans l'île d'Oye (3), au pays d'Aulnis, proche celle de Ré, vers la Rochelle (4).

146. Ceux des Alains d'Orléans qui s'étoient soustraits aux fers des Bretons-Armoriques, avoient passé dans le Poitou, ou à Herbauge, ou entre Clisson et Mortagne, dans un lieu qu'ils nommèrent Taifalie ; d'autres

(1) *Ser, seigneur; en, grand : grand seigneur.*

(2) *A, particule, qui, ajoutée aux mots, augmente leur signification. Man, grande: grande dame.*

(3) Cette île, dans la vie de saint Amand que Surius a donnée, s'appelle *Ogia*. *Og, île*. La vie du même saint, qu'on trouve au tome 2 des Actes des saints Bénédictins de D. Mabillon, porte *Oia*. *O*, diminutif; *i, île : petite île*. Cette île étoit alors à quarante milles du rivage de l'océan, ainsi que l'a écrit Baudemon, tandis qu'elle n'en est plus qu'à quatre milles. On ne sera pas surpris que l'île d'Oye ait été au septième siècle si éloignée du continent, si l'on fait attention que le pays d'Aulnis est représenté comme un désert, dans la Table de Peutinger, qui fut dressée avant Théodose le Grand et son fils Honorius. La mer couvroit encore alors une grande partie de ce terrain, et le reste consistoit dans des marais inhabitables.

(4) Le plus ancien titre qui fasse mention de la Rochelle, est celui de la restauration de l'abbaye de Saint-Michel en l'Herm ; il est de l'an 961, et la Rochelle y est appelée *Rupella*. Ce lieu est sur le bord d'un ruisseau. Amos Barbot, auteur d'une histoire manuscrite de la Rochelle, dit que cette ville *est sur un fond de roche tendre ; que ces roches ont fourni une immense quantité de pierres, et qu'en certains endroits la surface de ce fond est hérissée d'un roc vif et solide. Ru, ruisseau ; pel, roc : roc sur un ruisseau*. Une charte d'Henri II, roi d'Angleterre, lui donne le nom de *Rochella*. *Ro, ruisseau ; cell, habitation : habitation sur le bord d'un ruisseau*. La Rochelle n'étoit encore, l'an 1152, suivant Amos Barbot, qu'un *hameau maritime*. Il ajoute qu'*après la ruine de Chatel-Aillon, le bourg et le village de la Rochelle commença à se fortifier de maisons, familles et habitants*.

avoient trouvé un asile chez les Wisigoths, leurs alliés. Un terrain, que les ravages de la mer rendoient inhabitable, leur fut cédé. Détestés et avilis par tout, ils se crurent trop heureux de n'avoir à combattre que contre cet élément. Ils osèrent donner leur nom à ce pays (1).

(1) M. de Valois, dans sa Notice des Gaules, pense que le pays d'Aulnis tire son nom d'Aunay, petite ville du Poitou. L'Itinéraire d'Antonin l'a connu sous le nom d'*Aunedonacum*, et la Table théodosienne sous celui d'*Avedonacum*. *Aunedonacum* est un mot composé d'*aun*, rivière; de *don*, profonde, et d'*ac*, habitation: habitation sur une rivière profonde. *Avedonacum* se tire d'*aven*, rivière; de *den* ou *don*, profonde, et d'*ac*, habitation: habitation sur une rivière profonde. Ces deux différens noms conviennent entièrement à Aunay: cette ville est auprès de la Boutonne qui prend sa source à Chef-Boutonne. *Bou*, rivière; *ton* ou *don*, profonde: rivière profonde. La Boutonne est navigable à S.-Jean-d'Angeli, et va se jeter dans la Charente au port de Candé, ainsi appelé du confluent de ces deux rivières. (*Cand*, confluent.)

Dans le moyen-âge, Aunay a porté le nom d'*Audenacum* et d'*OEnacum*. Ce sont les mêmes que les deux autres. *Au*, rivière; *den*, profonde; *ac*, habitation. *Wen*, qu'on a prononcé *oen*, rivière; *ac*, habitation. Le nom actuel d'Aunay offre les mêmes idées. *Aun*, rivière; *ai*, habitation. Pour faire d'*Aunedonacum* une capitale de peuple, M. de Valois lui a prêté un *pagus* qu'il nomme *Aunedonacensis*, et qu'il identifie avec le pays d'Aulnis. Mais l'antiquité ne fait point mention de ce *pagus*; on ne l'a jamais connu sous le nom d'*Aunedonacensis*, et rien ne prouve qu'Aunay ait été le chef-lieu du pays d'Aulnis.

Il y a auprès de la Rochelle un fief considérable, qu'on nomme le *fief d'Aulnis*. M. l'abbé de Longuerue, dans sa description de la France, croit que le nom de ce fief a passé au pays entier. Il en tire l'origine des aunaies dont il prétend que son terrain étoit couvert. Mais le terroir de ce fief est fort sec, et les aunes ne se plaisent que dans des lieux humides. Si l'expérience n'en fournissoit pas la preuve, l'étymologie du mot *aune* en seroit la démonstration. *Au*, eau; *n* pris de *nes*, auprès: arbre qui croit auprès de l'eau. C'est de

là que nous lisons dans les anciens manuscrits, *alneta* et *alnidus* pour *aunaie*; et dans saint Isidore, *alnum* pour *aune*; *al*, eau, *n*, crase de *nes*, auprès.

Le nom d'*Aulnis* n'a pas été employé avant le neuvième siècle. Il est exprimé par *Alnisium* et par *pagus Alniensis*, ainsi que le fait voir M. de la Martinière dans son Dictionnaire géographique. Nous pensons avec ce géographe, et avec M. Acere, de l'académie royale des sciences et des arts de la Rochelle, que le nom *Alnisium* et le *pagus Alniensis* sont tirés d'*Alanisium* et d'*Alaniensis*. En effet, on doit se rappeler ici ce que nous avons rapporté, t. 2, p. 310 (*), savoir: que les Bretons-Armoriques, après avoir captifs les Alains d'Orléans, avoient emmené captifs ceux qui tombèrent entre leurs mains. Un grand nombre se sauva par la fuite. Les uns s'établirent à Tiffauge et à Herbage, cantons incultes et marécageux, qui faisoient alors partie du Poitou. D'autres se réfugièrent dans le pays que nous nommons d'Aulnis. « Il y avoit, dit M. Acere, » dans son Histoire de la Rochelle, au XI^e » siècle, sur la lisière du Poitou et de l'Aul- » nis, une branche de *Teifaliens*, nation » scythe; ces peuples étoient entrés dans les » Gaules sous la conduite de Goar, roi des » Alains. Ces hommes féroces vivoient au mi- » lieu des marais et des halliers impénétrables » de l'île de Maillezais. Ils n'auroient pas » choisi un séjour aussi sauvage, si une loi su- » périeure ou les malheurs de la guerre ne les » y avoient contraints.

» Puisqu'il est certain qu'une branche de ces » peuples qui inondèrent les Gaules subsistoit » encore au XI^e siècle, sur les bords de la Se- » vre, il faut supposer 1^o que c'étoit là un » reste de ces peuples proscrits et fugitifs; 2^o » que ces barbares ne se tinrent pas cantonnés » dans un terrain aussi resserré que l'île de » Maillezais; et, par une conséquence natu- » relle, il s'ensuit qu'ils cherchèrent une re- » traite plus spacieuse dans les bois et au mi-

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n^o 108, p. 251. a. V.

Tel étoit le peuple qui habitoit le pays d'Aulnis, lorsque le jeune Amand (c'étoit le nom que ses vertus lui imposèrent) aborda à l'île d'Oye. L'opulence et les commodités de la vie étoient inconnues dans tout ce territoire. Saint Malo, qui y avoit passé au siècle précédent, n'y avoit rencontré personne qui eût assez d'aisance pour lui donner l'hospitalité. Dans ces lieux, tout étoit propre à effrayer la nature, sur tout après que la concupiscence des yeux et des oreilles l'a mise en action. Mais la grâce du Seigneur, qui facilite le moyen de la retenir dans des bornes étroites, y élevoit des hommes pour le ciel. Les religieux de la communauté de cette île reçurent Amand avec beaucoup de joie. La religion divine, dont ils pratiquoient même les conseils, avoit perfectionné en eux l'amour de leurs semblables.

A l'abri du fracas et du tumulte du monde, le novice jouit en entier de son existence. Sa raison, soutenue par des secours plus puissans du ciel et par la force de l'exemple, le fit triompher des tentations de son cœur. La lecture, si dangereuse de nos jours, parce que la plupart des livres que le siècle enfante n'offrent que du poison, fut pour lui une source de lumière. Il n'eut entre les mains que des ouvrages solides : ils firent les délices et la nourriture de son âme. Les Saintes Ecritures, pour les-

» lieu des marais d'alentour ; mais ils n'avoient
 » qu'à traverser la Sevre pour trouver cette
 » retraite dans les champs incultes et inhabi-
 » tés que nous appelons présentement le pays
 » d'Aulnis.

» On découvrit, il y a quelques années, con-
 » tinue le même historien, en fouillant les
 » terres près de Maillezais, dans la paroisse de
 » Saint Sigismond, des squelettes d'une lon-
 » gueur extraordinaire. Les crânes étoient fort
 » gros, et les os des bras et des jambes extrê-
 » mement allongés. Cette découverte prouve
 » que ce pays a été habité par des hommes
 » beaucoup plus grands de taille que les Gau-
 » lois, et ces hommes étoient sans doute les
 » Alains, à qui Ammien-Marcellin donne une
 » taille avantageuse. Ces peuples ressem-
 » bloient assez aux Bourguignons, lesquels,
 » au rapport de Sidonius-Apollinaris, avoient
 » sept pieds de haut, et que cet auteur, par
 » cette raison, compare aux géants. »

Il paroît plus que vraisemblable que le can-
 ton à qui les Alains donnèrent leur nom, leur
 fut cédé pour le défricher, et que la plupart

d'entr'eux furent réduits à une espèce de ser-
 vitude. Les Coliberts, qui, au douzième siècle,
 habitoient le Bas-Poitou et l'île de Maillezais,
 ainsi appelée parce que des marais l'envi-
 ronnent (*Malliacum* vient de *mala*, marais,
 et d'*iac*, entouré), étoient mortables, selon
 que l'avance Pierre de Maillezais, c'est-à-dire,
 qu'ils n'étoient ni entièrement serfs, ni tout
 à fait libres : ils tenoient le milieu entre ces
 deux états. On les appeloit *homines condition-
 nales*. Du Cange, article *Colibertus*, dit que
 ce nom étoit fort commun, et qu'on le donnoit
 aux domestiques non serfs. C'est aussi ce que
 ce terme signifie en celtique. *Col*, servir ; *ber*,
homme : homme dont la condition est de servir,
 c'est-à-dire, domestique. La ville de Chatel-
 aillon, à qui une mer impétueuse avoit
 donné le nom (*call*, impétueuse ; *on*, eau), fut
 la capitale des Coliberts. Elle étoit bâtie sur
 un rocher qui avançoit dans la mer. Les eaux,
 à force de le battre, le minèrent peu à peu ;
 le sol, sur lequel il étoit appuyé, s'étant affai-
 sé, laissa la ville en proie à la mer.

quelles il avoit un attrait particulier, l'élevèrent au-dessus de lui-même.

147. Parmi le petit nombre de colons qui habitoient son île, tous n'avoient pas encore abjuré l'idolâtrie. La conversion de leurs frères d'Herbauge l'excitoit à leur offrir le même bonheur. La modestie, la douceur et le recueillement qu'ils admiroient dans ce jeune homme, lui gagnèrent leur confiance. Ce fut là l'instrument de leur salut. Amand profita de leurs dispositions pour leur dévoiler la grandeur et la nécessité du christianisme dont il étoit, par ses actions, une image vivante. Dociles à ses instructions, et persuadés par l'héroïsme de sa conduite, ils reçurent le baptême. C'est là ce serpent redoutable que le disciple du Sauveur chassa de l'île, en y faisant arborer le signe auguste de la croix.

148. Pendant cet intervalle, l'amour paternel n'étoit pas sans agitation. Seren, qui joignit enfin son fils, employa les motifs les plus pressans pour le porter à sortir du monastère. Amand, dont la piété ne cédoit en rien à la tendresse de son père, ne se sentit pas moins ému. Ce qu'il y eut de différence entr'eux, c'est que l'un étoit guidé par le cri de la nature aveugle, et que l'autre, qui en ressentoit également les impressions, sut la balancer par le contrepoids de la religion. Seren réclamoit un fils qui lui appartenait selon la chair, et lui réservait des biens avec des honneurs qui bientôt se seroient évanouis comme un songe. Amand, fidèle à la voix du Père commun des hommes, qui, par un entier dépouillement, l'appeloit à lui, ne perdit point de vue une vocation si relevée. A des caresses infructueuses succèdent des menaces. Seren irrité déclare à son fils qu'il le privera de ses héritages, s'il ne retourne pas avec lui dans le monde. L'humble jeune homme, qui ne tient plus à la terre, répond avec respect qu'il ne prétend rien à ses richesses, et que la plus grande grâce qu'il pût lui accorder, étoit de le laisser attaché au service de Dieu qu'il a choisi pour son unique partage.

149. Pour éviter des scènes aussi attendrissantes, Amand abandonna l'île d'Oye, après un séjour d'un an. Le tombeau de saint Martin de Tours étoit encore alors le plus célèbre de la Gaule; les miracles y étoient fréquens; on s'y rendoit de tous côtés. La dévotion y conduisit le saint pénitent. Prosterné aux pieds du saint apôtre, il le supplia, les larmes aux yeux, d'obtenir de Dieu qu'il passât le reste de ses jours hors de sa patrie, et que, dans quelque endroit qu'il fût, on l'y traitât comme un étranger. Les saints, qui ont vécu au milieu de leurs familles, y ont couru ordinairement les plus grands périls; ce n'est qu'en se roidissant contre les obstacles de leur salut, qui leur étoient opposés par leurs parens,

qu'ils n'ont pas prévariqué. Le sang, qui unit les hommes, exige souvent des services que la religion condamne, ou du moins qui ne tendent pas à la perfection.

150. Amand, après cette fervente prière, se fit couper les cheveux et entra dans le clergé de Tours. C'est ainsi qu'il commença d'exécuter l'engagement qu'il avoit contracté avec Dieu. On le distingua bientôt des autres clercs; il excella en grâces et en vertus.

151. Son séjour, dans cette métropole, ne fut pas de longue durée. Dès la seconde année, après avoir reçu la bénédiction de l'abbé de saint Martin et de ses frères, il passa à Bourges auprès de l'évêque Austregisile, qui vivoit dans une grande réputation de sainteté. Il se renferma dans une cellule auprès de la cathédrale; là, il pratiqua, durant près de quinze ans, la pénitence la plus austère: un rude cilice couvroit son corps; du pain d'orge lui servoit de nourriture et l'eau de boisson. Une tendre amitié, que la vertu avoit formée, l'unit à Austregisile; il ne fut pas moins étroitement lié avec l'archidiaque Sulpice le Débonnaire, qui égaloit ce saint évêque en mérite et qui fut depuis son successeur.

152. Dans la vue de se rendre plus sensibles les grands objets de la religion, il alla visiter à Rome les tombeaux des saints apôtres. Le temps qu'il y passa fut marqué par sa piété. Il consacroit le jour à faire des stations dans les différentes basiliques de Rome. Pour la nuit, il la réservait à la visite de l'église de saint Pierre. Comme il comptoit un soir l'y passer, suivant son usage, il fut découvert par l'un des officiers qui le chassa avec outrage. Il demeura à la porte sans s'offenser. Le sommeil le surprit au milieu de son oraison; alors il crut voir en songe saint Pierre qui lui ordonnoit de s'en retourner en France et d'aller prêcher la foi aux païens.

153. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il revint sur ses pas. Ses premiers essais furent suivis du succès le plus éclatant. Les prélats françois, soutenus de Clotaire II, en furent tellement frappés, qu'ils le sacrèrent évêque, sans l'attacher à aucune église particulière. Semblable aux apôtres de la primitive Eglise, il fut chargé d'annoncer l'Evangile aux peuples des diverses nations qui servoient encore les idoles. Cet événement arriva vers l'an 628 (1).

154. Tandis qu'Amand sanctifioit une partie de la Gaule par ses vertus et ses prédications, le peuple d'Alet faisoit la joie et la couronne d'Eno-

(1) Bollandistæ ad diem sextam januarii; nedicti, sæculo secundo; Gallo-Flandria Mabillonius in Actis sanctorum ordinis S. Bezelini.

gat. Sa sainteté est mieux constatée devant les hommes que celle de ses deux prédécesseurs ; mais sa vie n'est pas plus connue. Son mérite lui acquit la réputation la plus brillante (1). Elle étoit fondée, comme ses qualités personnelles, sur l'amour et la pratique des devoirs d'un vrai pasteur. Aussi son nom fut-il écrit dans le ciel, avant que de l'être sur la terre. On fait l'office double de ce saint évêque dans sa cathédrale et dans tout le diocèse le treize de février (2). Une paroisse voisine d'Alet porte le nom de ce glorieux pontife. C'est une preuve de l'ancienneté de son culte. On croit que l'an 631 fut le terme de ses travaux (3).

155. Cependant Duriotere étoit évêque de Rennes depuis plusieurs années ; mais on ne peut raisonnablement penser qu'il ait été le successeur immédiat de Victor (4), ou, du moins, le siège de cette église vacqua assez long-temps après la mort de celui-ci.

Duriotere conduisit son diocèse avec beaucoup de sagesse et une grande sainteté. Ce fut par ses conseils que Salomon II rétablit le monastère de Saint Melaine.

156. Ce n'étoit point une vaine ostentation qui avoit porté ce prince à donner un asile à des rois détrônés et à réédifier les temples du Seigneur. L'amour de l'ordre et la gloire de Dieu l'avoient animé dans ces circonstances. Aussi ce roi fut-il recommandable par une piété solide. Pendant son règne, il entretint la paix au-dehors avec les étrangers et la fit fleurir au-dedans chez ses sujets. La mort le leur enleva vers l'an 632. L'église de Saint Melaine, que sa main bienfaisante avoit relevée, s'empressa de lui donner la sépulture. Les différens noms qu'on lui accorda,

(1) Enogat tire son nom d'eno, renommée, et de gat, bonne : homme de bonne renommée.

(2) Le Propre de l'église de Saint-Malo de l'an 1627, et celui de 1768 ; ont attaché son office à ce jour.

(3) Albert le Grand dit que saint Enogat fut sacré au commencement de l'année 628 ; qu'il tint ce siège trois ans, et qu'il mourut le treizième janvier de l'an 631, jour auquel l'église de Saint-Malo en fait l'office.

(4) Albert le Grand, dans son catalogue des évêques de Rennes, dit que Victor mourut l'an 602, et que Duriotere fut élu l'année suivante. On peut cependant regarder comme assez certain que Victor avoit terminé ses jours dès l'an 586 au moins. Voici ce que Grégoire de Tours dit, sous cette année, de Domnole, fille de cet évêque, livre 10, n° 32 de son his-

toire. « Domnola, relicta quondam Burgolili, » quæ fuit filia Victorii Rhedonensis episcopi, » quam Nectarius matrimonio copulaverat, » intentionem de vineis cum Boboleno refectuario Fredegundis habebat. Audiens eam » in has vineas advenisse, misit nuntios obtestantes ne ingredi penitus in hanc sessionem præsumeret. Quod illa despiciens, » et res patris sui fuisse proclamans, ingressa » est. » Ces termes, quæ fuit filia Victorii, supposent que Victor n'existoit plus alors ; sans cela l'historien auroit dit : quæ est filia Victorii. Ce qui donne un nouveau degré de certitude à ce raisonnement, c'est que Domnole revendiquoit des biens qui lui étoient échus de la succession de son père. Res patris sui fuisse proclamans. Victor ne vivoit donc plus l'an 586.

et qui bientôt seront mis sous les yeux , font l'éloge de son caractère et prouvent qu'il fit les délices de son peuple.

157. Amand , devenu évêque , par un exemple que la France avoit puisé dans la pratique des églises du pays de Galles et de Bretagne , avoit prêché d'abord vers les confins du Brabant (1) et de la Flandres (2). Beaucoup d'ens-fans d'outremer , qui y étoient esclaves , lui durent le recouvrement de la liberté : après les avoir instruits dans la foi , il les baptisa. C'est ainsi que la religion , en venant au secours de l'humanité opprimée , lui ouvre le chemin du ciel. La charité du saint évêque s'étendit même jusqu'à faire apprendre à de ces jeunes gens les belles lettres ; il les faisoit entrer dans différentes églises : quelques-uns furent placés dans la suite à la tête des monastères , et d'autres élevés à l'épiscopat.

Le zèle du saint apôtre le porta dans l'Esclavonie : la couronne du martyre , qu'il y cherchoit , ne ceignit point son front. La Providence divine avoit attaché sa récompense à de longs et de laborieux travaux. Comme ses vœux étoient frustrés , il repassa dans l'Austrasie.

158. Dagobert qui , après la mort de Clotaire II , avoit envahi tout l'empire français , et qui ne laissa que quelques provinces à son frère Aribert , n'avoit pas rempli les espérances flatteuses que le commencement de son règne avoit fait concevoir. Le sage Arnoul ne présidoit plus à ses conseils. Tandis que , dans les déserts de Vosges , ce saint évêque s'appliquoit avec une nouvelle ardeur à acquérir la perfection chrétienne , son élève , qui ne connoissoit plus d'autre règle que celle de ses passions , se plongeait dans les désordres les plus scandaleux. Amand , plus hardi que les autres évêques , osa peindre au monarque ses dérèglements avec les couleurs qui leur convenoient , et lui exposer quelles en étoient les suites terribles. Cette liberté évangélique offensa Dagobert : le censeur charitable fut exilé hors du royaume. Aribert profita de sa disgrâce : le saint alla travailler à l'instruction des peuples de ce prince dans le fond de la Gascogne et de la Navarre.

159. Son exil ne fut cependant pas de longue durée. La cause de son rappel lui fit autant d'honneur que celle de son éloignement. Dagobert avoit eu un fils l'an 630 : il vouloit lui faire administrer le baptême par un évêque dont la sainteté pût attirer sur cet enfant les bénédictions du ciel. Amand parut tel à ses yeux : il lui fit donner ordre de se rendre à sa cour.

(1) *Bro* , pays ; *aban* , rivière : pays où il y a beaucoup de rivières.

(2) Le mot *Flandres* , autrefois *Flandren* ,

tire son nom de *flam* , élevé , et de *dren* , bord : lieu dont le bord s'est élevé. Nous verrons par la suite pourquoi ce terrain s'est exhaussé.

Le prélat obéit : l'entrevue qu'il eut à Clichy avec le roi fut bien différente de la première. Dès que Dagobert l'aperçut, il alla se jeter à ses pieds et le pria d'oublier le passé. « Le Seigneur, lui dit-il, m'a donné un fils sans » que je l'aie mérité : je vous demande la grâce de le baptiser et de le » regarder comme votre fils spirituel. »

Cet enfant étoit le fruit de l'incontinence du roi. Après avoir répudié Gomatrude sous prétexte de stérilité, il avoit épousé, à Reuilli, proche de Paris, Nantilde, fille d'honneur de cette reine. Durant ce mariage, il avoit eu ce fils de Ragnetruide.

Amand, qui avoit appris de saint Paul que la charité souffre tout, avoit pardonné dès l'instant même les outrages qu'il avoit reçus du prince; mais la crainte de rentrer dans le monde, dont il avoit abjuré les maximes, et sur tout de résider à une cour qui étoit le jouet des passions, le fit se retirer sans donner de parole. Dadon, autrement Ouen, et Eloi, qui étoient encore laïques, mais qui, sous l'habit du siècle, cachoient les vertus des anachorètes, furent chargés, de la part du prince, d'engager l'évêque à se rendre à ses instances. Ils lui alléguèrent des raisons si fortes qu'il se laissa convaincre. Aussitôt on apporta le nouveau né : le saint évêque, l'ayant pris entre ses bras, lui donna sa bénédiction, récita les prières des cérémonies du baptême (1). Comme personne ne répondoit à la dernière oraison, Dieu délia la langue du jeune prince qui n'avoit pas plus de quarante jours; on l'entendit prononcer distinctement *Amen*. Ce miracle fut un pronostic de ceux que la grâce devoit opérer en lui. Le baptême fut ensuite conféré par saint Amand, qui le nomma Sigebert : Aribert le leva des fonts sacrés. Cette cérémonie se fit à Orléans.

160. Cependant, entraîné par son ardeur pour le salut des âmes, Amand se déchargea du soin de Sigebert sur Pepin, maire du palais d'Austrasie. Dagobert lui donna la permission de prêcher dans ses états. Le territoire de Gand (2) excita sa compassion : avant que d'y exercer ses fonctions, il en obtint l'agrément d'Aichar, évêque de Nimegue (3) et de Tournai (4).

(1) L'abbé Baudemond, qui a écrit la vie de saint Amand et qui lui étoit contemporain, s'exprime ainsi : « *Accepit vir sanctus in manibus puerum, et benedicens eum catechumenum fecit.* » L'Eglise appelle encore *catechumènes* ceux que l'on présente au baptême, soit que ce soit des enfans ou des adultes. Ceux-ci étoient autrefois préparés au baptême par de fréquentes instructions et une inspection rigide sur leur conduite. Le mot *catechumène*, tiré du grec, désigne une personne

qu'on instruit et qu'on catéchise.

(2) Gand (*Ganda* ou *Gandavum*) a pris son nom des rivières d'Escaut et de la Lys, qui se joignent auprès de ses murs. *Gand* ou *gond*, *confluent*; *a* ou *av*, *rivière*: lieu où des rivières forment un confluent.

(3) Nimegue est appelée *Noviomagus* dans la Table de Peutinger. Cette ville est sur le Wahal; on y compte neuf collines. *Nov*, *neuf*; *ion*, *colline*; *mag*, *ville*: ville des neuf collines.

(4) L'Itinéraire d'Antonin et la Table théo-

161. Le peuple qui habitoit ce pays étoit si grossier et si féroce qu'aucun missionnaire n'osoit y annoncer l'Evangile. L'homme de Dieu n'y rencontra d'abord que des cœurs endurcis et la superstition la plus humiliante. Plus d'une fois il fut battu, et dans d'autre temps jeté dans l'eau. La fureur des païens et la disette chassèrent les associés à ses travaux. Pour lui, dans l'espérance que la miséricorde de Dieu dessilleroit enfin les yeux de ces aveugles, il n'en fut que plus actif. Pour n'être à charge à personne, il trouva sa subsistance dans l'ouvrage de ses mains. Sa patience lui fit surmonter les obstacles.

La Providence seconda la charité de son ministre : elle ne tarda pas à lui accorder le don des miracles. Ils achevèrent ce que ses prières et ses prédications n'avoient fait qu'ébaucher. La résurrection d'un mort, qu'il venoit d'opérer, éclata dans tout le pays : c'est là la voix par laquelle Dieu se fait entendre à tous les hommes, aux savans comme aux ignorans. Les barbares renoncèrent à leur idolâtrie et renversèrent eux-mêmes leurs temples : ils accoururent en foule pour se faire instruire et pour recevoir le baptême. A la place de ces temples, Amand fit élever plusieurs églises l'an 633. Il fonda deux grands monastères à Gand, sous l'invocation de saint Pierre. L'un, qui étoit construit sur le Blandin (1), en prit le nom de Blandinberg (2); l'autre a emprunté dans la suite celui de saint Blavon, cet illustre compagnon des missions de saint Amand, qui vécut et mourut en ce lieu. Quelques années apres, le pieux évêque érigea une troisième communauté à trois lieues de Tournai, sur l'Elnon, qui lui prêta son nom (3). Par les libéralités de saint Adalbate, il en bâtit une nouvelle à Marchiennes (4). Par ses conseils, se forma l'établissement du célèbre monastère de Nivelles (5).

162. Le roi Salomon étoit mort sans avoir contracté de mariage, ou, du moins, il ne laissa pas de postérité. La vacance du trône tenta Judicaël. Ses engagements avec Dieu lui parurent dans ce moment n'avoir été

dosienne en font mention sous le nom de *Turnacum*. Cette ville est sur une petite rivière qui va joindre ses eaux à celle de l'Escaut. *Tur* ou *tor*, embouchure; *nac*, près : lieu auprès d'une embouchure. Le nom actuel de *Tournai* signifie lieu auprès d'une rivière. *Tour* ou *dour*, rivière; *na* ou *naï*, auprès.

(1) *Blan*, belle; *din*, montagne.

(2) *Berg*, sur. Ainsi *Blandinberg* veut dire : établissement sur une belle montagne.

(3) *Ell*, diminutif; *non* ou *nan*, rivière :

petite rivière.

(4) Marchiennes (*Marciana* ou *Martiana*), sur la Scarpe, étoit une terre considérable. *Mar*, grande; *si*, terre; *an*, rivière : grande terre sur une rivière.

La Scarpe se partage à Nivelles en deux bras. *Ni* ou *dî*, division; *vel*, habitation : habitation où se fait une division.

(5) *Bollandistæ ad diem sextam januarii*; Mabillonius in *Actis SS. ordinis S. Benedicti*, sæculo secundo.

que

que l'ouvrage de la force. Dégagé de ces entraves, il crut pouvoir jouir de sa première liberté. Séduit par l'amour propre, toujours prêt à faire illusion même aux saints, il laissa croître sa barbe et ses cheveux; les rênes du gouvernement, qui lui avoient échappé, rentrèrent dans ses mains.

163. La concorde qui, depuis le commencement de ce siècle, avoit uni les rois de France et de Bretagne, s'altéra à l'avènement de Judicael. Les Bretons, sans son aveu, ravagèrent les frontières des états de Dagobert (1). Ce prince étoit alors occupé à réduire les Gascons. Il porta le fer et le feu chez ces rebelles. Attaqués, battus et forcés jusques sur leurs montagnes, ils n'eurent d'autre parti à prendre que celui de rentrer dans l'obéissance.

Cette expédition étoit à peine terminée que le roi françois tourna les

(1) M. d'Argentré, Histoire de Bretagne, livre second, dit, d'après une vieille chronique de Marmontier, que la cause du différent arrivé entre les deux rois « fut pour ce » que la monnoie d'or et d'argent que faisoit » battre Judicael, et qui avoit cours au pays » de Bretagne, étoit de beaucoup meilleur » titre que celle du roi, et qu'on usoit au » royaume de France, auquel couroit lors une » si grande famine que les pauvres gens se » trouvoient morts de faim en plusieurs lieux : » et au contraire abondoit le pays de Bretagne » en tous vivres, et y étoit la marchandise fort » fréquentée de toute espèce pour la bonté de » la monnoie, tellement que tout le trafic s'y » tiroit; non-seulement du royaume, mais » des étranges pays même, tant en considé- » ration de ladite monnoie que des franchises » et libertés qui s'y octroyoient et s'entrete- » noient par les princes, librement et fran- » chement par les ports de la Basse-Bretagne » et côtes de mer; qui fut cause que Dago- » bert fit un édit qu'il fit publier, par lequel » il haussoit le prix et valeur de ses monnoies » au prix et hauteur de celles de Bretagne, » sans y croître loi ni titre, avec certaines » indictions de peines à ceux qui exposeroient » de celles de Bretagne en son royaume, et » fit défense à ses sujets de n'aller ni porter » aucune marchandise en Bretagne, ni né- » gocier ou trafiquer; chose qui émut un » grand murmure parmi le pays de France, » et que plusieurs marchands dudit pays de

» France se levèrent et se vinrent habiter en » Bretagne. Qui fut occasion que Dagobert » s'irrita et offensa davantage, et écrivit à » Judicael qu'il n'eût à retirer ses sujets en » son pays; ains les renvoyer pour s'être là » habitués au préjudice et contre les édits; » faute de quoi faire, il le tiendrait pour en- » nemi, comme lui soustrayant ses sujets.» Ces particularités sont uniquement concen- » trées dans cette vieille chronique. La famine ne désola point la France sous le règne de Dagobert. La seule qui s'y fit ressentir, dans un temps qui n'étoit pas beaucoup antérieur à celui où vivoit ce roi, est celle dont parle Grégoire de Tours dans son Histoire, livre 7, ch. 45. La Bretagne partagea ce fléau, comme nous l'avons vu aux pages 416 et suivantes (*) du 3^e volume de notre Histoire. Une autre famine affligea la France l'an 651 et fut suivie d'une maladie contagieuse. Ce qu'on raconte des monnoies des deux couronnes ne mérite pas plus de foi. La chronique a pu se tromper à cet égard comme sur la prétendue famine. On a des motifs d'autant plus forts de porter ce jugement, que tous ceux qui, dans le temps, ont parlé de la dissension survenue entre les deux rois, n'ont point allégué cette cause. Si quelques-uns des sujets de Dagobert abandonnèrent ses états et se retirèrent en Bretagne, ce fut dans la vue de se soustraire à ses vexations et aux impôts dont il surchargeoit le peuple pour satisfaire la cupidité insatiable de ses maîtresses.

(*) Ci-dessus, sixième siècle, n° 398, p. 430. a. V.

yeux vers la Bretagne. Au lieu de faire marcher contre elle son armée triomphante, il a recours à la négociation. La piété, le désintéressement et l'équité de Judicael avoient pénétré jusqu'à sa cour. Ces vertus sont plus propres à rétablir et à conserver l'harmonie que les armées les plus formidables. Les traités qui se font sous les auspices de la crainte ne peuvent être respectés que de l'impuissance : ceux que l'on pèse dans la balance de la justice sont de nature à être aussi durables que cette fille du ciel.

164. Eloi, déjà si conforme par ses maximes à celles de Judicael, est chargé d'une ambassade auprès de lui (1). Il a ordre de demander du dédommagement pour les torts que les leudes (2) du roi son maître ont soufferts, ou, en cas de refus, de déclarer la guerre. Des courtisans s'étoient imaginé que cette démarche seroit infructueuse : ils n'avoient pas réfléchi que la politique ordinaire n'en conduiroit pas les ressorts. Les deux amis de l'équité avoient dans le cœur les mêmes dispositions : il ne leur restoit plus qu'à examiner par qui et en quoi elle avoit été blessée. A leur entrevue, les conditions du traité furent réglées : Judicael, qui a pour guide la sincérité, donne des otages.

165. Ce prince admira l'honnêteté et la douceur d'Eloi. Il forma le projet de se rendre avec ce saint personnage auprès de Dagobert. Son principal dessein étoit d'étouffer par sa présence le ressentiment que ce monarque pouvoit conserver contre lui. La religion ne se contente pas de ces beaux dehors dont le monde fait parade : elle va droit au cœur. Ce que la renom-

(1) [An 636 environ.] — Omission. a. V.

(2) Les leudes se nommoient *leudes*, *leudi*, *leodes* et *ludui*. Ces termes, qui sont pris dans la même source, se dérivent de *le*, *serment*, et d'*udd*, *seigneur*. Ainsi *le-udd* signifie celui qui a prêté le serment à un seigneur et qui en est le vassal. Le mot *vassal* vient de *was* ou *gwas*, *homme*, et de *sal* ou *val*, *seigneur* : *homme d'un seigneur*. Les leudes étoient des personnes qui tenoient des terres ou des bénéfices du roi de France à foi et hommage. C'étoient les vassaux, les grands de l'état, ou les fidèles, dans un sens éminent ; c'étoient ceux que l'hommage ou la recommandation attachoit au roi. Ils en étoient, suivant les formules de Marculfe, les antrustions. Ce terme nous paroît composé d'*an*, *vrai*, *noble*, et de *trus* ou *drus*, le même que *drud*, *fidèle*, *ferme*, *intrépide*. Ce qui veut dire : *vrai et fidèle*, ou *noble voué au service militaire*.

Ceux qui, dans les édits des rois de France, sont nommés *féaux*, étoient anciennement appelés *drus*. Les antrustions faisoient revivre ces braves, nommés ambactes, des chevaliers gaulois, et ces *compagnons* ou *comites* des princes germanis dont parle Tacite. Clotaire II, dans l'édit de l'an 614, met sur la même ligne les fidèles, les évêques et les premiers de l'état. Il appelle fidèles ou leudes tous ceux qui avoient reçu des bénéfices royaux. La foi à laquelle les fidèles s'obligeoient envers le souverain étoit un acte de simple sujétion ; leur hommage avoit pour objet les engagements particuliers du vasselage. Les leudes françois, dont les Bretons avoient ravagé les terres, étoient bénéficiers de Dagobert. Ces outrages rejaillissoient jusques sur ce prince. Il avoit le domaine de ces bénéfices : ses vassaux en avoient l'usufruit.

mée publioit du référendaire ou chancelier Dadon , portoit Judicael à s'en instruire par lui-même et à se lier étroitement avec lui. La vertu , de même que l'amitié , a rapproché plus d'une fois les conditions ; la grandeur du siècle reconnoît alors que son empire n'est que momentané , et que la plus solide des distinctions est celle qui porte l'empreinte de la piété.

Quelque humble que fût Judicael , il ne pensoit pas moins que , dans certaines circonstances , la majesté de son nom devoit être soutenue par l'éclat extérieur. Accompagné d'Eloi , il se mit en marche avec une nombreuse suite et alla trouver Dagobert à Creil sur l'Oise (1). Il en fut reçu , dit Ingomar , avec tous les honneurs qu'il pouvoit en attendre. Le traité de paix fut ratifié sans aucune difficulté. Le prince breton fit au monarque françois de magnifiques présens. Celui-ci l'invita à dîner. Judicael s'en excusa , quelques instances qu'on pût lui faire. L'auguste qualité de Dagobert méritoit des égards , mais sa vie ne répondoit pas aux règles qu'il avoit reçues du christianisme. L'apôtre saint Paul a dit : « Si quelqu'un » est reconnu fornicateur , on ne doit pas même manger avec lui. » Le roi breton , frappé de cette sentence , se rendit chez Dadon. L'éminente sainteté du référendaire décela son motif. Cette action , loin de déplaire à Dagobert , excita son admiration. La vertu étoit alors honorée par ceux-là même qui ne se piquoient pas de la pratiquer. Le lendemain , Judicael , ayant pris congé du roi qui le combla de présens encore plus riches que les siens , s'en retourna dans ses états.

(1) Frédegair , dans son Abrégé de l'Histoire de Grégoire de Tours ; l'auteur anonyme ; l'abbé Florent , dans la vie de saint Judoc ; Aimoin et , de nos jours , M. l'abbé Velly , t. 1. de son Histoire de France , prétendent que ce lieu étoit Clichy , qui est dans la forêt de Livry , entre Lagny et Saint Denis , et qu'on nommoit *Clippiacum-in-Alneto*. Ce *Clippiacum* est sur une montagne d'où il a tiré son nom. *Clip*, élévation ; *iacum*, château ; ce qui veut dire : *château sur une élévation*. Le terme *Livry* (*Liveriacum*) vient de *li* ou *lai*, forêt , et de *ver* ou *vern*, aunes : forêt d'aunes. *Lagny* (*Latiniacum*) a pris son nom d'une fontaine qui est au milieu d'une place fort élevée. L'eau en est excellente et coule abondamment. On croit que Dieu l'accorda aux prières de saint Fursy , écossois , qui fonda à Lagny une fameuse abbaye. *Lat* ou *laith*, eau ; *tin* ou *din*, élevée ; *ac*, habitation : ha-

bitation élevée où il y a de l'eau

Saint Ouen , qui a composé la vie de saint Eloi , donne un autre nom au château où se fit l'entrevue des deux rois. Il l'appelle *Crioilium* , le même que *Credilium* ou *Credelium*. Ce référendaire , qui avoit été présent à la visite que Judicael avoit faite à Dagobert , devoit bien en connoître le lieu. Le nom de *Crioilium* vient de *cri*, élévation , et d'*oill* ou *goill*, forêt : lieu qui domine sur une forêt. Creil est à deux lieues environ de Senlis qui est sur la Nonnette. Son peuple , qui lui a donné son nom , s'appeloit *Silvanectes*. *Sil* ou *cil*, forêt ; *van*, rivière ; *ec*, lieu : peuple sur une rivière au milieu des forêts. Senlis est encore environnée de bois. Le mot *Credelium* ou *Credilium* a été pris de *cre*, élévation ; de *del*, grande , et d'*i* ou *hi*, forêt : élévation sur une grande forêt. Le terme *Nonnette* signifie petite rivière. *Non* ou *nan*, rivière ; et , diminutif.

166. Il ne se contenta pas d'assurer à ses sujets une paix solide ; il fit observer dans son royaume les lois de celui par qui règnent les puissances de la terre. En veillant au bonheur temporel de ses peuples , il les disposoit à l'échanger avec celui de l'éternité , pour lequel ils étoient créés. Les vexations des grands , trop ordinaires alors , furent réprimées par l'ordre dans lequel il les fit rentrer ; la veuve , l'orphelin et tous ceux que leur foiblesse exposoit à l'oppression , trouvèrent auprès de lui une protection éclairée. La dureté avec laquelle on exigeoit les redevances domaniales , alarma sa pitié : il défendit qu'on voiturât à ses châteaux aucun de ces cens pendant les jours destinés à célébrer la mémoire des mystères de notre salut.

167. Sobre et tempérant , ce prince ne touchoit qu'aux mets les plus communs de sa table. Il en attribuoit la cause à l'aversion qu'il disoit avoir conçue pour toute autre nourriture. Comme il ne buvoit que de l'eau , il se la faisoit servir dans une coupe d'or que l'on avoit couverte. Cette pratique , qu'on pouvoit regarder comme une suite de son attention à veiller à la conservation de ses jours , étoit un voile ingénieux qui déroboit à la vue de ses courtisans la qualité de la liqueur qu'on lui présentait.

168. On croit qu'il donna la naissance à l'abbaye de Penpon. Elle fut long-temps sous la dépendance de celle de Gael. Le saint roi en est actuellement le patron ; dans un acte que Josce , archevêque de Tours , dressa l'an 1163 , on l'appelle *l'abbaye de Saint Judicael* (1).

169. Ce prince , qui aimoit à vivre loin du tumulte , habitoit ordinairement quelqu'un de ses châteaux du Porhoet. Ceux qui , dans le dessein de se perfectionner dans l'exercice des conseils de la religion , venoient se retirer dans cette vaste forêt , recevoient de lui tous les secours dont ils avoient besoin. Elocou , qu'une piété édifiante caractérisoit , s'établait sur un ruisseau qu'on nommoit Doueff (2) ; mais , bientôt après , le désir d'une vie plus cachée lui fit abandonner sa cellule. Il alla continuer la vie d'anachorète à Mur (3) , où il finit ses jours en odeur de sainteté. On a élevé sur son tombeau une chapelle qui est maintenant succursale de la paroisse du Mur (4).

(1) D. Lobineau , Vies des SS. de Bret.

(2) *Dou*, arrêtée ; *eff*, eau : eau arrêtée. Le Doueff portoit encore le nom de *Doma*. *Dom*, arrêtée ; *a*, eau. C'est en suspendant le cours des eaux , qu'on fait les étangs. Ainsi *Doueff* et *Doma* peuvent signifier *étang*. On connoît

encore de nos jours dans le Porhoet , l'Etang-au-Duc. C'est auprès de cet étang qu'Elocou se fixa ; nous en verrons bientôt la preuve.

(3) *Mur*, élévation. Le *Mur* est sur une hauteur.

(4) Elocou a été ainsi appelé d'*el*, grand ,

170. L'hermitage qu'Elocau avoit quitté, ne tarda pas à être occupé par une personne aussi sainte. Le lieu de sa naissance étoit probablement le Bro-Erech, dans le territoire de Vennes. Son origine étoit noble; au mérite de ses ancêtres, il joignoit des qualités qu'il ne devoit qu'à lui-même.

Patient dans les adversités, humble dans la prospérité, attentif à aller au-devant des besoins des autres, au-dessus des événemens, lorsqu'il s'agissoit des intérêts de Dieu et de ceux du prochain, doux envers ses semblables, et toujours dur à lui-même, jamais il ne s'étoit écarté du plan de vie qu'il avoit embrassé. Tel étoit cet homme religieux, lorsqu'il fut présenté à Judicael.

Le bâtiment d'Elocau n'avoit encore souffert aucun changement. Les meubles, qu'il y avoit laissés, étoient des présens du pieux roi : quand on n'aspire qu'après le ciel, on retrouve par tout le nécessaire. Judicael s'empressa de donner au nouveau solitaire cette demeure avec ses dépendances. Cet étranger y suivit le même genre de vie que son prédécesseur. Il la sanctifia, ainsi que le terrain voisin, par ses discours, par ses exemples et par des miracles.

Le temps qu'il passa dans son réduit fut de longue durée; sa récompense dans le ciel n'en a été que plus grande. La mort avoit été toujours devant ses yeux : chaque jour elle faisoit l'un des objets de ses méditations. Plusieurs années avant son décès, il avoit préparé son tombeau; ce n'étoit autre chose qu'une pierre qu'il avoit fait creuser; on rapporte qu'il l'avoit fait venir de Bro-Erech. Les voisins de ce solitaire lui donnèrent le nom de Leri; ce qui nous rappelle le canton qu'il habitoit (1).

La mort de ce reclus, qui fut précieuse devant Dieu, donna lieu à son triomphe sur la terre. Ses obsèques se firent avec beaucoup d'appareil : c'étoit un hommage que l'on rendoit à sa vie pénitente, et un tribut que la reconnaissance payoit à ses services. Les miracles, dont le Tout-Puisant honora ses reliques, le firent placer au nombre des saints, et le canton qu'il avoit illustré par sa présence, le prit pour son patron (2).

171. Ces deux saints ne furent pas les seuls à s'attirer la considération

et de *cau*, saint. On le connoît dans la paroisse du Mur, sous les noms d'*Elouan* et de *Guen*. *El*, grand; *wan*, qu'on prononce *ouan*, saint : grand saint; *guen*, le saint.

(1) Le nom qui est resté à saint Leri vient de *le*, au-dessus, et de *ri*, ruisseau. Ce qui veut dire : homme qui demeure au-dessus d'un

ruisseau. Leri s'est aussi appelé *Laurus* ou plutôt *Lorus*. *Lor*, au-dessus; *us*, eau. La paroisse qu'on appelle *Saint-Leri*, et où cet anachorète a fini ses jours, est au-dessus du ruisseau qui va former l'Etang-au-Duc.

(2) D. Lobineau, Vies des SS. de Bretagne.

de Judicael. Un cénobite, célèbre par sa piété et par sa science, avoit fondé en Bretagne un monastère ; le lieu où cette maison étoit établie, étoit probablement dans le Porhoet. Cet abbé y éleva une école fameuse à laquelle il présidoit. Dans cet exercice, il acquit la réputation d'un habile maître, ou de *Maelmon*, pour parler le langage de son temps (1). Ce n'étoit pas seulement à ses religieux qu'il donnoit des leçons : l'éducation de la jeune noblesse et même celle des princes lui étoit confiée. Sa communauté se fit gloire de porter son nom. On l'appeloit *Lan-Maelmon* (2).

Né pour éclairer les esprits, il ne se crut pas moins fait pour secourir l'humanité. Une compassion stérile ne nous acquitte pas envers elle, lorsque nous pouvons la soutenir dans sa faiblesse. Ce charitable abbé construisit un hôpital où les pauvres et les infirmes trouvèrent un asile. L'emplacement de cette maison portoit le nom de Talredau, qui lui devint commun (3).

Après la mort de saint Enogat, Maelmon fut appelé à la conduite de l'évêché d'Alet. Il est plus facile de se représenter que de décrire les actions de ce pontife. Il n'est rien que ne puisse entreprendre un zèle éclairé.

Judicael connut le mérite de ce grand évêque : il ne faisoit rien d'important que d'après son avis. Les mêmes vues du bien public les lièrent étroitement. On raconte entr'autres choses que, comme les deux serviteurs de Dieu étoient un jour à Talredau pour y pratiquer dans le secret l'abstinence et les macérations, pour s'y rapprocher davantage de Dieu, en s'éloignant des hommes, une lumière surnaturelle les ravit hors d'eux-mêmes et leur fit apercevoir les cieux ouverts et les chœurs des anges. C'est du moins une preuve de la persuasion où l'on étoit de leur éminente sainteté (4). Quelques-uns ont placé Maelmon au nombre des bienheureux ; leur autorité n'est pas assez forte pour devoir y déférer. Ce que nous pouvons dire de certain à cet égard, c'est qu'il ne reste dans l'église d'Alet aucune trace du culte de cet évêque, quoique d'ailleurs il ait si bien mérité de son diocèse.

(1) *Mael*, maître ; *mon*, grand.

(2) *Lan*, monastère : monastère du grand maître.

(3) *Tale*, rivière ; *red*, auprès ; *auc*, habitation : habitation auprès d'une rivière. Il est probable que Talredau n'est pas différent de [Talensac ou] Talansac ; ce sont du moins deux noms qui signifient la même chose. *Tale*, rivière ; *an*, auprès ; *sa* ou *a*, particule paragogique ; *ac*,

habitation. Talredau a encore porté le nom d'*Orchei pagus*. Or, rivière ; chai, habitation : habitation sur une rivière. Maelmon avoit plus d'un motif de visiter souvent l'hôpital de Talansac, et il pouvoit y joindre Judicael qui faisoit sa demeure ordinaire dans le Porhoet.

(4) D. Lobineau, Vies des SS. de Bretag. ; D. Mabill., in Act. SS. Ord. S. Bened. sæculo secundo.

172. Cependant Judicael, au milieu de ses bonnes œuvres, n'avoit pas la conscience tranquille. Plus d'une fois il trembla en réfléchissant sur ces paroles terribles de la Vérité suprême : « Celui-là n'est pas digne de » moi, qui regarde derrière lui, après avoir mis la main à la charrue. » Les grands biens qu'il procuroit à son royaume ne lui rendoient pas la paix de l'âme; l'amour de ses sujets ne lui répondoit point de celui de Dieu. L'éclat du diadème avoit d'abord ébloui ses yeux; mais, rendu une fois à lui-même, il ne pouvoit se dissimuler quelle étoit la nature du contrat qu'il avoit fait dans le cloître; les canons de l'Eglise s'expliquoient assez clairement sur cette matière : la bonne foi y trouvoit difficilement une exception en sa faveur. On perd, par une seule faute, le mérite de ce qu'on fait de bien. Jamais on n'achettera, par sa régularité à s'acquitter d'une grande partie de ses devoirs, la liberté d'agir contre quelques autres. L'amour de l'ordre embrasse également et sans distinction toutes nos obligations.

173. Dans cette perplexité, Judicael consulta un vertueux abbé que l'on nommoit Carot (1). Ce religieux avoit probablement remplacé Maelmon dans la conduite du monastère de cet évêque. L'observance régulière se soutenoit toujours avec édification dans cette communauté, et les études continuoient d'y être florissantes. Le judicieux abbé trouva sa réponse dans les constitutions de l'Eglise : il osa dire au prince qu'il ne pouvoit s'empêcher de renoncer à la couronne, et lui conseilla de la céder à Judoc, l'un de ses frères.

La vérité, quelque opposée qu'elle fût à la cupidité, triompha dans ce moment. Le désintéressement, qui marche à ses côtés, avoit été son interprète. Judicael convaincu, ne pensa plus qu'à sa retraite. C'est ainsi que la miséricorde de Dieu qui veilloit sur lui durant sa désertion, le rappela à son devoir.

174. Judoc avoit été élevé à Lan-Maelmon; ses talens étoient connus de Carot. Judicael lui annonça bientôt les grandes vues qu'il avoit sur sa personne. C'étoit oublier ses propres enfans (car il avoit contracté un mariage fécond), pour ne s'occuper que du bonheur de ses sujets (2).

(1) *Car, chef; ot, excellent: excellent chef.*

(2) D. Morice dit, dans son Histoire de Bretagne, que Judicael ne vouloit donner à Judoc que la régence de ses états. Voici comment s'exprime à ce sujet la vie de ce dernier saint : « Qui (Caroth) mox saluberrimis eum (Judicaelem) monitis hortatus est regnum di-

» mittere seculare, sibique fratrem esse Ju-
» docum nomine, qui illud regere benè pos-
» set, indicavit; decretum est igitur à præ-
» fato rege Judicael, ut frater ejus regnum
» suscipere deberet idem. Sed hoc benedictus
» Dei Judocus minimè assentiens, inducias
» octo dierum poposcit, aliud scilicet interim

175. On vit alors entre deux frères une espèce de combat, dont l'antiquité n'avoit point encore fourni d'exemple. L'empressement qu'avoit l'un de descendre du trône, fut le même dans l'autre pour ne pas y monter. Comme Judoc ne pouvoit sortir victorieux de cet assaut que par la retraite, il demanda huit jours pour délibérer. Aussitôt il se rend à Lan-Maelmon pour aviser à ce qu'il avoit à faire. Ce monastère avoit éclairé son enfance; il comptoit y trouver de nouveaux secours; ce fut principalement dans le Père des lumières qu'il mit sa confiance; ses prières ferventes furent exaucées.

176. Onze pèlerins passèrent à Lan-Maelmon et y dirent qu'ils alloient à Rome. Le prince, qui veut cacher ses démarches, s'arme d'un bâton, prend des tablettes et joint en secret ces étrangers dans leur route. Lorsqu'ils furent arrivés au Coesnon, ils le passèrent promptement. Judoc, qui n'étoit plus sur les terres de son frère, crut pouvoir disposer de sa personne. Pour se fermer l'entrée au trône de Bretagne, il se fit couper les cheveux par ses compagnons, et prit de leurs mains la tonsure cléricale (1).

177. La fuite de Judoc et son renoncement au monde déconcertèrent les projets de Judicael; mais rien ne le fit changer de résolution. Son sacrifice ne fut que différé. Ce retardement donna lieu à une action d'autant plus héroïque de sa part qu'il voulut la cacher. Comme il étoit un soir sur le bord d'une petite rivière que la pluie du jour précédent avoit

» magis eligere disponens. » Nous voyons dans ces termes une volonté constante de faire passer la couronne à Judoc. On assure d'abord à Judicael que Judoc a les qualités nécessaires pour bien gouverner le royaume, Judicael étoit décidé de renoncer à la royauté, d'après le conseil qu'on lui en avoit donné. (*Regnum dimittere.*) Son intention étoit d'en investir Judoc. (*Decretum... à Judicael ut frater ejus regnum suscipere deberet idem.*) Le terme *idem* paroît supposer qu'il vouloit donner à son frère tout ce qu'il alloit quitter. Judoc le comprenoit ainsi, puisque, pour faire cesser toute poursuite, il se fit couper les cheveux; par là, il renonçoit publiquement à la couronne.

(1) L'usage où étoient les laïques de donner quelquefois la tonsure cléricale, subsistoit encore au dixième siècle. Letald, dans son Histoire des miracles de saint Maximin, pre-

mier abbé de Mici, parle d'un religieux nommé Simon à qui un laïque avoit conféré la tonsure. « Venerabilis Simon, dit-il, à laïco » quidem tonsuratus, sed modestiæ et gravita- » tis moribus non improbabiler adornatus. » Si ce texte prouve la certitude de notre proposition, il prouve aussi qu'on ne voyoit plus de bon œil cette pratique. Au reste, la tonsure que donnoient les laïques n'étoit pas jointe aux ordres que nous appelons mineurs. Les prêtres pouvoient, au dixième siècle, d'après la permission de l'évêque, donner la tonsure. Rathier, évêque de Verone, l'assure dans son Instruction à ses prêtres. « Clericum » nemo vestrum sine licentia faciat nostra. » Gilbert, évêque de Lénia, dans sa lettre écrite aux évêques d'Irlande vers l'an 1090, dépose la même chose. « In absentia episcopi presby- » ter potest benedicere coronam clerici et ve- » lum viduæ. »

grossie , un lépreux , arrêté par cet obstacle , implora , avec des cris lamentables , le secours des seigneurs de sa suite. Tous franchirent le passage , sans faire attention à ce malheureux. Le sensible Judicael donna un libre cours à sa charité. La maladie contagieuse dont cet homme est affligé ne le rebute point ; il l'embrasse tendrement , le fait monter devant lui sur son cheval , et , dans cette attitude , il traverse la rivière ; l'imagination trop sensuelle ne souffre qu'avec peine cette peinture , tandis qu'elle charme le chrétien. La religion , qui perfectionne la nature , éleva Judicael au-dessus de lui-même. C'est un frère , un membre de Jésus-Christ , un héritier du ciel , à qui il prête une main charitable. La gratitude publia ce bienfait : bientôt il fut connu de tous les Bretons.

178. Plus Judicael se rendoit cher à son peuple , plus sa retraite leur fit verser de larmes. L'exemple de Judoc le pressoit de rentrer dans le cloître. Tandis que tout avoit concouru à placer ce jeune prince sur le trône , lui seul l'avoit envisagé avec effroi : il n'avoit trouvé de salut que dans la fuite. Judicael , dans l'esprit duquel ont passé les vues de ce sage , a un motif de plus pour abdiquer.

Winnoc (1) étoit , après Judoc , celui de ses frères qui paroissoit le plus digne du trône. Dès sa plus tendre jeunesse , il étoit consommé dans la science des saints. Sa vie étoit d'autant plus admirable , qu'elle n'avoit rien de terrestre. Sous la livrée du siècle , il faisoit briller les vertus d'un héros chrétien. Les honneurs qu'on rendoit à sa naissance lui sembloient être les fruits de l'adulation : par tout il ne voyoit que des semblables. S'il élevoit les yeux vers le diadème , il étoit saisi de frémissement , parce qu'il n'en considéroit que le fardeau. La Bretagne remarquoit , avec une nouvelle surprise , que ce prince se regardoit comme étranger à la cour de ses pères. Déjà , à l'exemple d'Abraham , et à celui que Judoc venoit de lui donner , il n'aspiroit qu'à se dépouiller de sa grandeur (2). Avec de pareilles dispositions , il n'eût pas été prudent de lui offrir les rênes de l'état. Judicael l'eût obligé par là à s'expatrier , et eût privé son royaume de l'un de ses plus fermes appuis. Dans ces circonstances , il laisse sa couronne à son fils aîné , charge Rivalon de la régence , et rentre dans le monastère de Gael , pour y finir ses jours (3).

179. Cependant Judoc , qui suivoit ses pèlerins , s'étoit rendu à Avran-

(1) Ou *Winnoc*. Voyez ci-dessus , n° 115 , p. 58. a. V.

(2) Vita S. Winnoci , apud Mabillon. , in Actis SS. Ord. S. Bened. sæculo 3. parte 1 ; Surius ad diem 6 novembris.

(3) Vie manuscrite de S. Judicael ; D. Lobineau , Vies des SS. de Bret. ; Vita S. Judoci in Actis SS. Ord. S. Bened. apud Mabillonium ; Surius in vita S. Turiavi.

[An 642 , au plus tard.] — Omission. a. V.

ches ; après y avoir séjourné les uns et les autres , ils allèrent à Chartres (1), ensuite à Paris , où ils s'arrêtèrent quelques jours ; au lieu de prendre le chemin de Rome , comme ils l'avoient projeté d'abord , ils suivirent une autre route : leurs pas se dirigèrent vers Amiens. Comme le prince n'avoit d'autre désir que de servir Dieu dans toute l'étendue de son âme , en quelque lieu que ce pût être , pourvu qu'il y restât inconnu , il continua d'accompagner ces voyageurs.

D'Amiens , ils tirèrent vers le nord ; après avoir passé la rivière d'Autie (2), ils parvinrent à un lieu que l'on nommoit la ville Saint-Pierre. C'étoit là qu'habitoit le duc de Ponthieu (3) ; on l'appeloit Haimon (4). Cette partie de la Basse-Picardie étoit encore couverte d'antiques forêts , qui servoient plutôt de repaire aux bêtes fauves que d'habitation à l'espèce humaine.

(1) Ptolémée donne à la ville de Chartres le nom d'*Autricum*. Cette dénomination lui vient d'*au* , rivière , et de *tric* ou *trig* , habitation : habitation sur une rivière. Chartres est sur l'Eure. Le mot *Eure* est également celtique. *Eur* ou *ur* , rivière. M. de Valois dit , dans sa Notice des Gaules , qu'*Autricum* a pris son nom d'*Autura* ou *Audura* que l'Eure porte , et qu'on trouve dans des chroniques et des vies de saints. L'ignorance du celtique a fait tomber ce savant dans l'erreur à cet égard. Le mot *Autricum* a un sens bien différent de celui d'*Autura* ou *Audura*. L'Eure prend sa source dans le Perche ; cette contrée s'est d'abord appelée *Pertwig* , d'où l'on a fait *Pertic*. *Perth* , belle ; *wig* , forêt ; ce qui signifie : belle forêt. Ce qui prouve que le Perche n'étoit originairement qu'une forêt. Les auteurs , qui ont écrit sur ce pays , ont reconnu cette vérité , en l'appelant *Perticus Saltus* ; ils ont eu seulement tort d'ajouter le mot *Saltus* , puisque celui de *Pertic* le renfermoit ; on connoît de là qu'ils écrivoient dans un temps où la langue de leurs pères n'étoit plus familière. La ville de Mortagne a été prise sur le terrain de cette forêt. *Mawr* , grande ; *tan* , forêt : lieu où se trouve une grande forêt. Le nom de *Moritania* , qu'on lui donne , est exactement le même que celui de Mortagne , et désigne la même chose. Bellesme étoit également au milieu d'une forêt. *Bel* , grande ; *lem* , forêt. A la lettre : grande forêt. C'est cette vaste forêt qui a donné le nom à *Audura* ou *Autura*. *Au* , rivière ; *dur* ou *tur* , chêne : rivière environnée de chênes.

(2) *Au* , rivière ; *ti* ou *si* , forêt : rivière de la forêt. Dans la vie de saint Judoc , l'Autie porte le nom d'*Alteia* , le même dans le fond que celui d'Autie. *Ald* , rivière ; *te* ou *hai* , forêt. Le même nom se retrouve dans le livre manuscrit des Miracles de saint Vandregisile , et dans la Chronique de Centule , par le moine Harjulf. L'Autie prend sa source aux confins de la Picardie et de l'Artois , à Coignin. *Coet* , forêt ; *in* , belle : belle forêt.

(3) La vie de saint Judoc , qu'on lit dans Surius , porte ce qui suit : « Ad Pontini (Judocus) festinavit confinia , quæ antiquis plenæ nemoribus , deserta erant et invia et ab hominum cohabitatione remota , bestiis solummodò feris et avibus habitabilia. » Le terme *Pontinus* nous fait aussi connoître que le Ponthieu n'étoit qu'une forêt. *Pont* , pays bas ; *tin* , forêt : pays bas rempli de forêts. La vie du même saint Judoc , qui se voit au second siècle des Actes des SS. Bénédictins de D. Mabillon , appelle le Ponthieu *pagus Pontivus*. Le mot *Pontivus* ne diffère pas , quant à la signification , du terme *Pontinus*. *Pont* , pays bas ; *ti* ou *di* , forêt. La terminaison de ces deux mots est latine , comme celle de bien d'autres , et conséquemment indifférente.

(4) *Hai* , forêt ; *mon* , chef : chef préposé à la garde d'une forêt. Tel étoit le principal emploi de ce duc. Nous avons vu ci-devant que les rois de France avoient alors des forêtiers. Leurs postes n'étoient que bénéficiaires , c'est-à-dire , seulement à vie.

180. Haimon étoit un seigneur aussi charitable que puissant. Il reçut ces étrangers avec tous les égards qu'ils méritoient. Pendant trois jours, il eut les yeux levés sur chacun d'eux. Judoc lui parut bientôt infiniment au-dessus des autres. Les grâces que la jeunesse avoit d'abord répandues sur son front, respiroient encore et prévenoient en sa faveur. L'ingénuité, la candeur, la piété, un air noble et aisé, lui attachèrent le cœur du duc. Les onze pèlerins se retirèrent chargés de présents; le prince, importuné par Haimon, ne put se refuser à ses instances : il demeura auprès de lui, en attendant que le ciel, qu'il regardoit comme son unique patrie, lui imposât une couronne moins fragile que celle qu'il avoit refusée.

181. Le duc, qui admiroit les dons de la grâce céleste qui brilloit dans Judoc, et la science des saints qu'il avoit en partage, l'engagea à recevoir les ordres sacrés. Ce seigneur considéroit les avantages que la religion en tireroit, lorsqu'à ses bons exemples, il joindroit l'autorité du ministère ecclésiastique. Son dessein étoit de le mettre à la tête de la chapelle de son château. Aussi, à peine fut-il promu au sacerdoce, que cet emploi lui fut confié. Ce poste important et dangereux, où la prudence, la piété, le zèle et le désintéressement sont si nécessaires pour la conduite des âmes, fut entre ses mains une source de bénédictions. Il le remplit avec l'applaudissement qu'on avoit espéré de ses talens et de ses vertus. La considération dont il jouit auprès de Haimon fut si grande, que ce seigneur voulut qu'il servit de parrain à un fils que Dieu lui donna.

182. Après avoir passé sept ans à servir le public chez Haimon, Judoc le supplia de lui permettre de se retirer dans quelque solitude. Quelque nécessaire que fût à sa maison ce pieux ministre, le duc en fit un sacrifice à Dieu. La seule grâce qu'il lui demanda, fut de ne pas s'éloigner des terres de sa dépendance.

Judoc alla se confiner dans une espèce d'île qui étoit formée par l'Autie (1). Ce reclus y forma un disciple. Le nom d'Wrmar, que celui-ci porta, nous découvre ses vertus (2). Le maître et l'élève se donnèrent chacun une cellule, et, tout auprès, ils dressèrent un oratoire. Tous

(1) Cet endroit se nommoit alors *Brahic*, terme celtique qui veut dire : lieu fangeux. Comme *Brahic* étoit environné des eaux de l'Autie, et qu'elles y débordoient de temps à autre, on conçoit que ce devoit être une espèce de marais. *Brahic* a été aussi appelé *Ra-*

dic. Rad, rivière; ic, lieu : lieu sur le bord d'une rivière. On l'appelle maintenant Rai. Re. rivière; ai, habitation : habitation sur le bord d'une rivière.

(2) *Wr, homme; mar, grand : grand homme.*

deux vivoient du travail de leurs mains ; ils en nourrissoient même fort souvent les pauvres.

183. Le fait que nous allons rapporter fera connoître quelle étoit l'étendue de la charité de Judoc. Il vint un matin à sa chaumière un mendiant qui lui demanda l'aumône ; le saint n'avoit alors qu'un pain qui lui étoit nécessaire pour sa réfection et pour celle de son disciple. Sur-le-champ et sans hésiter, il lui en fit donner la moitié. Wrmar, qui n'avoit fait cette distribution qu'avec répugnance, parce qu'elle l'exposoit à rester sans aliment, eut ordre de partager en deux portions cette moitié, et d'en délivrer une à un second pauvre qui s'offrit quelques heures après. Les représentations qu'il fit furent inutiles : il fallut obéir. Un troisième mendiant déconcerta le disciple, lorsqu'il fut question de lui donner ce quart de pain ; alors il se répandit en murmure. « Quand l'heure » de manger sera venue, dit-il, je ne trouverai plus rien. » Un quatrième pauvre qui survint, les mit à la dernière épreuve. Judoc enjoignit à Wrmar de lui céder ce qui restoit de pain. En même temps, il lui fit avec douceur une sage remontrance sur son peu de foi, et tâcha de le convaincre que sa confiance dans celui qui a soin de tout ne seroit pas vaine. Le disciple fut enfin persuadé ; il s'abandonna sans réserve à la providence de Dieu. Quatre nacelles passèrent après midi devant les cellules des reclus ; des personnes de piété, qui avoient coutume d'aller au-devant de leurs besoins, les avoient fait charger pour eux des provisions de toute espèce. C'est ainsi que celui qui tient en main la marche du cœur de l'homme, et qui, sans qu'on pénètre ses ressorts, n'en dirige pas moins les causes secondes, récompensa l'amour que Judoc portoit à ceux que le Christ regarde comme ses membres. La foi d'Wrmar en fut plus vive, et sa déférence pour son maître ne connut plus d'obstacles (1).

184. Léobard, évêque de Nantes, n'étoit plus depuis plusieurs années ; Serapius ou Salapius l'avoit remplacé au moins dès l'an 631 ; il souscrivit l'acte de la fondation du monastère de Solignac, avec Modégisile de Tours, Hildegair de Sens, Adeodat de Macon, Chanoald de Laon, et Maurin de Beauvais. Cet acte est daté du 22 novembre, et de la dixième année de Dagobert, ce qui répond à l'an 631 (2). Les religieux devoient être en

(1) D. Lobineau, *Vies des Saints de Bret.* ; Baillet ; D. Mabillon, in *Actis SS. Ord. S. Bened.*, sæculo secundo.

(2) Clotaire avoit associé, l'an 622, son fils

Dagobert, au royaume. Selon les savants auteurs de l'Art de vérifier les dates, le commencement du règne de Dagobert doit se prendre de la fin de cette année. La dixième année de son règne étoit donc l'an 631.

ce temps d'une utilité bien reconnue ; les termes dont se servit saint Eloi pour obtenir de Dagobert la terre de Solignac , en sont la preuve. « Donnez-la-moi , lui dit-il , mon prince , afin que j'en fasse une échelle » par laquelle vous et moi nous méritions de monter au ciel. »

185. Serapius députa Chaddon (1), son archidiacre , au concile de Challon (2) sur Saone , vers l'an 650. Duriotere , évêque de Rennes , y envoya aussi Bertulfe , abbé de Saint Melaine , qui jouissoit d'une grande considération (3).

186. Les canons de ce concile sont au nombre de vingt. Ceux qui méritent le plus notre attention sont ceux qui suivent :

Le cinquième défend aux laïques de se charger de l'administration des biens des paroisses , ni du gouvernement des paroisses mêmes. L'abus que l'on réforme ici étoit poussé si loin , qu'il n'étoit pas rare de voir des laïques qui faisoient les fonctions d'archiprêtres.

Le sixième déclare homicides des pauvres ceux qui s'emparent des biens de quelque église que ce soit , avant que le juge ait prononcé.

Le septième défend aux évêques , aux archidiacres et à toute autre personne , de rien prendre des biens d'une paroisse , d'un hôpital ou d'un monastère , après la mort du prêtre , ou de l'abbé qui en avoit le gouvernement.

Le huitième est conçu en ces termes : « Pour la pénitence des péchés , » qui a la vertu de guérir les plaies de l'âme , nous la croyons utile aux » hommes ; tous les évêques , d'un commun consentement , jugent que » les prêtres , ayant reçu la confession des pénitens , doivent leur im- » poser la pénitence. »

Le dixième ordonne que l'évêque soit élu par les comprouvinciaux , par le clergé et par les citoyens de la ville , sans quoi son ordination sera nulle.

(1) Chaddon , dans sa souscription au concile de Challon , prend le nom de *Chagnoal-dus*. *Cag* , bras ; *noal* , illustre. Les archidiacres étoient aux évêques ce que les bras sont au corps.

(2) Challon tire son nom de *Cal* , qu'on prononce *chal* , bateau , navire , et de *lon* , rempli : lieu où beaucoup de navires se rassemblent. Challon est connu par les anciens le plus souvent sous les noms de *Cabilonum* , *Cabillonum* et *Cabilonnum*. *Caubill* , bateau ; *lon* , rempli : lieu où se rassemblent beaucoup de bateaux.

Jules-César dit que les Romains venoient commercer à Challon ; Eutrope rapporte qu'il y avoit un port en cette ville ; Eumene en fait mention dans le panégyrique de Constantin : « à *Cobillonensi portu navigia provideras*. » Selon la Notice de l'Empire , les Romains y entretenoient une flotte sous les ordres d'un commandant : « *Præfectus classis Araricæ Ca-* » *balloduno*. » Le port de Challon étoit donc ordinairement rempli de barques : il n'est pas étonnant que cette ville ait pris de là son nom.

(3) *Ber* , chef ; *tul* ou *ul* , grand : grand chef.

Le onzième défend aux juges laïques, sous peine d'excommunication, d'aller dans les paroisses de la campagne et dans les monastères pour y faire des visites, comme les évêques, au mépris des anciens usages, et de contraindre les clercs et les abbés de leur préparer des repas ou des logemens, à moins qu'ils n'y soient invités par l'archiprêtre du lieu ou par l'abbé.

Le quatorzième regarde les plaintes portées au concile contre les seigneurs laïques, lesquels, ayant des oratoires dans leurs maisons de campagne, trouvoient mauvais que l'évêque eût l'inspection sur la conduite des clercs et sur les revenus de ces oratoires, et qui ne souffroient pas que les clercs en fussent corrigés par les archidiares. Le concile déclare que c'est à l'évêque à ordonner ces clercs, et à veiller à ce que les revenus soient employés à desservir ces oratoires et à y faire l'office.

Le quinzième défend, sous peine d'excommunication, aux abbés, aux moines et aux procureurs des monastères, de se faire protéger par des laïques et d'aller à la cour sans la permission de leur évêque.

Le dix-septième menace d'excommunication tout séculier qui excitera du tumulte ou qui tirera l'épée dans l'église ou le parvis, pour blesser ou tuer quelqu'un.

Le dix-huitième renouvelle les anciens canons, qui défendent de scier les blés, de les enlever, de labourer la terre, ou de faire tout autre travail champêtre les jours de dimanche.

Le dix-neuvième défend, sous peine d'excommunication, aux femmes qui se trouvent à la dédicace des églises ou aux fêtes des martyrs, de danser dans les portiques et dans le parvis de l'église, ou d'y chanter des chansons, au lieu de prier ou d'écouter le clergé psalmodier (1).

187. L'ordre que saint Menou entretenoit dans son diocèse, lui permit d'entreprendre le pèlerinage de Rome. Des ecclésiastiques, qui avoient la crainte du Seigneur devant les yeux, l'accompagnèrent. L'esprit de religion fut le guide des uns et des autres. A son entrée dans Rome, le pieux évêque de Quimper guérit un paralytique; le moyen qu'il employa fut le signe de la croix. Cet acte de bienfaisance, qui annonçoit son crédit auprès de Dieu, lui acquit dans cette ville beaucoup de considération.

188. A son retour, comme il passoit par le diocèse de Bourges (2), il

(1) Sirmond, Concil. Galliæ, t. 1.

(2) Jules-César a connu Bourges sous le nom d'*Avaricum*. Cette ville est au confluent de l'Eure et de l'Auron ou Oron. *Avar* ou

aver, confluent; *ic*, habitation: habitation auprès d'un confluent. *Eur* est un nom générique de rivière, qui est devenu propre de celle-ci; les anciens l'avoient appelée *Avara*, d'*avar*,

s'arrêta dans un lieu qu'on nommoit Mailly (1), sur le ruisseau la Rose (2), à deux lieues de Bourbon-l'Archambaud (3). Il y tomba malade. On assure que, dès le commencement de son indisposition, il prédit à ses ecclésiastiques que sa dernière heure approchoit. Convaincu plus que jamais de la nécessité d'assurer sa vocation à la gloire éternelle, par de bonnes œuvres, il exhorta ses chers voyageurs à marcher jusqu'à la fin dans la route qu'il leur avoit montrée. Après s'être muni du sacré viatique du corps et du sang de Jésus-Christ, son âme se sépara de la matière; la foi, l'espérance et la charité la soutinrent à ce passage. Cette dernière vertu, qui ne finira jamais, la conduisit au ciel et fixa pour toujours son bonheur. La mort de ce prédestiné arriva le 12 de juillet.

189. Sur son tombeau on bâtit une église, dont une communauté de religieux fit le service. Les reliques de ce saint furent levées de terre, à

confluent, parce qu'elle reçoit l'Oron auprès du lieu qu'ils habitoient. L'Oron est ainsi nommé d'*or*, rivière, et d'*on*, terminaison indifférente. L'Eure se charge, auprès de Bourges, de plusieurs autres rivières, avec lesquelles elle va se perdre dans le Cher à Vierzon. Guillaume le Breton, dans Philippide, l'appelle *Carus*, et lui donne l'épithète de *Nitidus. Car, beau, pur*.

Les *Bituriges*, ainsi que l'ont fait la plupart des autres peuples, ont donné leur nom à leur ville principale. Le pays qu'ils habitoient a toujours abondé en moutons. C'est de là que les *Bituriges* se sont ainsi appelés. *Beut*, en composition, *but*, moutons; *ric*, riche: peuple riche en moutons.

Tite-Live, l. 5, sect. 34, fait remonter l'époque de la puissance des *Bituriges* jusqu'au temps où le premier des Tarquins régnoit à Rome, c'est-à-dire, vers l'an 615 avant Jésus-Christ. « *Prisco Tarquinio regnante*, dit-il, » *Celtarum, quæ pars Galliæ tertia est, penes* » *Bituriges summa imperii erat. Hi regem Cel-* » *tico dabant.* » Cet historien ajoute qu'Ambigat, qui régnoit sur les Celtes, donna à ses neveux, Bellovèse et Sigovèse, le commandement d'une multitude de Gaulois qui étoit rassemblée de différens peuples, et qui passa les Alpes et le Rhin, pour s'établir en Italie et dans la Germanie. Les pères avoient été les premiers rois que les Celtes eussent connus;

Ambigat retraça l'image de leur empire. *Am, très; big, tendre; at, père: père très-tendre.* Bellovèse et Sigovèse étoient capables de tout entreprendre par leur bravoure. *Bell, guerre; o, très; vais, courageux. Sig, chef; o, très; vais, courageux.* Dans ces circonstances, les *Veneti* allèrent former les établissemens, dont nous avons parlé aux pages 134 et 135 de notre premier volume (*). Les *Bituriges*, suivant que le disent Strabon, Pline et Ptolémée, ont eu le surnom de *Cubi*. On devoit le leur donner, parce qu'ils étoient à la tête de l'association dont nous venons de parler. *Cub* ou *cwm*, union, jonction. Du temps de Jules-César, les *Bituriges* n'avoient plus la même supériorité dans la Celtique; ils étoient, comme le dit cet historien, sous la protection des *Ædui*. « *Æ-* » *duorum in fide.* » Ces *Ædui* étoient ainsi appelés, parce qu'ils portoient des casques élevés. « *Heduos fratres celo capita alta ferentes.* » *Hed, casque; uh, élevé. Heduhi: peuple qui porte des casques élevés.*

(1) Dans les Actes de saint Menou, Mailly se nomme *Maliacum*. Ce terme a pour racine *mal*, bord; *i*, rivière, et *ac*, habitation. Ce qui se rend par: habitation sur le bord d'une rivière.

(2) *Ro*, rivière. *Ro*, terme appellatif, est devenu propre de la Rose.

(3) Bourbon est renommé par ses eaux chaudes. *Ber* ou *bur*, chaude; *bon* ou *von*, fontaine: fontaine chaude.

(*) Ci-dessus, Introduction, n° 118, p. 50. a. V.

la fin du dixième siècle , par Dagobert , archevêque de Bourges. Le monastère portoit alors , comme à présent , le nom de Saint Menou ; mais il avoit passé à des religieuses de l'ordre de Saint Benoît. Une dame , qu'on appelloit Adalgasie , en étoit abbesse. Le tombeau du saint évêque est derrière le grand-autel de l'église de cette communauté (1).

La vénération profonde que l'on conserve dans un pays étranger pour le saint pasteur de Quimper , est bien propre à rappeler sa mémoire parmi son ancien peuple , et à piquer de nouveau sa reconnaissance. S'il n'a pas l'avantage de posséder ses glorieuses dépouilles , il peut se flatter de posséder son cœur. L'affection que ce père tendre a eu durant sa vie pour ses ouailles répond de celle qu'il leur porte dans le ciel. Il présente sans cesse ses prières à Dieu pour le salut de la portion de son troupeau qui combat encore sur la terre.

189. Turien , comme saint Menou , fut conduit à l'épiscopat par les qualités qui font les vrais ministres. Tigerinomal , à qui la vieillesse ne permettoit plus de se livrer aux travaux de ses fonctions , le chargea , entr'autres , de la prédication. Les grands talens qu'il déploya dans cet exercice l'engagèrent à le faire son chorévêque ; les vœux du clergé , de la noblesse et du peuple portèrent bientôt Turien sur le siège de Tigerinomal. Cet évêque , qui avoit les mêmes désirs , le consacra lui-même et lui céda la place.

Tandis que ce vieillard se préparoit à une sainte mort , Turien , qui portoit seul le poids du diocèse , redoubla sa vigilance et son ardeur à servir Dieu et le prochain. Son humilité sembla être encore plus profonde ; ses jeûnes furent plus fréquens et ses veilles plus longues ; ses prières devinrent plus ferventes ; sa patience et sa charité dans son ministère n'eurent point de bornes.

192. Ce n'étoit pas sans des raisons solides que Judicael , en renonçant à la couronne , n'en avoit point honoré son frère Rivalon. Le caractère de ce prince étoit bien différent de celui de Judoc. Il ne chercha pas toujours à soutenir la religion , et ses passions eurent trop d'empire sur lui. Par des motifs qu'on ne nous a pas fait connoître , mais dont l'injustice étoit évidente , il brûla l'église et le monastère de Saint Moach , qui , comme nous l'avons dit ailleurs , étoit à sept lieues de la ville de Dol (2).

(1) Bollandistæ , t. 3^o , mensis julii ; Codex manuscriptus ecclesiæ S. Austregisili de Castro apud Labbeum in Bibliotheca manuscripta ; vetustissimum Breviarium ecclesiæ Bituri-

censis , ad diem 12 julii.

(2) « Pestifer quidam homo , ex primatibus » Britannîæ , Rivallo dicebatur , quoddam » monasterium in diœcesi B. Thuriavisi tum...

Les livres saints et les vases destinés aux autels furent la proie des flammes.

193. La nouvelle de ce sacrilège ne tarda pas à être portée au saint évêque. Il ne sait d'abord quel parti prendre. La puissance du criminel, qui n'a écouté que l'impiété, lui fait tout appréhender. Mais lorsqu'il se rappelle que Dieu n'abandonne point ses serviteurs, même au milieu des plus grands périls, sa confiance renait; il est fort par celui qui le soutient.

Dans l'ardeur de son zèle, il se met en route avec douze religieux, et se rend à pied chez Rivalon. Le lieu de son château se nommoit Lakafruth (1), et n'étoit pas éloigné de l'abbaye de Saint Moach. Le prince vit

» voracibus tradidit flammis. Distabat autem
» idem Cœnobium à Britannorum metropoli
» quasi millibus viginti... Non metuisti S.
» Moaki ecclesiam succendere.» (Vita S. Turiani apud Sur.) L'auteur de la vie de saint Turien fait venir du breton *rivall*, le nom de *Rivalon*, qui veut dire *méchant, rebelle*. « Ri-
» vallo dicebatur, quod rebellem significat et
» protervum. » Le légendaire étoit donc persuadé, comme nous, que les noms d'hommes étoient puisés dans la langue du pays, et qu'ils servoient à désigner leurs qualités dominantes. Nous n'approuvons pas pour cela l'étymologie qu'il donne au mot *Rivalon*. Si ce seigneur n'eût été célèbre que par ses crimes, Judicael, qui étoit la piété même, n'aurait eu garde de lui donner la régence de ses états. Ce qu'on remarque de plus mauvais dans *Rivalon*, c'est un penchant décidé à la colère; ses premiers mouvemens, si l'on ne cherche pas à les modérer, peuvent porter les coups les plus terribles. Mais on ne peut croire que ce prince fût endurci dans les forfaits. Ses remords à la vue de saint Turien, les satisfactions qu'il promet d'après ses remontrances et qu'il remplit dans le temps marqué, le respect profond qu'il ne cessa d'avoir pour lui dans la suite, font voir qu'il ne pécha que par faiblesse et qu'il ne se faisoit pas un divertissement de confondre le juste avec l'injuste. Le nom de *Rivalon* ne vient donc pas de la source que le légendaire nous a indiquée. Il paroît qu'on peut le tirer de *ri*, prince, et de *val* ou *bal*, puissant : prince puissant. Par là on connoît sa naissance et l'autorité dont il jouissoit en Bretagne. Il étoit à la lettre, *ex primatibus Britanniae*, puisqu'il

étoit issu de roi, frère de roi et régent de roi.

(1) Voici ce que porte à cet égard la vie de saint Turien. « *Thurianus, sumptis secum*
» *duodecim monachis, pedestri expeditione*
» *ad eum (Rivallonem) properare deliberat,*
» *quem residentem invenerunt in vico Laka-*
» *fruth dicto.* » Le terme *Lakafruth* est composé de *la*, éminence; de *cal*, forêt, et de *ffrwd*, rivière. Ce qui veut dire : éminence au milieu d'une forêt et sur le bord d'une rivière. M. l'abbé Gallet, dans ses Mémoires sur l'histoire de Bretagne, a lu *Lakalreith*, au lieu de *Lakafruth*. Mais ces deux mots ont exactement la même signification. *La*, éminence; *cal*, forêt; *red*, rivière. On ne peut mieux placer le château de *Rivalon* qu'entre les îles de Chosey et le Mont-Saint-Michel, sur les rives de ce bras de mer dont nous avons parlé ailleurs, d'après Fortunat, et qui séparoit la Bretagne de la Normandie. Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, prouve que Chosey et tout ce qu'on voit entre Cancale et Grandville étoient encore attachés au continent. En se rendant de la ville de Dol entre Chosey et le Mont-Saint-Michel, sur la direction des rivières de Normandie qui alloient se dégorger dans la mer au-delà de Chosey, on faisoit les sept lieues dont l'auteur de la vie de saint Turien fait mention. Aussi, à cette distance de Dol, on ne découvre, sur la terre ferme, de quelque côté que ce soit, aucun vestige de *Lakafruth*, soit quant à ses débris, ou à son nom. M. l'abbé Gallet ne connoissoit pas la paroisse de Hirel, lorsqu'il a soupçonné que le château de *Lakafruth* y étoit situé. Ce canton n'est tout au plus qu'à une lieue et demie de Dol;

de loin le saint évêque qui s'avançoit vers lui. Dans ce moment, son crime parut à ses yeux dans toute sa noirceur. Ses membres furent saisis de tremblement ; le trouble s'empara de son esprit ; les remords, que la passion sembloit avoir étouffés, déchirèrent son cœur. Prosterné et étendu contre terre, il demanda à saint Turien, qui avoit pu l'obliger à lui faire visite en pénitent (1). « Pouvez-vous, répond son évêque, me faire » une pareille question ? Dans votre emportement, vous n'avez pas craint » de brûler l'église de Saint Moach et de détruire, ou de vous approprier » ce qui étoit consacré au service de Dieu. Votre crime est aussi grand que » si vous aviez brisé l'un des bras de saint Sanson. Si vous voulez me » croire, vous rentrerez en vous-même. Dieu n'a point d'égard à la gran- » deur de la naissance, ni aux distinctions qui l'accompagnent devant » les hommes ; il abaisse, quand il lui plaît, les puissances du siècle, et » il fait asseoir les petits à leur place. C'est de ses ministres qu'il a dit : » celui qui vous attaque attaque la prunelle de mes yeux. Faites donc » pénitence, si vous voulez que vos péchés vous soient remis. »

194. Rivalon, touché par la grâce du Seigneur, soutenu par la sainteté de Turien et par la pureté de ses motifs, reconnut sa faute ; il s'engagea solennellement à réparer ses injustices. Il embrassa, sans hésiter, la pénitence canonique que son évêque lui imposa : elle dura sept ans entiers. Le prince, à l'aide des seigneurs du pays, qui tous étoient sous sa dépendance, rétablit non-seulement les choses dans leur premier état, mais il ajouta six fois autant de bien qu'il avoit fait une fois de mal. Sa conversion fut sincère, comme l'attachement qu'il eut pour saint Turien et la vénération qu'il lui porta le reste de ses jours.

195. Durant l'incendie de l'église de Saint Moach, le livre des évangiles, qui étoit sur l'autel de ce confesseur, fut épargné par le feu ; il en devint plus respectable aux fidèles ; on s'en servit, dans la suite, pour

on n'y trouve aucune éminence ; c'est un terrain plat et uni. Comme son territoire est circonscrit par le Guyoul et le Blanc-Essai, il s'est appelé *Hirel*. *I*, rivière ; *re* ou *gre*, deux ; *el*, lieu : lieu sur deux rivières. Ce qui prouve que le Vivier et Vil-Dé-la-Marine sont des démembrements de Hirel. Aussi, dans les anciens titres, le Vivier s'appelle-t-il *Vivarium de Hirello*. *Wi*, rivière ; *war*, sur : lieu sur une rivière. Le Vivier est auprès du Guyoul et à son embouchure. La paroisse de *Vil-Dé* (*Vil*, habitation ; *de*, Dieu : *Ville-Dieu*) a été for-

mée en faveur des chevaliers de Malthe.

(1) C'en est pas sans raison que le légendaire a observé que saint Turien se rendit à pied au château de Lakafruth ; c'est pour nous insinuer que, dans cette circonstance, il faisoit le personnage de pénitent. Rivalon ne s'y trompa point. C'est pour cela que ce prince lui demanda : « *Quid sic humilis et abjectus venisset.* » On sait qu'entre toutes les obligations des pénitents, il y en avoit une d'aller toujours à pied et sans voiture.

prêter le serment que la justice ordonnoit. Ceux qui, en le touchant, osoient se parjurer, étoient aussitôt saisis de mort, si l'on en croit la tradition.

Parmi les autres merveilles dont saint Turien fut le ministre, on distingue la résurrection d'un mort. Un jour, comme il étoit occupé à annoncer la parole de Dieu, dans le voisinage du monastère de Saint Moach (1), et lorsqu'un nombreux auditoire assistoit à l'un de ses sermons, l'on vit passer un convoi funèbre. C'étoit le cadavre d'une fille de qualité du lieu que l'on portoit en terre. On la nommoit Meldoch (2); son père s'appeloit Guridgal (3). Une foule de peuple environnoit le cercueil; au milieu de la multitude, on remarquoit le père, la mère et les proches parens de la défunte. Les gémissemens des uns et des autres étoient d'autant plus sincères, qu'ils pleuroient une fille unique. A l'aspect de ce lugubre appareil, le tendre pasteur est ému de compassion. La bierre s'arrête par son ordre. Il invoque en toute humilité le nom du Seigneur, et lui adresse cette fervente prière : « Jésus-Christ, tout-puissant, Fils du » Dieu vivant, créateur et proviseur du ciel et de la terre, qui, en brisant les entraves de la mort, avez rappelé à la vie la fille du chef de » la Synagogue, daignez ressusciter cette fille pour la gloire et l'honneur de votre saint Nom, en présence de tout ce peuple. » Le clergé et l'assemblée répondirent : « Ainsi soit-il. » A l'instant, le corps se ranima et jouit de sa première santé. Une joie subite remplaça l'accablement; la puissance de Dieu fut exaltée. Par ce miracle qui affectoit les sens, le pontife, aussi éclairé que charitable, disposoit l'esprit des assistans à contempler une autre espèce d'empire que Dieu exerce sur la mort; tous les jours, par ses ministres, à qui il a accordé le pouvoir de délier les péchés, il commande à ceux qui ont perdu la grâce sanctifiante, cette vie précieuse des âmes, de se lever et de sortir des ombres de la mort et du péché. Ce prodige, pour être fréquent, n'en devoit être que plus admirable, parce qu'il suppose une miséricorde toujours attentive à réparer nos malheurs spirituels, et mérite d'autant plus la reconnaissance du chrétien, que, sans cela, sa réprobation seroit fort souvent consommée (4).

(1) Dans la vie de saint Turien, il est rapporté que le monastère de Saint Moach s'appeloit *Kamsruth*, en breton. *Cam*, habitation; *frwed*, rivière : habitation sur le bord d'une rivière.

(2) « Hæc (puella), dit le légendaire, ex nobilioribus loci erat... Cujus pater nuncu-

» patur Guridgal; nomen verò defunctæ fuit » Meldoch. » Le terme *Meldoch* vient de *me* ou *bel*, puissant, et d'*oc*, élevée.

(3) Guridgal a pris son nom de *gur*, homme; d'*id*, bon, et de *gal*, puissant : homme distingué par sa vertu et par sa naissance.

(4) Surius ad diem 13^{am} julii.

196. Cependant Judicael, rentré dans les voies que la divine Providence lui avoit montrées, suivoit avec fidélité les mouvemens de la grâce. Il travailloit avec persévérance à réparer le temps qu'il avoit donné au monde ; il le regardoit comme un vol qu'il avoit fait au Seigneur. Aussi sa pénitence fut-elle des plus austères. La seule distinction à laquelle il aspira fut de surpasser les autres dans la pratique des vertus religieuses. Sa cellule, quoique dans le voisinage des châteaux où résidoit ordinairement sa famille, n'en fut pas moins inaccessible. Comme il s'étoit interdit tout ce qui pouvoit flatter la nature, il n'entretenoit de commerce qu'avec Dieu. Dans lui seul il trouvoit l'ordre ; sa volonté se plia constamment sous ses lois.

197. Son âme se dégagea insensiblement de ses liens ; les ressorts de son corps perdirent enfin leur élasticité. Dans ce moment, qui ouvre le ciel au juste, il ranime sa piété. A sa prière, les moines de la communauté s'assemblent auprès de lui ; en leur présence, il confesse ses péchés, il implore leur miséricorde et le secours de leur intercession auprès du Juge des vivans et des morts ; Leoc-Laumorin (1), religieux d'une éminente sainteté, lui administre le corps et le sang de Jésus-Christ ; occupé intérieurement de la grâce que lui fait le Sauveur, il expire paisiblement environ à la minuit du dimanche, neuvième jour avant la Nativité de Notre-Seigneur (2).

198. Les honneurs qu'on rendit à ce prince après sa mort furent d'autant plus grands qu'il les avoit fuis sur la fin de ses jours. Les Bretons res-

(1) Leoc-Laumorin a été ainsi appelé de *le*, chef ; *d'oc*, force ; de *lau*, beaucoup, et de *mor* ou *or*, bouche : *chef dont la parole a beaucoup d'onction*. Les actes de saint Judicael qualifient ce religieux de *glorieux confesseur du Seigneur*.

(2) [An 658.] — Omission. a. V.

La vie manuscrite de S. Judicael, qu'on conserve à l'abbaye de S. Men, porte ce qui suit : « Circa mediam horam noctis viii diei, quæ » erat Dominica ante Nativitatem D. N. J. C. » migravit in pace. » Saint Augustin (Epistola quinta, aliàs 119, num. 2^o) et saint Chrysostôme (Sermone 35, de Christi Nativitate, t. 5^o, et novissima edit. t. 2^o) sont garans que les églises d'occident célébroient, dès avant leur temps, la Nativité de notre Seigneur, le vingt-cinq de décembre. La nuit où saint Judicael mourut étoit donc celle du seize au dix-sept

de ce mois. Comme les fêtes de chaque saint, ainsi que leur office, commençoient aux premières vêpres, la fête de saint Judicael devoit se célébrer le dix-sept de décembre. La nuit du seize au dix-sept commençoit la journée du dix-sept, puisqu'on continuoît encore alors de mesurer le temps par le nombre des nuits, ainsi que l'avoient fait les anciens Gaulois, de manière que les jours suivoient la nuit. C'est de là que l'ancien calendrier de l'abbaye de S. Men, et le nouveau sanctilogie de l'église de Saint-Malo ont placé la fête et l'office de saint Judicael au dix-sept de décembre. Ceux qui n'ont fait attention qu'à la manière actuelle de compter les jours de minuit à minuit, tels que les auteurs des martyrologes françois et bénédictins, et le nouveau catalogue des saints de Ferrarius, ont attaché cette fête au seize du même mois.

pectoient dans sa personne deux qualités faites l'une pour l'autre , mais trop rarement unies , celle de saint et de roi . Les princes ses enfans , ses frères , ses neveux , ses cousins et tous les autres grands du royaume , les évêques de ses états , les religieux de Saint Jean de Gael , et un peuple innombrable , se rendirent à ses obsèques . L'admiration , l'amour et la reconnoissance avoient conduit les pas de cette auguste assemblée . Tandis que le clergé , suivant l'ancien usage , chantoit des pseumes devant le corps de l'illustre pénitent , les pauvres , les veuves et les orphelins redemandoient au ciel , par leurs pleurs et leurs gémissemens , le plus tendre des pères . Eloge plus flatteur que les discours les plus étudiés . L'un a la réalité et la persuasion pour principe ; les autres ne sont pour l'ordinaire que des actes de théâtre .

199. Le corps de Judicael fut inhumé , comme ce saint roi l'avoit désiré , sous le portique de l'église de son monastère , à côté de celui de saint Men . Divisé trop long-temps de l'esprit de ce glorieux abbé , il n'avoit trouvé de repos qu'en rentrant en religion . Ses cendres , après sa mort , devoient se joindre à celles de son maître : c'étoit un aveu solennel qu'il faisoit de son ancienne désertion et du repentir qu'il en avoit conçu .

Lorsqu'il quitta le trône , on ne vit que le héros chrétien . D'un seul et même acte , il triompha de toutes les passions . Une valeur de tous les jours et de tous les momens , qui le mit au-dessus des obstacles et des périls qui se présentent jusques dans les lieux consacrés à la perfection , le conduisit à une glorieuse immortalité . Son monastère qui , durant sa vie , avoit été témoin de ses vertus , le fut aussi de ses miracles après sa mort . Son nom fut invoqué et passa même dès ce siècle dans les litanies angloises (1).

200. L'abbaye de Pental et les lieux voisins étoient toujours sous la dépendance de l'église de Dol . Un de ces personnages dont le monde n'étoit pas digne , y avoit caché l'éclat qui l'environnoit dans le siècle , et mis à l'abri ses vertus timides .

201. Il étoit né durant le règne de Clotaire II , au château de Warde (2) , sur la rivière d'Epte (3) , aux extrémités du diocèse de Rouen et du Beauvoisis . Son père étoit un seigneur gaulois , à qui la naissance et les ri-

(1) D. Lobineau , Vies des SS. de Bretagne ; Codex manuscriptus abbatiae S. Mevenni ; Vita S. Judoci , apud D. Mabillon . in Actis SS. Ord. S. Ben. sæculo secundo .
au-dessus d'une rivière . Le Warde est nommé Gwarrandra , dans la vie de S. Germer . Gwar , au-dessus ; ran , rivière .

(3) *Ep , rivière . Dans la même vie de saint Germer , l'Epte est appelée Ita . It , rivière .*

(2) War , *au-dessus ; de ou da , rivière : lieu*

chesses avoient fait donner le nom de Rigobert (1). Sa mère étoit françoise et s'appeloit Aga (2). Pour lui, il fut nommé Germer (3).

202. Cet enfant fut le fruit unique de l'union sainte de Rigobert et d'Aga. Ils chargèrent d'habiles maîtres de son éducation, et leur recommandèrent de le former sur tout à la piété chrétienne. Par les sciences, ils vouloient polir son esprit; par la connoissance de Dieu et par l'amour constant de l'ordre, ils donnoient de l'étendue à un cœur qui, en se développant, ne pouvoit se reposer que dans la beauté éternelle et incréée. Flexible au vrai bien, Germer connut les devoirs que la religion et la nature lui imposoient; la récompense, qui est attachée à leur pratique, excita ses desirs et le porta à les remplir avec ardeur. L'Ecriture Sainte fut son livre par excellence; il l'apprit presque toute par cœur; en la méditant, il en fit la nourriture de son âme.

Guidé par cette lumière divine, il n'eut d'affection que pour le ciel. La grandeur et les richesses temporelles où la naissance l'avoit engagé, ne furent pas capables de l'attacher. Le monde où la concupiscence a érigé son trône, ne put lui cacher ses défauts. Il usa des créatures avec modération et retenue. La prière, les jeûnes, les aumônes et les autres œuvres de charité le préservèrent de la contagion.

203. A la mort de ses parens, il hérita de leurs riches possessions. Les grands biens qui ne servent que trop souvent d'amorces à l'ambition, à la volupté et à mille autres passions, furent entre ses mains ce qu'elles doivent être : l'usage qu'il en fit n'eut d'autre but que le service public. Sa grandeur extérieure ne s'annonça que par de grandes largesses.

204. Le mérite, à qui la cour des rois est quelquefois interdite, et qui n'en est que trop fréquemment exilé, fit entrer Germer à celle de Dagobert 1. Bientôt ce prince, témoin de ses lumières, de sa sagesse et de sa probité, l'appela à son conseil. Les passions turbulentes qui assiégeoient les courtisans, n'ébranlèrent point sa vertu. Elles contribuèrent même à le détromper de plus en plus de ce qu'elles offrent d'imposant.

205. Le mariage qu'il contracta ne mit point d'obstacle à sa perfection. Domaine (4), fille d'un seigneur du Vexin, étoit digne de lui par ses rares qualités. Elle vécut avec ce pieux époux dans une si grande sainteté,

(1) *Ri*, seigneur; *go*, très; *berth*, puissant : seigneur très-puissant.

(2) *Ag*, élevée : grande dame.

(3) Germer, autrement Geremar, s'est ainsi

appelé de *ger*, très, et de *mer* ou *mar*, grand : très-grand homme.

(4) Domaine, autrement Domana, tire son nom de *do*, très, et de *man*, élevée : dame très-élevée.

que quelques églises honorent encore à présent sa mémoire d'un culte religieux (1).

206. De ce mariage, que la religion avoit formé, il sortit deux filles et un fils. La première mourut, lorsqu'ils étoient sur le point de la marier. L'autre consacra à Dieu sa virginité; elle termina saintement ses jours dans un cloître. Dadon, son ami, que sa foi, sa doctrine et ses mœurs avoient fait élire évêque de Rouen, à la place de saint Romain, et à qui ses vertus firent donner le nom d'Ouen, ou de saint, baptisa son fils et l'appela Amalbert (2). Cet évêque voulut bien présider à son éducation.

207. Germer, étant encore laïque, fonda, d'après le conseil du saint évêque de Rouen, auprès de sa terre de Warde, le monastère de l'île, de l'autre côté de la rivière d'Epte. Il en établit abbé Archaire (3), religieux d'un grand mérite; la sage conduite de celui-ci ne se démentit pas dans ce poste éminent. Cette communauté subsista jusqu'au temps où les Normands portèrent le ravage dans ce pays.

208. Comme le cœur de Germer ne tenoit plus qu'à Dieu, il voulut se détacher des liens qui le retenoient encore au monde. Il renonça à tous ses biens en faveur de son fils, avec l'agrément de Clovis II. L'abandon se fit en présence des grands du royaume; son épouse, qui voulut bien le regarder comme son frère, lui permit de changer d'état. Il alla se renfermer dans le monastère de Pental, où saint Ouen lui donna la tonsure et l'habit monacal. Ce n'étoit pas là un acte de juridiction sur ce monastère; on doit le regarder comme une déférence de l'abbé de cette maison, et comme la suite du désir qu'avoit Germer d'avoir un saint pour témoin de son renoncement au monde.

209. La manière édifiante avec laquelle il avoit vécu dans le siècle avoit prouvé qu'on peut y suivre les règles de l'Evangile. Dieu y avoit fait sa paix, sa joie et son bonheur. Eloigné de ces hommes que le Verbe incarné compare à des roseaux agités des vents, il retrouva, dans la solitude, son Créateur presque à découvert. Ses frères ne tardèrent pas à le prendre pour modèle. Au-dessus d'eux par ses qualités acquises, il le fut par leur choix. Le nouvel abbé vit en tremblant l'étendue de ses devoirs; fidèle à la grâce, il les remplit avec courage.

(1) Louvet, Hist. du dioc. de Beauvais, l. 1, c. 12; du Saussay, martyrol. ad diem 20 maii.

(2) Amal, très; berth, puissant : homme

très-puissant.

(3) Archaire, ou plutôt Arhar, a pris son nom d'ar, grand, et d'ar, chef : grand chef.

210. Ses actions étoient , pour ses religieux , un vif encouragement à la pratique des règles. L'abstinence à laquelle il s'étoit assujetti étoit rigoureuse et journalière. En tout temps , il ne mangeoit que le soir : sa réfection étoit un biscuit d'environ six onces , avec un peu de légumes ; il ne buvoit que de l'eau saumate (1) qui souvent , au lieu d'éteindre sa soif , contribuoit à l'augmenter. Il partageoit le jour entre les louanges de Dieu et la prière ; ces saints exercices l'occupaient encore durant la nuit. Ne respirant que pour le Créateur , il étoit tout de feu pour le prochain. Les étrangers qui venoient le consulter , en étoient reçus avec bonté : il se faisoit une obligation de leur enseigner la voie qui conduit au ciel.

211. Ce digne successeur de Sanson 11 , dans le monastère de Pental , y éprouva , de la part de quelques-uns de ses religieux , à peu près le même traitement que ce saint évêque avoit essuyé dans une communauté d'Angleterre. De faux frères , à qui sa conduite étoit un reproche de celle qu'ils tenoient , tentèrent de le faire périr. Dieu veilla sur ses jours comme sur ceux de Sanson ; il lui fit éviter le piège qu'on lui avoit tendu.

212. Le saint abbé ne conserva pas moins la paix de l'âme. A l'heure marquée , il se rendit à l'église. A la conférence qui se faisoit en chapitre après tierce , il se prosterna devant la communauté , en la suppliant de choisir un autre abbé , qui en remplit mieux les fonctions ; il lui demanda la permission de se retirer sur le bord de la Seine , dans une grotte d'où l'on disoit que saint Sanson avoit chassé un serpent. Cette proposition jeta le trouble dans l'âme des moines fervens qui étoient en grand nombre. « Pourquoi voulez-vous , dirent-ils , nous abandonner ? N'êtes-vous pas » notre père ? Nous répondez-vous de votre successeur ? Qu'avons-nous » fait qui vous déplaît ? De quelle faute sommes-nous coupables envers » vous ? » Le charitable abbé , qui auroit désiré se cacher à soi-même ce qui venoit d'arriver , fit cette réponse : « Je n'ai à me plaindre d'aucun » d'entre vous ; je vous regarde tous comme mes frères et mes amis. » Ces témoignages de confiance et de tendresse devoient exciter des remords cuisans dans la conscience des coupables , et les porter à une promptre componction. La patience de Germer avoit pour modèle celle de Dieu qui a compassion de tous les hommes et qui dissimule leurs péchés , comme s'il ne les voyoit pas , afin qu'ils fassent pénitence.

(1) A une lieue au-dessous de Saint Sanson , la Rille entre dans la Seine. Le flux de la mer remonte , en cet endroit , à la hauteur de huit à dix pieds , dans les nouvelles et pleines

lunes. La Rille devoit donc être presque toujours saumate , à l'approche du monastère de Pental. C'est apparemment l'eau de cette rivière qui servoit de boisson à saint Germer.

213. Le pieux abbé, qui souhaitoit d'être anathème pour ses frères, déterminà, par ses importunités, la communauté à accepter sa démission. Sur-le-champ, il court dans la solitude que l'évêque de Dol avoit sanctifiée par sa présence, et qui se glorifioit d'en porter le nom. A son exemple, il s'y sacrifie à Dieu par la pénitence et par la charité. Ses macérations, son abstinence, son union avec Dieu par la prière vocale et la méditation, en font un nouvel homme. Les athlètes du monde souffrent tout pour lui plaire un moment et pour gagner ses faveurs. Celui-ci, qui perce dans l'éternité, croit ne pas acheter trop cher une gloire toujours durable et infinie, qui surpasse d'une manière ineffable tous les maux de cette vie. Quoique par tout il ne contemple plus que la divinité, il n'en voit que mieux les créatures. Ses semblables touchent davantage son cœur. Les malheureux sont pour lui quelque chose de sacré. Il console et soulage la misère des uns, revêtit la nudité des autres, ranime les malades et ensevelit les morts.

214. Tant de bonnes œuvres sembloient appeler ce solitaire à être le vicaire de celui qui s'étoit plu durant sa vie à marquer tous ses pas par des actes de bienfaisance et des guérisons miraculeuses. L'humilité qu'il opposa ne put arrêter les mains de saint Ouen. Cet évêque lui conféra le sacerdoce. Le genre de vie de Germer ne changea pas. Attaché à sa grotte, il y offroit tous les jours le sacrifice de nos autels. L'amour, dont il étoit pénétré pour cet auguste mystère, étoit si grand, qu'il ne l'achevoit presque jamais sans verser beaucoup de larmes.

215. Il y avoit cinq ans et trois mois qu'il habitoit sa grotte, lorsqu'il apprit la mort de son fils. Cet anachorète supporta cette perte avec cette fermeté qui accompagna Job dans le désastre de sa famille. Amalbert avoit donné les plus belles espérances par ses talens et sa piété. La haute idée qu'on avoit de sa sainteté lui a acquis une place dans le martyrologe gallican ; mais on ne voit pas qu'aucune église lui rende de culte public. Germer le fit enterrer dans son monastère de l'île. Il fit bâtir une église sous le nom de Saint Jean, dans un lieu du Beauvoisis où le corps avoit été quelque temps déposé, et y plaça douze moines qui devoient y prier pour le repos de l'âme de son fils.

216. La mort d'Amalbert avoit fait rentrer Germer dans la possession de tous ses biens ; il ne les reprit que pour les rendre à Dieu qui les lui avoit donnés. Après en avoir distribué la plus grande partie à des hôpitaux et à des églises, il forma le dessein d'employer le reste à fonder un grand monastère où il pût finir ses jours. Saint Ouen lui en donna le plan.

Cette maison fut établie à mille ou douze cents pas de celui de l'île, dans sa terre de Flay (1). Elle est à cinq lieues de Bauvais (2), du côté de Gournay (3), sur Epte, et porte maintenant le nom de son fondateur. L'église en fut dédiée à la sainte Trinité, et en l'honneur de la sainte Vierge, de saint Jean et de saint Pierre.

Germer accompagna cette église de tous les bâtimens qui étoient nécessaires à la vie monastique, et de tous les métiers qui étoient compatibles avec le régime des religieux, afin qu'ils n'eussent point occasion de sortir de leur enceinte. Cet habile maître de la vie spirituelle étoit persuadé que l'air du dehors n'étoit pas salulaire à la vie de leurs âmes.

217. Ce pieux fondateur se chargea de la conduite de cette maison; en peu de temps, elle devint florissante. Après trois ans et demi d'administration, Dieu appela le saint abbé à la récompense de ses travaux, le vingt-quatre de septembre, vers l'an 658. Son corps fut enterré dans

(1) Dans la vie de saint Germer, cette terre porte le nom de *Flaviacum*. *Fla* ou *bla*, maison de campagne; *vi*, rivière; *ac*, auprès: maison de campagne auprès d'une rivière. La terre de Flay est sur l'Epte; elle étoit cultivée, comme la plupart des autres de ce temps, par des serfs qui étoient rassemblés autour de la maison de leur maître.

(2) Ptolemée nous fait connoître la capitale du Beauvoisis sous le nom de *Cæsaromagus*; *mag*, ville. L'Itinéraire d'Antonin et la Table théodosienne en parlent de manière à nous indiquer Beauvais. Il paroît que le nom primitif de cette ville a été *Bratuspantium*. *Bra* ou *bre*, ville; *tus*, devant; *pan* ou *pen*, montagne; *ti*, plusieurs: ville qui est devant plusieurs montagnes. La ville de Beauvais est commandée par des montagnes qui l'environnent presque par tout. Il est difficile de croire, avec M. Louvet, Hist. des Antiquités du pays de Beauvoisis, que Breteuil ait été *Bratuspantium*. Il n'y a point d'analogie entre ces deux noms. *Bret*, auprès; *eu*, eau, rivière: lieu auprès d'une rivière. Breteuil est au-dessous des sources d'un ruisseau qui forme un étang, d'où sort une petite rivière. Le nom de *Brantus-Panteuil*, que le même historien donne à Breteuil, ne s'identifie pas mieux avec *Bratus-Pantium*. *Bran*, vallée; *tus*, sur; *pan*, source; *eu*, rivière: vallée qui est sur la source d'une rivière. Quoique Breteuil soit dans une vallée, il ne domine pas moins sur la Noye. Le

nom de *Bransuspan*, que l'on donne au terrain qu'on dit représenter l'ancienne *Bratuspantium*, ne paroît pas plus décisif. *Bran*, vallée; *sus*, sur; *pan*, source: vallée auprès des sources. Ce sont là nos conjectures; elles ne sont pas conformes à celles de M. Bonamy, qu'on verra au 48^e volume des Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris.

Cæsaromagus a pris le nom de son peuple. César l'appelle *Bellovaci*, et Strabon *Belloaci*. Voici ce que le premier en dit, au second livre de ses commentaires. « Plurimum, dit-il, » inter Belgas, Bellovacos et virtute, et auctoritate, et hominum numero valere; hos posse » conficere armata millia centum. » Et un peu plus bas: « Quod erat civitas magna, et inter » Belgas auctoritate ac hominum multitudine » præstabat, et in Gallia maximam habebat » opinionem virtutis. » Hirtius ne parle pas moins avantageusement de cette nation: « Belli » gloria, Gallos omnes, Belgasque præstant. » C'est à cette bravoure que les *Bellovaci* sont redevables de leur nom. *Bell*, guerre; *o*, très; *guas*, courageux, brave. Le *g* initial se supprime, lorsqu'il est suivi par *w*, qui ordinairement se prononce *ou*. Peuple très-brave à la guerre.

(3) Gournai tire son nom de *gour*, rivière, et de *nes*, auprès. Il s'appela d'abord *Gornacum*; de *gor*, rivière, et de *nach*, sur: lieu sur une rivière.

son monastère de Flay; sa sainteté y fut confirmée par plusieurs miracles.

La crainte des Normans (1) fit dans la suite porter ses reliques à Beauvais; elles ont resté dans l'église cathédrale. Le saint y est honoré comme l'un des patrons de cette ville, et sa fête y est d'obligation (2).

Tel fut le célèbre abbé de Pental; nous n'aurons pas occasion de parler sitôt de cette communauté. Elle subsistait encore au neuvième siècle. L'abbé Anségise, suivant la chronique de Fontenelle (3), lui légua seize sols de rente.

218. Saint Amand n'étoit plus évêque régional; dès l'an 647, il avoit été nommé à l'évêché de Mastrich (4), après la mort de saint Jean-l'Agneau, évêque de cette ville, où le siège de Tongres (5) avoit été transféré. Le roi Sigebert, qu'il avoit baptisé, le proposa au clergé et au peuple; ceux-ci l'agréèrent avec acclamation.

219. La vigne, qui lui étoit confiée, n'en portoit pas moins de mauvais fruits, quoiqu'elle eût été entre les mains de saints ouvriers. Les chrétiens de son diocèse lui causèrent plus de peines que ne lui en avoient fait les idolâtres. Ce qui l'affligea le plus sensiblement, ce fut l'endurcissement de quelques ecclésiastiques de son clergé. Dans ces circonstances, il supplia saint Martin de lui permettre d'abandonner son église, et le consulta en même temps sur l'hérésie des monothélites.

(1) Ou *Normands*. Voyez ci-dessus, *passim*. a. V.

(2) D. Luc d'Achery a publié la vie de saint Germer, à la fin des œuvres de Guibert, abbé de Nogent. D. Mabillon l'a donnée depuis avec des remarques, et en a revu le texte sur les manuscrits. Il l'a insérée parmi les actes des saints de son ordre du second siècle. L'auteur de cette vie étoit pieux et versé dans la littérature; il en fait l'histoire avec tant de précision et avec des circonstances si marquées, qu'on doit penser qu'il a vécu à peu près dans le même temps que le saint abbé de Flay. Malgré le jugement contraire qu'en a porté M. Baillet, et quoi qu'en ait dit d'après lui le Père le Long, qui s'est contenté de le copier. Le style de cet historien, qui étoit moine de Flay, ainsi que le fait voir la fin de son ouvrage, annonce la simplicité de son état, mais en même temps de la noblesse; on y trouve d'ailleurs de la clarté, de la gravité et de l'onction. M. Baillet dit que cet écrivain se laisse un peu trop facilement aller au goût de son siècle,

qui aimoit les prodiges. C'est le juger trop sévèrement. Il s'attache à raconter des faits; les réflexions qu'il y ajoute n'ont rien que d'édifiant et font voir qu'il avoit lu avec fruit les saintes Ecritures et les ouvrages des Pères.

(3) Chron. Fontan. c. 16.

(4) Mastrich est sur la Meuse que Jules-César appelle *Mosa*. *Mos*, *mas* ou *moch*, rapide (on sous-entend rivière); *trecht*, ville : ville sur une rivière rapide. Les Romains ont donné à Mastrich le nom de *Trajectum ad Mosam*. *Trajectum* est le même que *Trecht*; car, comme dit Sigebert, *Trajectum*, *linguâ gallicâ*, *oppidum dicitur*.

(5) César parle de Tongres sous le nom d'*Atuatuca*. Ce terme est formé d'*at*, auprès; de *va*, rivière, et de *tuc* ou *uc*, habitation : habitation auprès d'une rivière. Tongres est sur la rivière de Jars. Cette ville a pris le nom des *Tongri*, dont elle étoit capitale. Ce peuple étoit très-belliqueux. *Ton* ou *bon*, excellent; *gryd*, combat : peuple qui se signale dans les combats.

220. Le pape , qui connoissoit de quelle utilité étoient ses services , l'arma contre le découragement. « Autant , lui répond-il , que vos travaux » apostoliques nous ont donné de consolation , autant avons-nous été » affligé de l'endurcissement des prêtres de votre nation , qui , mépri- » sant le soin de leur salut et le service de notre Rédempteur , se » plongent dans l'ordure des vices. Mais plus nous avons reçu du ciel , » plus sommes-nous obligé de travailler par nos exhortations à la cor- » rection de ceux qui s'égarent , au danger même de leur être odieux. » En effet , on nous a représenté que les prêtres , les diacres et les au- » tres ministres de votre église , qui sont dans les ordres sacrés , dés- » honorent leur caractère par des actions honteuses ; que c'est là ce » qui afflige si sensiblement votre fraternité et la porte à vouloir abdi- » quer l'épiscopat , pour mener une vie tranquille dans le repos et le » silence.... Mais , mon très-cher frère , que le dégoût et le chagrin ne » vous fassent pas abandonner la sainte œuvre que vous avez entre- » prise. Considérez les outrages et les affronts que notre Seigneur a souf- » ferts pour nous racheter. Je ne veux pas dire que vous ayez , pour » ceux qui sont coupables de ces fautes , une indulgence qui tende au » détriment de la discipline canonique. Celui qui est tombé une seule » fois après sa première ordination , doit être déposé , sans qu'il puisse » dans la suite être promu à aucun ordre supérieur du sacerdoce. Qu'il » lui suffise de pleurer toute sa vie ses péchés , dans les exercices de la » pénitence... Car si l'on n'a soin de n'élever aux ordres sacrés que des » hommes d'une grande pureté , et qui soient sans tache et sans repro- » che , à combien plus forte raison ne doit-on pas souffrir que ceux qui » sont tombés après leur ordination administrent les sacrements du salut » avec des mains impures et souillées. »

221. 222. Ce souverain pontife , qui n'étoit pas moins zélé pour la con- servation de la foi catholique que pour celle des mœurs , aussitôt après son avènement à la chaire de saint Pierre , avoit condamné dans un nombreux concile tenu à Rome , l'hérésie des monothélites , avec l'Ectèse d'Hera- clius et le Type de Constant. Il adressa à saint Amand les actes de ce con- cile. Voici ce qu'entre autres choses le pape lui marquoit. « Que votre » fraternité ait soin de donner communication de ces pièces à tous nos » frères les évêques des Gaules , afin qu'ils détestent cette hérésie... Et » que , s'assemblant en concile , ainsi qu'il est marqué dans notre lettre » circulaire , ils nous envoient les actes avec leurs souscriptions , pour » montrer qu'ils adhèrent à notre décision , et confirment tout ce que

» nous avons fait pour la foi orthodoxe. Avertissez aussi et priez notre
 » très-excellent fils Sigebert, roi des François, de nous envoyer quel-
 » qués évêques que nous puissions faire nos légats auprès de l'empe-
 » reur d'orient, pour lui porter les actes des conciles qui se seront te-
 » nus dans les Gaules avec ceux de notre concile de Rome (1).

Il est probable que le pape écrivit en même temps au roi Sigebert. On regarde comme certain d'ailleurs qu'il le fit à son frère Clovis II. Par sa vigilance, il prémunit l'orient et l'occident contre l'erreur.

Rien ne nous apprend ce que firent à ce sujet les évêques des Gaules. Mais l'empereur Constant, irrité de la flétrissure de son Type, fit enlever l'an 653 le pape saint Martin, par Calliopas, exarque de Ravenne. Il fut tiré par force de l'église, et bientôt après de Rome. A Constantinople, il essuya mille indignités, la prison, les fers et la calomnie. Relégué dans le Chersonese, il y mourut victime de la foi orthodoxe, le seize septembre de l'an 655.

223. Au pape Eugène succéda Vitalien, le trente juillet 657. Son premier soin fut de faire remplir par les évêques des Gaules les vues que saint Martin avoit eues sur eux. Il réussit à les faire se réunir dans un concile national (2). En effet, Flodoard (3) rapporte que, sous son pontificat, il en fut tenu un à Nantes. On conçoit qu'il ne falloit rien moins qu'un intérêt général pour convoquer, dans une même ville, les évêques des états de Clovis, de Sigebert et de Bretagne. L'affaire du monothélisme présente un motif de cette espèce, et l'on n'est pas fondé à en soupçonner un autre. Nous n'avons plus les actes de ce concile, ni leurs souscriptions.

224. C'est vraisemblablement dans ce synode qu'on dressa les vingt canons de discipline qui sont attribués à un concile de Nantes, dont on n'a pas bien fixé l'époque (4). Nous allons en donner la teneur.

(1) Sirmond, concil. Gallix, t. 1.

(2) [An 658 environ.]—Omission. a. V.

(3) Histoire de l'église de Reims. Cet historien ne donne aucun détail de ce que fit ce concile. Uniquement occupé de sa matière, il dit seulement que les évêques permirent à Nivard, archevêque de Reims, de rebâtir le monastère de Haut-Villiers, sur Marne, que les barbares avoient détruit. L'inscription du concile de Nantes dépose aussi qu'il fut assemblé par ordre du pape Vitalien, vers l'an 658.

(4) Les vingt canons dont il s'agit ici, se

lisent dans les collections des conciles, sous le pontificat du pape Formose; mais ils n'ont point de date. Par cette raison, on n'a pas de certitude entière que ce soient ceux du concile convoqué sous Vitalien. Il y en a qui prétendent que ce concile fut tenu à Nantes vers la fin du neuvième siècle. Ils ne font pas attention que la ville de Nantes fut presque détruite dans ce temps. On ne pouvoit donc pas y assembler alors des conciles. D'ailleurs le troisième et le dixième canons de ce concile ont été insérés dans le septième livre des capitul-

I. « Les jours de dimanches et de fêtes, les prêtres demanderont au » peuple, avant que de célébrer la messe, s'il n'y a personne d'une autre » paroisse qui vienne entendre la messe, au mépris de son propre prêtre. » S'il s'en trouve, sur-le-champ ils les chasseront de leur église et les » obligeront de retourner à leur paroisse. Ils s'informeront aussi s'il n'y » a personne qui soit en querelle. Au cas que cela se vérifie, ils les ré- » concilieront à l'instant. S'ils refusent cet acte de charité, ils les chas- » seront de l'église, jusqu'à ce qu'ils l'aient accompli. Car il n'est permis » à personne d'offrir son présent ou son offrande à l'autel, avant que » de s'être réconcilié avec son frère. Ensuite les prêtres commenceront » les cérémonies de la messe, suivant l'ordre qui leur est prescrit. »

II. « Nous défendons à tout prêtre de recevoir à la messe les paroïs- » siens des autres prêtres, à moins qu'ils ne soient en voyage, ou qu'ils » ne viennent aux plaids. »

III. « Nous défendons à tout prêtre d'avoir dans sa maison des femmes » dont la cohabitation peut être suspecte, et qui leur est interdite par les » canons; nous ajoutons contre les réfractaires les menaces les plus fortes; » nous ne permettons pas même à aucun d'habiter avec sa mère, sa » tante ou sa sœur, quoiqu'elles soient exceptées par les canons. Si elles » ne sont pas une occasion de péché, les servantes, qui sont à leur » suite, n'en fournissent que trop la matière. Si cependant quelqu'un a » absolument besoin, pour son entretien, de quelqu'une des personnes » du sexe que la discipline lui permet d'avoir chez lui, il la placera dans » une maison éloignée de la sienne, soit dans son bourg, soit dans un » lieu plus écarté. Là elle lui rendra les services qui lui sont nécessaires. » Une chose que nous ne pouvons trop défendre, suivant les canons, » c'est qu'aucune femme ne s'approche de l'autel, qu'elle y serve le » prêtre, ou qu'elle se place dans le balustre. »

IV. « Aussitôt qu'un prêtre saura qu'il y a quelqu'un de ses paroissiens » malade, il ira le visiter. En entrant chez lui, il fera l'apersion de l'eau

laïques qui ne furent dressés que dans le huitième siècle. Il nous semble raisonnable de rapporter ces vingt canons au concile de Nantes, dont la tenue est un peu après le milieu du septième siècle. Nous ne fixerons point

ce concile à l'an 650, avec le P. Longueval, dans son histoire de l'église gallicane, t. 4. Nous nous en rapportons à l'inscription de ce concile et à Flodoard.

» bénite sur le malade et par tout son appartement, en récitant l'an-
 » tienne, *Asperges me, Domine*; le verset *Exurgat Deus*; il dira l'orai-
 » son, *Deus, qui sacerdotibus tuis tantam præ cæteris gratiam contulisti*;
 » ensuite il chantera les sept psaumes, avec les prières pour les mala-
 » des! Cela fini, il fera sortir tous les assistans; s'approchant alors du
 » malade, il lui parlera avec toute la douceur et la charité dont il est
 » capable; il l'exhortera à mettre toute sa confiance en Dieu; à souffrir
 » patiemment le fléau dont il l'afflige; à le regarder comme un moyen
 » par lequel il le châtie, et par où il veut le purifier; à confesser ses pé-
 » chés; à s'engager à mener une vie plus chrétienne, si Dieu la lui pro-
 » longe, et à faire pénitence de ses fautes; à mettre ordre à ses affaires
 » temporelles, tandis qu'il jouit de sa raison; à racheter ses péchés par
 » des aumônes; à pardonner à ceux qui l'ont offensé; à croire et à es-
 » pérer en Dieu. Après cette exhortation, le prêtre donnera la bénédic-
 » tion au malade et se retirera pour lui donner le temps de penser à sa
 » conscience. Il aura soin de ne pas tarder à lui faire une seconde
 » visite. »

v. « Lorsqu'un prêtre confessera un malade à l'article de la mort, il
 » ne lui donnera l'absolution qu'à condition que, si Dieu lui rend la
 » santé, il fera une pénitence proportionnée à sa faute. »

vi. « Nous défendons, conformément aux canons, de rien exiger ni
 » pour le lieu de la sépulture, ni pour l'inhumation. Se cependant quel-
 » qu'un a ordonné, de son vivant, de donner quelque chose à l'église,
 » après sa mort; ou si celui qui est chargé de la distribution de ses aumô-
 » nes veut bien en faire part librement, on pourra le recevoir. Les prêtres
 » et les seigneurs des lieux se donneront de garde de transgresser cette
 » défense. A l'exemple de nos prédécesseurs, nous défendons d'inhumer
 » qui que ce soit dans l'église. Les lieux destinés à cet effet sont le péris-
 » tyle, le portique et tout ce qui est hors de l'église (1). Pour ce qui re-

(1) Voici les termes de ce canon : « Prohi-
 » bendum etiam, secundum majorum insti-
 » tuta, ut in ecclesia nullatenus sepeliatur,
 » sed in atrio, aut porticu, aut extra eccle-
 » siam. » Le manuscrit de M. du Puy, au lieu
 de ces mots, *aut extra ecclesiam*, porte : *aut*
in exedris ecclesiæ. Sur quoi Walafride-Strabon s'explique ainsi dans son livre *de reb. ec-*

cles. c. 6. « Exedra est absida quædam separa-
 » ta modicum à templo vel palatio, et dicta
 » quod extrâ hæreat. » M. du Cange, sur ce
 sujet, tire cette conséquence. « Sunt igitur
 » exedræ conclavia à reliquis ædificiis separa-
 » ta, quæ interdum porticibus adjungeban-
 » tur, ut colligitur ex veteribus inscriptioni-
 » bus. »

» garde l'intérieur de l'église, et ce qui est voisin de l'autel où l'on célèbre
 » le saint sacrifice, on ne doit jamais permettre d'y enterrer. »

VII. « Nous défendons à tout ministre de l'église, constitué en dignité,
 » de favoriser l'ordination furtive et secrète d'un clerc d'un autre diocèse.
 » Si l'on enfreint notre défense, celui qui aura été ainsi ordonné, sera
 » suspens; celui qui aura favorisé son ordination sera dégradé, si c'est
 » un clerc, et excommunié, si c'est un moine ou un laïque, ainsi que
 » l'ordonne le concile de Calcédoine. »

VIII. « En effet, si un évêque ne peut avoir qu'un évêché, un mari qu'une
 » épouse, un prêtre ne peut avoir aussi qu'une église, si ce n'est qu'il ait
 » une succursale qui en dépende. Dans ce cas, il aura d'autres prêtres
 » sous lui pour lui aider à faire l'office de jour et de nuit, et pour célé-
 » brer tous les jours la messe dans chacune de ces églises (1). »

(1) Le P. Longueval, dans son excellente histoire de l'église gallicane, et quelques autres après lui, ont traduit ce canon de la manière suivante : « De même qu'un évêque ne
 » peut avoir qu'un évêché, et un mari qu'une
 » femme; un prêtre ne peut non plus avoir
 » plusieurs églises, à moins qu'il n'ait sous lui
 » des prêtres dans chacune, pour y faire l'of-
 » fice divin pendant le jour et pendant la nuit,
 » et célébrer tous les jours la messe... » Comme
 l'on prête ici aux Pères du concile de Nantes une manière de penser toute contraire à celle qu'ils avoient reçue de leurs prédécesseurs, il est intéressant d'examiner si on l'a bien saisie. Pour parvenir à ce but, il est nécessaire d'avoir recours au concile de Calcédoine. Le terme *enim*, employé par celui de Nantes, nous y renvoie. Nous lisons ce qui suit, au dixième canon : « Non licet clericum cons-
 » cribi in duabus simul ecclesiis, et in qua ab
 » initio ordinatus est, et ad quam confugit,
 » quasi ad potiorem, ob inanis gloriæ cupiditatem. Hoc autem facientes revocari debere
 » ad suam ecclesiam, in qua primitus ordi-
 » nati sunt, et ibi tantummodò ministrare.
 » Si verò jam quis translatus est ex alia in
 » aliam ecclesiam, prioris ecclesiæ, vel mar-
 » tyriorum quæ sub ea sunt, aut Ptochodio-
 » rum, aut Xenodochiorum rebus in nullo
 » communicet. Eos autem qui ausi fuerint

» post definitionem magnæ synodi quidquam
 » ex his perpetrare, decrevit sancta synodus
 » à proprio gradu excidere. » On voit claire-
 ment que le septième canon du concile de
 Nantes a été dressé sur celui-ci. En effet, il y
 est défendu de recevoir un ecclésiastique dans
 deux églises, et ordonné qu'on le fasse quit-
 ter celle qu'il a recherchée par ambition, pour
 reprendre le service de la première dans la-
 quelle il a été ordonné. La déposition est la
 peine des contrevenans. Le septième canon du
 concile de Nantes punit de la suspense tout
 clerc qui s'est fait ordonner furtivement par
 un évêque étranger. Comme, par cette sus-
 pense, il ne pouvoit remplir l'office qu'il avoit
 à acquitter dans la nouvelle église pour laquelle
 il venoit d'être ordonné, il n'avoit aucun droit
 sur la perception des fruits de ce nouveau ti-
 tre. Il étoit obligé de retourner à sa première
 église. Ces deux canons sont donc entièrement
 les mêmes.

Le huitième canon du concile de Nantes ne
 diffère pas davantage du dixième canon du
 concile de Calcédoine. Celui-ci porte que si le
 clerc dont il y est question, étoit déjà trans-
 féré et immatriculé dans la seconde église, il
 ne doit plus avoir aucune part ni au gouver-
 nement, ni au revenu des chapelles ou des
 hôpitaux de la première. Ce qui suppose qu'il
 y avoit des églises particulières d'où dépen-

ix. « Des pains que le peuple offre à l'église tous les jours de dimanches et de fêtes, ou que le prêtre fournira lui-même, on bénira quelques-uns, pour être distribués, à la fin de la messe, à ceux qui ne communieront pas. La bénédiction de ces pains consistera dans cette prière : Dieu saint, Père Tout-Puissant, Dieu éternel, daignez répandre sur ce pain votre sainte et spirituelle bénédiction, afin qu'il acquière la propriété de donner la santé de l'âme et du corps, et qu'il soit un préservatif contre toutes les maladies et les embûches des ennemis, par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, qui est le pain de vie descendu du ciel, qui donne la vie et le salut au monde, et qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

x. « Nous devons avertir les prêtres qu'ils doivent savoir que les dîmes et les oblations qu'ils reçoivent des fidèles appartiennent aux pauvres, et sont destinées à donner l'hospitalité et à recevoir les voyageurs ; qu'ils ne doivent pas s'en servir comme de leurs propres biens, mais qu'ils doivent penser qu'ils n'en sont que les dépositaires ; qu'ils rendront compte à Dieu de l'emploi qu'ils en feront. Les saints canons ont réglé le partage qu'il en faut faire. Le tout doit être distribué en quatre portions ; la première pour la fabrique de l'église, la seconde pour les pauvres, la troisième pour le prêtre (1) et son clergé, et la quatrième pour l'évêque, qui en marquera la destination. »

doient des chapelles et des hôpitaux. Ces églises succursales avoient pour surveillant le prêtre ou curé du lieu. C'est ce que dit formellement le second concile d'Aix-la-Chapelle de l'an 836 ; le curé titulaire y est qualifié prieur, et a, sous lui, le clergé de l'annexe. C'est dans ce sens qu'il est permis au prêtre ou curé, par le huitième canon du concile de Nantes, d'avoir plusieurs églises. Il ne rompoit pas l'unité de son mariage spirituel, parce qu'à proprement parler, il n'avoit qu'une église principale.

Si d'ailleurs on ne donnoit pas ce sens à ce canon, les Pères qui l'ont fait seroient tombés dans une contradiction manifeste avec eux-mêmes. Ils décident absolument, et sans aucune restriction, qu'un prêtre ne peut avoir qu'une église, de même qu'un mari ne peut avoir qu'une femme. Donc, dès lors qu'ils permettent à un prêtre d'avoir plusieurs églises,

ils abandonnent la parité qu'ils ont établie entre le mari et la femme. Donc, si l'on veut qu'ils aient été conséquens, il faut reconnaître que, dans aucun cas, ils n'ont toléré la pluralité des bénéfices-cures. Ceux qui ont employé leurs expressions l'ont ainsi pensé. Ce qu'on lit au l. 6, c. 73 des Capitulaires, en est une preuve. « Sicut quisque secularis non amplius quam unam habere debet uxorem ; ita » et unusquisque presbyter non amplius quam unam habere debet ecclesiam. » C'étoit aussi le sentiment de Herard, archevêque de Tours. « Ut presbyter, dit-il, cap. 49, non amplius quam unam ecclesiam habeat, sicut et vir unam uxorem. » Tout concourt donc à faire croire que les Pères du concile de Nantes ne se sont pas écartés de la discipline qu'ils avoient reçue et qui passa à leurs successeurs.

(1) Les canons de ce concile appellent *presbyter* ce que nous nommons aujourd'hui curé.

xi. « Lorsque l'évêque a dessein de donner l'ordination, tous ceux qui » se disposent à recevoir les saints ordres se rendront à la ville épiscopale, le mercredi avant l'ordination, avec les archiprêtres qui doivent » les présenter. L'évêque alors fera venir auprès de lui des prêtres et d'autres personnes prudentes qui soient versées dans les lois divines et la » discipline de l'Eglise. Ils les examineront pendant trois jours et s'informeront de leur naissance, du lieu où ils sont nés, de leur âge, de leur » vie, de leurs mœurs, du nom de leurs maîtres, de leur capacité pour » les lettres divines et humaines. Ils doivent sur tout être en état de rendre » raison de la foi catholique et d'en donner des preuves. Ceux qui seront » préposés à cet examen perdront leur dignité si, sous quelque prétexte » que ce puisse être, ils admettent des indignes; ceux qui seront ordonnés dans cet état seront repoussés de l'autel. Ces trois jours écoulés, » ceux en qui l'on aura reconnu les qualités requises seront présentés à » l'évêque. »

xii. « Un mari qui aura surpris sa femme en adultère, ou qui aura » d'autres preuves suffisantes de ce crime, peut la renvoyer : elle sera » mise en pénitence durant sept ans; mais il ne pourra en épouser une » autre de son vivant. Il sera dans son pouvoir de se réconcilier avec » elle, mais il fera la même pénitence. Après sept ans révolus, on les » mettra tous deux à la communion. Si le mari est complice du crime de » sa femme, on gardera la même règle. »

xiii. « Celui ou celle qui aura tombé dans le péché de fornication sera » mis en pénitence durant trois ans. »

xiv. « Un homme qui, n'ayant point d'épouse, a commis un adultère, » fera cinq ans de pénitence, et sa complice sept. Une personne du sexe, » qui, n'étant point mariée, tombe dans l'adultère, fera pénitence cinq » ans et son complice sept. Car il ne faut pas ordonner la même pénitence aux uns et aux autres. Les uns trouvoient, dans l'usage du mariage, le remède à leur concupiscence; les autres ont été entraînés par » la passion. »

xv. « Pour ce qui regarde les assemblées ou confréries qu'on appelle » associations, nous avons ordonné de vive voix, et nous enjoignons » maintenant, par écrit, de n'en faire dans nos diocèses que pour l'édification, l'utilité publique et le salut de l'âme. Nous autorisons celles

» qui ont pour objet le service de l'Eglise, telles que peuvent être les
 » congrégations qui ont en vue les offrandes qu'on fait à Dieu, les lumi-
 » naires, la communion des prières, les obsèques des défunts, l'accom-
 » plissement de leurs legs envers les pauvres et autres œuvres de piété.
 » Tout prêtre ou laïque peut entrer dans ces sortes de congrégations.
 » Quant à ces repas qui sont servis avec profusion, où l'on n'épargne
 » point les liqueurs enivrantes, où le corps s'appesantit, où l'on veut que
 » chaque convive se comporte comme les autres, où l'on se livre à une
 » joie profane et sans motifs, où il s'élève des disputes, qui, comme
 » nous avons eu la douleur de le voir, font naître des haines, des dissen-
 » sions et même des homicides (1); nous les défendons absolument. Ceux
 » qui mépriseroient notre ordonnance, si ce sont des prêtres ou des
 » clercs, nous les dégraderons de leurs ordres; si ce sont des hommes
 » ou des femmes laïques, ils seront séparés de l'Eglise, jusqu'à ce qu'ils
 » aient satisfait. Au cas qu'il soit nécessaire que les confrères, dont nous
 » avons parlé ci-dessus, s'assemblent; après avoir rempli ce qu'ils doi-
 » vent à Dieu et à la religion, si, pour se témoigner mutuellement leur
 » charité et leur amitié fraternelle, ils veulent manger ensemble, ils pour-
 » ront le faire en gardant toutefois la modestie, la tempérance, la so-
 » briété, la concorde et la paix, comme il convient à des frères, pour
 » l'édification de l'assemblée et la gloire de Dieu. Qu'on fasse sur tout
 » attention à ces paroles du Sauveur : prenez garde d'appesantir vos corps
 » dans la crapule et l'ivrognerie. Le prêtre pourra donner des eulogies à
 » ceux qui en voudront (2). On ne mangera qu'un morceau de pain et

(1) Les termes employés dans ce canon sont ainsi conçus : « Pastos autem et comessatio-
 » nes... penitus interdicimus. » Le *pastus* étoit un repas où plusieurs étoient conviés, et qui pour l'ordinaire étoit splendide. Le terme *pastus* vient du celtique *pask*, nourriture, repas. On connoît le *past* que les nouveaux mariés donnoient autrefois en Bretagne à leurs curés. Ce terme, aujourd'hui suranné, avoit été même introduit dans notre langue. On fendoit de ces sortes de repas pour les anniversaires des morts. « Ut per singulos annos ad annuale
 » meum in meam commemorationem pastum
 » optimum persolvant canonicis S. Juliani; » est-il dit, in Tabulario Brivatensi. Le *pastus* est la même chose que *pitance*, mot également tiré du celtique. *Pitancez*, nourriture, repas. On sait qu'il a été dû un *pastus* aux rois, aux évêques et aux comtes.

Ce que le concile blâme ici, ce sont ces associations que formoit l'intérêt particulier. Celui qui étoit à la tête du festin (car on ne faisoit point d'affaire autrement), après avoir bu à la santé de son voisin, pour lui annoncer que la liqueur étoit bienfaisante, faisoit remplir, sans autre cérémonie, la même coupe; elle parvenoit de la même manière jusqu'au dernier convive. Ainsi chacun ne buvoit qu'à son rang, mais on ne pouvoit aussi le passer, quand il étoit revenu. La raison s'obscurcissoit peu à peu et bientôt se perdoit. De là les suites funestes que décrivent les Pères de Nantes. Ces usages étoient pris dans les mœurs des anciens Gaulois et des Germains.

(2) C'est de là qu'est venu, dans la plupart des confréries, l'usage des gâteaux et des pains bénis, lorsqu'on se rassemble en cérémonie.

» l'on ne boira qu'un coup de liqueur (1). Chacun ensuite s'en retour-
 » nera chez soi avec la bénédiction du Seigneur. »

xvi. « Nous défendons à tout prêtre de briguer une église auprès d'un
 » seigneur laïque, et encore plus de lui faire des présens pour en ob-
 » tenir la présentation. Il est attaché pour toujours à son titre, et ne
 » peut même se faire son chapelain sans la permission de l'évêque. S'il
 » agit autrement, qu'il sache que, comme un évêque, qui, par ambition,
 » sollicite un diocèse plus considérable, perd celui qu'il possède, sans
 » espérance d'occuper celui après lequel il a aspiré, de même il per-
 » dra sa propre église et ne pourra plus passer à celle qu'il désiroit. »

xvii. « Quiconque en aura tué un autre volontairement et de dessein
 » prémédité, sera mis en pénitence durant le reste de sa vie. Le Sei-
 » gneur a dit : si un homme tue son prochain avec une résolution for-
 » mée et en ayant recherché l'occasion, vous l'arracherez de mon autel
 » pour le faire mourir. Si l'homicide s'est passé publiquement, celui qui
 » l'aura commis, fera quatorze ans de pénitence ; il sera cinq ans séparé
 » de l'Eglise ; le reste du temps, il assistera aux prières, sans offrir ni sans
 » communier. »

xviii. « Celui qui aura commis un homicide involontaire et de cas for-
 » tuit, fera cinq ans de pénitence ; il jeûnera quarante jours au pain et à
 » l'eau ; pendant deux ans, il sera séparé des prières des fidèles, et trois
 » ans sans communier. Nous laissons à la liberté du prêtre de prescrire
 » l'abstinence, comme il le jugera à propos. »

xix. « Comme l'apôtre dit : que les femmes gardent le silence dans les
 » églises, car il ne leur est nullement permis d'y parler, parce qu'il est
 » indécent qu'une femme parle dans une assemblée publique, il est
 » étrange que certaines femmes, sans avoir égard aux lois divines et hu-

(1) Le texte porte ce qui suit : « Panem
 » tantum frangentes, singulos accipiant bi-
 » beres. » Du Cange l'entend dans ce sens
 qu'il n'est permis que de boire une seule fois.
 « Id est, dit-il, semel singuli bibent. » Il
 cite pour garans la règle de S. Benoît, chap.
 35 ; celle de S. Césaire, c. 22, et celle de
 S. Aurelien, c. 35, etc. Le mot *biber* vient du
 celtique *bib* ou *pip* : vase qui contient une cer-

taine quantité de liqueur. De là sont sortis le
 mot espagnol et basque *pipa* ; celui de *pipe*
 chez les François, qui désignent une certaine
 mesure de liqueur. Les Anglois, qui ont retenu
 beaucoup de termes celtiques, entendent
 par *bib* une bouteille de lait où il y a un bi-
 beron que l'on donne à sucer aux enfans. Le
 mot *biber* vient de *pi* ou *bi*, qui imite le son
 que produit celui qui boit.

» maines , soient assez hardies pour se trouver assidument aux parlemens
 » généraux et aux assemblées publiques , et pour venir porter le trouble
 » dans les affaires du royaume et dans le bien de la république. C'est
 » une chose honteuse , et que les barbares ne souffriroient pas , que des
 » femmes entrent dans la discussion des affaires d'état : cet examen est
 » réservé aux hommes. Celles qui , destinées à habiter avec leurs filles
 » dans l'appartement intérieur de la maison , ne devroient juger que de
 » leurs ouvrages en laine et en lin , s'érigent en sénateurs. Cet attentat
 » retombe plutôt sur ceux qui le souffrent que sur elles. C'est pourquoi ,
 » puisque , comme nous l'avons déjà dit , les lois divines ordonnent aux
 » femmes de garder le silence dans les assemblées publiques , et que celles
 » des hommes leur permettent seulement de poursuivre en public leurs
 » affaires personnelles (car il est écrit dans le Code théodo ien : les fem-
 » mes ne pourront aller à la suite des affaires des autres ; c'est assez qu'elles
 » suivent celles qui les regardent directement) , nous défendons , suivant
 » les canons , à toute vierge consacrée à Dieu et à toute veuve , de se ren-
 » dre aux assemblées générales , si elles n'y sont appelées par le prince ,
 » ou par leur évêque ; si , sans y être invitées , elles sont nécessitées de
 » s'y rendre , dans ce cas , elles doivent obtenir la permission de le faire . »

xx. « Les évêques et leurs ministres doivent employer tous leurs soins
 » à faire arracher et faire consumer , par le feu , des arbres consacrés
 » aux démons , à qui le peuple rend des honneurs superstitieux , et pour
 » lesquels il a tant de vénération qu'il n'ose en couper une branche ni
 » un rejeton. Il y a aussi des pierres dans des lieux abandonnés et cou-
 » verts de bois , à qui le même peuple , trompé par les mauvais esprits ,
 » rend ses hommages ; il s'oblige par vœu de se présenter devant elles ,
 » et n'est que trop fidèle à y acquitter ses dons. Il faut les enlever toutes ,
 » jusqu'à leurs bases qui sont enfoncées dans la terre , et les mettre dans
 » des lieux où leurs adorateurs ne puissent les trouver. Il faut appren-
 » dre à tout le monde combien est énorme le crime d'idolâtrie , et que
 » quiconque honore et adore des arbres et des pierres , nie , en quelque
 » manière , l'existence de son Dieu , et renonce au christianisme ; c'est
 » pourquoi il doit faire la même pénitence que s'il avoit adoré des idoles.
 » Aussi doit-on défendre à tout chrétien de faire de vœu , ou de porter
 » ailleurs qu'à l'église , devant le Seigneur son Dieu , des chandelles ou
 » quelqu'autre présent , dans la vue d'obtenir la santé ; car il est écrit :
 » faites des vœux au Seigneur votre Dieu , et vous acquittez de ces vœux . »

» Nous savons d'ailleurs quelles menaces ont faites les prophètes , de la
 » part de Dieu , à son ancien peuple qui sacrifioit dans les bois et qui im-
 » moloit sur les hauts lieux. Celui qui ne respecte pas ces menaces a
 » perdu la foi et est pire qu'un infidèle. Nous devons donc , à tous égards ,
 » le retrancher du sein de l'Eglise , et , avant que de l'y faire rentrer , il
 » doit avoir fait une pénitence convenable. »

225. Jusqu'alors le prince Winnoch (1) n'avoit pu mettre à exécution le dessein qu'il avoit formé de renoncer aux biens et aux honneurs de sa naissance. Peut-être entraîné par les remontrances de Judicael , s'étoit-il engagé à ne pas s'éloigner de la cour durant la minorité de son neveu. Lorsque celui-ci eut pris les rênes du gouvernement , et quand Winnoch se vit enlever , par la mort , son saint frère Judicael , il crut être libre et pouvoir suivre les impressions de la grâce.

226. Tandis que la Providence , toujours admirable dans ses voies , lui ôte un modèle de vertus , elle lui en offre un second dans Judoc. La réputation de sainteté , dont il jouit dans un pays étranger , s'est répandue dans toute la Bretagne. Peu satisfait de se consacrer uniquement à Dieu , Winnoch inspire les mêmes sentimens à trois de ses frères. Quadanoc , Ingenoc et Madoc n'ont plus d'autre pensée que de chercher , avec lui , cette cité permanente et éternelle que la foi leur découvre , et où les souverains de la terre , dépouillés de leur grandeur extérieure , ont droit , par leurs bonnes et saintes actions , de se réunir avec leurs sujets sous l'empire immortel du Sauveur des hommes. Déjà Winnoch les a conduits à l'humble cellule de leur frère.

227. Judoc n'habitoit plus Brabie ; la célébrité qu'il y avoit acquise lui avoit attiré des visites trop fréquentes (2). Après huit ans de séjour en ce lieu , il s'étoit retiré à Runiac (3), à l'embouchure de la rivière de

(1) Ou *Winoch*. Voy. ci-dessus , n° 115 , p. 58. a. V.

(2) « Jàm octo annis ibidem elapsis , ad ulterius processit desertum , ut populi nimiam declinaret frequentiam. » (Surius in vita S. Judoci.) Telle nous a paru aussi être la cause qui déterminâ Judoc à quitter Brabie. La vie de ce saint , qu'on trouve dans les Actes des Saints de D. Mabillon , donne une autre raison de cette retraite , mais elle nous a paru moins digne de lui.

(3) C'est ainsi que ce lieu s'appelle dans la vie de saint Judoc , insérée par D. Mabillon au second siècle des saints de son ordre. *Run* ,

rivière ; ac , lieu : lieu sur le bord d'une rivière. Dans la vie du même saint , que Surius a donnée , on lit Rimac , d'autres disent Rumac. Ri ou ru , rivière ; mac ou bac , auprès : lieu auprès d'une rivière. C'est donc sans fondement légitime que D. Mabillon a cru que Rumac ou Rimac étoit quelque chose d'étranger à Runiac. Ces trois termes , qui ont la même signification , pouvoient être employés indistinctement. Runiac est maintenant connu sous le nom de Villers-Saint-Josse ; on a voulu par là avertir la postérité que ce prince avoit habité ce lieu. Vilaer : lieu habité.

Canche (1), vis-à-vis d'Etaples (2). Ce terrain étoit désert : Judoc y avoit bâti un oratoire à l'honneur de saint Martin. Wrmar vivoit encore et continuoit d'être son disciple. A l'approche de ses quatre frères, il les reconnut tels, et selon la chair et selon l'esprit. C'est dans l'abaissement volontaire que les uns et les autres régnerent en maîtres absolus. Ils eurent pour sujets leurs passions ; leur sceptre fut l'Evangile et leur couronne fut celle qui étoit attachée à leur persévérance (3).

228. Judicael avoit épousé une princesse que l'on appeloit Morone (4). Cette reine ne fut pas moins vertueuse que son mari. La religion et la piété lui furent également familières. De leur mariage sortirent Alain, Urbien et trois filles.

229. La couronne de Judicael avoit passé, comme nous l'avons dit, à son fils aîné, sous la tutelle de Rivalon. Aucun monument ne nous instruit qu'Alain n'ait pris la qualité de roi avant la mort de son père. C'étoit une déférence qu'il lui devoit ; quelque temps après, ce prince se revêtit de cet auguste titre.

230. Cadwallon n'étoit plus depuis long-temps ; ce roi avoit combattu pour l'honneur de sa patrie avec plus d'acharnement que de raison. Dans une bataille qu'il avoit livrée à Oswi, il l'avoit défait et lui avoit ôté la vie. La perfidie l'avoit armé contre Eanfrid, roi de Deiri, et l'avoit fait assassiner.. Oswald, fils d'Ethelfrid, et neveu maternel d'Edwin, réunit sur sa tête ces deux royaumes. Cadwallon, trop présomptueux, s'étoit

(1) Dans l'une des vies de saint Judoc, la Canche porte le nom de *Quantia* ; d'autres monumens l'appellent *Cancia*. Cette rivière prend sa source proche la paroisse de Magnycour en Artois. Magnycour tire son nom de *magny*, habitation, et de *cour*, rivière : habitation sur le bord d'une rivière. De Magnycour, la Canche passe par l'abbaye de Cercamp, Hesdin et Bourainville. Tous ces lieux ne formoient autrefois qu'une forêt. *Cer* ou *car*, bois, forêt ; *can*, rivière : forêt traversée par une rivière. *Es*, rivière ; *din*, forêt : forêt traversée par une rivière. *Bau* ou *gau*, forêt ; *ren*, rivière ; *vil*, habitation : habitation sur les bords d'une rivière et d'une forêt. La Canche va de Bourainville à Montreuil, et se jette dans l'Océan, au-dessous de cette ville. Cette rivière a donc eu originairement son cours au milieu des bois. C'est aussi de là qu'elle a emprunté

son nom. *Can*, rivière ; *ti* ou *si*, forêt : rivière qui traverse des forêts. Le nom de *Canche*, que porte maintenant cette rivière, ne se rend pas autrement. *Can*, rivière ; *ched* ou *chod*, forêt.

(2) Etaples, autrement *Stapule*, tire son nom d'*es*, auprès, et de *tap*, eau, mer : lieu auprès de l'eau.

(3) Vita S. Judoci, apud Mabillon, in Actis SS. Ord. S. Ben.

(4) Morone, autrement *Morona*, tire son nom de *mor*, grande, et de *dona* ou *ona*, dame : grande dame. Elle étoit née dans le pays d'Ak, au diocèse de Léon, et issue de la même famille que Pritelle. Son sang sortoit donc des anciens rois de l'île de Bretagne. Voyez ci-dessus le renvoi (c) des pages 155 et 156. (Ci-dessus, n° 115, p. 57, note 3. a. V.

flatté de triompher de ce prince avec le même avantage. A la tête d'une nombreuse armée, il s'étoit jeté sur les Northumbres, et avoit porté dans leur pays le fer et le feu. Déjà il avoit pénétré jusqu'à la muraille des Pictes (1), lorsqu'Oswald, qui ne cherchoit qu'à défendre sa vie et celle de son peuple, s'opposa à ses progrès rapides. Le combat s'engage; la victoire se décide en faveur du roi saxon; l'armée de Cadwallon est taillée en pièces; il périt lui-même sur le champ de bataille. Il avoit donné la mort à un saint : un saint le priva de la vie.

231. Ce fut là le dernier acte de vigueur que les Gallois tentèrent contre les Saxons. Cadwallastre, en héritant des états de son père, n'hérita pas de son humeur guerrière. Il n'eut d'autre soin que de faire fleurir la paix dans son royaume et de la rendre respectable à ses voisins. Après douze ans de règne, une maladie de langueur lui enleva cette énergie qu'il avoit si bien employée pour contenir les grands de ses états dans leur devoir. Des dissensions intestines s'allumèrent; la guerre désola le pays. La famine, qui marche assez souvent à sa suite, fut encore plus terrible. La peste, qu'elle introduisit, mit le comble à ses malheurs; en peu de temps, elle fit périr une si grande multitude de peuple, que ceux qui restoient en vie ne suffisoient pas pour inhumer les morts. Le vénérable Bede nous apprend que ce dernier fléau commença l'an 664 (2).

232. La plupart des Gallois abandonnèrent leur patrie pour se soustraire à une mort prochaine : ils se réfugièrent dans les Gaules. Cadwallastre s'embarqua avec une partie de ses sujets et se retira en Bretagne, auprès du roi Alain, qui le reçut de la manière la plus obligeante (3).

233. Cependant saint Judoc n'étoit plus à Runiac. Ayant été mordu au pied par une couleuvre, il s'imagina que c'étoit là l'ouvrage du démon qui s'étoit travesti sous la figure de ce serpent. Cette pensée lui fit quitter un lieu qui lui sembloit marqué par la présence du malin esprit. Son séjour y fut au moins de treize ans (4).

(1) Cette sanglante bataille se livra sur les bords d'un ruisseau qui se nommoit auparavant *Is* ou *Rin*, deux termes qui en général désignent une rivière. Depuis ce combat, ce ruisseau porta le nom de *Denisburn*. *Dén*, homme; *is*, rivière; *burn* ou *bur*, pourri. Ce qui veut dire : rivière sur les bords de laquelle des cadavres se sont putréfiés, ou ont été inhumés. A un mille de la muraille des Pictes, du côté du nord, il y a un ruisseau qu'on appelle maintenant *Erringburn*. C'est le même que *Denisburn*. *Er*, homme; *rin*, ruisseau;

burn, putréfié. Smith a prouvé d'ailleurs, *Append. in Bed.*, n. 13, p. 720, que le ruisseau *Denisburn* est le même qu'*Erringburn*. Ce même ruisseau traverse *Bingfield*, qui a tiré son nom des morts à qui son terrain prêta la sépulture, après la même bataille. *Bin*, tombeau; *fiel*, fidèle : lieu qui a servi de tombeau à des fidèles. Par le terme *fidèle*, on entendoit quelqu'un attaché à un parti.

(2) *Hist. lib. 3, c. 27.*

(3) [An 664.] — Omission. a. V.

(4) Suivant la vie du saint, donnée par Su-

234. Haimon qui, dans toutes les circonstances, se faisoit un devoir de venir au secours de Judoc, lui proposa de s'établir dans la forêt qui étoit à une lieue de là, entre les rivières de Canche et d'Autie. Le saint y trouva un vallon, d'où sortoient deux sources qui formoient un ruisseau (1). Au premier aspect, il s'écria : « Voici le lieu de mon repos et ma demeure » à jamais. »

Le duc fit enlever les arbrés et les broussailles qui couvroient cette place, ensuite il y fit construire des cellules : Judoc s'y enferma avec ses chers élèves. Il bâtit auprès deux oratoires de bois : l'un sous l'invocation de saint Pierre, et l'autre sous celle de saint Paul.

235. Sa dévotion pour ces deux apôtres, et le désir de se procurer des reliques de quelque martyr, lui firent entreprendre le voyage de Rome. Sa piété fut édifiée dans cette grande ville, à la vue des restes précieux de tant de saints, qui avoient triomphé des idoles, du monde, des ennemis du christianisme et d'eux-mêmes. Détaché comme eux de tout ce qui ne porte pas au ciel, il s'empressa de recueillir quelques-unes de leurs dépouilles.

236. A son retour, une jeune fille d'une grande naissance, qu'on nommoit Jujule (2), et qui avoit sa demeure au château d'Airon (3), à une lieue de l'hermitage du saint, fut inspirée durant la nuit d'aller au-devant de lui. Jusqu'alors elle n'avoit pu contempler les merveilles de toute espèce dont la main libérale du Créateur a embelli l'univers : ses yeux ne s'étoient jamais ouverts à la lumière. Judoc doit lui faire voir, pour la première fois, cet astre bienfaisant qui chasse devant lui les ténèbres, et qui lève le rideau dont elles couvrent la nature. Docile à l'avis céleste, elle s'avance vers son libérateur ; l'eau qui a servi à laver les mains de ce saint prêtre va devenir l'instrument de sa guérison. Elle en frotte ses yeux ; aussitôt elle voit, et, en voyant, elle n'a point de termes assez forts pour exprimer son ravissement et sa reconnoissance. On plaça une croix (4)

rius, il y passa quatorze ans ; une autre n'en porta que treize.

(1) Dans la vie de saint Judoc, qu'on lit dans Surius, ce ruisseau s'appelle *Sidraga*. Ce terme est tiré de *si* ou *di*, deux, et de *dra* ou *ra*, source. Ce qui veut dire : ruisseau formé de deux sources. L'une se nomme la fontaine du Gard ou de la forêt ; *gard*, forêt. L'autre s'appelle la fontaine aux Bretons. Ce qui suppose que saint Judoc fut suivi dans ce lieu par ses frères.

(2) *Ju*, jeune ; *i* ou *hi*, enfant ; *ul*, élevée : jeune fille distinguée.

(3) Airon porte le nom de *Castrum* dans la vie de saint Judoc donnée par l'Anonyme. « *Castrum* cui nomen est Airon. » *Air* ou *ar*, forte ; *on*, habitation. D. Mabillon observe qu'Airon n'est pas à deux milles de l'abbaye de Saint Josse, et que ce lieu conserve encore son ancien nom.

(4) Cette croix fut extrêmement fréquentée dans ce temps ; comme les pèlerins qui la vi-

dans le lieu même où ce miracle étoit arrivé : il se nomma la Croix.

237. Ce prodige annonça bientôt à Haimon le retour de Judoc. Ce seigneur, un nombreux clergé et une foule de peuple vont au-devant des saintes reliques. Durant l'absence du solitaire, le duc avoit fait bâtir une église de pierre qui n'étoit achevée que depuis quelques jours. Il lui en fit présent avec ses dépendances ; il y ajouta même une terre considérable avec tous ses colons : cet héritage portoit le nom de Loc (1). La nouvelle église fut dédiée à saint Martin, et les richesses sacrées du saint pèlerin y reposèrent en grande partie.

238. Judoc s'attacha à cette église, dont le revenu le mettoit à portée de former une communauté. Il s'y fit suivre par ses saints frères. Les étrangers qui venoient lui demander la santé du corps et de l'âme trouvèrent un hospice chez lui, et les indigens des remèdes à leur misère. Après avoir passé plusieurs années dans les exercices de la pénitence, il finit le cours de sa vie le 13 de décembre ; mais on n'a pas la même certitude sur l'année précise de sa mort. Il nous paroît cependant que cet événement n'a pu arriver qu'après l'an 668 (2).

siotoient, ne trouvoient point où loger, on la transporta auprès du petit monastère de Saint Judoc. Ce qui lui fit donner le nom de monastère de la Croix.

(1) *Loc* signifie *habitation*. C'étoit une terre défrichée et cultivée par des serfs qu'on y avoit attachés.

(2) L'Anonyme qui a écrit le premier la vie de saint Judoc n'étoit pas contemporain de ce solitaire. L'historien l'a composée à la sollicitation des religieux du monastère du saint, et sur les mémoires qu'ils lui avoient servis. Il ne fait pas même entrevoir qu'aucun d'eux ait été témoin de ce qu'ils lui avoient appris. Cave a cru que cet ouvrage a été fait vers l'an 710. D'autres l'attribuent à Alcuin, à qui Charlemagne donna le monastère de saint Judoc ; mais le style de cette pièce est différent de celui de cet écrivain. Il paroît qu'on peut fixer l'époque de cette histoire au milieu du huitième siècle. Comme elle a été faite sur une tradition qui n'étoit pas extrêmement éloignée, elle doit avoir de l'autorité. D. Mabillon l'a tirée d'un manuscrit de Jumieges, qui avoit plus de sept cents ans d'antiquité. Nous préviendrons seulement que l'auteur s'est trompé en regardant Winoch et Arnoch comme

neveux de saint Judoc. Le grand nombre d'années durant lesquelles ils lui survécurent l'a fait tomber dans cette erreur. Le premier ne mourut que l'an 717.

Isembard, moine de Fleuri, a composé, sur la première vie de saint Judoc, une nouvelle, à laquelle il a joint l'histoire de la translation de ce saint. Il étoit pieux et savant : il vivoit encore du temps de l'abbé Gauzlin, qui remplaça saint Abbon l'an 1003.

Nous avons une troisième vie de saint Judoc par Florent, abbé de Saint Josse, qui vivoit encore en 1015. Son ouvrage est adressé à tous les fidèles et en particulier à tous les confrères de saint Judoc, tant de France que d'Allemagne, qui le lui avoient demandé. La dévotion que l'on portoit à ce saint avoit donné lieu à une confrérie ou association. Florent se qualifie, *divinâ miseratione abbas indignus*.

M. Baillet a placé la mort de saint Judoc vers l'an 668 : D. Mabillon l'a fixée précisément à cette année. Ce savant convient que cet abbé ne partit pas pour Rome avant l'an 665. Judoc ne pouvoit être de retour que vers l'an 667. L'auteur original de sa vie assure positivement qu'il vécut encore plusieurs an-

239. Vers le même temps, les Alétiens perdirent leur évêque Maelmon. Bili (1), son successeur, eut, comme lui, des rapports particuliers avec la cour de Bretagne. Judicael l'avoit honoré de son estime et l'avoit fait aumônier de la reine son épouse. Il étoit archidiaque d'Alet, lorsqu'il en devint le pasteur. On a tout lieu de croire que son mérite le porta sur ce siège. Il eut une étroite liaison avec Elocau, ce solitaire dont nous avons parlé.

240. Les reliques de saint Malo, l'apôtre d'Alet, reposoient toujours dans la Saintonge. La vénération que son diocèse lui portoit et la reconnaissance qu'on conservoit de ses bienfaits, faisoient désirer depuis longtemps de revoir ces cendres sacrées qui, durant la vie du saint évêque, avoient concouru à tant d'actions signalées. Bili, en secondant les vœux de ses ouailles, remplit les siens.

Le corps du saint pontife rentra enfin en Bretagne. A cette nouvelle, le cœur des Alétiens est rempli d'une sainte joie. Tous s'empressent d'aller au-devant des précieuses reliques : on les conduit en triomphe dans la ville et on les place dans le sanctuaire de l'église. Ce jour fut à jamais mémorable dans le diocèse. La fête de cette translation s'est faite chaque année le onze de Juillet, sous le rit double de seconde classe. Depuis l'an 1768, on l'a attachée au second dimanche du même mois. C'étoit le moyen d'y faire participer le peuple, cette portion la plus considérable du bercail. On ne perdra pas pour cela de vue ce jour fortuné qui éclaira l'arrivée des reliques du saint chef (2).

241. Bili, pour perpétuer les actions du saint fondateur de son église, en composa l'histoire. C'est probablement celle que D. Mabillon a insérée dans les Actes des saints de l'ordre de Saint Benoît. Elle suppose, dans celui qui l'a faite, du talent pour écrire. Bili fut un excellent évêque (3). On ne sait combien d'années dura son pontificat.

242. Saint Amand ne s'étoit pas cru vaincu par les raisons du pape saint Martin. Il avoit été lui-même à Rome pour plaider sa cause. Ses mo-

nées depuis son retour. « Hâc ergò traditione » peractà, dit-il, Judocus vir christianissimus in eadem cellula multis postea usque » ad obitum sui vixerat annis. » Ce n'est donc pas trop reculer sa mort que d'en rapporter le temps vers l'an 670.

(1) Le P. Albert le Grand, Chenu, etc, placent sept évêques entre Maelmon et Bili, savoir : S. Geoffroi, Ocdumal, Hamon, Noedius, Ritualus, Tutamen et Ravilius. Comme

ces auteurs, qui se sont copiés les uns les autres, n'ont donné que de simples nomenclatures, sans chercher à étayer l'existence de ces évêques, nous n'avons garde de les produire au grand jour. Ce seroit nous exposer à une juste critique.

(2) Sanctilogium Macloviense, an. 1768 : Officia propria diocesis Macloviensis, an. 1692 ; D. Lobineau, Vies des saints de Bret.

(3) *Bil* ou *bel*, grand ; *li*, chef : grand chef.

tifs furent enfin approuvés du Saint Siège. Après environ trois ans d'exercice, il se démit de l'évêché de Maastricht. Saint Remacle, d'abord abbé de Cougnon (1), et alors de Stavelo (2), le remplaça.

243. Rendu à sa première liberté, Amand reprit ses travaux apostoliques avec un nouveau courage. Après avoir fait la visite de ses monastères de la Belgique, il porta le flambeau de la foi chez les Gascons de la Novempopulanie, dont la plupart n'avoient pas encore renoncé au paganisme. Les fruits qu'il y recueillit ne furent pas abondans, quoique le don des miracles ne l'y abandonnât pas.

244. Toutes ses vues se tournèrent ensuite à la retraite. Son monastère d'Elnon devint sa demeure ordinaire : il y fit régner l'esprit de religion, ainsi que dans les autres maisons de cette province. Après avoir gagné à Dieu une multitude de païens, consacré beaucoup de vierges, détaché du monde plusieurs seigneurs et formé au saint ministère d'excellens disciples, il travailla dans le silence à son salut. Il décéda à Elnon, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, un dimanche, qui étoit le six de février de l'an 679.

245. Ce saint évêque, qui n'avoit rien en propre, fit néanmoins un testament ; mais cet acte ne regardoit que la disposition de son corps après sa mort. Il le léguoit à son monastère d'Elnon, et faisoit des imprécations terribles contre ceux qui tenteroient de l'inhumer ailleurs. Par cet arrangement, que sa sagesse lui avoit inspiré, il assuroit la paix entre les différentes communautés de sa dépendance.

246. Ses dernières volontés furent remplies suivant ses desirs : on déposa son corps dans l'église de Saint Pierre, en son abbaye d'Elnon ; environ seize ans après, ce respectable trésor n'avoit pas encore contracté de corruption. La translation s'en fit dans une nouvelle église qu'on consacra ce jour-là même à son honneur. C'est de là que l'abbaye d'Elnon a pris le nom de Saint Amand. La dévotion y appela beaucoup de pèlerins, ce qui a donné naissance à la ville qui s'y est formée (3).

247. L'église de Dol avoit autrefois une vénération particulière pour cet illustre Breton, qui a rempli la Gaule de l'éclat de ses vertus et des fruits

(1) L'abbaye de Cougnon étoit sur la rivière de Semoi. Ce n'est plus qu'un prieuré entre Chini et Bouillon. Les anciens titres le nomment *Congidunus* et *Congedunum*. D. Mabillon, dans ses *Annales bénédictines*, t. 1. p. 403, l'appelle *Conguidunus*. « Casa Congui- » dinus, dit-il, quam Sesomiris fluvius cin- » gere videtur. » Ces différens noms, qui, dans le fond, sont les mêmes, se tirent de

con, environnée ; de *ge*, *gi* ou *gwi*, rivière, et de *dun*, élévation : colline environnée d'une rivière.

(2) Stavelo est sur la rivière d'Ambleve. *Star*, rivière ; *vel*, habitation : habitation sur une rivière.

(3) Bollandus ad diem 6 februarii ; Mabillon. in *Actis SS. ord. S. Bened. sæc. secun-* do ; Gallo-Flandria Buzelini.

de ses travaux. Dans tout le diocèse, on a fait mémoire de ce saint le six de février. On ne l'a interrompue qu'au commencement du dernier siècle, lorsqu'on échangea le bréviaire du diocèse avec celui qu'on appelle Romain (1).

248. On peut regarder comme vraisemblable que saint Alain, dont le corps a reposé long-temps dans l'église cathédrale de Quimper (2), a été évêque de ce diocèse. Il est naturel de penser qu'il avoit vécu sur les lieux, et qu'après sa mort on l'avoit déposé dans son église. Nous n'avons point vu jusqu'à présent d'évêques régionnaires résider dans les villes capitales, à moins qu'on ne les eût chargés de leur administration spirituelle. Ils se retiroient ou à la campagne, ou dans les villes du second ordre. Là ils vivoient en solitaires et en cénobites; quelquefois les évêques en titre les agrégeoient à leur saint ministère.

249. On peut croire aussi que saint Alain remplaça saint Menou. C'a été le sentiment d'un habile critique (3). Le nom qui lui a resté est garant de sa sainteté (4). L'église de Quimper a fait long-temps l'office double de ce pieux évêque (5). La petite ville de Corlay (6), qui est une dépendance des anciens comtes de Porhoet, le reconnoît pour son patron. Une église du diocèse de Dol l'a pris pour titulaire, sous le nom d'Elain.

250. La légende du bréviaire de Quimper l'a confondu avec saint Alain de Lavour et avec saint Amand de Mastrich. Il y a plus d'un exemple de ces sortes d'erreurs. On n'a fait, pendant plusieurs siècles, qu'une seule et même personne de Gildas l'Albanien et de Gildas le Sage. On a attribué à S. Idiunet, disciple de S. Guignolé, abbé de Landevenec, l'histoire de saint Ethbin, compagnon d'un autre Guignolé, prêtre du monastère de Taurac, au diocèse de Dol. La France n'a pas été exempte de ces sortes de méprises. Saint Denis de Paris a passé long-temps pour être le même que l'Aréopagite. On sait que sainte Gertrude de Nivelles a eu, à peu près, la même légende que sainte Montaigne de Berry.

(1) Breviar. Dolense, an. 1519; Registres du chapitre de Dol.

(2) Dans un cartulaire de l'abbaye de Saint Melaine de Rennes, on lit: « Vita S. Alani, » episcopi, in ecclesia Corisopitensi requiescentis. »

(3) M. l'abbé Gallet.

(4) *Lan* ou *len*, saint: le saint homme.

(5) L'ancien bréviaire de Quimper avoit des leçons pour saint Alain, et l'office en étoit double. On les a supprimées avec la fête, dans le Propre des saints de ce diocèse, qui a été

imprimé en 1701.

(6) Les noms de Gael et de Corlay nous font connoître exactement l'étendue du Porhoet. Il commençoit à Gael et se terminoit à Corlay; *ga*, forêt; *el*, tête: lieu où commence une forêt. *Cor*, extrémité; *laye*, vieux mot françois qui veut dire forêt: extrémité de forêt. Le diocèse d'Alet étoit circonscrit par les anciennes limites des Curiosolites, et conséquemment l'archidiaconé de Porhoet ne devoit avoir sous sa juridiction que la partie qui avoit appartenu à ce peuple.

251. Le culte de saint Alain de Quimper s'est perpétué sans interruption dans ce diocèse. Il n'en a pas été ainsi des actes originaux de sa vie. Le fer et le feu, que les Normans portèrent en Bretagne durant le neuvième et le dixième siècles, répandirent par tout le désordre. Les mémoires qui renfermoient la vie du saint évêque furent dispersés et perdus. Une longue suite d'années fit oublier ce qu'ils avoient contenu. Dans des temps plus tranquilles, on tenta de réparer cette perte. La vie d'Alain de Lavour tomba la première entre les mains.

Dès environ le huitième siècle, ce saint étoit patron de Lavour, qu'on appelloit autrement *Vaurum*. Ysarn, évêque de Toulouse, à qui appartenait le château de *Vaurum* (1), dota, en 1098, l'église de cette paroisse.

On n'ignore pas que saint Amand avoit fondé une abbaye proche Vabre, autrement *Vabrum* (2). Comme l'on prononce souvent le B comme l'V

(1) Lavour n'a été connu d'abord que par le rocher sur lequel on bâtit un château. On l'appela *Vaurum*, et ensuite *castrum Vauri*. *Vor*, rocher. Ainsi *castrum Vauri* veut dire : *château bâti sur un rocher*. Le nom que porte maintenant la ville de *Lavour* ne signifie autre chose que *le rocher*. *Lla*, article ; *vor*, rocher. Au bas de ce château se forma un bourg ou petite ville, qui a été érigée en évêché par Jean xxii ; l'an 1316. Elle est sur l'*Agow*. *Ag*, article ; *ow*, rivière : *la rivière*. La capitale de Lavour étoit autrefois *Laurac*, qui a donné son nom au Lauragais. *Lor*, grande ; *ac*, habitation. On l'appelle aujourd'hui *Laurac* le Grand. Cette épithète *le Grand* devoit être supprimée, puisqu'elle est contenue dans le terme *Laurac* ; mais l'ignorance du celtique donne lieu à bien d'autres méprises.

(2) La ville de [*Vabre* ou] *Vabres* est à la jonction de deux rivières qui vont se jeter un peu plus bas dans le Tarn, et dont l'une se nomme Dourdan. C'est de là qu'elle a pris son nom. *Abre* ou *aber*, confluent de rivières : *lieu auprès d'un confluent de rivières*. On l'a aussi nommée *Vabrum* ; *Vabrense castrum* et *Vabrincum* : *ab* ou *aber*, confluent ; *rin*, rivière. Le Tarn fait beaucoup de bruit en roulant ses eaux parmi des rochers scabreux. *Taran*, tonnerre : *tarn* est la crase de *taran*.

M. de Valois dit, dans sa Notice des Gaules, que le *pagus* de Vabres porta le nom de *Vor*, et qu'à cause de l'étendue de son dis-

trict, on le partagea en deux. C'est effectivement ce que signifie *Pagus vor* : *vor* ou *mor*, grand : *grand canton*.

Si le légendaire de Lavour avoit fait ces observations, il n'auroit pas confondu le saint Alain de son pays avec saint Amand de Mastrich. Il auroit réfléchi que si ce dernier avoit fondé une abbaye proche Vabres, ce lieu étoit bien distingué de celui de Vor, et par la distance et par la position. L'un est dans le Rouergue et l'autre dans le Lauragais. Les idées que chacun de ces deux noms renferment ont point d'analogie mutuelle. L'étymologie du terme *Alain* est différente de celle d'Amand, ainsi que nous l'avons fait voir ci-devant. Des cinq anciennes vies que nous avons de saint Amand, aucune ne lui donne d'autre nom que celui d'Amand. Un auteur anonyme, qui a écrit dans des temps postérieurs, est le seul qui ait changé le nom d'Amand en celui d'Alain, ou Elain. Son autorité ne peut l'emporter sur celle de plusieurs personnes graves et connues. On conçoit qu'un des principaux motifs de cette substitution de nom a pu prendre sa source dans le désir d'illustrer saint Alain de Lavour.

Nous ne voyons rien de certain sur la vie de ce saint, si ce n'est qu'il étoit, dès environ le huitième siècle, patron de l'église de Lavour. Il aura sans doute vécu dans le pays même où il est honoré, et y sera mort le vingt-cinq de Novembre, jour auquel on célèbre sa fête. Pour celle de saint Amand de Mastrich,

consonne, et l'V consonne comme le B, l'auteur de la légende de saint Alain identifia le *Vaurum* du Lauragais avec le *Vabrum* de Rouergue. D'où il paroissoit autorisé à ne faire qu'une seule et même personne d'Alain et d'Amand. Lorsqu'on a copié cette légende pour en composer la vie de saint Alain de Quimper, on ne pouvoit manquer de faire une nouvelle faute.

252. La mort, qui avoit séparé saint Judoc de ses quatre frères, n'avoit pu les séparer de son corps. Les vertus qu'il avoit exercées dans son monastère sembloient respirer encore. Cette partie de lui-même, qu'il avoit laissée à la terre d'où elle étoit sortie, parloit assez pour avertir de travailler comme lui, afin de pouvoir joindre son âme dans le ciel. Aussi, à l'aspect de ce vénérable dépôt, ses illustres frères s'excitoient puissamment à une sainte persévérance.

253. Ils furent eux-mêmes les gardiens du corps de leur frère. Souvent, pour lui rendre leurs devoirs et pour leur propre consolation, ils le levoient de son tombeau comme d'un lit. Ils le lavoient avec de l'eau commune et l'exposaient à l'air dans toutes les saisons de l'année. Les cheveux et les ongles de ses doigts prenoient de l'accroissement, comme s'il eût été en vie. Tel est le rapport qu'en fait son historien.

254. Ce miracle fut attribué à la pureté virginale de ce prince. Le nouveau duc qui avoit remplacé Haimon n'avoit ni sa religion ni sa piété. Il ne trouva pas bon que cette merveille eût transpiré dans le public. Il la tourna en ridicule, et dit qu'il n'y ajouterait point de foi à moins qu'il n'en fût le témoin. Il fit ouvrir le tombeau; alors il s'écrie : « Ah ! grand » saint Josse. » C'est la dernière parole qu'il profère : sa langue se lie et ses oreilles n'entendent plus (1). Si ce prodige alarma la nature, des guérisons

on la fait le 6 de février. L'Anonyme n'aura pas osé changer la fête de son saint et la placer au même jour que celle de saint Amand, parce qu'il auroit contredit l'usage reçu. La légende qu'il introduisoit relevoit la gloire du saint patron : on ne s'appliquoit pas alors à approfondir et à discuter les faits historiques.

Pour ce qui regarde saint Alain de Quimper, on doit le distinguer de celui de Laval et de saint Amand de Mastrich. En effet, 1^o sa translation ne se seroit faite que du temps des incursions des Normans : ce qui auroit donné lieu à quelques-uns d'en parler, comme cela est arrivé à l'égard de plusieurs autres saints. On est sûr que son corps a reposé dans l'église

de Quimper; personne n'atteste sa translation à Laval. Mais, ce qui doit décider la question, c'est qu'avant l'entrée des Normans en France, il existoit un saint Alain à Laval. 2^o Saint Alain de Quimper n'est pas le même que saint Amand de Mastrich. Outre que la fête du premier est attachée au 27 de novembre et celle du second au 6 de février, ce qui désigne deux saints distingués l'un de l'autre, l'abbaye de saint Melaine, qui n'avoit d'autre intérêt que celui de la vérité, dépose que le corps de saint Alain a été conservé dans l'église de Quimper; ce qu'on ne peut dire des reliques de saint Amand de Mastrich.

(1) Ce seigneur se nommoit Deochtric; de,

de toute espèce , qui se firent au tombeau du saint , la consolèrent. L'un inspira le respect et les autres la confiance (1).

255. Le culte de saint Judoc ne tarda pas à s'introduire en Bretagne. Une église du diocèse de Dol l'a pris pour son patron titulaire , sous le nom de saint Gioce ou Josse. A l'abbaye de Saint Jean de Gael , on en faisoit encore l'office au quinzième siècle , avec huit leçons propres de ce saint (2).

256. Un saint évêque étoit assis durant ce temps sur la chaire de l'église de Nantes. Le nom de Pasquair ou de Pasquar , sous lequel il a passé à la postérité , crayonne ses qualités personnelles (3). Il les établit sur l'humilité , qui sera dans tous les temps l'appui le plus solide de la piété.

257. On croit que la ville de Nantes lui avoit donné le jour. La foi , qui présidoit à ses démarches , lui fit entreprendre de grandes choses : l'espérance ferme qu'il avoit dans les secours du Tout-Puissant l'élevoit au-dessus des événemens ; sa charité , toujours active , ne se proposoit point de bornes : il n'avoit de bien que pour le communiquer aux indigens. Chaste , tempérant , doux , il força le monde , avec lequel il avoit fait divorce , à jeter du moins des regards d'admiration sur sa conduite.

258. L'évêque Serapius étant mort (4) , les canons de discipline , qui

Dieu ; och , seigneur ; trich , qui se moque : seigneur qui se moque de Dieu. On conçoit que ce duc devoit avoir un autre nom.

(1) Mabillonius in Actis SS. ord. S. Bened. sæculo secundo.

(2) Calendarium manuscriptum abbatiae S. Mevenni , xv sæculi.

(3) *Pas , petit , humble ; car , chef : humble chef.*

(4) M. Travers , dans l'Histoire abrégée qu'il a donnée des évêques de Nantes , a fait succéder Taurinus à Léobard , parce que , selon lui , Taurinus assista au concile de Paris de l'an 638. Il est vrai qu'un Taurinus s'y trouva ; mais il n'y a pris d'autre qualité que celle d'évêque , sans désigner son siège. On peut s'en convaincre en consultant le 5^e tome des Conciles du P. Labbe , p. 1856. Il n'est pas possible que ce Taurinus ait été alors évêque de Nantes. En effet , Salapius ou Serapius avoit souscrit la charte qui avoit été donnée l'an 631 à saint Eloi pour Solignac , et il assista par procureur au concile de Challon l'an 650. Taurinus ne pouvoit donc être évêque de Nantes l'an 638.

Saint Pasquair , qui fonda l'abbaye d'Aindre , succéda , suivant un écrivain moderne , à Léobard , comme le prouvent , dit-il , deux manuscrits de la bibliothèque de Christine , reine de Suède. D'où il suit que l'abbaye d'Aindre a dû être fondée avant le concile de Challon de l'an 650 , puisque , dans ce temps , Salapius étoit évêque de Nantes. Mais il est certain que saint Pasquair n'a établi ce monastère que depuis l'an 667. Ce fut à saint Lambert , abbé de Fontenelle , que cet évêque s'adressa pour avoir de ses élèves. Cet abbé succéda à saint Vandril , qui mourut le 22 de Juillet 667. Suivant un fragment de la vie de saint Lambert , il fut à la tête du monastère de Fontenelle treize ans et huit mois , et placé sur le siège de Lyon au mois de mars 681. Pasquair ne put donc députer vers saint Lambert qu'entre les années qui se sont écoulées depuis 667 jusqu'en 681. Les deux manuscrits de la reine Christine ne peuvent prévaloir contre des faits reconnus et avérés. D. Mabillon , dans une de ses notes sur la vie de saint Hermeland , rapporte qu'il y a eu à la bibliothèque de M. de Thou un manuscrit de

autorisoient

autorisoient à nommer, entr'autres, pour chefs de l'Eglise, ceux qui étoient nés sur les lieux, sembloient indiquer ce vertueux citoyen. Aussi les voix se réunirent, comme d'elles-mêmes, pour le charger de l'administration du diocèse. Seul contre tous, il ne put faire changer les suffrages. Sa dernière ressource fut l'obéissance.

259. La qualité respectable de pasteur, dont il venoit de se revêtir, lui offrit ses devoirs dans toute leur étendue. Il ne négligea rien pour les remplir. La voix de la charité l'avoit fait auparavant le père des malheureux : les règles de l'Eglise lui en firent une obligation étroite. Les veuves et les orphelins respectèrent dans sa personne un protecteur zélé. Les uns, par son crédit, étoient soustraits à l'oppression; par ses aumônes, il faisoit oublier aux autres leur misère. Les prisons, où l'innocence est souvent confondue avec le crime, excitoient sur tout sa compassion. Le morne silence, le souci, la liberté immolée, tout annonce dans ces lieux le voisinage du désespoir, si déjà il n'y a pas pénétré. Le tendre pontife, en y exposant les grands motifs de consolation que le christianisme offre aux grandes peines, y rappeloit une sainte joie et la tranquillité de l'âme. Le plus souvent, il rachetoit ces captifs. C'est ainsi que sa charité les rendoit à leur patrie, à leurs familles et à eux-mêmes.

S'il veilloit avec tant de soin à la conservation de la vie temporelle de ses diocésains, leurs âmes, dont il voyoit le prix dans le sang du Sauveur, lui étoient infiniment plus chères. Les villes, les cantons, les hameaux étoient arrosés de ses sueurs : par tout il rompoit le pain de la parole. Ses discours écartoient les ténèbres de l'ignorance et faisoient briller la religion avec les devoirs qu'elle impose; l'odeur de sa piété faisoit le reste, avec les secours de la grâce.

260. Ce pontife éclairé remarquoit avec douleur que les sciences divines et humaines s'affoiblissoient dans son clergé. Pour les ranimer, il eut recours aux réguliers (1); après l'abbaye de Luxeu, celle de Fon-

plus de 400 ans d'antiquité, qui place Pasquair entre Léobard et Taurin; ce savant bénédictin n'en a pas moins cru qu'on devoit le mettre entre Salapius et Agathée.

(1) Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la vie de saint Hermeland : « Quodam die dum » (Pascharius) sub bifario habitu ecclesiastici » ordinis, clericorum scilicet atque laicorum, » summæ caritatis vinculo connexum dapibus » vitæ cœlestis juxta utriusque gradûs convenientiam, commissum reficeret gregem,

» et quid utrique congrueret ordini, celebri » dissereret facundiâ, tertii etiam gradûs, videlicet monachorum qui eatenus incolis occidui littoris oceani pœnè expers habebatur, mentionem faceret, perfectioremque cæteris ex ipsius veritatis voce ostenderet, dicentis : » Si vis perfectus esse, vende omnia quæ habes, et da pauperibus, et veni et sequere me; divino statim omnes animati spiramine, devolis precibus suum exoraverunt pontificem hujus ardore desiderii plus omnibus fla-

tenelle (1), aujourd'hui Saint Vandrille, étoit l'école la plus fameuse des Gaules. Saint Vandrille, fondateur et abbé de cette maison, y avoit établi des études solides et brillantes. De grands avantages en étoient résultés. D'un côté, les peuples voisins de cette communauté en avoient pris des mœurs plus douces; de l'autre, ceux qui étoient encore infectés des erreurs du paganisme les avoient déposées à la lueur du nouveau flambeau qu'ils avoient devant les yeux. Les jeunes gens que leur naissance élevoit au-dessus des autres, se rendoient à l'envi dans cet asile sacré pour y apprendre la religion et les lettres.

261. Pasquair, à la vue des services importants que cette abbaye rendoit à l'Eglise et à la société civile, conçut le dessein de se procurer de ses élèves. Saint Lambert (2) gouvernoit alors cette maison. L'évêque de Nantes lui envoya une députation à ce sujet. Lorsqu'on la présenta au saint abbé, les envoyés lui parlèrent en ces termes : « L'évêque Pasquair, qui » estime votre société d'une manière toute particulière, souhaite avec em- » pressement, ainsi que son peuple, d'avoir dans son diocèse des reli- » gieux dont la vie angélique serve d'exemple au public, pour l'édifice » spirituel de l'Eglise et pour la gloire de Dieu. C'est pourquoi, instruit » de vos vertus et de la perfection de vos religieux, que la renommée » place au-dessus de tous ceux des autres maisons, il vous prie de lui » envoyer quelques-uns de vos disciples qui puissent, en marchant sur les » traces de votre communauté, servir de guides aux autres. »

262. Lambert rendit grâces à Dieu de la démarche du saint évêque.

» gitantem, quatenus hujus ordinis quaquam
» versum dignaretur viros perquirere, qui in
» eorum prædio, si congruus reperiretur lo-
» cus, hujus perfectionis exercerent vitam;
» fatebantur enim se de domini pietate tantum
» confidere, quia si hujus vitæ viri inter eos
» commorarentur, esto ad imitandum paucis,
» ad intercedendum tamen omnibus indigenis
» illius terræ eos prodesse posse. » Sur quoi
D. Lobineau parle ainsi : « Il est étonnant que
» la vie monastique parût une nouveauté aux
» habitans de Nantes, après ce que nous avons
» vu de saint Friar, de saint Secondel et de
» saint Martin de Vertou. Mais on peut répon-
» dre à ce qui regarde saint Friar et saint Se-
» condel, que leurs disciples n'avoient pas
» fait d'autres disciples, ou n'avoient peut-
» être pas persévéré; ce qui faisoit que la vie
» solitaire n'étoit plus alors pratiquée dans

» l'évêché de Nantes. Quant à saint Martin de
» Vertou, père de tant de communautés qui
» subsistoient et qui étoient dans leur pre-
» mière ferveur, au temps de Pasquaire, il
» faut dire que Vertou et les autres lieux où
» saint Martin avoit fondé des maisons reli-
» gieuses, n'étoient pas de l'évêché de Nantes
» que la Loire bernoit alors de ce côté-là, mais
» de l'évêché de Poitiers et du pays d'Aqui-
» taine. » Nous souscrivons volontiers à ces
» réflexions; nous ajouterons seulement qu'il est
» très-probable que le monastère de Tincillac
» n'existoit plus alors.

(1) Fontenelle est dans un vallon sur le petit ruisseau de Caillouville, à une lieue de Caudebec, et à un quart de lieue de la Seine. *Fontan*, eau coulante; *el*, au-dessus : lieu au-dessus d'une eau qui coule.

(2) *Lan*, grand; *berth*, chef : grand chef.

Sur-le-champ, il fit venir celui qu'il comptoit mettre à la tête de la nouvelle colonie. Son nom étoit Hermeland. Il avoit pris naissance à Noyon (1), d'une famille très-distinguée. Un des premiers usages qu'il fit de sa raison, fut de se convaincre que la véritable noblesse ne réside que dans la vertu. Comme, durant le cours de ses études, il joignit le travail aux heureuses dispositions de son esprit, il fit de grands progrès dans les lettres humaines. La modestie et la retenue réglèrent ses actions; il ne se laissa point entraîner par les vices qui paroissent attachés à la jeunesse.

Ses parens crurent devoir le produire au grand jour; ils vouloient le faire marcher dans la carrière des honneurs du siècle où ses ancêtres avoient couru avec avantage. Hermeland avoit des vues bien différentes. Le chemin de la gloire du monde lui paroissoit un obstacle à celui qu'un vrai chrétien doit suivre. Porté néanmoins à la cour de Clotaire III, il obtint de ce prince la charge de grand échanson. Bientôt on le fait fiancer la fille d'un des seigneurs les plus puissans; le jour des noces est fixé. Tandis que le monde se prépare à l'enchaîner, il prend la résolution de tout sacrifier à Dieu, biens, dignités, parens et épouse. La grâce céleste, qui le sollicite, a déjà triomphé.

La Providence va le conduire par cette voie étroite qu'elle réserve à la plupart des élus. Déjà le courtisan s'abaisse aux pieds de son roi, non pour lui demander les faveurs qui émanent de son trône, mais pour le supplier de lui permettre d'y renoncer. Clotaire, qui connoît ses talens, veut le retenir. A force de prières, le consentement du roi est arraché.

Hermeland va porter ses vœux au monastère de Fontenelle; le vénérable Lambert l'admet parmi ses novices. Après les épreuves de sa vocation, il est reçu dans la communauté au nombre des profès. Sa vertu y prit des accroissemens si rapides, qu'elle l'éleva en peu de temps beaucoup au-dessus de ses frères, quoique son humilité lui représentât toujours qu'il n'en étoit que le dernier. La douceur accompagnoit tous ses pas : rien n'étoit capable d'altérer sa patience. Sans amour propre, il faisoit con-

(1) L'Itinéraire d'Antonin et la Notice de l'Empire parlent de Noyon sous le nom de *Noviomagus*. Cette ville est sur une pente douce qui domine sur la rivière de Vorse, laquelle, à un quart de lieue de là, va se jeter dans l'Oise. C'est de cette position que *Noviomagus* tire son nom. *Now*, rivière; *ioch*, au dessus; *magh*, ville : ville qui domine sur une rivière. Le nom de *Vorse* est emprunté de *vor* ou *mor*, eau, rivière. Ce nom qui est gé-

nérique est devenu propre de cette rivière. Celui d'*Oise* (*Isara* ou *Asia*) vient d'*is*, rivière, et d'*ar*, lente; *oes*, lente; *i*, rivière. L'Oise est lente dans son cours. *Noviomagus* étoit une ville des *Veromandui*. Ce peuple portoit de longues piques. *Ber* ou *ver*, lance; *o*, très; *mend*, grand : hommes armés de très-longues piques. Fauchet dit que c'est de là qu'est venu le nom de Picard. *Pic*, pique; *ard*, longue.

sister son mérite dans l'obéissance. Le plaisir de commander lui sembloit dangereux , parce qu'il favorise la nature corrompue de l'homme , au lieu que la soumission la retient dans de justes bornes.

L'estime que Lambert avoit pour Hermeland , répondoit à son mérite. Il crut ne devoir pas laisser sans distinction un religieux que Dieu distinguoit si fort par les dons de sa grâce. Saint Ouen , archevêque de Rouen , l'ordonna prêtre. Le sacerdoce mit dans un plus grand jour les exemples de piété , d'abstinence et de détachement , qu'il donnoit à ses frères. Tous les jours il célébroit le saint sacrifice de la messe. Pour s'acquitter plus dignement de cet auguste ministère , il se rendoit lui-même une hostie vivante par l'exercice continuel de la mortification.

263. C'est dans ce temps que les députés de Pasquair arrivèrent au monastère de Fontenelle. Voici la réponse que saint Lambert leur fit :
 « Il paroît que le dessein du très-saint évêque Pasquair et de son pieux
 » troupeau est inspiré de Dieu. Je participerai volontiers au mérite d'une
 » si bonne œuvre , en exécutant , par mon frère Hermeland et par les
 » autres religieux que j'enverrai avec lui , ce que l'on souhaite de moi.
 » Je ferai le sacrifice de cet élève , quelque cher et quelque utile qu'il
 » me soit. Je voudrois auparavant être certain que l'établissement qu'on
 » a dessein de former , ne sera sujet à être inquiété ni vexé de personne.
 » Car , comme notre vie est occupée à la contemplation des choses cé-
 » lestes , elle a besoin d'une grande tranquillité. L'évêque Pasquair bâ-
 » tira sans doute , sur quelque fond de son église , le monastère qu'il
 » destine à mes frères. Je ne doute point qu'ils n'aient rien à craindre
 » de la cupidité des hommes , tandis qu'il vivra , parce qu'il sera leur
 » protecteur ; mais si son intention est qu'après sa mort le temporel du
 » monastère soit sous la garde de son successeur , il se trouvera des
 » personnes inquiètes , qui , n'écoutant que leur bien-être sensible , sus-
 » citeront des procès à mes frères , les forceront de quitter ce qu'on leur
 » avoit cédé , et ils seront dans la nécessité de vivre errans , sans avoir
 » de lieu fixe. Ce malheur est arrivé à beaucoup d'autres : mes frères
 » peuvent l'éprouver. Quels reproches n'auroit-on pas à faire à ma mé-
 » moire ? Quel avantage votre pieux évêque en retireroit-il ? S'il n'a donc
 » en vue que la gloire de Dieu et l'utilité publique , je l'exhorte à mettre
 » son monastère sous la protection du roi , et à en obtenir un diplôme qui
 » défende à qui que ce soit de s'y arroger aucun droit et de troubler les
 » religieux dans leurs possessions. C'est le seul moyen qu'ils puissent
 » servir l'état. »

264. Les envoyés rassurèrent Lambert, en lui protestant qu'il pouvoit espérer de la bonté de leur évêque qu'il prendroit les mesures nécessaires pour mettre à couvert de toute insulte la fondation qu'il projetait.

Alors l'abbé dit à Hermeland, qui avoit été témoin de ce qui venoit de se passer : « La confiance que j'ai en vous, mon très-cher frère, m'engage » à vous prier de vous rendre avec douze de nos frères, auprès de l'évêque Pasquair; je vous établis leur supérieur. Ce ne sera qu'avec regret que je vous verrai partir; vous êtes libre de le faire. » « Il n'étoit pas » nécessaire, répondit le disciple, de m'interroger à ce sujet : vous savez » que je n'ai d'autre volonté que la vôtre; j'y reconnois celle de Dieu. » Saint Lambert ne put s'empêcher d'applaudir à sa soumission. « Courage, » dit-il, mon cher fils, préparez-vous à remplir votre destination avec » cette force qui doit animer un vrai soldat de Jésus-Christ; allez, commencez cette bonne œuvre qui doit vous ouvrir le ciel. »

L'abbé donna ensuite à Hermeland et à ceux des religieux dont il devenoit le père, les avis qu'il leur crut nécessaires; sur tout il leur enjoignit de pratiquer la sainte règle avec zèle et avec exactitude; les larmes coulent de ses yeux, en leur donnant le baiser de paix; il les recommande à Dieu, les bénit et les congédie.

265. Cette troupe choisie ne fut pas plutôt arrivée à Nantes, qu'elle se rendit à l'église cathédrale, pour y invoquer le secours des apôtres saint Pierre et saint Paul, en l'honneur desquels elle est consacrée. Pasquair, en apprenant cette heureuse nouvelle, s'écrie avec joie : « Le Seigneur » a daigné m'écouter; il n'a pas été sourd à mes vœux. » Le saint évêque rencontre Hermeland et ses religieux à la porte de l'église. Dans ce moment, il leur adresse la parole en ces termes : « Béni soit le Seigneur » d'avoir signalé votre entrée par celle de son saint temple; son prophète » a dit autrefois que c'est une chose également bonne et agréable que les » frères habitent ensemble; je ressens à cette heure l'accomplissement de » cet oracle. »

Pasquair conduisit ces hôtes chez lui et les y reçut comme des anges. Hermeland lui fit part de vive voix des intentions de saint Lambert. L'évêque lui promit d'exécuter à la lettre tout ce qu'exigeoit de lui cet abbé.

266. Le lendemain, après matines, Hermeland pria l'évêque de lui donner un bateau, pour visiter les îles de la Loire et les côtes jusqu'à la mer, et pour chercher un lieu propre à son établissement. Pasquair l'assura que, sans faire une longue course, il trouveroit ce qu'il souhaitoit; qu'à trois mille au-dessous de la ville, il y avoit des îles qui pourroient

lui convenir. L'abbé, ayant passé à cette distance, y aperçut ce qui faisoit l'objet de ses recherches. C'étoit une île qui s'élevoit au-dessus de plusieurs autres : elle n'étoit jamais inondée par les crues subites de la Loire, ni par l'Océan, lorsqu'il flue dans cette rivière. Sa longueur étoit de vingt-quatre stades ou de trois mille pas. La qualité du terrain paroissoit propre à la culture de la vigne, à celle des légumes et à des pâturages. Des bois fort épais en couvroient alors la surface. On ne pouvoit aller dans cette île qu'en bateau ; on la nommoit *Antrum* ; elle s'appelle maintenant *Aindre* (1).

Auprès de cette île, il s'en trouvoit une autre qui portoit le nom d'*Antriginum* (2) ; elle étoit plus petite, mais plus agréable. Des bergers l'habitoient ; leurs troupeaux y rencontroient une nourriture abondante. Un oratoire y avoit été dédié à saint Martin, évêque de Tours.

La rivière étoit fort poissonneuse auprès de ces deux îles. On n'y entendoit point le bruit confus d'un peuple nombreux. L'air ne retentissoit que du chant des oiseaux. Tout inspira à Hermeland de fixer sa demeure à *Antrum*.

267. Le même jour, cet abbé fit son rapport à l'évêque de Nantes. Celui-ci loua Dieu de la satisfaction que goûtoit Hermeland. Il prit avec lui des arrangemens pour la construction du monastère. Tous deux s'excitèrent mutuellement à servir Dieu avec une nouvelle ardeur et à étendre sa gloire dans le diocèse. Après un souper que la frugalité avoit servi, ils se mirent en prières. Elles furent suivies d'un repos de quelques heures. Ce temps écoulé, ils passèrent le reste de la nuit à chanter les louanges du Seigneur.

Le jour même, Pasquair donna au saint abbé des ouvriers pour jeter

(1) L'auteur de la vie de saint Hermeland dit que ce fut ce saint abbé qui donna à l'île d'Aindre le nom d'*Antrum*, à cause des bois dont elle étoit remplie et des réduits cachés qu'elle contenoit. Cette opinion est contredite par Angrad, dans la vie de saint Ansbert, évêque de Rouen. Voici comme il s'exprime : « *Ermelandus in quadam insula alvei Ligeris, quæ vocabatur Antrum, juxta nominis ejusdem proprietatem, monachorum venerabile ædificavit cœnobium.* » Suivant ce dernier historien, l'île d'Aindre s'appeloit donc *Antrum*, avant qu'Hermeland y eût abordé ; elle portoit ce nom long-temps avant lui, et c'est dans le langage du pays qu'il étoit pris.

An, île ; trum, cime de montagne : île qui s'élève comme la cime d'une montagne. C'est là précisément l'idée que nous en donne celui-là même qui a écrit la vie de saint Hermeland. « *In aliarum, dit-il, insularum medio sita, in sublime sustollit verticem, montosa in medio.* » Ce fut plutôt ce saint abbé qui fit changer le nom d'*Antrum*. Lorsqu'il y eut bâti son monastère, le nom d'*Antrum* disparut ; il fit place à celui d'*Aindre* qui exprime mieux le changement qui étoit survenu à ce lieu. *En, île ; dre ou tre, habitation : île où l'on a établi une habitation.*

(2) *An, île ; tri, habitation ; gen, belle : belle île habitée.*

les fondemens de deux églises et des lieux réguliers. L'une de ces églises devoit être dédiée à saint Pierre et l'autre à saint Paul. Par les secours des habitans du pays, l'entreprise fut bientôt conduite à sa perfection.

268. L'évêque, accompagné de ses chanoines, se transporta dans l'île, y consacra les églises, et accorda à Hermeland, du consentement de son chapitre, un privilège qui privoit ses successeurs du droit de s'attribuer les biens que d'autres ou lui avoient donnés à son monastère; et ce, sous le prétexte qu'ils sont les maîtres d'en disposer selon leur conscience (1).

269. Il est propable que Duriotere, évêque de Rennes, étoit mort depuis plusieurs années. Si on lui a donné un Guillaume pour successeur, c'est qu'on avoit trouvé son nom dans la fameuse charte qu'on a attribuée à Alain 11. Mais cette pièce porte avec elle des preuves trop sensibles de fausseté pour qu'elle puisse être de quelque autorité. Il est vraisemblable que Didier remplaça Duriotere.

270. Cet évêque assista, avec quinze autres, au concile que saint Ansbert de Rouen tint la cinquième année de son épiscopat (2), c'est-à-dire, l'an 687, dans sa métropole. On y fit différens canons fort utiles à l'Eglise; mais on en ignore le détail. On y confirma les privilèges que les rois précédens avoient accordés aux moines de Fontenelle de se choisir un abbé.

271. Bili ne vivoit plus alors : il avoit pour successeur Cadoen (3).

(1) Voici ce qu'on lit dans les Actes des saints de l'ordre de saint Benoît, au troisième siècle, partie première : « Veniens illic Pas- » quarius ad dedicationem cum suis canonicis, » per consensum omnium, privilegium S. » Hermenlando et monachis suis ex eodem » monasterio fecit, sicut sponderat. Pri- » mum, ut nullus de successoribus suis de ipso » monasterio vel rebus quas ipse vel alii di- » vino amore compuncti ad luminaria subsi- » diale fratrū ibidem tradiderant, aliquid, » sub dominationis occasione, usurpare ten- » taret. » M. Baillet dit que saint Hermeland renonça au monde l'an 668; qu'il fut ordonné prêtre en 673, et qu'en 676 il arriva à Nantes. Les savans auteurs de l'Art de vérifier les dates pensent qu'il fut abbé d'Aindre vers l'an 676.

(2) Sirmond, Concil. Galliæ, t. 1. Aigrard, dans la vie de saint Ansbert, dit que ce concile se tint la cinquième année de son épisco-

pat. L'opinion la plus probable est que saint Ouen, évêque de Rouen, mourut le 24 août 683. C'est le sentiment de D. Mabillon, t. 1 de ses Annales, p. 570, et celui du P. Longueval, dans son Histoire de l'église gallicane, t. 4. Saint Ansbert le remplaça cette année-là même 683. L'année 687 étoit donc la cinquième de son épiscopat; il paroît donc que c'est à cette année qu'il faut fixer l'époque de son concile.

(3) *Cad* ou *cat*, *chef*; *uen*, qu'on prononce *ouen*, *brillant*, *éclairé*: *chef éclairé*. C'est sous le nom de Cadoen qu'il est connu parmi les évêques qui assistèrent au concile de Rouen. Dans le catalogue des évêques de Saint-Malo, on trouve un Cadocanum ou Cadocavan. C'est exactement le même que Cadoen. *Cad*, *chef*; *o*, *très*; *can*, *brillant*, *éclairé*: *chef très-éclairé*. *Cad*, *chef*; *o*, *très*; *cav*, *brillant*; *an*, *agréable*: *chef très-brillant et chéri*. Entre Bili et Cadoen, on place communément Moe-

Cet évêque fit honneur à l'église d'Alet ; il étoit sur tout recommandable par la beauté de son génie et par ses connoissances. Il se trouva avec Didier au concile de Rouen , dont nous venons de parler.

272. Didier souffrit une mort violente dans la haute Alsace (1), avec Rainfroï , son archidiacre , en un lieu qui a été depuis appelé Saint Didier. C'étoit un pasteur selon le cœur de Dieu. Le nom qu'il porta nous dévoile ses vertus (2). Comme c'étoit encore alors l'usage de mettre au nombre des martyrs ceux qui avoient été tués , après avoir mené une vie chrétienne et édifiante , on l'honore à Saint Didier sous cette qualité , le dix-huit de septembre (3). Son église n'en fait point de mémoire.

173. La maladie contagieuse n'avoit cessé d'exercer ses ravages dans le pays de Galles que l'an 675. Elle s'étoit même répandue jusques chez les Saxons , et leur avoit enlevé beaucoup de monde ; ils furent néanmoins assez attentifs à leurs intérêts , pour s'emparer des terres abandonnées par leurs ennemis naturels.

Cadwallastre , qui jusqu'alors avoit resté en Bretagne dans l'inaction , ayant appris que ses sujets commençoient à reprendre des forces , demanda du secours au roi Alain et l'obtint.

274. Comme il équipoit sa flotte pour rentrer dans ses états , il changea tout à coup de sentiment ; soit qu'il fût inspiré du ciel , comme quelques historiens l'assurent , soit que , de lui-même , il eût pris ce parti , il renonça à la couronne. Avant que de se décider , il en conféra avec le roi Alain , qui le confirma dans sa résolution. Après avoir tout quitté pour se disposer à rendre compte à celui qui juge les rois , il entreprend le pèlerinage de Rome , et y meurt le 20 Avril 689.

275. Cadwallastre avoit abdiqué entre les mains de son fils Inor , qui s'étoit attiré la confiance publique par ses bonnes qualités (4). Le nou-

nus , Edbodus ou Ebonus , Guibertus , Hamon et Gaultier ou Galterius. Mais ils ne sont connus que dans le catalogue. Bollandus avoit cru avant nous que Cadoen d'Alet avoit souscrit au concile de Rouen.

(1) L'Alsace , qui est traversée dans presque sa longueur , par la rivière d'*Ell* ou *Ill* , s'appeloit autrefois *Elsass*. Ce mot signifie en allemand : *habitans auprès de l'Ell*. *Ell* ou *al* , rivière ; *sas* , *pays* : *pays sur le bord d'une rivière*.

(2) Saint Didier (Desiderius ; car il est ainsi appelé dans ce qui nous reste des Actes du concile de Rouen) tire son nom de *de* , *Dieu* ; de

sid ou *id* , *bon* , et de *der* , *homme* : *saint homme de Dieu*. Le terme *Didier* a , à peu près , la même signification. *Di* , *Dieu* ; *der* , *homme* : *homme de Dieu*.

(3) Bollandus , au second volume des Actes des saints du mois de février , dans ses remarques sur la vie de saint Ansbert , évêque de Rouen , croit que Didier qui souffrit le martyre en Alsace , est le même que celui de Rennes. Le P. Longueval , dans son *Histoire de l'église gallicane* , tom. 4 , a embrassé le même sentiment.

(4) *In* ou *gwin* , *bon* ; *or* , *prince* : *bon prince*.

veau roi rassembla les vaisseaux de son père, et alla prendre le gouvernement de ses états, dont les rênes étoient sur le point de se dissoudre (1).

276. Parmi les personnages distingués par leur mérite qui avoient quitté le pays de Galles pour se soustraire à la peste, on reconnoît Yon, fils de Bavon. Il avoit été disciple de saint Cutberth (2), ce savant maître de la vie religieuse, qui étonna l'Angleterre autant par sa sainteté que par le nombre de ses miracles. A son exemple, il prêcha dans les campagnes de Bretagne où les fidèles étoient moins instruits des vérités de la foi et de la morale évangélique. Les conversions qu'il y fit furent nombreuses et solides (3).

277. Alain, roi de Bretagne, termina lui-même sa carrière l'an 690. L'asile qu'il avoit donné dans ses états à un roi affligé prouve la générosité de son cœur. La flotte respectable qu'il avoit accordée à Inor pour en imposer aux Saxons, et pour faciliter son retour dans le royaume de ses pères, montre un ami et un défenseur de la justice.

278. Cependant, le désir de se perfectionner de plus en plus avoit fait passer Winnoc, Quadanoc, Ingenoc et Madoc, auprès de saint Bertin (4). Cet abbé étoit né dans le territoire de Constance en Suisse, vers le commencement de ce siècle. A l'exemple de saint Omer (5), son parent, qui s'étoit fait religieux dans le célèbre monastère de Luxeu, il avoit fait profession dans la même communauté.

Vers l'an 637, saint Omer devint évêque de Terouenne l'ancienne métropole des Morins (6). Saint Walbert, qui étoit alors abbé de Luxeu, lui envoya, entr'autres ouvriers, saint Bertin, vers l'an 639. La religion chrétienne avoit été prêchée autrefois à ce peuple; mais elle n'y avoit pas jeté de profondes racines : l'idolâtrie y avoit repris son empire depuis environ un siècle. L'erreur fut obligée de céder à la persuasion des raisonnemens des nouveaux apôtres et à la force de leurs miracles. Bientôt se forma un monastère, dont Monmolin, l'un des compagnons de saint Omer, fut abbé. Ce lieu, qui n'est plus qu'une église paroissiale, est en-

(1) Galfridus Monumet. *Historia regum Brit.* lib. 12, cap. 14, 15, 16 et 17.

(2) *Cut*, chef; *berth*, illustre : chef illustre.

(3) *Baleus*, centuriâ decimâ, capite decimo; *Lelandus*, centuriâ septimâ et decimâ, ex centuriatoribus Magdeburgensibus.

(4) *Ber*, grand; *tin*, chef : grand chef.

(5) Saint Omer (Audomarus) tire son nom

d'*aud* ou *hod*, chef, et de *mar*, grand : grand chef.

(6) Les Morins ont pris leur nom du pays qu'ils occupoient le long de la mer. *Mor*, mer; *in*, auprès : peuple voisin de la mer. Ils habitoient les diocèses de Boulogne et de Terouenne. A celui-ci ont succédé ceux de Saint Omer et d'Ypre.

core très-fréquenté par les fidèles et a retenu le nom d'ancien monastère. Cette communauté compta de jour en jour de nouveaux sujets : ce qui donna lieu à un second établissement ; on le plaça à Sithius (1). Saint Monmolin conduisit ces deux maisons jusques vers l'an 659, qu'il remplaça Archaire, évêque de Noyon et de Tournai.

C'est dans ce temps que saint Bertin fut nommé abbé de Sithius. Ce monastère acquit, sous sa conduite, la même considération que celui de Luxeu. La régularité y étoit admirable ; les jeûnes étoient fréquents et l'abstinence rigoureuse : des racines, des herbes et du pain servoient de nourriture ; l'eau tenoit lieu de toute autre liqueur. Le travail manuel et les autres actions extérieures étoient sanctifiés par la prière. L'église retentissoit jour et nuit des louanges de Dieu. Pour cela, les moines se relevoient les uns les autres. Les ouvrages corporels ne dispensoient personne des veilles et de la prière publique.

Tel étoit l'état florissant de l'abbaye de Sithius, lorsque les quatre princes bretons se mirent sous la discipline de saint Bertin. La règle de son monastère étoit différente de celle qu'ils avoient observée sous Judoc. On n'y en suivoit point d'autre que celle de saint Benoît. L'obéissance se prête à tout.

279. Saint Bertin reconnut en peu de temps par lui-même que ces étrangers étoient les plus parfaits de sa communauté. Il ne balança pas à les abandonner à eux-mêmes et à les charger de jeter les fondemens d'une nouvelle colonie. Il leur fixa le lieu de leur demeure. Fidèles à accomplir les ordres de leur abbé, ils allèrent y bâtir des cellules. Là ils menèrent une vie crucifiée par les exercices d'une sévère pénitence et par une vie vraiment contemplative. Cette terre, que le public regarda depuis comme sacrée, s'appela dans la suite Mont-Saint-Winnoch.

280. Les habitans du voisinage furent si édifiés des vertus de ces saints religieux, qu'Heremar (2), seigneur aussi distingué par ses grands biens que par sa piété, crut travailler pour la gloire de Dieu, en offrant à Winnoch la terre de Vormhout. Ces domaines étoient situés vers la source

(1) Sithius étoit une terre qu'Adroald, seigneur du pays, avoit donnée à saint Omer. On y remarquoit sur tout une colline, et, au bas, une île formée par les eaux des marais ; à quelque distance de là, on voyoit couler la rivière d'Aa. Cette position avoit fait donner à ce lieu le nom de *Sithius*. *Si*, rivière ; *ti*, habitation ; *us*, au-dessus : habitation au-dessus d'une rivière. Saint Omer fit bâtir une église

sur la colline. Le monastère fut construit dans l'île ; le terrain en a été successivement élevé de dix-sept pieds. Les différentes couches de terre qu'on y a trouvées en sont la preuve. On en est redevable aux travaux infatigables des religieux de cette maison.

(2) *Her* ou *har*, seigneur ; *e*, très ; *mar*, grand : très-grand seigneur.

de la petite rivière de Pen (1), à une lieue à peu près de Cassel (2), vers le couchant, et à deux lieues environ de Sithius, vers le nord-est.

281. Winnoch, qui étoit à la tête de ses illustres frères, auroit pu contracter en leur nom et au sien ; son humilité s'y opposa. Soumis de cœur et d'esprit à l'abbé de Sithius, il renvoya Heremar à saint Bertin, qui accepta la donation. L'acte qui en fut dressé à Sithius est daté du premier novembre de l'an 695.

282. Les solitaires, qui n'écoutoient que la voix de saint Bertin, abandonnèrent leur hermitage et s'établirent à Vormhout. Dans la vue de faire succéder les exercices de la prière et de la pénitence à ceux de la charité, ils furent chargés de construire un monastère et un hôpital. La main de ces ouvriers, conduite par le zèle, commença par édifier une maison au Seigneur ; mais pendant qu'ils étoient occupés à faire monter vers le ciel cet ouvrage matériel, ils avoient soin d'entretenir dans leurs cœurs un temple à l'Esprit-Saint, où le feu de son amour brûloit sans cesse. Tandis que leur affection pour le prochain s'empressoit de bâtir ces asiles respectables où Jésus-Christ devoit être reçu et servi dans les pauvres, leur attachement à l'ordre élevoit des murs de séparation entre le monde et l'observance régulière, à la faveur desquels ils pussent pratiquer leur régime dans la paix du Seigneur.

283. Si jusqu'alors ils n'avoient concouru au bien de la société que par leurs bons exemples et par leurs saintes prières auprès de Dieu (service important que les rois savoient apprécier), les circonstances où ils étoient placés firent connoître combien ils étoient amis de l'humanité. Ils ne se bornèrent pas à dissiper les maladies et les infirmités dont elle est assiégée. Les sentimens naturels, encore plus que leur état, suffisoient pour les faire venir à son secours. Mais, par le flambeau de la foi, ils distinguoient le chrétien dans l'homme malheureux. Ils y découvroient un autre Jésus-Christ, un fils et un héritier de Dieu, un cohéritier du Fils de Dieu, qui a droit de jouir à jamais avec lui de toutes les richesses de Dieu. Ils lui apportoient à reconnoître sa dignité, à imiter la sainteté du rédempteur du genre humain, à animer ses actions de son esprit, à entrer sur la terre en

(1) Pen est un mot générique qui veut dire source ou eau coulante, et conséquemment ruisseau.

(2) Cassel signifie, chez les allemands et les flamands, la même chose que *castel*. Ce dernier terme, en gallois et en bas-breton, veut

dire, *château*. *Cas*, habitation ; *sel*, élevée, fortifiée. Cassel rend donc la même idée que *castel*. Aussi Cassel étoit appelé par les Romains *castellum Morinorum*. De leur temps, plusieurs chemins aboutissoient à Cassel ; on les nomme encore dans le pays, *steden straaften*, c'est-à-dire, chemins pavés.

société de souffrances avec lui, pour participer dans le ciel à sa gloire.

Comme ces saints frères étoient tous une même chose en Jésus-Christ, tous étoient aussi une même chose entr'eux. Ne composant qu'un même corps mystique dans le Sauveur, ils ne faisoient qu'une même âme. Leurs pensées, leurs manières de parler et d'agir sortoient du même esprit et du même cœur.

284. Quadanoc, Ingenoc et Madoc, qui étoient un peu plus âgés que Winnoch (1), n'habitèrent pas long-temps le monastère de Vormhout. La

(1) On lit ce qui suit dans la vie de saint Winnoch, que D. Mabillon a insérée dans les Actes des saints de l'ordre de saint Benoît, partie 1. du 3^e siècle. « Erat ille (Winnochus) » quidem antè dictis tribus viris Quadanoco, » Ingenoco et Madoco ætate minor. » D. Mabillon, disent les savans auteurs de l'Histoire littéraire de la France, t. 7^e, « a publié sur un » manuscrit de l'abbaye de Compiègne, avec » ses remarques ordinaires, la vie de saint » Winnoch, abbé. Surius en avoit déjà im- » primé une partie; à quoi Mosander suppléa » depuis, en la donnant entière, à la généa- » logie du saint près, qui se lit à la tête dans » l'édition de D. Mabillon. L'auteur, dont Su- » rius et son supplémenteur relèvent le mérite, » avoit véritablement du talent pour écrire et » plus de goût que n'en avoient d'ordinaire les » autres légendaires ses contemporains. Il ne » se fait connoître d'ailleurs que par la qualité » d'étranger à l'égard de l'abbaye de Berg- » Saint-Winnoch, où on lui avoit fait beau- » coup d'accueil. Ce fut à la prière des moines » de ce monastère qu'il entreprit, non de » composer, mais de retoucher la vie de leur » saint patron : *Novo stylo ex veteri sumpto cu- » derem*. Il l'a exécuté avec discrétion et juge- » ment, sans qu'il paroisse qu'il ait rien » ajouté à son original. Mais son ouvrage a » fait perdre, comme il est presque toujours » arrivé, celui sur lequel il avoit travaillé. » Seulement il a ajouté à l'ancien auteur les » miracles qui s'étoient opérés dans la suite » par l'invocation du saint. C'est par la rela- » tion de ces miracles qu'on reconnoît que ce » second auteur écrivoit peu de temps avant » le milieu du x^e siècle. Drogon, moine du » lieu, qui en continua l'histoire dans la suite, » commence effectivement son écrit par ceux » qui se firent vers le même temps. »

M. Baillet s'est donc trompé (et comment auroit-il pu éviter toute erreur dans un ouvrage aussi long que le sien?), lorsqu'il a avancé que la vie de saint Winnoch a été écrite près de 350 ans après sa mort. Celle qui fut faite dans le temps dont il parle en annonce une ancienne, et l'on n'y changea que le style.

Pour la généalogie de saint Winnoch, on ne l'a pas examinée jusqu'à présent avec l'attention qu'elle mérite. Si elle présente de grandes difficultés, comme l'on en convient, il faut tâcher de les lever. Voici comment elle est conçue dans D. Mabillon et au 1^{er} volume des preuves justificatives de l'Histoire de Bretagne par D. Morice : « Juthaelus genuit sanctum » Judicahelum regem, et sanctum Judocum, » et sanctum Winnochum, Eochum, Eumae- » lum, Doewalum, Gozelum, Largelum, » Riwas, Rivaldum, Judgozethum, Helom, » Ludon, Quenmaelum. Idem autem Juthae- » lus genuit filias, quarum ista sunt nomina, » sancta Curiela, Onenna, Bredequen, Cleor- » prust. Decimo sexto kalendas januarii, tran- » situs sancti Judicaelis, confessoris, Britan- » niæ regis. Hic autem rexit Britanniam tem- » pore Dagoberti, filii Chlotarii. »

Ingomar a donné aussi une liste des enfans de Juthael. Voici en quoi elle diffère de celle que nous venons de rapporter. Cet auteur nomme Eoc le second et un Indgannoch le quatrième. Il place un Guennoch le douzième, sans avoir parlé de saint Winnoch, et il omet Gozel. Le nom de Rivald se trouve sous celui de Ruivald. Judgozeth s'appelle Judhumored ou Judworet. Ludon est nommé Indon ou Judon.

Outre les quatorze fils qu'Ingomar donne à Juthael, il en ajoute deux, savoir : Guzinan et Judhael, qui, selon lui, naquit après la mort de son père. D'autres comptent encore parmi

mort les enleva bientôt successivement pour les unir dans l'éternité au roi des rois et les faire régner avec lui. Alors ils virent à découvert et sans

les fils de Juthael, un Morcael.

Le P. Albert le Grand, dans son catalogue des rois de Bretagne, a inséré un mémoire qui contient également les noms de la postérité de Juthael. En voici l'ordre et la suite : saint Judicael, saint Josse, saint Winnoch, Indgannoch, Gamael, Glasran, Hamael, Doetwald, Larghael, Rhimas, Judunahel, Heblon, Gueman, Juhael, Hoel. Les filles de Juthael sont, suivant cet historien, Ourelie, Ouenne, Bredakh, Guen et Leor.

Les uns font donc Juthael père de quatorze fils, les autres de quinze, de seize et même de dix-sept.

Les noms des filles de Juthael, tels qu'on les connoît ordinairement, sont, comme nous l'avons déjà dit, Eurielle, Onnen, Bredquen et Cleorprus. Le Baud, en divisant le mot *Bredquen*, en a fait deux noms qu'il a partagés entre deux princesses : il appelle la première *Bredai* et la seconde *Guen*. Il semble aussi séparer Cleor et Prus, quoiqu'on n'en fasse communément qu'un seul et même nom.

Si l'on en croyoit ces différens historiens, on seroit tenté de donner à Juthael vingt-trois enfans. Parmi les princesses ses filles, nous devons d'abord n'en faire qu'une de Bredquen, à l'exemple de l'auteur de la généalogie de saint Winnoch. *Bre*, sainte ; *gen*, sainte. Pléonisme qui équivaut au superlatif, et qui se rend par : très-sainte. Le nom de *Bredai*, employé par Le Baud, est le même que *bredha*, sainte ; celui de *Guen*, de même que *gen*, veut dire sainte. Ce qui donne le même pléonisme et la même signification. Les noms de *Bredakh* et de *Guen*, qu'Albert le Grand donne à deux filles de Juthael, ne sont pas différens de celui de *Bredquen* : *bredha*, sainte ; *guen*, sainte : très-sainte. Le nom de *Bredha-guen* n'affecte donc qu'une seule et même personne.

Celui qui a composé la généalogie de saint Winnoch a certainement joint le terme *Cleor* à celui de *Prust* ; *cle* ou *gle* (car le *g* et le *c* se mettent indifféremment l'un pour l'autre), *pure* ; *or* ou *aur*, *or* ; *pru* ou *bru*, *plus* : *plus pure que l'or*. Comme, dans la suite, on a cessé d'entendre le langage primitif, on ne doit pas être surpris que des copistes aient di-

visé les mots de *cleor* et de *prust*. C'est là ce qui a induit Le Baud en erreur. Albert le Grand a conservé le nom de *Cleorprus* sous celui de *Leor* ; *le*, au-dessus ; *or*, *or* : au-dessus de l'or.

Sainte Curielle, qu'on trouve dans la généalogie de saint Winnoch, est la même qu'Eurielle : *curi*, pure ; *el*, princesse : *princesse sans tache*. Le nom d'Ourelie, qu'Albert le Grand lui donne, revient aux deux autres : *our*, *or* ; *el*, princesse : *princesse d'or*.

Onnen, dans la généalogie du même saint Winnoch, se retrouve dans Ouenne d'Albert le Grand. *Wen*, qu'on prononce *ouen*, sainte : la sainte. Il paroît donc certain que Juthael n'a eu que quatre filles.

Dès lors que les écrivains qui ont parlé des fils de Juthael ne sont pas d'accord sur leur nombre, on peut discuter la raison de cette différence de sentimens. On sait qu'au septième siècle et même long-temps après, les noms d'hommes étoient simplement appellatifs. On désignoit une personne ou par sa naissance, ou par ses qualités personnelles, ou par quelque autre attribut particulier. La qualité dont on étoit convenu de caractériser tel individu offroit plusieurs synonymes. Nous en avons présenté plus d'un exemple. Chacun employoit à son gré celui de ces synonymes qui lui plaisoit le plus, ou que la mémoire suggéroît le premier. Tous s'entendoient alors, quoique les termes fussent différens : on ne confondoit ni on ne multiplioit les personnes. Quand le celtique devint une langue étrangère, ces noms furent des énigmes pour la plupart. De plusieurs noms qui, à l'extérieur, paroissent n'avoir pas de connexion ensemble, on a conclu sur-le-champ la diversité des personnes. Jugement précipité, qui pouvoit être la source de plus d'une erreur. Appliquons ces principes aux dix-sept fils de Juthael.

1^o Nous retrouvons Salomon dans celui que l'auteur de la généalogie de saint Winnoch appelle Gozel : *sal*, grand ; *o*, particule qui marque le mérite ; *mon*, prince : très-grand prince. *Go*, très ; *sel* ou *sal*, grand : le très-grand. Le même généalogiste nous représente encore Salomon sous le nom de Judgozeth : *jud*, prince ; *go*, très ; *set* ou *sel*, grand : très-

nuagès que la véritable sagesse est la voie étroite, et qu'elle place ses sectateurs au rang des enfans du Seigneur.

grand prince. Voilà déjà un double emploi. Ce Judgozeth n'est pas différent de Judhumored, ou Judworet d'Ingomar : *jud, prince* ; *v*, particule qui marque le bien ; *mor, grand* : *très-grand prince*. *Jud, prince* ; *wor, grand* : *grand prince*. Albert le Grand l'a désigné sous le nom de Glasran ; *glas, illustre* ; *ran, roi* : *illustre roi*. Second double emploi. On est d'autant mieux fondé à raisonner ainsi, que Gozel, Judgozeth, Judhumored ou Judworet, ni Glasran n'ont jamais figuré dans l'histoire, et qu'on ne trouve ces noms que dans la liste des enfans de Juthael.

2° Judicael tire son nom de *jud, prince* ; de *di*, particule augmentative, et de *hael, libéral* : *prince très-libéral*. Dans la vie de saint Judoc, qu'on trouve chez Surius, au treize décembre, il porte le nom de Rodichael : *ro, roi* ; *di*, particule augmentative ; *cael, libéral* : *roi très-libéral*. Fredegair l'appelle Jedecael ou Judecael : *jud, prince* ; *dec, bon* ; *hael, libéral* : *prince bon et libéral*. Aimoin l'a connu sous le nom de Judicail : *jud, prince* ; *di*, particule augmentative ; *hael, libéral* : *prince très-libéral*. On l'appelle Witcael : *wit ou wod, bon* ; *cael, libéral* : *le bon et le libéral*. De Witcael on a fait Gicquel, nom que le peuple a mieux conservé que les autres. Ce ne peut être que de Judicael qu'on a voulu parler sous le nom de Morcael : *mor, grand* ; *cael, libéral* : *le grand et le libéral* (le *c* et l'*h* se substituent). On peut appliquer à Morcael la réflexion que nous avons faite au sujet de Gozel et des trois autres prétendus fils de Juthael. C'est donc un troisième double emploi.

3° On convient aujourd'hui que Rivalon fut régent de Bretagne et tuteur d'Alain II, après la dernière retraite de Judicael à l'abbaye de Gael. C'est lui que l'auteur de la généalogie de saint Winnoch appelle Rivald : *ri, roi* ; *vall ou ball, premier* : *premier homme du roi*. Ce Rivald ne paroît pas devoir être distingué de Riwas, quoique ce même écrivain en fasse deux personnes : *ri, roi* ; *was, homme* : *homme qui agit au nom du roi et qui le représente*. Rivald est nommé Ruivald par Ingomar : *rui, roi* ; *val, premier* : *premier homme du roi*. Rivald est aussi le même que le Rhi-

mas d'Albert le Grand : *rhi, roi* ; *mas ou was, homme*.

4° Indgannoch, qu'Ingomar et Albert le Grand reconnoissent pour le quatrième fils de Juthael, est le même que [*Ingenoc* ou] *Ingennoc*. En effet, ces deux noms signifient la même chose : *in ou vin, saint* ; *gan ou can, saint* (pléonasme qui donne le superlatif) ; *noch, prince* : *très-saint prince*. *In ou vin, saint* ; *gen ou gwen, saint* (même pléonasme) ; *noch, prince* : *très-saint prince*. Aussi Ingomar rapporte que, de son temps, Indgannoch reposoit à Vimeu. Ce Vimeu s'appelle maintenant [*Vormhout* ou] *Wormhout* ; dans la vie de saint Bertin, il porte le nom de Worinhoud, et celui de Worimholt dans l'histoire de saint Winnoch ; *vim ou im, auprès* ; *eu, rivière* : *lieu auprès d'une rivière*. *Vor, auprès* ; *rin, rivière* ; *houl, habitation* : *habitation auprès d'une rivière*. Il est donc constant qu'Ingennoc, disciple de saint Bertin, l'un des premiers religieux de Wormhout et qui a été inhumé dans ce monastère, ne fait qu'une personne avec Indgannoch. C'est de là que la vie d'Indgannoch n'est connue que par Ingennoc, nom synonyme de celui d'Indgannoch.

5° Le nom de *Madoc*, qui termina aussi ses jours à Wormhout, répond à ceux de Doewal de l'Anonyme, et de Doetwald d'Albert le Grand : *mad, sage* ; *och, prince* : *prince sage*. *Doeth, sage* ; *val ou bal, prince* : *prince sage*.

6° Il est également facile de s'apercevoir que celui que l'Anonyme, ou l'auteur de la vie de saint Winnoch, appelle Largel, est le même que le Larghael d'Albert le Grand : *lar, prince* ; *gel ou el, grand* : *grand prince*. *Lar, prince* ; *ga ou a, très* ; *el, grand* : *très-grand prince*. C'est ce qu'exprime le nom d'Arnoch : *ar, grand* ; *noch, prince*. Les noms de Largel, de Largael et d'Arnoch désignent donc la même personne.

7° L'Eumael de l'Anonyme ne diffère pas du Gamael d'Albert le Grand : *eu, particule qui marque le bien* ; *mael, prince* : *bon prince*. *Ga ou ca, particule augmentative* ; *mael, prince* : *bon prince*. Le nom de *Quadano* rend le même sens que ceux d'Eumael et de Gamael : *ca, très* ; *dan, bon* ; *noch, prince* : *très-bon prince*.

8° Saint Winnoch se retrouve dans Ingomar

285. Tandis que l'ordre religieux regrettoit, dans les trois princes bretons, des modèles de vertu, l'église de Dol pleuroit la perte qu'elle ve-

sous le nom de *Guennoch*. Aussi a-t-il eu l'attention de ne point appeler le nom de *Winnoch* : *win*, saint ; *noch*, prince : saint prince. *Guen*, saint ; *noch*, prince : saint prince. L'Anonyme s'est mépris en faisant reparoître saint Winnoch sous le nom de Guenmael : *guen*, saint ; *mael*, prince.

9^e Saint Judoc est reconnu comme fils de Juthael par l'auteur de sa vie, par l'Anonyme, par Ingomar et par les historiens modernes. Son nom vient de *jud*, prince, et d'*och*, grand : grand prince. Juthael a donc été père de neuf princes au moins. Pour les autres, dont l'existence n'est pas liée avec ce que nous connoissons des événemens de leur temps, il seroit inutile de nous en occuper.

Winnoch, en quittant tout, biens, honneurs et patrie, ne pouvoit mieux faire que de joindre Judoc son frère. Celui-ci devoit avoir un intérêt particulier de le conduire à la perfection. Dès lors que Winnoch sort de Bretagne, accompagné de Quadanoc, Ingenoc et Madoc, comme le rapporte sa vie, il se rendit auprès de son frère avec eux, car, depuis leur renoncement au monde, ils vécutent toujours ensemble. Dans la vie de saint Judoc, on remarque que Winnoch et Arnoch furent, après sa mort, les gardiens de son corps pendant d'assez longues années. Le silence du légendaire sur les trois autres frères ne détruit pas le fait de leur résidence dans le même lieu, puisque, suivant la vie de saint Winnoch, on les voit tous, à l'exception d'Arnoch, aller se mettre sous la discipline de saint Bertin. Si ce religieux ne les suivit pas, on doit seulement en conclure qu'il ne vivoit plus. Comme, peu de temps après leur profession à Sithius, l'abbé les envoya vivre dans des cellules hors du monastère, c'étoit faire voir non-seulement que, depuis bien des années, ils étoient exercés dans la pratique de la vie régulière, mais que de plus ils y excelloient. Suivant la vie de saint Winnoch, Quadanoc, Ingenoc et Madoc, un peu plus âgés que cet abbé, moururent avant lui. Selon l'Anonyme, Eumael ou Quadanoc est le cinquième fils de Juthael, Doewal ou Madoc le sixième, et Guenmael ou Winnoch est le dernier. La

faute que l'Anonyme a faite est de l'avoir nommé d'abord au troisième rang ; mais elle est corrigée par Ingomar, qui ne l'a appelé que le douzième, sous le nom de Guennoch. On ne doit plus être surpris que saint Winnoch ait vécu jusqu'à l'an 717. Comme il étoit ou le dernier, ou, du moins, l'un des derniers enfans de Juthael, il a pu naître vers l'an 610. Dans ce cas, il n'auroit eu que cent-sept ans en 717, ce qui n'est pas toujours le dernier terme de la vieillesse. Ce qui a déterminé l'auteur de la vie de saint Judoc à juger qu'Arnoch et Winnoch étoient ses neveux, c'est que, comme le premier lui avoit survécu de plusieurs années et le second de quarante-sept ans, il n'avoit pu s'imaginer que ces deux princes eussent été ses frères. Mais nous ne voyons dans l'histoire qu'un saint Winnoch, et ce qu'on dit de lui n'exige pas qu'on le multiplie. Quant à ce qu'on assure, dans la vie de saint Bertin, que saint Winnoch fut élevé dès son enfance par cet abbé : « Winnochum » à puero suâ disciplinâ instructum... quem » secum ab infantia, sub dominica monasterii schola, nutrierat. » Il n'y a pas même en cela de vraisemblance. Outre qu'on ne comprend pas pourquoi et comment cet enfant se trouve transporté de Bretagne à Sithius ; il est certain que ce prince mourut dans une grande vieillesse (*Ultimo senio confectus* : ce sont les termes dont le légendaire s'est servi et qu'on lit au troisième siècle, partie 1. des Actes des saints de l'ordre de saint Benoît, par D. Mabillon). Saint Bertin ne fut abbé de Sithius que l'an 660. En supposant que, dès cette année-là même, on lui eût confié l'éducation du jeune Winnoch, et que ce prince eût eu alors dix ans, il n'auroit été qu'à sa soixante-septième année en 717. Est-ce là être parvenu au dernier période de la vieillesse ? Non sans doute. Aussi l'auteur de la vie de saint Winnoch raconte-t-il les choses autrement. « B. Winnochus, dit-il, ... cum à prima » ætate novis virtutibus quasi semper inciperet, inter ipsa tamen primordia consummator apparuit, et in mundo positus extra » mundum fuit, et sub habitu sæculi Christi » militem gessit. Inter hæc stupebat in sinu

noit de faire de saint Turien (1). Sa mort arriva le treizième jour de

» suo Britannia civem suum peregrinari, et
 » intra fines proprios novis quotidie actibus
 » exulare: et qui mente jam à patria exula-
 » ret, ut etiam corpore exularet, non ægrè
 » operam dabat, atque, ut alter Abraham,
 » exire de terra et cognatione sua meditatione
 » versabat assiduâ. Sed, succedentibus ad in-
 » tegrum votis, concilium invenit res diù
 » mente concepta.» Pour peu qu'on veuille
 peser ces expressions, on se convaincra que
 saint Winnoch ne quitta sa patrie que dans un
 âge avancé, et que des obstacles s'opposèrent
 au premier dessein qu'il en avoit conçu. C'est
 ainsi qu'en comparant ce que divers auteurs
 ont écrit sur les enfans de Juthael, nous avons
 tâché de discerner le vrai du faux et de réta-
 blir chaque chose à sa place.

(1) Dans la vie que M. Baillet a donnée de
 saint Turien, cet historien avance qu'il fut
 évêque de Dol après la mort de Tiermail ou
 Tigerinomal, qui, selon lui, arriva l'an 733;
 d'où il suit que ce que nous avons rapporté de
 Rivalon et de cet évêque, n'auroit pu se faire
 qu'après cette époque. Ce prince, qui étoit un
 des premiers enfans de Juthael, mort vers l'an
 612, auroit eu au moins cent vingt-un ans à
 la fin de 733. Comme il vécut encore au moins
 sept ans, durant lesquels il pratiqua la pénitence
 canonique, on ne pourroit s'empêcher de lui
 donner cent vingt-huit ans de vie. Ce
 qui forme déjà un préjugé légitime contre l'as-
 sertion de cet historien, quelque grave qu'il
 soit d'ailleurs.

On croit communément que saint Turien
 abdiqua son évêché et qu'il se retira au village
 de Madri, qui a été ainsi appelé, parce qu'il
 est situé sur une rivière qu'on nomme Eure,
 et qu'il est environné de prairies. (*Mad, prai-
 rie; ri, rivière: lieu auprès d'une rivière et
 fertile en prairies.*) Saint Ouen, évêque de
 Rouen, avoit planté à Madri une croix, enri-
 chie de reliques, que l'on venoit visiter par
 dévotion. Vers l'an 690, saint Leufroi y bâtit
 un monastère qui, par cette raison, porta le
 nom de la Croix. On prétend que cet abbé y
 donna l'habit religieux à saint Turien, et que
 celui-ci y mourut vers l'an 749. Telle est en-
 core, entr'autres, la manière de penser de
 M. Baillet.

Celui qui a mis le premier ces deux faits en
 avant est D. Jacques de Breul, savant béné-
 dictin, qui mourut l'an 1614. Pour faire con-
 noître combien cette supposition est opposée à
 la chronologie, il suffit de remarquer que son
 auteur fait vivre saint Turien du temps de
 Charles le Chauve, roi de France, de Salomon
 III, roi de Bretagne, et du pape Nicolas I. Sui-
 vant D. Mabillon, saint Leufroi mourut avant
 l'an 738. Comment saint Turien a-t-il donc
 pu être contemporain de ces deux rois et du
 pape Nicolas, qui tous vivoient bien avant
 dans le neuvième siècle? Si ces dernières cir-
 constances sont vraies, elles détruisent entiè-
 rement ce que D. du Breul avoit avancé aupara-
 vant. Quand on confond les temps et les faits
 sur un objet déterminé, on ne gagne pas à
 cet égard la confiance que l'on recherche.

Ce que les moines de la Croix avoient dit à
 D. du Breul, de la profession religieuse de
 saint Turien, en cette abbaye, n'est appuyé
 que sur une tradition populaire. D. Mabillon,
 aussi profond au moins que D. du Breul, et
 dont les vastes connoissances n'égalent peut-
 être pas la modestie, l'avoit observé avant
 nous, dans ses notes sur les actes de saint
 Leufroi. (Sæc. 3^o, parte primâ, p. 583, SS.
 Ord. S. Bened.)

C'est encore D. du Breul qui a écrit qu'on
 voit à l'abbaye de la Croix le tombeau vide
 de saint Turien. Comme il ne nous en donne
 pas de preuves, on peut ne pas y ajouter plus
 de foi qu'à ce qu'il a dit d'ailleurs de cet évê-
 que. Ce fait a même paru si peu conforme au
 vrai, que D. Mabillon n'a pas placé ce saint
 évêque parmi les bénédictins.

Les savans, qui ont rédigé les légendes du
 nouveau bréviaire de Paris, n'ignoroient pas
 ce que D. du Breul avoit pensé de saint Tu-
 rien. Cependant ils ont eu l'attention de ne pas
 en faire, comme lui, un religieux sur la fin
 de ses jours. Ils supposent qu'il mourut à la
 tête de son église; ils ne font point aussi trans-
 porter ses reliques de la Croix à Paris.

Il nous est parvenu deux légendes de saint
 Turien: la première paroît avoir été composée
 avant la translation des reliques du saint. La
 seconde a été faite par un moine de Lerins,
 peu de temps après la translation de saint Tu-

juillet (1). La fête de ce saint évêque est presque aussi ancienne dans son diocèse que le temps de son décès. C'étoit un pasteur d'une simplicité admirable et d'une innocence peu commune, ainsi que le rapporte le Martyrologe d'Usuard, d'après l'historien de sa vie. Son corps fut déposé dans son église cathédrale et y resta long-temps (2).

Il est probable que ce pieux évêque avoit détruit à Corseul ce qu'il y restoit de superstitions du paganisme. Le temple de Mars, qu'on y avoit autrefois élevé hors l'enceinte de la ville et dont nous avons parlé ailleurs (3), porte depuis un temps immémorial le nom de ce saint pontife. A une distance peu considérable de cet ancien édifice, est une très-petite chapelle consacrée aussi en son honneur. Tout auprès est une fontaine qui a été singulièrement respectée par l'aveugle crédulité (4).

rien. Aucun de ces deux historiens ne parle des faits avancés par D. du Breul. On doit donc conclure de tout ceci que ce religieux a été trompé par les moines de la Croix, et que ceux-ci l'avoient été eux-mêmes par leur crédulité. Il paroît donc que nous sommes en droit de ne pas reculer la mort de saint Turien au-delà du septième siècle. Nous la plaçons vers la fin de ce siècle, parce qu'il est vraisemblable qu'il ne fut évêque tout au plutôt qu'après l'an 650, et qu'on peut croire que son épiscopat fut long. Nous avons dégagé sa vie du merveilleux que ses légendaires y ont répandu.

(1) M. Baillet dit que le treizième de juillet, jour auquel on célèbre la fête de saint Turien, est plutôt celui de la translation de son corps, que celui de sa mort. C'est contredire formellement l'auteur de la vie de saint Turien. « Qui (Turianus), dit-il, miræ simplicitatis et » innocentiae vir, summæ cardinem felicitatis » attingens, ut in nostris antiquioribus, sed » veracibus reperimus libris, tertio idûs julii » triste hoc sæculum deseruit, cœlestisque se- » nator curiæ, cœli palatium perpetuò pos- » sessurus introivit. » Comme M. Baillet prend seulement la négative sur ce fait sans en apporter de raison, il est dans l'ordre de s'en rapporter plutôt à un auteur ancien, qui, comme il le dit, avoit sous les yeux des matériaux plus anciens. Une simple négative n'équivaudra jamais à un pareil témoignage. D'ailleurs, l'église de Dol faisoit l'office de ce saint avant la translation de ses reliques. Cet office étoit attaché de droit au jour de la mort du saint; on ne l'aura pas renvoyé au jour de cette trans-

lation, qui privoit le diocèse de Dol d'un dépôt si cher.

(2) Surius ad diem 13 julii; Bollandistæ ad eandem diem; Barrali, Chron. Lirin.; D. Lobineau, Vies des SS. de Bret.

(3) T. 1, p. 41, 43 et 44. (Voy. ci-dess., Introduction. nos 57, 58, 59, p. 17 et 18. a. V.)

(4) Ce temple a été bâti sur une colline qui a conservé jusqu'à nos jours le nom de petit Becherel. Ce qui nous indique qu'originellement les Curiosolites y avoient servi le Dieu suprême. *Bech* ou *pech*, colline; *er*, très; *el*, haut: colline du Très-Haut. Ce peuple ayant passé sous la domination des Romains, passa bientôt sous celle de leurs dieux. Le sanctuaire du Très-Haut, qui peut-être alors n'étoit qu'un bosquet sacré, céda la place au temple de Mars; nous en avons examiné les restes par nous-même au mois de septembre 1778. Deux pans de murs sont encore entiers: ils ont chacun en-dedans treize pieds de largeur; de sorte que la totalité, qui faisoit un octogone, devoit contenir cent vingt-quatre pieds. Devant ce temple et aux côtés latéraux, on remarque une levée couverte d'un enduit de ciment appliqué sur des pierres à sec. Cette levée a au moins trois cents pieds de long sur environ trente de large. Son élévation au-dessus du niveau de la terre étoit au moins de deux pieds. Des deux extrémités de cette levée sortoient deux murs, dont l'un avoit sa direction vers l'est et l'autre au sud-sud-ouest. Ces deux murs se prolongeoient vers le bas de la colline au pied de laquelle il y a une fontaine. L'existence de ces murs m'a été con-

286. Les églises de Nantes, de Léon et de Saint-Brieuc ont admis de toute antiquité le culte de saint Turien, et en ont fait l'office à trois leçons. Il étoit également reçu à l'abbaye de Saint Jean de Gael. Sa fête étoit fixée, ainsi qu'à Dol, au treizième de juillet. Plus d'une paroisse de Bretagne s'est mise sous son invocation. Dans le diocèse de Saint-Malo, on compte celle de Saint Thuriel; et, dans celui de Saint-Brieuc, Saint Thurio de Quintin. Plusieurs chapelles ont été érigées en son honneur.

287. Aucun monument certain ne nous apprend quels furent les évêques qui siégèrent à Léon durant ce siècle (1). Nous ne sommes pas mieux instruits ni des noms, ni du nombre de ceux que le diocèse de Vennes eut pour pasteurs pendant ce temps (2).

firmée par le fermier de la métairie voisine, qui en a vu encore une grande partie des fondemens en remuant la terre. Entre ces murs et la levée, il y avoit une place d'une grande étendue. Ces murs servoient probablement à former des galeries couvertes : la levée devoit tenir lieu de façade ; il est vraisemblable qu'elle étoit revêtue d'une couverture.

« Ce temple a dû avoir subsisté, selon que » le remarque D. Lobineau, jusqu'au temps » des Goths, puisque nous y avons trouvé, » dit-il, dans les masures, des médailles gothiques d'or de mauvais aloi. » Ce temple, ajoute-t-il, « s'appelle la tour de Saint Turia. » Nous avons vérifié ce fait sur les lieux mêmes. « On pourroit croire, continue le même historien, que saint Turien auroit utilement » travaillé à déraciner quelques restes de superstition dans ce lieu, et que ce seroit ce » qui auroit fait donner son nom à cette es-pèce de tour. »

La fontaine dont nous venons de parler est carrée en tous sens, et chaque carré est d'onze pieds et demi. Sa profondeur n'excède pas cinq pieds et demi. La surface de ses murs est revêtue de pierres de taille, sur lesquelles on remarque des trous, ce qui suppose qu'elle a été grillée. Au-dessous du parapet et en dedans de la fontaine, on voit, tout autour, un rang de pierres de taille saillantes d'environ un pied, de manière qu'on s'y promène à l'aise. L'eau de cette fontaine est limpide et excellente. Dans quelque temps que ce soit, elle est toujours, dit-on, à la même hauteur. A la tête de cette source, on a placé deux croix de pierre. Elle porte le nom de fontaine

de Saint Turia, ainsi que la chapelle voisine.

Les habitans de Corseul, qui parloient encore le celtique du temps de ce saint évêque, ont eu des motifs particuliers de lui donner le nom de *Turia*, plutôt que ceux que nous lui connoissons. *Tur*, homme; *iach*, salutaire : homme qui procure le salut. Cette idée, que les Curiosolites nous ont transmise, avec le nom qu'ils ont donné à leur temple et à leur fontaine, marque assez évidemment que saint Turien dissipa dans ces lieux des erreurs qui attaquoient le culte qui n'est dû qu'au vrai Dieu, et qui, par là, mettoient obstacle au salut de leurs âmes. Ils dédièrent dans la suite, par reconnaissance, ce temple à leur apôtre, ainsi que la fontaine. Les grilles qu'on y plaça n'avoient d'autre destination que celle d'éloigner les rits superstitieux. Les deux croix avertissoient le peuple qu'il ne devoit mettre sa confiance que dans Jésus-Christ, cette source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Le nom de Saint Turia, que portoit cette fontaine, étoit une réclamation perpétuelle contre l'usage auquel l'avoit destinée une aveugle crédulité.

(1) Albert le Grand en a donné une liste qu'on peut consulter. Il place en 602 saint Goulvain, qui ne vivoit qu'au neuvième siècle. Cela seul peut faire juger du mérite de son catalogue.

(2) Le même auteur nous a laissé aussi une suite exacte des évêques de Vennes, qui, selon lui, vécurent durant ce siècle; mais elle n'est pas mieux constatée. Le saint évêque Budoc, que révère l'église de Vennes, paroît être le même que celui de Dol, puisque sa

288. Saint Bertin, après la mort des frères de Winnoch, l'avoit fait abbé de Vormhout. Cette maison se peupla de fervens religieux. Le nouveau chef n'épargna rien pour les entretenir dans la piété. Il fut, par ses actions bien plus encore que par ses discours, la règle de leur conduite. Le rang distingué qui l'élevoit au-dessus d'eux ne servit qu'à faire remarquer davantage son humilité. Il alloit au-devant de tous leurs besoins : les occupations les plus pénibles et les plus contraires à l'amour-propre faisoient ses délices ; il s'y livroit autant pour soulager ses frères que pour les édifier. Comme la bienfaisance prenoit sa source dans son cœur et qu'elle étoit ennoblie par les maximes du christianisme, l'hospitalité étoit une des vertus dont il aimoit à exercer la pratique. On auroit cru que toute son affection étoit concentrée dans les pauvres et les infirmes. Ennemi du déguisement, il ne s'attacha qu'au vrai : ses lèvres et son cœur eurent toujours le même langage. Le rang qu'il avoit tenu dans le monde n'étoit rien devant lui ; il s'en rappeloit seulement le vide, mais il n'oublia jamais qu'il étoit pétri du même limon que le reste des hommes. Ses religieux lui furent attachés comme à leur père. L'empire qu'il eut sur eux étoit celui de la charité : la crainte ne lui paroissoit propre qu'à faire des esclaves. Ferme et inébranlable au milieu des peines, il ne connut point le découragement ; le Dieu de toute consolation fut son refuge et sa force. Les heureux succès ne l'enflèrent point ; il en voyoit la source dans celui d'où découle tout don parfait. Ses vues étoient vastes et étendues : avant que de prendre un parti, il en examinoit toutes les faces. La paix du Seigneur, dont il jouissoit intérieurement, s'exhaloit au-dehors et se peignoit dans tout son extérieur. Toujours cependant en garde contre les puissances ennemies de son salut, il tenoit en main les armes spirituelles et leur faisoit sans relâche la guerre. Quelque multipliées que fussent ses victoires, il travailloit toujours avec crainte et tremblement. Nous le verrons par la suite parvenir à la récompense que ses bonnes œuvres lui prépareroient (1).

C'est ainsi que le maître des destinées a signalé sa gloire et sa grande puissance dans la nombreuse postérité de Hoel III, et de la reine Pritelle, son épouse. Les uns, sur le trône, ont été grands en vertu et ornés de prudence ; ils ont dominé dans leurs états à l'ombre de la paix, et leurs sujets ont reçu, de la solidité de leur sagesse, des paroles toutes saintes.

mémoire est attachée au neuvième de décembre, comme celle de Budoc de Dol. On ne connoît du premier que celle de sa fête. La vie

du second semble faite pour celle de celui-là.
(1) Surius ad diem 6 novembris ; Mabillon.
in Actis SS. sæc. 3, parte 1.

Ils ont été des princes de charité et de miséricorde. Les œuvres de leur piété subsisteront à jamais. Les autres, en se dérochant à l'éclat qui les environnoit, pour n'avoir que Dieu pour témoin de leurs actions plus qu'humaines, n'en ont été que plus grands. Ils se sont acquis parmi les peuples une gloire qui a passé d'âge en âge ; on les loue encore aujourd'hui pour ce qu'ils ont fait pendant leur vie, et la postérité se chargera du même éloge. La vertu, fille de Dieu, partage avec lui son éternité.

289. Le monastère d'Aindre avoit à peine pris de la consistance, qu'il fut le séjour des vertus les plus sublimes. C'étoit cet arbre du roi-prophète qu'on avoit planté proche le courant des eaux. Semblable à une liqueur vivifiante, la grâce du Seigneur portoit dans son tronc ces sucS divins qui produisoient les fruits les plus exquis et les plus abondans. Des pénitens se rendoient de toute part auprès d'Hermeland, comme dans un asile inaccessible à la corruption du siècle. Les pères s'empressoient de lui confier leurs enfans, pour les conserver dans l'innocence et leur procurer une éducation dont la théorie et la pratique de la morale chrétienne fussent le fondement.

290. Sa communauté devint une des plus renommées de la Gaule, non-seulement par la multitude de ses sujets, mais encore par la science et la piété. La Basse-Normandie et l'Aquitaine envièrent au pays nantois l'avantage de posséder des religieux si parfaits. Hermeland envoya de ses frères fonder un monastère dans le diocèse de Coutance (1). La régularité y fut gardée avec tant de ferveur, qu'on donna le nom d'Oglande ou de terre sainte (2) au lieu où il fut établi.

Le saint abbé donna l'existence à deux autres communautés dans l'Aquitaine. L'une se nommoit Créon et l'autre Colon. C'est tout ce que nous pouvons en dire.

291. Ces différentes maisons, qui dépendoient de celle d'Aindre, étendirent la sollicitude pastorale d'Hermeland et augmentèrent ses fatigues. Il alloit les visiter de temps à autre. Dans un voyage qu'il fit à Oglande, un seigneur du pays, qui avoit de grandes possessions, et qui, pour cela, se nommoit Lawn (2), l'invita à manger chez lui, avec ses religieux. L'abbé, qui savoit faire tourner à la gloire de Dieu les actions de la vie les plus communes, ne crut pas devoir se refuser à cette honnêteté. Lawn rassembla ses amis pour les faire participer à une fête à laquelle un

(1) Ou *Coutances*. Voy. ci-dessus, sixième siècle, nos 31 et 52, à la note, p. 337, 346. a. V.

(2) *O* ou *au*, pays, terre ; *glan*, sainte. C'est ce qu'on nomme de nos jours Orglande.

Cette paroisse est à deux lieues de Valogne [ou *Valognes*], sur le chemin de cette ville à Coutance. Or, pays, terre ; *glan*, sainte.

(3) *Lawn*, riche.

saint alloit présider. Dans ce temps, l'usage du vin étoit presque inconnu en Normandie. Lawn en avoit cependant, mais en petite quantité. Oubliant dans ce moment combien cette liqueur étoit précieuse, il la fit servir avec profusion à ses convives; les pauvres même qui survinrent furent traités également. Quelques jours après, ce seigneur, qui vouloit faire présent à Hermeland de ce qui pouvoit lui être resté de vin, fut très-surpris de retrouver son vase aussi rempli qu'auparavant. Lawn attribua ce miracle à la sainteté de l'abbé; celui-ci le rapporta à la charité de son hôte.

292. Le Dieu de sainteté honora Hermeland dans deux autres circonstances. Dans l'une, il vit s'envoler au ciel l'âme d'un de ses religieux qu'il avoit mis à la tête de ses maisons de Creon et de Colon. Dans l'autre, comme il étoit une nuit en prières dans l'église de Saint Pierre d'Aindre, s'offrit à sa vue l'abbé Moronce qui venoit d'expirer au monastère de Saint Florent de Glan (1), et qu'une multitude d'anges transportoit vers l'empyrée. Sur-le-champ, il fit assembler sa communauté pour recommander à Dieu, par leurs prières, l'âme de cet abbé.

293. La vieillesse, qui s'appesantissoit sur Hermeland, ne lui fit rien relâcher de sa vie pénitente. Plus il avançoit avec les années vers la perfection, plus il voyoit qu'il lui restoit de choses à faire. Chaque moment de sa vie lui paroissoit devoir être marqué par quelque progrès sensible. Il s'observoit avec tant d'exactitude, qu'on eût cru qu'il n'avoit les yeux ouverts que sur sa conduite. Si l'on examinait la manière avec laquelle il gouvernoit sa communauté, on auroit pensé qu'il s'oublioit entièrement et qu'il n'étoit occupé que de ses religieux. La plus grande partie du jour étoit consacrée au service de ses frères; il réservait la nuit à celui de Dieu. Après avoir accordé à la nature autant de repos qu'il en falloit pour ne pas tomber en défaillance, il passoit le reste dans la méditation, la prière et la psalmodie.

Quelque sainte que fût sa vie, à l'exemple des personnes pieuses, il se retiroit durant le carême en solitude. Le lieu qu'il choisissoit étoit

(1) Saint Florent, disciple de saint Martin, avoit fini ses jours dans une caverne de la montagne de Glan, qu'on avoit ainsi appelée, parce qu'elle est sur la rive gauche de la Loire, en Anjou. *Glan, bord de rivière : lieu sur le bord d'une rivière.* A la fin du septième siècle, on établit un monastère sur l'hermitage de saint Florent. Saint Moronce en fut le premier

abbé et est second patron de cette abbaye. Trois anciens martyrologes, dit D. Mabillon, marquent sa fête au cinq des ides de janvier; ce qui doit servir à réformer, sur cet objet, celui de l'ordre de saint Benoît. Le nom de *Moronce* vient de *mor*, grand, et de *con* ou *on*, parce que le *c* se supprime, *chef* : grand chef.

l'île d'Aindrete. C'est là que, dégagé de tous les embarras extérieurs, il possédoit son âme dans un recueillement continu, et que ses pensées n'avoient pour objet que Dieu et lui-même. A la vue de ses imperfections et de son néant, il s'abaissoit devant la majesté suprême de son Créateur. La contemplation du souverain bien purifioit ses affections et lui faisoit presque oublier qu'il étoit habitant de la terre. C'est ainsi que, séparé des pécheurs, il travailloit à être saint, pur et innocent, afin de manger la pâque avec les pains azymes de la sincérité et de la vérité (1).

294. Le sceptre d'Alain I^{er} n'avoit point passé à Grallon, son fils aîné. Ce prince n'étoit ni assez puissant, ni d'un génie assez étendu pour le soutenir entre ses mains. Pepin d'Heristal, qui, sans être roi, osoit commander à ceux de France, fit rentrer sous la dépendance de cette monarchie les peuples voisins qui avoient secoué le joug pendant la foiblesse des règnes précédens. Les villes de Nantes, de Rennes, d'Alet et de Dol reconnurent l'autorité du maire du palais. Grallon fut obligé de se restreindre à la qualité de comte de Cornouaille, qui étoit son premier titre, et celui des présomptifs héritiers de la couronne. Peut-être même fut-il contraint de partager avec Urbon, son jeune frère, ce qui lui restoit de la Bretagne. Celui-ci, qu'on nommoit aussi Concar et Keroen, étoit protégé par les François. Sous prétexte de le servir, on affoiblit le nerf du gouvernement breton, en le partageant.

295. La protection des princes de Bretagne devenoit inutile à l'abbaye d'Aindre. Pasquair, qui avoit à cœur de la mettre à l'abri de toute vexation, se rendit, avec Hermeland, à la cour de Childebert III, qui venoit de succéder à Clovis III, dans le royaume de France. C'étoit un prince libéral envers l'Eglise, ami de la justice, d'un esprit solide et d'un cœur droit. Il prit avec plaisir sous sa sauve-garde le monastère d'Aindre. Des lettres patentes en furent expédiées : il y étoit défendu à qui que ce fût d'inquiéter les religieux de cette maison (2).

296. Pasquair, de retour à son église, ne vécut pas long-temps ; il alla bientôt recevoir dans le ciel la récompense des talens qu'il avoit fait fructifier sur la terre. On croit qu'il mourut le six des ides de juillet, c'est-à-dire, le dix de ce mois. Son église en fait la fête et l'office double le même jour (3).

(1) D. Mabillon. in Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. 3, parte 1.

(2) Ibidem.

(3) Proprium Nannetense, an. 1733. Saint

Pasquair a été évêque de Nantes au moins dès avant l'an 681. Childebert III, fils de Thierry I, frère de Clovis III, ne succéda à ce dernier, dans le royaume de France, que l'an 695. S.

297. Pepin, pour assurer son autorité en Bretagne, y avoit établi des comtes. Agatheus (1) commandoit à Rennes et à Nantes. C'étoit un homme dévoré par l'ambition, esclave de la soif des richesses et l'ennemi de l'humanité. Après la mort de saint Didier et celle de saint Pasquair, il s'empara du revenu de leurs églises. Pour confondre plus long-temps le patrimoine des pauvres avec le sien, il ne permit pas qu'on donnât de successeurs à ces évêques. Sa hardiesse alla même jusqu'à se faire nommer à leur place; mais il ne s'embarrassa pas de se mettre en état d'en remplir les fonctions (2).

298. La réputation dont jouissoit Hermeland piqua la curiosité de ce comte; il voulut voir par lui-même si ce qu'on en disoit n'étoit point exagéré. Le saint le reçut à Aindre avec tous les égards que méritoit sa dignité. Il avoit appris à être soumis, pour l'amour de Dieu, à tout homme qui avoit du pouvoir sur lui : il respectoit l'autorité de Childeberrt dans son comte, comme il vénéroit, dans la puissance de ce prince, celle de Dieu qui l'avoit choisi. Il fit présenter à Agatheus, par l'un de ses frères, un verre de vin suivant l'usage. Celui-ci se contenta de le goûter (3); alors Hermeland le supplia de le boire en entier; le comte refusa de se rendre à sa prière. Cette mortification tourna bientôt à l'avantage du serviteur de Dieu. Il fait le signe de la croix sur le vase : à l'instant même la liqueur s'élève au-dessus de la coupe et va se répandre jusques sur le bras du comte. Ce miracle frappe Agatheus : il reconnoît la sainteté de l'abbé et le pouvoir dont Dieu l'a revêtu. Ce ministre de celui qui, en maître absolu, commande aux élémens, profite de cette circonstance pour lui exposer combien sa manière de vivre étoit contraire à ses

Pasquair étoit donc encore alors évêque de Nantes. L'évêque Taurinus, qui assista au concile de Rouen en 687, ne siégeoit donc pas dans ce temps à Nantes, comme l'a pensé Bollandus.

(1) *Ag, dur, cruel; gat, chef: chef dur.*

(2) Mabillonius ubi *suprà*. Suivant un manuscrit de M. de Thou, Agatheus étoit seulement qualifié évêque de Rennes et de Nantes, mais il ne fut point sacré. *Vocatus, sed non episcopus.*

(3) Cette pratique remontoit aux temps les plus reculés. « La première chose que faisoit » un gaulois, dit Diodore de Sicile, tom. 5, » quand il se présentoit à lui un étranger, étoit » de l'inviter à manger. Si l'ami ou l'étranger » n'avoit pas le temps de s'arrêter, il falloit au

» moins le prier de boire un coup pour se rafraîchir. » C'est de là qu'un seigneur françois, qui avoit osé se rendre auprès de Frédégonde pour lui reprocher la mort de Pretextat, n'en fut pas moins invité à dîner par cette reine. Sur son refus, elle le pressa de boire du moins un coup, afin qu'il ne fût pas dit qu'il étoit sorti à jeun d'une maison royale. Chilperic, irrité contre Gregoire de Tours, le fait venir en son palais et l'engage à y manger. L'évêque prend du pain et du vin et se retire. Thierri, qui persécutoit saint Colomban, lui prépare un grand repas. Agatheus, en goûtant seulement la liqueur qu'Hermeland lui avoit offerte, offensoit la délicatesse des sentimens de cet abbé et jetoit un vernis sur sa probité.

vrais intérêts ; il le fit avec cette noble liberté qu'inspire la charité la plus ardente. Le cœur du comte parut attendri ; s'il n'eut pas le courage de réformer ses mœurs , il apprit du moins à se relâcher de la cruauté qui lui étoit familière (1).

REMARQUES PARTICULIÈRES.

I.

299. D'après les étymologies que nous avons cru devoir donner dans le cours de cet ouvrage pour l'éclaircissement des matières que nous y avons traitées , on a sans doute observé que nous supposions qu'il y a eu dans les Gaules , et dans une grande partie du reste de l'Europe , une langue originairement la même , et à qui nous avons donné le nom de celtique.

300. Pour connoître les différentes révolutions qu'elle a pu essuyer , sur tout en Bretagne , il faut considérer les peuples qui la parloient , sous les différens états où ils se sont trouvés : 1° dans le temps de leur première indépendance ; 2° dans celui où ils vécurent sous la domination des Romains ; 3° durant l'espace de temps où ils cessèrent d'être leurs sujets.

301. 1° Nous avons distingué six cités en Bretagne. Chacun de ces peuples , de même que les autres cités des Gaules , avoit la même origine , ainsi qu'en conviennent aujourd'hui les plus habiles critiques , et ne composa d'abord qu'un très-petit nombre de familles. Celles-ci étoient liées ensemble par la même langue , de même que par les services réciproques qu'elles se rendoient. Lorsqu'elles se furent assez multipliées pour former des nations particulières , des intérêts généraux continuèrent de resserrer l'ancienne confraternité. On établit des correspondances réglées. Les représentans de chaque peuple conféroient dans des assemblées générales et y prenoient des délibérations communes. Les diètes se tenoient de vive voix et tous y portoient les mêmes usages et la même langue. Les druides se réunissoient une fois par an , pour juger les différens de toutes les Gaules. Ce qui suppose que , comme par tout les mêmes lois étoient en vigueur , on ne connoissoit aussi par tout qu'une même langue. Tous entendoient celle des druides avec qui ils devoient discuter leurs affaires , parce que leurs juges n'en avoient point d'autre que la leur. Ces ministres étoient même chargés de veiller à la pureté de la langue. Ceux des Gaulois qui vouloient s'instruire à fond de la doctrine et de la discipline du druidisme ,

(1) Hermelandi vita apud Surium , Bolland. ned. sæc. 3°.
distas et Mabillonium in Actis SS. Ord. S. Be-

se retiroient dans la Bretagne insulaire. Comme les leçons qu'on y prenoit ne se donnoient que de vive voix, la langue des docteurs de cette île ne devoit pas différer de celle des Gaulois. Aussi l'histoire nous apprend que les Bretons étoient issus, pour la plupart, des Vennetois, et le reste, des autres peuples des Gaules. Tandis que les druides initioient la noblesse dans les sciences humaines, ils avoient soin de la faire parler correctement sa langue. Craints au-dehors, les Gaulois ne pouvoient l'altérer par le mélange avec les étrangers; bien loin de les fixer chez eux, ils envoyoit au loin des colonies.

302. 2° La langue celtique s'étoit conservée à peu près la même par les Gaulois, depuis son origine jusqu'au temps où Jules-César pénétra chez eux. On y avoit seulement introduit quelques dialectes particuliers; c'est dans ce sens qu'il faut prendre ce qu'avance cet illustre historien (1), que les Gaulois différoient entr'eux de langage. On se convaincra de cette vérité, pour peu que l'on pèse ce que remarque Strabon, lorsqu'il dit que la différence qu'on trouvoit de son temps dans la langue des Gaulois, venoit du changement qu'on avoit fait dans quelques mots, ou dans la manière de les rendre (2). Les Aquitains, par exemple, suivant ce dernier écrivain, ne parloient pas tout-à-fait le même langage que les autres Gaulois (3); ils se rapprochoient des Espagnols qu'ils touchoient du côté des Pyrénées. Par la même raison, les Armoriques, qui de tout temps étoient en relation particulière avec les Bretons, devoient n'avoir que le même dialecte.

303. La langue des Gaulois ne put éprouver d'altération durant les deux premiers siècles qu'ils furent soumis aux Romains. Leurs conquérans ne les retinrent point sous le joug par la multitude de leurs troupes. Agrippa, dans le discours qu'il fit aux Juifs, pour les détourner de la révolte qu'ils tramoient contre l'empereur Néron, leur met devant les yeux avec quelle obéissance les peuples de l'univers servent Rome. « Les Gaulois, leur dit-il, sont soumis à douze cents soldats de cette nation, quoique ce nombre n'égalé presque pas celui de leurs villes (4). »

304. Ce ne fut qu'à la fin du troisième siècle que l'Empire plaça des garnisons dans l'Armorique : elles furent employées à réprimer les courses que les Francs et les Saxons firent sur les côtes. Les lieux les plus connus où on les établit, furent Alet, Léon et Quimper. Qu'étoit-ce que les sol-

(1) *Hi omnes linguâ... inter se differunt.* omnes, sed paululùm variatâ. Geog. lib. 4. Comment. lib. 1.

(3) Idem, ibidem.

(2) *Eâdem non usquequaqû linguâ utuntur*

(4) Josephus, lib. 2, de bello Judaïco, c. 16.

daté qui les composoient vis-à-vis des nationaux ? Ceux-ci se fréquentoient plus souvent qu'ils ne conversoient avec ces Romains. Ils avoient donc plus de motifs pour conserver leur langage, que pour adopter celui de leurs maîtres. Les Diablintes et les Ossismiens, qui étoient au milieu de ces garnisons, auroient été, tout au plus, les seuls à souffrir quelque atteinte dans leur langage ; mais leurs cités, qui étoient bien plus nombreuses que ces troupes, veilloient à sa conservation ; elles auront même forcé les garnisons qui furent stables dans leur pays, à se conformer, dans la suite des temps, à leur manière de parler. Ce que nous venons de dire des Armoriques, chez lesquels on fit passer des troupes de l'Empire, peut et doit s'appliquer aux autres Gaulois, dans le territoire desquels on jugea à propos d'en placer.

Les nouvelles colonies que l'Armorique reçut dans son sein au quatrième siècle, étoient composées de Francs (1) et de Bretons-Insulaires. Celle des Francs n'étoit qu'un peloton comparé à la cité des Rennois, et encore moins, si on la met en parallèle avec les autres peuples de l'Armorique. Leur langue étoit collatérale du celtique, et un dialecte de ce dialecte. On la nomma theutone ou germanique ; on la parloit depuis la Vistule jusqu'au Rhin. Les Anglo-Saxons, germanins comme les Francs, n'avoient point d'autre langue. Lorsque saint Augustin porta la foi chez ce dernier peuple, il prit des François pour lui servir d'interprètes. Ce petit nombre de Francs, incorporés avec les Rennois, étoit obligé de rapprocher sa langue de celle du pays. Pour ce qui regarde les Bretons, comme ils tiroient leur origine des Armoriques et des autres Gaulois, on ne peut plus douter que ces insulaires n'en eussent emprunté la langue. Aussi Tacite, dans la vie d'Agricola, rapporte que la langue des Bretons ne différoit pas beaucoup de celle des Gaulois (2). C'est cette conformité entre la langue des Armoriques et celles des Bretons, qui donna lieu à cette fable, que Conan et ses troupes, à leur entrée en Armorique, avoient fait périr tous les hommes et coupé la langue à toutes les femmes du pays. Un étranger se seroit effectivement persuadé, en entendant parler les Bretons et les Armoriques, qu'ils avoient toujours formé le même peu-

(1) Suivant le sentiment le plus probable, les Francs étoient un assemblage de plusieurs peuples ligüés ensemble, pour former des établissemens et pour défendre leur liberté et leur indépendance contre les Romains. C'est pour cela qu'ils prirent le nom de Francs, qui, dans la langue germanique, signifioit libre.

Frang ou *franc*, en bas-breton, exprime la même chose que *frank* en teuton. Les Francs étoient sortis d'au delà du Rhin ; les Saxons occupoient les côtes de la mer depuis l'embouchure du Rhin jusqu'au Jutland.

(2) *Sermo haud multum diversus.*

ple , ou , du moins , que les hommes avoient disparu de leurs demeures , et que leurs femmes avoient perdu leur langue en conversant avec leurs nouveaux hôtes. Les légions que les empereurs entretenoient dans l'île n'étoient pas en assez grand nombre pour occasionner du changement dans le langage national.

305. Il faut cependant avouer que le latin fut porté dans l'île de Bretagne et dans les Gaules , avec les aigles romaines. Pour obtenir quelque emploi dans l'Empire , il falloit savoir cette langue. Lycius , né citoyen romain , pour avoir manqué de l'apprendre , fut dégradé et privé de son état. Les légions établies dans les Gaules se servoient de la langue romaine ; les officiers de ces troupes ne pouvoient en employer d'autre , quand ils avoient des ordres à donner. Tous les actes publics se dressaient en latin. Quoique les sénats des Gaules administrassent la justice par eux-mêmes , sous l'autorité des magistrats de l'Empire , ils ne pouvoient cependant la rendre que dans la langue de leurs vainqueurs. Les lois étoient conçues en latin.

Tout sembloit concourir à donner de l'ardeur aux Gaulois pour la langue latine. Aussi ce qu'il y avoit de plus distingué dans les Gaules , s'y appliqua-t-il avec un soin incroyable ; plusieurs parvinrent à la mieux parler que les Romains mêmes. Les Armoriques en firent leurs délices. Les noms romains , que Donatien et Rogatien avoient portés , font assez voir quelle éducation ils avoient reçue. Ce qu'on nous a conservé d'inscriptions armoriques , ont été faites en langue romaine. On établit dans les Gaules des professeurs qui furent chargés de l'enseigner. Des écoles de la même langue furent ouvertes dans les cathédrales et dans les monastères. Par ce moyen , les dignités de l'Empire devinrent communes aux Gaulois ; leurs esprits furent éclairés par la philosophie et la littérature des Romains. La religion gagna beaucoup en ouvrant ses trésors à ceux qui apprenoient la langue dans laquelle on avoit écrit ou traduit les livres saints. Les femmes même s'empressoient de suivre un si bel exemple. Hebidie , issue de Patere et de Delphide , dont nous avons parlé ailleurs , qui demouroit à l'extrémité des Gaules , c'est-à-dire , en Armorique , étoit aussi illustre par ses connoissances que par sa piété. Elle avoit des relations fréquentes avec saint Jérôme , le docteur et l'oracle de son temps. Elle lui envoya en une seule fois douze questions écrites en latin , par un homme de Dieu , qu'on appelloit Apodème , et qui partit des confins des Gaules et des bords de l'océan , pour aller le trouver à Bethléem. L'Armorique commerçoit alors avec la Palestine , la Syrie et l'Égypte.

Tandis que les uns , attirés par l'appât du gain , cherchoient des vins et d'autres marchandises en Asie et en Afrique , pour les verser en Europe , les autres , qui savoient apprécier les biens qui enrichissent l'âme , cultivoient leur esprit et leur cœur par des correspondances avec les savans de tous pays.

306. Mais les nobles et les personnes qui vivoient dans l'aisance , quoique familiarisés avec le latin , ne cessoient pas pour cela de recourir à leur langue maternelle dans l'usage ordinaire de la vie. Les noms celtiques , que presque tous ont portés , manifestent assez la préférence qu'ils donnoient à la langue de leurs pères , lorsque ce choix n'étoit pas en contradiction avec leurs intérêts. Les Bretons de l'île suivirent exactement le même principe. Quelque nécessité qu'eussent les principaux d'entr'eux , de se rendre propre la langue qui ouvroit la voie des dignités , presque aucun de leurs noms n'a de rapport avec le latin ; ils sont pris dans le celtique.

Dans l'histoire des martyrs de Lyon , de l'an 177 , on a eu l'attention de remarquer que le diacre Sancte ne répondit qu'en latin aux interrogatoires qu'on lui fit. On a eu également soin d'y observer que l'écrétaire qui fut mis devant saint Attale étoit conçu en latin. Si cette langue avoit été la seule en usage dans cette ville , ou même la langue dominante , il eût été au moins inutile de consigner ces deux faits dans la passion de ces saints confesseurs. On vouloit apprendre à la postérité que Sancte avoit reçu une éducation brillante , et que les Romains dédaignoient avec hauteur de se servir d'autre langue que de celle qui donnoit la loi à l'univers. En effet , Aulu-Gelle , qui vivoit quelque temps auparavant , rapporte , dans ses nuits attiques , l. 11 , c. 7 , qu'ils se mettoient à rire lorsqu'on leur parloit celtique (1).

Saint Irenée , qui souffrit le martyre l'an 202 , a reconnu que le celtique étoit de son temps la langue des Gaules. Dans la préface de ses œuvres , il dit qu'on ne doit pas s'attendre à y trouver les fleurs et l'aménité de la langue grecque , parce qu'étant obligé de vivre avec les Celtes , il est accoutumé à un langage barbare.

Les Romains ne se dissimuloient point à eux-mêmes , au commencement du troisième siècle , que leur langue étoit étrangère à la plupart de leurs sujets. Ulpien , l'un des plus célèbres jurisconsultes , dit que les fideicommiss pouvoient se faire en quelque langue que ce fût , non-seu-

(1) Post deinde , quasi nescio quid tuscè aut gallicè dixisset , riserunt omnes.

lement en latin et en grec, mais encore en punique, en gaulois et en toute autre langue vulgaire (1).

On lit dans la vie d'Alexandre, par Lampride, que cet empereur, passant par les Gaules pour porter la guerre chez les Allemands, reçut, en gaulois, d'une femme druide, l'avis suivant : « Retourne-t-en; ne te » flatte pas de la victoire et ne te fie point à tes soldats. »

Saint Jérôme, dans la préface du second livre de son commentaire sur l'épître de saint Paul aux Galates, est garant qu'à quelque différence près, la langue de ces peuples étoit la même qu'on parloit à Treves. Ce docteur avoit fait quelque séjour dans cette ville et en avoit examiné le langage; c'est pour cela qu'il ne compare la langue des Galates qu'à celle de cette métropole. On sait au reste que les Galates avoient une origine gauloise.

Ecdice, cet illustre auvergnac, qui mérita si bien de sa patrie par son amour pour les belles-lettres et par la valeur avec laquelle il la défendit contre les attaques des Visigoths, fit abandonner à la noblesse de Clermont la langue celtique, pour parler celle des orateurs et des muses romaines. « Notre pays, dit Sidoine-Apollinaire, vous a l'obligation du goût que » les personnes de qualité ont pris pour les lettres, et du talent qu'elles » ont acquis d'écrire avec pureté, soit en vers, soit en prose, après'être » défaites des mots et des phrases grossières de la langue celtique. »

Tandis que la noblesse gauloise et les citoyens opulens se faisoient gloire de parler latin, le peuple conserva le langage de ses pères et n'en eut point d'autre. Les uns y étoient portés par l'ambition et le désir de s'instruire. Les autres, qui ne pouvoient s'élever jusques-là, étoient circonscrits dans la sphère de leurs ancêtres. Ceux d'entr'eux qui jouissoient de la liberté, occupés uniquement de travaux pénibles, ne pensoient qu'à se fournir la nourriture et le vêtement. Les esclaves gaulois, qui étoient en grand nombre, n'avoient pour partage que des travaux presque continuels et les plus avilissans. Dans quel temps et comment auroient-ils pu s'initier dans une langue étrangère? Quels maîtres se seroient chargés de la leur enseigner? Y seroient-ils parvenus par leur habitude avec les Romains? Contre cent Gaulois, on ne comptoit pas deux Romains. Mais, ce qu'il y a de décisif, c'est que le peuple ne change presque jamais ses usages. Ils sont pour lui une seconde nature, parce qu'il ne veut pas réfléchir sérieusement, ou qu'il n'en a pas le temps. De toutes les habitudes, il n'y en a point de plus impérieuse que celle de la langue na-

(1) FF. L. 32, lege *Fidei commissa*.

turelle. Elle est liée à l'amour du pays natal. On le remarque tous les jours dans ces Bas-Bretons que l'indigence fait passer dans des lieux où leur langue n'est pas connue. Celle qu'ils ont été forcés d'apprendre, les retient toujours dans un état de contrainte ; si le hasard leur offre quelqu'un de leurs concitoyens, même de ceux avec qui ils n'ont point eu de liaison, la joie se peint à l'instant sur leur visage, parce qu'ils se repaissent d'avance du plaisir de s'entretenir dans leur langue. Le charme qu'ils goûtent ensuite leur paroît inexprimable.

Quoique depuis six cents ans la langue françoise soit dominante dans notre Bretagne, le peuple continue toujours de parler celle de ses premiers aïeux, dans les diocèses de Treguer, de Léon, de Quimper, de Vennes, et dans une partie de ceux de Nantes et de Saint-Brieuc. Le même phénomène s'observe dans le pays de Galles et dans la Cornouaille. Depuis cinq à six cents ans, ces contrées sont devenues une portion de la monarchie angloise. Le peuple a retenu sa langue, quoique les Anglois soient mêlés parmi eux, quoiqu'eux-mêmes se soient liés par le commerce et par la société, avec le gros de la nation. La langue françoise elle-même confirme notre principe. Ce n'est qu'après bien des siècles, qu'elle s'est éloignée du celtique. Quoique parée à la moderne, des yeux attentifs découvrent aisément qu'elle doit sa naissance à cette première langue de l'Europe.

Les Armoriques, ainsi que les autres Gaulois, ont donc parlé latin, selon que le dit Strabon (1), soit pour s'ouvrir la porte des dignités et des sciences, soit pour commercer plus facilement dans l'Empire. Mais, comme l'assure le même auteur, ils conservèrent leur ancienne langue. Tel est aussi le sentiment de Plutarque. Ce qu'avance saint Augustin (2) que Rome eut soin d'imposer aux nations vaincues l'obligation de parler sa langue, après lui avoir imposé celle de lui obéir, s'exécuta dans les Gaules. Les personnes les plus respectables s'en firent instruire et regardèrent comme honorable de s'en servir.

307. 3^o Lorsque les Gaulois passèrent sous l'empire des Francs, ils ne perdirent pas leur ancienne langue. Les Romains, leurs premiers maîtres, n'avoient pu pendant cinq siècles la faire disparaître. Les naturels du pays furent plus nombreux dans les Gaules que les étrangers, durant la fin du cinquième siècle, pendant le sixième et le septième. Les Francs furent subordonnés aux lois saliques et ripuaires; les Gaulois continuè-

(1) Geog. Lib. 3^o et 4^o.

(2) « Imperiosa civitas non solum jugum,

» verum etiam linguam suam domitis genti-

» bus imponere voluit. »

rent de suivre le droit romain. Si chacun fut attentif à conserver ses lois, on ne le fut pas moins à conserver sa langue. Le seul changement qui arriva dans les Gaules à cet égard, fut l'introduction de la langue tudesque. Celle des Gaulois porta le nom de romaine, parce que depuis long-temps on les appeloit Romains. Le latin, cette langue des anciens souverains du monde s'avilit avec eux. Elle fut alliée avec celle du pays. C'est de là que les écrits de ces temps renferment un grand nombre de mots celtes, et n'ont d'affinité avec le latin que par leurs terminaisons et leurs inflexions. Saint Sidoine-Apollinaire s'en étoit plaint dès son temps. L'ignorance où la plupart étoient de la langue latine, l'avoit engagé à ne plus écrire en vers. Saint Avite de Vienne, qui mourut l'an 625, y avoit renoncé par le même motif; tout ce qui, du temps de Grégoire de Tours, n'étoit pas écrit d'un style le plus grossier et absolument rustique, ne pouvoit être entendu de la multitude. « Le monde vieillit, » dit Frédégaire dans la préface de sa Chronique, c'est pourquoi la subtilité de la science tombe parmi nous. Il n'y a plus personne aujourd'hui qui puisse atteindre à la manière d'écrire des anciens orateurs. Aussi personne n'en a la présomption. » C'est ainsi que les lettres s'éclipsoient avec la langue savante.

Pour les Armoriques, lorsqu'ils eurent secoué le joug de Rome, la langue latine commença à perdre chez eux de sa considération. L'Empire étoit sur le point de sa chute. La beauté de la langue romaine, les trésors qu'elle renferme, furent ses principaux appuis. En possession d'énoncer les lois dans l'univers, elle continua les mêmes fonctions dans l'Armorique. On l'entendit encore dans les tribunaux; elle entra, comme par le passé, dans les contrats, les livres, les lettres et le commerce qui se faisoit dans la plus grande partie de l'Europe; ou, pour parler plus exactement, on employoit, dans ces circonstances, une espèce de celtique habillé à la romaine.

308. Dès lors que la langue des Romains n'a été commune en aucun temps dans les Gaules, il s'ensuit que le peuple ne pouvoit entendre la liturgie sacrée, ni lire les saintes Ecritures. Les évêques chargés de l'instruction des fidèles se faisoient un devoir de leur expliquer, dans leur langue, la nature de l'auguste sacrifice de la messe, les cérémonies saintes qui l'accompagnent, et de lui communiquer par des homélies, l'intelligence des livres saints et de la tradition. On n'avoit pas encore avancé cet étrange paradoxe, que chaque fidèle est en droit de se conduire par lui-même, et qu'on ne peut s'empêcher de lui mettre en main les ouvrages du Saint-Esprit, dans sa langue naturelle.

309. Tandis que la noblesse et le clergé des Gaules perdoient peu à peu l'habitude de la belle latinité, le celtique prenoit une nouvelle vigueur en Armorique. Les officiers romains en avoient été chassés; les naturels du pays et ceux des Bretons-Insulaires qui s'y étoient retirés, continuoient de n'avoir qu'une seule et même langue. Les Alains, qui furent dispersés dans leurs états, n'étoient pas en assez grand nombre pour apporter du changement dans la langue nationale; ils étoient d'ailleurs trop avilis pour qu'on eût emprunté quelques-uns de leurs usages. L'autorité, que les rois de France exercèrent de temps à autre dans notre Bretagne, ne pouvoit influer sur l'altération de la langue. Ils ne la firent presque pas changer chez les Gaulois qui vécurent constamment sous leur empire.

Les lois des anciens Bretons de l'île défendoient à leurs savans de rien innover dans la langue; on leur décernoit même des récompenses pour la conserver dans sa pureté (1). Aussi étoit-elle encore au sixième siècle la même que celle de l'Armorique. Lorsque saint Magloire vint s'établir à Dol, il y trouva la même langue que la sienne (2). La colonie de Bretons de sa nation, qui y avoit été transplantée au moins cent cinquante ans auparavant par l'empereur Maxime, s'étoit incorporée avec les anciens habitans, avec d'autant plus de facilité que les uns et les autres se ressembloient par les mœurs et par le langage.

310. Ce n'est pas ici le lieu de discuter comment la langue françoise s'est formée du celtique. Il s'agit de vérifier si cette dernière langue a passé jusqu'à nous. Les Armoriques, toujours renfermés dans leur péninsule, sans y avoir admis d'étrangers, doivent être ceux de tous les Gaulois dont la langue n'a pu souffrir d'atteinte considérable par la succession des temps, du moins dans la partie la plus éloignée de la France. Le même raisonnement doit s'étendre aux Basques ou Cantabres, parce qu'ils ne se sont jamais mêlés avec aucun autre peuple; on sait d'ailleurs que les premiers habitans de l'Europe ne parlèrent d'abord qu'une même langue. Ceux des Bretons de l'île qui, pour conserver leur indépendance, se cantonnèrent, ou dans le pays à qui leur bravoure fit donner le nom de Walles, autrement de Galles, ou dans la Cornouaille, se firent gloire de ne pas se départir de leurs anciens usages. Leur langue fut libre comme leurs personnes.

(1) « A qua novitate nos semper abhorruimus, ut legibus cautum fuerit ne bardi vocum novitati operam darent, sed vetustæ linguæ custodes, etiam constitutis præmiis, designarentur. » (Daviez, in *Grammat.*)

(2) « Ad prædicandum populo ejusdem linguæ in occidente consistenti, mare trans fretavit (Maglorius) properans finibus territorii Dolensis. »

De tous les principes que nous avons posés , il suit que la langue des anciens Bretons , qui s'est transmise aux Gallois et aux Cornouailliens , ne pouvoit être mieux confiée. Aussi Girard de Cambridge , qui écrivoit il y a six siècles , assure que , pour peu qu'on sût sa langue maternelle , on pouvoit entendre la prose et la poésie qu'on y avoit composées plus de mille ans avant le siècle où il vivoit.

Si la langue de ces deux peuples est encore aujourd'hui la même que celle de nos Bretons , on ne pourra s'empêcher d'avouer que la langue primitive des Gaules a été fidèlement transmise de génération en génération jusqu'à la nôtre. Or , Girard de Cambridge atteste que les habitants de la Cornouaille insulaire , et ceux de la petite Bretagne avoient , de son temps , un langage qui approchoit beaucoup l'un de l'autre , et qui avoit tant de rapport avec celui des Gallois , que ceux-ci le pouvoient presque tout entendre (1). Nous ne devons plus être surpris que les ouvrages écrits en langue armorique au troisième siècle , n'aient pas été étrangers au P. Grégoire de Rostrenen. Parmi les livres dont il s'est servi pour composer son dictionnaire breton , il en cite un d'un auteur de ce temps , qui avoit pris naissance entre Morlaix et Treguer , et qui portoit le nom de Guinclan.

L'auteur des *Délices de l'Angleterre* rapporte qu'un savant homme lui avoit assuré que , quand des matelots gallois et bas-bretons se rencontrent , ils s'entendent assez pour pouvoir s'entretenir sans interprète. « Je » sais , dit-il , de bonne part , qu'un habile homme du pays de Galles , » qui possède bien la langue de son pays , étant allé dans la Basse-Bre- » tagne , après la paix de Riswick , pour y faire quelque découverte , on » l'entendit communément par tout , et , en certains endroits même , on » le prenoit pour un homme du pays , mais de quelque quartier éloigné , » à cause de la différence de son dialecte. »

M. de la Martinière , dans son dictionnaire géographique , article *Celtes* , nous fait part , à ce sujet , d'une anecdote frappante dont il a été témoin. « On prétend , dit-il , que la langue celtique s'est conservée dans la Bre- » tagne , province de France , au pays de Galles , en Angleterre , et dans » la Biscaye , en Espagne. Leur langue est la même , ou plutôt , ce sont » trois dialectes d'une même langue ; ce qui se prouve , parce qu'avec » un peu d'attention , ces trois peuples se peuvent entendre. Je l'ai

(1) « Cornubienses et Armorici Britonum » multis adhuc et ferè cunctis intelligibili. »
 « linguâ utuntur ferè persimili , Cambris ta- (Sil. Giraldi Cambriæ descriptio.)
 » men propter originem et convenientiam in

» éprouvé moi-même , un jour que j'avois chez moi un gentilhomme
 » bas-breton , un voyageur du pays de Galles et un Biscayen ; chacun
 » d'eux croyoit sa langue inintelligible à tout autre qu'à ses compatriotes ;
 » ils en firent l'essai et furent surpris de pouvoir s'entendre et se parler
 » les uns aux autres. »

311. Ce ne sont pas là les seuls dépôts de la langue primitive des Gaulois ; dans la plupart des campagnes de la Haute-Bretagne , et en bien d'autres de la France , les paysans emploient des termes qui ne paroissent analogues à aucune langue. La réflexion nous y fait retrouver des restes précieux du langage de leurs premiers aïeux. Attachés à leurs anciens usages , ils les transmettent scrupuleusement à leur postérité. Trop heureux si ces usages étoient toujours éclairés par une saine raison ! Les montagnards d'Ecosse , issus des Pictes , et les Irlandois nous offrent des dialectes du celtique. Les historiens latins et grecs nous ont conservé beaucoup de mots gaulois. On en remarque sur tout dans les vies de nos saints , dans les anciens contrats et dans les chartes.

312. Telles sont les sources où nous avons puisé nos étymologies. Elles sont respectables par leur antiquité. Il a fallu nous rapprocher du langage de nos pères , pour nous mettre à portée de les entendre. C'étoit à nous d'aller au-devant d'eux et de les interroger ; ils nous ont répondu dans la langue celtique , parce qu'habituellement ils n'en parloient point d'autre. Nous l'avons conférée avec les mots dont nous cherchions le sens ; aussitôt il s'est offert à nous avec clarté. Par là nous avons reconnu que nos ancêtres en avoient seuls la clef. Nous ne trouvions ailleurs qu'erreur et qu'incertitude.

313. A mesure que les familles qui résidoient dans un lieu s'y trouvoient resserrées par la multiplication , des colonies alloient occuper un nouveau terrain. Celui-ci se plaçoit sur une montagne ; celui-là auprès d'une rivière ; l'un fixoit sa demeure au milieu d'une forêt ; l'autre préféroit des pâturages. C'est sous ces différents rapports que les habitations des uns et des autres se reconnoissoient. Lorsque quelques-uns d'entr'eux alloient visiter , ou rencontroient les parens ou les amis dont ils s'étoient séparés , ils leur faisoient une description topographique du lieu qu'ils occupoient ; cette peinture renfermoit le nom même de leur habitation. Pour peu que l'on soit initié dans la connoissance de la langue de ces peuplades , on doit donc , par le nom d'une ville , d'un canton , d'un bourg et d'un hameau , distinguer sa position , ou , du moins , celle qui existoit alors. Comme ces premiers habitans ne connoissoient que leurs

voisins , il arrivoit rarement que divers lieux fussent semblables en tout. Cependant , dans ce cas , pour peindre la même chose , on avoit recours aux synonymes. Le nom que porta d'abord la capitale des Vennetois ne fut point *Dariorigum*. L'orgueil le substitua à un premier , plus analogue à son ancien état.

Par l'industrie , des forêts , des bois et des halliers ont fait place à des campagnes enrichies de moissons ; des eaux croupissantes et des marais ont été changés dans de gras pâturages. La mer , dont les caprices sont avérés , a quitté plus d'une fois des lieux qui faisoient partie de son empire , pour envahir du terrain qui étoit du ressort du continent. Dans les étymologies que nous avons données , il a fallu les assujettir à ces connoissances. Pour n'agir qu'avec certitude , nous avons consulté la tradition , des monumens respectables et une saine physique.

314. Si les noms des différens lieux qu'on habita successivement ne furent autre chose qu'une simple description topographique , celui de chaque personne en étoit le portrait. On caractérisoit , l'une par ses bonnes ou mauvaises actions , et l'autre par ses qualités extérieures. Ce qu'il y avoit de plus frappant dans chaque individu servoit de matière à son nom. On conçoit dès lors que le nom qu'on avoit porté dans l'enfance n'étoit pas toujours le même dans un âge avancé. La nouvelle dénomination annonçoit l'état présent de la personne. L'emploi dont on venoit d'être revêtu anéantissoit souvent le premier nom. Le lieu qu'on occupoit faisoit quelquefois ou partie du nom , ou le donnoit en entier. Les mêmes principes s'appliquoient à ces grandes peuplades réunies en corps , que nous avons appelées cités. On ne les distinguoit les unes des autres que par ce qu'elles avoient de dominant , soit par la manière de se vêtir à la guerre , ou par leurs armes ; soit par le courage qui les caractérisoit , ou par quelque autre qualité qui leur étoit propre. Tous ces noms tenoient lieu d'histoire.

315. On aura sans doute été surpris que la langue celtique soit si abondante en mots qui expriment l'eau , les fleuves et les rivières. Ce que nous devons assurer , c'est qu'il n'y en a aucun que nous n'ayons puisé dans de bonnes sources. Si le celtique est réellement aussi fécond qu'il le paroît , en mots qui signifient la même chose , on peut le comparer au grec ; les synonymes qui distinguent celui-ci contribuent à sa beauté et à son harmonie.

316. Mais nous ne devons reconnoître dans aucune langue que le degré de perfection qui lui appartient. Pour apprécier le rang que doit tenir le celtique , il est nécessaire que chacun des synonymes que nous avons

cités dans le corps de notre histoire soit placé dans le lieu que la nature lui a donné d'abord. Par cette méthode , nous rétablirons l'ordre primitif , au cas qu'il ait été troublé ; nous aurons , en même temps , l'avantage de découvrir l'origine de ces mots , et les métamorphoses qu'ils ont essuyées. On nous fera grâce de leur fastidieux étalage en faveur de la nécessité.

317. 1° La voyelle *v* a servi aux premiers hommes à représenter l'eau en général , et les rivières en particulier. On peut dire qu'elle s'est chargée d'annoncer les pleurs. Quand on veut y exciter un enfant , on a quelquefois recours au mot *hu*. Aussi *v* , en gallois , veut dire , *eau* ; *uva* , en basque , *eau* ; *uo* , *pleuvoir* , en grec ; *uvor* , en latin , *humidité* ; *udus* , *humide* ; *u* , en sibérien , *rivière* ; *u* , en tartare , *source* , *rivière* ; *hu* , en chinois , *lac* ; *hu* , *eau* , en général , dans la même langue ; *ula* , *rivière* , en tartare-mantcheou et en chinois ; *u* , en brésilien , *eau* ; *udag* , en arménien , *ruisseau* , *étang*. *Ula* est une rivière de Suède ; il y a dans ce royaume un lac du même nom. *Ulubræ* a été une ville environnée des marais pontins.

Hi , *wy* , en gallois , *eau* , *rivière* ; *vie* , en albanois , *eau* ; *vi* , en chinois , *fontaine* ; *hoi* , en tonquinois , *eau* , *liqueur* ; *gwy* , en gallois , *eau* , *rivière* ; *gui* , en breton , *eau* ; *givi* , en turc et en persan , *fleuve* ; *ven* , *men* , *pen* , en gallois , *eau* , *rivière* ; *ven* , en chinois , *lac* ; *ven* , en gothique et en flamand , *marais* ; *fen* , en islandois , *puits* ; *bon* , en gallois , *fontaine*. *V* , *B* , *F* , *G* , *M* , se mettent indifféremment les uns pour les autres.

318. *U* s'est souvent changé en *o* , par son affinité avec cette lettre. Les Anglois prononcent *mud* ; les Flamands *modder* et les Phéniciens *mot* , terme qui veut dire , *limon* , *boue*. Les latins écrivoient et prononçoient indifféremment *salvom* et *salvum* , *servom* et *servum*. L'*v* des Hébreux s'est aussi rendu par *o*. Les Italiens placent souvent *o* où nous mettons *u*. *Sor* , *sur* ; *soprimere* , *supprimer*. *O* pour *v* , en gallois , *eau* , *rivière* ; *ho* , en chinois , *eau courante* , *fleuve* ; *ho* , qui se prononce *tcho* , chez les Tartares , signifie *fleuve*. Il y en a un de ce nom en Sibérie. *On* , en gallois , *eau* , *rivière* ; *unu* , en persan , *eau* ; *unn* , en runique , *mer*.

Quelquefois l'*v* se travestit en *ou*. Sa valeur est la même dans toutes les langues ; *u* se prononçoit *ou* en latin ; les Italiens et les Allemands ont retenu cette prononciation. De *genu* , les François ont fait *genou* , et d'*ubi* , *où*.

Ou , substitué à l'*v* , dont il a pris le son , se rend par *eau* , *rivière* ; *ou* ,

ow, en gallois, *rivière*; *ouò*, en cophte, *dissoudre*, *délayer*, *mettre en eau*; *owen*, en irlandais, *rivière*; *owi*, en gallois, *rivière*. Nous retrouvons plusieurs rivières qui ont conservé ce nom; en Bretagne, l'Ou ou Ow (*ulda*); deux rivières en Bourgogne, sous le nom d'Ouch (*ascarus*); en Normandie, l'Oudon (*udlo*) qui passe à Caen; l'Oudon (*odo*) qui sépare les diocèses de Lisieux et de Séez; l'Oudon, qui prend sa source en Bretagne et se décharge dans la Mayenne; l'Ouche (*oscarus*) qui passe à Dijon; l'Ouve, au diocèse de Coutances; en Angleterre, deux rivières du nom d'Ouse; la Gou, au Pays-Bas. On a dû remarquer que les noms doubles de ces rivières sont indifféremment en *u*, en *o* et en *ou*. Ce qui justifie la certitude de notre principe.

On a dit aussi, sans distinction, *or*, *our*, *ur*. *Or*, en gallois, se rend par *eau*, *rivière*; *jor*, en hébreu, *fleuve*; *orros*, en grec, *petit lait*, *l'eau de lait*; *horras* ou *horracs*, en madagascarais, *lieu marécageux*. Du mot *or*, on a formé *orago*, *orage*, *grande pluie*; *or*, en hébreu et en grec, *eau*. Oron est une rivière en Dauphiné; Orr, rivière d'Ecosse; Orla et Oro, rivières d'Espagne; Or est une source dans l'Angoumois; Or, ruisseau dans le Forez. Le mot latin *ora* veut dire, *côte de l'eau* ou *de la mer*. D'*or*, on a fait *mor*, *mer*, *mar*, qui désignent les eaux et d'où sont sortis plusieurs noms de rivières; *our*, en gallois et en breton, signifie *eau*, *rivière*; *oura*, en basque, *rivière*; *hourì*, en hottentot, *mer*; *jaour*, en lapon, *lac*; *ouri*, en arménien, *saule*, arbre qui croît sur le bord des rivières; *ourein*, en grec, *uriner*. *Our* est devenu le nom propre de plusieurs rivières, telles que sont l'Oure, en Normandie; l'Ourth ou Ourthe (*urta*), en Bourgogne.

Ura, en basque, *eau*, *rivière*; *hurth*, en albanois, *marais*; *ur*, en hébreu, *pluie*; *urutak*, en dalmatien, *source*; *uriti*, *sourdre*; *nikur*, en irlandais, *bête aquatique*. *Ur* ou *wr* ont donné *urina* des Latins, et le français *urine*. La rivière d'Urium dans l'Espagne bétique; celle de l'Ursine, dans la Savoye; de l'Heure, aux Pays-Bas; du Nure, en Irlande, sont redevables de leurs noms au mot primitif *ur*.

319. Comme le *d* s'ajoute fort souvent au commencement des mots, au lieu d'employer simplement *or*, *our* et *ur*, on a fait *dor*, *dour*, *dur*; de là *dor*, en gallois, *eau*, *rivière*; *dower*, en la même langue, *eau*; *dour*, en cornouaillien, *eau*; *dovar*, en irlandais, *eau*; *udor*, en grec, *eau*; *dour*, en ancien anglois, *eau*; *dur*, en gallois, *eau*, *rivière*; *dur*, en breton, *eau*; *dwr*, en gallois, *eau*, *liqueur*, *coulant*, *bras de mer*; *dwr*, en cornouaillien, *eau*; *dur*, en irlandais, *eau*. Parmi les rivières qui de là

ont pris leurs noms , on compte la Dordogne , qu'on appeloit auparavant *Dordonia* et *Duranonia* ; le Dore , en Angleterre ; le Dour , en Hollande ; la Doure ou Doré , en Auvergne ; le Dordou , qui se jette dans le Tarn , au-dessus de Brousse , en Rouergue ; Duras , rivière de Thessalie ; Dorius , rivière de Portugal ; le Dor , en Angleterre ; le Dur , en Irlande ; trois rivières , en Espagne , du nom de Durias ; deux de celui de Duria , en Italie ; Dora est , selon Pline , une fontaine d'Arabie.

320. Le *t* se prépose aussi indifféremment à la tête des mots. C'est pourquoi on a remplacé souvent *or* , *our* et *ur* , par *tor* , *tour* , *tur* ; en gallois , *tor* , *tour* signifient *eau* , *rivière* ; *tur* , en arabe , *fontaine* ; *thuruh* , en ancien saxon , *canal d'eau* ; *thourh* , en hébreu , *humide* , *mouillé* ; *tur* , en ancien persan , nom d'une rivière. On connoît , en Suisse , le Thour ou Tur qu'on a nommé aussi *Taurus* et *Durius* ; en Alsace , le Thur ; dans la Venetie , au pays des Carnes , le Turrus.

321. D'autres fois la lettre *v* s'est transformée en *i*. Aussi en chinois , *yo* désigne un lieu à laver ; *hydre* , en grec , est un *serpent d'eau* ; *y* , *rivière* , en chinois ; *hü* , en albanois , *eau* ; *ya* , en brésilien , *source* , *fontaine* ; *i* , *is* , en gallois , *eau* , *rivière* ; *ig* , *eau* , *rivière* , dans la même langue ; *iguéri* , en basque , *nager* ; *ig* , en brésilien , *eau* ; *yegazer* , en breton , *rivière* ; *jihun* , en persan , *grand fleuve* ; *ic* , en gallois , *eau* , *rivière* ; *ichia* , en basque , *étang* , *piscine* ; *usc* , *isc* , en gallois , *rivière*. Le mot *isc* , dit Baxter , se prononçoit , suivant les différens dialectes , *ix* , *ex* , *ax* , *is* , *iss* , *ess* , *ass*.

322. *U* , changé en *o* , donna *av* , par un son plein ; *au* et *av* , en irlandois , signifient *rivière* ; *aw* , en gallois , *eau* , *rivière* ; *av* , en persan , *eau* ; *avi* , en égyptien , *eau*. Du mot *av* , les François ont fait *eau* ; *av* , prononcé sur la foible , a été métamorphosé en *e* ; d'où sont sortis les anciens mots *eve* , *ive* , *eue* , *esve*. Dans le canton de Saint-Men , au diocèse de Saint-Malo , *esve* est employé pour *eau*. Le mot *av* est devenu commun à plusieurs rivières , et à beaucoup de lieux qui sont placés sur le bord des eaux. Aufidus , maintenant l'Ofante , est une rivière d'Italie ; Ave (*Avo* , *Avonus* , *Avus*) est une rivière de Portugal. Evia est une ville d'Illyrie ; la ville d'Aw , en Bavière , est sur l'Ambs ; Evian , petite ville du duché de Savoye , dans le Chablais , est sur le lac de Genève.

323. Par aspiration , *v* , *w* , *o* , *ou* , *av* , ont formé *su* , *sw* , *so* , *sou* , *sav*. En turc , *su* , *eau* ; *suo* , en finlandois , *lac* , *marais* ; *sudo* , en latin , *suer* ; *suz* , en arabe , *humeur* , *liqueur* ; *zub* , en hébreu , en chaldéen , en arabe , *couler* ; *suth* , *répandre quelque liqueur* , en éthiopien ; *sug* , en sy-

riague, *laver* ; *sui* , en persan , *ruisseau* , *fleuve* , *rivière* ; *su* , *sui* , en tartare, *eau* , *rivière* , *mer* ; *su* , en chinois, *eau* , *rivière*... *Soma* , en persan , *mare* , *marais* ; *so* , en arabe , *lac* ; *soo* , en japonois , *algue de la mer* ; *soo* , en finlandois , *marais* ; *soet* , en auvergnac , *saule* ; *so* , en cophite , *action de boire* ; *tsot* , *lac*... *Soui* , en tartare-mogol et calmoucq , *eau* ; *sou* , en indien , *rivière* ; *sou* , en tonquinois , *rivière* ; *sou* , en ancien persan, *eau* ; *sou* , en chinois , *lac* , *rivière* ; *sou* , en turc , *eau*... *Sav* , en gallois , *eau* , *rivière* ; *saw* , en allemand , *eau* ; *saufen* , *supen* , en la même langue , *humecter* ; *sabha* , en hébreu , *boire* ; *saufen* , en teuton , *hummer* ; *super* , terme populaire dans quelques cantons de Bretagne , signifie *avalier* , *boire*. La Save est une rivière de Hongrie ; la Savo dans la Campanie ; la Save en Suisse ; la Sau en Champagne ; la Saw en Angleterre.

324. Lorsqu'on a rendu *o* , *ov* , *av* , par un son nasal , on a prononcé *no* , *nov* , *nav*. Ces termes n'ont pas pour cela changé de nature : ils ne perdent rien de leur signification. *Noa* , dans nos anciens manuscrits , comme le prouve le judicieux du Cange , veut dire , *pâturage* ou *prairie marécageuse et arrosée d'eau* ; *noe* , en gallois , *bassin à laver* ; *noia* , en arabe , *eau* ; *noa* , *fontaine* , en lacédémonien et chez les Laconiens ; *Oinoé* , est une fontaine d'Arcadie , dans Pausanias ; *Noya* est une rivière de Catalogne ; *Noes* est le nom d'une rivière de Thrace ; *noe* , signifie *fleuve* , en celtique ; *noue* , *torrent* ; *nave* , en Lorraine , *prairie aquatique* , *marais*.

325. Comme le *d* et l'*n* se mettent l'un pour l'autre , *do* , *dou* , *dau* ont eu la même signification que *no* , *nov* , *nav*. En effet , *do* , *dav* , *dau* , en gallois , veulent dire *eau* , *rivière* ; *davw* , en flamand , *rosée* ; *dau* , en tonquinois , *pluie* ; *dw* , qu'on prononce *dou* , *rivière*. Le Doubs en Lorraine , la Douve en Normandie , ont emprunté de là leurs noms. On doit observer ici que le *g* a été souvent mis devant le mot *av* ; de là *Gave* est un nom commun à plusieurs rivières du Bearn. *Gava* , en japonois , signifie *rivière*.

326. *Av* est devenu *A* par syncope , d'où plusieurs rivières ont été ainsi appelées. De ce nombre sont *A* dans la Sologne ; *Aa* (Agnio et Euneno) qui prend sa source dans le Haut-Boulonnois ; *Aa* , trois rivières de Suisse ; *Aa* , dans les Pays-Bas. Hesychius a eu raison d'observer qu'*A* signifioit anciennement *amas d'eau*. De là sont sortis *ha* , *ab* , *ah* , *af* , *ai* , *am* , *aman* , *amon* , *an* , *ana* , *caa* , etc. Tous mots qui se rendent par *eau* , *rivière* , etc. Le *d* préposé a fait *da*.

328. 2° La lettre *l* étant liquide , est , par sa nature , le nom de tout ce qui est coulant. Elle en renferme la racine. Dans toutes les langues , on la

voit remplir ces fonctions. Aussi, dans le commencement, on la peignit sous la forme d'une aile. C'étoit bien connoître sa destination. de là, *lan*, *len*, en gallois, signifient *eau*, en général, *rivière*, *ruisseau*, *lac*, *marais*; *lang*, en irlandois, *étang*; *langoa*, en basque, *étang*; *lan*, en breton, *lac*, *marais*, *amas d'eau*. Par le mot *lan*, les Vennetois entendent aujourd'hui *pleine mer*. *Slana*, en esclavon, *bruine*; *blan*, en tonquinois, *inonder*, *humecter*; *hlana*, en islandois, *rendre liquide*; *lacus*, en latin, *lac*; *lacrymæ*, *pleurs*; *lac*, *lait*, liqueur que la nature prépare dans les mamelles.

Lein, en breton, *humide*; *leih*, en basque, *eau*; *leith*, en gallois, *eau*, *mer*, *humide*; *leth*, en écossais, *eau*; *leidd*, en breton, *humide*; *llaith*, en gallois, *eau*, *liqueur*, *mer*, *humidité*, *humide*, *liquide*; *clet*, *cluyd*, *clit*, *rivière*, *ruisseau*, dans la même langue; *blato*, en dalmatien, *marais*; *lit*, en ancien saxon, *lid*, en teuton, *boisson*; *leith*, en gothique, *bière*; *ulai*, en syriaque et en arménien, *étang*; *lade*, en ancien saxon, *rivière*; *leth*, *terre arrosée*, dans la même langue; *letos*, en grec, *lac*, *mer*; *blato*, en illyrien, *lac*, *marais*, *mare*, *étang*; *la*, en runique, *eau*; *levis*, en latin, *léger*; *ala*, *aile*; *fletus*, *pleurs*.

Len, en gallois, *ruisseau*, *mer*, *eau en général*; *lein*, en irlandois, *eau chaude*; *lenn*, en breton, *amas d'eau*, *étang*; *loon*, *étang*, en runique; *lengen*, en brésilien, *mer*; *lenos*, en grec, *lac*; *lama*, en ancien latin et en espagnol, *mare*; *lana*, en flamand, *réservoir d'eau*; *loon*, en islandois, *étang*... *N* et *L* se mettant l'un pour l'autre, *nan*, *nant*, veulent dire en gallois, *eau*, *rivière*; *nambua*, en arabe, *fontaine*, *source*; *namak*, *namas*, en hébreu, *liquide*; *naria*, en grec, *coulant d'eau*; *nam*, en siamois, *eau*.

Li, en irlandois, *mer*, *flot de la mer*; *liopa*, en patois de Lyon, *boue*; *lliant*, en gallois, *rivière*, *eau coulante*; *llyb*, en gallois, *eau*; *liy*, en irlandois, *liquide*, *liquefier*; *li*, en chinois, *eau*, *rivière*; *oli*, *eau*, dans la langue des Patagons; *liquor*, en latin, *liqueur*; *liquidus*, *liquide*; *limus*, *limon*, *terre détrempée avec de l'eau*; *lympa*, *lymphe*; *limpidus*, *limpide*.

Lin ou *lyn*, en irlandois, *eau*, *lac*, *marais*, *étang*; *linc*, en breton, *coulant*, *glissant*; *llin*, *lyn*, en gallois, *eau*, *lac*, *marais*; *lein*, en cophte, *rivière*, *fleuve*; *lid*, en arménien, *lac*, *marais*, *étang*; *linne*, en grec, *marais*; *lin*, en ancien saxon, *eau profonde*; *lind*, en runique et en islandois, *source*, *fontaine*.

Lix, *eau*, dans Nonnius; *lis*, en gallois, *tournant d'eau*; *lis*, en irlandois et en écossais, *eau*, *rivière*; *lixo*, en latin, *faire cuire dans l'eau*; *elixus*, *bouilli*; *lixivia*, *lessive*; *libas*, en grec, *fontaine*; *leis*, en breton, *humide*,

humide, moite, mouillé; leifa, mouiller, hianecter, dans la même langue; leisaa, devenir ou rendre humide. On a dit aussi lis au même sens.

Lu ou leu, en gallois, eau; lua, luain, en irlandois, eau; lu en chinois, rosée; luo, en latin, qu'on retrouve dans ses composés alluo, perluo, diluo. Au verbe luo, on a ajouté le p initial; d'où l'on a fait pluo, ploro; fluo, flumen, fluvius, fluxus, refluxus, dans la même langue. Luch, en gallois, eau, rivière; lac, en irlandois, étang; lug, en gallois, lac, eau, rivière, liqueur; lugeo, en latin, pleurer; luctus, pleurs; luh, en gallois, lac; luiz, en basque, marais... A tous ces mots nous devons joindre ceux en al, hah et el, qui sont sortis de la même liquide l.

La lettre l ne pouvoit manquer de donner le nom à plusieurs rivières. En Angleterre, on compte le Lech, le Lene, le Lenony, le Leven, le Léveny, le Lid, le Lin, le Low, la Lue ou Lu, le Lug, la-Lune, la Line. En Ecosse, le Leth, Leven ou Levin, le Lin, le Loss. Aux Pays-Bas, la Lieve, la Linge, la Lis, la Louane. En Bretagne, le Linon, qui prend sa source dans l'étang de Combour et va se dégorger dans la Rance, auprès du château de Baumanoir en Evran; le Liez ou Liés; en Portugal, le Lima; en Espagne, le Limia; en Arcadie, le Ladon; en Afrique, le Laud; l'All, dans la Prusse ducale; l'Alla, dans la Prusse royale; Hales, dans la Lucanie occidentale; l'Elna, aujourd'hui la Liane, dans le Boulonnois, en Picardie.

328. 3^o La lettre r, qui est roulante par elle-même, a désigné ce qui coule, ce qui court et ce qui roule. De là rac ou rhag, en gallois, signifie couler; rak, en arabe, fleuve; ragelo, en syriaque, rivière; rak, en persan, rivière; rachats, en hébreu, lieu à laver; rac, en tonquinois, flux et reflux de la mer; rada, en chaldéen, couler; radaiah, redaia, rivière, en la même langue; radam, en arabe, couler; rat, en gallois, gué.

Red, en breton, rivière, écoulement d'une chose liquide, coulant; areth, en hébreu, rivière; re, en gallois, rivière; rhe, rhea; en ancien saxon, rivière; réo, réus, en grec, couler, s'écouler; reuma, cours, fleuve, torrent; reitos, source d'eau coulante; reka, en russe, rivière; reka, en esclavon, rakia, en cymbrique, inondation; redio, ruisseau, rivière, fleuve, en syriaque; rets, en éthiopien, canal d'eau; rewan, en turc, écouler; ren ou bren, en gallois, courant d'eau; reda, en chaldéen, coulant d'eau, rivière; fleuve; reu, en vieux françois, ruisseau.

Ri, en gallois, ruisseau; rhiu et rhiw, ruisseau, rivière, dans la même langue; ri, en ancien allemand, ruisseau; rien, en chaucique, couler; riou, en auvergnac, petite rivière; ri, en hébreu, arrosement; rifier ou

river, en breton, *rivière*; *rio*, en espagnol, *ruisseau*; *rieu*, en vieux françois, *ruisseau*; *rius*, en latin, *ruisseau*; *riu*, en languedocien, *ruisseau*; *rigo*, en portugois, *rivière*; *ritha*, en teuton, *torrent*; *rizan*, en turc, *couler*; *rithron*, en grec, *ruisseau*; *rith*, en ancien saxon, *ruisseau*; *rit*, en gallois, *gué*; *rith*, en breton, *gué*; *ria*, en iroquois, *lac*; *rian*, en irlandois, *lac*, *mer*; *rig*, en gallois, *rivière*; *rigo*, en latin, *arroser*; *rivah*, en hébreu, *arroser*; *riai*, en chaldéen, *action d'arroser*; *ri* ou *eri*, en grec, *eau*, *rivière*.

Rho et *ro*, en gallois, *rivière*; *ro*, en brésilien, *eau*; *jaroo*, en cophte, *fleuve*; *rot*, en breton, *rivière*; *rone*, en languedocien, *rivière*; *roun*, en tartare et en persan, *fleuve*; *rodah*, en arabe, *canal*, *aqueduc*; *rodi*, en syriaque, *fleuve*; *ruisseau*; *rohot*, *flux*, dans la même langue; *roud*, en persan, *ruisseau*, *fleuve*, *rivière*; *roik*, en arabe, *cours d'eau*; *rot*, en tonquinois, *verser*, *faire couler*; *sroth*, *srothan*, en irlandois, *canal*, *rivière*; *arou*, en arménien, *ruisseau*; *rouss*, en tartare, *coulant*; *ros*, *ross*, en irlandois, *étang*, *marais*, *plaine marécageuse*; *roed*, en breton, *gué*; *ron*, en gallois, *rivière*; *arou*, en malabre, *fleuve*.

Ru, en breton, *ruisseau*; *ru*, en hébreu, *arrosé*; *ruh*, en arabe, *mouiller*, *arroser*; *rua*, en tonquinois, *laver*; *ru*, en vieux françois, *ruisseau*. En Bretagne, beaucoup d'anciennes fontaines conservent le nom de *ru*; *ruel*, dans la plupart de nos campagnes, veut dire, *ruisseau*; *ruax*, en grec, *torrent*, *ruisseau*; *ru*, en géorgien, *canal*, *conduit d'eau*; *rud*, en persan et en arabe, *fleuve*; *ruo*, en grec, *couler*, *s'écouler*; *rum*, en breton, *fluxion*.

La lettre *r*, précédée de l'*a*, désigna aussi l'eau, les rivières. Du mot *ar*, on fit *sar*, *ser*; *tar*, *ter*; *var*, *ver*; *war*, *wer*; *nar*, *ner*.

Un grand nombre de rivières ont tiré leurs noms de la lettre *R*. Au comté de Bourgogne, sont le Ren, la Romaine; dans l'Armagnac, le Rat; en Franche-Comté, le Renne; au Comté de Foix, la Rize; aux Pays-Bas, le Rech, le Roe, la Ronne, la Ronnelle; en Angleterre, la Rea, la Reade, la Rey, la Rhie, le Roch et la Rue; en Suisse, la Russ; en Ukraine, la Ross; en Hongrie, le Graon; en Italie, le Grate et le Rheno; en Allemagne, le Rume et la Prume; dans la Troade, le Restos et le Rodios; en Scythie, le Rhodé; en Macédoine, le Rhoedias; en Mysie, le Granique... le Rab ou Raab (*Arabo*), en Hongrie; la Saône (*Arar*), Aar (*Arola*, *Arula*), dans la Suisse; l'Are, en Angleterre; l'Eraud (*Araura*, *Arauraris*, *Rauraris*), dans le Bas-Languedoc; Aro, dans l'Etrurie; Sarno (*Sarnus*), au royaume de Naples; Serio, en Italie; Sere, en Quercy; Taro (*Tarus*), en Italie; Taras,

près de Tarente ; Taras , en Epire , selon Urbius Sequester ; Taras , en Seythie , selon Valerius-Flaccus. Terrete , dans le Côtentin ; en Normandie ; Ter , en Espagne , dans la Catalogne. Le Var (*Varus*) sépare la France de l'Italie ; le Varar est un golfe de la Grande-Bretagne. *Ver* , *guer* désignent des rivières , des lieux bas qui en sont arrosés , des arbres qui recherchent l'eau. *Vern* , en breton , *aunaie* ; *guern* , *aunes* , *varenne* *humide et aquatique* , dans la même langue ; *berni* , *saule* , en auvergnac. On sait que le *b* , le *g* et l'*v* se substituent ; *ber* ou *ver* , en breton , *écoulement d'une chose liquide* ; *bar* , en persan , *coulant* ; *vari* , en talmulique , *ruisseau* ; *varar* , en arménien , *fleuve* ; *gwer* , *gouer* , en breton , *ruisseau* ; dans la même langue , *govera* , *fluer* ; *erbi* , en cophte , *étang* , *mer* ; *erke* , en finlandois , *lac* ; *er* , *eau* ; *devor* , en irlandois , *eau* , *rivière* ; *douer* , en ancien breton , *eau*. La Were est une rivière d'Angleterre ; il y en a une de ce nom en Bulgarie ; on connoît la Verre , en Lorraine ; le Vero , en Espagne ; le Verra , en Thuringe ; l'Aber , lac en Ecosse... Nar est une rivière de l'Ombrie ; Naro est une ville et rivière de la Dalmatie ; Naro , rivière du royaume de Sicile , a donné son nom à la ville de Naro , auprès de laquelle elle prend sa source. La Nerre coule dans le Berry ; la Nerre dans la Sologne ; une autre rivière de ce nom dans la Pologne.

329. Pour peu qu'on ait maintenant l'attention de rapprocher de ces trois classes les termes celtiques que nous avons rendus jusqu'à présent par le mot *rivière* , on aura la satisfaction de s'apercevoir sur-le-champ qu'il n'y en a presque aucun qui n'aille se ranger , comme de soi-même , dans quelqu'un de ces départemens. Dociles à l'ordre , ils savent y rentrer aussitôt qu'on leur montre leur véritable origine. Les changemens , que le climat , la diversité des lieux et le caractère des nations avoient fait subir à ces mots , n'empêchent pas d'en reconnoître la nature et la valeur. Le voile qui couvroit leur naissance est levé ; leurs familles respectives sont retrouvées. Chacun va se joindre à son premier principe. Le nombre des mots celtiques qui désignent des rivières n'est donc pas si considérable qu'on l'auroit cru d'abord. Il étoit à propos d'écarter l'illusion.

330. Une remarque de la plus grande importance , que cet exposé a dû présenter naturellement à l'esprit , est que les noms dont les Celtes se sont servis pour rendre , par la parole , les idées qu'ils avoient du liquide , de l'eau en général et des rivières en particulier , sont essentiellement les mêmes dans toutes les langues. C'est un effet de la nature , guidée par un être souverainement intelligent , qui a mis un rapport nécessaire entre les objets extérieurs et les mots qui en sont la représentation.

331. Les trois lettres dont nous venons de faire mention sont autant de tableaux du liquide. Chacune a beaucoup de nuances distinctives. La principale destination de l'*v* est de peindre l'eau en général, sans indiquer ses qualités. *L*, dont le son est doux par lui-même, fournit l'idée des eaux mises en mouvement, mais sur tout de celles dont la marche est tranquille et dont le murmure frappé agréablement les oreilles. La lettre *r*, dont le son est brusque, figure l'agitation des eaux, les fortes rivières et les torrens. Les Armoriques, pour suppléer à la force de *r*, ont eu quelquefois recours à la reduplication des mots, comme nous l'avons observé ailleurs dans le terme Wi-Len (la Vi-Lenne) (1). Les Hébreux et la plupart des peuples, dans de grandes affections, employoient autrefois cette répétition de mots.

Les noms auxquels ces trois lettres ont donné l'origine, sont, dans leur principe, des termes primitifs : ils composent, en partie, le fond du langage des peuples de l'univers. Le but que nous nous sommes proposé ne nous permet pas d'entrer dans un plus grand détail sur la source du langage ; mais nous nous croyons en droit de conclure, par cela seul et par analogie, que la langue commune des enfans de Noé n'a pas été anéantie à leur dispersion de la tour de Babel ; elle fut seulement changée en autant de dialectes que Dieu vouloit diviser de familles. Il n'y a donc aucun de ces dialectes qui soit plus ancien que les autres. L'hébreu, le chinois, le celtique, etoⁱ, vont aboutir au même centre : ils se confondent tous avec la langue de Noé, et celle-ci avec la langue d'Adam. Voilà donc un nouveau monument qui concourt à prouver que les hommes qui couvrent la surface de la terre sont tous frères selon la chair. Les termes communs, que chaque nation a retenus, sont des signes toujours subsistans de leur première union. Si Dieu, en confondant, par un miracle, la langue des premiers enfans de Noé, força le plus grand nombre à s'expatrier, pour peupler successivement la terre, leurs descendans ne doivent pas moins se regarder comme ne faisant qu'une même famille, et sacrifier leurs intérêts particuliers à ceux de la société générale. Partagés de langage, ils remplissent, avec plus d'inclination, les vues de la divine Providence, qui attache chaque peuple à son climat ; mais les obligations que la nature leur a imposées sont des devoirs invariables qu'elle réclame en tous lieux. Cette immense famille ne doit faire entr'elle qu'un cœur et qu'une âme. Le commerce des échanges, qui la rapproche à l'extérieur, est le lien le moins digne d'elle.

332. La langue primitive n'étoit formée, comme on a pu le remarquer,

(1. Voyez ci-dessus, Introd., n^o 105. p. 49. 487, à la note. a. V. note 1, et sixième siècle, n^o 424-425, p.

que de monosyllabes. Elle étoit simple et sans composition ; c'est par là que se reconnoît l'ancienneté de la langue des Chinois. Ces monosyllabes, qu'on découvrira dans les différentes langues, en les comparant les unes aux autres, ont donné l'existence à tous les autres mots. Tous étoient puisés dans la nature, de même que ceux dont nous avons fait l'énumération. Tous peignoient les objets par le rapport parfait que ceux-ci avoient avec eux. La nature suit les mêmes règles d'une manière uniforme et constante. La raison, qui seule a droit de captiver les hommes, les a réunis dans la formation du langage ; l'arbitraire et le caprice les auroient divisés. Adam tira son nom du primitif *A*, qui, par antonomase, signifie *homme ; le propriétaire, le maître de la terre*. Eve, sa compagne, prit le sien de la lettre *E*, qui désigne l'*existence* ; elle devoit être la mère du genre humain. Adam l'appelle *Virago*, après qu'elle eût sorti des mains du Créateur, parce que, comme lui, elle étoit la plus parfaite des créatures visibles. *Vir* des Latins, *bar* ou *ber* des Celtes, désignent la *supériorité, l'excellence*. Lorsque devant Adam il s'offre d'autres modèles qu'il veut imiter par la parole, ce peintre de la nature n'a garde de saisir des termes au hasard : les mots qu'il emploie répondent parfaitement aux objets qui sont hors de lui. Le nom qu'il donne à chaque animal est celui qui lui convient : il les appelle tous par des noms qui leur sont propres, tant les oiseaux du ciel que les bêtes de la terre (1).

II.

333. Nous ne pouvons nous dispenser de parler ici d'un monument que Caius-Claudius-Marcellus et Lucius-Cornelius-Lentulus, consuls de Rome, l'an 705 de la fondation de cette ville, et quarante-neuf ans avant la naissance de Jésus-Christ, firent ériger dans le diocèse de Vennes. C'étoit une statue de Vénus Victorieuse (2). Par là ces premiers magistrats rendoient adroitement hommage au conquérant des Gaules. En attribuant à la déesse les victoires de Jules-César, ils rappeloient l'origine plus qu'humaine de ce puissant dictateur. Sa famille prétendoit descendre de Vénus, par Jules, fils d'Enée, qu'on disoit avoir eu pour mère cette déesse, et pour père Anchise. Les deux collègues, en flattant l'amour propre de cet ambitieux, couvroient en même temps de fleurs les chaînes des vaincus ; ils leur faisoient entendre qu'ils n'avoient pu être subjugués que par un demi-dieu.

(1) Gen. ch. 2, v. 19, 20.

(2) Sur les médailles, Vénus a communément la figure d'une femme vêtue de la robe ap-

pelée *stola*, rarement demi-nue. Elle a quelquefois pour inscription *Venus Victrix*. Un temple lui avoit été élevé à Rome sous le nom de *Victrix*.

334. Cette figure de Vénus n'a rien qui réponde à la grandeur et à la majesté des Romains : une main peu habile l'a taillée. Elle est d'une même pierre ; sa hauteur est de six pieds et demi. La tête de la déesse a trois pieds deux pouces et demi de circonférence ; son visage est d'un pied de long sur neuf pouces et demi de large. Sur la tête , elle porte une espèce de coiffure qui lui descend sur le front , en forme de bandeau , dont les deux ailes pendent par derrière. Sur le bandeau qui couvre le front de cette divinité , le mot *Iit* est gravé. La partie supérieure du tronc est de quatre pieds, cinq pouces et demi de circonférence ; celle qui renferme l'estomac a trois pieds dix pouces et demi ; celle des reins , quatre pieds. Du cou de cette statue descend une étole jusqu'aux cuisses. Du reste , elle est sans habits ; ses bras sont recourbés au-dessous de son sein et ses doigts entièrement déployés.

335. Au-devant de la statue , et sur son piédestal , on lit cette inscription :

C. CÆSAR GALLIA TOTA
SUBACTA DICTATORIS
NOMINE INDE CAPTO
BRITANNIAM TRANSGRESSUS
NON SE IPSUM TANTUM
SE PATRIAM VICTOR CORONAVIT.

Et à main droite de la même statue , sur le même piédestal , est gravé :

VENERI VICTRICI
VOTA C. I. C.

Et à main gauche , sur le même piédestal :

VENUS ARMORICORUM
ORACULUM
DUCE JULIO C.
C. CLAUDIO MARCELLO
ET L. CORNELIO
LENTULO COSS.
AB V. C. DCCV.

336. Cette statue , avec son piédestal , sur lequel on lit ces inscriptions , se voyoit encore au dernier siècle , au bas de la montagne de Castenec , près la rivière de Blavet , dans un lieu qu'on nomme la Coard , et qui fait partie de la paroisse de Bieuzi. Entr'autres superstitions que le peuple y continuoît , les femmes du canton , après être relevées de leurs

couches , alloient laver leurs mains et le visage dans une pierre creusée et travaillée avec art. Cette pierre a de hauteur , dans sa concavité , six pieds et demi , quelques lignes ; de largeur , quatre pieds et demi , trois lignes ; de profondeur , trois pieds , quatre pouces et demi , trois lignes ; la partie supérieure se termine en voûte ; l'inférieure est entièrement plane. Cette pierre étoit alors séparée de la statue , ainsi que de nos jours. Il est probable qu'originellement elle lui servoit de niche.

337. Quelques soins que se donnassent les évêques de Vennes pour entretenir la pureté du culte religieux , ils n'avoient pu mettre fin à ces vaines et sacrilèges observances.. Le seul moyen fut de soustraire cette idole aux yeux du peuple. Le comte Pierre de Lannion seconda les désirs de son évêque ; malgré la résistance que la superstition lui opposa , il fit transporter cette statue , l'an 1696 , avec son piédestal et sa niche , à son château de Quinipili , en la paroisse de Baud. Elle est placée dans la cour de ce château sur ce piédestal ; c'est un témoin trop fidèle de l'aveugle crédulité de nos pères.

Au quatrième côté du piédestal , qui est derrière la statue , on a gravé ce qui suit :

P. COMES DE LANNION
PAGANORUM HOC NUMEN
POPULIS HUC USQUE
VENERABILE
SUPERSTITIONI
ERIPUIT IDEMQUE
HOC IN LOCO JUSSIT
COLLOCARI. ANNO DŌI
M. D. C. XCVI. (1).

(1) M. Morinay , avocat , établi à Baud , m'a communiqué fort obligeamment ces particularités , d'après la prière que je lui en avois faite. Il a examiné lui-même le tout avec la plus grande attention et avec sagacité. Le piédestal , qu'il a aussi mesuré , a six pieds trois pouces de haut , sur cinq pieds de large en carré. C'est sans fondement qu'un écrivain moderne a avancé que , sur la tête de la statue , sont gravés ces deux mots bretons *groa hoarne* , qui , dit-il , signifient *bonne femme*. M. Morinay m'a marqué que « les plus anciens

» habitans de Bieuzi et des environs lui ont
» déposé avoir entendu dire à leurs pères , que
» la statue qui est actuellement à Quinipili
» s'appeloit , chez eux , *la vierge de la Coard* ,
» du nom d'un prieuré qui existe au lieu où
» elle étoit. C'est aussi , ajoute-t-il , à cause
» du lieu d'où elle est venue , qu'on l'appelle
» à Baud *Groach er Coar* , et , par corruption ,
» *Groach hoar*. » Le nom de *Coar* est le même
que celui de *Vénus*. *Coar* , *belle*. Ce mot signifie aussi *bonne* ; le *beau* et le *bon* ont été synonymes. Comme le lieu où la statue de *Vénus*

338. Peut-on se persuader que les Armoriques aient reconnu , dès le temps de Jules-César, la Vénus des Romains ? En ont-ils eu la même idée ? Etoit-elle effectivement l'un de leurs plus fameux oracles ? Pour résoudre ces questions , il faut remonter à l'origine de cette prétendue déesse.

339. Dans ces temps éloignés, où la terre livrée uniquement à ses propres forces n'étoit aidée, dans ses productions, que par les pluies et par la chaleur du soleil, les hommes furent le jouet de l'intempérie des saisons ; ils ne jouirent que d'une subsistance précaire. Accoutumés à peindre les objets par des traits hardis et énergiques, les peuples du nord regardèrent l'Etre-Suprême comme le mari de la terre, et la terre, comme sa fille (1). Par là ils reconnoissoient le Créateur de l'univers ; ils lui rapportoient ce qui servoit à leur nourriture et à leur entretien.

Les Phéniciens ne pensèrent point autrement sur cette importante matière. Elion et sa femme Berouth, tous deux habitans de Byblos, ont pour enfans Epigée ou Uranus et Ghé. Allégorie, dont chaque expression est sublime dans son laconisme ! Elion signifie l'Etre-Suprême ; Moïse l'employa dans le même sens. *El*, dans les anciennes langues, est *le grand*, par antonomase. Berouth est l'attribut de la puissance divine (2). De même qu'une femme est attachée à son mari par des liens sacrés et indissolubles, Dieu est nécessairement accompagné par tout de son pouvoir sans bornes ; il commande au néant, ainsi qu'à tout ce qui existe. Uranus et Ghé sont le ciel et la terre, qui, avant que d'être, ont obéi à cet ordre : « Dieu a dit, et tout a été fait (3). » Le Créateur ne pouvoit habiter, suivant la manière de penser des hommes, un lieu plus convenable que celui de Byblos ; par ce terme, ils entendoient un séjour de lumière (4). Dieu est lui-même une lumière immense, infinie, éternelle. Sa demeure est au-dedans de lui. Uranus et Ghé sont ses enfans, puisque, par sa toute-puissance, il les a fait exister. L'un, par son nom, exprime l'éclat qui l'environne (5) ; l'autre, par le sien, rappelle sa beauté primitive (6).

fut placée lui étoit consacré, il devoit prendre le nom de cette divinité. La postérité a appelé *Groach* cette statue à cause de son antiquité. *Groach*, *vieille décrépite*, en breton.

(1) « Odin, dit l'Edda, doit être appelé le » père universel, puisqu'il est le père des » hommes et de toutes les choses produites » par sa vertu. La terre est sa fille et sa femme. » Il y est aussi nommé *Alfader*, c'est-à-dire, père suprême. *Al*, suprême ; *fader*, père.

(2) Berouth est un terme phénicien qui veut dire création. Il vient de *bar*, créateur ; *bara*,

en hébreu, créer. La création personnifiée est la femme de Dieu dans un sens allégorique.

(3) Psal. 148, v. 5.

(4) *Bi*, bu ou bou, habitation ; *bel*, lumière : habitation de la lumière.

(5) *Ur*, mot primitif, veut dire feu ; de là *uro* des Latins, brûler. Uranus se rend donc par brillant. Le ciel brille comme la lumière que le feu répand. Uranus s'appelle encore *Epigée*, parce qu'il est au-dessus de la terre : *épi*, au-dessus ; *ghé*, terre.

(6) *Ge*, mot primitif, veut dire, qui a de l'éclat ; il a la même signification en hébreu.

Tous

Tous deux deviennent époux, parce que l'Etre-Suprême a chargé le ciel de fertiliser la terre.

Hésiode, dans sa théogonie, reconnoît aussi le mariage d'Uranus et de Ghé. Diodore de Sicile fait également mention d'Uranus, époux de Titée ou de la terre.

340. Ces emblèmes, sous lesquels ceux qui présidoient aux différentes sociétés, avoient renfermé ce qu'on devoit penser de Dieu et de ses opérations ineffables, étoient autant de leçons instructives. Ils rendoient, en quelque manière, l'auteur de la nature présent aux yeux de l'homme, et soutenoient la faiblesse de son intelligence.

341. Les hommes se convinquirent enfin, par leur propre expérience, qu'en ne vivant que de chasse, de pêche, de fruits sauvages et de rapine, ils étoient sujets à des vicissitudes les plus fâcheuses. La nécessité, cette source intarissable de découvertes, les força de mettre à profit les lumières que le Créateur leur avoit départies. L'agriculture, résultat heureux de leurs réflexions, suppléa avec profusion à ce qui leur manquait. Cette époque, à jamais mémorable, leur assura l'empire de la terre. Le fer et la charrue ouvrirent ses trésors : elle donna, chaque année, des récoltes aussi variées qu'abondantes.

342. Tout avoit été personnifié dans le premier état où les hommes avoient vécu ; tout le fut également dans le second. La terre, qui n'avoit donné des fruits que par le secours du ciel, avoit pris chez les Germains le nom d'*Herta* ; elle s'étoit appelée *Er*, chez les anciens habitans de la grande et de la petite Bretagne (1).

Pour représenter le changement qui venoit de s'opérer, elle fut nommée *Ar*, ou la cultivée (2). Sous la dénomination de *Frea* (3), elle fut, dans le nord, l'épouse d'Oder ou du laboureur (4). Elle devint Rhea,

(1) Nous avons vu ailleurs, d'après le témoignage de Plin, que les anciens Germains avoient donné à la terre le nom d'*Herta*. Suivant Baxter et le P. Grégoire de Rostrenen, *Er* avoit autrefois signifié la même chose dans l'une et l'autre Bretagne. Par le terme *Herta* ou *Er*, on a d'abord entendu la terre inculte. C'est dans ce sens que Moïse, chap. 2, versets 4 et 5 de la Genèse, a employé le mot *Hertha*. C'étoit, selon son texte, la terre qui ne produit qu'à la faveur du ciel.

(2) *Ar*, en breton et en gallois, signifie champ, terre cultivée. De là *ar*, labourage, action de labourer ; *ara*, labourer. *Ars* des La-

tins, qui en est dérivé, veut dire, art, culture ; *aratrum*, charrue.

(3) Le nom de *Frea* vient de *phre*, terme primitif, qui signifie production, fécondité. Du mot *phre*, les Grecs ont formé celui d'*Aphrodite*, nom qu'ils donnoient à Vénus. Le terme *ferax* des Latins, qui se rend par fertile, a la même origine ; il sort de *phre*, ainsi que les mots françois *frai* et *frayer*, qui désignent la génération des poissons.

(4) Le nom d'Oder est composé du celtique *od* ou *ud*, seigneur, et d'*er*, terre : seigneur de la terre. Ce n'est, à proprement parler, que par le labourage que l'homme est le proprié-

dans l'orient (1) ; Opis en Etrurie (2) ; Appia dans la Scythie (3), et Cybele dans la Phrygie (4).

L'inventeur de l'agriculture porta, en Armorique, le nom de *Sad* ou de *Père* (5). En Egypte et chez les orientaux, on l'appela *Kiu*, mot tiré de *kun*, qui veut dire *faire produire*. Sanchoniaton le nomme *Cronus*, terme oriental, qui, dans le sens naturel, désigne une *corne*, et, au figuré, *puissance, empire*. C'est, chez les Phéniciens et les Syriens, au rapport de Damascius, dans Photius, *El* ou *Hel*, c'est-à-dire, *le fort* ; chez les Latins, *Saturne* (6).

Ghé ou *Terra* ne s'appela plus ainsi chez les Romains : ils la nommèrent ordinairement *Tellus*, parce que ce terme étoit emprunté d'*el* ou *le fort*, l'un des attributs du laboureur. « Tellus, dit Varron, ce savant et » érudit contemporain de Jules-César, s'appelle Ops, pour désigner la » fécondité qu'elle acquiert par les travaux des hommes. Elle est *mère* » *des dieux et grande mère*, parce qu'elle est la source de toute nourri- » ture. Les tours qu'elle porte sur la tête représentent les villes. Si elle » est servie par des prêtres eunuques, c'est pour apprendre aux hommes » que, pour avoir des grains et des semences, il faut cultiver la terre, » parce que tout se trouve dans son sein ; et s'ils s'agitent et se tré- » moussent sans cesse en sa présence, c'est pour marquer que le travail » de la terre ne permet pas d'être un moment dans l'inaction. Le son de » leurs cymbales représente le bruit des outils du labourage ; et, afin de » le mieux imiter, elles sont d'airain, comme ils étoient dans l'origine. » Les lions apprivoisés qui la suivent apprennent aux hommes qu'il n'y a » aucune terre qui ne puisse être domptée et mise en valeur (7). »

Tout offre ici le tableau du labourage ; tout en préconise l'importance.

taire, le seigneur et le roi de la terre. Comme, par ses soins, le laboureur rend la terre féconde, on avoit droit de le regarder comme son mari.

(1) Le mot *Rhea* vient de l'oriental *rahe* ou *rhæe*, *nourrir, paître*. La terre fournit la nourriture à l'homme et aux animaux.

(2) *Opis*, *ops*, *upi*, termes synonymes, viennent du primitif *up*, qui désigne ce qui est *grand et élevé*. Ce terme signifia en particulier la source des richesses et de la puissance.

(3) Appia se rend par *mère*. La terre est, par excellence, la mère des hommes.

(4) Le mot *Cybele* est formé du primitif *ku*, *mère* (d'où les Grecs ont fait *kulin*, *être mère*),

et de *bel*, *grande*. A la lettre : *grande mère*.

(5) Le mot *Sad* est composé de *s*, article, et d'*ad* ou *at*, *père* : *le père*. Dans les diocèses de Vennes et de Treguer, *had* veut dire *semence*. Le samedi s'y appelle *sadorn*, ou *jour du père*.

(6) Le mot *Saturne* se tire de *sat*, *semer, produire*. C'est Saturne qui venge Ghé des infidélités d'Uranus, dont parle Sanchoniaton. Par la culture de la terre, il soustrait les hommes à la mort, leur fournit le nécessaire, l'utile et l'agréable. La terre devient sa femme, parce qu'il s'y est attaché sans retour, et qu'il la fertilise chaque année.

(7) Apud S. August. de Civit. Dei. l. 7.

La taille grande et noble qu'on donne à *Tellus* ou *Rhea*, la rotondité de son ventre, les tours dont elle est couronnée, les lions qui traînent son char, tout est symbolique. Ces différens objets nous font connoître la naissance de l'agriculture; comment cet art fixa les peuples nomades, leur éleva des habitations commodes, leur fonda des villes opulentes et des états puissans. Si les prêtres qui servoient *Ops* étoient mutilés, c'étoit plutôt pour avertir que le cultivateur ne met que son travail dans la production des fruits de la terre, et que la vertu créatrice de celle-ci vient d'une cause étrangère, c'est-à-dire, de l'Etre-Suprême. C'est *Jov Demaroon* (1), le maître absolu de la terre, comme le dit le mythologue, qui fait prospérer les opérations du laboureur.

343. Ce qu'il est intéressant d'examiner, c'est cette action par laquelle *Saturne* saisit son père *Uranus* auprès des eaux et des fontaines, et le prive des marques de son sexe. Si l'on suivoit à la lettre les idées que présente cette aventure, on n'y verroit qu'un attentat horrible; mais, en étudiant le langage des anciens, on y trouve une allégorie fondée sur la reconnaissance. Suivant leur manière d'envisager les choses, la terre, qui, des mains d'*Uranus*, avoit passé dans celles du laboureur, étoit dès lors l'épouse de celui-ci. Mais comme il étoit, à peu près, à l'égard de sa femme ce qu'étoient les prêtres d'*Ops* ou de *Cybele* vis-à-vis de cette déesse, il n'avoit d'autre ressource pour la féconder que d'enlever à son père la vertu productrice et de la faire couler dans le sein de la terre. Pour cet effet, de la même faux dont il doit couper les moissons, il lui tranche la virilité. Le sang qui coule tombe sur les eaux de *Rhea* et la fertilise à jamais. C'est ainsi que l'inventeur de l'agriculture reconnoît que les fruits de son art sortent d'un être plus puissant que lui : il les attribue aux influences du ciel, dont le pouvoir est infiniment supérieur à celui des hommes. Ce qui fait son mérite, c'est de s'être élevé au-dessus de lui-même; d'avoir arraché, pour ainsi dire, la puissance céleste et de la faire concourir, avec ses travaux, à donner à la terre une fécondité plus grande, plus constante et plus analogue aux besoins et au luxe de l'homme.

344. La terre, comparée à ce qu'elle étoit auparavant, fut un séjour de délices. Les poètes tiennent quelquefois en main le pinceau de la nature : ils la rendent alors telle qu'elle est en réalité. Le siècle d'or, qu'ils ont tant célébré, n'exista pas seulement dans leur imagination; il suivit de près

(1) *Jov* désigne ici le Dieu suprême. C'est le même que *Jehou* des Hébreux. *Demaroon* est composé de l'hébreu *de* ou *dei*, *abondance*, et

de mar, *source* : *source des richesses*. Dieu seul fait fructifier les travaux du laboureur.

l'agriculture. Avec elle habitent l'innocence, la paix, une joie pure ; l'abondance marche tranquillement à ses côtés. Comme la terre s'empressoit de déployer des richesses de toute espèce et qu'elle se paroît de mille beautés jusqu'alors inconnues, la société conjugale, auparavant onéreuse, parce qu'elle ne trouvoit pas toujours de quoi fournir à ses besoins, prit une nouvelle existence dans les mêmes eaux qui venoient de fertiliser la terre, cette mère trop souvent stérile. L'abondance, ou Dioné, la fit sortir de l'anéantissement où elle avoit été réduite (1).

345. Les Romains avoient changé ces allégories en autant d'êtres réels. Cybele, autrement Ops ou Rhea, étoit, à les en croire, l'intelligence à qui la divinité suprême avoit confié les richesses de la terre ; Saturne fut mis au rang des dieux, comme Cybele fut placée parmi les déesses ; Vénus étoit chargée de la reproduction de l'espèce humaine. C'est ainsi qu'en prenant ces objets à la lettre, on dégradoit le Dieu unique, et qu'on tomboit dans les erreurs les plus grossières.

346. Les Romains n'avoient pas eu néanmoins, dans des temps éloignés, d'autre idée de Vénus que celle sous laquelle nous venons de la représenter. S'ils avoient fait sortir la famille *Julia* de cette déesse et d'Anchises, c'est parce que ses auteurs devoient leur élévation aux grandes possessions qu'ils avoient mises en labour. Vénus étoit leur mère, parce que Vénus étoit la même que la terre cultivée ; ils avoient pour père Anchises, parce qu'il n'est pas distingué du soleil (2), et que c'est de sa bienfaisance que dépendent sur tout les productions de la terre. Si Vénus est enlevée au ciel dès qu'elle voit le jour, c'est pour instruire les hommes que toute reproduction physique est un effet de cet ordre admirable que l'Etre-Suprême a établi pour la conservation des corps qui s'engendrent et se détruisent successivement. Les heures, qui la font monter dans l'empyrée, sont les quatre saisons qui doivent leur existence au soleil et à la lune (3). Les crimes mêmes qu'on attribue à Vénus confirment ce que nous venons d'avancer. Si elle aima Adonis, c'est qu'il est le même que le soleil (4). On ne doit pas être surpris qu'elle épouse Vulcain ; ce dieu est le soleil de septembre, qui a les forgerons sous sa garde. Il est donc l'appui du laboureur, puisqu'il lui met en main les instrumens dont il a besoin pour se préparer à ouvrir la terre. La pomme d'or, qui est adjugée à

(1) Dioné est un terme oriental qui veut dire *abondance*.

(2) *An* ou *en*, soleil.

(3) Le mot *heure* vient du primitif *hor*, que

les Hébreux écrivent *aur*, et qui signifient *jour*, *temps*. Les Grecs appeloient les *quatre heures* ce que nous nommons *quatre-temps*.

(4) Adonis se rend par *seigneur*.

Vénus malgré les prétentions de Junon et de Minerve⁶, est un emblème qui prouve que, de tout temps, on a pensé que les arts et les empires ne seront florissans qu'autant que l'agriculture, qui en est le fondement, sera en honneur et en recommandation. C'est Pâris ou le soleil (1) devant qui les déesses se présentent : son trône est sur le mont Ida, parce que là il domine sur toute la terre, et qu'avant de prononcer avec connoissance de cause, il doit parcourir ce que le globe de la terre offre de plus avantageux à la société. Ces figures, qu'on n'avoit inventées que pour le bonheur de l'homme, tournèrent dans la suite en poison mortel entre les mains de l'ignorance, et servirent les passions les plus honteuses.

347. D'après les principes ci-dessus établis, il est facile de répondre aux questions que nous nous sommes proposées. Les Armoriques, attachés aux anciennes allégories, ne faisoient, du temps de Jules-César, qu'un personnage de Vénus et de la terre cultivée. Ils n'avoient point assigné à celle-là de district particulier. Aussi les Vennetois, en admettant chez eux sa statue avec son culte, eurent l'attention de ne lui donner d'autre nom que celui d'*Iit* (2). Les aventures de cette déesse étrangère leur étoient inconnues. Ils l'associèrent volontiers à *Iit*, d'où elle étoit sortie. Si elle étoit leur oracle, c'est parce que, par l'agriculture, ils avoient interrogé ses entrailles pour y puiser leur subsistance et jeter les fondemens d'une grandeur solide. On peut dire aussi qu'elle étoit pour eux un objet particulier de divination, puisque les génies qu'ils avoient placés dans les fon-

(1) Le nom de *Pâris* vient du mot primitif *phar*, qui veut dire : *ce qui brille, flambeau*. Le soleil est le flambeau de l'univers. *Phar*, en hébreu, signifie *beau*. *Par* ou *per* a le même sens en gallois. *Para*, en breton, *orner, embellir, parer*.... *Pâris* ne pouvoit manquer d'être le mari d'Oenone. Cette prétendue nymphe est la lune; *oen*, lumière. Oenone s'étoit livrée auparavant à Apollon. C'est encore le soleil. Ce mot grec est tiré de l'oriental *pol*, qui a la même signification que *bel, brillant, roi, souverain*... *Pâris* est suivi d'Hélène, parce que celle-ci est la lune. Les Grecs nommoient le soleil *Helios*, et la lune *Hélène* ou *Sélène*. Les courses qu'Hélène fait avec *Pâris* sont le symbole de celles de la lune. On place le jugement de *Pâris* sur le mont *Ida*, parce qu'il étoit prononcé par l'évidence qui se présente aussi facilement à l'esprit que les montagnes aux yeux. *Ida* vient du primitif *eid*,

qui veut dire *connoître*. De là les Latins ont fait *video, voir; idea, idée*.

(2) Le mot *Iit* est composé d'*i*, *abondante, fertile*, et d'*it* ou *tît*, *terre*. En Armorique, *Iit* ou la terre cultivée présida au vendredi, sous le nom de *Derguener* : *der*, *jour*; *guen*, *embellie, cultivée*; *er*, *terre* : *jour de la terre cultivée*. M. Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, p. 147, a remarqué que le nominatif de Vénus chez les Latins étoit d'abord *Veneris*. L'origine du mot *Veneris* est donc la même que celle de *Guen-er*, puisque *guen* et *ven* ont la même signification. En anglois, le vendredi se nomme *fredai*; en suédois, *fredag* : *dai* ou *dag*, *jour*. Ce qui veut dire : *jour de Frea*. Notre mot vendredi est une altération de *Veneris di*; ce dernier terme signifie *jour*. Ce fut le vendredi que l'homme fut formé de la terre. Dieu se reposa le jour suivant.

taines , dans les lacs , les fleuves et la mer , furent , à leurs yeux , les interprètes de l'avenir et de la volonté céleste.

Si les Vennetois et les autres peuples de l'Armorique , en joignant Vénus à lit , s'en étoient tenus aux idées primitives , l'érection de la statue de Vénus n'auroit été pour eux qu'un signe commémoratif : sa présence leur eût seulement rappelé ces temps fortunés où l'agriculture avoit pénétré chez eux ; à cette occasion , ils n'auroient eu que des actions de grâces à rendre à la providence de l'Etre-Suprême , qui leur avoit fourni les instruments de leur bonheur. Mais le vulgaire s'étoit du moins éloigné , dans la plupart de ses pratiques , des anciennes maximes : la religion primitive ne l'éclaircit plus que très-foiblement.

348. Les fêtes d'Ar ou de Frea se firent avec plus de pompe que celle d'Herta : elles se prêtèrent davantage à l'imagination et au plaisir. Artémidore , qui vivoit un siècle avant Jésus-Christ , rapporte que , de son temps , il y en avoit de célèbres dans une île voisine de l'Angleterre (1). On y sacrifioit , dit-il , à Cérès et à Proserpine , et l'on y observoit les mêmes cérémonies que dans l'île de Samothrace. Cérès est la même qu'Ar (2) ; Proserpine est le blé semé qui passe six mois en terre , ou aux enfers , dans le sens figuré. Sa mère est , suivant Callimaque , la grande reine des déesses , celle qui nourrit les hommes et qui remplit leurs greniers.

349. Les Dioscures faisoient partie de la fête de la terre cultivée. On attribue leur naissance à Jupiter. C'est en effet ce que leur nom signi-

(1) Nous avons conjecturé , dans notre premier volume , p. 307 (*), que cette île étoit ou Gersey ou Guernesey.

(2) *Cer* ou *car* , en gallois , veut dire *pain* , *nourriture* , *aliment en général*. C'est la terre cultivée qui nous fournit les alimens. Cérès étoit aussi , chez les Grecs , la terre mise en valeur. Elle avoit le sein d'une nourrice ; dans une main , elle tenoit une faucille ; et , dans l'autre , une poignée d'épis et de pavots. Ces épis et ces pavots , qui renferment une grande quantité de graines , sont l'emblème de la population , suite nécessaire de l'agriculture. Cérès s'appeloit ainsi chez les Latins , probablement du vieux mot latin *cerus* , qui veut dire *créateur* , parce qu'elle donnoit la naissance aux moissons. Les Grecs donnoient à Cérès le nom de *Sitos* , terme qui se rend par *blé*. Elle

s'appeloit *Simalis* dans la Sicile : on supposoit que cette déesse y avoit établi son empire ; ce n'étoit pas sans fondement , parce que le sol de cette contrée est très-fertile en blé. C'est aussi ce que désigne le mot *Simalis* : *si* , *terre* ; *mal* , *excellente*. Cérès , dans l'hymne que lui adresse Orphée , s'appelle *Demeter* ou la *terre mère* ; de ou *ghé* , *terre* ; *meter* , *mère*. Elle a pour fils *Plutus* , le dieu des richesses. Les biens les plus solides sont ceux que donne l'agriculture. Le nom de *Plutus* vient du primitif *po* , *puissant* , *riche*. L'effet de l'agriculture a été personnifié comme l'agriculture même. Proserpine , fille de Cérès , est , de l'aveu des savans , la même que *Persephone* , fille de Saturne. Cette double origine n'a rien de surprenant. Cérès , ou la terre cultivée , étoit la femme de Saturne ou du laboureur.

(*) Ci-dessus , Introduction , n° 241 , p. 117. a. V.

fie (1). L'un des Dioscures se nomme Castor et l'autre Pollux. Le premier nous apprend, par son nom (2), qu'il est la lumière qui a perdu son activité; le second nous avertit, par le sien (3), qu'il est cette même lumière dans toute sa force. Castor doit donc être le soleil d'hiver, et Pollux le soleil d'été. Ils ont pour mère Leda, c'est-à-dire, *celle qui couvre, qui cache* (4). Avant que le soleil existât, qu'est-ce qui couvroit ce que nous appelons les espaces imaginaires? C'étoit sans doute la plus épaisse et la plus triste des nuits. C'étoit cette nuit qui, selon les anciens, dominoit sur cette immense étendue qui renferme tous les êtres créés. C'est d'un œuf que sortent Castor et Pollux, parce que, comme le dit Plutarque (5), l'œuf est l'image de l'auteur de la nature, duquel émanent toutes les productions, et qui les contient toutes dans son sein. C'est de là que l'œuf avoit été en si grande considération chez les druides, et qu'ils lui avoient attribué tant de vertus (6). Mais, avant que Leda ou la nuit donne l'existence à Castor, il faut que Jupiter approche d'elle sous la figure du cygne, pour désigner qu'il est la lumière primitive (7). Alors le soleil physique, qui va régler les saisons, sort du chaos et chasse les ténèbres. Comme il préside tantôt à l'hiver et tantôt à l'été, il meurt et renaît tour à tour. Le soleil d'hiver cède sa place au soleil d'été. Le soleil d'été cède la sienne au soleil d'hiver : l'un est passé lorsque l'autre paroît. Ils sont jumeaux, puisqu'on les regarde comme frères, et que le temps de leur naissance

Persephone, dans la langue orientale, se rend par *fruit caché*. Saturne la cache pour en avoir de nouveaux grains; mais dans quel lieu se fait ce dépôt secret? C'est dans le sein de la terre. Cérès et Saturne concourent donc également à la naissance de Persephone ou de Proserpine. Pluton, ou le soleil d'hiver, ainsi que le dit Porphyre, dans Eusebe, Prep. Evang. liv. troisième, ch. troisième, durant le règne duquel les ténèbres dominant, tient ensevelis les grains ou les semences dans la terre : on les y croiroit morts et sans vigueur.

(1) Le nom des *Dioscures* est composé du grec *dios*, Jupiter, et de *couroi*, enfans. Jupiter ou l'Être-Suprême est la lumière incréée le soleil est son fils ou son ouvrage.

(2) Castor tire son nom de la langue orientale : *cash*, dépérir; *casah*, en hébreu, couvrir, cacher; *stor* ou *tor*, lumière. *Tor* ou *or* signifie la même chose en plusieurs langues.

Castor veut donc dire *lumière qui s'affoiblit* : ce qui convient au soleil d'hiver.

(3) *Bol*, *pol*, *bel* se rend par *soleil*; *lu*, *lumière* : *soleil éclatant de lumière*.

(4) Le terme *Leda* vient de *led* ou *let*, qui, dans la plupart des langues, veut dire *cacher*, *couvrir*. C'est de là que Plutarque, dans Eusebe, dit que « Létho est la nuit. » Eustathe assure qu'Apollon est fils de Létho ou de la nuit.

(5) Symposiaques, l. 2, question troisième.

(6) Voyez la p. 225 du premier volume de notre histoire. (Ci-dessus, Introduction, n° 185, p. 89. a. V.)

(7) Le cygne a emprunté son nom de *cin*, lumineux, de même que le terme *olor*, qui représente le même oiseau, est tiré de *hel*, soleil, lumière. Il n'est pas surprenant que le cygne ait été l'emblème du créateur de la lumière.

est le même. On ne les distingue qu'à raison des différentes fonctions que le soleil remplit. La calotte bleue, dont on couronne ces jumeaux, est la voûte céleste. Elle est surmontée d'étoiles, pour qu'on puisse en reconnaître la nature. Le nom de *Cabires*, sous lequel on a peint les deux soleils, nous représente le roi du ciel environné de sa cour (1); il brille au milieu des astres et les efface tous, quelque lumineux qu'ils soient. Pollux a pour sœur Hélène : c'est la lune dans son éclat (2). Castor est frère de Clytemnestre (3); c'est la lune qui est dans les ténèbres, dont le flambeau est éteint et qui a disparu. Hélène est toujours brillante, de même que Pollux; Clytemnestre est mortelle, ainsi que Castor. Le temps où elle cesse d'éclairer est celui de sa mort. La lune devoit figurer sous deux noms, pour qu'on en eût une juste idée. Hélène et Clytemnestre sont sorties de l'œuf créateur, ainsi que Castor et Pollux. Ceux-ci étoient les protecteurs de la navigation, parce que l'on a comparé l'élément qui environne le soleil à une vaste mer. On l'appeloit son vaisseau.

350. 351. Le culte de la terre labourée étoit encore fameux dans les Gaules au second siècle de notre ère. Le jour de sa fête, on portoit sa statue dans les rues, sur un char traîné par des bœufs. Saint Symphorien, pour avoir insulté cette idole et refusé de lui rendre les honneurs divins, fut mis à mort par les païens. Sa constance plus qu'humaine à ne s'attacher qu'au vrai, ne fut pas capable de dessiller leurs yeux. On promenoit cette même statue autour des champs et des vignes, lorsque la récolte étoit menacée de quelque accident. Postérité bien différente de ses ancêtres ! elle ne se rappeloit pas que ce simulacre n'étoit qu'un symbole dans son principe ; que les anciens ne s'en étoient servis que pour s'élever vers le Créateur ; qu'il ne renfermoit en soi aucune vertu capable d'écarter les malheurs, et que, ne pouvant y être sensible, il ne pouvoit exaucer personne. Saint Simplicie d'Autun, qui assista l'an 374 au premier concile de Valence, fut témoin de la même superstition. A cet aspect, ces entrailles sont émues de commisération ; il gémit sur l'aveuglement du peuple ; il supplie le Tout-Puissant de l'éclairer de ces lumières fortes qui dissipent, quand il lui plait, les ténèbres les plus épaisses. Sa main forme sur le

(1) *Cab*, calotte, chapeau, bonnet. *Ir* est tiré du primitif *rhé*. *Re*, en écossois, veut dire roi. *Rhæ*, en hébreu, voir. *Rey*, en breton, roi. Dans l'île de Ceylan, le soleil s'appelle *Ira*, ainsi que l'atteste Reland dans son vocabulaire oriental. *Cabires* signifie donc : roi qui porte un chapeau. Le soleil est le roi de la nature

Son chapeau est le ciel, puisqu'il est marqué à l'étoile.

(2) Le mot *Hélène* vient d'*hel*, briller.

(3) Le terme *Clytemnestre* est composé de *cly*, cacher (il a la même signification dans le celtique), et de *mené*, lune. Par *Clytemnestre*, on a entendu la lune qui est cachée.

convoi le signe de la croix , arme qui , guidée par la foi , sera toujours victorieuse. Un bras invisible arrête le charriot ; l'idole est déjà tombée par terre ; rien ne peut faire avancer les bœufs. Le peuple étonné croit que la déesse est offensée ; pour l'apaiser , on lui immole sur-le-champ des victimes. Tout continue cependant de rester immobile. Quatre cents personnes d'entre ces païens s'engagent à renouveler le sacrifice , en conjurant cette déesse de faire éclater sa puissance dans ce moment ; ils protestent que si , après cela , les choses restent dans le même état , ce sera une preuve que jusqu'alors ils ont été dans l'illusion. Leurs engagements sont bientôt remplis ; mais le pouvoir de Berecynthie (1) (car c'est ainsi qu'on l'appeloit) est toujours sans force et sans activité. On commence à reconnoître l'erreur ; la vérité se présente , le Dieu de Simplicie paroît ce qu'il est , c'est-à-dire , seul grand et seul maître de la nature. Il éclipse l'idole et tous les dieux subalternes ; on va s'instruire en toute humilité aux pieds du ministre de Jésus-Christ.

352. Le taureau , qui accompagne toujours l'agriculture , étoit l'animal chéri de la terre déifiée. On le lui offroit aussi en sacrifice. C'est ce qu'on appeloit *taurobolium* (2). Les Gaulois ont connu cette espèce de sacrifice. Les Lyonnois en firent un en l'honneur de Cybele , pour la prospérité de l'empereur Antonin (3). Des monumens font foi que cette pratique n'étoit pas encore abolie du temps de Valentinien II (4).

353. Voici comme se faisoit le taurobole : on creusoit une fosse dans laquelle descendoit un prêtre ou quelque homme privé. On la couvroit ensuite de planches percées de plusieurs trous. On alloit égorger la victime sur ce plancher. Le sang qui couloit au travers tomboit sur le prêtre , qui se tournoit de tant de manières que chaque partie de son corps en étoit arrosée. Lorsque le taureau étoit mort , le prêtre sortoit de la fosse. Dans ce moment , on se prosternoit devant lui , comme si c'eût été la déesse. Ses habits , qui étoient couverts de sang , passaient pour sacrés : ils étoient conservés avec beaucoup de vénération.

Sa personne étoit regardée comme sainte : on croyoit qu'elle reprenoit

(1) Le mot *Berecynthia* vient de *cyn* , belle , et de *ber* , porter , produire. *Bara* et *peri* , en hébreu , créer , produire. *Per* , en arménien , fruit. *Bara* , pain , en gallois , en cornouaillien et en breton. *Berecynthia* veut donc dire belle mère. *Berecynthia* n'avoit donc point pris ce nom du mot *Berecynthus* , comme on le croit ; c'étoit plutôt elle qui lui avoit donné le sien.

(2) *Taurobolium* est un mot composé de

taur , taureau , et de *bol* ou *bel* , grande : taureau consacré à la grande déesse. Ce dernier mot étoit sous-entendu. Le *taurobolium* se nommoit aussi *tauropolium* , parce que *bol* ou *pol* , sont synonymes , et quelquefois *taurione* , parce que *ion* peut dire grand.

(3) Voyez le t. 3 de l'Acad. des inscriptions , p. 106 et suivantes.

(4) *Ibidem*.

une nouvelle vie. La portion de la victime qui plaisoit le plus à la déesse étoit le retranchement de ce qui faisoit son sexe (1).

354. Ce sacrifice étoit fondé en raison dans son origine. C'étoit une expression de l'allégorie qu'on avoit prêtée à Saturne au sujet de son père Uranus. Par là on protestoit que tous les biens de la terre venoient du ciel. On a peut-être déjà remarqué, avant nous, que la plupart de ces allégories étoient trop dures et qu'elles donnoient lieu à des représentations peu décentes. Mais, dans les anciens temps, le cœur étoit autrement préparé qu'il ne l'est de nos jours. Telle image qui révolte maintenant ne faisoit pas de sensation autrefois.

355. On voit, dans la chapelle de Saint-Michel, bâtie sur le Mont-Dol, à une demi-lieue de la ville de Dol, une pierre plate de six pieds sept pouces et demi de long, sur deux pieds et demi de large. Sa longueur a été autrefois plus considérable. A quatre pouces et demi de l'un de ses côtés, et sur sa longueur, il y a un rang de quadrilatères en forme d'entonnoirs. L'ouverture est de six à sept pouces; elle va toujours en rétrécissant, de manière qu'ayant traversé la pierre, elle finit par n'avoir plus qu'un pouce et demi en carré. Deux autres rangs de quadrilatères sont disposés dans le même ordre sur cette pierre. Le dernier est à quatre pouces de l'autre bord de cette même pierre. Dans cette même chapelle est une autre pierre, sur laquelle sont aussi trois rangs de quadrilatères; mais elle n'a jamais eu que cinq pieds de long sur deux pieds huit pouces de large. Ces deux pierres, dont on a rempli le vide avec du plâtre, ont été converties chacune en table d'autel. Le fond de ces autels est creux. Ces deux cavités ont une issue dans l'un des murs de cette chapelle, qui a vingt pouces de hauteur sur quatorze de large. Par l'extérieur de ces ouvertures, on passoit pour descendre dans les caves. On aperçoit encore, à l'extérieur de la muraille, la place des gonds et des verrous. Tout semble indiquer que ces pierres ont été primitivement destinées à des tauroboles; le christianisme s'en est servi dans la suite comme d'un monument qui perpétue sa victoire; la manière dont il a conservé le tout rappelle son ancien usage.

III.

356. Les orientaux s'étoient d'abord représenté l'Etre-Suprême sous l'i-

(1) Les inscriptions antiques qui parlent du taurobole font toujours mention de *vires tauri*. Après ces mots *vires consecravit*, elles ajoutent ceux-ci : *per quod propriè taurobolium*.

L'explication que nous donnons de *vires tauri* est la même que celle de M. de Boze; voyez sa dissertation à ce sujet au même lieu que ci-dessus.

dée d'élévation. Ils l'appelèrent Elion, ainsi que nous l'avons déjà vu. Les Hébreux lui donnèrent tantôt ce nom, et tantôt celui de *Jehovah*, moi qui suis. Les Arabes le connurent sous la dénomination d'*Allah*, ou de *Très-Haut*; les Cananéens, les Philistins et les Carthaginois, sous celle de *Bel*, *Bal* ou *Bol*, qui désigne toute idée de hauteur.

357. Le soleil qui brille au-dessus de nos têtes, unique dans son espèce, fut dans la suite le plus bel emblème du Créateur. L'Esprit-Saint nous avertit lui-même que Dieu a établi ses tabernacles dans cet astre (1), parce qu'il est celui de ses ouvrages où il fait éclater, d'une manière plus admirable, sa majesté et sa puissance. Aussi les attributs, sous lesquels les différens peuples avoient conçu l'idée de Dieu, furent transportés au soleil, comme à son image. Ici on l'appela *Hel*, le feu, la lumière; *Elios*, lumière (2); là *Bel* ou *Belon*, le brillant, le souverain, le maître du ciel, ou *Jan*, le beau. Le mot *Dieu*, par lequel nous nous représentons l'Etre absolu et indépendant, a, à peu près, la même signification; *di*, lumière. Les uns donnèrent au soleil le nom d'*Adonis* ou de *seigneur*; les autres l'appelèrent *Mellic-erte*, ou le roi de la terre. Tantôt c'étoit *Sab*, l'élevé, ou *Adub*, l'unique; tantôt *Oetosyrus* ou *Goetosyrus*, le bon seigneur.

358. Ce qu'il y avoit de figuratif dans ce symbole, devint obscur avec le temps; la réalité disparut: l'image en prit la place; le soleil ne fut pas néanmoins reconnu pour l'Etre-Suprême; l'erreur auroit été trop palpable. L'habitude transporta au soleil physique les honneurs qu'on ne lui avoit rendus d'abord que d'une manière relative au soleil éternel. Un génie l'anima: il fut un dieu du second ordre. C'est ainsi que les uns plutôt, les autres plus tard, s'accoutumèrent au sabéisme, c'est-à-dire, au culte du soleil.

359. Nous en avons un exemple frappant dans Janus, que les Romains regardèrent comme le premier roi d'Italie, et qu'ils adorèrent après sa prétendue mort. Janus n'étoit point homme; sa naissance allégorique en est la preuve. La mythologie le dit fils d'Apollon et de Creuse; elle ajoute qu'il fut adopté par Niphée. Apollon est le soleil (3); Creuse est la lune (4):

(1) Psalm. 18, v. 5.

(2) *Elé*, en grec, veut dire *chaleur*, *lumière*; d'où l'on a fait *elios*, soleil; *heaul*, en breton, soleil; *halal*, en hébreu, répandre de la lumière; *hau*, en chinois, feu.

(3) Le nom d'*Apollon* vient de l'oriental *Pol*, le même que *Bel* des Phéniciens. Apollon présidoit au mois de mai, dont il étoit le symbole;

c'est pour cela qu'on lui prêtoit la beauté d'un jeune homme. Le soleil de mai a terminé long-temps l'année romaine. Par cette raison, le mois de mai étoit consacré aux vieillards qu'on appeloit *maiores*.

(4) Le mot *Creuse* est tiré de l'oriental *khreus* ou *koresch*, lumière. On connoît le *corusco* des Latins, briller. Il sort de la même source.

tous deux produisent la lumière. Janus, qui est le jour⁽¹⁾, est donc leur fils : il est le premier jour de l'an. Xiphée ne peut s'empêcher de l'adopter, parce que lui-même est le dernier jour de la révolution de l'année⁽²⁾, qui cède sa place au commencement d'une nouvelle. Horace a bien connu Janus, lorsqu'il l'a appelé *matutinus pater*, le père du jour⁽³⁾.

360. Cet Énée, fils d'Anchises et de Vénus, n'a été, dans son principe, qu'un être allégorique. Le terme *en* ou *ain*, dans les langues orientales, et même dans celles du nord, signifie *soleil*. Énée est sans doute un prince de Troie, non précisément de celle qui a existé en Asie, mais de toute terre qui est mise en labour. *Troja* veut dire *truie*. Cet animal, qui laboure la terre avec son grouin, est le symbole de la terre cultivée. *Troi*, en gallois, signifie *labourer*. Énée, prince de Troie, est donc le même que le soleil, ce roi bienfaisant de l'agriculture. Énée, après un combat, va se noyer dans un fleuve, c'est-à-dire, suivant la manière dont s'exprimoient les anciens, que cet astre, à la fin de sa carrière, engloutit l'année dans les eaux du temps, pour en recommencer une nouvelle. S'il fut roi des Albains, c'est dans le sens que l'avoit été Janus en Italie, Mannus en Germanie⁽⁴⁾, Menés en Egypte⁽⁵⁾, Minos en Crète, Belus à Babylone et en Assyrie. L'empire que le soleil exerça sur ces peuples étoit relatif à l'ordre physique. Oubliant la nature de ce souverain, ils en firent un personnage humain à qui ils décernèrent les honneurs divins. Le langage primitif, auparavant si énergique, s'étoit changé en une énigme qu'ils ne pouvoient deviner. L'explication moderne qu'ils en donnèrent les jeta dans les écarts les plus révoltans.

361. Lorsque, pour prouver l'illégitimité du culte qu'on rendoit à Janus durant les calendes de janvier⁽⁶⁾, les Pères du second concile de Tours

(1) *Jan* ou *can*, qui veut dire *beau*, peut se rendre aussi par le mot *jour*.

(2) Dans les langues de l'orient, *Xiph* veut dire *fin*. *Xiphée*, le dernier jour de l'an, ou la fin de l'année, ne peut produire d'autre jour, parce que celui qui le suit ne lui appartient pas. C'est le commencement d'une autre année. *Xiphée* adopte donc Janus.

(3) Sat. 6, l. 2, vers 20.

(4) Le terme *mannus* vient du primitif *ma*, *grand*, *élevé*. De là *man*, *men*, *mon*, chez différents peuples; *man*, *men*, *mon*, en gallois, *montagne*; au figuré, *grand*, *élevé*. Les Phrygiens donnoient au soleil le nom de *Mon* ou *Man*.

(5) Minos n'est pas différent de Mannus, ni de Menés; il passoit pour fils de Jupiter, parce que ce dernier nom représente l'Être-Suprême, le Créateur de l'univers. Minos ou le soleil est un des plus beaux ouvrages de Dieu. *Pasiphaë*, qui se rend par *flambeau universel*, étoit femme de Minos. On reconnoît ici la lune qui éclaire durant la nuit. Le taureau étoit l'emblème du soleil : la lune devoit donc aimer cet animal. De là le Minotaure qu'on renferme dans le labyrinthe ou dans le temple du soleil. *Bir*, temple; *inthe*, soleil.

(6) Le mois de janvier tire son nom de Janus, ou le soleil rajeuni. Numa le plaça après le solstice d'hiver.

posent en fait , par leur douzième canon , que cette divinité avoit été un homme qui véritablement étoit parvenu à la royauté , mais qui , par cette raison , n'avoit pu devenir dieu , ils considéroient le paganisme tel que ses sectateurs le professoient de leurs temps. Dès lors que leurs adversaires convenoient que l'origine de ce prétendu dieu étoit humaine , ils leur préparaient un triomphe assuré. L'idée de toute perfection , la même que celle de Dieu , ne peut s'allier avec la nature de l'homme qui est essentiellement limitée. Les honneurs divins ne peuvent s'accorder à l'homme ni durant sa vie , ni après sa mort. Ce seroit blesser l'Etre-Suprême à qui seul ils sont dus. Un dieu subalterne est , par cela seul , un être créé. Confondre , comme le faisoient les païens , le culte du Dieu absolu et indépendant , avec celui de la créature , c'étoit attaquer une saine raison. Abandonner ses autels pour en dresser à son ouvrage , c'étoit mériter les reproches les plus amers. Les Pères de Tours n'avoient pas besoin de remonter à la source de l'erreur. Ils l'attaquoient dans ce qui étoit connu et avoué des infidèles ; la créance de ceux-ci faisoit leur condamnation. Les allégories , à la faveur desquelles quelques-uns d'entr'eux tentèrent de soutenir le paganisme qu'ils voyoient s'écrouler de toutes parts , ne servirent pas heureusement leurs désirs. Ils aperçurent encore quelques traces de l'ancienne tradition , mais il leur manquoit un fil pour sortir de ce dédale. Les Pères de l'Eglise leur prouvèrent que leurs explications allégoriques étoient ou puériles ou contradictoires. Si quelqu'un des idolâtres eût réussi dans cette entreprise , il n'eût pu y parvenir qu'en mettant au grand jour l'abus monstrueux qu'on avoit fait des allégories primitives ; le paganisme étoit l'ouvrage de cet abus ; la suppression de l'un entraînoit nécessairement celle de l'autre. Alors on eût vu à découvert la religion révélée et surnaturelle des premiers Pères ; elle se fût unie , comme d'elle-même , au christianisme qui en est le complément.

362. Le soleil ou Janus fut regardé par les Romains comme le souverain des cieux et de la terre , et comme le protecteur de l'agriculture. C'est pour rendre cette idée qu'ils supposèrent que Saturne ou le laboureur , dans la vue de se soustraire aux entreprises de Jupiter , se retira dans le Latium , et qu'il y fut favorablement accueilli par Janus. Le terme *Latium* a ici un double sens , qui développe les desseins de Saturne : il signifie *terre et lieu où l'on cache quelque chose* (1). Par le mot *Jupiter* , on entend ici le maître

(1) Le mot *Latium* est tiré du primitif *lat* , hébreu , *être caché* ; *letho* , en grec , *lateo* , en d'où sont venus : 1^o *lat* , *pays* , *terre* ; *lan* , en latin , ont la même signification. breton , *terre* ; *ydlan* , *terre à blé*. 2^o *Lat* , en

de l'air , l'ennemi des semences , quand elles ne tiennent point à la terre. Cette allégorie nous instruit que par tout où Saturne dirige ses pas , son premier soin est de préparer la terre pour la rendre propre à recevoir sa semence ; qu'ensuite il doit la cacher dans le sein de la terre , pour qu'elle germe à propos ; que , du reste , il est de son intérêt que le temps de ses semailles concoure avec le soleil , pour que celui-ci les développe peu à peu , les fasse croître et les conduise à une parfaite maturité (1).

363. Janus étoit représenté tantôt avec deux faces , pour faire voir qu'il regardoit d'un côté l'année précédente , et , de l'autre , celle qui vient ; tantôt avec quatre visages , parce que les quatre saisons lui sont subordonnées et qu'elles ne se succèdent que par ses ordres.

364. S'il est armé d'une clef , c'est qu'on le considéra comme le portier du ciel. Il ouvre en effet les années et les ferme dans sa course. Les portes , auxquelles il présida d'abord , n'étoient autre chose que les jours de chaque année qu'il ouvroit en éclairant les cieux et la terre , et qu'il fermoit par sa retraite , en les livrant aux ténèbres. Janus étoit lui-même le jour. Dans un sens figuré , il fut pris pour une porte. Ainsi il devint , en même temps , le dieu du jour et le dieu des portes. Sur tout , il fut la porte de l'année , parce que le premier de l'an lui étoit spécialement consacré. Sa clef ne servoit pas seulement à marquer les années , dont il faisoit l'ouverture et qu'il terminoit ; elle étoit encore le symbole de sa puissance sur la nature entière. A cette marque , qui caractérise un maître , on le reconnoissoit pour le père et l'âme du monde.

365. Lorsqu'on le représenta tenant d'une main le nombre ccc , et de l'autre celui de lxxv , on faisoit entendre que l'année qu'on régloit sur son cours étoit composée d'autant de jours. Parce qu'il gouvernoit les douze mois de l'année , on lui érigea douze autels ; on y sacrifioit le premier jour de chaque mois.

366. Les Gaulois , ainsi que tous les autres peuples , reçurent enfin le sabéisme. Janus , Belen , autrement Belenus , et Teutatès devinrent chez ceux-là le soleil sous différens noms. Il fut le maître du ciel et le père du genre humain. Le nombre ccclxv , qu'il s'empressoit de présenter aux hommes , étoit une preuve qu'on lui avoit attribué la marche des années , et qu'il en avoit donné l'enseignement. Sous ce rapport , on lui donna le nom de

(1) Si Saturne a été pris pour le dieu du temps , c'est à raison de sa qualité d'agriculteur. Tous les travaux du laboureur sont dirigés par la moisson , comme le temps est la mesure de la durée des êtres ; la faux dont il est

armé renverse les moissons , ainsi qu'elle coupe le fil de la vie humaine. En mangeant les fruits qu'il a fait naître , il donne l'idée du temps qui dévore ses propres enfans.

Mercure. On trouve dans Spon (1) une inscription où Mercure et le soleil sont confondus l'un avec l'autre. Dans les Gaules sur tout , l'agriculteur se mit directement sous la protection du soleil ; cet astre , dans sa course , dirigeoit ses travaux.

367. Si l'on fit présider Janus à la monnoie , c'est que l'or , l'argent et le cuivre participent à son éclat (2). Comme elle étoit sous sa sauvegarde , les marchands ne pouvoient manquer de le prendre pour leur protecteur. De même que le soleil , par sa lumière , affermit les pas de l'homme , ainsi la monnoie conduit le commerçant dans les achats et les ventes ; avec elle , il est sûr de faire du négoce.

Mercure dut être chargé des mêmes fonctions , puisqu'on l'identifia souvent avec Janus. On lui attribue même l'invention du calendrier. C'est un nouveau rapport qui se découvre entr'eux. En déterminant le nombre des jours qui composent l'année , Mercure en assigna quelques-uns pour les marchés et les foires. Son nom fut analogue au commerce : il signifie *l'homme aux signes* (3). C'est par les signes que se fait le négoce.

368. La déesse Carna passoit pour la femme de Janus. Elle avoit l'intendance des gonds des portes : figure qui annonçoit la révolution de chaque année. Carna se nommoit ainsi , parce qu'elle la commençoit (4). C'étoit la même que la lune. « On la prenoit , dit Ovide (5) , pour la sœur » d'Apollon. Diane (6) ne pouvoit s'offenser de cette comparaison (7). » Carna ne se plaît qu'aux champs , à la chasse des habitans des forêts , à » leur tendre des pièges dans le fond des vallées. Elle étoit chaste comme » Diane... Si elle ne put échapper à Janus , c'est que ce dieu ; voyant éga- » lement de tous côtés , ne put être trompé par ses ruses. »

369. La lune prit aussi le nom de *Janua* , pour se rapprocher de celui de Janus , dont elle étoit l'épouse. C'étoit la première lune de l'année ,

(1) Cette inscription est conçue dans ces termes : *Mercurio Soli*. Spon , *miscellanea eruditæ antiquitatis*.

(2) L'or a tiré son nom de son éclat. *Aur* , *jauné* ; c'est de là qu'est venu le mot *aurore* ; *or* , en hébreu et en arménien , signifie *lumière*. Le terme *argent* est composé de l'article *ar* , et de *gant* , *beau* , *brillant* ; ce qui exprime tout ce qui est éclatant. Le cuivre est si brillant que Vénus en prit , chez les Grecs , le nom de *Cypris* ou de *Cypris*.

(3) *Merc* ou *merck* , *marque* , *signe* ; *ur* , *homme*. De là les noms de *marchand* , *marchandise* , *commerce*.

(4) *Car* , suivant Baxter , veut dire *chef* , *commencement*. Carna se nommoit aussi *Crana* , de *cran* ou *gran* , qui a la même signification.

(5) Fast. lib. 6^o.

(6) *Di* , *jour*. Diane ou la lune est le flambeau de la nuit. « Per noctem lucens , hominibus alterum penè diem facit ; » dit Julius Firmicus , error. Prof. Relig. c. 18.

(7) Comment l'auroit-elle pu , puisque c'étoit le même personnage ? Diane étoit la lune de novembre. Carna présidoit au mois de juin , dans le temps que , chez les Romains , ce mois commençoit l'année.

celle de janvier, lorsque l'année commença dans ce mois. On l'appeloit Junon, parce qu'elle se renouvelle chaque année (1). Elle fut encore

(1) L'an 1741, on trouva à Rennes, près de la place de la Vieille Monnoie, une inscription sur une lame de cuivre, qui portoit ce qui suit :

Heic ubi Junonis celebrantur sacra Monetæ,
Venus et Liber jungunt pia numina dextras;
Non procul à madidis quæ ambit Vivonia pratis,
Turba sacerdotum, Martis streidente procellâ,
Condit humi pateras cyathosque et vasa Liæi.
Nec nisi post longam ætatem serosque nepotes,
Cum regel Armoricas princeps æquiss. oras,
Effodientur opes : hic divæ templa Monetæ
Restituet, sacramque, viris plaudentibus, ædem:
Auro non color est, nisi justo splendeat usu.

D'après ce monument, on ne peut douter que le culte de Junon n'ait été célèbre à Rennes. Le nom de Junon fut porté dans cette ville par les Romains, de même que son surnom *Moneta*. Si l'on en croit Plutarque, celui-ci lui fut donné, parce qu'elle avertit les Romains d'immoler une truie pleine, pour détourner un tremblement de terre dont ils étoient menacés. Suidas dit que les Romains, pressés d'argent pendant leur guerre contre Pyrrhus, avoient eu recours à Junon; et que, par reconnaissance, ils lui élevèrent un temple avec le titre de *Junoni Monetæ*, dans lequel étoit gardé l'argent monnoyé. Ces deux faits sont également supposés : on les a inventés pour faire valoir l'origine de *Moneta*, que le temps avoit fait oublier. Junon s'étoit appelée *Moneta*, du terme *mon*, qui veut dire *flambeau*. On sait que la lune est le flambeau de la nuit. La monnoie fut aussi nommée *moneta*, parce qu'elle éclaire le commerce et qu'elle en est le signe. Par cette raison, elle fut dédiée au soleil et à la lune; elle porta même l'empreinte de ces divinités. De là on pensa que le dépôt de l'or et de l'argent monnoyés devoit se faire dans le temple de Junon *Moneta*.

Le lieu que le temple de cette déesse occupoit à Rennes nous est représenté par la *Porte Mordelaise*. *Mor*, temple, habitation; *de*, divinité; *les*, grande : temple de la grande déesse.

Vénus et Bacchus avoient été introduits dans ce même temple. Ce dieu qui fut restreint à présider à la vigne, lorsqu'on eut fait autant de dieux qu'il y avoit de productions dans la na-

ture, avoit d'abord exercé son empire sur le blé ainsi que sur le vin. C'est ce que prouve suffisamment l'hymne au soleil, sous le nom de Bacchus, qu'on trouve dans Marcien Capella. En voici la traduction. « Force suprême » du père inconnu, son premier né, principe » du sentiment et de l'intelligence, source de » lumière, règne de la nature, gloire des » dieux, preuve de leur existence, œil du » monde, éclat de l'olympes resplendissant, » auquel seul il est permis de voir le père » placé au delà du monde, et de considérer le » grand dieu; vous qui, dans vos immenses » tours, gouvernez l'univers et ses révolutions; » car vous en parcourez le milieu, donnant » seul au monde supérieur une chaleur tempérée, et dictant vos lois aux astres sacrés » des dieux... Le Latium vous appelle soleil, » parce que seul vous êtes, après le père, la » source de la lumière. Douze rayons couronnent votre tête sacrée, parce que vous formez autant d'heures. Quatre coursiers sont » attelés à votre char, parce que seul vous » domptez le quadrille formé par les éléments. » Comme, en dissipant les ténèbres, vous manifestez la lumière des cieux, on vous appelle » Phébus, qui découvre les secrets de l'avenir, et Lyéus, parce que vous dissipez les » mystères de la nuit. Le Nil vous adore sous » le nom de Serapis; Memphis sous celui d'Osiris. Dans les fêtes d'hiver, vous êtes appelé » Mythras, Pluton, le barbare Typhon. On » vous révère aussi sous le nom du bel Atys, » de l'enfant chéri de la charrue. Dans la brûlante Lybie, vous êtes Ammon, et, à Byblos, Adonis. Ainsi l'univers entier vous » invoque sous des noms différens. »

Ce collège de prêtres qui, outre Junon, servoient à Rennes Vénus et Bacchus, faisoit partie d'une secte fameuse qu'on appeloit *Orphique*, parce qu'elle se glorifioit de professer la doctrine d'Orphée, et *Bacchique*, parce que sur tout elle étoit attachée au culte de Bacchus. Ce dieu passoit toujours chez ces philosophes pour le soleil; ils n'avoient jamais partagé ses fonctions, comme les autres païens. Un autre article de leur créance étoit que Jupiter ne régneroit pas toujours sur les dieux et sur les hommes, et que Bacchus prendroit enfin

nommée

nommée Post-Verte et Ante-Verte ; ce qui veut dire qu'elle a deux visages, ainsi que le soleil.

370. La lune ne se contenta pas de ces noms : c'étoit *Astarté* en Phénicie et en Syrie, ou la *reine des cieux* (1) ; en Afrique, *Uranie* ou la *céleste* (2) ; c'étoit *Artemis*, en grec (3). Les Gaulois avoient réglé, dans les premiers temps, leurs jours, leurs semaines sur la lune. Ils la connurent sous les noms d'Ardouine (4), de Bensozia (5), d'Hérodias (6), de Belisama (7), de Nehalennia (8) et d'Hélène. Ses statues étoient placées dans les carrefours et sur les chemins à plusieurs issues. On y exposoit également celles du soleil.

371. Les Pères de l'Eglise nous ont fait connoître en partie ce qui se pratiquoit, de leur temps, aux calendes de janvier, en l'honneur de Ja-

sa place. C'est ce qu'on lit dans un fragment des Orphiques cité par Proclus, livre cinq, in *Tim.*

Le culte de Bacchus ou du soleil avoit été opposé par les païens à celui du soleil de justice, au Fils unique de Dieu, qui est, de toute éternité, la splendeur de la gloire de son Père, ainsi que le dit saint Paul, dans son épître aux Hébreux, chapitre premier, verset troisième. Pendant plus de trois siècles, il se soutint avec le plus grand appareil. Ses initiés n'y étoient admis qu'après bien des épreuves. L'autre mystique qu'on avoit élevé à Rome en l'honneur de ce dieu sous le nom de Mythras, fut détruit l'an 374. C'est probablement quelque temps après qu'un orage se forma contre ses prêtres de Rennes, et qu'ils furent obligés de se retirer de la ville. Toujours soutenus par leur attente, ils cachèrent en terre les patères, les tassés et les autres instrumens qui étoient consacrés à leur dieu principal : ils dressèrent un acte de ce dépôt qu'ils mirent en vers, pour le faire passer à la postérité, qui devoit retrouver le tout, lorsque Bacchus reviendrait en Armorique, pour y exercer son empire et y rétablir la félicité publique par la douceur de son gouvernement et l'équité de ses lois.

Ce fut peut-être sous l'empire de Marcus-Antonius-Gordianus que le temple de Junon fut bâti, ou du moins qu'on le réédifia. Sur la Porte Mordelaise de Rennes, dont nous venons de faire mention, on lit l'inscription suivante: IMP. CÆS. M. ANTONIO GORDIANO PIO

veut dire : « Imperatori Cæsari Marco-Antonio-Gordiano, pio, felici, Augusto, Pontifici Maximo, Tribuniâ potestate, consuli, oppidum Redonum. » Il paroît plus que vraisemblable que cette inscription avoit été placée sur le frontispice du temple de Junon, pour faire honneur à Gordien. On n'ignore pas qu'à la qualité d'empereur étoit attachée celle de souverain pontife. La politique avoit réuni les deux puissances sous un même chef. Si la pierre qui contient l'inscription se retrouve sur la Porte Mordelaise, c'est pour conserver la mémoire de l'ancien temple de Junon et celle de l'empereur Gordien. Ce n'est pas sans dessein qu'en la renversant on a renversé l'inscription. On vouloit avertir, par cette inversion, que, dans le temps où les murs de cette porte ont été construits, le culte des faux dieux étoit banni de Rennes.

(1) Astarte a pris son nom d'*astar*, *astre*, et de *thé*, *parfait*.

(2) Herodian.

(3) *Ar*, terre ; *tem*, règle : règle de la terre.

(4) *Ar*, article ; *win* ou *wen*, qu'on prononçoit *ouin*, *belle* : la *belle*.

(5) *Ben* ou *ven*, *belle* ; *soa*, *silencieuse* : la *belle silencieuse*.

(6) *Er*, *grande* ; *dia*, *lumière* : le *grand flambeau*.

(7) *Bel*, *souveraine* ; *sama*, *ciel* : *souveraine du ciel*. Le soleil a porté le nom de *Sams* ou *Sems*.

(8) *Neha*, *dame* ; *len*, *belle* : *belle dame*.

* FEL. AUG. P. M. TR. P. COS. O. R. Ce qui

nus. Saint Patien , évêque de Barcelone , qui mourut à la fin du quatrième siècle , avoit composé un ouvrage contre le *Cervulus* , espèce de représentation qui étoit en vogue dans la Gaule narbonnoise , l'Aquitaine et la Catalogne. Ce traité n'existe plus. Ce que nous en savons , c'est que ce saint se reproche , dans une de ses exhortations qui nous est restée sur la matière présente , d'avoir fait connoître ce qu'étoit le *Cervulus* , à ceux qui en ignoroient la destination. « Il vaut mieux , dit-il , se taire touchant » les grands crimes , que de dire : il est défendu de faire telle ou telle » chose (1). » On peut inférer de cette expression que le *Cervulus* renfermoit des mystères d'iniquités. Saint Augustin regardoit comme quelque chose de très-honteux , et entièrement opposé au caractère sacré du chrétien , de se déguiser en petit mulet ou en faon (2). Saint Pierre Chrysologue observe qu'au premier jour de janvier , les païens promenoient leurs dieux , et leur faisoient faire des choses abominables. « On ne peut , » dit-il , trop gémir sur l'aveuglement de ces faux chrétiens qui se déguisent en dieux. Par cet attentat , ne cessent-ils pas d'être l'image du » vrai Dieu ? Ne renoncent-ils pas à la ressemblance qu'ils avoient avec » Jésus-Christ ? En prenant la figure sacrilège des simulacres des dieux , » ils se dépouillent des ornemens augustes dont le christianisme les avoit » décorés. Mais , diront quelques-uns , continue-t-il , nous n'avons pas » dessein en cela de participer aux cérémonies païennes ; nous voulons » seulement nous récréer ; si nous témoignons notre joie à la renaissance » des jours , nous détestons en même temps les erreurs de l'antiquité. Vous » vous trompez , qui que vous soyez : vos représentations passent la plaisanterie : ce sont autant de crimes. Peut-on regarder comme un jeu ce » qui est contraire à la piété ? Depuis quand le sacrilège peut-il passer » pour divertissement ? Ce qui doit inspirer de l'horreur peut-il vous causer de la joie ? C'est être tyran , que d'en imiter les mœurs ; prendre la » forme des dieux des gentils , c'est injurier le vrai Dieu ; celui qui fait le » personnage d'une idole , cesse d'être l'image de Dieu ; en participant aux » fêtes du démon , on s'exclut du bonheur que le Christ prépare dans le » ciel. On ne badine point , sans trembler , avec un serpent ; on ne folâtre » pas impunément avec le démon. Pour peu que nous ayons de charité » pour nos frères , arrêtons ceux d'entr'eux qui courent ainsi à leur perte , » qui se précipitent dans les bras de la mort , qui s'enfoncent dans l'enfer » et se dévouent à ses supplices. Que le père arrête son fils , le maître son

(1) S. Pacianus , exhortat. seu paranetic. ad pœnit. (Bibliotheca Patrum , tom. 5.)

(2) Sermone de tempore , 215.

» esclave , le parent celui qui lui est uni par le sang , le citoyen celui qui
 » vit dans la même ville que lui , l'homme son semblable ; qu'ils contien-
 » nent en un mot dans le devoir tous ceux , soit chrétiens ou autres , qui
 » se sont abaissés jusqu'à se rendre semblables à des bêtes de charge ou
 » d'une espèce différente , et qui ont pris la forme des démons. En agis-
 » sant ainsi , on y trouvera sa récompense ; en faisant autrement , ce seroit
 » se rendre coupable. Heureux ceux qui , en travaillant à leur salut , pro-
 » curent celui de leur prochain (1). »

Saint Césaire s'est élevé fortement contre les déguisemens de ce jour.
 « Les païens , dit-il , renversent l'ordre de toutes choses ; ils se masquent
 » sous des formes très-indécentes , et s'étudient à se faire tels que ceux
 » qu'ils honorent. Ces malheureux , et , ce qui est encore pis , des person-
 » nes régénérées dans les eaux sacrées du baptême , prennent des figures
 » si monstrueuses , que je ne puis dire s'ils sont plus dignes de risée que
 » de compassion. Car quel est l'homme sage qui pût se figurer que des
 » personnes de bon sens , en se masquant en faon , s'avalissent jusqu'à
 » prendre la forme de bêtes ? Les uns se couvrent de peaux d'animaux ,
 » d'autres avec les têtes ; tous se piquent de se déguiser si bien qu'ils ne
 » puissent pas être pris pour des hommes. Par là ils font voir que , dans
 » ce moment , leur âme se rapproche intérieurement plus de la bête ,
 » qu'ils ne lui deviennent semblables au dehors , en se revêtant de ses
 » dépouilles. Car , quoiqu'ils soient ingénieux dans la manière qu'ils em-
 » ploient pour se convertir en différentes espèces d'animaux , il est certain
 » qu'ils sont moins raisonnables au-dedans d'eux-mêmes qu'au-dehors.
 » N'est-il pas d'ailleurs extrêmement honteux que des hommes , nés tels ,
 » s'habillent en femmes , et que , par un déguisement indigne , ils éner-
 » vent le courage qui est attaché à leur sexe ? Qu'ils cachent des muscles
 » nerveux sous les robes de la mollesse , et , qu'en nourrissant leur barbe ,
 » ils veuillent passer pour des femmes ? On peut dire avec raison que
 » leur cœur est déchu de sa noblesse (2). »

Saint Astère , évêque d'Amasée , dans un discours qu'il fit sur le même
 sujet , emprunte les idées de l'illustre évêque d'Arles. « Ce brave , dit-il ,
 » ce grand capitaine , si recommandable par ses hauts faits , qui étoit la
 » terreur des ennemis , porte aujourd'hui une robe traînante , qui des-
 » cend jusqu'à terre ; se met une ceinture , se chausse comme une fem-
 » me , a des cheveux naissans , est armé d'une quenouille , va filant de la

(1) Sermone 155 , de calendis januarii.

129 in appendice.

(2) Apud S. Augustin. , tom. 5 , sermone

» même main dont il gagna des batailles , adoucit le ton ferme de sa voix
 » et affecte un grêle fausset de femme. »

Saint Maxime , dans sa harangue contre les calendes de janvier , dit que
 « les hommes , formés de la main même de Dieu , détruisoient le plus beau
 » de ses ouvrages , en se transformant , soit en bêtes domestiques ou
 » sauvages , soit en monstres de leur façon. »

On lit que saint Almaque fut martyrisé à Rome à la fin du quatrième
 siècle , pour avoir parlé publiquement aux chrétiens de la manière qui
 suit. « C'est aujourd'hui l'octave de la Nativité de notre Seigneur (1) ,
 » prenez garde de participer aux superstitions des idoles et aux sacrifices
 » immondes. »

Saint Augustin ne s'étoit pas contenté de se récrier contre les abomina-
 tions des païens : il a présenté des armes aux fidèles pour leur défense.
 « Tandis que les païens , dit-il , se donnent des étrennes , je vous recom-
 » mande de faire des aumônes ; s'ils ne s'occupent qu'à chanter des pa-
 » roles et des airs dictés par la volupté , appliquez-vous à entendre ou à
 » lire les saintes Ecritures. Dans ce jour , ils courent au théâtre ; pour
 » vous , n'allez qu'à l'église. Dans ce jour , ils se livrent à la crapule ;
 » pour vous , jeûnez (2). »

Saint Sédât , évêque de Béziers , s'écrie , dans une homélie sur les ca-
 lendes de janvier : « Qu'y a-t-il de plus insensé que de se revêtir d'une
 » peau de bête et de se rendre semblable à une chèvre ou à un cerf (3)? »

Saint Eloi s'est élevé contre le même abus. « Que personne , dit-il , ne
 » soit assez hardi pour contrefaire la vieille ou le faon. Ces travestisse-
 » mens sont aussi criminels que risibles ; qu'on s'abstienne aussi de don-
 » ner des jouêtes (4). »

Dans un ancien ordre romain , on trouve , au premier jour de janvier ,
 une messe pour demander à Dieu l'extirpation de l'idolâtrie (5). L'Eglise

(1) Ce que saint Almaque appelle l'octave de la Nativité du Seigneur porte le même nom dans un ancien sacramentaire de l'Eglise romaine , publié par le cardinal Thomasius. Le pape Léon I mit la dernière main à ce sacramentaire , ainsi que le rapporte le pape Benoît XIV. Cette fête n'est point autrement nommée dans le calendrier romain , dressé il y a plus de neuf cents ans , et dont le P. Fronteau , chanoine régulier de Sainte Genevieve , a donné une édition. L'octave de la Nativité de N. S. n'est pas différente de sa Circoncision. Thomassin , dans son traité des fêtes , l. 2 , ch. 8 ,

n. 12 , l'avoit remarqué avant nous , d'après Yves de Chartres. Suivant la loi judaïque , les enfans étoient circoncis le huitième jour de leur naissance. Aussi l'octave de la naissance de N. S. et sa Circoncision sont-elles regardées comme la même fête dans le sacramentaire de saint Grégoire , dans le martyrologe d'Usuard , et dans le calendrier du P. Fronteau.

(2) Sermon 198.

(3) Apud eumdem , Serm. 129 et 130.

(4) Vita S. Eligii , l. 2 , c. 15.

(5) « Ad prohibendum ab idolis. »

avait ordonné des litanies durant ce jour ; la messe ne se célébroit qu'à deux heures de l'après-midi , et le jeûne des fidèles ne se rompoit qu'après qu'ils étoient sortis de l'église (1).

372. Ce que les pasteurs défendoient sur tout à leurs ouailles , au premier jour de janvier , c'étoit de se déguiser en vieille ou en faon. Ces deux espèces de personnages sont interdits en particulier par le premier canon du concile d'Auxerre de l'an 585. Il défend en même temps de donner des étrennes diaboliques ; mais il observe qu'on peut ce jour-là se rendre service les uns les autres , comme dans tout autre jour de l'année (2). Halitgaire , écrivain du neuvième siècle , soumet à une pénitence de trois ans ceux qui se sont travestis en vieille ou en faon. Burchard , évêque de Wormes , qui vivoit dans le onzième siècle , et qui a donné un recueil de canons , met au pain et à l'eau , durant trente jours , les mêmes

(1) Voyez le troisième volume de cette Histoire , p. 300 et 301. (Ci-dessus , sixième siècle , n° 294 (canon 17) , p. 435. a. V.)

(2) Sirmond , concil. , t. 1. Ce savant respectable a cru que le mot *vetula* employé par ce concile , et que nous avons rendu par *vieille* , est la même chose que *vitula* , *genisse*. « Utrobiquè , dit-il , *vetula* prisco more scriptum pro *vitula*. » C'est aussi le sentiment du P. Longueval , dans son Histoire de l'église gallicane , et du P. Richard , dans son Analyse des conciles. M. du Cange , dans son Glossaire , article *Vetula* , a pensé autrement ; il rapporte entr'autres choses que , de ses jours , les enfans qui poursuivoient les masques crioient après eux : *il a fait la vieille* ; adage qui , selon lui , répond à ce que condamne le premier canon du concile d'Auxerre. D. Martin , écrivain ingénieux et pénétrant , dans son Traité de la religion des Gaulois , t. 1 , p. 468 , zélé partisan du P. Sirmond , oppose proverbe à proverbe. « On appelle , dit-il , figurément un homme fainéant et incapable d'affaires , un *veau* ; et l'on dit tous les jours dans le style familier qu'un homme a *fait le veau* , pour dire qu'il n'a fait que perdre son temps ; ce qui revient au *facere vitulo* des Pères et des conciles... Ceux qui se masquoient en veaux , au lieu de s'occuper utilement , ne songeoient qu'à passer le temps , à faire bombance ou ripaille , comme on dit. » Ces deux proverbes nous paroissent prouver seulement qu'on

s'est masqué tantôt en vieille , et tantôt en veau. Mais ce qui décide dans quel sens on doit prendre le mot *vetula* du concile et des Pères , c'est qu'au lieu de *vetula* , on lit , dans d'autres exemplaires , *vecola* , *væcola* ou *vecolo*. C'est le P. Sirmond qui fait lui-même cette observation. « Quidam libri , dit-il , *vecola* , alii » *væcola* aut *vecolo* legunt. » *Vetula* ou *vecola* sont donc ici deux mots synonymes. Le mot *vecola* vient du celtique *ve* ou *be* , *femme* , et de *có* ou *co* , *vieille*. Celui de *vetula* sort de la même source ; *vet* ou *bet* , *ancien* , *vieux* ; c'est le même que le *vetus* des Latins. Le même M. du Cange , article *Veglones* , dit que ce mot signifie , dans le diocèse de Milan , les vieilles personnes des deux sexes. Le terme *veglones* est constamment une altération de *vetula*. D'ailleurs , comme le dit M. l'abbé le Beuf , dans sa lettre sur le *Cervulus* et *Vetula* , « qu'il » s'agisse du déguisement en vieilles femmes , » l'édition de saint Augustin , par les Bénédictins , en fournit une preuve dans l'appendix » du cinquième tome , en marquant que le » manuscrit très-ancien de saint Sédat , con- » servé à Fleury , met *anulas* , et deux du col- » lège de Navarre , *aniculam* , qui signifie » également une vieille. Outre cela , dans les » manuscrits de canons pénitentiels , le nom » de *vitula* ne se trouve nulle part , mais tous » jours *vetula* , comme dans les Pères et dans » les conciles. » Il étoit nécessaire de fixer avec certitude le vrai sens de *vetula* , avant que de faire usage de ce terme.

criminels. La raison de cette différence dans la discipline vient de ce que cette pratique étoit devenue moins commune du temps de ce dernier.

373. Les cérémonies des calendes de janvier n'étoient pas seulement répandues dans la province ecclésiastique de Tours. Les Pères, que nous venons de citer, nous font connoître que les Gaules entières en étoient infectées, et que l'Italie et l'Afrique en avoient été le théâtre. Pour déchirer le voile qui nous cache l'origine de ces mascarades, il faut nous placer à leur naissance; bientôt nous réfléchirons que le renouvellement du soleil dut être pour les hommes l'époque la plus intéressante de l'année. Il annonçoit aux peuples de l'Europe la fin prochaine des glaces et des frimats qui les avoient retenus dans l'engourdissement, et qui avoient arrêté les bienfaits de la nature entière; le sang paroissoit à leur imagination reprendre dans leurs veines une nouvelle activité; dans une perspective peu éloignée, ils voyoient leurs champs s'embellir et leur préparer d'abondantes moissons; la saison de la gloire militaire, dont ils étoient trop jaloux, parce qu'ils ne connoissoient pas assez les avantages de la paix, alloit au devant de leurs désirs, et les invitoit, en se rapprochant d'eux, à quitter bientôt les étendards de la guerre qu'ils faisoient aux oiseaux et aux bêtes sauvages. Le premier jour de janvier fut donc pour eux une occasion de joie, une fête solennelle, et, pour tout dire, celle de la renaissance du soleil et de la lune.

374. En effet, trois choses se sont toujours fait remarquer dans les fêtes : 1^o elles étoient accompagnées d'hymnes; 2^o à ces fêtes, on joignoit des processions; on offroit à la vue les symboles qui avoient du rapport avec les caractères des dieux qu'on servoit en ces jours; 3^o on immoloit des victimes analogues à la cérémonie religieuse. Toutes ces conditions se trouvent réunies dans ce qui se passoit aux calendes de janvier. Les textes des Pères que nous avons cités en fournissent la preuve. Les uns assurent que, durant ce jour, les païens promenoient leurs dieux; d'autres, qu'ils faisoient alors des sacrifices, qu'ils se livroient à la bonne chair et aux excès du vin, que le chant des vers ou des chansons rimées se faisoit entendre au loin, que des chœurs de danse se rassembloient (1).

375. Ce qui distinguoit de toute autre fête celle des calendes de janvier,

(1) Voici ce que dit saint Sédât, dans l'homélie 130 dont nous avons parlé. « Quid tam demens quàm incompósitos motibus et impudicis carminibus vitiorum laudes inverecundà delectatione cantare? Ante omnia, fratres, ad confundendam paganorum car-

» nalem et luxuriosam lætitiàm, exceptis illis qui præ infirmitate abstinere non prævalent, omnes jejunemus, et pro illis miseris, qui kalendas istas, pro gula et ebrietate, sacrilegâ consuetudine colunt, Deo supplicemus. »

c'étoient les masques : ils en faisoient , selon les païens , le principal ornement. On peut se souvenir que nous avons vu , dans la vie de saint Sanson II , qu'en ce jour on se travestissoit. Les infidèles de son temps en ignoroient la raison primitive. Les joûtes dont parle saint Eloi représentoient le combat du soleil contre les ténèbres , qui , jusqu'au solstice d'hiver , avoient menacé de couvrir la nature entière de leurs sombres voiles. La victoire , qui avoit paru se décider pour la nuit , s'arrête tout à coup ; bientôt après , elle se range du côté du père de la lumière. Chaque jour est pour lui un triomphe. Il est le *Chon* des Egyptiens (1) , ou la *force* ; le *Bacchus* des disciples d'Orphée , d'où dépendent les récoltes et les vendanges ; la *puissance des dieux* dont parle Macrobe (2) ; le *soleil invincible* des Romains ; le *Mythras* des Persés et des Gaulois (3) ; cet athlète des divines écritures , qui , ayant la fraîcheur et l'éclat d'un jeune époux , fixe les regards de la terre et lui donne une nouvelle vie ; qui , dans la rapidité de sa marche , se hâte de la combler de biens (4) ; le *Thor* (5) de l'Edda , qui , avec sa massue (6) , brise les têtes des géans de la gelée (7) , et dont la force augmente de moitié , lorsqu'ils s'est ceint du baudrier de vaillance (8). Suivant la même Edda , son char est tiré par deux boucs , pour faire voir qu'il donne la fécondité à tous les êtres , et que , sans lui , il n'y auroit point de nouvelles productions (9).

376. Le jeune mulet étoit le symbole du soleil sous deux rapports différens. Comme issu d'un âne ou d'une ânesse , c'est le solstice d'hiver qui n'est pas éloigné des calendes de janvier. L'âne est un animal paresseux , indolent et qui reste volontiers assez long-temps comme immobile dans

(1) *Chon* , terme égyptien , signifie *force*. Les Cophtes , issus de l'Egypte , appellent *som* , l'été. *Chon* , en irlandais , *beau* ; *con* , en gallois , *grand* , *élevé*. Le primitif *sum* , désigne tout ce qui domine.

(2) Saturn. l. 1 , c. 20.

(3) Dans l'hymne au soleil sous le nom de *Bacchus* , on lit qu'aux fêtes d'hiver le soleil portoit le nom de *Mythras*. Le mot *Mythras* vient de *mir* , *bienveillance* , *amour*. On supposoit que le soleil reprenoit ses forces pour secourir l'humanité.

(4) Psal. 18 , v. 5 et 6.

(5) *Thor* , en irlandais , en suédois , en danois et en anglais , signifie *Dieu* , *Seigneur*. *Tor* , en ancien saxon , *montagne* ; au figuré , *grand* , *élevé*. Le peuple confié aux soins de saint Eloi rendoit au soleil des honneurs su-

perstitieux : il l'appeloit son seigneur. Cet évêque défendit de lui donner ce nom.

(6) La massue de *Thor* est la même que celle d'Hercule. Celle-ci étoit inégale et raboteuse ; elle étoit , comme l'assure Porphyre , dans la Préparation évangélique d'Eusèbe , le symbole de l'inégalité des jours.

(7) Les géans de la gelée représentent l'hiver.

(8) Le baudrier de vaillance est l'équateur : il désigne le temps où les jours sont égaux aux nuits. Dès lors *Thor* détrône le prince des ténèbres et de l'hiver , parce que les nuits deviennent plus courtes que les jours. Ses vic-toires se multiplient jusqu'à ce qu'il soit parvenu au solstice de juin.

(9) Edda , fable onzième ; quelquefois la tête de *Thor* étoit représentée toute environnée d'étoiles.

le même lieu. Par ces qualités , il étoit propre à donner une juste idée de ces jours d'hiver où le soleil n'avance ni ne rétrograde. Comme sorti d'un cheval ou d'une cavale , il a des inclinations entièrement opposées à son autre origine : il est porté naturellement à imiter la race qui l'ennoblit ; mais ce penchant est arrêté par des ressorts contraires qui l'avertissent de ne pas s'élever jusqu'à ce point. Ses pas tiendront donc le milieu entre ceux du cheval et de l'âne : ils seront plus lents que précipités. Le mulet est donc encore l'expression du soleil qui commence à donner des jours plus longs.

377. La chèvre est aussi l'emblème du solstice d'hiver. De même que son instinct la porte à s'attacher aux rochers les plus escarpés , ainsi le soleil ne se plaît à darder , durant ce temps , ses foibles rayons que sur le sommet des montagnes : les humbles vallées ne les connoissent point.

378. Ces femmes , qui entrent dans la vieillesse (*Vetulae* , *Anulae* , *Aniculae*) , et qui en font le personnage , figurent l'année qui vient de s'écouler ; elles ne sont pas encore décrépites , parce que la vieillesse , qu'elles représentent , n'est que d'un jour.

379. Le faon est l'image du soleil , qui , dès le commencement de janvier , anime sa marche , et qui , dans la suite , par sa rapidité , imite la vitesse d'un cerf. Etienne Pighius , savant antiquaire , qui mourut l'an 1604 , fit graver les quatre saisons des Latins avec l'explication. La première est un faon , qui désigne l'année naissante.

380. Si ce guerrier , qui , par ses actions d'éclat , est devenu l'ornement de sa patrie et la terreur des ennemis , affecte de se revêtir d'un habit de femme , il ne croit pas par là imprimer une tache à son nom. Le double caractère qu'il représente , lui paroît capable de soutenir sa gloire ; aucun autre que lui ne seroit digne de ce symbole. Comme brave , comme héros , il représente le soleil qui a changé la face de la terre , qui l'a ranimée par sa chaleur bienfaisante , qui , en l'échauffant , l'a rendue féconde et a fait mûrir ses moissons de toute espèce et ses vendanges multipliées. L'habit de femme , dont il se pare , n'est point l'effet de la mollesse , ni la preuve que la volupté règne sur son cœur. C'est un emblème qui signifie seulement que le soleil , après avoir pourvu , dans sa course , à la nourriture et aux besoins des hommes , est venu se reposer au solstice d'hiver , pour s'unir ensuite à la lune ou *Jana* , et recommencer avec elle une nouvelle carrière. Ce double signe et tous les autres , qui parloient si fortement dans leur origine , étoient devenus muets pour les Gaulois : tous méritoient l'animadversion des Pères de l'Eglise.

381. Ces monstres (1) et ces figures gigantesques (2), sous lesquelles on se déguisoit, sont la peinture de l'hiver : c'est une allégorie des maux physiques qui résultent de l'absence du soleil.

382. Ces têtes de bêtes, dont on se paroît, étoient quelquefois celles du taureau et de la vache. La tête du taureau figuroit le soleil et la lune. Celle de la vache ne désignoit que la lune. On regardoit ces deux flambeaux de l'univers comme le principe de la fécondité. D'autres fois on les peignoit sous la figure d'un loup et d'une louve. La raison en étoit naturelle : le soleil et la lune font disparaître l'éclat des étoiles, comme le loup et la louve mettent en fuite les troupeaux. Le mot *loup* est tiré d'ailleurs de *lu*, *lumière*, *couleur rouge*.

On ne doit plus être surpris qu'on ait trouvé dans le tombeau de Childeric, père du grand Clovis, une tête de taureau d'or; si les Francs et les Gaulois juroient sur la tête des animaux, tant domestiques (tel qu'est le taureau et le bœuf), que sur celle des bêtes sauvages (tel que le loup), ce n'est pas, comme quelques-uns le croient, qu'ils adorassent ces animaux; c'étoient, pour eux, les symboles du soleil et de la lune qu'ils avoient divinisés. Aussi lorsque les Pères du quatrième concile d'Orléans, de l'an 541, privent de la communion de l'Eglise ceux des chrétiens qui juroient sur la tête de quelques bêtes, ils ne manquent pas d'ajouter qu'ils joignoient à ce serment l'invocation des dieux des païens (3).

383. Il ne nous est pas possible de déterminer quels étoient en particulier les autres animaux sous lesquels les Gaulois se transformoient. Ce que nous pouvons affirmer avec certitude, et ce qui nous suffit, c'est que Porphyre (4) et Celse conviennent que les symboles qui faisoient partie des mystères de Mythras, représentoient les étoiles fixes et les planètes (5). Par exemple, ces personnes, dont parle saint Jérôme, et qui, à leurs initiations, prenoient les noms de quelques constellations (6), avoient droit de se masquer durant les fêtes du soleil, et de se déguiser d'une façon analogue à leurs noms. Le *Corax* ou *corbeau*, dont parle ce Père, est une des constellations méridionales, vis-à-vis de la balance; le *Nymphus* est la vierge; *Pérsée* est une constellation septentrionale; *Helio-Dromus* est ce grand cercle dans lequel le soleil et les planètes se meuvent et qu'on appelle zodiaque (7). C'étoient là autant de personnages allégoriques sous lesquels on se déguisoit.

(1) Les Pères appellent ces monstres *portenta*.

(2) Ces figures gigantesques sont nommées par eux *monstruosæ imagines*.

(3) Can. 16.

(4) De abstin.

(5) Origenes, lib. contra Celsum.

(6) Epistolâ ad Lætâm, t. 4.

(7) Ce mot, qui est grec, veut dire *cours du soleil*.

384. C'est chez les Egyptiens, dont on a tant vanté la sagesse, qu'a commencé l'usage des masques. Dans leurs fêtes solennelles, on voyoit des personnages de différens animaux. Isis ou Io, qui portoit un casque à la tête de bœuf, étoit la lune; les cornes du bœuf figuroient le croissant. Anubis étoit surmonté d'une tête de chien. C'étoit la mesure du temps que le soleil ou la lune emploient à se rendre au même point du zodiaque, d'où ils sont sortis. Aussi le mot *anubis* signifie, en arabe, *révolution*.

385. Tous ceux qui, aux calendes de janvier, étoient chargés de quelque emblème, l'animoient par une danse sacrée. Chaque masque étoit tenu d'imiter, par les pas, par la voix, le geste et l'habitude, ce qu'il avoit à représenter.

386. Que de leçons instructives l'homme retira d'abord de ces tableaux mouvans ! Tout le portoit à la gratitude envers l'unique auteur du bien, à un amour de reconnoissance. A la vue de l'ordre et de l'harmonie du ciel, dont on faisoit la représentation, il étoit puissamment excité à les entretenir sur la terre par la régularité de ses actions. Tout lui inspiroit de l'horreur pour l'oisiveté; tout le sollicitoit au travail, et sur tout à la culture de la terre, qui, par le secours du soleil, récompensoit ses soins au centuple. Mais ses yeux, qui cessèrent de s'élever au-dessus du soleil matériel, ne virent bientôt plus qu'en cet astre la cause de ses richesses et de son bonheur. Le culte religieux ne se dirigea que vers lui et vers la lune. Cette idolâtrie infecta tous les symboles. Les danses furent marquées par une galanterie la plus licencieuse; les masques ne furent désormais que des facéties extravagantes; les personnages de la vieille, du petit mulot et du faon offrirent le spectacle le plus obscène. Les mascarades de nos jours tiennent de près à ces fêtes dupaganisme. Tant il est difficile de surmonter d'anciennes habitudes !

387. La révolution de chaque année a dû faire, dans tous les âges, la plus vive des impressions. Ceux qui survivent, sont à la fin privés de ce qu'ils avoient de plus cher; souvent même ils ne retrouvent plus la place de leurs amis. En s'attendrissant sur leur sort, on se replie sur soi-même; on sent plus que jamais le plaisir de l'existence. Comme ce que nous avons de matériel tend sans cesse à sa destruction, l'âme s'élève alors avec force vers Dieu, pour le supplier de veiller, d'une manière particulière, à la conservation de la frêle machine, sous l'œil duquel elle est chargée de la conduire. L'homme, dont le penchant pour la société est si vif, en jetant les yeux sur ce qui l'environne, compte encore quelques-uns de ses parens, de ses amis et de ceux avec qui il a des rapports intimes. Son amour

pour eux , à la vue du temps qui emporte tout sur ses ailes rapides , en devient plus actif ; il se félicite , avec eux , d'avoir survécu aux dangers qui les ont menacés. L'amitié se resserre ; dans cet épanchement du cœur , on se promet une union inaltérable ; des gages réciproques en sont donnés ; on forme des vœux au ciel pour la conservation et la prospérité des uns et des autres. Telle a été dans tous les temps la préparation du cœur de l'homme : il est invariable dans ses inclinations comme dans sa nature.

388. Les Romains et les Gaulois éprouvèrent ces sentimens. Les uns et les autres , dès les temps les plus éloignés , se souhaitoient des jours longs et heureux , au renouvellement de l'année ; ils se donnoient des étrennes et offroient des sacrifices pour obtenir une année prospère. La religion chrétienne , dont le propre est de sanctifier les vertus sociales et de les élever jusqu'au ciel , n'avoit garde de contredire en cela la nature. Mais , pour qu'une action soit bonne , elle doit l'être en tout sens. Cet amour mutuel , ces vœux réciproques , ces sacrifices se rapportoient au soleil et à la lune renaissans , comme à leur dernière fin. C'étoient donc autant d'œuvres consacrées au père du mensonge. Les Romains , plus superstitieux que tout autre peuple , avoient fait une déesse de la nouvelle année sous le nom d'Anna Perennia ; elle avoit un temple auprès d'Aricine (1) et de la caverne de Diane ou de la lune ; dans le Latium.

389. Le gui de chêne fut , dans les temps les plus reculés , le symbole du soleil renaissant. On lui avoit attribué cette prérogative , à cause de la couleur jaune qu'on lui remarque , sur tout en hiver. Virgile , qui avoit pris naissance à Mantoue , dans la Gaule cisalpine , et qui pouvoit avoir été initié dans les mystères des druides , compare cette plante à l'or (2). Lélius , ancien poète , l'assimile également à ce métal (3). Les prêtres des Gaulois coupoient le gui au commencement de l'année , avec une serpette d'or , et le recevoient dans leur *sagum* , qui étoit blanc (4). Tout en cela étoit analogue au soleil. Le jaune représentoit les rayons dorés de cet astre ; le blanc , qui renferme l'assemblage des couleurs , figuroit la lumière qui émane du soleil et qui montre aux yeux les beautés multipliées de l'univers.

Le chêne , le plus fort et le plus grand des arbres , en est le roi , comme le soleil est le souverain du ciel (5). Par cette raison , il fut l'emblème du

(1) Le mot *Aricine* est composé de l'article *ar* ; de *hi* ou *i* , *forêt* , et de *cin* , *belle* : *belle forêt*.

(2) *Quale solet sylvis brumali frigore viscum
Fronde virere novâ , quod non sua seminat
arbos ,*

Et croceo fœtu teretes circumdare truncos.
(*Eneid.* l. 6.)

(3) Lélius , dans Apulée , apologie première , appelle le gui *aureas ilices*.

(4) Plinius , l. 16 , c. 44.

(5) En hébreu , le chêne s'appelle *cham* , *le fort* ; *dur* ou *derv* , en celtique , *fort* , *chêne*.

soleil invincible ou du fort par excellence , c'est-à-dire , du soleil d'été. Les druides , qui n'avoient d'abord habité que les forêts , et entr'autres sous les chênes , ne pouvoient mieux faire que d'attacher à ceux-ci l'idée de l'Etre-Suprême , dont le soleil étoit la plus ancienne image. Toujours en la présence du Créateur , ils devoient s'animer plus puissamment à la pratique de son culte.

390. De là vint cette vénération profonde que les druides portoient au chêne : ils n'exerçoient aucune fonction sacrée sans avoir de ses branches à la main (1). Le gui dut être la plus précieuse des étrennes que ces prêtres pussent offrir au peuple. C'étoit un gage de la renaissance du soleil , qui , en dissipant les rigueurs de l'hiver , alloit bientôt rendre à la terre sa première verdure , assurer sa fécondité , chasser la détresse , la famine , les maladies et la mort. C'est pour cela que les Gaulois l'appelèrent *viscus* , c'est-à-dire , *ce qui porte par tout la salubrité* (2). Le nom de *guthil* , que cette plante conserve en Allemagne , a , à peu près , la même signification (3). On connoît encore le gui dans quelques cantons du même pays , sous le nom de *mistel* , le même que le *mistelle* des Anglois (4). Dans un monument antique , qu'on trouva en Suisse , le 26 août de l'an 1633 , parmi les dieux qui président aux sept planètes et aux sept jours de la semaine , on voit Saturne ou le laboureur tenant en main une branche de gui. Comme celui-ci étoit le signe de l'abondance et de la prospérité , l'agriculteur s'en servoit pour rapporter au soleil le fruit de ses travaux. Les druides mettoient adroitement cette clef du bonheur entre les mains des Gaulois , pour les détourner , sans les choquer , de l'aversion qu'ils avoient pour les travaux champêtres. Lorsqu'on eut oublié la valeur des symboles , on regarda la vertu allégorique du gui comme une propriété physique. Le pin étoit l'arbre chéri de Cybele. Son nom étoit analogue à celui de cette *grande mère*. *Pin* , *grand* (5) ; les feuilles pointues de cet arbre indiquent le soc de la charrue , sans lequel la terre seroit stérile. Le laurier étoit aussi consacré à Apollon et à Cérès. Le motif en est simple. La fleur de cet arbuste est jaune comme Apollon et comme les moissons. Le soleil , en conduisant les fruits de la terre à leur maturité , aime à se

(1) *Jàm per se roborum eligunt lucos (druidæ) nec ulla sacra sine ea fronde conficiunt. Plinius*, ibidem.

(2) *Omnia sanantem* appellantes suo vocabulo. Idem, ibidem.

(3) Le mot *guthil* vient de *guoth* , qui chasse ,

et de *il* ou *hil* , mort : plante qui chasse la mort.

(4) *Mis* , malheur ; *tel* , fin : plante qui met fin au malheur. Le soleil renaissant met la fin aux malheurs que cause l'hiver et ranime l'espérance.

(5) Le mot *pin* vient de *pen* , qui signifie , en celtique , *ce qui est élevé*.

peindre en eux. Ces emblèmes, quoique différens en apparence, sont les mêmes dans la réalité.

IV.

391. Les Pères du second concile de Tours, de l'an 567, et de celui de Nantes, n'avoient pas été les seuls à condamner les assemblées religieuses que les païens tenoient auprès de certaines pierres, de quelques arbres, des fontaines, et où se rendoient quelquefois des chrétiens qui se laissoient conduire par les anciens préjugés. Par le vingt-troisième canon du second concile d'Arles, qui se tint vers l'an 443, un évêque qui souffre, par négligence, que les infidèles allument des flambeaux dans son territoire, et révérent des arbres, des fontaines ou des pierres, est regardé comme sacrilège. Le seigneur du lieu, ou tout autre qui favorisoit ces superstitions, s'ils ne se corrigeoient pas, après avoir été avertis de le faire, devoient être retranchés de la communion (1). Le concile d'Auxerre de l'an 585 défend d'acquitter des vœux parmi des buissons, à des arbres ou à des fontaines (2). L'Espagne, quoique chrétienne, lutta bien du temps contre ce culte insensé. Aussi le douzième et le seizième conciles de Tolède, dont l'un fut célébré l'an 681, et l'autre en 693, remontrent, par l'onzième et le douzième canons, que ceux qui rendent un culte religieux à des pierres, à des fontaines ou à des arbres, sacrifient au démon : ils leur mettent devant les yeux la défense que Dieu fit aux Juifs d'enfoncer dans la terre de grandes pierres pour les adorer. Saint Eloi, dans son homélie à son peuple, ordonne de ne rendre de culte religieux qu'à Dieu et à ses saints ; il veut qu'on coupe ces arbres où l'on s'assembloit pour prier (3). On en voit, dit le prêtre Paulin (4), qui établissent des autels aux pieds des arbres, qui y servent des mets et supplient ces arbres,

(1) Labbe, concil. t. 4.

(2) Le canon troisième est conçu en ces termes : « Non licet inter sentes, aut ad arbores » sarcivos, vel ad fontes vota exolvere. » Les PP. Longueval, Hist. de l'église gallicane, t. 3, et Richard, au t. 1 de son Analyse des conciles, traduisent de la manière qui suit cette partie de ce canon. « Il n'est pas permis d'acquitter des vœux à des buissons, à des arbres ou à des fontaines. » Nous la rendons ainsi : « Il n'est pas permis d'acquitter des vœux parmi des buissons, à des arbres ou à des fontaines. » Ces fontaines et ces arbres, que les païens vénéroient, étoient environnés

de bois ou de bocages. Ces mots *inter sentes* caractérisent les arbres et les fontaines consacrées. Nous allons voir ce qu'il faut entendre par le mot *sarcivos* qu'on n'a pas expliqué.

(3) « Arbores, quos sarcivos vocant, succi- » dite. » Le mot *sarcivos* vient du celtique *sarch* ou *arch*, prière : arbres où l'on fait des prières. *Sarcivos*, au titre 2, parag. 14 de la loi salique, a la même signification que *votivus*. « Si quis, y est il dit, maialem *sarcivum* » qui dicitur *votivus*, furaverit, etc. » Devant ces arbres, on faisoit des prières publiques et des sacrifices.

(4) Lib. 1^o Paschalis operis, c. 2.

les larmes aux yeux , de prendre sous leur garde leurs enfans , leurs femmes , leurs domestiques , leurs maisons et leurs terres. Saint Martin , l'apôtre des Gaules , qui venoit de détruire un temple consacré aux faux dieux , n'eut la faculté de renverser un vieux pin du voisinage , qu'à condition qu'il recevrait le poids de l'arbre , lorsqu'il seroit prêt de tomber. La gloire de Dieu et le salut du peuple qui l'intéressent , le font se rendre à la proposition. Le doigt du Tout-Puissant se montre à découvert à l'instant de la chute. Martin n'a pour toute défense que le signe de la croix ; l'arbre , prêt à l'écraser , prend sur-le-champ une direction contraire : une force invisible le redresse et le porte de l'autre côté ; l'obstination des idolâtres fut obligée de céder à ce miracle (1). La vénération qu'on avoit pour des pierres , des arbres et des fontaines , subsistait encore du temps de Charlemagne. Voici ce que porte l'un des capitulaires de cet empereur : « A l'égard des arbres , des pierres et des fontaines , où quelques insensés » vont allumer des chandelles et pratiquer d'autres superstitions , nous » ordonnons que cet abus , si criminel et exécrable aux yeux de Dieu , » soit aboli et entièrement détruit par tout où il se trouvera établi (2). » S'il se trouve , est-il dit ailleurs , des infidèles dans une paroisse , qui » allument des flambeaux , et qui rendent un service religieux aux arbres , » aux fontaines et aux pierres , le curé qui négligera de corriger cet abus , » doit savoir qu'il est coupable d'un véritable sacrilège (3). » Le pape Grégoire III , qui mourut l'an 741 , dans le recueil qu'il a tiré des Pères et des canons , avoit soumis à une pénitence d'un an , ceux qui faisoient des sacrifices aux démons devant des fontaines ou des arbres (4). Un canon de la collection de Burchard s'exprime en ce sens : « Vous vous êtes rendu » à une fontaine , à un carrefour , sous un arbre , ou devant une pierre ; » là , par vénération pour ce lieu , vous avez allumé une chandelle ou un » flambeau... (5). » La loi quarante-huitième des prêtres de Northumberland défend les assemblées superstitieuses , qu'on nommoit Frithgear , et qui se tenoient autour d'une pierre. Parmi les réglemens que fit Edgard l'an 967 , ce sage et prudent roi d'Angleterre , on en trouve un qui défend le culte des pierres. Canut fut obligé , dans l'onzième siècle , de renouveler cette ordonnance. Yves de Chartres , au chapitre cinquante-septième de sa collection , rapporte le texte d'un concile d'Agde , qui enjoint de prendre garde qu'on n'adresse des vœux à des arbres , à des fontaines ou à des pierres particulières , comme à des autels (6).

(1) S. Martini vita , l. 2.

(2) Capitul. Caroli magni , lib. 1^o , tit. 64^o.(3) Ibidem , lib. 7^o , tit. 236.

(4) Artículo 26.

(5) Collectione canonum , lib. 10 , c. 32.

(6) « Perscrutandum si aliquis vota ad ar-

392. La plupart de ces pierres et ces arbres , qui attiroient encore le respect public , n'étoient autre chose que les anciens temples des premiers Gaulois. Dans les temps antiques , une forêt ou des bosquets renfermoient ces sanctuaires. Un grand et majestueux chêne , le roi des bois , étoit le symbole de l'Etre-Suprême ; une ou plusieurs pierres , à peu près plates , mais brutes , supportées par d'autres , qui étoient enfoncées en terre , servoient d'autel. Quelquefois , auprès de ces pierres , on en distinguoit une qui s'élevoit extrêmement au-dessus. Il n'étoit pas même sans exemple qu'un double rang de pierres énormes environnât l'autel. Tel est celui qui subsiste encore actuellement en Selande (1). Les temples n'avoient au-dessus d'eux que le ciel ; on y pouvoit le considérer de tous côtés. C'est ce que signifia d'abord l'idée du mot *temple* (2).

393. Chaque cité avoit eu son temple principal , d'où ressortissoient ceux de son district. On ne pouvoit en établir aucun dans l'enceinte des villes. Le sanctuaire le plus remarquable de chaque cité étoit à une distance plus ou moins grande de la ville-mère.

394. Les Nantois établirent le leur auprès de leur ville : douze druides en faisoient le service. C'est dans les principaux sanctuaires que se tenoient les assemblées générales de chaque peuple ; quelquefois même plusieurs nations y étoient convoquées , pour délibérer sur le bien commun. Le temple du pays chartrain servit souvent à ces sortes de diètes. Ce qui doit nous faire penser quelle pouvoit être son étendue.

395. Les Vennetois , qui tinrent un rang distingué dans les Gaules , en eurent un qui répondit à leur grandeur et à l'influence qu'ils avoient sur les affaires politiques. Ils le placèrent sur la côte du sud du Morbihan , dans un terrain le plus élevé , en face de la mer , et lui donnèrent le nom de *Carnach* ou d'*autel du Seigneur* (3). Celui de Carthagène , en Espagne ,

» bores , vel ad fontes , vel ad lapides quos-
» dam , quasi ad altaria , faciat. »

(1) Wormii monumenta Danica.

(2) Le mot *temple* , dans sa première acception , étoit la même chose que *lieu vaste et ouvert* , d'où l'on pouvoit considérer le ciel. De là , contempler vouloit dire , considérer le ciel.

(4) *Kar* ou *ar* , autel , pierre ; *nach* ou *neach* , seigneur. Il y a de pareilles pierres à Ardevén. Ce nom désigne aussi , à peu près , la même chose. *Ar* , pierre ; *dei* , maison ; *ven* , sainte : autel de la maison sainte. Les Gallois donnent encore à présent le nom de *car* à certains amas

de pierres qui ont servi aux cérémonies religieuses de leurs anciens druides. « Les pierres » de Carnach , dit M. de la Sauvagère , dans » son Recueil d'antiquités , p. 255 et 256 , sont » plantées et alignées comme des rangées » d'arbres , sur onze rangs parallèles qui for- » ment des intervalles comme des rues tirées » au cordeau , dont la première , en comptant » par la plus prochaine du bourg de Carnach , » a six toises de largeur ; la seconde , cinq » toises trois pieds ; la troisième , six toises ; » la quatrième , six toises deux pieds ; la cin- » quième , cinq toises ; la sixième , cinq toises ; » la septième , trois toises trois pieds ; la huitième ,

dont parle Tite-Live (1), étoit sous le ciel et en plein air, sur une colline voisine.

» tième, trois toises quatre pieds ; la neu-
 » vième, quatre toises, et la dixième, deux
 » toises... Ces pierres sont plantées à dix-huit,
 » vingt et vingt-cinq pieds les unes des au-
 » tres ; il y en a beaucoup qui ne sont pas
 » plus grosses que des bornes ordinaires ;
 » mais, en revanche, il s'en voit qui sont
 » d'une grosseur énorme et hautes de seize,
 » dix-huit et vingt pieds ; on ne peut les con-
 » sidérer sans en être étonné. J'en ai cubé,
 » ajoute-t-il, qui doivent peser plus de qua-
 » tre-vingt milliers ; il est inconcevable de
 » quelles machines on a pu se servir pour les
 » mettre debout ; et, ce qui est encore extrême-
 » ment singulier, c'est qu'elles sont presque
 » toutes plantées de façon que la plus grande
 » grosseur est en haut, et la moindre en bas ;
 » de sorte qu'il y en a plusieurs qui sont por-
 » tées comme sur un pivot ; elles sont brutes,
 » telles qu'on les a tirées de la terre ; l'on a af-
 » fecté, pour celles qui sont plates, ou qui
 » ont quelques côtés aplatis, de les retourner
 » suivant les alignemens, et de leur faire faire
 » parement aux rues... L'on voit, dans tous
 » les environs, beaucoup d'autres grosses
 » pierres plantées seules çà et là, dans les
 » campagnes ; quelquefois même il y en a
 » plusieurs près les unes des autres ; elles se
 » remarquent jusqu'en la presqu'île de Qui-
 » beron, et dans les îles de Belle-Isle et de
 » Grouais ; il s'en trouve une à Belle-Isle, en-
 » tre le moulin de Gouich et le bourg de Loc-
 » maria, de cinquante mille quatre cents pe-
 » sant. »

Le terrain occupé par les pierres de Carnach porte le nom de *Camp de César*. C'est sur cette dénomination que M. de la Sauvagère, qui a si bien mérité de la république des lettres, a cru que ces pierres devoient leur érection aux troupes de ce général. M. le comte de Caylus a fait la réfutation de ce système, au sixième volume de ses *Antiquités*. D'autres que lui regardent cette opinion comme destituée de fondement.

Les pierres de Carnach et d'Ardeven décèlent leur origine par les noms qu'elles ont laissés à ces lieux. Ces noms remontent au temps où elles furent placées. Si la presqu'île de Quiberon s'appela ainsi, c'est qu'elle renferma,

comme à présent, des pierres, dont la destination étoit la même que celle des pierres de Carnach. *Kil*, temple ; *ber*, pierre ; *on*, excellente, sacrée : temple où il y a des pierres sacrées. Ces pierres, qui, comme le dit M. de la Sauvagère, sont plates ou qui ont quelques côtés aplatis, n'ont pas été tournées sans dessein suivant les alignemens. Si on a voulu qu'elles fissent parement aux rues, c'est que ces rues contenoient ce qu'il y avoit de plus sacré. De toutes les pierres que nous avons regardées, dans le corps de notre histoire, comme ayant fait partie des temples primitifs, il n'y en a aucune qui ne soit brute. C'est dans des lieux incultes qu'on les a placées, et presque toujours au milieu des bois qui couvroient ou des collines, ou un terrain uni ; la plupart de ces pierres, lorsqu'elles sont verticales, tiennent à la terre par leurs parties les moins grosses ; telles sont celles du vieux Hautier dont nous avons fait mention. Toutes annoncent, par leurs formes, l'antiquité la plus reculée, c'est-à-dire, ces temps où l'on ignoroit encore l'art de les tailler ; dans les unes et dans les autres, on remarque la même destination et la même fin. Il n'a rien moins fallu qu'un motif aussi puissant que celui de la religion, pour faire surmonter les obstacles de toute espèce qui s'opposoient au transport et à l'arrangement de tant de pierres, je ne dis pas seulement en Bretagne et dans les autres parties des Gaules, mais en Dannemarck, en Suède, en Norvège, en Angleterre, en Frise, en Allemagne.

Ceux qui ont prétendu que quelques-unes de ces pierres étoient des tombeaux gaulois, n'ont pas fait attention à la manière dont on les composoit ; ces tombeaux étoient des pierres jetées confusément et pêle-mêle ; les pierres, dont il est ici question, sont toujours placées par ordre, et offrent un autre dessein que celui de défendre des ossemens. D'autres, qui ont regardé ces pierres comme des tombeaux romains, n'ont pas plus approché du vrai. Des pierres brutes auroient révolté la délicatesse et l'orgueil d'un peuple qui vouloit passer pour grand jusques dans ce qui abaisse le plus l'homme.

(1) Lib. 26, c. 44.

396. Comme , dans les premiers temps , les arts n'existoient pas encore , ils ne purent concourir à l'ornement du culte divin. Des prodiges de travail érigèrent des autels à l'Etre-Suprême. Ce qui nous reste du temple de Carnach en fournit une nouvelle preuve. On y voit , avec surprise , onze rangs de pierres parallèles sur sept cent soixante toises de long , et quarante-sept de large.

Ces divers rangs sont sans doute l'ouvrage de plus d'un siècle ; mais l'établissement de quelques-uns d'entr'eux se rapproche des temps les plus reculés. Ils furent prolongés et multipliés dans la suite à proportion de la puissance et de la population de Dariorigum. Au reste , ces pierres en indiquoient d'autres qu'on avoit placées dans les intervalles et qui servoient d'autels : elles avertissoient le peuple que c'étoit là le lieu le plus respectable du temple.

397. Les Gaules , après avoir passé sous la domination des Romains , ne tardèrent pas à placer des temples dans leurs villes. Celui de Vénus , dont nous avons parlé , avoit été encore mis en plein air et loin de Dariorigum. Les troupes romaines , qui adoptoient la politique de Jules-César , respectèrent d'abord les anciennes pratiques. Les temples , que les villes reçurent , ne furent plus des bois sacrés : on les circonscrivit par des murailles ; ils imitèrent la forme de ceux que Rome avoit empruntés des arts.

398. A cette époque , les citoyens négligèrent les sanctuaires de leur voisinage , soit à cause de leur simplicité , soit parce que les dieux de Rome prirent le dessus. Le christianisme , que les villes-mères embrassèrent , y dissipa l'idolâtrie romaine et gauloise. Les temples que les arts y avoient élevés furent bientôt détruits , ou servirent au culte du vrai Dieu.

399. Les habitans des cantons qu'on appeloit *pagi* , aussi attachés à leurs superstitions qu'à leur glèbe , furent les derniers à ouvrir les yeux sur l'absurdité de leur prétendue religion. Le terme *paganus* , qu'on n'avoit appliqué d'abord qu'au paysan , fut étendu à tout sectateur du culte des faux dieux. Les quinzième et seizième canons du quatrième concile d'Orléans de l'an 541 , font foi que le paganisme n'étoit pas encore alors aboli dans les Gaules ; ils privent de la communion de l'Eglise ceux qui , après avoir reçu le baptême , retournent à de certaines pratiques de l'idolâtrie , telle qu'étoit celle de manger des viandes immolées aux démons. Le quatorzième canon du concile de Reims de l'an 625 , défend aux chrétiens d'observer les cérémonies des infidèles , de manger avec eux des viandes superstitieuses et d'assister à leurs sacrifices.

Les idolâtres , qui étoient relégués dans les campagnes , y avoient con-

servé les temples primitifs de leurs aïeux. Si les ministres du christianisme avoient ordonné de renverser ces asiles de l'impiété, ils laissoient à la prudence l'exécution de cette loi. Ils n'avoient en cela d'autre dessein que de faciliter aux néophytes les moyens de professer la foi ; s'ils restreignoient les infidèles dans des bornes étroites, c'étoit afin qu'ils ne fussent pas aux foibles une occasion de rechute. Ces pasteurs, aussi éclairés que charitables, étoient bien éloignés d'irriter les païens par des actes de violence : la conversion de l'esprit et du cœur étoit l'objet de leurs travaux ; ils ne cessoient de combattre par l'instruction et par l'exemple.

400. Cependant, on continuoit d'égorger des victimes sur les anciens autels. Leurs têtes étoient attachées aux arbres sacrés et l'on y pendoit les offrandes. Ces arbres n'étoient plus, comme dans les premiers temps, de purs symboles ; par la dédicace qu'on en avoit faite, les dieux y venoient habiter : ils y étoient contenus comme dans un lieu saint ; ces arbres étoient divins et remplis d'une substance divine. Ce langage n'étoit pas seulement celui du peuple grossier des Gaules : il avoit été dans la bouche des philosophes. Porphyre (1), Jamblique (2) et d'autres célèbres païens dans Arnobe (3), ne parlent point autrement sur les simulacres de leurs dieux. D'après cette persuasion absurde qui divinisoit le bois, la pierre et le métal, il n'est pas étonnant qu'on ait rendu aux idoles un culte injurieux au vrai Dieu. Celui dont les Gaulois païens des sixième et septième siècles gratifioient certains arbres de leurs antiques temples, étoit appuyé sur le même principe. Ils les invoquoient comme s'ils eussent pu les entendre, essayer leurs pleurs et les combler de biens. Les autels ou les pierres voisines de ces arbres privilégiés participoient à l'honneur qu'on leur déferoit.

401. Les païens de nos Gaules ne s'assembloient dans leurs temples que durant la nuit. Ce n'étoit pas la crainte des magistrats ni des pasteurs de l'Eglise chrétienne qui les faisoit agir ainsi. Ils tenoient cet usage, comme nous l'avons dit ailleurs, de la plus haute tradition. Les druides, tels que nous les avons représentés, n'avoient plus d'existence légale. En outre, ils avoient abandonné leur état, aussitôt qu'il cessa de leur ouvrir la voie des honneurs. Les sacrifices, les danses, le chant, les mascarades, les divinations, les cérémonies magiques, tout fut livré à la multitude ; les désordres montèrent à leur comble. Aussi les chrétiens ne virent qu'horreur et qu'abomination dans le sabbath ou les fêtes des païens.

(1) Apud Eusebium, *Præp. Evang.*, l. 5, c. 15.

(2) Photij, *Bibliot. cod.* 216.

(3) *Lib. 6, contra gentes*, n. 27.

Les superstitions que l'on remarque encore dans les campagnes, sont des restes de cette source empoisonnée.

402. Ce que Jean de Salisbury, ce savant évêque de Chartres, rapporte (1) d'une certaine Hérodiad qu'on assuroit tenir ses assises et assembler son conseil pendant la nuit, donner des festins, occuper ses ministres à diverses fonctions, est vrai à certains égards. Cette Hérodiad est la lune, ainsi que nous l'avons observé; elle présidoit au sabbath des païens par sa lumière; elle étoit souvent l'objet de leur culte.

Ce qu'on dit de ces femmes, qui, durant la nuit, montoient sur des bêtes et faisoient de grandes courses dans les airs sous les ordres de Diane, autrement Hérodiad ou Bensozia, ne doit s'entendre que de ces processions religieuses qu'elles faisoient sur la terre, à l'imitation du cours de la lune dans la région supérieure.

On assure aussi que les païens, dans leurs assemblées nocturnes, dansoient autour d'un bouc, et qu'ils lui rendoient des hommages. Cette assertion n'est pas si destituée de vraisemblance qu'on se l'imagine. Nous avons vu que les Scandinaves, d'après leur mythologie, faisoient conduire le char du soleil par deux boucs, et que ces animaux étoient chez eux l'emblème de son influence sur la terre. Le même symbole fut accrédité dans nos Gaules. Les Romains l'adoptèrent d'après les Etruriens et les Grecs, qui l'avoient emprunté des Egyptiens. Ceux-ci adoroient Pan ou le soleil sous la figure d'un bouc qu'ils nommoient *Mendés*, terme qui, comme l'a fait voir Jablonsky, dans son *Panthéon égyptien* (2), veut dire *fécond*. « Ce Pan, suivant Macrobe, n'est pas seulement le dieu des fo-
 » rêts, il est le souverain de la substance universelle des êtres; ses cornes
 » et sa grande barbe pendante désignent la nature de la lumière solaire;
 » aussi, poursuit-il, les Arcadiens l'ont regardé comme le soleil; ce qu'ils
 » désignèrent par sa flûte et par son bâton à pied de chèvre. »

403. D'autres pierres que celles des autels des anciens temples furent honorées par les Gaulois. Ce culte ne fut introduit chez eux qu'après l'invention de l'agriculture, et dans ce temps où l'aveugle crédulité se persuada que chaque chose devoit être consacrée à un dieu particulier. Pour rendre florissante la culture des terres, et pour la maintenir dans sa vigueur, il falloit que les champs cessassent d'être tenus en commun. C'étoit une nécessité d'en faire le partage. Chaque famille fut donc propriétaire d'une quantité déterminée de terre. Pour rendre ces possessions sa-

(1) Polycraticon, lib. 2, c. 17.

(2) Lib. 2, c. 7.

créées et inaccessibles à l'esprit d'invasion; on les mit sous la garde du soleil. Il fut le dieu des bornes, comme il étoit déjà le protecteur de l'agriculture. Ce ne fut aussi que dans les champs qu'on exerça cette superstition. Childebert 1^{er} l'avoit en vue, lorsqu'il ordonna que, quiconque ayant été averti qu'il y avoit dans son champ des idoles consacrées aux démons, ne les en auroit pas ôtées, ou auroit empêché les évêques de les briser, fût obligé de donner caution et de comparoître devant lui, afin qu'il vengeât l'injure faite à Dieu (1).

404. Nous ne nous étendrons pas sur le culte qu'on rendoit aux fontaines. Comme on les croyoit animées par un génie, il étoit naturel qu'on leur rendit des honneurs particuliers. Ausone a célébré la fontaine Duge qui coule dans l'un des faubourgs de Bordeaux. Les anciens habitans de cette ville en avoient fait une divinité; le poète lui-même la qualifie tutélaire de ce lieu (2). Les augures de Rome invoquoient, dans leurs prières, les eaux du Tibre et des rivières voisines (3). Néron se faisoit un scrupule de troubler leurs eaux, soit en s'y lavant, soit en s'y baignant (4). On regardoit la plupart des fontaines comme divines (5). Les Romains célé-

(1) Sirmundus, Concil. Gallix, t. 1. Le soleil, qui servoit aux Gaulois de signe pour diriger les opérations du labourage, fut aussi le signe qui sépara les champs les uns des autres. C'étoit là un témoignage toujours subsistant de la propriété et un titre qui en revendiquoit les droits sacrés. Les bornes portoient ordinairement quelques-uns des attributs du soleil ou de Mercure. C'étoient conséquemment des idoles, ainsi que l'assure l'ordonnance de Childebert. Ces pierres étoient bien distinguées de celles dont nous avons parlé ci-dessus, 1^o parce qu'elles n'étoient pas brutes; 2^o parce qu'elles étoient placées dans des lieux cultivés.

Les bornes portoient chez les Grecs le nom d'*hermès*, ce qui veut dire, *interprète*, *signe*. Les Latins, qui placèrent devant le mot *hermès* l'article *t*, en firent leur *therminus*, que nous rendons par *terme*. Hermès fut *thot*, chez les Egyptiens, et *taaut*, chez les Phéniciens. *Tho* ou *thau*, en langue orientale, se rend par *signe*. Les Grecs entendirent *thau*, dans ce sens. Les Gaulois le lui donnèrent aussi. Quintilien, l. 8, Ausone, l. 5, Grégoire de Tours, l. 5 de son histoire, c. 5, déposent qu'ils se servoient de *tav* ou *thau*, pour dési-

gner un *signe*, une *croix*. C'étoit le *t* primitif qui signifioit aussi *accomplissement*, *volonté*. Nos Bretons, qui, aux dixième et onzième siècles, souscrivoient des actes publics par un *t* en forme de croix, y reconnoissoient leur *signe*, le *témoignage de leur volonté*. Les évêques, toujours attachés à l'antiquité, mettaient encore le *t* devant leur signature.

(2) Voici comme Ausone s'exprime, *Carm. 15 de Claris urb.*

Salve, Fons, ignote ortu, sacer, alma, perennis,
Vitree, glauce, profunda, sonore, illimis, opace;
Salve, *urbis genius*, medico potabilis hausta,
Divona, Celtarum lingua, fons addite *Divis*.

Le poète assure ici que *Divona* veut dire, en celtique, *Fontaine qu'on a placée au rang des divinités*. Cette assertion est vraie à la lettre. *Di*, dieu; *von*, fontaine. Le nom de *Duge* signifie la même chose. *Du*, dieu; *ge* ou *e*, eau. On l'appelle encore *Audege*, mot composé d'*au*, grand; de *de*, dieu, et de *ge* ou *e*, eau: eau à laquelle préside un grand dieu.

(3) Cecero, de natura Deorum, c. 20.

(4) Tacitus, Annal. l. 4, c. 22.

(5) Dans les inscriptions de Gruter, on trouve celle-ci: « Fonti divino et genio numinis fontis. »

broient la fête des Fontinales le treize octobre ; ils jetoient des fleurs dans les fontaines et chargeoient les puits de guirlandes. Ils honoroient la mer sous le nom de Neptune (1) et lui donnoient Amphitrite (2) pour femme. Les Tritons (3) et les Néréides (4) composoient leur cour. Les Romains reconnoissoient donc , avec les Gaulois , dans les eaux , une puissance supérieure à la nature humaine.

V.

405. L'usage où étoient quelques chrétiens d'offrir des viandes aux morts le jour de la fête de saint Pierre , ainsi que nous l'avons appris par le vingt-deuxième canon du second concile de Tours de l'an 567 , n'étoit pas fondé sur la manière de penser des anciens Gaulois. Leurs braves , d'après leurs principes, alloient se rendre après leur mort dans le Valhalla (5) , où ils jouissoient du bonheur réservé à leurs exploits. Les lâches et les méchans étoient précipités dans l'enfer , que les Irlandois appeloient Niffleim. Les Romains, dont les Gaulois empruntèrent plusieurs pratiques , leur firent recevoir les Ferales (6) , ou la fête des morts , qui , comme le dit Ovide , commençoit le dix-huit fevrier et duroit onze jours , c'est-à-dire , tout le reste du mois. Tertullien rapporte que , de son temps , les païens offroient des mets à leurs morts, dans la croyance que leurs âmes s'en repaissoient (7).

Ceux-là même de ces chrétiens qui , le matin , avoient osé offrir des viandes aux morts , à l'exemple des païens , ne manquoient pas pour cela d'assister à la fête de saint Pierre , et de remplir à l'église les exercices les plus augustes de la religion. Après le service divin , ils se joignoient à l'assemblée des idolâtres. Là , ils buvoient à leurs parens et à leurs amis vivans et défunts et célébroient ce que les Romains appeloient la fête des parens , et les Grecs , Charisties. Des Eleutheries se faisoient à Platée le seize octobre , à la mémoire de ceux qui étoient morts pour la défense de la patrie ; sur les tombeaux de ces héros , leurs mânes étoient invitées au festin qu'on y préparoit. Le chef de la ville , prenant une coupe pleine de vin , disoit : « Je bois à ceux qui ont désiré la mort pour soutenir la » liberté de la Grèce. »

(1) *Nep* est un mot primitif qui signifie *eau* : *tun* ou *dun* , *au-dessus* : *seigneur de l'eau*.

(2) *Amphi* , *autour* ; *tritè* , *qui coule*. Le mer environne toute la terre. On la personnifia pour en faire l'épouse d'un génie.

(3) Le mot *Triton* signifie *eau*. Il vient de *reô* , *couler*.

(4) Celui de *Néréides* vient de *ner* , *eau*.

(5) *Val* ou *bal* , *grand* ; *halla* , *palais*.

(6) Les *Ferales* tirent leur nom de *fer* , mot primitif qui veut dire : *porter* , *offrir*. Dans ce jour on faisoit des offrandes aux morts.

(7) De *resur. carnis* , *initio*.

On voit sur le portail de la cathédrale de Quimper, entre les deux tours, une statue équestre du roi Grallon. La veille de la fête de sainte Cécile, un homme muni d'une bouteille de vin, d'un verre et d'une serviette blanche, montoit en croupe autrefois sur le cheval de ce prince; là, il versoit un grand coup de vin qu'il présentait à la statue; ensuite, il lui essuyait la bouche et jetoit la coupe au peuple; celui qui s'en emparoit sans être fracassée, avoit droit à une récompense. Cette cérémonie burlesque paroît avoir pris son origine dans cette fête heureusement surannée des morts.

C'étoit une coutume parmi plusieurs chrétiens, sur tout en Afrique, de porter sur les tombeaux de la viande et du vin; on étoit bien éloigné de penser que les morts y prissent part; l'âme spirituelle n'a pas besoin de nourriture corporelle pour subsister. Les repas qu'on faisoit sur les tombeaux étoient conduits par la dévotion; on y invitoit, entr'autres, les pauvres. Sainte Monique, mère de saint Augustin, voulut introduire cet usage à Milan. Mais saint Ambroise ne l'approuva pas, parce qu'il pouvoit être sujet à des abus (1). De là on conçoit quel avoit été le motif qui engagea les envoyés du prince Canao à boire et à manger sur le tombeau de Macliau qu'ils regardoient comme mort. C'étoit en eux un acte de piété, ainsi qu'une conviction qu'il n'étoit plus au nombre des vivans.

VI.

406. On rapporte, dans la vie de saint Pol Aurélien, que, quand cet illustre étranger arriva à l'île de Bat, il y avoit un serpent qui y faisoit d'étranges dégâts. Ce reptile étoit si vorace que, dans un seul jour, il avoit dévoré deux bœufs et deux hommes. Ses écailles étoient si dures qu'elles étoient impénétrables à toute arme offensive. Une troupe de soldats qui avoient osé l'attaquer, ou en avoient été la proie, ou n'avoient trouvé de salut que dans la fuite. Saint Pol, qui met toute sa force dans le Seigneur, va au-devant de cette bête carnassière, lui met son étole au cou, la fait marcher devant lui, la conduit sur le haut d'un rocher, d'où il lui commande de se précipiter dans la mer (2). Le monstre, qui continue d'être docile, s'élance dans l'eau qui l'engloutit pour ne plus reparoitre.

Dans la Cornouaille insulaire, un serpent de la même espèce occupoit une caverne auprès d'une rivière. Saint Sanson II, avant que de se rendre en notre Bretagne, passa dans ce pays Touché des ravages qu'il y faisoit,

(1) S. August. 1, 6, c. 2.

(2) Il y a dans l'île de Bat un trou de forme ovale pratiqué entre deux rochers; ce trou a de diamètre environ huit pieds. La mer, en y

entrant dans son flux, y occasionne un grand bruit par la réflexion de l'air contre les parois de ces rochers. C'est là que le peuple s' imagine que fut précipité ce serpent.

il le cherche jusque dans son antre ; là , il l'investit de sa ceinture de lin , lui enjoint de le suivre sur le haut d'une colline , d'où il le fait périr , en le précipitant en bas.

Un second serpent portoit l'effroi sur les bords de la Seine. Le même évêque , oubliant le danger , ne prend d'avis que de sa charité. Le jeûne et la prière sont ses armes. Rendu auprès du dragon , il lui ordonne , au nom de Jésus-Christ , de s'approcher de lui ; à cette voix puissante , l'animal s'avance , tout tremblant , vers le saint ; le manteau que l'évêque lui jette au cou tient lieu de chaîne. Sanson , en chantant des psaumes , se fait suivre par son captif ; il lui commande de passer la Seine et d'aller se cacher sous une pierre qu'il lui désigne.

Une religieuse , du nombre de celles qui vivoient en retraite dans leurs propres maisons , va trouver saint Men à Angers , pour le prier de chasser un serpent monstrueux qui avoit son repaire sur son héritage. Le pieux abbé traîne le serpent avec son étole , le fait entrer dans la Loire , où il est suffoqué par les eaux.

Une colline voisine de la Seiche servoit de réceptacle à un pareil ennemi du genre humain. Saint Armel en délivra le canton à peu près de la même manière.

Dans la vie de saint Efflam , on lit qu'à son arrivée à Plestin , il vit sortir de la forêt un épouvantable dragon qui se retiroit à reculons dans une caverne dont l'ouverture faisoit face à la grève. Artur , ce prince qui a donné lieu à tant de fables , parce qu'on a trop multiplié ses exploits , cherchoit dans ce moment à le combattre. Ce héros se mesura avec lui durant un jour entier , sans avoir pu le mettre à mort. L'ardeur avec laquelle il avoit combattu , lui avoit causé une soif excessive. Efflam l'éteint , en lui présentant de l'eau d'une source qu'il vient de faire jaillir. Le lendemain , le saint entre lui-même en lice. Le signe de la croix , qui lui sert de bouclier , met le monstre en fuite : il va cacher sa défaite dans la mer et y perdre la vie.

407. Des raisons physiques nous font croire qu'il n'a jamais existé en Cornouaille , ni en Bretagne , ni en Normandie , des serpens de cette espèce. La plus grande partie de l'Europe étoit , dans l'origine , extrêmement froide. Diodore de Sicile , qui vivoit du temps de Jules-César et d'Auguste , rapporte que les fleuves des Gaules glaçoient tous les ans , et que des armées entières y passoient avec leurs chariots et leurs bagages , comme sur des ponts naturels (1). L'état des choses changea peu dans

(1) Lib. 5.

les siècles suivans. Ceux où vivoient les Pol-Aurélien et les Efflam offroient encore la même température de l'air. Les forêts, toujours nombreuses et épaisses, arrêtoient les rayons du soleil : il ne pouvoit les faire pénétrer dans le sol que par des lignes obliques. Les marais et les eaux stagnantes augmentoient encore le froid.

Les serpens, de quelque espèce qu'on les suppose, devoient être, sur tout dans la Cornouaille, en Bretagne et en Normandie, dans un engourdissement total, environ six mois de l'année. Le climat qu'ils habitoient ne leur permit jamais de parvenir à la perfection de leur nature : il ne pouvoit être analogue à leur développement entier. Ces reptiles n'ont donc pu y acquérir assez de force pour chasser les hommes devant eux ou pour les dévorer. Aussi aucun naturaliste ne dépose qu'il y ait eu dans les Gaules des serpens capables, par leur grandeur, de dompter des bœufs et d'effrayer l'humanité. Les ours et d'autres animaux de ce genre, qui s'y étoient fixés, démontrent que le froid y a été bien plus sensible que de nos jours.

408. Cependant, comme les historiens qui nous ont transmis les faits dont nous venons de parler étoient amis du vrai, on ne peut rejeter entièrement leurs témoignages. Leur erreur est d'avoir pris à la lettre ce qui n'est arrivé que dans un sens moral. On n'ignore pas que le serpent a toujours été l'emblème du démon, et que l'ange prévaricateur prit la forme de ce reptile pour surprendre la première des femmes. La figure du dragon infernal se portoit autrefois, sur tout aux processions des Rogations, et dans la solennité de la Pâque; l'intention de l'Eglise étoit de rendre sensible, par cet objet, la victoire du Sauveur sur le démon.

Le serpent de l'île de Bat, qui répandoit au loin la terreur, est la figure des maux que cause l'idolâtrie. Si, durant la vie, elle abaisse l'esprit et le cœur, les suites qu'elle entraîne après la mort sont infiniment plus redoutables. Le signe de la croix écarte ces fléaux; en elle, on trouve le salut et la vie. Pol prêche Jésus-Christ crucifié avec cette force et cette énergie qui ont tant de fois triomphé de l'obstination la plus rebelle. Ce qui restoit d'idolâtres dans l'île sont touchés et convaincus. Bientôt ils s'élèvent jusqu'à la montagne de la maison du Seigneur, dont parle Isaïe (1), c'est-à-dire, jusqu'à l'Eglise chrétienne. Là, ils sont plongés dans les eaux de la régénération, pour y mourir au péché et pour y recevoir une nouvelle vie. Ils déclarent au démon qu'ils ne prendront plus de part à ses œuvres, ni à ses

(1) Cap. 11. † 2.

pompes , ni à ses plaisirs. Leur baptême se fait par immersion , suivant l'ancien usage toujours en vigueur , et dans le sein de la mer , parce qu'on n'a point encore de baptistère. Ainsi le serpent infernal est abimé dans les eaux qui ne montrent plus que des chrétiens. Les soldats que le dragon avoit dévorés en combattant contre lui , sont autant d'athlètes du Fils de Dieu , que les païens , dans des temps plus reculés , avoient immolés à la superstition. La dureté des écailles de cet ennemi du genre humain met au grand jour l'acharnement des idolâtres à conserver leurs anciens rits. La plupart des îles de notre Bretagne ont été fameuses par les exercices du paganisme.

Saint Sanson , après avoir dissipé , dans un certain district de la Cornouaille , par l'un des miracles les plus éclatans , c'est-à-dire , par la résurrection d'un mort , le culte d'une idole , en l'honneur de laquelle on célébroit des jeux , des danses , des festins qui étoient couronnés par la dissolution , est averti par les néophytes que , dans leur voisinage , se trouve le serpent dont nous avons fait mention. Après qu'il l'a mis à mort , il fait bâtir sur le lieu de sa victoire un monastère où il passe quelque temps. Ces circonstances font juger que , dans cette dernière place , étoit renfermé le centre de l'erreur ; que la conversion entière des païens ne pouvoit s'opérer , ni acquérir de la stabilité , que par une longue résidence de saints et de vigilans ouvriers. On est d'autant plus fondé à le croire ainsi , que ce serpent ne disparoit que quand le thaumaturge l'a fait monter sur le haut d'une colline , de même qu'en avoit agi l'apôtre de Léon.

Si la consternation agite les rives de la Seine , c'est que les chrétiens qui l'environnent gémissent de compter des infidèles pour voisins ; ils tremblent pour eux-mêmes , en tremblant pour leurs frères selon la chair ; ils ne seront tranquilles que quand ils les auront pour frères selon l'esprit. Les liens que le temps forme ne sont rien aux yeux de la vraie charité : elle en veut qui , comme elle , soient éternels. La tendresse de ces zélés chrétiens a passé dans l'âme de Sanson. A sa voix , qui a retenti au-dehors , se joint la grâce du Sauveur qui agit au-dedans. Le nom du prince des nations , qui depuis long-temps est leur espérance , triomphe ; déjà les païens de ce canton se réjouissent avec son peuple et le glorifient (1). Les chants d'allégresse accompagnent leur catéchumenat ; leur vainqueur les purifie dans la Seine par les trois immersions du saint baptême. Alors s'évanouit le serpent ; on n'aperçoit plus que la pierre angulaire et fon-

(1) Ad Rom. c. xv , v. 10 , 11 , 12.

damentale dont les prophètes ont parlé , c'est-à-dire , le Rédempteur des hommes , sur lequel ces nouveaux fidèles sont établis comme des pierres vivantes , pour faire partie de son Eglise. Ces sujets , que Sanson vient d'acquérir au ciel , ne seront point abandonnés à leur légèreté naturelle. L'esprit de ce zélé ministre habitera au milieu d'eux , comme il habite au milieu de ses enfans de Cornouaille. Il se sert des bienfaits de Childebert pour établir chez eux une maison religieuse. Il veillera par lui-même , ou par elle , à la conservation de la foi à laquelle ils ont été appelés , et la rendra active par la charité.

Le serpent que saint Men suffoque dans la Loire , et celui que saint Armel étouffe dans la Seiche , ne sont autre chose que le baptême qu'ils y administrent aux infidèles. L'empire de satan est détruit par cet admirable sacrement ; Dieu devient le libérateur du gentil et son vrai roi ; le gentil devient son enfant et son héritier. Le théâtre des travaux de Men fixe sa demeure ; pour assurer le royaume qu'il a fondé , il est l'instituteur d'une sainte et nombreuse communauté. Armel a quitté une cour brillante pour habiter des forêts , pour y chercher la brebis égarée et la conduire à la bergerie.

Le nom d'Artur nous fournit l'idée des travaux de ceux qui avoient commencé le grand ouvrage de la conversion des habitans de Plestin. Il peint les sueurs dont ils avoient arrosé cette terre qui sembloit vouée à une éternelle stérilité. Leur âme , toute brûlante de soif pour le salut de ces victimes de l'erreur , ne peut respirer que par l'espérance d'un changement entier. Dieu , qui a marqué le temps de sa miséricorde comme celui de sa justice , oppose à l'idolâtrie son serviteur Efflam. Elle éprouve à Plestin le même sort qu'à l'île de Bat.

409. Ces réflexions , outre qu'elles nous font connoître ce qu'il faut penser de ces serpens , nous découvrent en partie les moyens dont se sont servis les saints évêques de Bretagne et leurs ministres inférieurs pour y déraciner l'idolâtrie. De tous côtés , leurs yeux étoient levés pour écarter ce qui pouvoit être aux néophytes une occasion de rechute.

1^o Les fontaines , qui avoient passé , dans l'esprit de ceux-ci , pour des divinités , pendant qu'ils étoient les esclaves du paganisme , furent sanctifiées par la religion. Les unes portèrent les noms de quelques saints (1) ;

(1) Ces fontaines ne furent honorées des noms de saints que pour servir de barrière à la superstition. Lorsqu'on s'en approchoit , on devoit y oublier ces dieux imaginaires que l'ignorance y avoit placés. On pouvoit , et il

étoit même avantageux de réclamer alors la puissante intercession des saints , sous la garde desquels on les avoit mises ; mais leurs eaux ne cessoient pas d'être naturelles. Ce qui étoit tel alors , l'est encore de nos jours. C'est , d'a-

sur les autres, on arbora le signe salulaire de la croix, ou l'effigie de ces héros chrétiens qui avoient triomphé des illusions du démon, d'eux-mêmes et du monde. Tout inspira dans ces lieux l'aversion des anciens préjugés, tout y rappeloit à Dieu, à la vraie religion.

Quelquefois une piété industrielle portoit de saints évêques à établir des oratoires auprès de ces eaux où la superstition dominoit avec le plus d'empire. « Il y avoit, dit Grégoire de Tours, au pied d'une montagne du » Gevaudan, un lac nommé Helan (1), où chaque année les païens des » environs se rendoient. Les uns y jetoient, en offrandes, des habits » d'hommes, de lin et de drap, et des toisons entières; les autres, des » fromages, de la cire, des pains et d'autres choses, chacun selon ses » forces et ses facultés. On faisoit conduire à ce lieu des voitures char- » gées de provisions, pour trois jours qu'on y passoit tout entiers à la » bonne chaire et à faire des sacrifices d'animaux. L'évêque de Gabales » (aujourd'hui Mende) se rendit à leur assemblée, les harangua sur l'ab- » surdité de leurs cérémonies, et les supplia de ne pas s'attirer plus long- » temps l'indignation du ciel. Ses efforts furent sans effet, mais il ne se » crut pas vaincu. Il fit bâtir, auprès du lac, une église à l'honneur de » saint Hilaire de Poitiers, et y plaça de ses reliques. Lorsque le renou- » vellement de cette fête fut arrivé, il prêcha de nouveau le peuple. Pre- » nez garde, leur dit-il, mes chers enfans, prenez garde de pécher dans » la présence du Seigneur : il n'y a rien de sacré dans ce lac; ne souillez » point vos âmes par ces vaines observances; bien plus, faites voir que » vous connoissez véritablement Dieu; honorez ses amis; venez avec moi » rendre vos hommages à saint Hilaire, ce prêtre du Seigneur, dont les » reliques reposent ici; il est assez puissant pour être votre médiateur au- » près de Dieu, et pour vous faire éprouver sa miséricorde. Ces cœurs de » pierre prirent enfin l'impression de la cire : ils se changèrent entière- » ment; le lac n'a plus d'attraits pour eux : ils portent à la sainte Eglise » les présens qu'ils lui destinoient (2). »

près ces principes, qu'on doit juger des pratiques qui s'observent, dans notre siècle, à la plupart des fontaines qui portent le nom de quelque saint. La superstition, chassée d'un côté, reparoit souvent par un autre. Le zèle des ministres et la docilité du peuple peuvent seuls en arrêter le cours.

(1) *Hel* ou *cl*, divine; *an*, eau : eau divine.

(2) Gregor. Tur. de Glor. Confess. c. 2. Mende n'a été d'abord remarquable que par

ses eaux. *Men*, eau; *da*, en composition, de, bonne : lieu où il y a de bonnes eaux. Cette ville s'appela auparavant *Mimat*. *Min*, eau; *at*, bonne. *Mimat* devint capitale des *Gabali*, après la destruction d'*Anderitum*, qui étoit sur une hauteur auprès de la Truyere. *And*, au-dessus; *ri*, rivière. Ce n'est plus qu'un bourg qu'on nomme *Javou*. *Jav* ou *av*, au-dessus; *ou*, rivière. Les *Gabali* avoient pris leur nom de la pauvreté de leur sol. *Gabal* ou *abal*, pauvre.

2° Les carrefours , les grands chemins , sur tout ceux qui aboutissoient à plusieurs issues , des arbres particuliers de ces chemins qui avoient été l'objet de la superstition , furent remarquables par les images des saints , ou par l'étendard de la croix qu'on y érigea. Ces monumens de la piété chrétienne y furent respectés comme ils devoient l'être ; ils écartèrent les rits sacrilèges des païens. Saint Jean , à qui son éloquence a fait donner le surnom de Chrysostôme , ou de bouche d'or , avoit osé assurer que , de son temps même , la croix étoit brodée sur la pourpre et sur les diadèmes , gravée sur les portes , burinée sur les vases , peinte dans les livres , ciselée sur le marbre , arborée au milieu des places , honorée des hommes et des femmes ; placée dans tous les lieux , dans les maisons , dans les déserts , sur les montagnes , sur les collines et dans les vallées (1). Par tout on offroit Jésus-Christ crucifié , pour qu'on s'occupât par tout de ce qui lui étoit dû.

3° Quelquefois , pour détourner les fidèles des assemblées païennes , l'Eglise leur proposoit des fêtes chrétiennes. Telle fut l'origine de la fête de saint Pierre aux Liens , le premier août , et celle de sa Chaire , le vingt-deux février. La première fut opposée au culte que les idolâtres rendoient à la mémoire de l'empereur Auguste , à qui ils avoient dressé des autels dès son vivant (2). Dans la délivrance miraculeuse du prince des apôtres , on admiroit les effets ineffables de la Providence divine qui fait échouer , quand il lui plaît , les desseins des méchans , qui veille sur ceux qui espèrent en elle , qui , sensible aux prières de son Eglise , envoie son ange pour former autour du juste un camp impénétrable à la puissance humaine. Dans la Chaire du même saint Pierre (3) , c'est-à-dire , dans son élévation à la dignité de chef des apôtres , et son entrée triomphante dans le ciel , on mettoit sous les yeux des chrétiens les prodiges de toute espèce , par lesquels Jésus-Christ , qui est aujourd'hui , qui étoit hier , et qui est aux siècles des siècles , a fondé son Eglise ; l'enchaînement de cette Eglise avec celle de la synagogue , à qui elle a été substituée ; les oracles qui avoient annoncé son établissement ; l'assistance particulière avec laquelle l'Esprit-Saint la conduit chaque jour du haut des cieux , en la personne de ceux qu'il en a fait les chefs visibles. En remontant jusqu'aux pontifes de la loi , on alloit jusqu'à Aaron et à Moïse ; de là , jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde. Par là , on déclaroit aux chrétiens qu'ils devoient s'attacher à cette Eglise , comme à la colonne et à l'appui de la vérité ;

(1) Tom. 68. Demonst. quòd J. - C. est Deus.

(2) Durandus , lib. 7^o de divinis officiis.

(3) Idem , ibidem.

on leur inculquoit de conserver, par des œuvres saintes, les effets de cette bonté que Dieu avoit eue pour eux, de les appeler à la lumière admirable de sa religion, et qu'après être sortis du milieu des profanes, ils ne pouvoient avoir de liaison avec eux, ni pratiquer leurs cérémonies immondes. Par condescendance, l'Eglise leur permet des agapes en ce jour : ce qui lui fait donner le nom de fête du banquet de saint Pierre (1). Mais, comme l'avoit dit Tertullien, ce festin s'annonçoit par sa qualité : il étoit inspiré par la charité. On n'y souffroit ni bassesse, ni immodestie. On ne se mettoit à table qu'après avoir fait la prière à Dieu ; on mangeoit autant que l'on avoit faim ; on buvoit autant qu'il étoit utile, sans blesser la sobriété. On s'entretenoit comme sachant que Dieu est présent. Le repas finissoit par la prière. On se séparoit, non pour commettre des insolences, mais avec pudeur et modestie (2).

4° On a dû remarquer que les évêques de Bretagne avoient formé, sur tout durant les sixième et septième siècles, une sainte association pour extirper entièrement le paganisme des bourgades et des campagnes où il s'étoit retranché. En vain exposoient-ils à la plupart que le polythéisme étoit enfanté par l'erreur la plus grossière ; que le culte de leurs prétendus dieux offensoit la majesté suprême de celui qui a créé tout ce qui existe ; que leurs idoles ne figuroient que des êtres fantastiques ; que leurs cérémonies religieuses n'avoient point pour principe une autorité légitime ; qu'elles ne respiroient que l'indécence et la corruption des mœurs ; que leurs divinations, leur magie, leur prétendus miracles n'étoient, tout au plus, que des effets de l'illusion des démons ; que, comme les sacrifices des animaux avoient été l'ombre, la figure et le crayon du sacrifice sanglant de Jésus-Christ, ils avoient cessé de plaire à Dieu dès le moment où celui-ci avoit été consommé ; que le salut ne peut et n'a pu venir que de celui qui, depuis si long-temps, a fait l'attente des nations, et qui doit être leur libérateur, parce que Dieu n'a donné aucun autre sous le ciel, au nom duquel les hommes doivent être sauvés. Ces vérités, quelque lumineuses qu'elles fussent, ne touchoient que légèrement des esprits dévoués à la superstition. L'exemple de leurs aïeux les frappoit plus vivement que tout autre considération.

(1) La fête de la Chaire de saint Pierre se trouve dans un exemplaire du martyrologe qu'on attribue à saint Jérôme. Il en est question dans le sermon quinze de *Sanctis*, qu'on donne à saint Augustin. Elle se célébroit à

Tours du temps de saint Perpet. Dans de très-anciens calendriers, elle s'appelle *Natalis cathedræ S. Petri*. Ce ne fut que long-temps après que l'on ajouta le mot *Antiochiæ*.

(2) Tertul. *Apologet. adversus gentes*, c. 39.

Les Sansons , les Malo , les Magloire , les Felix , plusieurs autres saints évêques , un grand nombre de pieux ministres qui travailloient sous leurs ordres , de saintes communautés placées dans différens lieux des campagnes , des solitaires d'une vertu consommée que la sagesse des supérieurs répandoit çà et là , tous attirèrent enfin l'attention publique. Une sainteté douce , charitable , compatissante , toute à tous , est le plus beau et le plus attendrissant des spectacles. Le vice tremble à cet aspect ; ceux qui en sont les esclaves sentent plus que jamais le poids de leurs chaînes. Pour peu qu'ils soient excités quelque temps par les attraits du bon exemple , ils sont prêts à les briser.

Dieu qui avoit inspiré les démarches de ses ministres , parut au milieu d'eux. Pendant qu'ils exposoient avec simplicité les dogmes et la morale du christianisme , il coopéroit avec eux , et confirmoit sa parole par les miracles qui l'accompagnoient. Les païens étoient forcés de reconnoître à ces signes la voix de Dieu. Nous avons vu ci-devant de pareils effets de la toute-puissance du Seigneur. Le Dieu des miséricordes renouveloit souvent ce que saint Melaine avoit opéré de son temps à Venes. Comme il prêchoit un jour dans cette ville , on lui présenta un enfant qui venoit de mourir. Les idolâtres , qui étoient encore en grand nombre , lui dirent qu'ils ne croiroient pas en Jésus-Christ qu'il n'eût rendu la vie à ce mort. L'évêque fit auparavant cette prière : « Seigneur , vrai Fils de » Dieu , qui avez donné le pouvoir à saint Martin , mon frère , de ressus- » citer trois morts , daignez m'exaucer , afin que ce peuple connoisse vo- » tre puissance. » En même temps , il met une croix sur la poitrine du défunt , qui recouvre sur-le-champ la vie et la santé. Les païens reconnoissent alors qu'il n'y a qu'un Dieu ; les prétendues merveilles des démons s'anéantissent devant ce miracle ; leur culte est en horreur ; on ne veut plus encenser que celui qui commande à la nature en maître absolu (1).

Le ciel ne se contentoit pas de faire éclater sa puissance dans ses ministres visibles , pour opérer le grand ouvrage de la conversion des idolâtres. Les saints qui régnoient avec Jésus-Christ rendoient à leurs tombeaux la vue aux aveugles , la parole aux muets , la santé aux malades. Cette foule de témoignages illustroit le christianisme , en démonstroît la divinité aux yeux des personnes les moins instruites ; le polythéisme étoit rendu à sa propre foiblesse et tomboit de lui-même. Saint Anicet , cet illustre évêque de Treves , dans la lettre qu'il écrivit vers l'an 565 , à la reine Clo-

(1) Vita S. Melanii , n. 15 , apud Bolland. sextâ die jan.

dosine, épouse d'Alboin, roi des Lombards, lui rappelle les miracles qui se faisoient aux sépulcres de saint Martin de Tours, de saint Hilaire de Poitiers, de saint Loup de Troye, de saint Germain d'Auxerre, de saint Remi de Reims, de saint Médard de Noyon. Il entroit dans les desseins de Dieu que, dans ce siècle et le suivant, il s'en fit également en Bretagne. Il n'y avoit que leur éclat et leur certitude qui pussent désarmer des païens grossiers et fixer la légèreté et l'inconstance des néophytes. Si quelques légendaires ont confondu des miracles controuvés avec ceux qui sont authentiques, on doit les comparer à ces personnes qui mêlent la fausse monnoie avec celle qui est de bon aloi. Ce n'est que parce que celle-ci est connue, qu'on ose y en joindre d'étrangère : des yeux attentifs savent la distinguer. Il en est ainsi de ceux qui ont grossi la liste des miracles. Une critique judicieuse fait reconnoître ceux qui sont ajoutés.

HUITIÈME SIÈCLE.

Confiſſant tale aliquid hæretici.

Tertull. de præſc. adv. hæc.

1. Hermeland , dont les infirmités augmentoient avec l'âge , envisageoit de près la cité sainte , cette Jérusalem céleste où rien de souillé ne peut entrer , où le Seigneur deviendra lui-même la lumière de ses élus , les remplira de sa splendeur , s'unira intimement à eux et les rendra brillans comme des étoiles pendant l'éternité. Pour ne plus ouvrir les yeux que sur lui-même , il obtint de Childebert III l'agrément d'abdiquer son emploi. Ses moines , qui ne pouvoient ignorer quelle perte ils alloient faire , le pressèrent instamment de continuer à leur donner la loi. Quelque chers qu'ils lui fussent , il persista dans la résolution de vivre seul avec Dieu seul (1).

2. Pour remplir ces vues si dignes d'un chrétien qui se dispose à paroître devant Dieu , qui jugera tous les hommes selon la vérité de sa science qui voit et pénètre tout , de sa sainteté qui hait essentiellement le péché , de sa justice que rien ne peut corrompre , il fit bâtir un petit oratoire à l'orient de sa communauté. Saint Leger , l'un des plus grands évêques de la Gaule , qui , après de longues souffrances , avoit terminé ses jours l'an 678 , par un glorieux martyre , et dont les reliques avoient été transférées l'an 682 , à Saint Maixent , en fut le patron titulaire. Cette chapelle touchoit la cellule du saint reclus. On y avoit pratiqué , selon l'usage , une fenêtre sur l'église de son monastère , afin qu'il pût faire ses offrandes à la messe , entendre la psalmodie , chanter lui-même avec la communauté et répondre à ceux qui lui parleroient. Comme il devoit n'être vu de personne , ni voir qui que ce fût , cette fenêtre étoit garnie de rideaux dehors et dedans.

Quatre des plus fervens religieux du saint abbé partagèrent son nouveau genre de vie. Leurs cellules joignirent la sienne par des fenêtres de communication.

Tel fut le réduit où se confina Hermeland. Là , faisant les fonctions re-

(1) [An 699.] — Omission. a. V.

doutables de l'ange , qui , avec la trompette de Dieu , doit appeler tous les hommes en jugement , il l'emboucha lui-même pour s'exciter à une sainte mort. Plus la nuit de sa vie étoit avancée , plus il se prépara au jour de l'éternité qui ne finira jamais. Il prit les armes de lumière et se revêtit de bonnes œuvres.

3. Le successeur d'Hermeland fut Adalfroy : le saint reclus n'eut aucune part à cette élection. Peut-être appréhendoit-il de gêner les suffrages : sa délicatesse laissa à la Providence divine l'exécution de ses desseins sur la communauté. Le choix se fit par les moines ; le roi l'approuva , s'il n'en fut pas le principal instrument par son comte Agathée , qui continuoit de commander à Nantes en cette qualité.

4. Adalfroy avoit été bon religieux : il fut mauvais abbé. La route qu'il s'ouvrit étoit entièrement opposée à celle de son prédécesseur : la douceur avoit conduit les pas de celui-ci ; l'autre n'eut que de la dureté. Hermeland avoit rempli dans toute son étendue l'idée respectable et tendre que présente le nom d'abbé ; sa supériorité ne s'étoit fait connoître que par le bon exemple et par l'assemblage des vertus religieuses. Adalfroy , qui auparavant n'avoit obéi que par nécessité , ne commanda qu'avec hauteur. Il oublia que , dans quelque rang qu'on soit , on doit toujours être soumis à l'ordre moral , cette source unique du bonheur public et particulier. Sa volonté tint lieu de loi : il fut un tyran. Peu attentif à fournir aux besoins spirituels et temporels de ses frères , il ne s'occupa que du dehors de la maison.

5. Les bâtimens de l'abbaye d'Aindre avoient été formés par les mains de la simplicité et de la modestie. Ils exprimoient les mœurs de celui qui avoit présidé à leur construction. Adalfroy , qui se livre à l'orgueil , veut leur substituer un palais. Aveugle qu'il est , il ne pense pas qu'il n'en devient que plus petit. Déjà néanmoins le nouvel édifice s'élève à grands frais. Hermeland , qui s'étoit relégué dans une pauvre cellule pour se rapprocher davantage d'un Dieu né dans une crèche , ne put apprendre avec indifférence un changement si contraire à l'humilité religieuse. Le contraste de sa conduite auroit dû faire rentrer son successeur en lui-même ; mais l'amour-propre , cet ennemi irréconciliable des règles , est accoutumé à mettre un bandeau devant les yeux de ceux qui le servent.

L'homme de Dieu se vit forcé de recourir aux remontrances. Il parla ainsi à Adalfroy : « D'où vient donc , mon frère , que vous négligez l'avancement spirituel de vos religieux , pour vous abaisser à des occupations » qui vous dégradent ? A quoi vous serviront tous ces travaux , tandis que

» vous mettez à l'écart ce que votre charge a d'essentiel? Ne se trouve-t-il pas assez de bâtimens dans cette maison, pour vous loger, vous et vos frères? Prenez garde à ce que je vais vous dire : contentez-vous des édifices qui subsistent, car je vous proteste que vous n'en ferez pas d'autres. »

6. Les avis et les menaces d'Hermeland ne touchèrent point Adalfroy. Ils ne servirent qu'à déployer la perversité de son cœur et l'opiniâtreté de son esprit. N'osant exercer son despotisme sur le charitable vieillard, il se dédommagea sur ses solitaires. Un jour qu'il faisoit cruellement flageller l'un d'entr'eux, ce reclus s'écria, dans la douleur de cet indigne traitement : « Hélas! Père Hermeland, que n'avez-vous continué de nous gouverner jusqu'à la fin de nos jours? » L'abbé, piqué de cette réflexion judicieuse, mais trop tardive, que les tourmens avoient arrachée, augmenta son martyre et lui dit : « Hermeland ne te donnera point de secours ; c'est en vain que tu l'invoques. » Le patient, délivré de ses bourreaux, court vers la fenêtre de son Père, qui étoit alors en contemplation, il se prosterne contre terre ; au milieu de ses peines, il lui adresse la parole : « Quels crimes avez-vous donc remarqués en nous, pour nous avoir exposés à de pareilles injures? le tyran qui nous opprime nous fait souffrir tant de maux, que la mort nous paroît préférable à une vie de cette nature! » Les trois autres reclus se plaignirent à Hermeland de la barbarie avec laquelle Adalfroy privoit sa maison du nécessaire.

7. Attendri sur le sort des uns et des autres, l'ancien abbé leur dit : « Ce que vous avez à faire dans ce moment, mes frères, c'est de garder le silence sur les maux qui vous accablent ; je vous le recommande avec instance. Armez-vous d'une patience à toute épreuve ; mais sachez qu'avant un mois vos maux seront finis : celui qui en est l'auteur ne sera plus parmi vous. » En effet, trois jours après, le malheureux Adalfroy crut voir en songe Hermeland qui le frappoit de son bâton, pour n'avoir pas écouté ses avis ; bientôt un feu dévorant, qui se répandit dans ses entrailles, le tourmenta jusqu'à lui faire pousser des hurlemens. Après avoir souffert des douleurs les plus aiguës, il alla rendre compte à Dieu de l'abus qu'il avoit fait de son autorité (1).

8. Une trop funeste expérience avoit instruit les religieux d'Aindre. Ils vinrent en corps à la cellule d'Hermeland et lui dirent : « Nous vous supplions, puisque désormais vous ne nous jugez pas dignes de votre présence, de ne pas au moins nous laisser tromper dans notre choix, com-

(1) Adal, chef, fred ou red, fougueux, véhément : chef véhément.

» me nous l'avons déjà fait. Donnez-nous vous-même un abbé qui soit
 » agréable au Seigneur et qui suive vos traces dans le gouvernement de
 » cette maison. » Hermeland se rendit à leurs prières. Celui qu'il leur
 proposa pour les conduire étoit un religieux qu'il avoit formé. La com-
 munité l'agréa volontiers. Le nouvel abbé mit à profit les leçons que son
 ancien maître lui donna sur l'art de gouverner ; ce qui lui mérita le nom
 de Donat ou de grand maître (1). Autant que la mémoire des mauvais chefs
 inspire d'horreur, autant celle des bons attire la bénédiction. Tant est
 grand l'empire que l'amour de l'ordre conserve sur le cœur humain, quel-
 que déchu qu'il soit de sa noblesse primitive !

9. Cependant Agathée, comte de Rennes et de Nantes, étoit mort vers
 l'an 703 ; l'église de Rennes saisit cette circonstance pour se donner libre-
 ment un pasteur. Elle avoit gémi trop long-temps sous l'oppression d'un
 chef mercenaire. Childebert III voulut bien la laisser rentrer dans ses an-
 ciens droits. Son nouveau directeur se nommoit Moderan.

10. Il fut selon le cœur de Dieu. Le territoire qui lui avoit donné le
 jour étoit probablement du diocèse de Rennes. Il y avoit pris naissance vers
 le milieu du siècle précédent. Sa famille étoit distinguée dans le monde (2).
 Ses rares qualités l'avoient fait entrer dans le clergé de Rennes. Elevé au
 sacerdoce, il en avoit exercé les fonctions avec une pureté angélique. Son
 désintéressement et sa charité lui avoient gagné la confiance publique et
 l'avoient rendu précieux à tous les fidèles.

11. Une piété solide l'avoit soutenu dans le rang inférieur, malgré la

(1) *Don, grand ; at, père : grand père ou grand abbé.* Les pères ont été les premiers chefs, soit dans la société religieuse, soit dans l'ordre civil. Les directeurs des religieux ont été assimilés dans le christianisme aux pères naturels, tant parce qu'ils ont engendré spirituellement leurs élèves, que parce qu'ils doivent soutenir leur faiblesse par leur exemple, les aimer comme leurs enfans et avoir sur eux l'autorité de pères, sous l'empire des lois que l'amour de l'ordre a établies. *Hermelandi vita apud Surium, Bollandistas et Mabillonium in Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. tertio, parte primâ.*

(2) *Annales Benedictini, auctore Mabillonio, tom. 2, p. 51.* Ce que nous avons de certain sur la vie de saint Moderan est tiré de Flodoard, au chapitre 20 du premier livre de son histoire de Reims. Le P. Albert le Grand, dans ses *Vies des Saints de Bretagne*, y a ajouté, à

son ordinaire, des particularités qu'il a puisées dans des mémoires obscurs. Par exemple, les comtes de *Tornacis*, dont il fait sortir Moderan, ont été inconnus à toute la Bretagne. M. d'Argentré, dans son *Histoire de Bretagne*, avoit donné la même origine à ce saint évêque. Elle a même été consignée dans une des leçons de son office, qu'avoit approuvé M. Cornulier, évêque de Rennes. On doit s'en tenir à ce qu'a dit Flodoard, savoir, que Moderan étoit noble d'extraction. « *Vir nobili prosapia oriundus.* » Les anecdotes que le même Albert le Grand rapporte de Guillaume, qu'il dit avoir été le prédécesseur immédiat de saint Moderan, ne sont pas fondées dans l'histoire. Elles sont aussi apocryphes que la charte d'Alain le Long, où se trouve le nom de ce Guillaume. On doit être surpris que M. Baillet, d'ailleurs judicieux critique, ait cru l'existence de ce personnage.

force des scandales d'Agathée ; elle lui servit de bouclier dans le poste éminent où la voix du clergé et celle du peuple l'avoient appelé. Il travailla avec activité à réparer les désordres que l'usurpateur avoit introduits dans son diocèse.

12. Amelon avoit remplacé Agathée dans le gouvernement civil de Rennes. C'est tout ce qu'il avoit pu y obtenir. A Nantes, il joignit, ainsi que l'avoit fait son prédécesseur, l'autorité temporelle et la qualité d'évêque. Comme il ne s'embaïrassoit pas d'exercer les fonctions pénibles dont un pasteur est chargé, il négligea de se faire sacrer. Sa cupidité fut satisfaite aussitôt qu'il eut le pouvoir de confondre les biens de l'église de Nantes avec les émolumens de la dignité de comte (1).

13. Il est très-vraisemblable que Gênévé fut le successeur immédiat de saint Turien (2). Comme lui, il pratiqua les vertus qui décorent l'évêque. Si l'histoire n'en a pas conservé le souvenir, son nom nous rappelle du moins que, méprisant tout ce qui ne le portoit pas à Dieu, il se fit gloire d'être son serviteur et pour le temps et pour l'éternité (3). Aussi son église, qui a été témoin de son mérite, l'a-t-elle mis au nombre des saints. Elle en fait la fête de temps immémorial le vingt-neuf de juillet, avec office double à neuf leçons, qu'elle tire du commun des saints évêques (4).

On assure que ses reliques furent transportées au château de Loudun (5).

(1) On lui donne aussi le nom d'*Amnon* ou *Amithon*. Un manuscrit de la bibliothèque de la reine de Suède dit de lui : « *Amelo vocatus, »* sed non episcopus. »

(2) Dans une liste chronologique des évêques de Dol, que le chapitre de cette église fournit autrefois contre celui de Tours, pour appuyer les droits de la métropole de Dol, on lit que saint Gênévé fut le successeur immédiat de saint Budoch. Ce que nous avons rapporté jusqu'à présent de relatif à ce sujet, prouve suffisamment la fausseté de cette assertion. Aussi D. Taillandier, dans son catalogue historique des évêques de Dol, n'a pas fait difficulté de mettre saint Gênévé à la suite de saint Turien.

(3) *Gen, saint ; eu, saint*. Pléonasme qui se rend par *très-saint*.

(4) *Breviarium Dolense*, an. 1519. *Lectio-narium Dolense*, an. 1770.

(5) Voici comment s'exprime la liste que nous venons de citer : « *Cujus (Genevæi) cor- »* pus apud Lugdunum in Pictaviensi episco-

» *patu habetur.* » La translation s'en étoit faite apparemment sur la fin du neuvième siècle, ou au commencement du dixième, temps où les Normands idolâtres ravagèrent la Bretagne. Cette liste chronologique des évêques de Dol a été dressée au moins avant la fin du douzième siècle, où l'affaire de cette métropole fut terminée.

La ville de *Loudun* est située sur une montagne entre les rivières de Dive et de Creuse. *Lou, eau, rivière ; dun, montagne : montagne qui domine sur des rivières*. Le mot *Lugdunum* signifie la même chose. *Lug, eau, rivière*. Loudun s'est aussi appelé *Lausdunum*. *Lau, eau, rivière*. Le nom de la ville de Lion, qu'on a substitué à celui de *Lugdunum*, a la même origine. *Li, rivière : on, qui domine : lieu qui domine sur des rivières*. Lion est au confluent de la Saône et du Rhône, et bâti en partie sur la montagne de Fourvière. *For ou vor, qu'on a prononcé four, au-dessus ; vi ou wi, rivière ; er, habitation : lieu habité qui domine sur l'eau*.

On veut qu'elles s'y conservent encore de nos jours sous le nom de saint Guvenel (1). C'est une erreur : les Loudunois ont oublié jusqu'au nom du saint ; ils ignorent ce qu'est devenu le sacré dépôt de ses ossemens (2).

14. Le golfe qui sépare l'Avranchin et le Côtentin de la Haute-Bretagne n'existoit pas encore. Cette longue chaîne de rochers, qui a retenu le nom de Chosey, à cause de l'immense forêt dont elle faisoit partie, avoit arrêté jusqu'alors les invasions ultérieures de l'Océan. Le lieu que l'on nommoit Cantias ou Quincas, étoit toujours au milieu de la terre ferme. Le monastère de saint Sanson II, et celui de Kamfruth continuoient de subsister ; la plaine de Cancaven, d'où le nom de Cancale est dérivé (3), étoit distinguée par les bois qui la couvroient (4).

(1) D. Taillandier, dans son catalogue des évêques de Dol. Le nom de *Guvenel* vient de *gu*, chef ; de *ven*, saint, et d'*el*, très : très-saint chef. M. d'Argentré (Histoire de Bretagne, liv. 1, p. 94) donne à saint Gévelé le nom de *Guevenent*. *Gue*, saint ; *ven*, saint ; *en*, chef : très-saint chef.

(2) Pour constater si le corps de saint Gévelé existoit encore à Loudun, nous avons écrit à l'un de MM. les curés de cette ville. Sa réponse est ainsi conçue : « Je suis on ne peut plus mortifié de ne pouvoir satisfaire vos vœux et votre zèle charitable pour la postérité. Nous ne connoissons point du tout saint Gévelé, ni sous ce nom, ni sous celui de Guvenel, ni même de saint dont le nom approche de celui sur lequel vous désirez des renseignemens. Notre calendrier n'en dit rien. Dans notre paroisse, non plus que dans celle de Saint Pierre du Marché, où l'on a déposé le trésor du château, ni enfin dans notre chapitre de Sainte Croix, nous n'avons rien qui en fasse mention. J'ai même porté mes recherches jusqu'à la campagne : personne n'a pu m'en rien dire. A Loudun, 9 juillet 1783. » Signé Destraillès, curé de Saint Pierre du Martray.

(3) [Cancale ou Cancalle.] *Can*, belle ; *ea*, forêt ; *le*, rivière : belle forêt où se trouvent des rivières.

(4) [Nennius ou] Ninnius nous donne quelques éclaircissemens sur cette matière. Voici ses termes : « Perrexit (Maximus) cum omnibus militibus Britonum à Britannia, et occidit Gratianum, regem Romanorum, et imperium tenuit

» totius Europæ : noluitque dimittere milites
» qui cum eo perrexerunt à Britannia, neque
» ad uxores suas, neque ad filios, neque ad
» possessiones suas ; sed dedit illis multas regiones à stagno, quod est super verticem
» montis Jovis usque ad civitatem quæ vocatur
» Cantguic, et usque ad cumulum occidentalem, id est, Cruc ochidient : hi sunt Britones Armorici, et nunquam reversi sunt
» ad proprium solum usque in hodiernum diem. » (Apud Usserium, Britan. Eccles. Antiq. p. 107.)

Pitsens, *de rebus Anglicis*, p. 106 ; Balée, Vossius, *de Historicis latinis*, font vivre Ninnius au commencement du septième siècle. Il eut successivement pour maître Elvodus-Probus, célèbre abbé de Bencor, et le prêtre Beulan. C'est sous eux qu'il puisa le goût pour les antiquités de sa nation. Son livre sur l'origine des Bretons a été commenté par Samuel Beulan. Gildas, surnommé le Cambrien, qui écrivoit au neuvième siècle, a interpolé son ouvrage. Les critiques les plus judicieux, tels que Cambden, Usserius et du Chesne, ont eu autant d'égard pour Ninnius, qu'ils ont témoigné d'indifférence pour son scoliaste et sur tout pour son interpolateur. Lorsqu'ils ont recouru à son autorité, ils ne manquent pas de le distinguer de ces deux auteurs. La réputation dont il jouit lui valut le nom de *Ninnius*, ou de *Grand*. *Nen* ou *nin*, grand.

Le *Mons Jovis* de Ninnius indique ce qu'on appelle de nos jours le Mont-Saint-Michel. La remarque que nous avons faite à ce sujet, p. 86 (*), de notre premier volume, à la note (e),

(*) Voyez ci-dessus, Introduction, n. 95, p. 41, note 6. a. V.

L'an 706, un évêque d'Avranches, à qui ses rares qualités firent donner le nom d'Aubert (1), et que ses vertus ont placé au rang des bienheureux, fut honoré d'une apparition de saint Michel. Cet archange, qui se glorifie de protéger l'Eglise contre les assauts du démon, et qui viendra à la fin du monde pour la défendre contre les persécutions de l'Antechrist (2), lui enjoignit d'élever un temple à Dieu sous son invocation. Le lieu qu'il lui désigna étoit un rocher isolé qui avoit beaucoup plus de

doit écarter tout doute sur cette identité. L'étrangé que Ninnius place au-delà de cette montagne étoit formé par des marais qui se trouvoient entre ce rocher et ceux de Chosey.

Dans une constitution que Louis le Débonnaire donna l'an 817, on apprend qu'il y avoit encore des eaux stagnantes dans le voisinage du Mont-Saint-Michel. Cette place y est appelée *monasterium S. Michaelis marisci primi*. Ce premier marais en annonce un second, qui étoit plus près des rochers de Chosey ; ce qui suppose que, cent ans après Ninnius, c'est-à-dire, au commencement du huitième siècle, la mer n'avoit pas encore franchi les barrières que ces rochers lui opposoient. Tout le terrain qui en de çà leur étoit parallèle, devoit être renfermé dans le continent.

Il n'est pas hors de propos de fixer la position de la ville que Ninnius appelle *Cantguic*. M. l'abbé Gallet, dans ses savans mémoires sur l'origine des Bretons armoriques, qu'on trouve à la fin du premier volume de l'Histoire de Bretagne, par D. Morice, croit qu'elle est la même que Nantes, qui, dit-il, étoit appelée *Condivine* par les anciens. Ce jugement est éloigné du vrai. En effet, le seul auteur ancien qui nous ait fait connoître le nom de la ville de Nantes, est Ptolémée. Il la nomme *Condivicnum*. Dans la Notice des provinces et des cités de la Gaule, sa dénomination avoit changé. Ainsi que la plupart des autres villes, elle avoit pris le nom de son peuple, ou de *cité des Namnetes* (*civitas Namnetum*). Dans la Notice de l'Empire, on l'appelle *Manatias* (*). *Man*, eau, rivière ; *at*, auprès ; *ti*, habitation ; *as*, principale : chef-lieu auprès de l'eau. Grégoire de Tours, Fortunat, Frédégaire, etc., ne connoissent *Condivicnum* ou *Manatias* que par le terme *Namnetæ*, d'où l'on a fait *Nantes*, et par ceux d'*urbs Namnetica* ou *Namnetica civitas*. Supposons néanmoins que la ville de Nantes se soit autrefois appelée *Condivine*.

Pour que M. l'abbé Gallet puisse tirer quelque avantage de cet aveu, il faut que le terme *Condivine* rende à peu près le même sens que celui de *Cantguic*. Faisons donc l'analyse de l'un et de l'autre. L'origine du mot *Condivine* se tire de *conk*, angle ; de *di*, rivière, et de *vin* ou *bin*, deux : lieu où deux rivières forment un angle. Ce qui convient parfaitement à la position de Nantes. En sera-t-il ainsi de *Cantguic* ? *Cant* ou *can*, blanc ; *guic*, cité, demeure : cité du peuple blanc. Cet attribut a caractérisé les Vennetois. *Ven*, blanc, beau. *Cantguic* représente donc ce que la Notice des provinces et des cités de la Gaule appelle *civitas Venetum*.

M. l'abbé Gallet est mieux fondé à penser que le *Cumulus occidentalis* de Ninnius est la pointe de Saint-Mathieu, autrement Saint-Mahé, qui a été connue autrefois de Ptolémée sous le nom de *Gobæum promontorium*. On ne peut douter que le mot *cumulus* ne doive se rendre ici par montagne, élévation. Ce sens est déterminé par le mot *cruc* de Ninnius, qu'il fait répondre à *cumulus* et qui veut dire montagne. Ce qu'on peut assurer de la pointe de Saint-Mathieu, c'est que l'épithète *occidentalis* la distingue de toute autre ; il n'y a point en Bretagne d'élévation plus occidentale. Qu'on nous permette d'observer ici qu'au-dessous de la pointe de Saint-Mahé il a existé un terrain considérable qui s'avançoit vers l'île d'Ouessant et le passage de l'Iroise, dont la mer s'étoit emparée. *Och*, grande ; *i*, eau ; *dien*, désastre, ruine entière : lieu entièrement détruit par la grande eau ou par la mer. Nous ajouterons seulement que les troupes bretonnes établies par Maxime le long des côtes, en faisoient la garde ; elles ne pouvoient pas avoir d'autre destination.

(1) *Av* ou *al*, grand ; *ber*, chef : grand chef.

(2) Dan. 12. § 1.

(*) Ou *Mannatias* Voy. ci dessus, Introduction, n° 21-22, p. 6. a. V.

trois cents pieds de hauteur; il étoit escarpé presque de tous côtés; dans l'enfoncement d'une vaste plaine, qui étoit dominée à droite et à gauche, par les côtes de Bretagne et par celles de Normandie, il formoit un angle obtus. Ce rocher se nommoit *Tumb* ou *Tumba*, à cause de son élévation (1). Un collège de femmes druides, dont nous avons fait mention ailleurs, l'avoit rendu célèbre, du temps du paganisme.

15. Le judicieux évêque qui vouloit discerner les esprits, ne se rendit pas au premier ordre. Il en reçut un second l'année suivante, qui ne le détermina pas encore entièrement.

16. Un troisième commandement qui lui fut intimé l'an 708, fit sur lui les plus fortes impressions. Il se convainquit que le ciel étoit le principe de ces événemens extraordinaires.

17. La piété l'engagea à faire part de ces apparitions à son clergé et à son peuple. En effet, s'il est avantageux de renfermer dans un profond secret les desseins des princes de la terre, c'est que les oppositions qu'on pourroit y mettre en rendroit le succès incertain. Mais il n'en est pas ainsi des œuvres de Dieu ni de ses conseils : ils s'exécutent infailliblement, parce que rien ne peut lui résister, et que les moyens suivent toujours sa volonté. Aussi a-t-il dit que tout ce qu'il a voulu, il l'a fait et dans le ciel et sur la terre. Appuyé sur ces principes, Aubert jugea qu'il étoit de son zèle et de sa gratitude de publier les effets de la bonté de Dieu, et de faire éclater les merveilles de sa grâce, afin qu'il fût glorifié dans le prince de ses anges, comme celui dans qui réside la plénitude de la puissance et de l'empire.

Tous, au récit du saint évêque, reconnurent la voix de Dieu. Pour remplir les ordres de sa bienfaisance, le pasteur, à leur tête, se rend sur le haut de la montagne, et y prend les dimensions d'un oratoire. La cime de ce rocher, qui se terminoit en pointe, fut aplanie. On ne tarda pas à jeter les fondemens de l'édifice. La simplicité présida à cet ouvrage. On n'y remarquoit ni hardiesse dans l'élévation, ni magnificence dans les ornemens. A peine le vaisseau pouvoit-il contenir cent personnes dans son enceinte (2).

(1) Voyez l'origine de ce mot, au 1. vol. de cette histoire, p. 87. (Ci-dessus, Introduction, n 95, p. 42. a. V.)

(2) Celui qui a travaillé le premier à l'histoire de l'apparition de saint Michel à saint Au-

bert, ne s'est pas fait connoître par son nom. D. Mabillon a inséré son ouvrage dans la première partie du troisième siècle, des Actes des saints Bénédictins, p. 85 et suivantes; il l'a revue sur deux manuscrits, l'un de M. du Chesne, et l'autre de l'abbaye de Saint Ger-

18. Cependant, comme on ne consacroit point d'église sans reliques

main des Prés, de l'an 1060. Ce que dit l'Anonyme dans sa préface, « notum fieri se voluit » (S. Michael) mortalibus, ætatis nostræ temporibus », insinue qu'il écrivoit sur la fin du huitième siècle. Mais ce texte ne doit pas être pris à la lettre. En effet, cet auteur vivoit dans un temps où des clercs faisoient le service de l'église du Mont-Saint-Michel. Dès la fondation de cette église, des moines y avoient été placés, quoique l'Anonyme ait avancé le contraire. Suivant la constitution de Louis le Débonnaire, de l'an 817, dont nous avons déjà parlé (*), ces religieux y existoient. Dans le temps que l'Anonyme écrivoit, le Mont-Saint-Michel étoit environné de la mer deux fois par jour. Ce ne fut qu'après l'époque de l'an 817 que des clercs furent substitués aux religieux; ils y restèrent jusqu'en 966. L'Anonyme n'a pu vivre que fort long-temps après que ces clercs eurent succédé aux premiers moines, et même dans un temps où l'époque de leur introduction commençoit à devenir obscure. Ce qui renvoie la confection de l'histoire de cet auteur vers le milieu du dixième siècle.

Ce qui mérite le plus d'attention dans l'écrit de l'historien, est 1° que, selon lui, saint Michel annonça à saint Aubert que son oratoire devoit être bâti sur le Mont-Tumba, dans le lieu où il trouveroit un taureau attaché; 2° que l'étendue de cet oratoire seroit marquée par l'espace de terrain qu'on apercevrait avoir été foulé par ce taureau; 3° que les ouvriers de saint Aubert ne pouvant parvenir à enlever deux roches qui dominoient sur le Tumba, un nommé Bain fut averti par l'archange de remplir ce projet: ce qu'il exécuta facilement par le secours de l'esprit bienheureux; 4° que la place qui devoit servir à l'intérieur de l'oratoire fut couverte de rosée, et que l'endroit où les fondemens devoient être jetés se trouva sec.

Un écrivain qui, deux siècles au moins après les faits, veut en transmettre la mémoire à la postérité, ne peut mieux faire que de citer ses garans, sur tout quand il s'agit de miracles. L'Anonyme a manqué à cet égard au public éclairé qui aime à asseoir ses jugemens sur la certitude; mais on aura pour lui quelque indulgence, si l'on considère dans quel siècle il tenoit la plume.

Il est vrai qu'on ne peut douter de la réalité de l'apparition de saint Michel à saint Aubert. La plupart des églises de Normandie et de Bretagne ont cru ce fait dès son origine: elles l'ont consacré par une fête solennelle en l'honneur du saint archange; chaque année, elles en ont renouvelé la croyance. Mais les circonstances particulières dont l'Anonyme a revêtu cette apparition sont-elles également certaines? C'est ce qu'on ne peut garantir. Le P. Longueval, au quatrième volume de l'histoire de l'Eglise gallicane, se contente de parler de l'apparition de saint Michel à saint Aubert. Pour le reste, il le passe sous silence. On doit convenir que ces faits sont copiés, pour la plupart, sur ceux qui regardent l'apparition du même saint ange au Mont-Gargan. D'où l'on peut inférer que l'historien a confondu les événemens de cette double apparition. Baronius a traité d'apocryphes plusieurs circonstances de celle qui s'étoit faite au Mont-Gargan. D'ailleurs, on ne voit pas pourquoi saint Michel intervient avec tant de scrupule dans tout ce qui concerne l'oratoire qu'on doit lui construire. Ce qu'on raconte de ce Bain est contredit par un manuscrit des archives du Mont-Saint-Michel. Il y est rapporté que saint Michel commanda à l'évêque de faire venir un enfant au berceau, qui étoit fils du nommé Bain, et de lui appliquer le pied sur la cime du rocher. On ajoute que, par ce moyen, cette masse énorme fut à l'instant précipitée du haut en bas.

Nous seroit-il permis de mettre au jour ce que nous pensons sur ce qui a donné lieu à la supposition de ce miracle? Nous croyons que l'original sur lequel on a travaillé dans des temps postérieurs, contenoit à peu près ce qui suit: « Complanatum spatium disjectis tandem » à Bain duabus rupibus quas nulla manus » dimovere valuerat. » Le mot *Bain* est celtique. Dans le sens naturel, il signifie *sommet de montagne*; au figuré, il veut dire, *chef, homme puissant*, etc. C'est dans ce dernier sens que nous donnons aux cardinaux de l'Eglise romaine le titre d'*éminence*. Si un étranger prenoit ce terme dans sa force naturelle, il tomberoit dans une erreur grossière. Le texte, tel que nous l'avons rendu, signifioit donc ceci: « Lorsque l'on eut détaché du som-

(*) Suprà n° 14 du présent ch., p. 229, note 4.

du saint (1) sous le nom duquel on avoit dessein de la dédier, Aubert, dans la vue de s'en procurer du saint archange, ne balança pas de députer au Mont-Gargau (2). Le culte de cet esprit céleste y avoit pénétré de-

» met de la montagne les deux roches saillantes qu'on avoit tenté en vain d'enlever à » force de bras, la place fut bientôt aplanie. » Le terme *bain*, qu'on n'avoit employé d'abord que pour désigner le sommet de la montagne qu'on appeloit *Tumba*, fut dans la suite pris pour un homme. Dès lors le renversement des deux pierres fut attribué à un miracle. L'Anonyme en fit honneur au prétendu Bain. D'autres, qui voulurent donner plus d'éclat à cette merveille, l'attribuèrent à l'enfant nouveau né de Bain. Les savans n'ignorent pas dans combien d'erreurs sont tombées les générations, pour avoir ignoré la valeur des termes que leurs pères avoient employés.

Au reste, l'Anonyme ne parle point, ainsi que le font les manuscrits du Mont-Saint-Michel, que cet esprit bienheureux ait touché saint Aubert à la tête, ni qu'il lui ait fait une ouverture d'un doigt dans le crâne, en signe de la vérité de sa troisième apparition.

(1) On peut consulter à ce sujet saint Ambroise, dans sa lettre 22^e à Marcelline; saint Paulin, lettre 32, à Sévère; Grégoire de Tours, livre 3 des Miracles de saint Martin, chapitres 8, 35 et 51; livre 4, chap. 8; livre 1 de la Gloire des martyrs, ch. 30, 32, 41, 51; liv. 2, c. 34, 40; livre de la Gloire des confesseurs, ch. 2, 20, 99; livre de la Vie des Pères, ch. 8, 15; livre 10 de son Histoire, ch. 31. Grégoire le Grand, livre 1 de ses Dialogues, c. 10.

(2) Le Mont-Gargan tire son nom de *gar*, *chêne*, et de *gan* ou *can*, *montagne*. Ce qui veut dire : *montagne couverte de chênes*. Ovide connoissoit bien ce lieu, lorsqu'il a dit : « Aquilonibus querceta Gargani laborant. » On le nomme maintenant le *Mont-Saint-Ange*, ou *Monte di Sant-Angelo*.

On y découvre encore les restes d'un temple qui avoit été dédié au dieu Pilumnus. On le faisoit roi du Mont-Gargan et du reste de cette partie de la Pouille que l'on appela Daunie. On lui donnoit pour frère Picumnus. Leur père étoit Jupiter. Pilumnus eut pour femme Danaé, fille d'Acrisius, roi d'Argos; elle avoit été enfermée fort jeune dans une tour d'airain, par son père, d'après l'oracle qui lui avoit

prédit que son petit-fils le feroit périr. Cependant, Jupiter, qui avoit une inclination décidée pour cette princesse, se changea en pluie d'or, pénétra dans la tour et rendit Danaé mère de Persée. Acrisius, instruit de la grossesse de sa fille, la fit exposer sur la mer dans une barque; mais elle arriva heureusement dans la Pouille. C'est dans cette circonstance que Pilumnus devint le mari de Danaé. Persée, fils de Danaé, étant devenu grand, mit à mort Acrisius.

Tous ces personnages n'avoient été, dans leur principe, que des êtres allégoriques. Acrisius est le soleil. Son nom vient de *chrysa*, *blond*, épithète que l'on a donnée constamment au soleil... Acrisius avoit pour frère Pretus, au royaume duquel il succéda. Ce Pretus est le soleil des premiers six mois de l'année. Son nom est formé de *præ*, qui *marche devant*. Acrisius étoit donc le soleil du reste de l'année. Il étoit dans l'ordre qu'on le fit roi d'Argos; la raison en est simple, c'est que le terme *argos* signifie *brillant*, *lumineux*.

Danaé est la lune. (Dan se rend par *belle*.) Tous les peuples ont conspiré à lui accorder ce nom. La lune, ou Danaé, est enfermée dans une tour: c'est pour figurer le cercle que cette planète décrit chaque année. Cette tour est d'airain, pour marquer que les étoiles qui environnent la lune ont l'éclat de ce métal. La lune est confiée à la mer, parce que l'atmosphère dans laquelle elle fait sa course est comparée à cet élément liquide qui se prête au mouvement des êtres qui y sont en action. La pluie d'or dans laquelle Jupiter, le Jov des Celtes, le Jehov des Juifs, le Jove des Romains, ou l'Etre-Suprême, celui qui est toujours nouveau et toujours ancien, a voulu se changer, désigne le soleil à qui le Créateur a fait part de sa lumière. Le soleil l'a communiquée à son tour à la lune; par cette réaction, il en est réputé le père. Sans cette lumière réfléchie, les hommes ne connoitroient pas ce globe. Le soleil a passé chez la plupart des peuples pour l'amant ou le mari de la lune, à cause des rapports qu'ils ont l'un avec l'autre.

Danaé, par l'influence du soleil, devient

puis long-temps. Les Grecs et les orientaux en avoient donné l'exemple à l'Eglise d'occident.

19. Les envoyés du saint évêque s'acquittèrent avec fidélité de leur commission. Ils obtinrent de l'abbé du Mont-Gargan une portion du tapis qui couvroit l'autel de l'église du saint archange (1).

mère de Persée. Le terme *pers* répond à celui de *cavalier*, dans les langues orientales. Le mot *pers* s'est quelquefois prononcé *phers* et *fars*, d'où les Hébreux ont dit *phars*, et les Arabes *faras*; les Celtes en ont fait *march*, qui se rend par *cheval*. Persée est donc le temps qui disparoit avec la rapidité d'un cheval le plus agile, ou d'un cavalier qui court à toutes brides. Il donne la mort à son père Acrisius, parce que le temps met fin à chaque année que le soleil a réglée. Le soleil, ou l'année précédente, est regardé comme mort, puisque l'on ne voit plus de traces du passé.

Si Danaë passe pour s'être réfugiée dans la Pouille, c'est pour faire voir que, dans ce pays, on s'est appliqué particulièrement à étudier le cours de la lune; que le labourage a été réglé sur ses révolutions, et que c'est en partie par ce moyen que la terre y a fructifié au centuple. Le cultivateur attribuoit donc en quelque manière le fruit de ses travaux aux observations que cette planète lui avoit donné lieu de faire. Suivant le génie du temps, le laboureur étoit le mari de la lune.

L'almanach du cultivateur est une opération d'un esprit attentif et dont les vues sont supérieures. Le cultivateur sera donc sous ce rapport le fils de Jupiter ou de l'Etre-Suprême, de qui découle tout don parfait.

Comme il ne suffit pas que le cultivateur soit parvenu à connoître le temps des semailles pour atteindre à son but, on doit lui donner un frère, ou quelqu'un de sa famille, pour ouvrir le sein de la terre. Celui-ci s'appellera Picumnus. *Pic*, *houe*, *hoyau*; *um*, qui signifie : *homme dont la destination est de manier le hoyau pour cultiver la terre*.

Le cultivateur, après avoir fait sa récolte, s'occupera sur tout à convertir ses grains en farine, pour en faire du pain, etc. Il portera donc le nom de Pilumnus. *Pil*, *pilon*, instrument propre à broyer le grain, et l'un des premiers qu'on ait inventés à cet effet.

Dès lors le cultivateur dominera sur la

Pouille. Elle n'est autre chose que l'abondance. *Pul*, *abondance*; *epulæ*, en latin, *festin*; *opulentus*, *très-riche*; *pullulo*, *produire beaucoup*... On donnera encore à la Pouille le nom de *Daunie*, parce que, par la culture, elle est devenue une terre fertile. *Don* ou *on*, *excellente*, *fertile*. Le règne du laboureur sera sans inquiétude; il n'aura pas besoin d'aller chercher ailleurs à se satisfaire. Par cette explication mythologique et par celles que nous avons eu occasion de donner, on remarque que, si presque tous les peuples sont tombés dans le polythéisme, ce n'a été qu'après avoir reconnu d'abord l'Etre-Suprême et l'avoir servi long-temps. La cause de leurs égaremens sur l'unité de Dieu a par tout été la même.

(1) C'étoit autrefois un usage de couvrir les autels des saints et leurs sépulcres de tapis ou d'étoffes précieuses. Cette pratique n'avoit pas seulement pour fin la conservation de ces objets sacrés, elle étoit inspirée par un profond respect. Ces tapis portoient le nom de *pallia*, de *pallæ* ou de *palliola*. Ces mots, qui sont dérivés de *pal*, désignent en général tout ce qui couvre quelque autre chose. Les fidèles qui se rendoient par dévotion aux chapelles des saints, ou à leurs tombeaux, s'empressoient de baiser ces tapis avec piété; lorsqu'ils ressentoient quelques infirmités, ils les appliquoient avec confiance sur la partie de leur corps qui étoit malade. Si on leur permettoit d'en détacher quelque portion, ils la regardoient comme une précieuse relique. On en trouve la preuve dans Grégoire de Tours et dans plusieurs écrivains de son temps. On n'ignore pas quelle vénération on portoit à ces linges qu'on faisoit toucher aux sépulcres des apôtres. Les souverains pontifes avoient la charité d'en envoyer dans tout l'univers chrétien. Les Léon et Grégoire, ces deux papes à qui leur mérite fit donner le surnom de *Grand*, mirent au jour les miracles qui s'opéroient par le moyen de ces linges. A l'invention des Quarante Martyrs à Constantinople, on avoit trou-

20. Pendant leur route, plusieurs miracles s'opérèrent à l'occasion de cette relique. Dieu qui vouloit rendre sensible l'intercession de son glorieux ministre, renouvela quelques-unes de ces merveilles qu'il avoit déployées à la présence de tant d'autres instrumens sacrés que la foi chrétienne ennoblissoit.

L'évêque, pour témoigner la vénération qui étoit due au présent qu'on lui faisoit, alla au-devant de ses députés; ils furent reçus au milieu des acclamations du peuple; lorsque le saint pasteur se saisit de la relique, les cantiques spirituels se firent entendre au loin; on continua les hymnes sacrées jusqu'au moment où elle fut déposée dans l'oratoire de saint Michel (1).

Les députés qui, avant leur départ, n'avoient vu dans ce lieu que des ronces et des épines, furent frappés du changement qu'il avoit subi. Ils se crurent transportés dans un nouveau monde (2). L'oratoire et les cel-

vé à leur cercueil une petite ouverture pratiquée pour faire toucher les linges à leurs cendres; Balderic, archevêque de Dol, a écrit que, pour la même fin, une semblable ouverture avoit été faite au tombeau de l'un des saints Sanson. Le voile du tombeau de saint Remi, porté l'an 551 en procession par toute la ville de Reims, l'avoit préservée d'une peste qu'on nommoit inguinare, parce qu'elle se déclaroit à l'aîne. La relique que les messagers de saint Aubert apportèrent du Mont-Gargan, à celui de Tumbé, n'étoit autre chose qu'une portion du tapis qui avoit couvert, au Mont-Gargan, l'autel de saint Michel; « *pars rubei pallioli* », comme le dit l'Anonyme que nous avons cité. Saint Benoît, cet illustre instituteur de la vie monastique en occident, et qui étoit si versé dans les voies de la science divine, avoit cru faire un grand présent à son disciple saint Maur, lorsqu'il lui envoya un linge rouge qui avoit servi à l'autel de saint Michel; « *pallium rubeum S. Michaelis Archangeli* ». Grégoire de Tours rapporte, au livre 2, c. 34, de la Gloire des martyrs, que, lorsqu'il dédia l'église de Saint-Julien de Tours, il n'avoit mis dans l'autel que des franges du tapis qui couvroit le sépulcre de ce saint. Ce métropolitain n'employa que des reliques de cette nature dans la consécration de plusieurs autres autels d'églises. Il y a lieu de penser que les reliques des saints apôtres, Pierre et Paul, de saints Laurent et Pancrace, martyrs,

que le pape saint Grégoire (lettre 50, liv. 5) avoit envoyées à Pallade, évêque de Saintes, pour la dédicace des quatre autels, ne consistoient que dans des langes de cette espèce.

(1) [An 709.] — Omission. a. V.

(2) L'Anonyme parle ainsi du changement qui étoit arrivé au Mont de Tumbé, durant le voyage des députés: « *Summi interea nuntii repedantes, post multa itineris spatia, ad locum quò digressi fuerant, ipso die quo fabrica completa est in monte jam dicto (Tumbé) videlicet, in occiduis partibus, quas novum ingressi sunt orbem, quem primum veprium densitate reliquerant plenum.* » On a conclu de là que, pendant l'absence des envoyés; la mer, ayant franchi ses bornes, s'étoit emparée de tout le terrain qui environnoit le Mont de Tumbé. C'est ce qui est consigné dans les manuscrits de ce monastère. M. Trigan, dans son Histoire ecclésiastique de Normandie, a adopté ce sentiment. « Ce fut, » dit-il, t. 2, p. 47, pendant le voyage de ces députés, que la mer inonda la forêt qui s'étendoit du mont à la terre ferme, de manière qu'à leur retour le lieu leur parut méconnoissable. »

Il est néanmoins évident, par le texte qui vient d'être cité, que la cause de la surprise des députés est uniquement occasionnée par le changement qui étoit survenu, pendant leur voyage, à la surface de la montagne. Aussi est-il constaté par l'Anonyme même que la

lules de ceux qui alloient le desservir avoient été bâtis durant leur absence.

mer n'a envahi que par partie, et dans la succession des temps, la forêt au milieu de laquelle étoit le Mont-Tumba. « Quia, dit-il, » hic locus, Dei nutu, futuro parabatur miraculo, sanctique sui archangeli venerationi, » mare quod longè distabat, paulatim assurgens, omnem sylvæ magnitudinem suâ virtute complanavit, et in arenæ formam cuncta subegit, præbens iter populo terræ ut » enarrentur mirabilia Dei. » En outre, la constitution de Louis le Débonnaire nous a instruits que, l'an 817, il y avoit encore un marais entre la mer et le Mont-Tumba, ou de Saint-Michel.

Mais dans quel temps cette montagne a-t-elle cessé d'être attachée à la terre ferme? Un moine françois, nommé Bernard, ayant formé le dessein de faire un pèlerinage à Jérusalem, alla d'abord à Rome avec deux autres religieux qu'il s'étoit associés sur la route, et y reçut la bénédiction du pape Nicolas I. De Rome, ils se rendirent au Mont-Gargan, passèrent à Bari, d'où ils allèrent s'embarquer à Tarente pour Alexandrie. De Babylone, d'Egypte et de Damiette, ils arrivèrent à Jérusalem; après avoir rempli ce qu'ils devoient à leur dévotion, ils se remirent en mer et revinrent à Rome, où ils séjournèrent quelque temps. Bernard rentra ensuite en France, et termina ses courses par le pèlerinage au Mont-Saint-Michel. Voici les termes dont il se sert touchant l'état de ce sanctuaire. « Visendi (causâ) loca sanctorum, » duobus memet sociavi fratribus... Indè venerunt ad sanctum Michaellem ad duas » Tumbas, qui locus est situs in monte qui » porrigitur in mare per duas leucas. In summitate hujus montis est ecclesia in honore » sancti Michaelis, et in circuitu illius montis » redundat mare quotidie duabus vicibus; id » est, manè et vesperè, et non possunt homines adire montem, donec mare recesserit. » In festivitate autem S. Michaelis non conjungitur mare in redundando in circuitu illius montis, sed statim instar murorum à dextris et à sinistris. Et in ipsa die solemni possunt omnes, quicumque ad orationem venerint, omnibus horis adire montem: quod tamen aliis diebus non possunt. » (Mabillo-

nus in Actis Sanctorum Ord. S. Benedicti, sæc. tertio, parte secundâ, p. 526.) Comme Nicolas I monta sur la chaire de saint Pierre le 24 avril 858, et qu'il mourut le 13 novembre 867, on peut placer le pèlerinage de Bernard au Mont-Saint-Michel au plus tard vers cette dernière époque. C'est donc entre l'espace de temps qui s'est écoulé depuis l'an 817, jusqu'à la fin du pontificat de Nicolas I, que la mer est parvenue à environner deux fois par jour le Mont de Tumba.

Outre les preuves que nous avons administrées en faveur de l'existence de la forêt de Chezey (*), nous en trouvons une nouvelle dans l'Anonyme « Mare recessu suo, dit-il, devotis » populis bis indè desideratum iter præbet » beati petentibus limina archangeli Michaelis; qui primùm locus, sicut à veracibus » cognoscere potuimus narratoribus, opacissimâ sylvâ claudabatur longè ab oceani, ut » æstimatur, æstu millibus distans sex. (co-) » dex Chefnianus habet: « ab oceano, ut » æstimatur, octo millibus distantibus » altissima præbens latibula ferarum. » Le mot *narratoribus*, que Bernard emploie ici, fait voir que, de son temps, il y avoit encore des personnes qui avoient vu la forêt de Chezey les huit mille qu'ils lui donnent au delà du Mont de Tumba, portent son étendue jusqu'à Chezey. Si l'on pénètre l'esprit de l'historien, on pensera que la mer avoit passé ses digues anciennes de Chezey au moins dès le commencement du neuvième siècle. Par là, elle acquéroit des forces pour de nouvelles invasions.

Odon ou Eudes, abbé de Glanfeuil, aujourd'hui Saint-Maur sur Loir, qui vivoit sur la fin du neuvième siècle, donne au Mont-Saint-Michel le nom de *quod duas Tumbas*, dans son épître à Ademode, archidiacre de l'église du Mans. Le même nom se retrouve dans le livre de la translation de saint Frobert. « Prope » ravit Robertus, y est-il dit, ad sancti Michaelis ecclesiam, eo loco qui ad duas Tumbas ex antiquo vocatur. » La cause de cette dénomination vient de ce que, comme nous l'avons remarqué ailleurs, le Mont-Saint-Michel est dans le voisinage d'un autre mont qu'on nomme Tombellennes.

(*) Ci-dessus, Introduction, n° 95, p. 41. a. V.

21. Tout étant ainsi disposé, saint Aubert fit, le seize d'octobre, la

Il y a toute apparence que la rivière de Coesnon passoit, du temps de saint Aubert, au-dessous de Moidrey, comme de nos jours, à cette différence près que le coude qu'elle forme, se dirigeoit vers Bauvoir, Ardevon, Huisnes et Courty. Il est probable qu'à la langue de terre, nommée Torrin, qui est dans Courty, le Coesnon et la rivière de Pont-Aubaut formoient un confluent. Ce sentiment est appuyé, 1° sur l'étymologie des noms de ces paroisses. Moidrey, ou plutôt Madré ou Maldré, suivant d'anciens titres, tire son nom de *mad*, élévation; et de *re*, rivière: lieu élevé sur une rivière. *Bav*, ou *av*, rivière; *ver*, au-dessus: lieu qui domine sur une rivière. Bauvoir avoit porté d'abord, suivant l'Anonyme, le nom d'*Asteriacus*. *Ster*, rivière; *ac*, lieu: lieu sur une rivière. *Ar*, au-dessus; *von*, rivière: lieu au-dessus d'une rivière. L'Anonyme nous apprend qu'Huisnes s'appeloit de son temps, *Icius*. *Ic*, contrée; *i*, rivière: contrée auprès d'une rivière. *Tor*, confluent; *rin*, rivière: lieu où des rivières ont leur confluent. 2° La tradition assure que le Coesnon a eu son lit au delà du Mont de Tombellennes, dans l'Avranchin. D'où est venu ce distique si connu des Bretons :

Coesnon, par sa folie,
A mis le Mont en Normandie.

A ce distique les Avranchins ont opposé celui-ci :

Quand Coesnon se change par folie,
Le Mont ne perd d'être en Normandie.

Si la mer n'est parvenue qu'à la faveur du temps à ajouter à son domaine la partie des grèves du Mont-Saint-Michel, qui dépendent de l'Avranchin et du Cotentin, il n'est pas moins certain qu'elle ne s'est emparée que peu à peu du reste de la plaine qui lui est collatéral en Bretagne. Les mêmes causes physiques ont également concouru dans tous ces lieux à une invasion successive. Ce que nous avons dit là-dessus dans notre premier volume, en fait foi (*).

Ce n'est qu'à un ouragan furieux qu'on peut attribuer le renversement de la forêt de la plaine qui est entre Châteauneuf et la ville de Dol. On y déterre depuis plusieurs siècles

une quantité immense d'arbres de toute espèce. Les chênes, qui sont encore entiers, ont pris la couleur de l'ébène, et en ont la dureté, lorsque l'eau, dont ils sont pénétrés, s'est évaporée. Les habitants du territoire de Dol donnent à ces arbres, le nom de *Coeron*, terme qu'ils n'entendent plus, parce qu'ils ont oublié leur langue primitive, mais qui atteste que cette antique forêt a existé. *Coet*, forêt; *ronn*, renversée. Le lieu, qu'on nomme Cardequen, est un nouveau monument, qui prouve que des bois l'ont couvert. *Car*, renversement; *de*, noir; *gen*, arbre, forêt: lieu où une épaisse forêt a été renversée. On trouve surtout dans le Cardequen des avelines bien conservées et même des feuillages. Ce qui fait foi que ce bouleversement est arrivé à l'approche de l'automne.

La mer, agitée par un vent impétueux, entra dans les canaux qui ont donné la naissance au *Bié-jean*: elle couvrit toute la forêt; l'air en furie renversa tous les arbres. Les eaux mugissantes s'ouvrirent un passage par une paroisse, qui, pour conserver le souvenir de cette catastrophe, a pris le nom de la *Fresnaye*. *Frez*, brèche faite par violence, déchirement; *na*, eau; *ai*, habitation: habitation où l'eau s'est pratiquée une ouverture par un effort violent. Les côtes d'Alet perdirent alors également de leur terrain. C'est dans ce temps que la mer s'étendit jusqu'à l'endroit qu'on a nommé Cap-Frehel, et qu'elle forma la baie de la *Fresnaye*. Elle épargna dans le diocèse de Dol la paroisse du Bourgneuf qui a subsisté jusqu'au treizième siècle; celle de Thoumen qui n'a disparu que dans le quinzième, et celle de saint Etienne de Paluel, qui existoit encore au milieu du dernier. L'ouragan ne se fit pas moins ressentir dans la plaine de l'Avranchin. Quoique dans aucun temps on n'ait pu assurer que le Mont-Saint-Michel ait été éloigné de deux lieues du continent, comme l'avance le moine Bernard, on doit lui accorder du moins que, avant son arrivée à ce mont, la mer avoit exercé dans l'Avranchin tous les ravages dont elle étoit capable dans sa fureur.

(*) Ci-dessus, Introduction, n° 95 et suiv., p. 41. a. V.

dédicace de son oratoire, et le mit sous la protection de saint Michel (1). Il y établit des moines, à qui il donna pour leur subsistance la terre d'Huisne (2) et celle de Genet, qui faisoient partie des revenus de l'église d'Avranches.

22. Les prodiges dont Dieu favorisa son nouveau temple excitèrent la vénération publique. Les églises d'Avranches et de Coutances ne furent pas les seules à célébrer l'apparition du saint archange ; celles de Dol et de Rennes s'empressèrent d'admettre cette fête. Le concile d'Oxford de l'an 1222 la fit chômer en Angleterre, par tous les curés de sa dépendance. Le puissant archange fut regardé comme « le prince de l'empire françois. » On vit sur les étendards de Charles-Magne l'image de saint Michel, avec cette devise : « Michel, prince des anges, est venu à mon secours. » C'est au crédit de ce saint que cet empereur attribua le succès de la guerre qu'il soutint contre les Saxons. Pour en perpétuer le souvenir, il établit sa fête dans tout son royaume.

23. Cependant, l'extrême vieillesse où Winnoch étoit parvenu avoit respecté ses forces ; les travaux les plus durs lui furent réservés jusqu'à la fin de ses jours. Il ne discontinua pas de tourner la meule, pour moulinier le blé qui servoit de nourriture à ses religieux. Dans ce moment, qui le confondoit avec les esclaves, il offroit à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit et humilié.

Ce modèle de la perfection religieuse, qui, par son anéantissement, fit taire le penchant de l'homme à la révolte contre la raison suprême, et qui connut si bien la véritable grandeur, alla enfin se reposer dans le séjour des bienheureux.

Jean Iperius recule sa mort jusqu'à l'an 717 ; d'autres l'avancent d'une

(1) L'Anonyme rapporte en termes exprès que saint Aubert fit la dédicace de l'église du Mont-Saint-Michel. On ne doit donc pas s'arrêter aux manuscrits du Monastère de ce lieu, qui portent que cet archange la consacra lui-même. Ces ouvrages, qui sont postérieurs au temps où l'Anonyme écrivoit, ne peuvent avoir le même poids. L'amour du merveilleux a enfanté bien d'autres prodiges. D'ailleurs, ce fut au dixième siècle une erreur populaire que l'Archange saint Michel célébroit la messe devant Dieu tous les lundis. Des ignorans ont pu croire aussi qu'il consacroit des temples en présence du Seigneur et de la cour céleste. Les manuscrits du Mont-Saint-Michel déposent, sui-

vant que le dit D. Mabillon, que l'apparition de saint Michel à saint Aubert se fit l'an 708, et la dédicace de son église, l'an 709. Sigebert, moine de l'Abbaye de Gemblours, qui mourut l'an 1112, date l'apparition de saint Michel, de la douzième année de Childebert et de l'incarnation 709. En supposant que l'année du règne de ce prince est juste, elle répond à l'année 706, puisque Childebert III commença de régner en 695. La première apparition aura été faite en 706 ; la seconde en 707 et la troisième en 708. Alors commença l'ouvrage qui fut fini en 709 ; temps où se fit la dédicace de l'église de Saint Michel.

(2) Ou *Huisnes*. Voy. page précédente. a. V.

année. Saint Bertin, son illustre maître, vécut cent douze ans, selon le sentiment commun. L'abbé de Vermouth égala peut-être l'étendue de cette carrière. La frugalité, jointe à une constitution saine, que soutient la tranquillité de l'âme, est propre à renouveler de pareils phénomènes.

24. Le corps de Winnoch fut enterré dans l'église de son abbaye. Son tombeau fut honoré de quelques miracles. A l'occasion de l'un d'eux, nous remarquerons qu'on se servoit encore quelquefois de calice de verre dans les saints mystères. Les vertus héroïques de l'abbé et son pouvoir auprès de Dieu, le firent compter au nombre des saints. Ses reliques furent enchâssées dans de l'or : on les portoit aux processions des Rogations ; on sait que, dans les stations, les ossemens sacrés des saints étoient portés avec pompe.

25. L'année 846, les Danois, dont nous n'aurons que trop occasion de parler, ayant fait une descente en Flandres (1), firent craindre pour les reliques de saint Winnoch. On les transféra à Sithius, dans l'église de

(1) Saint Ouen, dans la vie de saint Eloi, est le premier qui ait fait mention du pays de Flandres : il le distingue des districts de Gand et de Courtray. Il parle d'une ville qu'il nomme *Flandrense*, et qu'il compare à celles de Saint Quentin, de Noyon, de Tournai, de Gand et de Courtray. Voici les termes dont l'historien s'est servi : « Hoc ergò modo Aurificem invitum detorsum constituerunt » custodem urbium, seu municipiorum his » vocabulis, Vermandensi scilicet, quæ est » metropolis urbs ; Tornacensi, quæ quondam regalis extitit civitas ; Noviomagensi » quoque et Flandrensi ; Gandensi etiam et » Corturiacensi ». Il y avoit donc alors un lieu nommé Flandres, et qui comprenoit un territoire du même nom.

Celui qui, vers l'onzième siècle, a fait l'abrégé de la vie de saint Eloi, au lieu du terme *Flandrensi*, a employé celui de *Brugensi*. Cet abrégiateur pensoit donc que les mots *Flandrensi* et *Brugensi* signifient la même chose. Ils renferment effectivement, à peu près, les mêmes idées. *Flan*, élevé ; *dren*, bord : territoire dont les bords se sont élevés. Le terme *Brugensis* vient de *brugh* ; digue.

On sait que l'Angleterre a joint Calais par une langue de terre. L'étymologie du mot *Calais* en fournit une nouvelle preuve. *Cal*, déchirure ; *ais*, pays : pays que la violence a par-

tagé. Le terme *Calasium*, sous lequel la chronique de l'abbé Guillaume de l'an 1234 a désigné Calais, ne favorise pas moins ce sentiment. *Cal*, déchirure ; *al*, commencement ; *ium*, est une terminaison latine, qui conséquemment est inutile. *Pays par où a commencé une séparation violente*. Lorsque l'Océan s'ouvrit un passage au Pas de Calais, il ne tarda pas à couvrir de ses eaux la Flandres françoise. Le territoire de Dunkerque, la Châtellenie de Bourbourg, le Bas Furnembach et quelques autres lieux voisins ne faisaient qu'une forêt ; la mer la renversa. En creusant la terre à quatre ou cinq pieds de profondeur, on trouve un lit de bois pourri, de l'épaisseur d'environ deux pieds. On y voit aussi de grands arbres renversés, des feuilles et même des noisettes entières, comme dans le marais de Dol. Au-dessus de la Tourbe, on remarque trois ou quatre pieds de sable mêlé de coquillages. Cette tourbe et ces coquillages ont exhaussé considérablement le terrain de la Flandres. Ce qui a forcé la mer de se retirer peu à peu. Elle s'est fait enfin elle-même des digues, que l'on appelle Dunes. C'est ainsi que dans ces lieux cet élément a réparé ses anciens ravages ; mais il n'en est pas moins disposé à en faire de nouveaux dans d'autres contrées, où il ne rencontrera point d'opposition assez forte pour résister à son impétuosité.

saint Omer. L'an 880, les barbares revinrent porter le fer et le feu dans le pays; ils renversèrent de fond en comble le monastère de Vormhout. La dévotion des peuples pour ce lieu que le pieux abbé avoit sanctifié par sa présence, n'en fut pas moins fervente. On rétablit quelques-uns des bâtimens; une église y fut entretenue : c'est maintenant un prieuré.

26. Vers l'an 900, Baudouin, autrement le Chauve (1), comte de Flandres, fit transporter, de Saint-Omer, les reliques de saint Winnoch, à la montagne où ce saint abbé avoit habité, en sortant de Sithius. Elle s'appela dans la suite, comme par le passé, Mont ou Bergh-Saint-Winnoch (2). Cette translation se fit avec solennité. Les restes sacrés du saint abbé furent déposés dans l'église que Baudouin avoit fait bâtir. Il la fit dédier sous son nom et sous celui de saint Martin, qui étoit déjà patron titulaire de l'ancienne chapelle que saint Winnoch avoit construite.

On conserve avec beaucoup de respect, chez les religieux de Bergh-Saint-Winnoch, les reliques du saint prince breton. Son chef est dans un reliquaire de vermeil, enrichi de pierreries : une châsse d'argent renferme les autres parties de son corps. Tous les ans on les porte en procession le jour de la Trinité; on les trempe dans la Colme, qui coule au pied de la ville. L'origine de cette cérémonie est attribuée à la mémoire d'un enfant noyé dans cette rivière, et qui dut le retour à la vie aux mérites du saint. Il existe encore de nos jours, dans la même ville, une confrérie sous son nom.

La fête principale de saint Winnoch se célèbre le six de novembre, qui est le jour de sa mort. Le Martyrologe romain en fait mention sous le

(1) *Bal*, *chauve*; *win*, qu'on prononce *ouin*, *tête*: homme dont la tête est chauve.

(2) Le mot *bergh* se rend par *montagne*. Ce lieu est sur la rivière de Colme, qui est un bras de celle d'Aa, dont il se sépare au Sas de Wate. C'est de là que vient le nom de *Colme*. *Col*, *partage*; *me* ou *be*, *deux*: rivière qui se partage en deux. La Colme se répand, par plusieurs coupures, dans les canaux de Bourbourg, de Mardyk, de Furnes et de Dunkerque. Le nom de *Broburgum*, que Bourbourg a porté annonce que son sol n'est composé que de bois pourri. *Bro*, *terre*; *bur*, *pourrie*. Gilbert, dans la vie de Charles, comte de Flandres, lui donne le nom de *Brodburg* et celui de *Brudburg*. *Brod* ou *brud*, *élévation*; *bur*, *pourrie*: terrain dont la partie supérieure est

réduite en pourriture. *Mardyk* a pris son nom des dunes qui le défendent contre les invasions de la mer. *Mar*, *mer*; *dic*, *digue*: lieu où des digues sont opposées à la mer. *Furnes*, autrement *Furnæ*, tire son nom de *fur* ou *bur*, *auprès*, et de *nai* ou *ai*, *eau*: lieu sur le bord de l'eau. Cette ville est maintenant à une lieue de la mer. Dans un acte de l'an 1237, adressé par les maires ou échevins d'Anvers aux échevins de Furnes, ceux-ci sont nommés *Scabini de Vorne*. Ce dernier terme ne diffère pas de celui de *Furnæ*, quant au sens. *Vor*, *auprès*; *e*, *eau*. L'n est une crase de l'articie *an*. Dans les titres des années 1160, 1175 et 1192, Dunkerque est appelé *Dunikerca*, *Dunikerca* et *Dunekerca*. *Dun*, *élévation*; *cerc*, qu'on prononce *kereg*, *église*: *église des dunes*. Ce fut S. Eloi qui fit bâtir cette église.

même jour. La translation de ses reliques de Saint-Omer à Bergh est fixée au trente de décembre. On solennise encore l'exaltation de son corps le vingt-trois de mars ; quelques martyrologes la placent au trois du même mois. Sa grande translation du dix-huit de septembre est celle qui se fit vers l'an 900 (1).

27. Hermeland , éloigné des hommes , n'en étoit que plus près de Dieu. Comme il s'étoit proposé pour modèle la divinité dont les perfections sont infinies , et pour règle de sa conduite les conseils évangéliques , il croisoit dans la vie intérieure et spirituelle à proportion de ses années. La grâce des miracles , même celle des prophéties , dont celui qui dispose de la nature en maître absolu et auquel tout est présent , l'avoit honoré pendant qu'il avoit été abbé d'Aindre , ne l'abandonnèrent pas dans sa retraite. Les malades , attirés par la considération que ses vertus lui avoient acquises , venoient chercher à sa cellule des remèdes à leurs maux. Par la ferveur de ses prières , il les rendoit à la santé. Les pécheurs les plus endurcis se sentoient entraînés à l'amour de l'ordre par la force de ses exemples. Ils recouroient à lui avec confiance pour se décharger du poids énorme de leurs fautes. Par l'onction de ses discours , par la solidité de ses raisonnemens , par ses miracles et par la grâce du Sauveur qui en appuyoit l'énergie , il les rappeloit efficacement à l'exécution des promesses qu'ils avoient faites au baptême.

28. Plein de mérites et d'années , il fut favorisé d'une révélation qui lui fixoit le terme de son exil. Son empressement à annoncer cette nouvelle à ses frères fut une preuve du désir qu'il avoit de la dissolution de son corps et de vivre avec le Christ.

La communauté d'Aindre se rassembla auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tous le supplièrent de leur servir d'intercesseur dans le ciel , comme il avoit été leur père sur la terre. Pour lui , il leur enjoignit , en général et en particulier , de continuer à correspondre à la grâce de leur vocation. Muni par ses propres mains du corps et du sang de Jésus-Christ , il tomba dans l'agonie. Ses derniers soupirs furent semblables à une lampe que l'on voit s'éteindre : sa mort fut un sommeil tranquille. Elle arriva le huit des calendes d'avril , c'est-à-dire , le vingt-cinq de mars , vers l'an 720 (2). On inhuma son corps à Aindre , dans l'é-

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. Sæc. 1^o , parte primâ ; M. Baillet , Vies des Saints.

(2) L'auteur de la vie de saint Hermeland ,

qu'on trouve dans Surius , au vingt-cinq de mars , et dans D. Mabillon , au troisième siècle , partie première des saints de l'ordre de Saint Benoît , ne détermine ni le jour , ni

glise de l'apôtre saint Paul , proche de l'oratoire de saint Vandrille , dans l'abside méridionale (1). Ses funérailles se firent avec la distinction que

l'année de la mort de cet abbé. Le *Propre* ou *Lectionnaire* du diocèse de Nantes de l'an 1735 , fait mémoire de ce saint au vingt-cinq novembre , et place son décès au huit des calendes d'avril , et à l'an 690. Cette dernière époque est démentie par les faits. Childebert III , sous la protection duquel le monastère d'Aindre avait été mis par saint Pasquair , ne succéda à Thierri I , son père , au royaume de France , que l'an 695. L'histoire de saint Hermeland fait foi que cet abbé vivoit alors. Le Cointe , plus judicieux , au livre 4 , c. 17 de ses *Annales* , met sa mort sous l'année 700. Le nouveau *Sanctilogé* de Nantes , de l'an 1782 , la fixe à l'an 710 ou 715. Henschenius , qui a continué avec tant de distinction l'immense compilation des *Actes* des saints , la recule jusqu'en 720. Ce dernier sentiment nous paroit plus conforme à l'histoire. En effet , Hermeland étoit déjà vieux , lorsqu'il abdiqua le gouvernement de l'abbaye d'Aindre ; c'est de vieillesse qu'on dit qu'il mourut. « Longævitate » senectutis defessus... spiritum Domino » emittens commendavit. » Ce sont les propres termes de celui qui a composé sa vie. Le *Martyrologe* romain fait l'éloge de ce saint , d'après Usuard , et marque sa fête au vingt-cinq de mars. Le vingt-cinq de novembre est peut-être le jour de la translation de ses reliques.

La vie de saint Hermeland a été écrite peu d'années après sa mort. Surius en avoit changé le style ; mais Henschenius et D. Mabillon l'ont remise dans son premier état et l'ont enrichie de remarques. C'est sur un manuscrit de l'an 767 , qu'Henschenius nous l'a donnée. L'auteur de cette vie fixe à peu près le temps où il y travailla. Il assure que tous ceux qui avoient assisté à la translation des reliques de saint Hermeland , vivoient encore dans le temps qu'il écrivoit. Ce qui suppose qu'il mit la main à la plume peu de temps après cette translation. C'est donc vers l'an 740 que la vie de saint Hermeland a été composée. L'auteur de cet ouvrage n'est pas connu. Ce qu'on peut assurer de lui , c'est qu'il étoit du diocèse de

Nantes et qu'il avoit des liaisons étroites avec les religieux du monastère d'Aindre. Il n'a écrit que sur leur rapport. On peut le regarder comme un grave écrivain. Son style est simple : il y règne assez de pureté pour le temps où il vivoit. On y désire seulement plus de précision et moins de longueur dans les périodes. Ce dont on doit lui savoir gré , c'est de nous avoir fait connoître les miracles que le saint a opérés , mais on ne peut l'excuser de n'avoir pas entré dans un plus long détail de sa vie. Les actions des hommes vertueux , en condamnant notre pusillanimité , nous invitent à les imiter ; elles nous montrent ce que nous pouvons et devons faire , au lieu que leurs miracles ravissent seulement une stérile admiration. Au reste , le défaut du légendaire lui est commun avec les autres.

Le nom d'*Hermeland* est tantôt écrit *Ermlandus* et *Ermenlandus* , et tantôt avec aspiration *Hermenlandus* , suivant la différente manière dont on l'a prononcé. *Er* , grand ; *mailan* , chef : grand chef. Dans les diocèses de Paris et de Rouen , où l'on a dédié des églises à ce saint abbé , on l'appelle *Erbland*. *Er* , grand ; *blan* ou *ban* , supérieur , maître. Dans l'évêché de Nantes et dans celui de Rennes , on le nomme *Erblon* , *Arblan* , *Erblain* ou *Erblein* ; à Treguer , à Saint-Pol-de-Léon et à Quimper , *Erbaud*. *Er* ou *ar* , grand ; *blin* ou *lin* , chef ; *baud* , chef.

(1) L'auteur de la vie de saint Hermeland a employé ces termes : « Sancta ejus (Hermelandi) membra in basilica sancti apostoli » Pauli juxta oratorium sancti Wandregisili » in absida meridiana sepulturæ , debito cum » honore , tradiderunt. » Il paroît que la basilique de saint Paul d'Aindre avoit été construite sur le modèle de la cathédrale de Saint Pierre de Nantes. Dans celle-ci , nous avons distingué (tom. 3 , p. 320) deux ailes (*). On ne peut s'empêcher d'en reconnoître autant dans celle-là. Par l'abside méridionale , l'historien entendoit le côté droit de la croisée qui regardoit le midi. Les deux croisées étoient faites en forme de voûte. C'est ce que signifie le mot

(*) Voyez ci-dessus , sixième siècle , n° 296 , p. 443. a. V.

méritoit son éminente sainteté. Son tombeau fut illustré par plusieurs miracles.

29. Restoard ou Bestoald étoit probablement alors sur le siège de Dol. Son église a cru qu'il étoit le successeur immédiat de saint Génévé. Nous pensons volontiers en cela comme elle ; mais c'est sans fondement qu'elle a soutenu que cet évêque avoit été sacré par le pape Severin, l'an 642. Cette prétention a été détruite par une lettre du pape Nicolas I, dont nous aurons occasion de parler (1). Du temps de Severin, Tigerinomal siégeoit à Dol. L'église de cet évêché donne à Restoard la qualité de *saint homme* (2). Son nom insinue aussi qu'il fut un grand évêque (3) ; mais rien ne nous apprend qu'on lui ait rendu de culte religieux.

30. Cependant Moderan avoit entrepris le voyage de Rome ; il en avoit obtenu auparavant la permission de Chilperic II (4). On se faisoit encore alors une espèce de devoir de visiter les tombeaux des apôtres. Ce motif étoit capable de soustraire quelque temps l'évêque de Rennes à son église. Peut-être aussi les vexations d'Amelon le firent-elles céder aux circonstances, dans l'espoir de retrouver, à son retour, des jours moins orageux.

31. Il s'arrêta à Reims pour y visiter le sépulcre de saint Remi (5), l'apôtre des François. Les religieux du monastère qui portoit le nom de cet illustre pontife, le reçurent avec la distinction qu'il méritoit. Bernard, qui avoit la garde des reliques de l'église de Saint Remi, lui donna des parcelles de la robe, du cilice et du suaire de ce saint évêque. La foi de Moderan lui montra tout le prix de ce trésor : sa reconnoissance fut des plus vives. Sous ces auspices, il continua sa route avec confiance dans la protection du saint.

32. Pendant une nuit qu'il passa au pied du Mont-Bardon (6), lequel

grec *apsis*. Si l'oratoire de saint Vandrille est distingué de l'abside, c'est qu'il étoit uniquement destiné à la prière. Dans chacune des absides de Saint Paul d'Aindre, il y avoit un autel, ainsi que dans les deux croisées de l'église de Saint Pierre de Nantes. On avoit commencé à donner aux églises de Bretagne la forme de croix, et l'on y avoit fait entrer des chapelles, de la même manière qu'on le pratique de nos jours.

(1) D. Martene, in Thesauro anecdot. tom. 3, p. 865 et 935.

(2) Ibidem, p. 935.

(3) *Rhey*, chef ; *to* ou *o*, terme indicatif de mérite ; *ard*, grand : très-grand chef. *Bes on pes*, chef ; *al*, grand. On a encore donné à cet évêque le nom de Restovald. *Val*, puissant, grand.

(4) Chilperic II ne fut roi de France que l'an 715 ; il mourut en 720. C'est donc entre ces deux époques que Moderan partit de Rennes pour le pèlerinage de Rome.

(5) Saint Remi (Remigius) a tiré son nom de *rhey*, chef, et de *mig* ou *mag*, grand : grand chef.

(6) *Bar*, élevé ; *don*, montagne : montagne

faisoit partie de l'Apennin, au territoire de Plaisance, vers les confins de la Ligurie (1), il pendit ses reliques à un chêne verd. Le matin, à son départ, il oublia de s'en saisir. Ce ne fut que quelque temps après qu'il s'aperçut que ses reliques lui manquoient. Aussitôt il envoya son clerc Wlfade les reprendre; celui-ci fut dans l'impossibilité d'exécuter ses ordres. On assure qu'il revint lui dire qu'il avoit vu le reliquaire pendu à l'arbre; mais que, quand il avoit tenté de s'en saisir, la branche qui le portoit s'étoit élevée au-dessus de lui. Moderan, étant venu lui-même, fit également des efforts inutiles. Il reconnut alors que la Providence divine avoit des vues sur lui. Après avoir demeuré une nuit sur la place, il alla célébrer la messe au monastère de *Bercetum*, maintenant Berzeto, qui étoit dans le voisinage (2), et s'engagea d'y laisser une partie de ses reliques, s'il pouvoit les recouvrer. Etant retourné à l'arbre, il les atteignit sans peine; sur-le-champ il alla accomplir sa promesse.

33. Luiprand régnoit depuis l'an 712 sur les Lombards. Pieux et libéral, il ne savoit pas moins se faire respecter; ce prince avoit fondé des églises dans tous les lieux qu'il habitoit. Le monastère de Berzeto lui devoit son existence (3). Moderan, qui apprit que ce roi étoit dans les environs, alla le saluer. La renommée l'avoit déjà instruit de la merveille qui venoit d'arriver. Frappé de l'éclat des vertus du saint évêque, il lui donna l'abbaye de Berzeto, avec toutes ses dépendances. Les provisions lui en furent expédiées sur-le-champ (4).

élevée. Le Mont-Bardon est un des sommets de l'Apennin. M. de la Martinière assure, dans son Dictionnaire géographique, qu'il est impossible de décider d'où vient le nom d'*Apennin*. Il n'y a cependant rien de plus facile que d'en trouver l'origine. *Penn*, montagne. Plaisance, autrement *Placentia*, a été ainsi appelée de sa position charmante. *Pla* ou *plou*, habitation; *cent*, excellente : belle habitation.

(1) La Ligurie comprenoit entr'autres le pays qu'occupe maintenant la république de Gènes. Son nom se tire de *li*, eau, et de *gur* ou *ur*, sur, au-dessus : lieu sur le bord des eaux. Les anciens Ligures de la Gaule en occupèrent la côte jusqu'à l'Espagne. Tous les autres peuples de ce nom étoient voisins de l'eau ou de la mer. Par le mot *ligure*, on connoissoit la position du pays que ce peuple habitoit.

(2) Berzeto est à présent un bourg : il est auprès de la rivière de Taro, entre les monta-

gnes de l'Apennin. *Bar* ou *ber*, au-dessus; *sai*, rivière : lieu qui domine sur une rivière. Taro est un nom générique de rivière. Paul, diacre, a confondu le mot *alpes* avec celui d'*Apennin*. En cela, il a pensé juste. Les Gaulois, suivant Servius, appeloient *alpes* ce que nous nommons montagnes.

(3) Paulus Warnefridi in hist. Langob. lib. sexto, cap. 58.

(4) Voici les termes dont Flodoard s'est servi : « Luibrandus... Bercetum cum omnibus » adjacentiis omnique abbatia, mansos octoginta, ut tradunt, continenti, præsul Mo- » deramno delegavit, eique in præsentia fidelium suorum, legali de more, vestituram ex » ea et chartam fecit. » Le mot *mansus* signifie proprement *élevé*. Les lieux que l'homme choisit pour sa demeure sont plus ou moins élevés. On doit remarquer encore ici que ces quatre-vingts habitations appartenoient au monastère de Berzeto, non-seulement quant au

34. Moderan se rendit ensuite directement à Rome ; après avoir visité les saints lieux , il repassa par Reims et y soumit l'abbaye de Berzeto à celle de Saint Remi. C'étoit un hommage qu'il rendoit à la sainteté de ce grand évêque.

35. Il revint à Rennes ; mais ce ne fut que pour renoncer à l'épiscopat et pour se faire élire un successeur. Sa conduite étoit en cela bien différente de celle qu'Agathée avoit tenue. Celui-ci avoit conservé jusqu'à la mort le titre d'évêque de Rennes. Celui-là n'eut rien de plus à cœur que de s'en dépouiller. L'un , qui n'avoit que des yeux de chair , s'étoit laissé éblouir par l'extérieur imposant de sa dignité. L'autre , guidé par la religion , dont les tableaux sont toujours fidèles , regardoit les avantages temporels de son siège , comme des écueils contre lesquels on se brise trop souvent. Il trembloit à la vue des charges spirituelles que son état lui imposoit. Les ames de ses diocésains devenoient la sienne. Une seule négligence envers eux le rendoit comptable à la divinité.

36. Dégagé des liens qui l'avoient attaché à son église , et ne considérant que le ciel qu'il vouloit acquérir par la voie étroite , il alla se confiner dans le monastère dont le roi des Lombards lui avoit confié l'administration. Son gouvernement fut réglé par la modération ; il traita ses frères comme d'autres lui-même ; la justesse de son esprit et l'équité de son cœur lui dictèrent ce qu'il leur devoit. La prudence , qui dirigeoit tous ses pas , leur rendoit leurs constitutions aimables , dans le temps même qu'il étoit obligé de les défendre et de les venger.

37. C'est dans cette abbaye qu'il termina saintement sa carrière (1). On

fonds et à la superficie , mais de plus quant aux colons qui faisoient valoir ces terres. Les Lombards et les François avoient à cet égard le même usage. Quant au mot *fidèle* , nous l'avons expliqué ailleurs.

(1) Flodoard , qui nous a servi de guide dans ce que nous avons à dire de Moderan , a été chanoine de Reims et mourut l'an 966. D. Mabillon , ce judicieux et savant critique , a avancé qu'on ne peut avoir de certitude sur l'année précise où le saint évêque de Rennes se retira à l'abbaye de Berzeto. Il ajoute que cet événement n'a pu néanmoins arriver ni plutôt ni plus tard que l'an 720. La raison qu'il en donne est que Luiprand , roi des Lombards en 712 , avoit fait faire ce monastère quelques années après cette époque , et que d'ailleurs cette année même 720 fut la

dernière du règne de Chilperic II , qui avoit permis à Moderan de faire le pèlerinage de Rome.

Quant à ce qui regarde le temps du décès de Moderan , quelques-uns le fixent à l'an 719. Cette opinion n'a pas besoin d'être réfutée. Flodoard suppose d'ailleurs que le saint abbé vécut plusieurs années à Berzeto. Laissons-le parler lui-même. « Usque ad obitûs sui diem , » dit-il , in loco illo moderatè et honestè , ut servus Dei , conversatus vixit. » D'où il paroît qu'on peut conclure que ce religieux évêque passa un temps assez considérable dans son abbaye. Ce qui renvoie sa mort vers l'an 730. Aussi Ferrarius , dans son catalogue des saints de l'Italie , s'exprime ainsi à son égard : « Qui clarus miraculis obdormisse in Domino » dicitur xi kalendas novembris , anno salutis

peut conjecturer avec bien de la vraisemblance que sa mort n'arriva que vers l'an 730 ; son corps fut inhumé à Berzeto , au côté gauche du grand autel. L'église où reposent ses cendres a pris le nom de ce saint abbé , ainsi que l'assure Ferrarius.

38. Quelques années auparavant , un illustre anglois avoit passé la mer. Il avoit abordé à l'embouchure de la Loire. Ses parens , qui n'étoient pas moins recommandables par l'élévation de leurs sentimens que distingués par la noblesse de leur origine , lui avoient donné une éducation vraiment chrétienne. Peu satisfaits d'avoir fourni à ses besoins corporels , dans ses premières années , ils avoient senti une toute autre obligation de développer les facultés de son cœur , pour les appliquer au bien réel. Ils lui avoient inculqué que , son ame étant immortelle , une autre vie lui étoit réservée après la dissolution de son corps ; qu'il existe un Dieu créateur de l'univers , dont l'harmonie et la beauté ne sont qu'un foible écoulement de ses perfections infinies en tout sens ; que cet Etre , devant qui tout dispaçoit , est essentiellement juste et sage ; que ce qui est un avec la sagesse incréée , est la vertu , et que , ce qui lui est contraire , est le vice ; que Dieu , étant juste par sa nature , ne peut s'empêcher de punir le vice et de récompenser le bien moral ; que , comme il avoit manifesté authentiquement ses volontés aux hommes touchant le culte qu'il exige d'eux , c'étoit à lui de les suivre.

Les vérités sublimes du christianisme , la pureté de sa morale , le prix qui y est attaché avoient fait voir à ce jeune homme le néant de la grandeur humaine. Le dégoût qu'il avoit conçu du monde l'avoit porté à imiter Jésus-Christ , qui , maître absolu de la terre , n'y a rien possédé. Pour remplir ce dessein avec plus de liberté , il sacrifia ce qu'il avoit de plus cher. La maison paternelle et les espérances flatteuses qu'elles lui offroient lui devinrent étrangères. Il n'eut d'ardeur que pour le ciel et ne chercha que les moyens d'y parvenir. S'il n'a pas où reposer la tête , c'est pour donner plus de ressort à son âme qu'il veut enrichir de toutes les vertus. C'est le seul bien solide que les sages acquièrent sur la terre : celui-là seul survit au tombeau.

» DCCXXX. » Le Propre ou Lectionnaire de l'église de Rennes met sa fête au vingt-deux d'octobre , qui est celui de son décès. Sa translation ou l'élévation de ses ossemens se fit le 17 mars , vers l'an 970. C'est de là que plusieurs martyrologes et quelques bréviaires assignent sa fête à ce jour. André du Saussay , plus éru-

dit que bon critique , a confondu cet évêque avec Moderan 1. Il le fait contemporain de saint Denis de Paris et des autres apôtres des Gaules. Il ne s'est pas moins trompé en plaçant sa fête , à Berzeto , au vingt-deux d'octobre , et , à Rennes , au seize de mai.

39. A son arrivée, cet étranger prit la résolution de se renfermer dans le monastère de l'île de Her, sur les côtes du Poitou, qu'avoit fondé le saint abbé Filbert, dont nous donnerons ailleurs la vie. La régularité, qui s'y observoit avec la plus grande édification, l'engagea à cette démarche. S'étant jeté aux pieds de l'abbé, il le supplia de le recevoir au nombre de ses élèves; ses importunités lui obtinrent cette grâce.

40. Sa ferveur fut si grande qu'il égala bientôt les plus parfaits cénobites. Ayant tout quitté pour se rapprocher de Dieu, Dieu s'étoit plu à le prévenir de ces grâces abondantes qui fructifient au centuple. Par sa correspondance à ces faveurs, il s'en étoit attiré de nouvelles encore plus puissantes. Son abbé, qui admiroit les effets précieux des dons du Seigneur, ne tarda pas à lui accorder la permission de vivre dans une entière retraite. Il lui assigna pour solitude une éminence du pays de Retz où se trouvoit une grotte; ce qui avoit fait donner à ce lieu le nom de Scobri (1).

Le genre de vie, qu'y pratiqua ce solitaire, porta la bonne odeur du Christ dans tout le voisinage. Sa réputation passa de bouche en bouche; elle attira les étrangers à sa caverne. L'abbé de Her, sous la dépendance duquel il étoit toujours, et qui voyoit avec satisfaction de quelle utilité étoient ses exemples à tout le canton, lui enjoignit de substituer à sa grotte un hermitage. En exigeant de lui cet acte de soumission, il vouloit l'attacher sans réserve à Scobri. Le Seigneur de Princé (2) fournit les matériaux de la cellule; d'autres donnèrent la main-d'œuvre (3).

41. Amelon, qui vivoit encore dans le temps que Vital avoit abordé en Bretagne, finit ses jours peu d'années après. Par sa mort, l'église de Nantes recouvra la liberté de se choisir un chef dans le clergé. Milan en devint le pasteur.

Ce qu'il fit pour entretenir, par l'enseignement, la foi dans l'esprit de ses diocésains; pour soutenir leur piété, pour fortifier leur espérance et pour allumer leur charité, n'est point parvenu jusqu'à nous. Ses qualités martiales sont mieux connues. Les talens pacifiques d'un évêque, qui n'ont pour but que de faire connoître Dieu, de le faire adorer en esprit et en vérité, de déraciner les vices et de faire fleurir la vertu, ne sont pas

(1) *Co* ou *cœ*, caverne; *bri*, éminence, rocher; éminence où se trouve une caverne.

(2) Princé, au diocèse de Rennes, en est maintenant une paroisse, à un quart de lieue de la Vilene. On lit dans la vie de saint Vital, que le Seigneur de Princé lui accorda la per-

mission de prendre dans sa forêt le bois dont il auroit besoin pour son bâtiment. Le terme *princé* vient de *pren*, forêt; et de *sai* ou *ai*, rivière : forêt sur le bord d'une rivière.

(3) D. Lobineau, Vies des SS. de Bret.

annoncés par un éclat bruyant ; ils n'attirent point la curiosité du vulgaire qui donne tout à l'appareil extérieur. Les qualités guerrières , qui ne se montrent qu'au grand jour , et qui sont véritablement utiles quand elles ont pour principe une juste défense , et surtout celle de la patrie , frappent nécessairement davantage ; le souvenir en passe plus facilement à la postérité.

42. Bien différent de ces évêques , à qui la mitre et la crosse étoient plus à charge que le casque et l'épée , et qui osoient tremper dans le sang chrétien , des mains qui n'étoient faites que pour la réconciliation , Milan sut choisir les ennemis qu'il avoit à combattre. S'il arma les troupes de son comté , ce fut pour les opposer aux progrès des païens. Il se distingua dans différentes rencontres. Enfin , il fut tué dans un combat à Saint Jean de Luz (1). On l'honore le vingt-cinq de juin , sous le nom d'Emilien et de Comte de Nantes (2). Comme il avoit porté les armes pour la défense de la religion , on lui donna le titre de martyr.

43. Le pontificat de Milan avoit été de courte durée ; comme lui , son successeur allia la crosse avec l'épée. C'est de là qu'on le connoît sous le nom de Salvius (3). Il se trouva l'an 732 à cette fameuse bataille , où Charles , maire du Palais , ayant remporté sur les Sarrazins la victoire la plus signalée , rendit la liberté à une partie de la Gaule , assura la tranquillité de la France , le salut de l'Europe , et mérita le surnom de Martel (4). C'est tout ce que nous savons de cet évêque.

44. Cependant l'hermite de Scobri n'avoit pas cessé de s'offrir en holocauste à Dieu , et de traiter avec lui dans le secret. Sa conduite apprenoit à ceux qui , par leur vocation , sont retenus dans le monde , que l'esprit de pénitence et de componction , par le moyen duquel s'effacent les péchés , ne réside que dans la retraite ; et que , du moins , ils doivent s'en faire une au dedans d'eux-mêmes , pour que Dieu se communique à leur cœur. Plus ils sont exposés aux tentations , plus ils ont besoin

(1) *Lu , eau , rivière : lieu sur une rivière.* Telle est la position de Saint Jean de Luz.

(2) Bollandistæ ad diem 25 junii. Milan, autrement *Emilien* ou *Emilian* , a pris son nom des qualités qui frappoient le plus dans sa personne. *Mil , guerrier ; de mil , les Latins ont fait miles. Jan , saint ; le saint guerrier.* C'est d'après les savans Bollandistes , que nous avons avancé que saint Milan fut tué à Saint Jean de Luz. Le P. Longueval , dans son histoire de l'église gallicane , tom. 2 , n'a pas fait difficulté d'embrasser cette opinion. D.

Morice , ou plutôt D. Taillandier , son continuateur , n'a pas inséré saint Milan dans son Catalogue des Evêques de Nantes. M. Travers l'a passé aussi sous silence. Son église même n'en fait pas de mémoire. Les ravages successifs des Normands idolâtres en Bretagne y firent perdre jusqu'au souvenir de quelques saints évêques qui l'avoient illustrée. Nous en avons déjà fourni plus d'un exemple.

(3) *Sal ou gal , guerrier.*

(4) M. Travers , Histoire abrégée des évêques de Nantes.

de réfléchir sérieusement sur eux-mêmes , de méditer la loi de Dieu , de vaquer à la prière. Le saint pénitent acheva l'ouvrage de sa sanctification le seize d'octobre vers l'an 745 (1). Les religieux de Nermoutier , qui l'avoient assisté dans sa maladie , après avoir lavé son corps suivant l'usage , l'ensevelirent et le déposèrent dans un sépulcre de pierre (2), en son oratoire.

45. Comme l'estime qu'on avoit eue pour ce solitaire , durant sa vie , avoit été fondée sur un mérite réel , elle devint encore plus sensible après sa mort. Sa sainteté , que des miracles confirmèrent , le fit placer au nombre des bienheureux. Les habitans du lieu qui a été le théâtre de ses vertus , l'ont pris pour leur patron titulaire ; ils en célèbrent la fête le jour de sa mort. Le nom de Vital , sous lequel il est connu , désigne la position du terrain où la Providence divine l'avoit placé (3).

46. Donat , abbé d'Aindre , ne vivoit plus ; David l'avoit remplacé. Le tombeau d'Hermeland étoit devenu célèbre par plus d'un miracle. Sadrevert , religieux d'Aindre , à qui sa piété avoit acquis une grande considération , fut , dit-on , averti une nuit par une voix céleste , de transporter dans la basilique de saint Pierre le corps du saint abbé qui reposoit encore dans l'oratoire de saint Vandrille , et de l'y placer honorablement auprès de l'autel. Quoi qu'il en soit , David leva les reliques du saint , les mit dans une châsse et en fit la translation. Les religieux précédoient l'urne et chantoient des hymnes à deux chœurs ; une multitude de torches allumées et d'encensoirs toujours fumans se faisoient remarquer.

L'auteur qui a écrit les actes de cette translation , assure qu'il avoit appris de ceux qui avoient assisté à cette cérémonie , et dont quelques-uns vivoient encore lorsqu'il travailloit à cette histoire , que , du tombeau du saint , il s'exhala un parfum délicieux , de manière que ceux qui

(1) Le P. Albert le Grand , dans la vie de ce saint , a fixé sa mort à l'an 740 , sans donner de garant de cette assertion. Nous avons cru pouvoir la reculer vers l'an 745.

(2) La vie de saint Leri , que nous avons donnée , tom. 4 , p. 225 et 226 (*), fait foi que le tombeau de ce saint étoit une pierre qu'il avoit fait creuser lui-même. Comme le tombeau de saint Vital est de la même nature , il y a lieu de présumer qu'aux septième et huitième siècles , on n'employoit guère d'autres sépul-

me qui habite un lieu qui domine sur une rivière. Le Mont-Scobri , suivant D. Lobineau , est assez près de la Loire. Vital s'est aussi appelé *Viau* , de *vi* , *eau* , et d'*av* , *au-dessus*. Dans la paroisse de Saint Vital , autrement Saint *Viau* , on remarque une fontaine que la piété a consacrée à ce pénitent , par les motifs que nous avons exposés ailleurs. Les paroisses voisines s'y rendoient encore au dernier siècle pour invoquer , dans les temps de sécheresse , l'intercession du saint. Ce que nous avons dit de saint Vital est tiré d'Albert le Grand et de D. Lobineau , Vies des SS. de Bretagne.

(3) *Vi* , *eau* , *rivière* ; *tal* , *au-dessus* : hom-

(*) Ci-dessus , septième siècle , n° 170 , p. 85. a. V.

avoient été présens à ce service religieux , en étoient encore embaumés huit jours après.

D'autres merveilles suivirent cette translation. Des boiteux , des aveugles , des sourds et des muets trouvèrent aux pieds du saint abbé , le remède à leurs infirmités.

Par l'histoire qu'on en a faite , on voit que cette translation se célébroit au temps de pâques ; qu'on continuoit à Aindre d'exercer l'hospitalité envers les pauvres et tous les étrangers ; qu'on avoit chargé , entr'autres , un religieux de veiller à leurs besoins corporels et spirituels , et de les conduire au tombeau de saint Hermeland ; que le monastère d'Aindre avoit des terres jusque dans le pays de Léon (1).

47. Les Bretons , depuis la mort d'Alain II , leur dernier roi , avoient paru s'accoutumer à la dépendance des François. Ils osèrent cependant remuer l'an 752 , et faire des courses au delà des bornes qui leur étoient fixées. Pepin en qui tout étoit grand , à la taille près , fondit sur la Cornouaille , qui comprenoit seulement alors les diocèses de Quimper , de Vennes , de Léon et de cette autre partie de la Bretagne qui a formé dans la suite les évêchés de Treguer et de Saint - Brieuc. Daniel et Judon (2) commandoient dans cette portion de la Bretagne. Leur autorité étoit trop foible et trop partagée pour résister à un héros. La prise de Vennes les désarma.

48. L'église de Nantes avoit dans ce temps Deomar à sa tête. Comme on ignore quelle avoit été l'époque de la mort de Salvius , on ne peut déterminer quand avoit commencé le pontificat de son successeur. Les actions de celui-ci sont inconnues. C'est par son nom seul qu'on sait qu'il fut un homme de Dieu (3).

49. Si le roi Pepin étoit la terreur des ennemis de la France , il ne fut pas moins redoutable à ceux de l'Eglise. Le parlement , ou l'assemblée générale qu'il convoqua l'an 757 , à Compiègne , donna lieu à un Con-

(1) Hermelandi vita apud Mabillonium , in Actis SS. Ord. S. Bened.

(2) L. P. Albert le Grand dit , dans la vie de saint Meloir , que Daniel étoit fils de Jan. Jan étoit le surnom de Grallon ; ce terme se rend par *beau*. Les actes latins de saint Meloir traduisent le mot *Jan* par celui de *lex* ou *regula*. *Jan* , dans le dialecte breton , signifie *juste* , *droit*. La loi , ou ce qui sert de règle , doit être juste. C'est sur le beau essentiel que le juste est formé. Les mêmes Actes de saint

Meloir font Jan , père de Daniel. Jan , plus connu sous le nom de Grallon , étoit fils du roi Alain II. On l'appela aussi Flan , qui veut dire *beau* , *illustre* ; et *Elain* ou *Alan* ; *Lan* , *beau* , *illustre*. Pour Judon , il étoit arrière-petit-fils du roi Judicael , suivant le Cartulaire de Redon , fol. 76 , qui est conçu dans ces termes : « Jedecael genuit Urbien ; Urbien » genuit Urbon ; Urbon genuit Judon ».

(3) *Deo* , *Dieu* ; *mar* , *grand* : *grand homme de Dieu*.

cile. Saint Chrodegand , évêque de Metz , qui y fut présent , accorda durant ce synode un privilège à son abbaye de Gorle , que signèrent vingt évêques. C'est par là qu'on en connoît les noms et le nombre. Parmi ces évêques , on compte Deomar ; il y est qualifié évêque de Nantes ; il y prend le titre de pécheur , ainsi que presque tous ses confrères. Il est le neuvième dans l'ordre de la souscription ; ce qui suppose qu'il étoit évêque depuis plusieurs années.

50. Les réglemens que les évêques et les seigneurs dressèrent à cette assemblée sont divisés en dix-huit articles , dans les collections des conciles. Presque tous sont pris des conciles précédens , et sur tout de celui de Verberie. Ils expliquent les cas où le mariage peut ou ne peut pas être dissous ; mais ils ne sont pas toujours conformes à la vraie doctrine de l'Eglise sur l'indissolubilité de ce sacrement. Voici la teneur de ces canons :

I. « Nous ne séparons pas les époux qui sont parens au quatrième degré ; mais nous enjoignons de le faire , quand l'un l'est au troisième » et l'autre au quatrième. »

II. « Nous établissons la même règle pour ceux qui sont mariés dans » les mêmes degrés d'affinité. »

III. « Le mari dont la femme a pris le voile sans son consentement est » libre de la redemander. »

IV. « Si un beau-père marie , malgré elle , sa belle-fille , qui est de condition libre , ses autres parens pourront , si elle le veut , lui donner un » autre mari. »

V. « Si un homme libre a épousé une femme esclave qu'il croyoit libre , » il peut en épouser une autre ; la loi est la même , pour la femme qui » épouse un esclave qu'elle croit être libre. »

VI. « Un françois a reçu un bénéfice de son seigneur , et il a emmené » avec lui son vassal. Ce seigneur est mort ensuite , laissant ce vassal dans » le bénéfice ; après lui , le bénéfice est donné à un autre , qui , pour » mieux s'attacher le vassal , le marie dans la terre où il l'a trouvé rési- » dant. Celui-ci vit quelque temps avec sa femme , la quitte ensuite et » retourne auprès des parens de son feu seigneur. Là , il prend une nou-

» velle épouse et s'établit avec elle. Nous statuons qu'il doit garder cette
» seconde épouse (1). »

VII. « Si quelqu'un, ayant connoissance que sa femme a eu commerce
» avec son frère, l'a répudiée et en a pris une autre qu'il n'a pas trou-
» vée vierge, cette seconde femme est son épouse légitime; il n'a pas
» même de prétexte pour la répudier, puisque lui-même n'étoit pas
» vierge. S'il épouse une troisième femme, nous lui enjoignons de re-
» tourner avec la seconde; la troisième jouira de la liberté de se marier
» à qui elle voudra (2). »

(1) M. Fleury, dans son Histoire ecclésiastique, liv. 43, dit que le vassal, à qui il est permis de garder sa dernière femme, ne peut jouir de cette faculté qu'après la mort de la première. Il est beau de chercher à justifier les rédacteurs de ce canon; mais le célèbre historien a-t-il rendu leur manière de penser? C'est ce qu'il importe d'examiner. Pour cet effet, il est nécessaire de mettre ce canon sous les yeux du lecteur éclairé. Voici les termes dans lesquels il est conçu : « Homo francus ac-
» cepit beneficium de seniore suo, et duxit se-
» cum suum vassallum, et postea fuit ibi mor-
» tuus, et dimisit ibi ipsum vassallum, et
» post hoc accepit alius homo ipsum benefi-
» cium, et pro hoc, ut melius potuisset ha-
» bere illum vassallum, dedit ei mulierem de
» ipso beneficio, et habuit ipsam aliquo tem-
» pore; et dimissâ illâ, reversus est ad pa-
» rentes senioris sui mortui, et accepit ibi
» uxorem, et modò habet eam. Definitum est
» quòd illam quam postea accepit, ipsam ha-
» beat. » Par ce texte, on voit clairement que ce vassal n'a d'autre parti à prendre que celui de garder sa dernière femme qu'il a épousée, après avoir quitté la première. Le mot *dimissâ*, qui regarde celle-ci, suppose nécessairement que le vassal, en convolant à de secondes noces dans le cas spécifié, contractoit du vivant de sa première femme. Il fait entendre que c'est le mari qui quitte sa femme; qu'elle n'en est point séparée par la mort. C'est uniquement dans cette circonstance que l'assemblée de Compiègne assure la validité du second mariage. *Modò habeas eam*. Le concile pensoit donc que le lien du premier mariage n'étoit qu'apparent.

Les seigneurs, pour s'attacher des vassaux, s'empressoient de marier, dans leurs fiefs, des personnes libres : par là, ils les soustrayaient à leurs premiers seigneurs. Pour obvier à cet inconvénient, ces vassaux étoient libres de retourner à leur premier bénéfice, et de s'y attacher par le mariage, malgré celui qu'ils avoient contracté ailleurs, parce qu'il étoit déclaré nul. On sait, par la vie de sainte Godeberte, qui vivoit vers le milieu du septième siècle, que les bénéficiers ne pouvoient rien faire d'important sans la permission du seigneur. Ses parens, qui étoient bénéficiers de Clotaire III, n'osèrent écouter les propositions de son mariage, sans l'attache de ce roi. « Pa-
» rentes (Godebertæ), cum essent regis benefi-
» ciarii, non audebant, inconsulto rege, cui-
» quam eam in matrimonium collocare. » Les vassaux inférieurs avoient sans doute les mêmes règles à observer.

(2) L'indissolubilité du mariage, sans exception quelconque, n'étoit donc pas encore universellement reconnue dans l'église de France, malgré ce qu'avoit décidé le concile de Nantes, dans son douzième canon, dont nous avons rapporté la disposition, t. 4, p. 297 (*). Charlemagne vint à l'appui de cette doctrine, dans ses capitulaires. Le concile de Frioul, tenu sous le même empereur, l'an 791 ou 796, protesta, au canon dixième, que « Celui qui se sépare de sa femme pour
» cause de fornication, ne peut se remarier
» tandis qu'elle est vivante, parce que, dit-il,
» Jésus-Christ, en permettant à un homme de
» renvoyer sa femme, ne lui a pas permis
» d'en épouser une autre, ainsi que le remar-
» que saint Jérôme; quant à la femme cou-

(*) Ci-dessus, septième siècle, n° 224, p. 114. a. V.

viii. « Celui qui a commis un adultère avec la femme de son frère ,
 » ne pourra jamais se marier. La complice de son crime sera sujette à
 » la même loi (1). Mais le mari de cette femme pourra en prendre
 » une autre (2). »

ix. « Le baptême , administré au nom de la sainte Trinité par un hom-
 » me qui s'est dit prêtre , et qui n'a point été baptisé , est valide , com-
 » me le pape Sergius l'a décidé. L'évêque George et le sacellaire Jean
 » ont approuvé ce canon (3). »

x. « Un père , qui a corrompu sa belle-fille , ne pourra jamais se ma-
 » rier. Sa belle-fille subira la même peine , pour n'avoir pas déclaré ce
 » qui lui étoit arrivé de la part de son beau-père. Nous permettons au
 » fils d'épouser une autre femme. »

xi. « Une fille , qui a pris le voile , étant libre , doit le garder ; l'é-
 » vêque George et le sacellaire Jean ont approuvé ce canon. »

xii. « Celui qui a tenu son beau-fils ou sa belle-fille à la confirmation ,
 » en qualité de parrain , doit être séparé de sa femme , sans que lui ni
 » elle puissent se remarier. L'évêque George y a consenti. »

» pable , elle ne peut se remarier , même après
 » la mort de son mari. » Les conciles de Tri-
 bur , près de Mayence , l'an 895 , can. 46 , et
 de Trosti , en 909 , can. 8 , ont adhéré à ces
 décisions. Jonas d'Orléans , Hincmar de Reims ,
 dans son Traité du divorce de Lothaire et de
 Theuberge ; Paschase-Ratbert , sur le chapitre
 19^e de saint Matthieu ; le droit canon , tant
 ancien que moderne ; les décrétales ont en-
 seigné que le lien conjugal est indissoluble ,
 même dans le cas du divorce pour raison d'a-
 dultère , etc. , etc. Les Grecs tiennent néan-
 moins que l'adultère de la femme rompt le
 lien du mariage. Le concile de Trente s'est
 contenté d'anathématiser ceux qui oseroient
 censurer sa doctrine sur cette matière et la
 taxer d'erreur.

(1) L'exclusion du mariage étoit une péni-
 tence qu'on imposoit pour les grands crimes.

(2) Le concile de Compiègne étoit donc
 persuadé que l'adultère de la femme rompoit
 le lien conjugal. On mettoit une grande diffé-

rence entre l'adultère de la femme et celui du
 mari. Comme Jésus-Christ ne s'étoit expliqué
 que sur le cas de l'adultère de la femme , on
 croyoit que le crime du mari n'affectoit pas
 la nature du mariage , de manière à le dis-
 soudre.

(3) Par les neuvième , onzième , douzième ,
 treizième et dix-septième de ces canons , il
 paroît que George , évêque , et Jean , sacel-
 laire , légats du pape Etienne , en France ,
 assistèrent à ce concile. M. Baluze remarque
 cependant que ce dont on se sert pour établir
 ce fait ne se lit ni dans le manuscrit de Metz ,
 ni dans Reginon , ni dans Burchard , ni dans
 les autres collecteurs des capitulaires. Ce qui
 porte à soupçonner qu'on aura inséré après
 coup les noms des légats dans quelques-uns
 de ces canons. Il est difficile de croire que
 l'évêque George ait approuvé le treizième ,
 qui est entièrement contraire à la discipline de
 l'Eglise.

xii. « Si un mari a permis à sa femme d'entrer en religion et de prendre » le voile , il peut en épouser une autre , et ainsi de la femme. L'évê- » que George y a consenti (1). »

xiv. xv. « Celui qui, ayant eu commerce avec la mère et la fille, ou » avec les deux sœurs, vient ensuite à se marier , sera tenu de se séparer » de sa femme , sans pouvoir se remarier. Si les femmes avec lesquelles » il a péché ont été complices de l'inceste, elles seront sujettes à la même » peine. »

xvi. « Un homme lépreux , dont la femme est saine, peut, s'il le veut , » lui permettre de se marier à un autre. Il en sera la même chose d'un » homme sain qui aura une femme lépreuse (2). »

(1) Ce canon a été dressé d'après la Novelle 21, c. 5, de l'empereur Justinien, où il permet le divorce à celui de deux époux qui vouloit entrer en religion. Le pape saint Grégoire, dans sa lettre à Théotista, la trente-neuvième du livre neuvième, s'éleva fortement contre cette loi. La vingt-quatrième de ses lettres, qu'on lit au même livre, ne décide pas moins la question. Il y ordonne à un mari, qui avoit quitté sa femme pour se faire moine, de retourner avec elle, d'après la demande qu'elle en avoit faite. Ce pape reconnoît, à la vérité, que les deux parties sont libres de se séparer pour embrasser la continence, pourvu que cette séparation se fasse d'un consentement mutuel; mais il assure que le lien du mariage n'en subsiste pas moins, et il ajoute que, quoiqu'une des parties ait la permission de l'autre partie de vivre dans la continence, il faut que celle-ci l'embrasse également. La lettre de saint Augustin à Armentarius, qui est la deux cent vingt-septième, celle qu'il a écrite à Ectiditia, qui est la cent quatre-vingt-dix-neuvième, avoient fait voir, avant saint Grégoire, que l'un des époux ne peut remplir le vœu de continence, si sa partie ne l'oblige à faire la même chose. On peut consulter, sur cette matière, la lettre du pape Nicolas I, à la reine Theberge, femme du roi Lothaire, et celle qu'il écrivit au roi Lothaire, etc.

(2) C'est dans l'orient que cette maladie a pris naissance. Aussi, c'est de là qu'elle a tiré son nom. De l'oriental *leb*, *lumineux*, *blanc*, est

venu *leba* ou *lepra*. La surface des pustules de la lèpre est blanchâtre. Les mots *leb*, *leba* ou *gleba*, qui sont celtiques, et les mêmes que *glan*, signifient la même chose que *leb* des orientaux. La lèpre étoit commune en France dès la fin du sixième siècle. Le cinquième canon du troisième concile de Lyon de l'an 583, enjoignit à chaque évêque de nourrir et de vêtir tous les lépreux de son diocèse, afin que la nécessité ne les rendit pas vagabonds. C'est donc sans fondement que des écrivains, ou peu instruits, ou mal intentionnés, ont avancé que les François avoient introduit chez eux cette hideuse maladie par leurs croisades de l'orient. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'à l'occasion de ces voyages d'outre-mer, elle se répandit davantage dans les différentes parties de l'Europe. Rotharis, roi des Lombards en Italie, qui mourut l'an 652, touché des ravages que la lèpre faisoit parmi ses sujets, fit une loi par laquelle il statuoit qu'un lépreux, chassé de sa maison, et relégué dans un lieu particulier, seroit privé de la faculté de disposer de ses biens, parce que, dès l'instant où on l'avoit tiré de sa maison, il étoit réputé mort. Telle étoit la manière dont on traita les lépreux en France au milieu du huitième siècle. Comme ils étoient morts civilement, on en conclut, quoique sans raison, que le lien de leur mariage étoit dissous. L'homme trop présomptueux osa rompre, de sa propre autorité, une union que Dieu seul peut dissoudre par la mort naturelle. Nous n'ignorons pas qu'un historien moderne,

xvii. « Lorsqu'une femme soutient que son mari n'a jamais consommé le mariage, et que le mari prétend le contraire, on doit en croire le mari. L'évêque George y a consenti (1). »

xviii. « Ceux qui, pour éviter les suites du droit de *faida* (2), s'enfuient dans un autre pays, ne pourront se remarier, non plus que les femmes qu'ils ont quittées (3). »

51. Cependant, un saint personnage ranimoit par ses exemples la piété chancelante des fidèles. Il avoit pris naissance dans la ville de Vennes. Son origine n'avoit rien que d'obscur devant ceux qui ne considèrent que la noblesse du sang et les richesses qui y sont ordinairement attachées. La Providence divine, aux yeux de laquelle le prince et le berger sont égaux, parce qu'elle ne les distingue que par leurs actions morales, en devoit faire un vase d'honneur. Elle avoit vu de toute éternité le bon usage qu'il feroit de la grâce qui ne manque à personne.

M. l'abbé Berauld-Bercastel, dans sa savante Histoire de l'Eglise, tom. 7, p. 531, a entendu le canon seizième du concile de Compiègne, de la lèpre antérieure au mariage et réputée empêchement d'impuissance. Mais le texte seul bien réfléchi prouve le contraire. On lit d'ailleurs, parmi les formules de Marculfe, le modèle d'un acte de divorce, où il est rapporté que les époux tel et telle, considérant que leur mariage étoit agité par la discorde, se séparent mutuellement et se donnent l'un à l'autre la faculté ou d'entrer en religion, ou de se remarier, sans que l'une des parties puisse l'improuver et y mettre opposition, sous peine d'une livre d'or d'amende. Dans une assemblée mi-partie d'évêques et de laïques, on a pu également faire injure au sacrement, par un motif qui paroisoit plus puissant.

(1) Dans tous les temps, l'impuissance absolue et relative a été mise au nombre des empêchemens dirimans de mariage. Le dix-septième canon du concile de Verberie de l'an 853 avoit renvoyé la décision de ce différent au jugement de la croix. Comme ce genre de preuve n'étoit rien moins que certain, l'assemblée de Compiègne aimait mieux en croire le mari. Ce règlement ne remédia pas à l'abus : un époux dégoûté étoit juge et partie.

(2) Le mot *faida* est employé dans la basse

latinité pour exprimer l'inimitié, la haine, l'aversion. *Faida*, en lombard, et *fede*, en ancien allemand, se rendent par *aversion*, *inimitié*, *haine*. Quand des personnes nobles étoient ennemies les unes des autres, elles jouissoient réciproquement du droit antique et barbare de terminer leur différent par l'épée. Si, en se rencontrant, ils se battoient, dès lors une guerre mortelle étoit déclarée entre eux. On n'avoit que trois jours à s'y préparer ; mais si, durant cet intervalle, il se commettoit quelque hostilité, celui qui la faisoit étoit proscrit et passoit pour un traître. Ceux qui étoient ainsi exilés osoient quelquefois contracter de nouveaux mariages, quoique leurs épouses fussent encore vivantes ; leurs femmes en faisoient autant de leur côté. C'est là le double abus qu'on corrige par ce canon. On voit, par le neuvième canon du concile de Verberie, de l'an 775, jusqu'à quel point on outrageoit l'indissolubilité du mariage. Il y est dit que, « si une femme refuse de suivre son mari qui est obligé de passer dans une autre province, ou de suivre son seigneur, elle ne pourra pas se marier à un autre, du vivant de son mari ; mais que le mari, qu'elle a refusé de suivre, pourra épouser une autre femme, en se soumettant à la pénitence. »

(3) Sirmundus, concil. Gallix, tom. 2.

52. Sous un extérieur modeste , on vit se déployer le germe des vertus les plus brillantes. La charité donna du ressort à l'âme de ce jeune homme : elle anima toutes ses actions. Bientôt ses exemples et ses instructions formèrent les pauvres à une piété solide. Tandis qu'il leur montrait de loin les biens ineffables que Dieu réserve à ceux qui le craignent , et qui , s'éloignant du mal , font de bonnes œuvres , il adoucissoit leur misère présente par les aumônes que la confiance publique avoit déposées entre ses mains.

53. Sa probité et sa discrétion le rendirent cher au comte de Vennes. Ce prince le mit à la tête de sa maison. Le seul avantage que le favori tira de son élévation , fut de servir plus utilement les malheureux de toute espèce.

54. La sagesse de son administration et son désintéressement ne le mirent pas à l'abri des noirceurs de la calomnie. Des courtisans adroits , qui n'avoient en vue que leur intérêt particulier , l'enlevèrent au bien général. Dieu , qui quelquefois prend en main dès cette vie la cause de l'opprimé , justifia son serviteur.

L'admiration que fit éclater , dans toute la ville , la manière avec laquelle le ciel s'étoit déclaré en faveur de l'innocence , alarma l'humilité du ministre. Les louanges qu'on lui prodiguoit lui parurent plus dangereuses que l'abaissement d'où il venoit de sortir. Celui-ci nous rend petits à nos yeux et nous représente nos défauts avec fidélité. Si nous ne sommes pas toujours aussi mauvais qu'on veut le persuader au public , la considération de notre propre foiblesse nous apprend que nous devons cette distinction à la grâce du Tout-Puissant qui nous a soutenus. Les vapeurs de l'encens rappellent l'amour-propre toujours prêt à étouffer les vertus les mieux affirmées.

55. Convaincu de cette vérité trop rarement mise en pratique , et n'aimant l'ordre que pour lui-même , ce prudent chrétien aima mieux se dérober à la vue du monde. Un monastère de Saintonge lui servit de retraite. Là , il prit l'habit religieux. Sa capacité et son discernement le firent choisir , après son noviciat , pour céliér de la communauté ; l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il s'acquitta de cet emploi , lui attira la haine et l'envie de quelques moines. Par tout les passions exercent leur empire , lorsqu'on n'a pas l'attention de les réprimer.

56. Pour n'avoir qu'à se vaincre soi-même , ce religieux prit la résolution de passer le reste de ses jours dans la solitude. Une forêt voisine de la Dordogne , à qui sa beauté avoit fait donner le nom de

Combhi (1), arrêta ses pas. Un rocher, qui s'élevait en forme de colline, où il trouva une caverne, lui tint lieu de cellule. C'est de là qu'il fut appelé Emilion ou Emilian, dans la langue du pays (2). Dans ce paisible asile, il s'éleva à un haut degré de perfection.

57. Ce fut un nouveau soleil, qui, en éclairant son horizon, y porta une nouvelle vie. La splendeur de ses vertus fit accourir à son réduit les habitans des environs : ils s'empressèrent de puiser dans ses entretiens des leçons de sagesse. Tant est grand l'attrait qui porte l'homme à la pratique de la morale chrétienne, quelque contraire qu'elle soit à quelques-uns de ses penchans ! Cet étranger se fit un oratoire dans l'intérieur de son rocher. L'amour du prochain, qui le consumait, l'engagea à s'associer des disciples. Tous se soumirent à la règle qu'il pratiquait. Ses exemples, plus puissans que ses instructions, leur servirent de guides dans la vie spirituelle.

58. Occupé uniquement de Dieu et de la conduite de ses chers élèves, il mourut le seize des calendes de décembre, c'est-à-dire, le seize de novembre l'an 767 (3).

59. Son monastère a donné l'existence à une ville; aussi a-t-elle pris le nom de ce saint confesseur. La grotte où il avoit habité d'abord, se voit encore de nos jours auprès de l'église paroissiale, qui n'est qu'un seul et même rocher, dans lequel on a creusé un vaisseau d'environ cent vingt pieds de long, sur soixante de large, et autant d'élévation. La partie de cet édifice qui frappe le plus, est une tour de pierre d'une grande beauté. La forêt qui environnoit la colline du saint a cédé la place à des vignobles.

60. L'abbaye de Saint Emilion, après avoir éprouvé les fureurs des Sarrasins, fut soumise à celle de Nanteuil, qui est dans le diocèse de Poitiers (4). Le corps du saint fut transféré secrètement à Fronsac, qui étoit une dépendance de cette dernière maison (5).

61. Armael étoit contemporain de saint Emilion. Il fut placé sur le siège de Dol, après la mort de Restoard (6). On ne nous a pas fait connoître

(1) *Comb, belle; hi, forêt : belle forêt.*

(2) *Mil, rocher; jawon ou jan, saint : le saint homme du rocher.*

(3) *S. Æmiliani Legenda; Mabillonius, in Annal. Bened. tom. 2, p. 213.*

(4) Nanteuil est situé dans un lieu qu'on nommoit anciennement *fosse du lou*, au confluent des petites rivières d'Or et d'Argent.

C'est de cette position que Nanteuil, autrement *Nantolium*, a emprunté sa dénomination. *Nant, rivière; tol, fosse, vallée : vallée sur le bord de l'eau.* Or est un nom appellatif de rivière, qui est devenu propre de celle-ci. Argent tire son nom d'*ar, rivière*, et de *gant, belle : belle rivière.*

(5) *Mabillonius, ibidem.*

(6) « *Successit ei (Restoard) sanctus Armae-*

quelle a été la durée de son épiscopat. Son église lui a donné la qualité de saint; mais on n'y trouve point de traces de son culte. Si l'on en croit Balderic, l'un de ses successeurs, ses vertus étoient connues de tout l'occident. On assure que ses reliques furent transférées au château de Plo-Ermel (1).

62. Il eut pour successeur Jumaël, autrement Junemen (2). Ce fut un évêque qui plut et à Dieu et aux hommes (3).

63. Bili honoroit, dans le même temps, l'église de Vennes, par les qualités éminentes qui forment les bons évêques. C'est sur tout par la charité, cette vertu distinctive du vrai chrétien, qu'il opéra son salut, et qu'il contribua à celui de son peuple (4). Sa sainteté le plaça après sa mort au rang des bienheureux. Le diocèse de Vennes en célèbre la mémoire le vingt-trois de juin (5). On ignore pourquoi on lui a décerné le titre de martyr : cette prérogative suppose qu'il a eu à souffrir pour la cause de Dieu et de la religion, ou du moins pour soutenir les intérêts de la justice. C'est le seul endroit de sa vie qui soit connu.

64. Agus gouverna le même diocèse quelque temps après l'avènement de Charlemagne au trône (6). Le nom qu'il porta le représente comme le père de son peuple (7). C'est d'un seul trait en faire un portrait accompli.

65. Daniel et Judon, comtes de Cornouaille, ne s'étoient fait connoître que par leur soulèvement momentané contre la France. Le premier eut pour fils Budic (8); le second fut père de Constantin, qu'on nommoit

» lus. » (*Acta varia in causa Dolensis episcopatus*, apud D. Martene, tom. tertio, *Anecd.* p. 935.)

(1) « Cujus (Armaeli) corpus in episcopatu » Aletensi, apud castrum quod dicitur Plo- » Asmel, quiescit. In cujus honore per Bri- » tanniam multæ sunt ecclesiæ constitutæ. » (*Ibidem.*) Ceci a été écrit au moins avant la fin du douzième siècle, temps où le procès de l'église de Dol contre celle de Tours fut jugé. Le corps d'Armaël n'existe plus à Plo-Ermel, depuis bien des siècles; on ignore même ce qu'il est devenu. Le Père du Paz donne à cet évêque la qualité de saint. L'église paroissiale de Plo-Ermel est dédiée à saint Armel, abbé, dont nous avons parlé.

(2) Suivant le catalogue des évêques de Dol, par l'archevêque Balderic, Jumaël vivoit du temps du pape Adrien I, qui fut élu le sept de février, l'an 772, et qui mourut le vingt-six

d'octobre 795.

(3) *Iu*, Dieu; *maël* ou *men*, chef : chef de Dieu. L'église de Dol, dans son procès contre celle de Tours, donne à Jumaël les qualités de *sanctus ac Deo dignus*.

(4) *Bil*, bon. On donne aussi à saint Bili le nom de *Bilcius*. *Bi*, bon; *si*, seigneur. D. Taillandier, dans son catalogue des évêques de Vennes, place, avant saint Bili, un saint Catuodus, évêque et martyr. Ce Catuodus n'a point été regardé par l'église de Vennes comme l'un de ses évêques; le Propre du diocèse, de l'an 1757, en fait foi. Ce Catuodus est le même que Cadoc, dont nous avons parlé dans son temps.

(5) *Proprium Venetense*, an 1757.

(6) *Cartul. Rotonense*.

(7) Le nom d'Agus vient d'*ago* ou *maga*, nourrir; *ag*, père.

(8) Dans les actes de Saint Melair, on lit

aussi Kyoltain (1). Budic fut honoré du surnom de *mur* ou de *grand*. Ce qui suppose des actions distinguées et qui tournoient à la gloire de la nation. Constantin ne fut pas moins célèbre; si l'histoire ne nous a pas transmis ce qu'il fit de remarquable, les noms qui le décorent nous indiquent du moins la grandeur de son ame (2). Par une seule action, dont nous parlerons bientôt, il en effaça tout l'éclat.

66. Le caractère de Budic reparut dans Meliau (3), à qui il avoit donné la naissance. Rivod, son frère, fut l'opprobre et la lie de son siècle. Argant (4), l'aîné des enfans de Constantin n'héritait que de ses bonnes qualités. Ses mauvaises passèrent dans Justin, son fils puîné.

67. Ces comtes, qui se rappeloient avec jalousie l'indépendance de leurs aïeux, et dont quelques-uns affectoient de s'attribuer l'auguste qualité de roi, refusèrent de payer à Charles les tributs ordinaires. Ce monarque, devant qui tout devoit plier, envoya contre eux Andulphe, grand-maitre de sa maison.

68. Celui-ci, à la tête d'une armée formidable, les poursuit jusque dans les retraites qui leur paroissent les plus assurées, rase leurs châteaux et fait un grand nombre de prisonniers (5). Tout cède à la force; la clémence fait le reste; des otages sont donnés; les princes bretons vont porter leurs hommages au roi le plus puissant de l'Europe.

Charles, qui voit ce que peuvent encore les Bretons, tente de les enchaîner par la sagesse de ses mesures. Il charge Flodalde du gouvernement de Vennes, et donne au comte Gui, ou Widon, la garde des frontières.

69. Meliau, qui joignoit à la piété une grande douceur, ne s'occupait plus qu'à rendre heureuse la partie de la Bretagne qui continuoît de vivre sous ses lois. Il fit les délices de son peuple. En rentrant dans l'ordre moral, il travailla pour le bonheur public et assura le sien particulier.

Nouvel Abel, il trouva néanmoins dans Rivod un second Caïn. La considération dont il jouissoit à tant de titres fit ombrage à son frère. Celui-

que Budic étoit fils de Daniel. « Cui (Danieli)
» successit filius Budic. »

(1) Selon le Cartulaire de Redon, fol. 76, de Judon sortit Custentin, autrement Constantin; celui-ci fut père d'Argant. « Judon genuit Custentin, Custentin genuit Argant. »

(2) Les noms de *Custentin* et de *Constantin* sont les mêmes. Ils sont composés de *cus* et de *con*, termes qui marquent le superlatif; de *ten* ou *tan*, *grand*, et de *tin*, *prince* : très-

grand prince. Le nom de *Kyoltain* se rend par *grand prince*. *Ki* ou *si*, article; *ol*, *grand*; *tin*, *prince*.

(3) *Mel*, *prince*; *av*, *grand*.

(4) *Ar*, article; *gant*, *beau* : le beau. Le nom d'*Arastagne* signifie la même chose que celui d'Argant. *Ar*, article; *as*, *brillant*; *tagn* ou *tign*, *prince* : le beau prince.

(5) [An 786.] — Omission. a. V.

ci ne vit plus qu'un ennemi dans le modèle qu'une saine raison l'engageoit d'imiter. L'ambition lui montra le moyen de le détruire : elle ménagea une entrevue entre les deux comtes. Le lieu que le droit des gens rendoit sacré fut profané par le meurtre de Meliau (1).

70. Cette victime de la bonne foi, que l'injustice avoit sacrifiée par le plus noir des attentats, n'en devint que plus respectable. Meliau parut mourir aux yeux des âmes qui ne sont éclairées que par les sens. Pour un règne d'un moment, il en obtint un dans le ciel que rien ne peut troubler. Il fut compté au nombre des martyrs. Des miracles attestèrent sa sainteté. La paroisse de Plou-Miliau, qui fait de nos jours partie du diocèse de Treguer, et celle de Guic-Miliau, dans celui de Léon, ont pris le nom de ce saint comte.

71. Rivod ajouta à ses états ceux de son frère. Par cette union, il fut un prince puissant (2). Les crimes en attirent d'autres, de même que l'habitude des bonnes actions prépare à de nouvelles. Meliau laissoit un fils âgé de sept ans; ce jeune prince n'avoit pour appui que l'innocence : foible barrière contre un usurpateur, dont les mains étoient encore teintes du sang du père ! La perte de l'enfant fut décidée. Le tendre agneau, qui ne pense à rien moins, s'offre de lui-même. Le printemps de l'âge qui l'embellit, frappe les meurtriers; la sérénité, qui guide ses pas, est un reproche de leur démarche; l'accueil gracieux dont il les honore les désarme. Dans le fils malheureux, ils reconnoissent les traits d'un père qui avoit été digne de régner plus long-temps. Mais la pitié qui s'est emparée de leurs cœurs est tout à coup combattue par la crainte de déplaire au tyran. Tandis que celle-là leur arrache le poignard qui doit trancher les jours du prince, celle-ci se dédommage par la mutilation. Le fils de Meliau n'a plus de main droite, ni de pied gauche. A ce prix, on croit avoir satisfait la cruelle ambition de l'oncle.

Cette action, dont la barbarie fait frémir, mais qui ne se rapprochoit que trop des mœurs de ce siècle, fit donner au prince le nom de Melair ou Meloir (3). Par là, on perpétuoit le souvenir de la persécution qu'il avoit éprouvée.

72. Depuis saint Alain, nous n'avions fait mention d'aucun évêque de Quimper. Un habile critique (4) lui a donné David pour successeur. L'histoire nous en présente un dont elle n'a pas conservé le nom. C'est

(1) [An 790 environ.] — Omission. a. V.

(2) *Ri*, prince; *vod* ou *pod*, puissant.

(3) *Mel*, prince; *ar*, mutilé : prince mutilé.

Melair porte le nom de *Melarius* dans ses actes, que du Paz a conservés.

(4) M. l'abbé Gallet.

une perte que l'on doit regretter. Cet évêque, animé de l'esprit de l'Eglise, qui, dans tous les temps, s'est fait un devoir de secourir les affligés, sur tout ceux qui gémissent sous l'oppression, oublia ce qu'il avoit à craindre de Rivod; il ne pensa qu'à conserver la vie de Melair. Il l'emmena vers les confins de son diocèse; Constantin, qui vivoit encore, étoit son tuteur.

73. L'évêque de Quimper, à l'exemple des saints pasteurs qui l'avoient précédé, avoit ouvert une école à laquelle il présidoit. Il la tenoit dans un de ses monastères qui étoit à l'extrémité de son évêché. Parmi ceux de ses élèves qui lui firent le plus d'honneur, on remarqua Melair. Aucun d'eux ne l'égalait dans la connoissance des belles lettres; la pureté de son cœur répondoit à ses lumières. La gravité de son extérieur prévint son âge; il n'avoit d'autres entretiens que ceux qui pouvoient l'instruire et l'éduquer; élevé au-dessus des choses sensibles, il n'aspiroit qu'à plaire à Dieu. Une noble simplicité lui gagnoit tous les cœurs.

74. Tel fut Melair pendant sept ans qu'il passa sous la discipline de son pieux instituteur. Des qualités si rares dans un prince réveillèrent les inquiétudes de Rivod. Celles-ci n'eurent plus de bornes, après que son neveu eut paru à la cour de Constantin (1). Ce nouveau théâtre mit en évidence tout ce que valoit Melair. Le meurtrier du père n'osa pas attenter ouvertement à la vie du fils: il eut recours à la dissimulation qui devoit le servir plus sûrement.

75. Son premier soin est de se lier étroitement avec Constantin. A la suite d'un festin, temps où la joie commune écarte ordinairement jusqu'à l'idée de la mort, et qui porte à la douceur même les plus cruels, il lui propose d'être l'instrument de ses desseins pervers. Le partage de la dépouille du père de Melair doit être la récompense du forfait.

76. Ces offres éblouissent Constantin, mais elles ne le décident pas. Il en confère avec sa femme. Cette princesse, dévorée par l'amour déréglé des honneurs et des richesses, lui étale d'un côté les avantages qui doivent résulter de l'exécution de ce complot; de l'autre, elle lui fait envisager ce que peut Rivod, s'il ne se rend pas à ce qu'il exige de lui. Constantin, déjà doublement coupable, ferme à l'instant les yeux sur les droits sacrés du sang, de l'humanité et de la religion. Il oublie sa qualité de tuteur, ce qu'il se doit à lui-même et au public.

Tandis qu'il va engager sa parole, Barilia (2) (car c'est ainsi que se nommoit son épouse) sent la voix du remords vengeur. Pour arrêter le crime

(1) [An 797 environ.] — Omission. a. V. rité de la naissance.

(2) Le mot *bar* ou *bari* désignoit la supério-

qu'elle a conseillé, elle s'enfuit avec Melair chez Comor, l'un des comtes du roi de France. Elle n'ose déclarer ni à l'un, ni à l'autre quels sont les ministres de la barbarie de Rivod. Le mari, à son retour, qui ne trouve plus sa proie, la suit dans sa retraite. La trahison est dans son cœur et la paix sur ses lèvres. A l'en croire, il fuit lui-même la persécution, parce qu'il s'annonce comme le protecteur de l'innocent. A son arrivée, Melair, à qui les apparences les mieux concertées inspirent la sécurité la plus profonde, est saisi de joie; le jeune prince s'avance vers lui, l'embrasse tendrement, et reste quelque temps attaché à son cou.

Constantin, qui n'écoute intérieurement que le cri de la cupidité, parle en secret à Barilia; il fait succéder les menaces aux promesses, pour faire rentrer la cruauté dans son cœur; le pouvoir qu'il a sur elle le fait triompher de sa répugnance: elle consent au parricide. Comor, qui ignore ce fatal arrangement, croit la vie de son hôte à l'abri du danger. Son château lui sert d'asile. Si Constantin y a pénétré, c'est pour témoigner son attachement à ce comte, et pour l'assurer de l'intérêt qu'il prend en son neveu. Funeste tranquillité! elle va coûter la vie au prince. Si le jour se refuse à cet attentat, la nuit le secondera. Melair, enseveli dans le sommeil auquel il ne s'est livré que pour réparer ses forces, y trouve la mort. Constantin l'égorge, lui coupe la tête, l'emporte avec lui et prend la fuite.

77. La pureté des mœurs du prince lui acquit la vénération publique. Elle fut d'autant plus sincère qu'elle l'accompagnait dans le tombeau. La manière dont il périt et la cause qui le fit immoler, lui ont fait donner la qualité de martyr. (1). L'église de Lanmur, au diocèse de Dol, où reposa son corps (2), l'a pris pour patron. Celles de Saint Meloir sous Hedé (3), de Saint Meloir sous Bourseul (4), et de Saint Meloir des Ondes, auprès de Cancale, le reconnoissent pour titulaire. Son chef enrichit le trésor de la cathédrale de Quimper.

78. Constantin porta la tête du martyr à Rivod. Il ne jouit pas long-

(1) Les anciens bréviaires de Quimper et de Léon le qualifient martyr. Son office y est de neuf leçons, et est fixé au deux d'octobre. Les litanies angloises ne lui ont assigné de rang qu'entre les confesseurs.

(2) Le corps de saint Melair fut inhumé dans l'église de Lanmur. Il fut transféré au neuvième siècle dans le monastère de l'abbaye de Redon. La preuve s'en trouve dans un cartulaire de cette maison. On voit à Lanmur un cercueil de pierre qu'on assure avoir renfermé le corps de saint Melair.

(3) La petite ville de Hedé est sur un ruisseau dont on a formé un étang. Elle étoit autrefois au milieu d'une forêt. *Hai*, forêt; *da*, en composition de, eau: lieu où un ruisseau traverse une forêt. Cette forêt faisoit partie de celle qu'on appelle Tanouar. *Tan*, forêt: *war*, qu'on prononce ouar, grande: grande forêt.

(4) Bourseul est auprès de la rivière d'Arguenon. Ce nom est pris de *bour* ou *our*, eau, rivière, et de *ceul* ou *cel*, habitation: lieu habité qui est auprès d'une rivière.

temps de la récompense de son crime. On prétend que , comme il prenoit possession des terres qui lui avoient été promises , il fut frappé d'aveuglement ; qu'une mort , aussi subite que cruelle , l'enleva à ses biens périssables ; que son fils Justin , qui l'avoit servi dans cette intrigue , se rompit le cou en s'enfuyant. Ce funeste événement , ajoute-t-on , jeta le trouble dans l'ame de son complice ; l'effroi , dont il fut saisi , lui glaça le sang dans les veines ; dans trois jours Rivod perdit la vie (1).

Les choses se passèrent néanmoins autrement. Les causes secondes furent l'instrument de la vengeance divine. L'assassinat du prince chez Comor dut être regardé comme une insulte la plus outrageante. Les lois de la nature et les égards que méritoit le lieutenant de Charles , étoient également blessés. On ne peut douter que , dans cette circonstance où l'honneur françois étoit compromis , Comor n'en ait fait sur-le-champ porter des plaintes aux autres comtes du roi. Aussi le comte Gui , accompagné de ceux de Rennes , de Nantes et du territoire de Dol , attaqua et défit Rivod , Constantin et Justin ; il reçut les autres princes à composition , et soumit la Bretagne entière (2). Ainsi dans tous les temps les crimes des souverains ont abaissé les nations , même les plus puissantes. Il n'y a que l'ordre qui soutienne les empires : immuable de sa nature , comme la divinité dont il découle , lui seul peut les rendre durables.

Charles venoit de faire rentrer dans le devoir les Saxons , toujours rebelles. Gui , dont le front étoit également couronné de lauriers , et qui avoit ajouté à l'empire françois une importante conquête , alla présenter à son maître les armes des princes bretons ; les noms des uns et des autres y étoient gravés.

79. Deomar n'étoit plus : son siège étoit occupé depuis plusieurs an-

(1) Mémoires de du Paz ; D. Lobineau, Vies des SS. de Bretagne. Ce dernier écrivain a pris pour un homme du peuple celui que l'auteur de la vie de saint Melair appelle le *nutritor* de ce prince. M. du Cange dit , dans son Glossaire , que le mot *nutritor* répond à celui de *bajulus*. Or il rend *bajulus* par *tutor*. Le mot *nutritor* signifie donc *tuteur*. C'est dans ce sens que les ancêtres de saint Malo avoient été *nutritores* de rois. C'étoit à un prince breton qu'appartenoit la garde de Melair. Aussi les actes de ce saint , que le P. Albert le Grand a suivis , donnent à son tuteur le nom de Kyoltain , le même que Constantin. D'ailleurs M.

Gallet , dans ses Mémoires sur l'origine des Bretons Armoriques , n'a fait qu'une seule et même personne de Kyoltain et de Constantin. Les actes de saint Melair font Justin fils de ce tuteur. Un cartulaire de Redon porte que Justin étoit père d'Alfret à qui il donne la qualité de *mactiern* ou de *filz de prince*. Cet Alfret n'est pas différent d'Alefredon , qu'on voit parmi les comtes de Cornouaille , dans le Cartulaire de Quimper. L'origine celtique de ces deux noms en est la preuve. *Al* , article ; *fre* ou *bre* , prince ; *fron* ou *bron* , prince : le prince.

(2) [An 799.] — Omission. a. V.

nées par Odilar. C'étoit un évêque d'une grande autorité (1). Dès l'an 792, Charles l'avoit chargé d'examiner si le lieu, qu'on nommoit *Lauriacum* (2), étoit de son domaine. Par l'information qu'en fit ce commissaire, il fut prouvé que ce terrain appartenoit au fisc du roi. On ne tarda pas à y bâtir une maison royale. Le nom d'Odilar se voit dans une donation que Charles avoit faite l'an 797, au monastère de Prum (3).

80. Dès la même année au moins, Isaac avoit remplacé Agus (4). S'il eut, comme son prédécesseur, un amour vraiment paternel pour ses diocésains, il en fut distingué par sa rare humilité (5). Cette vertu est un roc ferme sur lequel le grand édifice de la vie pastorale doit s'élever.

81. Si l'on en croyoit les nomenclatures qu'on nous a laissées des évêques d'Alet, nous aurions de quoi remplir leur succession depuis Cadoen jusqu'à ce temps. Mais il vaut mieux garder le silence que de s'exposer à n'avancer rien de certain (6). Pour l'existence d'Hélocar, elle est prouvée par des faits.

Il fut d'abord abbé de saint Jean de Gael (7), qui avoit changé ce nom pour prendre ceux de Saint Men et de Saint Judicael. Il réunit cette qualité à celle d'évêque. C'est le premier exemple que nous voyions en Bretagne de la pluralité des bénéfices sur la même tête. Cette pratique étoit assez fréquente dans le reste de la Gaule. Hélocar fut bon abbé et un excellent évêque (8).

82. Charles signala le commencement de son règne sur le diocèse d'Alet, par la donation qu'il fit des biens de l'église de Gael, au monastère de Saint Judicael. Il y ajouta tous les domaines de la paroisse et le peuple

(1) Le nom d'*Odilar* vient d'*od*, grand, et de *lar* ou *lor*, chef : grand chef. M. Travers, dans son Histoire abrégée des Evêques de Nantes, dit que « quelques-uns donnent à Odilar » la qualité de saint, et fixent sa fête au 14 » de septembre. Je ne sais, ajoute-t-il, sur » quoi on se fonde, n'ayant trouvé saint Odi- » lar dans aucun de nos bréviaires manuscrits » et anciens imprimés ; mais on n'y trouve » pas non plus saint Lupien, saint Friard, » saint Secondel, etc. dont on ne doute point » de la sainteté ».

(2) Le mot *Lauriacum* désigne un lieu sur le bord d'une rivière. *Lo*, lieu ; *riac* ou *reac*, rivière. Ce lieu est un bourg en Anjou sur la petite rivière d'Argo. *Ar*, rivière ; *go*, petite. *Lauriacum* se nomme maintenant Loiré. *Lo*, lieu ; *re*, rivière : lieu sur une rivière.

(3) D. Martene, collect. p. 51. Le monastère de *Prum* s'est ainsi appelé de la rivière de ce nom. *Rum*, eau coulante, rivière.

(4) Cartul. Rotonense.

(5) *Isa*, très-humble ; *ac* ou *ag*, père : père ou pasteur très-humble.

(6) On place ordinairement entre Cadoen et Hélocar, les évêques suivans, Rivalonus, Judicael, Regimundus, Menfenicus, Benedictus, Idomillus, Joannes, Galerius.

(7) Gael porte ailleurs le nom de *Guadel*. Ces deux noms ont la même signification. *Ga* ou *ca*, *quad* ou *gued*, forêt ; *el*, tête : tête de forêt. Gael s'est encore nommé *Wadel*. Ce dernier terme n'est différent de celui de *Guadel*, que par ce qu'on a changé le *g* en *w*.

(8) *Hel*, excellent ; *o*, indicatif de mérite ; *car*, chef : très-bon chef.

qui en faisoit partie. Ce bénéfice devoit relever directement de l'évêque d'Alet (1). Par cet acte de souverain, le roi manifestoit quel étoit son pouvoir dans les autres parties de la Bretagne qu'il venoit de conquérir.

83. L'année suivante (2), les princes bretons se rendirent à Tours auprès de Charles ; ils l'y assurèrent de leur obéissance et de leur fidélité. Comme on n'approchoit point des rois françois sans leur offrir des présents, ils ne manquèrent pas de lui en faire. Ces dons étoient d'une grande magnificence. Dans le même temps on frappa aux environs de Nantes une monnoie blanche au coin de Charles : elle portoit cette inscription : « *Carlus rex, metallo et metallum* ».

(1) « *DCCXCIX. Carolus magnus concessit* » *copi Aletensis* ». (*Chronic. Britannicum*).
 » *Deo et sancto Judicaelo ecclesiam de Guadel* (2) [*An 800.*] — Omission. a. V.
 » *cum tota plebe per manum Helocari, epis-*

NEUVIÈME SIÈCLE.

Configant tale aliquid hæretici.

Tertull. de præsc. adv. hæf.

1. Le roi de France, qui, au nom de Charles, ou plutôt de *Karl*, pour parler le langage du temps, c'est-à-dire, de *brave* et de *vaillant*, venoit d'ajouter ceux d'*Auguste* et de *César*, soutenoit avec dignité la vaste étendue de son empire, par la grandeur de son génie. La Gaule entière, une province d'Espagne, le continent de l'Italie jusqu'à Benevent, toute l'Allemagne, les Pays-Bas, et une partie de la Hongrie lui étoient asservies. Présent par tout, ou par lui-même, ou par ses généraux, il contenoit tout dans le devoir.

Aimé de ses sujets, il fut craint des Bretons pendant quelques années. Revenus de l'abattement où l'expédition du comte Gui les avoit jetés, ils réfléchirent sur leur position. Semblables à un arc que des cordes retiennent dans la contrainte, ils n'aspirent qu'au moment de rentrer dans leur premier état.

2. L'amour de la liberté leur mit les armes à la main (1). Leur courage vint à son secours. Ils attaquent la ville de Vennes; les officiers de Charles sont forcés de l'évacuer; le comte Gui se retire sur les terres de France.

3. Le triomphe des Bretons ne fut pas de longue durée. L'empereur, qu'on n'insultoit pas impunément, envoya contre eux une puissante armée. A son passage dans le Porhoet, elle ruina de fond en comble l'abbaye de Saint Judicael. Ce que le fer épargna fut consumé par le feu : le trésor de l'église, tout ce qui étoit consacré au service des autels, les titres qui assuroient à cette communauté ses possessions furent la proie des flammes. On doit penser que les châteaux de la famille royale, qui étoient en grand nombre dans cette partie de la Bretagne, ne furent pas plus respectés. La communauté religieuse de l'île d'Aron, qui subsistoit toujours avec honneur, et qui avoit déjà emprunté le nom de saint Malo, ce res-

(1) [An 809 environ.] — Omission. a. V.

pectable apôtre d'Alet, subit le même sort que celle de Saint Judicael. Vennes arbora de nouveau les étendards de la France.

4. Le calme ne fut pas plutôt rendu à la Bretagne, qu'Hélocar eut recours à l'empereur pour rassembler les débris des deux monastères qui dépendoient de son évêché. Il en obtint une charte qui les maintenoit dans la propriété de tous les fonds qui leur avoient appartenu avant leur incendie. Ils furent même autorisés à en acquérir de nouveaux (1).

5. Hélocar fit rétablir l'église d'Aron ; saint Vincent en fut toujours le patron titulaire. Elle subsiste encore de nos jours dans ce qui forme actuellement la nef de la cathédrale de Saint Malo ; les ailes ont été construites depuis. La partie supérieure de cette église se terminoit entre les autels de saint Clément et de saint Malo. Le grand portail, qu'on voyoit il y a peu d'années, étoit l'ouvrage d'Hélocar (2). Un autre le remplace. Il est digne de la munificence du pieux évêque (3) qui se fait un devoir de consacrer ses revenus à la décoration des autels, à l'entretien des pauvres, à l'éducation de la jeunesse et à l'illustration de son clergé.

6. Charles avoit compris depuis long-temps que la réformation générale des mœurs pouvoit seule donner de la force et du ressort à ses états, et lui procurer une solidité durable. Pour préparer les esprits à cette grande œuvre, il avoit envoyé plusieurs questions aux évêques et aux comtes, qui y étoient relatives, et avoit chargé les uns et les autres d'y répondre. Dans la vue d'y mettre la dernière main, tous les évêques des Gaules s'assemblèrent en conciles l'an 813, mais dans des lieux différens. On en vit presque en même temps à Arles, à Reims, à Mayence, à Châlon-sur-Saone et à Tours.

7. L'assemblée de cette dernière province fixera seule nos regards.

« Pour peu que l'on ait de discernement et de connoissances, disent » les Pères de ce concile, on se convaincra bientôt, par l'ordre et la sagesse qui président aux états de notre très-pieux empereur, jusqu'à » quel point il a l'esprit de gouvernement, sur tout si l'on fait attention » que tous ses soins se rapportent à la piété et à la vraie religion, la seule » qui puisse assurer un bonheur sans nuages. C'est par ces motifs qu'il a » puissamment engagé les pieux et religieux évêques de son empire à » éclairer, par leurs prédications et par leurs exemples, les peuples qui » leur sont confiés. Les lieux et le temps de nos assemblées ont été fixés.

(1) Archives de l'église de Saint Malo.

(3) M. des Laurents.

(2) Mémoires particuliers.

» Nous nous sommes donc rendus au lieu qui a été déterminé. Réunis à
 » Tours, avec les abbés et le clergé, nous avons rédigé des canons, le
 » mieux que nous avons pu; nous les communiquerons à notre sérénissi-
 » me empereur. Ils sont en petit nombre, mais nous les avons crus pro-
 » pres à épurer les mœurs. »

I. « Nous avons remontré à toute l'assemblée l'obligation où nous
 » sommes d'être fidèles à notre seigneur, très-excellent empereur, et de
 » lui garder la foi que chacun de nous lui a promise. Tous, d'après l'ex-
 » posé que nous en avons fait, se sont engagés à offrir des prières cha-
 » que jour pour la prospérité de son règne et pour la conservation de ses
 » précieux jours. »

II. « Tous les évêques doivent s'appliquer avec soin à la lecture des
 » livres saints; ils doivent, autant qu'ils le peuvent, savoir par cœur l'é-
 » vangile et les épîtres de saint Paul, et lire souvent les ouvrages des saints
 » Pères qui les expliquent. Ils suivront la même méthode dans la lecture
 » des autres livres canoniques. »

III. « Il n'est pas permis à un évêque d'ignorer les canons de l'Eglise,
 » ni le pastoral de saint Grégoire. C'est là le miroir où il doit se recon-
 » noître. »

IV. « L'évêque doit instruire son peuple par la prédication, lui appren-
 » dre ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter. Sa vie doit être irrépro-
 » chable, son extérieur édifiant : il doit servir d'exemple à tous ceux qui
 » lui sont soumis, de manière que, comme l'a dit le Seigneur, ils voient
 » ses bonnes œuvres, et qu'ils glorifient Dieu le Père, qui est dans les
 » cieux. »

V. « La table de l'évêque ne sera point chargée de mets (1) : il se con-
 » tentera d'une nourriture sobre et réglée, pour ne pas aller contre ce
 » qu'a dit le Seigneur : Prenez garde que vos cœurs s'appesantissent par
 » l'excès du vin (2). Une lecture assaisonnera le repas : elle remplacera des
 » paroles oiseuses (3). »

(1) A la table de Charlemagne, où man-
 geaient les princes et les princesses ses enfans,
 on ne servoit que quatre plats, outre le plat
 de rôti. Il ne buvoit ordinairement que trois
 coups à ses repas.

(2) Lucæ 21, v. 34.

(3) Le canon dix-septième du concile de
 Reims ordonne la même chose; il enjoint de
 plus aux évêques et aux abbés de bénir les
 viandes avant le repas, et, à la fin, l'action

VI. « Les pèlerins et les pauvres mangeront avec l'évêque : en leur donnant la nourriture corporelle, il aura encore plus de soin de celle de l'ame. »

VII. « L'évêque doit s'abstenir de tout ce qui peut amollir l'ame par les yeux et par les oreilles, tels que sont certains airs de musique et d'autres divertissemens. C'est ordinairement par ces canaux qu'une foule de vices s'insinuent dans le cœur. L'évêque doit avoir en horreur les farceurs et leurs comédies obscènes ; il doit défendre à tous ses prêtres de les fréquenter (1). »

VIII. « Il est messéant à tout prêtre d'assister à toute espèce de divertissemens profanes. La chasse, soit aux bêtes fauves, soit aux oiseaux, leur est interdite. »

IX. « Comme les prêtres et les diacres doivent prendre leurs évêques pour modèle dans tout ce qu'ils font de bien, ils doivent imiter leurs bons exemples. »

X. « Les évêques doivent avoir le plus grand soin des pauvres et leur distribuer avec une circonspection toute particulière les biens ecclésiastiques qu'on a donnés aux églises ; ils sont en cela les ministres de Dieu ; ils doivent éloigner tout désir d'un gain honteux. Ces biens, qui sont entre leurs mains, ne leur appartiennent pas : on les leur a confiés, pour en faire la distribution. »

XI. « Il leur est permis de tirer du trésor de l'église, en présence des prêtres et des diacres, ce qui est nécessaire pour l'entretien des serfs et des pauvres de la même église (2). »

de grâces. Pendant la table, Charlemagne se faisait expliquer quelque question, ou lire quelque histoire.

(1) Ce canon donne à ces farceurs le nom d'*histrions*. Chez les Toscans, ils s'appeloient *hister*. Ces deux termes viennent de l'oriental *star*, qui veut dire, *tracer, peindre, décrire*... Ces histrions peignoient, par la voix, par la parole et les gestes, les différentes passions de l'homme, sur tout celle qui le porte à la volupté. Leurs farces sont désignées sous le nom de *joca turpia*, par le dix-septième canon du concile de Reims. Les histrions étoient

venus de l'Etrurie à Rome ; ils dansèrent d'abord sur des tréteaux au son des instrumens, ensuite ils mêlèrent à leurs danses des vers grossiers. Durant les siècles postérieurs, leurs bouffonneries furent imitées dans les Gaules. Saint Sidoine-Apollinaire, en faisant la description de la table de Théodoric II, roi des Visigoths de France, parle de ces farceurs ; il loue ce prince de ce qu'il les admettoit rarement durant les festins : « *Sanè intromittuntur, dit-il, quanquàm rarè, inter canendum mimici sales.* »

(2) On doit conclure de ce canon que les

xii. « On n'ordonnera point de prêtre avant que d'avoir atteint l'âge »
 » porté par les canons , c'est-à-dire , trente ans. Avant l'ordination , il »
 » demeurera dans la maison de l'évêque pour y apprendre ses devoirs »
 » et donner des preuves suffisantes de ses mœurs. »

xiii. « On ne permettra pas à un prêtre d'un autre diocèse de dire la »
 » messe , s'il n'a des lettres de recommandation. Nous avons remarqué »
 » qu'on en agissoit ainsi autrefois en plusieurs lieux. »

xiv. « Il est défendu à tout prêtre de passer d'un moindre titre à un »
 » plus grand. Chacun restera attaché à celui de son ordination. Si quel- »
 » qu'un transgresse cette loi, il sera frappé de la même sentence qu'on »
 » porterait contre un évêque qui passeroit d'un petit siège à un plus »
 » grand. »

xv. « Tout prêtre qui aura obtenu une église à prix d'argent , en fai- »
 » sant chasser celui qui la possédoit , sera déposé (1). Ce crime , quel- »
 » que contraire qu'il soit à la discipline ecclésiastique , n'est cependant »
 » que trop commun ; aussi nous emploierons toutes nos forces pour le »
 » faire disparaître. Aucun clerc, ni laïque ne pourra donner une église »
 » à desservir à quelque prêtre que ce soit , sans la permission de l'é- »
 » vêque. »

xvi. « Les dîmes , que l'on donnera à chaque église , seront employées »
 » par les prêtres , de l'avis de l'évêque , pour les besoins des pauvres et »
 » pour ceux de l'église. »

xvii. « Nous avons arrêté, d'une voix unanime , que chaque évêque »
 » aura des homélies pour l'instruction de son peuple : elles renfermeront »
 » les articles fondamentaux de la foi catholique , la récompense éternelle »
 » des bons , la damnation éternelle des méchants , la résurrection future , »
 » le jugement dernier , ce qu'il faut faire pour parvenir à la vie éternelle »

revenus des biens de chaque église étoient alors déposés dans un trésor , et que les évêques , qui en étoient les dispensateurs , ne devoient rien en tirer qu'en présence des prêtres et des diacres. C'étoit prévenir tout soupçon de distraction particulière.

(1) Les quatrième et cinquième canons du concile d'Arles défendent aux laïques de chas-

ser un prêtre d'une église , sans une sentence portée par l'évêque , ou de recevoir de l'argent de ceux à qui ils confèrent l'administration de quelque église , de peur que l'avarice les porte à confier ces places à des prêtres indignes. Par là on tarissoit la source du mal ; mais , dans aucun cas , on ne peut vendre , ni acheter un bénéfice.

» et ce qui en exclut. Afin que tous les fidèles puissent entendre ces homélies, chaque évêque aura soin de les traduire en langue romaine-rustique, ou en langue tudesque. »

XVIII. « Les évêques s'occuperont sur tout à instruire les prêtres des choses qui regardent le sacrement de baptême; à leur apprendre ce à quoi l'on doit renoncer, ce qu'on doit croire. Dans le baptême, on renonce au démon, à toutes ses œuvres et à toutes ses pompes. Par les œuvres du démon, nous entendons les homicides, les fornications, les adultères, la crapule et d'autres péchés semblables; le démon les suggère à l'esprit avant qu'on les commette par action. Les pompes du malin esprit sont la superbe, l'ostentation, la hauteur, la vaine gloire, le faste et plusieurs autres péchés qui sortent de cette source empoisonnée. »

XIX. « Il ne faut pas manquer d'avertir les prêtres que, quand ils auront célébré la messe solennelle et communiqué, ils aient attention de ne pas donner indifféremment le corps du Seigneur aux enfans et à toutes les autres personnes qui sont présentes, de peur que, s'il s'en trouvoit qui fussent chargés de crimes, l'eucharistie, au lieu de leur être un remède, ne leur attirât la condamnation. L'apôtre a dit : Quiconque mangera le pain, ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable de crime contre le corps et le sang de Jésus-Christ. Pour éviter un des grands crimes, que chacun s'éprouve soi-même et examine soigneusement sa conscience; que s'étant ainsi bien éprouvé et bien examiné, il mange le corps et boive le sang de Jésus-Christ (1). »

(1) On voit par ce canon que la plupart de ceux qui assistoient à la messe solennelle y communioient encore, comme dans les beaux jours du christianisme; mais que tous n'y apportoient pas d'aussi saintes dispositions; que l'ancien usage de distribuer aux enfans ce qui restoit de l'eucharistie après la communion générale, subsistoit toujours. Pour remédier à ce qui pouvoit occasionner des communions indignes, les Pères de Tours rappellent le précepte de saint Paul, qui enseigne comment il faut s'approcher de la sainte eucharistie. C'est de là qu'anciennement on crioit à haute voix durant les saints mystères : *Sancta sanctis : les choses saintes sont pour les saints.*

Nous ne pensons pas que, par le dix-neu-

vième canon du concile de Tours, on ait interdit l'eucharistie à tous les enfans; c'étoit une coutume, même ancienne à Constantinople, qu'on distribuât les restes du corps de Jésus-Christ à des enfans innocens, pour les leur faire consumer. Nicephore Calliste, qui vivoit dans le quatorzième siècle, rapporte que cet usage duroit encore de son temps à Constantinople; il dit qu'il avoit souvent reçu lui-même l'eucharistie dans son enfance. La même chose se pratiquoit en France jusqu'au douzième siècle. Odon, évêque de Paris, défendit, dans un synode de l'an 1175, de donner aux enfans des hosties, quand bien même elles ne seroient pas consacrées.

xx. « Les prêtres seront attentifs à renfermer sous la clef le saint chrême, en sorte que personne n'en puisse prendre, parce que plusieurs se sont imaginés que les criminels qui s'en sont frottés ou qui en ont bu ne peuvent être découverts, quelque recherche qu'on en fasse (1). »

xxi. « Les prêtres n'entreront point dans les cabarets pour y manger ou pour y boire, sous peine d'être frappés d'une sentence canonique (2). »

xxii. « Les évêques et les prêtres doivent fixer avec une scrupuleuse attention la durée des pénitences qu'ils doivent imposer à ceux qui s'accusent de leurs fautes, et les proportionner à l'étendue de leurs péchés. Cette obligation est d'autant plus étroite que la discipline n'est point uniforme à cet égard, et qu'elle n'est pas toujours appuyée sur le discernement. C'est pourquoi nous jugeons nécessaire que, quand tous les évêques seront assemblés dans le palais, ils déterminent quel livre pénitentiel il faut suivre pour régler les pénitences. »

xxiii. « Les clercs et les chanoines des villes épiscopales, qui vivent dans les maisons des évêques, habiteront tous désormais dans des cloîtres, coucheront dans un même dortoir et mangeront dans un même réfectoire. C'est le moyen qu'ils se rendent plus aisément aux heures canonicales; qu'on puisse veiller sur leur conduite et leur donner les avis dont ils ont besoin pour la régler. L'évêque doit leur fournir la nourriture et le vêtement, selon ses facultés, pour les empêcher de mener une vie errante, sous prétexte de pauvreté; de déroger à leur état; d'abandonner ce qu'ils doivent à l'Eglise, pour vivre sans discipline et pour servir leurs passions. »

xxiv. « Les abbés des monastères où la vie canonique a été de tout temps

(1) Ce n'étoient pas seulement des criminels qui cherchoient à se procurer du saint chrême. On l'employoit encore comme remède et comme maléfice. C'est ce que prouve le vingt-septième canon du concile de Mayence. « Les prêtres tiendront, y est-il dit, le saint chrême enfermé, et n'en donneront à personne sous prétexte de remède ou de maléfice, sur peine de déposition. » Le dix-huitième d'Arles ordonne aux prêtres de garder sous la clef le saint chrême, et de ne le donner à qui que ce soit, à raison de médecine, ou à telle autre que ce puisse être, parce que

c'est un sacrement que d'autres que les prêtres ne doivent point toucher. Chacun de ces conciles condamnoit l'abus qu'on faisoit du saint chrême dans chacune de leurs provinces.

(2) Ce canòn est conforme au cinquante-quatrième canon apostolique, au vingt-quatrième du concile de Laodicée, an 320 ou 364, au vingt-septième du troisième concile de Carthage, an 377, au dix-neuvième du concile de Francfort, an 794. Les cabarets furent même interdits aux laïques par saint Louis, à l'exception du cas où ils seroient en voyage.

» en usage , et où elle est maintenant introduite , feront également demeure leurs chanoines dans des cloîtres , coucher dans les mêmes dortoirs et manger dans les mêmes réfectoires ; les feront assister aux heures canoniales ; leur fourniront les vivres et le vêtement , afin de les astreindre par là plus facilement au service de Dieu. Que les abbés se souviennent qu'ils ne seront les chefs de leurs chanoines qu'autant que leur vie leur servira de règle , et que , par leur exemple , ils doivent leur montrer le chemin qui conduit à une meilleure vie. »

xxv. « Les monastères des moines , où l'on observoit autrefois la règle du bienheureux Père Benoît , mais où elle n'est plus en vigueur , ou même entièrement négligée , s'y conformeront de nouveau. Leurs abbés la suivront en tout. Il y a peu de moines à qui leurs abbés en aient fait promettre l'observance , parce qu'eux-mêmes vivent plus en chanoines qu'en moines. »

xxvi. « Il s'est introduit , dans les monastères des filles , bien des abus qui ont besoin d'être extirpés. Quelques abbesses ne vivent pas aussi saintement qu'elles devroient le faire : ce qui donne lieu à des scandales. Il est naturel de penser que les communautés de ces abbesses se livrent au relâchement , à leur exemple. Il y a des religieuses qui se plaignent que leurs abbesses leur refusent la nourriture et le vêtement. »

xxvii. « On ne se pressera pas de donner le voile aux jeunes veuves , jusqu'à ce qu'elles soient bien éprouvées , de peur que ce ne soit d'elles que l'Apôtre a prononcé : La veuve qui vit dans les délices est morte en son ame , quoiqu'elle paroisse vivante en son corps (1). »

xxviii. « Pour les jeunes filles , les décrets des Pères défendent de les voiler avant l'âge de vingt-cinq ans , à moins qu'on n'en reconnoisse la nécessité. Dans ce cas , il est permis de déroger aux statuts , conformément aux canons qu'on peut consulter à ce sujet. »

xxix. « On ne permettra ni aux prêtres , ni aux diacres , ni aux autres clercs , d'habiter l'enceinte des monastères des religieuses. Ils ne pourront même y entrer que pour y célébrer la messe , ou pour y exercer quelque autre office ecclésiastique ; mais ils en sortiront aussitôt qu'ils

(1) 1. Tim. 5. 6.

» se seront acquittés de leurs fonctions (1). Pour les laïques, on ne leur
 » en accordera jamais l'entrée, quelque pressantes que soient leurs sol-
 » licitations. »

xxx. « Les abbesses ne sortiront point de leurs monastères sans la par-
 » ticipation de l'évêque, à moins que ce ne soit pour aller trouver l'em-
 » pereur. Elles s'appliqueront entièrement à veiller sur elles-mêmes et
 » sur celles qui leur sont confiées. »

xxxI. « On ne recevra de chanoines, de moines et de religieuses qu'au-
 » tant que les maisons pourront en entretenir. »

xxxII. « Tous les hommes, mais sur tout les chrétiens, doivent entre-
 » tenir la paix entr'eux, une liaison de cœur et une parfaite harmonie;
 » pour la haine et la discorde, ils doivent les bannir loin d'eux; qu'un
 » intérêt bas et périssable ne porte personne à envier le bonheur de son
 » frère; que chacun au contraire souhaite au prochain le bien qu'il dé-
 » sire pour soi-même. »

xxxIII. « Les comtes, les juges et le peuple doivent être unis aux évê-
 » ques par les mêmes sentimens; leur obéir pour l'amour de Dieu et par
 » rapport au respect qui est dû à leur sacerdoce; prendre leurs conseils,
 » écouter leurs avis. Les évêques, de leur côté, doivent traiter les comtes
 » et les juges avec honneur. C'est ainsi qu'ils feront la gloire et la con-
 » solation les uns des autres. »

xxxIV. « Les comtes et les juges seront avertis de ne pas permettre que
 » des personnes indignes, ou de la lie du peuple portent témoignage de-
 » vant eux: ces sortes de personnes peuvent être gagnées par un vil prix
 » à porter un faux témoignage; elles n'appréhendent point de donner la
 » mort à leurs ames par un parjure. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est
 » que non-seulement ces parjures, mais ceux qui sont d'accord avec eux,
 » encourent la peine de la damnation. »

xxxv. « Nul chrétien ne peut recevoir, ni exiger de présens pour quel-

(1) Le concile d'Epaone de l'an 517, ca-
 non 38, et celui de Mâcon de l'an 581 ou 582,
 canon 2, supposent que la plupart des reli-
 gieuses gardoient la clôture. Le concile de
 Verneuil, en 752, canon sixième, les y as-
 treint. Comme leurs parloirs n'étoient pas en-

core grillés, on prenoit beaucoup de précau-
 tions pour empêcher les visites suspectes. Leurs
 églises étoient alors dans l'intérieur de leurs
 monastères. Les prêtres qui leur disoient la
 messe se retiroient aussitôt qu'ils l'avoient
 célébrée.

» que plaid ou jugement que ce soit. Les divines Ecritures ont dit : Les
 » presens aveuglent les yeux des sages et corrompent les sentimens des
 » justes (1). »

xxxvi. « Chacun sera averti de nourrir et d'entretenir en tout temps ses
 » serfs et les pauvres qui sont sous sa dépendance ; c'est une chose con-
 » traire à la piété et en exécration à Dieu , que ceux qui vivent dans l'a-
 » bondance ne viennent pas au secours des misérables et des indigens. »

xxxvii. « Il faut savoir qu'à l'exception des dimanches et du temps pas-
 » cal , où l'Eglise universelle a coutume de prier debout , en mémoire de
 » la résurrection du Seigneur , on doit le faire à genoux en qualité de sup-
 » pliant. C'est ainsi que nous devons solliciter la clémence de Dieu , et
 » que nous obtiendrons le pardon de nos crimes. Le Seigneur nous a don-
 » né lui-même , dans l'Evangile , l'exemple de prier ainsi. Le livre des
 » Actes des Apôtres fait foi que saint Etienne , martyr , et l'apôtre saint
 » Paul l'ont suivi. D'où l'on doit comprendre que le chrétien doit alors
 » se prosterner humblement à terre , de peur qu'il ne s'attire ce repro-
 » che : Pourquoi la terre et la cendre s'élèvent-elles d'orgueil (2)? »

xxxviii. « Les prêtres doivent avertir les fidèles de ne point faire de
 » bruit en entrant dans l'église , de s'y comporter modestement , de ne
 » pas s'y entretenir de choses inutiles , au lieu de prier , de s'abstenir de
 » ces sortes de conversations , sur tout durant le sacrifice de la messe ,
 » et d'éloigner d'eux toute mauvaise pensée. »

xxxix. « Le Seigneur , en chassant du temple les marchands , a pronon-
 » cé que sa maison doit être une maison de prières ; c'est pourquoi il
 » faut défendre que les comtes et leurs vicaires ne tiennent plus , comme
 » ils ont fait ci-devant en plusieurs lieux , leurs plaids séculiers dans les
 » églises ou sous les portiques. »

xl. « Il sera défendu de tenir les plaids et les marchés le dimanche ,
 » jour auquel tous les chrétiens doivent s'abstenir de toute œuvre servile ,
 » et qu'ils doivent passer jusqu'au soir dans des actions de grâces. »

xli. « Il ne se trouve malheureusement , dans nos diocèses , que trop
 » d'incestueux , de parricides et d'homicides ; mais quelques-uns d'en-

(1) Exod. 23. 8.

(2) Eccli. 10. 9.

» tr'eux refusent de se soumettre à la pénitence que les prêtres leur en-
 » joignent. C'est à la puissance séculière à réprimer leur audace. Nous
 » en avons excommuniés quelques-uns ; mais ils méprisent les foudres
 » de l'Eglise. C'est pourquoi nous conjurons votre charité d'ordonner ce
 » qu'il en faut faire. » (Les évêques adressent ici la parole à l'empereur).

XLII. « Les prêtres avertiront les fidèles qu'ils doivent bien se persuader
 » que les sortilèges , ni les enchantemens ou les ligatures d'herbes ou
 » d'ossemens ne peuvent guérir les hommes , ni les animaux , et ne sont
 » que des illusions du démon. »

XLIII. « Nous défendons à qui que ce soit de prendre en vain le nom du
 » Seigneur , à chaque parole , pour en confirmer la vérité. Le Seigneur
 » s'en est expliqué clairement. Vous ne prendrez point , dit-il , mon nom
 » en vain (1). C'est prendre son nom en vain que d'invoquer son témoi-
 » gnage pour faire croire aux autres tout ce qu'on avance. Cette manière
 » de jurer est expressément défendue par le Seigneur ; il est dit dans l'E-
 » vangile : Vous ne jurerez ni par le ciel , ni par la terre , ni par votre
 » tête , etc. (2). »

XLIV. « Les exactions que l'on fait supporter en différens lieux , sous
 » différens prétextes , aux pauvres , les ont réduits à une grande misère :
 » nous voulons parler des personnes libres qui sont sous la puissance des
 » seigneurs. S'il plaisoit à la bonté de notre très-pieux empereur de faire
 » examiner de près leurs causes , on verroit que la plupart d'entr'eux
 » sont déjà réduits à la plus affreuse indigence par ces vexations. »

XLV. « Salomon fait foi que par tout les poids et les mesures doivent
 » être justes. La balance trompeuse est , dit-il , en abomination devant
 » le Seigneur ; le juste poids est selon sa volonté (3). Il est dit dans l'E-
 » vangile : On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous
 » serez servi envers les autres (4). Quoique ces dernières paroles se rap-
 » portent naturellement à la charité mutuelle , elles peuvent cependant
 » s'entendre de la matière présente. »

XLVI. « Nous avons remarqué que ceux qui tiennent en bénéfices des
 » biens ecclésiastiques ont cessé en plusieurs lieux de payer les neuvièmes

(1) Exod. 20. 3.

(2) Matthæi , 5. 34.

(3) Prov. 11. 1.

(4) Matthæi , 7. 2.

» gerbes et les dîmes aux églises (1). Nous avons fait ci-devant des repré-
 » sentations à vos envoyés, à ce sujet ; mais nos remontrances ont été
 » infructueuses, ou elles ont eu peu d'effet. Ces bénéfices sont tenus aux
 » réparations des églises dont ils tirent le revenu. Nous sommes obligés de
 » faire connoître que, faute d'y satisfaire, non-seulement des monastères,
 » mais même des églises menacent ruine. »

XLVII. « Tout le monde observera le jeûne indiqué pour quelque néces-
 » sité publique (2). Que, dans ce temps, la gourmandise ne sépare per-
 » sonne du reste des fidèles, et que, par une sensualité honteuse, nul
 » ne se prive de l'effet salutaire du jeûne qu'on doit se procurer avec les
 » autres, par l'abstinence. »

XLVIII. « Le Seigneur avertit les fidèles, dans l'Evangile, d'éviter l'ivro-
 » gnerie et la crapule. Prenez garde, dit-il, que vos cœurs s'appesantis-
 » sent par l'excès des viandes et du vin (3). Ces vices sont maintenant en
 » horreur parmi les hommes. On ne sauroit croire néanmoins de com-
 » bien de maux ils sont la cause. La plupart des maladies les plus dan-
 » gereuses dérivent de cette source, comme en conviennent les méde-
 » cins. On ne peut d'ailleurs se représenter jusqu'à quel point l'ivrognerie
 » est capable de déranger l'esprit : elle est l'origine de toutes les fautes
 » que commettent en particulier ceux qui en sont les esclaves (4). »

(1) Ce canon appelle *nonæ* ce que nous ren-
 dons par *neuvième gerbe*. Ce droit étoit dû à
 une église, lorsqu'elle donnoit son fonds en
 bénéfice ou précaire. Lorsqu'une église alié-
 noit son fonds, elle s'en réservoit la dîme,
 outre la neuvième gerbe. Le concile de
 Mayence de la même année distingue ces
 deux droits par son canon quarante-deuxième.
 « Quicumque beneficium ecclesiasticum ha-
 » bent, ad tecta ecclesiæ restauranda, vel
 » ipsas ecclesias emendandas, omnino adju-
 » vent et *nonam* et *decimam* reddant. » Le
 vingt-cinquième canon du concile d'Arles
 ordonne à peu près la même chose.

(2) On ne peut douter que ces sortes de
 jeûnes ne fussent gardés scrupuleusement.
 Pour s'en convaincre, on se rappellera avec
 quelle exactitude on observoit l'abstinence du
 carême. Un prêtre écossais, ayant été seule-
 ment soupçonné d'avoir mangé de la viande un

jour défendu, les évêques de la Gaule le chas-
 sèrent. Charlemagne, qui en fut instruit, le
 fit reconduire à son évêque naturel ; il écrivit
 dans les termes les plus forts au roi Offa, pour
 l'engager à la poursuite de cette affaire. Sui-
 vant Ditmère, évêque de Mersbourg, on ar-
 rachoit en Pologne les dents à toute personne
 convaincue d'avoir mangé de la chair après la
 Septuagésime.

(3) Luc. 21. 34.

(4) Le quarante-sixième canon du concile de
 Mayence porte que, pour détruire l'ivrogne-
 rie, on excommuniera les ivrognes. L'empereur
 Charlemagne, par ses ordonnances des
 années 802, 803, 812 et 813, déclare les
 ivrognes d'habitude incapables de tester en
 justice et indignes d'être écoutés dans leur
 propre cause. Il défend en particulier de se
 provoquer à boire dans les repas. Par un édit
 de François I, donné pour tout le royaume de
 France, l'an 1536, à l'occasion de quelques

XLIX. « On avertira les seigneurs de traiter leurs vassaux avec bonté et » avec indulgence ; ils ne les chargeront point de tributs injustes , ni ne » se serviront de leur autorité pour les opprimer ; ils ne leur enlèveront » point contre l'équité le peu de bien qu'ils possèdent (1), ni n'exigeront » inhumainement les redevances seigneuriales. »

L. « Les laïques communieront au moins trois fois l'année , s'ils n'en » sont empêchés par leurs crimes (2). »

LI. « Nous avons examiné avec soin , selon l'avertissement de notre sé- » rénissime prince , s'il se trouvoit des personnes qui prétendissent avoir » été dépouillées par quelqu'un d'entre nous , des biens que ses père et » mère , frère ou sœur , ou autres de leurs parens auroient donnés à l'E- » glise. Mais on n'a porté , dans notre assemblée , aucune plainte contre » nous à ce sujet. Car de tous ceux qui font présent de leurs biens à l'E- » glise , il n'y en a presque point qui n'en reçoive en usufruit autant » qu'il a donné , ou même le double ou le triple. Après la mort du

désordres arrivés en Bretagne par des personnes ivres , tout homme convaincu de s'être enivré , est condamné , pour la première fois , à subir la prison au pain et à l'eau ; pour la seconde , il doit en outre être fouetté ; pour la troisième , il doit l'être publiquement , et , en cas de rechute , il doit être banni avec amputation des oreilles.

(1) Pour remédier à ces oppressions , le vingt-troisième canon du concile d'Arles ordonne que les personnes puissantes ne pourront acheter les biens des malheureux qu'avec une entière publicité , en présence du comte , des autres juges et de la noblesse du canton. Charlemagne ordonna que ces sortes de vente se fissent dans une assemblée publique où l'évêque assisteroit.

(2) L'Eglise n'opposa pas seulement des barrières aux communions indignes : elle réprima le relâchement de ceux qui négligeoient de s'approcher de la table sacrée. Dès l'an 506 , le concile d'Agde avoit notifié qu'il ne regarderoit point comme catholiques ceux d'entre les chrétiens qui ne communieroient pas à Noël , à Pâques et à la Pentecôte. Le second concile de Châlon de l'an 813 , remarque , dans son

canon quarante-septième , que les pénitens même publics participoient à la sainte eucharistie le Jeudi-Saint. Il n'en excepte que ceux qui étoient atteints des crimes les plus énormes. Théodulphe , évêque d'Orléans , enjoint dans son capitulaire , c. 41 , la communion de tous les fidèles , tous les dimanches de Carême , le Jeudi , le Vendredi , le Samedi-Saint et le jour de Pâques. Charlemagne , au livre 3 de ses capitulaires , c. 182 , et livre 6 , c. 157 , les engage à communier tous les dimanches et toutes les fêtes solennelles. Herard , archevêque de Tours , au c. 57 de ses capitulaires de l'an 858 , sollicite son peuple à communier au moins de trois dimanches l'un , ou une fois par mois. Jonas , évêque d'Orléans , taxe de négligence et d'indévotion ceux qui ne communient que trois fois par an , aux trois fêtes principales. « Ils ne savent pas , dit-il , ou ils ne veulent pas savoir que , comme le corps ne peut » vivre sans nourriture matérielle , l'ame ne » peut aussi se soutenir que par une réfection » spirituelle. Si les chrétiens s'assemblent à » l'église , c'est sur tout pour rendre à Dieu » leurs hommages et pour s'unir à lui par la » communion du corps de son propre Fils. » (De Institutione laicali , lib. 2 , c. 16.)

» donateur, ses enfans ou ses parens jouissent de la même faculté selon
 » la convention qui a été stipulée d'abord. Nous avons même proposé à
 » ces héritiers de rentrer dans les biens aliénés par leurs parens, quoiqu'ils
 » en fussent déjà exclus par la loi, et de les tenir de l'Eglise en béné-
 » fice (1). »

« Tel est notre arrêté; fidèles serviteurs de notre très-pieux prince,
 » nous soumettons le tout à sa volonté (2). »

8. Les évêques de la province de Tours envoyèrent leurs canons à l'empereur. Ceux des quatre autres conciles en firent autant. Tous pressèrent Charles de faire mettre leurs décrets à exécution.

9. Le prince assembla à ce sujet une diète générale à Aix-la-Chapelle (3). Elle se tint au mois de septembre de la même année 813. Charles fit confronter les divers réglemens. Après ce travail, il publia un capitulaire en vingt-huit articles, pour autoriser les canons qui avoient besoin du concours de sa puissance. Ce que nous y trouvons de plus remarquable, c'est qu'il ordonna, par l'article vingt-cinq, que ceux qui seroient convaincus d'un crime public seroient soumis à la pénitence publique, selon les canons. Par là, il fit droit sur le quarante-unième canon du concile de Tours.

10. Charles, que la postérité judicieuse a distingué par le surnom de Grand, parce qu'aux talens militaires qui lui avoient asservi constamment la victoire, il joignit ces qualités rares de l'esprit et du cœur qui en firent un législateur profond, un père tendre de ses peuples, un restaurateur des arts et des sciences, un fléau du vice et de l'hérésie, un protecteur et un fils le plus soumis de l'Eglise, laissa un vide immense par sa mort. Les princes bretons avoient enfin conçu qu'une des causes de leur défaite prenoit sa source dans leur division. Ils résolurent de ne plus partager l'autorité. Elle fut déferée à Jarnithin (4). C'étoit un prince d'un rare mé-

(1) Par l'article sept du capitulaire de l'empereur Louis le Débonnaire, qui fut dressé l'an 816, les donations faites à l'Eglise au préjudice des enfans et des proches parens du donateur furent déclarées nulles.

(2) Sirmundus, Concil. Galliæ, tom. 2.

(3) Le nom de cette ville vient du celtique *ai*, qui veut dire *eau*. Dans tous les temps, Aix-la-Chapelle a été renommée par ses eaux. Les Allemands donnent à Aix le nom d'*Ach*, et les Flamans, celui d'*Aken*. Ces deux termes sont celtiques comme le premier et désignent la même chose qu'*ai*. On prétend qu'Aix

doit sa fondation à Serenus-Granus, frère de Néron. Les auteurs du Dictionnaire de Trevoux regardent, avec raison, ce Granus comme un personnage de roman, et mettent le fait au rang des fables. On a pu cependant appeler Aix, *Aquæ gran*. *Gran* se rend par excellent. *Aquæ gran* veut donc dire *eaux excellentes*. C'est ainsi qu'à la faveur de la langue de nos pères, on aura la clef des anciens noms qu'ils ont donnés à la plus grande partie de l'Europe.

(4) [An 814.] — Omission, a. V.

« Dedit Judwallonus viginti solidos ad Jarn-

rite (1). On doit croire qu'il étoit subordonné à Louis le Débonnaire qui venoit de succéder à Charlemagne. L'ambition qui agite la plupart des grands pour le malheur du peuple, n'eut point d'empire sur lui. Gui fut continué par le roi françois, dans le poste du comté de Vennes.

11. Hélocar, évêque d'Alet, ne tarda pas de rendre ses hommages à Louis le Débonnaire. Il alla le trouver à Aix-la-Chapelle et en obtint des lettres patentes (2) qui confirmoient l'église de Saint Men et de Saint Judicael, ainsi que celle de l'église de Saint Malo, dans la possession de leurs biens, de la même manière que l'avoit fait auparavant l'empereur Charlemagne. En voici la teneur :

« Nous nous sommes porté volontiers, dit ce roi, à écouter favorablement la demande d'Hélocar, et il nous a plu, par l'amour que nous devons à Dieu et par la vénération que nous portons à ces saints lieux, de les prendre sous notre protection. Nous voulons donc et nous ordonnons que, conformément à la charte de notre seigneur et père, ces églises tiennent et possèdent à l'avenir, en toute sûreté et inviolablement, tous les biens qui leur appartenoient de son temps. Nous défendons à tout juge public, ou à tout autre, d'entrer, soit durant notre règne, soit après, dans les églises, dans les lieux, dans les champs ou dans les autres possessions dont ces deux églises jouissent selon les règles de la justice et de la raison, dans l'étendue de notre empire, ou que la bonté divine voudra bien qu'elles acquièrent dans la suite, soit pour y juger des procès, y exiger des *freda*, y établir des maisons de parrée, y recevoir des cautions pour les accusés, soit pour y punir des ingénus ou des serfs qui habitent les terres de ces églises, soit pour y

» con pro parte terræ quæ vocatur Rœtanau, » etc., factum est vi feriâ à Nativitate Domini, » quæ fuit in dominica. In ipso anno emisit » spiritum Carolus imperator, regnante Jarnithino, Wido comite, et Isaac episcopo. » (Cartul. Rotonense.)

(1) Le nom de *Jarnithin* est composé de *jar-ni* ou *arni*, grand, et de *tin*, prince : grand prince. Jarnithin avoit un frère nommé Branoc. Ce qui prouve qu'ils étoient issus du sang royal de Bretagne. *Bran*, roi, prince ; *oc*, fils : fils de roi ou de prince. Driken étoit sœur de Jarnithin et de Branoc. *Dri* ou *ri*, roi, prince ; *ken*, origine, extraction : issue de roi ou de prince. De Driken sortirent Alveus et Judith. *Alb* ou *alb*, prince ; *Judith*, princesse. Cette filiation se prouve par un cartu-

laire de Redon, où on lit ce qui suit : « Nos » Branoc et Jarnithin et soror nostra Driken, » et filius ejus Alveus et filia sua Judith, et » cæteri filii nostri venditores, etc. » Par un acte passé trois ans depuis que *exivit D. Hludovicus de Britannia ante* Morman, c'est-à-dire, l'an 820, Jarnithin ne prend plus que la qualité de *mactiern* ou de *fils de prince*. *Mac*, fils ; *tiern*, prince. « Regnante D. Lodowico » imp. Jarnithin *mactiern*. » Ce même acte, où ces termes sont consignés, donne à Jarnithin pour fils Portitoé et Vorbili. Portitoé tire son nom de *por*, seigneur ; de *tî*, maison, et de *toé* ou *poé*, grande : seigneur issu de grande maison. Vorbili a pris son nom de *vor*, grand, et de *bili* ou *beli*, magistrat : grand magistrat.

(2) [An 816.] — Omission. a. V.

percevoir

» percevoir des subsides ou des prestations illicites. Nous voulons que
 » ledit évêque et ses successeurs jouissent sans trouble de ces églises,
 » des biens qui leur sont attachés et des hommes qui en dépendent, et
 » ce, en vertu de notre privilège d'immunité; notre bon plaisir est qu'ils
 » ne soient soumis qu'à notre juridiction royale, comme étant nos fidèles,
 » et que, pour la stabilité de notre règne, pour le bonheur de notre
 » épouse et de nos enfans, pour celui de nos sujets, ils puissent s'occu-
 » per en toute liberté, avec leur clergé et leur peuple, à attirer sur tous
 » la miséricorde du Seigneur. S'il s'élève des procès au sujet des biens
 » que les prélats de ces églises possédoient justement avant l'incendie de
 » ces maisons, nous autorisons les titulaires à les défendre en justice :
 » nos présentes lettres leur tiendront lieu des titres qu'ils ont perdus.
 » Pour donner plus de force à ce diplôme, et pour le rendre plus au-
 » thentique, nous l'avons signé de notre propre main, et l'avons fait
 » sceller de notre anneau (1), daté du sept des calendes d'avril, sous
 » les auspices du Christ, l'an de l'empire de Louis très-pieux et auguste,
 » indiction ix (2). Fait heureusement, au nom de Dieu, dans le palais
 » d'Aix-la-Chapelle (3). »

12. Odilar, évêque de Nantes, étoit mort environ deux ans aupara-
 vant. Son successeur fut Alanus (4). Il siégeoit en cette ville dans le
 même temps que Gondebaud, qui y avoit été placé par Louis le Débon-
 naire, en qualité de comte. On a lieu de penser qu'il remplit les fonctions
 épiscopales avec honneur (5).

13. Un étranger s'attira, par sa conduite, l'estime et la considération
 d'Alanus et de Gondebaud. Le nom qu'on lui donna est Benoi (6). On
 croit qu'il quitta sa patrie, qui ne pouvoit être éloignée de Bretagne,
 pour aller servir Dieu avec plus de liberté. On assure, d'ailleurs, que

(1) L'anneau de cet empereur, rapporté par Chifflet, avoit pour inscription : « XPe » PROTEGE HELDONICUM IMPERATO- » REM. » Le référendaire étoit le gardien de l'anneau ou des sceaux.

(2) Suivant les auteurs de l'Art de vérifier les dates, on comptoit ix d'indiction l'an 816. C'étoit donc, cette année-là même, que les lettres patentes de Louis le Débonnaire, dont nous venons de parler, furent expédiées.

(3) C'est d'après le *Vidimus* de Robert, évêque de Saint-Malo, du lundi, veille de la Purification, en l'an 1294, qu'on connoît ces

lettres.

(4) On l'a nommé aussi Almanus, Alrnanus et Obmanus.

(5) Son nom vient d'al, chef, et de lan, beau, saint. Al ou ob, chef; man ou men, bon, saint : saint chef. Alman de Nantes est peut-être celui qu'on honore en Anjou sous ce nom.

(6) Ben, chef; ed ou oi, saint : saint chef. Benoi n'étoit donc point grec de nation, comme l'a avancé Albert le Grand, dans la vie de ce saint.

neuf personnages vertueux s'étoient joints à lui, et que sa sœur même, qu'on appelle Avenia (1), courut la même carrière.

Cette colonie, qui ne s'occupoit que du ciel, auquel le chrétien est sur tout appelé, se présenta devant Alanus. Elle savoit que la soumission à l'autorité spirituelle est une vertu recommandée par Jésus-Christ, et qu'elle ne pouvoit embrasser la vie érémitique sans l'approbation épiscopale. Mais ce qui l'engageoit à vivre sous la discipline de l'évêque de Nantes étoit la vie édifiante dont il donnoit l'exemple. Gondebaud lui-même, après quelques années d'exercice dans son emploi, s'en démit pour mener une vie pénitente dans l'état religieux.

14. L'évêque permit à la pieuse société de s'établir à Masserac (2), vers l'extrémité de son diocèse. Chacun y vécut en solitaire; Benoi leur servit de directeur. Là, ils édifièrent le peuple par les vertus les plus austères.

15. Pour Avenia, Alanus lui donna le voile de la religion et la plaça dans un monastère de vierges. Le lieu où elle se retira étoit peut-être l'abbaye de Saint Clément de Nantes, qui étoit alors fort renommée; l'époque de cette communauté de filles n'est pas connue (3).

16. Landran, archevêque de Tours, qui étoit fort attaché à la discipline de l'Eglise, assembla près de Redon un concile de sa province, l'an 817. Les évêques du Mans, de Rennes, de Nantes, d'Alet, de Léon et de Quimper assistèrent à ce synode. Les actes de ce concile n'existent plus : on ne nous a pas mieux conservé les noms des évêques qui s'y trouvèrent (4).

17. Vers ce temps fut construit, au comté d'Herbauges, proche le lac de Gran-Lieu, à dix lieues environ de Nermoutier (5), et autant de Nantes, le monastère de Deas ou de Dée. Il dut son érection à Arnoux, abbé de Nermoutier. Le motif qui l'engagea à former cet établissement, fut la nécessité de se mettre à l'abri des incursions des barbares qui pilloient souvent l'île. On sait, par le second livre d'Ermentaire sur les mi-

(1) *Wen, belle, sainte : la sainte.*

(2) Masserac est dans un fond fertile en prairies. C'est de là qu'est venu son nom. *Maes*, prairie; *fer*, bas; *ac*, habitation : habitation dans un lieu bas où se trouvent des prairies.

(3) D. Lobineau, Vies des SS. de Bretagne.

(4) Joannis Maan, *Historia ecclesiæ Turon.* p. 51. Jean Maan place ce concile à Redon même. C'étoit plutôt dans le voisinage; nous en verrons dans la suite la raison.

(5) Nermoutier est une île de l'océan occidental, aux extrémités du Poitou et de la Bre-

tagne, où il y a des marais salans. On l'appelloit *Her*, *Hero*, *Herio* et *Herius*. *Her* se rend par *sel*: lieu où se forme du sel. Ceux qui ont nazalé le mot *her* ont prononcé *ner*. Lorsqu'on eut bâti une communauté dans cette île, on l'appela *Her-moutier* ou *Ner-moutier*. Ce lieu porta encore le nom d'île de Dieu, parce qu'elle fut habitée par de saints religieux. Le *Noir-moutier* (*nigrum monasterium*) est visiblement une corruption du terme *ner*, qu'on a mal entendu. L'île a dû porter originairement un autre nom que celui de *Her*.

raclés de saint Filbert, que ces brigands étoient les Sarrasins. Louis le Débonnaire, qui avoit permis à Arnoux de bâtir un hospice à Deas, l'aida beaucoup dans cette entreprise. Pour la commodité de cette maison, il agréa que l'abbé y fit venir, de la Bologne, un cours d'eau. Dans la suite, il annexa à cette communauté la terre de Scobri et l'église de Saint Vital, dont nous avons décrit la vie (1).

18. Le règne de Jarnithin ne fut pas de longue durée. La douceur qui le caractérisoit déplut peut-être à des esprits remuans. Il abdiqua de gré ou de force. La manière d'agir de son successeur fut bien différente. Le nom qu'on lui donna suppose que c'étoit un prince qui joignoit une fine politique à l'art de la guerre (2). Aussi l'a-t-on comparé à Guerech, fils de Macliau, dont nous avons parlé. Le titre de comte de Léon, que sa naissance lui avoit acquis, lui parut au-dessous de son mérite. Sans attendre l'aveu de l'empereur, il prit celui de roi. Les Bretons, qui avoient fondé sur ses talens les espérances les plus flatteuses, le reconnurent avec joie (3).

19. Le monarque françois ne vit pas avec indifférence cette démarche hardie. Elle avoit été précédée par la révolte de Bernard, son neveu, roi d'Italie. Ce prince, que sa bravoure et sa bienfaisance avoient rendu l'idole de ses sujets, avoit été la victime de son ambition. Les yeux lui avoient été arrachés; il étoit mort trois jours après cette sanglante et douloureuse opération.

Pour ne rien faire avec précipitation, Louis le Débonnaire envoya un ambassadeur à Morvan. Son nom étoit Wicard. Il étoit abbé dans les environs de Baune. Frothaire, célèbre évêque de Toul, lui rend ce témoignage, qu'il étoit recommandable par la sainteté de ses mœurs. Wicard étoit chargé d'engager Morvan à reconnoître l'empereur pour son souverain. Le nouveau roi parut sensible à ses motifs. Avant que de prendre un parti, il demande du temps. Sa femme, qui ne respire que l'indépendance, règle la réponse. Il dit au député qu'il ne jette point des yeux jaloux sur les états des François; mais qu'il ne cèdera pas les rênes du gouvernement breton; qu'il ne paiera point de tribut à la France; que, si on l'attaque, il saura se défendre.

20. L'empereur s'avance vers Vennes avec une nombreuse armée. Il

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. iv, parte 1.

(2) *Mor*, prince; *van* ou *ven*, fin, rusé : prince rusé. Quelques titres donnent à Mor-

van les noms de *Morman* et de *Marmon*. *Mar*, prince; *mân* ou *môn*, rusé.

(3) [An 818.] — Omission. a. V.

y fait la revue de ses troupes et fixe les opérations de la guerre. Avant que d'ouvrir la campagne, il a recours de nouveau à la négociation. Morvan est toujours inflexible. Louis fait défiler son armée, avec ordre de faire main basse sur les états du comte; on n'y doit épargner que les églises.

21. Louis campe sur le bord de la rivière d'Ellé, près de la forêt qu'on appelloit Brisiac (1). Alors la fierté de Morvan n'est plus reconnoissable. Il n'ose se présenter dans les plaines. A l'abri des plus épaisses forêts, il n'en sort que pour surprendre l'ennemi dans des défilés, ou pour attaquer des détachemens qui rôdent dans la campagne. Durant l'une de ces sorties, Cos (2), seigneur françois, le tue d'un coup de lance et lui coupe la tête. Prêt à la porter à l'empereur, il est lui-même mis à mort par un écuyer de Morvan. D'autres François s'emparent de la dépouille et la présentent à Louis. L'abbé Wicard reconnoît ce triste reste du prince inconsideré. Le roi compatissant fait rendre les honneurs funèbres à Morvan et aux autres qui viennent de périr.

22. La défaite du chef jette l'épouvante et la consternation dans ses troupes; les armes tombent des mains des principaux seigneurs. A la première sommation qui leur est faite, ils se rendent auprès de l'empereur, ils acceptent les conditions qu'il leur impose: tous rentrent dans le devoir. La garde des frontières est encore confiée au comte Gui; pour le gouvernement de la ville de Vennes, un Breton en est chargé. C'est Nominé qui se fera connoître dans la suite.

23. Louis n'avoit pas encore levé le camp d'Ellé, lorsque l'abbé de Landeweneck (3) vint l'y trouver. C'étoit un religieux que la piété avoit fait appeler Matmonoc (4). On suivoit encore, dans son monastère, la règle que saint Guignolé y avoit enseignée. Chaque moine n'avoit qu'une seule et même tunique; soit le jour ou la nuit; par-dessus, on mettoit une peau de chèvre avec son poil, ou de brebis avec sa laine; lorsqu'on alloit en voyage, on pouvoit y ajouter un petit manteau. La tête étoit rasée en forme de demi-cercle qui s'étendoit depuis une oreille jusqu'à l'autre, de façon que le derrière de la tête étoit couvert de cheveux (5). L'empe-

(1) *Bri ou ri, rivière; sia, forêt: forêt sur le bord d'une rivière.*

(2) Cos étoit ainsi appelé pour faire connoître que c'étoit un seigneur puissant. *Cos ou eo, puissant, élevé.*

(3) Ou *Landewenec*. Voyez ci-dessus, cinquième siècle, n° 23, p. 221, note 5. a. V.

(4) *Mat, bon; monoc ou manac, moine:*

bon moine.

(5) C'étoit là l'espèce de tonsure qu'avoient portée les Ecossois et les Hibernois. Dans un ancien manuscrit qu'on voit à l'abbaye de Saint Amand, où est inséré le testament de ce saint, se trouve entr'autres le portrait de saint Mommolin. Sa tonsure est sur le devant de la tête, ainsi qu'on le pratiquoit en Ecosse et en

reur, surpris de l'habillement et de la forme de la tonsure de Matmonoc, lui demanda quelle étoit la règle de son abbaye. L'abbé lui répondit qu'on y suivoit la pratique des moines d'Ecosse. Louis lui témoigna qu'il n'approuvoit pas cet usage; bien plus, il lui enjoignit de se conformer au reste des églises à cet égard, et de faire observer désormais dans son monastère la règle de saint Benoît.

A cette occasion, il rendit même une ordonnance qu'il adressa à tous les évêques et au clergé inférieur de Bretagne. Par tout on devoit suivre la pratique de l'Eglise romaine au sujet de la forme de la tonsure (1); dans tous les monastères, on devoit recevoir la règle de saint Benoît (2).

Les choses ainsi réglées, Louis laissa ses ordres aux comtes des marches de Bretagne qui commandoient à Vennes, Nantes et Rennes. Après les avoir chargés en particulier de veiller sur la conduite des princes bretons, il prit la route d'Angers.

24. Isaac ne vivoit plus depuis plusieurs années; il est probable qu'il mourut peu de temps après Charlemagne; il eut pour successeur Winhaeloc. Cet évêque se rendit célèbre par sa magnificence et par sa libéralité (3). Il vivoit encore au commencement de l'an 820 (4); mais la mort l'enleva quelques mois après.

25. Wiomark, l'un des comtes de Cornouaille le plus brave et le plus puissant, qui ne peut supporter le joug de Louis, invoque la liberté de la nation (5). Mais ses démarches, qu'éclaircissent les comtes du roi de France, sont bientôt découvertes. Pour se saisir de sa personne, ils fondent sur ses terres. La fuite le dérobe à leurs fers; son exil le fait ap-

Irlande. Il avoit été religieux à Luxeu, dont saint Colomban avoit jeté les fondemens. Il n'est pas étonnant que les fondateurs des monastères de Bretagne aient été attachés aux rites des Ecossois et des Irlandois. Presque tous étoient nés ou en Ecosse ou en Irlande. Du moins, ils y avoient eu des rapports et des habitudes les plus étroites. Le manteau (*pallium*, *pallium*) étoit à l'usage des moines. Severe-Sulpice (*Dialogo secundo, de vita S. Martini*) les appelle *agmina palliata*. Les premiers moines de l'Armorique avoient pris l'habit le plus vil et le plus pauvre. C'étoit une nouvelle conformité avec ceux d'Angleterre. En se rendant méprisables au monde, ils témoignaient en même temps le mépris qu'ils en faisoient. « Si monachus esse vis, dit saint

» Epiphane à Nepotien, sordidæ vestes can-
» didæ mentis indicia sint. Vilis tunica con-
» temptum sæculi probet; ita duntaxat ne ani-
» mus tumeat; habitus sermoque dissen-
» tiant. »

(1) Cette tonsure occupoit tout le haut de la tête et se terminoit par une couronne ou cercle de cheveux au-dessous.

(2) Mabillonius in *Annalibus* ord. S. Bened. tom. 2, p. 446.

(3) Win ou Wend, chef; hailoc, libéral, magnifique : chef libéral.

(4) Cartul. Roton.

(5) [An 822.]—Omission. a. V.

Wi ou gwi, beau; o indicatif de mérite; mar, prince : très-beau prince. Wiomark a porté aussi le nom de Judual. Jud, prince;

peler Widimacle (1). Cependant, les François se vengent sur son pays : le fer et le feu y répandent la désolation.

Wiomark s'étoit réfugié en Angleterre ; de retour l'année suivante, il n'écoute que son ressentiment. La contagion, qui afflige les provinces de son ennemi, favorise ses armes : il ne trouve qu'une foible résistance.

26. La disette, qui suit l'épidémie, arrête les effets du courroux de l'empereur ; il attend, pour le satisfaire, l'automne de l'année suivante (2). Alors, accompagné de toutes ses troupes, il en fait la revue à Rennes, qui, comme le dit Eginhard, étoit sur la frontière de Bretagne : ce qui prouve que cette ville n'avoit pas levé l'étendard de l'indépendance. Louis partage son armée en trois corps : il en donne deux à Louis et à Pepin, ses fils ; il marche en personne à la tête du troisième. Wiomark ne peut faire face à trois armées qui attaquent en même temps le pays par trois endroits différens ; en quarante jours, la Bretagne est ravagée ; tout plie, tout se rend à discrétion. L'empereur prend des otages, part de Bretagne le dix-sept de novembre et va joindre l'impératrice qui l'attend à Rouen (3).

27. Les princes bretons, parmi lesquels on remarquoit Wiomark, se rendirent quelque temps après à l'assemblée générale d'Aix-la-Chapelle (4). Leur arrivée causa beaucoup de joie à l'empereur. Il leur fit à tous des présens considérables.

28. Les faveurs de Louis firent peu d'impression sur Wiomark : il n'é-

val, puissant : puissant prince. On le nommoit enfin Findleoc ou Findleoc. Fin ou vin, beau ; del, magnifique : le beau et magnifique.

(1) *Wi, eau ; di, homme ; macl, qui se cache : homme qui passe la mer pour se cacher.*

(2) [An 824.] — Omission. a. V.

(3) Ptolémée est le premier historien qui ait parlé de Rouen. Il l'appelle *Rotomagos*. La Table de Peutinger en fait mention sous le nom de *Rotumagus* ; on lit *Rattumagus* dans la Table théodosienne. Cette ville a été aussi nommée *Rotomum* et *Rodomum*. Toutes ces dénominations lui viennent de sa position sur la rive droite de la Seine. *Rot, rivière ; mag, ville : ville sur une rivière. Rat, rivière ; hom, habitation : habitation auprès d'une rivière. Le mot Rouen signifie la même chose. Ro, rivière ; en, sur : lieu sur une rivière.*

Rouen est environné de montagnes très-

hautes et très-escarpées, à l'exception du côté qui répond à la Seine. De ces montagnes sortent l'Aubette et la Robec, qui sont deux petites rivières. *Aub, rivière, et ou ed, diminutif : petite rivière. Ro, rivière ; bec, petite.* Dans la ville, on en voit une troisième, qui n'est qu'un conduit d'eau qu'on a tiré d'un réservoir d'une fontaine : on l'appelle Renelle ou Ranelle. *Ren ou ran, courant d'eau ; el, diminutif : petit courant d'eau.* Rouen a été la capitale des *Velocasses*, autrement *Vello-casses* ou *Veneliocasii*. Ce peuple a tiré son nom de l'ardeur qui le portoit à la guerre. *Vell ou bell, guerre ; o, terme qui désigne le mérite ; cas, estimé : peuple qui s'est distingué dans les combats.* Aussi Jules-César, au livre septième de ses Commentaires, appelle ce peuple *Bellocassi*. On sait d'ailleurs que l'*v* et le *b* se mettent indifféremment l'un pour l'autre.

(4) [An 825.] — Omission. a. V.

toit sensible qu'aux chaînes que la force lui avoit imposées. De retour en Bretagne, il croit pouvoir les briser. Quoique les autres princes refusent d'entrer dans son parti, il ose faire des incursions sur les terres des François. Lambert 1, comte des marches du côté de Nantes, le surprend dans l'un de ses châteaux et le tue. La mort d'un seul homme rétablit la tranquillité dans la Bretagne et y confirme l'empire de Louis. Les partisans de Wiomark furent privés des bénéfices qu'ils avoient reçus du fisc.

29. Les seigneurs bretons se trouvèrent, pour la plupart, l'année suivante (1) à Ingelheim (2). Dans l'assemblée que l'empereur avoit convoquée, ils protestèrent qu'ils n'avoient eu aucune part au soulèvement et lui renouvelèrent leur soumission.

Nominoé, qui lui avoit rendu des services signalés, en retenant dans le devoir les peuples du comté de Vennes, fut fait duc de toute la Bretagne (3). Il méritoit cette distinction par ses qualités personnelles : une modération à toute épreuve, des sentimens véritablement nobles faisoient son caractère. Ami du juste, il ne s'en détachoit pas par intérêt. S'il étoit digne de la confiance de Louis, le sang des rois bretons qui couloit dans ses veines devoit le rendre cher à la nation. Il étoit doux pour elle de se voir commandée par un petit-fils de ses anciens maîtres, et pour ceux qui préféroient l'ordre et la paix à tout, d'avoir un chef qui savoit assujettir les passions.

30. Charlemagne avoit vécu trop peu de temps pour donner de la consistance à ses réglemens et à ceux des évêques ; après sa mort, les mœurs se corrompirent de plus en plus. A son exemple, on fit des ordonnances ; mais on n'eut pas assez de fermeté pour les faire observer. L'autorité avilie servit le débordement des vices. Les saisons, qui semblèrent ne plus reconnoître le temps qui leur est fixé par le Créateur, ou, pour parler avec plus de justesse, que Dieu dérangerait pour punir les hommes, anéantirent les moissons : la famine, qui accabla le peuple, appela la peste pour étendre les malheurs (4).

Louis, qui tente de désarmer le bras de Dieu, indique un jeûne général dans ses états : il veut faire rentrer efficacement toutes les conditions dans le devoir. Quatre conciles doivent s'assembler à ce sujet, l'année suivante.

31. Celui de Paris, où doit assister la province de Tours, nous inté-

(1) [An 826.] — Omission. a. V.

(2) *In*, rivière ; *gil* ou *gel*, auprès ; *heim*, hem ou *hiam*, habitation : lieu habité qui est auprès d'une rivière. Ingelheim est sur la rive

orientale de la Sala. *S*, article ; *al*, rivière : la rivière.

(3) Rhémino.

(4) [An 828.] — Omission. a. V.

téresse. Parmi les évêques de Bretagne, on y remarque Atton (1), qui siégeoit alors à Nantes. Il avoit succédé immédiatement à Alanus. Son nom indique qu'il fut un excellent évêque (2).

Dans la préface des actes du concile de Paris, les évêques font voir, par l'exemple des Ninivites, de Manassès et de la femme pécheresse de l'Evangile (3), que la pénitence apaise la colère de Dieu. Ils observent que les empereurs Louis et Lothaire, ayant pris la résolution de s'appliquer à la réforme des mœurs, et ayant réfléchi qu'il ne leur appartient pas de régler ce qui a besoin de correction, ont cru devoir en laisser le jugement aux évêques; que, dans cette intention, ils ont ordonné la tenue de quatre conciles dans l'étendue de leurs états.

32. Les actes du concile de Paris sont partagés en trois livres. Ce sont plutôt des instructions puisées dans l'Ecriture, les Pères et les conciles, que des canons. Le premier livre renferme cinquante-quatre articles; le second treize, et le troisième vingt-sept. Nous n'en mettrons sous les yeux que ce qui paroîtra le plus important.

I. Il ne suffit pas, pour être sauvé, de croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, ni les autres articles du symbole. Les bonnes œuvres sont encore nécessaires, parce que la foi, sans les œuvres, est une foi morte. La foi doit, à la vérité, précéder, mais aussi elle doit avoir à sa suite les bonnes œuvres. De là on peut juger quels seront les supplices auxquels seront condamnés ceux qui, au lieu de faire briller leur foi par des œuvres de piété, la déshonorent par de mauvaises actions.

II. III. La sainte Eglise de Dieu est un corps dont Jésus-Christ est le chef. On divise l'autorité qui doit gouverner le monde, en deux puissances, la sacerdotale et la royale.

IV. La première chose que doivent faire les évêques est de réformer en eux ce qui ne seroit pas convenable à la sublimité de leur rang. Ils sont les successeurs et les vicaires des apôtres, les conducteurs du peuple dans les voies du salut, les défenseurs de la vérité, les ennemis de l'erreur, l'ornement et les colonnes de l'Eglise, les portiers du ciel, auxquels les clefs du royaume céleste ont été confiées. Les bons évêques sont ceux qui n'ont pas obtenu l'épiscopat par brigue, mais qui l'ont mérité par une vie sainte, qui ne se laissent ni enfler par la dignité, ni rebuter par le travail;

(1) [An 829.] — Omission. a. V.

pasteur.

(2) *At, père; o, excellent: excellent père ou*

(3) 3 Reg. 21; 2 Paral. 36; S. Luc. 7.

qui

qui pensent moins à jouir des honneurs qu'à porter le fardeau , en s'appliquant à connoître , à instruire , à corriger ceux qui sont confiés à leurs soins (1).

v. Quelque sainte que soit la vie d'un évêque , s'il n'ose reprendre ceux qui vivent mal , sa perte se consommera comme la leur. Que lui servira de n'être point puni pour ses propres péchés , s'il l'est pour ceux des autres ?

vi. Dans les commencemens de l'Eglise , on n'admettoit personne au sacrement de baptême , sans avoir été instruit auparavant de la foi chrétienne ; mais , comme elle est présentement établie par tout , et que les enfans sont admis au baptême avant l'âge de raison , il est nécessaire de suppléer aux instructions dont ils n'étoient pas capables lorsqu'ils ont reçu ce sacrement. On ne peut trop déplorer la négligence qui a fait cesser cet usage.

vii. Plusieurs , soit par ignorance , soit par présomption , négligent les temps marqués par les canons , pour l'administration du baptême , qui sont les fêtes de Pâques et de la Pentecôte. Le concile déclare qu'ils seront punis , s'ils ne se corrigent avec humilité. Les parrains sont obligés d'instruire leurs filleuls : saint Augustin assure qu'ils en répondent devant Dieu , comme ayant été leurs cautions. C'est pourquoi il est nécessaire qu'ils connoissent eux-mêmes les devoirs de la religion.

viii. Ceux qui ont été baptisés en maladie , ou qui ont reçu le baptême par une cupidité basse et inconsidérée , ne pourront pas dans la suite être promus aux ordres ecclésiastiques (2).

(1) Ce portrait des bons évêques est copié des livres sur la vie contemplative de Julien Pomere , mais que le concile attribue à saint Prosper.

(2) Les cliniques , autrement les malades , qui recevoient le baptême dans leur lit , avoient été exclus de la cléricature durant les premiers siècles de l'Eglise. Le concile de Néocésarée de l'an 314 avoit adouci cette rigueur par son douzième canon. Il s'étoit contenté de les priver du sacerdoce : il y admit cependant ceux dans qui on remarqueroit une piété éminente ; le cas où l'on manqueroit de sujets propres au saint ministère fut même excepté. Le concile de Paris n'a point re-

connu cet adoucissement : il exclut tout clinique de tout degré de la cléricature ; bien plus , il renferme , dans la même irrégularité , ceux qui reçoivent le baptême par des vues humaines. La raison qui l'a fait agir ainsi , avoit pour but d'écarter du sanctuaire ceux d'entre les barbares nouvellement convertis , tels que les Saxons , qui , du temps de Charlemagne , avoient été soumis à l'empire françois. Ce prince en avoit placé dix mille , avec leurs femmes et leurs enfans , dans divers lieux des Gaules. Thegan dit positivement que quelques-uns d'entr'eux parvenoient jusqu'à l'épiscopat. « Cum his qui ex barbaris nationibus ad hoc » (episcopatûs) fastigium perducti sunt. »

ix. x. Les prêtres auront soin que ceux qui ont été baptisés accomplissent les promesses faites au baptême ; ils les avertiront, lorsqu'ils seront parvenus à l'âge de raison , de vivre conformément aux obligations qu'ils ont contractées par ce sacrement.

xi. xii. On prendra de grandes précautions pour ne promouvoir aux dignités de l'Eglise que de bons sujets. Il faut d'abord examiner , selon que le dit saint Grégoire , par quelle voie celui qu'on présente est parvenu à l'épiscopat ; si la voie est légitime , il faut voir comment il vit ; si sa vie est sans reproche , il faut examiner comment il enseigne.

xiii. Les évêques doivent avoir en horreur le vice honteux de l'avarice. Ce qu'on reproche là dessus à quelques-uns de nos frères , disent les évêques , retombe sur tout le corps épiscopal.

xiv. Les évêques seront attentifs à exercer l'hospitalité. Plusieurs d'entre eux négligent ce devoir important. Leurs maisons doivent être ouvertes à tous.

xv. xvi. Ils ne détourneront point à leurs propres usages les choses consacrées à Dieu et à l'entretien des pauvres. S'ils veulent faire des donations à leurs parens , ce ne sera que des biens qu'ils possédoient avant leur épiscopat , ou de ceux qui leur sont échus depuis par succession héréditaire. Tout ce qu'ils auront acquis pendant leur épiscopat appartiendra à leur église.

xvii. On n'aliénera les biens de l'Eglise que dans une extrême nécessité , du consentement du primat de la province , et en présence des évêques voisins.

xviii. Un pasteur doit posséder les biens de l'Eglise , de manière qu'il ne s'en laisse pas posséder , et qu'il les possède , non pour lui , mais pour les autres. Que l'ambition et la jalousie cessent donc de dire : les églises sont trop riches. Si les biens de l'Eglise sont employés à propos , les églises n'en ont pas trop. Leurs grands revenus ne sont pas un mal ; la manière dont quelques-uns les dispensent mérite seule d'être reprise. Chose étonnante , l'ambition du monde n'a jamais assez ; on veut que l'Eglise de Jésus-Christ en ait trop.

xix. Une secrète malignité porte souvent les inférieurs à médire des pré-

lats. Mais les évêques doivent s'observer pour ne point donner occasion à ces discours, par le luxe de leurs tables et de leurs habits, ou par d'autres vanités.

xx. xxi. Les évêques doivent toujours avoir des clercs qui couchent dans leurs chambres, pour y être témoins de leur conduite. Ils doivent manger avec leur clergé, et ne pas s'en séparer pour manger avec des laïques. Ils ne s'absenteront point de leur église sans nécessité; hors ce cas, ils diront les heures canoniales avec leurs clercs, leur feront chaque jour des conférences sur l'Ecriture et mangeront avec eux.

xxii. Sur les plaintes portées contre des évêques qui refusent d'ordonner les clercs qui leur sont présentés par des laïques, il est réglé que, si après avoir été examinés, ils sont trouvés capables, l'évêque sera obligé de les ordonner; que, s'ils ne le sont pas, il donnera des preuves de leur insuffisance.

xxiii. xxiv. On exhorte les évêques à avoir un cœur vraiment paternel pour leurs ouailles, à les assister corporellement et spirituellement. On les avertit que le clergé qui leur est subordonné ne leur appartient pas, mais au Seigneur, à qui il est consacré; qu'en conséquence, ils lui doivent des égards.

xxv. On enjoint aux évêques de mettre fin aux exactions que les archidiacres et d'autres de leurs ministres, qui songent plus à contenter leur avarice qu'à travailler au salut des peuples, exercent dans quelques diocèses.

xxviii. xxix. Il est défendu aux prêtres et aux moines de tenir des fermes et de s'adonner au négoce; aux moines en particulier, de se mêler d'aucune affaire ecclésiastique ou séculière, à moins que ce ne soit par ordre de l'évêque de leur diocèse; aux prêtres, de s'absenter de leurs églises, et aux évêques, de les occuper au dehors, au préjudice du service divin et des âmes de ceux qui meurent pendant leur absence, sans confession ou sans baptême.

xxx. L'empereur Louis a ordonné depuis long-temps, dit le concile, que les évêques eussent soin d'instruire et de former dans leurs églises de braves soldats de Jésus-Christ, conformément à ces paroles du pro-

phète Daniel : « Ceux qui auront été savans brilleront comme les feux du » firmament, et ceux qui en auront instruit plusieurs dans la voie de la » justice luiront comme des étoiles dans toute l'éternité (1). » Comme on se plaint que quelques évêques négligent les écoles où leurs clercs doivent être instruits, nous ordonnons que, quand le concile provincial s'assemblera, chaque prélat présentera ses écoliers, afin qu'on juge par là de son zèle pour le service divin.

xxxI. « Nous avons appris, dit le concile, que quelques évêques, en » parcourant leur diocèse pour y annoncer la parole de Dieu, sont à » charge non-seulement à leurs curés, mais même à des laïques (2), ce » qui les rend odieux et les expose à la médisance. C'est pourquoi nous » avons défendu de concert que de pareilles choses arrivent à l'avenir. » Nous avons statué aussi que chaque évêque fasse la visite de son di- » strict aussi souvent que le besoin l'exigera. Quoiqu'il soit décidé par les » canons que la quatrième partie des oblations et des décimes doit tour- » ner au profit des évêques, cependant celui qui a des biens particu- » liers attachés à son siège, n'en percevra point d'autres. Si, au con- » traire, il ne touche rien des biens de l'Eglise, il pourra prendre sur la » portion susdite, ce dont il aura besoin pour lui et pour les siens. Hors » ce cas, il ne l'emploiera qu'au bien des églises et au soulagement » des pauvres. »

xxxII. xxxIV. Plusieurs prêtres, disent les évêques, soit par négligence, soit par ignorance, imposent à ceux qui se confessent à eux des pénitences autres que les canons ne prescrivent; ils se servent de certains petits livres qu'ils nomment pénitentiels. C'est pourquoi nous avons tous ordonné que chaque évêque, dans son diocèse, recherche avec exactitude ces livres erronés pour les brûler : c'est le moyen que les prêtres ignorans ne s'en servent plus pour tromper les hommes. Ces prêtres seront instruits avec soin par leurs évêques, de la discrétion avec laquelle ils

(1) Daniel. 12, 3.

(2) Le quatrième article du capitulaire de Toulouse, dressé l'an 843, par Charles le Chauve, porte ce qui suit : « Dans les visites » que les évêques font de leur diocèse, il faut » avoir soin qu'ils ne soient pas trop à charge » aux curés. Ainsi, quand l'évêque sera arri- » vé dans une paroisse, les quatre curés les » plus voisins s'y rendront avec leurs paroissiens; chacun des curés donnera dix pains,

» un demi-muid de vin, un jeune cochon de » quatre deniers, deux poulets, dix œufs et » un boisseau de grain pour les chevaux. Le » curé, chez qui loge l'évêque, donnera la » même chose; on n'exigera de lui rien de » plus, si ce n'est le bois et les ustensiles né- » cessaires pour préparer à manger. Si les » évêques font par an plusieurs visites des » paroisses, ils n'exigeront qu'une fois par an » ces redevances; quand ils ne seront pas en » visite, ils ne les exigeront point.

doivent interroger ceux qui se confessent , et de la mesure de pénitence qu'ils doivent leur imposer. Car jusqu'ici , par leur faute , plusieurs crimes sont demeurés impunis. On enjoint de s'en tenir à la sévérité des anciens canons touchant les impuretés abominables qui ne sont que trop communes dans ce temps.

xxxv. Les évêques veilleront avec attention sur la vie des prêtres et autres clercs déposés ; ils les soumettront à la pénitence publique , puisqu'ils ne comptent pour rien la déposition , et qu'ils vivent séculiers , s'abandonnant au crime. On suivra ce que porte le premier canon du concile de Néocésarée , qui ordonne qu'un prêtre qui se marie , après avoir reçu les ordres , sera déposé ; et que , s'il tombe dans la fornication ou l'adultère , il sera puni plus rigoureusement et mis en pénitence.

xxxvii. Les abbés ne doivent point perdre de vue la qualité de Pères spirituels dont ils sont honorés ; leur vie doit être sainte , chaste et pure ; il ne leur est pas permis de se livrer à la chasse , à des gains honteux et à tout ce qui est contraire à leur état. Les évêques , qui sont chargés de leur conduite , les feront remplir leurs obligations. Ceux qui refuseront de leur obéir seront corrigés ou par le synode , ou privés , par une autorité supérieure , de leur prélature.

xl. xli. xlii. xliii. xliv. On défend aux femmes de se voiler elles-mêmes pour avoir un prétexte de servir quelque église , et aux prêtres , de donner le voile aux veuves et aux religieuses , sans avoir consulté l'évêque. On veut pareillement que les évêques punissent , selon la rigueur des canons , les abbesses qui osent donner elles-mêmes le voile à des veuves , ou à des vierges. On défend de donner le voile aux veuves immédiatement après la mort de leurs maris.

xlv. Défenses aux chanoines et aux moines de rendre visite aux religieuses et aux chanoinesses , sans l'agrément de l'évêque. Les religieuses ne se confesseront que dans l'église en présence de témoins , qui seront à quelque distance. Si quelque infirmité les empêche de se confesser à l'église , il y aura aussi des témoins dans la chambre pendant qu'elles se confesseront. Il ne convient nullement qu'un moine quitte son monastère pour aller confesser des religieuses , ni que les clercs et les laïques , déclinant le jugement des évêques et des prêtres chanoines , aillent se confesser aux moines qui sont prêtres. Car il est seulement permis aux moines de confesser ceux de leurs communautés.

XLVII. XLVIII. Il est défendu aux prêtres , sous peine de déposition , de quitter les églises consacrées à Dieu , pour célébrer la messe dans des maisons et des jardins , comme font plusieurs , quoiqu'il y ait des oratoires bâtis et ornés pour cet effet. Il vaut mieux ne pas entendre la messe que de le faire dans un lieu prohibé. On peut cependant célébrer hors de l'église , en voyage , lorsqu'elle est trop éloignée , parce que dans ce cas c'est une nécessité , afin que le peuple ne soit pas privé de la messe et de la communion ; encore doit-on se servir d'un autel consacré par l'évêque (1). La loi ne permet pas d'offrir le sacrifice en tout lieu , mais seulement dans celui que le Seigneur a choisi. Il est aussi défendu aux prêtres de célébrer la messe sans avoir de ministre qui puisse répondre. Cet abus a été introduit par la nonchalance et l'avarice. Il est contraire à l'esprit de l'Eglise et propre à diminuer le respect qui est dû à un si grand mystère.

XLIX. Chaque prêtre ne pourra avoir qu'une église , comme l'évêque n'a qu'un évêché.

L. Si les maîtres gardent encore le dimanche , il est rare que leurs serfs , qui gémissent sous les travaux dont ils les accablent observent ce saint jour. Après avoir exposé les preuves qui doivent déterminer à la sanctification du dimanche , les évêques s'expriment ainsi : « Plusieurs d'entre » nous ont vu des personnes frappées de la foudre en travaillant le dimanche ; d'autres tomber paralytiques ou être consumés par le feu du » ciel : effet sensible de la vengeance divine. » L'empereur est instamment supplié d'employer son autorité pour faire sanctifier le dimanche , et , à cet effet , de défendre , sous de grièves peines , de plaider , de tenir marché , de travailler à la campagne , de charrier quelque chose que ce soit en ce saint jour.

LIV. Défense d'admettre les personnes qui sont en pénitence publique pour être parrains ou marraines , tant au baptême qu'à la confirmation.

Le second et le troisième livres des actes du concile de Paris n'ont pas assez de rapport avec notre objet principal , pour en donner l'analyse. L'article le plus important est sur l'entreprise des deux puissances. « Le » plus grand obstacle au bon ordre , disent les évêques , est que depuis

(1) Hincmar rapporte que ces autels portatifs étoient de marbre ou de quelque pierre noire , qu'ils étoient consacrés par l'évêque ,

qu'on s'en servoit dans les chapelles qui ne devoient pas être consacrées.

» long-temps les princes s'ingèrent dans les affaires ecclésiastiques, et
 » que les évêques, en partie par ignorance, en partie par cupidité, s'oc-
 » cupent plus qu'ils ne devoient des affaires temporelles (1). »

Les évêques parlent aussi de plusieurs superstitions qui étoient des restes du paganisme, telles que la magie, les sortilèges, les enchantemens, les divinations, les explications des songes, les maléfices pour troubler l'air, pour envoyer la grêle, pour faire périr les fruits et supprimer le lait (2).

33. Les actes du concile de Paris et ceux des trois autres furent portés à l'empereur. Dans l'assemblée qu'il tint à Wormes (3), il confirma, du consentement des évêques, de celui des seigneurs et du légat du pape, ce qui parut de plus avantageux dans tous les réglemens.

34. Cependant, la fidélité des grands bénéficiers n'étoit plus réglée que par leur intérêt. Le crainte du souverain les retenoit plus fortement dans leur devoir que le cri de leur conscience erronée. Le Frioul lève l'étendard de la révolte et se donne des maîtres; les Navarrois se créent un roi; Nominoé ne s'occupe que de la soumission qu'il a jurée à son prince.

35. 36. Bernard, comte de Barcelonne, qui a été appelé à la conduite des affaires, après le partage de Wormes, et qui se fait détester par ses intrigues, voit un adversaire dans le fidèle lieutenant de Louis. Il veut d'abord diminuer le pouvoir de ce duc en Bretagne, en donnant un comte à Vennes, qui y soutienne son parti; mais bientôt il trouve un moyen plus facile de l'écarter: ce ministre a recours à la calomnie (4). Son atroce artifice réussit au delà de ses espérances. Louis, qui se laisse persuader que Nominoé est un perfide, fait marcher des troupes vers la Bretagne. Dès le commencement du Carême, il part d'Aix-la-Chapelle, malgré la rigueur de la saison. Le chambellan presse ses pas. Cette ardeur à punir

(1) Lib. tertio. can. 26.

(2) Ibidem, can. 2. On peut se rappeler ce que nous avons dit, pages 309 et 310 de notre premier volume (*).

(3) Wormes s'est nommé d'abord Borbeto-magus. Ptolemée, l'Itinéraire d'Antonin et la Table théodosienne font mention de cette ville. Elle a été appelée de sa position dans un pays excellent et agréable. *Bor*, beaucoup, très; *beth*, abondante; *mag*, habitation: lieu habité qui est très-fertile. Dans le moyen-âge, Wormes se nommoit *Wormatia* ou *Warmatia*.

Wer ou *war*, beaucoup; *mat*, richesse: pays qui produit de grandes richesses. Ses premiers habitans se nommoient *Vangiones*. Leur nom vient de *van* ou *ven*, beau; de *gi*, pays, et d'*on*, grand: les grands hommes d'un beau pays. Cette étymologie prouve que les *Vangiones* étoient de haute stature; mais c'est à tort que quelques-uns les ont regardés comme des géans. Ce préjugé a sa source dans une explication forcée de leur nom, l'imagination l'a fortifié.

(4) [An 830.] — Omission. a. V.

(*) Ci-dessus, Introduction, n° 243, p. 117. a. V.

une révolte , dont on ne découvre pas le fondement , fait soupçonner Bernard. Quelques-uns l'accusent d'en vouloir au roi d'Aquitaine ; d'autres prétendent qu'il porte ses vues ambitieuses jusqu'à se rendre maître de l'empire. A cette occasion , Pepin , qui le regarde comme l'ennemi de l'empereur , s'avance pour lui tenir tête ; les seigneurs , et ceux-là même qui sont le plus attachés à Louis le Débonnaire , aliènent son armée : ses troupes désertent et font route vers Paris.

37. Les fils de l'empereur , qui ont des mécontentemens particuliers , au lieu de venger leur père qu'ils supposent outragé , ne cherchent qu'à le dépouiller. Après s'être mis entre leurs mains , ils lui font perdre la liberté.

38. La division qui les sépare vient à son secours : Louis et Pepin se réconcilient avec lui ; Lothaire est obligé de demander grâce. L'empereur , qui conserve toujours ses premières impressions contre Nominoé , enjoint à Lambert , comte de Nantes , de défendre la frontière contre les Bretons. Nominoé , qui n'a eu jusqu'alors pour garant de sa conduite que le témoignage d'une conscience sans reproche , ce guide éclairé des grandes ames , se justifie. Les bonnes grâces de l'empereur qu'il a recouvrées , le rassurent pour l'avenir ; par sa contenance hardie et par son activité , il en impose à l'esprit de faction.

39. Reinier avoit monté sur le siège de Vennes après la mort de Winhaeloc. Les différens noms qu'il a portés reviennent à un seul et même (1). Ils nous font croire qu'il tiroit sa naissance de la famille royale de Bretagne.

40. Sous son pontificat , vivoit un personnage digne des plus grands éloges. Comblessac , au diocèse d'Alet , étoit sa patrie. Son père s'appeloit Conan. Son extraction , qui étoit illustre , remontoit à d'anciens sénateurs. Le lieu de sa naissance dépendoit du monastère de Saint Melaine (2). Conwoïon fut son nom.

(1) Le nom de Reinier vient de *rhen* ou *ren* , seigneur , et d'*ery* , grand : grand seigneur. Reinier s'est aussi appelé Rainard. *Ren* , seigneur ; *ard* , grand. On l'a nommé encore Ragenarius. *Rag* , prince ; *en* ou *an* , très ; *ar* , grand : très-grand prince. Dans la vie de saint Conwoïon , Reinier s'appelle Romar. *Ro* , prince ; *mar* , grand : grand prince. Reinier porte de plus le nom de Rainaldus. *Ren* , prince ; *ald* , grand : grand prince. Dans un manuscrit de Duchesne , Reinier s'appelle Kermar. *Ker* , maison ; *mar* , grande : homme de grande maison.

(2) « Conwoïo , filius cujusdam nobilissimi , » nomine Conani , ex potestate S. Melanii Redonensis episcopi de plebe Cambliciaca , ex » genere senatorio. » (Mabillonius in Actis SS. ord. S. Bened. sæc. iv) , au lieu de ces mots : « *Ex potestate S. Melanii* , » on lit dans un manuscrit : « *Ex posteritate S. Melanii*. » Le P. Albert le Grand , qui a suivi mal à propos ce manuscrit , a cru que Conwoïon étoit de la famille de saint Melaine. Nous avons vu ailleurs que le roi Eusebe avoit donné Comblessac à ce saint évêque.

41. L'éducation qu'il reçut répondit à la noblesse de son origine. Ses parents, qui connoissoient le prix d'une éducation chrétienne, et combien il est avantageux de porter dès l'enfance le joug aimable du Seigneur, le placèrent à l'école de l'église de Vennes, qui étoit alors en grande réputation. Doué d'un esprit vif et docile, il fit des progrès rapides dans toutes les sciences qu'on enseignoit de son temps. A ces lumières, il joignit l'éloquence.

Telles furent les connoissances qui ornèrent son esprit. Elles ne furent pas stériles en lui. Il y vit qu'il devoit à Dieu, comme créateur, une adoration d'esprit et de corps; que, comme cet être ineffable est souverainement bon et qu'il veille sans cesse à la conservation de l'ouvrage de ses mains, il ne pouvoit s'empêcher de lui payer le tribut de la plus vive reconnaissance; que, comme il règle tout en maître absolu, avec la sagesse la plus profonde, il devoit une soumission entière à ses volontés; que, possédant toute perfection dans un degré infini, il rassemble seul tous les motifs d'amabilité, et que ce n'est qu'en lui qu'on peut se reposer; que tout ce qui existe hors de lui ne peut nous attacher que par rapport à lui.

C'est sur tout dans l'étude des saintes Ecritures, cette source abondante de lumières, où l'orgueil de l'homme est confondu, mais où il est ramené à sa destination primitive, que Conwoïon apprit à servir Dieu le Père et le Christ, son Fils éternel, qu'il a envoyé dans sa grande miséricorde; c'est là qu'il découvrit l'économie merveilleuse du christianisme. Il y conçut combien est sublime la dignité d'un chrétien et quels sont les engagements qu'il a contractés avec le ciel. Aussi, au lieu des plaisirs mortels qui font les délices des gens du siècle, il but à longs traits dans la coupe salutaire des biens célestes que la foi lui présentait. Bien éloigné de la manière de penser de ceux qui choisissent aveuglément le monde pour leur partage, quoiqu'il soit réprouvé de Dieu; il ne se proposa d'autre modèle que Jésus-Christ.

42. Des vertus si relevées et des talens si précieux furent employés par Reinier. Il fit entrer Conwoïon dans la cléricature. Par cette initiation, celui-ci fut aggrégé au clergé de l'église de Vennes(1).

(1) Ce n'étoit pas encore un usage durant les septième, huitième et neuvième siècles, que les clercs fussent attachés aux évêques par la naissance ou par le baptême. On étoit lié au diocèse dans lequel on avoit été tonsuré. Le canon douzième du concile de Vernon de l'an 756 avoit décidé, suivant l'ancienne police, que les clercs ne pouvoient abandonner, en

aucune manière, l'évêque qui leur avoit donné le premier l'ordination, pour se lier à une autre église. Les Capitulaires de Charlemagne de l'an 779, c. 6; d'Aix-la-Chapelle de l'an 789, avoient renouvelé la même ordonnance. Le second concile de Vernon de l'an 844 décerne, canon quatrième, la suspension contre les clercs déserteurs de leur première église.

43. Cette consécration fut pour lui un nouveau motif de se rapprocher de plus en plus de la perfection du prêtre éternel. Sa piété prit des accroissemens à mesure qu'il avançoit dans les saints ordres. Reinier, qui admiroit les effets que la grâce divine opéroit en lui, ne balança pas à lui conférer l'importante dignité d'archidiacre de son église.

Conwoïon fut le seul à reconnoître son indignité : les grands emplois sont toujours redoutables à une saine raison. Cependant, les services du ministre ne furent pas moins utiles à Reinier qu'à son peuple. Les fruits en étoient d'autant plus abondans qu'avant de prêcher les autres, il réunissoit le bon exemple à ses discours. Son temps étoit partagé entre l'étude de lui-même, entre celle des livres saints et le service qu'il devoit au public.

44. Les embarras qui accompagnoient sa dignité, les sollicitudes et les distractions qui en étoient la suite, les honneurs qu'on lui rendoit; tout l'avertissoit des dangers qu'il couroit pour lui-même, en travaillant pour les autres; tout lui annonçoit que son humilité auroit à souffrir, tandis qu'elle seroit exposée au grand jour. L'expérience qu'il en fit quelques années le détermina à abdiquer.

45. Après avoir brisé cette entrave, il renonça à tous ses autres biens. Semblable à ces athlètes qui, avant que de descendre dans l'arène, se dépouillent de tout pour donner sur eux moins de prise à leurs adversaires, il n'en fut que plus formidable aux ennemis de son salut.

Cinq autres ecclésiastiques, entraînés par son exemple et par ses exhortations, suivirent le même plan. Ils étoient, les uns et les autres, attachés à l'église de Vennes. Leurs qualités personnelles relevoient l'éclat de leur naissance.

46. La retraite de ces six associés ne put qu'édifier la ville de Vennes; Reinier ne l'approuva pas formellement, soit qu'il fût touché de la perte de ces excellens coopérateurs dans son ministère, soit par d'autres motifs qui ne sont pas connus. Il ignoroit sans doute les vues de la divine Providence sur cette colonie.

47. Ces illustres pénitens choisirent pour le théâtre de leur vie cachée un lieu solitaire du diocèse de Vennes, qu'on appeloit alors Roton (1),

et contre les évêques qui les reçoivent. Nous avons vu que le canon trente-sixième, du sixième concile de Paris, réprime la licence des clercs vagabonds, quand bien même ils auroient été reçus par des évêques ou par des abbés et des comtes.

(1) [An 831.] — Omission. a. V.

L'auteur qui a composé la vie de saint Conwoïon, s'exprime ainsi : « In Venetensi » territorio solitudinis locum, Rothonum nuncupatum, petiit (Conwoïo), juxta sinum duorum nobilium fluminum situm. » Ce lieu

au confluent de la Vilene (1) et de l'Ow. Le fond, sur lequel Conwoïon vouloit s'établir, étoit du ressort d'un seigneur qu'on nommoit Ratuili (2). Il alla le trouver à Lisfau (3), où il donnoit ses audiences. Ce magistrat lui fit présent de ce terrain; par cette aumône, il espéroit racheter ses péchés et obtenir plus facilement l'entrée du ciel. La donation se fit en présence de Catworet, son fils, qui y donna son consentement (4).

48. De retour à Redon, le solitaire y jeta les fondemens de cette sainte abbaye, qui, par sa régularité, a servi de modèle à plusieurs autres maisons religieuses, et qui subsiste encore de nos jours, avec édification. C'est là sur tout que son fondateur mérita le nom de *Conwoïon* ou de *grand chef* (5). Ses cinq compagnons l'aidèrent à la construction de leurs cellules. Leurs exercices consistoient dans la prière, les veilles, le jeûne et le travail des mains.

Ratuili ne tarda pas à visiter les serviteurs de Dieu. Edifié de leur zèle, de leur union et de leur piété, il leur confirma la donation qu'il leur avoit déjà faite. Il ajouta, dans l'acte qui en fut dressé, que cette donation n'a-

étoit donc encore peu fréquenté, dans le temps où Conwoïon s'y réfugia, quoique, dans le voisinage, il y eût alors un château royal où nous avons vu qu'il s'étoit tenu un synode provincial. Roton ne put prendre que longtemps après la mort du saint abbé le nom de Redon, qui fait connoître qu'on y a construit un port. *Re*, rivière; *don*, port : port sur une rivière.

(1) L'auteur des actes des saints de l'abbaye de Redon appelle la Vilene *Visnonia*. *Wi*, rivière; non nazalé, ou *on*, rivière : forte rivière. *M.* Baillet, dans sa topographie des saints, nomme la Vilene *Vidianus* et *Undoenna*. *Wi*, rivière; *dian*, rapide : rivière rapide. *On* ou *un*, rivière; *wen*, qu'on prononce quelquefois *ouenn*, rivière : forte rivière. On a mis le *d* devant *wen*, suivant le génie du celtique. Voyez les autres étymologies que nous avons données à l'occasion du mot *Vilene*, tom. 3, note (a), p. 437 (*); et tom. 1, p. 109, note (a) (**).

(2) Le nom de *Ratuili* se tire de *ra*, grand, et de *vili* ou *bili*, magistrat : grand magistrat. *Ratuili* tenoit son emploi de l'empereur Louis le Débonnaire. Il étoit *mactiern* ou fils de prince.

(*) Ci-dessus, sixième siècle, nos 424-25, p. 487, à la note. a. V.

(3) *Lis*, barreau, palais, cour; *fau*, hêtre : cour du hêtre. *Ratuili* tenoit donc quelquefois son lit de justice sous un hêtre. Ce sont là les plus anciens palais de justice. Louis IX connoissoit encore ces assises.

(4) Cartul. Roton. Catworet a été ainsi appelé de *cat* ou *cad*, forêt, et de *vor* ou *bor*, chef : homme qui a l'inspection sur une forêt. C'est en qualité de forestier que Catworet souscrit la donation du lieu de Roton. Voici le texte de cette donation : « Notum sit omnibus » audientibus qualiter venit Conwoion ad Ratuili Tyrannum, deprecans eum sedentem » secus fontem, in loco nuncupato Lisfau, ut » ei locum congruum ad opus Dei exercendum largire dignaretur; quod effecit, id » est, donavit ei ipsum locum Roton vocatum, quem postulabat, in eleemosyna pro » anima sua et pro hereditate in regno Dei. » Factum est hoc v feria, præsente ac consentiente filio suo Catworeto. Deindè intravit Conwoion ac alii fratres mundum deserentes, in ipso loco, seno numero, Roton » vocato. »

(5) *Con*, chef; *boi*, voi ou poi, grand; *o*, indicatif de mérite : très-grand chef.

(**) Ci-dessus, Introduction, n° 105, p. 49, note 1. a. V.

voit pas seulement pour but le salut de son âme ; mais qu'en outre elle regardoit le bonheur éternel de l'empereur ; que ce bienfait émanoit du prince ainsi que de lui (1).

49. Les seigneurs voisins ne virent pas sans jalousie la formation de cet établissement. La gloire de Dieu avoit présidé à la bienfaisance de Ratuili ; l'intérêt personnel s'arma contre Couwoïon. Il osa revendiquer un terrain que la rébellion contre la France avoit enlevé à ses anciens possesseurs.

50. De l'avis de ses frères, le chef prévoyant députa l'un d'entr'eux vers Nominoé pour conjurer l'orage. Cet envoyé se nommoit Louhemel. Il trouva le prince dans un palais qu'on appelloit Botnumel (2) ; voici la remontrance qu'il lui fit : « L'abbé Conwoïon et ses religieux m'ont ordonné de me présenter devant vous ; ils vous supplient de protéger et de défendre, pour l'amour de Dieu et le salut de votre âme, le lieu désert qu'ils ont choisi dans le dessein d'y bâtir un monastère et d'y passer leur vie dans la prière. Mais quelques seigneurs du voisinage les troublent dans leur retraite ; s'ils en agissent ainsi, c'est qu'ils ne craignent ni Dieu ni les hommes. Qu'on ne s'imagine pas que la misère ou la privation des commodités du siècle ait rassemblé cette congrégation ; c'est le désir de parvenir plus facilement à la patrie céleste qui en a lié les premiers nœuds. Le Seigneur a dit dans l'Evangile : Quiconque abandonnera pour mon nom son père, ou sa mère, ou ses enfans, ou ses

(1) L'acte du Cartulaire de Redon, que nous venons de citer, continue en ces termes : « Post hoc venit supradictus Ratuili ad ipsum locum, visitans fratres ibi Deum deprecantes, et firmavit supradictum locum eis in sua et imperatoris eleemosyna et pro hereditate æterna. Signum Ratuili qui donavit et firmare rogavit. Catworet, Cumiau, etc. Factum est hoc iv feriâ mensis junii, regnante D. Hlodovico, xix anno imperii ejus. » D. Mabillon, dans ses *Annales bénédictines*, tom. 1, p. 543, au lieu de ces mots : « xix anno imperii ejus, » a lu : « xviii anno imperii ejus. » Nous suivons cette dernière version, à laquelle M. Baillet s'est d'ailleurs attaché. Comme la donation de Ratuili s'étoit faite pour l'âme de l'empereur et pour la sienne, elle fait juger, dit D. Lobineau, dans la vie de saint Conwoïon, « ou que le fond appartenoit directement aux rois de France,

» ou que Ratuili avoit quelque emploi qui l'engageoit à ne rien faire qu'en leur nom. » Cette dernière conjecture se change en une espèce de certitude par l'étymologie du mot *Ratuili*. Le magistrat qui portoit ce nom agissoit, dans l'acte de cession du lieu de Redon, comme représentant l'empereur. D. Morice, au tom. 2 de son *Histoire de Bretagne*, article *Saint-Sauveur de Redon*, reconnoît que le lieu où fut bâtie cette abbaye étoit au milieu d'une forêt. Le P. Albert-le-Grand avoit dit, avant cet historien, la même chose, dans la vie de saint Conwoïon. Cette forêt appartenoit au fisc royal, ainsi que le château qui y avoit été construit. Voyez la note (a) de notre second volume, p. 254 et 255 (*).

(2) Le mot Botnumel est composé de *bot*, maison ; de *nu* ou *nua*, fortifiée, et de *mel*, prince : maison fortifiée qui appartient à un prince.

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n° 44, p. 230, à la note. a. V.

» biens , en sera récompensé au centuple et aura pour héritage la vie
» éternelle (1). »

A peine ce religieux eut-il cessé de parler , qu'Illoc , l'un des ennemis les plus ardens de cette communauté naissante , s'avance au milieu de l'assemblée : « Prenez garde , dit-il au prince , d'ajouter foi à ce discours :
» le lieu , que ces séducteurs occupent , m'appartient , c'est mon héritage. » Ce propos , qui rappelle à Nominoé qu'Illoc n'étoit déchu de ce bénéfice que pour avoir manqué de fidélité à Louis le Débonnaire , l'irrite contre lui (2). « Dis-nous , répond-il avec indignation , dis-nous ,
» ennemi de Dieu , vaut-il donc mieux que ce coin de terre dont tu con-
» testes la propriété , soit occupé par des brigands ou des impies , que
» par des ministres du Très-Haut et par des moines , c'est-à-dire , par
» des gens de bien qui emploient tous les jours de leur vie à prier Dieu
» pour le salut de l'univers. »

Le prince se tourne ensuite vers Louhemel et lui adresse la parole en ces termes : « Apprenez-nous , homme de Dieu , qui sont ces prêtres qui
» habitent le lieu dont vous parlez ? Qu'est-ce que Conwoïon ? De quel
» pays est-il ? Quelle est sa naissance ? Il faut que nous sachions les noms
» et la condition de tous les autres. »

« Glorieux prince , répartit Louhemel , ce Conwoïon , que vous voulez
» connoître , est fils d'un seigneur très-noble appelé Conon ; il est né à
» Comblessac , dans un lieu qui est de la dépendance de l'abbaye de
» Saint Melaine de Rennes ; son extraction remonte à celle des sénateurs.
» Depuis l'enfance jusqu'à présent , il s'est occupé de la lecture et de la
» méditation des livres divins ; il veille et jeûne fréquemment ; il lit ou
» écrit ou travaille de ses mains ; sans cesse il instruit ses frères ; en tout ,
» il est leur règle vivante. Les distinctions et l'autorité qu'on recherche
» avec tant d'empressement dans le monde , n'ont point d'attraits pour
» lui ; il n'a d'autre désir que celui de servir Dieu. Il y a avec lui un hom-
» me respectable : son nom est Wincalon ; son origine est illustre ; il a
» été très-connu de Rorigon (3). Ce comte l'honoroit de son amitié et
» prenoit volontiers ses conseils. Pendant que ce religieux vivoit dans le
» siècle , il jouissoit de grands biens : la pauvreté est maintenant son

(1) Matthæi, 19, 29.

(2) C'est pour cela que l'auteur de la vie de saint Conwoïon appelle Illoc *perfide*.

(3) Rorigon avoit été comte en Bretagne , la sixième année du règne de Louis le Débonnaire. On en voit la preuve dans le Cartulaire

de Redon , au sujet d'une vente de terre en la paroisse de Lanoës , dans les enclaves du diocèse d'Alet. Comme le nom de Rorigon et la qualité de comte sont référés dans cet acte , on en doit conclure qu'il avoit le commandement de cet évêché.

» partage , par ce qu'étant recommandée dans l'Evangile , il espère qu'elle
 » sera la source de son bonheur dans le ciel. Il y a un autre prêtre nom-
 » mé Condelu , l'un des intimes amis du comte Gui. C'est un homme
 » éclairé , sage , prudent et versé dans les saintes Ecritures. Les deux au-
 » tres personnes de la même société sont Conhoiarn et Tethwiu ; tous les
 » deux sont honorés du sacerdoce (1). »

51. La protection marquée dont Nominoé soutint Louhemel , retint Illoc quelque temps dans le devoir.

Cependant Conwoïon , dont le mérite étoit connu , eut l'avantage , presque dès son entrée à Redon , de doubler le nombre de ses religieux. Les nouveaux prosélytes étoient Rioven , Wetenwion , Auwolau , Rivelen , Candelu et Cunneur. Bientôt après se joignit à eux le prêtre Budworet.

52. Cette sainte communauté commença de prendre une forme régulière la veille de la fête de saint Martin. Avant la messe , qui fut célébrée à l'honneur de ce saint , qui avoit fait la gloire de l'épiscopat et de l'ordre monastique , tous reconnurent Conwoïon pour leur abbé ; ils s'engagèrent de ne rien posséder qu'avec sa permission , de mettre en commun ce qu'ils avoient alors et ce qu'ils pourroient acquérir par leur travail. Ils abandonnèrent toute propriété particulière.

Budworet , qui étoit riche , sur tout en biens allodiaux (2) , en fit le sacrifice ; pour le dernier usage de sa liberté , il ne demanda que la permission de faire le pèlerinage de Rome. Cette grâce , qu'il n'avoit sollicitée que par des motifs de religion , lui fut accordée ; par reconnoissance , il donna à la communauté une tonne de vin et quatre porcs gras. Ce qui suppose qu'on ne s'y étoit pas interdit l'usage de la viande , ni celui des liqueurs fortes. Des reliques de saint Melaine reposoient déjà dans l'oratoire de Redon ; on devoit probablement ce trésor au crédit et à la piété de Conwoïon.

53. Il y avoit alors vers les confins de la Bretagne , dans une forêt qu'on représente sous le nom de Wenoch (3) , un solitaire qui s'appeloit Gerfroï ; après avoir pratiqué la règle de saint Benoît dans le monastère de Glanfeuil sur Loire , en Anjou (4) , il avoit choisi cette retraite. Depuis vingt

(1) Louhemel continua de faire le portrait de ces deux religieux ; mais le reste manque dans l'original. La vie de saint Conwoïon fait prêtres Conhoiarn et Tethwiu ; tandis que , suivant le Cartulaire de Redon , ce dernier n'étoit que clerc.

(2) « Postea iterum se Deo et illis tradidit

» Budworet cum omnibus alodibus cæterisque
 » rebus transitoriis quas tunc habebat , vel
 » habiturus esset. » (Cartul. Roton.)

(3) *Wen* ou *gwen* , forêt ; *och* , grande : grande forêt.

(4) Glanfeuil (*Glannafolium* ou *Glanna*) tire

ans, il y vivoit dans les rigueurs d'une sévère abstinence. Durant ce temps, il n'avoit bu d'aucune liqueur qui pût enivrer. Sa seule société étoit un compagnon qui se nommoit Fidweten.

On rapporte que le ciel lui inspira de visiter Conwoïon et ses religieux, dans le temps qu'ils n'avoient encore adopté aucune règle particulière, et qu'il abandonna son hermitage à Fidweten. On ajoute que, comme il ignoroit le lieu où Dieu l'appeloit, il prit le chemin de Vennes et qu'il y fut reçu par Voretveu, prêtre, qui s'étoit acquis une grande réputation. Celui-ci, continue-t-on, lui apprit qu'il trouveroit à Redon les religieux qu'il cherchoit, à la tête desquels étoit Conwoïon, qui avoit été élevé avec lui dans l'école de cette ville, où il s'étoit distingué par la science des saintes Ecritures. Cette inspiration nous paroît n'avoir eu d'autre principe que la renommée qui avoit annoncé au solitaire le renoncement universel que ces disciples du Seigneur venoient de faire au monde. Pour vérifier ce qu'il en falloit croire, il s'adressa à Voretveu. Le pieux hermite, conduit par un guide que lui donna ce respectable prêtre, se mit en marche.

A l'arrivée de cet étranger, Conwoïon alla le trouver avec sa communauté. Ces sectateurs des conseils évangéliques, qui paroissent si avancés dans la vie spirituelle, ayant été témoins de la perfection où cet anachorète étoit parvenu, reconnurent qu'ils n'étoient encore que des novices. Ils ne rougirent pas de se ranger sous sa discipline. La règle de saint Benoit, qui étoit devenue commune à presque tous les cénobites de l'occident, fut la leur. Gerfroi, qui l'avoit pratiquée à Glanfeuil, leur en développa l'esprit.

54. Cependant Conwoïon avoit intérêt de faire confirmer son établissement par l'empereur. Il va le trouver à cet effet dans le pays de Limoges, l'an 832, au château de Jocundiacum (1). Ricovin, ou plutôt Ricuin, qui, dès l'an 815, avoit succédé à Albou, dans le comté de Poitiers (2), et Reinier, évêque de Vennes, étoient alors à la cour. Ils assistèrent à l'audience que Louis le Débonnaire donna à l'abbé. Comme ils cherchoient l'occasion de faire échouer son dessein, ils la saisirent dans ce

son nom de *glan* ou de *lan*, rivière, et de *fol* ou *bol*, lieu : lieu auprès d'une rivière.

(1) L'auteur de la vie de Louis le Débonnaire appelle ce château *Jocundiacum* et *Andiacum*. Il dit que c'étoit un des quatre palais où ce prince habitoit l'hiver; mais il ne parle point de la position de ce lieu. On ne peut douter qu'il n'ait été auprès d'une rivière. *Iw*, qu'on a prononcé *io*, eau, rivière; *cun*, prince; *ac*,

habitation : maison de prince auprès d'une rivière. Quelques-uns croient que ce palais étoit dans les enclaves de Juilhac, élection de Brives-la-Gaillarde. Il y a eu un autre *Jocundiacum*, dont Grégoire de Tours fait mention au livre cinquième de son Histoire, c. 14. Il étoit auprès de la ville de Tours, sur le Cher.

(2) Voyez l'Art de vérifier les dates.

moment. « Nous vous supplions , dirent-ils , seigneur , toujours auguste , » de ne pas faire droit à la supplique de ces religieux ; le lieu où ils veulent s'établir , peut être changé dans une place forte , où l'on maintiendra votre autorité ; » l'empereur se laissa persuader par cette réflexion qui n'étoit pas sans fondement , mais qui tendoit plutôt à favoriser les prétentions de leurs ennemis. Indigné contre Conwoïon et contre ceux de sa suite , qu'il s'imagina avoir voulu le surprendre , il les fit chasser honteusement.

Le patient abbé ne se rebuta pas ; sachant la même année que l'empereur , à son retour d'Aquitaine , devoit séjourner à son palais de Tours , il se rendit en cette ville , dans l'intention de s'y faire présenter. Condelu , l'un de ses religieux , l'accompagna. Plusieurs personnes distinguées parmi la noblesse bretonne , que leurs affaires appeloient auprès du prince , firent le même voyage. Conwoïon avoit cru cette fois qu'il étoit important , malgré sa pauvreté , de ne pas paroître les mains vides devant son souverain. Il acheta de la cire pour lui en faire présent (1) , lorsqu'il paroîtroit devant lui. Mais , n'ayant pu se procurer cet avantage , il la fit vendre au marché. Condelu fut chargé de cette commission. Comme il étoit d'une figure agréable (2) , une courtisane osa l'insulter. Cette femme artificieuse l'aborda d'un air de connoissance et lui rappela d'anciennes familiarités que son imagination seule réalisoit ; elle porta même l'impudence jusqu'à vouloir l'entraîner de force dans sa maison. La sensualité , toujours basse

(1) Il étoit d'usage qu'on n'approchât point des rois sans leur offrir des présens. Bouteux , dans ses recherches des monnoies de France , rapporte qu'on leur en faisoit sur tout le premier jour de janvier et à Noël. Ceux qui ne pouvoient pas les porter eux-mêmes les envoioient avec une lettre. Marculfe nous en fournit deux exemples , dans ses formules 42 et 45. On adressoit aussi aux rois des présens sous le nom d'eulogies : c'étoient ordinairement de l'or , de l'argent , des pierres précieuses , des vases , des harnois , des chevaux , etc. , etc. ; quelquefois on donnoit des livres. Paschase Radbert fit passer à Charles-le-Chauve son livre *du corps et du sang du Seigneur*. Le peuple imitoit cet usage envers ses supérieurs. Il n'y a pas encore long-temps qu'en Bretagne les enfans donnoient des œufs à leurs curés durant la quinzaine de Pâques ;

pratique qui annonce qu'on avoit autrefois commencé l'année à l'époque du jour de Pâques. Ces œufs avoient été dans les temps primitifs l'emblème de la divinité , qui n'a point de fin , de la beauté par essence , du principe de la fécondité. C'est d'après ces grandes idées que les druides avoient donné d'abord au peuple ce fameux œuf dont nous avons parlé à la page 225 du premier vol. de cette histoire (*). Par là , ils lui avoient rappelé ce qu'il devoit au Créateur et ce qu'il devoit en attendre. Le mot *œuf* , en latin *ovum* , en grec , *oon* , vient d'*o* , *œil* , *lumière*. Dieu est essentiellement toute lumière. La lumière , par antonomase , comprend toute perfection , puisqu'elle n'admet point de tache.

(2) *Con* ou *can* , *belle* ; *delu* , *figure* : *homme d'une belle figure*.

(*) Ci-dessus , Introduction , n° 185 , p. 89. a. V.

et rempante, n'a pas le temps de réfléchir que la beauté physique n'est qu'une illusion passagère ; que, si elle attire les regards, ce doit être pour élever l'âme vers le Créateur, dans qui seul réside le beau éternel et incréé ; qu'il n'y a que lui qui puisse remplir l'appétit immense du cœur humain. Des prêtres du monastère de Saint Martin, qui connoissoient Condelu, le retirèrent du danger. Il s'en retourna à Redon avec son abbé. Rebutés par les puissances de la terre, ils n'en furent que plus soumis à Dieu. De concert avec les autres compagnons de leur abaissement, ils portèrent des vœux fervens à celui qui tient en main les cœurs des rois, et le conjurèrent de fléchir l'empereur.

55. Aldric, ce saint archevêque de Sens, connoissoit mieux que Reinier le prix de l'ordre monastique. Aussi sa manière de penser à cet égard n'étoit-elle pas obscurcie par les nuages des préjugés. Il transféra à Varennes le monastère de Saint Remi, qui étoit auprès de sa capitale. L'assemblée de Wormes de l'an 833 accorda à cette maison un privilège qui fut souscrit par trois archevêques, savoir : Aldric de Sens, Landran de Tours et Barthelemi de Narbonne ; par vingt-deux évêques, du nombre desquels étoit Atton, évêque de Nantes, et par six abbés. Il y est dit, entre autres, que les archevêques de Sens, successeurs d'Aldric, ne pourront dans la suite ni diminuer, ni soustraire quelques-uns des biens que possède ou possédera ce monastère, ni en donner en bénéfice à quelques-uns de leurs clercs, ou à des étrangers ; que l'abbé sera pris dans le monastère, pourvu qu'on en puisse trouver qui ait les qualités requises ; que, si cela n'arrive pas, on le prendra dans la métropole, du consentement des suffragans ; que l'archevêque en fera la bénédiction ; que jusqu'à ce que les revenus du monastère soient augmentés, l'abbé ne pourra avoir plus de trente religieux ; que l'archevêque se contentera, pour redevance annuelle, d'un cheval, d'un écu et d'une lance ; que, s'il est forcé d'aller à la guerre, l'abbé lui donnera de plus, deux chariots, l'un de vin, et l'autre de farine, dix moutons (1).

56. Cependant la foiblesse de l'empereur le menaçoit des plus grands malheurs. Lothaire, qui se met à la tête d'une armée, la voit se grossir par la défection presque entière des troupes de son père. Ce prince malheureux se livre à la merci de ses enfans, qui sont campés entre Basle (2)

(1) Labbe, Concil. tom. 7.

(2) Ammien-Marcellin a parlé le premier de Basle, sous le nom de *Basilis*, en faisant mention d'une forteresse que Valentinien I

avoit fait construire proche de cette ville. Il dit que cette forteresse fut appelée *Robur* par les habitans du pays. La ville de Basle est sur le bord du Rhin. De là est venu le nom de *Ba-*

et Strasbourg (2). La plaine où il est outragé prend le nom de *Camp du Mensonge* ; on l'y déclare déchu de la dignité impériale ; elle est déferée à Lothaire.

57. Nominoé n'avoit pas plutôt été instruit de la désertion des troupes de son souverain , que , ne pouvant le secourir par lui-même , il intéressa le ciel en sa faveur. Accompagné d'un certain nombre de seigneurs , il va trouver Conwoïon à son monastère , et lui fait une donation ; voici la substance de l'acte : « Je , Nominoé , considérant les peines et les afflictions que souffre l'empereur Louis , notre maître ; repassant dans mon esprit l'étendue de mes péchés , et me rappelant la bonté de Dieu , qui a dit : donnez l'aumône , et tout sera pur pour vous ; fais présent , dans cette confiance , à perpétuité , aux moines qui habitent le monastère de Redon , et qui y observent la règle de saint Benoît , cette partie de terre qu'on nomme Ros (2) , qui est environnée de l'Ow (3) et de la Vilene , et le tiers de l'ancienne paroisse de Bain (4) , au nom de l'empereur Louis , afin qu'en considération des prières de ces religieux , il plaise à Dieu d'apporter quelque remède à l'état fâcheux des affaires de sa majesté ; si quelqu'un s'oppose dans la suite à cette donation , qu'il vienne me trouver : s'il est fondé en droit , je lui donnerai quelque échange. »

La foi de Nominoé lui rappelle les merveilles que Dieu a daigné opérer aux humbles supplications de ses serviteurs ; il espère qu'elles se renouvelleront à la prière des fervens religieux de Redon. C'est ainsi que ceux qui sont fidèles à Dieu , le sont en même temps à leurs princes.

L'acte de la donation de Nominoé fut rédigé le quatorze des calendes de juillet , c'est-à-dire , le dix-huit de juin. Il n'y prend d'autre qualité que celle d'envoyé (*missus*) de l'empereur Louis. L'acte fut souscrit par dix seigneurs , dont le dernier est Reinier , évêque de Vennes (5). Conwoïon , par sa conduite , l'avoit forcé de lui rendre ses bonnes grâces : la vertu triomphe tôt ou tard des obstacles qu'on lui oppose.

silia. Ba, bad ou bat, habitation ; il, rivière : habitation auprès d'une rivière. La forteresse Robur était également sur le Rhin. Ro, rivière ; burg, forteresse : forteresse sur une rivière.

(1) Ptolémée donne à Strasbourg le nom d'*Argentoraton*. Ce nom lui vient de sa position sur l'Il , rivière considérable. *Argen, belle ; tor ou or, rivière ; at, auprès : lieu auprès d'une belle rivière.* Au sixième siècle , *Argentoraton* s'appeloit *Stratæ burgus*. Le mot *stratæ* est tiré du celtique *stratæ* , qui est une crase de *ster* , et d'*at, auprès : lieu auprès d'une rivière.*

(2) *Ros* se rend par *presqu'île*.

(3) Dans cet acte , l'*Ow* prend le nom d'*Ulto. Ul, fort ; to ou o, ruisseau : fort ruisseau.*

(4) Bain est sur l'Ow. *Ben, rivière : lieu sur une rivière.* La paroisse de Bain est maintenant un prieuré qui dépend de l'abbaye de Redon.

(5) Cartul. Rotonense ; D. Lobineau , *Vies des Saints de Bretagne* ; Baillet , *Vies des Saints* ; Mabillonius in *Actis SS. ord. S. Bened. sæc. iv, parte secundâ.*

58. La fidélité de Nominoé n'empêcha pas les François de pénétrer en Bretagne : ils y firent quelques dégâts. Leur intention étoit sans doute d'attacher à Lothaire cette province par la force des armes , ou de contraindre le duc à se déclarer pour lui. Mais , quelque dessein qu'ils eussent eu , il est constant qu'ils se retirèrent sans avoir réussi.

59. Les espérances de Nominoé ne furent pas vaines. La dureté qu'on exerce contre l'empereur durant sa prison effraie Louis de Bavière ; des remords agitent son cœur ; la nature y reprend ses droits. Il lève une armée pour délivrer son père. Le roi d'Aquitaine , dont la conscience se réveille , vole du côté de Tours pour le rendre à la liberté. Lothaire , qui craint de tomber entre les mains de son frère , laisse son prisonnier à Saint Denis , où bientôt après il est rétabli dans ses droits.

60. Lambert , comte de Nantes , et Mafride , qui avoient si bien secondé les vues de Lothaire , en faisant déposer l'empereur , soutinrent la révolte jusqu'à la fin. Les deux comtes passèrent dans le pays nantois pour soulever la Bretagne. La force avoit échoué devant Nominoé : les intrigues et la négociation ne les servirent pas mieux.

61. Lambert fut plus heureux dans le Maine ; Louis le Débonnaire lui avoit opposé Odon , comte d'Orléans. Celui-ci essuya quelques échecs. Lambert , qui craignoit que Nominoé vint attaquer son arrière-garde , n'osa pas profiter de ses avantages. Lothaire apprend à Vienne ce que Lambert fait pour lui ; il va le joindre au Mans. Sa révolte se change tout à coup en soumission ; suivi de ses ministres et de ses principaux officiers , il se jette , les yeux baissés , aux pieds de son père et lui demande miséricorde. L'empereur , qui n'aime qu'à pardonner , le relève , l'embrasse tendrement et le rétablit dans le royaume d'Italie. La condition qu'il y met est que ce prince retournera au plutôt dans ses états , et qu'il ne rentrera plus en France sans sa permission (1).

L'amnistie s'étendoit à tous : ceux des partisans de Lothaire qui étoient pourvus de gouvernemens , les conservèrent ; on eut seulement l'attention de leur faire prêter de nouveaux sermens de fidélité. Lambert , comblé de présens , se rendit à Nantes.

62. L'empereur convoqua néanmoins une assemblée générale à Thionville (2). Elle se tint au mois de février suivant ; on y annula cette procé-

(1) [An 834.] — Omission. a. V.

(2) Thionville (Theodonis villa) est sur le bord de la Moselle. On dit qu'elle a eu Theodon pour fondateur , mais on ne sait qui il

étoit. Ceci n'est point surprenant , puisque ce Theodon n'a existé que dans l'imagination de ceux qui ne pouvoient autrement trouver l'origine du nom de Thionville. C'est dans le cel-

dure digne de l'horreur de tous les siècles, qu'on avoit faite contre lui dans le conciliabule de Compiègne. Il n'est pas de notre sujet d'entrer dans le détail de ce qui se passa dans cette diète. Il nous suffit de dire qu'il s'y trouva quarante-quatre, tant archevêques qu'évêques. Du nombre de ceux-ci étoit Reinier (1), évêque de Vennes. Il y assista aussi un grand nombre de seigneurs (2).

63. Ermor, évêque d'Alet, avoit succédé à Hélocar, au moins deux ans auparavant. Il en est parlé dans une donation qui se fit alors en faveur des religieux de Redon. Dans l'acte qui en fut dressé, on donne à cet évêque la qualité de *mactiern*. Ce qui nous découvre un nouveau rejeton de la famille royale (3). Ermor s'intitule évêque de Porhoet (4). Les évêques d'Alet ont pris tantôt le titre d'évêques de Porhoet, parce qu'ils y résidoient souvent, comme au centre de leur diocèse; et tantôt celui d'évêques d'Alet, où étoit l'église-mère. C'est là ce qui a engagé quelques-uns, parmi les modernes, à penser que l'évêché d'Alet a été partagé, durant un certain temps, entre deux évêques qui, selon eux, siégeoient l'un à Alet, et l'autre au Porhoet. Ils n'ont pas réfléchi que l'usage de prendre indifféremment le nom du siège, ou de quelque lieu principal de sa dépendance, a été introduit dès le sixième siècle. Adelphius, évêque de Poitiers, avoit pris, au concile d'Orléans de l'an 511, le nom d'évêque de Ratiaste, ou du pays de Retz; et saint Lo, évêque de Coutances, se donne celui d'évêque de Briovere. Ermor se trouva à la diète de Thionville (5).

64. Dans le même temps, un évêque de Quimper étoit à la cour de Louis le Débonnaire. On le nommoit Felix. Nous aurons occasion d'en parler plus amplement dans la suite. Son prédécesseur immédiat est inconnu; car l'évêque de Quimper qui avoit été contemporain de saint Me-

tique qu'il falloit la chercher. *Te*, habitation; *o*, eau, rivière; *don*, fertile: lieu habité auprès d'une rivière qui fertilise le pays qu'elle arrose. Aussi Fortunat donne à la Moselle l'épithète *ferax*. Tacite, au livre treizième de ses Annales, sect. 53, appelle cette rivière *Mosella*. *Mo*, fertile; *sel*, rivière: rivière fertile. Le continuateur de Fredegaire dit que le roi Pepin avoit tenu une assemblée à Thionville (*apud Theodonis villam*). C'étoit dès lors une maison royale, puisqu'il la nomme «villa publica.»

(1) [An 835.]—Omission. a. V.

(2) Labbe, Concil. tom. 7, p. 1696 et 1697.

(3) *Er*, maison; *mor*, grande: homme issu d'une grande maison.

(4) Cartul. Rotonense. Dans l'acte que contient ce cartulaire, Ermor se dit: «*Episcopus in Poutrecoet.*» *Pou*, grande; *tre*, très; *coet*, forêt: très-grande forêt. Ailleurs, dans le même cartulaire, Ermor est appelé «*Episcopus in pago Pordcoet.*» *Por*, grande; *coet*, forêt. *Poutrecoet* et *pordcoet* signifient donc la même chose que le mot *porhoet*, dont nous avons déjà donné l'étymologie.

(5) Labbe, Concil. tom. 4, p. 1511.

lair, ne pouvoit avoir vécu jusqu'au temps où Felix fut élevé sur son siège.

65. La présence de Nominoé dans son gouvernement étoit trop avantageuse aux intérêts de l'empereur, pour qu'il eût pu se rendre à Thionville. Il y avoit député Vorvoret, l'un des seigneurs du pays, dans lequel il avoit le plus de confiance. Comme il désiroit avec ardeur que l'établissement du monastère de Redon fût ratifié par l'empereur, il avoit fait partir Conwoïon pour la cour. La recommandation de ce duc, les sollicitations de Vorvoret, les témoignages flatteurs d'Ermor et de Felix, firent changer les dispositions de Louis. Ce prince reçut favorablement l'abbé; il confirma sa communauté dans toutes les donations qui lui avoient été faites, et y ajouta d'autres terres; Vorvoret fut même chargé, lorsqu'il prit congé de l'empereur, de dire à Nominoé que le roi prenoit l'abbaye sous sa protection.

66. Ce fut probablement après son retour que Conwoïon se procura le corps de saint Apothème (1). L'historien de la vie de ce saint abbé va nous apprendre le moyen qu'il employa pour y parvenir. Après avoir pris conseil avec ses frères sur la manière dont ils pourroient avoir quelque corps saint, pour leur servir de patron et de défenseur sur la terre et dans le ciel, il partit pour Angers avec deux de ses religieux, Hildemar et Louhemel. Ils logèrent dans un faubourg de cette ville, chez un particulier dont le nom étoit Heldewald. Celui-ci leur ayant demandé ce qu'ils cherchoient ou ce qu'ils vouloient faire, ils lui répondirent : « Nous avons » dessein d'enlever un des saints corps qui reposent dans cette ville, et » de le déposer dans notre monastère. »

Cette confidence remplit l'hôte de joie; il s'approche d'eux et leur dit en secret : « Daignez, mes très-chers frères, suivre l'avis que je vais vous » donner. Notre ville possède l'évêque saint Apothème : Dieu l'a rendu

(1) Les catalogues des évêques d'Angers placent saint Apothème immédiatement après Défenseur, premier évêque de cette ville, qu'on fait contemporain de saint Martin de Tours. Le *Gallia Christiana* de MM. de Sainte Marthe en parle en ces termes : « S. Apothemius, quem omnes catalogi Defensori sufficiunt, solâ sanctitatis famâ cognitus, cujus » festum sub ritu duplici quotannis celebra- » tur 20 novembris. » Un catalogue manuscrit des évêques de Chartres, qui a plus de sept cents ans, met Apothème au rang des

évêques de cette ville. Il l'y fait siéger après Défenseur, qu'il dit en avoir été le premier évêque. Celui qui a rédigé ce catalogue s'est doublement trompé. L'église de Chartres reconnoît saint Aventin pour son fondateur. Les plus habiles critiques conviennent de la vérité de ce fait. Défenseur a été le premier évêque d'Angers : c'est le sentiment de cette église et celui des savans. Puisque Apothème a été évêque dans le même lieu que Défenseur, et après lui, c'est une conséquence nécessaire qu'il ait occupé le siège d'Angers.

» illustre par des miracles. Il y a quelques années que des moines étrangers tentèrent de l'enlever de nuit, mais il ne leur fut pas même possible de le remuer (1). Il convient que vous vous le rendiez propice ; vous verrez s'il plaît au saint de sortir du lieu où on l'a placé. Restez chez moi aujourd'hui et demain ; allez, le troisième jour, à l'église du saint ; demeurez-y jusqu'à la nuit, ouvrez alors son sépulcre, sans faire de bruit, de peur que vous n'éveilliez les gardiens. » Les religieux exécutèrent à la lettre l'avis qu'ils venoient de recevoir. Comme la pierre qui couvroit le tombeau étoit fort grande et d'un poids énorme, ils mirent en Dieu leur confiance et leur force. Lorsqu'ils essayèrent de lever la pierre, elle devint d'une légèreté surprenante. Le saint corps fut bientôt en leur possession. Ils quittèrent brusquement Angers, sans prendre congé de personne. Lorsqu'ils furent arrivés à l'église de Langon, ils mandèrent à leurs frères de venir au devant de la sainte relique. Cette nouvelle fut bientôt publiée dans le pays : la noblesse des environs, les hommes et les femmes, une grande multitude de peuple se joignirent aux religieux de Redon ; le corps du saint fut porté en triomphe, au chant des hymnes, dans l'église de leur monastère ; on le plaça du côté de l'orient. Ce jour-là même, un enfant aveugle, que sa mère tenoit entre les bras, ayant touché la chässe du saint, recouvra aussitôt la vue : ce miracle arriva en présence de toute l'assemblée (2).

67. Pendant que l'empereur tenoit des diètes à l'extrémité du royaume pour rétablir la paix et le bon ordre, Lambert et ceux des autres partisans de Lothaire qui ne l'avoient pas suivi en Italie, tentèrent une nouvelle révolution en Bretagne. Ils s'étoient flattés que Nominoé, au milieu de la tranquillité qui avoit reparu dans la France, ne seroit plus sur la défensive. A la tête d'un corps considérable qu'ils ont levé précipitamment, ils viennent l'attaquer. Leur dessein est de placer Gonfroi dans le gouvernement de Vennes, et de lui donner l'investiture de Redon. Le prince, qui étoit toujours sur ses gardes, les repoussa vigoureusement. Les prisonniers lui apprennent que l'irruption qu'on fait chez lui est autorisée du nom de l'empereur. Son fidèle lieutenant ne peut croire ce qu'on lui dit. Il fait demander au souverain, qui étoit alors à Aix-la-Chapelle, si c'est par ses ordres que les François sont venus porter le fer en Bretagne. Louis, qui n'est pas moins surpris de son côté, proteste qu'il n'a aucune part à ces

(1) S. Ouen, liv. 2, cap. 34, de la vie de saint Eloi, rapporte qu'on tenta d'enlever au clergé et au peuple de Noyon le corps de leur pasteur, mais qu'on ne put jamais remuer le

cercueil.

(2) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. sæculo IV, parte secundâ.

hostilités. Il charge les députés de Nominoé de l'engager à lui rester fidèle.

68. Conwoïon, qui avoit besoin d'une protection constante de l'empereur, avoit accompagné les envoyés du duc de Bretagne. Il trouva Gonfroi à la cour du souverain. Ce seigneur l'intimida par des menaces ; mais comme elles ne purent arrêter les démarches du saint abbé, il tenta de le noircir dans l'esprit de Louis. Ce traitement, qui déceloit une ame basse, ne resserra pas le cœur bienfaisant du prince : il ajouta même de nouveaux bienfaits à ceux qu'il avoit accordés à la communauté de Redon.

69. Lambert, qui ne se croyoit plus en sûreté dans son comté de Nantes, se retira en Italie, auprès de Lothaire. Il y mourut l'année suivante, d'une maladie contagieuse. Louis le Débonnaire lui avoit donné pour successeur Ricuin, comte de Poitiers.

70. Atton avoit terminé probablement ses jours vers la fin de l'an 834. Drutcar occupoit son siège l'année suivante. Un titre de l'abbaye de Redon fait mémoire de cet évêque. La Providence ne fit que le montrer à son église. Il ne lui en fut pas moins cher (1).

71. Le clergé, qui souhaitoit ardemment de se donner un pasteur qui fît oublier, par son mérite, la perte que le diocèse venoit de faire, jeta les yeux sur un chanoine de la collégiale de Saint Pierre d'Angers.

On croit que l'Anjou l'avoit vu naître. Dès son enfance, il avoit été destiné au service de l'Eglise. Ses parens l'avoient placé dans la collégiale, dont il étoit devenu un des membres les plus respectables.

72. Sa résistance ne servit qu'à faire admirer son humilité, et à étendre le jugement qu'on avoit porté de ses autres vertus. Il céda enfin à l'importunité. Elevé sur le chandelier de l'Eglise, il en parut plus grand. Toujours pur, toujours saint, il entraîna tous les suffrages.

Cependant Nominoé eut à combattre des ennemis plus puissans et plus redoutables que n'avoit été Lambert : je veux parler de ces barbares qui habitoient le Dannemarc, la Suède et la Norvège ; à qui, par cette raison, on donna le nom de Normans (1). Issus des anciens Celtes, ils en avoient les mœurs. Odin, qu'ils regardoient avec complaisance comme « l'auteur de la dévastation, le père du carnage, l'incendiaire, etc. », étoit le Dieu qu'ils encensoient. Ils ne connoissoient de droit que la force ; aussi la victoire seule decidoit chez eux de la justice : les combats faisoient leur amusement. Charlemagne, qui perçoit si bien dans l'avenir, avoit prévu les malheurs dans lesquels ils pouvoient plonger la France. « Si,

(1) *Dru*, chéri ; *car*, chef : chef chéri. hommes du nord.

(2) Nord ou nort, nord ; man, homme :

» malgré tout mon pouvoir , disoit-il dans l'amertume de son cœur , ils
 » osent insulter les côtes de mon empire , que ne feront-ils pas , lorsqu'il
 » sera partagé ? » Saint Leudger , qui avoit été l'apôtre de la Frise et de la
 Saxe , avoit vu , dans un songe miraculeux , les maux qu'ils feroient un
 jour à la chrétienté. Dieu , dans sa colère , les avoit destinés à cet ouvrage ;
 c'étoient ses guerriers , les ministres de sa justice. Ils n'épargneront pas
 les enfans dans les entrailles de leurs mères ; ils soustrairont à leur fureur
 l'élite des jeunes gens , mais ce ne sera que pour en faire des pirates qui
 suppléeront à la population , et qu'ils armeront contre leur patrie. Les
 crimes de la France doivent être punis par la férocité de ce peuple cruel
 par principes. Comme elle a insulté la loi de Dieu , les Normans insulte-
 ront en elle les droits de l'humanité. Au lieu d'établir des troupes le long
 des côtes , ainsi que les Romains l'avoient fait autrefois , ou de tenir des
 vaisseaux toujours armés , à l'exemple de Charlemagne , l'esprit de dés-
 ordre s'emparera des François ; ils verront leur perte sans y apporter un
 remède efficace ; leurs bras n'auront de force et d'énergie que pour accé-
 lérer leur destruction. Les ravages des idolâtres ne cesseront que quand
 ils auront embrassé le christianisme. Telles sont les vengeances que Dieu
 exerce quelquefois contre les nations qui s'écartent des règles qu'il leur a
 tracées.

73. Dès l'an 830 , les Normans avoient abordé à Nermoutier : ils l'a-
 voient pillé et y avoient établi , pour quelque temps , une garnison. A
 cette époque , les bénédictins de cette île ne purent plus y habiter sans courir
 les plus grands dangers. Ils passaient à Déas la belle saison de l'année ,
 qui étoit plus propre à ramener les pirates ; durant l'hiver , ils revenoient
 au chef-lieu. L'abbé Hilbode , qui avoit remplacé Ragnard l'an 825 , y
 avoit fait construire une forteresse , mais elle ne les mit pas à l'abri de
 nouvelles insultes. Renaud , comte d'Herbauges , y attaqua les Normans
 l'an 835 : il y fut défait. Ce que les religieux de Nermoutier craignoient
 le plus , c'étoit que les idolâtres découvrirent le corps de leur saint fon-
 dateur , qu'ils avoient caché en terre. Des captifs bretons , qui avoient
 échappé à leurs fers durant des incursions qu'ils avoient faites en Bretagne ,
 les avoient vus jeter à la mer les reliques d'un saint de leur province.

74. Dans cette position critique , Hilbode alla trouver Pepin , roi d'A-
 quitaine , qui tenoit alors son parlement. Ce prince , qui crut qu'il seroit
 trop dispendieux d'entretenir des troupes dans l'île , lui permit et à sa
 communauté de se fixer dans le monastère de Déas , et d'y transporter le
 corps de saint Filbert (1).

(1) [An 836.]—Omission. a. V.

Ses reliques furent levées de terre le sept de juin. Au troisième jour de marche, elles arrivèrent à Déas. Ermentaire, témoin oculaire des miracles qui se firent à cette translation, en a écrit l'histoire par ordre d'Hilbode, son abbé. Presque tous ceux qui, durant ces trois jours, implorèrent l'intercession de saint Filbert, obtinrent de Dieu les faveurs qu'ils sollicitoient; auparavant, ils faisoient aux religieux la confession de leurs péchés: une pénitence salutaire leur étoit imposée.

L'entrée du saint corps en l'église de Déas fut signalée par un miracle. On le plaça dans l'aile droite de cette église, qui étoit faite en forme de croix; le brancard sur lequel on l'avoit porté fut suspendu dans l'aile gauche. De nouveaux miracles ajoutèrent de nouveaux triomphes à l'élu de Dieu.

Le temple de Déas ne pouvoit plus contenir le peuple qui s'y rendoit en foule de toutes parts. Hilbode l'augmenta considérablement.

75. Jusqu'alors, l'entrée en avoit été interdite aux personnes du sexe. On mit en délibération si, pour satisfaire leur piété envers le saint, on les y admettroit. Il fut décidé qu'elles seroient libres d'y aller pendant un an. Le premier jour de cette année commença le vingt du mois d'août, fête de ce glorieux abbé; le dernier finit au renouvellement de la même fête. Ce temps écoulé, on éleva une croix à une certaine distance de la porte extérieure du monastère, qui déterminoit jusqu'où les femmes pouvoient porter leurs pas. Ce lieu renfermoit le marché (1).

76. Le saint abbé Filbert, dont les reliques ont illustré le pays d'Herbauges, et dont la paroisse dans l'enceinte de laquelle étoit le monastère de Déas a pris le nom, mérite que nous le fassions connoître.

77. Il étoit né en Gascogne, dans le territoire d'Eause; cette ville étoit sur la rivière de Gelise: elle portoit le nom d'*Elusa* (2). C'étoit le chef-lieu des Elusites. On y remarquoit alors un siège archiépiscopal; mais depuis il fut transféré à Auch. La famille de Filbert (3) étoit très-distin-

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. iv, parte primâ.

(2) Elusa a pris son nom d'*el*, au-dessus, et d'*u*, rivière: lieu au-dessus d'une rivière.

(3) Voici ce que dit D. Mabillon, au second siècle des Actes des SS. Bénédictins, dans une de ses notes sur la vie de saint Filbert: « S. Filiberti nomen duobus modis pingitur, » aliis Filibertum, aliis Philibertum præferentibus. At certè veterrimi quique libri *Filibertum* unico digammate exprimunt, recentiores quandoquè *Philibertum*, quod

» hocce vocabulum græcæ originis esse à nonnullis existimatur, cum potius sit gallicæ veteris aut germanicæ. Certè *Bertus*, Germanorum linguâ, *clarum*, *fulgentem*, *splendidumque* significat; quid verò *fili* (quod nomen Filibertus à Filobaude patre traxit) nondum assequi potuimus. Non placet Claudio Roberti sententia, qui ad calcem Gallicæ Christianæ, *Philibertus* interpretatur *amans barbam* (nam et *Bert* Germanis *barbam* sonat). Si enim hybrida ejusmodi compositio hic admittenda esset, præferremus

guée : son père , qui s'appeloit Filibau , exerça la première magistrature à Vic-joul , comme officier du roi ; ayant pris les ordres sacrés , il en devint évêque : peu de temps après , on en transporta le siège à Aire. Le jeune Filbert fut élevé à Vic-joul , sous les yeux de son père.

78. Lorsque l'âge lui eut permis d'être produit dans le monde , il fut envoyé à la cour de Dagobert 1. Les désordres qui l'environnèrent , les passions qui commençoient à échauffer son cœur , n'altérèrent point son innocence. Saint Ouen , référendaire ou chancelier du prince , et garde de son sceau , fut son ami. Les instructions et les exemples de ce pieux courtisan lui firent voir le siècle tel qu'il est.

79. N'y découvrant que vanité , il alla se reléguer à l'âge de vingt ans dans le monastère de Rebais (1) , au diocèse de Meaux. Son illustre ami venoit d'en jeter les fondemens. Saint Agile ou Aile , qui en étoit abbé , fut son guide dans la voie étroite du salut. C'est là qu'il trouva cette paix solide de l'âme et cette vraie liberté dont les charmes ne sont connus que des enfans de Dieu. Il n'en eut pas moins à combattre contre lui-même , c'est-à-dire , contre la cupidité , qui , en s'attachant à ce qui est créé , y cherche un bonheur particulier et momentané ; il lui fallut également surmonter les attaques de l'ange de ténèbres , qui , jaloux de la félicité commune que Dieu réserve à sa famille , tente tous les moyens d'en détourner le genre humain. Ses victoires furent multipliées : elles le rendirent plus vigilant , plus attentif à ses devoirs et plus humble.

80. La mort enleva , vers l'an 650 , saint Aile , à l'abbaye de Rebais ; Filbert le remplaça d'après le choix unanime de la communauté. La prudence et le zèle furent la règle de sa conduite. Le vice trembla à son aspect ; attaché à l'ordre , il maintint la discipline ; sa charité envers ses

» utique eam quâ *Filibertus* latino ac germanico idiomate *filii clarus* diceretur. » Les savans ont donc cru , avant nous , que les noms anciens des personnes désignoient quelques-unes de leurs qualités. Nous convenons avec le profond Mabillon que le mot *bert* peut se rendre en latin par *clarus* , et en françois par *illustre*. *Berth* , en gallois , veut dire *beau* , *brillant*. *Berth* , *beau* , en cornouaillien. *Berth* , en ancien saxon , en theutonique , en lombard , *illustre*. *Ber* ou *bar* , en bas-breton , *élévation* ; au figuré , *grandeur*. Mais nous ne pouvons adopter l'origine que l'érudit bénédictin donne au mot *fili*. *Fil* ou *bil* (car le *b* et l'*f* se substituent) signifie *seigneur*. *Fil* ou *bil* est le même que *bal* , qui a donné la naissance à

tant d'autres mots. Le terme *Filibertus* veut donc dire *seigneur illustre*. Le nom de Filibau (*Filibaldus*) répond exactement à celui de *Filibert*. *Fil* , *seigneur* ; *bav* ou *bal* , *illustre* , *puissant*.

(1) Rebais est appelé *Resbacum* dans la vie de saint Aile , qu'on trouve au second siècle des Actes des saints Bénédictins. Son nom lui est venu d'un torrent auprès duquel il est situé. *Re* , *impétueux* ; *bac* , *ruisseau* : *ruisseau qui fait beaucoup de bruit*. La vie de saint Aile , qui a été écrite avant la fin du septième siècle , par un anonyme , porte que ce torrent étoit appelé *Resbac* par les anciens habitans du lieu. « *Torrentem , y est-il dit , quem veteres incolæ Resbacem dixerunt.* »

religieux n'en fut pas moins ardente ; les pauvres du dehors furent ses frères ; les étrangers trouvèrent chez lui les secours de l'hospitalité.

81. Comme il n'avoit d'acception pour personne , et qu'il poursuivoit le mal moral par tout où il le rencontroit , de faux frères se soulevèrent contre lui ; ils tentèrent même de le chasser de son église. Dieu le vengea d'une manière assez sensible. Cette punition , qui ne tomba que sur deux moines des plus rebelles , fit rentrer les autres en eux-mêmes ; Filbert fut rétabli dans ses droits : la subordination reparut.

82. Cependant le désir de sa perfection le fit se démettre de sa charge et même abandonner Rebais. Il alla visiter les abbayes de Luxeu , de Bobbio , la plupart des autres monastères de la France et de l'Italie , particulièrement ceux que saint Colomban avoit fondés , ou qui avoient embrassé son institut. Il vouloit y recueillir ce qui lui paroitroit de plus parfait , afin de le mettre en pratique. C'est dans le même dessein qu'il faisoit une étude journalière des règles de saint Basile , de saint Macaire et de saint Colomban.

83. Instruit à fond des lois de la profession religieuse , il vint à Rouen , dont saint Ouen , son ancien ami , étoit alors évêque. Le roi Clovis II et la reine Batilde (1) lui donnèrent des terres du fisc , dans une belle et vaste forêt , qui , depuis les temps les plus reculés , portoit le nom de Jumieges (2). L'abbé y établit , vers l'an 654 , un monastère qui a retenu le

(1) Batilde , ou plutôt Baldechilde , a tiré son nom de *bal* , illustre , et de *cil* , illustre , pléonasse qui équivaut au superlatif *très-illustre*. Batilde ne fut pas seulement distinguée par son extraction qui remontoit à des princes saxons : elle s'illustra elle-même par sa sagesse et par sa piété.

(2) Dans la vie de saint Filbert , qui a été composée par ordre de Coschin , successeur de saint Aicadre , qui avoit remplacé saint Filbert à Jumieges , et qui conséquemment a été écrite environ vingt-cinq ans après la mort du saint , Jumieges se nommoit *Gemet*. « A rege » Clodovæo nomine , atque ejus reginæ vocabulo Baldechilde , dit l'auteur de cette vie , » locum in pago Rotomagensi , quem vetusto » vocabulo *Gemetium* antiquitas consueverat » nuncupare , obtinens , nobile ibidem cœnobium visus construxisse. Verè digna etymologia nominis , gemeticum nuncupatum , qui » diverso vernat decore gemmarum. Hinc » frondium coma sylvestris , hinc multiplices » arborum fruges. » Sur cette étymologie , Dom

Mabillon fait cette remarque : « Haud inepta » etymologia , si quidem , teste Percevello , » Galli vetères materno idiomate efferebant » *geme* , pro eo quòd latinè dicimus *gemmatum*. » Undè qui latinæ linguæ rationem habebant » antiqui scriptores , geminata littera *Gemetium* ; qui gallicæ , seu romanis , neglectâ » geminatione , *Gemetium* pingebant. Qui » *Gemetium* à gemendo derivant , non satis » attendunt ad rationem temporum. Prius » enim *Gemetium* seu *Gemmetium* locus dicebatur , quàm à monachis. quos gementes » vocant , inhabitaretur. Dudo , S. Quintini » Decanus , in libro 2 de Gestis Norman. Fulbertus in vita S. Alcadi , *Gimegias* ac *Gimesiense* monasterium scribunt. Si quis à » voce græca *Gemetium* deducere velit (nam » et galli nostrates non rarè græcissabant) » occurrit vox *gemus* , quæ plenitudinem significat. » Ce n'est ni dans le latin , ni dans le grec qu'il faut chercher l'origine des anciens noms qu'ont portés les différens lieux des Gaules , lorsqu'on pourra la découvrir dans la

nom de cette forêt. Sa communauté n'étoit pas fort éloignée de celle de Fontenelle, dont nous avons parlé ailleurs : saint Wandrille (1) la gouvernoit alors ; la régularité qu'il y faisoit observer y avoit fait entrer un grand nombre de religieux. Filbert, qui vouloit assurer la stabilité de ses moines, rendit sa maison commode. Son église, qui formoit une croix, étoit belle et riche. Le régime qu'il adopta étoit un des plus beaux et des plus saints qui eussent paru. Il en fit garder exactement l'esprit. Par ce moyen, qui rendra toujours les établissemens humains pour ainsi dire immortels, parce qu'on les fait se rapprocher de l'immutabilité de Dieu, il fut le père de neuf cents religieux. Tandis que les uns s'empressoient de vivre sous ses lois, les autres le combloient de présens : une vertu solide les attiroit. Le pieux abbé en consacroit la dîme à la nourriture des pauvres et au rachat des captifs. Pour remplir ce dernier objet, il envoyoit de ses religieux jusques dans les pays étrangers. Le soin des âmes, qui sont de tout autre prix que le corps, l'occupoit au-dessus de tout. Il employoit quelques-uns de ses frères à prêcher la réforme des mœurs, à annoncer les vérités évangéliques.

84. Sa charité s'étendit jusqu'aux personnes du sexe. Il fit bâtir à Pavilly une communauté de filles. Amalbert (2), seigneur du lieu, lui donna l'emplacement ; sa fille, qui se nommoit Aurée (3), y prit le voile. Sainte Austreberte (4) en fut la première abbesse.

85. Le calme dont Filbert jouissoit dans sa solitude, ne fut pas constant. Ebroïn, cet homme fier et ambitieux, qui, par ses intrigues et son hypocrisie, avoit d'abord été maire de Clotaire III et de Thierry I ; qui, après la retraite de sainte Batilde, avoit été le tyran des grands du royaume ; qui, devenu leur victime, avoit été forcé de se tonsurer et de prendre l'habit religieux ; qui, échappé de son monastère, outrage la vertu, force Thierry à le rétablir dans son premier emploi, ne met plus de bornes à ses excès. Filbert, qui porte la France dans son cœur, lui

langue qu'on y a parlée d'abord, à l'exclusion de toute autre. Il est certain que le mot *gem* appartient au langage des anciens Gaulois et qu'il peut se rendre par *Gemmatius*. Nous proposons une autre étymologie qui nous paroit plus claire et mieux fondée, parce qu'elle explique toute la force du mot *gemet* ou *gimeg*. *Gi* ou *hi*, forêt (le *g* et l'*h* se substituent mutuellement) ; *med* ou *mad*, belle : belle forêt. Jumieges étoit originairement une forêt.

(1) Wandrille (Wandregisilus) tire son nom

de *Wand*, chef ; de *re*, très, et de *gil* ou *bil*, grand : très-grand chef. Le père de Wandrille s'appeloit Walchis. *Wal* ou *bal*, puissant ; *cil* ou *gil*, puissant : homme très-puissant.

(2) *Mal*, puissant ; *bert*, illustre : homme puissant et illustre.

(3) *Aur*, or. Cette fille étoit comparée à l'or. Elle en avoit l'éclat et la valeur.

(4) *Aus*, belle ; *tre*, très ; *bert*, illustre : la belle très-illustre.

reproche ses crimes, l'excite à les expier, en rentrant dans le cloître.

86. Le maire du palais, qui a fait crever les yeux à Léger, cet évêque d'une éminente sainteté, n'a garde d'écouter la voix de sa conscience : celle de l'ambition l'a étouffée. Le ressentiment dont son cœur est animé lui inspire une vengeance éclatante. La calomnie le servira mieux que la force ouverte. En chassant Filbert de son monastère, il n'excitera que des murmures ; en lui enlevant l'honneur, il poursuivra le vice. Déjà des clercs de l'église de Rouen sont gagnés par cet ame dévouée aux forfaits : ils le déferent à saint Ouen, comme criminel. L'archevêque, qui ne voit pas le piège, y tombe sans y penser : en croyant être le ministre de la justice, il ne l'est que de la passion ; le saint abbé cesse d'être son ami, dès qu'il est coupable à ses yeux ; par ses ordres, il va expier sa faute dans une prison.

87. L'erreur de l'évêque de Rouen ne fut pas de longue durée ; il n'eut pas plutôt découvert la fausseté de l'accusation, qu'il s'empressa de rendre la liberté et ses bonnes grâces à la vertu persécutée. La postérité, non moins équitable, lui a érigé un trophée dans le lieu même qui avoit été l'instrument de son humiliation. On y voit une chapelle dédiée à l'honneur de ce saint (1).

88. Cependant l'abbé de Jumieges ne se crut pas à l'abri des vexations d'Ebroïn. Il quitta la Neustrie pour passer dans l'Aquitaine. Ses premiers pas se dirigèrent vers l'évêque de Poitiers. Le prélat, qui gouvernoit ce diocèse, étoit un grand seigneur, qui, par cette raison, portoit le nom d'Ansoald (2). A une haute naissance, il allioit de grandes richesses. Sa manière de vivre répondoit à l'étendue de sa fortune et à l'éclat de son origine. Filbert, devant qui étoient toujours présentes les obligations que le baptême impose à tout chrétien, et qui se rappeloit sans cesse ce que les divines écritures exigent de l'épiscopat, osa déployer dans le secret à Ansoald les avantages de la modestie de l'état ecclésiastique : il le fit avec cette onction qui porte avec elle la conviction dans l'esprit, qui triomphe du cœur, et qui, en élevant l'ame au-dessus des êtres sensibles, l'excite puissamment à de grandes choses. L'illustre exilé, saisi tout à coup d'un esprit prophétique, lui découvre l'avenir. L'évêque rougit de ses fautes ; dans la vie de son sage moniteur, il voit ce qu'il peut et doit faire ; de pieuses résolutions sont formées ; on ne remarque plus dans Ansoald

(1) Ce lieu faisoit partie de la ville de Rouen : on l'appelle la *poterne*. Ce dernier mot vient de *pot* ou *bot*, porte, et d'*ern*, fer : porte de fer.

(2) *An*, article ; *so* ou *o*, très ; *ald*, puissant : le très-puissant homme.

que la décence des évêques des premiers temps et leurs antiques mœurs.

89. L'évêque veut retenir Filbert auprès de lui ; le saint abbé n'aspire qu'à la retraite. Par ses prédications et ses exemples , il a gagné à Dieu un grand nombre de personnes ; il va les conduire dans la solitude pour les séparer du monde séducteur. Ansoald, pour seconder sa charité, lui bâtit un monastère dans l'île de Her et le dote richement. Filbert y conduit le nouveau peuple dont il est le père , y forme et entretient l'ordre par sa doctrine et par ses œuvres.

90. L'abbaye de Quinçai, près de Poitiers, lui fut aussi redevable de son érection. Le lieu où il en jeta les fondemens étoit environné d'une forêt (1). C'étoit auparavant un repaire de l'idolâtrie ; le religieux abbé l'y avoit détruite ; on n'y chanta, par ses soins, que les louanges du vrai Dieu. Filbert donna la conduite de cette maison à saint Aichard, qui l'augmenta dans la suite.

91. Ebroïn, qui n'avoit servi que l'ambition, périt enfin l'an 681, d'une mort violente. Hermenfroi, seigneur qu'il avoit dépouillé de ses biens et dont il avoit résolu la perte, prévint ce nouveau crime. Il l'assassina à la sortie de sa maison. Par cet événement, Filbert pouvoit, sans rien craindre, rentrer dans la Neustrie ; mais saint Ouen avoit mis à la tête de la communauté de Jumieges l'archidiacre de l'église d'Avranches. C'étoit un homme d'un grand mérite et qui étoit digne du nom de Ragetramn qu'il porta (2). On ne tarda pas à le nommer à l'évêché d'Avranches. L'archevêque se fit alors un devoir de donner à Filbert de nouvelles marques de la considération qu'il lui devoit. Il lui députa des courriers pour le féliciter et pour l'engager à reprendre les rênes de sa première maison. Le saint abbé, qui avoit oublié la faute involontaire de son supérieur, se rendit à son invitation. Ses religieux vinrent au-devant de lui, en chantant des pseumes et accompagnés des saintes reliques de leur église. L'entrevue, qu'il eut avec le saint archevêque, fut des plus attendrissantes. Ils se demandèrent mutuellement pardon et se donnèrent le baiser de paix, se serrèrent étroitement les mains et se jurèrent une amitié inviolable.

92. Filbert revit avec joie son ancienne maison ; il pouvoit se flatter d'y terminer ses jours l'olivier à la main ; mais il n'y trouvoit pas la solitude d'Hermoutier (3), qui l'avoit mis à l'abri de l'importunité des hommes, et l'avoit laissé jouir à son gré du plaisir de la contemplation des biens célestes. Etant à Quinçai, il en fit sortir saint Aichard et l'envoya tenir sa

(1) Quinçai se nommoit alors *Quinciacum*.
Qin, belle ; si ou hi, forêt ; ac, habitation :
habitation au milieu d'une belle forêt.

(2) *Rhag, chef ; tram, grand : grand chef.*

(3) Ou *Nermoutier*. Voy. ci-dessus, n° 17,
p. 282. a. V.

place à Jumieges, où il comptoit ne plus revenir. Il établit un de ses disciples à Quinçai, ensuite il repassa à Hermoutier.

93. Peu de temps après, il y mourut entre les bras de ses élèves; cet événement arriva le vingt du mois d'août. C'étoit probablement l'an 684. « Les miracles que Dieu fit à son tombeau, dit un célèbre critique (1), » d'après d'anciens historiens, prouvèrent sa sainteté aux hommes, encore mieux que n'avoient fait ceux qu'il avoit opérés de son vivant par son moyen; ils autorisèrent le culte public que l'on rendit à sa mémoire quelque temps après sa mort (2). »

Tel étoit saint Filbert. Le peuple de Déas, à l'arrivée de ses reliques, connu par lui-même le crédit dont il jouit auprès du Tout-Puissant : il fut l'ange tutélaire du pays.

94. Quelque temps après, les religieux de Déas tirèrent le corps de saint Vital du mont Scobri, qui étoit de leur dépendance : ils le placèrent dans leur église (3).

95. Tandis qu'une sainte joie vivifioit le canton où reposoient les reliques de saint Filbert, les Normans se répandoient, comme un torrent, en Basse-Bretagne. Par tout où ils paroissoient, les ravages les plus désastreux suivoient leur marche. Hasting (4), ce pirate trop connu par ses exploits sanglans, étoit à leur tête. Cozqueuded (5), à qui l'on donnoit le

(1) M. Baillet, Vies des Saints.

(2) Ibidem. Vita S. Filberti apud Mabillonium in Actis SS. Ord. S. Bened. sæculo secundo; M. Baillet, Vies des Saints.

(3) D. Lobineau, Vies des Saints de Bret.

(4) *As, vaillant; tin, prince; vaillant prince.* De quelque nation que fût Hasting, il avoit pris un nom analogue à l'idée que les Danois avoient conçue de leurs chefs.

(5) Ou *Cozqueuded*. V. ci-dess., Introd., n^o 74, 75, p. 28 et suiv. a. V.

On ne peut douter que Cozqueuded ne fût alors une ville assez considérable. M. Baudouin de Maison blanche, qui a si bien mérité de la jurisprudence bretonne par ses ouvrages, a eu la complaisance de nous faire part d'un mémoire sur Cozqueuded, où brille l'érudition. Nous en insérons ici ce qui suit : « La ville de » Cozqueuded étoit située à une lieue de Lannion, dans la paroisse de Ploulech, sur une » point très-escarpée que baignent la rivière » de Le-Guer à son embouchure, et la mer » qui reflue jusqu'à Lannion. » (Ploulech a pris son nom de sa position. *Plou, terrain habité; lech, eau : terrain habité qui est sur le bord*

des eaux.)

Inbérante à la terre ferme vers le midi par un endroit autrefois « coupé par des fossés » larges et profonds, cette éminence offre » dans sa totalité un espace d'environ cinquante journaux, mesure de Bretagne, qui présente à peu près la forme d'une lance. » La partie qui répond au nord a beaucoup » souffert des violences de la mer. A l'entrée, » vers la terre, deux grandes vallées et l'escarpement de la rive rendoient ce lieu très-fort. »

On ne voit plus à Cozqueuded que quelques maisons vers le midi; « elles sont construites » des débris des anciens édifices, car on remarque sur plusieurs pierres les traces encore adhérentes du ciment qui les a liées à l'intérieur d'une construction primitive. »

Du côté de la mer, on découvre, parmi les épines et les ronces, « les restes d'un rempart; » l'assise en est de briques; la partie supérieure est de pierres liées ensemble par un ciment très-compacte; l'intérieur est formé de petites pierres jetées en tout sens et noyées, pour ainsi dire, dans le ciment; le

nom de Lexobie, fut renversé de fond en comble. Le monastère de Treguer fut ouvert à l'avarice et aux profanations des barbares. Après l'avoir ruiné en partie, ils se cantonnèrent dans ce lieu, y construisirent une citadelle, en firent une place d'armes et le magasin de leurs pillages (1).

Une partie du corps de saint Tugdual avoit été transférée, vers le temps de Pepin, dans l'église de Lexobie; l'autre avoit demeuré dans l'abbaye de Treguer. L'abbé, à l'approche des Normans, avoit enlevé les saintes reliques et les avoit portées à Chartres (2).

Cependant Nôminoé osa présenter la bataille aux Normans; elle se livra dans le pays de Léon. L'action fut sanglante de part et d'autre; le nombre des morts fut à peu près égal. Avant que l'ennemi eût réparé ses pertes par la jonction de nouvelles troupes, le général breton traita avec ces pirates : il leur donna des vivres et de l'argent. Manière fatale et trop souvent répétée de les écarter ! C'étoit montrer à ces perfides une foiblesse réelle et inviter leurs semblables à fondre sur les côtes.

96. Il y avoit déjà du temps qu'Ermor ne vivoit plus, Jarnuvalt occupoit son siège dès avant la fin de l'an 835 ; il fut témoin d'une donation que Jarnithin fit alors à l'abbaye de Redon ; il y prend la qualité d'évêque d'Alet. Son épiscopat finit au commencement de l'année 840 (3). Son nom désigne qu'il fut revêtu d'une grande autorité (4).

97. Gerfroi n'avoit demeuré que deux ans à Redon ; après avoir rempli ce que la communauté avoit exigé de lui, il étoit rentré dans son monas-

» dehors est revêtu de pierres d'un pied en
» carré. Un grand pan de ce mur, que la
» mer, en creusant au-dessous, a renversé
» depuis long-temps, résiste à la violence de
» ses flots, et conserve, depuis sa chute, son
» premier état.»

Au centre de Cozqueuded, on remarque une fontaine, qui, « d'une excavation horizon-
» talement pratiquée dans le roc, coule dans
» un bassin de pierres de taille ; elle est cou-
» verte de deux longues pierres en arc de cer-
» cle, sans mortier ni ciment, placées paral-
» lèlement l'une à côté de l'autre. Un peu au-
» dessus du couchant est un emplacement
» taillé dans le roc et poli de main d'homme à
» la hauteur d'environ trente pieds : on l'ap-
» pelle le *Château*. Il est tout auprès d'un
» monticule prolongé vis-à-vis des fossés de
» l'entrée. Cette élévation doit son existence

» à des débris de murailles ; on y voit des
» pierres façonnées et des morceaux de ci-
» ment : le tout est entassé pêle-mêle. »

Un chemin ferré, bombé et couvert de très-
grandes pierres, « sort de Cozqueuded : il
» aboutit à un faubourg de Lannion. On croit
» qu'une autre route conduisoit à Morlaix, par
» le derrière du château de Coatedrez : elle est
» maintenant interceptée par des clôtures. »

Il y a peu d'années que des paysans déter-
rèrent à Cozqueuded « des médailles d'or.
» Comme on ignoroit leur utilité, elles ont
» passé dans le creuset des orfèvres. »

(1) M. d'Argentré, *Hist. de Bret.*, liv. 2,
pag. 105 ; M. Baillet, *Vies des Saints*.

(2) M. Baillet, *Vies des Saints*.

(3) Cartular. Rotonense.

(4) *Jark, chef; val, puissant : puissant
chef.*

tère de Glanfeuil ; il y termina ses jours dans l'obéissance dont il connoissoit si bien les avantages et qu'il avoit fait pratiquer avec tant d'édification.

98. La communauté de Conwoïon florissoit de plus en plus. Ratuili , qui en avoit été le premier bienfaiteur , étant dangereusement malade , donna ordre à quelques-uns de ses serfs de le porter à Redon. La crainte de le perdre fit verser bien des pleurs à ses vassaux. Par sa bienfaisance et par sa douceur , il leur avoit rendu léger le poids de son autorité. L'abbé , guidé bien plus encore par la charité chrétienne que par la gratitude qui n'envisage que la vie présente , avoit marché au-devant de lui avec ses religieux. On plaça le malade dans l'église du Sauveur : c'étoit celle du monastère ; elle avoit été dédiée sous ce nom , pour ranimer la piété des fidèles , en leur rappelant ce que le Christ a fait pour eux et ce que , par retour , ils doivent faire pour lui. Les frères , qui entouroient Ratuili , supplièrent le souverain médecin des ames et des corps , de lui rétablir la santé. L'infirme , qui vouloit consacrer à Dieu le reste d'une vie qui sembloit lui échapper , pria Conwoïon de lui couper les cheveux et la barbe , et de le faire clerc. L'abbé satisfit sa dévotion. Le jour même , il offrit son fils , Liber (1), au monastère , et y annexa une partie de ses terres. Les prières des fervens religieux furent efficaces : Ratuili recouvra la santé en peu de temps (2).

99. Il profita de cette heureuse circonstance pour retourner chez lui , où sa présence étoit nécessaire. Il rétablit la paix entre ses autres fils qui demeuroient dans le siècle. Après leur avoir partagé le reste de ses biens , il revint au monastère. Pour avoir toujours la mort devant les yeux , moyen certain de ne pas la craindre à son approche , il fit préparer son tombeau. C'est ainsi que , n'ayant plus rien à démêler avec le monde , il passa à une meilleure vie (3).

100. Catworet , à l'exemple de son père , donna son fils à l'abbaye de Redon ; il y fit alors présent d'une portion de ses héritages. Quelque temps après , ce seigneur mourut ; son corps fut inhumé au même lieu que l'avoit été Ratuili (4). Plusieurs autres seigneurs firent entrer à Redon leurs enfans , pour y prendre l'habit religieux.

101. Jarnithin , à qui des actes donnent la qualité de prince , et celle de fils de prince ou de mactiern , s'étoit fait moine dans la même abbaye :

(1) *Li, beau ; ber, seigneur : beau seigneur.*

(3) *Ibidem.*

(2) *Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened.*

(4) *Ibidem.*

c'est probablement lui que nous avons vu quitter le trône de Bretagne où son sang et son mérite l'avoient placé. Il ne dédaigna pas, ainsi que Portitoé, son fils, de remplir la fonction de *vassus dominicus* auprès de Louis le Débonnaire (1). Etant religieux, il fit une donation à la communauté de Redon. L'acte est de la vingt-deuxième année de l'empire du roi François, c'est-à-dire, de l'an 835; il fut dressé dans le petit monastère de Wominet; le lieu de cette maison étoit vraisemblablement le même que celui de Lominé (2). On ignore dans quel siècle cette communauté avoit pris naissance.

102. L'hermite Fidweten, qui étoit resté seul dans sa cabane, forma le dessein de passer le reste de ses jours dans les fatigues du pèlerinage. Il voulut auparavant en obtenir l'agrément de Nominoé. Le prince, qui n'ignoroit pas de quelle importance est dans un pays la bonne odeur des vertus chrétiennes, fut affligé de sa proposition. Pour conserver à la Bretagne un sujet aussi précieux, il lui conseille de se retirer auprès de Conwoïon, et lui expose les avantages multipliés qu'il trouvera dans la maison de ce saint abbé; le solitaire, qui n'a d'autres désirs que de servir Dieu par tout avec fidélité, prend cet avis pour un ordre de la Providence. L'abbé le reçoit avec joie. La vie austère qu'il a menée dans son hermitage ne se dément point : il l'allie avec celle de cénobite. Les autres religieux, piqués d'une généreuse émulation, tentent de l'égaliser, s'ils ne peuvent le surpasser. Tous à l'envi domptent leurs corps par la mortification, pour donner à l'esprit plus d'activité vers le ciel. Les conseils de Fidweten sont donnés avec tant de prudence, que chacun s'excite à les mettre en pratique. Sa charité, à qui sa vie sainte donne un nouveau

(1) Les *vassi dominici* étoient des hommes du roi. C'est ce que signifie le mot celtique *uas* ou *guas*, homme. On les appelloit aussi *vassi regales*. Le capitulaire de Charles le Chauve, de l'an 877, leur donne rang après les évêques et les comtes. Suivant la loi des Lombards, l. 1, tit. 13, part. 3, l'injure faite à un *vassus regius* étoit punie de la même peine que celle qu'on faisoit à un comte. Les capitulaires de Charlemagne, l. 5, c. 133, nous apprennent que les *vassi dominici* étoient les assesseurs des comtes dans les provinces. La garde des frontières leur étoit confiée quelquefois. On en voit la preuve dans les capitulaires de Charlemagne, l. 4, c. 4, et dans la vie de Louis le Débonnaire. Ils étoient dé-

frayés aux dépens du fisc. Ils obtenoient des bénéfices du roi dans les lieux de leurs départemens : le capitulaire de l'an 779 en fait foi.

(2) *Vo* ou *ho*, habitation; *min*, petite; et ou *ed*, eau, rivière : habitation auprès d'une petite rivière. Voyez ce que nous avons dit à ce sujet, t 4, p. 138, à la note (a) (*). Il y a encore de nos jours un prieuré à Lominé. La chronique de Ruis, qui commence à l'an 1008, donne à Lominé le nom de *Lochmenech*. *Loch*, habitation; *menech*, moine : lieu où des moines habitent. L'auteur de cette chronique a confondu les temps; il n'a pas fait attention que Lominé a dû porter ce nom avant que des moines y eussent fixé leur demeure.

(*) Voyez ci-dessus, septième siècle, n° 103, p. 50. a. v

relief, lui gagne tous les cœurs. Tel est presque toujours l'empire de la vertu.

Cependant Fidweten se sent entraîné une seconde fois vers son premier dessein; au moment où il se prépare à prendre congé de ses hôtes, l'abbé et les religieux lui font de pressantes instances pour le faire changer d'avis. Le concours unanime de tant de volontés l'enchaîne pour toujours; ces liens sont resserrés par les témoignages d'une amitié dont le ciel est le principe. Alors, tous pouvoient s'écrier avec vérité : « Ah !
 • qu'il est beau, qu'il est agréable que des frères, unis par le même esprit, vivent dans une sainte concorde en la même maison (1) ! »

103. Fidweten fut spécialement favorisé de Dieu. L'historien qui a écrit la vie de saint Conwoïon en ressentit les effets dans sa propre personne. Etant enfant dans le monastère, il fut attaqué d'une douleur de dent si aiguë qu'il ne pouvoit ni dormir, ni manger; son visage et le reste de sa tête s'enflèrent de manière qu'il devint méconnoissable. Il eut recours au fervent religieux; Fidweten prie pour sa guérison, lui touche les joues : sa douleur cesse.

104. Ses années, en se multipliant, multiplièrent les actes de sa piété. Pour couronner ses vertus, Dieu le mit à une rude épreuve. Un cancer, dont il fut attaqué au bas-ventre, fit éclater sa patience. Obligé de garder le lit pendant un temps considérable, il ne cessa, au milieu des douleurs les plus vives, de remercier Dieu de l'avoir visité. Il repassoit souvent dans son esprit, avec Salomon, que le Seigneur, semblable à un médecin, châtie celui qu'il aime, et qu'il trouve en lui son plaisir, comme un père dans son fils (2). On l'entendoit fréquemment la nuit et le jour chanter des psaumes.

105. Son mal, qui s'avançoit vers les parties nobles, l'avertit que sa fin étoit proche. La charité qui l'unissoit à ses frères se ranima dans ce moment; à sa prière, ils se rassemblent autour de lui; le moribond leur donne le baiser de paix; il leur apprend à mourir de la mort des justes (3).

106. Fidweten avoit été lié, dès son entrée à Redon, d'une manière particulière, avec l'un des anciens religieux de la communauté. Conhoïarn étoit le nom de son tendre ami. Dans l'un et dans l'autre, on avoit remarqué les mêmes inclinations et les mêmes mœurs. Aux agréments du

(1) Ps. 132, † 1.

(2) Proverbes. c. 3. † 12.

(3) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened.,
 sæc. iv, parte 2.

corps, Conhoiarn joignoit l'honnêteté et la décence. Il alloit au-devant de tout ce qu'on pouvoit attendre de lui ; sa conversation , pour être assaisonnée par l'enjouement, n'en étoit pas moins édifiante ; par tout la charité chrétienne animoit les mouvemens de son cœur. La prière faisoit la principale de ses occupations : elle étoit souvent accompagnée de larmes. C'est ainsi que sa beauté extérieure donnoit de nouveaux charmes à sa vertu (1).

107. Conwoïon avoit bâti auprès de son monastère un hospice pour les pèlerins et les infirmes. Il avoit par là rempli les vues de l'Eglise ; l'hospitalité étoit toujours regardée en Bretagne, comme un droit des gens le plus respectable ; les malades indigens avoient trouvé de tout temps dans le clergé les secours les plus prompts. Les religieux de Redon rendoient aux étrangers tous les services qui dépendoient d'eux ; Fidweten et Conhoiarn , étant un jour dans leur maison de charité , y lavèrent les pieds des pauvres. L'un de ceux-ci étoit paralytique et ne pouvoit même faire un pas. Les deux frères , excités par une tendre compassion , invoquent sur lui le nom de Dieu. A l'instant où ils le lavent , ils se sent guéri ; dans le transport de sa joie , il passe dans la communauté et y publie l'ouvrage du Tout-Puissant. Les deux ministres de Dieu et du prochain , qui eussent voulu cacher ce miracle , célèbrent en secret les louanges du Dieu des miséricordes.

108. Après avoir été tourmenté long-temps de la fièvre , Conhoiarn céda le vingt-cinq de janvier. On assure que Dieu manifesta la gloire dont il le combloit dans le ciel. Un jeune homme du monastère de Redon , qu'on appeloit Ancworet , et qui étoit attaqué d'une hydropisie mortelle , fut guéri tout à coup par l'intercession de Conhoiarn.

109. Tethwiu n'étoit que simple clerc quand la Providence divine l'appela à la retraite. Ce ne fut pas seulement de corps qu'il fit divorce avec le monde ; son esprit et son cœur en furent entièrement détachés ; il n'eut d'affection que pour Dieu ; le chant des pseumes faisoit ses délices. L'abstinence , la prière et le signe de la croix le rendoient victorieux des tentations auxquelles il étoit sujet ; après avoir joui long-temps d'une santé constante , il fut attaqué d'une paralysie qui le rendit muet. Dieu , en le privant de l'avantage de célébrer sa gloire par le saint usage de sa langue , n'occupa pas moins de place dans son cœur. Le cinq de janvier fut le

(1) Le nom de Conhoiarn vient de *con*, beau ; à ce religieux , en qui se rencontroient le d'o, très, et d'arn, au-dessus : fort au-dessus du beau physique et le beau moral. beau ou très-beau. Cette qualification convenoit

dernier de ses jours. Lorsqu'on porta son corps à l'église du Sauveur, il en sortit, dit son historien qui étoit présent, une odeur si agréable, qu'il sembloit qu'on eût renfermé dans son cercueil les parfums les plus exquis.

110. La candeur, l'innocence et l'ingénuité faisoient le caractère de Condelu. Comme il ne pouvoit s'imaginer qu'on pût le tromper, il croyoit tout ce qu'on lui disoit. La raison, qui le faisoit penser ainsi, est qu'il ne connoissoit que le vrai et qu'il sembloit ignorer la foiblesse des autres hommes. Heureux celui qui n'a d'attraits que pour la vertu et qui ne se représente jamais l'idée du vice ! Les larmes de componction couloient souvent des yeux du simple et droit religieux. Il ne laissoit passer aucun jour sans offrir au Père Eternel l'hostie sainte et sans tache.

Conwoïon lui donna l'intendance du jardin de la communauté. L'humble religieux, qui ne pensoit plus à ce qu'il avoit été dans le monde, n'en fut pas seulement le directeur, il y travailla de ses mains. Son historien, qui vivoit avec lui, a écrit que le saint homme, voyant ses légumes dévorés par les chenilles, fut touché jusqu'aux larmes du dommage qu'en recevoit la communauté. Il ajoute que Condelu leva les yeux au ciel, et, qu'après avoir béni Dieu, il se tourna vers les chenilles et leur dit : « In- » sectes malfaisans, je n'ai ni assez de pouvoir par moi-même pour vous » chasser, ni ne puis me procurer un nombre suffisant d'ouvriers pour » vous exterminer, mais je vous commande, au nom du Père, du Fils et » du Saint-Esprit, de vous retirer d'ici sur-le-champ. » A l'heure même, les malfaiteurs, comme s'ils avoient entendu sa voix, abandonnèrent le jardin. Le religieux se prosterne à terre, rend grâces à Dieu, qui, quand il lui plaît, fait éclater sa puissance dans les petites choses comme dans les plus grandes. Ce fait prouve au moins que, dans ce temps, on exorcisoit les insectes, lorsqu'ils dévastoient les campagnes (1).

Condelu vécut encore plusieurs années ; ce qu'il importe de remarquer, c'est qu'il ne se relâcha jamais de sa première ferveur. Sa mort arriva un dimanche, le six de novembre. Il y a lieu de penser qu'il alla se reposer dans la beauté éternelle, dont il avoit été la figure. Il avoit pris naissance un dimanche, avoit été baptisé un dimanche, et avoit reçu le sacerdoce un dimanche.

111. On nous a laissé ignorer quelles furent les actions de Wincalon (2)

(1) Cette cérémonie a encore lieu de nos jours en Italie. Le pape Benoît XIV, dans ses *Institutions ecclésiastiques*, tom. 2, page 120, donne une formule de malédiction contre les rats, les chenilles, les hannetons et les ver-

misseaux. Ce savant pontife rapporte un miracle qui arriva à cet égard du temps du pape Etienne VI, qui monta sur la chaire de saint Pierre, l'an 896.

(2) Le nom de *Wincalon*, autrement Guin-

et de Louhemel, qui, avec les trois autres religieux dont nous avons parlé, avoient formé le berceau de l'abbaye de Redon. Parmi les six autres moines qui furent associés à cette maison, on distingue Riowen. C'étoit un homme d'une grande simplicité et d'une pureté de vie admirable. Par l'une, il étoit agréable à Dieu et au prochain ; par l'autre, s'élevant au-dessus de la terre, il s'approchoit de celui qui est saint par essence ; en le contemplant, il y trouvoit l'avant-goût du bonheur éternel. Des qualités si relevées le rendirent cher à ses frères. On le compara à un roi, qui, par l'équité de ses ordonnances, sait maintenir ses sujets dans une juste subordination (1). Son corps fut l'empire qu'il avoit à régler. Par une vigilance continuelle, il fit taire ses sens, captiva son imagination et subjuguâ des passions auparavant ennemies de la discipline. La sagesse de son gouvernement, soutenue du Dieu de toute force, rendit son règne paisible.

Tant de vertus le firent promouvoir au sacerdoce : chaque jour il offrit le sacrifice de la nouvelle alliance. Ses mains pures ne partageoient pas moins avec ses frères les travaux qui paroissent les plus bas (2). Il alla un jour faner avec quelques-uns d'entr'eux au-delà de la Vilene. Tous s'y livrèrent avec l'ardeur dont ils étoient capables : ils sanctifioient cet ouvrage par un esprit de soumission à l'obéissance. Le soleil, qui s'avançoit vers le midi, avertit Riowen de retourner à l'église. Adressant la parole à ses compagnons : « Je n'ai point, dit-il, encore offert à Dieu le sacrifice de la messe ; je vous demande la permission de m'acquitter de » cette sainte fonction ; lorsque je l'aurai remplie, je ne manquerai pas » de vous rejoindre. » Les frères lui répondent : « Allez, que le Seigneur » soit avec vous ; soyez notre médiateur auprès de Dieu. » Le prêtre fervent, qui ne pense qu'à ce qu'il va faire, ne fait point attention à ses

calon, annonce la pureté de son ame. (*Win* ou *guin*, beau ; *calon* ou *caloun*, cœur) : homme qui a un beau cœur. Wincalon, après être entré en religion, fit présent, l'an 833, à sa communauté, d'une terre qui lui étoit échue de la succession de Calworetan, son père. La donation s'en fit au Poutrecoet, dans le canton d'Augan, qui s'appeloit Algarn. Cette paroisse, qui est dans le diocèse de Saint-Malo, tire son nom des collines dont elle est entrecoupée. *Al*, colline ; *gam* ou *cam*, habitation : lieu habité où il se trouve des collines. L'acte de la donation de Wincalon fut rédigé par Condelu, au Liscoet, dans la paroisse de Ca-

rot, maintenant Caro. *Car*, belle ; *ot* ou *o*, demeure : belle habitation. Telle est aussi la position de Caro. Liscoet étoit un bois où se tenoient les plaids. *Lis*, cour, auditoire ; *coet*, bois : bois où se tiennent des plaids.

(1) *Ri*, roi ; *wen*, pur, saint : saint roi. Le plus beau des empires est celui que l'homme exerce sur lui-même.

(2) Les prêtres séculiers étoient même encore alors assujettis à des travaux manuels. Par l'article neuvième des capitulaires de Hincmar, les curés, après avoir célébré la messe et visité les malades de leurs paroisses, avoient ordre de s'occuper du travail des mains.

pas ; il marche sur les eaux de la rivière sans s'en apercevoir ; il a passé à l'autre bord avant de reconnoître la grâce dont le Seigneur l'honore. Son humilité l'attache de plus en plus à Dieu. Ce récit , dont on assure la vérité , doit moins frapper que l'action du ministre qui semble quitter la terre , quand il s'agit de se préparer à approcher des saints autels. Les faveurs privilégiées que Dieu accorda à Riowen dans cet auguste sacrifice , le rendirent de plus en plus conforme au Pontife éternel. Sa mort fut aussi édifiante que sa vie (1).

Comme les actes de ces religieux ne nous ont pas permis de fixer le temps de leur mort , nous en avons crayonné les tableaux sur la même ligne. C'est une galerie que nous offrons à la piété chrétienne.

112. Tandis que la Bretagne s'applaudissoit de posséder ces saintes ames, Illoc conservoit toujours une haine décidée contre leur communauté. Ce seigneur se ligua avec sa famille qui étoit dans le voisinage , pour chasser les religieux de leur monastère , ou même , pour leur ôter la vie , s'il ne pouvoit s'en défaire autrement.

113. Pendant ces entrefaites , un colon (2) nommé Jouvoret , qui s'étoit rendu dans un champ avec sa charrue et ses bœufs pour y ouvrir la terre , perdit en un moment la parole et l'usage de presque tous ses membres. Quelques signes qu'il donna firent comprendre qu'il désiroit qu'on le portât au monastère de Redon. Les moines le reçurent avec charité ; aussitôt ils se mirent en prières pour solliciter auprès de Dieu son rétablissement : lorsque la nuit fut venue , on le transporta dans l'église du Sauveur , où la miséricorde divine s'étoit manifestée tant de fois ; l'aurore commençoit à paroître , lorsque les religieux , qui chantoient les laudes , entonnèrent ce pseaume : *Deus , Deus meus , ad te de luce vigilo*. « O Dieu ! ô mon » Dieu ! j'aspire vers vous , dès que le jour paroît. » Alors l'infirme reprend son premier état. Sa langue se délie ; elle exprime les sentimens de la plus vive reconnoissance : elle bénit Dieu. Ses pieds obéissent à sa volon-

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened., sec. v.

(2) Il y avoit deux espèces de colons : les uns se nommoient *ascriptitii*, *originarii*, parce qu'ils étoient nés dans la maison de leurs maîtres. Les autres s'appeloient *inquilini*. Ils étoient étrangers et entièrement libres dans leur origine. La misère les avoit forcés de prendre à ferme des biens des seigneurs. Après trente ans , ils devenoient colons. Leur pécule leur appartenoit. Jouvoret étoit du nombre de ceux-ci. Les colons tenoient le mi-

lieu entre les libres et les esclaves. Ceux-là n'étoient point esclaves du propriétaire : ils ne l'étoient que de la terre. « Non domino præ- » dii serviebat , sed ipsi prædio terræ servi » erant. » (Lege 23. Cod. de Agric.) Sidoine- Apollinaire rapporte , l. 5 , lettre 194 , que les colons étoient quelquefois mis en liberté par l'affranchissement du colonat. Le maître de la terre à laquelle Jouvoret étoit attaché crut faire un acte de piété en affranchissant ce colon à qui le ciel venoit d'accorder la liberté de ses membres.

té ; il court au saint autel ; il exalte d'une voix ferme la toute-puissance du Créateur. Le maître de qui il dépend , lui donne la liberté civile. Cet affranchi , car depuis cette époque il en porta toujours le nom , la consacra à Dieu sous l'obéissance de Conwoïon. La première chose qu'il fit dans la communauté , fut de couvrir la châsse des saintes reliques qu'on avoit exposées à sa foi. C'étoit un hommage qu'il rendoit à leur pouvoir. Illoc fut informé du miracle qui venoit de s'opérer. La crainte et le respect dissipèrent ses projets inhumains ; depuis ce temps, il cessa d'inquiéter la sainte maison.

114. Ce seigneur avoit un neveu qui n'étoit pas moins puissant. La qualité de tyran , que portoit celui-ci , prouve qu'il avoit des possessions considérables. C'est pour cela qu'on l'appeloit Hingant ou Hincant (1). Il étoit entré dans la conspiration contre les religieux. Bien éloigné de suivre les traces de son oncle , il vint un jour au monastère et fit dire à l'abbé que , s'il ne lui donnoit pas une épée de la valeur de cinq sols d'or , somme qui étoit alors de conséquence , il lui déclareroit une guerre mortelle. Conwoïon ne put le satisfaire , parce qu'il n'avoit ni or ni argent. Hingant , impétueux et violent , repassa l'Ow , outré de colère. En abordant à l'autre rive , il reçut un coup de pied , dont il mourut dans l'espace de trois jours. Une mort si prompte fut regardée comme une punition du Seigneur. Sans chercher à pénétrer dans les conseils de la sagesse divine sur ces sortes d'événemens , il est certain que si la justice de Dieu , en permettant les crimes , ne les punit pas toujours dans ce monde , c'est qu'elle est liée par la miséricorde , et qu'étant éternelle , elle se réserve d'en tirer dans l'autre vie une vengeance plus éclatante.

115. Conwoïon , à la communauté duquel Louis le Débonnaire , le prince Nominoé et beaucoup d'autres seigneurs avoient attaché des terres , devint le juge des habitans de ces lieux. Aussi le voit-on se rendre avec Louhemel , qui étoit alors prévôt (2) , à son église de Beins , pour y terminer les différens et les procès de ses hommes (3).

(1) *Hin* ou *hen* , chef ; *cant* ou *gant* , puissant : puissant seigneur.

(2) Le prévôt étoit la seconde personne après l'abbé. Voyez la règle de S. Benoît , c. 65 ; Vigile dans la Règle orientale , c. 5 ; celle de S. Ferreol , c. 17 , les Capitulares des moines de S. Gal , an 817.

(3) « Quâdam die cùm sanctus ac venerabilis » vir , nomine Conwoïon , abbas , pro causa

» monasterii unâ cum venerabili viro , no-
» mine Lehumelo præposito , pergeret ad ec-
» clesiam quæ nuncupatur Bain , ibique essent
» et discussissent causas et jurgia virorum
» inter seipso , et benè inter eos ordinassent ,
» repente adfuit , etc. » (Mabillonius , in Actis
SS. Ord. S. Bened. , sæculo iv , parte 2.) Le-
humel est appelé ailleurs Louhemel. *Lu* ,
qu'on prononce quelquefois *lou* , éclairé ; *mel* ,
chef : chef éclairé.

116. A l'un de ses plaids, se trouva un seigneur de marque, qui étoit décoré du titre de tyran. Il s'appeloit Risweten : dénomination qui désignoit sa haute naissance et son caractère impérier (1). C'étoit un de ceux qui regardoient les grâces qu'on répandoit sur l'abbaye de Redon comme un vol qu'on leur faisoit. Ils cherchoient à s'en venger, sinon contre les bienfaiteurs, du moins contre ceux qui les recevoient.

Risweten se presenta à l'audience du saint abbé, sans qu'on eût pu soupçonner son arrivée : il mit sur le tapis la matière de plus d'un procès. Les hommes de paix répondirent : « Il n'est pas à propos que nous en » trions aujourd'hui en dispute ; il vaut mieux fixer un temps pour nous » arranger à l'amiable, ou pour plaider, si nous ne pouvons nous en » dispenser. »

« Ce seigneur, qui n'écoute que sa fierté, se répand en injures. Ren- » dez-moi, dit-il, mon héritage que vous possédez contre les lois ; ou » bien, donnez-moi en échange la terre de Losin (2) ; vous me ferez pré- » sent d'un cheval tel qu'il convient à ma qualité ; vous y ajouterez une » cuirasse. Sans cela, je vous ferai la guerre, et à vos vassaux. » Conwoïon répliqua : « Il n'est pas dans notre pouvoir de remplir ce que » vous exigez : nous ne pouvons céder à qui que ce soit une terre qui a » été consacrée à l'église du Sauveur ; la puissance royale la lui a don- » née pour la nourriture et l'entretien des religieux (3). Pour les exac- » tions que vous réclamez, nous ne pouvons vous les donner en espèces ; » nous n'avons ni chevaux de guerre, ni cuirasses : rien de tout cela » n'est à notre usage. Nous emprunterons, si vous le voulez, vingt sols » d'or ; cette somme vous sera mise aux mains pour acheter ce que vous » désirez. » La condition fut acceptée et l'or compté quelques jours après. Risweten prêta serment sur les saints évangiles de ne plus inquiéter la communauté.

117. A son retour, il rencontra un autre seigneur, qui, comme lui,

(1) *Ris, prince; vet, impérier* : prince impérier.

(2) « Sin autem non vultis hæreditatem » meam mihi reddere, saltem vel villam illam, » quæ dicitur Losin, mihi accomodate. » (Mabillonius ibidem). Le mot *villa* marque ici une terre en valeur qui réunissoit plusieurs colons. Dans la vie de saint Grégoire, premier évêque du Puy, en Velai, on lit ce qui suit : « In quodam vico et quem situm juxta flu- » vium Bornæ, vulgaris lingua *villam* nuncu-

» pavit, eo quod polleret quondam frequen- » tiâ paganensium ac pluribus tuguriis. » Le mot Losin, référé dans l'acte précédent, est tiré de *lo*, habitation, et de *sin* ou *cin*, belle : belle habitation.

(3) Les possessions que Risweten revendiquoit ne pouvoient être que des bénéfices dont son père avoit été gratifié par le souverain, et dont il avoit été privé par félonie ; car dans la vie de S. Conwoïon, il est traité de perfide.

avoit perdu les bénéfices que l'autorité royale lui avoit donnés dans les environs de Redon , et qui avoient été unis à ce monastère. Ce seigneur jura en sa présence qu'il passeroit au fil de l'épée les religieux et qu'il jetteroit leurs cadavres dans la mer. Le nom de Trédoc , qu'on lui avoit donné, fait voir qu'il étoit du sang royal (1). Peut-être avoit-il eu pour père Wiomark (2).

118. C'étoit ordinairement à la porte de son monastère que Conwoïon discutoit les affaires civiles de ceux qui dépendoient de son ressort, et qu'il y prononçoit ses jugemens. Un jour qu'il étoit occupé à y rendre la justice, il s'offrit devant lui un serf, qui, depuis plusieurs années, étoit aveugle. Son pays natal étoit une terre du Poitou, alors nommée Ampen, qui appartenoit au monastère de Saint Filbert (3). La réputation de Conwoïon avoit pénétré jusqu'en ce lieu; dans l'espérance de recouvrer la vue par ses mérites, l'infirme avoit obtenu la permission de se rendre auprès de lui. Un petit enfant avoit éclairé ses pas. Cet aveugle, qu'on approche de l'abbé, se prosterne à ses pieds et lui dit : « Saint prêtre, » l'ami de Dieu, je vous conjure d'avoir pitié de moi; rendez la vue à » un pécheur, malgré son indignité. » Conwoïon, qui garde un long silence, le rompt enfin. « Taisez-vous, répond-il, mon frère, taisez-vous; » ce que vous nous demandez est au-dessus de nos forces; il n'est pas » dans notre pouvoir de donner la lumière à ceux qui ne la voient pas. » L'aveugle insiste et proteste qu'il ne se retirera que quand il aura reçu le bienfait qu'il sollicite. Conwoïon, ainsi pressé, dit à un religieux qui étoit avec lui, celui-là même qui a écrit ces faits et qui prend Dieu pour témoin de la vérité du tout : « Allez vite, conduisez cet infortuné à la mai- » son des pauvres; qu'on lui donne durant ce jour ce qui lui est néces- » saire. » Quelque temps après, étant entré dans l'église du Sauveur, il y fit assembler tous les prêtres du monastère et leur dit : « Hâtez-vous, » prenez vos ornemens sacrés; offrez le sacrifice à l'Eternel pour cet » aveugle; je vais aussi l'offrir moi-même. » Après la messe, il enjoint à ce ministre, dont nous venons de parler, de lui apporter une cuvette d'airain où les prêtres avoient coutume de purifier leurs mains à la sortie de l'autel. Il s'y lava le premier; les autres prêtres en firent autant. Cela

(1) *Tré ou re, roi; oc, fils de roi.*

(2) La passion qui agitoit Trédoc étoit trop violente pour qu'elle prit sa source dans une cause d'une date éloignée. Ce prince fut un de ceux qui avoient soutenu Wiomark dans sa

révolte. Après la défaite de ce roi, le fils dut être disgracié; il n'en vit pas moins avec fureur ses bénéfices passer à des étrangers.

(3) Ampen avoit été une des stations où l'on avoit fait reposer les reliques de S. Filbert, lorsqu'on les transféra à Déas.

fait , il donne le vase au même ministre , en lui disant : « Portez cette eau » à l'aveugle qui est au parvis du monastère , et lui dites : qu'il soit fait » selon votre foi. » Le tout ne fut pas plutôt exécuté que l'aveugle jeta du sang par les yeux et par les narines et qu'il recouvra parfaitement la vue. Ce miracle le fit appeler *Goilen* ou le *Clairvoyant* (1). Ses actions de grâces furent proportionnées , autant qu'il le put , à la faveur signalée que Dieu venoit de lui accorder ; après avoir passé encore quelques jours dans le monastère , il reçut la bénédiction de l'abbé et retourna à la terre à laquelle il étoit attaché (2). Conwoïon , en faisant participer ses frères à un miracle , ménageoit son humilité ; il mettoit en évidence ce qu'il attendoit de leur crédit auprès de Dieu. Les saints de tous les siècles , pour s'exciter à une vie plus conforme à celle de Jésus-Christ leur modèle , n'ont jamais considéré que leurs imperfections ; trop attentifs néanmoins sur eux-mêmes pour ne pas discerner qu'ils faisoient de bonnes actions , ils savoient aussi qu'en opérant le bien , la grâce divine agissoit avec eux ; que conséquemment ils devoient attribuer leurs vertus au souverain médecin des âmes d'où découle tout don parfait.

119. Cependant l'empereur Louis , par les changemens qu'il faisoit dans les partages de ses enfans , fomentoit parmi eux la division. Le dernier démembrement avoit réduit Louis à la Bavière ; le reste de l'empire étoit divisé entre Lothaire et Charles ; les enfans de Pepin étoient exclus de la couronne. Des mouvemens qui se font en Aquitaine en faveur de Pepin et de Charles , fils de Pepin , y appellent l'empereur pour les arrêter. Louis , roi de Bavière , profite de cette circonstance pour lever l'étendard de la révolte. Le père , qui veut s'opposer à ses invasions , s'avance dans la Thuringe. Il intimide le séditieux , qui n'ose tenir la campagne ; mais le chagrin qui le dévore augmente un rhume qu'il néglige imprudemment et le jette dans la langueur (3). Une éclipse de soleil , dont la science de l'astronomie lui avoit appris la cause naturelle , ne le trouble pas moins : il croit y voir l'annonce de sa mort.

120. Pendant quarante jours que dure sa maladie , il se confesse tous les jours ; tous les jours il reçoit la communion : c'est la seule nourriture que son estomac peut souffrir. La veille de sa mort , il fait réciter les matines dans son appartement , se fait mettre une croix sur la poitrine , en fait à chaque instant le signe sur son front ; lorsque les forces lui manquent ,

(1) *Gwi* , qu'on prononce souvent *goi* , lumière ; *len* , rempli : homme rempli de lumière ou clairvoyant.

(2) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. , sæc. iv , parte 2.

(3) [An 840.] — Omission. a. V.

son confesseur le supplée dans ce pieux office. Le lendemain, on lui dit la messe ; il y reçoit le viatique ; on récite sur lui les prières de l'agonie ; il lève les yeux au ciel et il expire. Telle est la fin du roi des François et des Bretons , que la bonté de son cœur et sa religion ont fait surnommer le Débonnaire et le Pieux.

121. Libéral et bienfaisant, il ne fixa pas toujours ses grâces sur le mérite ; en voulant se faire aimer, il ne se fit pas assez respecter. Les ordonnances qu'il publia étoient pour l'ordinaire inspirées par la sagesse ; mais, n'ayant pas assez de force pour les faire observer, il les avilit et dégrada son autorité. Père trop tendre, il oublia que ses enfans étoient ses sujets, que de leur soumission dépendoit son bonheur et celui de ses peuples. La délicatesse de sa conscience trop scrupuleuse le fit manquer plus d'une fois à son rang. Pusillanime, il ne fit pas toujours marcher sa piété à côté de sa dignité. Au reste, si l'apparition d'une comète ou d'une éclipse lui fit craindre pour sa vie, c'est que le sentiment agissoit plus vivement sur lui que ses connoissances. Il fut le père des pauvres et le défenseur de la religion. Ce prince rendit au clergé la liberté des élections et ne se réserva que le droit de les confirmer. Il fut, comme Charlemagne, un chrétien fervent. Le matin, à l'église, il prioit la face contre terre ; quelquefois les larmes couloient de ses yeux. Cette manière d'agir prenoit sa source dans cette vive persuasion où il étoit que le souverain maître de l'univers a également la vue levée sur tous les mortels ; que ce qui est grand devant eux rentre dans le néant en la présence de sa majesté suprême ; que le Saint des Saints ne discerne que le mérite personnel. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on le vit tel qu'il avoit été ; ses successeurs le firent encore plus regretter.

122. Le décès de Louis fut le signal d'une guerre civile. L'empereur Lothaire tente de dépouiller ses frères. A la veille d'une bataille entre Charles et lui, il consent à un accommodement. L'assemblée d'Attigny sur l'Aisne (1), qu'on indique pour le mois de mai de l'année suivante, est chargée d'établir entre les princes une paix solide.

123. Durant cet intervalle, Charles passe au Mans et fait demander à Nominoé s'il veut le reconnoître. Celui-ci assemble son conseil ; la proposition y est reçue ; on va l'assurer de l'obéissance de la nation ; des présens lui sont envoyés.

(1) Il y avoit long-temps qu'Attigny étoit une maison royale ; Chilperic, roi de France, y étoit mort. Son nom étoit *Attiniacum*. Il vient de *tin*, roi, et d'*ac*, demeure : maison de roi. L'Aisne, auprès de laquelle est Attigny, s'appelle Axon dans César. *Ason*, rivière.

124. Le roi des François, assuré de la fidélité des Bretons, part pour Attigny; après y avoir attendu inutilement Lothaire durant plusieurs jours, il se rend à Challon, où il est joint par Louis le Germanique. Leur armée est déjà en présence de celle de leur ambitieux frère. Quoique beaucoup plus forts, ils tremblent de le combattre; pour ne pas s'exposer à répandre son sang, ils lui font des propositions les plus avantageuses: elles sont rejetées avec hauteur. Ils sont forcés d'en venir à ce qu'on appeloit le « jugement sanglant du Dieu des armées (1). » La bataille se livre en partie dans les plaines qu'on voit entre Etest et Druyes, à sept ou huit lieues d'Auxerre, et, en partie, au-dessus de Druyes, vers les bords du ruisseau d'Andrie, presque vis-à-vis la montagne de Fontenaille, hameau considérable de la paroisse d'Andrie (2). Elle fut aussi opiniâtre que meurtrière; le maître absolu des événemens se déclara pour les moins coupables. Lothaire paya cher son entêtement. Son armée périt en partie par le fer; le reste fut mis en déroute. Un grand nombre de Bretons, qui avoient suivi Charles, ne survécurent pas à la victoire. Richowen, comte de Nantes, fut du nombre des morts.

125. Lambert, qui étoit décédé en Italie, avoit laissé un fils qui portoit le même nom que lui. Le territoire de Nantes avoit donné naissance à cette famille, l'une des plus distinguées du pays. Lambert n'avoit servi utilement Charles dans la journée mémorable de Fontenay. Aussi entreprenant que brave, il n'est rien qu'il ne tentât pour s'élever: son ambition mettoit ses services à un haut prix; comme elle ne connoissoit point de bornes, il étoit disposé à tout sacrifier pour la satisfaire. Il demanda à Charles le comté de Nantes qui venoit de vaquer. Le roi, que Nominoé

(1) [An 841.] — Omission. a. V.

(2) On convient que cette bataille se donna dans le pays d'Auxerre. « In pago Altiodorensi, » in regione Alcedronense. » L'auteur de la Chronique de Nantes s'est donc trompé en la plaçant à Fontenay dans le Poitou. M. l'abbé le Beuf en a fixé la vraie position dans une dissertation à ce sujet. Elle nous a servi de guide; on ne peut mieux faire que de la consulter. Ce savant antiquaire a prouvé que le Brittas de Nithard étoit le même que les *Bretignelles*, où Lothaire fut mis en fuite. *Bri* est un mot celtique qui veut dire lieu élevé, hauteur. Telles sont les *Bretignelles*. Le *Fagil*, dont parle aussi Nithard, a été d'abord cou-

vert de bois. *Fag*, hêtres; *fai*, hêtres. *Faia*, dans les anciens manuscrits, a signifié forêt de hêtres. Le poste qu'occupoit Lothaire se nommoit *Fontanet*. Ce dernier terme est composé de *fentan*, fontaine, et d'*et*, belle: belle fontaine. On voit à Druyes de belles fontaines, dont l'Andrie se forme et qui va couler dans l'Yonne. *An*, beau; *driou ri*, ruisseau: beau ruisseau. *Ion*, rivière. C'est auprès des deux rives d'Andrie que se livra la bataille dont il est ici question. Le lieu s'est appelé *Fontenai*, de *fentan*, eau coulante, et d'*ai*, lieu: lieu sur des eaux coulantes. Sur l'Andrie, on remarque Fontenailles. *Fentan*, eau coulante; *al*, montagne: montagne qui domine sur des eaux coulantes.

avoit supplié par lettres de ne point employer cet officier en Bretagne ; qui n'ignoroit pas que ce seigneur étoit plus porté à favoriser sa patrie qu'à faire valoir les droits du royaume , et , qu'à l'exemple de son père , il pouvoit se détacher du parti françois , ne crut pas prudent de lui confier cette dignité. Il la conféra à Rainald ou Renaud , comte d'Herbauges , à qui il n'étoit pas moins redevable , mais dont l'attachement ne pouvoit lui être suspect

Lambert , insensible à toute autre faveur , se retire très-mécontent de la cour. Il va trouver Nominoé et lui peint le souverain sous les traits les plus propres à lui en inspirer du mépris. La foiblesse de Charles est mise dans tout son jour ; son indifférence pour ceux qui l'ont servi est exagérée ; l'ambition de son conseil , la mésintelligence de ses ministres , le mécontentement des seigneurs de son parti , leur retraite , tout est présenté avec art aux yeux du duc.

126. Ce tableau dilate le cœur de Nominoé , fait naître dans son esprit de vastes projets. Ses intérêts se lient à ceux du fils de son adversaire. Dès lors , il ne voit plus qu'un ami dans sa personne. Ainsi , la cupidité , lorsqu'on n'est pas toujours en garde contre ses surprises , entraîne les âmes les plus belles. Pour sceller son union avec Lambert , Nominoé lui accorde le comté de Nantes (1). Une maladie , dont il est attaqué , l'empêche de le mettre lui-même en possession ; il charge son fils Erispoé de le suppléer. Le nouveau comte a la permission de lever des soldats pour soutenir sa dignité.

127. Les Nantois , toujours attachés à Charles , instruisent Renaud de ce qui se passe. Ce comte , qui étoit alors à Herbage , ramasse à la hâte une armée assez considérable , et s'avance vers le gouvernement qu'on lui dispute. Il joint Erispoé au moment où ce prince fait passer dans Messac la Vilene à ses troupes. Cette heureuse circonstance l'engage à livrer le combat. Les Bretons , inférieurs en nombre , sont tués pour la plupart ; les autres prennent la fuite. Erispoé , qui est de l'autre côté de la rivière , va s'unir à Lambert , qui attend du secours du diocèse d'Alet.

128. Renaud , enflé de ce léger avantage , retourne sur ses pas ; Lambert , impatient de venger Erispoé , va le surprendre dans son camp à Blein (2) , sur les rives de l'Isac , le met à mort et ne laisse la vie qu'à ceux qui peuvent lui payer une forte rançon.

129. Après cette victoire , Nominoé rougit de se voir le lieutenant de

(1) [An 843.] — Omission. a. V.

d'une rivière. La Chronique de Nantes donne

(2) *Lein* ou *blein*, rivière : lieu sur le bord à l'Isac le nom d'*Isar*. *Is*, petite ; *ar*, rivière.

Charles le Chauve. La force a enlevé à ses ancêtres l'auguste qualité de roi ; la force lui placera le diadème sur la tête ; il fera revivre les siècles de Rioval et de Judicael. Déjà il s'arroe le titre de roi ; pour affermir sa couronne , il détachera de la métropole de Tours les églises de son domaine.

130. L'ambitieux Lambert marche vers Nantes ; la victoire signalée qui vient de couronner ses vœux , lui en ouvre l'entrée : il est mis en possession du gouvernement qu'il a recherché par tant de voies.

131. Son premier soin est de récompenser ses troupes ; par ses égards , il a droit de compter sur leur reconnaissance. Politique , il aspire à l'affection du citoyen. Pour se la ménager , il congédie la plus grande partie de ses soldats. Livré à lui-même , il sent sa présomption. Les Nantois , qui n'ont eu pour ce comte qu'une obéissance extérieure , ne considèrent plus en lui qu'un usurpateur. Il est forcé de se soustraire à leur indignation par une fuite honteuse.

132. Cependant Jarnuvalt avoit été remplacé aussitôt après sa mort. Dès le quatre de février de l'an 840 , le nom de Mahen son successeur , se voit dans un acte de donation faite par Catworet , à l'abbaye de Redon. On y lit que ce présent fut fait dans le château de Riwalt , fils de prince (1).

L'année suivante , Mahen fut témoin de la ratification d'un leg que Trelowen avoit fait quelque temps auparavant à la même communauté. Les religieux lui avoient donné la sépulture chez eux. Catweten , son fils , approuva l'acte de bienfaisance (2).

Ce fut durant l'épiscopat de Mahen que se passa l'affaire dont nous allons parler. Un particulier nommé Merchrit s'étoit emparé de force d'un fonds de terre que Rethwobri avoit donné à Redon. Un jour que Grallon , Mactiern , Portitoé , Ratuili , Catloiant , Jarnwocon , fils de Vorbili , Jouwoion , envoyé de Nominoé (3), et plusieurs autres nobles , tenoient ses plaids généraux à Liscelli (4), l'abbé Conwoion se présenta devant eux avec ses moines. L'un de ses religieux somma le détenteur de restituer ce qu'il leur avoit enlevé. Après que Merchrit eut plaidé lui-même sa cause , les Scabins le condamnèrent. Ils étoient au nombre

(1) L'acte de cette donation est daté de la vingt-septième année du règne de Louis le Débonnaire , c'est-à-dire , de l'an 840 , et du deux des nones de février. On y donne à Nominoé la qualité de duc. Si le nom de *Mahen* est inséré dans cet acte , c'est parce que le fonds de terre qu'on avoit cédé étoit situé dans Cam-

peneac , paroisse de son diocèse. (Cartul. Roton.)

(2) Ibidem.

(3) *Missus*.

(4) *Li*, roi ; *cel* ou *sel*, les mêmes que *sal*, cour, palais : palais de roi. Les grandes assises se tenoient dans les maisons royales.

de quatre. Leurs noms étoient Hitin , Franwal , Woletnec , Drihican. Lorsque ces juges eurent prononcé la sentence , ils engagèrent Conwoïon à faire grâce à Merchrit , des arrérages qu'il avoit injustement perçus. L'abbé y consentit , mais à condition que le ravisseur ne l'inquiéteroit plus. Celui-ci l'accepta ; pour garantie de sa parole , il fournit quatre cautions. Grallon mactiern , Portitoé , Ratuili , Catloiant , Bran , Winhamal , Tudian , tous nobles , servirent de témoins (1).

133. L'histoire ne nous a présenté jusqu'à présent aucun évêque de Rennes depuis saint Moderan II. Elle nous en fournit un dans la personne d'Wnar , que son église ne connoît plus. Ce fut un seigneur puissant (2).

134. Il assista l'an 843 au concile qui se tint à Germigni , dans le diocèse d'Orléans (3). Entre les différentes choses qui y furent réglées , les évêques accordèrent un privilège fort honorable à l'abbaye de Corbion , qui avoit été fondée par le roi Chilperic , fils de Clotaire le Vieux , la seconde année de son règne , et où reposoient les reliques de saint Laumer , depuis l'an 595. Cette faveur lui fut accordée pour seconder la piété des fervens religieux qui en faisoient l'ornement et la gloire. Parmi les trente-sept évêques qui signèrent la charte , on remarque Wnar ; il y est nommé évêque de Rennes. Sa souscription est la treizième ; ce qui suppose qu'il étoit déjà ancien dans l'épiscopat (4).

135. Lambert n'a point oublié l'affront qu'il a reçu ; la rage dans le cœur , il forme le dessein de le laver dans le sang des Nantois. Les ennemis de l'humanité et du christianisme sont les seuls qui lui paroissent propres à le venger. Sa fureur le conduit sur les côtes de la Neustrie où étoient les Normans. Pour leur faire adopter ses vues criminelles , il leur suggère le moyen d'attaquer Nantes. Afin de réveiller leur cupidité , il leur fait entendre qu'ils trouveront dans cette ville un immense et riche butin.

Les barbares , animés par ces flatteuses espérances , s'embarquent avec précipitation. Lambert , dont la passion est plus puissante que les remords , se met à leur tête , leur fait côtoyer la Bretagne et les mène à l'île de Batz. Il leur montre l'embouchure de la Loire et la route qu'ils ont à

(1) Cartul. Roton.

(3) Wn ou on , puissant ; ar , seigneur : puissant seigneur.

(3) Germigni étoit un château royal qui s'appeloit *Germiniacum*. Ger , auprès ; min ,

rivière ; ac , habitation : habitation auprès d'une rivière. Germigni est sur la Loire. Dom Mabillon , au livre quatrième de sa Diplomatique , parle du concile de Germigni.

(4) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Ben. sæc. IV.

prendre. Soixante-sept vaisseaux portent ces destructeurs des nations civilisées. Lambert les quitte ; sa haine , qui ne devoit se déployer que contre lui-même , puisque lui seul étoit coupable , s'insinue dans leurs ames ; ils vont en suivre les terribles impressions ; un vent favorable les fait aborder à la vue de Nantes.

Ce jour fatal étoit le vingt-quatre de juin. La noblesse et le peuple s'étoient rassemblés dans la ville pour y célébrer la fête de saint Jean-Baptiste. Des particuliers de plusieurs villes s'y étoient réunis dans le même dessein. On suivoit encore alors l'ancien usage de se rendre à l'église-mère dans les grandes solennités (1).

Les Normans , portés dans de longs vaisseaux , s'annoncent sous la spacieuse qualité de commerçans : ce stratagème leur réussit. Ils pénètrent dans la ville comme amis : aussi les portes sont-elles ouvertes et sans sentinelles. L'extérieur de ces étrangers , qui écarte l'effroi par des signes de paix , cache leurs armes offensives.

136. Tandis que Gonhard , à la tête de son clergé et en présence de la multitude , célèbre les saints mystères en son église cathédrale , sur l'autel de saint Ferreol , martyr , à l'aile gauche , les Normans entrent dans cette basilique. L'évêque invitoit alors les fidèles « à élever leurs cœurs en haut. » Il fut la première victime que les païens immolèrent à Wodin : ils le massacrèrent sur l'autel même de saint Ferreol ; par cet attentat sacrilège , les idolâtres croyoient expier l'insulte que le pontife faisoit au polythéisme. Les clercs , qui partageoient les fonctions redoutables de leur pasteur , partagèrent son martyre ; ceux d'entre les laïques qui tombèrent sous leurs mains , subirent le même sort ; sans distinction d'âge ni de sexe , tous furent mis à mort.

Dans le même temps , le reste des infidèles parcouroit la ville le fer à la main. Elle fut livrée à leur avidité du sang chrétien , à celle de l'or et à leur lubricité. Ce qu'il y eut de plus affligeant , c'étoit de voir de petits enfans , qui , au lieu de sucer le lait de leurs mères , dont on venoit de percer le sein , n'aspiroient que leur sang.

Aux dépouilles de la ville , qui étoient immenses , les sacrilèges joignirent le trésor et les ornemens de la cathédrale. Cette église , le chef-d'œuvre de saint Felix , où tout prêchoit la grandeur et les merveilles du Dieu des

(1) Le concile d'Agde de l'an 606 , can. 21 , compte la fête de saint Jean-Baptiste pour la plus solennelle , après celles de Pâques , de Noël , de l'Epiphanie , de l'Ascension et de la Pentecôte.

chrétiens (1), devint la proie des flammes. Le nombre des captifs fut très-considérable (2).

Si, par un miracle qui n'est pas sans exemple, le Dieu de sainteté n'arrêta pas dans son temple le bras des païens, il ne leur donna de pouvoir que sur le corps de ses serviteurs. Charitable envers ceux-ci, lors même qu'il sembloit les abandonner à la fureur de l'idolâtrie, il prit la

(1) Voyez les pages 320 et 321 du troisième tome de cette histoire (*). Nous y avons parlé d'un crucifix d'argent, ceint d'un jupon d'or et relevé par des pierreries précieuses. Sur quoi nous observerons que d'autres images anciennes de Jésus-Christ crucifié le représentent ainsi revêtu d'une petite jupe qui est attachée à la ceinture et qui va tomber jusqu'aux genoux. C'est dans la plus haute antiquité qu'on avoit pris cette effigie du Sauveur. La coutume de ne mettre au crucifix qu'un linge autour de la ceinture, est donc récente; par cette raison, à laquelle on peut en ajouter une autre qui est inspirée par la modestie, cet usage a besoin de réforme : on ne peut trop se rapprocher des temps primitifs de la religion.

(2) D. Lobineau et D. Morice, dans leurs histoires de Bretagne, ont suivi la Chronique de Nantes, dans le récit qu'elle fait du sac de cette ville, arrivé l'an 843. Cette chronique porte que les Normans commencèrent par entourer la ville; que, comme elle étoit sans troupes pour la défendre, les uns escaladèrent les murs avec des échelles, et les autres entrèrent par une fausse porte qu'on avoit fermée; qu'un peuple nombreux des environs, intimidé par l'approche des Normans, s'étoit retiré à Nantes avant leur arrivée; que les moines d'Aindre y avoient porté leurs effets les plus précieux.

Cette chronique, qui est importante d'ailleurs, n'existe plus telle que son auteur l'a donnée. On y remarque plusieurs interruptions et lacunes. Aussi ses éditeurs l'ont-ils formée de divers fragmens qu'ils ont recueillis en un corps d'ouvrage. Le grand usage qu'en a fait Pierre le Baud, donne lieu de penser qu'il en avoit un exemplaire entier et suivi. Il rapporte, page 61, le sac de Nantes de la même manière qu'il est détaillé dans la Chro-

nique, telle que nous l'avons; d'où l'on peut croire qu'elle est conforme à son exemplaire, dans ce qui regarde la prise de Nantes par les Normans. L'éditeur du Sanctilogé de Nantes, de l'an 1733, a copié, à peu près, la Chronique de Nantes, dans les leçons qu'il a données de saint Gonhard. Le *Propre* des saints de la même église, imprimé l'an 1782, a adopté à peu près la même manière de penser. L'erreur grossière qu'on a commise dans la Chronique de Nantes, en plaçant la bataille de Fontenay dans le Bas-Poitou, contre le témoignage des auteurs les plus anciens, nous a fait soupçonner qu'elle pouvoit être fautive, du moins dans quelques articles de la prise de Nantes. Nous n'avons pu nous imaginer que le peuple des environs de cette ville, des seigneurs et des moines y aient cherché un asile, tandis qu'ils savoient qu'elle n'avoit point de troupes pour repousser l'ennemi; que l'évêque ait osé y célébrer solennellement l'auguste sacrifice de la messe, à l'instant même où les païens escaladoient des murs sans défense, et alloient porter dans sa ville la profanation et les désordres les plus affreux. Nous n'avons pu nous persuader que Nantes soit resté sans secours après la fuite précipitée de Lambert. Cette ville avoit tout à craindre de son ressentiment : elle devoit donc continuer d'être armée et même invoquer de nouveaux renforts. Ces motifs et d'autres que nous pourrions produire nous ont engagés à recourir à d'autres sources. L'histoire de la translation des reliques de saint Martin de Vertou, qu'on trouve au premier siècle des actes des SS. Bénédictins, par Dom Mabillon, a aplani nos doutes; elle a éclairé notre marche. Siguin, archidiacre apparemment de Nantes, avoit servi de guide à l'auteur de cette histoire, dans ce qui ne s'étoit pas passé de son temps. C'est d'après ce monument que nous avons décrit le sac de Nantes.

(*) Ci-dessus, sixième siècle, n° 296, p. 443. a. V.

défense de leurs ames. Sa grâce prévenante les arma de cette force dont il avoit soutenu tant de chrétiens durant la primitive église ; elle leur apprit à souffrir la mort sans se plaindre ; à unir leur passion à celle de Jésus-Christ pour être glorifiés avec lui ; à le confesser généreusement de cœur et de bouche pour qu'il les reconnût devant le Père Eternel ; à adorer ses décrets sur eux , qui , quoique durs selon la chair , leur montraient par la foi des lauriers immortels. Par cette résignation , qui avoit le ciel pour principe et pour fin , ils méritèrent le nom glorieux de martyrs.

137. La félicité sans nuages dont ces saints allèrent jouir dans le ciel , fit la consolation des personnes pieuses qui leur survécurent. Ils comprirent , mieux que jamais , que le vrai bien consiste dans la pratique constante des règles de l'Evangile ; que c'étoit le seul qu'on ne pouvoit leur enlever sans leur consentement , et qu'il est le germe d'où sort une bienheureuse immortalité.

Les reliques de Gonhard et celles de ses compagnons furent bientôt proposées à la vénération publique. Le nom du chef de cette glorieuse troupe a toujours été cher à son église ; elle en fait la fête , ainsi que des autres martyrs , le vingt-cinq de juin , sous rit double , le lendemain de leur naissance au ciel , pour ne pas faire concourir cette cérémonie religieuse avec la fête de la naissance temporelle de saint Jean-Baptiste.

138. A Creteil (1) , paroisse aux environs de Paris , on vénère les reliques d'un saint Agoard et de ses compagnons. Usuard , qui marque le jour de leur fête au vingt-quatre de juin , leur associe une multitude de chrétiens de l'un et de l'autre sexe , qu'il dit être innombrable. Le Martyrologe moderne en fait mention au même jour. L'église de Paris joint leur commémoration à l'office de saint Jean-Baptiste. A Creteil , leur fête se remet au lendemain.

Cette circonstance du jour , jointe à l'identité du nom (2) , autorise à croire qu'on ne tarda pas à y porter le corps de saint Gonhard avec ceux des autres saints qui avoient été associés à son martyre (3).

(1) Le terme *Creteil* est formé de *cre* ou *re* , rivière ; et de *tel* ou *tol* , au-dessus : lieu au-dessus d'une rivière. Dans la vie de saint Agoard , que Surius a donnée , Creteil s'appelle *Cristolium*. *Cris* ou *ris* , rivière ; *tol* , au-dessus. Creteil est sur la rive gauche de la Marne.

(2) Agoard tire son nom d'*ag* , beau , saint , et d'*ard* , chef : saint chef. Le nom de Gon-

hard vient de *gon* , beau , saint , et d'*ard* , chef. Gonhard s'est aussi appelé Guihard et Guntbard. *Gui* , beau , saint ; *ard* , chef. *Gunt* , beau ; *bard* , chef. En supprimant l'*n* dans Gonhard , on en a fait Gohard. Le nom d'*Agoard* et tous ceux que Gonhard a portés , renferment donc la même signification. Tout concourt donc à ne faire tomber ces noms que sur une seule et même personne.

(3) Le P. Albert le Grand a avancé , dans

139. Les religieux de Vertou , instruits de ce qui se passoit à Nantes , se saisirent à la hâte de ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils tirèrent de son tombeau le corps de leur saint abbé Martin ; ce qui prouve que l'usage de renfermer les saintes reliques dans des châsses n'étoit pas encore universel, quoique , long-temps auparavant , saint Eloi l'eût fait adopter. Les restes sacrés du bienheureux abbé furent déposés dans un cercueil doré qu'on enrichit de pierres précieuses. On cacha ce qu'on ne put emporter , entr'autres choses , une très-grande quantité de plomb qu'on avoit fait venir pour la couverture de la nouvelle église. Les fondemens en avoient été jetés depuis peu. Cet édifice , qui n'avoit encore qu'environ douze pieds d'élévation , annonçoit un plan d'une grande beauté. On chargea sur six barques la plus grande partie des meubles.

Un abbé d'une sagesse consommée et qui savoit prendre le vrai parti dans les affaires délicates , conduisoit alors la communauté ; il portoit le nom de Rainaud (1). Il fit mettre sur un brancard les reliques de saint Martin. Bobilon , avoué de l'abbaye , l'escorta : il prit sous sa défense ce qu'on emportoit de meubles , les chariots de toute espèce , une immense quantité de bêtes de charge. Les religieux , en partant , versèrent des larmes sur la ville de Nantes , qui étoit en proie à l'avidité des Normans , et sur leur propre maison , qui alloit tomber entre leurs mains ; du reste , ils se recommandèrent à Dieu. Durant la route , le ciel attesta la sainteté de Martin par de nouveaux miracles. Bobilon ressentit lui-même le crédit de ce saint abbé auprès de Dieu. En repoussant dans une forêt des voleurs qui avoient saisi des chevaux de l'abbaye pendant une station qu'on

la vie qu'il a donnée de saint Gonhard , que ses reliques furent transportées à Angers , dans l'église de saint Pierre. M. Baillet , et , d'après lui , M. l'abbé Berault Bercastel , au tome huitième de son Histoire de l'Eglise , disent que ce fut à Saint Serge , près d'Angers. M. Travers , dans son Histoire abrégée des évêques de Nantes , proteste au contraire qu'on ne les voit dans aucune de ces deux églises. Un témoignage si expressif suppose qu'il avoit vérifié le tout. Pour concilier ces faits les uns avec les autres , on peut dire que les reliques de saint Gonhard et celles des autres martyrs furent transférées , après le départ des Normans , ou auprès d'Angers , ou dans la ville même ; que , peu de temps après , on les enleva pour les soustraire aux profanations des infidèles. Les savans sont forcés

de convenir qu'ils ne connoissent ni le temps où saint Agoard a vécu , ni son pays. M. Baillet assure que ses Actes , qui ont été publiés par Surius , n'ont aucun poids et qu'ils ne sont pas anciens. En l'identifiant avec saint Gonhard , l'ordre des temps se rétablit , le lieu de son martyre est fixé. On découvre pourquoi tant de personnes partagent sa gloire ; c'est des bords d'une rivière que leurs corps sont transférés. Les Actes de saint Agoard et ceux de saint Gonhard en font foi. Le mot *Rin* , qu'on emploie dans les Actes de saint Agoard , pour désigner cette rivière , peut s'appliquer à toute autre rivière qu'à celle du Rin , puisque le terme *Rin* se rend simplement par rivière.

(1) *Ren* , chef ; *bal* ou *bav* , puissant : *chef puissant*. Rainaud se nommoit aussi Rainal. *Ren* , chef ; *al* , puissant.

y faisoit , il fut dangereusement blessé. Le lendemain , il se trouva entièrement guéri.

Rainbaud avoit projeté de se fixer à Ension (1) , dans le Haut-Poitou ; cette communauté avoit pris dès auparavant le nom de Saint Jouin ; elle dépendoit de l'abbaye de Vertou. Les clercs de cette maison avoient quitté l'habit religieux pour se revêtir de celui de chanoines. Craignant que les moines de Vertou se rendissent les maîtres de leur maison , s'ils laissoient entrer chez eux les reliques de saint Martin , ils refusèrent de les recevoir.

Rainbaud alla en Auvergne réclamer la justice de Pepin II , roi d'Aquitaine. Ce prince lui fit restituer la terre de Blanzai et même l'abbaye d'Ension. Le corps de saint Martin fut placé auprès de celui de Saint Jouin. Depuis , on le transporta dans une autre église voisine , qu'on consacra sous l'invocation de saint Pierre. On ne l'y retrouve plus. On en attribue la cause aux violences sacrilèges que les hérétiques du seizième siècle exercèrent à l'abbaye de Saint Jouin. Auparavant , on avoit détaché la tête du saint pour l'abbaye de Saint Florent-lez-Saumur (2) ; elle s'y conserve avec beaucoup de vénération. Un os de l'un de ses bras avoit été porté à Vertou ; cette abbaye est réduite depuis long-temps en prieuré conventuel (3) ; à son tour , il dépend de l'abbaye de Saint Jouin.

140. L'expédition cruelle des Normans n'avoit été qu'un coup de main : le soir même ils remontèrent sur leurs vaisseaux ; ils portoient en trophée les richesses de Nantes et l'élite de ses habitants. A peine avoient-ils perdu de vue cette ville infortunée , qu'ils rencontrèrent d'autres barbares non moins avides de sang et de pillage. Le vingt-neuf du même

(1) Ension s'appeloit *Ensio*, *Enixio*, *An-sio*. *En* ou *an*, rivière ; *si* ou *is*, habitation ; *o*, entre : lieu entre des rivières. Ensio est situé entre le Thoué et la Dive. Les noms de ces deux rivières sont également celtiques. *Tou* ou *ov*, rivière ; *div*, rivière. Ensio a porté aussi le nom de Marne. *Mar* ou *mer*, eau, rivière : lieu sur le bord de l'eau.

(2) La ville de Saumur est sur la Loire ; dans la vie manuscrite de saint Florent , elle s'appelle *Mur*. « Florentius venit ad locum qui » vulgò vocatur *Murus*, superfluvium Ligeris » situm. » Dans l'acte de donation faite à l'abbaye de saint Florent , par Berlay de Montreuil , du consentement de Grecia ou Gricia , sa femme , on donne encore à Saumur le nom de *Murus*. « Do ad sacrosanctam ecclesiam ,

» in honorem B. Florentii constructam , pro- » pe *Murum* , in loco qui nuncupatur ad Va- » dum , super Toarium fluvium , etc. » MM. de Valois et Ménage veulent que le nom de *Murus* vienne de la roche le long de laquelle Saumur est situé , et qui représente une muraille. Pourquoi vont-ils chercher cette étymologie dans le latin , tandis qu'on la trouve dans le celtique d'une manière plus satisfaisante ? *Mûr*, grandes eaux, rivière. *Mûr* veut donc dire ici : lieu sur une rivière. Saumur n'étoit d'abord qu'un château qu'on nomma *Truncus*, parce qu'il étoit sur le bord de l'eau. *Tro* ou *ro*, rivière ; *on* ou *hom*, habitation : lieu habité sur une rivière.

(3) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened., sec. 1 , p. 688 et 689.

mois, fête de saint Pierre et de saint Paul, ils abordèrent à l'abbaye d'Aindre, la pillèrent et la réduisirent en cendre. Aindrette subit le même sort. Les religieux n'avoient pas eu le temps d'enlever le corps de saint Hermeland : les païens ne firent aucune insulte à cette sainte relique, soit qu'on la leur eût cachée, soit qu'ils fussent plus attentifs à la rapine qu'à outrager le christianisme.

141. De là les uns et les autres portèrent la désolation dans les cantons de Mauge, de Tifauge et d'Herbauge; ils en ruinèrent les places fortes, dépouillèrent et renversèrent les églises. Celle de Déas, ou de saint Filbert de Gran-Lieu, ne fut pas épargnée. Il ne resta sous les cendres que le corps du saint fondateur de Nermoutier. Par tout les Normans firent des captifs; partout leurs armes furent accompagnées de la mort.

142. Enrichis de tant de dépouilles, ils cinglent vers Nermoutier, s'emparent de nouveau de cette île, se disposent à faire le partage de leur butin et de leurs esclaves. A la vue de leurs richesses accumulées, chacun croit être en droit de ravir ce qui lui convient : on emploie la même violence qu'on a exercée dans le pillage. La subordination, que les brigands sont forcés de garder entr'eux, tant l'ordre est nécessaire, est oubliée dans ce moment. On ne respecte plus l'autorité des chefs; on n'écoute que l'envie de jouir. L'ardeur qui les porte tous à tout arracher, les arme les uns contre les autres. Plusieurs périssent dans le combat : la justice éternelle les poursuit dans cette dissension.

143. Pendant ce carnage, la plupart des prisonniers s'échappent et se retirent dans les bois de l'île. Les barbares, après avoir mis bas les armes, sont saisis d'une passion plus légitime. Les cadavres de leurs compagnons les avertissent que leur nombre a considérablement diminué, et que les blessures des autres les ont mis hors d'état d'une juste défense. La terreur qu'ils ont répandue par tout s'empare d'eux à leur tour; ils n'osent poursuivre les fuyards; ils traitent avec eux de leur rançon. Par cet expédient, qui rappelle des malheureux à leur patrie, ce qu'il y restoit d'argent tombe entre les mains de ces ravisseurs.

144. Chargés de trésors immenses, ils mettent à la voile pour aller les déposer dans leur pays. Mais le maître de la nature, qui, en créant l'air, lui a prescrit, par une loi inviolable, ses mouvemens différens, appelle cet élément pour les arrêter dans leur route. Un vent de nord très-violent les jette, malgré eux, sur les côtes de la Galice (1). Les Espagnols, qui

(1) La Galice est un pays montueux; c'est de là qu'elle a pris son nom. *Cal*, *montueux*;

n'avoient que leurs intérêts communs à ménager, se couvrirent de gloire; ils enlevèrent aux pirates plus de cinquante de leurs vaisseaux. Cependant ceux-ci, avec trente qui leur restent, reviennent aux environs de Bordeaux, en ravagent le territoire, passent dans la Saintonge et y portent les mêmes horreurs que dans le pays nantois. La mauvaise saison suspend leurs courses : ils séjournent l'hiver dans une île voisine des côtes d'Aquitaine (1).

145. Nominoé n'étoit pas resté dans l'inaction pendant que les Normans saccageoient le comté nantois. Il pénétra dans le pays de Rennes et soumit la plus grande partie de ce diocèse. Livré à l'amour propre, il ne consultoit plus que ses avantages personnels.

146. Cependant Reinier, évêque de Vennes, avoit vécu au moins jusqu'à l'an 838. Son existence en ce temps est prouvée par une donation que fit alors Agun au monastère de Redon, où il s'étoit fait religieux (2). Susan occupa son siège après lui. C'étoit un sei-

ic, pays : *pays montueux*. La Galice avoit été originairement habitée par les *Callaici* ou *Callæci*, qui avoient tiré leur nom de leur position sur des lieux élevés. Leur ancienne ville se nommoit *Callé*; elle étoit sur une colline, à l'embouchure du Duero. *Cal*, hauteur, élévation; *laith*, rivière : colline sur une rivière. Le nom de *Duero* vient de *duur*, eau, rivière.

(1) Martene in Thesauro Anecd. tom. 3, p. 853; Annales Bertin.; Lupus Ferrar. Epist. 32.

(2) Cartular. Rotonense. Voici l'acte qui est rapporté dans ce cartulaire : « *Mundi termino* » appropinquante, ego *Agun* donatum esse » volo ad monachos in Rotono habitantes, ubi » ipse *Agun* locum petivi animam meam salvandi, quod et feci, id est, donavi eis *mas-* » *sam* meam in Landegon et vineam meam et » quatuor *Manentes*... in eleemosynam pro » anima mea et pro anima patris mei *Anau* et » pro regno Dei... factum est in loco nuncu- » pante *Landegon*, in ecclesia S. *Veneris*, » regnante D. imperatore *Hlodovico*, xiv an- » no regni ejus, *Raginario* episcopo *Venediæ* » civitatis, et *Nominoe misso* in Britannia. » *Agun* étoit un seigneur de marque : c'est ce que son nom désigne. *Gun* ou *cun*, beau : le beau. Cette dénomination ne se donnoit qu'à des personnes de qualité, comme nous le verrons dans la suite. Le nom du père d'*Agun* annonce également sa noblesse. *An*, *han* ou

hen, seigneur; *av*, puissant : puissant seigneur. Le mot *massa* employé dans l'acte d'*Agun*, s'est d'abord rendu par une quantité déterminée de terre labourable. Il vient du celtique *maes* ou *mes*, qui signifie champ. Dans la suite, ce terme a été pris pour lieu habité. De là celui de *maison*. Le mot *massa* donne donc ici l'idée d'une habitation à laquelle étoient attachés quelques champs pour faire vivre le colon. Par le mot *manentes*, on entendoit des hommes liés à la terre qu'ils cultivoient. Ils n'étoient pas toujours serfs, mais ils ne pouvoient abandonner leur terre sans la permission du maître. Ils étoient tenus à des redevances particulières et à quelques servitudes.

Landegon, maintenant *Langon*, est une paroisse du diocèse de Vennes, et à son extrémité, du côté de Rennes sur la *Vilene*. Ce n'a été d'abord qu'une forêt. *La Gaudinaye* et le *Bot*, maisons nobles de ce lieu, en ont tiré leurs noms. *Gaud*, bois; *in*, beau; *ai*, habitation : habitation au milieu d'un beau bois. *Bot*, bois.

Landegon a tiré son nom d'un ancien temple que les païens y avoient construit. *Lan*, forêt, temple; *de*, Dieu; *gon*, grand : forêt ou temple du grand Dieu, ou de la grande lumière. Les premiers temples ont été des forêts. Le Dieu qui présidoit au temple de *Landegon* étoit le soleil. Dans les temps primitifs, ce chef-d'œuvre bienfaisant du Créateur avoit

gneur d'une grande maison (1). Il étoit très-versé dans la dialectique.

147. Lambert avoit eu soin de cacher aux Nantois la cause de leur désastre. Dès que les barbares eurent quitté les côtes de Bretagne, le perfide rentra dans son gouvernement. L'état déplorable où il trouva la ville fut pour lui le plus brillant triomphe. Toujours dissimulé, il versa des larmes feintes sur le malheur de ses concitoyens; mais il leur fit entendre que, comme ils l'avoient forcé à la retraite, ils ne pouvoient attribuer leur perte qu'à eux-mêmes. Affectant le langage de la clémence, il sacrifia son ressentiment à une compassion extérieure : la faute des Nantois parut oubliée.

148. Pour ne pas s'exposer à une nouvelle insulte, le comte se fortifia dans la ville et y fit venir des troupes. Il confia à ses créatures les postes les plus importants des environs. Gonfier, son neveu, eut le commandement d'Herbauge; Reinier, celui de Mauge; Tifauge fut sous les ordres de Girard. Jusqu'alors, ces comtés n'avoient été donnés qu'en bénéfices: Lambert en céda la propriété.

été, chez tous les peuples de l'univers, l'embème du Dieu unique.

On voit encore de nos jours, dans le cimetière de Langon, une très-ancienne chapelle; elle ne contient au plus que quinze pieds de long sur huit de large; l'autel est placé au nord, contre l'usage ordinaire; à l'orient, on remarque une petite voûte d'environ six pieds de haut; dans son enceinte, on distingue une espèce de fourneau qui a trois ouvertures. Dans le pays, on croit par tradition que cette chapelle existoit dès avant que le christianisme y eût pénétré.

Pour détourner le culte qu'on rendoit à un dieu factice, on a proposé, dans le même lieu, à la vénération publique, un saint dont le nom approche de celui de cette divinité imaginaire. On le nomme saint Vener. *Ven, beau, saint; er, rivière* : le beau ou le saint homme de la rivière, ou qui a habité sur le bord d'une rivière. C'est le même que saint Goneri dont nous avons parlé aux pages 71 et suivantes du tome quatrième de cette histoire (*). *Gon ou con*, le même que *can, grand, beau, saint; ri, rivière* : le beau ou le saint homme qui a habité sur le bord d'une rivière. D. Morice avoit soupçonné que saint Vener n'étoit pas diffé-

rent de saint Goneri. Ce soupçon doit maintenant passer en certitude. Le culte que les néophytes rendirent à saint Vener ne fut que relatif. Leurs pasteurs leur avoient appris que l'adoration proprement dite n'appartient qu'à l'Etre-Suprême; que l'honneur qu'ils alloient rendre à saint Vener devoit se rapporter à Dieu, qui, en couronnant les mérites du saint, a couronné ses dons; que si, par ce puissant médiateur, ils pouvoient se flatter d'obtenir du ciel des bienfaits particuliers pour le temps, ils avoient plus de droit à ces grâces fortes, qui, en les confirmant dans la pratique des bonnes œuvres, assureroient leur vocation au bonheur éternel. La chapelle du cimetière de Langon n'est plus sous l'invocation de saint Vener; elle a pris le nom de sainte Agathe.

Ce n'est pas sans motif qu'Agun fait sa donation dans une église, c'est pour donner à son acte la publicité dont il étoit susceptible... On ne doit pas être surpris qu'il y ait eu alors des vignobles à Langon: il y en a eu dans une grande partie de la Bretagne jusqu'au quatorzième siècle.

(1) *Su ou u, grand; an, han ou hen, seigneur* : grand seigneur.

(*) Ci-desuss, septième siècle, n° 31 et suiv., p. 22. a. V.

149. Ceux d'entre les Nantois qui avoient été rappelés de leur captivité de Nermoutier, n'avoient rapporté avec eux de tous leurs biens qu'une bible qui avoit été soustraite aux Normans par un particulier (1). Ils s'empressèrent de faire revenir ceux de leurs concitoyens qui, par la fuite, avoient échappé à la mort. Les uns et les autres se firent un devoir de réparer les débris de leur église cathédrale et de la mettre en état d'y faire célébrer l'office divin. Dès le trente de septembre, Susan la réconcilia. Ce jour-là même concouroit avec celui où l'on avoit consacré cette basilique du temps de saint Felix (2).

150. La défection de Nominoé et celle de Lambert avoient été fomentées par l'ambition aveugle de Charles le Chauve. Tandis qu'il tente de partager avec Louis les états de Lothaire, il laisse imprudemment une de ses plus belles provinces à la merci du prince breton. Le nouveau traité de partage, qui lui assure la paix avec ses frères, le fait à peine se souvenir que la Bretagne lui doit l'obéissance.

Pour y rétablir son autorité chancelante, il fait tenir, au mois d'octobre, à Loiré (3), dans l'Anjou, un concile de la province de Tours. Ursmar gouvernoit alors l'église de la métropole. Freculphe et Loup de Ferrieres ont fait l'éloge de sa science et de sa piété. Cet archevêque étoit fort attaché au service de Charles le Chauve. Comme grand de l'état par les bénéfices, ou, ce qui est la même chose, par les biens du fisc qui étoient annexés à son siège, il avoit beaucoup d'influence sur les affaires publiques. Les évêques, qui étoient subordonnés à sa juridiction spirituelle, possédoient plusieurs terres du domaine royal : ce qui les rendoit aussi très-puissans. On ignore quels évêques de Bretagne assistèrent au concile de Loiré.

151. Il y fut surtout question de la révolte de Nominoé et de celle de Lambert. Par égard pour eux, on ne les nomma pas. Il est probable aussi que cette déférence fut due en partie aux représentations des évêques bretons. Le premier canon est contre les transgresseurs publics de la loi de Dieu, et contre ceux qui, convaincus de crimes dans les tribunaux

(1) La Chronique de Nantes donne à la bible le nom de bibliothèque. Ce dernier terme s'est pris effectivement autrefois pour la bible. C'est dans ce sens que Belet, Durand et plusieurs avant eux, l'ont entendu. Parmi les présens que Guillaume, évêque du Mans, fit à son église, on compte une bibliothèque en deux volumes, c'est-à-dire, une bible. Dans tous les temps, la bible a été le livre par excellence :

elle a tenu lieu de bibliothèque.

(2) Martene in Thesaur. Anecd. tom. 3, p. 832 et 833.

(3) Loiré, nommé alors *Lauriacum*, est auprès de Candé, ville qui est au confluent de Mandie et d'Erdre. *Lo*, lieu ; *re* ou *reac*, rivière : lieu auprès d'une rivière. *Cand*, confluent.

ecclésiastiques , refuseroient d'en subir le jugement. Le second regarde ceux qui emploient la ruse et la fourberie pour attenter à la dignité royale, et même qui travaillent à en saper les fondemens ; il leur est enjoint de faire une satisfaction convenable. Le troisième est contre ceux qui refusent d'obéir à la puissance royale , qui , selon l'apôtre , est établie de Dieu. A ces trois canons , l'anathème est attaché. Par le quatrième , les évêques anathématisent quiconque osera violer ce que le concile a établi pour le maintien de la tranquillité de l'Eglise , de la vigueur sacerdotale et de la dignité royale (1). Un écrivain moderne (2) en a découvert deux autres : ils condamnent avec force ceux qui prétendoient prédire la durée d'un règne , et quel doit être le successeur du prince régnant.

152. Quelque redoutables que fussent alors les censures de l'Eglise , celles du concile de Loiré ne changèrent rien dans les projets de Nominoé. Ce qu'il en résulta , c'est qu'elles le rendirent plus attentif à observer les démarches des évêques. Charles le Chauve , voyant que les anathèmes ne suffisoient pas pour étouffer la rébellion , parut lui-même sur la scène. Il crut que sa présence feroit rentrer Nominoé dans le devoir. Au commencement de novembre , il s'avance vers la Bretagne , va établir son camp aux environs de Rennes , où il fait parade de ses forces ; après avoir fait quelques dégâts , il se retire.

153. Nominoé , qui connoît mieux que jamais la pusillanimité de Charles , n'en devient que plus fier. L'année suivante , il porte la guerre jusqu'au Mans ; Lambert pénètre jusqu'à Angers (3). Tandis que la Bretagne , insultée de nouveau par les Normans , appelle le premier à son secours ; le second reste sur les frontières. Les fils de Renaud , Bernard , comte de Poitiers , et Hervé , comte d'Auvergne , pour venger la mort de leur père , lui livrent bataille : ils n'y trouvent que leur défaite. Bego , duc d'Aquitaine , qui avoit fait bâtir une forteresse sur les rives de la Loire , pour contenir les lieutenans de Lambert , veut les attaquer séparément. Gonfrier , instruit qu'il marche contre lui , va joindre Reinier et Girard. Le pays d'Herbauge , qu'il laisse sans défense , devient la proie du duc. Bientôt il trouve de la résistance ; en s'en retournant , il est attaqué par les trois confédérés : son armée passoit alors la rivière de Bleson ; l'arrière-garde est chargée avec tant de chaleur , qu'elle fut mise en déroute. Bego prit lui-même la fuite ; il n'en périt pas moins. Son corps fut inhumé dans le monastère de Duren , près de Montagu. Gonfrier , pour couronner sa

(1) Sirmundus , Concil. Galliæ , tom. 3.

des évêques de Nantes.

(2) M. Travers , dans son Histoire abrégée

(3) [An 844.] — Omission. a. V.

victoire, s'empare de la forteresse de Bego ; il y demeura jusqu'à ce qu'il en fût chassé par les Normans (1).

154. Charles, au lieu de prendre des mesures efficaces pour désarmer Nominoé et Lambert, se contente d'éclater contre eux en menaces ; à Thionville, il leur montre les forces de l'Allemagne et de l'Italie prêtes à les écraser. Le prince breton, accoutumé à conjurer des foudres si éloignés, entre dans le Poitou et désole le pays. Bien différent néanmoins de ces ennemis du nom chrétien à qui le sacré et le profane sont égaux, il s'arrête devant l'abbaye de Saint Florent de Glonne. La paix intérieure, le silence et les autres vertus que les conseils évangéliques préconisent si fort, y ont établi leur séjour ; ce sont là des barrières que le respectueux Nominoé n'a garde de franchir. Il n'en veut qu'au roi des François. Pour mettre en évidence le cas qu'il fait de ses menaces, il force les moines de mettre sa statue sur le lieu le plus éminent de leur monastère, le visage tourné vers la France.

155. Les religieux, qui en donnent avis à Charles le Chauve, ont ordre de mettre sa statue dans le lieu même où ils ont placé celle de Nominoé et de la faire regarder la Bretagne. Le duc, informé de la démarche qu'ils ont faite, ne leur donne pas le temps de satisfaire leur souverain. Ne voyant plus en eux que des ennemis de son pouvoir, il revient sur ses pas, pille le monastère et le réduit en cendres. C'est ainsi que les fortes passions font souvent fouler aux pieds les droits de l'humanité et ceux de la religion.

156. Charles avoit trop de motifs pour revenir en Bretagne. Son autorité méprisée ne pouvoit y reprendre de vigueur que par la force. Plusieurs seigneurs bretons, qui lui restoient attachés, n'attendoient que son arrivée pour se joindre à lui. A la tête d'un corps de Saxons et de François, il traverse le Maine, passe dans le comté de Rennes et va camper sur la rivière d'Ow. Il rencontre Nominoé prêt à le recevoir.

157. Le lieu où le combat va se donner est une plaine marécageuse entre l'Ow et la Vilene ; il est dans le voisinage d'un monastère qu'on nomme Ballon, celui-là même que Maelmon avoit fondé sous le règne de saint Judicael (2). La cavalerie des Bretons est armée d'un pot de fer,

(1) Martene in Thesauro Anecd., tom. 3, p. 834 et 835.

(2) Nous avons fait voir, à la page 227 du quatrième vol. de cette histoire (*), que Mael-

mon avoit fondé le monastère, qui, de son nom, s'appeloit Lan-Maelmon ; que le terme *Maelmon* vient de *mael*, maître, et de *mon*, grand. Le mot *ballon* signifie la même chose

(*) Ci-dessus, septième siècle, n° 171, p. 85. a. V.

d'une cotte de mailles, d'un grand bouclier et de javelots ; son usage est de combattre en voltigeant. Les François, qui ont, à peu près, les mêmes armes, y en joignent d'offensives. Ce sont de demi-piques de six pieds de longueur, qu'on appelle ançons (1), de larges épées, mais courtes et sans pointe : elles sont propres à combattre de pied ferme.

Dans cette position et dans cet état, les deux armées s'ébranlent ; l'avant-garde de Charles que forment les Saxons ne peut soutenir le premier choc : elle se renverse précipitamment sur les François et leur communique le désordre. Les Bretons, encouragés par ce succès, attaquent le corps de bataille ; en voltigeant, ils l'accablent d'une grêle de traits ; les François, qui n'osent se débander pour ne pas s'exposer à une mort certaine, sont forcés de garder la même position. Les Bretons, toujours en courant, attaquent leurs voisins au défaut de leurs armures, et lancent leurs javelots jusque dans les rangs les plus reculés. La nuit suspend ce combat inégal ; le jour suivant le renouvelle. Les Bretons, qui semblent toujours fuir, et qui sont toujours agresseurs, enchaînent la victoire.

158. Tandis que les François se préparent à réparer la honte de ces deux journées, Charles, effrayé de la perte d'une partie de son armée et de l'attaque vigoureuse des Bretons, ne pense qu'à la fuite. A la faveur de la nuit, il court à toute bride jusqu'au Mans, avec son fils l'abbé de Saint Martin de Tours.

159. La retraite du roi invite son armée à suivre son exemple. Les Bretons, qui éclairent ses démarches, pénètrent dans le camp avec de grands cris. Pour favoriser leur évaison, les François abandonnent sur la place ce qu'ils ont de plus précieux. Mais ceux-là, sans s'arrêter à cette amorce, poursuivent les fuyards, en tuent un grand nombre et font beaucoup de prisonniers. De retour dans le camp, ils le trouvent rempli d'armes, de provisions de toute espèce, d'or, d'argent et de pierreries. Aux lauriers militaires, ils joignent les dépouilles de leurs ennemis. Depuis ce temps, on ne parle plus du monastère de Maelmon : ce qui doit faire penser qu'il fut détruit par l'armée de Charles le Chauve.

160. Ce fut vers cette époque que mourut le solitaire Benoi (2). Sa vie sur la terre fut un combat perpétuel, non pour porter le flambeau d'une guerre meurtrière au milieu de ses semblables, puisqu'il les aimait com-

que celui de *Maelmon*. *Bal*, grand ; *lon* ou *lin*, maître. Les monastères de *Maelmon* et de *Bal-lon* ne sont donc qu'un seul et même. Aussi, est-ce le même emplacement ; c'est dans le *Porhoet* qu'il est établi.

(1) Le terme *ançon* vient d'*anc*, fer. Ces ançons étoient donc armés de fer. L'ançon étoit aussi une machine de guerre.

(2) [An 845 environ.] — Omission. a. V.

me ses frères , ni pour exterminer ceux qui lui étoient contraires , mais pour détruire en lui-même le vieil homme ; pour assujettir la loi de ses membres à la loi de son esprit , et la loi de son esprit à la loi éternelle de Dieu , son créateur et son rédempteur ; pour porter , par son exemple , les autres à la paix intérieure et à celle du dehors ; pour les engager à n'avoir sur la terre qu'un même cœur et une même ame , parce que la charité doit lier à jamais les justes dans le ciel. En renonçant à tout bien terrestre qui auroit pu partager son ame , il s'attacha uniquement à l'auteur des vraies richesses , qui seul est capable de satisfaire par son immensité la vaste étendue des désirs de l'homme. Par la pratique constante des conseils évangéliques , il se rendit facile celle des commandemens divins. Pauvre , manquant de tout ce qui flatte les sens , il fut riche pour l'éternité. L'œil du saint par essence , toujours levé sur l'homme simple et droit , vit en lui sa véritable image.

161. A la fin de sa carrière , Benoi sortit triomphant de son humiliation apparente. Le dernier de ses jours fut le commencement d'un règne glorieux. La couronne , qui lui ceint le front , est immortelle , tandis que celles des ambitieux sont presque toujours chancelantes dès cette vie et leur préparent dans l'autre la consommation d'un malheur sans remède. Son corps fut inhumé dans son hermitage. Ce lieu , témoin de ses vertus , est devenu l'église de la paroisse. Elle l'a pris pour son patron. Quoiqu'on place sa mort au premier jour d'octobre , on ne fait sa fête à Masserac que le vingt-deux de ce mois. C'est celui de la translation de ses reliques à Redon , où on les conserve encore. On ne sait dans quelle année arriva cet événement (1).

162. Cependant , à peine l'église cathédrale de Nantes avoit-elle été réconciliée par Susan , que les habitans de cette ville infortunée s'étoient occupés des moyens de se donner un évêque. Ils députèrent quelques-uns des clercs qui avoient échappé à la fureur des Normans , vers Ursmar , archevêque de Tours (2). Celui-ci proposa à Charles le Chauve un clerc de son église. C'étoit à la vérité un jeune homme ; mais , outre une nais-

(1) D. Lobineau , Vies des SS. de Bret.

(2) Le fragment de l'Histoire de Bretagne que D. Morice a inséré au tome 1 des preuves justificatives de son Histoire de la même province , appelle cet archevêque Almaric. Le même fragment que D. Martene a tiré d'un ancien manuscrit de la chartreuse du diocèse de Sées , et qu'il a placé au troisième volume

de son Trésor d'Anecdotes , porte Amalric. Ces deux noms désignent la même personne. *A* ou *al* , article ; *ma* , homme ; *ric* , puissant : le puissant homme. Jean Maan , dans son Histoire de l'église de Tours , fait voir qu'Amalric ne fut archevêque de Tours que l'an 852. Son siège étoit occupé l'an 843 , par Ursmar , comme le prouve le même historien. C'est donc par Ursmar qu'Actard fut sacré.

sance distinguée , il avoit des mœurs irréprochables : un esprit vif et remuant le rendoit propre à de grandes choses. Par cette dernière qualité , il pouvoit relever le parti du roi en Bretagne. Son principal emploi étoit le gouvernement d'un monastère qui dépendoit de l'archevêque de Tours. Charles le Chauve donna volontiers son agrément à sa promotion.

163. Après que l'archevêque eut sacré Actard , il lui donna les instructions qu'il croyoit lui être nécessaires dans un temps aussi critique. Il lui recommanda sur tout de prendre hautement en main la défense de son peuple. A son entrée à Nantes , les citoyens semblèrent oublier leurs maux : l'espoir d'un heureux avenir les ranima ; ils devinrent forts par sa présence.

164. La dureté impérieuse de Lambert et sa révolte contre Charles le Chauve n'avoient aliéné que leurs esprits. Ils apprirent enfin qu'il les avoit livrés aux Normans ; dès lors on le regarda comme un traître et un impie (1). Actard , à l'instigation de son peuple qui ne pouvoit le réduire par la force , lui opposa les foudres de l'Eglise. Lambert , qui ne craignoit que les maux présens , voulut se mettre à couvert de la surprise dans la principale forteresse de la ville. Les Nantois firent tous leurs efforts pour lui enlever cet asile. Avant qu'ils eussent succombé sous le poids de sa puissance , Actard , génie fécond en ressource , médita son expulsion.

165. Il va exposer à Charles le Chauve dans quel abîme de malheur ce comte a plongé sa ville , les persécutions qu'il continue d'exercer contre les citoyens et celles qu'il étend jusqu'à sa personne. Il lui représente que , tandis que l'usurpateur sera soutenu par Nominoé , on ne parviendra pas facilement à le chasser de Nantes ; qu'il faut travailler à mettre la désunion entr'eux ; que le prince breton se déterminera à sacrifier son lieutenant , non par la force des armes , mais par l'appât de quelque grand avantage.

Le roi conçut de quelle importance étoit l'exécution de ce projet ; il donna à Actard plein pouvoir de proposer à Nominoé une amnistie générale pour le passé , s'il destituoit Lambert.

166. L'évêque de Nantes , aussi habile négociateur que fin politique , fit valoir auprès de Nominoé toute l'étendue de la grâce que Charles lui accordoit. Pour la rendre plus sensible , il ajouta , ce que ne portoient pas ses instructions , que , s'il refusoit la paix , il étoit à craindre que Lambert ne fit la sienne , à ses dépens , avec la France. Une proposition aussi imprévue alarma l'attachement que Nominoé portoit à son comte et les vues d'intérêt qu'il avoit sur lui. Comme il auguroit trop bien des dispo-

(1) [An 846.] — Omission. a. V.

sitions de Lambert pour qu'il se détachât de son parti , et qu'il s'imaginât n'avoir rien à redouter du roi de France , il n'entra pas d'abord dans les vues d'Actard. Son conseil pensa tout autrement ; il trouva même étrange que ce prince ne se fût pas rendu à des conditions aussi avantageuses. Cet avis prévalut. Nominoé manda à Lambert que , s'il ne se démettoit pas de sa place , et que s'il continuoit de percevoir à Nantes les droits du fisc , il marcheroit contre lui avec toutes les forces de la Bretagne.

Nominoé étoit accoutumé à se faire obéir ; Lambert n'eut d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Il partit en diligence avec ce qu'il avoit de troupes et se cantonna à Craon (1) , dans le Bas-Anjou. Ce n'étoit alors qu'un village qui dépendoit du monastère de Saint Clément de Nantes ; Doda , sa sœur , en étoit encore abbesse. Gui , comte du Maine , ne put l'empêcher d'y bâtir une forteresse. Une grande étendue de pays depuis Craon jusqu'à la Loire fut sa conquête (2).

167. Tandis que Nominoé sembloit devoir jouir des fruits de la paix , les Normans vinrent porter la terreur et la désolation en Bretagne (3). Trois fois , il s'opposa à leur invasion ; trois fois , il fut battu. L'argent , qu'il leur compta , les fit se retirer. Mais , en diminuant ses finances , il augmenta leurs forces et prépara un aliment à leur avarice.

168. L'empereur Lothaire , Louis et Charles , qui paroissoient sensibles aux maux de leurs états , avoient pris , au mois de février , à l'assemblée de Mersen (4) , près de Mastricht , quelques mesures , mais trop foibles , pour en arrêter le cours. Par les capitulaires qu'ils y publièrent , au nombre de douze , il est entr'autres ordonné que les églises seront mises en possession de tout ce qu'elles possédoient du temps de Louis le Débonnaire. On défend les rapines et les violences qu'on avoit crues , dit-on , permises jusqu'alors. Les raptés sont également interdits. Les princes déclarèrent qu'ils ont résolu dans cette assemblée d'envoyer une ambassade à Nominoé , duc des Bretons , pour l'exhorter à observer la paix (5).

169. La confusion où la France étoit réduite , les moyens inefficaces qu'on employoit pour y rétablir l'ordre , ne pouvoient manquer d'en-

(1) *Cran* ou *ran* , rivière : lieu sur le bord d'une rivière. Craon est appelé *cred* ou *red* , dans le fragment de l'Histoire de Bretagne. *Cred* ou *red* , rivière. Craon est sur l'Oudon.

(2) Martene in Thesauro Anecd., tom. 3, p. 834 et 835.

(3) [An 847.] — Omission. a. V.

(4) Cepalais royal portoit le nom de *Marsna* , qui vient de *mar* ou *mer* , eau , rivière : lieu sur le bord d'une rivière. Mersen est sur la Meuse.

(5) *Conventus ad Marsam inter capitula Caroli Calvi.*

tretenir sa fierté. Il se trouvoit néanmoins lui-même dans une situation très-critique. L'ambassade de Charles le Chauve vint à propos. Il la reçut avec tous les égards qu'elle méritoit et consentit à rester uni à la France. Ce prince n'en étoit pas moins décidé intérieurement à ne faire que ce qui pourroit seconder son intérêt particulier. Aveuglé qu'il étoit par l'ambition, il ne pensoit pas que la foi doit être inviolable, et qu'il n'y a de vrai bien-être personnel que celui qui est subordonné au bien général.

170. Déjà le vent de l'orgueil a fait évanouir le serment qu'il a prêté à Charles : dans son cœur, il ne connoit plus de dépendance. Pour s'assurer la qualité de roi, il a résolu de se faire sacrer par les mains des évêques, qui sont les grands de la province les plus distingués. L'exécution de cette entreprise lui présente de grandes difficultés. Il faut qu'il gagne tous les évêques, ou qu'il trouve un prétexte pour chasser ceux qu'il ne pourra séduire. Dans cette alternative, Conwoïon vient, sans y penser, lever les obstacles; il sert la passion du prince, en croyant ne servir que l'honneur de la religion.

171. Dans une audience secrète, il lui dit : « Vous ignorez sans doute, » mon prince, quel malheur menace votre pays : des évêques impies et » simoniaques vendent les ordres sacrés à prix d'argent. Je vous déclare » que, si vous ne vous hâtez de détruire ce désordre jusque dans sa ra- » cine, la colère de Dieu et celle de tous les saints tomberont sur vous » et sur votre peuple. »

172. Nominoé, qui avoit du zèle pour l'observation des lois, mais de ce zèle qui trompe, parce qu'il n'est pas éclairé par les principes certains de la science et de la foi, et qu'il est uniquement guidé par les sentimens et les mouvemens du cœur, fut saisi de colère et d'indignation à ce récit. Il triomphe en lui-même et voit dans le lointain l'accomplissement de ses désirs. Pour paroître procéder avec ordre, il convoque à Redon les évêques de la province, les autres grands de l'état, et ce qu'il connoît de personnages les mieux versés dans les règles de l'Eglise. Là, en présence de tous les assistans, il fait lire les canons des conciles et les ouvrages des saints Pères qui regardent les ordinations. Après cette lecture, les jurisconsultes et les docteurs du prince demandent aux évêques pourquoi, au mépris de tant de lois, ils reçoivent des présens pour les ordinations ? Les évêques répondent : « Nous n'en recevons point ; ce qu'on nous donne » à l'ordination est marqué au coin de la reconnoissance et du devoir. » Ainsi nous avons agi par le passé ; ainsi agirons-nous à l'avenir. » Le plus habile de tous à pallier la simonie, étoit Susan ; sous le voile des distinctions

inctions et de l'équivoque, il avoit l'art de la faire s'évanouir. De tous les canons qu'on lui opposoit, il n'y en avoit presque aucun dont il ne prétendit tirer des avantages; quelquefois il en détournoit le sens.

173. Comme on ne put rien terminer dans cette assemblée, on arrêta qu'on enverroit à Rome, la mère de toutes les Eglises, deux des évêques accusés, pour plaider leur cause devant le pape. Susan fut choisi de préférence; on lui donna pour adjoint Félix, évêque de Quimper.

174. Ils furent chargés d'une lettre synodale, par laquelle le corps épiscopal de Bretagne demandoit au pape si un évêque coupable de simonie pouvoit faire pénitence de son crime sans perdre sa dignité, ou s'il falloit absolument qu'il fût déposé, et quels étoient les canons et les écrits sur lesquels on devoit juger les évêques; de qui dépendoit l'ordre ecclésiastique; à qui appartenait le soin de disposer du gouvernement des paroisses; si les divinations, qu'on pratiquoit en Bretagne dans le jugement des procès, étoient conformes aux lois de l'Eglise; si on ne pouvoit pas exiger des prêtres qui assistoient au synode quelques présens sous le nom d'eulogie; enfin, si les mariages étoient permis entre parens.

175. Nominoé fit partir en même temps l'abbé de Redon pour Rome: il devoit éclairer la marche des députés et instruire à fond le pape de la matière de la dispute. Le prince l'avoit chargé d'une lampe d'or enrichie de pierreries (1), dont il devoit faire présent au souverain pontife en son nom. Dans la lettre qu'il écrivoit au chef de l'Eglise, il se plaignoit amèrement des malversations des évêques, et les regardoit comme indignes des sièges qu'ils occupoient. Il le prioit de lui faire savoir ce qu'il y avoit à faire dans cette circonstance, lui demandoit le secours de ses prières et le conjuroit de lui envoyer des reliques de quelques-uns de ses saints prédécesseurs. On assure qu'il lui remontoit aussi que les Bretons étoient établis dans les Gaules long-temps avant les François; qu'ils y avoient joui

(1) Le texte de la vie de saint Conwoïon porte ce qui suit: « Eodem tempore transmissit Nominoe princeps coronam auream cum gemmis pretiosissimis. » Comme D. Morice a traduit, dans son Histoire de Bretagne, le mot *corona*, par le terme *couronne*, il faut prouver que *corona* signifioit alors la même chose que *lampe*. Anastase le Bibliothécaire, l'un des plus savans du neuvième siècle, s'exprime ainsi dans la vie du pape saint Sylvestre: « Coronam ex auro purissimo, quæ est » pharus. » L'auteur de la vie de saint Didier de Cahors emploie ces termes: « micant coro-

» næ, candelabra resplendent. » Et Jean Dia-cre, en parlant d'un évêque de Naples, dit: « Multas ibidem fecit æreas coronas, è quibus » scilicet lucernæ seriatiim dispositæ pende- » rent. » Ces lampes étoient faites en forme de couronnes ou de cercles, qui soutenoient des vases de verre, dans chacun desquels on entretenoit de la lumière. On les pendoit dans les églises, soit devant le saint sacrement, soit devant les reliques des saints. Avant l'invasion de Nermoutier par les Normans, il y avoit toujours trois lampes allumées devant le tombeau de saint Filbert.

de l'indépendance ; qu'il étoit dans la résolution de les rétablir dans leurs premiers droits , mais qu'auparavant il requéroit l'approbation du saint siège.

176. Léon iv venoit de remplacer Sergius ii ; Conwoïon se présenta le premier devant lui. Il lui donna la lettre de Nominoé et le présent du prince. Les députés , qui arrivèrent quelques jours après , furent reçus avec bonté. Ils mirent aux mains du pape la lettre dont ils étoient porteurs , et lui expliquèrent de vive voix quel étoit le sujet de leur voyage. Léon assembla tous les évêques qui se trouvoient à Rome , pour discuter la grande affaire de la simonie , et pour résoudre les autres questions proposées par les évêques de Bretagne ; leurs députés comparurent à ce synode comme accusés ; l'abbé de Redon y fut admis pour être témoin de ce qui s'y passeroit.

177. On y demanda à Susan et à Félix s'il étoit vrai qu'ils eussent reçu des présens pour les ordinations. Sans avouer explicitement le fait , ils répondirent que , s'ils en avoient reçu , c'étoit par ignorance des lois de l'Eglise à ce sujet. L'archevêque Arsene , indigné de cette réponse , dit : « Une pareille excuse est un crime ; un prêtre peut-il ignorer son devoir ? » Le pape prit aussitôt la parole et dit d'un ton grave et modéré : « C'est » l'autorité de l'Evangile qu'il faut écouter ; le Seigneur même y dit : Si » le sel perd sa vertu , avec quoi la rétablira-t-on ? C'est-à-dire , si l'évê- » que se trompe , qui l'éclairera ? D'ailleurs , les saints canons ne déci- » dent-ils pas que , si un évêque , un prêtre ou diacre a été ordonné » à prix d'argent , celui qui a reçu l'ordre , et celui qui l'a conféré sont » également coupables et doivent être déposés ? » Telle fut aussi la sentence de Léon ; ce pape ne prononça que sur la peine dont devoient être punis les simoniaques. Susan et Félix furent renvoyés sur les lieux pour y être jugés avec les autres accusés , et pour subir la déposition au cas qu'on les trouvât coupables.

178. Léon iv répondit à la consultation des évêques bretons , par une lettre dans laquelle il les traite de confrères très-révérands et très-saints. Après avoir loué leur zèle à instruire leurs peuples , il leur annonce que , suivant les canons , il faut déposer ceux qui sont convaincus de simonie ; mais que le jugement doit en être porté par un nombre compétent d'évêques , c'est-à-dire , de douze ; ou que du moins il faut entendre contre eux soixante-douze témoins , au-dessus de tout reproche , et qui aient juré , sur les quatre évangiles , de dire la vérité. Il ajoute que , si l'évêque accusé et convaincu dans un concile , demande que sa cause

soit plaidée devant l'évêque de Rome, on ne doit pas prononcer une sentence définitive contre lui. « Ce seroit, dit-il, une présomption de » le faire, et nous ordonnons qu'on fasse droit sur sa demande. »

179. Cette dernière clause ne contenoit rien de contraire à la discipline reçue dans l'Eglise. Il est vrai que, suivant le douzième canon du concile d'Antioche de l'an 341, un évêque qui se plaignoit du jugement rendu contre lui, devoit demander un concile plus nombreux pour revoir sa cause, sous peine de n'être jamais rétabli, s'il en usoit autrement. Mais le concile de Sardique, qui se tint six ans après, permit aux évêques qui se croyoient vexés, de recourir au pape. C'est ce que décide le douzième canon. Le cinquième autorise le pape à faire examiner de nouveau l'affaire par les évêques de la province voisine, et à leur joindre des commissaires, pour juger avec eux. C'est de là que Hincmar, qui connoissoit si bien les droits de l'épiscopat, parle ainsi au pape Nicolas : « Quant aux » causes majeures, après les avoir jugées, nous les référons au saint » siège... Celui qui sait qu'il a des inférieurs, ne doit pas être fâché d'a- » voir lui-même un supérieur; il doit lui rendre l'obéissance qu'il exige » des autres. »

180. Le pape, à la suite de sa lettre, répond aux questions particulières des évêques. Il dit qu'on ne peut douter que l'ordre ecclésiastique ne soit composé des évêques et des clercs; qu'il n'appartient qu'aux évêques de publier des lois ecclésiastiques; que c'est à chacun d'eux à pourvoir les paroisses de prêtres et de clercs capables de les servir, et à en faire la visite suivant le droit; qu'on ne doit ni contraindre les prêtres d'apporter des eulogies ou présens à l'évêque, lorsqu'ils viennent au synode, ni refuser ce qu'ils offrent d'eux-mêmes; que les divinations par les sorts, dont on use en Bretagne pour juger des procès, sont un reste des superstitions du paganisme, condamnées par l'Eglise; qu'en conséquence, il défend à tout chrétien d'appeler même le nom de cette espèce de divination, et ordonne, sous peine d'anathème, qu'elle soit abolie (1); que les saints Pères ont lancé l'anathème contre ceux qui se marient dans leur famille, et qu'il faut, à cet égard, observer exactement les décrets de Grégoire II; que les lois, sur lesquelles on doit juger les ecclésiastiques, sont les canons des apôtres, ceux des conciles de Nicée, d'Ancyre, de

(1) Voyez ce que nous avons dit au tome I au tome 2, depuis la pag. 471 jusqu'à la pag. de cette histoire, p. 309, 365 et suivantes (*); 477 (**).

(*) Ci-dessus, Introduction, nos 243, 283, p. 117, 136. a. V.

(**) Ci-dessus, cinquième siècle, nos 238 à 242, p. 314 à 316. a. V.

Gangres, de Néocésarée, d'Antioche, de Laodicée, de Calcedoine, de Sardique et de Cartage; les lettres du pape Silvestre, de Sirice, Innocent, Zozime, Célestin, Léon, Gelase, Hilaire, Symmaque et Simplicie; que c'est sur ces autorités que les évêques portent leurs décisions, et qu'eux-mêmes, ainsi que les clercs, ne sont point jugés autrement; que, si l'on n'y trouve pas la décision de quelques cas particuliers, il faut avoir recours aux écrits de saint Jérôme, de saint Augustin, d'Isidore ou des autres Pères de l'Eglise; qu'autrement, il faut consulter, à ce sujet, le siège apostolique (1).

181. Le temps, qu'on ne peut arrêter et qui emporte tout avec lui, a fait disparaître la réponse de Léon à Nominoé. Ce qu'on en sait de certain, c'est qu'elle portoit que les évêques accusés de simonie devoient être jugés suivant les saints canons (2). Si l'on en croit la Chronique de Nantes, le pape permit à Nominoé de prendre la qualité de duc et de porter un cercle d'or. Mais pourquoi ce prince auroit-il brigué ces distinctions auprès du saint Siège, puisqu'il en jouissoit sans contradiction? L'assemblée de Mersen ne l'avoit-elle pas reconnu pour duc des Bretons? Ne sait-on pas que, dès le temps de l'empereur Louis le Débonnaire, les ducs et les comtes portoient des couronnes sur la tête, qui étoient différentes de celles des rois? Un autre annaliste prétend que Léon répondit de vive voix à Conwoïon qu'il n'avoit jamais entendu dire que les Bretons eussent eu des rois du temps de ses prédécesseurs; qu'il n'avoit rien vu à ce sujet dans les archives de Rome; que, depuis que la France étoit gouvernée par des rois, la Bretagne lui avoit toujours été soumise; qu'il ne convenoit pas à l'Eglise romaine de la détacher de cet empire.

182. Quoi qu'il en soit, Léon, avant de congédier Conwoïon, lui avoit fait présent d'une chasuble dont il se servoit durant les saints mystères. Pour satisfaire la piété de Nominoé, il y ajouta des reliques de saint Marcellin (3). Le prince, accompagné des évêques, des grands du pays et d'une foule innombrable de peuple, alla au-devant de ce précieux trésor. On le plaça dans l'église de Saint Sauveur de Redon, avec tout le respect et la magnificence possibles. Cet événement, si propre à rappeler sur la

(1) Sirmundus, Concil. Gallix, tom. 3.

(2) Nicolai epistola 1. ad Salomonem.

(3) La vie de saint Conwoïon porte que Léon lui donna le corps entier de saint Marcellin; mais le fragment d'une histoire de Bretagne restreint ce présent au chef de ce saint pape. C'est encore beaucoup, et même la matière

d'une contestation que nous ne pouvons lever. Le P. Papebrok a cru que la tête de ce souverain pontife et l'un de ses bras se conservent dans l'église de Sainte Marie Majeure; qu'on en voit même d'autres reliques dans l'église de Notre-Dame de Lorette à Rome; dans celle de la Décolation de Saint Jean-Baptiste.

terre les vertus qui avoient conduit le saint pontife au ciel, arriva un dimanche de février, l'an 848.

Cet acte de religion terminé, il ne restoit plus qu'à juger les évêques accusés. A cet effet, Nominoé indiqua une assemblée au château de Coetlou (1), où les évêques, les seigneurs et les personnes distinguées qui avoient assisté à la fête, devoient se trouver après Pâques.

183. L'église de Dol, dont nous n'avons pu connoître les chefs depuis Armel jusqu'environ ce temps (2), étoit gouvernée par Salacon. C'étoit un seigneur d'une haute naissance (3). C'est peut-être là le titre qui l'avoit porté sur un des plus grands sièges de la province.

Wnar, ou vivoit encore, ou avoit été remplacé par Gernobri. Celui-ci s'étoit rendu célèbre par son éloquence et son érudition (4). Depuis l'an 846, aucun acte ne prouve l'existence de Mahen (5); ce qui fait conjecturer que Retwalatre lui avoit succédé après ce temps à Alet. Son origine étoit illustre; il jouissoit d'un grand crédit (6).

(1) Voici ce qu'on lit dans le Cartulaire de Redon : « *Mundi termino appropinquante, etc.; ego in Dei nomine Wiuhoiarn dona- tum esse volo, etc. Actum est hoc ii nonas maii, illo anno quo synodus facta est in Bri- tannia, in Aula quæ vocatur Coit-Louh, contra episcopos, temporibus Hlotarii at- que Karoli, seu Hludovici regum, Nominoe gubernante Britanniam, Susanno episcopo dejecto.* » Par cet acte, qui fut passé le six de mai 848, on voit que l'assemblée, où les évêques simoniaques furent déposés, se tint au château de Coitlou. On convient que ce château étoit dans le diocèse de Vennes; mais dans quel lieu de ce diocèse étoit-il situé? Voilà ce qu'on ignore. Nous avons vu que l'an 817, il s'étoit tenu un concile non à Redon, comme l'a avancé Jean Maan, puisque Redon étoit alors inhabité, mais dans le voisinage. A une lieue de Redon existoit le château royal de Rieux : ce palais avoit donné la naissance et le nom à une petite ville. C'est là que s'étoit assemblé le concile de l'an 817. Celui de l'an 848 ne fut pas célébré ailleurs. Rieux y prend le nom de *Coitlou*, parce que d'un côté il étoit auprès de la Vilene, et que, de l'autre, il joignoit une forêt. *Coet, forêt; lou, rivière : lieu entre une forêt et une rivière.* Le fragment de l'Histoire de Bretagne, que nous avons déjà cité, atteste au contraire que l'assemblée où les évêques furent déposés se tint dans l'église

de Saint Sauveur de Redon. « *Congregatâ, dit l'auteur de ce fragment, illâ diabolicâ syno- do in monasterio Sancti Salvatoris, etc.* » Mais ce témoignage, qui n'est rendu que long-temps après l'événement et par un écrivain d'ailleurs peu sûr, ne peut l'emporter sur celui qui a été donné par des personnes qui vivoient alors. En outre, la vie de saint Conwoïon apprend que cet abbé, qui avoit dé- féré à Nominoé les évêques simoniaques, n'ap- prouva pas ce que ce prince fit à leur égard depuis son retour de Rome. Il avoit agi dans la bonne foi et pour le bien de l'Eglise. Nominoé n'avoit garde de terminer sous ses yeux l'affaire de la déposition des prélats. La manière étrange dont il le fit n'auroit pu arrêter le zèle de cet abbé qui n'étoit ami que des règles.

(2) Le catalogue des anciens évêques de Dol, qu'on attribue à l'archevêque Balderic, marque qu'il manque ici plusieurs évêques dont les noms sont perdus.

(3) *Sal, maison; a, très; con, grande : homme de très-grande maison.*

(4) *Ger, parole; n, article, crase d'an; o, terme indicatif de mérite; bri, chef : chef re- commandable par le don de la parole.*

(5) D. Morice, dans son catalogue des évêques de Saint Malo, assure que Mahen étoit encore évêque d'Alet l'an 846.

(6) *Red ou re, très; val, puissant; atr ou ard, seigneur : très-puissant seigneur.* Sous

184. Ces trois évêques se rendirent avec les autres à l'assemblée de Coitlou. L'ouverture s'en fit par la lecture de la lettre du pape Léon, aux évêques de Bretagne; comme il ne s'y trouva pas un nombre suffisant d'évêques pour décider l'affaire, on eut recours à des témoins. Leurs dépositions furent entendues pendant la plus grande partie de la journée. Toutes chargeoient quatre évêques. Ennuyé de la durée de cette enquête, Nominoé prit la parole et dit : « Je ne m'étonne plus que les » évêques, en réglant la manière dont on doit procéder contre eux, » aient établi tant de formalités qui ne servent qu'à fatiguer les juges et » qu'à sauver les criminels. Nous avons entendu plus de témoins qu'il » n'en faudroit pour faire le procès au plus grand prince de l'univers, » s'il pouvoit être appelé en jugement. Faudra-t-il assigner tous les diocésains de nos évêques pour déposer contre eux ? N'a-t-on pas assez de » preuves ? Le défaut de deux ou trois témoins les empêchera-t-il de » confesser un crime dont toute l'assemblée les reconnoît coupables ? » Un des évêques juges dit aux accusés : « Avant de passer outre, il est » à propos que vous nous disiez, mes Pères, s'il est possible que tant » de gens irréprochables qui viennent d'être entendus, se soient parjurés, lorsqu'ils ont pris Dieu à témoin qu'ils ne disoient que la vérité, » en vous chargeant de simonie ? Pourquoi nous arrêtez-vous ici plus » long-temps ? Confessez ce que vous ne pouvez plus nier ; si vous ne le faites aujourd'hui de bon gré, peut-être demain serez-vous contraints » de le faire avec plus de confusion. »

Susan, évêque de Vennes, Félix, évêque de Quimper, Liberal, évêque de Léon, et Salacon, évêque de Dol, avouèrent enfin devant toute l'assemblée qu'ils avoient reçu des présens pour les ordinations ; ils en demandèrent pardon à Dieu et à l'Eglise. Ensuite ils déclarèrent qu'ils se demettoient de leurs dignités ; pour constater la cession qu'ils en faisoient, ils déposèrent le bâton et l'anneau pastoral (1). Cela fait, ils se

l'épiscopat de Retwalatre, Jarnithin, fils de Portitoé, donna à l'abbaye de Redon un champ exempt de tout cens et de tout tribut. Ce champ, qui étoit dans la paroisse de Rufiac, se nommoit *Ranweten*, c'est-à-dire, *le champ de la fontaine*. L'investiture s'en fit par la manche de Jarnithin, sur l'autel de l'église de Saint Sauveur de Redon. L'acte se passa un samedi, qui étoit le 15 des calendes d'avril ou le 18 de mars. L'an 853, Pâques tomba au second jour d'avril ; le 18 de mars avoit été cette

année un samedi : ce qui ne quadre ni avec les années antérieures, ni avec les suivantes. D'où il suit que l'acte de Jarnithin fut fait l'an 853. On y donne à Retwalatre la qualité d'*évêque en poutrecoet*. Cet acte de donation se trouve dans le Cartulaire de Redon. Nous ne connoissons aucun titre qui parle plutôt de Retwalatre.

(1) L'anneau, dont se servent les évêques, est un symbole du mariage spirituel qu'ils contractent avec leurs églises. Le quatrième

retirèrent. Les juges les déclarèrent convaincus de simonie, tant par témoins que par leur propre confession; comme tels, ils furent déposés (1).

185. Nominoé remplit les évêchés vacans, de sujets qui lui étoient entièrement dévoués. A la place de Susan, il établit Courantgen; Fastcaire

concile de Tolède, de l'an 633, ordonne, au chapitre 28, qu'un évêque déposé, s'il est déclaré innocent dans un second concile, ne pourra être rétabli qu'en recevant des mains d'un évêque, devant l'autel, l'anneau et le bâton. Dans tous les temps, le bâton a été une marque d'autorité : on en a la preuve dans la prophétie de Jacob. Le bâton des évêques, appelé maintenant crosse, n'a été d'abord que de bois. Tel étoit encore celui de saint Burkard, premier évêque de Wurtzbourg, en Franconie, qui mourut le neuf de février 752, quoique dès lors on y fit paroître beaucoup de somptuosité. Les évêques faisoient porter devant eux leur bâton pastoral : c'est ce qu'on remarque dans la vie de saint Césaire d'Arles, qui vivoit au sixième siècle; un clerc de l'ordre des notaires étoit chargé de cet emploi. Saint Isidore, évêque de Seville, dit, dans les offices de l'église, qu'on donnoit aux évêques, dans leur ordination, le bâton pastoral, pour les avertir qu'ils sont chargés de la conduite de leur peuple; qu'ils doivent travailler à son amendement et soutenir sa foiblesse. Nous avons vu ailleurs que Childebart avoit donné à saint Pol Aurelien l'investiture de l'évêché de Léon, par le moyen de la crosse. Les quatre évêques de Bretagne, en renonçant à leurs crosses et à leurs anneaux, rompoient leurs engagemens avec leurs églises, pourvu cependant que ces actes fussent libres. De là on doit conclure que la croix pectorale n'étoit pas encore alors une marque distinctive des évêques. Aussi les laïques en portoient-ils, comme eux, par un motif particulier de piété : on y renfermoit des reliques.

(1) L'auteur de la Chronique de Nantes rapporte que Nominoé, désespérant de pouvoir convaincre les évêques du crime de simonie, s'en ouvrit à l'un de ses confidens, qui leva la difficulté. « Ce fourbe, si l'on en croit le chroniqueur, s'en va trouver les évêques accusés et leur dit : J'ai un secret à vous confier :

» c'est l'attachement que j'ai pour vous qui
 » me l'arrache; j'ai appris du conseil privé
 » du prince, que, si vous ne vous reconnois-
 » sez coupables de ce dont on vous accusera
 » devant les évêques qui doivent vous juger,
 » vous devez vous attendre à avoir la tête
 » tranchée. » Les évêques, continue le chro-
 » niqueur, saisis d'épouvante, s'engagèrent
 » d'avouer tout ce qu'on voudroit, plutôt que
 » de s'exposer à la mort... » Mais peut-on sup-
 poser qu'on leur ait tendu un pareil piège, et
 encore moins qu'ils y soient tombés? Ils auroient
 eu l'ame bien pusillanime, pour se persuader
 que Nominoé les feroit périr, s'ils n'avoient
 pas tout ce qu'on exigeroit d'eux. Leur hon-
 neur, leur délicatesse, leur conscience, tout
 cela réuni pouvoit-il échouer contre un rap-
 port insidieux? En voulant noircir Nominoé,
 le chroniqueur avilit encore plus les prétendus
 innocens qu'il veut défendre. Convoion, avant
 de les dénoncer, étoit sûr de leur crime; il
 l'étoit encore après, puisqu'il les avoit suivis à
 Rome dans cette persuasion, Susan et Félix y
 avoient reconnu leur faute, du moins implici-
 tement, en plein concile. Ce qui rend Nomi-
 noé véritablement coupable, c'est d'avoir mis
 trop de précipitation dans la procédure de leur
 déposition; d'où l'on peut conclure qu'il agis-
 soit plutôt par passion que par amour de la jus-
 tice; son but principal étoit de trouver des
 coupables. On se persuadera que tels étoient
 ses sentimens, pour peu qu'on fasse attention
 que le procès auroit dû être instruit sous les
 yeux du métropolitain et en présence de tous
 les comprovinciaux. Le neuvième canon du se-
 cond concile de Macon de l'an 585, porte que,
 si quelque personne a quelque plainte contre
 un évêque, il s'adressera au métropolitain,
 qui, parties ouïes, jugera seul, ou avec un
 ou deux évêques, ou en plein concile, suivant
 l'importance de l'affaire. D'ailleurs, Léon IV
 avoit réglé la conduite que Nominoé avoit à
 tenir vis-à-vis des évêques accusés.

occupa celle de Salacon ; Anaweten fut élevé sur le siège de Félix ; on croit qu'Isaïe fut substitué à Liberal (1).

186. Salacon se retira auprès de Jonas , qui venoit d'être nommé à l'évêché d'Autun. Cet évêque, qui mérita si bien de son église, par les restitutions qu'il lui fit rentrer, l'employa dans les fonctions du ministère sacerdotal. Il le fit son chorévêque. Les trois autres prélats se mirent sous la protection du roi Charles : ils ne cessèrent, durant leur vie, de solliciter leur rétablissement.

187. Les monastères de Saint-Brieuc et de Treguer subsistoient toujours avec honneur. Les miracles qui s'étoient opérés sur les tombeaux de leurs illustres fondateurs, en avoient fait des asiles sacrés. Tandis que la piété y conduisoit les uns, d'autres s'y attachoient par des intérêts temporels. La douceur du gouvernement civil de ces deux maisons avoit formé autour d'elles de petites villes. Nominoé, pour faire oublier le dégât que les Normans avoient fait à l'abbaye de Treguer, en avoit réédifié l'église. Les reliques de saint Tugdual y étoient rentrées. On en avoit détaché seulement quelques parcelles, pour les déposer dans une chapelle qu'on venoit de bâtir sur les ruines de l'ancienne église de Lexobie. Cette chapelle avoit été dédiée à la sainte Vierge et à saint Tugdual. Ce fut un lieu fréquenté par beaucoup de pèlerins : la dévotion y appelle encore de nos jours un grand nombre de fidèles (2). Nominoé, pour faciliter l'exécution du projet qu'il médite, érige en évêchés les abbayes de Saint-Brieuc et de Treguer. Il paroît que Clutvoion occupa l'un de ces nouveaux sièges.

188. L'évêché de Dol, qui, depuis son origine, avoit eu sous sa dépendance presque tous les Bretons qui s'étoient établis ou réfugiés en Armorique, parut à Nominoé très-propre à devenir la métropole de ses états. Il l'éleva à la dignité d'archevêché (3).

(1) Joannes Maan, Hist. eccles. Turon., p. 57.

(2) M. Baillet, Vies des Saints.

(3) Le fragment d'une histoire de Bretagne déjà cité porte qu'après la déposition de Susan, évêque de Vennes, de Salacon qu'il met à Alet, de Félix de Quimper et de Liberal de Léon, Nominoé démembra leurs évêchés pour en former trois nouveaux, savoir : à Dol, qui étoit alors du diocèse d'Alet ; à Saint-Brieuc et à Treguer. Voici les termes de ce fragment. « Nomenoius.... in locis eorum (Susanni Venetensis, Felicis Corisopitensis, Salaconis » Dialezensis, Liberalis Ocismorensis) » alios

constituit, « adminuensque parochias eorum, » videlicet in monasterio Doli, quod tunc » temporis erat ex diœcesi Dialezensis ecclesie, et in monasterio Sancti Brioci et Sancti Tutualis Pabut, episcopos tres usurpativos instruxit. »

La Chronique de Nantes s'exprime ainsi : « Nomenoius ex quatuor episcopatus septem composuit, quorum apud Dolum monasterium unum constituit, quem archiepiscopum fieri decrevit. Monasterium verò » Sancti Brioci sedem constituit episcopalem. » Similiter etiam S. Pabutuali. »

Un manuscrit du Mont-Saint-Michel contient

Les diocèses de Léon et d'Alet avoient été pris originaiement sur celui de Dol. Les deux derniers qu'on venoit de créer le restreignoient à un

ce qui suit : « Cogitans autem (Nomenoius) » episcopos quos elegerat , à metropolitano » Turonensi benedictionem minimè posse con- » sequi , nec accessum ad eum metu regis ha- » bere , ex quatuor episcopatibus septem » composuit. Quorum unum apud Dolum mo- » nasterium constituit , quem archiepiscopum » fieri decrevit. Monasterium verò S. Brioci » sedem constituit episcopalem : similiter » etiam S. Pabutuali. »

La plupart des historiens modernes , entre autres , M. Fleury dans son Histoire ecclésiastique , livre 48 , nombre 44 , ont copié ces chroniques. Nous remarquerons , avant tout , que , si elles ne reconnoissent que quatre évêchés en Bretagne , avant le conciliabule de Coitlou , savoir : Alet , Léon , Quimper et Vennes , c'est qu'elles en distraient les sièges de Rennes et de Nantes que les François revendiquoient. Quant à l'origine de l'église de Dol , est-elle aussi moderne que les chroniques l'avancent ? 1. Le manuscrit du Mont-Saint-Michel et la Chronique de Nantes renferment les mêmes termes ; ces deux ouvrages sortent donc de la même source et ne peuvent avoir qu'une seule et même autorité. Le premier , écrit probablement par un moine du Mont-Saint-Michel , finit à l'an 1056. Il ne comprend qu'environ trente événemens exposés avec sécheresse. Le second commence à l'an 843 , et est terminé vers l'an 1024. Celui-ci a donc servi de modèle à l'autre , pour assigner la cause de l'érection du siège de Dol. Nous avons déjà trouvé la Chronique de Nantes en défaut dans d'autres circonstances : elle peut donc y être encore dans le cas présent. 2. Le fragment de l'Histoire de Bretagne , qui a été fait dans un temps bien postérieur à la prétendue érection du monastère de Dol en évêché , ne mérite pas par cette raison une foi entière : on ne peut même lui en ajouter aucune , s'il est contredit par des auteurs graves et contemporains du fait qu'il raconte. 3. Avant que de les produire , il est bon d'entendre la Chronique de Saint-Brieuc. Voici comment elle parle : « Nomenoius Actardum Namnetensem , » Susannum Venetensem , Salaconem Diale- » tensem , Felicem Corisopitensem et Libera-

» lem Osismiorum deposuit , et alios episco- » pos ordinatione suâ constitutos in eorum lo- » cis subrogavit , et eorum parochias dimi- » nuit , videlicet in monasterio Doli , quod » erat tunc , *ut aliqui dicebant* , de diocesi » Diale tensi , et in monasterio S. Brioci , ac » S. Tugduali Pabuth tres novos episcopos » creavit et instruxit. Illum verò qui apud » Dolum fuit ordinatus , sublimiorem et me- » tropolitanum fecit secundum tenorem Chro- » nicorum Nannetensium. » Cette même chroni- que ajoute tout de suite : « Sed per legendas » sanctorum Sansonis Dolensis archipræsulis » et etiam per nonnullas legendas aliorum » sanctorum et chronicas regionis britannicæ » contrarium reperitur : nam B. Samson , B. » Maglorius , B. Gueneveus , B. Budocus , B. » Armehelus , B. Turianus et multi alii fuerunt » archipræsules ecclesiæ Dolensis. » Ce chro- niqueur , qui confond sans raison le temps de la déposition d'Actard avec celui où les quatre évêques avoient été déposés , oppose à la Chronique de Nantes des légendes qui en détruisent l'assertion. Si elles font de l'église de Dol un archevêché long-temps avant la véritable époque , c'est que leurs auteurs ont compilé sans critique les mémoires qu'ils avoient sous les yeux ; mais ils ne pensoient pas moins que durant tout ce temps Dol avoit été un siège épiscopal. Au reste , saint Sanson II et saint Magloire avoient affecté la plupart des fonctions de métropolitain. Comme leur église renfermoit dans son sein presque tous les Bretons de l'île , ils se croyoient indépendans de celle de Tours.

La même Chronique de Saint Brieuc remarque qu'on n'a pas universellement pensé que Dol ait ressorti d'Alet. Ce n'a même été qu'une opinion particulière. « Aliqui dice- » bant. » Mais pourquoi a-t-on eu à ce sujet deux opinions contradictoires ? La solution de ce problème historique , qu'on n'a pu résoudre jusqu'à présent , est néanmoins facile. On doit se rappeler ici que nous avons distingué deux lieux entièrement différens qu'on a appelés Dol ; l'un est la ville de ce nom , autrement Dolomhoir ; l'autre étoit aussi sur une éminence , mais à l'embouchure d'une rivière

district très-étroit. Comme aux temps de l'érection des évêchés de Léon et d'Alet, on y avoit laissé différentes paroisses sous la juridiction immédiate de Dol, on lui en conserva dans les nouveaux. Ce furent autant de titres qui rappelèrent à la postérité l'étendue primitive de ce diocèse. Par ces arrangemens, les évêques de Bretagne devenoient étrangers à l'archevêque de Tours; ils n'avoient plus aucun rapport avec la cour de France. Politique profonde, qui lioit les évêques de Bretagne à leurs princes naturels, et qui assuroit la tranquillité de l'état, pourvu que les souverains fussent assez puissans pour faire taire la jalousie, les murmures, et donner à cette nouvelle constitution une consistance fixe et permanente !

189. L'ambition de Nominoé n'étoit pas encore pleinement satisfaite. Il lui manquoit l'onction royale. Pour jouir de cet avantage, il convoqua tous les évêques et les seigneurs de sa domination, les invita à la cérémonie indiquée à Dol. Actard, qui n'avoit pas épousé jusque-là ses intérêts, et qui étoit dévoué à la France, n'en fut pas moins prié, mais il n'eut

vers Chosey. Saint Sanson n avoit construit dans cette dernière place un monastère qu'on appelloit *monasterium Doli*. Quand on érigea Alet en évêché, le monastère de Dol, dont l'emplacement dépendoit auparavant du siège épiscopal établi en la ville de Dol, fut alors dans les enclaves de celui d'Alet. Ce monastère, qui a été détruit par la mer, vers la fin du neuvième siècle, a été célèbre jusqu'à ce temps. Aussi les légendaires et les chroniques en ont perpétué le souvenir. N'en retrouvant plus les vraies traces, ils l'ont identifié avec un prétendu monastère qu'ils ont placé dans la ville de Dol. Balderic lui-même, archevêque de Dol, n'a point pensé autrement. De là, dans des temps postérieurs, il a dû naître un schisme au sujet de la dépendance ou de l'indépendance du siège de Dol à l'égard de celui d'Alet. Ceux qui ne firent qu'un même lieu du monastère de Dol et de la ville de ce nom, prétendirent qu'il avoit fait partie du territoire d'Alet. Ceux qui savoient, par les plus anciens mémoires, que la ville de Dol avoit toujours été séparée du district d'Alet, étoient forcés de soutenir qu'en aucun temps elle ne lui avoit été subordonnée. Les légendaires et les chroniqueurs sont accoutumés à induire en erreur, si, à l'aide d'une saine critique, on

ne relève pas le désordre et la confusion qu'ils répandent dans l'histoire.

Les légendes et les chroniques ainsi approfondies et réduites à leur juste valeur, des écrivains irréprochables et contemporains vont se faire entendre. Le pape Nicolas I, tant dans sa lettre à Salomon, duc de Bretagne, que dans celle qu'il adressa à Festien, évêque de Dol, se sert de termes qui renvoient la fondation de l'évêché de Dol à des temps reculés. Les Pères du concile de Soissons, de l'an 866, dans leur lettre au pape Nicolas, font foi que Salacon étoit évêque de Dol.

L'évêché de Dol, aussi ancien que ceux de Vennes et de Quimper, antérieur à ceux de Léon et d'Alet, n'a diminué l'étendue d'aucun de ces diocèses. On se souvient dans quel temps les limites de celui de Vennes ont été réglées. C'est des débris du diocèse de Dol qu'avoient été formés les évêchés de Léon et d'Alet. Quant à ceux de Treguer et de Saint-Brieuc, ils furent pris sur son ancien territoire. Dans ces quatre derniers diocèses, saint Magloire avoit exercé les fonctions de son évêque. Il n'avoit pu le faire qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, qui, comme lui, avoient été chargés de leurs territoires.

garde d'y assister. Le prince reçut des mains du nouvel archevêque l'onction sacrée et les ornemens de la dignité royale (1).

190. Actard, qui avoit blessé l'amour propre de Nominoé par ce qui lui étoit le plus sensible, et qui n'ignoroit pas jusqu'où pouvoit se porter son ressentiment, ne se crut pas en sûreté dans son diocèse. Il prit la fuite. Le prince le fit condamner par contumace.

191. Quoique Nominoé eût été le maître de Nantes, sous le nom de Lambert, dans le temps de la mort de saint Gonhard, il n'avoit pas osé lui donner un successeur, ni se mêler de son élection. Plus entreprenant que jamais, et pour faire voir qu'il étoit souverain absolu, il plaça Gislard sur le siège de Nantes. Le lieu natal de cet évêque étoit la ville de Vennes; il descendoit d'une des familles les plus illustres (2).

192. Lambert n'ignoroit pas que c'étoit par les intrigues d'Actard qu'il avoit perdu le comté de Nantes. Après la retraite de son ennemi, il vint offrir ses services à Nominoé. Sa démarche eut tout le succès qu'il avoit espéré. Le prince, qui étoit rendu à lui-même, le reçut comme un ancien ami. Pour resserrer leur première union, il le rétablit dans son gouvernement.

193. Ursmar n'étoit plus à la tête de l'église de Tours : Landran n'en conduisoit les rênes. Actard s'étoit réfugié auprès de lui. Il l'avoit instruit en détail de tout ce qui s'étoit passé en Bretagne; mais il n'avoit pas sur tout oublié de faire valoir les motifs de la persécution qu'il essuyoit. En excitant la compassion de l'archevêque sur le sort des évêques déposés, il fit adroitement le portrait du sien : tout y tournoit à son avantage.

194. Landran, attendri sur la position d'Actard, engagé par ses propres intérêts, porta de vives plaintes au saint Siège. Nominoé tâcha, de son côté, de le prévenir en sa faveur. Il adressa à Léon une lettre fort respectueuse pour l'engager à ratifier tout ce qu'il venoit de mettre à exécution. Il ne reste plus qu'un fragment de la réponse du pape, que Gratien a conservé. Le souverain pontife y dit qu'il accordera volontiers à Nominoé le suffrage de ses prières (3), ainsi qu'il le désire, mais à condition qu'il écoutera ses avis. « Il ne vous est pas permis, lui dit-il, de

(1) Ainsi Pepin s'étoit fait sacrer roi de France. Tous deux étoient flattés de couvrir, par cette pieuse cérémonie, l'injustice de leur usurpation et de rendre leur pouvoir plus respectable.

(2) *Gis* ou *sis*, maison; *lar*, très-grande :

homme de très-grande maison.

(3) C'étoit alors un usage d'écrire dans un livre les noms des personnes pour lesquelles on s'étoit engagé de prier; on le faisoit surtout pour les bienfaiteurs et les amis particuliers : ce livre s'appeloit communément le livre de vie.

» soutenir Gislard dans son usurpation , quelques présens qu'il vous fasse.
 » C'est un voleur et un brigand , qui a eu la hardiesse de s'emparer du
 » siège de Nantes , quoique l'évêque de cette ville soit encore vivant (1). »

195. Nominoé , qui apprit , par ses correspondances , que la lettre du pape lui étoit défavorable , refusa de la recevoir ; il chassa même avec mépris celui qui en étoit le porteur. Ce prince croyoit ravir par la hauteur ce qu'il n'avoit pu gagner par des égards marqués.

196. Landran ne s'étoit pas contenté de réclamer l'autorité du pape ; il avoit eu recours à celle de Charles le Chauve. Mais ce roi ne se hâta pas de lui faire donner satisfaction , ni de venger les droits de sa couronne. C'en étoit assez pour lui de faire la guerre à son neveu Pepin , à qui il vouloit enlever le royaume d'Aquitaine , et de négocier avec ses frères , Lothaire et Louis. Il se souvenoit d'ailleurs que ses armes ne lui avoient pas été prospères en Bretagne.

197. Il indiqua une assemblée des évêques et des seigneurs à Kiersi , pour l'année suivante (2). Elle se tint en avril ou en mai (3). Gernobri , qui tenoit de cœur à son ancienne métropole , se trouva à ce concile. Landran n'y avoit député ; c'est pour cela qu'on lui donne seulement la qualité d'évêque de la province de Tours (4) ; mais on ne peut douter qu'il n'eut son siège à Rennes (5).

198. Ce fut probablement sous son pontificat qu'on transféra à Rennes les reliques de saint Hélier , qui reposoient à Gersey depuis trois siècles (6).

(1) Sirmundus, Concil. Galliæ, tome 3, p. 74. Epistola Concil. Paris. Ad Nomenoium.

(2) [An 849.]—Omission. a. V.

(3) Art de vérifier les dates , p. 194. Parmi les évêques qui assistèrent au concile de Kiersi , on compte Ragenaire , évêque d'Amiens ; au concile de Paris , dont nous parlerons bientôt , on lui trouve un successeur qu'on appelle Hilmerade. Ce qui prouve que l'assemblée de Kiersi est antérieure au concile de Paris.

(4) « Gernobrio Turonensium provinciæ » episcopo. » (Sirmundus , Concil. Galliæ , tom. 3 , p. 65.)

(5) Gernobri , dont on a déjà parlé , ne pouvoit occuper de siège qu'en Bretagne. En effet , Dodon étoit évêque d'Angers dès l'an 837 et le fut jusqu'à l'an 880 , temps de sa mort , comme le rapporte le *Gallia Christiana*. Saint Aldrie , fils d'un noble saxon , avoit été sacré évêque du Mans le 22 de décembre 832 , par Landran 1. Son siège vauqua par sa mort le 7

de janvier 856 , suivant le même *Gallia Christiana*. Les évêques de Bretagne , dont nous avons assigné les noms et les diocèses , vivoient encore l'an 849. Les nouveaux évêques de Treguer et de Saint-Brieuc , qui devoient leur élévation à Nominoé , n'avoient garde de reconnoître la juridiction de l'archevêque de Tours. Gernobri étoit donc alors évêque de Rennes.

(6) La manière dont on raconte la translation des reliques de saint Hélier , n'est pas vraisemblable dans toutes ses parties. Ce qu'on en peut croire , c'est qu'elles furent tirées de leur dépôt à peu près dans le même temps que celles de saint Magloire , dont nous parlerons bientôt. Celui qui enleva son corps , avoit été préposé à sa garde , selon l'ancien usage strictement observé dans l'Eglise. Ce qu'on doit ajouter , c'est que le nom de l'évêque qui reçut ces restes sacrés est appelé Villebri. Or , ce nom est le même que celui de Gernobri. Vil

Ce saint avoit été disciple de saint Marcou , abbé de Nantenil dans le Côtentin. Conduit dans la voie de la perfection par ce guide éclairé , il avoit passé dans l'île pour y vivre ensolitaire. Une caverne , que la nature avoit formée dans un rocher d'un accès difficile , lui avoit servi de retraite. Là , il avoit passé ses jours dans un jeûne rigoureux et dans la contemplation. Les barbares , qui fondirent à l'improviste sur Gersey , le massacrèrent impitoyablement. Aux lis d'une vie sainte , il joignit les roses du martyre. Le lieu principal de l'île porte le nom de saint Hélier : une église y a été érigée sous son invocation. Ainsi le ciel et la terre s'empres- sent d'honorer l'assemblage des vertus ! Si le monde en encense quelques-unes , c'est qu'elles ne paroissent pas au-dessus de ses forces et qu'il rend quelquefois hommage à l'éclat qui les environne ; l'héroïsme le glace , parce qu'il faut renoncer à soi-même pour ne suivre que Dieu.

199. En attendant que Charles le Chauve pût venger son autorité si grièvement outragée par Nominoé , les évêques de France entreprirent d'ouvrir les yeux de ce duc sur l'irrégularité de sa conduite. Vers l'automne , ils s'assemblèrent à Paris (1) de quatre provinces. Ils étoient au nombre de vingt-deux : quatre étoient métropolitains ; ils avoient à leur tête Landran de Tours. Léon , qui , par égard pour Nominoé , ne vouloit pas le forcer par lui-même à réparer l'affront qu'il lui avoit fait , en renvoyant sa lettre telle que son légat la lui avoit présentée , en fit passer un exemplaire aux évêques du concile et les chargea d'aviser aux moyens les plus propres à déterminer le prince breton à une satisfaction convenable. Voici la teneur de la lettre qu'ils lui adressèrent :

« Landran , métropolitain de Tours , Dodon , évêque d'Angers , Aldric » du Mans , Venilon , métropolitain de Sens , Heribolde d'Auxerre , Pru-

ou *bil* , *bouche* ; *e* , préposition qui marque le bien ; *bri* , *chef* : *chef distingué par la beauté de son élocution*. Telle est l'idée que l'on conçoit de Gernobri. Une ancienne prose , qu'on lit dans un manuscrit françois , qui contient la vie de saint Hélier , prouve que ses reliques ont été portées en Bretagne. Voici comment il parle de ce saint : « Meritò lætaris , » devota Britannia , quòd thesauro fruaris » quem dedit Alemannia. » Le mot *Alemannia* , qu'on emploie ici , n'exprime pas ces états considérables qu'on appelle *Allemagne* ; il désigne l'île de Gersey. *Al* , *rocher* ; *man* , *eau* : *rocher sur le bord des eaux*. Ce fut probablement dans un des faubourgs de Rennes que furent déposées les reliques de saint Hé-

lier. L'église qui les renferma , prit le nom de ce martyr. Le diocèse de Rennes en fit la fête le seize d'avril , jour de son triomphe dans le ciel , sous le rit semi-double , ainsi que le marque son sanctiloge. Dans la suite , le corps du saint fut enlevé de Rennes , pour le soustraire à l'irrégion des Normans. L'abbaye de Beaubec , au diocèse de Rouen , se flatte de nos jours de posséder ce saint dépôt.

(1) Le Père Sirmond , dans son édition des conciles des Gaules , a donné à ce synode le nom de quatrième concile de Tours , dans la persuasion où il étoit que ce concile avoit été tenu dans cette ville. Mais un fragment de la Chronique de Fontenelle a fait connoître au Père Labbe qu'il avoit été assemblé à Paris.

» dence de Troyes , Agius d'Orléans , Erchanrade de Paris , Hucbert de
 » Meaux , Helie de Chartres , Heriman de Nevers , Hincmar , métropoli-
 » tain de Reims , Immon de Noyon , Rothard de Soissons , Hilmerade
 » d'Amiens (1) , Pardule de Laon , Erpuin de Senlis , Ermenfroi de Bau-
 » vais , Paul , métropolitain de Rouen , Saxobode de Séez , Freculfe de
 » Lisieux , Valtroi (ou Blatfroi) de Bayeux , à Nominoé , chef de la na-
 » tion bretonne , salut en Notre Seigneur Jésus-Christ. »

» C'est par un jugement caché , quoique juste , que Dieu a permis que
 » vous fussiez placé à la tête de votre nation. Mais les reproches de votre
 » conscience , les plaintes amères de diverses églises , les gémissemens
 » des grands et des petits , des riches et des pauvres , les larmes des
 » veuves et des orphelins que vous avez cruellement opprimés par une
 » damnable avarice , rendent assez témoignage de la manière dont vous
 » gouvernez vos peuples. Cependant , comme vous n'avez pas encore en-
 » tièrement secoué le joug de la religion , et que nous , en qualité de suc-
 » cesseurs des apôtres , et en vertu de l'autorité divine qui nous est con-
 » fiée , sommes obligés d'exhorter les justes à la persévérance et les pé-
 » cheurs à la pénitence , nous ne pouvons voir qu'avec une tendre com-
 » passion et une vive douleur les attentats où vous vous êtes porté. Notre
 » sollicitude paternelle et épiscopale nous a fait ardemment désirer que
 » vous rentrassiez dans le devoir : elle nous engage à vous y rappeler ,
 » en vous représentant vos excès. »

« Les terres des chrétiens ont été ravagées par votre ambition ; les tem-
 » ples du Seigneur ont été démolis ou brûlés avec les ossemens des saints
 » et les autres reliques ; les biens des églises , qui sont les offrandes des
 » fidèles et le patrimoine des pauvres , ont été illicitement appliqués à vo-
 » tre usage ; les héritages des riches ont été enlevés ; une grande multi-
 » tude d'hommes ont été mis à mort ou réduits en servitude. On a exer-
 » cé des pillages les plus cruels , commis des adultères , violé les vierges ;
 » les évêques ont été chassés de leurs sièges ; on a mis à leur place des
 » mercenaires , pour nous servir du terme le plus modéré , et pour ne
 » pas dire des voleurs et des larrons. On a violé les droits de la métro-

(1) Cet Hilmerade venoit de remplacer Ra-
 genaire. On l'avoit accusé d'ignorance. Loup
 de Ferrieres , son ami , en étoit convenu dans
 une lettre à Hincmar : « Quoique , dit-il , il
 » manque à Hilmerade quelque chose du côté
 » de l'érudition , il pourra être utile , en sui-
 » vant nos avis ; s'il ne sait pas enseigner la

» loi de Dieu , il pourra se sauver , lui et ceux
 » qui le suivront. » Cette manière de penser ,
 qui n'a de fondement que dans une amitié
 aveugle , contredit les divines Ecritures et les
 écrits des saints Pères , dont Loup de Fer-
 rieres étoit aussi instruit que qui que ce fût
 de son temps.

» pole de saint Martin , notre patron et le vôtre ; car vous ne pouvez nier
 » que la Bretagne ne fasse partie de son diocèse (1) , c'est-à-dire , de l'archevêché de Tours. Enfin , pour tout dire en un mot , tout l'ordre de
 » la discipline ecclésiastique a été troublé et renversé sous votre gouvernement ; c'est avec les sentimens de la plus vive douleur que nous
 » vous le disons. »

» N'en étoit-ce donc pas assez pour votre condamnation ? Falloit-il ,
 » pour mettre le comble à tous ces excès , porter encore plus loin la témérité et faire injure à toute la chrétienté , en méprisant le vicaire de
 » saint Pierre , le souverain pontife , à qui le Seigneur a donné la primauté
 » dans tout l'univers ? Vous aviez , en effet , supplié le pape de vous
 » écrire dans son livre et de vous faire participant de ses prières ; il vous
 » a répondu qu'il vous accorderoit volontiers cette grâce , pourvu que
 » vous suivissiez ses avis paternels. Mais , non-seulement vous n'avez rien
 » fait de ce qu'il vous avoit mandé ; vous n'avez pas même daigné recevoir ses lettres. Comme votre dessein étoit de persister dans le mal ,
 » vous craigniez d'entendre des conseils salutaires. Par cette conduite ,
 » vous n'avez pas seulement outragé le pape , vous avez offensé les apôtres , dont saint Pierre est le prince ; vous avez manqué aux évêques
 » qui règnent dans le ciel et qui brillent sur la terre par leurs miracles ;
 » vous nous avez insultés nous-mêmes , qui , par la grâce de Dieu , occupons aujourd'hui les sièges de ces saints évêques , quoique nous leur
 » soyons bien inférieurs en mérite. »

« En recevant depuis peu Lambert , à qui l'Eglise , comme une tendre
 » mère , étoit prête de rendre sa communion , pour peu qu'il lui eût
 » donné quelques marques d'un repentir sincère , vous vous êtes rendu
 » complice de ses crimes , et même vous faites croire que vous êtes l'auteur de tous les troubles. Le roi , pour le bien de la paix , et pour satisfaire vos desirs , l'avoit éloigné de Nantes et lui avoit proposé d'autres emplois. A présent , le perfide veut se révolter ; vous lui prêtez
 » main forte et vous l'excitez par là à faire encore plus de mal. Faites-
 » vous ouvrir les livres saints : vous y entendrez les menaces de Dieu ,
 » qui dit : vous donnez du secours à un impie , et vous faites alliance
 » avec ceux qui haïssent le Seigneur (2) ; sachez que dès lors vous vous
 » êtes rendu digne de la colère de Dieu. Celui qui fait le mal ou qui consent mérite la mort. »

(1) Le mot *diocèse* signifie ici l'étendue d'une province ecclésiastique. Telle en a été l'acceptation dans les premiers siècles de l'Eglise. Ce

qu'on appela d'abord *paroisse* (*parochia*) , n'étoit autre chose qu'un *diocèse* , un *évêché*.

(2) 2 Paral. 19. 2.

« Vous n'ignorez pas que , depuis le commencement de la domination
 » des François , les limites de leurs états ont été fixées , aussi bien que
 » celles du pays qu'ils ont bien voulu céder aux Bretons , à leur prière ;
 » comment osez-vous donc mépriser ce commandement de Dieu : vous
 » ne passerez point les bornes que vous ont marquées vos Pères ? Vous
 » voulez envahir les provinces du royaume des François , et vous ne crai-
 » gnez pas cette sentence : maudit celui qui envahit les domaines de son
 » prochain (1). Oh ! que ferez-vous au grand jour du jugement , lorsque
 » vous rendrez compte , au tribunal de Dieu , de vos années , de vos mois ,
 » de vos heures et de vos momens ? Vous ne pouvez pas vous flatter que
 » ce terme soit éloigné pour vous : un jeune homme peut mourir bientôt ;
 » un vieillard ne peut vivre long-temps. Pour vous procurer des avan-
 » tages dont vous ne pouvez jouir que pendant le court espace de vos
 » jours , n'allez pas vous exposer à un malheur éternel. Si vous ne resti-
 » tuez pas le bien d'autrui , si vous ne cessez d'opprimer tout le monde ,
 » d'entretenir des liaisons avec des impies ; si vous n'écoutez pas les avis
 » du saint Siège et les nôtres , la foi ne vous servira de rien ; vos bonnes
 » œuvres même sont inutiles. Le Sauveur a prononcé : Celui qui me dit :
 » Seigneur , Seigneur , n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux :
 » il n'y aura que celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le
 » ciel (2). Pensez au châtiment que mérite celui qui scandalise un enfant ;
 » vous comprendrez jusqu'à quel point vous avez encouru la damnation
 » éternelle , si vous ne vous corrigez , vous qui avez scandalisé la plus
 » grande partie du monde chrétien. »

» C'est pourquoi mettez fin à tout ce qu'il y a de mauvais en vous ; re-
 » tournez vers le Seigneur , dont personne ne peut éviter le jugement ;
 » faites de dignes fruits de pénitence , c'est-à-dire , plus vous avez fait de
 » mal , plus il faut que vous fassiez de bien , afin d'éviter les tourmens
 » dont le démon et les réprouvés sont accablés dans l'enfer , et de parti-
 » ciper dans le ciel au bonheur des élus de Dieu. Nous vous en avertis-
 » sons , nous vous en prions , nous vous en conjurons , au nom du désir
 » ardent que nous avons de votre salut. Si vous secondez nos vœux ,
 » nous serons vos intercesseurs auprès de Dieu ; nous engagerons le roi
 » à vous assurer , et à votre postérité , le gouvernement de Bretagne. »

« Nous savons que vous vous êtes rendu très-coupable , en refusant de
 » recevoir la lettre du pape , dans la persuasion où vous étiez qu'elle con-

(1) Deuter. 27. 17.

(2) Matthæi 7. 21.

» tenoit des choses contraires à vos droits. Mais , comme le pape a daigné
 » nous en adresser une copie , nous vous assurons qu'elle ne renferme
 » rien qui puisse vous offenser. Nous sommes même disposés , si vous le
 » voulez , à vous envoyer une seconde fois le légat du saint Siège avec
 » ces lettres respectables à tout l'univers. Si vous persistez à ne pas les re-
 » cevoir , malgré notre avis , nous serons excusables devant Dieu , puisque
 » nous aurons rempli notre devoir. Si vous les recevez , vous ferez une
 » chose agréable à Dieu , au pape et à nous , qui continuerons avec vous
 » la communion. Si vous méprisez nos salutaires avis , soyez certain que
 » vous n'aurez point de place dans le ciel , et que bientôt vous n'en aurez
 » plus sur la terre , parce qu'étant séparé , par votre faute , de la commu-
 » nion du saint Siège et de la nôtre , l'enfer sera votre partage. Que le Sei-
 » gneur détourne de vous ce malheur ! Nous déclarons aussi , par cette
 » lettre , aux hommes de Lambert et à tous ceux de votre nation , que s'ils
 » communiquent avec lui et favorisent sa révolte , ils seront frappés d'a-
 » nathème ; livrés à satan , ils périront sans retour. Nous recevons ceux
 » qui rentrent en eux-mêmes ; comme nous désirons qu'ils persistent dans
 » la paix chrétienne , nous serons leurs protecteurs auprès du roi. »

200. Loup , abbé de Ferrieres , fut l'auteur de cette lettre synodale : il l'écrivit à la sollicitation des évêques du concile (1). La réputation que lui avoit acquise son mérite , la beauté de son génie et ses connoissances l'avoient rendu cher à Charles le Chauve. Le clergé de France le regardoit comme un des plus savans théologiens de son siècle. Aussi fut-il l'ame des conciles qui se tinrent de son temps. Dès l'an 844 , il avoit dressé les canons du concile de Verneuil sur Oise. L'histoire apprend avec quelle liberté il avoit parlé l'an 847 au roi Charles , contre l'usurpation des biens ecclésiastiques (2).

201. Quelque judicieuse que fût la lettre qu'avoient adoptée les évêques du concile de Paris , elle ne fit pas rentrer Nominoé en lui-même. Il

(1) Cette lettre se trouve la quatre-vingt-quatrième parmi les œuvres de Loup , abbé de Ferrieres. Le prénom de cet abbé étoit Servat. Dom Mabillon croit qu'il fut ainsi appelé , parce qu'il avoit été guéri , comme par miracle , d'une maladie mortelle dont il est fait mention dans la vingt-sixième de ses lettres , et dont il est parlé dans la vie de saint Faron de Meaux. Ce savant s'est trompé dans sa conjecture ; rien n'empêche de penser que l'abbé de Ferrieres porta le nom de Servat dès son

enfance. Il étoit issu d'une famille noble du diocèse de Sens : Ursmar , archevêque de Tours , étoit son proche parent. C'est à sanaisance qu'il doit le nom de Servat. *Ser* , grande ; *vat* ou *bat* , maison : homme de grande maison. Son érudition lui acquit le surnom de Loup. *Lu* ou *luc* , lumière : homme rempli de lumière. Le *c* se change facilement en *p* , d'où l'on a dit indifféremment *luc* ou *lup*. Les Latins en ont fait *lup-us* et les François *loup*.

(2) Lupus , epistola 45.

ne se regarde pas seulement comme le premier magistrat de la nation bretonne , ni ne s'assimile plus aux autres grands de la France , qui , d'amovibles qu'étoient leurs duchés ou comtés , tentent de s'en assurer la propriété. Ce sont des droits réels qu'il revendique sur la Bretagne. Ce prince , dans les veines duquel coule le sang de Judicael et des premiers rois de l'Armorique , attribue à l'oppression et à la violence le renversement de leur trône. Il n'ignore pas que , par le traité du roi Budic avec le roi Clovis , les limites des deux états avoient été fixées ; mais il sait aussi que ce monarque françois les méconnut le premier. Quant à l'usage qu'il a fait des biens de quelques églises , il suit en cela l'exemple de la cour de France. Le préjugé trop généralement répandu lui rend licites les rapines que ses troupes ont exercées. Par l'incendie du monastère et de l'église de Saint Florent de Glonne , il a voulu punir des rebelles. Comme on ne le blâme pas d'avoir créé deux nouveaux évêchés en Bretagne , il pense ne pouvoir mériter de reproches pour avoir donné à l'un des anciens sièges de ses états la qualité de métropole. Il ne connoît d'autres moyens plus propres à fixer l'ordre et la paix dans son nouveau royaume. Il lui paroît juste que l'église de Tours fasse un sacrifice particulier pour concourir à un bien général , et que le pape , père commun des fidèles , y donne la sanction canonique.

202. Telles durent être les réflexions que lui fit naître la lettre des évêques du concile. Plus il avoit trouvé en eux d'opposition à ses démarches , plus il s'aigrit contre Charles le Chauve. Il entra sur ses terres , prit Angers , ravagea les environs de cette ville et n'épargna pas le Maine. Lambert l'accompagnoit dans cette expédition : il lui avoit fourni des troupes assez nombreuses.

203. Gauzlin , abbé de Glanfeuil , maintenant Saint Maur , pour se soustraire à leurs vexations , fut obligé de quitter son monastère. Comme il étoit protégé par le roi Charles , il avoit tout à craindre de leur ressentiment. Conwoïon osa lui donner un asile. Ce saint homme , devant qui la volonté du roi des rois étoit la volonté suprême , n'envisagea que ce que la charité exigeoit de lui ; le danger où il s'exposoit ne l'effraya point ; sa conscience fut sa règle. Gauzlin étoit d'ailleurs recommandable par sa vertu et par sa science. L'abbé de Redon avoit reçu ses constitutions d'un religieux de Glanfeuil. Par l'hospitalité qu'il exerçoit dans ce moment , il rendoit hommage à la piété , aux talens et à la gratitude ; par son exemple , il engageoit Nominoé à prendre des sentimens plus analogues à la religion de paix qu'il professoit extérieurement.

204. Pendant quatre mois que Gauzlin habita à Redon , il fut attaqué d'une fièvre qui menaça ses jours. Réduit à l'extrémité , il demanda à Rivelen , qui avoit la garde de l'église, la permission d'y passer la nuit auprès du tombeau de saint Apothème. Ses religieux l'y portèrent. Après quelques heures, il s'endormit; à son réveil, il se sentit guéri; de retour à Glanfeuil, il y établit la fête du saint évêque d'Angers (1).

205. Tandis que Nominoé jetoit la consternation dans l'Anjou et le Maine, les Nantois et les Rennois, qui souffroient avec peine sa domination, se liguèrent ensemble. Ils appelèrent Charles le Chauve à leur secours; leurs villes passèrent en sa possession: il y mit de fortes garnisons.

206. Nominoé, instruit de cet événement, revient sur ses pas avec Lambert. Son armée, qui étoit forte, portoit par tout la terreur. Charles ne jugea pas à propos de l'attendre. Aussi, dès la première attaque, les garnisons, qu'il avoit laissées à Nantes et à Rennes, mirent bas les armes. Nominoé, pour n'être pas obligé de reprendre ces places une autre fois, les fit demanteler.

207. Gauzbert, comte du Mans, avoit pris Garnier et l'avoit livré à Charles le Chauve. Ce roi le retenoit dans les fers, en attendant de le punir comme rebelle. Lambert, qui n'aspire qu'à venger son frère, engage Nominoé à faire avec lui le siège du Mans. Gauzbert n'osa se mesurer avec eux: il prit la fuite; la ville fut forcée de se rendre à discrétion; les citoyens les plus remarquables furent faits prisonniers et les autres désarmés (2).

208. Charles le Chauve, qui ne peut arrêter par lui-même les conquêtes de Nominoé, lui oppose Robert. Dans un parlement, qu'il tient à Compiègne, il lui donne le gouvernement des provinces qui sont entre la Seine et la Loire. Ce seigneur, qui descendoit de Childebrand, fils de Pepin le Gros, et qui, par sa bravoure et ses belles actions, mérita le surnom de Fort, retint l'humeur guerrière du prince breton.

209. Conwoïon, qui avoit cessé d'agir de concert avec Nominoé contre les évêques simoniaques, dès son retour en Bretagne, parce qu'il avoit entrevu que des motifs humains sollicitoient leur déposition, avoit gémi, dans son impuissance, entre le vestibule et l'autel, sur la manière dont cette affaire avoit été terminée. Les exploits de Nominoé ne l'avoient pas ébloui: il les avoit appréciés dans la balance du sanctuaire, où tout est

(1) Vita S. Conwoionis.

(2) [An 850.] — Omission. a. V.

jugé avec poids et mesure. Le judicieux abbé traitoit d'usurpation l'autorité souveraine que l'ancien lieutenant de Louis le Débonnaire s'arrogeoit en Bretagne. Soumis de cœur à Charles le Chauve, il ne le fut pas moins en public. Il lui demanda la confirmation des biens de son abbaye. Voici ce que contiennent les lettres patentes qu'il en obtint.

210. « Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Charles, roi par la
» grâce de Dieu. Ecouter favorablement les justes demandes des servi-
» teurs de Dieu, c'est une des actions les plus dignes de la majesté royale.
» Aussi est-ce un des moyens les plus propres à parvenir à la récompense
» éternelle. C'est pourquoi sachent tous les fidèles de la sainte Eglise de
» Dieu et les nôtres, présents et à venir, que le religieux Conwoion, abbé
» du monastère de Redon, qu'a fait bâtir notre seigneur et père Louis,
» ci-devant auguste, nous est venu trouver pour nous prier de prendre
» sous notre protection sa personne, les terres que notre susdit père a lé-
» guées à Saint Sauveur et pour l'entretien des religieux, savoir, Beins,
» Renac, Langan, Platz et Ardon, et tout ce que la bonté divine voudra y
» ajouter par les mains des fidèles, et même les hommes colons, soit serfs
» ou ingenus, qui habitent ces terres. »

« Pour attirer sur nous la miséricorde de Dieu, nous nous sommes ren-
» dus à ses prières. Bien plus, nous avons fait expédier les présentes let-
» tres, par lesquelles nous lui accordons sa demande entière, comme il
» est exprimé ci-dessus; nous défendons à tous fidèles de Dieu et aux nô-
» tres d'entrer à l'avenir dans les maisons de campagne, dans les champs
» ou les bois du monastère susdit, pour y juger des causes, pour y exiger
» des *freda* (1), ou pour y terminer des affaires séculières. Qu'aucun juge
» ne soit assez hardi pour gêner ou troubler les hommes, les colons ou serfs,
» ou ingenus de cette communauté, ni pour forcer un accusé de donner
» caution de paroître devant lui à jour nommé; ni pour lever des péages
» ou autres droits sur les hommes qui font les affaires de cette maison, soit
» sur terre, soit sur mer, ou sur les rivières. Tout ce que notre fisc en pour-
» roit retirer tournera au profit de la maison religieuse, à l'entretien des
» frères qui y servent Dieu, au salut de l'ame de Louis, notre père auguste,
» et au nôtre. Il nous a plu d'ajouter que, conformément aux règles de
» saint Benoît, les religieux jouiront de la faculté de se donner leur abbé.

(1) Par le mot *freda* on entend ici de cer-
taines sommes qu'on payoit aux magistrats
pour la protection qu'ils accordoient à celui
qui avoit fait une offense à quelqu'un, et qu'ils

s'obligeoient de mettre à l'abri de ses pour-
suites. A mesure que la justice territoriale s'é-
tablissoit dans un lieu, les juges royaux ces-
soient d'y percevoir des *freda*.

» Que personne, dans aucun temps, n'ose frustrer ce monastère de ce
 » qui lui appartiendra; que ses biens lui soient conservés sous notre auto-
 » rité et sous celle de nos successeurs, afin que les religieux implorent
 » avec moins de distractions, la bonté du Seigneur sur le peuple chré-
 » tien. »

« Afin que cet acte ait son exécution à perpétuité, nous l'avons souscrit
 » de notre main et l'avons fait sceller de notre anneau (1). » Ces lettres
 furent expédiées à Bonneval (2), l'onzième année du règne de Charles le
 Chauve, c'est-à-dire, l'an 850, le trois des nones d'août, ou l'onze de ce
 mois, indiction treizième.

211. Les reliques de saint Marcellin, qui reposoient depuis deux ans
 dans l'église de Saint Sauveur de Redon, y avoient attiré un grand con-
 cours de pèlerins. Parmi les miracles qui s'opérèrent par sa médiation, on
 raconte celui-ci. Dans un monastère de Spolete (3), en Italie, il étoit en-
 tré deux frères, dont l'un étoit diacre et l'autre copiste. La charité chré-
 tienne avoit resserré en eux les liens de la nature. Un jour, comme ils
 étoient seuls, le copiste, qui avoit besoin de tailler sa plume, demanda un
 canif à son frère. L'instrument fut lâché avec tant de vélocité et tellement
 dirigé, qu'il alla lui percer le cœur. Sur-le-champ, le religieux expire.
 L'homicide, frappé de ce triste événement, que sa légèreté et son impru-
 dence n'avoient pas prévu, se laisse tomber sur le corps de son frère et
 l'arrose de ses pleurs.

La communauté, pour lui faire expier sa faute, l'envoie à Rome. Le
 coupable s'accuse devant le pape. Il est prêt à subir la pénitence. Le saint
 Père lui fait mettre des liens de fer au cou et aux bras, lui enjoint de visi-
 ter les lieux les plus célèbres par leur sainteté. Le fraticide, après avoir
 passé un temps assez considérable à la Confession de saint Pierre, traverse
 l'Italie, la Bourgogne, la Neustrie, et se rend au monastère de Montcler (4),

(1) Cartul. Roton.

(2) Bonneval est sur le Loir, dans la Beau-
 ce, au pays Chartrain. *Bon* ou *von*, rivière;
val ou *bal*, au-dessus : lieu sur une rivière.

(3) Strabon, Tite-Live, Ptolemée, Sué-
 tone, Procope l'appellent *Spoletum*. Annus
 fait venir ce nom du capitaine Polus ou de
 l'oiseau *spolus*, qui voloît, dit-on, dans la
 place où l'on avoit jeté les fondemens de la
 ville. Ces étymologies tombent d'elles-mêmes.
 Spolete est en partie sur une colline. *Pol*, col-
 line : lieu sur une colline. Les *Umbri*, peuple

celte, avoient fondé Spolete. Leurs principales
 habitations étoient sur des montagnes. *Um* ou
am, très; *ber*, élevé : peuple qui habite des
 lieux très-élevés. On dit au singulier *Umbri*;
 d'où, au pluriel, *Umbri*.

(4) On ignore dans quel temps avoit com-
 mencé ce monastère; c'est maintenant un
 prieuré. Il porte le nom de Saint Filbert du
 Cellier et dépend de l'abbaye de Tournus. Le
 terme *Cellier* vient de *celli*, forêt, et d'*er*, ri-
 vière : forêt sur une rivière. Le mot *Cler* signi-
 fie eau coulante, rivière; ainsi, par *Montcler*,
 on doit entendre : mont auprès d'une rivière.

sur la Loire, près d'Ancenis (1). De là, il se rend à Redon, le samedi des Rameaux ou de la Passion. Sa piété le fit assister à l'office de la nuit avec les religieux et le peuple; quand les leçons et les répons furent finis, un prêtre du monastère qui s'appeloit Omin, prit, suivant l'usage, les ornemens sacrés; il lut l'évangile en présence de tout le monde qui étoit debout et qui écoutoit avec beaucoup d'attention. Le religieux n'avoit pas encore achevé sa lecture, lorsque tout à coup les chaînes du pèlerin se brisèrent : les morceaux se dispersèrent loin de lui avec éclat. Cet étranger reconnut devant l'assemblée que c'étoit à la médiation du saint martyr, dont il avoit imploré le secours, qu'il étoit redevable de ce miracle. Chacun remercia la toute-puissance et la miséricorde de Dieu, qui, pour exciter les pécheurs à une véritable componction, pour ranimer la foi de son église militante, et pour manifester au siècle présent ce que peuvent ses élus dans le ciel, venoit de renouveler ses anciennes merveilles. On donna à ce diacre l'absolution canonique. Après s'être reposé quelques jours au monastère, il reprit le chemin de Rome et ne cessa le reste de sa vie de bénir la bienfaisance de Dieu (2).

212. La paix, dont jouissoit la Bretagne, avoit jeté le trouble et l'agitation dans le cœur de Nominoé. Eloigné du tumulte de la guerre, il eut le temps de se contempler lui-même. Les maux dont il étoit l'auteur se représentoient en foule à son imagination effrayée. La voix de sa conscience, plus forte que les avis du concile de Paris, le rappeloit à l'ordre : ses remords lui montroient l'éternité qui s'ouvroit sous ses pas chancelans et lui annonçoient les châtimens qui suivent les criminels dans l'autre vie. Ce qui l'affectoit le plus sensiblement étoit la destruction du monastère de Saint Florent. Charles le Chauve, pour contribuer au rétablissement de cette abbaye, lui avoit restitué une terre considérable; Didon, évêque de Poitiers, et Actard, évêque de Nantes, pour donner au public des preuves éclatantes de l'estime qu'ils avoient pour la communauté, venoient de lui accorder la juridiction épiscopale sur le pays de Mauge et sur celui

(1) Ancenis est sur la Loire, à six lieues au-dessus de Nantes, aux confins de l'Anjou, vers le levant. Rigord parle de cette ville dans la vie qu'il a donnée de Philippe Auguste : il l'appelle *Andenesium*. Une grande forêt subsiste encore de nos jours auprès d'Ancenis. On en tira, sous François I, le bois qui servit à la construction de la *Non-pareille*, et, sous Henri II, celui dont on bâtit le *Grand Caraquen* et le *Grand Henri*, trois des plus beaux

vaisseaux qu'on eût alors vus. Ancenis a emprunté son nom d'*an*, *belle*; de *den*, *forêt*, et d'*es*, *rivière*. Ce qui signifie, à la lettre : *belle forêt sur une rivière*. L'emplacement d'Ancenis faisoit donc originairement partie de cette forêt.

(2) *S. Conwoionis vita*, apud Mabillonium in *Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. iv*, parte secundâ.

de Tifauge. Nominoé, qui veut réparer ses torts, lui distribue de grandes aumônes (1).

213. Ses libéralités s'étendirent à un autre monastère dont nous n'avons point encore fait mention, parce qu'on n'en connoît pas l'origine. Le lieu où cette maison étoit établie s'appeloit Lehon, parce qu'il est sur la rivière de Rance (2).

214. Ce qu'on sait de cette communauté, c'est que, dès avant le milieu de ce siècle, elle étoit composée d'un certain nombre de moines. Celui qui avoit été à leur tête avoit abdiqué volontairement depuis quelques années. Comme ils ne pouvoient convenir entr'eux du choix d'un supérieur, l'union fraternelle en avoit été altérée. L'ex-supérieur, ami de la paix, s'étoit retiré dans une solitude où sa principale occupation étoit la prière.

215. Cependant les religieux de cette maison, dans le ferme dessein de servir Dieu avec fruit, et pour se conformer à la pratique des autres congrégations, députèrent l'un d'entr'eux à Redon, pour s'instruire des vrais principes de la vie monastique. C'étoit un moine d'une piété exemplaire; il s'appeloit Briton (3). Sa naissance étoit distinguée dans le monde. Foulant aux pieds des avantages qui ne servent que trop souvent à fomentier la cupidité, il cachoit à Lehon des vertus réelles. Par le jeûne, les veilles, la vigilance et la prière, ses passions étoient dirigées au bien moral : il les avoit fait rentrer dans leur institution primitive. L'abbé de Redon le reçut avec honneur et le traita avec une vraie charité. Il y mourut en odeur de sainteté (4).

(1) *Ibidem.* San-Marthani in Gallia Christiana, tom. 4. L'Histoire de la destruction de Saint Florent, qu'on trouve au troisième volume des Anecdotes de Dom Martene, peint Nominoé sous les couleurs les plus noires. C'est une représsaille que la piété ne connoît pas, surtout lorsqu'elle est mêlée de calomnie. Quoi qu'en ait dit l'historien, Nominoé étoit né prince. Son prénom seul en fait la preuve, sans appeler celles qu'on a d'ailleurs. *No, prince.* Ceux qui descendoient de la famille royale de Bretagne, avoient grand soin de porter des noms qui lui étoient propres, du moins ils prenoient la qualité de *maitiern* ou de *fiis de prince*. La plupart des princes bretons avoient été opprimés et avilis par les rois de France, à l'occasion de leurs différentes révoltes. Ingomar fait Nominoé fils d'Erispoé,

nom qui indique la plus noble des naissances. *Ris, prince; poe ou pod, puissant; puissant prince.* Le même écrivain assure que tous les princes qui avoient régné en Bretagne, depuis Judicael, étoient sortis de ce saint roi. Si, au prénom *no*, qui appartenoit à Nominoé par le droit de la naissance, on a ajouté le surnom *minoé*, c'étoit pour spécifier ses qualités acquises. *Min, modéré; poe ou oe* (car le *p* se retranche souvent) *puissant; modéré et puissant.* La conduite que Nominoé avoit tenue sous Louis le Débonnaire, avoit été réglée par la sagesse.

(2) *Le, auprès; on, rivière: lieu auprès d'une rivière.*

(3) *Bri, mérite; to ou o, grand: homme de grand mérite.*

(4) Vita S. Conwoionis apud Mabillonium in

216. Les religieux de Lehon , après s'être rendu familier l'esprit de la règle de Saint Benoît , embrassèrent de concert cet institut. Nominoé , qui n'ignoroit pas quelle étoit leur pauvreté , satisfit leurs besoins les plus pressans. Il leur promit de grands biens , s'ils pouvoient se procurer le corps de quelque saint. Pour parvenir à ce but , ils envoyèrent un de leurs confrères à Jersey. Le corps de saint Magloire y existoit toujours ; quelque temps après sa mort , on avoit levé de terre ses précieuses dépouilles , à cause des miracles qui se faisoient à son tombeau. On ne sait si l'abbaye qu'il avoit fondée dans l'île subsistoit encore ; ce qu'il y a de constant , c'est que des gardiens veilloient à la conservation de la sacrée relique. Ce qui suppose une église où elle étoit renfermée , et des ministres qui en faisoient le service. Le député de Lehon eut assez de crédit auprès de ceux à qui le saint dépôt étoit confié pour en obtenir la translation.

217. Nominoé apprit bientôt l'heureux succès de ce voyage ; il donna aux moines de Lehon un honnête revenu pour leur subsistance. Afin de faciliter la construction d'une église qui renfermât avec décence le corps du saint évêque , il leur permit de prendre des matériaux dans les ruines d'un ancien château qui étoit sur le sommet d'une montagne voisine (1).

218. Pendant que Nominoé s'occupoit à réparer , par de bonnes œuvres , les désordres de sa vie , Lambert , toujours agité par le désir de venger son frère , l'excitoit à reprendre les armes. Tantôt il lui représentoit que Garnier n'étoit dans les fers que pour avoir épousé ses intérêts ; tantôt que la vie privée dans laquelle il rentroit ternissoit la gloire que ses exploits lui avoient acquise ; ici , il lui faisoit entrevoir qu'apparemment il redoutoit la valeur de Robert ; là , il lui remontroit que l'oisiveté énerroit le courage de ses troupes ; que le moyen le plus sûr de conserver ses conquêtes étoit d'en faire de nouvelles. Ainsi la plupart des courtisans asservissent l'honneur des couronnes à leurs vues particulières.

Les discours de Lambert exaltèrent l'esprit de Nominoé ; en vain les rides de son front l'avertissoient de se livrer au repos ; n'envisageant que les avantages de la guerre , il renonça aux douceurs de la paix. Le comte joint ses troupes aux siennes : tous deux se remettent en campagne. Après avoir traversé l'Anjou , ils s'avancent jusqu'à Vendôme (2). Nominoé ,

Actis SS. Ord. S. Bened. sæculo iv , parte secundâ.

(1) D. Morice , Hist. de Bret. , tom. 2. ; D. Mabillon dans ses Annales bénédict. , tom. 2 , p. 685. ; D. Lobineau , le P. Albert le Grand ; Vies des Saints de Bretagne.

(2) Vendôme a pris son nom de *ven* , rivière ; de *do* ou *da* , rivière , et d'*om* ou *hom* , habitation : lieu habité sur une forte rivière. Le Loir , rivière très-rapide , coule à Vendôme. C'est pour exprimer sa rapidité que les Gaulois avoient répété le mot *rivière* dans le nom de prêt

prêt à entrer dans le pays chartrain , est attaqué d'une maladie violente ; en peu de jours , elle le conduit au tombeau (1).

219. Telle fut la mort d'un des rois les plus célèbres de Bretagne. Personne ne tira plus d'avantage que lui de la foiblesse du gouvernement françois et de la misère de l'état. Sur ses débris , il bâtit l'édifice de sa maison. La gloire extérieure dont il étoit avide , l'intérêt personnel qui dominoit tous les grands , la facilité de le satisfaire , l'avoient préparé à la révolution qu'il fit naître en Bretagne. La bravoure , secondée par l'habileté , jeta les fondemens de l'indépendance de ses états et l'y affermit pendant sa vie. Politique profond , il vit que la puissance de son nouveau royaume ne pouvoit se soutenir long-temps , s'il ne détachoit ses évêques de la métropole de Tours. Il eut la hardiesse de mettre ce projet à exécution ; il défendit son ouvrage avec opiniâtreté. Un bras de chair avoit élevé ce colosse ; la force l'avoit soutenu ; la force pouvoit le détruire. Heureux les princes qui règlent leurs actions sur la justice ! Ils n'ont rien à craindre de la vicissitude des temps , parce qu'ils ont la divinité pour modèle. Grands au milieu du siècle dont ils détestent les maximes , ils espèrent de l'être encore plus dans l'autre vie. Les jours du prince breton furent semblables à un songe enchanteur : l'illusion de l'amour propre disparut à sa mort. Il vit son néant et ses fautes. Ses derniers soupirs durent être pour le ciel.

220. La mort de Nominoé causa autant de joie aux François que d'accablement aux Bretons. Ceux-là , qui n'ont plus à combattre un prince redoutable , fondent avec furie sur son armée : ils en font périr un grand nombre. Cependant Lambert trouve assez de forces , quoique noyé dans ses larmes , pour faire une retraite honorable.

221. Nominoé avoit eu Argantaël (2) pour épouse ; il laissa , de son mariage , Erispoé , son successeur ; Wrvant , comte de Rennes (3) , et Pasquiten (4) , comte de Broerech ou de Vennes.

222. Charles le Chauve s'imagina qu'il n'avoit qu'à paroître en Bretagne pour la réduire en son pouvoir et pour couvrir par ce triomphe la honte de ses défaites. Il trouva , dans Erispoé , une résistance qu'il n'avoit pas prévue (5). Quelque nombreuse que fût son armée , la victoire ne se dé-

Vendôme. Ce lieu s'est appelé originairement *Vindocinum* ; de *vin* , rivière ; de *do* , rivière , et de *cin* , au-dessus : lieu qui domine sur une rivière.

(1) [An 851.] — Omission. a. V.

(2) Argantaël a tiré son nom d'*ar* , article ; de *gant* ou *can* , autrement *cant* , belle , et

d'*ael* , princesse : la belle princesse.

(3) *Wr* , homme ; *van* ou *ven* , beau : bel homme.

(4) *Pas* , dernier ; *cuit* , issu ; *ten* , prince : dernier enfant du prince.

(5) M. d'Argentré , dans son *Histoire de Bretagne* , p. 116 , place cette bataille auprès

cida pas en sa faveur. Les François, attaqués comme à la journée de Lan-Maelmon, se défendirent de la même manière. Une partie de leurs troupes fut taillée en pièces; plusieurs de leurs officiers de la première distinction, parmi lesquels on comptoit le duc Vivien et Hilmerade, comte du palais, restèrent sur la place. Erispoé fut le maître du champ de bataille et fit beaucoup de prisonniers. Charles à qui Audrade (1), célèbre par ses visions, n'avoit promis rien moins que des succès, se félicita de n'avoir perdu ni la liberté ni la vie.

223. Risweten et Tredoc, toujours ennemis de la communauté de Redon, s'étoient joints à l'armée d'Erispoé. Lorsqu'elle eut passé la Vilene, ils s'en détachèrent pour roder dans les environs; ils furent surpris dans un village qu'on nommoit Jeneglin (2) et dont l'église étoit dédiée à l'apôtre saint Pierre. Les François les firent périr et ruinèrent le hameau. Ces princes subirent eux-mêmes le sort dont ils avoient menacé les religieux de Redon.

224. L'échec que Charles le Chauve venoit d'essuyer, le prépara à un accommodement; Erispoé s'aboucha avec lui dans la ville d'Angers. Par le traité qui se passa, le prince breton fut investi du comté de Nantes et du pays de Retz. La propriété de Rennes lui fut confirmée; il fut maintenu dans la possession de tout ce que son père avoit conquis dans le Maine et dans l'Anjou jusqu'à la Maine. Il conserva néanmoins l'abbaye de Saint Serge, qui est de l'autre côté de cette rivière. Afin de remplir les vœux d'Erispoé, Charles le reconnut pour roi de Bretagne et consentit qu'il en portât toutes les marques. L'auteur des Annales de saint Bertin ajoute qu'Erispoé donna les mains à Charles, c'est-à-dire, qu'il lui en fit hommage et confessa tenir de lui ses états.

225. Il ne restoit plus à terminer que la grande affaire de la métropole de Dol. Pour y réussir, Erispoé avoit à vaincre les obstacles que lui opposoient les évêques de l'Eglise gallicane et Charles le Chauve. Ce point

de la Vilene, dans le voisinage de Redon. Mais il n'en apporte pas de preuve. Les actes des saints de l'abbaye de Redon attestent, livre 1, n. 8, que le combat se livra à peu de distance de la rivière de Vilene.

(1) Audrade, qui avoit été chorevêque de Sens, sous l'archevêque Venilon, se fit remarquer par ses prétendues révélations. Ce n'étoient que des fictions que sa piété peu éclairée lui faisoit regarder comme légitimes, parce qu'il s'en servoit pour tourner au bien

les esprits et les cœurs; mais il auroit dû faire attention qu'il n'y a que le vrai qui ait des droits sur l'ame. Son dessein étoit d'assoupir, par ces pieuses inventions, les guerres civiles entre les princes régnans, et de les rappeler à l'ordre auquel tout homme doit être subordonné.

(2) Ce hameau étoit auprès d'une rivière et d'une forêt. C'est ce que fait entendre son nom. *Jen* ou *guen*, forêt; *glin* ou *lin*, rivière: lieu auprès d'une forêt et d'une rivière.

de vue, quelque imposant qu'il fût, ne le découragea pas; il ne vit que son bien-être. Par amour de la paix, il permit à Actard de reprendre la conduite de l'église de Nantes (1). Sa déposition n'avoit été fondée que sur son attachement à la cour de France: elle avoit été incompétemment prononcée par Nominoë; un seul acte de la volonté de son successeur au trône le rétablissoit dans tous ses droits. Par là, Erispoë obligeoit les évêques de France qui avoient si bien accueilli Actard pendant son exil, et le roi Charles qui l'avoit honoré d'une protection particulière. Pour les quatre autres évêques déposés, ils ne purent rentrer en grâce; trop de motifs militoient contre eux: ils continuèrent de vivre sur les terres de France (2).

226. Gislard fut obligé de quitter Nantes; il se retira à Guerande (3),

(1) [An 852.] — Omission. a. V.

(2) Chronicon Briocense; Chronicon Nannetense.

(3) M. de Valois, dans sa Notice des Gaules, a soupçonné que Guerande est le même lieu que *Grannona*, dont il est fait mention dans la Notice de l'empire d'occident. « *Grannona*, dit-il, videtur mihi esse *Garande* vel *Guerande*, castrum in Britannia minore, promontorio impositum inter ostia fluminum Ligeris et Vicinoniæ. » Ce profond géographe n'a appuyé son opinion sur aucune preuve. Comme nous ne cherchons qu'à découvrir le vrai, il est nécessaire de discuter de quel poids elle peut être. 1° Si on veut l'établir sur l'analogie qui semble se trouver entre le nom de *Guerande* et celui de *Grannona*, on se convaincra à l'instant qu'il n'y a rien de réel dans cette identité. En effet, *Guerande* ne s'est ainsi appelé que vers le dixième ou l'onzième siècle: auparavant il se nommoit *Aula Quiriaca*. La Chronique de Nantes, en parlant de Gislard, s'exprime ainsi: « Gislardus, quem Nomenois rex episcopum Nannetensem instituerat, apud *Aulam Quiriacam*, quæ ab ipsis Britannis illius loci incolis nunc *Guerrandia* nuncupatur, hospitatus est. » 2° Fortunat a écrit, à la vérité, que saint Felix convertit plusieurs Saxons; on peut croire qu'ils étoient établis dans son diocèse. Mais rien ne prouve qu'ils y aient résidé avant la confection de la Notice de l'empire. Les savans auteurs de l'Histoire littéraire de la France assurent (tom. 3, p. 331) que ces Saxons s'étoient répandus en Armorique du temps du

saint évêque. Depuis son pontificat, aucun historien n'en a parlé. *Guerande* n'est donc point la *Grannona* de la Notice. 3° Pour fixer avec certitude la position de *Grannona*, il faut consulter cette Notice. Voici ses termes: « Sub dispositione viri spectabilis ducis Armorici et Nervicani, tribunus cohortis primæ novæ Armoricæ, *Grannona* in littore Saxónico. » La partie des côtes de l'Armorique qui portoit le nom de *rivage saxonique* n'avoit acquis cette dénomination que de l'établissement que les Romains avoient donné à des Saxons. On a vu, d'après Grégoire de Tours, l. 5, c. 27, que Chilperic avoit fait marcher contre Varoch les Tourangeaux, les Poitevins et plusieurs autres cités. Dans cette guerre, Varoch surprit le quartier des Saxons de la cité de Bayeux. « Deinde Turonici, Pictavi cum aliis multis in Britanniam, ex jussu Chilperici regis, abierunt contra Varochium. Sed ille dolosè super Saxones *Bajocassinos* ruens, maximam exinde partem interfecit. » Les mêmes Saxons se retrouvent du temps de Fredegonde. Cette reine engagea les Saxons-Bessins à venir au secours des Bretons. « Fredegundis, cum audisset quoddam in hoc pro-cinctu Beppolenus abiret, quia ei jam ex anteriore tempore invisus erat, Bajocassinos Saxones juxta ritum Britannorum tonsos atque cultu vestimenti compositos, in solatium Varochi abire præcepit. » Voilà des Saxons établis dans le Bessin, du temps de Varoch. Le commencement de leur habitation dans ce pays doit remonter jusqu'au siècle où fut dressée la Notice de l'empire d'occident.

où il se forma un territoire aux dépens de celui d'Actard. L'étendue de son diocèse étoit circonscrite par ce qu'on appelle l'archidiaconé de la Mée. Son palais étoit sur une rue, qui, de nos jours, porte le nom de rue de l'Evêché; à l'exemple des autres évêques, il se donna une église qui fut desservie par des chanoines. Ce n'est plus à présent qu'une collégiale. Sur ses murailles, on remarque des mitres et des crosses en reliefs, signes commémoratifs de son ancien état.

227. Les services que Lambert avoit rendus à Nominoé exigeoient la reconnaissance du fils. Mais, comme ce comte étoit odieux aux François, la politique en dissipa les effets. Erispoé oublia ce qu'il devoit à cet of-

Une charte de Charles le Chauve, en date de l'an 844, appelle *Otlingua Saxonia* le quartier où ces Saxons avoient demeuré. Elle porte qu'il étoit dans le comté de Bayeux. « In comitatu Bajocensi. » Le terme *Otlingua* est composé d'*ot*, *aut* ou *aud*, *rivage*, et de *lingua* ou *linga*, qu'on lit dans les anciens manuscrits et qui se rend par *troupe*. Le mot *Saxonia* veut dire *Saxonique*. Ainsi *Otlingua Saxonia* signifie, à la lettre, *rivage de la troupe saxonique*. C'est donc dans le Bessin qu'il faut placer le *Littus Saxonicum* de la Notice. Il nous semble toujours que *Grannona* est représenté par *Por* en Bessin. *Por*, montagne; *gran*, rocher; *non*, profond, *élevé*: rocher élevé, montagne. *Por* est couvert, au levant, par une montagne qu'on a appelée le *Castel de Por*, et, au couchant, par une autre montagne connue sous le nom de *Gallest de Hupin*. Sur la première montagne, qui retient le nom de *Por*, il y a eu autrefois un château ou place fortifiée: *castel*, *château*. La seconde montagne a été occupée par des troupes, dans des temps reculés. *Gall*, guerrier; *est*, habitation; *u*, eau; *pin*, montagne: montagne qui domine sur l'eau et qui est habitée par des guerriers. Cette montagne a dû être le chef-lieu de la garnison du rivage saxonique. Les Saxons, bénéficiers de l'Empire romain, l'auront composée...

Le même diplôme de Charles le Chauve fait mention d'un village nommé *Heidrum*, qui étoit renfermé dans l'*Otlingua Saxonia*. M. l'abbé le Beuf, dans la dissertation qu'il a donnée sur le lieu du Bessin qu'ont habité autrefois les Saxons, pense qu'*Heidrum* est *Etreham*; que le mot *Etreham* a été formé du ter-

me *Etre* venu d'*Heidre*, « qui est, dit-il, la » traduction d'*Heidrum* et du mot allemand » *ham*, terme générique qui signifie *habitation*. » Il prévient qu'on ne doit pas confondre *Etreham* avec *Oistreham*, autre village à onze ou douze lieues de celui dont il parle, et qui est placé à l'embouchure de l'Orne, dans la mer. L'étymologie donnée par cet académicien ne nous paroît pas exacte. Le mot *Heidrum* a pour racine *ei*, eau, et *drum* ou *rum*, élévation: montagne auprès de l'eau. *Etreham* tire son nom d'*e*, eau; de *tre*, auprès, et de *ham*, habitation: habitation auprès de l'eau. *Etreham*, qui est à une lieue de la mer, a dû contenir originairement dans son sein l'espace de terre qui le sépare de cet élément. Le mot *Oistreham* a la même origine que celui d'*Etreham*. *Wi*, qu'on prononce *oi*, se rend par eau, rivière: habitation auprès de l'eau... Suivant la charte ci-devant citée, l'*Otlingua Saxonia* n'étoit pas d'une étendue considérable: elle ne formoit qu'un *pagellus* ou petit canton. Les lieux voisins de *Por* en composoient le district. *Heidrum* étoit peut-être le même que *Por*. M. l'abbé le Beuf attribue au territoire des Saxons les paroisses de Saon et de Saonnet, parce que, dit-il, elles tirent leurs noms des Saines de Bayeux, qui, dans les anciens historiens de Normandie, représentent les *Saxones Bajocassini*. Quoi qu'il en soit, Saon et Saonnet sont redevables de leurs noms à leur position sur la petite rivière de Tortone. *S*, article; *aon*, rivière: lieu sur une rivière; et, auprès: lieu auprès d'une rivière. La Tortone a également puisé son nom dans le celtique. *Tor*, rivière; *ton* ou *ten*, petite: petite rivière.

ficier. Il se détacha même de son parti. Gauzbert, comte du Maine, qui avoit juré la perte de Lambert, le tua dans une embuscade, le premier jour de mai. Son corps fut inhumé à Savenieres (1), en Anjou; Charles n'eut pas plutôt appris sa mort, qu'il fit trancher la tête à Garnier.

228. Nominoé n'avoit été que le cadet de sa maison : il avoit Rivalon pour aîné. Celui-ci étoit mort quelques années avant lui et avoit laissé un fils qu'on nommoit Salomon. Nominoé s'étoit chargé de sa tutelle. Rivalon n'avoit eu garde d'envier une couronne qui n'étoit rentrée dans sa famille que par la valeur de son frère. Les grandes qualités du souverain, l'amour que lui portoient ses sujets avoient accoutumé Salomon à le respecter; la gratitude le lioit d'ailleurs à ce roi. Après la mort de son oncle, il ne considéra que le droit d'aînesse : Erispoé lui parut un usurpateur. Ne trouvant pas d'appui assez fort en Bretagne, il réclama la justice de Charles le Chauve. Ce roi, charmé de fomentier la division, lui donna le tiers de la Bretagne.

229. Erispoé, qui regarde ce procédé comme une infraction au traité d'Angers, saisit bientôt l'occasion de se venger. Pepin, neveu de Charles, qui, après s'être échappé du monastère de Saint Medard, avoit suivi les Normans, fut fait prisonnier par les Bretons. Charles, ne pouvant obtenir de gré son élargissement, vint le demander les armes à la main. Cette expédition lui fut favorable. Il remporta de grands avantages sur la Bretagne et y mit la désolation. Erispoé, obligé de céder à la force, rendit Pepin à Charles; il abandonne le comté de Rennes à Salomon, dont il se réserve seulement les droits royaux. Salomon, qui aspire à l'égalité, rejette cette condition. Charles, sur l'autorité duquel il se fonde, cesse de l'appuyer.

230. L'année suivante (2), un corps de Normans, qui avoit établi son quartier-général dans l'île de Biesse (3), entre dans la Loire et prend la ville de Nantes. Actard eut beaucoup à souffrir de la part des barbares. Ils allèrent piller le monastère de S. Florent de Glonne, brûlèrent Angers et Tours, et ravagèrent les provinces voisines de la Loire.

231. Il y avoit déjà du temps qu'il s'étoit fait une distribution des reliques de saint Melaine. Une partie avoit été donnée, comme on l'a vu, aux religieux de Redon. La portion la plus considérable étoit restée en

(1) Savenieres est un bourg sur la rive droite de la Loire. *S*, article; *aven*, rivière; *er*, terre : terre sur le bord de la rivière. Dans la Chronique de Nantes, Savenieres prend le nom de *Saponariæ*. *S*, article; *apon* ou *avon*, rivière; *ar*, terre.

(2) [An 853.] — Omission. a. V.

(3) L'île de Biesse s'est ainsi nommée de *bi* ou *pi*, élévation, et d'*es*, rivière : lieu élevé sur une rivière. Dans la vie de saint Conwoion, Biesse est appelée *Bestia*; de *bes* ou *pes*, élévation, et de *ti* ou *i*, rivière.

l'abbaye qui porte le nom du saint évêque. Cette année, on la transféra à Bourges (1) : on craignoit peut-être les insultes des infidèles.

232. Cependant, d'autres Normans qui apprirent que leurs compatriotes avoient fait de l'île de Biesse un dépôt de leur butin et de leurs prisonniers, en firent le blocus avec cent cinq voiles, et se disposèrent à en faire le siège. Sidric (2), leur général, qui ne se sent pas assez fort pour enlever la place, demande du secours à Erispoé. Le prince, qui n'a rien de plus à cœur que d'affaiblir les Normans par les Normans mêmes, lui en accorde, mais à condition qu'il quittera les côtes de Bretagne aussitôt après l'expédition (3). Déjà ses troupes sont embarquées sur les vaisseaux de Sidric ; on attaque l'île de toutes parts. L'aurore avoit donné le signal du combat ; la nuit en est le terme. Quoique la perte fût grande des deux côtés, les assiégés, qui craignent une seconde attaque, proposent à Sidric la moitié de leurs richesses. Celui-ci, qui avoit été blessé, agréa l'engagement. Cette nuit même, il reçoit son partage, et se retire dès que le jour paroît. Il va dévaster les rives de la Seine, où il est battu et tué par Charles le Chauve.

233. L'autre troupe de Normans, qui se voit privée par les Bretons d'une partie des fruits de son brigandage, va se dédommager sur eux de cette perte. Godefroi (4), que les idolâtres regardent comme le ministre de leur Dieu, est à leur tête. Ils vont camper auprès de Redon.

234. A la vue d'une flotte de cent trois voiles, les moines de l'abbaye qui n'ont garde de tenter le maître souverain des événemens, pourvoient par la fuite à leur salut ; ce qu'ils osent demander au Seigneur, c'est qu'il daigne veiller à la conservation de son saint temple. Leur prière fut efficace. Le feu, l'air, qui, depuis leur création, en exécutant avec une fidélité inviolable les ordres que la parole du Tout-Puissant leur a intimés, reprochent sans cesse aux hommes l'abus qu'ils font de leur liberté, écoutèrent de nouveau sa voix. Un orage impétueux s'élève à l'instant ; l'air mugit au loin ; les éclairs redoublés, le tonnerre qui se multiplie de toutes parts et qui semble ne se balancer dans les nues que pour consumer les foibles mortels, jettent l'épouvante dans l'esprit des Normans ; le monastère de Redon qui, un moment auparavant, étoit pour eux un lieu

(1) D. Lobineau, Vies des Saints de Bret.

(2) Si, seigneur ; dric ou ric, fort, courageux : courageux seigneur. La langue des Scandinaves étoit un dialecte celt.

(3) [An 854.] — Omission. a. V.

(4) Godefroi, autrement Godefrid, tire son

nom de *god* ou *vod*, le bon, et de *fri* ou *bri*, vertu, force : homme qui possède la force de Dieu, ou du bon. *God* ou *vod* est le même que *Vodan*, dont nous avons parlé ailleurs (*). Les Normans regardoient donc Godefroi comme un autre dieu de la guerre.

(*) Ci-dessus, Introduction, n° 219, p. 106. a. V.

d'exécration , se change en un sanctuaire le plus digne de leurs respects. Pour apaiser le Dieu qui y préside , ils y portent des présents , font allumer un grand nombre de chandelles dans l'église et placent des gardes pour en empêcher le pillage. Seize soldats enfreignent la défense de leurs chefs : le même jour ils sont punis de mort (1). Heureux ces pirates , si , en reconnoissant l'empire du Dieu des chrétiens , ils s'étoient rangés sous les étendards de la religion sainte qu'il a donnée aux hommes pour le renouvellement des mœurs , et pour se faire rendre un culte tel que lui seul a droit de prescrire ! Mais les momens que sa miséricorde leur a fixés sont encore éloignés ; jusqu'à ce temps , sa justice continuera de les armer contre son peuple choisi.

235. La fureur des Normans n'étoit que suspendue : le Dieu des armées leur livre le reste du pays. En vain Pasquiten , comte de Vennes , et l'évêque Courantgen rassemblent-ils des troupes à la hâte pour arrêter les ravages de l'ennemi ; accablés par la multitude , ils sont faits prisonniers.

236. Comme le monastère de Redon étoit un asile que les Normans n'osoient troubler , les moines ne tardèrent pas à y rentrer. La considération dont ils jouirent auprès des barbares leur facilita le moyen de traiter avec eux pour la rançon de Pasquiten. Il leur en coûta un calice d'or (2) avec une patène de même métal. Winweten les leur avoit donnés en entrant en religion. Le comte , en reconnoissance du service qu'ils venoient de lui rendre , leur fit présent d'une saline et d'une terre (3). Pour l'évêque de Vennes , il ne recouvra la liberté qu'au printemps suivant. Erispoé , en confirmant les moines de Redon dans la possession du petit monastère de Saint Davi , les chargea de racheter Courantgen (4).

237. Cependant Erispoé , après la défaite de Pasquiten , s'étoit rendu à Vennes pour défendre cette ville. Les Normans , qui n'avoient pas l'habitude de faire des sièges en règle , n'osèrent l'attaquer. Au printemps , ils reprirent le chemin de leurs vaisseaux avec les dépouilles du dio-

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. Sæc. iv , parte secundâ.

(2) Cartular. Rotonense. Le calice dont il est ici question pesoit soixante-sept sols d'or , suivant D. Lobineau , Vies des SS. de Bretagne , p. 192.

(3) Ibidem.

(4) Winweten , avant d'entrer en religion , étoit prêtre et chanoine. Erispoé lui avoit donné le petit monastère de Saint Davi. En se

faisant moine à Redon , il l'avoit cédé à cette abbaye , de l'agrément d'Erispoé. Comme le consentement de ce roi n'étoit pas authentique , il le renouvela en présence de Salomon , de Pasquiten et de plusieurs autres personnes de sa cour ; mais il obligea en même temps les religieux de Redon à payer la rançon de Courantgen. Cet acte , qu'on trouve dans le Cartulaire de Redon , fut dressé le vendredi qui précédoit le premier dimanche de carême.

cèse (1). Le roi, qui n'étoit pas assez fort pour se mesurer avec le gros de l'armée, fondit sur l'arrière-garde, la mit en pièces et lui arracha une partie de son butin.

238. Le calme qui reparut dans ses états lui permit de veiller au maintien de l'Eglise et de travailler à réparer les dégâts que venoient de souffrir les diocèses de Vennes et de Nantes. A l'abbaye de Redon, il accorda, le 19 de mai, la faculté de se choisir elle-même un abbé, conformément à la règle de saint Benoît. Salomon, son cousin; Courantgen, évêque de Vennes; Anaweten, évêque de Quimper; Retwalatre, évêque d'Alet, approuvèrent ce privilège (2). Il fut expédié dans le monastère de Saint Men de Gael; ce qui suppose que cette maison avoit été réédifiée depuis son incendie.

C'étoit Conwoïon lui-même qui avoit sollicité ce privilège : il avoit le plus grand intérêt de l'obtenir. La délicatesse de sa conscience, qui l'avoit empêché de reconnoître la souveraineté de Nominoé, n'étoit point blessée par cette démarche; le traité que Charles le Chauve avoit fait avec Erispoé rendoit légitime l'autorité de celui-ci.

239. L'état déplorable où les Normans avoient réduit les possessions de l'église de Nantes, l'avidité des seigneurs qui lui avoient enlevé pendant les troubles ses plus beaux droits et les plus lucratifs, tels que ceux de douane et de marchés publics, exigeoient de prompts secours de la part d'Erispoé. Il donne à Actard la moitié du fisc de Nantes, qu'on appelle aujourd'hui la prévôté (3).

(1) [An 855]. — Omission. a. V.

(2) Une partie de ce diplôme est conçue en ces termes : « Quod nos (Erispogius) scientes » autoritatem et rationem esse quòd ipsi (Conwoïon et ejus monachi) petebant, consensimus cum communi consilio atque consensu consobrini mei Salomonis, filiique mei Connan, episcoporumque qui præsentes aderant, id est, Courantgen Venetensis episcopi, Clutvoion... episcopi, Festgen... Feleus diaconi, concessimus eis.. ut nunquam habeant abbatem, nisi quem ipsi ex semetipsis eligent secundum regulam S. Benedicti. » Clutvoion étoit constamment évêque en Bretagne; la lacune qu'on remarque entre son nom et le mot *episcopi* a dû être remplie par un terme qui désignoit son siège. C'étoit celui de Saint-Brieuc ou de Treguer. Festgen n'étoit pas évêque; dans un autre

titre du Cartulaire de Redon, on lui donne seulement la qualité de prêtre.

(3) « Confirmamus medietatem thelonei » omnis mercimonii undecumquæ ad civitatis » portum sive navigio, sive alio quolibet modo dulo, mercatis, carrigin, rotatico atque » tabernis omnibus coministerialibus officinis defluentis et advenientis vel undecumquæ, ut dictum est, thelonei exigi potest, » jure perpetuo possidendam. » (Chronicon Nannetens.) Cette douane se levait sur toutes les marchandises qui arrivoient au port de Nantes, ou par bateaux ou autrement; sur les marchés et les foires, sur les charges des voitures (le mot *carrigin* nous paroît venir de *carg*, charge), sur les voies publiques à cause du rouage. D'où il suit que les voitures payoient doublement, 1° à raison de ce qu'elles portoient, 2° eu égard à leurs roues qui en-

240. Ce bienfait auroit sans doute attaché cet évêque à Erispoé, si Gislard n'avoit pas continué d'habiter à Guerande et d'y exercer les fonctions épiscopales. Il trouvoit mauvais que le souverain ne l'eût pas forcé de se retirer du diocèse; et, bien plus encore, qu'il le protégeât. Naturellement vif et haut, il ne pouvoit partager son territoire avec un évêque qu'il regardoit comme un intrus. Intéressé, il étoit résolu de tout entreprendre pour faire rentrer la partie des revenus de son église que son compétiteur avoit envahie.

Ne pouvant se faire rendre par Erispoé la justice qu'il croyoit lui être due, il agit par lui-même. Il lança l'excommunication contre Gislard, réordonna même ceux à qui il avoit conféré les saints ordres. Comme ces actes de vigueur n'opéroient aucun changement dans la manière de penser du prince, il eut recours au saint siège. De concert avec les évêques déposés, il supplia Léon d'ordonner au roi de Bretagne de les rétablir dans leur premier état, en observant néanmoins qu'on procédât ensuite à leur déposition, au cas qu'ils fussent jugés réellement coupables. Ce pape adressa à Erispoé une lettre pleine de menaces.

La mort de ce chef de l'Eglise, qui avoit immortalisé son pontificat par son courage et par ses vertus, fit respirer peu de temps Erispoé. Benoît III ne l'eut pas plutôt remplacé, qu'Actard renouvela ses instances. Le souverain pontife, à l'exemple de son prédécesseur, ne ménagea pas le roi de Bretagne. Il y étoit d'ailleurs fortement excité par Amalric, archevêque de Tours. Tous ces procédés n'eurent cependant aucun effet. Erispoé, qui considéroit combien il lui étoit utile de ne pas détruire l'ouvrage de son père, et qui craignoit les évêques qui avoient remplacé ceux qu'on avoit déposés, fut toujours inflexible.

241. Ce prince ne s'étoit pas borné à assurer la tranquillité de l'abbaye de Redon; il lui avoit donné, presque dès son avènement au trône, une partie considérable de Beins et une terre nommée Plaz, avec tous ses hommes, tant libres qu'attachés à la glèbe, les champs, terres, prairies, pacages, bois et eaux qui en dépendoient (1). Dans la suite, il y ajouta

dommageoient le chemin public. Quant aux tavernes, elles étoient banales : les tenanciers payoient certaines redevances aux propriétaires.

(1) « Mundi termino appropinquante, ego » Erispoius donavi S. Salvatori de Rotono... » dimidium plebis quæ vocatur Bain, et aliam » plebiculam quæ vocatur Plaz, cum omnibus habitatoribus suis, manentibus et mas-

» sis, terris, pratis, pascuis, etc. » (Cartular. Roton.) Parmi les divers habitans d'une terre se trouvoient des serfs attachés à la glèbe. Le mot *glèbe*, qui est celtique, veut dire : *terre mise en culture*; il répond à celui de *motte*, qui a la même signification. Les hommes de glèbe étoient attachés à la culture de la terre de leur seigneur et se vendoient avec le fonds. Nous avons traduit le mot *mas-*

des biens situés en la paroisse de Fougerai (1). Pasquiten signala également sa bienfaisance envers la communauté de Redon. Il lui fit présent d'une terre dont le cens produisoit dix muids d'avoine, huit de froment, deux de seigle, cinquante-deux pains, un porc valant douze deniers, un cochon de lait de deux deniers, deux moutons et deux agneaux de douze deniers au portage (2).

Alfrid mactiern et plusieurs autres seigneurs firent des largesses à la même communauté. Comme le ciel l'avoit honorée d'une protection spéciale, les fidèles s'empressoient à augmenter sa splendeur. L'opinion où l'on étoit que le monde alloit finir (3) n'influa point sur ces bienfaits. Toute famille religieuse qui se dévoue uniquement au service de l'Eglise et à celui de l'état, forcera par là le public à pourvoir à sa subsistance.

sis par celui de *champs*, parce que *massa* ou *massum* désigne une certaine étendue de terre labourable.

(1) « Mundi termino appropinquante, ego » Erispoe, princeps Britanniae provinciae et » usquē ad Meduanum fluvium, donavi S. » Salvatori duas Randremes, Moi et Aguliac » in plebe quae vocatur Fulkeriac, super fluvium Kaer... factum est hoc... in Aula Talansac. » (Cartular. Roton.) C'est en conséquence du traité conclu à Angers l'an 851, qu'Erispoë dit que ses états s'étendent jusqu'à la rivière de Mayenne. Le lieu qu'on nomme ici *Fulkeriac* est la paroisse de Fougerai, qui est traversée par le Cher. *Ful* ou *bul*, qui passe au milieu; *kri* ou *cri*, le même que *ri*, ruisseau, rivière; *ac*, habitation : habitation au milieu de laquelle coule une rivière. *Er* ou *cer*, qu'on prononce quelquefois *cher*, est un nom générique de rivière. L'acte que nous venons de rapporter fait voir qu'il y avoit à Talansac un château royal. C'est ce qu'annonce le mot *aula*. Talansac, le même que Talredau dont nous avons parlé ailleurs, a pris son nom de la rivière de Men qui y coule. Voyez ce que nous avons dit à ce sujet, à la note A de la page 228 du vol. précédent (*).

(2) « Redditum supradictae terrae est de avena mod. decem, de frumento octo modii, » et de siclo duo modii, panes 52. Unus porcus valens duodecim denarios, porcellus » valens duos denarios, duo multones et duo » agni in manaheda duodecim denarii » (Ibidem). Le mot *siclus* est ici le même que

siglus ou *sigelus*, seigle. Quelquefois on change le *g* en *c*. Le mot *multo*, qu'on trouve si souvent dans les manuscrits de la basse latinité et dont s'est formé le terme *mouton*, est tiré du celtique *molt*, qui se prend pour *toison* par antonomase, et qui désigne l'animal qui en est couvert. C'est surtout par sa laine que le mouton est précieux. Le terme *manaheda* vient de *mana*, habiter, demeure, et de *hed*, chef : maison du chef. Des redevances se portoient au chef-lieu.

(3) Dès l'an 833, on lit dans quelques actes de donation faits en faveur de l'abbaye de Redon ces mots remarquables : « mundi termino » appropinquante, » « la fin du monde étant » prochaine. » Dans celui que Nominéo avoit fait dresser la même année, ces termes-ci sont ajoutés : « ruinis crebrescentibus, jam » certa signa manifestantur. » « Diverses calamités annoncent manifestement cette catastrophe. » D'autres actes, dressés sous le règne de ce prince, portent les premières expressions : elles se retrouvent presque toujours à la tête des actes faits depuis Erispoë jusqu'à Alain le Grand. On s'étoit donc imaginé en Bretagne, dès l'an 833, que la fin du monde approchoit. Ce n'étoient ni les moines ni les prêtres séculiers qui avoient donné lieu à ce préjugé ; sa véritable cause étoit puisée dans les malheurs présents : « ruinis crebrescentibus. » On ne pouvoit se dissimuler que les maux de toute espèce qui affligeoient la Bretagne et la France ne vinsent des Normans. De tous côtés l'écho répétoit tristement

(*) Ci-dessus, septième siècle, n° 171, p. 86. a. V.

242. Erispoé avoit pris Mormoet pour épouse (1) ; de cette alliance étoient issus un fils et une fille. Le nom du fils étoit Conan : il avoit souscrit en cette qualité la donation qu'Erispoé avoit faite à Actard l'an 855. Ce jeune prince étoit mort quelque temps après. Par cet événement, sa sœur devenoit l'héritière présomptive de la couronne de Bretagne.

Erispoé, en consultant le passé, avoit vu avec peine que, depuis le règne de Budic jusqu'au sien, il s'étoit fait un choc perpétuel entre l'empire françois et celui de Bretagne ; que le premier avoit entraîné, par son poids seul, la chute du second ; que celui-ci, trop foible par lui-même, n'entreroit en balance que par la supériorité du génie de ceux qui seroient à sa tête ; que les Bretons ne pouvoient se flatter d'être toujours conduits

cette prière lamentable : « Seigneur, délivrez-nous de leur fureur. » L'image de la mort étoit partout présente. La commotion fut telle dans les esprits que le bas peuple de nos provinces, dans qui a passé la manière antique de juger, conserve encore, sans savoir pourquoi, une antipathie décidée contre les Normans. Ses pères, qui lui ont transmis trop fidèlement l'idée des cruautés que cette nation exerça, auroient dû lui apprendre en même temps que, depuis que Roll eut embrassé le christianisme, elle se réconcilia avec l'humanité et fit honneur à la société par des talens supérieurs et par l'énergie de l'ame. Tant de désastres firent époque : on en faisoit mention dans les actes de donation. Il n'étoit que trop vrai de dire que le monde finissoit pour la plupart, qui périssoient par le fer des Normans. Quelques gens grossiers pouvoient penser que le monde alloit finir pour tous les hommes ; ces personnes n'avoient garde de faire des donations, et encore moins de les revêtir de formes embarrassantes. Quelque stupide qu'on puisse être, on ne l'est pas assez pour donner à quelqu'un qu'on sait être sur le point d'expirer ; on ne met pas en action plusieurs individus lorsqu'on n'en a aucun motif. Vers l'an 960, Bernhard, hermite de Thuringe, osa annoncer de nouveau la fin du monde comme prochaine. Abbon, alors simple moine de Fleuri, réfuta victorieusement cette erreur. Il étoit bien éloigné de la faire tourner au profit des ordres religieux. Nous verrons par la suite pourquoi on fit tant de fondations en faveur des moines. L'an 419, à l'occasion d'un tremblement de terre qui venoit d'arriver en Palestine et qui avoit ren-

versé plusieurs villes et villages, on avoit cru que la fin du monde alloit arriver. Saint Augustin réfuta cette rêverie, qui a été démentie par le fait. Il y a lieu de penser qu'il en sera autant du calcul astronomique par lequel Newton prétend que la plus forte des trente-neuf comètes connues heurtera si violemment notre soleil, l'an 2255, que ce sera un grand hasard si, après ce choc, il peut encore éclairer notre planète. Le Seigneur a dit à Noé, après le déluge : « la semence et la moisson, le froid » et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le » jour se succéderont à perpétuité sur la terre » (Gen. c. 8, v. 22). S. Paul (secundâ ad Thes. c. 2, v. 2) a prémuni les fidèles contre la séduction de ceux qui tenteroient de les effrayer par la prédiction de l'avènement prochain du Seigneur. Il n'y a de certain sur ce temps que ce qu'en dit Jésus-Christ. « Personne ne le sait. » Nous ne devons donc pas ajouter foi à ceux qui disent le savoir. Si le temps de l'avènement dernier de Jésus-Christ n'est connu que de Dieu seul, c'est pour nous faire veiller en tout temps, en tout lieu. Semblables à des serviteurs fidèles et prudents, il faut ceindre ses reins, tenir des flambeaux à la main et être toujours prêts à recevoir notre maître. Aussi « ce qui nous importe, dit saint Augustin, » est que le dernier jour de notre vie nous » trouve en état de recevoir notre juge, puis- » que nous serons jugés à la fin du monde » suivant l'état où nous sortirons de cette » vie. » Telle devoit être la réflexion de tous les siècles.

(1) *Mor, princesse ; mo ou o, très ; et, belle : très-belle princesse.*

par de pareils chefs. Pour obvier à ces inconvéniens et à d'autres qui semoient le trouble dans ses états, il résolut de donner sa fille en mariage à un prince de France (1). Charles le Chauve, qui étoit déjà son compère (2), et avec qui il entretenoit une union étroite depuis quelques années, avoit fort à cœur cet arrangement. Louis, son fils, fut agréé pour l'époux de la princesse. Le roi lui avoit donné, dans cette vue, le Maine, le Perche et tout le pays compris entre Chartres, Orléans et Tours, avec le titre de duc du Maine.

243. Salomon, qui aspirait de loin au sceptre de Bretagne, ne peut souffrir qu'il lui échappe. Pour s'attacher les grands, il leur expose quelles seroient pour eux les suites d'une domination étrangère; l'assassinat du souverain lui paroît une action nécessaire, le salut de la patrie et le sien. Il le surprend, le poursuit dans une église, et, d'un même coup, met à mort son roi et son cousin. Almar, complice de cet attentat secret (3), est peut-être sacrifié aussitôt au ressentiment apparent de Salomon. C'étoit le moyen de faire croire au public qu'il étoit plutôt le vengeur d'Erispoé que son meurtrier. Si l'injustice la plus criante et une odieuse supercherie enlevèrent à ce prince la couronne avec la vie, elles ne purent le dépouiller de cette piété tendre dont il avoit fait profession (4). Elle lui fut sur tout nécessaire dans la circonstance qui termina son dernier moment.

244. Salomon avoit au reste les qualités qui conviennent à un roi. Une taille majestueuse prévenoit en sa faveur; un courage intrépide, joint à la théorie de l'art militaire, le rendoit l'appui de la nation (5). La faction qu'il avoit préparée exalta ses talens, porta ce prince sur le trône; le peuple ébloui ignora la part qu'il avoit eue au meurtre d'Erispoé.

245. A la nouvelle de cette révolution, Charles assemble ses troupes; il s'avance jusque sur les confins de la Bretagne pour venger, dit-il, la mort de son allié. La résistance vigoureuse à laquelle Salomon se prépare, en impose au roi de France. Comme celui-ci ne peut compter sur la plupart des seigneurs de sa suite, il craint de s'engager trop loin; les soumissions du prince breton apaisent son courroux et lui font oublier qu'il a un crime à punir. Il traite avec Salomon et renouvelle le concordat qu'il avoit fait autrefois à Angers avec Erispoé (6). C'est ainsi que la politique sait étouffer le cri de la justice.

(1) [An 857.] — Omission. a. V.

(2) Dans la Chronique de Nantes, Erispoé appelle Charles le Chauve *amantissimus compater*.

(3) Chronicon Briocense.

(4) Chronicon Nannetense.

(5) Regino, Annales Metenses.

(6) Annales Metenses; Sigebertus ad an. 866; Regino, ad eundem annum.

246. Depuis la destruction du monastère de Déas, les religieux s'étoient réfugiés à Cunauld (1), sur la Loire, au diocèse d'Angers. Charles le Chauve leur avoit donné cet asile avant la prise de cette ville par les infidèles. Après avoir erré en différens lieux, le calme leur permit de revenir à Cunauld. Ne voyant plus le moyen de rentrer à Déas, quelqu'un d'entre eux y pénétra en secret : son dessein étoit de se saisir du corps de saint Filbert. Les Normans, qui étoient encore sur le lieu, ignoroient que ce trésor étoit au milieu d'eux. Il leur fut enlevé sans qu'ils s'en aperçussent.

Charles le Chauve, toujours attaché à cette maison fugitive, lui donna, dans la suite, entre autres terres, celle de Messai en Poitou. Les moines, qui ne se croyoient plus à l'abri des insultes des Normans, abandonnèrent Cunauld l'an 862 ; ils s'établirent, avec leur sainte relique, dans leur nouvelle habitation. Cette translation fut marquée par plus d'un miracle. Enfin, l'an 875, le saint dépôt fut confié au petit monastère de Tournus (2), qui devint une abbaye florissante sous le nom de saint Filbert. On croit l'y posséder encore (3). Le prieuré de Saint Filbert de Gran-lieu, qui subsiste de nos jours, représente l'ancienne abbaye de Déas ; il est sous la dépendance de l'abbaye de Tournus (4). Le service divin, qui est attaché à cette maison, se fait depuis long-temps par des prêtres séculiers.

247. Les religieux de Déas, en quittant ce monastère, avoient emporté avec eux le corps de saint Vital. Dans toutes leurs émigrations, ils ne le perdirent point de vue ; on le conserve dans l'abbaye de Tournus, où il est particulièrement révééré par les Bourguignons. Ce peuple a éprouvé, sur tout dans une maladie contagieuse, quel est son pouvoir auprès de Dieu. On croit que l'église de Saint Vital, au pays de Retz, a recouvré l'os de l'un de ses bras (5).

248. Cependant, le voisinage de Louis, duc du Maine, inquiétoit beaucoup Salomon ; il chercha le moyen de l'écarter. Les troubles qui agitoient la France le lui fournirent. Charles le Chauve, qui sembloit ignorer que la justice et la droiture sont les plus sûrs gardiens des trônes, ne suivoit en tout que l'arbitraire. Il prodiguoit ses faveurs à ceux qui avoient

(1) Ermentaire, qui a décrit cette translation, appelle Cunauld *Conaldus*. *Con* ou *on*, rivière ; *al*, auprès : lieu auprès d'une rivière.

(2) Tournus est une ville située sur la rivière de Saone, entre Macon et Chalon. On la nomme *Tinurtium*, *Trinurcium*, *Trinorchium*, *Tornocium*, etc. Toutes ces dénominations signifient la même chose. *Tin* ou *tan*, *trin* ou *rin*, *tor* ou *dor*, rivière ; *ur*, *or*, *oc*, au-dessus,

sur : lieu sur une rivière. Le terme *Tournus* exprime la même chose. *Tour* ou *dour*, rivière ; *us*, au-dessus : lieu au-dessus d'une rivière.

(3) Mabillonius in *Actis SS. Ord.*, sæc. iv, partie 1.

(4) Mabillonius in *Annalibus Bened.*, tom. 2.

(5) D. Lobineau, *Vies des SS. de Bret.*

la lâcheté de servir son ambition. Pour ceux qui ne se conduisoient que par amour du bien public , il les laissoit sans emploi. Par là , il se rendoit l'esclave des premiers , et s'aliénoit l'esprit des seconds. Les comtes et les officiers de la couronne ne regardoient plus leurs places comme amovibles ; ils vouloient être les égaux de leur maître , et ne reconnoissoient d'autre subordination que celle qui tournoit à leur profit personnel ; tantôt ils livroient l'état aux infidèles , pour diminuer la puissance de leur souverain ; tantôt ils se joignoient à eux pour piller avec plus d'impunité.

L'attachement au bien général que quelques seigneurs zélés conservoient , leur inspira le projet d'attaquer le mal dans sa source. Ils appelèrent Louis , roi de Germanie , frère de Charles le Chauve , et se soumirent à lui. C'étoit un prince qui jusqu'alors avoit paru sage et prudent. On se crut autorisé à cette révolution par une fausse et dangereuse interprétation du testament de Charlemagne.

249. Les chefs de cette conspiration étoient Robert le Fort , Odon ou Eude , les deux Hervés et un grand nombre d'autres seigneurs. Salomon , qu'ils avoient mis à leur tête (1) , entra avec eux dans le Maine , pour en chasser Louis , fils de Charles. Ce prince ne les attendit pas : il prit la fuite et mit la Seine entre eux et lui.

250. Louis de Germanie entra sur les terres de son frère avec une armée redoutable ; il pénétra jusqu'à Orléans , sans trouver le moindre obstacle. Les conjurés de Neustrie , de Bretagne et d'Aquitaine le joignent auprès de cette ville. Charles , pour rappeler la confiance du peuple , faisoit alors le siège d'Oissel , autrement Oscelle (2) , l'une des îles de la Seine qui servoit de place d'armes aux Normans , et d'où ils faisoient des incursions dans le pays. Le roi lève le blocus , remonte la Seine , passe à Châlon et va camper à Brienne. Louis le suit ; pendant trois jours , les armées sont en présence ; les négociations de Charles sont infructueuses ; prêt à livrer le combat à son frère , il est trahi par ses troupes ; elles désertent ses drapeaux. Presque seul contre tous , il est obligé de s'enfuir : la Bourgogne le reçoit.

251. Quoique Louis ne fût pas reconnu par les évêques , que même ils

(1) [An 858.] — Omission. a. V.

(2) M. l'abbé le Beuf et M. Bonami ont fait chacun une dissertation sur la situation de cette île. On les trouve au trente-troisième volume des Mémoires de l'académie des inscriptions. On peut les consulter. Nous remar-

querons donc seulement qu'Oscelle ou Oissel a pris son nom d'o ou wi , qu'on prononce , oi , eau , rivière , et de cel ou el , au-dessus : lieu qui domine sur une rivière. De là ocill , en bas-breton , signifie terre sur l'eau ; ocell , en gallois , pointe de terre qui avance dans l'eau.

eussent lancé l'excommunication contre ceux qui l'avoient appelé, il se crut maître des états de son frère. Il s'amusa à donner des monastères et des maisons royales aux principaux conjurés. Son armée, au lieu de chasser les Normans, désola le pays par ses rapines. Les peuples les plus exposés aux courses des idolâtres, qui avoient pris les armes pour défendre leurs biens, leur liberté, leur honneur et leur vie, furent traités comme des rebelles par les seigneurs de son parti; les calamités de la nation étoient pour eux une source de richesses. Une conduite si étrange aliène les esprits de ceux qui étoient entrés dans la ligue par le motif du bien général du royaume.

252. Charles le Chauve, qu'on avertit de tout ce qui se passe, saisit la circonstance. Il remet une armée sur pied; Louis le croit encore en Bourgogne, lorsqu'il paroît à la vue de son camp. L'usurpateur, qui ne s'attendoit à rien moins qu'au combat, ne peut soutenir l'attaque; à son tour, il prend la fuite (1). La seule chose qui lui reste, est le souvenir importun de son crime et la honte de n'en avoir recueilli que des fruits momentanés. Robert le Fort et la plupart des conjurés se retirèrent en Bretagne; quelques-uns, épouvantés par l'excommunication, se soumirent à Charles.

253. Ce fut dans cette circonstance qu'on indiqua au palais de Savonnières, proche de Toul (2), un concile, où devoit se trouver le clergé des royaumes de Charles le Chauve, roi de Neustrie; de Lothaire, roi de Lotharinge ou Lorraine (3), et de Charles, roi de Provence (4). Cette assemblée étoit fixée au mois de juin. Le but qu'on s'y proposoit étoit de détruire le schisme de Bretagne, de ramener à l'obéissance ceux qui avoient manqué de fidélité à leurs souverains, et de rétablir la discipline de l'E-

(1) [An 859.] — Omission. a. V.

(2) Ptolemée, l. 2, c. 9, parle de cette ville sous le nom de *Tullum*. L'Itinéraire d'Antonin et la Table théodosienne lui donnent le même nom. La ville de Toul est dans un val lon environné, à moitié, de montagnes. *Tul* ou *ul* : lieu profond. *Tullum* a été la capitale des Leuci. « *Civitas Leucorum Tullo*, » dit la Notice des provinces de la Gaule. Aussi, dans plusieurs titres, on l'appelle simplement *Leuci*. Les Leuci, placés sur la Moselle, pouvoient prendre ce nom. *Leuc*, rivière : peuple placé sur une rivière.

(3) L'empereur Lothaire avoit donné à Lothaire, l'un de ses fils, cette partie de la Gaule, qui, du nom de ce dernier, a été appelée Lotharinge ou Lorraine. *Lothar*, Lo-

thaire; *ren*, royaume : royaume de Lothaire. Aussi, dans le traité qui fut fait l'an 870, entre les rois Louis et Charles, la Lorraine se nomme deux fois : « *Regnum Hlotarii regis*. » Dans le partage du royaume de Lothaire, entre ces deux princes, il est dit : « *Regnum* » quod Hlotarius habuit. » Les mêmes expressions se trouvent dans les Annales de saint Bertin. Le nom de *Lothaire*, le même que celui de *Chlotaire* ou *Clotaire*, se tire de *cloth* ou *lot*, illustre. *Lauter* et *luther* ont le même sens. Nous avons déjà observé qu'on donnoit autrefois aux personnes qualifiées des noms analogues à leur haute naissance (*).

(4) On sait que la Provence fut la partie des Gaules que les Romains conquièrent la première; ils lui donnèrent le nom de *Provincia*, d'où est venu son nom actuel.

(*) Voy. notamment septième siècle, n° 314, p. 163. a. V.

glise. Nous ne ferons mention de ce concile qu'autant qu'il intéresse la Bretagne.

254. Hérard, archevêque de Tours, qui avoit succédé à Amalric l'an 856, invita les évêques de Bretagne à s'y trouver. Ils n'eurent garde de se rendre à ses désirs. Salomon, dès son avènement au trône, leur avoit expressément défendu de reconnoître l'église de Tours et de permettre à son chef de faire aucun acte de juridiction dans leurs diocèses. Aussi ardent que Nominoé à maintenir le siège de Dol dans toute l'étendue de ses droits, il leur avoit enjoint de n'obéir qu'à l'évêque de ce diocèse, et leur avoit même fait notifier que, si quelqu'un d'entre eux osoit agir autrement, il en seroit grièvement puni.

255. Fastcair, qui prenoit hautement le titre d'archevêque; Gernobri, qui renonça publiquement à toute correspondance avec la métropole de Tours; Garubre et Felix, qui étoient évêques des nouveaux diocèses de Saint-Brieuc et de Treguer, répondirent à Hérard qu'ils n'avoient point d'ordre à recevoir de lui; qu'il n'ignoroit pas que, depuis plusieurs années, ils avoient chez eux un métropolitain où toutes les affaires ressortissoient et qui ne dépendoit en aucune manière de son siège; les autres évêques gardèrent le silence (1).

(1) Joannes Maan, *Historia eccles. Turon.*, p. 61. Il est constant que Fastcair, Gernobri, Garubre et Felix siégeoient en Bretagne; mais la lettre du concile de Savonieres, qui leur fut adressée, ne fait pas mention de leurs sièges. Est-ce avec fondement que nous les avons fixés? Voici nos motifs: 1^o On ne peut douter qu'Actard ne fût encore évêque de Nantes l'an 859. 2^o Anaweten continuoit de l'être de Quimper, lorsqu'Erispoé accorda à l'abbaye de Redon la faculté de se donner un abbé. Son nom est appelé dans un acte du cartulaire de Redon, que Salomon passa, en faveur des religieux de cette communauté, dans le château de Penhart (in aula Penhart), la troisième année de son règne (tertio anno principatûs Salomonis), c'est-à-dire, l'an 860. 3^o Retwalatre, évêque d'Alet, avoit été présent, ainsi qu'Anaweten, à la permission qu'Erispoé avoit donnée aux moines de Redon de se choisir un abbé. Le même cartulaire de Redon parle d'un legs que le même prince fit à la même abbaye, la sixième année de son empire (anno sexto principatûs ejusdem Salomonis), c'est-à-dire, l'an 863. Retwalatre fut

témoin de cette donation. On l'appelle « episcopus Polrocoet. » 4^o Courantgen, évêque de Vennes, avoit aussi donné son consentement au diplôme par lequel Erispoé laissoit aux moines de Redon le pouvoir de prendre parmi eux leur abbé. Il est rapporté dans le même cartulaire que Courantgen étoit évêque de Vennes (episcopus in Venedia), lorsque le prêtre Oremus donna au monastère de Redon deux salines dans l'île de Bat, la troisième année du règne de Salomon, temps qui répond à l'an 860. Les chroniques font foi que cet évêque avoit été le successeur immédiat de Susan. 5^o Selon Jean Maan, Isaïe avoit remplacé Libéral. Aucun monument ne prouve qu'il n'ait pas vécu jusqu'au temps du concile de Savonieres. Mais quels sièges occupoient donc en Bretagne les quatre évêques dont le concile de Savonieres appelle les noms? 1^o Le Père Longueval, dans son *Histoire de l'Eglise gallicane*, tome sixième, reconnoît Festcair pour évêque de Dol; Jean Maan l'avoit cru avant lui. 2^o L'évêque Wernar ou Wernier des Pères de Savonieres, est le même que Gernobri. Outre que Jean Maan l'a ainsi pensé avant

256. Le concile s'assembla le quatorze de juin ; il fut composé des évêques de douze provinces. Charles le Chauve, Lothaire et Charles le Jeune, ses neveux, y assistèrent. L'archevêque de Tours s'y plaignit, dans les termes les plus forts, de la conduite des évêques de Bretagne envers son siège ; il représenta que ceux qui avoient le plus d'ardeur pour fomenter le schisme étoient Fastcair, Gernobri, Garubre et Felix.

257. En conséquence, les Pères du concile arrêterent qu'on écrirait aux évêques de Bretagne pour les engager à rentrer sous la juridiction de l'église de Tours. Telle est la première partie du huitième canon qui fut dressé dans cette assemblée. La lettre ne fut adressée qu'aux quatre évêques qui paroissoient les plus opposés aux droits de l'ancienne métropole. En voici la teneur.

« Remi de Lyon, Wenilon de Rouen, Hérard de Tours, Rodulfe de » Bourges, Hincmar de Reims, Gonthaire de Cologne, Arduic de Besan- » con, métropolitains, et plusieurs autres évêques, tous composant le » concile général de la Gaule et de la Germanie, assemblé à Savonieres, » faubourg de Toul, à Fastcair, Wernier, Garubre et Felix, salut dans le » Seigneur. Plus les crimes du peuple de Dieu se multiplient, plus, char- » gés qu'ils sont de les arrêter, les évêques doivent être attentifs à con- » férer ensemble, et en plus grand nombre et plus souvent, pour ne pas » s'exposer au reproche de porter en vain le nom de prêtres. C'est pour » cet effet que nous nous sommes rendus en ce lieu. Il s'agissoit de re- » chercher, avec le plus grand soin, par de sérieuses conférences, ce » que nous avions à faire au milieu de tant de périls et de tribulations ; » nous avions à implorer le secours de l'Esprit-Saint, pour y trouver le » remède. C'étoient vous autres sur tout qu'on avoit convoqués à cette » assemblée ; nous avons été sensiblement touchés de ne pas vous y voir. » En effet, comme vous avez à remplir les mêmes obligations que nous, » vous deviez faire paroître le même zèle. »

nous, les noms de *Wernar* ou *Wernier* donnent les mêmes idées que celui de *Gernobri* ; conséquemment, ils ne conviennent qu'à une seule et même personne qui siégea à Rennes sous ces trois noms, depuis l'an 849, et qui eut *Electram* pour successeur. *Vair* ou *gair*, *parole* ; *nar* ou *ar*, *puissant* : *homme puissant en parole*. Nous avons vu que le mot *Gernobri* a la même signification. C'est contre les faits même que le Père Longueval a mis *Wernier* à *Alet* ; *Retwalatre* en étoit évêque en 859. 3° Le même historien a moins blessé la vrai-

semblance, en plaçant *Garubre* à *Saint-Brieuc* et *Felix* à *Treguer*. Il est certain que ces deux églises étoient gouvernées ou par l'un ou par l'autre ; mais *Garubre* étoit-il plutôt évêque de *Saint-Brieuc* que de *Treguer* ? Voilà ce qu'on ne peut décider : tout est muet à ce sujet. L'évêque *Felix*, dont il est ici question, ne doit pas être confondu avec *Felix* de *Quimper*, qu'on avoit déposé et qui n'avoit point été rétabli. On doit supposer que *Clutvoion*, qui avoit été évêque ou à *Saint-Brieuc* ou à *Treguer*, étoit mort depuis quelque temps.

« Instruits par les saints canons, nous ne pouvons ignorer que vous
 » devez l'obéissance à notre très-cher frère Hérard, votre métropolitain;
 » qu'aucun évêque ne peut être ordonné dans votre pays sans son consen-
 » tement, et que vous ne pouvez rien statuer sur la discipline générale
 » sans son agrément. Les écrits que donna à ce sujet Léon IV, du temps
 » de Nominoé; ceux de son successeur, Benoît III, font connoître assez
 » clairement quelle est la soumission que vous et la nation bretonne de-
 » vez à votre métropolitain, pour le salut de vos ames; ils avoient même
 » excommunié ceux qui, à cet égard, seroient réfractaires au saint Siège. »

Le concile avoit aussi statué que, dans la lettre qui seroit adressée aux évêques de Bretagne, il leur seroit enjoint de ne pas communiquer avec les excommuniés, conformément aux saints canons; d'avertir Salomon de garder la foi qu'il avoit jurée au roi Charles; de ne pas se priver, lui et ses sujets, de la communion de l'Eglise, en communiquant avec les excommuniés. C'est ce que porte la seconde partie du huitième canon dont nous venons de parler. Aussi le concile continue ainsi sa lettre :

« Nous sommes très-touchés que vous communiquiez avec les personnes
 » que votre métropolitain et les autres évêques ont excommuniés pour
 » différens crimes. Ceux qui participent avec eux, encourent la même
 » censure, suivant les sacrés canons. C'est pourquoi nous vous avertis-
 » sons, nos très-chers frères, de tenir une autre conduite; nous vous con-
 » jurons de ramener au plutôt et à jamais, par votre zèle et par l'aide de
 » la grâce divine, votre nation à la pratique de l'ancienne discipline.
 » Faites-lui remarquer qu'en s'associant avec ceux que l'Eglise a excom-
 » muniés, c'est encourir la même peine. Du reste, Hérard, notre respec-
 » table chorévêque, vous fera part de nos réglemens. Mais si, ce qu'à Dieu
 » ne plaise, vous continuez de vous soustraire à son autorité; si vous ré-
 » sistez aux exhortations que la charité nous dicte, nous serons contraints,
 » par le devoir de notre ministère, de vous condamner suivant les canons.
 » Portez-vous bien et priez pour nous. »

« Il a plu à tous les membres du concile de vous charger d'avertir Salomon, qui tient l'empire de Bretagne, que, s'il veut se rendre agréable
 » à Dieu et conserver notre communion, il permette à tous les évêques de
 » sa dépendance de rendre à leur métropolitain l'obéissance qui lui est
 » due; qu'il n'enlève point les biens des églises et ne souffre pas que les
 » autres les envahissent; qu'il considère avec quel danger pour son ame
 » il a usurpé la domination sur la Bretagne, lui qui avoit juré fidélité au
 » roi Charles; qu'il se souvienne que la nation bretonne a été soumise aux

» François dès le commencement et a payé le tribut dont on étoit conve-
 » nu. Qu'il ne refuse donc pas de se conformer à l'ancienne coutume,
 » qui n'a été interrompue que depuis quelque temps. Qu'il laisse enfin
 » chacun jouir des biens de ses pères et de ceux qu'il a acquis légitime-
 » ment d'une autre manière. Car, s'il ne se corrige pas, et s'il ne se rend
 » point à nos avis charitables, Dieu le privera dans peu de l'autorité qu'il
 » s'est injustement appropriée, et le punira comme il le mérite. Persua-
 » dez-le aussi de ne pas recevoir les excommuniés, car, s'il communique
 » avec eux, il tombera lui-même dans l'excommunication (1). »

258. La lettre des Pères de ce concile fournit ici la matière de quelques réflexions.

1^o On voit, par le silence qu'ils gardent sur l'érection des nouveaux évêchés de Saint-Brieuc et de Treguer, qu'ils ne désapprouvoient pas ces établissemens. Il est même certain que, dans aucun temps, ni les souverains pontifes, ni les évêques françois n'ont attaqué cet ouvrage de Nominoé. Dans chacun de ces deux diocèses, il y avoit un grand peuple à gouverner ; les deux monastères étoient assez riches pour doter ces évêchés ; le territoire qu'on leur donnoit étoit trop considérable pour que la dignité pontificale eût eu quelque chose à souffrir. Si l'on avoit démembré l'évêché de Dol, on avoit aussi étendu sa juridiction. Ce qu'il perdoit par la création des nouveaux évêchés lui étoit rendu par le titre dont on le décoroit. L'archevêque de Tours n'avoit de plainte à porter que contre la métropole de Dol : celle-ci, une fois supprimée, l'église de Tours acquéroit un nouveau lustre par la multiplication des évêchés de sa dépendance.

259. 2^o Dès lors que, pendant la vie d'Erispoé, Salomon avoit reçu de Charles le Chauve l'investiture d'une partie de la Bretagne, et qu'en conséquence, il lui avoit prêté serment de fidélité, il n'avoit pu, à la mort de ce prince, s'arroger l'empire de cette province. Par la foi qu'il avoit donnée, il avoit reconnu que la souveraineté de la Bretagne appartenoit à la couronne de France ; en s'en attribuant l'empire, il avoit violé l'engagement le plus solennel. Aussi, les Pères du concile de Savonieres, bien éloignés de cette politique humaine dont les vues changent selon la diversité des intérêts qui la guident, le rappeloient à sa propre conscience avec laquelle il ne lui étoit pas permis de se trouver en contradiction.

260. 3^o Cette proposition, par laquelle ils avancent que la nation bretonne a été soumise aux François dès le commencement, n'est pas d'une exacte vérité. Le règne de Conan-Meriadec avoit été bien antérieur à celui

(1) Sirmundus, Concil. Galliæ, tom. 3.

de Clovis. Assujetti d'abord à l'empire romain, ce prince en avoit secoué le joug. Le conquérant de la Gaule ne vit pas sans jalousie les Armoriques indépendans. La guerre qu'il porta chez eux se termina par un traité d'une alliance si étroite, que, des François et des Armoriques, il ne se fit qu'un peuple (1). C'est dans ce temps que les limites des deux royaumes, dont ont parlé les Pères du concile de Paris, furent fixées. Clovis, qui n'osoit rompre par lui-même ses engagements, arma les Frisons contre Budic et lui enleva la couronne. La Bretagne commença alors de subir sa loi; ses lieutenans y donnèrent des ordres; les évêques bretons assistèrent à ses conciles. Après lui, Childebart érigea l'évêché de Léon et en investit saint Pol Aurelien. Si Rioval recouvra par sa valeur les états de son père, s'il parut s'y maintenir sans reconnoître de supérieur, les François ne le regardèrent pas moins comme un usurpateur. L'autorité absolue qu'ils avoient exercée en Bretagne pendant plusieurs années, étoit pour eux un titre dont ils réclamoient l'usage. Aussi, après la mort de Rioval, les princes bretons obéissent à Childebart; Canao est entièrement dévoué à ses ordres; la nation elle-même le traite de juge étranger (2); jusque dans sa révolte contre Clotaire, il respecte, en la personne de Chramne, le fils de son souverain: il n'ose livrer le combat sans en avoir obtenu la permission. Judual, captif à la cour de Childebart, rentre dans ses possessions par un seul acte de la volonté de ce roi, tant elle a d'empire sur l'esprit de Canao! tous deux ne prennent d'autre titre que celui de duc ou de comte; c'est qu'ils ont juré de tenir leurs états de Childebart. Guerech', qui se sent pressé par l'obligation de la même dépendance, prête serment de fidélité à Chilperic, l'an 578; en lui demandant le comté de Vennes, il s'engage à lui payer exactement chaque année les tributs qu'en tiroient les rois ses prédécesseurs (3). Le même prince et Judual avouent de bonne foi, l'an 587, que, de droit, ils sont les sujets des enfans du roi Clotaire (4). Telle est l'époque où la Bretagne commença à dépendre de la France. Tel est le principe des tributs qu'elle lui devoit.

4° Le ton prophétique avec lequel les évêques du concile avoient menacé Salomon d'une mort prochaine ne fut pas justifié par l'événement. Ce langage, lorsqu'il n'est pas inspiré par l'Esprit-Saint, à qui seul l'avenir est présent, profane les lèvres des ministres d'un Dieu qui leur défend

(1) Sigebertus in Chronico.

(2) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. 1; in Vita S. Samsonis, num. 30.

(3) Greg. Turon. Histor., lib. 5, num. 26.

« Sacramento se constrinxit (Varochus) quòd » fidelis regi Chilperico esse deberet, etc. »

(4) « Scimus nos.... Clotharii regis filiis de- » bere esse subjectos. » Greg. Tur. Histor., lib. 9, num. 18.

d'annoncer autre chose que ce qu'il a dit. Le vrai doit toujours éclairer leur zèle : c'est dans les grands et les sublimes principes de la morale chrétienne qu'ils apprendront aux fidèles à n'estimer la vie présente qu'autant qu'elle conduit à la vie éternelle ; à modérer leurs passions ; à les rendre utiles à la société civile et religieuse ; à travailler à leur bonheur , en contribuant à celui des autres.

261. Le concile de Savonieres ne se contenta pas de faire écrire aux évêques de Bretagne : il régla qu'on adresseroit une lettre aux excommuniés de ce royaume ; qu'on leur accorderoit , jusqu'au premier concile , le temps de revenir à résipiscence ; qu'on les exciteroit fortement à se convertir, selon les vœux de l'Eglise , qu'autrement ils seroient anathématisés en plein concile. Cette décision fait la matière du neuvième canon.

262. La lettre est ainsi conçue : « Le synode universel , assemblé de » différens pays, au nom du Seigneur, dans un lieu voisin de la ville de » Toul, lequel on nomme Savonieres, à nos fils que Dieu rende bons , » savoir : Robert , Odon , Hervée , Truand , Engelbaud , Frotmond , Hervée, Magenard, Cadolon et aux autres de votre parti, conversion et salut. » Les divisions et les mésintelligences qui se sont élevées dans vos conciles , nous ont fait désirer, il y a long-temps, de nous assembler en » concile et de rendre publique la douleur dont nous sommes pénétrés. » Depuis l'établissement du règne des François , Dieu n'avoit point appesanti son bras sur eux d'une manière plus terrible : c'est votre perversité commune qui nous a plongés dans cet abîme de malheur. Si la Providence divine nous a réunis dans le même lieu , c'est afin que , mettant » à profit les différentes tribulations qui nous affligent , nous repassions » nos péchés dans l'amertume de nos cœurs ; que nous nous convertissions nous-mêmes les premiers au Seigneur ; et que , par nos discours et nos exemples , nous lui ramenions les autres. Nous le supplions tous , en gémissant , les larmes aux yeux et la componction dans l'ame , de nous regarder en pitié dans ce moment , où nous sommes déterminés à rentrer en nous-mêmes ; nous espérons de lui cette grâce , quoique nous soyons les derniers de ses serviteurs. Nous le conjurons de nous donner la force de pratiquer nous-mêmes ce que nous prêchons aux autres. En effet , notre Sauveur a dit : ceux qui me disent , Seigneur , Seigneur , n'entreront pas tous dans le royaume des cieux ; mais celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux (1). Aussi voulons-nous remplir ce qui est porté dans cette sen-

(1) Matth. 7, v. 21.

» tence. Pour vous , ne faites pas attention à nos fautes ; ne voyez que
 » notre qualité de ministres de Dieu. Ecoutez ce que vous enjoint le Sei-
 » gneur , lorsque nous vous annonçons sa parole : faites ce qu'ils vous
 » disent. Mais , quand nous faisons le mal , voici ce qu'il vous défend :
 » ne faites pas ce qu'ils font (1). En effet , si vous obéissez à la loi de Dieu ,
 » lorsque nous vous l'annonçons telle qu'elle est , malgré notre indigni-
 » té , elle ne vous sera pas moins utile pour le salut , que si vous l'enten-
 » diez de la bouche même de saint Pierre , le prince des apôtres ; pour
 » nous , si nous ne réglons pas notre conduite sur ce que nous ordonnons
 » aux autres , nous prononçons dès lors notre condamnation. Mais ,
 » avouons-le à notre confusion , il n'y a personne parmi nous qui serve
 » Dieu comme il le doit. Les uns connoissent sa loi , ses menaces et ses
 » promesses , mais ils ne le craignent , ni ne l'aiment ; les autres ne s'em-
 » barrassent pas même de s'instruire des voies qui conduisent à lui. Tous
 » tant que nous sommes , nous risquons beaucoup de périr. Nous n'avons
 » d'autre ressource que la conversion avant la mort. L'heure en est incer-
 » taine ; il n'en est pas ainsi de la vengeance que Dieu tirera de nos pé-
 » chés : la punition les suivra infailliblement ; elle ne tardera même pas ,
 » si le changement de cœur et la pénitence ne viennent à notre secours.
 » C'est pourquoi nous nous humilions devant Dieu et devant vous ; nous
 » n'avons pas néanmoins assez de présomption pour nous flatter d'obte-
 » nir du Seigneur que vous vous unissiez à nous pour retourner à lui.
 » Ecoutez et comprenez , nos très-chers frères , ce que Dieu dit à tous les
 » fidèles : veillez , parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure (2). S'il
 » parle ainsi , c'est pour les avertir de se défier de la mort que personne ne
 » peut éviter ; c'est pour s'y préparer avec d'autant plus d'attention qu'on
 » n'en peut prévoir le moment , et qu'elle n'épargnera qui que ce soit.
 » Chaque jour nous péchons , aussi disons-nous chaque jour : remettez-
 » nous nos dettes (3). Mais ces fautes ne doivent pas être mortelles , c'est-
 » à-dire , de ces crimes dont parle le Prophète : l'ame qui aura péché
 » mourra (4). Et l'apôtre saint Paul : ceux qui commettent de tels excès ,
 » n'obtiendront pas le royaume de Dieu (5). Ecoutez maintenant , vous
 » qui êtes nos frères et nos fils en Jésus-Christ , les avertissemens charita-
 » bles que nous allons vous donner. Sans cela , vous nous verriez vous ac-
 » cuser , avec raison , au jugement de Dieu , ce qu'à lui ne plaise ; et vous
 » n'auriez plus le temps de faire pénitence. »

(1) Matth. , 23 , 3.

(2) Ibidem 25 , v. 13.

(3) Ibidem , 6 , v. 12.

(4) Ezechiel. 18 , v. 20.

(5) Galat. 5 , v. 21.

» Sachez d'abord que vous êtes des révoltés , et que la discorde est
 » un si grand mal , que l'offrande , dont le propre est d'effacer tout autre
 » péché que celui-là , n'est point reçue de Dieu jusqu'à ce qu'on se soit
 » réconcilié. L'Evangile vous a appris cette vérité. Les sages du monde
 » ont compris eux-mêmes ; ils ont écrit avec discernement que l'union
 » donne de l'accroissement aux petites choses , que les plus grandes
 » sont renversées par la main de la discorde. Nous en voyons un exemple
 » frappant au milieu de nous. Tandis que le royaume de France a eu la
 » concorde pour base , il n'a annoncé que de la grandeur ; livré main-
 » tenant aux dissensions , il paroît anéanti. Examinez-en vous-mêmes ,
 » nos très-chers frères , si vous n'êtes pas la cause principale de ce dé-
 » sastre , et si vous ne méritez pas les supplices qui sont attachés à ceux
 » qui l'ont enfanté. Dieu dit dans l'Evangile que , si quelqu'un scandalise
 » un de ces petits qui croient en lui , il vaudroit mieux pour lui qu'on
 » lui pendît au cou une de ces meules qu'un âne tourne et qu'on le jetât
 » au fond de la mer (1). Pour vous , ceux que vous scandalisez sont en
 » si grand nombre qu'on ne peut les compter. Combien est plus grand le
 » danger que vous courez ? Que répondrez-vous à Dieu votre juge , vous
 » qui troublez le repos des autres , vous qui les opprimez ? Vous n'avez ,
 » durant cette vie mortelle , ni tranquillité d'esprit , ni paix de l'âme ;
 » dans l'autre , la damnation sera votre partage. Voulez-vous savoir en
 » quoi elle consiste ? C'est un feu , mais un feu éternel qui brûlera tous
 » les impies ; car le Seigneur assure qu'il leur dira : allez au feu éter-
 » nel (2). Si l'on n'est pas épouvanté par la qualité du supplice , on doit
 » l'être du moins par sa durée qui n'aura point de terme. Isaïe dit des
 » mêmes impies : leur ver ne mourra point et leur feu ne s'éteindra ja-
 » mais (3). Il est dit ailleurs : la chair de l'impie sera la pâture du feu et
 » des vers (4). Oui , et vous devez nous croire , nous à qui il appartient
 » de vous expliquer le vrai sens de l'Ecriture , l'âme de l'impie sera ron-
 » gée par un ver , et ce ver est le regret de faire , sans aucun fruit , une
 » pénitence si rigoureuse ; le corps de l'impie , pour augmenter son
 » tourment , souffrira la morsure d'un ver matériel , et l'ardeur d'un feu
 » toujours brûlant et toujours en action. »

» Repassez dans votre mémoire tout ce que vous avez fait : vous vivez
 » comme s'il n'y avoit point de lois ; vous n'observez ni celles que les
 » hommes ont établies pour entretenir la paix entr'eux , ni celles que les

(1) Matth. 18, v. 6.

(2) Ibidem. 25, v. 41.

(3) Isaïæ. 66.

(4) Eccli. 7, v. 19.

» divines Ecritures ont enseignées pour la manutention de ce qui est
 » juste en soi et de ce qu'il faut faire pour mériter la gloire céleste ; vous
 » enlevez les uns et les autres , sans ménagement , les biens d'autrui. L'a-
 » pôtre saint Paul dit cependant que ceux qui vivent de rapines ne pos-
 » séderont pas le royaume de Dieu. Si ce riche qui se couvroit de pourpre
 » brûle dans l'enfer , ce n'est pas pour avoir ravi inhumainement ce qui
 » appartenoit à son prochain ; le Sauveur lui reproche seulement de n'a-
 » voir pas eu pitié de l'indigent , et de ne l'avoir pas secouru d'une partie
 » des biens qu'il possédoit légitimement. Si , pour cela seul , il est con-
 » damné au feu de l'enfer , quelle sera donc la torture de celui qui ar-
 » rache des mains des autres ce qu'ils ont selon les lois ? »

» La plupart d'entre vous ont mis bas toute crainte de Dieu ; ils pro-
 » fanent les temples ; sous différens prétextes , ils emportent les vases
 » consacrés au Seigneur et les trésors ; ils s'approprient les dépôts que
 » les églises leur ont confiés par la crainte qu'elles avoient des païens ;
 » ces sacrilèges ne les font point rougir. Vous enlevez à Dieu les posses-
 » sions mêmes de l'Eglise ; nous voulons parler de ces terres cultivées
 » et habitées par des colons , qui lui ont été données par ceux qui étoient
 » chrétiens avant vous , pour le rachat de leurs ames , pour la réédifica-
 » tion des églises , pour la nourriture et l'entretien de ceux qui chantent
 » tous les jours les louanges de Dieu , pour les besoins des pauvres et
 » même , s'il étoit nécessaire , pour la rançon des captifs. Parce que Dieu
 » ne vous punit pas sur-le-champ , vous vous croyez en sûreté. La terre
 » appartient au Seigneur , et tout ce qu'elle renferme. Si on lui offre
 » quelque chose , on l'avoit auparavant reçu de lui. Pour nous faire voir
 » néanmoins qu'il agréé ce que nous lui consacrons , il daigne recevoir ,
 » comme de notre main , ce que nous tenons de la sienne. Voici ce qu'il
 » dit à ceux qui exercent les œuvres de charité : j'ai eu besoin de loge-
 » ment et vous m'avez logé , j'ai été nu et vous m'avez revêtu , j'ai eu
 » faim et vous m'avez donné à manger , j'ai eu soif et vous m'avez donné
 » à boire (1). Votre crime attaque les droits de la race présente et ceux
 » de la race future. Si Dieu n'écoutoit que sa justice , il vous puniroit sur-
 » le-champ ; sa patience arrête dans ce moment son bras vengeur. Nous
 » formons des vœux ardens pour qu'elle vous conduise à une vraie con-
 » version. Selon l'apôtre saint Paul , la douceur et la miséricorde que
 » Dieu exerce à notre égard durant la vie présente nous invite à la pénit-
 » tence (2). Mais si vous persistez dans vos crimes , plus sa patience est

(1) Matth. 25 , v. 35 , 36.

(2) Rom. 2 , v. 4.

» maintenant sensible, plus votre châtiment sera rigoureux dans la suite.
 » N'entendez-vous pas la voix de Dieu qui crie : si j'ai gardé le silence ,
 » pouvez-vous croire que je me tairai toujours (1)? Ce qui veut dire : je
 » me tais tandis que vous vivez ; je me vengerai à votre mort. Au moment
 » de votre punition, il vous rappellera cette défense émanée de sa bou-
 » che : vous ne convoiterez pas le bien de votre prochain (2). Toutes
 » les fois que vous l'avez désiré, vous ne l'avez pas enlevé pour cela ,
 » parce que vous n'osiez pas le faire. Vous n'avez pas seulement jeté
 » des yeux de concupiscence sur le mien : vous avez eu la hardiesse de
 » vous l'approprier ; en cela, vous me méprisez, vous avez eu plus d'é-
 » gards pour mes serviteurs que pour moi qui suis leur maître. C'est l'in-
 » jure que vous m'avez faite, c'est votre cupidité, cette source de tous
 » maux, qui vous ont conduits en enfer. A Dieu ne plaise qu'il prononce
 » à l'avenir cette sentence contre vous. Tandis que nous parlons à vos
 » oreilles, écoutez plutôt le Seigneur qui dit à votre cœur : convertissez-
 » vous à moi, et vous serez sauvés. »

« La plupart d'entre vous sont fornicateurs et adultères. Ils ne sont
 » retenus ni par la crainte de Dieu, ni par le respect humain. Qu'ils
 » écoutent l'apôtre qui leur dit : Dieu condamnera les fornicateurs et les
 » adultères (3). Ailleurs, il les avertit qu'il est terrible, après avoir com-
 » mis de tels crimes, de tomber entre les mains du Dieu vivant, qui peut
 » toujours punir (4). »

« A ces excès, un grand nombre ajoute l'homicide : ils font périr la
 » créature faite à l'image de Dieu ; par là, ils outragent le créateur. Les
 » saints évêques qui nous ont précédés ont ordonné une pénitence de
 » toute la vie pour un homicide volontaire ; ils ont privé les coupables
 » de la communion pour toujours, à l'exception de l'article de la mort ,
 » où elle leur sert de viatique. Quelle satisfaction pouvons-nous enjoindre
 » à ceux que nous savons avoir commis plusieurs homicides ? Bien plus,
 » ils mettent le feu aux maisons de campagne des chrétiens ; par les pertes
 » qu'ils leur causent et par la mort qu'ils occasionnent à quelques-uns
 » dans ces incendies, ils se rendent dignes du feu éternel. »

« Vous êtes sourds à la voix des évêques qui vous rappellent à l'Eglise
 » votre mère, vous persécutez leurs coopérateurs dans le saint ministère ,
 » vous réduisez à l'indigence les moines et les religieux, vous faites périr
 » de faim les laboureurs qui vous font vivre par leur travail. Par ces

(1) Isaïæ. 42, v. 14.

(2) Exodi. 20, v. 17.

(3) Hebr. 13, v. 4.

(4) Hebr. 10, v. 30.

» crimes et par d'autres encore dont on n'avoit pas de connoissance ,
 » vous mettez un mur de séparation entre Dieu et les bonnes œuvres. »
 » D'où vient la source de toutes ces erreurs? C'est de la société qui
 » vous unit. Dieu dit : bienheureux les pacifiques , parce qu'ils seront ap-
 » pelés les enfans de Dieu (1). Si vous aimez la paix , vous êtes les enfans
 » de Dieu et vous continuerez de l'être ; si vous ne l'aimez pas , il est
 » clair que vous n'êtes point les enfans de Dieu. Le Sauveur dit : celui
 » qui est de Dieu entend les paroles de Dieu ; si vous ne les entendez
 » point , c'est que vous n'êtes pas de Dieu (2). Si la parole de Dieu , en
 » frappant vos oreilles , passe jusqu'à vos cœurs pour y conformer vos
 » actions , vous êtes de Dieu ; mais si vous avez de l'indifférence pour
 » elle , vous n'êtes point de Dieu. Puissiez-vous n'être pas du nombre de
 » ceux à qui le Seigneur dit : vous êtes les enfans du diable (3). Dieu se
 » donnera lui-même à ceux qui lui obéiront ; ils contempleront ses per-
 » fections infinies et jouiront de sa présence. Il fera éternellement leur
 » joie dans le royaume des cieux. Les esclaves du démon seront , comme
 » lui , la proie d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Tandis que vous le pou-
 » vez encore , fuyez , nos très-chers frères , fuyez ce séducteur ; marchez sur
 » les traces de celui qui a pris , pour vous sauver , le nom de rédempteur.
 » Pouvez-vous ne pas appartenir à votre créateur ? Pouvez-vous persister
 » sous la tyrannie d'un imposteur ? Que serviroit-il à un homme , dit le
 » Seigneur , de gagner l'univers et de perdre son âme (4) ? S'il avance
 » que celui-là ne gagne rien , c'est pour l'avertir que , quoiqu'il gagne
 » tout le monde , il se fait un tort irréparable , dès lors qu'il se perd
 » soi-même. S'il y a quelque chose que nous ne puissions posséder sans
 » offenser Dieu , prenons garde de la rechercher. L'amour de Dieu est
 » le plus précieux de tous les biens. Les divines Ecritures attestent que
 » ce qui brille le plus dans le siècle s'éclipse avec le temps , et qu'au
 » contraire les biens du ciel , qui ne tombent pas sous les sens , sont éter-
 » nels. N'allons pas nous attacher à ce qui passe ; nous nous priverions
 » d'un bonheur qui ne doit jamais finir. Dieu nous dit à tous : dans
 » tout ce que vous faites , rappelez-vous votre dernière fin , et vous ne
 » pécherez point (5). Si nous ne sommes pas disposés à tout quitter de
 » cœur , la mort nous séparera malgré nous de ce qu'il nous est permis
 » même d'aimer ; ce qui nous paroît maintenant le plus doux se changera

(1) Matthæi. 5 , v. 9.

(2) Joan. 8 , v. 57.

(3) Ibidem. 44.

(4) Matthæi. 16 , v. 20.

(5) Eccli. 7 , v. 40.

» tout à coup dans l'amertume la plus piquante. La pompe qui nous en-
 » vironne dans le monde s'évanouira à ce moment ; ces parens , ces amis
 » qui font notre soutien nous seront inutiles ; il ne nous restera que les
 » crimes que nous n'aurions pas expiés par la pénitence. Une punition
 » éternelle en seroit la suite. »

« C'est l'amour vraiment paternel que nous avons pour vous qui nous
 » fait vous mettre devant les yeux les menaces de Dieu et ses promesses.
 » Nous espérons qu'à la vue de ce tableau vous vous hâterez de renon-
 » cer à tous les vices qui font perdre dans cette vie la paix de l'ame , et
 » qui ferment l'entrée dans la gloire du ciel ; qu'après un retour sincère
 » vers Dieu , vous ne connoîtrez plus que les actions saintes qui vous
 » placeront dans la voie du salut. »

« Nous avons appris que les crimes dont nous venons de faire le détail
 » vous ont attiré l'excommunication de la part de quelques évêques. Ils
 » veulent bien la suspendre pour un temps , parce que nous espérons que ,
 » dociles à nos remontrances , vous romprez cette confédération qui
 » vous est si funeste et qui vous entraîne en tant de crimes. Sans cela ,
 » notre ministère nous forceroit de lancer contre vous un anathème gé-
 » néral (1). »

263. Quelques démarches que les Pères du concile de Savonieres eussent faites pour éteindre le schisme de Bretagne , elles furent sans effet. Plus les évêques de France s'obstinoient à vouloir renverser la métropole de Dol , plus Salomon se persuadoit qu'elle étoit nécessaire au bonheur de ses états. Fastcair n'eut pas le temps de répondre à la lettre du concile qui attaquoit ses droits. Dès le 4 de mars de l'an 860, on lui trouve un successeur dans la personne de Festien. C'étoit un seigneur de marque (2). Il fut témoin d'une donation que fit alors le roi Salomon à l'abbaye de Redon. Anaweten , évêque de Cornouaille ou de Quimper , y comparut aussi en la même qualité (3).

264. Les menaces des évêques françois firent à la fin impression sur les ligueurs. Gonfrid et Gozfrid , seigneurs bretons , se détachèrent de la confédération (4). Ils allèrent offrir à Charles le Chauve leurs services et ceux de Robert. Jamais nouvelle ne fut plus agréable au roi. Robert , qui vint le trouver à Meun sur Loire (5) , fut rétabli dans son ancien gouvernement.

(1) Sirmundus, Concil. Galliæ. tom. 3.

(2) *Fes, bes ou pes, seigneur ; tien, beau : beau seigneur.*

(3) Cartular. Roton.

(4) [An 861.] — Omission. a. V.

(5) Dans la vie de saint Lifard , Meun ou

265. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre l'ennemi de Salomon. Pour se fortifier contre ce comte, dont le voisinage lui donnoit de l'inquiétude, le roi traita avec des Normans qui venoient de ravager l'Espagne; ils lui vendirent quelques vaisseaux dont il avoit besoin sur la Loire. Robert rompit cette alliance : il s'empara des navires, y mit le feu et offrit une somme considérable d'argent à Weland, chef de barbares, pour tourner ses armes contre la Bretagne (1). La proposition fut agréée, mais probablement elle ne fut pas remplie. Quelque temps après, Weland se fit chrétien avec tous ceux de sa suite.

266. Cependant les deux médiateurs bretons étoient rentrés presque aussitôt dans le parti qu'ils avoient quitté. Louis, fils de Charles, s'y laissa entraîner d'autant plus volontiers qu'il se trouvoit dépouillé par Robert. Pour resserrer davantage la confédération, il épousa la sœur d'Odou, l'un des principaux ligués.

267. Les Bretons, sous ses ordres, entrèrent dans l'Anjou; ils y firent un grand butin, ainsi que dans les provinces voisines. Robert, qui les attendoit à leur retour, fondit sur eux, en tua une partie, mit l'autre en fuite et s'empara de leur pillage. Une seconde campagne ne favorisa pas davantage les armes de Louis. Ces défaites l'instruisirent : il implora la tendresse de son père, en obtint le pardon de sa révolte; mais son duché ne lui fut pas rendu. Il fut obligé de se restreindre au comté de Meaux et à l'abbaye de Saint Crépin (2). Son exemple rappela la plupart des confédérés à leur devoir : ils se soumirent à Charles.

268. Pendant tous ces troubles, Salomon écrivit une lettre à Nicolas 1, pour justifier la conduite de Nominoë touchant les évêques déposés, et pour répondre aux objections qu'avoient faites les Pères du concile de Sa-

Mehun porte le nom de *Magdunum*; quelquefois on le nomme *Maudunum* et *Maidunum*. *Mag* ou *ag*, eau, rivière; *mav* ou *av*, mai ou ai, eau, rivière; *dun*, élévation : lieu qui domine sur une rivière.

(1) [An 862.]—Omission. a. V.

(2) M. l'abbé des Fontaines a dit au premier volume de son Histoire des ducs de Bretagne : « C'est peut-être là l'origine d'une fa- » çon de parler populaire, quand on appelle » le petit bien d'une personne son *Saint Cré-* » *pin*. » Cet historien ignoroit que le mot *cre-* » *pin* employé ici est une locution celtique. *Cre* ou *cra*, *re* ou *ra*, petit; *pin*, bien : petit bien. Quand la langue celtique cessa d'être en usage, le mot *crepin* s'identifia avec le nom de

Saint Crépin. Dès lors la vraie étymologie a disparu. Il y a plus d'une erreur de cette nature. Tel lieu qui porte maintenant le nom d'un saint particulier, n'a pas pour cela changé son nom primitif. Le nom de ce lieu étoit d'abord le même que celui du saint. Il n'en a pas fallu davantage pour y invoquer le saint du même nom. Par exemple, Saint Auban (Sanctus Albanus), qui est sur une montagne du Dauphiné, porta originairement le nom d'Auban ou d'Alban; on le lui avoit donné parce qu'en celtique *av*, *al* ou *alb* se rendent par montagne. Ainsi Sainte Agathe, dans la Calabre ultérieure, qui est sur le bord d'une forêt, a dû son premier nom à cette forêt; je veux dire celui d'a-cat. *Cat*, forêt.

vonieres. Il y parloit d'Actard et de Gislard, et blâmoit surtout le premier de réordonner ceux qui avoient été ordonnés par le second. Il insistoit, entr'autres sur la nécessité d'un métropolitain dans ses états : il faisoit voir que, son royaume étant distingué de celui de Charles le Chauve, ses évêques ne devoient pas dépendre de l'archevêque de Tours ; qu'autrement la paix de ses sujets en seroit troublée et sa propre autorité en souffriroit. Sa lettre fut portée à Rome par des ambassadeurs. Par cet appareil, il vouloit rendre public le respect dont il étoit pénétré pour le saint siège.

269. Le pape lui fit la réponse suivante : « Nicolas, évêque (1), à Salomon (2), roi des Bretons. Béni soit Dieu, père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, par un effet tout particulier de sa miséricorde, a daigné répandre tant de lumière dans l'âme de votre majesté, que l'éclat de votre sagesse a fait comme un orient des terres occidentales que vous habitez. Le soleil de justice, qui est Jésus-Christ, s'est levé depuis longtemps sur votre royaume ; il n'y éclaire que des fidèles (3). Nous prions le Dieu tout-puissant que, comme il vous a donné la connoissance de la vraie foi, il vous accorde la grâce de l'animer par de bonnes œuvres. »

« Au reste, votre sagesse saura, notre très-cher fils, que nous avons fait chercher avec soin, dans les archives de la sainte Eglise romaine, au service de laquelle la miséricorde du Tout-Puissant nous a appelé, tout ce qui regarde les évêques déposés et ceux qu'on a mis à leurs places ; que la lecture des lettres de mes prédécesseurs d'heureuse mé-

(1) Dans la copie de cette lettre, que D. Morice a donnée au public au premier volume des Actes de Bretagne, Nicolas, outre la qualité d'évêque, prend celle de *servus servorum*. On ne trouve point ce dernier titre dans la copie que D. Martene a fait imprimer au troisième volume de ses Anecdotes, page 859 et suiv. Nous suivons celle-ci de préférence, parce qu'elle nous paroît plus exacte. Grégoire le Grand est le premier pape qui ait pris le nom de serviteur des serviteurs.

(2) La lettre du pape Nicolas a été insérée dans le décret de Gratien, troisième question, *hæc quippè*. Elle a pour titre : « Salomoni, regi Britonum tertio et ultimo. » Ce qui prouve que les Bretons ont eu trois rois du nom de Salomon. Cette lettre a été mal à propos attribuée au pape Jean VIII, qui ne régna

qu'en 872, le 14 de décembre.

(3) Il y a deux versions de cette partie de la lettre du pape Nicolas. L'une porte : « Ortus enim est in vobis sol justitiæ, quod ipse Christus est, et infidelitatis tenebræ defecerunt. » Ces expressions font croire, dit le P. Longueval, tom. 6^e de l'Hist. de l'Eglise gallicane, page 181, « que Salomon s'étoit récemment converti du paganisme. » La seconde version est ainsi conçue : « Ortus est enim in vobis sol justitiæ, quod ipse Christus est, et infidelitatis tempora defecerunt. » Le mot *tempora* désigne un temps éloigné. Ce qui nous a déterminé à rendre cette version de la manière que nous venons de le faire dans le corps de l'ouvrage. D'ailleurs, nous y avons été forcé par les circonstances, pour nous conformer à la vérité des faits.

» moire , Léon et Benoît , m'a fait connoître que les choses sont autrement
 » que vous ne me les avez exposées ; qu'on a tort de croire que le pape
 » Léon avoit donné conseil ou pouvoir à Nominoé de déposer les évêques.
 » Car sa lettre prouve évidemment qu'il n'avoit attribué cette faculté qu'à
 » une assemblée d'un nombre déterminé d'évêques. Lorsque Nominoé le
 » consulta sur ce qu'il falloit faire vis-à-vis de ceux qui vendoient la
 » grâce du Saint-Esprit , il répondit qu'on n'avoit d'autre règle à suivre que
 » ce que les saints canons ordonnoient là dessus : il lui en mit dans le
 » même temps le texte sous les yeux. Dans la lettre qu'il écrivit alors aux
 » évêques de Bretagne , il leur marqua comment , par qui et par combien
 » de juges les évêques devoient être condamnés. Il décida nettement que
 » tout devoit se passer dans un concile d'évêques. Car , ajoutoit-il en pro-
 » pres termes , nous ne croyons pas que des évêques puissent être con-
 » damnés autrement que par douze évêques , ou , du moins , il faut que
 » l'accusation ait été prouvée par soixante-douze témoins irréprochables
 » et purgés par serment sur les évangiles , comme le bienheureux Silves-
 » tre l'a ordonné , et comme l'observe la sainte Eglise romaine. Mon pré-
 » décesseur , de sainte mémoire , Benoît , attaché aux mêmes principes ,
 » ayant appris que , contre le décret de son prédécesseur , on avoit eu la
 » témérité de faire déposer par des laïques , et non par des évêques , les
 » évêques de votre pays , en ressentit la plus vive douleur. Choqué de
 » cette conduite irrégulière , il écrivit qu'aucune raison ne permettoit que
 » des évêques fussent chassés de leurs sièges , si ce n'étoit par l'ordonnance
 » de douze évêques. Ce sont aussi les traces que j'ai suivies. Je pense
 » toujours que des évêques ne doivent perdre leurs dignités qu'après avoir
 » été entendus et examinés par douze de leurs confrères , le métropoli-
 » tain présent , à qui il appartient de parler le premier. »

« Si l'on objecte que les évêques déposés ont été convaincus de simo-
 » nie par leur propre confession , il est à croire que la force et la crainte
 » leur ont extorqué cet aveu ; qu'ils n'étoient pas véritablement coupables
 » du crime dont on les accusoit ; ils voyoient que des laïques , de con-
 » cert avec le roi , avoient conspiré contre eux : action dont ils ne trou-
 » voient point d'exemple. Ce qu'ils ont avoué dans un pareil tribunal n'est
 » sorti que de leur bouche : le cœur n'y avoit aucune part ; on ne peut re-
 » garder comme une confession juridique celle qui se fait devant des juges
 » incompetens. »

« Pour ce qui est des évêques Gislard et Actard , au sujet desquels vous
 » nous avez écrit , nous avons trouvé dans nos archives que les choses sont

» tout autrement que vous ne nous l'avez marqué. Nous ne pouvons , à la
 » vérité , nous empêcher de désapprouver Actard , en réordonnant ceux
 » à qui Gislard a conféré les mêmes ordres ; mais il est certain qu'Actard
 » a été fait évêque avant Gislard. Enfin , le très-saint pape Léon , écrivant
 » à Nominoé , parle d'Actard avec éloge : il lui rend ce témoignage que sa
 » vie et sa doctrine sont sans reproche. Pour Gislard , il le traite d'usur-
 » pateur et de mercenaire. »

« Les choses étant ainsi , nous ne pouvons nous écarter des règles des
 » saints Pères , ni des décrets émanés de notre siège. Mais si vous voulez
 » recevoir la bénédiction du Tout-Puissant , et suivre , d'un cœur sin-
 » cère , ce que nous avons à vous ordonner , écoutez mon avis et faites
 » attention à ce que je vais vous annoncer. Nous exhortons votre excel-
 » lence , nous vous avertissons charitablement avec le très-sage roi dont
 » vous portez le nom : écoutez , mon cher fils , les enseignemens de votre
 » père et n'abandonnez pas la loi de votre mère. Les préceptes de Dieu ,
 » votre père , et la loi de l'Eglise , votre mère , portent que vous ne vous
 » opposiez point à ce que les évêques de votre royaume aillent à l'arche-
 » vêque de Tours , et que vous ne dédaigniez pas de demander son ju-
 » gement ; car il est votre métropolitain , et tous les évêques de votre
 » royaume sont ses suffragans , comme le montrent évidemment les écrits
 » de mes prédécesseurs , qui ont repris avec vigueur les vôtres , de ce
 » qu'ils avoient soustrait leurs évêques à l'autorité du siège de Tours.
 » Nous nous sommes nous-même expliqué assez clairement sur cette
 » matière. Si , en présence de l'évêque de Tours et d'un nombre suffisant
 » de ses collègues , c'est-à-dire , de douze évêques , les prélats déposés ,
 » après un examen juridique , sont trouvés avoir été canoniquement chas-
 » sés de leurs sièges , ils resteront privés de leurs dignités ; ceux qui ont
 » été mis à leurs places pourront jouir de l'honneur de l'épiscopat. Mais
 » si les évêques déposés sont déclarés innocens , on leur rendra leurs
 » sièges et l'on en fera sortir ceux qui les occupent. Car mes prédécesseurs ,
 » qui n'ont ni ratifié , ni toléré la déposition des premiers , n'ont eu garde
 » de tenir pour évêques légitimes ceux qu'on leur a substitués de leur
 » vivant. »

« Si vous ne jugez pas à propos de recourir à l'archevêque de Tours ,
 » ayez soin au moins d'envoyer au siège apostolique de saint Pierre deux
 » des évêques déposés et deux de ceux qui leur ont été subrogés. Votre
 » excellence aura l'attention de leur joindre un ambassadeur. Là , après
 » une discussion sérieuse et au-dessus de tout reproche , on verra quels

» sont les évêques légitimes et de qui l'on doit conserver les sièges. Ceux
 » qui en seront privés ne pourront plus invoquer les canons en leur fa-
 » veur. Voilà tout ce que je puis dire , quant à présent , sur cette affaire. »

« Pour ce qui regarde cette grande dispute où il s'agit de décider quel
 » est le métropolitain des Bretons , quoique aucun monument ne nous ap-
 » prenne qu'il y ait eu dans votre pays d'église métropolitaine ; cependant ,
 » si vous le voulez , après que Dieu vous aura donné la paix avec notre
 » cher fils , le roi Charles (1), vous pourrez tous deux la terminer de
 » concert. »

« Si , pour la finir , vous avez recours à l'ordre judiciaire , adressez-vous
 » à notre apostolat : tout sera pesé devant nous avec la plus scrupuleuse
 » exactitude ; on découvrira avec la dernière évidence quelle a été votre
 » église métropolitaine. Tous les doutes étant levés , vos évêques sauront
 » quel est celui qu'ils doivent reconnoître pour supérieur. Il n'est pas juste
 » qu'à l'occasion des querelles des rois et de leurs intérêts particuliers , les
 » églises perdent de leur éclat ; ceux qui prêchent la paix aux autres , ne
 » doivent avoir rien de plus à cœur que de garder la charité entr'eux et
 » avec tous les hommes. »

« Après tout , nous déclarons à votre excellence que , si vous écoutez fa-
 » vorablement nos avis paternels , et à l'égard des droits du métropolitain ,
 » et au sujet de la révision de la sentence portée contre les évêques dé-
 » posés , la paix , la concorde et l'ordre règneront dans votre empire.
 » Mais si vous n'avez eu dessein que de nous consulter , sans vous embar-
 » rasser de suivre nos avis , votre vie sera le jouet des scandales , de la
 » discorde et de la confusion. »

« Nous recommandons à votre charité les ambassadeurs que vous nous
 » avez envoyés : leur prudence et leur zèle pour votre service méritent
 » nos éloges. Que Dieu , tout-puissant et miséricordieux remplisse de joie
 » et de bénédiction votre excellence , votre illustre épouse , vos nobles en-
 » fans et tous ceux qui sont sous votre empire (1). »

(1) La lettre du pape Nicolas à Salomon est sans date. Dom Morice , dans ses *Actes de Bretagne* , tome 1 , p. 316 et suivantes ; Dom Martene , dans son *Trésor d'anecdotes* , p. 859 et suiv. du troisième volume , en fixent l'époque à l'an 865. Comme leur sentiment n'est soutenu d'aucune preuve , on n'a d'autre motif pour y adhérer que leur autorité. Quelque respectable qu'elle soit , nous ne pouvons nous y rendre. Lorsque le pape Nicolas écrivit la lettre

dont il s'agit ici , Salomon étoit en guerre avec Charles le Chauve. Ces deux rois firent la paix entre eux l'an 863 : elle dura jusqu'à la mort de Salomon. Il faut donc renvoyer au moins à l'an 862 l'ambassade de Salomon , vers la cour de Rome , et la réponse que lui fit le pape Nicolas.

(2) Dom Martene , in *Thesauro Anecd.* , tom. 3.

270. Tandis que Salomon s'occupoit à soutenir sa nouvelle métropole , Charles , qu'on surnommoit le Chauve (1), pensoit sérieusement à dissiper le reste de la ligue. Dans cette vue , le monarque se rendit au Mans ; de là , il s'avança jusqu'au monastère d'Antrêmes , près de Laval (2). Salomon , accompagné de Gozfrid , de Roric , de l'un des Hervés et des autres principaux nobles de ses états , alla y cimenter sa paix et la leur : il prêta le serment de fidélité entre les mains du roi de France , avec tous les seigneurs de sa suite (3). L'auteur des Annales de Saint Bertin remarque qu'il promit de lui payer le tribut , *suivant l'ancienne coutume*. C'est ainsi que ce prince remplit enfin une partie des vœux du concile de Savonieres.

271. Charles le Chauve , pour lui témoigner son contentement , le gratifia de l'abbaye de Saint Aubin d'Angers ; il y ajouta le don du pays , qu'on appeloit entre les deux rivières , probablement celui qui est entre la Sarthe et la Maine , où de nos jours sont situés Sablé (4) et Chateau-Gontier.

272. Cependant Salacon avoit continué de faire les fonctions de chorévêque auprès de Jonas d'Autun. La mort de celui-ci le fit penser à la retraite. La régularité que l'abbé Egilon avoit rétablie dans le monastère de Flavigny (5), dont Charles le Chauve lui avoit donné le gouvernement , le déterminà à entrer dans cette maison. Il y embrassa l'état religieux (6). Epruvé par les tribulations , il y servit Dieu dans le silence et l'obscurité du cloître. Egilon , que son mérite supérieur porta quelque temps après

(1) Huchald , célèbre docteur du neuvième siècle , a fait un poème de cent trente-six vers à l'honneur des chauves. Il le composa pour le roi Charles , à qui il l'adressa. Dans cette pièce singulière , l'auteur n'a fait entrer que des mots qui commencent par un C.

(2) *Annales Bertiniani*. Le monastère d'Antrêmes , qui , selon Jaillot , étoit de l'ordre de Saint Benoit , a fait place à un bourg décoré d'une baronnie. Il est au confluent de la Jouane et de la Maine. M. de Valois , dans sa Notice des Gaules , a confondu Antrêmes , autrement Antrames , avec la petite ville d'Antrain , en Bretagne. C'est une erreur trop palpable , pour qu'elle ait besoin de réfutation. Charles le Chauve n'étoit le maître d'aucune partie de la Bretagne ; encore moins de celle qui est au septentrion. Les Annales de Saint Bertin donnent à Antrames le nom d'*Interamnîs* : ce qui exprime sa position sur des rivières. Le nom

primitif de ce lieu nous parolt avoir été celui d'*Antrem* ou *Antram*. *An*, belle ; *tra* ou *tre* , habitation ; *em* ou *am* , rivière : belle habitation sur des rivières.

(3) [An 863.] — Omission. a. V.

(4) Sablé est sur la Sarthe. Dans les anciens titres , on l'appelle *Saboloium* , *Sabloium* et *Saboleum*. *Sab* , eau , rivière ; *ol* , au-dessus : lieu sur des rivières. La Sarthe tire son nom de *sar* ou *ar* , eau , rivière. Ce qui n'étoit donc en soi qu'un nom générique de rivière est devenu propre de la Sarthe.

(5) Flavigny (*Flavinicum*) tire son nom de *fla* , rocher , montagne ; de *win* , eau , rivière , et d'*ac* , habitation : habitation sur une montagne qui domine une rivière. Flavigny est sur une montagne , au pied de laquelle est la petite rivière d'Ozerain. *Ren* , eau coulante.

(6) [An 864.] — Omission. a. V.

sur le siège de Sens, s'étoit lié avec lui d'une étroite amitié. Ce fait est attesté par cet archevêque même. Il ajoute que Salacon étoit uni à toute la communauté par une ardente charité ; qu'une sagesse profonde brilloit dans toutes ses actions.

273. Les reliques de sainte Reine, vierge, qui, à la fin du troisième siècle, avoit souffert un glorieux martyre à Alise (1), cette ville fameuse où Jules-César avoit autrefois préparé les fers dont il avoit enchaîné les Gaules, reposoient toujours dans ce sanctuaire. Le culte qu'on lui avoit rendu avoit fait ériger une église sur son tombeau. Des religieux, pour lesquels on avoit bâti un petit monastère, en avoient fait le service. Sur les débris de l'ancienne cité, une nouvelle s'étoit élevée. Sous le nom et la protection de cette puissante médiatrice auprès de Dieu, la seconde ville avoit fait oublier les désastres de la première. Widrad, l'un des plus riches seigneurs de Bourgogne, qui avoit été abbé de Flavigny, dont Charles Martel avoit été le fondateur, avoit orné et embelli le sépulcre de la sainte patronne. Il avoit même réparé son monastère, qui, depuis, avoit été mis sous la dépendance de celui de Flavigny.

Après cette époque, des séculiers, qui avoient eu l'administration de Flavigny, ne s'étoient occupés qu'à recueillir les revenus de l'église de sainte Reine. La dévotion, qu'on avoit eue pour elle, s'étoit ralentie peu à peu ; on en étoit venu jusqu'à ignorer où son corps étoit renfermé.

(1) Dans un ouvrage intitulé : « Eclaircissement mens géographiques sur l'ancienne Gaule, » qui a paru l'an 1741, il est prouvé que la ville à qui Jules-César donne le nom d'*Alesia*, ainsi que le portent les plus anciens manuscrits de ses Commentaires, étoit à Alise, ou, pour parler plus strictement, sur le sommet d'une montagne qu'on appelle maintenant le *Mont-Auxois*, au pied duquel coulent l'Oze et l'Ozerain.

Alesia et *Alise* sont deux termes qu'on a employés pour rendre les mêmes idées. *Al*, montagne ; *es* ou *is*, rivière : montagne sur des rivières. Le mot *Auxois* donne exactement la même signification. *Av*, rivière.

Alesia avoit formé, sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, un district, qu'on nommoit *pagus Aleziensis* ou *canton de la montagne qui domine sur des eaux*.

Alesia étoit la ville des *Mandubii*. C'est aussi

de ce chef-lieu qu'ils tiroient leur nom. *Man*, montagne ; *du*, rivière : peuple qui ressort d'un lieu montagneux qui est sur une rivière.

Il y a dans la petite ville de Sainte Reine des eaux minérales qui portent son nom. Il paroît que, dès leur découverte, ces eaux s'étoient appelées *Regin*. Ce terme est composé de *re*, eau coulante, source, et de *gin*, belle : belle eau coulante. Le nom de la vierge sainte, dont il est ici question, vient de *re*, très, et de *gin*, belle, sainte : très-sainte. Dans des temps postérieurs, le mot *regina*, quoiqu'il eût auparavant les deux acceptions que nous venons de rapporter, ne rappela plus dans l'esprit des habitants du pays que le nom de sainte Reine. Peut-être même les pasteurs chrétiens, chargés de leur conduite, y donnèrent-ils occasion pour dissiper quelques restes d'idolâtrie et de superstition.

Egilon , pour ranimer la confiance religieuse qu'on avoit eue dans cette sainte , obtint du roi et de l'évêque d'Autun la permission de transférer ses reliques à Flavigny. Après un jeûne de trois jours , qu'observa sa communauté , Salacon , accompagné de cet abbé , des religieux et d'une foule de peuple , présida à cette pieuse cérémonie. Elle se fit le vingt-un de mars l'an 864 (1).

274. Charles le Chauve , pour contenir les Normans , avoit fait bâtir à Pitres (2) , au diocèse de Rouen , une forteresse considérable. y tint sa cour plénière le premier jour de juin. Les députés de Salomon lui portèrent les présens qu'on avoit coutume d'offrir aux rois (3). Ils lui payèrent le tribut ordinaire du poids de cinquante livres d'argent. Comme ce prince ne pouvoit qu'applaudir à la conduite des Bretons et à celle de leurs alliés , il permit à Louis , son fils , de retourner en Neustrie. Bien plus , il lui donna le comté d'Anjou , pour le dédommager de l'abbaye de Saint Martin de Tours , dont il l'avoit privé , il lui conféra celle de Marmoutier. Robert le Fort eut en échange les comtés de Nevers et d'Auxerre.

275. La retraite d'un prince aussi redouté fut pour les Bretons le signal de nouvelles courses dans le pays françois. Quelques-uns d'entre eux , toujours avides de butin , se joignirent aux Normans qui infestoient les environs de la Loire. Les uns et les autres allèrent piller le Mans (4).

276. Salomon ne s'étoit pas pressé de prendre un parti définitif sur l'affaire de la métropole de Bretagne. Les moyens que le pape lui avoit proposés ne convenoient pas à son système : il en croyoit les droits assurés et n'avoit garde de les soumettre à l'examen. Cependant , comme Charles

(1) Mabillonius in Actis Sanctorum Ord. S. Bened. ; M. Baillet, Vies des Saints.

(2) Dans la vie de saint Condé , qui termina ses jours , vers l'an 625 , en une île de la Seine nommée Belsignac , Pitres est appelé *Pistæ*. *Pis* ou *pib* , confluent : lieu où se rassemblent des eaux. Pitres est au confluent de l'Andelle , dans la Seine. L'Andelle se nomme ainsi d'an , diminutif , et de *dele* ou *dale* , rivière : petite rivière.

(3) Outre ce que nous avons rapporté sur les présens qu'on faisoit aux rois de France , nous remarquerons qu'à l'assemblée générale , ou champ de mai , tenue à Orléans l'an 776 , les François portèrent à l'envi des présens à Pe-

pin. Adelard fait foi que cette pratique s'observoit sous Charlemagne. Louis le Débonnaire reçut à Wormes , en 829 , avec les solemnités ordinaires , les dons annuels. La même chose s'exécuta , l'an 832 , à l'assemblée générale d'Orléans ; à Compiègne , l'an 833 ; à Langres , l'an 834 ; à Tramoï ou Cremieu , auprès de Lyon , en 835 ; à Wormes , en 836 ; à Thionville , en 837. Charles le Chauve reçut des présens annuels dans l'assemblée qui fut tenue à Koussy. Cet usage subsistoit depuis le roi Clovis. Les Francs , qui s'étoient accoutumés à faire des présens aux Romains , leurs anciens maîtres , les continuèrent à leurs rois propres.

(4) [An 865.] — Omission. a. V.

le Chauve avoit intérêt de resserrer sa dépendance, il se vit dans la nécessité d'accorder quelque chose au souverain pontife. La politique lui fit rappeler Felix à Quimper, et Liberal à Léon. Leur retour ne fut précédé d'aucun jugement : ils préférèrent le réel à la formalité, soit que leur silence fût volontaire ou que ce fût une condition sans laquelle ils ne seroient pas rentrés dans leurs sièges. Pour Salacon de Dol et Susan de Venes, ils restèrent en exil.

277. Après cette déférence aux conseils du pape Nicolas, Salomon se flatta de réussir auprès de sa sainteté. Pour y parvenir, il se contenta de l'engager à accorder, par provision, le pallium à Festien. Il lui exposa en général que, dans les siècles passés, plusieurs évêques de Dol avoient été décorés du pallium, en qualité de métropolitains de Bretagne. La reine joignit ses instances à celles de son mari. Ceux qui étoient chargés de ces dépêches avoient ordre de ne rester à Rome que peu de jours.

278. Le pape fit la réponse qui suit : « A Salomon, roi des Bretons, et » à Gyembret (1), son épouse. Nous nous étions proposé de répondre en » détail à tout ce que nous a écrit votre excellence; mais votre lettre, » qui étoit ouverte et sans sceau, nous fait douter si elle n'est point » l'ouvrage d'un certain prêtre et de quelques Bretons qui nous l'ont » mise aux mains. C'est pourquoi il faut que, dans la suite, vous scel- » liez de votre sceau tout ce que vous nous adresserez. Par ce moyen, on » ne pourra ni y ajouter, ni y retrancher, ni y changer la moindre » chose (2). »

« Mais, comme il paroît que votre demande ne contient rien que de » convenable, nous aurons soin d'y donner en peu de mots les réponses » que nous dictera l'Esprit-Saint. Vous nous priez donc d'envoyer le pal- » lium à notre frère l'évêque Festien, qui est à la tête de l'église de » Saint Sanson. Nous ne pouvons à présent l'honorer de cette distinction. » La supplique n'en a point été faite avec les solennités requises. Nous » nous rappelons vous avoir déjà marqué en quoi consiste ce cérémonial (3). »

(1) Le nom de *Gyembret* est formé de *gi*, *belle*; d'*en* ou *an*, *belle* (pléonasme qui forme un superlatif), et de *bret*, *princesse* : *très-belle princesse*. Gyembret a aussi porté le nom de *Vembrit*. *Ven* ou *wen*, *belle*; *brit*, *princesse* : *belle princesse*.

(2) On ne peut s'empêcher de croire que la lettre de Salomon étoit écrite sur une tablette

enduite de cire. Un faussaire pouvoit en retoucher les caractères sans qu'on s'aperçût de leur altération. On a écrit sur des tablettes de cire jusqu'au quatorzième siècle; on peut voir à ce sujet la dissertation de M. l'abbé le Beuf qu'on lit au trente-troisième volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions*.

(3) La lettre du pape Nicolas, qui renfer-

« Ainsi, pour ne rien dire de plus, faites en sorte que celui qui aspire
 » à cette faveur nous fasse passer les lettres que ses prédécesseurs ont
 » reçues du siège apostolique, en recevant le pallium; lorsque nous les
 » aurons examinées avec l'attention qu'elles méritent, nous serons en
 » état de suivre leurs traces, sans crainte de nous tromper. »

« Il est encore nécessaire que Festien nous adresse sa profession de
 » foi et qu'il nous envoie quelqu'un de son clergé, qui prête serment,
 » sur les saints évangiles, que telle est la croyance de son évêque. L'E-
 » glise romaine, à laquelle nous présidons, par l'ordre de Dieu, n'agit
 » point autrement à cet égard. Le député de cet évêque sera tenu de res-
 » ter au moins trente jours à Rome. Tel est l'usage que l'utilité a intro-
 » duit. Enfin, nous vous donnons avis, et ce n'est pas sans raison, que,
 » quand vous nous écrirez, celui que vous aurez chargé de vos lettres
 » n'ait point de jour fixé pour son retour. Il séjournera auprès de nous
 » pendant tout le temps qui nous sera nécessaire pour vous faire une ré-
 » ponse. Donné le sept des calendes de juin, indiction XIII, » c'est-à-
 dire, le vingt-six mai, l'an 865 (1).

279. Cependant, Charles le Chauve, qui craignoit que les Normans fissent de nouvelles courses, arma Robert contre eux. La renommée de ce général ne fut pas capable de les retenir dans le devoir. Une troupe de Normans, soutenus de quelques Bretons avec de la cavalerie, surprit la ville du Mans et la pillâ (2). Ceux-ci fermoient les yeux sur l'indécence d'une pareille société. La soif de la rapine, autorisée par l'usage, leur représentoit tous les biens comme appartenant au plus fort : le mauvais exemple les entraînait.

280. Robert rassembla promptement ses milices, se fit joindre par les généraux Ranulfe, Godefroi et Hervé. Il atteignit l'ennemi à Brisarte, en Anjou. Les Normans et les Bretons, pressés par de nombreuses troupes, ne prirent conseil que de leur désespoir. Hasting, leur chef, se barricada dans une église de pierres, avec la plupart de ses gens; le reste se retrancha dans le village. Le comte Robert force leurs travaux, passe au fil de l'épée tous ceux qui ne peuvent pénétrer à l'église.

moit ce détail, n'est pas parvenue à la postérité.

(1) D. Martene, in *Thesaur. Anecd.*, t. 3. Ce savant bénédictin a cru que cette lettre

a été écrite l'an 855. C'est une inadvertance. On ne comptoit que 3 d'indiction l'an 855; il y en avoit 13 en 865.

(2) [An 866.] — Omission. a. V.

Comme cet édifice lui paroît difficile à réduire sur-le champ , il en renvoie l'attaque au lendemain. Après l'avoir investi , ses troupes , qui ont besoin de repos , dressent leurs tentes autour de l'église. Pour lui , excédé de fatigue , accablé par la chaleur , il se fait désarmer. Les Normans et les Bretons qui soupçonnent , pendant la nuit , par la tranquillité qui règne dans le camp , qu'on n'y est pas sur ses gardes , tentent de franchir le passage et de se sauver à la faveur des ténèbres. Déjà ils forcent le quartier de Robert. Ce comte , sans prendre le temps de se revêtir de son casque et de sa cuirasse , se met à la tête de ceux qu'il rencontre auprès de sa tente et soutient le choc des Normans. Secondé par ses généraux qui viennent à son secours , il fait reculer les infidèles et les contraint de rentrer dans leur église ; le sabre nu , il les poursuit jusqu'à la porte. Son dessein est d'entrer avec les fuyards ; au milieu de l'ennemi , il n'a pour défense que son épée ; les coups qu'on lui porte ne sont que plus dangereux ; ses lauriers se changent en cyprès : il perd la vie en combattant. Ainsi périt le Machabée de son siècle. Comme celui des Juifs , il avoit été le soutien de l'Eglise et le boulevard de sa patrie.

La mort d'un tel chef consterna ses troupes ; les Normans et les Bretons reprirent courage ; le duc Ranulfe fut blessé à mort. Les François , presque sans généraux , ne pensèrent plus qu'à la retraite.

281. Salomon avoit été fort éloigné de prendre part à cette expédition. Ses vœux les plus pressans étoient que le pape fixât irrévocablement le sort de l'église de Dol. Dans une nouvelle lettre , il remontroit à Nicolas I que , comme son royaume étoit séparé de celui de la France , il étoit juste qu'il eût une métropole qui en fût séparée. Ce souverain ajoutoit que ce droit étoit soutenu par la possession.

282. Festien , de son côté , pour se conformer aux volontés du pape , ne manqua pas de demander par lettre l'honneur du pallium. A sa supplique étoit jointe une profession de foi ; mais il ne députa personne pour prêter le serment à sa place. Ce qu'il fit , pour appuyer sa prétention , fut d'exposer au souverain pontife que le pape Severin , qui avoit été consacré au mois de mai , l'an 640 , et dont le pontificat n'avoit été que de deux mois quatre jours , avoit ordonné Restoalde , autrement Bestoalde , l'un de ses prédécesseurs , en qualité de métropolitain ; qu'Adrien , qui avoit tenu le Saint Siège depuis l'an 772 , jusque vers la fin de l'an 795 , avoit donné le pallium à Juthinael , qu'on nommoit aussi Junemen. Il n'en administra ni les pièces originales , ni l'équivalent.

283. Le pape Nicolas répondit à Salomon en cette manière : « Après la
» lecture de votre lettre , où il paroît que vous n'avez pas mis de sceau ,
» nous trouvons que vous nous avez chargé , ainsi que vous l'avez déjà
» fait souvent , d'envoyer , du siège apostolique , auquel nous présidons
» par la volonté divine , le pallium à Festien , respectable évêque de Dol.
» Mais , avant que de faire réponse à cette demande , il est de notre di-
» gnité de vous faire observer que , dans votre lettre , vous ne deviez pas
» placer votre nom devant le nôtre. Cependant , comme la charité apos-
» tolique nous porte à prévenir les excuses , et que cette faute nous pa-
» roît être une erreur de votre secrétaire , nous avons différé de tirer
» satisfaction d'une démarche aussi présomptueuse. Plus vous avez à
» craindre notre animadversion , plus nous nous flattons que vous ne ré-
» cidiverez pas.

» Nous vous avons marqué assez souvent ce qu'il faut penser du pal-
» lium que vous sollicitez et des droits de la métropole de Tours ; mais vos
» lettres nous ont malheureusement appris que vous avez lu les nôtres
» sans chercher à vous y conformer. Ce qu'il vous reste donc à faire ,
» c'est d'examiner enfin quelle est l'ancienne métropole de vos états.
» Vous n'en avez point d'autre que l'église de Tours ; nous vous l'avons
» déclaré depuis long-temps. Les écrits de nos prédécesseurs et les exem-
» ples du passé prouvent que les évêques de votre pays doivent s'y adres-
» ser ; bien loin de décliner , en tout ils doivent reconnoître sa juridis-
» tion , sauf les droits du siège apostolique.

» Vouloir établir de nouvelles métropoles sous le prétexte de la sé-
» paration des gouvernemens , comme vous le prétendez , c'est vous
» exposer à de fâcheuses contradictions. N'écoutez point , mon cher fils ,
» ceux qui vous inspirent ce procédé. Parlez et agissez autrement
» qu'eux ; que votre exemple les porte à la soumission. Humiliez-vous
» sous la main puissante du Seigneur , comme le dit l'apôtre , pour qu'il
» vous élève dans le temps de la tribulation. Si vous suivez nos avis ,
» vous serez comblé de biens sur la terre ; les saints apôtres vous ob-
» tiendront , par leurs prières , à la fin de vos jours , un royaume dont
» la durée ne finira jamais.

» Au reste , si vous avez des preuves qu'il y ait eu une métropole en
» Bretagne ; si vous conservez des rescrits de quelques-uns de nos pré-
» décesseurs , qui en assurent l'existence , faites-nous parvenir le tout.
» L'église de Tours nous enverra également , de son côté , les titres
» qui militent en sa faveur. Lorsque nous vous aurons entendus de

» part et d'autre , nous pourrons juger quelle est votre métropole.

» Si vous soutenez hautement l'indépendance de vos églises, celle de
» Tours ne soutient pas moins vivement qu'elle a exercé sa juridiction sur
» les évêques de votre royaume, et qu'elle en a encore le droit.

» Si , par hasard , l'église de Tours ou celle de Dol a perdu quelques-
» unes de ses pièces justificatives , on fera mention de la manière dont
» cette perte est arrivée; ou l'on enverra réciproquement des personnes ca-
» pables de nous instruire pleinement sur le tout, afin que, comme nous
» l'avons dit ci-dessus, nous terminions cette affaire avec l'aide du Sei-
» gneur (1). »

284. On sera peut-être surpris de la délicatesse du pape Nicolas , sur le cérémonial. Léon IV , qui étoit mort en odeur de sainteté , avoit été le premier des souverains pontifes qui eût mis son nom avant celui de la personne à qui il écrivoit. C'étoit inviter les têtes couronnées à appeler le sien de préférence à tout autre, dans les lettres qu'elles lui adresseroient. Nicolas I , qui vouloit faire passer en usage cette nouvelle pratique de la cour de Rome , se crut outragé par Salomon. Ce roi ne saisissoit pas une occasion favorable pour lui disputer l'avantage qu'il réclamoit.

Ce pape avoit des motifs légitimes pour avancer que les changemens qui se font dans les provinces , ne doivent pas nuire à l'ancienne disposition des églises. Dès le commencement du cinquième siècle , Innocent I , ayant été consulté par l'évêque d'Antioche sur les partages et les érections nouvelles que les empereurs venoient de faire, avoit répondu qu'il n'étoit pas convenable que l'Eglise de Dieu changeât de face selon les intérêts du monde, ni qu'elle reçût les honneurs et les partages que l'empereur jugeroit à propos de créer pour son avantage particulier.

Il est vrai néanmoins que l'église de Tours fut alors détachée de la métropole de Rouen ; que la ville de Tours étant élevée à la dignité de métropole civile, devint par là métropole ecclésiastique. Aussi avons-nous vu saint Perpet exercer, l'an 465 , au concile de Vennes, les droits de son église sur la Bretagne. La distinction, dont le siège de Tours avoit été honoré, fut regardée comme une grâce spéciale. Plus le prince breton s'empressoit de conserver une métropole à ses états, plus la politi-

(1) D. Martene , in Thesaur. Anecd. , t. 3. mois ni d'année.
Ce rescrit du pape Nicolas est sans date ni de

que du roi de France l'engageoit à l'anéantir. Le Père commun de l'Eglise ne pouvoit satisfaire la Bretagne, sans choquer Charles le Chauve. Résolu de ne rien accorder qu'à la justice, il s'en tint à la rigueur des lois.

285. Ce pape notifia encore plus clairement ses intentions dans sa réponse à Festien ; elle étoit ainsi conçue : « Nous voyons, par la lettre que votre » charité nous a écrite et qui ne porte point de souscription, que vous » avez agi tout autrement que nous l'avions désiré par la nôtre. Vous » n'avez pas craint d'insulter à notre nom, en mettant le vôtre au-dessus » dans votre lettre : c'est une témérité trop marquée ; car nous ne pou- » vons rejeter cette faute sur votre simplicité. Comme nous vous en » avons déjà fait des reproches, nous sommes étrangement surpris que » vous soyez retombé dans cette faute (1). Si, dans ce moment, nous ne » vous en faisons pas ressentir notre indignation, c'est que, votre lettre » étant sans souscription, nous ignorons si vous l'avez écrite ; que, d'ail- » leurs, nous ne consultons ici que la modération apostolique. Vous ne » pouvez vous empêcher de trembler à la vue de la peine que mérite une » si grande présomption.

» Nous vous avons fait avertir que, quand vous solliciteriez le pal- » lium pour votre église, il falloit nous faire parvenir les lettres que » vos prédécesseurs avoient reçues de notre siège apostolique, lorsqu'ils » avoient été honorés de cette prérogative, afin que, d'après la lecture » que nous en aurions prise, nous eussions suivi leurs traces. Nous » avons ajouté que, pour plus grande sûreté, ces lettres devoient être » scellées de votre anneau et de celui du roi ; qu'en outre, il étoit né- » cessaire qu'elles fussent suivies d'un envoyé de votre part ; mais jus- » qu'à présent vous n'en avez rien fait.

» Enfin, s'étant élevé une dispute touchant celui qui étoit métropo- » litain de Bretagne, nous statuâmes que vous deviez reconnoître celui » de Tours, ainsi que le prouvent plusieurs jugemens ; ou que, du » moins, vous feriez porter cette affaire à notre tribunal pour y être jugée. » Aucun de ces deux partis ne vous a plu. C'est pourquoi, puisque » l'église de Tours est votre métropole, selon ce que nous en savons jus- » qu'à présent, les évêques qui vous regardent comme leur métropoli- » tain ne doivent plus s'attacher qu'à elle, ni en suivre d'autre dans » toutes leurs affaires, conformément à ce qu'ont décidé les papes nos » prédécesseurs.

(1) Ceci prouve que Festien avoit adressé temps les a fait disparoitre.
d'autres lettres au pape Nicolas : l'injure des

» Comment pouvez-vous invoquer la tradition de l'Eglise en faveur
 » de votre métropole, vous qui ne comptez que sept suffragans? Ne
 » savez-vous pas qu'un évêque ne peut être jugé par sept autres évêques?
 » que, pour rendre une décision canonique, ils doivent être au nombre
 » de douze? qu'il pourra s'élever parmi vous quelque affaire qui exigera
 » la présence de tous? Dans cette circonstance, vous ne pourriez en
 » appeler de votre voisinage, en nombre suffisant, à cause de la sépa-
 » ration des deux royaumes : ce qui causeroit des torts notables à l'E-
 » glise ; la manière dont a été faite la déposition des évêques bretons
 » en est une preuve. Aussi, nous vous défendons de prendre la quali-
 » té de métropolitain jusqu'à ce que vous nous ayez adressé les écrits
 » qui concernoient l'envoi du pallium à vos prédécesseurs. Si votre
 » église a mérité cette grâce du saint Siège, on la trouvera consignée
 » dans des lettres qui doivent être déposées dans vos archives.

» Vous nous avez marqué que Severin, évêque de la sainte Eglise ro-
 » maine, avoit sacré Restoalde, archevêque ; qu'Adrien avoit donné le
 » pallium à un certain Juthinael. Vous en donniez pour preuve les re-
 » gistres de ces deux papes. Nous les avons feuilletés sans rien y trouver
 » qui y ait du rapport.

» Cependant, pour lever tout doute, si vous persistez à prétendre que
 » le siège de Tours n'est point votre métropole, nous enjoignons à Hé-
 » rard, notre frère et notre chorévêque, qui y est assis, de nous députer
 » un agent. Nous le lui ferons savoir, ainsi que nous venons de le dire.
 » Nous vous ordonnons à vous-même de députer vers nous et de met-
 » tre tous vos titres aux mains de votre envoyé. Lorsque nous aurons
 » entendu les raisons de part et d'autre ; quand nous les aurons pesées
 » dans une juste balance, il sera facile de décider quelle doit être la
 » métropole de Bretagne. Donnée le seize des calendes de juin, indic-
 » tion xiv, » c'est-à-dire, le dix-sept de mai, l'an 866 (1).

286. Festien n'avoit effectivement alors sous sa juridiction que sept évêques, ceux de Vennes, de Quimper, de Léon, de Treguer, de Saint-Brieuc et d'Alet, auxquels il faut joindre Gislard, qui avoit fixé son siège à Guerande. Actard, évêque de Nantes et d'une partie de son territoire, étoit le plus formidable adversaire de l'autorité des évêques de Dol. Le clergé de Rennes, toujours attaché de cœur à la France, et son évêque, sans considérer les intérêts de Salomon, étoient rentrés sous la dépendance spirituelle de Tours.

(1) D. Martene, in Thesaur. Anecd. t. 3.

287. Les raisons que le pape Nicolas opposoit à Festien étoient d'un grand poids. Si, comme des chroniqueurs peu instruits l'ont avancé dans la suite, le siège de Dol eût dû son érection à Nominoé, il eût suffi de lui citer cette époque pour le réduire au silence. L'univers eût vu clairement que l'évêché de Dol n'avoit pu jouir des honneurs de métropole avant son existence. Le souverain pontife en jugeoit bien autrement que ne l'ont fait depuis les légendaires : il étoit persuadé que son origine remontoit bien au-delà des temps de Severin et d'Adrien. Sa manière de penser étoit universellement reçue. Quelque chose qu'ait prononcé ce pape contre les prétentions de Festien, la réclamation du clergé de France, celle de Charles le Chauve, deux églises des plus illustres de Bretagne qui se réunirent à celle de Tours, nuisirent encore plus à la cause de cet évêque.

288. Nicolas I avoit écrit, dès le commencement d'avril de cette année 866, à Hérard, archevêque de Tours, pour lui ordonner d'assembler, le dix d'août suivant, un concile à Soissons; il vouloit que les évêques de Neustrie et des autres parties des Gaules y assistassent avec Hincmar et ses suffragans. L'affaire qui donna lieu à cette convocation n'est pas de notre sujet. L'assemblée se tint au jour indiqué. Sept archevêques et vingt-huit évêques s'y trouvèrent. Le roi Charles l'honora de sa présence.

289. L'archevêque de Tours, qui n'ignoroit pas les démarches de Salomon et de Festien auprès du pape, y mit sur le tapis cette affaire importante. Actard, aussi zélé que Hérard à défendre les droits de la métropole de Tours, les appuya avec cette force et cette énergie que lui inspiroit un esprit vif et impétueux. Il y étoit encore excité par l'indifférence que Salomon lui témoignoit et par la protection marquée que ce prince continuoit d'accorder à Gislard. La partie de son diocèse, que cet évêque avoit usurpée, étoit à ses yeux un anéantissement total de ce qui lui en restoit; en portant les Pères du concile à s'attendrir sur sa position, il en attendoit des secours efficaces.

290. Le concile prit le parti de mettre le tout sous les yeux du pape. Voici le contenu de la lettre qu'il lui adressa : « A Nicolas, très-saint et » très-révérénd seigneur, père et pape, félicité éternelle dans le Sei- » gneur, de la part du respectable concile assemblé par ses ordres à » Soissons, le quinze des calendes de septembre. S'il est toujours avan- » tageux aux fidèles de presser le sein religieux du siège apostolique, » cette mère commune de tous, nous, qui avons l'honneur d'être vos

» frères , nous nous empressons de recourir souvent à vous , soit pour
» nous guider dans les différentes affaires qui nous arrivent et pour
» notre propre satisfaction ; soit pour reconnoître la primauté que Dieu
» vous a donnée sur nous ; dans notre insuffisance , votre paternité
» adoucit nos peines. Comblés de vos bienfaits , éclairés par les réglemens
» des saints , nous nous sentons portés à entreprendre de plus grandes
» choses ou à marcher chaque jour vers la perfection , par la miséricorde
» divine.

» Nous savons que l'excellence de votre béatitude n'ignore pas que
» les Bretons se sont séparés violemment de l'église de Tours ; que , de-
» puis long-temps , ils ont fait schisme avec elle. L'archevêque Hérard
» et Actard de Nantes se sont souvent occupés de cette affaire ; ils nous
» en ont entretenus dans ce concile , et par écrit et de vive voix , de la
» manière la plus décisive en faveur de la métropole de Tours ; nous
» connoissons déjà une partie de ces preuves. Cependant , malgré leur
» évidence , il y a environ vingt ans que les Bretons ne tiennent plus de
» conciles provinciaux avec l'archevêque de Tours ; qu'ils ne l'appellent
» point pour sacrer leurs évêques et refusent de se soumettre à ce siège.
» Quand vous nous ordonnez de tenir des conciles généraux , ils ne dai-
» gnent pas y venir , ni même y envoyer des députés ou des lettres ,
» quoiqu'ils habitent dans le sein de la Gaule et qu'ils ne soient séparés
» de nous ni par la mer , ni par des montagnes. De là , il arrive que ,
» parmi eux , il n'y a plus ni culte de religion , ni vigueur de discipline.
» Comme ils sont barbares , cruels et orgueilleux , ils n'observent au-
» cuns canons et n'obéissent à aucuns décrets des saints Pères. Ils n'ont
» d'autre règle de conduite que les mouvemens de leurs passions et les
» accès de leur folie. Le saint Siège de Rome , la mère et la maîtresse
» des autres églises , et vos prédécesseurs , les ont souvent avertis de met-
» tre bas leur férocité (car ils n'ont que le nom de chrétiens) , et de se
» soumettre aux décisions apostoliques. Si vous le voulez , vous en trou-
» verez la preuve dans les archives de la sainte Eglise romaine. Quelques-
» uns d'entre eux n'ont pas même permis qu'on leur lût les ordonnan-
» ces de vos prédécesseurs ; attachés à leur malice , ils y persistent cons-
» tamment. C'est elle qui leur a fait usurper , sur notre frère Actard ,
» l'évêché de Nantes , jusqu'aux murs de la ville , et retenir obstinément
» les biens de son église. Ils ont également envahi ceux des églises de
» Tours , d'Angers et du Mans , qui peuvent être dans leur voisinage.
» Presque toutes les églises de la Neustrie sont en butte à leur cruauté ;

» celles qui leur sont limitrophes ont été les victimes de leur cupidité.
» Pour ce qui concerne le détail des autres maux qu'ils font aux personnes de tout sexe et de toute condition, votre sainteté pourra mieux l'apprendre de vive voix que par nos lettres.

» Quant aux évêques qu'ils ont eu la témérité de déposer sans la participation du saint Siège et sans le jugement d'un concile, savoir, Salacon de Dol, qui vit encore, sur la chaire duquel ils ont déjà mis successivement deux évêques, sans en avoir donné avis à l'archevêque de Tours, ni obtenu son agrément, où ils se vantent sans raison que réside leur métropole; et Susan de Venues, encore aussi vivant, à qui ils ont subrogé un autre évêque contre le droit, on en a souvent porté des plaintes à la sainte Eglise de Rome : tous deux gémissent encore sous le triste poids de l'exil, quoique le duc de Bretagne, pressé par vos ordres, ait rétabli cette année quelques autres évêques. Il a préféré de rappeler ceux-ci, parce qu'ils étoient nés dans ses états et qu'ils en parloient la langue. Encore l'a-t-il fait sans assembler de concile, sans observer aucune règle : il n'a pris conseil que de sa volonté et de son autorité privée.

» Nous vous supplions en même temps de le presser, par de vives exhortations, même par des reproches, d'obéir en tout à notre maître et seigneur, Charles, votre fils, qui met en vous toute sa confiance, et de lui payer le cens annuel. Ce prince, qui vous est si dévoué, ne peut, pour le présent, prendre ces deux objets en considération; d'autres affaires l'occupent tout entier : les Normans l'inquiètent sur tout. Si le duc breton ne se rend pas à vos justes sollicitations, veuillez bien le menacer de l'excommunication.

» Nous ne vous faisons que ce court exposé, pour ne pas vous ennuyer; mais nous avons pris la résolution de députer vers vous notre frère Actard : il vous fera de vive voix le détail de ce que nous vous marquons en abrégé; son récit sera d'autant plus véridique qu'il est mieux instruit de tout. Nous vous prions, nous vous conjurons même, en toute humilité, de l'écouter favorablement et de le traiter avec cette bonté qui vous est ordinaire. Comme les Normans et les Bretons l'ont privé de son siège; comme ils lui font éprouver de continuelles persécutions et qu'il n'a aucune espérance de se réunir à son église, daignez jeter sur lui des yeux de commisération et adoucir son sort.

» Tous tant que nous sommes, nous volons dans votre sein paternel et vous supplions d'avoir pitié de cet évêque infortuné. Votre magni-

» fidence et votre générosité ne peuvent mieux se déployer qu'en sa faveur. Daignez aussi , notre père et bienheureux pape , mettre fin à la » férocité des Bretons , par le glaive de l'excommunication , et secourir » efficacement les fils de la sainte Eglise. »

Cette lettre fut souscrite par le plus grand nombre des évêques du concile. En voici les noms : Remi de Lyon , Hincmar de Reims , Hérard de Tours , Venilon⁽¹⁾ de Rouen , Egilon de Sens , Léobert de Mayence , Frothaire de Bordeaux , Rothade de Soissons , Erpuin de Senlis , Honfrid de Terrouane , Erchanrau de Châlons-sur-Marne , Hincmar de Laon , Odon de Beauvais , Rainelm de Tournai , Jean de Cambrai , Actard de Nantes , Agius d'Orléans , Gislebert de Chartres , Hildégaire de Meaux , Abbon de Nevers , Fulcrie de Troyes , Enée de Paris , Hildebrand de Séz , Robert du Mans , Erchambert de Bayeux , Seginand de Coutances , Hilduin d'Evreux , Isaac de Langres , Eudon d'Autun , Gilbard de Châlons-sur-Saône ⁽²⁾.

291. Le portrait que les évêques de ce concile venoient de faire des Bretons , ne pouvoit être d'après nature. Le pinceau avoit été manié par l'archevêque de Tours et par Actard de Nantes. Ceux-ci ne voyoient que les défauts de leurs adversaires : ils avoient même intérêt de les exagérer. Seginand , évêque de Coutances , également excité par le ressentiment , avoit fini les derniers traits du tableau.

292. Aussi d'anciens mémoires de l'église de cet évêque apprennent que , depuis plusieurs années , les Normans avoient ravagé le Côtentin. Ils avoient réduit presque tout ce pays dans une affreuse solitude ; la ville capitale étoit renversée de fond en comble ; l'évêque Seginand n'avoit plus de peuple ; il ne lui restoit que le titre de son siège ; errant dans les états de Charles le Chauve , il n'avoit d'autre occupation que celle des affaires générales de l'église de France. Herlouin , à qui il avoit succédé l'an 862 , avoit vu de plus près ce désastre. Comme on ne peut s'empêcher d'ajouter foi , du moins en partie , à ce que les Pères du concile de Soissons rapportent des ravages que les Bretons avoient faits en Neustrie , pour concilier ce récit avec l'histoire de Coutances , on ne peut assurer autre chose à cet égard , si ce n'est que quelques habitans de Bretagne s'étoient joints aux idolâtres , pour piller et dévaster le Côtentin. Le diocèse d'Avranches , qui dut leur servir de passage , ne fut pas sans doute à l'abri de leurs insultes. Seginand , qui , dans ce moment , n'avoit à se plaindre que des Bretons , parce que les Normans n'étoient pas sou-

(1) Ou Wenilon. — Ci-dessus écrit. a. V. (2) Sirmundus , Concil. Galliæ , tom. 3.

mis, comme eux, à l'autorité ecclésiastique, imputoit à la nation les torts des particuliers.

293. On doit porter, à peu près, le même jugement sur les maux qu'on prétendoit que les Bretons avoient causés aux églises de Tours, d'Angers et du Mans. Ce qui les avoit sur tout rendu coupables, c'étoit d'avoir soutenu la ligue; mais leur faute avoit été oubliée par le traité de l'an 863. Dans de tristes et de grandes affections, les esprits, même les plus justes, apprécient rarement leurs pertes à leur valeur précise, sur tout quand on se persuade que, par l'énumération qu'on en fait, la source en sera tarie. Au reste, il y avoit long-temps que les biens de l'Eglise étoient devenus l'objet de la cupidité des laïques. Ils regardoient comme licites tous les moyens de les envahir, pourvu qu'ils le fissent avec sûreté. Cette manière de penser et d'agir étoit commune aux Bretons et aux François. Les guerres de toute espèce avoient occasionné, dans les deux royaumes, de grands désordres : dans celui de Bretagne, il existoit toujours de saintes ames, qui, en opposant les règles invariables de l'Evangile à la soif des richesses, s'étoient préservées de la contagion.

294. Quant à ce que les Pères de Soissons avancent que les Bretons avoient usurpé, sur Actard, l'évêché de Nantes, jusqu'aux portes de la ville, ils veulent parler de Gislard, qui s'étoit fait un diocèse dans celui de son adversaire. On ne peut se dissimuler que le souverain et ses sujets l'appuyoient dans la possession de ce démembrement. Outre qu'ils se faisoient un plaisir de se venger par là des procédés d'Actard vis-à-vis d'eux, ils conservoient à la métropole de Dol un nouveau diocèse.

295. Il étoit sans doute étrange en soi-même que Nominoé eût refusé de recevoir la réponse que le pape Léon lui avoit faite; mais les circonstances sembloient devoir diminuer sa faute. Le rescrit du souverain pontife, au lieu de lui avoir été envoyé directement, selon que l'usage l'exigeoit, avoit été adressé aux évêques de France pour le lui faire passer. Aussi c'étoient eux qui le lui avoient fait présenter. Le prince, qui n'avoit voulu traiter qu'avec le pape, fut choqué que des évêques qui lui étoient étrangers eussent connoissance de ses affaires avec la cour de Rome : il avoit tout lieu de les regarder comme ses parties. Dans la manière d'agir de Léon, il ne voyoit plus le Père commun de l'Eglise.

296. C'étoit pour déprimer Salomon auprès du pape Nicolas, que les évêques du concile de Soissons ne lui accordent, dans leur lettre, d'autre titre que celui de duc de Bretagne. Ils ne pouvoient ignorer que ce sou-

verain pontife avoit donné à ce prince l'éminente qualité de roi. Charles le Chauve, en renouvelant avec lui le traité d'Angers de l'an 851, l'avoit reconnue solennellement. Aussi les historiens françois avouent-ils la vérité de ce fait. Mais, comme Salomon refusoit de nouveau de payer le cens à la France, et qu'il insistoit toujours sur la nécessité de conserver sa métropole, les évêques de France, qui craignoient qu'il voulût se rendre tout-à-fait indépendant, tentoient auprès du pape tous les moyens possibles de le réduire à une prompte et entière soumission. Ils se flattoient que la fermeté de Nicolas suppléeroit à la foiblesse de leur souverain.

297. Si les deux derniers écrivains, qui ont donné au public l'histoire de Bretagne (1), ont cru que Salacon étoit mort dès l'an 864, ils n'ont pensé ainsi que d'après la Chronique de Verdun. On y lit, en effet, que cet évêque étoit décédé la première année de la translation des reliques de sainte Reine.

L'auteur de cet ouvrage est Hugues, abbé de Flavigny. Il l'a divisé en deux parties. La première, dont il est ici question, commence à la naissance de Jésus-Christ, et s'étend jusqu'à la fin du dixième siècle. Comme le chroniqueur y donne la suite des abbés de Flavigny, on a lieu de penser qu'il n'y mit la main qu'après l'an 1097; il avoit été nommé à cette abbaye en 1096. Un laborieux critique (2), qu'on peut prendre pour juge dans cette matière, assure que le nombre des fautes de cette chronique égale celui des mots, dans ce qui précède l'an 919. Quoi qu'il en soit de cette décision, il en résulte du moins que cet ouvrage ne peut être d'un grand poids, sur tout quand il est en contradiction avec le témoignage de personnes graves, instruites de la vérité des faits et qui n'ont point de motifs pour en imposer. Tels étoient les évêques du concile de Soissons, lorsqu'ils ont attesté que Salacon vivoit encore durant la tenue de leur assemblée. Cet évêque étoit, pour ainsi dire, sous les yeux de Liudon, qui avoit succédé à Jonas dans le siège d'Autun. Ce nouveau prélat savoit ce qu'on devoit penser sur l'existence d'un religieux de son diocèse aussi distingué. Tous les Pères du concile de Soissons avoient formé des vœux pour son rétablissement à Dol; tous le croyoient vivant; pour ne pas s'exposer à être convaincus de faux, des motifs puissans les avoient déterminés à vérifier ce fait, qui devenoit important dans cette circonstance. Un historien peu fidèle, qui, plus de deux cents

(1) D. Lobineau et D. Morice-

de France.

(2) D. Bouquet, Collection des historiens

ans après, attaque sans preuves la vérité d'un fait certifié par des contemporains, ne mérite pas de créance.

298. On ignore le temps précis où moururent Susan de Vennes et Salacon de Dol : celui-ci termina ses jours dans l'abbaye de Flavigny, où il avoit joui d'une grande considération. Vers l'an 1064, on trouva son corps tout entier, sans avoir souffert de corruption. C'est ce que proteste l'abbé Hugues : on ne peut ici récuser son témoignage, parce que rien n'en attaque la véracité, et que d'ailleurs il avoit pu connoître ce fait par la relation de ceux qui en avoient été témoins oculaires.

299. L'abbaye de Prum, que Pepin avoit fondée à cinq milles de Treves, dans la forêt d'Ardenne (1), à la prière de Bertrade, sa femme, l'an 762, dont le saint homme Assuerus avoit été le premier abbé, où s'étoit formée une école de piété et d'érudition, où l'empereur Lothaire avoit pris l'habit religieux et terminé ses jours, avoit possédé des biens considérables en Bretagne. L'avidité des princes les lui avoit enlevés. Salomon, pour les restituer, n'avoit eu besoin que d'y être excité. Dès l'an 860, il avoit fait expédier le diplôme qui suit : « Au nom de Jésus-Christ, » notre Seigneur, Salomon, duc et prince des Bretons, par la grâce et » le bienfait de Dieu, à tous les évêques, abbés et comtes, centeniers (2) » et vicaires (3), qui sont sous notre domination. Sachez que Ansbaud,

(1) *Ar, grande; den, forêt : grande forêt.*

(2) On avoit donné ce nom aux centeniers, parce que originairement ils avoient le commandement de cent hommes. Ils étoient au-dessous des comtes; ceux-ci avoient droit d'inspection sur leur conduite. C'est ce que décide la loi des Lombards, livre second, titre 54, paragraphe 22. Il n'étoit pas rare que des centeniers tinssent des plaids plutôt par cupidité que par amour de la justice : ce qui étoit cause qu'ils vexoient le peuple. Ce n'étoient que des juges subalternes. Le décret de Chilbert, chap. 9; les capitulaires de Charlemagne, liv. 4, ch. 62, 63 et 64; le second concile de Châlons-sur-Saône de l'an 813, canon 21, etc., en font foi. Aussi les centeniers étoient-ils obligés d'apprendre les lois : « *Legem scientes*, » dit le premier capitulaire de l'an 812, ch. 4, et l. 3, c. 79, etc. Les capitulaires de Charles le Chauve, titre 11, les chargent de purger leurs cantons de voleurs et de brigands. Le vingt-troisième canon du concile d'Arles, de l'an 813, leur

défend, ainsi qu'aux comtes, aux vicaires, d'acheter les biens des pauvres, si ce n'est publiquement, en présence du comte et des plus nobles de la cité. Les centeniers et même les scabins étoient nobles. Capit., lib. 5, ch. 260. Capit. Lothar. Imp. tit. 5, ch. 3.

(3) Les vicaires, d'où est venu le nom de *Viguiers*, étoient les lieutenans des comtes dans les bourgs et les petites villes. C'est ce que prouvent Valafride-Strabon, dans son livre *de Reb. Eccl.*, au dernier chapitre, et le concile de Châlons-sur-Saône, de l'an 813, canon 21. La juridiction des vicaires étoit limitée, comme celle des centurions, à des affaires de peu de conséquence. C'est ce qu'on remarque dans le capitulaire premier de l'an 810, ch. 2. Ces officiers paroissent avoir été les *missi* des comtes, dont parle Valafride-Strabon, à l'endroit cité ci-devant. On peut croire que les fonctions des vicaires ont donné la naissance à la moyenne et basse justice. Il étoit enjoint aux comtes de faire en sorte que les vicaires gardassent la justice et l'intégrité,

» abbé du monastère de Prum, qui est sous l'invocation de Jésus-Christ,
 » notre Seigneur et Sauveur du monde, s'étant présenté devant notre
 » mansuétude, nous a supplié de lui rendre les biens de son monastère
 » qui sont situés dans notre royaume, pour les faire tourner au profit de
 » sa communauté. En conséquence, ayant égard à sa prière, animé
 » par l'amour que nous portons à notre Sauveur, dans la vue d'obte-
 » nir la rémission de nos péchés, nous lui en avons donné l'investiture
 » par notre représentant, devant les reliques du Sauveur. Dès à présent
 » Ansbaut entre en possession libre de ces biens ; ses successeurs jouiront,
 » après lui, de la même faculté.

» Il nous a prié en outre de prendre le tout sous notre garde et notre
 » protection, en particulier, les biens que les rois nos prédécesseurs et
 » les princes ont donnés à cette communauté. Ce que nous avons fait
 » avec tout le dévouement dont nous sommes capable, dans la persua-
 » sion où nous sommes que cette faveur contribuera au salut de notre
 » ame.

» C'est pourquoi, au nom du Sauveur du monde, créateur de tous
 » les êtres visibles et invisibles, nous défendons à tout juge, à tout
 » autre, à nos ministres et à ceux de nos successeurs, de causer du
 » trouble ou du dommage aux biens de ce monastère, d'exiger des com-
 » positions sur ces lieux ; de forcer des accusés de donner des cautions
 » pour se présenter devant eux ; d'y lever des soldats, des contribu-
 » tions ; d'y prétendre des droits de gîte ; de mettre des impôts soit
 » sur les charrettes, soit sur les bateaux de cette maison, ou sur quel-
 » que autre chose qui lui appartienne ; ni d'exiger des rations pour les
 » soldats ou pour les chevaux, ni des palefrois (1).

afin que le peuple ne souffrit pas de leur avarice. Les vicaires assistoient aux plaids avec les comtes, devant les *missi dominici*. Ils recueilloient les tributs et avoient soin de les faire payer dans leurs districts.

(1) Les palefrois (*palafredi*, autrement *paraverdi*) étoient des chevaux de main. *Pal*, main ; *a*, syncope d'*al*, cheval ; *fred*, vif : cheval vif qu'on conduit à la main. Hincmar de Reims, dans l'une de ses lettres au clergé de Laon, parle de ces droits qu'on s'arrogeoit de se faire fournir des palefrois. Le concile de Trosley, de l'an 909, se plaint, canon sixième, de l'avarice des laïques qui exigeoient des prêtres, sur les biens consacrés à Dieu, des

cens et autres tributs, des présens, des repas ; qui les forçoient de leur donner des chevaux, ou de quoi les engraisser, quoi qu'il ne leur fût permis d'exiger autre chose que le service spirituel... Les *paraverdi*, ainsi que les *palafredi*, étoient des chevaux de parade. *Par*, beau, orné ; *a*, syncope d'*al*, cheval ; *ver* ou *ber*, vif : cheval vif bien équipé. Guillaume de Tyr, dans son Histoire des Croisades, parle d'un palefroi tout blanc, dont les fers étoient d'argent, qu'on avoit donné à un seigneur. Les grands seigneurs se firent gloire de monter des chevaux de parade : les dames les imitèrent. Les anciens romans font souvent mention des palefrois.

» Les hommes , tant libres qu'ecclésiastiques , qui demeurent dans
 » l'étendue des terres du monastère , ne pourront être contraints de se
 » rendre à l'ost (1), ni de payer l'amende pour leur absence (2). Nous
 » leur faisons grâce de ces charges et de ce qui pourroit nous en revenir.
 » Ce bienfait tournera au profit des religieux et au salut de notre ame.

» Le respect que nous portons au Seigneur , l'espérance que nous
 » avons de racheter nos péchés par cette faveur , nous font conjurer les
 » rois nos successeurs de ne pas écouter tout ce qu'ils peuvent faire , et
 » d'enjoindre à tout juge d'imposer silence à la cupidité , quelque forte
 » qu'elle soit , de manière que , bien loin d'enfreindre nos dispositions ,
 » ou de s'y opposer , ils les fassent suivre de génération en génération.
 » Si quelqu'un cependant , ce que nous ne croyons pas , oseroit aller con-
 » tre notre volonté et celle de nos états , qu'il encoure l'indignation de
 » Dieu tout-puissant , qu'il en rende compte devant le Sauveur du monde ,
 » au jour du jugement , qu'il soit anathème.

» Afin que la teneur de ces lettres soit gardée à jamais , nous l'avons
 » souscrite de notre propre main , l'avons fait souscrire par les gens de
 » nos états , et y avons fait mettre le sceau de notre anneau. Quicon-
 » que tenteroit d'agir contre les présentes , paiera soixante livres d'or le
 » plus pur et sera évincé de sa demande.

» Donné à Bédul-champ , lieu de notre dépendance , les nones d'oc-
 » tobre , l'an de l'incarnation de notre Seigneur 960 , indiction VIII , la
 » troisième année de notre règne. »

Trente-huit personnes souscrivirent cet acte , parmi lesquelles on re-
 marque la reine Winbrit , épouse de Salomon , Riwal , l'un de leurs fils ,
 Pasquiten et Matuedoi (3).

Ansbaut avoit été nommé l'an 859 à l'abbaye de Prum. L'origine illustre de son nom ne l'avoit point ébloui. Sans considérer ce que ses ancêtres avoient été dans le monde , il n'avoit réfléchi que sur ce qu'il devoit être pour le ciel. L'humilité du cloître avoit été son asile. Comme

(1) Le texte porte *hostis*. Ce terme vient de *host* , armée. C'est de là qu'est dérivé le mot *ost* , qui a signifié long-temps armée.

(2) Cette amende s'appelle *heribannum* , terme composé d'*er* , homme , troupe , armée , et de *ban* , convocation : convocation des hommes , ou vassaux. Cette espèce de convocation ne se faisoit que pour la guerre. En effet , suivant les capitulaires de Charles le Chauve , l'*heribannum* s'appelle *hostis annuntiatio* :

convocation à l'ost. Les capitulaires de Charlemagne , l. 3 , c. 67 , condamnent à une amende de soixante sous , tout libre qui , après la convocation , ne se rendroit pas à l'ost. « *Plenum heribannum , id est , solidos 60 persolvat.* » L'*heriban* se prenoit donc aussi quelquefois pour l'amende même qui étoit prononcée contre les vassaux qui refusoient le service militaire.

(3) Cartular. prumiense.

il avoit appris long-temps à obéir, il sut bien commander. Il termina sa carrière le douze de juillet, l'an 886, par une sainte mort. On en fait la fête le même jour (1); celle du 10 de mars dont parle Fisen est peut-être sa translation.

300. Dès avant la tenue du concile de Soissons, Gernobri, autrement Wernier, avoit fini ses jours. Le clergé et le peuple, attachés aux anciens usages, fermèrent les yeux sur les prétentions de leur souverain. Salomon parut ne pas s'en offenser.

301. Le pontife que les Rennois se donnèrent étoit puissant dans le siècle, c'est pour cela qu'on le nommoit Electrann (2). Dans la circonstance critique où se trouvoit le diocèse, on avoit besoin d'un chef qui fût en état de le soutenir par l'éclat imposant de la naissance et des richesses. Dès le douze d'août, qui précéda l'ordination d'Electrann, on lui donna la qualité d'évêque de Rennes, dans un acte de donation que fit Salomon au château d'Hegodebert, en faveur des religieux de Redon (3).

302. Un visiteur avoit assisté à l'élection du nouvel évêque, au nom de l'archevêque de Tours; celui-ci fit part de ce choix à Charles le Chauve, qui y donna son agrément. Il sacra l'élu le trois des calendes d'octobre, autrement le vingt-neuf de septembre. A cette cérémonie, qui se fit dans le diocèse de Tours, l'archevêque fut assisté par Actard de Nantes et par Robert du Mans. Dans l'acte de cette consécration, il est expressément marqué qu'on avoit requis le consentement des autres provinciaux. On conçoit que Dodon, alors évêque d'Angers, fut le seul à donner le sien avec les évêques de Nantes et du Mans.

Le consécrateur recommanda au nouvel évêque d'obéir avec joie aux saints canons, de ne faire d'ordinations que suivant l'esprit de l'Eglise, d'avoir en horreur la simonie, d'assembler son synode dans les temps désignés par les canons, d'être toujours soumis à la métropole de Tours, qu'il devoit honorer comme sa mère, de ne rien faire sans son approbation, selon les règles des saints Pères, à l'exception néanmoins de ce qui pouvoit regarder sa propre église (4).

303. Durant le pontificat d'Electrann existoit un seigneur françois que

(1) Regino.

(2) *El*, puissant; *tran* ou *rann*, seigneur : puissant seigneur. Le Père Albert-le-Grand, dans son Catalogue des évêques de Rennes, donne à Electrann le nom d'Elleran. Ces deux noms sont les mêmes.

(3) *Cartularium Rotonense*. Il est très-pro-

bable que le château d'Hegodebert étoit situé dans le Porhoet et qu'il en avoit pris son nom. *He* ou *hy*, palais, habitation; *god*, forêt; *ber* ou *bert*, grande : palais au milieu d'une grande forêt. On donne la qualité d'*aula* à cette habitation.

(4) Sirmundus, Concil. Gallix, tom. 2.

sa naissance et ses biens rendoient illustre : ce qui l'avoit fait appeler Frothmond (1). Ses ancêtres avoient possédé les premières charges de la cour. Après la mort de son père, il voulut en partager la succession avec ses deux frères. A cette occasion, tous trois eurent dispute avec leur oncle. Sans respecter le sang qui les unissoit, le sacerdoce dont il étoit honoré, ni le rang qu'il tenoit à la cour, ils le mirent à mort. Les deux aînés enveloppèrent, par mégarde, leur cadet dans le même malheur.

304. Quelque temps après, ils sentirent que, malgré la jouissance, leur cœur ne pouvoit être impunément scélérat. Ils furent eux-mêmes leurs victimes et leurs bourreaux. Pour sortir de cet état violent, ils allèrent, en qualité de coupables, se présenter devant le roi et les évêques qui étoient à sa cour. Ceux-ci leur enjoignirent de porter des chaînes de fer qui leur liassent les bras et les reins, de visiter en cet état les Saints Lieux; de porter le cilice et de coucher sur la cendre jusqu'à ce que Dieu eût agréé leur pénitence.

Ils se rendirent d'abord à Rome, y passèrent quelque temps auprès des tombeaux des saints apôtres et des martyrs. Le pape Benoît III, qui venoit de monter sur le saint Siège, leur accorda des lettres formées pour la Palestine; leur séjour au saint sépulcre fut de longue durée. Là, ils imploroient chaque jour, les larmes aux yeux et la componction dans le cœur, la clémence divine. Ils se transportèrent ensuite en Egypte, où ils employèrent deux ans à solliciter en leur faveur les suffrages des âmes pieuses. Ils visitèrent le tombeau de saint Cyprien de Carthage, dont les reliques avoient été transférées en France sous le règne de Charlemagne.

Trois ans s'étant écoulés dans ce dur pèlerinage, ils retournèrent à Rome. Comme la première fois, ils se prosternèrent à la Confession de Saint Pierre, le conjurèrent, au nom du pouvoir que le Fils de Dieu lui a donné de délier les péchés, de leur obtenir, auprès du Père céleste, la rémission de leurs crimes. Le peuple de Rome, touché de compassion pour ces illustres coupables, s'empressa de les secourir dans leurs besoins.

Le pape Nicolas I, après leur avoir donné sa bénédiction, les engagea à reprendre le chemin de la Terre-Sainte. Ce qu'ils exécutèrent avec docilité. Leur zèle les porta même jusqu'en Arménie. Les barbares les traitèrent avec inhumanité : peu satisfaits de les avoir dépouillés, ils les battirent jusqu'à leur découvrir les os.

(1) *Fro* ou *bro*, puissant ; *mon*, seigneur : *puissant seigneur*.

Quatre ans s'étoient écoulés lorsqu'ils revinrent encore à Rome. Ils y passèrent quelques jours dans les prières, les pleurs et les humiliations de la pénitence. De là, ils traversèrent l'Italie, la Bourgogne, l'Aquitaine et une partie de la Neustrie.

305. Arrivés à Rennes, ils furent reçus par l'évêque Electrann. Le droit de l'hospitalité, toujours sacré dans l'Eglise, les avoit introduits dans son palais. S'il devoit des égards à leur naissance, il devoit de l'estime à leur vie pénitente. Leurs longues et sévères épreuves couvroient leurs forfaits. Semblables à une terre, qui, par d'abondantes moissons, fait oublier qu'elle n'a produit auparavant que des épines, ils ne montraient plus que les fruits de leur laborieux baptême. Aussi la charité qu'Electrann leur témoigna fut des plus affectueuses. Les reliques des saints qu'on conservoit dans sa ville avec piété furent l'objet de leur dévotion.

306. Lorsqu'ils étoient sur le point d'aller rendre leurs hommages aux autres lieux saints de Bretagne, celui des deux pénitents dont on ignore le nom tomba malade. Son tempérament épuisé par ses austérités, ses mortifications et ses fatigues, ne put résister à cette secousse : il mourut martyr d'une longue pénitence.

307. Frothmond n'eut pas plutôt rendu les derniers devoirs à son frère, qu'il partit pour Redon. Les saints moines lui firent un accueil tel qu'il le méritoit. Pendant sept jours qu'il résida chez eux, il eut sur tout recours à l'intercession de saint Marcellin. Comme, pendant une nuit, il assistoit à l'office avec les religieux et le peuple, les cercles de fer, dont il étoit lié, se brisèrent avec fracas, au grand étonnement de tout le monde. Le nom de Dieu fut exalté. Peu de jours après, le pieux pénitent passa à une meilleure vie (1).

308. Cependant Actard avoit renvoyé le voyage de Rome à l'année suivante ; il assista même au concile de Troyes, qui se tint le vingt-cinquième jour d'octobre (2). Les Pères de cette assemblée le chargèrent aussi de leur lettre synodale pour le pape.

309. Avant que de partir pour Rome, l'évêque de Nantes eut ordre de se rendre auprès de Charles le Chauve. Le roi se fit donner la lettre du concile de Troyes ; il en rompit les sceaux, la lut et la referma.

Ce prince en écrivit une en son nom au pape, à la fin de laquelle on trouve une clause d'un style différent du reste. La voici : « Nous envoyons, » dit Charles, à votre paternité, Actard, autrefois évêque de Nantes. Il

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. woionis.
Sæc. iv, parte secundâ, in vita S. Con-

(2) [An 867.] — Omission. a. V.

» a souffert l'exil , la prison et d'autres maux , dont il a été délivré par
 » la grâce de Dieu. C'est le voisinage des Normans et des Bretons qui a
 » été la cause de ces calamités et de la désolation de Nantes. Cette ville ,
 » auparavant si florissante , est aujourd'hui entièrement ruinée , réduite
 » en cendres et en solitude depuis dix ans. Comme il n'y a plus d'espé-
 » rance qu'Actard puisse recouvrer son siège , nous souhaitons ardem-
 » ment , si vous le trouvez bon , qu'on lui donne un évêché , le plutôt
 » qu'il sera possible. » Il ajoutoit que le dessein d'Actard étoit de passer
 quelque temps à Rome , non-seulement pour répondre aux Bretons ,
 lorsqu'ils y seroient arrivés , mais encore pour instruire le saint Siège des
 maux qu'ils avoient faits aux églises voisines (1).

310. Les Normans étoient effectivement cantonnés sur la Loire depuis plusieurs années ; ils avoient même osé se retrancher dans la ville de Nantes. Actard étoit donc sans siège dans le fait. Les Normans lui avoient enlevé sa capitale ; les Bretons , dans la personne de Gislard , avoient soustrait à son gouvernement une partie considérable de son diocèse. C'est ainsi qu'il faut interpréter ce qu'ont dit , à ce sujet , les Pères du concile de Soissons. La réponse que fit le pape Adrien sur cette matière , celle qu'il adressa en même temps à Charles le Chauve , à Hincmar de Reims et à Hérard de Tours , supposent la certitude de ces deux faits.

311. Les infidèles sortoient de temps en temps de Nantes , comme d'un repaire , pour se répandre dans le voisinage et même au loin. La Providence divine , en leur inspirant d'abord un respect profond pour le monastère de Redon , leur avoit montré qu'elle prend , quand il lui plaît , la vertu sous sa protection visible ; et que rien ne peut résister à ses décrets. Par ce miracle , elle les avoit forcés de reconnoître que le Dieu unique a seul l'empire sur les cœurs et les avoit invités à se ranger sous ses lois ; elle avoit soutenu le chrétien attentif , dans la pratique de la piété , en attendant la récompense fixe et permanente qui lui est réservée dans le ciel.

Ce prodige de son assistance particulière céda enfin la place au cours ordinaire des événemens. Les idolâtres pénétrèrent jusqu'à Redon : le lieu saint leur fut livré. Conwoïon et ses religieux , vrais temples du Seigneur , n'en furent que plus grands aux yeux de la religion. Au jour malheureux , ils ne perdirent pas le souvenir du bien ; la main qui les frappoit étoit celle-là même qui les avoit défendus. Semblables à Job , ils s'é-

(1) Sirmundus , Concil. Galliæ , tom. 3.

crièrent avec soumission : « Le Seigneur nous avoit donné ces biens ; le » Seigneur nous les a enlevés : que le nom du Seigneur soit béni. » Egalement attachés à Dieu, dans quelque position qu'ils se trouvassent, ils participèrent, en quelque manière, par leur constance, à son immutabilité (1).

312. Conwoïon n'avoit eu que le temps d'enlever les saintes reliques de son église et les trésors qu'elle renfermoit. L'abbé et ses moines furent obligés de se séparer. Chacun se retira dans le lieu où l'Esprit-Saint sembloit l'appeler. Conwoïon en rassembla néanmoins une partie. Il eut soin de faire promouvoir aux saints ordres ceux de ses frères qui en paroisoient dignes. A cet effet, il demanda à Courantgen, évêque de Vennes, un démissoire général ; en voici la teneur :

« Au nom de la sainte Trinité, Courantgen, évêque de Vennes, par » la grâce de Dieu, à Conwoïon, très-révérant abbé, et aux frères qui » lui sont soumis, salut dans le temps et pour l'éternité. Leuhemel, » Liosic et Hinnoi, prêtres, vos députés, se sont présentés devant nous et » nous ont exposé que vous manquiez de prêtres, de diacres et de clercs. » Comme les ravages des Normans vous ont mis dans la nécessité de vous » disperser de côté et d'autre, ils ne vous est guère possible de recourir » à notre siège aussi souvent que vous le désireriez. Vous nous priez, en » conséquence, de vous permettre de faire ordonner vos moines par tel » évêque catholique qui se trouvera le plus à commodité. Faisant droit » sur votre requête, et ayant égard à la persécution que vous éprouvez, » nous vous accordons votre demande, à condition toutefois que ceux » de vos moines qui recevront les ordres de cette manière seront tenus de » prier pour nous, comme si nous les avions ordonnés. Ce que nous » avons scellé de notre sceau (2). »

313. Pendant ces fâcheux événemens, et même quelque temps auparavant, Salomon avoit destiné son château de Plélan pour servir de refuge aux religieux de Redon. Ce prince avoit jeté lui-même les fondemens de cette maison royale. La reine Wenbrit, son épouse, qui étoit morte à la fin de l'année 866, avoit été inhumée dans la chapelle de ce palais. Après bien des instances, dont quelques-unes avoient été faites même avant la mort de la reine, parce que les moines étoient souvent troublés à Redon par les infidèles, l'abbé obtint enfin du roi son château (3).

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. iv, parte secundâ, in vita S. Conwoionis.

(2) Cartular. Rotonense.

(3) Mabillonius ibidem.

314. Ce fut vers le même temps que le corps de saint Turien fut transféré, de l'église cathédrale de Dol à Paris, dans la basilique de Saint Vincent, maintenant Saint Germain des Prés; ou, si on l'aime mieux, ç'avoit été durant cette fatale époque où les Normans avoient porté la désolation dans le Côtentin (1).

315. Le culte de ce saint évêque, qui étoit solennel dans son diocèse, ne le fut pas moins dans la capitale de l'empire françois. On y annonça sa fête au son de la trompette; on rapporte même que quelques-uns, ayant refusé de la célébrer, en furent punis par un miracle.

316. L'église de Paris fait encore de nos jours l'office de ce saint évêque de Dol. Le nouveau bréviaire du diocèse fait foi que les reliques de ce glorieux pontife ont éteint des incendies. Le fait est que le feu, ayant pris à Paris, dans un lieu rempli de foin, se communiqua bientôt aux maisons voisines et menaça la ville d'un embrasement général. On eut recours à l'intercession du saint, dont on connoissoit déjà le pouvoir auprès de Dieu. Son corps, qui étoit placé sur l'autel de Saint Michel, dans l'église de Saint Germain, fut porté à l'endroit où le feu étoit le plus violent. Les flammes, qui se répandoient au loin, se dissipèrent tout à coup. Le même événement se renouvela quelque temps après au palais du roi (2). L'ab-

(1) Usuard est le premier des martyrologistes qui ait parlé de saint Turien, évêque de Dol. Cet écrivain étoit religieux de la communauté de Saint Germain des Prés; son mérite étoit éminent. Il mourut le treize de janvier, dans l'espace de temps qui se passa entre la mort de la reine Hermentrude, qui arriva l'an 869, et celle de Charles le Chauve, en l'an 877. Dans l'original du nécrologe de Saint Germain, qui fut écrit par Usuard, le décès de cette princesse est marqué de la première main, au lieu que celui du roi est d'une main postérieure.

Usuard dédia son Martyrologe à Charles le Chauve. Dans son épître dédicatoire, il ne lui donne d'autre qualité que celle du *plus religieux d'entre les rois* (*regum piissimo*). Si ce prince eût été alors auguste ou empereur, Usuard se seroit fait un devoir de lui accorder ce titre. De là, on doit penser que M. Baillet et les hollandistes se sont trompés lorsqu'ils ont supposé que Charles le Chauve étoit parvenu à l'empire dans le temps que le martyrologiste lui dédia son ouvrage.

Cela étant ainsi, on est forcé de convenir

qu'Usuard avoit mis la dernière main à son Martyrologe, au moins avant la fin de l'an 875, puisque Charles reçut, le vingt-cinq de décembre de cette même année, la couronne impériale.

Wandalbert, moine de Prum, qui finit son Martyrologe vers l'an 844; Flore, diacre de l'église de Lyon, qui donna son supplément à celui de Bede quelques années avant; Adon de Vienne, qui acheva son Martyrologe avant l'an 860, ne parlent point de saint Turien. Ce n'est donc que par la translation de ses reliques à l'abbaye de Saint Germain, qu'il a été connu d'Usuard. Ce qui fait présumer que cette translation ne s'est faite que vers l'an 860.

(2) L'usage d'éteindre les incendies par le moyen des saintes reliques est bien antérieur à ce temps. On sait ce que saint Leucher, évêque de Dol, avoit fait avec la croix et la crosse de saint Sanson 1. Saint Paulin, évêque de Nole, tenant en main un petit morceau de la vraie croix, le présenta de loin à des flammes qui menaçoient la magnifique église de Saint Felix, martyr. L'abbesse sainte Angradême opposa à un incendie le corps de saint

baye de Saint Germain conserve toujours avec vénération les précieux restes du saint évêque.

317. Conwoïon, quoique à l'abri des poursuites de l'ennemi du nom chrétien, n'en versoit pas moins des torrens de larmes sur l'affliction du peuple de Dieu et sur la désolation des lieux saints. Il supplioit le Seigneur de rappeler sur la Bretagne ses anciennes miséricordes, de lui faire ressentir le secours puissant de sa grâce, de la protéger dans ses dangers, de la consoler dans ses peines. Humblement prosterné devant lui, il s'écrioit : « Pardonnez à votre peuple ; ne laissez pas tomber votre héritage dans l'opprobre, en continuant de l'exposer aux insultes d'une nation qui ne vous connoît pas ; souffrirez-vous que des étrangers disent de nous, où est leur Dieu ? » Mais comme le peuple de Dieu continuoit de le désavouer par son impénitence, Dieu continuoit de le livrer à la fureur des païens. Il vengeoit, devant les infidèles, sa justice outragée par les chrétiens. Ministres secrets de sa volonté suprême, les Normans ne pensoient pas d'ailleurs que son immense charité préparoit par là plusieurs d'entr'eux à la grâce ineffable du baptême. A tous, il manifestoit qu'il est l'ordre par essence ; que, quand il veut, il punit ceux qui s'en écartent ; que, s'il frappe dans ce monde, c'est pour exciter la résipiscence ; qu'en cette vie, il se plaît à ouvrir aux plus coupables les trésors de sa miséricorde.

Si le pieux abbé ne pouvoit tarir par ses prières la source des maux de la nation et des siens, il lui apprenoit du moins, par sa patience, à souffrir chrétiennement les tribulations et les peines. Toujours uni par la charité à Jésus-Christ, son modèle, il se préparoit à le joindre dans le ciel où la douleur et les gémissemens sont inconnus, où règne une paix éternelle, où la divinité, qui se montre à découvert, enivre ses élus d'un torrent de délices spirituelles, toujours au-dessus de toute expression, mais proportionnées aux degrés de leurs mérites. Après avoir passé quelques mois dans le château de Plélan, il y mourut le cinq de janvier, selon que le prouvent les anciens calendriers de Redon. On croit que son décès arriva au commencement de l'année 868 (1).

318. Susan, avant qu'on l'eût déposé, avoit donné au saint abbé et au public une preuve non suspecte de la confiance qu'il avoit dans ses vertus et ses talens. Cet évêque lui avoit accordé la juridiction épiscopale

Evron, abbé à Beauvais. Le corps de saint Ayoul, abbé de Lerins, fut apporté pour éteindre le feu qui alloit embraser son église.

(1) M. Baillet, Vies des Saints ; D. Lobineau, Vies des SS. de Bret.

sur toutes les églises qui dépendoient du monastère de Redon. Courantgen n'avoit pas hésité de lui confirmer le même privilège (1).

319. Ratuili étoit évêque d'Alet au moins depuis quelques années. C'étoit un seigneur d'une naissance illustre, de même que l'étoient depuis longtemps presque tous les évêques de Bretagne (2). On ne sait précisément quand a commencé son pontificat : cette époque n'a pu arriver avant la fin de l'an 863.

320. Ratuili, dans le diocèse duquel Conwoïon étoit mort, se fit un honneur de lui rendre les derniers devoirs. Comme cet humble ministre avoit si bien glorifié Dieu par la régularité de sa vie, il étoit juste qu'on le glorifiât après sa mort. Par ses exemples, il avoit soutenu la piété des âmes saintes, avoit fait rougir la tiédeur, pâlir le vice, avoit prouvé aux infidèles que la foi, jointe aux bonnes œuvres, fait des chrétiens un peuple de héros, dans qui seuls se réunit l'assemblage de toutes les vertus. Son corps fut inhumé dans sa nouvelle maison de Plélan (3).

321. L'Eglise ne tarda pas à inscrire l'abbé de Redon au nombre des saints. Depuis ce temps, son monastère en a célébré la fête le cinq de janvier, comme le marquent les calendriers de cette communauté. La solennité y étoit autrefois de première classe. La fête de ce confesseur, qui est portée au vingt-huitième de décembre dans le Martyrologe de France et dans celui des bénédictins, ne peut regarder que sa translation (4).

322. Actard ne trouva plus Nicolas sur le saint Siège. Ce pape, qui, par son zèle, sa fermeté et la pureté de sa vie, mérita le surnom de Grand, étoit mort dès le treize de novembre de l'an 867. Aussitôt après, Adrien II avoit été élevé au souverain pontificat. Deux fois il l'avoit refusé ; à la troisième, il fut forcé de l'accepter. Actard lui présenta les lettres des conciles de Soissons et de Troyes avec celles du roi Charles le Chauve.

323. Le deux de février, indiction première, c'est-à-dire, l'an 868, Adrien fit réponse aux évêques du concile de Troyes, sans leur parler d'Actard (5) ; mais il donna à celui-ci une lettre à l'adresse des Pères du concile de Soissons. Le pape leur marquoit entre autres qu'ayant égard aux éloges qu'on lui avoit faits de cet évêque, et supposé que, comme

(1) Cartular. Rotonense.

(2) Dans la vie de S. Conwoïon, Ratuili porte le nom de *Rivalin*. Il n'y a rien en cela de surprenant, parce que ces deux noms ont la même signification. *Rhag* ou *rhi*, seigneur ; *vil*, *bil* ou *bal*, *velen* ou *belen*, grand : grand

seigneur.

(3) D. Lobineau, Vies des SS. de Bretagne ; M. Baillet, Vies des Saints.

(4) Ibidem.

(5) Sirmundus, Concil. Gallix, tom. 3.

on l'avoit avancé , la ville de Nantes fût entièrement ruinée et désolée , qu'elle ne servît plus que de retraite aux infidèles , que les Bretons lui eussent enlevé la partie de son diocèse que ceux-là ne possédoient pas , ils eussent à l'installer dans le premier siège qui vaqueroit , quand bien même ce seroit un archevêché. Le pape avoit l'attention de les prévenir qu'Actard ne demandoit pas à être transféré ; que , conséquemment , on ne pouvoit le taxer d'ambition. Il ajoutoit que , pour le consoler , il lui accordoit l'honneur du pallium (1).

324. Le pape lui adressa même , le vingt-six de février , une lettre particulière à ce sujet. Elle renfermoit un éloge complet de cet évêque. Adrien le traitoit de généreux confesseur , qui , dans sa captivité , n'avoit craint ni les escadrons des infidèles , ni la mort dont ils l'avoient menacé ; qui , ferme dans sa foi , n'avoit jamais pu être ébranlé ; qui , après avoir été délivré de ces dangers par un miracle de la divine Providence , avoit été forcé de quitter sa propre église , ses amis et ses proches , pour se soustraire à la rage des barbares , à l'oppression des Bretons , dont le voisinage lui étoit si funeste. Le pape reconnoissoit que la persécution de ceux-ci lui étoit presque plus terrible que la haine des pirates. « Si , dit-il , » nous vous accordons le pallium , c'est parce que plus d'une fois vous » avez souffert l'exil , essuyé les dangers de la mer , que vous avez été mis » aux fers , exposé à une mort certaine , selon que nous l'a mandé votre » métropolitain , parce qu'il nous a fait savoir que vous n'aviez plus d'es- » pérance de recouvrer votre siège. Vous ne le porterez qu'à la messe , » et seulement les jours de Pâque , de Noël , de l'Ascension , de l'Assomption de la Vierge , de saint Pierre , de saint Jean-Baptiste , de saint Martin , de la fête de votre église et à l'anniversaire de votre ordination (2). »

On sait que , d'après l'ancien usage de l'Eglise (3) , chaque évêque célébroit encore avec grande solennité , l'anniversaire de son ordination ; le pape , Felix iv , qui florissoit un peu après le commencement du sixième siècle , en avoit fait un devoir à tous les évêques. Mais , ce qui paroît

(1) Sirmundus , Concil. Galliae , tom. 3.

(2) Ibidem.

(3) Saint Augustin (*Sermone 32 de verbis Domini*) fait mention de la fête de l'ordination d'Aurelius , évêque de Cartage. Possidius , son disciple , avoit fait un traité sur la sienne. Saint Charles Borromée , au troisième concile de Milan , remit en vigueur le décret de Fe-

lix iv. Au quatrième concile de Milan , le peuple fut exhorté à prier pour son pasteur , sur tout le jour de sa consécration ; l'évêque devoit célébrer une messe solennelle et s'examiner sur sa vie passée. Les papes ont été les plus attentifs à sanctifier l'anniversaire de leur ordination. On connoît les trois sermons que saint Léon fit sur sa promotion.

surprenant, c'est que la Pentecôte, qui a été établie par les apôtres, et l'Épiphanie, qui remonte aux temps apostoliques, ne soient pas comptées parmi les fêtes solennelles où il est permis à Actard de porter le pallium, tandis qu'on y voit la fête de saint Martin. L'étonnement cessera si l'on se rappelle quelle en étoit la solennité chez les François. A peine eurent-ils embrassé le christianisme qu'ils le regardèrent comme le patron tutélaire de leur empire et l'appui de la couronne. Ils l'invoquoient en tout temps, et durant la paix et durant la guerre. Sa chappe, ou son manteau, étoit en grande vénération dans leurs armées; sous cet étendard, ils se croyoient invincibles. La confiance qu'on avoit en Bretagne dans son intercession auprès de Dieu, y avoit fait ériger en son nom plusieurs églises (1).

325. Adrien répondit aussi, le vingt-neuf de février, à la lettre que Charles le Chauve avoit écrite à son prédécesseur. Il lui parle de ce qu'il a fait, à sa prière, en faveur d'Actard, et l'engage à lui donner un autre siège qui ne soit pas moins considérable que celui de Nantes (2).

326. Le huit de mars, il écrivit à Hincmar, archevêque de Reims, et à Hérard, archevêque de Tours, pour leur recommander Actard. Il charge le premier de déterminer Charles, par les motifs les plus pressans, à conférer à cet évêque le premier évêché vacant, puisqu'il ne peut plus occuper le sien. Il enjoint au second de rendre à Actard le monastère de Touraine, dont il avoit eu autrefois le gouvernement. « Comme, dit-il, il est » privé de ce qui lui appartenoit légitimement pour son entretien, il est » juste que les biens étrangers viennent à son secours.

327. « Pour ce qui concerne, continue-t-il, les choses qu'Actard nous » a dites touchant les privilèges de votre église, nous avons écrit au duc » Salomon et aux Bretons ce qu'il en est. Actard vous portera lui-même » une copie de cette lettre; vous saurez, par la lecture, ce qu'elle contient. Vous devez être persuadé que, si les Bretons nous envoient quelque un pour soutenir leur cause, nous ne leur accorderons, par la grâce » de Dieu, que ce qui sera jugé être de droit (3). »

328. Nous n'avons plus les lettres que ce pape avoit fait passer à Salomon et à ses sujets; mais le fragment que Hincmar, évêque de Laon, nous en a donné, fait assez connoître qu'elles ne contenoient autre chose qu'un résumé des plaintes que le concile de Soissons avoit portées au saint Siège.

(1) Voyez le livre 6 des Capitulaires, ch. 189; le Capitul. d'Aix-la-Chapelle, ch. 46; les Capitules de Gautier d'Orléans, ch. 18.

(2) Sirmundus, Concil. Galliæ, t. 3.

(3) Sirmundus, ibidem.

Adrien , à l'exemple de son prédécesseur , ne donne à Salomon que la qualité de duc. Les évêques de France n'en reconnoissoient plus d'autre dans la personne du souverain de Bretagne. Le nouveau pape se croyoit obligé d'adopter leur manière de s'exprimer.

329. Quelque défavorables que fussent les jugemens que les François vouloient qu'on portât de Salomon et de son gouvernement , il n'est pas moins certain que son zèle à servir la religion et ses ministres étoit ardent. Si Charles le Chauve n'étoit pas assez puissant pour contenir dans le devoir les grands de son royaume ; pour les empêcher de ménager les Normans , tandis qu'ils pouvoient les battre ; pour arrêter des troupes de bandits de ses états , qui se lioient avec ces brigands , et portoient dans ses provinces la désolation et l'effroi , le prince breton , qui avoit moins de forces en main , ne pouvoit être garant des excès de quelques-uns de ses sujets que l'ardeur du pillage entraînoit. L'amour de la justice dominoit dans son cœur ; bien éloigné d'envahir le bien des autres , il rendoit celui que ses ancêtres leur avoient enlevé : son exemple étoit suivi par la plupart des seigneurs de ses états. La tendre compassion avec laquelle il avoit reçu les moines de Redon dans son château de Plélan , le lui fit convertir en un monastère digne de sa magnificence. Sa piété ne brilla pas moins dans la décoration de l'église de cette nouvelle communauté. Ce prince y fit placer un autel garni d'or et d'argent, une croix d'argent avec le crucifix d'or pur , qui étoit relevé par des pierreries ; une autre croix moins grande , couverte d'or et enrichie de pierres précieuses ; deux ornemens sacerdotaux de pourpre fine et trois cloches d'une grosseur surprenante (1).

330. Ce qui rendit cette basilique véritablement respectable , ce furent les dépouilles sacrées d'un saint abbé du Poitou , que la crainte de les voir profanées par les Normans , avoit fait transporter hors de cette province. Salomon , qui honoroit Dieu dans les saints , s'étoit fait un devoir de leur donner un asile.

331. Le saint , qui avoit animé ces reliques , n'en paroîtra que plus grand par le récit de ses actions. Il avoit pris naissance à Agde , qui devoit son origine aux Phocéens. Cette ville , dont les fondateurs parloient grec , l'avoient d'abord appelée *Agathé Tuqué* , c'es-à-dire , *bonne fortune*.

332. Les parens du nouveau né lui donnèrent le nom d'Adjuteur. En lui

(1) *Cartular. Rotonense*. Dans ce cartulaire , on lit ces mots : « *Tres clocas miræ magnitudinis*. » Le mot *cloca* étoit en usage depuis

long-temps. Il vient du gallois et du bas-breton *clock* , qui se rend par *cloche*.

transmettant la noblesse qu'ils tenoient de leurs aïeux, foible avantage qui s'éclipse avec la vie du corps, ils n'épargnèrent rien pour lui transmettre la vertu, le seul bien réel, toujours suivi d'une glorieuse immortalité. Pour le faire marcher dans la nouveauté de la vie qu'il avoit reçue au saint baptême; pour l'exciter à ne produire que des œuvres dignes de Dieu, son père, de Jésus-Christ, son époux, ils lui donnèrent un saint pour instituteur : son nom étoit Sévere.

Sévere, après avoir abandonné la Syrie, son lieu natal, une famille opulente, de grands biens, s'étoit caché à Agde, pour y mener dans le secret une vie fort austère. Mais, forcé de servir la société autrement que par ses exemples, il avoit bâti un monastère à Agde. Il y rassembla des disciples que sa piété et ses talens lui donnèrent.

Sous un tel maître, Adjuteur fit de grands progrès dans la science des saints et dans la pratique des vertus évangéliques. Son père spirituel, convaincu, d'après les oracles divins et une expérience trop souvent répétée, qu'il n'y a rien de plus propre à corrompre la foi, à altérer l'amour de l'ordre, que la lecture de ces livres qui attaquent la divinité ou qui sont l'écho de la voix tumultueuse des sens qui ne tendent qu'à la rébellion, ne lui en permit d'autre que celle qui éclaire l'esprit, règle les mœurs et forme le jugement. Souvent, pour le tenir en garde, il lui remontoit que la vie du chrétien sur la terre est une tentation continue; que, puisqu'on doit en sortir victorieux, il faut rentrer dans sa conscience pour en suivre les préceptes que Dieu y a gravés; qu'il faut méditer fréquemment la loi positive qu'il a promulguée; que sans cesse on doit veiller sur soi-même pour ne pas se laisser surprendre par l'ennemi du salut; qu'à ces pratiques, il est nécessaire de joindre d'ardentes et d'humbles prières à Jésus-Christ, qui nous a été donné de Dieu, pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.

333. La renommée, trop fidèle en ce moment, ne tarda pas à publier les vertus d'Adjuteur. De tous côtés on faisoit son éloge. Cette gloire extérieure, dont le monde, quelque pervers qu'il soit, est forcé de parer les actions saintes, lui fit appréhender de perdre celle de l'ame, la seule qui soit digne d'un chrétien, puisqu'il n'y a qu'elle qui puisse le rendre agréable à Dieu. La fuite le déroba à cet éclat trompeur. Ses proches et ses amis, qui le retrouvèrent enfin deux ans après, l'obligèrent de retourner à Agde.

334. Les louanges, que son mérite lui attira de nouveau, le chassèrent

une seconde fois. Il pensa tout autrement que les héros du siècle , qui n'aspirent qu'à l'estime des hommes. Toute leur confiance est appuyée sur des bras de chair ; leur grandeur , qui n'existe que dans les autres , s'évanouit comme une fumée. Le chrétien , au contraire , ne voit en tout que le ciel ; il ne cherche qu'en Dieu sa récompense ; ce n'est que dans ses perfections infinies qu'il trouve la vraie grandeur. Tout mérite , qui ne vient pas de Dieu , est factice à ses yeux clairvoyans , parce que Dieu est le principe de toutes les bonnes œuvres. Le mérite , pour être tel , n'est que pour le Créateur , parce qu'il doit être la fin de toutes les actions.

Adjuteur , qui ne se glorifioit que dans Jésus-Christ , sa force et son appui , ennoblissoit ses œuvres par la grâce sanctifiante. Anéanti devant Dieu , se regardant comme novice dans les voies de la perfection , il s'enfonce dans le Poitou et se met sous la conduite d'un saint abbé qu'on nommoit Agapit.

335. L'humilité , la mortification des sens , la charité , la connoissance de la vie intérieure qui brilloient dans cet étranger , le firent connoître tel qu'il étoit. Tant de vertus ravirent d'admiration l'abbé et ses religieux. Tous , à l'envi , le firent leur supérieur. Cette démarche ne leur fut pas moins honorable qu'à Adjuteur. Il est grand de tout sacrifier à la vertu pour marcher sous ses drapeaux.

336. L'édification avec laquelle Adjuteur gouverna son monastère , lui acquit le nom de Maixent ou Maxence (1). Sa vie étoit partagée entre le chant des pseumes , l'oraison , le jeûne et les œuvres de miséricorde. Il n'avoit pour nourriture que du pain d'orge et de l'eau.

337. A l'exemple d'Agapit , il se démit de sa dignité , mais ce fut pour se renfermer dans une cellule voisine ; il n'en obtint le consentement de ses moines qu'à cette condition , qu'il continueroit de les diriger par ses conseils.

338. Durant la guerre que Clovis faisoit à Alaric , roi des Wisigoths , qui avoit sous son empire l'Espagne , le Languedoc et l'Aquitaine , une troupe de soldats françois s'avança vers le monastère pour le piller. Les moines , qui n'ignoroient pas ce que Maixent pouvoit auprès du maître absolu de l'univers , le tirèrent malgré lui de sa cellule et l'opposèrent à ces furieux. Le reclus s'avance hardiment vers eux , les supplie de ne pas insulter sa communauté. Pour toute réponse , un soldat brutal lui présente

(1) Maixent (*Maxentius*) a pris son nom de *cellent chef*.
ma, excellent, bon, et de *sent*, chef : ex-

l'épée nue ; prêt à l'en frapper , son bras devient immobile. Dans cette attitude , le barbare est suppliant à son tour : il se jette aux pieds du thaumaturge. Maixent se venge par un bienfait ; il lui frotte le bras d'une huile bénite , fait dessus le signe de la croix , le guérit à l'instant (1). Ce ne fut pas seulement dans cette circonstance , dit Grégoire de Tours , que la nature se montra docile à sa voix (2).

(1) Dès les premiers siècles de l'Eglise , on employoit l'huile bénite pour guérir les maladies. Sainte Monegonde , avant de mourir , ce qui arriva l'an 570 , bénit de l'huile , par le moyen de laquelle plusieurs infirmes furent guéris. (Vita S. Monegundis in Actis SS. Ord. S. Bened. sæculo 1.) Saint Yriez , qui mourut vers l'an 591 , après avoir fondé le monastère d'Atane en Limousin , portoit avec lui un chrismal , tel qu'étoient ceux des moines de Saint Colomban , dont nous avons parlé. Dans les voyages qu'il faisoit au tombeau de saint Martin , il le remplissoit de l'huile qui brûloit devant le corps de ce saint évêque et s'en servoit pour chasser les maladies. (Ibidem , p. 350 , in Vita S. Aredii.) Saint Germain , évêque de Paris , mort l'an 576 , à Brie-Comte-Robert , rendit à une femme paralytique l'usage de ses membres , en l'oignant d'huile bénite. (Ibidem , p. 240.) Il opéra le même miracle sur un homme perclus de tous ses membres , qu'on portoit dans un chariot. Aussitôt qu'il l'eut frotté d'huile sanctifiée , ses mains , qui , auparavant , étoient immobiles , se remuèrent , ses genoux et ses pieds devinrent agiles , tout son corps reprit son ancien état. A Boissy , qui est au-dessus de Paris , entre la Seine et la Marne , qui de là a emprunté son nom (*bu ou u , eau ; si , terre : terre sur le bord de l'eau*). Saint Germain renouvela la même merveille , par le même moyen. Le saint étant allé à Nantes , y fut reçu avec vénération par Tecle , dont le nom celtique , tiré de *tec* , veut dire *belle*. Cette dame avoit pour mari Damien , dénomination qui exprimoit ses richesses. *Dam , seigneur ; an , grand : grand seigneur*. Ce seigneur étoit attaqué d'un violent accès de goutte. L'évêque charitable lui envoya un diacre avec son chrismal ; celui-ci l'oignit d'huile bénite : sur-le-champ il fut guéri. Du mariage de Damien et de Tecle , étoit sortie une fille qu'on nommoit Maria : elle étoit aveugle , sourde et muette. Son nom exprimoit le triste état où

elle étoit réduite. *Mar , mort ; ia , qui va : personne dont la position approche de la mort*. Aussi Fortunat , qui a écrit la vie de saint Germain , et qui nous sert ici de guide , appelle-t-il *Maria vivum cadaver*. Les parens de cette infortunée la présentèrent au saint évêque : ils le supplièrent d'ajouter un second miracle au premier. La tendresse compatissante du pontife ne put refuser des larmes à la situation de cet enfant : il eut recours à ses armes ordinaires. Pour remporter la victoire sur les infirmités de cet enfant , il offre à Dieu une prière fervente ; ensuite il oint d'huile bénite la tête de la fille , en invoquant le nom de la sainte Trinité ; ses oreilles s'ouvrent au son , ses yeux à la lumière , sa langue se délie. Les négocians de Nantes , frappés de ces prodiges , viennent en foule lui offrir de l'argent pour le distribuer aux pauvres. Saint Seine , ou le Beau , qui , par l'éclat de ses vertus , répondit si bien à son nom , après avoir bâti un monastère dans la forêt de Segestre , vers les sources de la Seine , y fit plusieurs miracles. La veille de Pâque , on lui amena un paralytique. Il passa la nuit entière dans la prière , à cause de la solennité de cette fête ; il invoqua l'assistance de Dieu sur le malade , oignit ses membres avec l'huile dont il se servoit pour opérer des guérisons ; à l'aurore , il célèbre la messe ; durant ce temps , le paralytique est étendu sur la terre devant les saints autels. Après le sacrifice , Seine lui donne le corps et le sang de Jésus-Christ , fait sur lui le signe de la croix : aussitôt la santé est rendue au malade. (Ibidem.) Saint Tierri , qui avoit été abbé du monastère que saint Remi avoit fondé près de Reims , sur le Mont-d'or (*or , montagne*) , guérit le roi Thierri , qui étoit en danger de perdre un œil. En invoquant le nom de la sainte Trinité , en faisant le signe de la croix , il mit sur ses paupières un peu d'huile sainte. (Ibidem.)

(2) Greg. Turon. Hist. , lib. 2 , c. 37.

339. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans , le vingt-six de juin , vers l'an 515 (1). Le Martyrologe romain en fait mémoire sous le même jour. Le monastère , dont il avoit été abbé , s'étoit d'abord appelé Carroffium (2) ; dans la suite , on changea ce nom en celui de Saint Maixent. Les pèlerinages qui s'y faisoient ont donné la naissance à la ville qui l'environne. Tel étoit le saint dont les reliques venoient d'être déposées à Plelan. Ce lieu a été depuis appelé Plelan le Grand ; quelque changement qu'il ait éprouvé , il reconnoît saint Maixent pour son patron.

340. Le corps de saint Leger , évêque d'Autun , qui avoit été transporté , quelque temps après son martyre , à l'église de Carroffium , fut tiré de ce sanctuaire et conduit en Bretagne , avec celui de saint Maixent ; mais on ignore quelle partie de ce pays fut honorée de ce dépôt (3). C'est ainsi que la Providence divine , toujours admirable dans ses voies , tempéroit envers les Bretons les effets de sa colère. Dans les cendres des saints , elle rappeloit aux fidèles les exemples de leurs vertus , les excitoit , d'une manière sensible , à suivre sur la terre les traces de ces illustres confesseurs , pour participer à leur triomphe dans le ciel.

341. Charles le Chauve , qui n'avoit pu , ni par le crédit des évêques de son royaume , ni par l'entremise du pape , arrêter les courses des Bretons , sur la partie de ses états qui étoit dans leur voisinage , et qui manquoit de guerriers dont la bravoure et l'intelligence leur en eussent imposé , eut recours à une négociation directe. Il crut aussi que c'étoit le moyen de s'attacher Salomon qui affectoit une indépendance absolue. On convint que Charles donneroit des otages : ce qui fut exécuté. Pasquiten , que nous avons vu parmi les grands de Bretagne , avoit épousé la fille de Salomon. Il se rendit à Compiègne , vers le commencement d'août , avec plein pouvoir de ratifier tout ce qui seroit décidé pour l'avantage des deux nations.

Le comté de Coutances fut cédé en souveraineté à Salomon et à son fils ; une partie du diocèse d'Avranches y fut jointe avec les abbayes , les palais royaux et tout le domaine de ces deux évêchés , à la nomination près de leurs sièges épiscopaux.

A ce démembrement , on attacha cette condition , que les Bretons vivroient en paix avec les François , qu'ils seroient fidèles à Charles et à

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened., sæc. 1; M. Baillet, Vies des Saints; Cartul. Rotonense.

(2) Car, élévation; ro, rivière; fion ou bion, petite: lieu élevé qui domine sur une petite

rivière. La ville et l'abbaye de Saint Maixent sont sur un penchant qui se termine à la rivière de Seure Niortoise.

(3) Mabillonius, ibidem, sæculo secundo, p. 706.

son fils, et qu'ils les secourroient contre leurs ennemis. Tous les grands seigneurs qui avoient assisté à cette conférence garantirent ce traité par serment. Pasquiten en fit autant pour Salomon et pour son fils aîné (1). Charles, en perdant un pays dévasté, acquéroit de nouveaux droits sur la Bretagne. Le district, qu'il venoit de céder, porta le nom de *Terre des Bretons*.

342. Salomon continuoit de servir l'Eglise par ses largesses. Le trois d'avril, jour de Pâque (2), il alla visiter la communauté de Plélan, pour y rendre ses adorations au Sauveur et ses hommages à saint Maixent. Il eut soin d'y faire porter des présens magnifiques, qu'il avoit tirés de son trésor. Ils consistoient dans un calice d'or de coupelle, pesant dix livres et un sol : l'ouvrage en étoit aussi riche que la matière. On y remarquoit trois cent treize pierres précieuses. La patène étoit aussi d'or, du poids de sept livres et demie; on l'avoit enrichie de cent quarante-cinq pierres d'un grand prix. Le roi joignit à cette offrande le livre des évangiles, dont la couverture étoit d'or ciselé, du poids de sept livres : on l'avoit ornée de cent vingt pierres précieuses; Salomon donna en outre une grande croix d'or, qui pesoit vingt-trois livres, et dans laquelle on avoit enchâssé des pierreries au nombre de trois cent soixante-dix; une châsse d'ivoire des Indes, d'un travail exquis, où étoient renfermées des reliques de saints; une chasuble de tissu d'or, que lui avoit donnée Charles, roi de France, son compère; un très-grand tapis, pour couvrir le corps de saint Maixent; l'évangile du même saint, garni d'or et d'ivoire de Paros; un livre des sacremens couvert d'ivoire des Indes, qui avoit été à l'usage du pieux abbé; un autre livre garni d'or et d'argent, en dehors et en dedans, qui contenoit la vie de saint Maixent, en prose et en vers, ainsi que celle de saint Leger, martyr (3).

343. Cependant, après la mort de Conwoïon, ses religieux, suivant la permission qu'ils en avoient obtenue d'Erispoé, s'étoient donné un abbé. C'étoit un religieux profès de leur communauté. Ses bonnes qualités, entr'autres sa douceur, l'avoient mis à la tête de ses frères. Son nom

(1) *Annales Bertiniani*; Mabillonius in *Actis SS. Ord. S. Bened.*, parte secundâ, sæc. iv, in vita Launomari.

(2) [An 869.] — Omission. a. V.

(3) *Cartul. Rotonense*. Ce Cartulaire, dans lequel ces présens sont spécifiés, porte que, l'an 869, Pâque arriva le quinze des calendes de mai, c'est-à-dire, le dix-sept d'avril. Dom

Morice a cru qu'il falloit lire *le dix-sept des calendes de mai*. Ce qui placeroit le jour de Pâque de l'an 869 au quinze d'avril. M. Baillet et les savans auteurs de l'Art de vérifier les dates apprennent que Pâque concourut cette année 869, avec le trois d'avril. Ainsi, au lieu de *xv kal. maii*, ou *xvii kal. maii*, il faut lire : *iii nonas maii*.

étoit Ritcand (1). Ce qui prouve qu'il étoit d'une grande naissance. Son premier soin fut d'obtenir de Salomon des lettres patentes par lesquelles sa maison étoit maintenue dans le droit de n'avoir d'autre abbé qu'un religieux. Cet acte fut dressé au château de Cample (2), dans le territoire de Porhoet (3).

344. Le roi ne se borna pas à ce bienfait : il accorda à Ritcand un nouveau diplôme, dont nous allons rapporter les principales dispositions.

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Salomon, prince de toute la
 » Bretagne et d'une grande partie des Gaules, sachent les évêques, prêtres,
 » clergé, comtes, ducs, tous officiers et autres de notre dépendance,
 » que le vénérable abbé Ritcand, accompagné de quelques-uns de ses
 » moines, mais néanmoins parlant au nom de tous, s'est présenté devant
 » nous en notre monastère de Plelan, qui étoit auparavant notre palais,
 » mais que notre épouse Guenwreth (4) et moi avons cédé ci-devant à
 » l'abbé Conwoïon, d'après sa prière et celle de ses moines, pour lui
 » servir de retraite contre les invasions des Normans. Bien plus, dans
 » l'espérance de racheter nos fautes, de parvenir plus facilement à l'hé-
 » ritage du ciel, d'attirer sur notre famille non-seulement un bonheur
 » temporel, mais encore celui de l'éternité, et d'assurer la tranquillité
 » de notre règne, ainsi que celle de nos fidèles, nous y avons construit de
 » nos octrois un monastère considérable, à la gloire du Sauveur, et lui
 » avons donné notre nom... Le même abbé Ritcand et ses religieux nous
 » ont supplié de prendre sous notre protection tous les biens que nos
 » prédécesseurs, Nominoé et Erispoé, ont donnés au monastère de Re-
 » don ; ceux dont nous-même l'avons gratifié, ou qui ont été cédés par
 » d'autres ; ceux qui pourront y être donnés, ou à la communanté de
 » notre fondation, afin que nous participions à tous ces bienfaits. Il nous
 » ont aussi prié de leur remettre, non-seulement ce que notre domaine
 » perçoit des hommes, tant colons que serfs, qui habitent les terres dé-
 » pendantes de l'abbaye de Saint Sauveur, mais encore ce qu'il retire
 » des prairies, des bois, des eaux et des forêts de cette maison. Confor-
 » mément à leurs désirs, et de l'avis de nos nobles, nous les quittons
 » entièrement de tout ce que cette abbaye nous doit et à nos hommes,

(1) *Rhig*, seigneur ; *canā* ou *can*, beau : beau seigneur.

(2) *Camp*, belle ; *le*, demeure : belle demeure.

(3) Cartular. Rotonense.

(4) Le nom de *Guenwreth* est le même que ceux de Gyembret, de Vembrit ou Vinbrit. *Guen*, belle ; *wreth* ou *breth*, princesse : belle princesse.

» tant pour la pâture des chevaux et la nourriture des chiens , que pour
 » les corvées et tout autre redevance (1). Ainsi nous leur transportons
 » tout ce qui tournoit au profit de notre trésor , afin que par là ils aient
 » plus d'empressement à implorer la miséricorde du Seigneur pour notre
 » salut et pour celui du peuple chrétien. Et , afin que , depuis ce jour ,
 » personne ne puisse les troubler à ce sujet , nous voulons et ordonnons
 » à jamais que toute affaire qui n'aura point été entamée du temps de l'abbé
 » Conwoïon , soit touchant le monastère de Redon , soit à l'égard de ses
 » hommes , ou contre eux , ne puisse être agitée. Nous défendons aussi de
 » lever sur leurs denrées , soit par terre , soit par mer , ou sur les ri-
 » vières , aucune douane , aucun cens ou autres taxes.

» Fait dans le canton qu'on appelle *Rempli de bois* (2) , au district de la
 » forêt , où est le monastère de Salomon , indiction 11 , de l'Incarnation du
 » Seigneur l'an 869 (3). »

Cet acte fut souscrit par Salomon et reçu par l'abbé Ritcand , ainsi que par Rivalon (4) et Guegon , fils de Salomon , en présence de Ratuili , évêque d'Alet , de Pasquiten , de vingt-cinq seigneurs laïques , de l'abbé Roenvallon , de quatre prêtres et de deux clercs (5).

345. Un écrivain moderne (6) , aussi connu par sa piété que par sa science , a jugé étrange que Salomon se soit qualifié prince d'une grande partie des Gaules. Si ce titre n'est pas absolument conforme à la réalité ,

(1) Voici les termes de ce diplôme : « Quo-
 » rum (monachorum) petitioni faventes , cum
 » consilio nostrorum nobilium , eis totum et
 » ad integrum , quantum mihi meisque ho-
 » minibus ex illorum abbatia debebatur , tam
 » ex pastu caballorum et canum , quam de
 » angariis et de omni debito , indulgimus. »
 (Cartul. Roton.)

On convient que le mot *caballus* doit se rendre par *cheval*. Isidore , après lui , Papias et Ugotion , ont employé ce terme dans ce sens. *Cab* , selon eux , signifie *creuser*. De là , disent-ils , le cheval s'est appelé *cabal* , parce qu'il creuse la terre avec le pied. Nous aimons mieux tirer le mot *cabal* du celtique *cab* , *tête* , et d'*al* , *élevée* : *animal qui porte la tête haute*. De là le terme françois *cheval*.

Le mot *angariæ* nous paroît venir d'*ang* , *charge* , et de *gar* ou *car* , *champ* , *terre* : *charge imposée sur une terre*. Le possesseur de ces terres étoit assujéti à de certaines ser-

vitutes , comme de donner ses chevaux , ânes et autres animaux pour des usages particuliers des seigneurs. Quelquefois il devoit lui-même des services personnels. Les capitulaires de Charles le Chauve , titre 23 , c. 14 , prouvent que ces exactions se pratiquoient du temps de cet empereur.

(2) « Factum est hoc in pago nuncupante
 » trans sylvam , in *plebe* quæ vocatur *lan*. » C'étoit donc à Plelan que le privilège fut expédié. *Plebs lan* veut dire *hameau de la forêt*. *Lan* , *forêt*. Voyez , au reste , la note (b) de la page 52 du quatrième volume de cette histoire (*).

(3) Cartular. Rotonense.

(4) Rivalon est le même que Riwal. *Rhi* , *prince* ; *val* ou *wal* , *puissant*.

(5) Cartul. Roton.

(6) D. Mabillon , dans ses *Annales bénédictines* , t. 3 , p. 150.

(*) Ci-dessus , septième siècle , n° 20 , note 2. a. V.

du moins il en approche. Dès l'an 863, Charles le Chauve avoit donné au roi breton une partie du territoire que l'on appelloit alors entre deux rivières ; le Côtentin et l'Avranchin étoient joints depuis peu aux domaines de celui-ci. Ces deux acquisitions le flattoient infiniment : il pouvoit en faire mention dans les actes publics.

346. Tandis que l'intérieur de la Bretagne étoit à couvert des insultes des Normans, les rives de la Loire étoient toujours dans la crainte et dans le tremblement. Le monastère d'Aindre étoit resté probablement enseveli sous ses ruines, depuis le sac de Nantes. Le corps de saint Hermeland, qu'on y avoit laissé, pouvoit être outragé par les païens : on le transféra au château de Loches (1).

Différentes parties en ont été détachées, au moins dès le douzième siècle. Il y en avoit alors à Rouen, dans une église qui avoit pris à ce sujet le nom de Saint Herblon. Un particulier qui s'appelloit Herbert, né à Fécam (2), fut guéri miraculeusement, le vingt-sept juin de l'an 1117, d'une paralysie, par l'intercession du saint abbé (3).

Une portion considérable de ces mêmes reliques fut apportée dans la suite à l'église collégiale de Saint Mainbeuf d'Angers. Celles qui étoient à Rouen furent brûlées par les calvinistes l'an 1562. L'église de Saint Herblon en a recouvré de nouvelles par la charité des chanoines de Saint Mainbeuf (4).

447. Salomon avoit entrepris, dès l'année précédente, de chasser les Normans de la Loire : il craignoit qu'engagés par la beauté du pays qu'elle enrichit, ils ne voulussent s'y fixer pour toujours. Charles le Chauve, pour le seconder dans cette expédition, lui offrit ses troupes et sa per-

(1) *Chronicon Andegavense editum in tomo primo bibliothecæ labbeanæ.* Le nom de *Loches* (*lucca* ou *locia*) vient de *loc* ou *luc*, *eau*, *rivière* : *lieu sur une rivière*. La ville de Loches est sur la rive gauche de l'Indre. Dès la fin du cinquième siècle, Eustoche, archevêque de Tours, y avoit bâti un monastère. On a avancé sans raison que les reliques de saint Hermeland avoient été portées d'abord au monastère de Beaulieu. Cette abbaye ne commença d'exister que plus d'un siècle après : elle fut fondée l'an 1010 par Foulques III, dit de Nerra, comte d'Anjou et seigneur de Loches.

(2) Fécam a pris ce nom de *fes* ou *fs*, les mêmes que *bes*, *forêt*, et de *can* ou *an*, *rivière*, *ruisseau* : *forêt qu'une rivière traverse*.

Fécam est sur une petite rivière. Le pays de Caux n'a été d'abord qu'une forêt. *Caud*, *forêt*. Les habitans de cette grande forêt en avoient emprunté le nom de *Caleti*. *Cal*, *forêt*; et, *ami* : *peuple qui se plaît dans les forêts*. Caudebec, capitale du pays de Caux, qui est traversée par une petite rivière, tire sa dénomination de ce ruisseau et de la forêt appelée *Caux*. *Caud*, *forêt*; *bec*, *ruisseau* : *lieu rempli de bois sur un ruisseau*. Les noms de *calidum beccum* signifient la même chose. *Cal*, *forêt*; *bec*, *ruisseau*.

(3) Bollandistæ ad mensem martium.

(4) Mabillonius in notis ad vitam S. Hermelandi, sæculo tertio benedictino, parte primâ.

sonne. Le prince breton , qui redoutoit sa présence dans son voisinage , ne lui demanda dans l'assemblée de Pitres qu'un secours raisonnable. Il se chargea du reste. Le roi , pour lui témoigner sa satisfaction , députa en Bretagne Engelran garde de son trésor et chef de son ost. Ce comte lui porta une couronne enrichie d'or et de pierreries , avec tous les ornemens dont se parent les souverains. Carloman , diacre et abbé , le suivit de près , par ordre du roi son père , à la tête d'une cavalerie considérable. Son détachement , au lieu d'agir de concert avec Salomon , se débanda pour courir au pillage. Cette troupe ne connut d'autres ennemis que ceux qui avoient des richesses et peu de forces pour les défendre. Ses rapines obligèrent Charles de la rappeler.

448. Salomon attendit en vain un nouveau renfort ; obligé de tenir seul la campagne , il fit la guerre aux Normans jusqu'au mois de mai de cette année ; car il étoit encore à son camp d'Avesac (1) le vingt-quatre de ce même mois. Il se contenta de tenir l'ennemi en haleine et de l'empêcher de piller les environs de la Loire. La paix lui fut rendue pour le prix de cinq cents vaches.

449. Ses soldats , qui , pendant qu'il campoit sur la Loire , exaltoient sans cesse la force et le courage des Normans , irritèrent la bravoure de Gwrvant. Ses qualités guerrières lui avoient imposé ce nom (2). Il s'offrit lui seul à combattre l'ennemi avec ceux de sa suite , et promit de l'attendre durant trois jours , dans le camp même , après que le roi se seroit retiré.

Les Normans , qui n'étoient campés qu'à huit mille pas des Bretons , apprirent bientôt la nouvelle de cet engagement. Le député de Hasting , leur général , parla ainsi à Salomon , après le traité de paix. « Hasting , » mon seigneur , a été informé que vous avez dans votre camp un brave » qui se fait fort d'attendre seul toute son armée. S'il est tel qu'il le dit , » mon maître vous prie de le laisser ici , lorsque vous vous retirerez : » nous verrons s'il tiendra parole. »

Salomon , qui jusqu'alors avoit ignoré le propos de Gwrvant , lui demanda avec émotion s'il avoit osé parler de la sorte. Gwrvant , sans s'étonner , répond : « Tout ce qu'on vous a dit , seigneur , est vrai ; permettez

(1) Avesac tire son nom d'*ave* , rivière , et de *sac* ou *ac* , habitation : lieu habité qui est auprès d'une rivière. Suivant le Cartulaire de Redon , Avesac s'appeloit alors Clavisac. *Cla* ou *la* , article ; *vi* , rivière ; *sac* , demeure : de-

meure sur la rivière. Avesac , en y comprenant sa trêve ou sa succursale , s'étend presque jusqu'à la Vilene.

(2) *Gwor* , brave ; *vend* , seigneur : brave seigneur.

» seulement que je reste ici ; on jugera si c'est le courage qui m'inspire ,
 » ou la témérité. » Salomon , quelque remontrance qu'il lui fasse , ne
 peut le faire changer de résolution. Il le laisse sur la place avec deux cents
 hommes seulement.

Les jours fixés pour le combat sont déjà écoulés : deux autres se succèdent ; Gwrvant attend en vain de pied ferme l'armée normande. Hasting lui fait dire enfin , par un prisonnier , qu'il le prie de venir au devant de lui jusqu'à un certain gué où il le verroit sur les neuf heures du matin. Gwrvant accepte la proposition. Rendu au lieu marqué , personne ne se présente pour le combattre. L'ardeur qui le transporte lui fait passer le gué ; le soleil est au milieu de sa course ; les Normans restent toujours dans l'inaction. Gwrvant se retire couvert de gloire ; on ne sait lequel admirer davantage , ou la hardiesse de ce prince , ou la pusillanimité de ses adversaires. Plus d'une fois , une contenance fière en a imposé aux plus intrépides ; mais , pour être véritablement noble , elle ne doit pas être guidée par l'ostentation : l'utilité publique doit la mettre en action.

450. Dans ce temps vivoit la princesse Roiantdreh : le nom qu'elle portoit annonçoit sa qualité (1). Son origine remontoit au saint roi Judicael (2). Elle avoit eu Combrit pour mari (3). De cette union étoit issu entr'autres un prince appelé Even (4) , et plusieurs princesses. *

451. Après la mort de Combrit et des princes ses enfans , Roiantdreh adopta le roi Salomon pour son fils. L'acte qu'elle passa à ce sujet est ainsi conçu : « Comme les lois permettent à tout noble de disposer à son
 » gré de ses propres , ou de ses héritages , de les donner en bénéfice à
 » qui il voudra , d'adopter pour fils qui bon lui semblera , dans la vue de
 » les lui faire passer , moi , Roiantdreh , fille de Lowenan , qui me vois

(1) *Roian* ou *riogan* , *princesse* ; *dre* , très-grande : très-grande princesse.

(2) Roiantdreh avoit pour père Lowenan , nom qui se rend par *beau prince*. *Lo* ou *law* , *prince* ; *ven* ou *wen* , *beau*. Lowenan étoit fils de Judual , qu'on avoit aussi appelé Fragual , Findeleoc , Indual , Guindual et Wiomar. *Fraa* ou *braa* , *beau* ; *gual* ou *gwal* , *puissant* : *beau et puissant*. *Fin* , *beau* ; *del* , *prince* ; *oe* , *fils* : *beau fils de prince*. *In* , *gwin* , *beau* ; *du* , *maison* ; *al* , *grande* : *beau seigneur issu d'une grande maison*. *Wi* ou *gwi* , *beau* ; *o* , *très* ; *mar* ou *bar* , *prince* : *très-beau prince*.

Judual avoit été comte de Cornouaille et mis à mort par Lambert I , vers l'an 825. Son père

étoit Argant , fils de Constantin. Celui-ci étoit issu de Judon ; Judon étoit sorti d'Urbon ; Urbon avoit pour père Urbien , fils puiné de Judicael. Cette généalogie se trouve dans le Cartulaire de Redon. Roiantdreh avoit probablement pour sœur Alarum , femme de Diles , prince de la maison de Cornouaille. Alarum a pris son nom d'*al* , *grande* , et de *run* , *princesse* : *grande princesse*. Diles a été ainsi nommé de *di* , *brillant* , *beau* , et de *le* ou *li* , *prince* : *beau prince*.

(3) *Com* , *beau* ; *bri* , *prince* , *seigneur* : *beau prince* ou *beau seigneur*.

(4) *Wen* , *beau*. L'e se met souvent à la tête des mots , sans y ajouter ou diminuer.

» privée du secours que j'avois droit d'attendre de mes fils, je suis allée
 » trouver le vénérable prince Salomon, après le décès d'Even, le seul qui
 » me restoit, et l'ai pris pour mon fils, en lui transportant, sur tous les
 » biens que je possède, les mêmes droits que si je lui eusse donné la nais-
 » sance..., et même sur ceux qui doivent me venir par le sang; de fa-
 » çon qu'après ma mort, il aura la faculté de les donner, de les vendre,
 » de les posséder, de les échanger. Ce pouvoir passera de génération en
 » génération à ses enfans. En reconnoissance de ce bienfait, il sera, du-
 » rant ma vie, le conservateur et le défenseur des biens que je possède;
 » après ma mort, il jouira du tout et ne donnera à mes filles, ses sœurs,
 » que ce qu'il lui plaira de ma succession (1). »

Cette adoption se fit le vingt-neuf de novembre, dans un lieu du Porhoet qu'on nommoit Bicloen (2). Ratuili et Festien sont nommés dans cet acte; le premier, comme évêque de l'évêché de Saint-Malo; le second, comme évêque de l'évêché de Saint Sanson. Jusqu'à ce temps, leurs prédécesseurs n'avoient pris que les qualités d'évêques de Dol et d'Alet, ou de Poutrecoet. Du moins nous n'avons rencontré aucun monument qui prouve le contraire.

L'assemblée où se fit l'adoption étoit composée d'un grand nombre de seigneurs. On y remarque les abbés Morveten et Mahon; mais rien n'indique les noms de leurs communautés. Parmi les laïques, qui étoient quinze, se trouve le célèbre Gwrvant (3). Tous furent témoins de ce que venoit de faire Roiantdreh, et de l'acquiescement que Salomon y avoit donné (4).

452. Ritcand ne fut pas long-temps à la tête des religieux de Redon.

(1) Cartular. Rotonense.

(2) *Bi*, habitation; *clo*, entourée; *hen* ou *en*, forêt: habitation au milieu d'une forêt. D. Lobineau, dans la vie qu'il a donnée de Salomon, a cru qu'au lieu de *Bicloen*, il falloit lire *Bidoen*. Ce terme revient au premier. *Bid*, habitation, demeure; *wen*, qu'on prononce quelquefois *oen*, forêt: lieu habité au milieu d'une forêt. Le même historien a confondu *Bidoen* avec Saint-Malo de *Baignon*. Nous avons donné, t. 4, p. 54 (*), l'étymologie de ce dernier terme. Elle est bien différente de ce qu'on doit entendre par *Bidoen*. Baignon portoit au quatorzième siècle le nom de *Bedan*. *Bed*, palais, demeure; *dan*, seigneur:

palais de seigneur. Les termes *baignon* et *bedan* expriment donc la même chose. Ces deux étymologies se soutiennent mutuellement.

(3) Le Cartulaire de Redon, où cet acte est rapporté, donne à Gwrvant le nom d'*Urscant*. Ces deux dénominations sont absolument les mêmes. *Wr* ou *gwr*, brave (le *g* initial se retranche souvent dans les mots où il est suivi par *w*). *Cant*, seigneur: brave seigneur. Le même Cartulaire de Redon donne ailleurs à Gwrvant le nom de *Worwant*. *Vor* ou *por*, courageux; *wand*, seigneur: seigneur courageux.

(4) Cartul. Roton.

(*) Ci-dessus, septième siècle, n° 20, note 2. a. V.

La mort le leur enleva vers le commencement de cette année (1). Quelque court qu'ait été l'espace durant lequel il gouverna sa maison, il ne lui rendit pas moins de services importants. Outre qu'il y entretint la paix et la charité, les donations multipliées qu'il lui procura l'avoient mis en état d'en réparer les pertes et de la rétablir dans sa première splendeur, lorsqu'il plairoit à Dieu d'en écarter les Normans. La communauté de Plelan, qui en étoit une dépendance, avoit également reçu, sous son administration, de nouveaux accroissemens (2).

Liosic, religieux de la même abbaye, fut son successeur. Son élection s'étoit faite conformément à la règle de saint Benoît et d'après les privilèges dont jouissoit ce monastère. Une naissance brillante lui avoit donné son nom (3).

Alfrid, qualifié tyran, à cause de ses possessions, s'étoit emparé, depuis plusieurs années, du monastère de Saint Ducocan, autrement Conogan (4), que le prêtre Rethworet avoit cédé à l'abbaye de Saint Sauveur de Redon. Cette maison étoit établie à Cleguerec, dans le diocèse de Vennes. On ignore dans quel temps elle avoit été fondée. Les plaintes que Conwoïon avoit portées contre Alfrid à Nominoé, et, après lui, à Erispoé son fils, avoient été infructueuses. Ritcand l'avoit déféré à Salomon dans une assemblée des grands du royaume : elle s'étoit tenue au château de Rester ou Restier, lieu du diocèse de Rennes ; la mort avoit enlevé cet abbé avant que l'affaire eût été terminée. Liosic poursuivit le procès. Alfrid, convaincu par témoins que sa possession étoit injuste, restitua le monastère à l'abbaye de Redon. L'acte en fut dressé le neuf de juillet, à Penret, dans la paroisse de Silfiac, au diocèse de Vennes (5). Parmi les témoins de ce

(1) [An 870.]—Omission. a. V.

(2) Cartul. Roton.

(3) *Ibidem*. Li, seigneur ; o, très ; ich ou uch, grand : très-grand seigneur.

(4) Saint Ducocan, sous l'invocation duquel une communauté existoit, étoit le même que saint Venecan ou Conogan, dont nous avons parlé t. 2, p. 333 (*).

(5) Penret se rend par *maison royale*. Pen ou men, maison ; ret, roi. Il subsiste encore de nos jours un château sous le nom de *Peret*, terme abrégé de *Penret*. Silfiac s'appelle *Selefiac*, dans le Cartulaire de Redon. Le mot *selefiac* est composé de *sel*, habitation, et de *fiadh*, forêt : lieu habité au milieu d'une forêt.

Cette forêt est représentée de nos jours par les bois de Caver, de Quenequen et de Poulancre, qui sont sur les rives du Blavet. Ces trois noms nous la rappellent. Cav ou caud, forêt ; er, rivière : forêt sur une rivière. Guen, belle ; gen, forêt : belle forêt. Pou ou pod, grande ; lam, forêt ; re, rivière : grande forêt sur les bords d'une rivière.

Le lieu où est bâti le château de Peret a été détaché de Silfiac, pour en faire une trêve ou église succursale de cette paroisse.

Le Cartulaire de Redon nous apprend que, du temps de Salomon, il existoit à Silfiac un monastère sous l'invocation de saint Serge, martyr.

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n° 123, p. 260.

a. V.

jugement , on compte Ratuili , évêque d'Alet ; les abbés Finos et Cenmonoc ; l'archidiacre Felix ; les comtes Riwelen , Pasquetin et Bran ; Jedecael , prince de Poucher ou Pocher ; Riwalon et Guegon , fils de Salomon (1).

453. Tandis que Salomon protégeoit l'Eglise , qu'il entretenoit la paix avec le roi de France , qu'il faisoit ses efforts pour n'avoir rien à redouter des Normans , son cœur se déchira tout à coup par les remords les plus cuisans. Les charmes du trône , qui flattent l'ambition , avoient fait taire d'abord le cri de sa conscience ; le fracas de la guerre avoit conspiré à le répandre tout entier au dehors. Le sentiment intérieur , ce juge incorruptible , n'eut pas plutôt repris ses droits , qu'il lui montra le forfait qui lui avoit mis le sceptre en main. C'est ainsi que la nature offensée le châtioit d'avance , quoique tout semblât lui être prospère. S'il participa à la punition du crime du premier homicide , il ne l'imita pas dans son désespoir. Il regarda ce vif sentiment qui lui reprochoit sa faute , comme une invitation de la miséricorde céleste qui le rappeloit à résipiscence et qui cherchoit à le réconcilier avec le Dieu de justice. Frappé de l'horreur de sa faute , il fait vœu d'aller solliciter son pardon aux pieds des saints apôtres.

454. Le prince assemble ses états , leur déclare la résolution où il est de se rendre auprès du pape pour conférer avec lui sur des affaires de la dernière importance. Il leur expose que , de ce voyage , dépend son repos ; qu'il y va de son salut et du bonheur de la nation ; qu'au reste , par les dispositions qu'il a réglées , on n'a rien à craindre des Normans. Ses raisons ne furent point écoutées. On le conjura avec tant d'instance de ne pas sortir de son royaume , qu'il fut contraint de changer de dessein.

455. 456. La confiance que ses sujets avoient dans la sagesse de son gouvernement faisoit son éloge , mais elle ne lui rendoit pas la tranquillité de l'ame. Il envoya une ambassade au pape ; la lettre qu'il lui écrivit étoit conforme au cérémonial qu'avoit exigé le pape Nicolas. Les députés , qui en étoient chargés , la lui présentèrent. Elle étoit ainsi conçue : « A Adrien ,
» bienheureux seigneur de l'Eglise apostolique du siège de Rome , Salomon , duc des Bretons , ayant le genou en terre et la tête baissée , sou-
» haite une longue paix dans le Christ. Comme on ne doute point que la
» fin du monde n'approche , et que les désastres qui se multiplient de
» jour en jour semblent à plusieurs en être la preuve , nous avons fait

(1) Cartular. Roton.

» vœu d'aller à Rome. Mais , lorsque nous avons voulu faire agréer ce
 » pèlerinage à nos sujets , nous y avons trouvé une opposition univer-
 » selle , par la raison que les infidèles entourent de tous côtés les limites
 » de notre empire.

» Considérant néanmoins l'énormité de mes péchés, et jetant les yeux
 » sur la bonté de Dieu , je supplie la puissance bienfaisante de votre di-
 » gnité, de recevoir avec charité, aux noms de saint Pierre et de saint
 » Paul, notre statue d'or, qui représente parfaitement notre stature, puis-
 » que nous ne pouvons nous rendre autrement auprès de ces saints apôtres.
 » Nous y joignons des pierres précieuses de différente espèce ; un mulet
 » avec sa selle , les mors de bride avec un frein particulier , le tout va-
 » lant trois cents sols ; une lampe d'or enrichie de pierres précieuses , de
 » neuf cents sols ; trente chemises (1) ; trente pièces de drap de laine de
 » différentes couleurs ; trente peaux de cerfs ; soixante paires de chaus-
 » sures de pied , à l'usage de vos domestiques, et trois cents sols de de-
 » niers. Ces présents vous paroîtront sans doute de peu de conséquence ;
 » mais daignez vous souvenir de cette pauvre veuve qui ne balança pas
 » d'offrir deux oboles dans le temple du Seigneur.

» Nous prenons la liberté de faire connoître à votre excellence ,
 » tant par cette lettre que par nos ambassadeurs , l'évêque Jérémie (2) ,
 » l'archidiacre Felix , et ceux de nos fidèles qui sont auprès de vous , que
 » nous avons fait bâtir un monastère qui ne porte encore le nom d'au-
 » cun saint. Nous désirons ardemment que vous nous envoyiez par eux
 » des reliques authentiques : c'est le moyen de ranimer la foi dans notre
 » péninsule. Si nous vous faisons de grandes demandes , c'est que vous êtes
 » accoutumé à faire de grands présents (3). »

(1) Le texte porte : « *camsilas*. » Le mot *camsila*, d'où est sorti le latin *camisia*, vient de *cam* ou *ham*, qui sert à couvrir : couverture, habitation. Les habits, les chemises sont faits pour couvrir l'homme : il y habite comme dans une maison.

(2) On a ignoré jusqu'à présent quel étoit le siège de cet évêque Jérémie. La raison en est que, pour décider cette question, on n'a pas consulté le langage du temps. Jérémie étoit évêque de Vennes, le même que Courantgen. *Jer* ou *ger*, *cher*; *en*, *chef*: *chef chéri*. *Cur* ou *car*, qu'on prononce *cour*, *cher*; *an*, *très*; *gen*, *chef*: *hef très-cher*. Ces deux noms indiquent donc la même personne. D'ailleurs un

acte de donation, qu'on lit dans le Cartulaire de Redon, prouve que Courantgen étoit absent de son diocèse pendant l'ambassade que Salomon envoya à Rome. « Courantgeno episcopo, dimissa Venedia. » Courantgen est encore le *Jerennas* ou *Herenmas* dont parlent Chenu, dans son Catalogue des évêques de Vennes, et MM. de Sainte-Marthe, dans leur *Gallia Christiana*. Le terme *jer* ou *her* se tire de *ger* ou *jer*, pour *her* (car l'*h* et le *g* se substituent), *cher*, *chéri*; *en*, *chef*: *chef chéri*. Felix, qui accompagnoit Courantgen, étoit archidiacre de Vennes.

(3) Cartular. Rotonense.

Salomon , convaincu que la qualité de souverain , qui l'élève si fort au-dessus de ses sujets , est celle-là même qui le rend coupable , ne voit plus que son péché. Semblable à David homicide , il offre à Dieu un cœur contrit et humilié. Si , par le pèlerinage en ce lieu que les saints apôtres ont consacré par leur martyre , et où leurs cendres , qui ont été les sanctuaires vivans de l'Esprit-Saint , crient sans cesse vers le Dieu des miséricordes pour l'intéresser en faveur de l'Eglise militante , ce pénitent ne peut , en personne , expier son crime , il espère que son image , qu'il suit de cœur , suppléera en quelque manière à ce qu'il n'est pas dans son pouvoir d'exécuter ; que , du moins , le pape lui présentera , dans son impuissance , quelqu'autre moyen d'apaiser la colère du Seigneur. S'il sollicite sa Sainteté de procurer des reliques à son nouveau monastère ; c'est qu'il ne peut se flatter que celles de saint Maixent y soient permanentes.

457. 458. La réponse que le pape fit à Salomon porte ce qui suit : « A » notre très-cher fils Salomon , duc de Bretagne , et à tous ses fi- » dèles , Adrien , pape par la volonté de Dieu , salut éternel dans le Christ. » Votre puissance magnifique saura qu'après avoir passé sept jours dans » le jeûne et la prière , nous nous sommes déterminés à vous envoyer une » partie du corps de saint Léon III , comme étant un présent de grande » conséquence. Nous vous adressons , notre très-cher fils , l'un de ses » bras , avec l'agrément de nos frères : la charité qui nous unit à vous et » à vos sujets est le principe de ce bienfait ; il sera l'ornement , le soutien » et la défense de votre pays. Nous avons des preuves certaines que Dieu » a opéré plusieurs miracles par la médiation de ce saint pontife. C'est lui » à qui la jalousie fit crever les yeux et couper la langue ; mais Dieu lui » rendit l'usage des uns et de l'autre.

» Nous avons arrêté que tous ceux des rives de la Loire qui visiteront » trois fois , dans l'année , la sainte relique , seront réputés avoir rempli » le vœu d'aller à Rome , pourvu que l'âge , le sexe ou la qualité les em- » pêchent de s'y rendre (1). »

On ne peut douter que le bras de saint Léon n'ait été transporté au

(1) *Cartular. Rotonense.* Le Cartulaire de Redon , où se trouvent la lettre de Salomon à Adrien , et la réponse d'Adrien à Salomon , ne parlent point que ce roi ait demandé le pallium pour Festien , ni que le pape l'eût accordé. Ce Cartulaire doit tenir lieu d'original. C'est pour cette raison que nous passons sous silence ces deux prétendus faits. Nous verrons

ailleurs qu'on les inséra frauduleusement dans une copie de la lettre de Salomon à Adrien , et dans la réponse de ce pape à Salomon. Celui-ci , vivement affecté de son crime , ne pensoit pas dans ce moment à assurer les droits de sa métropole. Occupé tout entier de sa faute , il ne travailloit qu'à en obtenir l'absolution.

monastère de Plelan ; mais cette maison ne fut point dédiée à ce saint pape. L'abbaye de Redon conserve encore de nos jours la sainte relique , avec le respect qui lui est dû. Ce fut principalement en faveur de Salomon que le pape attacha à la visite de cette relique la même indulgence qu'au pèlerinage à la Confession de saint Pierre.

Le différent, qui subsistoit toujours au sujet de la métropole des Bretons, n'avoit point altéré la charité qui les unissoit à l'Eglise de Rome. Cette affaire ne regardoit que la discipline : le fonds n'en avoit pas été discuté suffisamment par les parties devant le saint Siège. Rome n'avoit point décidé irrévocablement.

459. On ne sait si Hérard avoit fait rentrer Actard dans l'administration qu'il avoit eue autrefois de l'un des monastères de la Touraine. Pour Hincmar de Reims , il avoit rendu à celui-ci tous les services qui avoient dépendu de lui. L'année précédente, il lui avoit donné le gouvernement de l'église de Terouanne , qui venoit de vaquer. Comme ce diocèse étoit trop éloigné de celui de Nantes, il n'avoit pu lui donner le titre de ce siège. En qualité de proviseur , Actard assista au concile de Verberie (1), qui se tint le vingt-quatre d'avril , et à celui d'Attigni (2).

460. Hérard étoit un grand évêque ; il conduisit l'église de Tours avec zèle et piété. La mort l'enleva à son diocèse le premier jour de juillet , l'an 871 (3).

461. Dans un synode de l'an 858 , il avoit publié des statuts qui sont tirés , pour la plupart , des anciens canons et des capitulaires. Nous en extrairons quelques articles. Par leur lecture, on comprendra quelle étoit alors la pratique des églises de Bretagne.

1. On fêtera le dimanche , depuis les premières vêpres jusqu'aux secondes. On n'exercera aucune œuvre servile ; on ne tiendra ni marché , ni audience , ni assemblée publique.

VII. Si les clercs ou les moines ont des discussions entr'eux , elles se-

(1) Les Gestes des Francs l'appellent *Verimbrea* ; l'auteur de la vie de Louis le Débonnaire nomme ce lieu *Verimbria opidulum* ; la Chronique de Fontenelle , *Vermeria palatium*. *Ver* ou *var* , eau ; *in* , bonne : bonne eau. *Ver* , eau ; *mër* , bonne. Le lieu de Verberie a été réputé de tout temps par sa fontaine d'eau minérale. Les rois de France y avoient un

château.

(2) Attigni étoit également une maison royale : on la nommoit *Attiniacum*. Elle étoit sur l'Aisne. *At* , auprès ; *ten* , eau , rivière ; *ac* , habitation : habitation auprès d'une rivière.

(3) Joannis Maan , *Historia Ecclesiæ Turon.*

ront terminées par l'évêque, jamais par des laïques; autrement, ces clercs ou ces moines seront excommuniés.

viii. Les laïques ne forceront point les clercs de se présenter devant les tribunaux séculiers, s'ils n'en ont obtenu la permission de leur évêque; sans cela, ces laïques seront exclus de la société de l'Eglise.

xii. On ne recevra personne en témoignage avant l'âge de quatorze ans. Les témoins se présenteront à jeun; ceux qui se seront parjurés ne pourront plus être entendus.

xiv. Les prêtres enverront à l'évêque, dans un temps convenable, la liste de ceux qui ont commis des crimes publics. Ils lui présenteront les pénitens qui doivent être réconciliés, ou non, le jeudi-saint, de peur que, par la négligence du prêtre, ceux d'entr'eux qui seroient surpris de quelque maladie dangereuse fussent privés de la consolation du saint viatique.

xvi. Les prêtres ne commenceront pas les secrètes, c'est-à-dire, le canon, avant qu'on ait achevé de chanter le *Sanctus*, qu'ils doivent chanter avec le peuple (1).

xvii. Les prêtres auront soin d'avoir chez eux des écoles, autant qu'ils le pourront; les livres dont ils se serviront seront revus et corrigés.

xviii. Ils se plairont surtout à exercer l'hospitalité; les veuves, les pèlerins, les orphelins, les infirmes seront l'objet de leurs soins et de leurs sollicitudes.

xxiv. Les femmes et les laïques n'approcheront point de l'autel; ils ne toucheront point les choses sacrées, ni les pains des saints, si ce n'est ce qu'ils offrent.

xxv. On ne forcera personne à boire, encore moins à s'enivrer.

(1) Cette ordonnance est conforme aux capitulaires qui défendent de commencer le canon avant que d'avoir chanté le *Sanctus*. « *Te igitur*, non inchoent sacerdotes, nisi post angelicum hymnum. » (Lib. 6, c. 17.) Les capitulaires d'Aix-la-Chapelle de l'an 787,

« ordonnent au prêtre de joindre sa voix à celle » des anges et à celle des fidèles pour chanter » *Sanctus*. Ipse sacerdos cum sanctis angelis » et populo Dei communi voce *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus* decantet. »

xxvi. Personne ne contraindra un pénitent de manger ou de boire , à moins qu'on ne lui ait permis de racheter son jeûne , et que celui qui le contraint de manger ou de boire , n'ait payé ce qui est marqué (1).

xxix. Le prêtre ne recevra pas à la messe le paroissien d'un autre , à moins qu'il ne soit en voyage ou pour des plaids.

xxxi. On ne recevra point d'argent pour le baptême. Les baptêmes se feront suivant l'usage à Pâques et à la Pentecôte ; on en excepte le cas d'infirmité.

xxxii. Les églises anciennement fondées ne seront point privées des dimes qui leur sont attachées , ni de leurs autres possessions , si ce n'est dans le cas d'une plus grande utilité.

xxxv. Les dimes seront données fidèlement par les peuples ; les prêtres les administreront selon que les canons le prescrivent , en rendront compte chaque année à l'évêque.

xl. Chaque église aura une maison de campagne , avec suffisante quantité de terre pour son entretien , sans redevance ou servitude temporelle (2).

xliv. Ce que les prêtres auront acquis depuis qu'ils seront dans les

(1) Celui qui faisoit boire du vin à un pénitent payoit pour lui deux deniers , selon que le dit le diacre Benoît. Par l'article 120 des statuts de Hérard , le pénitent ne pouvoit se trouver à aucun festin ; il lui est même défendu de porter des habits de prix et de blancs en particulier.

(2) Ce règlement est tiré des capitulaires de Charlemagne , l. 1 , c. 83. « Sancitum est , y » est-il dit , ut unicuique ecclesiæ unus mansus integer absque ullo servitio attribuat. » Louis le Débonnaire , dans son ordonnance de l'an 824 , c. 1 , s'exprime ainsi : « Volumus » ut , secundum jussionem Domini et Genitoris nostri , unus mansus 12 bunnariis de » terra arabili (ecclesiæ) detur et mancipia » duo , etc. » Le mot *bunnarium* ou *bonnarium* est un terme celtique qui vient de *bon* , borne , et d'*ar* , terre : terre terminée par des bornes. Les terres cultivées se séparaient par

des bornes. Papias , dans son Glossaire , assure que le *mansus* contenoit douze jugères. Hincmar , dans ses ouvrages , tom. 1 ; une ancienne charte qu'on lit dans Balderic de Noyon , liv. 1 , chap. 52 , font foi que le *mansus* étoit composé de douze *bunnarium* ; ce qui prouve que le jugère et le *bunnarium* comprenoient alors une même mesure de terre. L'*aripennis* des Gaulois étoit , comme le dit Columelle , un demi-jugère romain. C'est ce qu'on nomme , de nos jours , *arpent*. Le terme *aripennis* est formé d'*ara* , labouré ; de *pen* , un , et de *neiz* , jour : ce qu'on laboure dans un jour. De là le mot *journal*. *Mansus* vient aussi du celtique. *Man* , habitation. *Mana* , en breton , habiter , résider. Par un *mansus* , on entendoit donc une habitation à laquelle douze jugères romains étoient attachés ou vingt-quatre arpens gaulois. C'est là ce qui composoit un *mansus* entier.

saints

saints ordres , appartiendra à leurs églises ; pour leur patrimoine , ils en disposeront selon leur volonté.

L. Les prêtres ou diacres , qui porteront les armes à la guerre , seront déposés et n'auront pas même la communion laïque.

LII. Ceux qui voudront qu'on leur donne de l'eau bénite le samedi-saint ou la veille de la Pentecôte , en auront avant qu'on y mêle le saint chrême ; car dès lors , elle ne doit servir que pour conférer le baptême.

LIII. On exhortera les peuples à faire leurs offrandes à Dieu , à communier une fois en trois semaines , ou du moins tous les mois.

LV. Personne ne sera parrain s'il ne sait , dans sa langue , l'oraison dominicale et le symbole , dont il entendra le sens.

LVII. Les prémices des fruits seront portées à l'église pour y être bénies.

LVIII. Les funérailles des morts seront accompagnées des gémissemens du cœur plutôt que du deuil qui s'annonce au dehors. Ceux qui ne pourront chanter des psaumes y suppléeront par le *Kyrie* , *eleïson* ; les amis , les parens prieront , durant trente jours , pour le défunt.

LXI. Les fêtes qu'on célébrera solennellement sont Noël , saint Etienne , saint Jean l'Evangéliste , les Innocens , l'octave du Seigneur ou la Circision , l'Epiphanie , la Purification , l'Assomption , l'Ascension , la Pentecôte , la Saint Jean-Baptiste , la Saint Pierre et Saint Paul , la Saint Martin , la Saint André (1) ; on gardera le même rit à l'égard des fêtes des corps saints que quelques églises possèdent.

LXXIII. Pendant le carême , les prêtres se rendront à la ville ou dans d'autres lieux marqués , pour y recevoir les instructions qu'on leur donnera.

LXXXII. Les laïques n'entreront point dans le cancel ; on recevra les offrandes du peuple hors de la balustrade.

CIX. Les plaids séculiers ne se feront point dans les églises ou dans leurs enceintes , ni sous leurs portiques.

(1) Par l'article 97 , il est porté que les fêtes de Pâques se célébroient pendant huit jours.

cxiv. Les jours solennels , le peuple , en allant à l'église et en revenant de l'église , doit chanter *Kyrie, eleison* , ou chacun doit prier en particulier dans le secret ; avoir le cœur levé au ciel , lorsqu'il sera à l'église ; y solliciter des grâces et pour lui et pour tous les fidèles , devant le Seigneur. Tous seront avertis de porter des luminaires , de l'encens , des hosties et les prémices de leurs fruits ; car il est écrit : honorez de vos biens le Seigneur (1). Que , dans ces saints jours , on ne chante point de chansons deshonnêtes , ni dans les rues , ni dans les maisons ; qu'on n'y danse point. Qu'on aille trouver quelque personne vertueuse , pour s'édifier avec elle par de saintes lectures.

cxv. On avertira les fidèles d'avoir en recommandation la charité et l'hospitalité. La charité consiste à aimer Dieu au-dessus de tout et le prochain comme soi-même , à ne faire à autrui que ce qu'on veut qu'on nous fasse raisonnablement. Celui qui place la charité à servir précisément le boire et le manger , à donner et à recevoir , est dans l'erreur ; car l'apôtre dit : « Le royaume de Dieu , la véritable religion par laquelle Dieu » règne dans nos cœurs , et pour laquelle il nous prépare le royaume du » ciel , ne dépend pas de la nourriture et de la boisson , mais de la justice , » de l'innocence des mœurs , de la paix avec le prochain , et de la joie » dont le Saint-Esprit remplit la conscience des personnes véritablement » pieuses et pacifiques (2). Ces actions ne sont dignes du ciel qu'autant » qu'elles sont animées par la charité chrétienne. »

cxviii. On défendra les procès , les disputes , les querelles , les différens , tout ainsi que les dissensions et les inimitiés : partout on prêchera la paix et la concorde.

cxviii. Chaque prêtre restera dans la place qu'on lui aura donnée : il ne passera point à une autre. Par l'article 47 , il est défendu à tout prêtre de quitter une moindre cure pour en prendre une plus considérable.

cxix. On ne tirera point de l'église ou de son parvis les criminels qui s'y seront réfugiés.

cxli. Les clercs qui viennent tard à l'office seront fouettés ou excommuniés. Par l'article 98 , celui qui s'engage dans le clergé doit demeurer

(1) Prov. 3, v. 9.

(2) Rom. 14. 17.

cinq ans lecteur ou exorciste , quatre ans acolyte ou sous-diacre ; après quoi , s'il en est jugé digne , il sera promu au diaconat ; il demeurera cinq ans dans cet ordre , avant que d'être élevé à la prêtrise. Par l'article 106 , les prêtres , dans la célébration des saints mystères , devoient porter des sandales ; Alcuin , au livre second des divins offices , remarque que leurs sandales étoient différentes de celles des évêques et des diacres (1).

462. Le désir que le pape Adrien , les évêques de France et Charles le Chauve avoient témoigné pour la translation d'Actard à un autre siège , l'appeloit à celui de Tours : l'intérêt de cette église ne parloit pas moins en sa faveur. Aussi le clergé , après la mort de Hérard , avoit député vers Hincmar de Reims , pour l'engager à prier le roi de permettre qu'on procédât à l'élection d'un nouvel archevêque. On lui exposa qu'un certain clerc , qui se mettoit sur les rangs , n'avoit pas les qualités requises ; mais que les évêques de la province , le clergé , le peuple faisoient des vœux pour Actard , qui avoit été baptisé dans l'église-mère de Tours , y avoit été élevé et fait clerc. Le roi se fit un plaisir d'accéder à cette demande. Actard fut élu (2).

463. 464. Comme les lois de l'Eglise ne permettoient pas les translations dont la cause secrète sembloit insinuée par l'ambition , on eut recours au concile de Douzi (3)-lez-Près dans le territoire de Mouson , qui s'assembla le cinq du mois d'août et les jours suivans de cette année. Les évêques agréèrent cette translation.

Pour la rendre valide , on avoit besoin de l'approbation formelle du souverain pontife. Les Pères de Douzi , par une requête qu'ils adressèrent à Adrien , le prièrent de transférer Actard à la métropole de Tours : cet évêque en fut même le porteur.

Le pape , dans sa lettre en réponse à celle du concile de Douzi , ratifia cette translation. Après en avoir prouvé la légitimité par plusieurs exemples , il parle ainsi : « Ce n'est pas passer d'une cité à une autre cité , lorsqu'on n'y est conduit ni par sa propre volonté , ni par l'ambition ; on doit attribuer une pareille translation ou à l'utilité ou à la nécessité jugée telle par d'autres. On n'est pas réputé quitter une moindre église pour s'unir à une autre , quand la cupidité , ni la brigue n'y portent point ; quand , chassé de son siège par la violence , on est appelé par un

(1) Sirmundus , Concil. Galliæ , tom. 3.

(2) Flodoardus , Hist. lib. 3 , c. 21 ; Vetus Chronicon Turpnense.

(3) Douzi est sur la rivière du Chier ; il ap-

partenoit aux archevêques de Reims. On le nommoit *Duodeciacum* et *Duciacum*. *Du* , eau , rivière ; *od* , sur ; *ac* , habitation : habitation sur une rivière.

» autre peuple qui n'a d'autre vue que les services qu'on lui rendra , et
 » qui ne considère que le mérite. Les hommes ne voient que ce qui est au
 » dehors : Dieu seul connoît les secrets du cœur.

« Nous autorisons cette translation , de manière cependant que
 » nous conservons à Actard les droits et le pouvoir sur ce qui reste des
 » débris de l'église de Nantes , tels qu'ils les a eus à son avènement à l'é-
 » piscopat. Quiconque tenteroit , durant sa vie , de donner à cette église
 » un nouvel évêque , nous l'excommunierons. Si toutefois Nantes reprend
 » son ancien lustre , on pourra lui donner un évêque particulier. Dès lors
 » l'union cessera d'avoir lieu (1). »

465. On ne peut douter , d'après Hincmar de Reims , que , dans le fait , Actard n'ait possédé en même temps les sièges de Nantes et de Tours. Son témoignage en cette matière est au-dessus de tout reproche. Quelque ami qu'il fût de ce métropolitain , il le blâma hautement de retenir ces deux églises. Il le regarda comme réfractaire aux canons , en passant à une autre église , où , dit-il , il se trouvoit des clercs d'assez grand mérite pour y présider (2). D'ailleurs , il paroît certain qu'avant la mort d'Actard , la ville de Nantes n'étoit plus à la merci des Normans et qu'elle commençoit à respirer.

466. Avant que Charles le Chauve eût cédé le Côtentin à Salomon , il avoit donné le monastère de Saint-Pair , à Raoul , comte de Quercy , l'un de ses *vassi dominici* , qui a donné l'existence à la maison de Turenne , et qui fût père de saint Raoul , archevêque de Bourges. Par le traité de l'an 868 , cette abbaye , avec ses dépendances , avoit passé entre les mains du prince breton , qui en avoit gratifié Gwrvant (3). Long-temps auparavant , elle avoit été unie au monastère de Corbion (4) , que saint Laumer avoit fondé vers l'an 575 , dans un désert à six lieues de Chartres. Salomon , qui aimoit à faire rendre à l'Eglise les biens qu'on lui avoit enlevés dans ses états , la restitua à Garnon , abbé de Corbion. Il y avoit été encore excité par les miracles que Dieu opéroit par l'intercession de saint Laumer.

(1) Sirmundus, Concil. Galliæ, tom. 3.

(2) Hincmari opusculo 44°. Adriani littera ad episcopos synodi Duziacensis, apud Sirmundum, Concil. tom. 3, p. 397 et 398. Joannes Maan, Ecclesiæ Turon. Hist., p. 67. Labbe, Conc. tom. 8, p. 1659.

(3) Dans la vie de saint Laumer, on donne à Gwrvant le nom de *Gurham*. *Gur*, brave ; *ham* ou *cam*, combat : brave dans les combats.

(4) Dans la vie de sainte Batilde, Corbion s'appelle *Curbio*. M. de Valois, dans sa Notice des Gaules, dit que le monastère de Corbion étoit situé sur les rives d'un petit ruisseau qu'on nommoit *Curbio*. Le mot *curbio* représente le peu d'eau qui forme cette petite rivière. *Cwr*, qu'on prononce *cor*, rivière ; *bion*, petite : petite rivière. C'est de là que le monastère de Corbion avoit tiré son nom.

Les religieux de Corbion , qui étoient en butte aux vexations des Normans , vinrent se réfugier à l'abbaye de Saint-Pair , dont ils prirent possession (1). Ils y arrivèrent le dix-sept des calendes de mai , c'est-à-dire , le quinze d'avril. Ils avoient porté avec eux les restes sacrés de leur saint abbé (2). On les plaça dans l'église du saint anachorète , à laquelle , depuis sa mort , on avoit attaché de grands biens.

467. Le peu de temps que les moines de Corbion demeurèrent à Saint Pair avec leur sainte relique , fut marqué par plusieurs miracles. Celui qui en a fait la relation , en avoit été témoin oculaire. Les moines , qui se trouvoient sur la Manche , ne se crurent pas en sûreté ; ils se transportèrent au Mans avec leur précieuse relique ; l'évêque Robert leur donna l'église de saint Michel. L'an 874 , ils transférèrent leur relique à Blois ; cinquante ans après , Raoul , roi de France , et Thibaut , comte de Blois et de Chartres , érigèrent cette fameuse abbaye qui porta le nom de saint Laumer (3). Le monastère de Corbion n'est plus qu'un prieuré qu'on appelle Saint-Laumer-le-Moùtier.

468. Cependant les infidèles de la Loire , qui voyoient croître de plus en plus les dissensions de la France , avoient osé s'établir à Angers. Cette conquête ne leur avoit coûté que la peine du voyage. A la vue de leur armée navale , les habitans , qui étoient sans défense , avoient évacué la place. Les barbares y vivoient tranquillement avec leurs femmes et leurs enfans : ils en avoient fait leur quartier général et le dépôt des dépouilles de leurs voisins. Charles le Chauve comprit de quelle importance il étoit pour lui de chasser , du milieu de ses provinces , des hôtes si redoutables. Dans le dessein de les surprendre , il fait courir le bruit qu'il en veut à la Bretagne.

Rendu en leur présence , avec ce qu'il avoit pu rassembler de troupes , il les trouva retranchés et prêts à le recevoir. Le prince ne balança

(1) Dans la vie de saint Laumer , on appelle *Patricliacum* , le lieu où les reliques de ce saint furent déposées. Le mot *patricliacum* est formé de *pab* , père ; de *tri* ou *tier* , grand ; de *cli* , corps , et d'*ac* , lieu : lieu où repose le corps du grand père ou de patier. Le corps de saint Pair existoit toujours dans l'église de son monastère. Garnon avoit de puissans motifs pour s'y rendre plutôt qu'ailleurs. Outre qu'il mettoit en sûreté sa relique , il faisoit rentrer sous son obéissance la communauté de Saint Pair. Voyez ce que nous avons dit sur les différens

noms de saint Pair , à la note (b) du troisième volume de cette histoire , p. 376 (*). M. Baillet s'est trompé en plaçant *Patricliacum* à Perci , paroisse du diocèse de Coutances , et non d'Avranches , comme il l'a dit. Il n'y a jamais eu à Perci de monastère.

(2) [An 872.] — Omission. a. V.

(3) Bollandus ad diem 19 januarii ; Mabillonius in *Annalibus* Ord. S. Bened. , tom. 3 , p. 175 ; idem in *Actis* SS. Ord. , S. Bened. , tom. 6 , p. 784 ; *Gallia Christiana* recentior , tom. 2 , p. 24 ; D. Ceillier , tom. 19 , p. 133.

(*) Ci-dessus , sixième siècle , n° 354 , p. 464. a. V.

pas néanmoins à faire le siège de la ville (1). La Maine couloit alors au-dessous des murs, depuis l'abbaye de Saint Serge jusqu'à l'emplacement où est le château. Les nacelles des Normans étoient disposées entre le pont de la Maine et l'île du Mont, qui a changé ce nom avec celui de Saint Aubin. Pour fermer tout passage à l'ennemi du côté de l'Anjou, Charles fit entourer la ville d'une forte palissade. Durant cet intervalle, il envoya prier Salomon de venir l'arrêter du côté de la Bretagne.

469. Le roi breton sortoit à peine d'une maladie dangereuse et opiniâtre qu'il avoit essuyée au château de Lisenfau (2). Pasquiten, qui lui étoit attaché de cœur, lui avoit rendu, dans cette circonstance critique, des services essentiels; par ses soins, il avoit beaucoup contribué à son rétablissement. Ses égards s'étoient étendus jusqu'à faire présent aux religieux de Plelan d'une portion de ses propres héritages pour obtenir de Dieu, par leurs prières, la santé du prince (3).

470. Salomon oublia qu'il n'étoit que convalescent pour ne s'occuper que du bien public. Aussitôt, il passa avec ses troupes à la vue d'Angers. Le pont de la Maine étoit rompu; tous les bateaux de la rivière étoient au pouvoir des Normans. Ce qui fut cause que, pendant quelque temps, les Bretons ne purent avoir aucune part à ce qui se passoit de l'autre côté.

Salomon trouva dans son génie le moyen de s'emparer de la ville. Avant que de le mettre en exécution, il chargea le prince Wigon (4), son fils, d'en faire part à Charles le Chauve; celui-ci l'approuva avec la joie la plus sensible. Une partie de l'armée de Salomon étoit campée dans les prairies qui conduisent de l'île de Saint Aubin au pont des Treilles. Il lui fit creuser, le long des hauteurs qui répondent à la Bretagne, un fossé d'environ cent pas en longueur, lequel étoit très-large et plus profond que le lit de la Maine. Cet ouvrage ne fut pas plutôt achevé, que la rivière alla se jeter dans ce canal. La flotte des Normans resta à sec. Le lieu, devenu ferme, offrit aux Bretons un libre accès à la ville.

471. Les infidèles consternés ne virent de salut que dans les sentimens peu élevés de Charles. Ebloui par des propositions que la soif de l'or fait regarder comme légitimes, il traita avec ces brigands qui avoient livré aux flammes les monastères de la ville; qui, auparavant, avoient ruiné les chà-

(1) [An 873.] — Omission. a. V.

(2) *Lys, palais; pen ou ven, bois; fau, hêtres: palais au milieu d'un bois de hêtres.*

(3) Cartular. Rotonense.

(4) Wigon est appelé tantôt ainsi, d'autres fois on le nomme Guigon, Guegon et Wicon. *Wi, gui ou gue, beau; gon ou con, prince: beau prince.*

teaux, les bourgades, les lieux saints, réduit en solitude les campagnes les plus fertiles; qui pouvoient encore tout oser par la suite. Ils s'obligèrent avec serment de quitter Angers un jour marqué, de ne plus piller les provinces de France, de les défendre contre les autres troupes de leur nation, de sortir tous du royaume à la fin de février pour n'y plus rentrer: on n'en exceptoit que ceux qui désiroient embrasser le christianisme. Il fut permis à ces pirates de tenir un marché dans une des îles de la Loire, où ils pussent vendre aux François le butin qu'ils avoient fait sur eux (1).

Charles, accoutumé à payer aux Normans de grosses rançons qu'il levoit indistinctement sur tous ses sujets, se félicita peut-être de les avoir forcés à lui en payer à leur tour. Pour Salomon, il eut en partage la gloire d'avoir mis les perfides à deux doigts de leur perte. Si Charles méconnut alors ses véritables intérêts, parce qu'il les sépara de ceux de son peuple, ce qu'il faisoit souvent, il rendit la justice qu'il devoit au zèle, à la diligence, à l'habileté de Salomon. Par reconnoissance, il renouvela avec lui les anciennes alliances, le traita de roi et consentit, à quelque chose près, qu'il en portât toutes les marques, telles que la couronne royale, la pourpre, et qu'il usât du droit de faire battre de la monnoie d'or.

472. Pendant que Charles le Chauve et Salomon faisoient le siège d'Angers, Robert, évêque du Mans, tomba dangereusement malade. Il écrivit aux évêques de leurs camps une lettre pour leur confesser ses péchés et leur en demander l'absolution. « Dans l'extrémité, dit-il, où la fièvre me » réduit, je me hâte d'écrire à votre charité pour la dernière fois et pour » vous confesser mes péchés. Personne n'en sauroit compter le nombre, » ni la grièveté, parce que personne n'est aussi coupable que moi. Il n'y » a aucun désordre auquel je ne me sois livré. Maintenant que je touche » à ma dernière heure, j'envisage la mort avec frayeur et gémissement. » Si la miséricorde de Dieu ne désarmoît pas son bras dans ce moment, » je serois déjà puni. C'est pourquoi j'implore votre secours; je vous prie » de délier les chaînes de mes péchés par la puissance qui vous a été don- » née du ciel; je vous conjure d'expier mes fautes par vos prières, afin » que je n'aie pas le malheur d'être précipité dans l'enfer avec les ré- » prouvés (2). »

473. Les évêques lui envoyèrent, des camps devant Angers, l'absolution par écrit; en voici les termes: « Si nous faisons tous beaucoup de » fautes, ce qui doit nous humilier, nous avons aussi pour avocat au-

(1) Annales Bertin. ad an. 873; Annales Franc. ad an. 1139; Du Chesne, t. 3, p. 359. Metenses ad an. 873; Chronic. ab initio regni

(2) Sirmundus, Concil. Gallie, t. 3, p. 405.

» près du Père , Jésus-Christ , qui est juste. Il fait notre consolation ; il est
 » la victime de propitiation pour nos péchés ; il plaide notre cause ,
 » lorsque nous lui avouons nos fautes ; il nous les pardonne et nous pu-
 » rifie de nos iniquités. C'est pourquoi , notre très-cher frère , en vertu
 » du pouvoir que Jésus-Christ , notre Seigneur , a donné à ses apôtres ,
 » en leur disant : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez (1),
 » pouvoir qu'il nous a accordé , comme à leurs successeurs ; considérant
 » d'ailleurs ce qu'il a dit à la femme chananéenne : votre foi est grande ;
 » qu'il vous soit fait comme vous le désirez (2) ; que la grâce et la puissance
 » divine , par la vertu du Saint-Esprit , qui est la rémission des péchés ,
 » vous remette tous ceux que vous avez commis , vous délivre de tout
 » mal , vous conserve en tout bien et vous conduise à la vie éternelle en
 » la compagnie des saints évêques (3). »

474. Robert , en confessant ses péchés , avoit suivi les mouvemens d'une dévotion assez ordinaire de son temps ; il ne regardoit pas , comme sacramentelle , une confession par écrit et en termes généraux. Aussi l'absolution qu'il reçut ne le relevoit que des censures qu'il pouvoit avoir encourues ; ou elle ressembloit à celle que donnent les évêques le jeudi-saint , ou l'abbé de Cîteaux à ses religieux mourans. Robert ne se croyoit pas pour cela dispensé de se confesser de bouche à un prêtre. En effet , Hildebode , évêque de Soissons , ayant envoyé à Hincmar , son métropolitain , une confession générale de ses péchés , reçut également l'absolution. Elle étoit conçue à peu près dans les mêmes termes que ceux qu'on vient de rapporter. Mais cet archevêque , pour instruire la postérité de la nature de cette pratique , observe à Hildebode que cette absolution ne devoit pas l'empêcher de confesser en détail ses péchés à un prêtre (4). Sans doute cette absolution n'avoit de force qu'autant qu'elle étoit puisée dans les pouvoirs que Jésus-Christ a donnés aux évêques ; mais toute absolution n'est pas sacramentelle. Robert , en demandant à ses frères des secours spirituels , n'avoit pas moins de confiance dans leurs prières auprès de celui qui donne la santé et la vie. Il survécut effectivement à son état critique ; la mort ne l'enleva que cinq ans après (5).

475. Vers ce temps arriva le décès de l'archevêque Actard (6). La vieillesse , des travaux multipliés , des peines inséparables de l'ambition , l'a-

(1) Joan. 20 , v. 22.

(2) Matthæi 15 , v. 28.

(3) Sirmundus , Concil. Gallix , tom. 3 , p. 405 et 406.

(4) Hincmari Operum , tom. 2 , p. 686.

(5) Epistola 121 Joannis VIII , papæ.

(6) Joannis Maan , Historia Ecclesiæ Turon. , p. 67.

voient conduit au tombeau , écueil où vont se briser les grandeurs du siècle. Le temps de sa mort rend vraisemblable ce que quelques-uns ont avancé , savoir , que Charles , après ce que Salomon avoit fait devant Angers , avoit reconnu la métropole de Dol (1). Cet arrangement eût assuré la tranquillité de la Bretagne.

476. Quelque parti qu'on prenne sur cet événement , Hermengard fut le successeur d'Actard dans le siège de Nantes. Il avoit été doyen de cette église. Son nom annonce une origine illustre (2). Comme le clergé de Nantes tenoit , par d'anciens liens , à la métropole de Tours , on doit penser que celle de Dol n'avoit influé en rien sur son élection , ni sur son sacre (3).

477. Sa ville épiscopale étoit sorti de l'oppression des Normans. On peut croire qu'il contribua à lui restituer une partie de son lustre. Du moins , on lui doit cette justice de rendre témoignage à son zèle ; il conduisit son diocèse en bon pasteur ; la décence des saints autels lui fut très-chère (4).

478. Les Normans , qui ne gardoient de la loi naturelle que ce qui tournoit à leur avantage momentané , ne firent pas plus de cas de leurs sermens. Bien loin de sortir du royaume vers la fin de l'hiver , comme ils l'avoient juré , leur fureur se ranima : les maux qu'ils causèrent furent plus grands que jamais (5). Ainsi , en épargnant ces infracteurs de la foi publique , Charles avoit immolé ses sujets et sacrifié leurs biens.

479. La gloire extérieure dont jouissoit Salomon ne pouvoit lui cacher la noirceur de son crime. Eclairé par les grandes vérités du christianisme , il avoit toujours sa faute devant les yeux. Les pèlerinages qu'il avoit faits à la relique de saint Léon , ne lui rappeloient point la paix de l'ame. Instruit que l'aumône efface les péchés , qu'elle fait trouver la miséricorde et la vie éternelle , il donna aux religieux de Saint Sauveur et de Saint Maixent de Plelan (car c'est ainsi qu'on commençoit d'appeler ce second monastère) , la moitié de Plé-Chatel , situé sur la Vilene. L'archidiacre Felix , qui étoit toujours l'un des fidèles du prince et l'un de ses principaux officiers , en investit la communauté en son nom ; à cet effet , il posa sur l'autel de Saint Sauveur et de Saint Maixent , un gazon de la terre même que Salomon cé-

(1) M. d'Argentré , Hist. de Bret. , p. 121.

(2) Hermengard a tiré son nom d'*er* , article ; de *men* , seigneur , et de *gar* , beau : le beau seigneur.

(3) Fragmentum Historiæ Britannicæ , apud D. Martene in Thesaur. Anecdotorum , t. 3.

(4) Ibidem.

(5) [An 874.] — Omission. a. V.

doit à la maison de Plelan. Pléchatel est maintenant un prieuré qui dépend de l'abbaye de Redon (1).

480. Cependant, la santé du roi étoit entièrement dérangée : il sentoit, mieux que jamais, que les hommes, par l'ordre de Dieu, meurent une fois, et qu'après avoir payé ce tribut, il ne leur reste que d'attendre le jugement. Le trône, qui avoit eu pour lui tant d'attraits, n'inspiroit plus que de l'horreur à son ame effrayée. Pour écarter cet objet importun, il voulut abdiquer. Rivalon, son fils aîné, étoit mort. Il ne lui restoit plus que Wigon (2). Après l'avoir fait reconnoître dans une assemblée peu nombreuse de la nation, il se retira au monastère de Plelan, où, dès l'an 869, il avoit choisi sa sépulture (3).

481. Pasquiten et Gwrvant, qui désapprouvoient ce changement, s'étoient mis à la tête d'une conspiration. Le premier, qui étoit comte de Léon (4), avoit épousé Prostlon (5), fille de Salomon; le second, comte de Goetlo (6), maintenant Goello, s'étoit allié avec celle d'Erispoé. L'ambition, dont la nature est de tout renverser pour parvenir à ses fins, s'étoit emparée de leurs cœurs. Le gendre d'Erispoé ne considéroit plus dans Salomon que le meurtrier de son beau-père et l'usurpateur de sa couronne. Pasquiten, séduit par l'appât des honneurs, avoit adopté les mêmes sentimens. L'amour propre avoit changé sa tendresse en fureur : tout étoit oublié, devoir, reconnoissance. Wigon, fils de Riwelín, comte de Peillac (7), dans le territoire de Rieux, étoit entré dans le complot de ces deux princes.

Le nouveau roi, qui formoit le plus grand obstacle à l'accomplissement de leurs désirs criminels, fut dévoué le premier à leur passion.

L'asile sacré ne put défendre le père : quand on est insensible au cri de l'humanité, on est sourd à celui de la religion. On créva les yeux du prince qui succomboit d'ailleurs sous le poids de ses infirmités ; le lendemain, il mourut. « C'est ainsi, dit un ancien annaliste (8), qu'on lui rendit la pareille de ce qu'il avoit fait, en tuant son seigneur Erispoé jusque sur l'autel (9). » Le Verbe éternel avoit dit, avant lui, que « quiconque, sans

(1) Cartular. Roton.

(2) Le Baud, dans ses Annales, l'appelle *Albijon*. Ce nom est le même que celui de *Wigon*. *Alb*, beau; *ion*, prince : *beau prince*.

(3) Cartular. Roton.

(4) M. d'Argentré, *Hist. de Bret.* p. 126.

(5) *Ro* ou *rho*, *princesse* (le *p* se met indifféremment au commencement des mots); *llon*, *belle* : *belle princesse*.

(6) *Goet*, *forêt*; *lo*, *lieu* : *lieu au milieu des*

forêts.

(7) *Pey* ou *poi*, *prince*; *ac*, *terre* : *terre qui appartient à un prince*. La terre de Peillac, ainsi que celle de Rieux, avoit fait partie du domaine des souverains de Bretagne.

(8) Annalista Bertinianus.

(9) Si l'on en croit la Chronique de Nantes, la révolte contre Salomon fut occasionnée par quelques évêques de Bretagne qui étoient alarmés du rétablissement des évêques dépo-

» l'ordre et la permission d'une puissance supérieure et légitime, prend

sés par Nominoé, auquel Salomon se proposoit de travailler pour obéir au pape Nicolas. Voici les termes de cette chronique : « Anno » *ccccxvi*. Hoc anno Britones, rege suo Sa- » lomone mortuo, etc. Hic Salomon rex reli- » giosissimus, crudeliter ab impiis apud op- » pidum quod dicitur Bresta, patrantibus » pseudo quibusdam episcopis, quos idem » rex, juxta bonæ memoriæ P. Nicolai insi- » nuationem, de suo malo introitu in eccle- » siam, tempore Neomenoi sui prædecessoris, » redarguebat, unâ cum aliquibus Proceri- » bus Britannæ, effossis oculis, occisus, » martyribus annumeratur; undè et locus in » quo occisus est, usque in hoc die Merzer » Salomi, id est, martyrium Salomonis nun- » cupatur. »

L'auteur de cette chronique fait ici presque autant de fautes qu'il trace de mots. En effet, il est constant, 1^o que Salomon ne fut point mis à mort l'an 856, comme il l'avance en termes exprès; ce tragique événement n'arriva que l'an 874. 2^o Nicolas ne fut élevé au souverain pontificat que l'an 858. Il répugne que Salomon l'ait reconnu comme pape, deux ans avant son exaltation, et qu'alors il ait déferé à ses ordres sous cette qualité. D'où il suit évidemment que les évêques de Bretagne, qui occupoient les sièges de leurs confrères déposés n'avoient point à craindre que ceux-ci y rentrassent alors, en vertu d'une autorité qui n'existoit pas; que conséquemment leur cabale contre la vie de Salomon est un fait controvérsé. 3^o Il est vrai que Salomon rétablit, l'an 865, deux évêques déposés, savoir, Felix et Libéral: cet événement se passa sans faction. Le prince donna ses ordres: il fut obéi. Tel est le jugement que portent là dessus les évêques du concile de Soissons. Le chroniqueur, qui vivoit dans des temps éloignés de ce fait, a renvoyé à l'an 856 ce qui se passa l'an 865. Ce qu'il ajoute du mécontentement de quelques évêques, ne mérite aucune foi, puisqu'on n'en voit point de preuve dans l'histoire. Salomon vivoit alors en paix avec tous les grands de son royaume. 4^o L'an 865, Salomon demanda au pape Nicolas le pallium pour Festien de Dol: il étoit donc dans ce temps, ainsi qu'auparavant, très-éloigné de

rappeler Salacon. Courantgen fut l'un de ses vrais fidèles, du moins jusqu'à l'an 870, où il l'honora d'une ambassade délicate. Les services de cet évêque lui étoient trop utiles pour s'occuper de Susan. 5^o Quand bien même on voudroit fixer à l'an 874 l'époque que le chroniqueur a placée sous l'an 856, ce qu'il dit de la cause du soulèvement de quelques évêques contre Salomon, ne seroit pas vraisemblable. Rien n'engageoit dans ce moment le prince à faire rentrer Salacon et Susan dans leurs sièges, en supposant qu'ils eussent encore vécu alors: ce qui est fort incertain. Ces deux évêques n'avoient pas pris naissance en Bretagne: leurs familles y avoient donc peu de crédit. Aucune puissance n'agissoit en leur faveur. On ne découvre aucun monument qui fasse soupçonner que Charles le Chauve ou son clergé, Ragenelme, successeur d'Actard, ou le pape Adrien travaillassent à leur rappel. Le service important que Salomon venoit de rendre à la France, faisoit oublier cet objet. Salacon, en se faisant religieux, avoit renoncé de cœur à son ancienne prétention. Susan, réfugié en France, sans qu'on ait fait connoître le lieu qu'il y habitoit, ni ce qu'il y faisoit, étoit-il assez puissant pour attirer sur lui des regards efficaces, sur tout dans un temps qui étoit le moins favorable à sa cause?

Les chroniqueurs et les légendaires ont attribué à Salomon III, des qualités qui ne conviennent qu'à Salomon I. C'est là la source de leurs erreurs. Restituons à chacun d'eux ce qui lui appartient en particulier. Salomon III avoit pour épouse Vinbrit. Paulinien, évêque de Léon, qui vivoit au dixième siècle, mais qui avoit un vif intérêt d'approfondir la vérité des grands événements qui s'étoient passés dans son diocèse, sur tout lorsqu'ils avoient des rapports avec le culte divin, dit que Salomon I avoit eu pour épouse la fille de Flavius, patrice romain; qu'il avoit contracté une alliance avec l'empereur Valentinien. Selon cet historien, la cause de la mort de ce roi avoit été telle que nous l'avons rapportée au tome second de cette histoire, p. 254 et suivantes (*). Le lieu de son martyre s'appela *Merzer Salacum*, ou *Martyre de Salomon*. Il faisoit partie de la paroisse de Ploudiri, au diocèse de

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n^o 44 et suiv., p. 230 et suiv. a. V.

» de lui-même les armes pour répandre le sang , mérite de périr par l'épée et est digne de mort (1). »

482. Grallon étoit contemporain de Salomon : il étoit comte de cette partie de la Bretagne qu'on appelle Cornouaille. Ce fut un prince très-puissant (2). La sagesse présida à son gouvernement ; son autorité ne s'employa que pour le bien public : ce qui lui acquit une grande réputation , et , dans le langage de son pays , le surnom de Ploeneor ou Plunevor (3).

483. Ami de la paix , non de celle que donne le monde , parce qu'elle est trompeuse , mais de celle qui vient du témoignage d'une conscience droite et éclairée , parce que son principe est émané du ciel ; convaincu que la justice s'acquiert , se conserve et s'accroît en parlant peu aux hommes , et très-souvent à Dieu ; que le silence est comme le lit où reposent toutes les vertus , il résolut de se soustraire aux dissipations , aux affaires du siècle , à sa grandeur momentanée.

Le monastère d'Hermoutier , que l'abbé Hilbode et les moines avoient abandonné l'an 836 , avoit été repeuplé depuis. Là , Grallon alla se faire religieux et y apprendre à obéir , après avoir si bien commandé.

484. Il y pratiqua pendant quelque temps la vie cénobitique. Comme son grand âge ne lui permettoit plus d'en suivre les exercices , il fut atta-

Léon , à cinq lieues de Brest. On y bâtit une église sous son invocation. On la nomme maintenant « Notre-Dame du Martyr » , ou , pour parler la langue du pays , « An Itroun Mari ar » Merzer. »

Le Baud , dans sa Chronique de Bretagne , a donné à Salomon III la même femme qu'à Salomon I. Le P. Albert le Grand a copié sans examen cette erreur. Ces écrivains , en donnant à ces deux rois la même épouse , ne pouvoient manquer de n'en faire qu'un seul et même personnage.

L'église de Vennes , qui célèbre encore de nos jours la fête d'un saint Salomon , ne reconnoît pour tel que celui qui a vécu au cinquième siècle. Le sanctilog de ce diocèse , qui a été dressé l'an 1757 , en est la preuve.

Salomon I, dès avant son avènement au trône où la Providence l'avoit appelé , avoit mené une vie irréprochable. Salomon III s'étoit emparé du diadème par le plus noir des attentats. Ce ne fut que peu de jours avant sa mort qu'il cessa de jouir du fruit de son crime. Le lieu où on lui creva les yeux étoit , suivant les Annales

de saint Bertin , un *petit monastère* (*quoddam monasteriolum*). C'étoit celui de Plelan , ainsi que l'ont pensé M. d'Argentré , dans son Histoire de Bretagne , et D. Mabillon , dans ses Annales Bénédictines. Ces Annales portent que ce lieu étoit au pays de Poher. Poher est ici le même que Porhoet. *Po* ou *pod* , grande ; *er* ou *der* , forêt : grande forêt. Si la maison de Plelan s'est appelée *petit monastère* , ce n'est pas qu'elle ne fût considérable en elle-même. Par là , on n'avoit d'autre intention que de faire connoître qu'elle étoit sous la dépendance d'un autre monastère qui en étoit le chef-lieu. On donnoit indifféremment à ces sortes de colonies le nom de celles , de prévôtés , d'obédiances , de prieurés , de petits monastères.

(1) Matthæi 26 , v. 52.

(2) Letalde appelle Grallon *potentissimus Britonum*. (Libro miraculorum S. Maximini , abbatis Miciacensis , in Actis SS. Ord. S. Bened. tom. I , p. 604 et 605.

(3) *Plu* ou *plo* , le même que *lu* , qui a acquis ; *enor* ou *evor* , réputation , gloire : homme qui s'est acquis beaucoup de gloire.

ché à sa cellule. Quoiqu'il eût oublié pour Dieu ce qu'il avoit laissé de plus cher dans le monde, sa famille ne s'occupoit pas moins de lui. Elle lui fit passer de temps en temps de grandes sommes d'argent. S'étant fait pauvre volontairement pour amasser dans le ciel un trésor qui ne périt jamais, d'où les voleurs n'approchent point et que les vers ne peuvent corrompre, il n'avoit garde de s'approprier ces bienfaits : ses frères en avoient l'administration. Ami des hommes, non selon la chair qui n'envisage que le temps, mais suivant la religion qui perce jusque dans l'éternité, il portoit tous leurs besoins aux pieds du Tout-Puissant qui devoit être leur grande récompense. Si, par un pieux artifice, il rappela sur lui les attentions de quelques-uns de ses frères dont le cœur étoit livré à l'avarice, l'illusion, qui disparut après sa mort, avoit de quoi faire rougir leur cupidité et les porter à aimer le prochain par les vues sublimes qu'inspire le christianisme. Ses jours se terminèrent dans sa cellule par une mort précieuse devant Dieu (1).

485. L'événement qui suivit la mort tragique de Salomon et de son fils rendit sensibles les motifs qui avoient armé Pasquiten et Gwrvant contre ces princes. Ils partagèrent entr'eux leurs états. Celui-ci eut le pays de Rennes et toute la partie septentrionale de la Bretagne avec le Côtentin. A celui-là échut Vennes et tout le côté du midi.

Wigon, leur complice, ne paroît point dans ce partage : on ignore absolument ce qu'il devint. Son nom et celui de Riwelen, son père (2), font soupçonner qu'ils étoient sortis de la famille royale. Riwelen avoit comparu immédiatement après Ratuili, évêque d'Alet, dans le diplôme que Salomon avoit accordé, l'an 868, aux religieux de Redon, pour la libre élection de leur abbé. On y remarque ensuite Pasquiten, Bran (3), Rivalon, fils de Salomon, Wigon, son frère, et Wigon ou Guegon, fils de Kiwelen.

486. L'amour de l'ordre est le seul lien qui puisse affermir les sociétés et en perpétuer la douceur. Par lui, l'homme estime, aime, chérit dans ses semblables d'autres lui-même; leurs avantages sont les siens propres. A mesure que l'horizon se déploie devant ses yeux ou à son imagination, il ne découvre que des frères selon la chair. Dirigé par les vues bien plus nobles du christianisme, il considère les chrétiens comme ne faisant qu'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef; en conséquence, il fait tous ses efforts pour n'être qu'une même chose entre tous les individus, parce

(1) Letaldus, *ibidem*.

beau prince.

(2) *Ri, prince; velen ou belen, beau :*

(3) *Bran, prince.*

que tous doivent être conformes dans le temps à ce divin modèle. Il conjure le bon pasteur d'amener à sa bergerie celles de ses brebis qui n'en sont pas , afin qu'il n'y ait qu'un troupeau , comme il ne doit y avoir qu'un pasteur. C'est ainsi que , sous ses pas , tout s'unit , tout se resserre par les nœuds les plus doux et les plus sacrés.

L'orgueil et l'intérêt, ces principes trop féconds de haines et de combats qui rétrécissent l'esprit, qui arrêtent les ressorts de l'ame, avoient formé l'union de Pasquiten et de Gwrvant. Cette amitié subsista tandis qu'ils travailloient en commun à renverser le trône de Bretagne. Pasquiten, dont les désirs croissoient à proportion qu'ils étoient satisfaits, et qui auroit dû en conclure que, son cœur étant immense, il ne pouvoit le rassasier par la jouissance des biens créés, jette des yeux avides sur ce qu'il a cédé à Gwrvant. Dans celui qui a concouru, par les mêmes forfaits, à lui assurer le domaine de la moitié de la Bretagne, il ne distingue plus qu'un rival dangereux.

A la tête de trente mille hommes, parmi lesquels on compte les Normans qu'il n'a pas eu honte d'appeler, il marche vers Rennes. Il répand l'effroi parmi les troupes de son concurrent; la plupart l'abandonnent: à peine reste-t-il trois mille hommes auprès de lui.

487. Cette défection n'abat pas Gwrvant: il rappelle cette intrépidité dont il a fait parade vis-à-vis de Hasting; pour la justifier, il prépare ses fidèles au combat: « A Dieu ne plaise, leur dit-il, mes amis, que je fasse » aujourd'hui ce que je n'ai jamais fait; que je tourne le dos à mes ennemis et que je ternisse la gloire de mon nom. Il vaut mieux mourir » avec honneur que de vivre avec ignominie. Mais ne désespérons pas de » la victoire; ce n'est point la multitude qui la donne: elle vient uniquement de Dieu. »

Dans les grands périls, les moins religieux invoquent le Tout-Puissant: c'est un hommage qu'ils sont forcés de rendre à l'un de ses attributs. Gwrvant, qui a à se défendre contre un ennemi d'abord aussi coupable que lui, mais qui, à un crime commun, ajoute celui de l'attaquer sans motifs légitimes, donne tête baissée sur lui; ses braves sont autant de héros; les escadrons de Pasquiten s'enfoncent; son armée est en désordre; il voit tomber ses gens sous l'épée de Gwrvant, comme l'herbe des prés tombe sous la main du faucheur (1). Pressé de toute part, il sauve par la fuite les débris de ses troupes. Les Normans se réfugient dans l'abbaye de Saint

(1) Regino.

Melaine et s'y retranchent (1). La nuit qui survient couvre leur retraite. Ils vont joindre leurs vaisseaux qui étoient mouillés à Redon.

Cette déroute auroit été plus avantageuse à Pasquiten que la victoire la plus éclatante, s'il eût su la mettre à profit. Rentrant en lui-même, il eût conçu qu'une guerre ne peut être glorieuse qu'autant qu'elle est juste; qu'un prince doit se retenir, même au milieu de ses prospérités, pour ménager le sang de ses sujets et celui de l'ennemi; que les combats, qui n'ont pour cause que la cupidité, ressemblent à ceux des tigres et des lions.

488. Un autre malheur toucha de plus près le cœur de Pasquiten : c'étoit la mort de Prostlon, son épouse. En acquittant cette dette avec la même rigueur que le dernier de ses sujets, elle avertissoit son mari de penser à payer bientôt ce tribut redoutable. Elle lui donnoit cette importante leçon qu'il y a de la folie à soupirer pour des honneurs qu'on ne sent plus dans le cercueil, mais qui souvent entraînent après eux des peines éternelles.

489. Le corps de la princesse fut inhumé dans le monastère de Redon (2), qui venoit d'être rétabli. Pasquiten alla un dimanche visiter son tombeau; il donna des fonds de terre à l'abbaye pour le repos de l'ame de son épouse, y fit présent d'une croix d'or et d'ornemens d'église très-précieux qu'il déposa sur l'autel (3).

490. Roenvalon avoit remplacé Liosic, dès le commencement de cette année. Son nom insinue qu'il sortoit de la famille royale (4). Le trois des calendes de juillet, c'est-à-dire, le dix-neuf de juin, Pasquiten donna, dans sa présence, deux terres à l'abbaye de Redon : elles étoient situées dans la paroisse de Fougerai.

La raison qui avoit déterminé ce comte à faire cette aumône étoit, comme il le dit lui-même, la considération de l'étendue de ses péchés et l'espérance de les racheter par cette bonne œuvre (5). Mais la religion, qui lui avoit inspiré cet acte de bienfaisance, lui apprenoit de plus que Dieu ne se corrompt pas, comme les hommes, par des présens; que, pour se le rendre propice, il devoit sur tout renoncer à cette ambition qui ne lui permettoit pas de souffrir d'égal, et qui lui proposoit comme licite tout ce

(1) La bataille s'étoit donnée sous les murs de Rennes, dans une campagne qu'occupent maintenant les faubourgs du nord et du couchant.

(2) An 876.]—Omission. a. V.

(3) Cartular. Rotonense.

(4) *Ros, prince; val, puissant : puissant prince.*

(5) Cartular. Rotonense.

qui étoit propre à le faire parvenir à ses fins ; que , s'il ne retournoit pas sincèrement à Dieu dans cette circonstance , où Dieu , excité par ses dons envers le prochain , lui accordoit des grâces plus fortes , il n'en seroit que plus coupable.

491. La passion de régner seul en Bretagne ne l'agita pas moins. Il épia toutes les occasions de surprendre Gwrvant ; la bravoure de celui-ci le retint dans le devoir. Une maladie dangereuse , qui arrêta au lit le comte de Rennes , fut , pour le lâche Pasquiten , le signal d'une nouvelle guerre ; il se mit en campagne et ravagea les terres du comte (1).

Les troupes de ce prince , alarmées de ces désordres , lui demandent ce qu'elles ont à faire. « Si j'avois la force , répondit-il , d'aller à votre tête , » je ne vous prierois que de suivre mon exemple ; mais vous voyez que » l'état où je suis , ne me permet pas de vous conduire. Arborez mon dra- » peau : il tiendra lieu de ma personne ; sa vue seule est capable de » mettre en fuite les ennemis. » Ses fidèles lui font observer qu'il n'y a que sa présence qui puisse soutenir le courage de son armée ; que , sans cela , elle se livrera au désespoir. Alors , il leur réplique : « Mes amis , il » n'y a rien de désespéré ; puisque je vous suis nécessaire , je ne vous » abandonnerai pas : je mourrai glorieusement dans le champ de bataille. » Il veut à l'instant se lever , mais il ne trouve plus de forces. Des mains étrangères viennent à son secours ; on le place dans une litière ; il est ainsi conduit à la tête de son armée.

Ses soldats , qui savent ce que vaut ce guerrier , animés par sa présence , deviennent d'autres lui-même ; ils taillent les ennemis en pièces ; ce qui échappe à leur fer meurtrier , ne doit son salut qu'à la fuite.

492. Les lauriers de ces héros se changent bientôt en cyprès. Gwrvant , qui , par ses conseils , a été l'ame de ce combat , expire de fatigue entre leurs bras. Il avoit tué son roi , parce qu'il avoit été envieux ; à son tour , la jalousie s'étoit armée contre lui : elle abrégéa ses jours. Pasquiten , plus coupable , eut toujours des désirs sans pouvoir les remplir. Dans l'année , il périt par trahison. Comme il avoit violé dans son souverain les droits les plus sacrés , on ne respecta pas l'humanité dans sa personne.

493. Le crime de ces deux comtes avoit fait disparaître à jamais de Bretagne le titre auguste de roi. La force avoit décidé Charles le Chauve à le donner à Hérispoé et à Salomon. A la mort de celui-ci , il regarda comme nuls ses engagements , parce que aucun de ces deux rois n'avoit laissé de

(1) [An 877.] — Omission. a. V.

postérité masculine. Aussi s'étoit-il expliqué de cette manière dans l'assemblée de Kiersy : « Pour ce qui est du titre de royaume accordé aux Bretons par nécessité, et confirmé par serment, nos fidèles sont dispensés de le reconnoître, parce qu'il n'y a plus de descendants de ceux auxquels il fut concédé (1). » En effet, Conan, fils d'Hérispoé (2), n'en avoit point eu lui-même ; Wigon avoit péri par le plus noir des attentats. La discorde, qui séparoit les princes régnans, les rendit le jouet de la France, exposa de plus en plus leur pays aux insultes des infidèles.

494. Festien ne vivoit plus depuis quelques années : Mahen lui avoit succédé. C'étoit un évêque recommandable par ses qualités personnelles.

495. Hélocar, abbé d'un monastère de Bretagne dont on ignore le nom, s'étoit attiré l'excommunication de la part des évêques de cette province. Le motif de cette censure étoit légitime ; mais on l'a laissé inconnu.

Cet abbé, quoique suspens de ses fonctions, avoit osé donner, suivant l'usage, les ordres inférieurs à plusieurs de ses novices (3). Les évêques de Bretagne défendirent à ces religieux d'exercer leur ministère.

496. Pour se faire réhabiliter, ces moines se rendirent tous à Rome ; deux d'entr'eux, qui étoient les plus distingués, portoient les noms de Resgallon et de Corvili. Après avoir visité les tombeaux des saints apôtres, ils furent présentés à Jean VIII, qui étoit pape dès l'an 872. Ils lui remontrèrent qu'ils avoient reçu l'ordination dans la bonne foi : ce qui le détermina à user d'indulgence envers eux. Après les avoir rétablis dans leurs droits, il leur enjoignit de retourner à leur monastère. Pour ce qui regarde Hélocar, il lui défendit de faire aucune ordination, jusqu'à ce qu'il fût absous de la censure qu'il avoit encourue.

497. Jean VIII fit part de cette décision à tous les évêques de Bretagne. Dans la lettre qu'il leur adressa à ce sujet, on ne voit que le nom de Mahen ; il n'y est parlé des autres qu'en général. C'étoit une preuve de la considération dont le pape honoroit le siège de Dol, et de la supériorité qu'il lui attribuoit sur tous ceux de la province. Quant à la personne de

(1) Capitular. Carisiac. an. 877. Joannes Maan, Ecclesiæ Turon. histor., p. 63.

(2) Ou Erispoé. — Ci-dessus écrit. a. V.

(3) Le second concile de Nicée, septième œcuménique, de l'an 787, avoit permis, canon quatorzième, aux abbés, de conférer la tonsure cléricale et l'ordre de lecteurs aux religieux de leurs monastères, par l'imposition des mains, pourvu qu'ils fussent prêtres et qu'ils eussent reçu de l'évêque l'imposition

des mains, comme abbés. Le même privilège a été renouvelé par Alexandre III et par Innocent III. Il paroît que saint Conwoïon n'avoit pas joui de cette faculté ; c'est qu'il n'avoit été promu qu'au diaconat. Les assemblées générales du clergé de France en 1625, 1635 et 1645, ont défendu aux abbés, malgré leurs privilèges, de conférer les ordres mineurs, même la tonsure, sans la permission de l'évêque diocésain.

Mahen , il l'appeloit son fils bien aimé et le qualifioit homme de mérite (1).

498. Depuis la mort d'Actard , la métropole de Dol avoit joui tranquillement de ses droits sur le plus grand nombre des évêchés de Bretagne. Ragenelme , archevêque de Tours , qui avoit assisté , l'an 876 , au concile de Pontion (2) , y avoit gardé le silence sur cette affaire. Adalard , autrement Adaland , son successeur , déféra Mahen et les autres évêques de Bretagne , au concile de Troyes (3) , qui se tint le onzième jour d'août (4). Jean VIII , dont la vie n'avoit pas été en sûreté par les violences de Lambert , duc de Spolete , après avoir fait couvrir d'un cilice l'autel de Saint Jean de Latran , fermer les portes de l'église et cesser l'office divin , s'étoit réfugié en France. Son entrée dans le royaume fut signalée par sa présidence au concile de Troyes.

499. Le souverain pontife se chargea lui-même d'écrire aux évêques de Bretagne. Après la tenue du concile , il le fit en cette manière : « A Mahen ,
 » évêque de Dol ; à tous les autres évêques de Bretagne et aux fidèles de
 » la sainte Eglise de Dieu. Votre sainteté et votre fidélité sauront que ,
 » comme nous étions assemblés au concile de Troyes , nous avons appris
 » d'Adalard , archevêque de Tours , notre confrère , qu'au mépris de son
 » église , votre mère , vous lui refusez l'obéissance qui lui est due de
 » temps immémorial ; que vous faites tous vos efforts pour annuler le
 » privilège que l'Eglise de Rome lui a donné sur les vôtres ; que vous
 » ne rendez plus à votre archevêque l'honneur qu'exige sa place ; que ,
 » pour comble de mal , vous osez enlever à votre chef ses fonds de terre.
 » Le même archevêque et les autres évêques du même concile nous ont
 » instruit , entr'autres , que vous n'avez pas été sacrés par le métropo-
 » litain de Tours , quoique l'ancien usage réclame le contraire ; mais
 » que , depuis qu'on a chassé de leurs sièges ceux qui en étoient les évê-
 » ques légitimes , vous vous ordonnez les uns les autres , sans y avoir été
 » autorisés par d'autres que par votre duc.

(1) Martene in Thesaur. Anecd. , tom. 3 , p. 867. Dans l'exemplaire que nous avons de cette lettre , Mahen est appelé archevêque ; mais on doit avouer que cette qualification a été ajoutée par les copistes.

(2) Pontion étoit une maison royale sur la rivière de Sare , au diocèse de Châlons-sur-Marne. *Lon* est un terme générique qui désigne une rivière. Pontion s'est appelé d'abord *Pontigo* ou *Pontico*. *Pont* , *pont* ; *ti* , *maison* ; *go* ou *co* , *eau* , *rivière* : *maison auprès d'une*

rivière où il y a un pont.

(3) La ville de Troyes a pris son nom actuel du peuple *Tricasses* , terme qui vient de *trich* ou *trec* , *fort* , *puissant* : *peuple puissant*. Suivant Ptolemée , l'ancien nom de Troyes étoit *Augustomana* , et *Augustobona* , selon l'Itinéraire d'Antonin et la Table théodosienne. Ces deux noms rendent les mêmes idées. *Man* , *ban* ou *bon* , *ville* : *ville d'Auguste*. Troyes a dû avoir un nom primitif que nous ignorons.

(4) [An 878.] — Omission. a. V.

» Cette conduite nous a étrangement surpris. Si elle est telle , nous ne
 » manquerons pas d'y mettre fin ; mais , en même temps , nous vous en
 » punirons , à moins que , de vous-mêmes , vous ne veniez à résipiscence.
 » Quant à présent , nous ne vous regardons point comme des pasteurs :
 » vous n'êtes que des usurpateurs. C'est pourquoi nous vous faisons sa-
 » voir , et nous vous enjoignons expressément , par notre autorité apos-
 » tolique , de rentrer en vous-mêmes , de revenir à la sainte église de
 » Tours , votre mère , de lui obéir , ainsi que l'ont fait autrefois vos pré-
 » décesseurs , et de vous jeter entre les bras d'Adalard , votre archevêque ,
 » si vous voulez que l'arbitre et le juge souverain des hommes oublie vos
 » fautes. Autrement , nous lancerons sur vous l'excommunication et nous
 » casserons vos ordinations (1). »

500. On ne reconnoît plus ici les égards marqués que Jean VIII avoit eus pour le siège de Dol , en particulier pour Mahen , évêque de ce diocèse. Le fiel d'Adalard et des autres évêques françois , dont toutes les tentatives pour la suppression de la métropole de Dol avoient échoué jusqu'alors , avoit passé dans le souverain pontife. En épousant hautement leurs intérêts , il espéroit qu'ils se porteroient plus facilement à venir à son secours ; mais l'impartialité , qui devoit présider à ses décisions , lui prescrivait de ne pas prononcer avant que d'avoir entendu les évêques bretons.

Si ce pape n'avoit adressé sa lettre qu'aux évêques et aux fidèles de Bretagne , sans faire mention plus spéciale de ses chefs civils , c'étoit pour se prêter aux vues de la cour (2) de France qui tâchoit de les avilir et qui avoit des motifs pour les confondre avec les grands vassaux de la couronne. On vouloit détacher la nation des prétentions de ses maîtres. Les choses tournèrent néanmoins autrement. Les évêques de Bretagne , les seigneurs laïques et les princes n'eurent qu'une même manière de penser et d'agir sur la discipline qu'on avoit introduite dans le gouvernement ecclésiastique de la province : son administration ne subit aucun changement.

Les possessions de l'Eglise étoient toujours en proie à l'avidité des sé-

(1) Martene in Thesaur. Anecd., tom. 3, p. 868 et 869. Sirmundus, Concil. Galliæ, tom. 3, p. 488.

(2) Le mot *cor* , qu'on a prononcé *cour* , signifie lieu , enclos , demeure. *Cor* ou *cour* a répondu au mot *curtis* , qui veut dire : demeure à laquelle des terres sont attachées et qui en dépendent. Les palais des souverains étoient de grandes métairies où ils alloient habiter de

temps en temps : leurs fidèles y étoient reçus. Agion , archevêque de Narbonne , dans la lettre qu'il écrivit , l'an 922 , à Agambert et à Alfonse , deux de ses suffragans , qui devoient aller trouver le roi , s'exprime ainsi : « Audi-
 » vimus quod vos curtim pergere his diebus
 » debetis. » Le synode de Conflans parle ainsi : « Ad placitum , sive ad curtem veniens. » Dans les lois allemandes , on lit : « De eo qui
 » in curte regis hominem occiderit. »

culiers. Quelques seigneurs bretons s'étoient sans doute emparés des terres que la métropole de Tours possédoit en Bretagne. Les évêques étoient bien éloignés de conniver à ces usurpations : tout ce que le pape pouvoit exiger d'eux , c'est qu'ils eussent menacé et même employé à propos les foudres qui étoient entre leurs mains. Dans le même temps , on avoit enlevé , à la même église , les fonds qui lui appartenoient dans les diocèses de Bourges , de Limoges , d'Angers , du Mans et de Séez. Jean VIII engagea les évêques de ces sièges à tenter toutes les voies qui étoient dans leur pouvoir pour faire restituer ces biens (1).

501. Cependant Alain , frère de Pasquiten , lui avoit succédé dans le comté de Vennes ; Judicaël avoit remplacé Gwrvant , son père , dans le comté de Rennes. Le sort de leurs prédécesseurs , leurs intérêts personnels , tout les invitoit à la concorde. Le nœud d'une charité mutuelle les eût rendus puissans ; ils auroient fixé la paix dans leurs petits états. Pousés par une jalousie inquiète , ils se vouèrent une haine mortelle.

502. Alain voulut être le maître ; Judicaël ne céda rien de ses droits. On en vint aux armes de part et d'autre ; les comtes de Léon et de Goello ne restèrent pas oisifs ; ceux de Cornouaille et de Poher (2) suivirent leur exemple : le feu d'une guerre civile embrasa la Bretagne.

503. Dieu , pour faire rentrer en eux-mêmes ces princes sanguinaires , appelle les Normans , ces fidèles ministres qu'il a consacrés à cet œuvre. En tirant vengeance des méchans , il éprouvera les justes. Déjà ses guerriers , qui vont servir sa gloire , ont pénétré dans le diocèse de Treguer ; le monastère de Saint Briac est réduit en cendres ; les reliques du saint confesseur , qui reposoient dans son église , sont respectées par les infidèles.

Ce lieu , qui s'appeloit encore alors Boul-Briac (3) , a pris dans la suite le nom de Bourg-Briac. L'église paroissiale qui subsiste de nos jours s'est formée des débris de la communauté du saint abbé. Au milieu de la nef , on voit son tombeau , sur le plan duquel est son effigie , la mitre en tête et la crosse à la main. Les principales actions de sa vie y ont été tracées en relief (4). Ce monument ne peut remonter à une haute antiquité ; saint Briac n'avoit jamais porté la mitre : cette distinction n'a été accordée à quelques abbés qu'à la fin du dixième siècle.

(1) Sirmundus, Concil. Galliaë, tom. 3 , comme on l'a dit.
p. 487.

(2) Poher s'étoit appelé Paucher et Paucaer.
Pau , prince ; *cer* ou *caer* , lieu habité : lieu
habité par un prince. Le Poher avoit fait partie
des domaines des princes de Bretagne ,

(3) *Boul* ou *bol* , demeure. Ainsi *Boul-Briac*
veut dire : lieu qui a été habité par Briac.

(4) Albert le Grand , D. Lobineau ; Vies des
Saints de Bretagne.

504. Les religieux de l'île qui a pris le nom de saint Maudé, leur fondateur, la quittèrent pour se soustraire à la fureur des pirates. Ils emportèrent avec eux les reliques de leur patron. Frottaire, archevêque de Bourges, reçut ces moines avec une tendre compassion. Auparavant, il avoit conduit l'église de Bordeaux; les courses fréquentes que les barbares avoient faites dans sa province en avoient ruiné les places les plus fortes. Le pape Jean VIII, à la sollicitation de Charles le Chauve, l'avoit transféré sur le siège de Bourges, au commencement de l'année 876. L'archevêque fit placer dans son église cathédrale les pieux restes du saint abbé. On y célèbre sa fête avec office solennel et avec octave.

On voit dans l'île de Saint Maudé une caverne, du côté du nord, vers la grande mer, où l'on dit que cet abbé alloit quelquefois prendre son repos : les habitans du lieu l'appellent, dans leur langage, *Gwele sant Modez*, c'est-à-dire, *lit de saint Maudé*.

Dans la même île, il existe une petite tour ronde à deux étages, qu'on prétend être la cellule du même abbé : on la nomme *Forn Modez* ou *demeure de Maudé* (1).

505. L'évêque de Treguer, dont le nom est inconnu, s'enfuit avec les reliques de saint Tugdual. Il fut reçu à Laval avec tous les honneurs et la distinction que méritoient les dépouilles sacrées dont il étoit chargé. Par reconnaissance, il y en laissa une portion considérable. Dans la suite, le seigneur de cette ville la fit placer dans une église qui fut desservie par des chanoines : elle subsiste aujourd'hui sous le nom de collégiale, et porte celui de Saint Tugdual.

L'évêque séjourna peu de temps à Laval; il alla déposer à Chartres le reste du sacré corps; cette ville qui, auparavant, lui avoit servi de refuge, se glorifia de recouvrer ce trésor (2).

506. La paroisse de Saint Leri fut aussi privée des dépouilles mortelles de son patron titulaire; elle n'a plus en possession que son tombeau. Ses reliques furent portées à Tours; on les mit en l'abbaye de Saint Julien (3).

L'an 1407, on tira ses ossemens d'une châsse de bois presque pourrie

(1) *Ibidem*. Le mot *forn* se rend à la lettre par *four*. On comparoit la cellule de saint Maudé à un four, parce qu'il en imite la forme. D'ailleurs, le mot *forn* s'est pris quelquefois pour une *maison de paysan*. Les premiers moines gardoient, en tout, la simplicité des villageois. Les maisons des anciens Gaulois étoient de figure ronde, suivant le témoignage

de Strabon, au livre quatrième de sa géographie. De son temps, elles n'étoient encore que de bois. Vitruve, liv. 2, c. 1, dit qu'on les bâtissoit de charpente et de terre grasse; dans la suite, on apprit à tailler la pierre.

(2) M. Baillet, Vie de S. Tugdual.

(3) D. Lobineau, Vies des Saints de Bret.; Vies des Saints tirées de l'anglois, t. 5, p. 172.

de vétusté ; Amel, autrement Jean (1) de Maillé, archevêque de Tours, les transféra dans un autre d'un grand prix. Cette cérémonie se fit en présence de Marie, reine de France ; de Madelaine de France, sa fille ; de Jean, duc de Bourbon ; de Jacques de Bourbon, comte de la Marche ; de l'ambassadeur du duc d'Autriche ; des abbés de Marmoutier, de saint Julien de Cormeri, et de plusieurs autres personnes de considération (2).

507. Mahen, évêque de Dol, qui appréhendoit que les Normans, trop voisins de sa ville, vinssent insulter son église, en enleva l'un des corps saints qu'on y vénéroit : c'étoit celui de l'un des saints Sanson. Il le porta à Orléans, qui commençoit à sortir des ruines sous lesquelles les païens l'avoient ensevelie. Le lieu sacré de cette ville, où Mahen déposa cette précieuse relique, étoit une abbaye qui portoit le nom de Saint Symphorien (3).

508. La Providence divine, toujours admirable dans ses voies, avoit fait passer auparavant en Bretagne un personnage d'une piété éminente, pour la consolation des Léonois.

509. Ses parens, encore plus recommandables par la vivacité de leur foi que par leur naissance, lui avoient appris, presque dès le berceau, à connoître et à garder les préceptes du Seigneur, dont l'accomplissement est le gage d'un bonheur sans fin. Son esprit et son cœur ainsi formés, il ne pouvoit manquer de faire leur consolation et les délices de leurs ames. La morale du christianisme, qui dirige toujours au vrai bien les passions de l'homme, qui fixe son cœur prêt à s'égarer, déployoit dans cet enfant les sentimens de gratitude, de dévouement, de respect, de soumission et d'amour que le Créateur avoit imprimés dans son ame.

Lorsque sa raison se fut développée, la science des saints fut la règle de sa conduite. Les connoissances qu'on acquiert dans le siècle, lorsqu'elles n'éclairent que l'esprit sans rendre l'homme meilleur, ne lui parurent pas dignes d'un chrétien. Pour les rapprocher de la pureté de leur source, il en rendoit hommage à Dieu, Père de toute lumière. Comme l'Etre-Suprême les a accordées aux hommes pour y reconnoître ses perfections, il n'en fit usage que pour sa gloire.

(1) *Mel* ou *bel*, *béau* ; *jan* ou *can*, *beau*. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait donné à Amel le nom de *Jan* ou *Jean*.

(2) D. Lobineau, *Vie de saint Leri* ; *Cartularium S. Juliani Turonensis*.

(3) Voici ce que dit D. Mabillon, au premier tome des *Actes des SS. Bénédictins*, sur

la vie de S. Sanson, page 185. « Corpus S. » Samsonis à Maynone Dolensi Episcopo, an- » no DCCCLXXXVIII, Aureliam delatum est ob » metum Normannorum, et in ecclesia mo- » nasterii S. Symphoriani ejus nomine postea » insignita (quæ nunc est patrum societatis » Jesu) depositum, hodiè que latere credi- » tur. »

510. Toutes les vertus se peignirent dans son maintien , dans ses paroles , dans ses actions. Tout étoit l'expression de son cœur. Temple vivant de l'Esprit-Saint , il fut l'oïnt du Seigneur : on l'éleva au sacerdoce.

511. Comme , par cette consécration , le Seigneur étoit devenu son héritage , il résolut de faire divorce avec le monde. Dans la crainte de trop accorder à la chair et au sang , il s'expatria. Une épaisse forêt du diocèse de Léon , laquelle portoit le nom de Bensic (1) , cacha ses timides vertus. Le lieu qu'il y choisit étoit auprès de la rivière d'Elorne. Cette position le fit appeler Tenenan ou Tinidor (2). Comme ce pénitent n'aspiroit qu'à être connu de Dieu , il s'étoit dépouillé de tout ce qui pouvoit ressentir le faste et annoncer l'éclat de son origine.

Cependant , un grand nombre d'habitans du pays de Léon , que les courses trop multipliées des Normans ne laissoient pas tranquilles dans les châteaux et sur les terrains découverts , s'étoient réfugiés dans cette forêt , qui , du côté d'Elorne , s'appeloit Talamon (3).

512. Le pieux exilé , qui partout se regardoit comme étranger , parce qu'il ne considéroit que la patrie céleste , ne pensoit pas moins que la charité est de tous les lieux ; que c'est une dette qu'on est obligé de payer , sans qu'on puisse l'acquitter , parce qu'on la doit encore après l'avoir donnée. S'il compatissoit aux travaux et aux peines que les voisins de sa forêt se donnoient pour y dérober leurs biens à l'avidité des brigands , il étoit affligé de l'indifférence de la plupart à munir leurs ames contre les ennemis de leur salut.

Son attention principale se porta à former l'esprit et le cœur de la jeunesse qui l'environnoit , à réprimer ses passions naissantes , à l'attacher au bien moral , à lui apprendre ce qu'elle devoit à Dieu créateur et rédempteur , ce qu'elle se devoit à elle-même et au prochain.

Pour les adultes , il leur rappela les vérités fondamentales du christianisme , leur fit comprendre efficacement la nécessité de conformer leurs actions à la foi , qu'ils devoient humilier leurs ames dans les jeûnes et les prières , crier tous vers le Tout-Puissant qui les châtioit , persévérer dans ces saints exercices et attendre avec soumission le temps où il lui plairoit de mettre fin à ce fléau.

(1) *Ben* ou *ven* , belle ; *si* , forêt ; *ic* , contrée : contrée qui renferme une belle forêt.

(2) Tenenan a pris son nom de *ten* , rivière ; d'en ou *hen* , forêt , et d'an , élevé , grand : grand homme qui habite une forêt sur une rivière. Le nom de *Tinidor* est le même que ce-

lui de *Tenenan*. *Tin* ou *ten* , rivière ; *hi* , forêt , dor , grand , élevé. Cette rivière est celle d'Elorne.

(3) *Tala* , forêt ; *mon* , grande : grande forêt.

Deux églises paroissiales se formèrent dans la forêt, sous la direction de ce grand maître. Nous en connoissons une sous le nom de Plebenec ou de Ploabenec (1); l'autre a pris le sien des mains de la reconnaissance : on l'appelle Saint-Tenan, autrement Tenenan. Ainsi, dans le temps même que les Normans profanoient les sanctuaires en Bretagne, les détruisoient, la piété de Tenenan y élevoit au Seigneur des temples spirituels et matériels. Dieu, qui se déclaroit le protecteur de l'innocence, gardoit son asile. Les princes, chargés de défendre tout le pays, étoient livrés à leur foiblesse. Mangeant un pain de douleur, effet terrible de leur ambition, ils travailloient sans le secours de Dieu (2).

513. Il est probable que la mort de Courantgen avoit précédé celle du roi Salomon; aussi aucun monument ne prouve son existence depuis son ambassade à Rome. Après lui, Diles siégea à Vennes : c'est ce qu'atteste un acte du Cartulaire de Redon. Son épiscopat fut de courte durée.

514. En effet, Kenmonoc ou Kenmunoc gouvernoit l'église de Vennes, au moins dès l'an 878. Plusieurs actes font mention de lui sous cette année (3). On voyoit un Cenmunoc, abbé, du temps du roi Salomon : c'est vraisemblablement le même que Kenmonoc (4).

515. Une maladie grave, dont Alain fut attaqué, l'avoit averti de faire la paix avec sa conscience et avec Dieu, s'il vouloit l'avoir avec les ennemis de l'état. Après sa convalescence, il donna, le douze de juin, à l'abbaye de Redon, la terre d'Ardon, en l'île de Ruis. C'étoit du moins un témoignage permanent de sa reconnaissance vers l'arbitre souverain de ses jours (5).

Le lieu d'Ardon avoit été célèbre, du temps du paganisme, par les superstitions que l'on y avoit exercées; il en avoit même emprunté son nom (6). On l'a érigé en paroisse sous le nom d'Arzon; on y voit un prieuré qui dépend encore de l'abbaye de Saint Sauveur de Redon.

516. Alain ne se borna pas à ce bienfait, il confirma le diplôme que Louis le Débonnaire avoit accordé aux religieux de Redon. Ami de la justice, il restitua à leur communauté des biens que ses prédécesseurs lui avoient enlevés.

(1) *Ben*, belle; *ec* ou *eg*, forêt; *peuple* habitant d'une belle forêt.

(2) Albert le Grand, D. Lobineau; Vies des SS. de Bretagne; Sanctilogium Leonense, an. 1736.

(3) Cartular. Rotonense.

(4) *Ken* ou *cen*, chef; *monach*, moine; *chef de moines*, abbé. D. le Pelletier, dans son dictionnaire bas-breton, dit qu'il y a huit ou

neuf cents ans qu'on écrivoit *monochus* ou *monuchus*, dans les actes latins, pour exprimer le mot *moine*.

(5) Cartular. Roton.

(6) *Ar*, pierre; *don*, sacrée; *lieu où se trouvent des pierres sacrées*. Le terme *Arzon* signifie la même chose. *Ar*, pierre; *son* ou *sen*, sainte; *lieu où il y a des pierres saintes*.

517. Ce prince , pour se donner un nouvel éclat , se fit sacrer comte de Vennes ; Hermengar , évêque de Nantes , en fit la cérémonie. Haervi (1) , son fils , Ritient (2) , Artur et plusieurs autres seigneurs y assistèrent (3).

518. Quelque temps après , un prêtre commit un homicide dans le diocèse de Vennes. Kenmonoc s'intéressa en sa faveur auprès de Jean VIII. La réponse de ce pape fut digne du chef de l'Eglise (4). « Je suis surpris , » dit-il , que votre science soit si peu éclairée. Quoi ! vous pensez qu'un » prêtre homicide peut continuer l'exercice des fonctions sacerdotales ; » et , ce qu'il y a de plus mauvais , vous osez m'engager à le réhabiliter (5). » Il falloit , en effet , que Kenmonoc fût peu versé dans la doctrine des saints canons.

519. Depuis le temps où Matmunoc avoit administré Landeweneck (6) , nous n'avions eu aucune occasion de parler de cette célèbre communauté. Aëlam avoit été probablement son successeur immédiat (7). Il étoit mort vers l'an 870.

520. Gwrdestin , autrement Wrdestin , religieux de cette maison , le remplaça. On ne peut douter qu'il ne fût sorti d'une famille des plus illustres de Bretagne (8).

L'étude des belles lettres lui étoit familière. Il n'étoit encore que simple moine , lorsqu'il composa une nouvelle vie de saint Guignolé , premier abbé du monastère. Ce fut lui qui engagea Wormonoc , l'un de ses disciples , à écrire la vie de saint Pol Aurelien.

521. Cet ouvrage fut achevé l'an 884 ; Wormonoc en fit la dédicace à Hinworet , qui , depuis la mort de Liberal , occupoit le siège de Léon. La qualité de père très-pieux , que lui donne l'historien , est un éloge accompli de ses vertus. Une piété filiale rend à Dieu ce qui lui appartient , ne néglige rien de ce qu'elle doit au prochain et suppose l'accomplissement des obligations personnelles.

Nous ne pouvons passer sous silence que Wormonoc fait remarquer à Hinworet que la vie du premier pasteur de son église ne lui sera pas inutile durant les festins que , par sa place , il est obligé de donner. Ce

(1) *Haer* , beau ; *wi* , beau : très-beau.

(2) *Ri* , prince ; *tient* , beau : beau prince.

(3) Cartular. Rotonense.

(4) [An 882.] — Omission. a. V.

(5) Gallia Christiana San-Marthanorum ; t. 3.

(6) Pour Landeweneck. Voyez ci-dessus , cinquième siècle , n° 23 , p. 221. a. V.

(7) Histoire littéraire de la France , tom. 5 , p. 625. Nous remarquerons ici qu'Albert le

Grand , dans la vie de saint Guignolé , donne Jean pour successeur de Matmunoc. C'est le même qu'Aëlam. *Jan* ou *can* , beau : le beau. *A* , article ; *lan* , beau : le beau.

(8) *Gwr* , *wr* , *tur* , homme ; *des* ou *dis* , grande ; *tin* ou *din* , maison : homme de grande maison. Le P. Albert le Grand a donné à Gwrdestin le nom de *Guloet*. *Gu* , seigneur ; *lo* , maison ; *et* , grande : seigneur issu d'une grande maison.

qui fait ressouvenir que, suivant les saints canons, on faisoit une lecture édifiante à la table des évêques pendant les repas mêmes les plus splendides (1).

522. Les consolations que Dieu avoit fait succéder aux châtimens, ne furent pas de longue durée. L'épée, qu'il avoit fait rentrer dans le fourreau, n'en sortit que plus terrible. Les Normans, sous la conduite de Rollon, quittèrent la Seine pour fondre sur la Bretagne. Leurs premiers pas furent dirigés sur le Côtentin, qui continuoit de faire partie de cette province. Ils allèrent camper devant Saint Lô; l'art des sièges ne leur étoit plus inconnu : ils firent celui de Saint Lô (2). La ville se défendit avec cette bravoure que les Parisiens venoient de lui inspirer par leur constance victorieuse. L'évêque de Coutances, à qui, par cette qualité, la place appartenoit, soutint, par sa présence, le courage des citoyens. Un adversaire, à qui ils ne purent résister, se trouva au milieu d'eux. Le canal d'une fontaine, qui étoit la seule à fournir à leurs besoins, fut coupé par les assiégeans : la soif les obligea de capituler. Les Normans jurèrent de leur conserver la vie. A peine se furent-ils rendus, que les perfides les égorgèrent tous : l'évêque partagea le sort de ses ouailles.

523. Cet événement tragique auroit dû inspirer aux Bretons les moyens de se mettre à couvert des outrages d'une nation qui respectoit si peu la foi sacrée des sermens. Mais la sagesse du ciel, qui juge de l'avenir, ne présidoit pas à leurs conseils; ils sembloient ignorer que c'étoit là le moment de montrer leur bravoure; que chacun d'eux devoit se sacrifier pour la cause commune. La mésintelligence leur fermoit les yeux sur ce qu'ils avoient à craindre des barbares. S'ils avoient de la prévoyance, ils ne l'employoient que pour se nuire mutuellement. Il ne leur restoit de forces que pour se battre les uns contre les autres. L'amour de l'ordre qui soumet tous les hommes aux lois de la société, étoit sans énergie. La cupidité, qui se trouvoit satisfaite dans ce droit antique, mais pernicieux, des guerres privées, en étouffoit les effets salutaires. Les infidèles, qui ne rencontroient partout que de foibles obstacles, portèrent le fer et le feu depuis la Loire jusqu'au Blavet. La ville de Nantes fut de nouveau prise et pillée.

524. Dajoc ou Daoc étoit alors abbé du monastère de Saint Gildas de Ruis. C'est le seul que nous sachions avoir conduit cette maison depuis son fondateur. Il cacha, sous l'autel de son église, dans le tombeau de saint Gildas, huit des plus grands ossemens de ce saint, et se disposa à

(1) Mabillonius in *Annalibus Benedictinis*,
tom. 4, p. 249.

(2) [An 887.]—Omission. a. V.

soustraire le reste à la profanation des païens. L'historien qui a écrit vers le milieu de l'onzième siècle la vie de saint Gildas, assure que Dajoc étoit un religieux d'une piété édifiante et régulière (1).

525. L'abbaye de Lominé avoit, dans le même temps, pour chef un moine que l'on nommoit Taneth. Si sa conduite répondit à son nom, comme on peut le croire, il étoit digne de commander à sa communauté (2). Un supérieur ne se rend véritablement aimable que par la pratique constante de la vertu. Comme il conçoit au moins une partie de l'amabilité de l'ordre, il en montre, par ses actions, les agrémens à ses disciples. Quand la charité éclaire son gouvernement, l'obéissance ne coûte rien. Le maître et les élèves n'ont qu'un même but, celui de la perfection.

526. Ces deux abbés, qui s'étoient concertés avec leurs religieux, avoient prévenu, par leur fuite, l'arrivée des Normans. Comme ces fléaux de l'humanité et de la religion se plaisoient à réduire en cendres les villes, les châteaux, les églises sur tout, et les couvens de l'un et de l'autre sexe, ils n'épargnèrent pas la communauté de Dajoc, ni celle de Taneth : toutes deux furent renversées et réduites en une affreuse solitude.

527. Les religieux de Ruis et de Lominé avoient emporté avec eux l'autre partie des reliques de saint Gildas ; ils y avoient joint celles de saint Paterne, évêque de Vennes, que l'église de cette ville leur avoit confiées, et quelques autres corps saints (3). En même temps, ils avoient enlevé

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. 1, p. 148. Le nom de *Dajoc* vient de *da*, bon, et d'*ioch*, chef : bon chef.

(2) *Tan* ou *dan*, chef; et, aimable : aimable chef.

(3) L'auteur de la vie de saint Gildas, qu'on trouve au premier siècle des Saints Bénédictins, par D. Mabillon, en parlant des reliques qui furent soustraites à la profanation des Normans, par Dajoc et Taneth, ne fait mention que de celles de saint Gildas et de saint Paterne. Pour les autres, il ne dit point de quels saints elles étoient en particulier. Il les désigne seulement en général. (Cum aliorum sanctorum reliquiis.)

Le Sanctiloge de Vennes de l'an 1757 porte que Daoc joignit aux deux corps saints, celui de saint Patrice.

D. Taillandier, dans son Catalogue des abbés de Saint Gildas de Ruis, avance qu'outre ces trois corps, le même abbé se saisit de ceux de saint Alban, martyr, et de sainte Brigide,

abbesse d'Ecosse.

Quelque déférence que nous ayons pour l'éditeur du Sanctiloge de Vennes et quelque vénération que nous portions à un religieux qui a consacré avec fruit ses veilles au service de sa patrie, nous ne pouvons souscrire à leur manière de penser sur ces objets.

Voici les motifs qui nous déterminent. Saint Patrice, apôtre d'Hibernie, dont il est ici uniquement question, avoit été inhumé dans la ville de Down en Ulonie. Son corps, qui fut long-temps connu et honoré, à cause des miracles que Dieu opéroit à l'occasion de cette sainte relique, fut enfoui dans la suite profondément en terre, soit pour le cacher à ceux qui se faisoient un mérite de voler les reliques, soit pour mettre fin à quelques observances qui pouvoient ressentir la superstition. On le retrouva, l'an 1185, dans une triple voûte de la ville de Down. L'année suivante, il s'en fit une translation solennelle, le neuf de juin, par le cardinal Vivien, nonce apostolique.

ce qu'ils avoient de plus précieux, tels que leurs livres et les ornemens consacrés au service divin (1).

Le Berri leur fournit une retraite. Ils s'adressèrent à Ebbon, vicomte de Bourges, qui commandoit sous les ordres de Guillaume, surnommé le Pieux, comte d'Auvergne, et qui l'étoit de Bourges avant leur arrivée. Ce seigneur, qui habitoit le château de Dol (2), dans le Berri, leur donna, en attendant qu'il leur eût bâti des établissemens plus commodes, deux hermitages qui étoient abandonnés. Les cellules de cette solitude étoient environnées d'un petit bois : elles avoient remplacé une ancienne église qui avoit été consacrée sous l'invocation de la sainte Vierge (3).

Le canton qui ressortissoit du château avoit porté le nom de Dol dès le temps de Grégoire de Tours (4). Il étoit célèbre par la défaite de Rothime (5).

528. Hermengar étoit mort avant cette funeste incursion des Normans. Celui qui l'avoit remplacé étoit issu de parens également illustres ; on le nommoit Landran (6). C'étoit un évêque respectable.

Pour sainte Brigide, elle fut inhumée à Kildar, monastère qui avoit remplacé l'humble cellule que cette vierge s'étoit bâtie sous un gros chêne, à sept ou huit lieues de Dublin, dans la province de Leinster. Le nom de *Kildar* rappelle l'ancienne solitude de cette sainte : *Kil*, cellule ; *dar*, chêne : cellule du chêne. Au neuvième siècle, le corps de sainte Brigide fut transféré à Down ; on le découvrit, l'an 1185, avec celui de saint Patrice ; il fut transporté dans l'église cathédrale, suivant Girard de Cambridge.

Quant au corps de saint Alban, premier martyr de la Grande-Bretagne, il ne fut point transporté à Rome par saint Germain d'Auxerre, comme Surius et quelques autres l'ont pensé. Cet évêque se contenta de prendre une poignée de la terre du lieu où Alban avoit été martyrisé. Le vénérable Bede est témoin que, de son temps, il se faisoit beaucoup de miracles à son tombeau. Offa, roi des Merciens, fit faire une translation de ses reliques l'an 793 ; il y en eut une autre l'an 1129, suivant les anciens monumens que citent Leland, Usserius, Alfort et Gressy ; Alban étoit issu d'une famille distinguée. *Alb*, beau ; *an*, très : très-beau. Le nom de *Brigide* se tire de *bri*, grande, et de *gi* ou *gui*, sainte : grande sainte. Ces

faits nous ont paru plus concluans que de simples assertions. On ignore encore de quels saints étoient les reliques qui furent transférées avec celles de saint Gildas et de saint Paterne.

(1) Mabillonius, *ibidem*.

(2) Ce château étoit voisin d'un lieu où s'est formée une petite ville qu'on a nommée *Bourg-d'yeu*, parce qu'elle est sur l'Indre. *Iw* ou *ieu*, rivière : *bourg* ou *ville* sur une rivière. C'est donc à tort qu'on a appelé ce lieu *Bourg-Dieu* ou *Bourg-Dieux*. L'Indre est une petite rivière. *In*, petite ; *re*, rivière : petite rivière. Aimoin donne à l'Indre le nom d'*Andria*. *An*, petite ; *ri*, rivière. Grégoire de Tours, dans la vie de saint Genou, l. 1, chap. 9, appelle l'Indre *Anger*. *An*, petite ; *ger* ou *er*, rivière.

(3) Mabillonius in *Annal. Benedict.*, tom. 2, p. 357.

(4) Grégoire de Tours, au livre second de ses *Histoires*, nombre 18, appelle ce canton « *Vicus Dolensis*. » Il dit la même chose au chap. 92 de la *Gloire des confesseurs*.

(5) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet au tome second de cette histoire, p. 365 (*).

(6) *Lan*, beau ; *ran* ou *ram*, seigneur : beau seigneur.

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n° 149 et suiv., p. 272. a. V.

529. Landran , éclairé par le malheur qui étoit arrivé à l'évêque de Coutances , s'étoit retiré de Nantes avec son clergé , avant la prise de cette ville. Charles le Gros , qui , outre la considération qu'il avoit pour sa personne , lui témoignoit de l'affection , le reçut avec charité , le consola dans sa triste position. Il lui donna , pour lieu de refuge , la ville d'Angers , lui permit d'y passer les belles saisons , temps où les Normans faisoient leurs excursions. L'évêque et ses clercs furent défrayés aux dépens du domaine du roi (1).

530. Le corps de saint Clair , évêque de Nantes , avoit été transféré de Reguiny en cette ville , depuis plusieurs siècles : on n'en peut fixer l'époque. Quelques-uns ont cru qu'on l'avoit tiré , l'an 878 , de l'église cathédrale (2) ; il est plus naturel de penser que cet événement n'arriva que quand Landran fut obligé de sortir de son diocèse ; il emporta avec lui les précieux restes du glorieux pontife qui y avoit établi la foi. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'ils furent déposés dans l'abbaye de Saint Aubin d'Angers. L'an 1070 , il s'en fit une translation solennelle , ainsi que du corps de saint Aubin , par Eusebe , évêque d'Angers (3). Une autre fut faite le premier jour de mars , l'an 1128 , par Girard , évêque d'Angoulême et légat du saint Siège , en France. Robert , abbé du monastère , l'avoit prié de présider à cette cérémonie , où se trouvèrent Gui du Mans , Hamelin de Rennes , Ulger d'Angers , Briccius de Nantes et plusieurs abbés (4). Les corps des deux saints évêques furent placés sur une même ligne aux deux côtés du grand autel de l'église de l'abbaye. On les enchâssa séparément , chacun dans un reliquaire de vermeil , d'environ quatre pieds de long : le travail de ces deux châsses est exactement le même et a été fait par le même ouvrier. Elles étoient portées sur de grandes colonnes de cuivre. Le maître-autel a été reconstruit depuis le milieu de notre siècle ; les deux reliquaires sont en face l'un de l'autre , aux deux extrémités de l'autel. La fête de saint Clair est solennelle et de première classe dans l'abbaye de Saint Aubin (5).

(1) *Fragmentum Historiæ Britannæ.*

(2) D. Lobineau , *Vies des Saints de Bret.* , pag. 6.

(3) *Idem* , *ibidem*.

(4) M. Baillet , *Vie de saint Aubin*.

(5) *Breviarium monasticum S. Albini Andegavensis*.

D. Flosceau , prieur de l'abbaye de saint Aubin d'Angers , m'a attesté ces particularités par sa lettre obligeante du 10 janvier 1784.

« J'ai été , ajoute-t-il , il y a seize ans , temps
 » où j'étois chargé de la sacristie , à l'occa-
 » sion de voir de près les restes précieux de
 » saint Clair et de saint Aubin. Je puis vous
 » assurer que chaque châsse contient une
 » quantité d'os assez considérable pour que
 » l'on puisse croire avoir les corps de ces deux
 » saints ; les os ne sont plus joints ensemble
 » et ne font plus reconnaître le corps hu-
 » main ; ils sont enveloppés d'une étoffe de

531. Cependant Charles le Gros , qui réunissoit alors sous sa domination toute la monarchie françoise , mais qui n'avoit ni assez de génie , ni assez de courage pour porter avec honneur tant de couronnes ; qui s'étoit avili par sa lâcheté , par les traités honteux qu'il avoit faits avec les Normans , fut déposé solennellement l'onze de novembre , dans la diète de Tribur. Il fut réduit lui-même à ne subsister que des libéralités de Luibert , archevêque de Mayence. Tel avoit été ce prince ; tels étoient la plupart des grands du royaume. Foibles , quand il s'agissoit de soutenir

» soie. Mon respect ne me permit pas de pousser ma curiosité plus loin que la vue. Chaque reliquaire ne contient d'autres reliques que celles du saint , à l'exception d'un peu de terre du saint sépulcre. »

D'après ce témoignage et d'après d'autres titres , on ne peut douter que la plus grande partie des reliques de saint Clair , évêque de Nantes , n'existent de nos jours dans l'église de Saint Aubin d'Angers.

De là , on doit conclure avec combien peu de fondement l'église de Tulle prétend posséder le corps du premier apôtre de Nantes et soutient qu'il lui a été apporté d'Angers. Le saint Clair ou Clars , qu'elle vénère , doit être distingué de l'évêque de Nantes du même nom. Ainsi l'a pensé M. Baillet. La fête de celui-là se célèbre le premier jour de juin ; celle de celui-ci est fixée au dix d'octobre , et sa translation au vingt-cinq du même mois. « Tout ce qu'on a débité de moins incontestable au sujet de saint Clars , dit M. Baillet , porte à croire qu'il peut avoir été du nombre des évêques régionnaires ou évêques des nations , qui alloient prêcher par tout où l'esprit de Dieu les pousoit , sans avoir aucun siège fixe. C'est ce qui fait que tant de villes le regardent comme leur prédicateur et l'honorent d'un culte particulier. A considérer tout ce qu'on lui attribue , il est difficile de croire que ce ne soit point l'ouvrage de plusieurs , et qu'il n'y soit entré bien de la confusion. Aussi , quoiqu'il porte en beaucoup d'endroits la qualité d'évêque et de martyr , nous voyons qu'en quelques-uns on ne le regarde que comme un prêtre , ou même un simple laïque qui a répandu son sang pour la foi , et même , en quelques autres , comme un simple confesseur qui n'auroit été ni évêque , ni martyr.

» Celui qu'on suppose évêque régionnaire ou apostolique , et qu'on fait Africain d'origine , peut avoir été envoyé de Rome dans l'Aquitaine , où , après avoir prêché dans le Limousin , le Perigord , l'Albigeois , il aura consommé son ministère par le martyre , dans la troisième Aquitaine , et aura été enterré à Leitour. Nous remarquerons entre les villes qui se vantent de posséder les reliques de ce saint Clair , et qui lui rendent un culte plus célèbre , celle de Leitour , qui se regarde comme le théâtre de son martyre ; celles d'Auch et de Bordeaux , qui croient avoir partagé ses reliques ; celle de Périgueux , où d'autres prétendent qu'il mourut ; celle de Sarlat , en Perigord ; celle de Limoges ; celle de Tulle , en Limousin , qui croit avoir recouvré son chef et quelques autres ossemens de son corps ; celles de Cahors et de Rhodès ; celle d'Alby , qui le compte pour son premier évêque ; celle de Coulogne , qui n'est qu'une bourgade entre Toulouse et Leitour , à sept ou huit lieues l'une de l'autre , que l'on a pris mal-à-propos pour la célèbre ville de Cologne sur le Rhin , et où l'on dit que le saint commença ses missions d'Aquitaine , et enfin celle de Toulouse même , où l'on montre quelques reliques sous son nom. »

Il n'est pas de notre dessein de chercher à lever les difficultés que présentent ces différentes églises , sur la possession où elles sont des reliques de saint Clars , il nous suffit de savoir qu'elles doivent être distinguées de celles de saint Clair de Nantes ; que celles-ci ont été transférées à Angers , qu'on les y conserve encore , à l'exception du chef du saint évêque , qui existe dans l'église cathédrale de Saint Pierre et de Saint Paul , ainsi que l'annonce le Sanctilogie du diocèse de l'an 1733.

la couronne; toujours en action quand leur intérêt les appeloit, ils ne connoissoient de maître que leur ambition. Les Normans leur apprennent à ne faire servir qu'au bien public la force dont ils se prévalaient contre l'autorité.

532. Landran et son clergé trouvèrent un nouveau bienfaiteur dans la personne de Rainon. Depuis sept ans, il étoit évêque d'Angers; auparavant, il avoit été abbé de Saint Serge et de Saint Bacchus, de la même ville. Orléans lui avoit donné la naissance, ainsi qu'à Adalard, son frère, archevêque de Tours. Leur famille n'étoit pas moins illustre par son origine que par ses grands biens (1). Rainon logea Landran avec toute sa suite et lui fournit tout ce dont il avoit besoin (2).

533. Tandis que Dieu, toujours juste, livroit la Bretagne aux pirates, il lui avoit suscité, dans sa miséricorde, un nouveau modèle de vertu pour la rappeler à ses devoirs.

534. Il avoit pris naissance à Plouider (3), au diocèse de Léon. Son père se nommoit, dit-on, Glaudan, et sa mère Gologuen. Leur patrie étoit l'Angleterre : ils l'avoient quittée avant que leur fils fût venu au monde. La crainte des Danois, qui ravageoient leur pays, les avoit expatriés. Ils avoient abordé à Léon, dans un temps où la tranquillité y régnoit. Les noms qu'ils portoient supposent une origine peu commune (4).

535. Un seigneur qui étoit préposé à la garde de la forêt de Plouider (emploi alors très-relevé, et qui l'avoit fait appeler Godian) (5), reçut avec honneur Glaudan et Gologuen. Il tint leur enfant sur les saints fonts de baptême : on le nomma Golven (6). Godian se chargea de son éducation et pourvut à l'honnête entretien de ses parens.

536. Les progrès rapides qu'il fit dans les lettres donnèrent lieu de ju-

(1) San-Marthanorum Gallia Christiana, tom. 1, p. 348.

(2) Fragmentum Histor. Britan.

(3) *Plou, habitation; i, eau; der, forêt: lieu habité au milieu d'une forêt qui est sur le bord de l'eau.* De petits bras de mer s'avancent dans Plouider. Aussitôt que Golven fut né, on le lava dans l'eau d'une fontaine. Ce qui suppose que l'usage du bain froid subsistait encore en Bretagne, ou, du moins, en Angleterre. Cette fontaine, qui, dans la suite, a été honorée du nom du saint, s'appeloit alors Oden, parce qu'elle étoit dans la forêt. *O, eau; den, forêt: eau ou source de la forêt.*

(4) Glaudan tire son nom de *glo* ou *lo*, grand, et de *dan*, seigneur : grand seigneur. Gologuen s'est ainsi appelée de *gol*, dame; d'o, très, et de *guen*, belle : très-belle dame.

(5) Godian a pris sa dénomination de *god*, forêt, et d'*ian* ou *can*, chef : chef de forêt, autrement forérier. Le lieu où Glaudan et Gologuen s'arrêtèrent, se nommoit Brengorut. C'étoit un château du prince de Léon où Godian habitoit. *Bren*, prince; *cor*, demeure; *u*, eau : maison de prince voisine de l'eau.

(6) Le nom de *Golven* annonce sa haute naissance. *Gol*, seigneur; *ven*, beau : beau seigneur.

ger qu'il étoit destiné à de grandes choses ; une piété solide , qui devança ses années , le rendit l'exemple du canton.

La perte de ses parens, loin de contribuer à lui faire oublier ce qu'il devoit à Dieu , ce qu'il se devoit à lui-même et au prochain , lui apprit à mourir au monde , dont la figure passe successivement pour chaque individu , de même que les flots de la mer se poussent les uns les autres ; elle lui fit comprendre qu'il n'en devoit être que plus fidèle à servir le Dieu des vivans et des morts , parce que lui seul est toujours le même , qu'il est la source des biens éternels et immuables. Il réfléchit qu'il avoit un père dans les cieus dont la présence embrasse tout l'univers ; devant qui tout est présent , tout à nu , tout à découvert ; que la liberté qu'il lui avoit donnée devoit être réglée par la religion , par cette lumière vive qui discerne le bien moral. La tendresse que lui témoignoit Godian , au lieu de l'abaisser vers la terre , élevoit son ame au-dessus des êtres sensibles. Dans les bienfaits de son père spirituel , il admiroit avec gratitude ceux de l'éternelle Providence , qui , en gouvernant le monde , veilloit sur lui , comme si elle n'eût eu que sa personne à conduire.

537. Dans la lecture des Livres-Saints , il reconnut la vraie grandeur de l'homme , la haute destinée du chrétien. Par son exemple , qui donna une force victorieuse à ses discours , il en rappela plusieurs à la pratique de leur sainte vocation.

Les applaudissemens alarment toujours la vertu : le vent brûlant de la complaisance en soi-même peut , dans un instant , en ternir tout l'éclat. Golven se défia de lui-même. La vue de sa propre foiblesse lui inspira la fuite. En vain Godian , qui n'a point d'enfans , l'adopte pour son fils et lui lègue tous ses biens. Uniquement occupé des richesses du ciel , ce généreux disciple du Sauveur quitte tout , gloire extérieure , commodités , avantages du siècle. Des bois et des halliers , qui bordoient les marais des côtes voisines , mettent à l'abri son humilité. Là , il entretint une union continuelle avec Dieu. Nuit et jour , il se livroit à la contemplation ou à la prière vocale.

Sa nourriture étoit presque réduite au pain et à l'eau ; dans vingt-quatre heures , il ne faisait qu'un seul repas. Aussi sa cellule porta-t-elle le nom de *peniti* , ou de *maison de pénitence*.

Il en sortoit une fois le jour , pour rendre ses hommages à trois croix qu'il avoit plantées dans le bois ; durant quelque temps , il s'arrêtoit au pied de chacune : il y méditoit profondément l'ouvrage de la rédemption des hommes , ce chef-d'œuvre de l'amour du Christ , qui fait le scandale du

du philosophe orgueilleux , la force , la consolation du fidèle éclairé. Il y découvrit que la sagesse humaine n'est que folie , que vanité. Laisée à elle-même , elle n'a pu trouver la vérité ni la faire connoître aux autres ; la folie apparente de la croix a abaissé toute hauteur qui s'élevoit contre la vérité de Dieu ; elle a assujetti à la foi de Jésus-Christ tout esprit , quelque grand , quelque éclairé qu'il fût.

Les processions que Golven faisoit chaque jour , s'appelèrent aussi stations. De même que l'Eglise romaine avoit fixé ses stations aux mercredis et vendredis (1), il avoit une heure marquée dans le jour pour les siennes. La croix marchoit devant le clergé aux processions (2) ; durant les siennes, il alloit au devant d'elle (3).

538. Cette puissance universelle , à laquelle aspiroient Judicael et Alain, étoit semblable à une maison qui n'a point de fondement ; qui , à force d'être élevée , retombe sur elle-même et s'affaisse sous son propre poids. Les coups qu'ils s'étoient portés accéléroient leur ruine et celle de l'état. Instruits par une trop funeste expérience , ils firent taire l'envie de dominer ; l'amour du bien public céda à leur convoitise : le vrai parut dans tout son jour ; ils sentirent qu'il n'y a de redoutable et d'invincible que le nœud d'une charité mutuelle qui s'arme pour la défense commune ; de concert , ils travaillèrent à chasser les barbares (4).

539. Judicael les attaqua le premier , dans un lieu nommé Traut ; la plupart d'entr'eux périrent dans le combat ; les autres ne durent qu'à la fuite la conservation de leurs jours. Le prince , en les poursuivant , les contraignit de se retirer dans un lieu sans issue. Dans cette extrémité , ils implorèrent sa clémence ; mais , ne considérant que les maux dont ils ont accablé son peuple et ceux dont ils sont capables , s'il leur fait grâce , il est inexorable. Ne trouvant de ressource que dans leur désespoir , tous

(1) Tertullien parle de ces stations , dans son livre du jeûne. Il renvoie aux apôtres l'institution des stations du mercredi et du vendredi. Pendant ces deux jours , on gardoit le jeûne jusqu'à None. C'est ce qu'assure le même Père au chapitre 10 du même ouvrage. Le livre 7 des Constitutions apostoliques , c. 23 , porte que le Seigneur a ordonné le jeûne la férie 4^e et le jour de la Parascève. Origene , homélie 10 sur le Lévitique , dit la même chose. On en lit autant dans Clément d'Alexandrie , livre 7 des Stromates.

(2) La croix dont on se servoit aux stations s'appeloit stationnale. Il y en avoit sept à Rome ,

pour servir aux sept églises stationnales. Anastase , dans la vie de Benoît III , rapporte que ce pape en avoit fait faire sept d'argent à cet effet. Socrate , livre 6 , c. 18 ; Sozomenes , livre 8 , c. 8 ; livre 3 , c. 8 , font mention de ces sortes de croix. Grégoire de Tours , l. 1 , c. 44 de la Gloire des martyrs ; de la Gloire des confesseurs , c. 20 et 79 , en parle également. Ciampini a fait une dissertation sur les croix stationnales.

(3) D. Lobineau , Vies des Saints de Bret. Sanctilogium ecclesiæ Leonensis , an 1736.

(4) [An 888].— Omission. a. V.

s'animent à vendre cher leur vie ; ils forcent le camp de Judicael , le tuent dans cette sortie et font une retraite honorable. Exemple nouveau , mais confirmatif du passé , qu'il ne faut jamais réduire son ennemi à la dernière extrémité ! Judicael , trop présomptueux , avoit attribué à sa propre force la gloire du premier triomphe : sa mort le convainc trop tard qu'il en étoit redevable au Dieu des armées , qui , dans ce moment , avoit oublié les iniquités de son peuple , pour se l'attacher par la reconnaissance.

540. Alain , plus judicieux que le comte de Rennes , n'ignoroit pas qu'un prince , quelque puissant qu'il paroisse , n'est que foiblesse , même à la tête des troupes les mieux aguerries ; que , s'il ne rapporte pas à Dieu tout ce qu'il en a reçu , il devient aussitôt le jouet de son orgueil. Le comte de Vennes supplie le Seigneur de livrer les ennemis de son nom entre les mains de son peuple , de les couvrir de confusion avec toutes leurs troupes , de les frapper de crainte , de les faire sécher de frayeur , en abattant cette audace que leur inspirent leurs forces ; de les renverser et de les briser en sa présence. Persuadé que Dieu l'affligeoit pour ses propres péchés et pour ceux de la nation , il cherche un médiateur auprès de lui. Golven prie pour tous : comme ses prières sont fondées sur l'humilité , Dieu daigne l'exaucer ; au nom du Tout-Puissant , il promet au prince un heureux succès (1). Soutenu par cette perspective , Alain rassemble ses troupes ; en leur présence , il fait vœu de consacrer à saint Pierre la dixième partie du butin que le ciel lui assure ; ses soldats contractent à l'envi le même engagement (2). L'ardeur avec laquelle ils chargent les Normans leur montre la victoire. De quinze mille hommes qu'ils ont à combattre , il ne s'en sauve qu'environ quatre cents ; tous les autres sont taillés en pièces.

(1) Le Sanctilogie de l'église de Léon fait vivre saint Golven aux sixième et septième siècles de notre ère. Le P. Albert , dans les Vies des Saints de Bretagne , fixe sa naissance à l'an 540. Les Actes de ce saint , que du Paz a recueillis , le font mourir l'an 600. « Tout » cela , dit D. Lobineau , est détruit par la » mention qui est faite , dans la vie de saint » Golven , du comte Even le Grand et des » Normans. » On doit remarquer ici que cet Even est le même qu'Alain. *E* , article ; *wen* , beau : le beau. *A* , article ; *len* , beau : le beau. Aussi , dans le Cartulaire de Redon , on voit qu'Alain fait une donation sous le nom d'Even.

(2) Cette dévotion de vouer volontairement

des dimes , outre celles que nous connoissons , à quelques saints , subsistoit dès le temps de Grégoire de Tours. Il en parle au 3^e livre , chap. 33 , des Miracles de saint Martin. On faisoit alors de pareils vœux à l'église de ce saint évêque. C'est de là qu'on a vu des souverains vouer même leurs états à saint Pierre : ils ont payé un tribut à ses successeurs pour lui témoigner leur vasselage spirituel. Cette pratique religieuse a pris sa source dans la persuasion où les fidèles ont toujours été , d'après les divines Ecritures , la tradition et l'enseignement constant de l'Eglise , que les saints ont un grand crédit auprès de Dieu , et qu'ils sont autant de médiateurs entre lui et les hommes.

541. Cette journée mémorable se passa entre Redon et Vennes. Le champ de bataille prit le nom de *Quintanbert*, ou de *Combat du beau prince* (1). Tel fut le monument qu'on érigea à la gloire d'Alain. Ce trophée dut flatter d'autant plus la délicatesse de son cœur qu'il ne coûtoit rien à la nation. Le peuple, pour s'acquitter de plus en plus de la gratitude qu'il lui devait, lui décerna le surnom de *Rebré* ou de *très-grand* (2); il le reconnut même pour duc de Bretagne.

542. Le libérateur de sa patrie, bien éloigné de faire sentir sa supériorité par la violence et par la rapine, laissa aux enfants de Judicael le comté de Rennes; il fit la paix avec les comtes de Léon et de Goello. Une saine raison; guidée par la foi, lui mettoit devant les yeux que la puissance qu'il avoit en main étant un écoulement de celle de Dieu, qui a créé les petits comme les grands, qui a un soin égal de tous, il lui en rendroit un jour un compte rigoureux. En respectant les propriétés des autres seigneurs, il se respecta lui-même; en rétablissant l'union et la concorde entr'eux, il concourut à l'entretien de la chose commune, à l'unité des sentimens, qui doit être la base de la société.

543. Tandis que ce prince faisoit jouir la Bretagne d'une tranquillité profonde, sa tendresse paternelle fut mise à une rude épreuve. Comme il se reposoit de ses fatigues au château de Rieux (3), on vint lui annoncer que Gueroc (4), son fils, étoit dangereusement malade à Alair. Il vole à son secours, le trouve à toute extrémité. Dans cette affligeante circonstance, il a recours à celui qui conduit aux portes de la mort et qui en retire quand il lui plaît. La prière publique a autrefois fait tomber des mains du prince des apôtres, les chaînes dont on l'avoit lié; a ouvert sa prison en présence de ses gardes, l'en a fait sortir sans opposition malgré leur vigilance, l'a délivré d'une mort prochaine. Alain a une ferme confiance que celle des religieux de Redon ne sera pas moins efficace. A peine les amis de Dieu se sont-ils prosternés aux pieds des saints autels, ont-ils

(1) *Cin* ou *can*, qu'on a prononcé *kin*, *combat*; *tan*, *prince*; *ber*, *beau*: *combat du beau prince*. *Quintanber* est connu aussi sous le nom de *Questanber*. *Ces* ou *cas*, *combat*. Dans la paroisse de *Quintanber*, autrement *Questanber*, qui est au diocèse de Vennes, se voient encore, de nos jours, d'anciens retranchemens. C'est là probablement où se livra la bataille.

(2) *Re*, *très*; *bre*, *grand*: *très-grand*.

(3) Le Cartulaire de Redon, qui détaille tout ceci, porte: «In castello Reus.» *Reus*, *rivière*: *château voisin d'une rivière*. Ce château, comme nous l'avons dit ailleurs, existoit dès le cinquième siècle; on l'appeloit alors *Durelie*.

(4) Gueroc a pris son nom de *gair* ou *air*, *beau*, et d'*oc*, *prince*: *beau prince*. Gueroc s'est aussi appelé *Weroc* et *Dergen*. *Ver*, *beau*; *oc*, *prince*: *beau prince*. *Der*, *seigneur*, *prince*; *gen* ou *gwen*, *beau*: *beau prince*.

sollicité le Tout-Puissant en faveur du malade , qu'une sueur abondante sortit de tout son corps ; il fut entièrement guéri (1).

544. La mort avoit enlevé Roenvalon : Fulcheric le remplaçoit ; cet abbé étoit issu d'une famille puissante dans le monde (2). Alain , pénétré d'une vive reconnaissance, lui donna, et à ses moines, les terres de Massac et de Masserac , avec les hommes qui en dépendoient. L'acte en fut passé au château de Ruis , le huit de novembre de l'an 888. L'abbé reçut l'investiture de ces fonds par la tradition de la manche du duc ; il la porta lui-même à son abbaye et la plaça sur l'autel de saint Sauveur , au nom d'Alain.

On ne peut douter qu'Alain , qui étoit rentré dans l'ordre avec tant d'éclat , ne se soit fait un devoir d'acquitter , avec autant de promptitude que de fidélité, le vœu qu'il avoit fait à saint Pierre de Rome.

545. Ce prince n'oublia pas aussi ce qu'il devoit à Golven. Le pieux solitaire , comme un autre Moïse , avoit levé les mains au ciel pendant que le nouveau Josué combattoit les ennemis de la vraie religion. L'humble duc se rendit à sa chaumine , lui fit hommage de la défaite des païens , et lui protesta que tout ce qu'il demanderoit lui seroit accordé. Golven , qui ne se glorifie que dans le Seigneur qui donne tout , représente à Alain qu'il ne peut attribuer à un homme une victoire qu'il ne tient que du maître souverain des événemens. Quant aux offres qu'il lui fait , sa réponse est qu'ayant pris Dieu pour son héritage , il ne peut avoir de biens sur la terre ; qu'au reste , s'il est résolu de consacrer quelque chose à l'auteur de tout bien , ses désirs sont qu'il bâtisse un monastère auprès de sa cellule , où des religieux soient chargés de prier pour lui et pour le peuple chrétien.

Le prince , qui n'avoit rien de plus à cœur que de se conformer aux vœux du saint hermite , se hâta de faire construire l'édifice ; des moines fervens y furent placés. Une grande partie de la forêt leur fut donnée pour leur subsistance. Bientôt , par leurs travaux redoublés , ce terrain fut couvert de moissons qui portèrent l'abondance dans les lieux voisins. Ainsi , tandis que , par leurs ferventes prières , ces moines attiroient sur le peuple les bénédictions spirituelles , ils soulageoient l'humanité par leurs aumônes.

546. Se regardant comme le dernier des serviteurs de Dieu , Golven n'aspiroit pas à présider à la nouvelle communauté. Plus on lui fit d'ins-

(1) Cartular. Rotonense.

seigneur.

(2) *Ful*, seigneur ; *ric*, puissant : *puissant*

tance pour accepter cette dignité , moins il s'en trouva digne ; sa faiblesse et son néant étoient toujours devant ses yeux ; à peine se croyoit-il en sûreté dans le dernier rang. Les religieux furent contraints de se contenter de son exemple ; dans sa vie , ils contemplèrent le miroir des vertus les plus épurées.

547. Pour n'être pas forcé de se répandre dans le monde , il s'étoit associé un homme d'une grande simplicité et d'une droiture de cœur admirable ; ce qui l'avoit fait appeler *Maden* ou le *bon homme* (1). Son emploi étoit de préparer la nourriture du solitaire et de recevoir les aumônes du public. Un riche seigneur de Plouenour-Istret (2), qui visitoit souvent Golven et qui écoutoit volontiers ses avis , fit présent à Maden d'une quantité considérable d'or. Golven en fit faire trois croix , un calice et trois cloches carrées (3). On assure qu'il porta toujours une de ces croix sur la poitrine ;

(1) *Ma, bon ; den, homme : bon homme.*

(2) Le nom de ce seigneur étoit Joncor ; on l'appeloit ainsi , parce qu'il faisoit valoir sa terre. *Ion, seigneur ; cor, terre : propriétaire de terre.* On ne possède véritablement la terre qu'autant qu'on la cultive. Ce n'est que par ce moyen qu'on en devient le maître , qu'on la force à remplir les ordres qu'on lui donne , qu'on convertit ses productions en or. Le légendaire trop crédule qui a écrit , en second , la vie de saint Golven , a pris à la lettre et dans le sens naturel , ce que le premier historien de ce saint n'avoit rapporté que d'une manière figurée. Par là , le miracle dont il parle disparoit.

(3) L'usage des cloches est très-ancien : elles ont été connues des Egyptiens , des Athéniens , des Perses , des Grecs et des Romains. Ces peuples en avoient fait usage dans leurs pratiques religieuses et civiles. Le son des cloches annonçoit les fêtes d'Osiris en Egypte ; à Athènes , on les employoit pendant les sacrifices qu'on faisoit à Proserpine et à Cybele. à Rome , les cloches marquoient les heures du bain. Les chrétiens d'Italie les consacrèrent au vrai Dieu : leur son rappela l'heure du culte public ; elles remplacèrent les trompettes , les cornes , les chaudières de cuivre et d'airain , les planches de bois , les crécelles , etc. , qui , depuis l'empereur Constantin , avoient servi de signaux pour convoquer les fidèles.

On attribue communément à saint Paulin , évêque de Nole dans la Campanie , l'invention des cloches ; on croit du moins qu'il les in-

troduisit le premier dans son église , pour l'annonce du service divin. On veut que de là elles se soient appelées *Nolæ* et *Campanæ* ; mais cette opinion ne paroît pas fondée. En effet , 1^o on sait que , dans la description que saint Paulin envoya de son église à saint Sulpice-Severe , il ne fait aucune mention de cloches , quoiqu'il entre dans le détail des choses même les plus ordinaires. 2^o le terme *nola* , dont il est ici question , est le même que *ol* , nasalé , ou *no* ; ces deux mots se rendent par *haut* , *élevé*. La cloche doit être élevée pour en tirer tout le son dont elle est susceptible.

Le mot *campana* représente à l'imagination la forme cambrée que l'on donne à la cloche. *Cam* ou *camp* , ce qui est fait en forme de voûte.

La clochette a été appelée *tintinnabulum* par onomatopée. La cloche de Golven n'a dû être qu'un *tintinnabulum*. Le mot *cloche* , qui vient de *cloca* ou *clocca* , tiré du celtique *cloch* , prend sa source dans *cloccan* , faire du bruit.

On voit , dans la vie de saint Pol Aurelien , que , de son temps , il y avoit des cloches en Angleterre. Il en apporta une en Bretagne. Dès le commencement du sixième siècle , on s'en servit dans les monastères de Caledonie ; et , avant la fin du septième , dans ceux de Northumbrie.

L'usage des grandes cloches étoit encore peu reçu en France au commencement du septième siècle. L'armée de Clotaire , qui étoit venue assiéger la ville de Sens , fut tellement épouvantée du bruit des cloches de l'église cathédrale , dédiée à saint Etienne , qu'elle

que, long-temps après sa mort, on la conserva dans l'oratoire du nom de ce saint, et que ceux qui faisoient sur elle de faux sermens en étoient punis d'une manière terrible (1).

548. Landran et son clergé étoient de retour à Nantes durant cet intervalle (2). Cette ville, tant de fois désolée par les Normans, étoit ensevelie sous ses propres ruines. Les églises, les monastères, les palais, les maisons, tout avoit été la proie des flammes ou détruit par le fer. Les pirates qui avoient causé ces désastres prétendoient par là rendre hommage au dépopulateur, à l'incendiaire Odin.

549. L'évêque, après avoir versé des pleurs amers et prié en la présence du Dieu du ciel, toujours plein de bonté pour ceux qui le cherchent, n'épargna rien pour assurer le subsistance de son clergé. Il osa représenter au duc Alain la nécessité où il étoit de revendiquer une partie des biens que les princes bretons avoient enlevés à son siège. Le souverain, sensible au malheur de son église, lui restitua la terre de Canabi, qui étoit située dans le Côtentin. C'est la même que celle de Hambye, qui entra par la suite dans les mains des laïques, et qui fut long-temps possédée par la maison des Paysnel (3).

ne songea qu'à s'enfuir.

Avant la fin du neuvième siècle, il y avoit en Bretagne des cloches remarquables par leur grandeur, et telles qu'on n'en voyoit point ailleurs de pareilles. On peut en citer un exemple dans celle dont Salomon avoit fait présent au monastère de Plelan. Du temps de Charlemagne, il y avoit à l'abbaye de saint Gal une cloche qui attira l'admiration de cet empereur par la force de son timbre. Un fondeur s'engagea à lui en faire une bien plus considérable.

Les églises riches eurent chacune plusieurs cloches. Le deuxième recueil d'Egbert, qui fut dressé vers l'an 750 et qu'on voit adopté dans un capitulaire françois de l'an 801, ordonne à chaque prêtre de sonner les cloches de son église aux heures marquées, et de commencer aussitôt l'office divin.

La multiplicité des cloches qu'on admit dans les églises les plus distinguées, donna lieu à l'érection des tours, espèce singulière d'architecture qui a fait briller les ressources de l'art. Le pape Etienne III, qui monta sur la chaire de saint Pierre l'an 768, fit faire à la basilique de Saint-Pierre une tour dont une partie fut revêtue d'or et l'autre d'argent. Il y

plâça trois cloches.

En France, il y a eu des cloches de fer : mais elles étoient ordinairement d'airain. A Reims, on en voyoit une de la première espèce et trois de la seconde.

Par le capitulaire déjà cité de l'an 801, on a dû observer que la fonction de sonner les cloches appartenoit aux prêtres. Le concile d'Aix, de l'an 1585, la réserve aux clercs. D'après le concile de Cologne, an 1260, can. 8, à Notre-Dame de Paris et dans d'autres églises cathédrales, des clercs revêtus de surplis sont dans l'usage de sonner les cloches. A Amiens, on les appelle *cloc-mans*, ou *hommes attachés aux cloches*. *Man*, *homme*.

(1) Albert le Grand, D. Lobineau; Vies des Saints de Bret. Sanctilogium Leonense, an 1736.

(2) [An 889.] — Omission. a. V.

(3) *Chronicon Nannetense*. Le mot *canabi* est formé de *cam*, *habitation*, et de *bies*, *ruisseau*, *rivière* : *habitation sur le bord d'une rivière*. Hambye a emprunté son nom de *ham*, *habitation*, et de *bie*, *rivière*. La Soule passe à Hambye. *Su*, qu'on prononce *soy*, *eau*, *rivière*. Ce nom générique est devenu particulier.

550. Il est probable que , vers ce temps , on rapporta de Chartres à Treguer une partie des reliques de saint Tugdual. Son chef resta dans l'église cathédrale de Chartres, où le saint pontife est honoré d'un culte particulier, qui a passé dans tout le diocèse.

La ville de Laval n'a pas joui avec la même tranquillité de la portion des reliques de saint Tugdual qui lui avoit été cédée. Assiégée par les Normans, elle fit sortir en secret de son église les corps des saints qui y étoient renfermés. Les reliques du saint abbé furent transférées à Château-Landon (1), en Gâtinois. La plus grande portion resta dans la chapelle du château des rois de France. Cette chapelle , qui n'avoit été jusqu'alors que sous l'invocation de saint Etienne , prit saint Tugdual pour second titulaire.

Louis le Jeune unit, l'an 1151, cette chapelle, qui étoit collégiale, à l'abbaye de Saint Severin. Elle fut réduite alors en église paroissiale et confiée aux chanoines réguliers de l'abbaye. La relique de saint Tugdual s'y est conservée jusqu'à la naissance du calvinisme. L'an 1568, le chevalier du Boulai, qui commandoit une compagnie des troupes du prince de Condé, après avoir pillé et brûlé plusieurs églises, alla fondre sur Château-Landon. Il n'épargna pas l'abbaye de Saint Severin; l'église paroissiale de Saint Tugdual fournit une nouvelle matière à ses profanations. Les reliques du saint, qui consistoient dans un os de l'épaule et dans deux petits ossemens, étoient renfermées dans une châsse d'argent. Du Boulai la fit rompre et jeta dans le feu les reliques, avec les titres et les procès verbaux qui en prouvoient l'authenticité. Une femme, à qui la foi fait oublier ce qu'elle a à redouter de la fureur des soldats et de la vivacité des flammes, entre dans le bucher, se saisit de la principale relique, avant qu'elle soit endommagée. Le fanatisme des calvinistes fait place à l'admiration : ils emportent la châsse, tandis que cette femme forte se retire avec son trésor. La sainte relique fut rapportée à l'église de Saint Tugdual; on la renferma dans une châsse de bois, avec l'enquête de ce qui s'étoit passé et le procès verbal de la relique. L'an 1687, on la porta en procession, pour obtenir de Dieu, par les mérites du saint évêque, la cessation d'une sécheresse excessive. Les prières publiques furent exaucées (2).

(1) Château-Landon s'appelle *Nanton* dans la vie de saint Severin, abbé; il y est rapporté que Nanton étoit sur le sommet d'une colline. On sait d'ailleurs que ce lieu est auprès

du ruisseau Fusin. C'est ce qu'exprime le mot *Nanton*. *Nan*, eau; *ton*, colline : colline auprès de l'eau.

(2) M. Baillet, Vie de saint Tugdual.

551. L'abbaye de Saint Serge avoit toujours appartenu , depuis Erispoé , aux souverains de Bretagne. Ce roi avoit souvent séjourné dans ce monastère : l'église de cette communauté lui avoit servi de chapelle. C'est ainsi que le patrimoine de l'église devenoit celui de l'état , quelque différence qu'il y eût entre la destination de l'un et de l'autre. Pour reconnoître les services que Rainon , évêque d'Angers , avoit rendus au clergé de Nantes , Alain lui fit présent de son abbaye , avec toutes ses dépendances ; il l'honore du titre de son ami. L'esprit de religion avoit aussi influé sur cette donation : le prince espéroit qu'elle tourneroit au salut de son ame et à celui de ses fils.

L'acte de cession fut écrit par Solmoten , prêtre , au château de Sei (1), dans le diocèse de Nantes. Il fut scellé de l'anneau du donateur , qui y mit sa signature. Il y prend la qualité de pieux et pacifique roi de Bretagne , et celle d'altesse.

Pour plus grande sûreté , la donation d'Alain fut souscrite par Orgain (2) , son épouse , par Gueroch et Pascwiten , leurs enfans , et par plusieurs seigneurs (3).

552. Eudes (4) et Charles le Simple , qui se disputoient la couronne de France , n'avoient garde d'empêcher Alain de s'arroger le titre de roi. Charles n'avoit pas la force de soutenir le nom imposant qu'il portoit ; Eudes , fils de Robert le Fort , en avoit la valeur. Il étoit pourvu de Saint Donatien et de Saint Rogatien de Nantes , dont le revenu étoit apparemment considérable ; il l'unit , l'an 893 , à Saint Médard de Soissons , qu'il possédoit en qualité d'abbé. Cette église passa dans la suite à l'abbaye de Bourg-d'yeu , au diocèse de Bourges : nous en verrons l'érection au dixième siècle. L'évêque de Nantes s'opposa à la distraction d'un bien sur l'administration duquel les canons lui donnoient des droits légitimes.

(1) *Cartularium Ecclesiæ Andegav.* Ce cartulaire porte ces mots : « Actum Seio. » Le terme *sei* est le même que *sai* ou *hai* , qui veut dire *forêt*. Le château de Sei étoit donc environné d'une forêt. C'est cette forêt qui a donné le nom à la paroisse de Plessé , dans le territoire duquel elle étoit située. *Plé* , habitation ; *sei* , forêt : lieu habité au milieu d'une forêt. Plessé est à trois lieues environ de Blain , ainsi nommé , parce qu'il est sur la rivière d'Isac. *Blen* ou *len* , rivière : lieu sur une rivière. Il n'existe plus de forêt à Plessé ; mais , dans son voisinage , est celle du Gavre. *Gav* , forêt ; *re* , grande : grande forêt. Cette

grande forêt a occupé autrefois le district de Plessé.

(2) *Or* , princesse ; *quen* , belle : belle princesse. Dans la Chronique de Nantes , Orgain s'appelle Ohurgon et Droguen. *O* , princesse ; *ur* , très ; *gon* , belle : très-belle princesse. Un acte du Cartulaire de Landeweneck porte qu'Orgain étoit issue de la famille royale de Bretagne.

(3) *Cartul. Eccles. Andegav.*

(4) Le vrai nom d'Eudes étoit Odo ou Otto. *Od* ou *ot* , puissant , grand. Le mot *Eudes* vient d'*udd* , qui a la même signification qu'*od* ou *ot*.

Par provision , il fit enlever , de l'église des saints martyrs , ce qu'elle renfermoit de plus précieux , entr'autres leurs reliques : elles furent portées à la cathédrale , où on les révère encore. Les évêques de Nantes ne rentrèrent en possession des biens aliénés que l'an 1092.

553. Quelque zèle qu'eut Landran pour fournir aux besoins de son clergé et pour le rétablissement de son église , il ne put trouver les secours nécessaires. Dans un temps aussi critique et où l'indigence perçoit de toute part , il n'étoit pas possible de satisfaire à tout. L'évêque , dans l'impuissance de remplir ses vues paternelles , tomba dans l'abattement : le chagrin épuisa ses forces. Toujours occupé néanmoins à servir son diocèse , à réparer , à décorer les saints autels , il mourut après huit ans de travaux , les nones de février , c'est-à-dire , le cinq de ce mois (1). Son corps fut inhumé dans la basilique de Saint Rogatien et de Saint Donatien , sous un tombeau de marbre (2).

554. Kenmonoc , évêque de Vennes , étoit mort au moins quatre ans auparavant. Dès le deux de mai 892 , on fait mention de Bili , son successeur , dans un acte dressé en faveur de l'abbaye de Redon (3). Ce prélat avoit souscrit la donation de l'abbaye de Saint Serge , à Rainon d'Angers : il n'y a pris que la qualité d'évêque ; mais ailleurs on lui donne pour siège celui de Vennes (4).

555. Fulchric , qu'on appelle aussi Fulgeric ou Foulcher , avoit été appelé à la conduite du diocèse de Nantes , aussitôt après le décès de Landran (5). C'est probablement celui-là même que nous avons vu abbé de Redon. Quoi qu'il en soit , on assure que cet évêque étoit d'une probité solide et d'une sagesse consommée (6).

556. Quelque chose qu'eût fait son prédécesseur , à peine trouva-t-il , à son avènement , des fonds pour son entretien et celui de son clergé. Il intéressa la piété des autres évêques , même celle des comtes et des autres grands du pays. Leur compassion ne fut pas stérile : tous lui firent des largesses abondantes.

Alain le gratifia de la petite abbaye de Saint André et de toutes ses dé-

(1) [An 896.] — Omission. a. V.

(2) Chronicon Nannetense.

(3) Cartular. Rotonense.

(4) Ibidem.

(5) MM. de Sainte Marthe , dans leur *Gal-
lia Christiana* , placent un Gorgocius après
Landran. Chenu , dans son Catalogue des

évêques de Nantes , l'a mis entre Landran et
Fulchric. Mais , comme on dit qu'il mourut
presque aussitôt après son élection , et que
d'ailleurs son existence est fort douteuse , nous
l'avons laissé à l'écart. La Chronique de Nan-
tes l'a également passé sous silence.

(6) Chronicon Nannetense.

pendances, ainsi que des personnes qui habitoient ce territoire. Ce monastère étoit situé entre l'église de Saint Donatien et le mur de la cité. Un enclos, qui répondoit à l'une des rives de l'Erdre, et que, par cette raison, on appelloit Migno (1), fut joint à cette donation (2). L'abbaye de Saint Clément avoit été bâtie sur ce terrain; les Normans avoient détruit depuis long-temps cet asile de la piété; les religieuses n'avoient osé y rentrer, pour ne pas s'exposer à de nouvelles insultes.

557. Avec ces secours extraordinaires, Fulchric rétablit entièrement les murs de son église cathédrale; il en augmenta considérablement l'enceinte, en embellit l'intérieur. Pour la préserver de la profanation des infidèles, et pour procurer, dans le besoin, un refuge aux citoyens, il la fit entourer de fortes murailles (3).

558. Gislard étoit mort depuis plusieurs années; on ne lui avoit point donné de successeur. Le territoire dont cet évêque s'étoit formé un diocèse n'étoit pas rentré pour cela sous l'ancienne juridiction de l'église de Nantes. Les évêques de Vennes s'étoient approprié ce district. Cependant, par la protection que le duc Alain accorda à Fulchric, celui-ci parvint à se faire reconnoître dans toute l'étendue des limites primitives de son diocèse. L'affection que lui témoignoit Bili le servit beaucoup dans cette circonstance, où l'intérêt pouvoit parler plus fortement que la raison. La partie que Gislard avoit usurpée, retint le nom de Mée (4), pour instruire la postérité qu'elle avoit été distraite de l'évêché de Nantes, et afin qu'au cas qu'on rétablît ce siège, on en pût distinguer les bornes.

559. Il y a lieu de penser qu'après la mort d'Anaweten, on avoit placé Huarweten sur le siège de Quimper. Ce qu'on doit regarder comme certain, c'est qu'on le qualifie évêque de Saint Corentin (5). Son pontificat fut prolongé au moins jusqu'à la fin de ce siècle. Il étoit contemporain de Benoît, abbé de Landeweneck, qui avoit succédé à Gurdestin (6).

(1) *Min*, auprès; o, eau, rivière: lieu auprès d'une rivière.

(2) *Chronicon Nannetense. Chronicon Briocense.*

(3) *Ibidem.* Il paroît que ces fortifications renfermoient, outre l'église cathédrale, l'évêché, ce qu'on appelle les Regaires, les rues de Saint Denis et de Saint Gildas, les paroisses de Saint Jean en Saint Pierre et de Saint

Laurent, le terrain où étoit établi le cloître des chanoines.

(4) *Ibidem.* Dans la Chronique du Mont-Saint-Michel, le territoire de la Mée s'appelle *Media. Maide* ou *met*, partage, séparation: lieu qui a été séparé d'un autre.

(5) *Cartular. Landewenec.*

(6) *Ibidem.*

Hepwou (1), fils du comte Rivelen et de Ruantec (2), fit présent à l'abbé Benoit d'une église qu'on appeloit alors Sancius. Ce prince reconnu, devant l'autel de saint Guignolé, en présence de l'abbé et de ses religieux, qu'il l'avoit achetée de ses frères à prix d'argent (3).

(1) Hepwou a emprunté son nom du mot *pou* ou *pod*, *puissant* : *homme puissant*. Hepwou étoit issu du sang royal de Bretagne. (Stemmate Regalium ortus.)

(2) *Ruan* ou *rouanes*, *princesse* ; *tec*, *belle* : *belle princesse*.

(3) Cartular. Landewenec.

DIXIÈME SIÈCLE.

Confinant tale aliquid hæretici.

Tertull. de præsc. adv. hæc.

1. Le prodige éclatant que le Dieu des armées avoit opéré à la prière de Golven, avoit fait sentir de plus en plus aux chrétiens que celui qui l'adore avec une joie respectueuse et reconnoissante, en obtiendra les demandes de son cœur. Les vertus sous l'empire desquelles vivoit le solitaire le rapprochoient du ciel; elles avoient frappé d'avance à la porte des grâces du Tout-Puissant; l'humilité la lui avoit ouverte, l'avoit conduit jusqu'au trône du Christ, qui ne s'y est assis qu'après s'être anéanti lui-même, et sur lequel il se plaît à exercer les fonctions de médiateur auprès de Dieu son Père.

Si le peuple qui environnoit Golven ne put atteindre à sa perfection, il ne fut pas moins l'admirateur de sa piété. La beauté de l'ordre qui reluit dans les actions saintes, agit nécessairement sur l'esprit, malgré les ténèbres qui obscurcissent ses lumières. A ne le considérer qu'en lui-même, il charme, il enlève; mais, quand il faut régler sa conduite sur les principes invariables qu'il a établis, le cœur, sollicité par des passions aveugles et ennemies du joug, a de la peine à se ranger du côté du devoir. Le bien présent, quoiqu'il n'ait de réel que l'apparence, touche plus des âmes foibles que la récompense sans bornes qui attend la vertu dans le lointain. On ne pense pas que les courts momens d'une vie fragile ne sont rien quand on les compare à l'éternité. Golven, pendant sa vie privée, avoit sauvé la patrie; les Léonois, après la mort de Hinworet, se crurent en sûreté, s'il vouloit le remplacer. Le choix qu'ils en firent rendoit hommage à son mérite.

2. L'humble pénitent eut recours à ses premières armes. Obligé de céder cette fois, tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'aller se faire sacrer à Rome. Par là, il ne blessait les droits ni de l'archevêque de Tours, ni de celui de Dol. Outre que, par cette démarche, il conservoit l'union avec eux, il espéroit que le saint Siège le déchargeroit du fardeau qu'on

venoit de lui imposer. Le pape , qui avoit été informé des qualités éminentes de cet élu , et qui les connut par lui-même , lui ordonna de se soumettre : il le sacra évêque de Léon.

3. Jusqu'alors Golven avoit suivi la voie de la sagesse que la Providence divine lui avoit montrée : il avoit marché d'un pas ferme dans les sentiers de l'équité , quelque resserrés et quelque difficiles qu'ils fussent.

L'amour de Dieu et du prochain , guidé par l'obéissance à l'autorité légitime qui l'avoit fait entrer dans sa nouvelle carrière , fut sa force et son appui. Il la parcourut , cette carrière , avec l'éclat d'une lumière brillante qui s'avance et qui croit jusqu'au jour parfait.

La paix que Dieu avoit accordée à la Bretagne pour la faire vivre dans une parfaite piété et dans une grande pureté , lui procura le moyen de visiter son diocèse. Ici , il réconcilioit les églises que les païens avoient profanées ; là , ils faisoit sortir de leurs ruines celles qu'ils avoient renversées. Partout il rendoit la vertu praticable par l'onction de ses discours et par le charme de ses exemples.

4. La mort , si fatale aux impies , fut pour lui le commencement d'un jour éternel. Son ame , délivrée d'un corps contre lequel elle avoit fait la guerre sans relâche , alla se reposer dans le sein du souverain pasteur qu'elle avoit fidèlement servi , et se fixer à jamais dans son amour par la vision intuitive de ses perfections infinies.

C'est dans la ville de Rennes qu'il consumma le sacrifice de sa vie. Des affaires de son église l'y avoient appelé. Une fièvre le conduisit au tombeau. Son corps fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Saint Melaine. On dit qu'il s'y opéra des miracles par son intercession (1).

5. Golven ne tarda pas à être mis au nombre des saints. On érigea à Dieu , sous son invocation , une église auprès de son Pénit ; une chapelle fut bâtie à son honneur à Odena , lieu de sa naissance ; une paroisse du diocèse de Quimper le prit pour patron titulaire. Sa fête se célèbre à Léon sous le rit double , le sept de juillet. Dans l'ancien bréviaire , on l'avoit fixée au premier jour de ce mois ; à Dol , on en faisoit autrefois commémoration ; l'office s'en fait encore dans l'abbaye de Saint Melaine.

Les reliques du saint évêque furent dans la suite levées de terre. On croit qu'une partie fut transportée dans l'église cathédrale de Rennes , et en Cornouaille , dans l'église paroissiale qui porte le nom du saint pontife ; que le reste s'est conservé à l'abbaye de Saint Melaine (2).

(1) Albert le Grand , D. Lobineau ; Vies des Saints de Bret. Sanctilogium Leonense ,
(2) Albert le Grand ; D. Lobineau. *Ibidem*.

6. Le zèle que Fulchric avoit témoigné pour la décoration des saints tabernacles où réside la gloire du Fils unique du Père éternel , doit faire penser qu'il n'avoit pas moins d'ardeur à orner , par ses instructions , les temples vivans des fidèles , où habite l'Esprit divin ; à les porter fortement à faire tout ce qui est bon et tout ce qui est saint. Ses décisions étoient toujours justes , ses avis éclairés , ses paroles raisonnées ; il étoit l'organe des jugemens du prince. Aimé du duc Alain , chéri des autres évêques , il mourut vers l'an 906. Ainsi que Landran , il fut enterré à Saint Donatien (1). On continuoît toujours d'inhumer en ce lieu les évêques de Nantes.

Fulchric avoit souscrit , l'an 901 , à Tours , avec Herbern , archevêque de cette ville ; Rainon d'Angers , Bernon d'Orléans , Acheric de Paris et Ogier d'Amiens , un diplôme que Robert , duc de France , avoit fait expédier le treize de Septembre. Le roi Eudes avoit été pourvu du monastère de Saint Martin de Tours ; après sa mort , Robert , son frère , en avoit pris possession. Pendant la vie du roi , on avoit cessé de recevoir les pauvres à cette abbaye ; on y avoit négligé entièrement l'hospitalité. Pour faire revivre ces pratiques sacrées , le nouvel abbé avoit rendu l'ordonnance dont on vient de parler (2).

7. Esaïe , autrement Isaïe , fut le successeur de Fulchric (3). La mort l'enleva dans peu d'années. Il souscrivit à une charte de l'abbaye de Marmoutier : elle est datée de la quinzième année du règne de Charles le Simple , c'est-à-dire , de l'an 908 (4).

8. Huarweten , évêque de Quimper , avoit passé à une meilleure vie : Salvator occupoit son siège. C'étoit un seigneur opulent (5). Il souscrivit , après Budic , la donation que la princesse Junargant (6) fit à Landeweneck (7). Budic y prend la qualité de comte : on sait d'ailleurs qu'il l'étoit de Cornouaille (8). Il avoit pour frère le comte Alfret (9).

9. Une maladie dangereuse , dont le comte Budic fut attaqué , rappela

(1) Chronicon Nannetense. Chronicon Briocense.

(2) San-Marthani in Gallia Christiana , t. 1.

(3) Chronicon Nannetense. Chronicon Briocense. M. Travers , dans son Catalogue des évêques de Nantes.

(4) C'est sans fondement que MM. de Sainte Marthe avancent , dans leur *Gallia Christiana* , qu'Adalard étoit évêque de Nantes l'an 907.

(5) *Sal* , seigneur ; *vat* ou *bat* , riche ; *or* ,

beaucoup : seigneur très-riche.

(6) *Ju* ou *jun* , celle qui est avant les autres , *dame* ; *argent* , belle : belle dame.

(7) Cartularium Landewenecense.

(8) Un titre de Landeweneck prouve que Budic étoit comte de Cornouaille , d'où il suit que Salvator étoit évêque de ce territoire ; lorsqu'une donation étoit souscrite par un évêque , c'étoit toujours celui dans le diocèse duquel les biens étoient situés.

(9) Cartular. Landewenecense.

à sa foi qu'un mort avoit été autrefois ressuscité par l'attouchement du corps mort du prophète Elisée (1); qu'une femme, épuisée par un flux de sang auquel elle étoit sujette depuis bien des années, avoit été guérie en maniant les habits de Jésus-Christ (2); que l'ombre de saint Pierre avoit dissipé les maladies (3); que les mouchoirs qui avoient approché de saint Paul les avoient fait disparoître et chassé les démons (4).

Animé d'une confiance filiale dans la bonté du maître des destinées, qui afflige et vivifie quand il lui plaît, Budic se fit porter au monastère de Landeweneck, où reposoient encore les cendres sacrées de son pieux fondateur. Là, il supplia le saint abbé de demander à Dieu, par Jésus-Christ, la délivrance de son mal. Sa prière, faite en esprit et en vérité, soutenue par une profonde humilité et par une forte componction, fut écoutée favorablement du Dieu de miséricorde. Par reconnaissance, il fit présent à l'abbaye de plusieurs terres (5). Il y choisit même sa sépulture. Persuadé, d'après les divines Ecritures, que faire l'aumône, c'est semer pour la moisson éternelle, il donna au monastère un fonds considérable (6).

10. Le seigneur, en enlevant saint Golven au diocèse de Léon, lui avoit préparé de loin un pasteur qui, comme le premier, avoit foulé aux pieds, par un saint orgueil, tout ce qui flatte l'amour propre et les sens; qui, alliant avec une profonde humilité une noble et divine ambition, ne s'occupoit qu'à s'approcher de Dieu et à y conduire les autres.

On conçoit que c'est de Tenenan dont nous voulons parler. Appliqué uniquement à faire pénitence pour son petit bercail et pour lui-même, puisqu'il se regardoit, ainsi que l'avoit fait autrefois saint Paul, comme le plus grand des pécheurs, et qu'il étoit prêtre pour les pécheurs, il fut appelé, par le clergé et le peuple, au gouvernement entier du diocèse. Elevé par la voix publique au pontificat, il accepta sa nomination en toute humilité; le pasteur universel des ames fut de plus en plus son modèle.

11. Le siège de Dol exerçoit toujours sur les autres églises de Bretagne les droits de métropole. Tenenan, qui n'avoit égard qu'à la possession, se fit sacrer par l'archevêque de cette église (7).

12. L'onction sainte lui donna de nouvelles grâces. Cet évêque fut pour

(1) IV Regum, c. 13, v. 21.

(2) Matthæi, ix, v. 22.

(3) Actorum v, v. 15.

(4) Ibidem, capite xix, v. 12.

(5) Cartular. Landewenecense.

(6) Ibidem.

(7) Sanctilogium Leonense, an. 1736.

ses diocésains une loi animée. Quelque imparfait qu'il fût à ses yeux, il ne leur enseigna pas moins ce qui conduit à la perfection chrétienne, en y montant lui-même chaque jour par degrés. Toute sa gloire fut d'être leur serviteur en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ; il n'eut de poids auprès d'eux que par la pureté de sa vie et par la vérité de sa doctrine. Celles des églises que son prédécesseur n'avoit pu réparer furent rétablies par ses soins (1).

13. On ignore dans quelle année avoit commencé le pontificat de Salvator. Sa mort a dû arriver au moins en 906. Dès ce temps, Bénédict gouvernoit l'église de Quimper. Il étoit fils de Budic, comte de Cornouaille (2), et parent très-proche de Grallon, dont nous avons parlé (3). Aussi son nom publie-t-il sa haute naissance (4).

14. Dieu n'avoit rendu la santé au comte Budic que pour peu de temps. Avant sa mort, il donna une terre à l'abbaye de Landeweneck en faveur de la sépulture que lui accorderoient les religieux. L'acte en fut fait en présence de l'évêque Bénédict et de Cadnou, abbé de Saint-Guignolé. Le duc Alain assista le comte à sa dernière heure (5).

15. Le duc Alain lui-même étoit près de sa fin; il fut enlevé à la Bretagne l'an 907. Les justes regrets de ses sujets le suivirent dans le tombeau. Depuis cette époque mémorable qui lui avoit acquis le surnom de Grand, on pouvoit dire de lui, comme on avoit dit autrefois de Salomon, qu'il avoit la paix de toutes parts, avec tous ceux qui étoient autour de lui; que, dans la Bretagne, tout homme demuroit sans crainte, chacun sous sa vigne et sous son figuier (6).

16. Alain avoit eu d'Orgain plusieurs enfans, savoir : Rudalt, Derien (7), Gueroc, Pasquiten, Budic, et une fille mariée à Matuedoi.

17. Derien avoit eu pour parrain Tanguï (8); la terre d'Elven, au diocèse de Vennes, leur avoit appartenu par indivis (9). Un château royal

(1) Sanctilogium Leonense, an. 1736.

(2) Cartularium Landewenecense.

(3) Ietaldus, libro Miraculorum S. Maximi.

(4) *Ben*, prince; *dich*, puissant : *puissant prince*.

(5) Cartular. Landewenecense.

(6) Lib. 3^o Regum, c. 4^o, v. 25^o.

(7) Les noms de *Rudalt* et de *Derien*, dont nous n'avons point donné l'interprétation, répondoient à l'illustre origine de ces princes.

Ru ou *ra*, très; *dal*, puissant : *homme très-puissant*. Dans un acte du Cartulaire de Redon, Derien s'appelle *Derian*. *Der* ou *er*, homme; *ian*, beau : *bel homme*. Dans un autre endroit du même Cartulaire, on donne à Rudalt le nom de *Rival*. *Rhi*, prince; *val*, puissant : *puissant prince*.

(8) *Tan* ou *dan*, seigneur; *gui*, beau : *beau seigneur*. Suivant le Cartulaire de Redon, Tanguï s'est aussi appelé *Tanchi*. *Chi* ou *ci*, beau.

(9) Cartul. Roton.

décoroit ce lieu. Tangui étoit comte (1) probablement de Poher. Rudalt fut comte de Vennes. On ne sait quels furent les partages de Pasquiten , de Gueroec et de Budic. Aucun des cinq princes ne succéda à Alain le Grand dans le duché de Bretagne. Wrmaelon (2), comte de Cornouaille (3), après la mort de Budic , prit les rênes de la province (4). Il étoit fils de Pasquiten et neveu d'Alain (5).

18. Sous son gouvernement , Tangui et Derien firent des largesses considérables à l'abbaye de Redon. La donation en fut faite en présence d'un grand nombre de témoins , et l'investiture par la manche de Derien (6).

19. Après la démission de Fulchric , Ritval avoit été nommé à l'abbaye de Redon. Ce qui nous est parvenu de son administration , c'est qu'il donna l'habit monastique à Retwalart , son frère (7). Il eut pour successeur Catluant (8).

20. Trithian avoit gratifié , auparavant , sa communauté d'une terre qui étoit partagée en trois portions : l'une s'appeloit Brusi , l'autre Bot et la dernière Morionoc. Howen , Catlowen et Urveian , fils de Trithian , la revendiquèrent à force ouverte. Ils en étoient venus jusqu'à piller et brûler les possessions des moines. Cependant , ils convinrent à l'amiable de rendre ces possessions ; s'engagèrent , tant en leur nom qu'à celui de leur famille et de leur postérité , de ne plus inquiéter les moines à ce sujet ; en prêtèrent serment par le chef de saint Just et par ses autres reliques , et donnèrent caution. Comme ils ne pouvoient réparer le dommage , l'abbé Catluant et ses religieux en portèrent leurs plaintes au prince Rudalt. Celui-ci , avant que d'y faire droit , fit venir l'évêque Bili et Ruvialt , son frère , de qui les malfaiteurs étoient vassaux , leur demanda pourquoi ils avoient permis à leurs hommes d'agir hostilement contre les moines de Redon. Leur réponse fut que le mal étoit fait avant qu'ils en eussent eu connoissance ; ils jurèrent même que cela étoit ainsi ; qu'au reste , ils donneroient des garants de la réparation à faire. Une transaction se passa en conséquence proche le monastère de Guernuhel , en présence de plusieurs nobles , tant clercs que laïques (9). Le lieu où étoit située cette communauté est inconnu ; ce qu'on doit présumer , c'est qu'il faisoit par-

(1) Cartular. Roton.

(6) Cartular. Roton.

(2) *Wr* , article ; *maelon* ou *mailon* , seigneur , prince : le prince.

(7) Catal. des abbés de Redon , par D. Taillandier.

(3) Cartular. Landewenecense.

(8) Cartular. Roton.

(4) Cartul. Rotonense.

(9) Ibidem.

(5) Histoire des ducs de Bret. tom. 1, p. 41.

tie du diocèse de Vennes. On ne peut découvrir ni quel en étoit le fondateur, ni dans quel temps il avoit vécu.

21. Bili, évêque de Vennes, aussi généreux que Trithian, donna à l'abbaye de Redon un fonds de terre dont le comte Mathuedoi lui avoit fait présent; celui-ci, après avoir accordé son agrément à ce transport, en fit lui-même l'abandon, par sa manche (1).

Bili joignit à cette donation la moitié de la paroisse de Guicpri (2), dont Alain le Grand et Even, son neveu, lui avoient laissé la disposition pour tel monastère qu'il voudroit. Mathuedoi approuva cet arrangement, ainsi que Guegon, son neveu, et quatre autres seigneurs.

L'acte en fut rédigé dans le monastère de Saint Toïnnan, auquel assistèrent plusieurs nobles de la première distinction.

Les donateurs députèrent le moine Gurnou à la cour du duc Wrmaelon, pour qu'il mît la sanction à cet acte. Ce qui fut exécuté. L'expédition en fut signée par le duc, par Daniel, son fils, et par six autres, devant grand nombre de témoins.

L'évêque Bili et Dalithoé, député de Mathuedoi, portèrent le tout à Saint Sauveur de Redon, un jeudi où tomboit le jour solennel de la dédicace de l'église. Tous les actes de cession y furent rendus publics (3).

22. Jusqu'alors l'histoire n'avoit point fait mention du monastère de Saint Toïnnan. On ne sait dans quel siècle il avoit pris naissance. La vie du saint, sous l'invocation duquel il subsistoit, est tombée dans l'oubli; on ignore même dans quel temps il a fleuri. Ce que l'on doit en dire, c'est qu'il a été particulièrement vénéré en Bretagne. Au quinzième siècle, on en faisoit encore l'office à huit leçons, le quatre des nones d'août, c'est-à-dire, le deux de ce mois, à l'abbaye de Saint Men de Gael; on lui donne la qualité de confesseur (4).

23. Bili ne survécut pas long-temps à la donation qu'il venoit de faire. Son successeur fut Blevileguet, dont on a corrompu le nom. C'étoit un seigneur qui avoit de grandes possessions (5). Outre que son nom en est la preuve, il est constant d'ailleurs qu'il étoit opulent. Morvan, qui occupoit son siège à la fin de l'onzième siècle, dit de lui que « c'étoit un saint » homme; que, de riche qu'il étoit, il se fit pauvre; qu'après avoir exer-

(1) Cartul. Roton.

(2) Guicpri est une paroisse du diocèse de Saint Malo, sur la Vilene. Dans le Cartulaire de Redon, elle s'appelle Guicbri. *Guic* ou *gwic*, habitation; *bri* ou *ri*, rivière: lieu habité sur une rivière.

(3) Cartular. Rotonense.

(4) *Kalendarium abbatix S. Mevenni.*

(5) *Bleve* ou *leve*, revenus de terre; *li*, seigneur; *gueth*, riche: seigneur riche en fonds de terre.

» cé les fonctions sacrées d'évêque, il embrassa l'état religieux. » Suivant lui, cet illustre pénitent avoit fait, durant sa vie, plusieurs miracles. L'abbaye de Saint Julien de Tours a renfermé une partie de ses reliques (1).

24. On ne peut assigner le temps précis où Tenenan décéda. Mûr pour le ciel, il unit les souffrances de sa mort à celles de son divin modèle. Le corps du bienheureux évêque fut inhumé dans son église cathédrale, avec l'honneur et le respect qui étoient dus à sa sainteté (2).

25. L'ancien bréviaire du diocèse de Léon marque sa fête au 16 de juillet, avec office de neuf leçons; elle est maintenant renvoyée au dix-neuf du même mois (3). Plusieurs églises du diocèse ont pris ce saint évêque pour patron (4).

26. Il y a lieu de croire qu'Ezaïe, évêque de Nantes, étoit mort à la fin de l'an 908. Adalard fut son successeur immédiat (5). Sa naissance lui avoit donné une grande considération (6).

27. Cependant Roll (7), qui avoit pris ce nom, soit pour mettre en évidence l'illustration de son origine (8), soit pour avoir toujours devant les yeux les grandes destinées auxquelles il se croyoit appelé, ou peut-être, par l'un et l'autre de ces motifs, avoit fait ses premiers exploits contre sa patrie, sous l'antique, mais désastreuse loi du plus fort, malgré les or-

(1) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened., sæc. iv; Annales Benedictini, tom. 1.

(2) Sanctilogium Leonense. D. Lobineau, dans la vie de saint Tenenan, s'est porté à croire que le lieu de la sépulture de cet évêque fut son église de Ploabennec, où, dit-il, ses reliques furent gardées quelque temps, et d'où elles ne sortirent que durant les guerres, dont on n'a pas eu l'attention de déterminer l'objet ni leurs auteurs. Quoi qu'il en soit de cette opinion, on ignore, de nos jours, ce que sont devenues les reliques du saint pontife.

Le Sanctiloge de Léon le fait mourir l'an 635. D. Lobineau, qui n'a trouvé, dans ses actes manuscrits, aucun caractère de chronologie, a placé son décès à la fin du sixième siècle. Voici les motifs qui nous ont forcé à le renvoyer au commencement du dixième. 1^o Selon le Sanctiloge de l'église de Léon, saint Tenenan fut le successeur immédiat de saint Golven; 2^o Il fut sacré par le métropolitain de Dol. « Ejus (Golvin) in locum à Dolenensi tunc metropolitano ritè fuffectus est. »

On sait que la métropole de Dol n'a été constamment reconnue que depuis le règne de Nominé; 3^o ces barbares, qui infestoient les côtes de Léon du temps de Tenenan, ne pouvoient être que des Danois.

(3) Ibidem.

(4) D. Lobineau, Vies des SS. de Bret.

(5) Chronicon Nannetense. Chronicon Briocense.

(6) *Ad, grand; lard, seigneur: grand seigneur.*

(7) *Ro, prince; ol ou oll, puissant: puissant prince.* Roll s'est aussi appelé simplement *Ro* ou *rous*. *Ro, rous, prince.*

(8) Le père de Roll, qu'on connoît mieux de nos jours sous le nom de Rollon, s'appeloit Roguald. *Ro, prince; gual ou val, puissant: puissant prince.* Roguald portoit le surnom de Riche. On dit qu'il descendoit des anciens rois de Norwege. Le terme *Norwege* est composé de *nord* ou *nort*, *nord*, et de *we* ou *gwe*, *terre: terre du nord*. La Norwege fut aussi appelée *Normannia* ou *terre des habitans du nord*.

dres que le roi Harold (1) avoit intimés à tout pirate de respecter ses foyers. La guerre de tous contre tous détruiroit bientôt l'espèce humaine. Un peuple de brigands doit se contenter de dépouiller les étrangers. Tant l'ordre est nécessaire, même parmi ceux qui y sont le plus opposés !

Le rebelle , après avoir passé dans les îles Hebudes ou Westernes , au nord-ouest de l'Ecosse , où la noblesse la plus brillante de la Norwege s'étoit retirée , se met à la tête de ces guerriers , il cingle vers l'Angleterre. Nouveau César , il croit qu'il n'a qu'à venir et voir pour vaincre une île qui depuis long-temps est en proie aux violences de sa nation. Alfred , ce héros qui vient de conquérir son royaume , dissipe , par sa sagesse , les audacieux projets de ce téméraire , lui apprend qu'un courage féroce ne peut se mesurer avec une valeur éclairée.

La France offroit un tout autre spectacle à l'ambitieux Roll. Charles , alors sans concurrent , mais qui répondoit si mal aux idées nobles que renfermoit son nom , ne méritoit que celui de Simple. Trop pusillanime , il laissoit les grands de son royaume affecter l'indépendance et s'emparer de ses domaines. En guerre les uns contre les autres , sans qu'il mit fin à leurs querelles , ils sapoient les fondemens de l'état.

Pour soutenir l'ardeur de ses troupes , Roll leur persuade qu'Odin lui prépare en France les succès les plus éclatans. Déjà , il remonte la Seine , s'empare de Rouen , en fait une place d'armes. La terreur qu'il inspire se répand au loin ; ses triomphes se multiplient ; s'il a quelques échecs , il est prompt à les réparer.

28. Wrmælon , qui continue de commander en Bretagne , n'a aucune des qualités qui conviennent au père de la patrie. Les autres princes ne montrent pas moins de foiblesse. Tous semblent appeler les pirates pour punir leurs défauts.

Roll , soit par lui-même , soit en mettant en action , par ses exploits , d'autres troupes normandes , pénètre dans la Loire , assiège la ville de Nantes. Les habitans se défendent avec courage durant un jour. L'ennemi les épouvante par la supériorité du nombre. La nuit qui survient les fait penser à la retraite : elle la favorise par ses ténèbres. Les infidèles reviennent le matin pour attaquer la ville. Comme ils ne trouvent plus d'obstacles , ils s'en emparent , renversent le mur qui défend l'église cathédrale , la dépouillent de ce qu'on y a laissé de plus précieux , mettent le feu au toit de cet édifice.

(1) *Ar* , prince ; *ol* , puissant : puissant prince.

Adalard avoit emporté avec lui ce qu'il y avoit de plus riche dans son église. Il étoit passé en Bourgogne, d'où il ne revint pas (1).

Après cette expédition, les Normans s'avancent vers Angers; à leur approche, le peuple fuit, ne pense qu'à son salut; la ville est pillée et brûlée. Tours subit le même sort; vingt-huit églises, parmi lesquelles on doit distinguer l'église de Saint-Maurice, qui étoit cathédrale, maintenant Saint-Gatien, et la célèbre basilique de Saint-Martin, sont livrées aux flammes; le corps de l'apôtre des Gaules qu'on a caché, n'a rien à souffrir de l'irréligion. Orléans se rachète par une grande somme d'argent. Chartres ne doit sa conservation qu'à un miracle. La tunique de la mère de Dieu (2), la croix de son Fils mettent Roll en fuite, pour l'avertir que le Tout-Puissant le tient en sa main, qu'il l'arrête selon les vues de sa Providence, qu'il n'est qu'un instrument dont il se sert pour punir son peuple.

29. Les armes de Roll sont marquées de plus en plus par le désastre et par la cruauté. L'écho répète, d'un bout de la France à l'autre, les cris, les sanglots, les gémissemens du peuple. Charles, qui ne trouve ni dans sa personne, ni dans les grands du royaume, ni dans le reste de ses sujets assez de force pour conjurer la tempête, a recours à la négociation. Il n'emploie plus à cet ouvrage, des seigneurs laïques qui croyoient trouver leurs intérêts dans la continuation des troubles. Francon, archevêque de Rouen, son ambassadeur, parle ainsi à Roll : « Grand capitaine, » avez-vous donc résolu de faire, toute la vie, la guerre aux François? » Si vous mourez dans les combats, quel fruit recueillerez-vous de tant » de travaux? Croyez-vous être une divinité? N'êtes-vous pas plutôt un » homme mortel pétri de limon, cendre et poussière comme les autres? » Songez qui vous êtes, qui vous serez et qui vous jugera. Si vous conti- » nuez, comme vous avez commencé, vous n'aurez d'autre partage que » l'enfer; dans cette triste demeure, vous ne pourrez plus faire la guerre » à personne. Si vous voulez embrasser la religion chrétienne, vous joui-

(1) Chronicon Nannetense. Chronicon Briocense.

(2) L'évêque de Chartres (Vantelme), précédé de son clergé et en habits pontificaux, sortit de la ville, tenant d'une main la croix, et de l'autre la chemise de la sainte Vierge. Richard, comte de Bourgogne, combattoit alors Roll. La victoire étoit incertaine, lorsque tout à coup elle se décida en faveur des

chrétiens. Les infidèles, saisis de frayeur, prirent la fuite. Roll qui, dans toute autre circonstance, auroit préféré de périr l'épée à la main, suivit l'exemple de son armée. L'empereur Nicephore avoit fait présent à Charlemagne de la tunique de la Vierge, Charles le Chauve l'avoit tirée d'Aix-la-Chapelle, pour la donner à l'église de Chartres.

» rez de la paix dans ce monde et dans l'autre. Le roi Charles vous cède
 » toute cette terre maritime que vous et Hasting avez ravagée ; il vous
 » offre sa fille Gisele (1) en mariage : elle sera le nœud et le gage de la
 » paix. Si c'est l'amour de la gloire ou l'intérêt qui vous fait agir , pou-
 » vez-vous espérer quelque chose de plus glorieux pour vous ou de plus
 » avantageux à votre nation (2) ? »

A ces traits lumineux que la liberté apostolique avoit tracés , devoit se réveiller dans Roll l'idée du juste et de l'injuste qui est indépendant de toute convention ; que la main du Créateur a gravé profondément dans le cœur de tous les hommes ; que l'éducation , quelque perverse qu'elle puisse être , ne peut entièrement effacer. Il devoit réfléchir que le droit qu'il s'arrogeoit sur les propriétés et sur la vie de ses semblables , ne mettoit pas en sûreté ses rapines , ses jours mêmes ; que la force , qu'il croyoit légitime , pouvoit être employée contre lui par ceux-là même avec qui il partageoit ses brigandages.

Depuis qu'à la vue seule de la croix , il avoit pris la fuite en tremblant , malgré l'infamie qui y étoit attachée , il avoit dû reconnoître qu'il n'y a d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens ; que ses ancêtres , en transformant l'Etre-Suprême en un tyran sanguinaire et destructeur , lui avoient prêté leur passion dominante ; que la tradition de leurs premiers pères réclamoit contre une erreur aussi grossière ; que le Walhalla (3) , tel qu'on le supposoit , étoit l'opprobre de la raison et le fruit de l'ignorance. Pour peu qu'il considérât la nature du christianisme , la divinité de sa source s'offroit à ses yeux. Sous son empire , il devoit se donner des sujets que

(1) *Gi ou gui , belle ; sel , princesse : belle princesse.*

(2) Dudo , 1. 2.

(3) Le Walhalla , suivant l'Edda des Islandois , étoit un lieu de délices qu'Odin réservait à ceux-là seulement qui avoient versé leur sang dans les combats. C'est là aussi à peu près l'idée que nous fournit le mot *Walhalla*. *Wal* ou *gal* , mis à mort ; *halla* , palais : palais de ceux qui sont morts au combat. Telle est aussi la manière dont en pense Keisler , dans ses Antiquités septentrionales , à la note (c) , p. 127. Par là on voit que les vertus sociales étoient inconnues aux Scandinaves : la violence seule étoit récompensée. « Les héros , dit » la vingtième fable de l'Edda , qui sont reçus » dans le palais d'Odin , ne sont pas plutôt

» habillés qu'ils prennent leurs armes , en-
 » trent en lice et se mettent en pièces les uns
 » les autres ; mais , dès que l'heure du repas
 » approche , ils remontent à cheval tous sains
 » et saufs , et s'en retournent boire et manger
 » au palais d'Odin. Quoiqu'il y en ait un nom-
 » bre infini , la chair du sanglier Serimner leur
 » suffit à tous. Chaque jour on le sert ; cha-
 » que jour il se trouve entier. La boisson de
 » ces guerriers est la bière et l'hydromel. Des
 » mamelles d'une chèvre , il coule de cette
 » dernière liqueur une telle abondance , qu'elle
 » suffit pour enivrer tous les héros. Leurs
 » verres sont les crânes des ennemis qu'ils ont
 » tués à la guerre. Des vierges les servent à
 » table et remplissent leurs coupes à mesure
 » qu'ils les vident. Pour Odin , il est seul à sa
 » table. Le vin est son unique nourriture.

la conscience, bien plus que la crainte, lui rendroit fidèles; le fondement de son bonheur étoit assuré, la règle de ses mœurs solidement fixée, sa croyance raisonnable.

Roll, au cœur duquel Dieu avoit parlé tandis que son ministre se faisoit entendre à ses oreilles, fut sensible aux propositions de Francon. Ce n'est plus ce lion altéré de sang humain qui cherche à étendre le carnage; c'est maintenant un homme qui veut faire la paix avec les hommes: présage de celle que Dieu veut cimenter avec lui dans les décrets de sa miséricorde.

Déjà ce général a fait part à ses soldats des offres du roi françois. Tous, prévenus de la grâce divine, y accédèrent avec gratitude. La paix avec les étrangers, quoique contraire à leurs principes, fut préférée à la guerre. Déserteurs d'Odin, ils ne font plus dépendre le salut et la félicité éternelle des vertus militaires.

Roll va s'aboucher, à Saint-Clair (1) sur Epte, avec Charles le Simple. Il déclare avoir pour agréables les propositions qui lui ont été portées; mais il exige qu'on lui donne, en outre, la Bretagne, pour fournir aux besoins de ses troupes, jusqu'à ce qu'elles aient mis en valeur les terres dont il va devenir le maître; on lui offre la Flandre: il la refuse; la Bretagne lui est accordée; le traité se conclut (2).

Roll rend hommage à Charles plutôt en conquérant qu'en vassal. Après avoir passé par le catéchumenat, Francon lui administre solennellement le baptême, au commencement de l'année 912, dans la cathédrale de Rouen. Ce prince le reçut par immersion, conformément à l'usage qui subsistoit encore. Robert, duc de France et de Paris, lui servit de parrain; en conséquence, il le leva des fonts sacrés. Le nom de Robert, que Roll y prit, n'est pas différent des autres qu'il porta (3). Méchant qu'il étoit, il fut choisi de Dieu pour devenir bon par sa grâce. Il en obtint miséricorde pour lui être fidèle, et manifester de plus en plus sa souveraine patience.

(1) Saint Clair, patron titulaire du bourg qui sépare la Normandie d'avec le Vexin françois, est différent de saint Clair de Nantes. Né à Rochester, il passa dans le Vexin, où il se rendit recommandable par des vertus héroïques. Il mourut martyr de la chasteté vers l'an 894. Quelques-uns, tels que l'éditeur du bréviaire d'Avranches, le font vivre du temps de saint Nicaise de Rouen. Ceux qui ont composé le bréviaire de Coutances ont évité cet anachronisme. Le corps de saint Clair est, de

nos jours, dans l'église de son nom, qui est auprès du lieu de son martyre. On y conserve ses reliques dans une chässe d'argent doré. L'abbaye de Saint Victor, à Paris, en fait l'office avec octave, le 18 de juillet. Le même jour est consacré à son culte dans le diocèse de Coutances; l'église d'Avranches en fait l'office la veille.

(2) [An 911 et 912.] — Omission. a. V.

(3) *Rho, prince; ber ou bert, puissant: puissant prince.*

Dajoc et Taneth, ou du moins, leurs religieux, habitoient toujours Dol, autrement Bourg-d'yeu. Ebbon, vicomte de Bourges, qui avoit sous sa dépendance le territoire de Dol, y jeta, l'an 917, les fondemens d'une église dédiée au Sauveur. On y plaça avec honneur les reliques de saint Gildas et celles des autres saints que ces deux abbés avoient antérieurement apportées avec eux. Raoul, fils d'Ebbon, Geronce, archevêque de Bourges, Laun, archidiacre, qui le remplaça dans son siège, eurent la gloire de la finir. L'abbaye de Saint Gildas de Bourg-d'yeu, car c'est ainsi qu'on l'appela dans la suite, fut soumise à l'ordinaire. Elle a subsisté avec distinction jusqu'à l'an 1623, temps où elle fut réduite en collégiale. Une grande partie des reliques de saint Gildas se voit maintenant à l'abbaye de Ruis, et le reste à Saint Gildas des Bois (1).

30. Les domaines de Roll, autrement Robert, ne comprirent d'abord que cette portion de la Neustrie, qui s'étend depuis l'Epte jusqu'à la mer (2). Comme ce terrain avoit été dévasté par ses troupes, il étoit nécessaire que ce nouveau duc reçût d'ailleurs des vivres pour les faire subsister. La Bretagne, qui n'avoit point été appelée au traité de Saint Clair, refusa de les fournir. Les Normans les réclamèrent par la force.

31. Leurs premiers pas se portèrent sur les rives de la Loire : ils allèrent attaquer Guerande. Les habitans s'excitèrent à combattre vigoureusement des ennemis dont le grand nombre étoit encore infidèle : leur multitude ne les épouvanta pas. N'y voyant que des bras de chair, ils implorèrent le secours du Seigneur, le supplièrent de combattre pour eux. Comme ils n'osoient espérer par eux-mêmes une faveur aussi marquée, ils s'adressèrent à saint Aubin, leur ange tutélaire. Les assiégeans furent forcés de se retirer avec perte (3). Les Guerandois, reconnoissans, se firent un devoir de rapporter leur délivrance à leur charitable intercesseur (4). Les miracles que saint Aubin avoit faits de son vivant et après sa mort, rendent celui-ci croyable (5).

32. Semblables à un torrent que les obstacles rendent plus impétueux et plus terrible, les Normans qui se joignent à des renfors, couvrent de leurs vaisseaux (6) la mer de Bretagne, la menacent du fer, du feu et de

(1) Mabillonius in *Annalibus Benedict.*, tom. 3, p. 357. Idem, nota b, in *Vita S. Gildasii*, tom. 1. *Actorum SS. Ord. S. Bened.*, p. 218.

(2) Dudo, *Histor. Norman.* Flodoardus in *Chronico*. Ordericus Vitalis, *Hist. Eccles.*

Le terrain que Charles le Simple céda à

Roll étoit circonscrit par la ville de Rouen, son territoire, et le pays de Caux.

(3) [An 919.]—Omission. a. V.

(4) M. d'Argentré, *Hist. de Bret.*, p. 130.

(5) Acta S. Albini, apud Mabillonium in *Actis SS. Ord. S. Bened.*, sæc. 1.

(6) Les premiers vaisseaux des Danois n'a-

la servitude. Les comtes, les vicomtes et les autres seigneurs (1), qui ne peuvent faire face à tous ces pirates, sont mis en déroute. Rudalt, Derien, Gueroec, Pasquiten et Budic ne laissent d'autres monumens de leur existence que ceux de leurs noms; Wrmælon n'est plus; Daniel, son fils (2), dispaçoit de la scène du monde; Mathuedoi, comte de Poher (3), dans qui l'autorité souveraine a passé, ne pense qu'à la retraite. Il étoit lié étroitement avec Edouard 1, qui, l'an 900, avoit succédé à Alfred.

Ce roi, qui avoit abaissé la fierté des Danois, avoit fait élever à sa cour, auprès d'Aldestan (4), le fils du prince breton. Cet enfant, qui avoit été levé des saints fonts par Aldestan, se nommoit Alain. Le père, qui se fait suivre de la meilleure partie des troupes de Bretagne, se réfugie auprès de son ami et lui conduit son fils. Les autres seigneurs vont chercher un asile en France, en Bourgogne et en Aquitaine. Les Bretons, sans défense, tombent comme la feuille des arbres aux pieds de l'ennemi; tout est emporté comme par un vent impétueux. Si les colons fertilisent leurs terres, c'est en vertu du traité de Saint Clair, pour servir à leurs maîtres impérieux les fruits de leurs travaux (5).

33. Le clergé de Bretagne partagea cette humiliante catastrophe. Con vaincu que Dieu avoit armé les Normans pour punir les ouailles avec les pasteurs, il adora la main qui le frappoit. En attendant que la justice du Tout-Puissant eût fait place à la miséricorde, il enleva à la profanation la plupart des corps des saints que renfermoient ses églises. La possession de ces précieux trésors avoit peut-être inspiré au peuple une confiance aveugle dans leurs intercessions; leurs ames, enivrées de délices, s'occupoient sans doute de leurs concitoyens; la terre qu'elles avoient habitée leur étoit toujours chère; la patrie céleste ne les refroidissoit point, au contraire, elles n'en étoient que plus tendres et plus compatissantes; après avoir fait leur demeure dans des corps fragiles et sujets aux misères de l'humanité, elles n'avoient pas reçu la couronne de gloire pour être insensibles aux maux du siècle. Mais ce n'étoit pas seulement des bienfaits temporels qu'elles sollicitoient aux pieds du trône de l'agneau. Leurs dépouilles mor-

voient été d'abord que des nacelles à douze rameurs; au commencement du dixième siècle, il y en avoit qui contenoient un équipage de cent hommes.

(1) La Chronique de Saint-Brieuc désigne ces seigneurs par le nom de *mathiberni*. Ce terme est composé de *mat*, bon, et de *bern*, juges : bons juges. Ces seigneurs ou juges

trouvoient leur devoir dans le nom qu'ils portoient.

(2) Cartular. Roton.

(3) Chronicon Briocense.

(4) *Al*, grand; *tan*, prince : grand prince.

(5) Chronicon Nannetense. Chronicon Briocense.

elles , à la vue desquelles se réveilloient leurs actions saintes , accusoient la tiédeur des Bretons , les invitoient à contempler , des yeux de la foi , le bonheur dont elles jouissent ; à souffrir avec patience l'adversité , moyen dont Dieu se sert pour éprouver ses élus ; à franchir tous les obstacles de leur salut ; à faire ce que les saints ont fait dans leur exil , pour devenir ce qu'ils sont dans le ciel. Ces reliques , en passant en des terres étrangères , alloient y être établies en honneur et en gloire.

34. Les religieux de l'abbaye de Saint Men de Gael transportèrent celles de saint Judicael à Ansion , autrement Saint Jouin , abbaye du Bas-Poitou , dont nous avons parlé ailleurs (1). Ils y joignirent le corps de saint Men , leur fondateur. Une partie de ces deux corps saints resta dans l'église d'Ansion ; l'autre fut transférée au château de Touars , dans l'église de Saint Martin. Du temps du pieux et savant Robert , qui fut abbé de Saint Florent de Saumur , vers l'an 986 , et qui mourut l'an 1011 , ce qu'il y avoit de reliques des deux saints au château de Touars , fut porté à Saint Florent de Saumur. Le corps de saint Martin de Vertou avoit été porté à Ansion dans le temps que nous l'avons dit , et y avoit été inhumé dans l'église de Saint Jean l'Evangeliste , auprès de Saint Jouin. Quelque temps après , on l'avoit levé de terre et transféré de cette église dans celle de Saint Jean Baptiste , qui en étoit contiguë. L'an 1130 , on trouva des reliques de saint Judicael avec celles de saint Martin de Vertou (2).

Le chef du saint roi Judicael a été reporté à l'abbaye de Saint Men de Gael ; il y existe encore avec quelques-uns de ses ossemens. Le tout est renfermé dans un reliquaire d'argent enrichi de pierres précieuses (3). Cette translation , dont on ignore l'époque , est fêtée à l'abbaye de Saint Men le douze d'août , avec office double (4). Il est probable que ce qu'on avoit laissé d'ossemens du saint religieux , à Ansion , a subi le même sort que ceux de saint Martin de Vertou ont éprouvé de l'irrégion des hérétiques.

L'abbaye de Saint Men a recouvré également une partie du chef de son fondateur et plusieurs autres petites portions de ses reliques. On les y conserve dans des reliquaires très-riches. On en fait la translation le dix-huit de janvier , avec office double de seconde classe.

(1) *Chronicon Britannicum*. Le P. Albert le Grand , que D. Lobineau a suivi , met sans preuves la translation des reliques de saint Judicael et de saint Men , sous l'an 878.

(2) *Chronicon S. Florentii*. *Chronicon Britannicum*. D. Lobineau , Vies de saint Judi-

cael et de saint Martin de Vertou. *Gallia Christiana San-Marthanorum*. Tom. 4 , p. 391.

(3) *Officia propria insignis ecclesiæ abbat. Mevennensis* , apud Valais , an. 1769.

(4) *Ibidem*.

Les saints restes de saint Austole, disciple de saint Men, existent toujours dans cette abbaye. On y fait la fête de ce saint religieux le vingt-sept de juin ; elle est double majeure (1).

35. Les moines de Landeweneck ne crurent pas en sûreté les reliques de leur saint fondateur. Ils les transportèrent, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, en différens lieux de France, et de là en Flandre, dans l'abbaye de Blandinberg, près de Gand (2).

36. Le corps de saint Hélier, dont Gernobri avoit enrichi la ville de Rennes, et qu'il avoit déposé dans l'une de ses églises, qui, par reconnaissance, s'étoit honorée du nom du saint martyr, fut porté à Beaubec, au diocèse de Rouen. L'abbaye qu'on y a fondée dans la suite se glorifie de le posséder (3).

37. Les reliques du saint roi Salomon furent tirées de Bretagne. Pluviers (4), ville de la Beauce, leur servit d'asile (5). Aussi l'église paroissiale reconnoît-elle ce martyr pour son patron (6).

(1) *Officia propria insignis Ecclesiæ Abbat. Mevennensis, apud Valais, an. 1767.*

(2) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet, tom. 2, p. 237 et 238 (*).

(3) Quelques-uns, tel que l'éditeur du bréviaire de Coutances, de l'an 1769, ont cru, d'après un manuscrit de la vie de saint Hélier, que ses reliques avoient été transportées de Gersey au confluent du Rhin et de la Meuse. Mais 1^o les noms de lieux et de villes dont parle ce manuscrit paroissent fabuleux : on n'en retrouve aucun vestige. 2^o L'évêque Willebrus, à qui l'on confia les reliques de saint Hélier, au temps de sa translation de Gersey, a été pris mal à propos pour saint Willibrord, premier évêque d'Utrecht. En effet, cette translation étoit arrivée vers le milieu du neuvième siècle. S. Willibrord étoit mort plus d'un siècle auparavant. 3^o On ne voit point de traces du culte de saint Hélier dans les lieux dont le manuscrit fait mention. Ce que nous avons dit, tome cinquième de cette histoire, pages 358 et 359, à la note b (**), subsiste donc dans toute sa force. Nous y ajouterons qu'un calendrier du diocèse de Rennes, de l'an 1620, au 16 juillet, porte ceci : « S. Helerii, martyris in » *propria ecclesia.* » C'est donc de Rennes qu'est sorti en second lieu le corps de S. Hélier.

(4) Pluviers est situé sur le ruisseau l'Euf,

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n^o 31, p. 224.
a. V.

qui va se décharger dans la rivière d'Essone. Son territoire produit beaucoup de blé, dont on fait un grand commerce. On y nourrit aussi du bétail qui est d'un produit considérable.

Le nom de Pluviers vient de plu, lieu habité, et de ver, eau coulante, ruisseau : lieu habité qui est auprès d'un ruisseau.

Pluviers s'appelle encore Pethiviers et Pithiviers, autrement Petuer et Pituer. Peth ou pith, abondant, fertile ; i, pays, contrée ; ver, ruisseau : contrée abondante sur un ruisseau. De là on peut juger avec quel fondement on a cru que Pluviers tire son nom de la quantité de pluviens qu'on dit avoir existé dans les environs. Robert Cenau, évêque d'Avranches, savant d'ailleurs, a adopté ce conte. C'est pour cela qu'il appelle Pluviers *Aviarium*... L'Euf a pris cette dénomination d'ef, eau, ruisseau... L'Essone (Exonia) s'appelle ainsi d'aid, en composition ais, plusieurs, et d'on, rivière : rivières réunies. L'Essone n'a point de source particulière : elle est formée des rivières d'Etampes et de la Juine, qui se réunissent dans un même lit.

(5) Le P. Albert, Vies des SS. de Bret.

(6) De la Martinière, dans son dictionn. géog., article Pluviers.

(**) Ci-dessus, neuvième siècle, n^o 198, p. 364, note 6. a. V.

38. Le corps de saint Gurval , évêque d'Alet , étoit resté jusqu'à ce temps dans l'église de Gwern. On en tira alors la plus grande partie , pour la soustraire aux outrages des infidèles. Elle fut transportée dans le Gâtinois (1), à Yeure-le-Châtel (2), on conserve la châsse qui la renferma quelque temps. Dans la suite , on la déposa à Montreuil-sur-Mer. On fit alors quelques distributions de ses reliques. Arnoul (3), comte de Flandre, qui n'a mérité ce nom que par la discipline qu'il fit refleurir dans ses états , par le ministère de saint Gérard , abbé de Brogue , dans le comté de Namur (4), fit porter le reste à Gand , dans la communauté de Saint Pierre de Blandinberg. Cette translation fut faite le troisième jour de décembre , sous le règne du roi Lothaire , qui avoit été couronné roi de France le douze de novembre de l'an 954. Les reliques du saint évêque se gardent encore à l'abbaye de Blandinberg (5).

39. Quoique l'on n'ait pu fixer l'époque de la mort de saint Tenenan , on ne doit pas moins regarder comme certain qu'il avoit terminé son pèlerinage sur la terre avant les nouvelles calamités qui affligeoient la Bretagne. Durant sa vie mortelle , il n'avoit rien épargné pour déterminer ses ouailles à écarter , par une vraie pénitence , le fléau dont la justice de Dieu les menaçoit. Triomphant dans le ciel , il n'étoit pas moins l'ami de ses frères : la charité l'unissoit encore plus étroitement à eux. Arrivé au port , il prioit pour le peuple qui étoit en proie aux périls les plus grands , supplioit le Seigneur de ne pas l'abandonner dans ces jours de tribulation , de mettre un frein à ses ennemis , de lui montrer au moins de loin un libérateur. Conan l'avoit remplacé dans le siège de Léon (6). On ignore ce qu'il étoit auparavant.

40. Ce fut lui qui transporta à Paris le corps de sainte Osmane , qui , jusqu'à ce temps , avoit reposé en Bretagne. Il le transféra à l'abbaye de Saint Denis , où , accompagné d'un autre évêque , il l'exposa à la vénération du peuple , dans une châsse de fer doré (7).

(1) Le Gâtinois a pris son nom de ses forêts. *Gat, forêt.*

(2) Yeure-le-Châtel ou le Château est sur la petite rivière de Rinarde. C'est de là que vient son nom. *Y, sur ; eur ou ur, rivière : château sur une rivière.* Le mot *Rinarde* se tire de *rin, rivière* , et d'*ard* , diminutif : *petite rivière.*

(3) On a regardé comme quelque chose d'étrange qu'Arnoul ait pris , dans ses diplômes , le titre de *grand*. Cette qualité n'étoit que l'étymologie de son nom. *Ar, article ; noll,*

grand : le grand.

(4) *Nam, rivière ; ur, habitation : lieu habité sur des rivières.* Namur est au confluent de la Meuse et de la Sambre.

(5) D. Lobineau , *Vies des SS. de Bret. Vies des SS. tirées de l'anglois*, tom. 5, p. 172.

(6) D. Taillandier , *Catalogue des évêques de Léon.*

(7) D. Lobineau , *Vies des SS. de Bretagne*, p. 40. Les auteurs des *Vies des saints tirées de l'anglois* , disent que le corps de sainte Osma-

L'abbé et les religieux de cette célèbre communauté cédèrent, l'an 1405, une partie des reliques de cette vierge sainte, à une paroisse du Gâtinois (1). Par reconnaissance, les habitans de ce hameau s'obligèrent à faire célébrer tous les ans à perpétuité, dans leur église, deux messes pour les religieux de Saint Denis; la première du Saint-Esprit, le lendemain de la Saint-Denis; et l'autre des morts, le jour d'après la fête de sainte Osmane. Une des chapelles de l'église de Saint Denis est dédiée à cette sainte (2).

La fête de cette sainte est assignée, dans plusieurs martyrologes, au 9 de septembre. Celle de l'élévation de son corps au monastère de Saint Denis, est marquée au premier d'avril, dans le martyrologe gallican de du Saussay. La plus grande partie de ses reliques fut dispersée par les calvinistes l'an 1567. Son culte a pénétré jusqu'en Irlande : elle y est honorée le vingt-deux de novembre (3).

41. Le corps de saint Maixent avoit été tiré du monastère de Plelan, environ la même époque; on y avoit joint les reliques de saint Léger, dont le dépôt ne devoit pas être éloigné de cette maison. Aymar, comte de Poitiers, qui avoit à cœur de les faire revenir dans le Poitou, avoit envoyé, à cette fin, une députation vers les religieux de Redon, d'où dépendoit la petite abbaye de Plelan. Les circonstances lui étoient d'autant plus favorables qu'Ademar, son frère, avoit remplacé depuis peu Cutluant.

A peine les moines de Redon, qui conduisoient les saintes reliques, étoient-ils sur les frontières de la Bretagne, que les Normans entrèrent dans le Poitou. Dans cette position critique, ils allèrent jusqu'à Condat en Auvergne (4), où ils espérèrent être en sûreté. L'église de ce lieu leur

ne fut porté à Saint Denis dans le onzième siècle, mais ils n'en donnent point de preuve. Voici ce que pensent à ce sujet les savans auteurs de l'Histoire littéraire de la France, tome x, pages LXVI et LXVII de leurs additions et corrections. « L'abbaye de Saint Denis en France possédoit les reliques de sainte Osmane dès le commencement du dixième siècle, comme on le voit par un manuscrit de ce temps, à l'usage de cette abbaye, conservé parmi ceux de Notre Dame de Paris, où le nom de sainte Osmane se trouve avec toutes les différentes litanies qu'on chantoit dans ce monastère aux Rogations. » Cette observation importante, qui détruit l'assertion

des auteurs des nouvelles Vies des saints, est de M. le Beuf : elle a été tirée du Journal historique, sept. 1750, p. 196. Nous l'adoptons d'autant plus volontiers qu'elle est liée avec l'histoire.

(1) *Gad* ou *cad*, forêt, *tin*, pays : pays de forêts. Il y a encore de nos jours de grandes forêts en Gâtinois.

(2) Felibien, Hist. de S. Denis, p. 321.

(3) Du Saussay, Capgrave, Suiken.

(4) Le Cartulaire de Redon s'exprime ainsi sur la translation des reliques de saint Maixent, à Poitiers. « *Movimus ad Candadensem ecclesiam super illud flumen quod vocatur Bebronus, comparantes eam lx solidis cum*

fut donnée à prix d'argent ; elle leur coûta soixante sous , avec ses dépendances. Là ils se fixèrent et placèrent dans leur église le corps de saint Maixent avec celui de saint Léger.

Quelques années après , les Normans menacèrent l'Auvergne d'une prochaine invasion. On en enleva les reliques des deux saints. Richard I, duc bénéficiaire de Bourgogne , qui avoit épousé Adelaïde , sœur de Rodolphe I, roi de la Bourgogne Transjurane , et qui , selon Flodoard , mourut l'an 921 , leur donna un hospice honorable dans la ville d'Auxerre.

42. Ce duc , l'évêque et tous les seigneurs firent aux religieux de Redon les propositions les plus avantageuses pour les attacher auprès d'eux. Mais la parole que ces moines avoient donnée à Aymar et à son frère , les empêcha de les accepter. Ils arrivèrent à l'abbaye de Saint Maixent avec les reliques du saint abbé et celles de saint Léger ; elles y furent placées de nouveau. La fête de cette translation s'y fit le dimanche , vingt de juin , l'an 924 (1).

On doit observer qu'il ne revint en Poitou qu'une très-petite partie des reliques de saint Maixent. Dans la plupart des lieux où elles avoient résidé , on en avoit cédé des portions. On en doit dire autant des reliques de saint Léger. Lorsqu'on eut fondé en Auvergne l'abbaye d'E-

» omni suo territorio. » Besly , dans son Histoire des ducs d'Aquitaine , p. 217 , parle à peu près dans les mêmes termes. D. Mabillon , sur la vie de saint Maixent , qu'il a insérée au second siècle des Actes des saints bénédictins , a pris la rivière *Bebronus* pour la Sioule. M. Baillet , dans la vie de saint Maixent , a embrassé la même opinion. Il place l'église de Condat , sur la Sioule , et l'appelle Candet. D. Morice , dans son Hist. de Bret. , t. 1 , p. 58 , a cru que *Bebronus* étoit la Vienne , et que le lieu où les reliques des deux saints s'arrêtaient étoit à l'embouchure de cette rivière : ce qui désigne la ville de Cande , où la Vienne et la Loire forment un confluent. Ce dernier sentiment ne peut se soutenir , parce que la Touraine étoit alors ouverte aux Normans. Le premier n'est pas plus solide , parce qu'il n'a point existé d'église de Candet sur la Sioule.

On voit , sur la rivière de Rue , en Auvergne , une paroisse qu'on nomme Condat. C'est celle-là dont il est parlé dans Besly et le Cartulaire de Redon. Le mot *ru* se rend par *eau coulante* , *petite rivière*. C'est aussi ce que dé-

signe le *Bebronus* du Cartulaire de Redon. *Be* , *petite* ; *bron* ou *ron* , *rivière* : *petite rivière*. Condat en Auvergne est fertile en grains et en excellens pâturages. *Cond* ou *cand* , *fertile* ; *at* , *terre* : *terre fertile*. Tout concourt donc à placer à Condat la *Candadensis Ecclesia* du Cartulaire de Redon. On peut remarquer ici que les religieux de Redon , en transférant , du monastère de Plelan , le corps de saint Maixent et celui de saint Léger , qu'ils avoient pris dans le voisinage , avoient emporté avec eux une chasse d'ivoire qui contenoit des reliques de plusieurs saints dont on ne dit pas le nom.

(1) M. Baillet , Vies des saints ; D. Mabillon , dans ses Annales bénédictines , tom. 3 , p. 380. Le Cartulaire de Redon met , sous l'an 904 , la translation des reliques de saint Maixent et de saint Léger , hors de Bretagne. C'est une erreur ; puisque ce ne fut qu'après la mort d'Alain le Grand que les Normans rentrèrent dans ce pays et dans le Poitou. M. Baillet et D. Mabillon ont évité cet anachronisme : ils nous ont servi de guides.

breuil, on fit présent à cette communauté d'une partie des précieux restes du saint abbé et du bienheureux martyr. Un des bras de celui-ci se voit dans l'église de Fécam, au pays de Caux; l'autre se trouve en Champagne, au diocèse de Reims, dans l'église de Saint Basle. On montre de ses reliques à Paris, dans l'église de Notre Dame de Saint Merry et au Val-de-Grâce (1). Ce qui étonne, c'est qu'on ait écrit qu'on montra, l'an 1059, dans l'abbaye de Saint Maixent, à la vénération publique, le corps du saint patron et qu'on le renferma dans un nouveau sépulcre (2).

43. Depuis l'an 878, Mahen, évêque de Dol, n'a pas figuré dans l'histoire. Après lui, Agan gouverna son église (3). Rien ne fait connoître l'époque où avoit commencé son pontificat. Le nom qu'il portoit suppose que son origine étoit illustre (4).

44. Le corps de l'un des saints Sansons que Mahen avoit porté à Orléans, reposoit toujours à Saint Symphorien. Cette église, devenue célèbre par ce dépôt sacré, avoit été érigée en abbaye : le service divin s'en faisoit par des chanoines. Comme les revenus de cette communauté étoient considérables, des laïques s'en étoient emparés. C'étoit beaucoup pour eux de fournir aux chanoines le nécessaire : le reste leur appartenoit comme faisant partie de leur patrimoine. Telle étoit la manière de penser dans ce siècle, sur les propriétés ecclésiastiques.

Hugues, autrement le Grand (5), qu'on appeloit l'abbé, parce qu'il possédoit les abbayes de Saint Denis, de Saint Germain des Prés et de Saint Martin de Tours, l'étoit encore de Saint Symphorien. Ce seigneur donna, l'an 930, en faveur d'Agan, une charte dont voici la teneur :
 « Moi, Hugues, comte et marquis, examinant le nombre de mes péchés
 » et les misères de la vie humaine, je donne à perpétuité au bienheu-
 » reux confesseur du Christ, Sanson, à Agan, son successeur, à ceux
 » qui le remplaceront dans le siège de Dol, et aux chanoines de l'église
 » de Saint Symphorien qui y servent Dieu et saint Sanson, l'un de mes
 » héritages, savoir, l'abbaye de Saint Symphorien, qui est dans l'enceinte
 » d'Orléans. J'y joins deux églises dans le faubourg Sainte Lée (6) et

(1) M. Baillet, Vies de saint Maixent et de saint Léger.

(2) Mabillonius, ibidem.

(3) [An 930.]—Omission. a. V.

(4) A, article; gan, beau : le beau.

(5) Hug, grand. La qualité de grand n'étoit donc que l'expression du mot hugues.

(6) L'église de Sainte Lée est la même que celle de Saint Pierre Ensentelée. On a fait jusqu'à présent des efforts inutiles pour découvrir le sens du terme *ensentelée*. Il falloit consulter le celtique. En ou an, demeure, église; sen, sainte; lée, lée : église de Sainte Lée. L'église de Saint Pierre a été consacrée sous deux titres, ceux de saint Pierre et de sainte Lée,

» Saint Sulpice; les autres églises qui sont de la dépendance de cette abbaye, les hameaux, les vignes, les prairies, les bois, les terres en labour, celles qui ne le sont pas, les eaux, les cours d'eau et tout ce qui peut être annexé à cette abbaye. Mon intention est de procurer, par cette largesse, le salut de mon âme, le bonheur éternel de mon père, celui de ma mère, le rachat de mes péchés et de ceux de mes parens. Si quelqu'un de mes héritiers ou de mes légataires vouloit s'opposer à cette donation, ce que nous ne croyons pas, qu'il encoure l'indignation de Dieu Tout-Puissant et celle de saint Sanson. Fait à Orléans, au mois de mai, la septième année du règne de Raoul (1). »

Cet acte fut souscrit par le donateur et par Anselme d'Orléans, du nom, qui y prend la qualité d'humble évêque. On y voit aussi cinq autres souscriptions, parmi lesquelles on distingue celle du diacre Ermen-tée, qui fut nommé à l'évêché d'Orléans l'an 941 (2). Anselme, par sa souscription, avoit renoncé à tous les droits qu'il pouvoit prétendre sur les biens de l'abbaye de Saint Symphorien, qui dès lors prit le nom de Saint Sanson.

Depuis plusieurs siècles, la plupart des biens ecclésiastiques avoient passé dans les mains des laïques. Ceux mêmes de quelques églises cathédrales avoient été usurpés par des seigneurs. Les églises d'Auxerre, de Vienne et de Lyon en avoient fait une triste expérience au milieu du huitième siècle (3).

45. L'évêque d'Orléans et le comte Hugues, en donnant à l'évêché de Dol l'abbaye de Saint Symphorien, et en la soumettant à sa juridiction, rendoient un témoignage éclatant aux vertus d'un saint dont les reliques illustroient leur ville, et au siège qu'il avoit occupé avec tant de gloire. La manière dont cette abbaye alloit être administrée devoit y rappeler l'ordre, la discipline et la magnificence dans le service divin. Le clergé de Dol y trouvoit un refuge au milieu de l'oppression; c'étoit pour lui une nouvelle patrie. Il est au moins probable qu'Agan étoit alors en personne à Orléans et qu'il y résidoit avec ses clercs; chassé de Dol par les Normans, il n'avoit pu mieux faire que d'y chercher un asile.

46. Cependant le duc Roll avoit tiré de la Bretagne des subsistances abondantes, soit pour la partie de ses troupes qui étoit restée attachée

veuve romaine, qui mourut l'an 384, et dont saint Jérôme parle avec éloge.

(1) San-Marthani in Gallia Christiana, tom. 2, p. 240.

(2) Ibidem.

(3) Historia episcop. Altissiod. Ado in Chronico, Anastas. in Greg. iii.

à sa fortune, soit pour ceux qui avoient préféré la piraterie aux douceurs de la paix et aux avantages que donne l'agriculture. Ceux-ci, joints à d'autres Normans, qui, comme eux, se glorifioient de ne rien devoir qu'à leur épée, attaqués, l'an 921, par le comte Robert, frère d'Eudes, roi de France, en obtinrent, par un traité, le pays nantois et le reste de la province qu'ils avoient ravagée (1).

Quelques-uns d'entr'eux embrassèrent le christianisme et se fixèrent dans le pays. Les autres continuèrent leurs brigandages. Hugues, fils du comte Robert, et le comte de Vermandois, les assiégèrent dans leur retraite sur la Loire. Ces généraux furent forcés de traiter avec eux. Trois ans après, Raoul, roi de France, les tailla en pièces dans le Limousin. Cette journée, qui le couvrit de gloire, les força de se contenter du territoire qui leur avoit été cédé.

47. Pour Roll, il avoit appris du christianisme, plus que de la politique du siècle, qu'un état ne peut subsister sans des lois qui en soutiennent les fondemens. Rentrant dans son cœur, il y avoit retrouvé la loi naturelle écrite du doigt de Dieu; à ce tribunal, il avoit appelé ses sujets, leur avoit intimé que, si Dieu lui avoit donné l'autorité sur eux, c'étoit pour réprimer l'injustice des méchans, pour faire vivre en repos les gens de bien; que, Dieu l'ayant établi son ministre pour pourvoir au bien public, et par conséquent au leur, il s'armeroit contre tout ce qui troubleroit l'ordre social, comme il récompenseroit le mérite.

Sage législateur, il fut juste et sévère dans ses jugemens. Si le cri de sa conscience, que les vérités évangéliques avoient réveillée, ne contint pas d'abord une cupidité effrénée, la crainte d'un châtiment certain et qui suivoit de près arrêta des mains auparavant trop avides du bien d'autrui. Quelque chose de grand prix que le prince suspendit aux branches d'un chêne, pendant une partie de chasse qu'il fit dans une forêt voisine de Rouen (2), y fut trouvé trois ans après (3).

(1) Frodoardi Chronicon.

(2) Cette forêt se nommoit Roumar. *Rou* ou *rob*, dans la signification stricte, se rend par *chêne*. Le *chêne* s'appelle ainsi, parce qu'il est le plus grand et le plus fort des arbres. De là *robur*, en latin, signifie *chêne*. Quelquefois le mot *rou* veut dire *bois* ou *forêt de chênes*. C'est ce qu'on entend par le mot *rouvre*, si connu en Bretagne. *Mar*, grande. Ainsi *roumar* se rend par *grande forêt de chênes*.

(3) *Guillelmus Gemmetic. Lib. 2, c. 20.* On

a attribué à Roll l'origine de la clameur dite de *haro*. Pour la justifier, on tire le mot *haro* de *ha* et de *roll*, comme qui diroit *invocation de Roll*. M. Menage, dans son Dictionnaire étymologique, a réfuté solidement cette opinion. Le mot *haro*, qui est celtique, veut dire: *cri élevé* ou *clameur pour appeler du secours*. *Har* ou *ar*, *parole*, *cri*; *o* ou *av*, *élevé*. *Arengua*, dans la basse latinité, se rend par *discours*. Le mot *harangue* vient d'*ar*. En latin, on dit *narro*, raconter. Keron, moine

48. Roll devint peu à peu le maître de cette partie de la France qui compose de nos jours la Normandie, à l'exception des diocèses de Coutances et d'Avranches qui appartenoient toujours à la Bretagne. Des bras qui n'avoient manié que les armes s'accoutumèrent, par les encouragemens du prince, à manier la charrue; il sut ennoblir à leurs yeux le grand art de cultiver la terre qui leur ouvrit une source pure de richesses. Toujours prêts néanmoins, selon les circonstances, à changer les socs de leurs charrues en épées, et leurs faux en lances, ils rendirent leur habitation à sa première fertilité.

49. Comblé d'honneur, épuisé par de longs et pénibles travaux, affaibli sous le poids des années, Roll avoit abdicqué, dès l'an 927, en faveur de Guillaume, son fils (1). Le nom qu'il lui avoit donné fait croire qu'il l'avoit chargé de ne s'occuper qu'à faire goûter à son peuple les douceurs d'une paix solide (2). C'est le plus beau des présens qu'un prince puisse faire à ses sujets. L'idée seule de la guerre alarme l'humanité et fait gémir la religion.

50. Depuis l'an 860 jusqu'à ce temps, on ne voit aucun évêque sur le siège d'Avranches. Ce diocèse n'avoit pu sortir de ses ruines (3). A Coutances, on connoît cinq successeurs de Seginand. Théodoric, qui est le dernier, ne résida pas plus qu'eux en sa ville épiscopale. Son territoire étoit toujours dans la désolation. Il s'étoit retiré à Rouen avec ses chanoines. L'archevêque de cette ville lui avoit cédé l'église de Saint Sauveur, autrement la Trinité, pour y célébrer les saints offices. Roll, devenu chrétien, lui en avoit assuré la propriété. L'évêque fit venir ce qu'il put de reliques de ses saints prédécesseurs, entr'autres celles de saint Lô; il les plaça dans l'église de la Trinité, qui perdit insensiblement son premier nom, pour prendre celui du saint évêque de Coutances. Les successeurs de Théodoric y fixèrent aussi leur résidence; ils y exercèrent longtemps les fonctions épiscopales (4).

51. Alain étoit toujours à la cour d'Aldestan, fils d'Edouard (5) et

de Saint Gal, qui florissoit vers l'an 720, et qui composa en tudesque ou théotisque, des gloses sur l'Oraison dominicale, sur le Symbole des apôtres et sur la Règle de saint Benoît, a employé *harcet* pour *il crie*, *haremees* pour *erions*. *Haro*, dans Froissard, signifie *bruit*, *cri*. *Haren*, en allemand, *crier*, *appeler*. Le terme *haro* n'a donc aucune affinité avec les noms de *ro*, *rou*, *roll*, *rollon* ou *robert*, qui veulent dire *prince* et *grand prince*.

(1) Guillelmus Gemetic.

(2) Selon Wachter le mot *Guillaume* (Wilhelmus) est formé de *weil*, *tranquillité*, *paix*, et de *helm*, *protecteur*, *défenseur* : *homme qui veille à la tranquillité publique*.

(3) Gallia Christiana San-Marthan., tom. 2.

(4) Ibidem. Trigan, Hist. Eccles. de Normandie, tom. 2. Expilly, Dictionnaire de la Gaule, article *Normandie*.

(5) *Ed*, *beau*; *o*, *très*; *war* ou *bar*, *prince*: *très-beau prince*.

d'Egwine (1), qui étoit montée sur le trône d'Angleterre l'an 924, et qui, par son savoir, sa piété et une sage administration, couvroit l'illégitimité de sa naissance. Le prince breton, qui porta le surnom de Barbe-Torte (2), s'étoit formé avec lui dans l'art difficile de gouverner. Une force de corps surprenante, quoique dans l'adolescence, le rendoit supérieur à tout autre. Ce n'étoit point avec le fer que, dans les parties de chasse, il attaquoit les ours et les sangliers : à coups de massue, il les assommoit. A la guerre, dont la chasse est la figure, et dans un temps où des bras nerveux étoient redoutables, il avoit de grands avantages sur tout combattant (3).

52. Ses oncles étoient morts sans avoir laissé de lignée ; par sa mère, il étoit héritier principal d'Alain le Grand (4). La défaite des Normans de la Loire, qui lui est annoncée, lui inspire la résolution de chasser ceux de Bretagne et de rentrer dans les droits que ses pères lui ont transmis.

Il repasse dans sa patrie désolée, anime Juhel Beranger (5) à se venger des Normans par une punition éclatante. Le ressentiment fait prendre les armes : une armée se forme ; déjà elle fond sur les oppresseurs de la liberté publique. Felecan (6), chef des Normans, périt l'un des premiers ; ses troupes sont passées au fil de l'épée (7). Trans, paroisse entre la petite ville d'Antrain, au diocèse de Rennes, et la ville de Dol, fut probablement le théâtre de cette action sanglante. Le combat se livra le jour même de la fête de saint Michel (8).

53. Enhardis par ce succès, les Bretons portèrent leurs armes victorieuses jusque dans le Bessin ; le roi Raoul avoit donné ce territoire à Roll, l'an 924 (9). L'hostilité des Bretons leur coûta cher. Le duc Guillaume, surnommé Longue-Epée (10), marcha contre eux, les vainquit et les força d'implorer sa clémence.

(1) *Gwin, belle : la belle.* Egwine avoit été concubine d'Edouard.

(2) Les Romains, vainqueurs des Gaules, y avoient introduit la longue barbe. Elle avoit été en honneur sous Charlemagne, qui la portoit ainsi lui-même. Les rois de France de la première race portoient leur barbe nouée et boutonnée d'or, suivant que l'ont écrit les anciens annalistes. Les clercs laissoient aussi croître leur barbe, mais sans ornemens. Dans un ancien Pontifical de l'abbaye du Bec, qui a plus de 600 ans, on lit une formule de bénédiction de la barbe.

(3) Chronicon Briocense. Chronicon Nannetense.

(4) Chronicon Briocense.

(5) Juhel ou Juhael a pris son nom de *ju*, prince, et de *hael*, libéral : prince libéral. Le mot *beranger* vient de *ber*, grand, et d'*anger*, guerrier : grand guerrier.

(6) *Fel* ou *bel*, grand ; *can*, chef : grand chef.

(7) [An 931.] — Omission. a. V.

(8) Chronicon Britan.

(9) Chronicon Frodoardi.

(10) L'épée dont se servoit le duc Guillaume est appelée *longa spada* dans la Chronique du Mont-Saint-Michel. Le *spada* étoit l'épée des Gaulois, suivant Diodore de Sicile, au livre cinq de sa Bibliothèque historique. Polybe,

54. Juhel Beranger, qui tenoit de Judicael, son père, le comté de Rennes, obtint sa grâce; mais il fut contraint de rendre hommage au duc. Alain, qui étoit l'auteur de l'expédition, ne put le fléchir : il alla de nouveau se réfugier en Angleterre.

Pendant ces entrefaites, Incon (1), chef des Normans de la Loire, pour tirer vengeance de la mort de Felecan, porte le fer et le feu en Bretagne, massacre ceux des habitans que la fuite ne peut sauver, et s'empare d'une grande partie de la province. Il est vraisemblable que ce fut dans ce temps que Jean, abbé de Landeweneck après Cadnou, fut fait prisonnier par les Normans : il souffrit une longue et dure captivité.

55. Il y a lieu de penser que les Normans de la Loire ne jouissoient plus de leurs droits sur la Bretagne, et qu'ils avoient passé au duc Guillaume. Aussi, lorsque le roi Raoul lui donna, l'an 933, la terre des Bretons, il paroît qu'on doit y comprendre non-seulement le Côtentin et l'Avranchin, mais encore le comté de Vennes et l'hommage du comté de Rennes.

56. Trois ans après, ce roi mourut d'une maladie qu'on nomme péculaire. Ses actions d'éclat ne purent blanchir l'usurpateur du trône. Louis, fils de Charles le Simple et d'Ogive (2), que sa mère avoit conduit en Angleterre pendant les troubles, est appelé, après un exil de treize ans, à la couronne de France par Hugues, comte de Paris, duc de France et de Bourgogne, qui comptoit deux rois dans sa famille, et qui, malgré ses talens, n'osoit se faire roi lui-même, quoiqu'il voulût régner. Ogive se rendit avec plaisir à la demande des ambassadeurs. Aldestan, plus circonspect, dans la crainte de quelque trahison, les obligea de faire serment de fidélité à son neveu, en exigea des otages. Toujours conduit par la prudence, il détermina le duc de Normandie à favoriser l'élévation de Louis. La tendresse qui le lioit avec Alain le porta à se rendre en même temps son intercesseur auprès de Guillaume Longue-Epée. Le duc acquiesça à cette prière avec d'autant plus de facilité que la plupart des terres du prince étoient dans la possession des Normans de la Loire. Alain rentra en Bretagne (3); son comté lui fut restitué

Tite-Live et Ugution font voir que cette épée n'avoit pas de pointe, qu'on ne s'en servoit que pour couper. Aussi *spada* se rend par *couper*. C'est avec le *spada* que nos vieux romanciers font faire des espèces de prodiges à leurs héros. On dit de Geoffroi de Bouillon que, du taillant de son épée, il donna à un cavalier un coup si fort, qu'il le fendit en deux depuis la tête jusqu'à la selle du cheval. Ces

spada étoient d'un poids énorme. On garde à Saint Faron de Meaux le *spada* d'Ogier le Danois, qui vivoit du temps de Charlemagne : ce *spada* se nommoit *courtin*; celui de Charlemagne, la *joyeuse*.

(1) *In*, beau; *con*, chef : beau chef.

(2) *O*, très; *gi* ou *gui*, belle : très-belle.

(3) [An 937.] — Omission. a. V.

dans le droit, à l'exception du Côtentin et de l'Avranchin, sous la condition de prêter serment de fidélité, comme l'avoit fait Juhel Beranger. Le prince, qui n'avoit plus qu'un ennemi à combattre, ne balança pas à la remplir.

57. Cette négociation avoit été bientôt annoncée aux Bretons : un grand nombre s'étoit rallié auprès du comte; Aldestan lui avoit fourni des vaisseaux et des troupes; le débarquement s'étoit fait sur les côtes de Dol. La dure captivité à laquelle les Dolois sont assujettis excite la commisération : tous veulent en être les libérateurs. Tandis que les Normans de la Loire jouissent tranquillement à Dol du fruit de leur conquête, Alain s'avance vers eux, les surprend et les taille en pièces.

58. Instruit qu'un autre corps de Normans a établi son quartier à Saint-Brieuc, le vainqueur remonte sur ses vaisseaux, débarque à l'entrée de la rivière de Gouat (1), attaque l'ennemi, le défait entièrement.

59. Des services aussi signalés et qui présageoient un avenir encore plus prospère, attachèrent les Bretons à Alain Barbe-Torte. Les seigneurs s'empressèrent de lui prêter serment de fidélité et de le reconnoître pour leur souverain. On prétend que c'est à Carhaix que s'en fit la proclamation. Jean, abbé de Landeweneck, avoit été l'un des plus fidèles du nouveau duc. Par son exemple, il avoit montré aux grands de la nation ce qu'ils auroient dû faire. Aussi, ce fut à sa considération que le prince donna de ses terres au monastère de Landeweneck, et qu'il fonda le prieuré de Batz, près de Guerande. Il paroît que cette abbaye avoit été désolée par les pirates (2).

60. Alain ne s'endormit pas sur ses trophées : il poursuivit les Normans avec tant de rapidité, par tout où ils s'étoient fortifiés, qu'à la fin de la campagne, il ne leur restoit plus que Nantes. Les ennemis avoient dessein de s'y fortifier et d'y tenir ferme jusqu'à ce qu'il leur fût venu du secours du pays du nord. Alain les prévint. A la tête d'une petite armée, tous gens d'élite, dont la principale force consistoit en cavalerie, il se présenta devant eux dans la plaine de Saint Agnan, où ils étoient retranchés (3). Les Normans, qui n'ont de confiance que dans la supériorité de

(1) Gurdestin, auteur de la vie de saint Guignolé, donne à cette petite rivière le nom de *Sanguis*. Pour connoître la valeur de ce terme, il faut recourir à la langue d'où il est sorti. *Sang* ou *san*, petite; *visc*, rivière : petite rivière.

(2) Chronicon Nannetense. Chronicon Bri-

cense. Cartularium Landewenec.

(3) Saint Agnan est une paroisse à plus de deux lieues de Nantes, sur le bord du lac de Gran-Lieu. Au près de ce lac et du château de Saint Agnan est l'île d'Un. On y voit les restes d'un camp retranché qui est entouré d'eaux vives. Ce camp pourroit renfermer quatre

leur nombre , sortent brusquement , chargent les Bretons avec tant d'ardeur qu'ils les font plier , les forcent de se retirer sur une colline qui étoit derrière eux.

Tourmenté par la soif , accablé de fatigue , Alain implore l'intercession de la sainte Vierge , cette puissante médiatrice auprès de Dieu , qui , dans tant de circonstances , est venue au secours des chrétiens. Une fontaine (1) qu'il découvre étanche sa soif et celle de sa troupe. Animé d'une foi vive, il la fait passer dans sa troupe. Tous se comportent en héros : ils enfoncent l'ennemi , le mettent en désordre. L'activité avec laquelle ils le poursuivent ne lui permet pas de se rallier. Pressé de toutes parts , il rejoint ses vaisseaux , s'embarque précipitamment , s'avance vers la mer pour y cacher sa honte et ne plus revenir de long-temps en Bretagne (2). C'est ainsi qu'Alain secoua le joug des Normans de la Loire , et qu'il se racheta d'une vassalité que la foiblesse avoit formée. Il n'en fut pas ainsi de l'hommage qu'il avoit rendu à Guillaume Longue-Epée , d'après celui de Juhel Beranger. Ces deux engagements ne furent point révoqués.

61. La fuite des Normans rappeloit la tranquillité publique ; mais Alain devoit au Dieu des armées des actions solennelles de grâces. Pour s'en acquitter , il va à Nantes. Les ronces , les épines avoient fermé le passage qui conduisoit à l'église de Saint Pierre et de Saint Paul. Le duc s'en ouvrit un avec son épée encore fumante du sang des païens. Lorsqu'il eut approché de la basilique qui , par sa magnificence , annonçoit autrefois la grandeur de Dieu qu'on y servoit , il n'y trouva que des murailles qui avoient résisté au fer , au feu , aux injures du temps. Les larmes coulèrent des yeux du prince ; la foule qui l'environnoit pleure comme lui sur la désolation du sanctuaire. Tous invoquèrent les saints apôtres à l'honneur desquels il étoit dédié. La ville , dont la splendeur avoit piqué si souvent la cupidité des pirates , offroit un spectacle qui n'étoit pas moins attendrissant. Les palais , les maisons , les forteresses , tout étoit tombé

mille hommes. C'étoit là probablement le poste que les Normans occupoient lorsqu'ils allèrent au-devant d'Alain pour le combattre. L'île d'*Un* s'est ainsi appelée du mot *un* ou *on* , qui veut dire *eau* : lieu entouré d'eau. Le mot françois *île* n'a pas d'autre signification. *I*, *eau* ; *le*, *lieu*.

(1) On prétend que la fontaine où Alain et sa troupe se rafraichirent est celle qu'on appelle *Fauchou* : elle est dans la paroisse de Saint

Agnan. On ajoute que cette fontaine est célèbre dans le canton. L'étymologie du mot *fau-chou* justifie la manière dont on en pense. *Fau* ou *av*, *eau coulante*, *fontaine* ; *cov*, prononcé *chou*, *victoire* : *fontaine de la victoire*. Les traditions populaires remontent toujours à des faits : la difficulté est d'en découvrir l'origine.

(2) *Chronicon Briocense*. *Chronicon Nannetense*.

en ruines (1). Les péchés de la nation avoient causé tous ces désastres. Dieu, en suscitant contre elle les Normans, qui ne pensoient qu'à s'enrichir de ses dépouilles, avoient vengé par eux ses intérêts. Trop heureuse d'avoir reconnu la source de ses maux ! La providence du Tout-Puissant qu'elle réclama fit naître sur elle les effets de sa miséricorde. Il ne l'avoit frappée que pour la faire rentrer en elle-même.

62. Cependant, la position avantageuse de la ville de Nantes sur la Loire, qui, par sa communication avec l'Océan, lui facilite le plus grand commerce, et la commodité de son port, engagent Alain à la faire sortir de ses cendres. Dans cette vue, il enjoint à ceux des Bretons qui étoient sous sa dépendance, de se rendre à Nantes. Comme tout manquoit dans ce désert, ils étoient chargés de se munir de provisions de bouche pendant le temps qu'on travailleroit à la réédification d'une place aussi importante (2). Son premier soin fut de rétablir les murs que Fulchric avoit fait élever pour la défense de son église cathédrale, et de réparer la tour principale où il fixa son séjour. Les autres seigneurs suivirent son exemple ; les villes et les châteaux démantelés furent remis en état de défense (3).

63. Conan, évêque de Léon, étoit mort pendant la domination des Normans en Bretagne. Peut-être son décès arriva-t-il à Paris. Octron lui avoit succédé. Sa famille étoit des plus distinguées de Bretagne (4).

64. Cet évêque n'avoit pas été un des derniers à faire visite au libérateur de la patrie, à rendre hommage à sa valeur. Alain lui donna l'évêché de Nantes en commende. De tout le clergé de l'église de Nantes, il ne restoit plus que quatre chanoines. L'heureux changement qui venoit d'arriver, les avoit rappelés. Ils n'eurent aucune part à la nomination d'Octron ; Alain n'avoit pris conseil que du pouvoir qu'il avoit en main (5).

65. Depuis un temps immémorial, la ville de Nantes faisoit partie du domaine de ses évêques : on y comprenoit même la banlieue et les îles de la Loire. Le tiers en avoit été cédé aux chanoines de leur église pour leur subsistance (6). C'étoit en vertu de ce droit que saint Paschair et son chapitre avoient donné en propriété au monastère d'Hermeland les îles d'Ain-

(1) Chronicon Briocense. Chronicon Nannetense.

(2) [An 938.]—Omission. a. V.

(3) Chronicon Briocense. Chronicon Nannetense.

(4) Le nom d'Octron est tiré d'och, seigneur,

et de tro ou ro, grand : grand seigneur. Octron s'est aussi appelé Hostion. Os, issu ; ti, maison ; on, grande : homme issu d'une grande maison.

(5) Chronicon Briocense.

(6) Ibidem.

dre et d'Aindrette (1). La moitié de la douane, qui se levait sur les marchandises qui abordoient au port de Nantes, appartenait aussi à l'évêque.

66. Alain Barbe-Torte, qui venait de donner à l'église de Nantes un évêque, de la manière la plus opposée à la discipline reçue par les canons, n'hésita pas d'attaquer la propriété de l'évêché. Il fit un partage de tous ces fonds selon que sembloit l'exiger l'intérêt du moment. La ville fut distribuée en trois quartiers : le premier continua d'être du domaine de l'évêché ; il étoit circonscrit par un mur du côté du nord, jusqu'à la porte Chariere (maintenant Saint-Nicolas) et la prairie de la fontaine de la bienheureuse Marie, qui est à la sortie de la ville, du côté de Richelbourg, et s'étend jusqu'à Mauve. Les deux autres passèrent aux mains des fidèles (2) d'Alain, qui l'avoient servi dans son expédition. La douane fut également divisée en trois portions. Le prince en retint une pour lui, accorda l'autre aux vicomtes et à d'autres seigneurs ; il laissa la troisième à l'évêque. Pour les terres et les îles des environs de Nantes, le duc en gratifia encore ses officiers, à l'exception de quelques paroisses qu'il conserva aux chanoines de l'église de cette ville (3). Il y a tout lieu de croire qu'il reprit dans la suite, ou ses successeurs, une grande partie du terrain de la ville qu'il avoit cédé à ses guerriers : c'est ce que l'on connoît sous le nom de prévôté (4). La portion de l'évêque a pris la dénomination de régair (5). Telle est l'origine des différens fiefs de la ville et du territoire de Nantes.

67. Ce qu'Alain avoit de plus important à faire étoit une alliance digne de lui. Foulques le Roux, qui, par son crédit, avoit réuni les deux comtés de de-çà et de de-là la Maine, lui en fit naître l'occasion. Ce comte hardi et entreprenant, mais aussi souple et aussi dissimulé, s'étoit emparé, pendant les troubles de Bretagne, du pays des Bretons qui est au-delà de

(1) Hermelandi vita in Actis SS. Ordin. S. Bened., sæc. 2.

(2) Ces fidèles sont appelés *milites (ducis)*, dans les Chroniques de Nantes et de Saint-Brieuc. Par le mot *miles*, on entendoit alors celui qui tenoit des bénéfices d'un supérieur qu'il étoit obligé de servir en temps de guerre. Luitprand, Dudon et plusieurs autres écrivains en font foi.

(3) Chronicon Briocense. Chronicon Nannetense.

(4) La prévôté de Nantes est un fief du fisc des ducs de Bretagne ; les maisons et héritages qui en relèvent sont exempts de lods et

ventes ; ce privilège, dont on ne voit pas l'origine, a été acquis à titre onéreux. Il a été confirmé, en 1692 et 1732, par arrêts du conseil.

(5) Les anciens domaines des évêques de Bretagne ont pris le nom de *régair*. De *red*, ordre, catalogue, et de *guer*, guerre : domaines inscrits sur le catalogue ou tableau de ceux qui sont tenus d'aller à la guerre. Le mot *régair* est le même que *regarium*. *Gar* ou *ger*, guerre. Ceux qui avoient possédé autrefois des terres en bénéfices et depuis en fiefs avoient pour obligation principale le service militaire.

la Maine. Pour terminer le différent qui alloit s'élever à cet égard, il proposa à Alain de lui donner sa fille Roscille (1) en mariage, et pour dot, le terrain en litige. Le traité se passa; les noces furent célébrées avec magnificence (2). Foulques mourut la même année 938. Il fut enterré auprès d'Ingelger, son père, dans l'église de Saint Martin de Tours; les chanoines, qui devoient à Ingelger le retour des reliques de leur saint patron, lui avoient donné par reconnoissance une de leurs prébendes (3).

68. La paix glorieuse qui régnoit en Bretagne permit à Alain et à Beranger de travailler à dissiper les factions qui agitoient la France. Le roi Louis, qui, par sa retraite en Angleterre, avoit acquis le surnom d'Outremer, qui n'avoit que l'ombre de la souveraineté, dans le parti duquel le duc de Normandie étoit rentré, venoit d'être reçu à Rouen avec honneur. Les deux princes bretons allèrent le trouver dans cette ville; ils l'aiderent avec leurs troupes à faire la guerre à Hugues, duc de France, à Herbert, comte de Vermandois, et à leurs partisans.

69. Guillaume, comte de Poitiers, à la tête de ses vassaux, s'étoit joint dans le même temps au monarque françois. On l'avoit surnommé Tête-d'Etope, à cause de sa chevelure blonde et épaisse. Ce fut probablement alors qu'il termina avec Alain la dispute sur les bornes des deux provinces. Les pays de Mauge, de Tifauge et d'Herbauge rentrèrent dans le comté nantois (4).

70. Octron ne jouit pas long-temps de la partie des revenus que le duc Alain avoit laissés à l'évêché de Nantes. La mort l'enleva à ses deux diocèses. Le temps précis de son décès est incertain. Hedren (5) le remplaça dans le siège de Nantes : son élection fut canonique. S'il recueillit les fruits temporels d'une dignité aussi importante, il en supporta le fardeau.

71. Alain, qui avoit si bien mérité de ses états par sa bravoure, ne se fit pas autant d'honneur dans sa vie privée. Au lieu de sanctifier Roscille par ses actions, par l'honnêteté de ses paroles, comme Jésus-Christ, époux de l'Eglise, la sanctifie, il n'eut pour elle que des froideurs. La loi, la raison, la grâce du sacrement réclamèrent en vain les droits de la princesse. Quoiqu'appelé à vivre dans la sanctification et la sainteté,

(1) *Ro, dame; cil, belle : belle dame.*

(2) Chron. Nannet.

Un registre qu'on conserve à la tour de Londres, et qui a été fait par ordre de Foulques IV, porte ce qui suit : « Comes Fulco et

» Tescendis comitissa habuerunt tres filios,
» etc., etc. Roscillam Alani comitis dicti de

» Barba-Torta uxorem. »

(3) Art de vérifier les dates

(4) [An 943.] — Omission. a. V.

(5) *E*, article; *dren*, agréable, beau : le beau. Hedren s'est aussi appelé Hedon et Hesden. *Es*, article; *den*, beau : le beau.

son mari livra son cœur à une dame que l'on nommoit Judit (1). Par là, il insultoit Dieu dont il enfreignoit l'ordonnance, Jésus-Christ dont il prostituoit le membre, le Saint-Esprit dont il profanoit le temple. Jouet de sa passion, il vérifia de nouveau que, pour se vaincre soi-même, il faut un tout autre courage que celui qui ne sait que remporter des batailles sur les ennemis du dehors. Roscille, noyée dans le chagrin, passa à une autre vie, sans lui avoir donné d'enfans.

72. Alain convola à de secondes noces : il s'unit à Gerberge (2), sœur de Thibaut 1, qui, dès au moins l'an 924, étoit devenu comte de Blois. Celui-ci étoit surnommé le Tricheur, à cause des moyens artificieux dont il se servoit pour s'agrandir. L'un et l'autre étoient sortis d'un seigneur françois qu'on appeloit aussi Thibaut, et de Richilde, fille de Robert le Fort, sœur d'Eudes et de Robert, rois de France. Les fiançailles, ou (ce qui étoit alors la même chose quelquefois) le mariage d'Alain et de Gerberge se fit au château de Blois ; ce prince y passa trois jours. Après avoir conduit son épouse à Nantes, il lui donna des fêtes et à toute la cour pendant une semaine entière (3).

73. Cette alliance fit peut-être ombrage à Juhel Beranger ; il se ligua avec quelques comtes ; Alain s'associa avec celui de Cornouaille. Pendant ces dissensions, Bénédict, évêque de Quimper, fit un voyage à Orléans.

74. Ermentée en occupoit alors le siège ; cet évêque vendit à celui de Quimper le monastère de Mici, pour la somme de trente livres de deniers (4).

75. Cette communauté, qui avoit été autrefois si florissante sous la discipline de saint Mesmin ; où Théodulfe, cet illustre restaurateur des lettres en France, avoit rétabli la régularité, en y plaçant, l'an 817, des moines formés par saint Benoît d'Aniane, étoit vexée depuis long-temps par des abbés laïques.

A l'exemple de Trannus, l'un de ses prédécesseurs, Ermentée, dès son

(1) *Jud* ou *ud*, grande ; *it*, très : très-grande. Ce nom désignoit l'origine illustre de cette dame.

(2) *Ger*, belle ; *berg*, demoiselle : belle demoiselle. Le mot *berg* est indicatif de grandeur.

(3) *Chronicon Nannetense*. Il y avoit alors deux espèces de fiançailles : l'une se faisoit par paroles de présent ; l'autre, par paroles de futur. Par la première, un homme et une femme déclaroient, de part et d'autre, qu'ils se pre-

noient actuellement pour époux. Ces fiançailles étoient de vrais mariages avant le concile de Trente qui les a proscrites. Telles furent celles d'Alain et de Gerberge.

(4) Letaldus, libro *Miracul. S. Maximini*, abbatis *Miciacensis*, in *Actis SS. Ord. S. Bened.*, sæc. 1. Le nom d'*Ermentée* se trouve dans un manuscrit de l'église de Saint Martin de Tours. MM. de Sainte Marthe, dans leur *Gallia Christiana*, le font monter sur le siège d'Orléans l'an 941.

avènement à l'épiscopat, en avoit investi son prévôt. Celui-ci y avoit établi sur-le-champ sa demeure, y avoit changé la destination des lieux claustraux. Ici, on élevoit à grands frais des chevaux de prix; là, des oiseaux de proie et des chiens de chasse fixoient les regards. Une partie du monastère étoit consacrée à des jeunes gens pour s'y exercer à l'écu et au bâton; une autre étoit occupée par des femmes qu'on employoit à des manufactures. Par tout, on ne voyoit que séculiers. Entr'autres, on remarquoit l'épouse du prévôt: elle étoit environnée d'une nombreuse suite.

Les choses avoient subsisté peu de temps dans cet état. De l'aveu de son prévôt, Ermentée s'appropriâ une terre que Clovis avoit donnée à Saint Mesmin; il céda le reste en bénéfice à différens seigneurs.

Ceux des moines qu'on souffrit dans la communauté n'avoient pour toute nourriture qu'un peu de pain avec quelques légumes; il étoit rare qu'on leur servît du vin.

Malgré la confusion qui dominoit dans cette abbaye, on y distinguoit deux religieux d'une éminente piété. Comme ils ne pouvoient changer le mal en bien, ils s'en remettoient à Dieu, afin que sa volonté se fit et qu'il fût glorifié dans tous ses serviteurs. Espérant tout de la grâce du Seigneur, ils n'attendoient point de consolations humaines.

Ces généreux athlètes étoient tous deux frères; leur naissance étoit brillante selon le monde; ils ne connoissoient que celle qu'ils avoient reçue dans le baptême, la seule qui leur donnât droit à l'héritage du ciel. L'un se nommoit Gausbert (1) et l'autre Bernier (2).

76. Telle venoit d'être la position du monastère de Mici, lorsque l'évêque de Quimper devint propriétaire de ses édifices. Il n'y résida que quelques jours, après lesquels il s'en retourna dans son diocèse (3).

77. C'étoit, suivant Letald, un seigneur d'une haute stature; son corps étoit tout décharné. Sa naissance ne fut point un obstacle à la vertu. Il pensa que la noblesse et le mérite devoient marcher sur la même ligne. Aussi, toutes ses actions annonçoient la sainteté de son âme. L'esprit d'oraison lui étoit familier; tous les jours, il célébroit les saints mystères;

(1) *Gos ou os, grand; ber, seigneur: grand seigneur.*

(2) *Ber, seigneur; ner, noble: noble seigneur.*

(3) C'est dans Letald que nous avons puisé ces détails. C'étoit un des plus judicieux écri-

vains du dixième siècle. Il mit la dernière main à son ouvrage l'an 986. Vers l'an 945, le monastère de Mici prit une nouvelle forme sous Annon qui en étoit abbé. Letald, qui étoit encore très-jeune, entra alors dans cette maison.

à la fin de la messe , il récitait , par cœur et debout , l'évangile selon saint Jean (1).

78. Après la retraite de l'évêque de Quimper , Ermentée reentra en possession du monastère de Mici. Il céda cette maison à Jacob pour la somme de soixante livres. Celui-ci fut attiré dans ce lieu par la réputation dont il avoit joui et par la beauté de sa position. Dans tout l'édifice , il ne trouva aucun meuble : les appartemens n'offroient que des murs.

Jacob étoit né dans la Grande-Bretagne ; après y avoir embrassé l'état religieux , on l'avoit fait abbé. Quelque temps après , il avoit passé en France avec quelques religieux et beaucoup d'argent. On n'a point fait connoître le sujet de son émigration. Son principal séjour avoit été dans le Berri.

Sur ces entrefaites , le duc Alain le nomma à l'évêché de Léon , qui étoit vacant depuis la mort d'Octron. Les grandes richesses dont jouissoit cet abbé avoient déterminé le choix du prince.

79. Le nouvel élu se fit sacrer , mais il ne vint point à son église. Ses grands biens l'exposèrent et ses moines à des insultes. Après avoir partagé ses

(1) « Fuit idem (Benedictus) sanctus epis-
» copus... Synaxim dominicam quot diebus
» persolvens, tum deinde stando Evangelium
» secundum Joannem ordine memoriter reci-
» tans. » (Letaldus, ibidem.) Dès le dixième
siècle , on lisoit à la fin de la messe l'évangile :
• *In principio erat Verbum*. Cet usage avoit été
introduit par les fidèles qui avoient engagé les
ministres à lire sur eux cet évangile , dans
l'espérance que Dieu leur accorderoit quel-
ques grâces spirituelles ou temporelles , par
l'efficacité des paroles de l'Evangile. Dévotion
solide , puisque la parole de Dieu , bien en-
tendue et jointe à la foi , peut produire les
plus grandes merveilles. Les prêtres commen-
çoient aussi quelquefois leur action de grâces
par la récitation de l'évangile selon saint Jean.
Sur la fin du dixième siècle , et au commence-
ment du suivant , des laïques , et sur tout des
dames , se faisoient lire tous les jours cet évan-
gile par superstition et par esprit de divina-
tion. Aussi , le concile de Selingstad , de l'an
1022 , condamna cet abus par son dixième
canon.

Le commencement de l'évangile de saint
Jean , *In principio* , ne se voit dans aucun
ancien missel , ni dans aucun auteur des divins
offices , ni dans le Micrologue. Dans l'ordre

manuscrit de la messe du monastère d'Ursin ,
abbaye de Bénédictins , qui est environ du
quinzième siècle , il est enjoint de lire le
commencement de l'évangile de saint Jean.
Saint Pie v , qui mourut l'an 1572 , ordonna
le premier , dans la nouvelle édition du missel
romain , la lecture , à l'autel , du commence-
ment du même évangile. C'étoit sans doute
pour satisfaire la piété des fidèles. A Lyon et
chez les Chartreux , on ne lit point cet évan-
gile. A Paris , à Meaux , à Besançon , à Cler-
mont et à Metz , le célébrant ne le dit qu'en
s'en retournant à la sacristie. Les Carmes ré-
citent le *Salve, Regina* , avant l'évangile *In
principio*. Les constitutions des Jésuites les
laissoient libres de dire après la messe *Inprin-
cipio* , ou l'évangile *Loquente Jesu ad turbas ,
extollens vocem quædam mulier*. Le règlement
de Pie v a eu lieu en Bretagne depuis le com-
mencement du dernier siècle , parce qu'alors
on y adopta le missel romain. Dans l'église de
Dol , on chante toujours sexte immédiatement
après la bénédiction du prêtre célébrant. Le
Mozarabique enjoint de dire *Salve, Regina* ,
à la fin de la messe , après la bénédiction.
C'est le cardinal Ximénès qui a fait cette ad-
dition.

trésors entre ses religieux , et renvoyé le reste en Angleterre , il mourut à Mici (1), où son corps fut inhumé (2). Sorti nu du sein de sa mère , il s'en retourna nu , sans rien emporter avec lui : la mort ne lui laissa que ses œuvres.

80. Mabbon fut son successeur dans l'évêché de Léon. Son mérite , bien plus que sa naissance , l'éleva à cette dignité (3).

81. Cependant , Guillaume Longue-Épée avoit été assassiné par Arnoul , comte de Flandre , dès l'an 943 , malgré la réclamation des droits les plus inviolables. Richard , qui lui succède , est enlevé à Rouen par Louis d'Outremer , et conduit prisonnier à Laon. Osmond , son gouverneur , à l'adresse de le faire s'échapper. Le roi de France , de concert avec le duc Hugues , tente de le dépouiller par la force des armes.

Dans cette circonstance alarmante , Bernard le Danois , à qui est confiée l'administration de la Normandie pendant la minorité de son pupille , appelle à son secours Haigrold , autrement Harald (4), roi de Danemarck.

82. Une partie des troupes de ce roi infidèle surprit la ville de Dol (5), qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une attaque. La terreur s'empara des esprits. Au lieu de recourir aux armes , ou de s'enfuir au loin , la plupart se réfugièrent dans l'église cathédrale. Ce vaisseau leur eût servi de fortification , s'il eût été assez spacieux ; mais , comme il ne pouvoit contenir la multitude , un grand nombre fut étouffé dans la foule ; l'évêque diocésain , dont on n'a pas conservé le nom , subit le même sort (6). C'étoit probablement Agan. La tranquillité publique , que le duc Alain avoit rappelée en Bretagne , l'avoit peut-être rendu à son église. D'ailleurs , il a pu vivre jusqu'à ce temps.

Les princes bretons vinrent en vain au secours de la ville de Dol. Ils livrèrent deux combats aux Danois. Dans le premier , la perte fut égale des deux côtés ; mais l'ennemi resta maître du champ de bataille. Dans le second , la déroute fut complète : elle assura aux païens le domaine de la ville et du pays de Dol (7).

83. Quelque gênée que fût , dans cette détresse , la liberté du clergé de

(1) [An 944.] — Omission. a. V.

(2) Letaldus , ibidem. Mabillonius in Annal. Benedict. , tom. 3 , p. 421. Letald a avancé que Jacob succéda à Conan : ce qu'on ne doit entendre que d'une succession médiate. En effet , suivant la Chronique de Nantes , Octron étoit évêque de Léon dans le temps que le duc Alain Barbe-Torte chassa de la Bretagne les Normans de la Loire. Jacob ne put être abbé

de Mici que vers l'an 943.

(3) *Mab* , fils ; *bo* ou *bod* , seigneur : fils de seigneur.

(4) *E* ou *eg* , puissant ; *rol* , prince ; *ar* , seigneur ; *ald* , puissant : puissant prince , ou puissant seigneur.

(5) [An 945.] — Omission. a. V.

(6) Chronicon Frodoardi et S. Michaelis.

(7) Ibidem.

Dol, il en eut assez pour s'assembler et se donner un évêque. L'élection tomba sur Wicohen. Outre que son nom décèle l'éclat de son origine (1), il est vraisemblable qu'il étoit frère du comte Juhel Beranger. Il ne falloit rien moins qu'un seigneur aussi puissant pour soutenir les Dolois dans leur malheur.

84. Si le pays de Léon n'eut alors rien à souffrir des ennemis du christianisme, il est du moins certain qu'ils y répandirent l'alarme. Déjà une partie du corps de saint Pol Aurélien avoit été soustraite à leur profanation. Dans des temps orageux, on avoit porté son chef à Nantes (2). Comme on célèbre, le dix d'octobre, dans la ville du Mans, la mémoire de ce saint pontife (3), on a lieu de croire que quelques-unes de ses reliques y avoient été transférées. Mabbon qui veilloit avec autant de zèle que ses prédécesseurs à la conservation des restes sacrés du saint fondateur de son église, en enleva une partie à l'irrégion. Il emporta même les livres des saints évangiles qui auroient été exposés aux outrages de l'impie, et ce qu'il y avoit d'ornemens les plus précieux, dont la richesse piquoit la convoitise des pirates. L'abbaye de Fleuri, qui, depuis l'an 930, que saint Odon y avoit fait entrer la réforme de Cluni, joignoit la science à la piété, fut le sanctuaire qu'il choisit. En veillant à la sûreté de son dépôt, il vouloit être édifié.

Wlfade étoit depuis quelque temps à la tête de la communauté. Cet abbé s'étoit acquis une grande réputation par ses talens et l'éminence de ses vertus. Ce fut là l'échelon qui le fit monter, l'an 962, sur le siège de Chartres. L'accueil qu'il fit à Mabbon avoit pour principe la charité chrétienne; elle n'emprunte rien de cette politesse du monde qui souvent n'a que l'apparence de la vertu. Celle-ci est sujette à des variations, suivant le génie des différens peuples; l'autre, immuable de sa nature, est partout la même. Les reliques de saint Pol furent placées avec honneur auprès de celles de saint Benoit (4), dans une châsse garnie d'ar-

(1) *Wi* ou *gui*, *beau*; *coent*, *beau*: *très-beau*. Wicohen s'est aussi appelé *Juthoven*: de *jud* ou *ud*, *seigneur*; d'o, *très*, et de *ven*, *beau*: *très-beau seigneur*.

(2) Chronicon S. Florentii.

(3) M. Baillet, Vie de S. Pol.

(4) Le corps de saint Benoit n'a point été porté en entier à Fleuri, comme plusieurs l'ont prétendu. Paul, diacre d'Aquilée, qui florissoit au neuvième siècle, et qui étoit moine au Mont Cassin, dit seulement, dans son histoire

des Lombards, liv. 6, chap. 2, qu'on avoit transporté en France des os de saint Benoit. Le pape Zacharie, qui visita le Mont Cassin l'an 746, rapporte, dans sa bulle, qu'il rendit en ce lieu ses hommages aux reliques de saint Benoit. Dans la bulle d'Alexandre II, il est dit qu'il visita les ossemens sacrés du même saint, lorsque, l'an 1071, il consacra la nouvelle église du Mont Cassin. Léon d'Ostie dépose le même fait. On a une nouvelle preuve de l'existence d'une partie des reliques du saint pa-

gent (1). A l'occasion de cette translation, un moine anonyme de Fleuri retoucha l'histoire de la vie du saint évêque qu'avoit écrite Wormonoc, moine de Landeweneck.

Ce qu'on vénéroit à Fleuri du corps de saint Pol, a été pillé par les calvinistes, lorsqu'ils en désolèrent les trésors sacrés : peut-être même le tout a-t-il été réduit en cendres ; ceci a dû arriver du temps du cardinal de Chatillon, évêque de Beauvais et abbé commendataire de Fleuri, qui avoit embrassé la prétendue réforme (2).

85. L'église de Rennes, dont nous n'avons pu découvrir les pasteurs depuis Electrann, étoit alors gouvernée par Nordoard. Son avènement au pontificat ne peut être fixé. Ce qu'on peut dire de sa naissance, c'est qu'elle étoit illustre (3).

86. Un seigneur nommé Moyse, dont l'origine alloit se perdre dans la famille des rois de Bretagne, donna (4) à l'abbaye de Landeweneck un de ses héritages qui étoit situé au diocèse de Vennes, à Carentoir, dans le district d'un vicaire. L'acte en fut dressé à Nantes et confirmé par le comte Juhel Beranger. Le comte Numinoé, l'évêque Heden, le vicomte Gestin et quelques autres y comparurent (5).

87. Alain Barbe-Torte avoit eu de Judit deux enfans naturels, Hoel et Guerech. Gerberge lui avoit donné un fils qu'on appela Drogon (6). Menacé d'une fin prochaine, il fit assembler les grands de ses états. En présence de Thibaut, comte de Blois, son beau-frère, de Wicohen, archevêque de Dol, des évêques, des comtes et des autres seigneurs de son duché, il déclara élire Drogon pour son successeur (7), et donner à Thibaut la garde de la personne et des biens du jeune prince. Tous agréèrent

triarche au Mont Cassin, par les procès verbaux qui en furent dressés l'an 1545 et l'an 1559. Angelus de Nuce, qui, dans sa Chronique du Mont Cassin, dit avoir assisté à cette dernière visite, reconnoît qu'on a transféré en France une partie des reliques de saint Benoît.

Il ne faut pas aussi prendre à la lettre ce qu'a avancé Aimoin, élève de Fleuri, savoir, que le corps de saint Pol Aurélien y avoit été transporté, ni ce qu'on a dit également que le même corps étoit à Saint Julien de Tours. Chacun de ces sanctuaires n'en a possédé qu'une partie. Aussi les savans auteurs de l'histoire littéraire de la France ne balancent point d'assurer qu'il n'y a eu qu'une partie du corps de saint Pol transférée à Fleuri (tom. 6, page

293). C'est dans ce sens aussi qu'il faut entendre ce qui est rapporté dans le Sanctilogie de Léon, année 1736, sur la translation du même saint.

(1) Aimonius, lib. 2 de *Miraculis S. Bened.*; n. 27, in *Actis SS. Ord. S. Bened.*, sæc. iv, part. 2.

(2) D. Lobineau, *Vies des SS. de Bret.*

(3) *Nor* ou *ner*, seigneur ; *doar*, grand : grand seigneur.

(4) [An 950 environ.] — Omission. a. V.

(5) *Cartularium Landewenecense.*

(6) *Dro* ou *ro*, prince ; *gon*, beau : beau prince.

(7) [An 952.] — Omission. a. V.

sa dernière volonté. En conséquence, ils prêtèrent serment de fidélité à l'un et à l'autre (1).

88. Plusieurs années auparavant, Alain avoit fondé le prieuré de Bath en faveur de l'abbaye de Landeweneck, ainsi qu'on l'a rapporté. Tandis que les laïques s'approprioient d'une main les biens de l'Eglise, ils se glorifioient d'en être, de l'autre, les bienfaiteurs. Quoique libéraux, ils n'étoient pas moins injustes détenteurs. Hedren, évêque de Nantes, avoit dressé, d'après les ordres du duc Alain, l'acte de donation que ce prince venoit de faire (2). Ce qui fait penser qu'il étoit son référendaire.

89. Les faveurs d'Alain se répandirent aussi sur une chapelle de la ville de Nantes que les Normans avoient ruinée. Il en jeta de nouveau les fondemens, en étendit considérablement l'édifice, l'érigea en collégiale et y attacha des revenus suffisans. Cette église porta, comme par le passé, le nom de Notre Dame.

90. La mort d'Alain arriva avant que son église fût achevée. Il avoit ordonné qu'on y inhumât son corps. En attendant qu'on pût remplir sa volonté, on le déposa dans le cimetière de Saint Donatien et de Saint Rogatien. Sa translation à Notre Dame se fit dès qu'elle fut en état de le recevoir (3). On y voit son tombeau dans la muraille de la nef et son inscription au retable de l'autel de sainte Rose (4).

91. Cependant Juhel Beranger et Wicohen partagèrent entr'eux la moi-

(1) Chronicon Nannetense.

(2) Cartular. Landewenecense.

(3) Chronicon Nannet.

(4) Voici les termes dans lesquels est conçue cette inscription :

Alani cognomenti Barbe-Torte,
Britonum ducis illustrissimi,
Justitiæ cultoris acerrimi,
Paganorum profligatoris infestissimi,
Hujus basilicæ, magnâ curâ et impensâ,
Restauratoris munificentissimi,
Domini militiæque strenuissimi
Monumentum.

Lux diei latere non potest.

L'auteur de la Chronique de Saint Briec, et, d'après lui, M. d'Argentré, en son Histoire de Bretagne, assurent que le corps du duc Alain Barbe-Torte, qui avoit été enterré à Saint Donatien et Saint Rogatien, sortit de son tombeau jusqu'à trois fois par miracle ; que, pendant la nuit, on entendit hors de la ville des corps de troupes qui répandirent l'effroi. La translation du corps d'Alain à Notre

Dame a fourni la matière à ce conte populaire. Aussi la Chronique de Nantes, plus éclairée, ne parle point de ces faits merveilleux. Lorsqu'on eut tiré de son dépôt le corps d'Alain, on dut le placer d'abord dans la chapelle du cimetière, de là, on le porta dans l'église des saints martyrs, ensuite à celle de Notre Dame. Après ces trois stations, on le plaça dans le tombeau pour n'en plus sortir. Pour rendre les obsèques plus lugubres, on les faisoit ordinairement la nuit : on y portoit des lampes, des flambeaux, des cierges. La translation du corps d'Alain se fit dans ce temps. Pendant une cérémonie qui intéressoit la nation, on ne pouvoit manquer de faire la garde hors de la ville, pour ne pas s'exposer à être surpris. Tout est naturel dans cette narration : tout y est conforme à la discipline, à la raison. Un compilateur, pour l'ordinaire sans discernement du vrai ou du faux, très-éloigné des temps dont il parle, isolé dans ses rapports, n'a pas droit de subjuguier notre foi.

tié de la Bretagne. Thibaut, comte de Blois, tuteur du jeune Drogon, leur en donna l'investiture. Wicohen ne souffrit pas qu'on lui donnât le simple nom d'évêque ; zélé défenseur des droits de sa métropole, il prit hautement le titre d'archevêque. Ne connoissant point d'égal, il fut le maître de Beranger. Le comté de Rennes n'obéissoit qu'à ses ordres (1).

92. Thibaut, par ses largesses, avoit mis dans son parti les deux princes les plus puissans de Bretagne. Quelque temps après, il donna sa sœur, veuve du duc Alain, en mariage à Foulques II, qui avoit succédé, l'an 938, à Foulques I, son père, dans le comté d'Anjou. C'étoit un seigneur d'une grande piété, ami de la paix au-dedans et au-dehors, le protecteur de l'industrie et le père de ses vassaux. Ces qualités rares, mais qui devoient être sur tout l'apanage de quiconque est revêtu d'une autorité supérieure, le firent surnommer le Bon. On le voyoit ordinairement paroître à l'église en habit de clerc et chanter l'office divin avec le clergé. Cette conduite lui attira des railleries de la part du roi Louis d'Outremer ; on sait la réponse qu'il lui fit faire : « Un roi sans lettres est un âne couronné. »

93. Thibaut, qui veilloit toujours à ses intérêts, en mariant sa sœur au comte d'Anjou, l'avoit chargé de la garde de Drogon et lui avoit donné la moitié des états du prince. Il prit l'autre moitié qu'il avoit cédée à Jubel Beranger et à Wicohen.

Ce nouvel arrangement lui attira l'aversion des Bretons, choqua sur tout les deux princes qu'il avoit dépouillés. Pour effacer ces impressions, il rendit au comte de Rennes la partie qu'il s'étoit réservée. Pour les finances de l'état, elles restèrent dans ses coffres : il alla en bâtir les châteaux de Chartres, de Blois et de Chinon (2).

94. Mabbon, évêque de Léon, résidoit toujours à Fleuri. La piété, qui faisoit l'ame de cette communauté, l'amour de la vie contemplative l'avoient déterminé à y finir ses jours. Pour rompre avec le monde, où il ne trouvoit point de paix et ne rencontroit que des scandales, il s'étoit fait religieux. Des pratiques extérieures ne l'occupèrent pas seulement : la loi de Dieu fut toujours devant ses yeux ; il fit tous ses efforts pour y conformer ses actions (3).

95. La réputation que l'abbaye de Fleuri s'étoit acquise, n'avoit pas été resserrée dans la France et la Bretagne : elle avoit passé jusqu'en Angleterre. Saint Odon, archevêque de Cantorberi, qui s'étoit déterminé à embrasser la règle de saint Benoît, à l'exemple de ses prédécesseurs, avoit

(1) *Chronicon Nannetense.*

(2) *Ibidem.*

(3) *Aimonius, lib. 2 de Mirac. S. Bened.*

fait venir, l'an 942, des moines de cette communauté, pour lui en apprendre l'esprit. On vit dans la suite saint Oswald et d'autres évêques s'y former. C'est peut-être une exagération d'avoir compté jusqu'à cinq mille étudiants dans l'école de cette maison : on ne peut douter qu'elle ne fût très-nombreuse. L'élite de la noblesse y recevoit une éducation chrétienne et savante. Le prince Guerech, fils d'Alain Barbe-Torte, avoit été l'un de ses élèves (1). Gauzlin, fils naturel de Hugues Capet, qui, d'abbé de la maison, devint archevêque de Bourges; Bernard, abbé de Tulle, ensuite évêque de Cahors; Hervé, trésorier de Saint Martin de Tours; Bernon, abbé de Richenou, furent instruits dans le même monastère.

96. Wlfade ne se contentoit pas de ranimer la religion et les lettres à Fleuri. Une colonie de moines, qu'il envoya à l'abbaye de Saint Père en Vallée, y porta la réforme. L'esprit religieux y prit la place de la dissipation. L'amour des lettres fit les délices de cette sainte communauté. Il est naturel de penser qu'on lui est redevable de ce grand nombre de manuscrits qu'on trouve dans cette abbaye et qui sont du dixième siècle (2).

Rainfroi, évêque de Chartres, vint au secours de cette maison renais-sante, dont les biens avoient été usurpés, en grande partie, par ses pré-décesseurs et par les seigneurs voisins. Les bénéfices militaires qu'elle avoit long-temps possédés, la plupart de ses autres propriétés avoient échappé de ses mains. L'évêque, ami du juste, lui restitua entr'autres une terre qui étoit sous les murs de Chartres; trente *mansi* avec leurs terres tant en valeur qu'autrement dans le Duncis (3); l'église d'Ermenonville avec neuf *mansi* et demi, dans le pays Chartrain; celle d'Alone avec trois *mansi* et demi; la chapelle de Saint Victor, dans la paroisse de Vert, avec un moulin. L'évêque ajoutoit à ces donations les dîmes de ces paroisses; il affranchissoit ces églises du droit de synode et de visite (4).

(1) Chronicon Nannetense.

(2) D. Montfaucon, Bibliotheca Bibliothecarum.

(3) Le Dunois a pris son nom d'une éminence nommée, par cette raison, *Dun*, par les anciens Gaulois, et qui étoit une place forte dès le temps de Chilperic et de Sigebert. Quelques-uns ont appelé Dun, autrement Château-Dun, *Rupes clara* ou *Urbs clara*. L'épithète *clara* n'a point été donnée à cette ville, parce qu'on la découvre de loin : on la lui a attribuée pour désigner sa position sur une rivière. *Cler*,

eau coulante, rivière. Château-Dun est auprès de la rive gauche du Loir.

(4) Le droit de synode étoit une redevance qui se payoit chaque année par les clercs, à l'évêque, dans le temps de l'assemblée générale du clergé diocésain. Le troisième concile de Toulouse tenu l'an 1056, ordonna de le payer. « Statuimus ut ecclesiæ synodum, » « lito more, persolvant episcopo vel clericis. » Il suppose que cette redevance étoit ancienne. Les évêques de Bretagne se l'étoient attribuée dès le milieu du neuvième siècle sous le nom

L'acte de cette restitution fut dressé à Chartres, souscrit par le donateur, ensuite par Hildeman, archevêque de Sens; par Grauff, abbé de Saint Cheron; par huit chanoines, au nombre desquels étoit le trésorier Arduin, et par les seigneurs Simon, Valeran et Burchard.

Quelque temps après, il fut approuvé par Joseph II, archevêque de Tours; par Constant de Paris; par Guischard, autrement Gonhard, d'Evreux; par Mainard du Mans; par Mabbon, à qui on donne la qualité d'évêque de Saint Pol de Léon, et par Nordoard, évêque de Rennes (1).

97. Mabbon ne survécut pas long-temps à cette époque. Sa vertu ne se démentit point; les moines de Fleuri eurent constamment pour lui toutes les déférences que méritoient sa piété et son caractère éminent. Après sa mort, ils l'inhumèrent dans la basilique de la sainte Vierge, devant l'autel de saint Jean l'Evangeliste (2).

98. Paulin, qu'on a nommé aussi Paul, Paulinien et Politien, l'avoit remplacé dans le gouvernement du diocèse de Léon. Un écrivain moderne les a confondus l'un avec l'autre, sans motifs légitimes (3).

d'eulogie : on a vu la réponse que leur avoit faite Léon IV à ce sujet. Arduin, archevêque de Tours, en confirmant, l'an 974, la donation d'une église à l'abbaye de Saumur, par le comte Thebaut, se réserve dix sols pour droits de synode et de cens.

Ce droit a porté différens noms. 1^o Lisiard de Crespi, évêque de Soissons, qui vivoit au commencement du douzième siècle, l'appelle *synodalis censura*. C'étoit sur tout dans les synodes que chaque évêque travailloit à corriger les abus. 2^o Ce même droit est appelé *synodalis redditio*, par Ysembert, évêque de Poitiers. 3^o Par le concile de Narbonne de l'an 1054, *synodales redditus*. 4^o Par Philippe, évêque de Troyes, *synodalis consuetudo*. 5^o Par Roger de Howeden, *denarii synodales*. 6^o Par Hugues de Flavigni, *jus synodale*. Par les statuts de Gilles, évêque de Salisberi, de l'an 1256, les chapelains, curés ou vicaires des églises doivent quinze deniers. « Capellani, personæ vel vicarii ecclesiarum debent » *synodalia*, scilicet quindecim denarios. » Le mot *persona*, dans la basse latinité, signifioit un curé. Il est pris en ce sens dans plusieurs titres du chapitre de Dol; en Basse-Bretagne, *person* veut dire : *pasteur d'une église*. Cambden rapporte que les Irlandois l'emploient sous ce rapport. Tous les évêques n'ont pas regardé du même œil le droit de synode. Pierre

Damien, en particulier, liv. 1, lettre 9^e à Raoul d'Eugubio, l'a improuvé.

Rainfroi appelle le droit de visite *circada*. Les Capitulaires de Charles le Chauve, tit. 5, c. 4 et 5, le nomment *circumitio* et *circuitio*. Il est connu sous le nom de *circada* par Hincmar, dans sa lettre au roi Louis II, c. 9; par Ysembert, évêque de Poitiers; par Yves de Chartres, lettre 285; par Philippe, évêque de Beauvais; par Landeric, évêque de Paris; par Gui, évêque de Beauvais; par Pierre, évêque de Paris, dans une charte de Louis II, qu'on trouve au tome cinquième des Vies des saints Bénédictins, par D. Mabillon : on l'y appelle *circatio*.

Le mot *circada* vient de *cir*, *circuit*. Il étoit enjoint aux évêques de visiter tous les ans leurs diocèses; telles sont les dispositions du concile d'Arles de l'an 413, can. 17; de ceux de Meaux, an 813, can. 29; de Tolède, an. 633, can. 36; de Chelchyt, vers l'an 783, ch. 3.

(1) San - Marthanorum Gallia Christiana, tom. 4, pag. 721 et 722. Cette charte n'a pu être faite avant le commencement de l'année 955, puisque Hildemanne ne fut nommé à l'archevêché de Sens que le douze de décembre 954.

(2) Aimonius, lib. 2 de Mirac. S. Bened.

(3) Albert le Grand. Cet historien, dans son catalogue des évêques de Léon, s'exprime

99. L'abbaye de Saint Florent de Glonne avoit à peine réparé les pertes qui lui avoient été causées par le trop sensible Nominoé, que les Normans, après l'avoir pillée, la réduisirent en solitude. Les moines emportèrent avec eux le corps de leur saint patron; ils le déposèrent à Tournus, en Bourgogne, sur la rivière de Saone, où étoient établis les religieux de Nermoutier, avec qui leur maison avoit des liaisons depuis long-temps. Lorsque Dieu eut donné la paix à la France, ils voulurent retourner à Glonne avec leur sainte relique. On consentit à la première proposition; la seconde fut rejetée. La tristesse dans le cœur, les moines se retirèrent. Ils passèrent plusieurs années dans la misère et l'indigence. Pendant cet intervalle, Absalon, l'un d'entr'eux, trouva le moyen de satisfaire leurs vœux communs. L'adresse lui mit aux mains ce que les prières n'avoient pu obtenir; son agilité le déroba à la poursuite des moines de Tournus. Arrivé à Nentille, qui avoit fait une dépendance de son monastère, il le trouva sans habitans. A l'occident, étoit une forteresse que les colons du lieu avoient bâtie pour leur servir de refuge: on l'appeloit *Truncus* (1). Au nord, étoit la Vienne. A quelque distance, Absalon découvrit une grotte dans laquelle il plaça sa relique; là, il célébroit les saints offices. Bientôt il se joignit à deux solitaires des environs de Doé, aussi recommandables par leur piété qu'ils étoient connus par leur naissance et leurs richesses.

Tous trois conçurent le dessein de construire un monastère au milieu du château *Truncus*: ils l'exécutèrent aux frais de Thibaut, comte de Blois. Ce furent là les premiers moines de cette abbaye qui devint célèbre. Le comte fit venir des religieux de Fleuri pour en augmenter le nombre et y former une exacte discipline. Hélié en fut abbé; on dit que sa vie étoit des plus exemplaires (2).

Il eut, vers l'an 956, Amalbert pour successeur. Thibaut l'avoit fait

ainsi au sujet de Mabbon: « Il fut présent et » souscrivit au rétablissement de l'église ab- » batiale de Saint Pierre en Vallée, l'an 954, » où il se nomme Paulianus in Britannia epis- » copus. » Albert le Grand ne s'est pas moins trompé sur la date de la charte que sur le nom de l'évêque de Léon qui l'a souscrite. Cette souscription est ainsi conçue: « Mabbo Pau- » liniani Britanniae episcopus. » Ce qui veut dire: « Mabbon, évêque de Saint Pol de » Léon. »

(1) Voyez ce que nous avons dit, tom. 5, p. 301, note (a), sur l'origine du mot *Truncus* (*). Le *Truncus* porta le nom de *Salmur* ou *Saumur*. *Sal*, château; *mur*, eau, rivière: château sur une rivière. C'est la Vienne. On doit distinguer ici le Saumur de la Vienne d'un autre Saumur sur le bord méridional de la Loire.

(2) Mabillonius in *Annal. Bened.*, tom. 3, pag. 305 et 306.

(*) Ci-dessus, neuvième siècle, n° 139, page 341, note 1. a. V.

venir de l'abbaye de Fleuri. Cet abbé étoit très-vertueux ; la prudence faisoit son caractère distinctif. Il mit la dernière main aux lieux réguliers et à l'église du monastère. L'église renfermoit cinq autels. Sur le portique étoit une tour où pendoient de grosses cloches. Outre cette église , il y avoit la chapelle de l'abbé qui servoit aux infirmes. Hors le cloître , on en voyoit une autre pour les externes. Arduin , archevêque de Tours , fit la consécration de l'église et y transféra le corps de saint Florent qu'on avoit tiré de la grotte d'Absalon et déposé dans la chapelle du château. Amalbert le renferma dans une châsse d'airain (1).

100. Dans une assemblée des grands de Bretagne tenue entre les confins d'Angers et de Tours , au mois de septembre de l'an 958 , où se trouvèrent plusieurs François , l'abbé Amalbert remontra au comte Thibaut et à Foulques , comte d'Angers , que les terres qui avoient été attachées par les rois et les seigneurs au monastère de Glonne , avoient été envahies par des laïques depuis sa destruction par les Normans ; que , comme sa nouvelle communauté représentoit cette abbaye , il étoit juste qu'on l'en investit. Les évêques et les seigneurs bretons , de concert avec les deux comtes , firent droit à sa requête. Dans l'acte qui en fut rapporté , on voit les noms d'Hedren , évêque de Nantes ; de Salomon , aussi évêque ; mais son siège n'est pas désigné. Comme il n'y en avoit point alors de ce nom ni au Mans , ni à Angers , on ne peut douter que cet évêque ne siégeât en Bretagne ; c'étoit ou à Vennes , ou à Treguer , ou à Saint-Brieuc. Parmi les seigneurs bretons , qui étoient en très-grand nombre aux états généraux , on distingue les comtes Juhel Beranger , Nemenoc , Hoiclagun et le vicomte Gestin (2).

101. Dès l'an 953 , le jeune Drogon étoit mort dans un bain que sa nourrice lui avoit préparé. Ce funeste événement donna lieu aux Nantois de soupçonner que Foulques y avoit eu part (3) ; mais ses rares qualités le justifèrent.

102. La mort d'Alain Barbe-Torte , père de Drogon , ranima le courage abattu des pirates du nord. Les côtes de Bretagne furent infestées par leurs vaisseaux. Hedren , évêque de Nantes , se retira à l'abbaye de Fleuri , avec le corps de saint Maur , martyr de Rome. Il renonça à sa dignité pour y embrasser l'humble état de religieux (4).

(1) Mabillonius in Annal. Benedict., tome 3, p. 533. Annal. Benedict., tom. 3, p. 533.

(2) Cartular. S. Florentii.

(4) Du Chesne , Histor. Franc. , tom. 3 , p. 343.

(3) Chronicon Nannetense. Mabillonius in

103. Walter, qu'on a nommé aussi Gautier, monta sur le siège de Nantes aussitôt après. Un historien moderne (1), sans en fournir de preuves, lui donne pour père Wicohen, archevêque de Dol; ce qu'il y a de certain, c'est que son origine étoit des plus illustres (2).

104. Les Normans, qui avoient rassemblé leurs petites escadres, couvrirent la Loire de leurs vaisseaux. La ville de Nantes excita de nouveau leur cupidité. Ils y firent un grand nombre de prisonniers : l'un des plus remarquables étoit l'évêque Gautier.

Les troupes, qui n'avoient pu défendre la ville, s'étoient repliées dans le château qu'Alain Barbe-Torte avoit rétabli et fortifié. Comme une partie du douaire de Gerberge, sa veuve, étoit assise sur les droits que payoient les vaisseaux de ce port, elles prièrent Foulques de venir à leur secours. Ce comte le leur promit. A la nouvelle du retour des Normans à Nantes, Gerberge, qui se rappeloit ce qu'avoit fait Alain, s'écria : « Il paroît bien » que le grand pieu qui fermoit l'entrée de la Loire aux Normans est ren- » versé. » Foulques, qui tomba malade, ne put remplir son engagement.

105. Les assiégés, qui n'avoient plus d'espérance que dans leur valeur, eurent honte de se tenir plus long-temps sur la défensive. Ils firent de fréquentes et de vigoureuses sorties sur les barbares, les forcèrent de rejoindre leurs vaisseaux. Il paroît que Hasting avoit été le chef de cette expédition. Ce général est différent d'un autre du même nom qui avoit vécu dans le siècle précédent et qui s'étoit fait redouter également par ses exploits sanguinaires et par ses rapines. L'évêque Gautier et les autres captifs que les Normans avoient conduits à Guerande, furent rachetés à grands frais par les Nantois (3).

106. La maladie de Foulques étoit mortelle : son décès arriva le jour de la fête de saint Martin, en la ville de Tours, c'est-à-dire, l'onzième de novembre, auquel elle avoit été assignée peu de temps après sa mort sous le titre de sa déposition. Le corps du comte fut enterré dans la basilique de ce saint évêque (4). Foulques le Roux, son père, avoit été abbé de Saint-Aubin d'Angers. Depuis long-temps, cette abbaye avoit passé entre les mains des séculiers (5).

107. L'église de Saint Similien avoit été détruite par les Normans. Ils

(1) D. Lobineau, Histoire de Bret., tome 1, p. 82.

(2) *Val* ou *bal*, seigneur; *ter*, puissant : puissant seigneur.

(3) Chronicon Nannetense. Mabillonius in

Annal. Benedict., tome 3, p. 533.

(4) D. Bouquet, ou plutôt son continuateur de la Collection des historiens de France, tome 9, page 31.

(5) San-Marthanorum Gallia Christiana, tom. 4, p. 25.

avoient même insulté ses reliques et jeté son chef dans le puits de cette même église (1). L'évêque Gautier la donna dans cet état au chapitre de Nantes, avec les biens et les revenus qui y étoient attachés (2).

Bientôt on la vit sortir de ses ruines et reprendre un nouvel éclat. On y voit encore le tombeau de son saint patron. Le jour de sa fête, qui est le dix-sept de juin, on y allume des cierges; à la messe et aux vêpres, on lui donne de l'encens.

108. Hoel, fils naturel d'Alain Barbe-Torte, avoit dû succéder à Drogon. Les Nantois, qui n'avoient plus de rapport avec les comtes d'Anjou, le prirent pour leur prince. Ce comte avoit été élevé par sa mère Judit (3). L'art militaire, la politique du temps firent sa principale éducation; on ne s'occupa pas à polir, à étendre son esprit par les lettres et la science.

109. Conan, fils de Juhel Beranger, comte de Rennes, qui venoit de faire sortir son père de l'espèce de tutelle où Wicohen l'avoit réduit, et qui avoit forcé cet archevêque à se restreindre au gouvernement de son diocèse, se porta pour héritier direct de Salomon III, dernier roi de Bretagne. Dans cette qualité, il réclama tout ce qui avoit appartenu à Salomon, en particulier le comté de Nantes. Ces prétentions irritèrent Hoel : une guerre (4) longue et cruelle s'éleva entre les deux concurrents (5).

110. Richard I, duc de Normandie, toujours en butte à ses ennemis,

(1) On avoit creusé des puits dans la plupart des églises baptismales, et même dans les autres. Ces puits ou fontaines avoient été bâtis d'abord vis-à-vis de l'entrée des églises. Suivant le rapport de saint Paulin de Nole, lettre 33, à Aletius, on en voyoit un semblable devant la basilique du Vatican; saint Léon le Grand en fit réparer un vis-à-vis celle de Saint Paul. Quand on ne pouvoit avoir ni puits ni fontaines, on creusoit des citernes. L'évêque Synesius, lettre 121, et saint Paulin, sur saint Félix, en font mention. Ces auteurs cités déposent qu'on se lavoit à ces eaux avant d'entrer à l'église; que ces lotions étoient des symboles de la purification spirituelle. Les hommes recevoient alors la sainte eucharistie, non dans la bouche, comme de nos jours, mais dans leurs mains nues qui formoient une croix. Le respect qu'on devoit au saint mystère avoit donc fait placer ces fontaines à l'entrée des églises. Quand on eut mis de l'eau sanctifiée à l'entrée des églises, dans des vases qu'on nomma, par cette raison, bénitiers, on ne fit plus de puits vis-à-vis des églises, on les fit entrer au-dedans, de manière qu'ils avoient

ordinairement une ouverture au-dehors. On y puisoit l'eau pour les bénitiers et pour les saints fonts du baptême qu'on administroit toujours par immersion. Il paroît que ces puits étoient consacrés au saint sous l'invocation duquel l'église étoit dédiée; on en agissoit ainsi pour éloigner toute superstition et pour donner lieu à l'exercice de la foi des fidèles. On lit dans Abbon, moine de Saint Germain de Paris, livre second, qu'il y avoit, dans la chapelle dédiée à ce saint évêque, un puits, qui, par la confiance qu'on avoit dans l'intercession de ce saint, avoit la qualité de guérir les malades. On attribuoit également une vertu miraculeuse à l'eau du puits de l'église de Saint Similien. L'auteur du Sanctilogie de Nantes, année 1733, rapporte un miracle à cet égard. Les anciens bréviaires de Nantes n'en font point mention : ce qui le rend suspect, ou ce fait a dû arriver depuis leur édition.

(2) Sanctilogium Nannetense.

(3) Chronicon Nannetense.

(4) Ibidem.

(5) [An 960.] — Omission. a. V.

n'opposoit que la prudence et la valeur. Thibaut le Tricheur, comte de Blois, qui a juré sa perte, le défère au roi Lothaire. Pour dissiper l'orage qui va fondre sur lui, Richard, qu'on a surnommé sans Peur, appelle les Danois qui l'ont déjà si bien servi. Ces infidèles vont renouveler dans une partie de la France les horreurs de leurs anciens compatriotes, confondre le sacré avec le profane, répandre la terreur partout où ils dirigeront leurs pas meurtriers. L'humanité, la religion invoquent en vain leurs droits. Leurs gémissemens se font entendre d'un bout de la Bretagne à l'autre. Cette province, trop souvent en proie à la frénésie de ces pirates, tremble de se voir replongée dans ses premiers malheurs (1).

III. Paulin (2), évêque de Léon, se hâta d'enlever de son église cathédrale le chef de saint Matthieu, qui y avoit été exposé à la vénération publique depuis le règne de Salomon 1. Il le porta en Italie (3); quelque temps après, on le transporta à Salerne (4). C'est ce qui a fait dire, dans le martyrologe romain, qu'enfin il y étoit arrivé, après avoir été transféré d'Ethiopie en diverses régions. Le pape Grégoire VII écrivit, l'an 1080, à Alfane, évêque de Salerne, pour l'engager à rendre les honneurs qui sont dus à une si sainte relique. Le prince Robert ne tarda pas à la placer dans une église magnifique de la ville qu'il avoit fait bâtir dans ce dessein.

(1) [An 962.] — Omission. a. V.

(2) M. Baillet, dans la Vie de saint Matthieu, a dit que Paulin étoit un inconnu. Cet évêque ne l'étoit pas à le Baud, qui assure qu'il étoit évêque de Léon; Bollandus, au 12 de mars, est du même sentiment que le Baud.

(3) Voici ce qu'on lit sur cette matière dans la Chronique de Saint Maixent. « Tempore » Salomonis regis et ducis Cornubiæ, corpus » sancti Matthæi, apostoli translatus est in » urbem Legionensem et conditus est in ecclesia Sancti Pauli. Indè post annos 480 » translatus est in Leucaniæ partibus. » L'époque de la première translation du chef de saint Matthieu ne peut convenir, comme nous l'avons dit, tom. 2, p. 253 et 254 (*), qu'au temps où régna Salomon 1. Paulin, qui a écrit l'histoire de cette translation, avance que ce Salomon avoit été mis à mort par ses propres sujets dans une sédition; que, d'après les

plaintes que Flavius, son beau-père, en porta à Valentinien, cet empereur fit passer des troupes sur les terres des Armoriques pour venger la mort du roi, son allié. Paulin, qui étoit évêque de Léon, et dans le diocèse duquel Salomon avoit été tué, étoit plus en état que personne de s'instruire de tous ces faits. C'est donc entre l'intervalle de l'an 425, où Valentinien fut couronné empereur, et de l'an 434, où périt Salomon, que s'étoit faite la première translation. La seconde, que quelques-uns disent s'être faite de Bithinie, nom qui a été corrompu sur celui de Bretagne, se fit : « Post 480 annos. » La circonstance des temps exige qu'on la place vers l'an 462. On sait que la Lucanie est une ancienne contrée d'Italie. Elle est arrosée par une grande quantité de rivières et de torrens. De là est venu ce nom. *Luc, eau, rivière; an, plusieurs; pays où se trouvent beaucoup de rivières.*

(4) *Sal, habitation; ern ou arn, montagne:*

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n° 44, p. 230.

a. V.

112. Paulin s'étoit retiré dans la Calabre, où il finit ses jours vers la fin de ce siècle. Il fit l'histoire des translations du chef du saint apôtre (1). Il y a eu un ancien exemplaire de cet ouvrage dans la bibliothèque de l'abbaye de Vaucelle : on le voit dans la bibliothèque des prêtres de l'oratoire de Saint Philippe de Néri, à Rome. Le même historien a fait une relation des miracles qui s'étoient opérés par la vertu de cette sainte relique, du temps de Gisulphe 1, prince de Salerne, mort au plus tard l'an 974 (2).

113. Salvator siégeoit à Alet dans le même temps que Paulin à Léon. Les désordres et la confusion qui régnoient en Bretagne depuis que les Normans y avoient pénétré, ont fait disparoître les noms de ses prédécesseurs : la chaîne s'en est rompue à Ratuili. Salvator étoit par sa naissance un seigneur puissant (3).

114. Tandis que Paulin s'enfuyoit avec le chef de saint Matthieu, les ecclésiastiques des autres diocèses de la province alloient chercher un asile au monastère de Lehon. Ce fut là le rendez-vous général. Chacun y porta les reliques des corps saints dont les églises étoient en possession.

115. Cette communauté étoit l'une des plus opulentes du pays. Depuis qu'on y avoit transféré le corps de saint Magloire, les souverains de Bretagne et les seigneurs s'étoient empressés de l'enrichir. Ces donations étoient un témoignage éclatant de la vénération qu'ils portoient au saint pontife.

Les religieux de cette maison y gardoient avec la plus grande édification la règle de saint Benoît. Junan, autrement Juvan, étoit à leur tête. Fidèle à remplir ses devoirs, il n'avoit pas de peine à se faire obéir (4).

116. Cependant, les infidèles menacent la ville d'Alet. Salvator, qui n'a pas assez de troupes à leur opposer, et qui craint de n'être point secouru à temps, va prendre à la hâte les reliques de saint Malo, dont une partie avoit été déposée dans le monastère de l'île d'Aron, comme on l'a dit ailleurs, et l'autre dans l'église cathédrale d'Alet. A peine s'est-il saisi de ce précieux trésor, qu'il va précipitamment le porter à Lehon, où il sait qu'on a transféré un grand nombre d'autres reliques.

117. Juvan et ses religieux ne se croient plus en sûreté : Salvator est d'avis que tous passent avec lui en France. Ils rassemblent les reliques des

habitation sur des montagnes. Salerne a donc été bâti d'abord sur les montagnes qui la dominent, ainsi que Cluvier l'a pensé d'après ce qu'en a écrit Strabon.

(1) Histoire littéraire de la France, tom. 6, p. 335.

(2) Ibidem.

(3) Du Chesne, Histor. Franc., tom. 3. Mabillonius in Annal. Benedict., tom. 3, p. 119. *Sal, seigneur; vat ou bat, puissant; or, très: très-puissant seigneur.*

(4) Mabillonius, ibidem; Du Chesne, ibid.

saints qu'on avoit apportées de tous côtés à la communauté. L'évêque conseille à Juvan d'emporter les vases sacrés de son église, les ornemens les plus précieux, même les cloches. Le corps de saint Magloire est joint aux reliques des autres saints. Tout part sous bonne escorte.

118. Les côtes de Dol n'étoient pas plus tranquilles ; celles d'Avranches n'avoient pas moins à craindre ; mais l'église de ce diocèse étoit sans ministres. Le clergé de Dol se retira avec le corps de l'autre saint Sanson. A son arrivée dans l'évêché d'Avranches, il n'épargna rien pour se saisir des corps sacrés qui illustroient ce pays. Le chapitre de Bayeux, animé par le même esprit de religion, s'étoit aussi rendu sur les saints lieux. De concert, les uns et les autres prirent le corps de saint Sénateur, une partie de ceux de saint Patern et de saint Scubilion. Bientôt après, ils rencontrèrent Salvator ; tous ne firent plus qu'une même compagnie. Leurs forces réunies les rendirent plus redoutables à ceux qui auroient tenté de les attaquer.

119. Alors Salvator congédia une grande partie de ses vassaux qui lui avoient servi d'escorte. Ces gardiens de tant de saintes reliques errèrent d'abord en différens lieux. Mais, comme les pirates continuoient leurs ravages, ils choisirent un lieu où ils fussent à l'abri de leurs insultes. Paris fut leur refuge ; le clergé et les moines renvoyèrent ce qu'ils avoient d'avoués : ils se chargèrent de veiller seuls à la garde de leurs reliques.

120. Les Parisiens, sensibles à leur position, les reçurent avec la charité dont ils étoient capables : ils firent oublier à Salvator, aux moines de Lehon et aux députés des autres églises de Bretagne, la détresse où ils s'étoient trouvés. La vénération qu'ils portoient aux saintes reliques parut dans ce moment avec éclat.

121. Cependant, les infidèles continuoient toujours de dévaster l'intérieur de la France : les côtes de Bretagne étoient exposées à leurs outrages. L'évêque d'Alet et ses associés, désespérant de rentrer dans leur patrie, désiroient ardemment qu'on leur donnât une église où ils pussent placer leurs reliques avec décence.

Hugues, comte de Paris, qu'on surnomma Capet, soit à cause de ses grandes qualités (1), soit parce qu'il possédoit plusieurs abbayes (2), sa-

(1) *Cap, tête : homme de tête.*

(2) Hugues Capet possédoit entr'autres les abbayes de Saint Denis et de Saint Germain des Prés. Il s'en démit dans la suite et permit aux religieux de se donner un abbé régulier. Les

moines, qui ont fait l'histoire de son temps, le surnommèrent *Capucius*, parce qu'en qualité d'abbé, il devoit porter un capuce. A combien de laïques cette dénomination n'auroit-elle pas convenu ?

tisfit leurs vœux. Les rois Eudes et Lothaire, qui s'établirent les premiers à Paris, y avoient fait construire un palais, et, à côté, une chapelle royale. Elle avoit été consacrée sous l'invocation de saint Barthelemi. Des chanoines étoient chargés d'en faire le service. Hugues en fit présent à Salvator et aux moines de Lehon (1).

122. Le seize des calendes de novembre, c'est-à-dire, le dix-sept d'octobre, le prince, qui avoit une tendre dévotion pour les reliques des saints, y fit porter avec un appareil vraiment religieux les corps de saint Sanson, archevêque de Dol (2); de saint Magloire, archevêque; de saint Malo; de saint Sénateur, évêque; de saint Léonor, évêque; de saint Wenal, prêtre; des reliques de saint Briec et de saint Corentin; de saint Louthiern, évêque; de saint Lévien, évêque; de saint Ciférien, évêque; une partie des précieux corps de saint Meloir et de saint Tremeur; de saint Winganton, abbé; de saint Escuiphle, abbé; une portion des corps de saint Paterne et de saint Scubilion; une dent de saint Budoc. Tel est l'état de ces saintes reliques (3).

123. Saint Paterne, dont il est ici mention, est bien différent d'un autre saint du même nom qui avoit siégé à Vennes. On a vu que le corps de celui-ci avoit été porté, durant le dernier siècle, à Bourg-d'yeu, ensuite à Issoudun, où il a donné son nom à une église paroissiale et à l'un des faubourgs (4). On n'a plus à Vennes qu'une partie de son crâne (5).

Paterne étoit né à Poitiers vers la fin du cinquième siècle; son père y exerçoit un emploi considérable; sa mère se nommoit Julite (6): tous deux étoient nobles.

Dès son enfance, Julite apprit à son fils à connoître Dieu, créateur de tous les êtres, qui lui avoit donné la vie, la respiration, l'avoit fait ce qu'il étoit, veilloit à sa conservation et à son accroissement; elle présenta à sa foi le lait de la piété chrétienne, un Dieu fait homme, qui a souffert et qui est mort pour tous les hommes. Paterne reconnut bientôt sa dignité. Au lieu de s'attacher aux biens du monde, d'en aimer la vanité, d'en suivre les opinions, il résolut de pratiquer les conseils évangéliques. Pour remplir des vues aussi élevées, il alla, quoique adolescent, faire le sacri-

(1) [An 963 environ.] — Omission. a. V.

(2) Dans tous les ouvrages de ce temps, où il est question de saint Sanson et de saint Magloire, on leur donne le titre d'archevêque, parce que leurs successeurs se qualifioient ainsi depuis le milieu du neuvième siècle.

(3) Du Chesne, Mabillonius, ibidem; His-

toria Ecclesiæ Parisiensis, tom. 1, p. 547 et seqq.

(4) Sanctilogium Venetense, an 1757.

(5) Ibidem.

(6) *Juch, grande, élevée; lit, grande: très-grande.*

fice de sa liberté et des espérances que lui offroit le siècle. Ce fut dans son diocèse , à l'abbaye d'Ansion , maintenant Saint Jouin , qu'il le consumma.

Peu satisfait d'avoir quitté le monde pour Dieu , il forme la résolution de s'éloigner de ce qu'il a de plus cher. Il supplie le maître des destinées de l'éclairer , de lui découvrir le lieu où il est appelé. Dans la voix de Generoux , son abbé (1) , il respecte celle du Seigneur :

Toutes ses richesses consistoient dans un pseautier : elles étoient grandes aux yeux du Sage. Il y trouvoit l'instruction de sa foi , l'affermissement de son espérance et l'accroissement de sa charité. Un religieux de la même communauté , qu'on nommoit Scubilion , qui , comme lui , alloit vivre dans la solitude , l'accompagnoit. L'immense forêt de Chezey , dont on a parlé ailleurs , cacha leurs vertus.

Quelque temps après , ils se proposèrent de passer dans une île voisine qui étoit moins fréquentée ; mais ils en furent détournés par un seigneur du lieu , qui avoit beaucoup de zèle : son nom étoit Aimable ; ce qui fait conjecturer qu'il étoit romain. La raison qu'il donna à ces anachorètes , étoit qu'en travaillant à leur salut , ils pourroient opérer celui de quelques habitans de cette forêt qui n'avoient pas encore quitté le culte des idoles.

Le genre de vie des deux solitaires fut très-austère. Paterne portoit en tout temps un rude cilice. Sa nourriture étoit du pain , de l'eau , des légumes sans autre assaisonnement que du sel. Une caverne lui tenoit lieu de cellule ; il n'avoit d'autre lit que la terre. Comme il prolongeoit ses veilles bien avant dans la nuit , elle étoit plutôt pour lui une continuation de pénitence qu'un temps de repos ; s'il évitoit la compagnie des hommes , c'étoit pour se rapprocher plus facilement de Dieu. Lorsque les intérêts de la religion l'exigeoient , il se faisoit tout à tous. C'est ce qui l'engagea à recevoir quelques disciples ; il les logea dans des cellules voisines. Le soin qu'il prit d'eux fut tellement ordonné que l'attrait qu'il avoit pour la solitude et la contemplation n'en souffrit pas.

Paterne et Scubilion , quelque éloignés qu'ils fussent du monastère de Saint Jouin , n'en étoient pas moins dépendans de leur abbé. Trois ans après leur départ , Generoux alla les visiter. La rigueur avec laquelle Paterne mortifioit sa chair étoit excessive. Son abbé le rappela aux règles

(1) Generoux a été mis au nombre des saints. On en fait la fête à Saint Jouin , le dix de juillet. On conserve ses reliques au prieuré

qui porte son nom. Il est à une lieue du monastère.

de la pénitence monastique qu'il avoit embrassée. Il lui enjoignit de modérer ses jeûnes, de prendre plus de repos, de rechercher la société, de se servir de voitures, lorsqu'il iroit visiter les cellules qu'il avoit établies. Avant que de s'en retourner, il le recommanda à Léontien, évêque de Coutances, lui rendit un fidèle témoignage de sa naissance illustre et des faveurs spéciales dont le ciel l'avoit prévenu dès sa tendre jeunesse. Quant à Scubilion, il l'emmena avec lui. Epreuve qui dut coûter à Paterne ; sa soumission le lui rendit bientôt.

Saint Léontien, évêque de Coutances, qui venoit d'assister au premier concile d'Orléans, l'an 511, ne tarda pas à donner une nouvelle splendeur au mérite de Paterne. Après l'avoir fait passer successivement par les différens ordres de la cléricature, il l'éleva au sacerdoce.

Le zèle de Paterne l'avoit porté, avant ce temps, à prêcher la foi chrétienne aux idolâtres de Chezey, à l'heure même où ils s'étoient rendus à leur temple, pour y exercer leurs rits sacrilèges. En vain leur avoit-il exposé l'injure qu'ils faisoient au Dieu unique, leur créateur, par leurs superstitions. En vain avoit-il tenté de renverser par terre leurs mets et leur liqueur. Scubilion, qui l'accompagnait alors, se flattoit du moins, ainsi que lui, d'obtenir, par cette action, la couronne du martyr. Les païens, toujours les mêmes, se contentèrent d'admirer leur courage.

Paterne, revêtu du sacerdoce de Jésus-Christ, honoré du ministère de sa parole, dispensateur de ses mystères, ne trouve plus d'obstacle. La grâce intérieure éclaire les infidèles, en même temps que les discours du prêtre charitable frappent leurs oreilles ; l'erreur du paganisme se montre dans toute sa difformité ; le christianisme, aussi ancien que le monde dans son principe, à qui le Christ a donné le complément, brille à leurs yeux étonnés : ils ne négligent rien pour lui donner leurs noms par le baptême. En signe de l'horreur que leur inspire leur ancien temple, ils le convertissent en étable. Ce lieu n'a été fréquenté que parce qu'on avoit oublié la raison : il ne doit plus l'être que par des animaux qui ne peuvent en être pourvus.

Les disciples de Paterne se multiplient comme son zèle et ses autres vertus. Nouvel Abraham, il devient le père d'un peuple nombreux. La multitude de ses religieux le force de fonder des monastères dans le Côtentin, l'Avranchin, le Bessin et la Bretagne. Il est au moins probable que la communauté de Taurac, au diocèse de Dol, lui devoit son existence. Des motifs légitimes persuadent qu'une colonie de ses religieux fut envoyée à l'abbaye que saint Melaine venoit de bâtir hors de sa ville épiscopale.

Les vertus éminentes de Paterne , les miracles qu'il opéroit , pénétrèrent jusqu'au palais de Childebert. A son invitation , ce religieux se rendit à Paris , dans un chariot couvert que le roi lui avoit probablement envoyé. Saint Fortunat rapporte qu'en passant à Mantes , on lui présenta un enfant , qui , ayant été piqué par un serpent , étoit près d'expirer. Touché de compassion , animé d'une vive confiance dans le secours du Seigneur , il bénit de l'huile , en oingt le moribond et le guérit. Par reconnoissance , et pour perpétuer la mémoire de ce miracle , on bâtit une église sur le lieu même. On y en voit encore une de nos jours : elle porte le nom de Saint Père ou de Saint Paterne. La ville , ayant été ruinée par Guillaume le Bâtard , duc de Normandie , fut réduite à la moitié de ce qu'elle étoit auparavant ; de là est arrivé que l'église de Saint Père , qui est paroissiale , se trouve dans le faubourg.

Les démons annoncèrent l'arrivée de Paterne à Paris. A sa présence , ils s'enfuirent des corps de ceux qu'ils possédoient. Plusieurs fiévreux furent guéris par sa médiation (Tel est le récit de Fortunat). Les faveurs distinguées dont le prince honoroit Paterne , les déférences que sa cour avoit pour cet étranger , au lieu de l'enorgueillir , l'humilioient davantage. Convaincu qu'il n'avoit en partage que le néant ; que , de lui-même, il n'étoit rien , qu'il n'avoit rien , qu'il ne pouvoit rien , il rapportoit tout à Dieu , comme à l'auteur de tout bien. Ami des malheureux , il ne se servit de son crédit auprès de Childebert que pour leur soulagement.

De retour à Chezey , il reprit , avec la même ardeur , les exercices de sa retraite. Il ne diminua rien de la vigilance et de l'activité qui le rendoient présent , du moins d'esprit , dans tous ses monastères.

Il avoit soixante-dix ans , lorsque Gilles , évêque d'Avranches , vint à mourir. Malgré ses austérités et ses travaux , il étoit encore plein de vigueur. La tranquillité de son ame , qui avoit asservi toutes ses facultés à la religion , avoit conservé l'harmonie de son corps ; celui-ci n'en étoit que plus propre à exécuter ses ordres avec précision. Ses vertus , ses talens l'avoient placé à la tête de plusieurs monastères. Tout le portoit à une dignité plus éminente. Aussi le clergé , la noblesse et le peuple d'Avranches le nommèrent d'une voix unanime à l'évêché vacant ; le roi confirma leur élection. Un songe que Paterne avoit eu auparavant , fit taire son humilité : il appréhenda de résister à la volonté de Dieu qui se déclaroit de toutes parts.

Le don des miracles ne l'abandonna pas durant son épiscopat. Une bourgeoise de Rennes , qui étoit muette dès sa naissance , lui fut présen-

tée. Le pontife invoque sur elle le nom de Dieu. A l'instant, sa langue se délie : elle célèbre les louanges de son libérateur.

La sollicitude pastorale de Paterne s'étendit à tout. L'instruction de son peuple fut sa principale occupation. Les temples matériels, où réside le Saint des saints, fixèrent son attention : il en fit rebâtir plusieurs, y annexa tout ce qui étoit nécessaire pour leur service.

Les intérêts communs de la religion lui furent également chers. C'est dans cette vue qu'il assista, l'an 557, au troisième concile de Paris, avec saint Germain, évêque de cette ville, saint Prétextat de Rouen, saint Léonce de Bordeaux, saint Chaletric de Chartres, et saint Sanson II de Dol.

Il ne veilloit pas moins qu'auparavant sur les différens monastères qu'il avoit formés. Comme il alloit faire la visite à sa communauté de Chezey, il y tomba malade le lundi des fêtes de Pâque. Quelque temps auparavant, Scubilion avoit passé dans l'autre partie de la forêt de Chezey qui s'étendoit dans les districts d'Alet et de Dol. Son dessein étoit d'aller s'édifier avec les religieux des diverses maisons qui étoient établies dans ces quartiers.

Le même jour que Paterne avoit été pris de maladie, Scubilion en avoit été attaqué lui-même. Liés par une ardente charité dès leur entrée au monastère de Saint Jouin, ils s'étoient promis que celui qui survivroit à l'autre l'assisteroit à la mort. Tous deux se sentant près de leur fin, se firent avvertir mutuellement. L'envoyé de Paterne rencontra celui de Scubilion auprès du monastère de Maudan, qui dépendoit d'Alet (1), sur les rives d'un petit bras de mer lequel s'étendoit vers le lieu qu'on nommoit Grandville. Scubilion, quelque affoibli qu'il fût, se mit en marche. L'évêque Lascivi, dont on ne connoît pas la résidence, mais qu'il paroît naturel de placer en Bretagne (2), sans qu'il y eût de siège, eut la charité de l'accompagner. Le malade, qui devint agonisant, fut hors d'état de passer la rivière que la mer rendoit très-forte ; il s'arrêta dans la cellule d'un hermite, où il expira entre les bras de son conducteur, à l'instant même que l'évêque Paterne terminoit aussi sa carrière. Leur dernier soupir s'exhala en priant Dieu l'un pour l'autre. Cet événement remarquable arriva la nuit du mercredi au jeudi d'après l'octave de Pâque (3), qui

(1) San-Marthan. Gallia Christiana, tom. 2, p. 2.

(2) Lascivi a souscrit le troisième concile de Paris, de l'an 557. D. Mabillon, Vie de saint Paterne, a conjecturé qu'il étoit évêque

de Bayeux ; le P. Longueval soupçonne qu'il siégeoit à Séez.

(3) L'an 565, Pâque tomboit au cinq d'avril. Conséquemment, le jeudi d'après l'octave, étoit le seize du même mois.

étoit le seize d'avril de l'an 565. Cette nuit se changea pour eux dans un jour éternel. Dieu, rémunérateur de leurs vertus chrétiennes, consommâ leur union, en la rendant glorieuse à jamais.

Lascivi arriva, avec le corps de Scubilion, au monastère de Chezey, dans le temps où saint Lô, évêque de Coutances, faisoit les obsèques de Paterne. Les deux pompes funèbres n'en firent plus qu'une. C'est ainsi que la Providence divine, jalouse de la gloire de deux saints qui avoient correspondu avec tant de fidélité à ses dispositions éternelles, permit que, comme leurs âmes, qui n'en avoient fait qu'une sur la terre, venoient d'être unies encore plus étroitement dans le ciel pour y jouir du même bonheur, leurs corps fussent rapprochés dans le lieu saint que leurs mains pures avoient construit; on les inhuma l'un à côté de l'autre au milieu du chœur de leur église, qui est maintenant honorée du nom de Saint Paterne, ou Saint Pair (1). Dans la suite, on leur éleva un mausolée sur lequel on voit encore leurs figures; à leurs pieds, on lit leurs noms gravés en vieux caractères gothiques.

Dès avant l'an 941, le corps de saint Paterne et celui de saint Scubilion n'étoient plus entiers dans leurs tombeaux. Radhod, prévôt de l'église de Dol, en avoit envoyé quelques parties à Aldestan, roi d'Angleterre (2). La grande translation, qui se fit vers l'an 962, ne comprenoit qu'une partie de ce qui avoit resté des deux corps saints à l'église de Chezey. La portion qu'on y avoit laissée à cette dernière époque, a été trouvée dans la suite. C'est par ce motif que, dans le diocèse de Coutances, on fait la fête de saint Scubilion le vingt-trois de septembre, et celle de saint Paterne le vingt-trois d'octobre (3).

124. Saint Sénateur, que l'on a aussi appelé Sener ou Senier, étoit né, si l'on en croit Robert Cenalis (4), dans le diocèse de Coutances. L'état monastique fut son partage : il s'y forma sous la discipline de saint Paterne. L'équité habita avec lui dans le désert; la justice se reposa sur son sein; la paix qu'il goûta étoit fondée sur le secours et la protection du Très-Haut. Elle fut pour lui une source de bénédictions abondantes et de grâces privilégiées.

Des qualités si rares le rendirent cher à son maître. Après sa mort, il le remplaça dans le gouvernement de l'évêché d'Avranches. Le nouvel évêque suivit de près son premier modèle. Sa vie privée et publique fut remplie de bonnes œuvres.

(1) Fortunatus, Vita S. Paterni.

(2) *Anglia sacra*.

(3) *Breviarium Constantiense*.

(4) *Dere Gallica*, lib. 2.

Le monastère de Saint Pair, qui lui rappeloit vivement les vertus de son saint patriarche, fut témoin de ses derniers combats. Il y mourut le seize de septembre. Son corps fut enterré auprès de saint Paterne et de saint Scubilion (1). La mort ne le sépara pas de Dieu. Son ame, pendant qu'elle avoit été unie à la matière, n'avoit cessé de le glorifier : Dieu la glorifia en la détachant de ses liens.

Radhod, dont on vient de parler, avoit donné à Aldestan une partie des reliques de saint Sénateur, avant la translation de celle qui se fit à Paris (2).

125. Ces trois saints, auxquels on doit ajouter saint Aroaste et saint Gaud, qui, après avoir extirpé du diocèse d'Evreux les superstitions du paganisme, et fondé sur ses débris le royaume de Jésus-Christ, par un apostolat de quarante ans, étoit venu s'exciter avec eux à la pratique des vertus les plus sublimes, avoient eu pour émules les Sanson 1, les Sanson 11, les Magloire, les Malo, les Suliac, les Aron.

Cette double colonie, dont le monde n'étoit pas digne, et qui avoit toujours les yeux fixés l'une sur l'autre, se comparoit à des voyageurs qui marchent ensemble et qui ont pour terme la même patrie; à des soldats qui ont toujours des ennemis à combattre, une couronne à gagner. L'ardeur de ces athlètes étoit d'autant plus grande, que, par leurs victoires répétées, ils s'assuroient une vie immortelle, un bonheur sans fin, un royaume éternel. Chacun s'animoit à la vertu par l'exemple des autres; de ce choc réciproque, si digne des grandes ames, le seul qui devoit se faire entendre parmi les hommes, sortoient ces actes héroïques qui renouvelèrent à Dol, à Alet, à Coutances et Avranches les premiers siècles du christianisme.

126. Saint Wenal étoit le même que saint Guenael ou Guenau, dont on a rapporté la vie sous le siècle où il a vécu (3).

Son monastère, qui étoit situé à l'extrémité du diocèse de Quimper, et qui, de son temps, ne renfermoit qu'un oratoire et de pauvres cellules, fut le gardien de ses dépouilles mortelles. La simplicité s'y fit remarquer jusqu'au règne de Nominoé; mais le tombeau du saint n'en fut pas moins glorieux. La foi chrétienne n'a pas des yeux de chair : elle s'élève au-dessus des êtres sensibles. Les miracles qui s'opérèrent sur les cendres de

(1) *Breviarium Rothomagensis*. Le Cointe.

(2) *Anglia sacra*, tom. 2.

(3) Saint Wenal tire son nom de *wen* ou

guen, bon, et d'*cal*, ange : bon ange. Voyez l'étymologie que nous avons donnée du mot

Guenael, tom. 3, pag. 54, à la note (a) (*).

(*) *Ci-dessus*, sixième siècle, n° 34, p. 338, note 2. a. V.

saint Wenal y appelèrent une multitude incroyable de pèlerins. Les religieux de la communauté auroient pu en tirer quelque avantage temporel, ou du moins, une gloire extérieure. Le prix de la solitude et du silence leur parut inestimable. Ils obtinrent un ordre par lequel il étoit défendu aux laïques de tout sexe de visiter les reliques du saint abbé.

Cependant Nominoé alla rendre ses devoirs religieux au corps du saint. Il fut touché qu'on ne l'eût pas levé de terre. Pour satisfaire sa dévotion à cet égard, il fit construire dans le monastère une nouvelle église avec une magnificence vraiment royale; on y plaça avec honneur les reliques du saint abbé (1).

127. On ne peut décider si le monastère de Saint Léonor a subsisté jusqu'au dixième siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on enleva son corps ou de cette maison, ou de l'église paroissiale qui l'a remplacée. Elle est sous l'invocation de ce saint évêque : on y a transféré son tombeau.

128. Ce qu'on sait de saint Louthiern, c'est qu'il étoit évêque régional; pour ce qui regarde saint Lévien, évêque, et saint Ciferien, aussi évêque, on n'a aucun détail de leurs vies. Peut-être n'avoient-ils point eu de sièges déterminés. Saint Winganthon, ou Guinganthon, se fait connaître par le calendrier de l'abbaye de Saint Men sous le nom de Guenguenton. Sa fête y est marquée au dix de mai, avec office de douze leçons. Toutes sont du commun des confesseurs. La mémoire de saint Escuiphle ne s'est conservée que par sa translation. Il n'est pas possible de dire avec certitude de quel saint Budoc étoit la relique qu'on avoit portée à Paris sous ce nom. Dans le cours de cette histoire, on a distingué deux saints Budoc, l'un abbé du monastère de l'Île-Verte, au nord de l'embouchure du Trieu, auprès de l'île de Brehat; l'autre qui avoit succédé à saint Magloire, dans l'évêché de Dol.

129. Tandis que l'évêque Salvator, les religieux de Lehon et les députés de différens diocèses de Bretagne qui les avoient suivis avec les reliques, dont ils étoient porteurs, jouissoient à Paris des douceurs de la paix, les Danois, auxiliaires du duc Richard 1, avoient mis tout à feu et à sang dans le comté de Chartres. Ils n'avoient pas plus épargné les domaines du roi Lothaire : tout n'y offroit plus que de vastes ruines. La Bretagne avoit eu probablement à souffrir de ces pirates : l'histoire n'en a pas transmis les détails.

Dans des circonstances aussi alarmantes, Wlfade, évêque de Char-

(1) M. Baillet, Vie de saint Wenal.

tres, porte au duc de Normandie des propositions de paix. Thibaut, qui craint que le poids de la guerre ne retombe sur lui, offre des conditions que le duc ratifie; le jour même, il lui rend Evreux. Lothaire est forcé de confirmer à Richard et à ses descendants la possession de la Normandie. Le duc, à qui les Danois deviennent à charge, a besoin de toute sa politique pour les congédier avec honneur (1). Il donne des terres à ceux d'entr'eux qui veulent se faire baptiser; pour les autres, il les fait conduire à ses frais sur les côtes d'Espagne, par des pilotes du Côtentin. Les dégâts horribles qu'ils y firent sur les Sarrasins sont une preuve de ceux qu'ils auroient pu continuer dans la France.

130. Pendant cet intervalle, le comte Hugues Capet avoit fait travailler à l'embellissement de la chapelle de son palais; comme elle n'étoit pas assez spacieuse pour contenir les pèlerins qui venoient visiter les saintes reliques, il fit répondre la grandeur du vaisseau à sa magnificence. Les chanoines, qui l'avoient desservie, s'étoient retirés. Leur maison avoit été changée en monastère; Juvan en étoit abbé; les moines de Lehon y étoient attachés. Leur église continua d'être sous l'invocation de saint Barthelemi; elle eut saint Magloire pour second titulaire. Son nom fit bientôt disparaître celui du saint apôtre.

131. Hugues, que les auteurs du temps ont appelé prince des François, fils du roi Robert, avoit attaché à la chapelle du palais celle de saint Georges, située dans un faubourg de la ville, laquelle fut dédiée dans la suite à saint Magloire. De cette chapelle dépendoit une terre où fut établi le cimetière des moines. Hugues Capet, non moins généreux, encore alors comte de Paris, attacha de nouveaux bienfaits au monastère de Saint-Magloire. Il lui permit de se choisir un abbé. Lothaire et Louis, son fils, qu'il associa à la couronne l'an 978, confirmèrent dans la suite cette donation, ainsi que le privilège. Par l'acte qui en fut rapporté, le métropolitain et l'évêque de Paris étoient privés du droit d'entrer dans cette abbaye, même sous le prétexte d'y conférer l'ordination (2).

132. Salvator préféra la vie tranquille et paisible de Paris aux agitations que son ministère auroit exigées de lui en Bretagne. Son peuple ne redemanda pas moins un pasteur dans sa personne sacrée. Evêque, non pour lui-même, mais pour le salut des fidèles, il se devoit tout entier à ses ouailles. Plus elles étoient exposées à partager les troubles, les dissensions, les guerres des grands de la nation, plus il devoit travailler, par sa

(1). [An 964 environ].— Omission. a. V. clesix Paris., tom. 1, p. 550.

(2) Archives de Marmoutier. Historia Ec-

présence , par sa charité , par ses exemples , à former entre tous une parfaite union d'esprit , par le lien de la paix , qui doit être indissoluble.

133. Ses jours se prolongèrent jusqu'à la fin du règne de Lothaire. Son corps fut inhumé avec tous les honneurs dus à sa dignité , dans l'église de Saint Georges et de Saint Magloire , hors les murs de Paris. Juvan , abbé de Saint Magloire , décéda à peu près dans le même temps. Il eut la même sépulture (1).

134. La plupart de ceux qui étoient chargés de la garde des corps saints de Bretagne , pensèrent autrement que Salvator. A la faveur de la paix que venoient de donner les Danois par leur retraite , ils se disposèrent à quitter Paris , à emporter avec eux les corps de saint Sanson , de saint Léonor , de saint Guenau et de quelques autres saints. Les uns se proposoient seulement d'aller habiter quelques autres lieux de la France ; d'autres avoient dessein de rentrer en Bretagne.

Hugues , comte de Paris , fut bientôt informé de leur résolution ; la perte des trésors sacrés qui étoient entre leurs mains , le toucha vivement : il fut trop équitable pour les retenir par la force.

Ses vœux se bornèrent à faire connoître le désir qu'il avoit que la France ne fût pas privée de ces reliques. Ceux qui secondèrent ses vues furent traités avec condescendance. Le comte , après avoir retenu quelques ossemens de leurs saints , les congédia. Quelques-uns se retirèrent à Corbeil (2) ; d'autres à Beaumont , où ils se fixèrent ; il y en eut qui s'établirent dans d'autres lieux de la France (3).

135. Le clergé de Dol , qui étoit décidé à reporter en Bretagne le corps de saint Sanson , à la conservation duquel il continuoit de veiller , ne fut pas ménagé. Hugues , qui consultoit plutôt son intérêt que la justice , retint la partie la plus considérable du saint dépôt , lui laissa l'autre , où se trouvoit le chef du saint pontife.

136. Les clercs de Dol se mirent en route avec ce qu'on leur avoit abandonné de leur sainte relique. Comme ils passaient par Orléans , on les engagea d'y séjourner : les instances qu'on leur fit à cet égard furent si pressantes , qu'ils ne purent s'empêcher de s'y arrêter. Elles les déterminèrent même à y habiter long-temps (4).

(1) *Historia Ecclesiæ Parisiensis*, tom. 2, pag. 74.

(2) Corbeil , anciennement *Corbolium* , est sur la Seine , à l'endroit où elle reçoit la Juine. *Cor* , rivière ; *bol* , au-dessus : lieu sur une rivière. Corbeil s'est aussi appelé *Josedum*. *Ivo* ,

prononcé *io* , rivière ; *dun* , élévation : lieu au-dessus d'une rivière.

(3) Du Chesne , *Hist. Franc.* , tom. 3 ; *Mailionius in Annal. Benedict.* , tom. 3 , p. 720 ; *Histor. Eccles. Paris.* , tom. 1 , p. 548.

(4) *Ibidem*.

L'auteur, qui a fait ce détail, ne rapporte pas quels étoient ceux qui leur offrirent l'hospitalité avec tant d'empressement. Il paroît hors de doute que des attentions aussi marquées ne peuvent être attribuées qu'aux chanoines de Saint Symphorien qui possédoient le corps de l'autre saint Sanson. On doit se rappeler que leur abbaye étoit sous la dépendance de l'église de Dol. Ils ne pouvoient saisir de circonstances plus favorables pour lui témoigner leur dévouement. La charité qu'ils exerçoient envers leurs frères étoit fondée sur la justice ; l'honneur qu'ils déféroient à un second saint de Dol, rejaillissoient sur le premier. Tout concouroit à entretenir de part et d'autre une union d'autant plus constante qu'elle étoit avouée de la religion. A la vue des reliques des deux saints pontifes que la piété avoit soustraites aux infidèles par bien des travaux, et rassemblées heureusement dans le même lieu, il étoit difficile aux clercs de Dol de les séparer sitôt, et de quitter un sanctuaire où l'on se prévenoit mutuellement avec tant d'édification.

137. Ce fut à la sollicitation de Teugdon, autrement Thiou, prévôt de Paris, et de l'agrément du comte Hugues, que les reliques de saint Guenau furent portées auprès de Corbeil. Ce seigneur les plaça dans sa maison de campagne, en la paroisse de Courcouronne. Les religieux du monastère de ce saint abbé, qui en avoient transféré son corps à Saint Barthelemi, le suivirent à Courcouronne ; ils y bâtirent une chapelle sous son invocation.

Haimon, comte de Corbeil, qui vit que ces reliques n'étoient pas en sûreté dans ce hameau, les fit transporter dans sa ville : elles furent mises dans une chapelle du faubourg de Saint Jacques, vis-à-vis du grand pont. L'an 1007, on les fit passer au dedans de la ville ; on les déposa dans une église que le comte Bouchard avoit construite : elle porta le nom du saint. La garde en fut confiée à quatre chanoines. L'an 1134, le roi Louis le Gros la changea en prieuré de chanoines réguliers, qu'il unit à l'abbaye de Saint Victor de Paris (1).

138. La portion des reliques de saint Guenau que possède l'église de Vennes lui est venue de Corbeil, l'an 1660 (2). On y voit un autel qui porte son nom. C'est une tradition reçue dans le pays de Vennes que le saint abbé a été inhumé dans cette église ; on y montre même un tom-

(1) Chastelain, Hagiol. ; Saussay, Martyrolog. ; M. Baillet, Vies des saints.

(2) Sanctilogium Venetense, anno 1660. Le Sanctilogie de Quimper de l'an 1701, dit aussi

que c'est à un évêque de Vennes que l'église de ce diocèse est redevable de la partie des reliques de saint Guenau qui sont en sa possession.

beau qu'on dit avoir renfermé son corps ; aucun monument n'appuie cette prétention : tout conspire à la détruire. Un historien moderne (1) conjecture que ce tombeau est celui d'un autre saint du même nom.

139. Le corps de saint Malo, si l'on en croit un savant écrivain (2), fut transporté, l'an 975, de l'église de Saint Barthelemi, aujourd'hui paroissiale, par ordre du roi Lothaire, dans sa chapelle, qui est maintenant l'église de Saint Michel au Palais. Quelque chose qu'on en puisse dire, les religieux de l'abbaye de Saint Barthelemi, qui avoient changé ce nom pour prendre celui de Saint Magloire, étant trop resserrés dans leur église de la cité, passèrent dans le faubourg sur la rue de Saint Denis, où étoit leur cimetière. L'an 1138, ils y bâtirent un monastère et une église à la place de leur chapelle. Les reliques de saint Malo y furent transportées.

140. Cet événement donna lieu à différentes distributions de ses ossements ; une partie considérable fut cédée à l'abbaye de Saint Victor de Paris. On en fit aussi présent à la ville de Rouen et à Pontoise, où deux églises paroissiales sont consacrées à son honneur, sous le nom de Saint Maclou. Dans le même temps, on en reporta dans le diocèse d'Alet. Comme cette ville avoit été presque détruite et ne ressembloit plus qu'à un hameau, on ne déposa pas cette relique dans la cathédrale de Saint Pierre : elle fut placée dans l'église de Saint Vincent en l'île d'Aron (3). On la mit sur l'autel qui portoit le nom du saint pontife (4).

141. On voit à Saint Victor et à Notre Dame de Nazareth de Paris des reliques de saint Sénateur. L'auteur de l'Histoire ecclésiastique de Normandie a (5) ignoré d'où l'église de Rouen a reçu ce qu'elle en a de ce saint évêque. Il est certain néanmoins qu'elle tient ce présent de l'abbaye de Saint Magloire. Elle en étoit en possession au moins dès l'an 1266 (6). Il n'est pas hors de vraisemblance que l'église d'Avranches ait recouvré depuis quelques portions du corps de saint Sénateur. On peut croire aussi que les Calvinistes les y brûlèrent l'an 1563 (7) ; car, cette année, ils se rendirent maîtres de la ville (8). L'an 1639, le chapitre de Rouen donna à Louis XIII quelques parcelles du corps du saint évêque (9).

142. Une partie du corps de saint Léonor a été transférée à Beaumont sur Oise, dans le Beauvoisis, à huit lieues de Paris ; on lui rend un culte par-

(1) M. Baillet, Vie de S. Guenau.

(2) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened., tom. 1.

(3) M. Baillet, Vie de S. Malo.

(4) Mémoires particuliers.

(5) M. Trigan.

(6) Bollandus, 1 februarii.

(7) Nicole, Histoire des évêques d'Avranches.

(8) Masseville, Hist. de Normandie, t. 5.

(9) M. Trigan, Hist. Eccles. de Normandie, tom. 2.

ticulier dans l'église du prieuré qui a pris son nom (1). L'autre portion de ses reliques a été rendue à la Bretagne. Aussi voit-on dans l'église paroissiale de Saint Lunaire, qui rappelle la mémoire de son ancien établissement, deux châsses d'argent, dont l'une contient son chef, et l'autre, des particules de ses ossemens. Dans le diocèse de Saint-Malo, on faisoit encore, au commencement du dernier siècle, la fête de la translation de ces reliques. Elle étoit assignée au treize d'octobre (2).

143. Ce qu'on avoit porté à Paris du corps de saint Paterne, évêque d'Avranches, fut transféré dans la suite à Orléans. Il y existe encore une paroisse sous le nom de ce glorieux confesseur.

Si quelques-uns ont assuré qu'il y a des reliques de cet évêque à Issoudun, dans le diocèse de Bourges, c'est qu'ils l'ont identifié, sans raison suffisante, avec saint Paterne de Vennes. Nous avons fait connoître ailleurs dans quel temps et où les reliques de celui-ci avoient été transférées. L'église d'un faubourg de Vennes, qui lui est consacrée, possède une partie de son crâne (3).

144. Ce qu'on a dit qu'Erispoé avoit fait porter à l'abbaye de Saint Serge, près d'Angers, le corps de saint Briec, ne doit pas être pris à la lettre. On avoit laissé dans son tombeau quelques parcelles de ses ossemens. Ce sont celles-ci qui furent transférées à Saint Barthelemi, avec les autres reliques des saints bretons; on donne au saint évêque le nom de Vriomacle (4), le même que celui de Briomacle (5).

L'église de Quimper, qui, après la mort de saint Corentin, n'avoit pas cessé pour cela d'éprouver son assistance, l'avoit pris, par gratitude, pour son patron titulaire avec la sainte Vierge. La ville, qui avoit reçu de lui la naissance chrétienne, avoit ajouté à son premier nom celui de son père spirituel. Elle avoit conservé avec beaucoup de religion et de piété son précieux corps, jusqu'au commencement des incursions des Normans idolâtres. La partie la plus considérable fut portée à Saint Martin de Tours, d'où elle passa à Marmoutier; elle y subsiste encore, à l'exception d'une petite portion que l'abbé Guillaume donna, l'an 1110, au prieuré de Saint Martin de Josselin; du bras droit du saint évêque que les religieux de cette

(1) M. Baillet, Vie de S. Léonor.

(2) Breviarium Macloviense, an. 1603.

(3) Sanctilogium Venetense, an. 1757.

(4) Du Chesne, Histor. Franc., tom. 3; Hensc., tom. 1, martii. Comme l'*v* et le *b* se

substituoient mutuellement, on ne doit pas être surpris qu'on ait dit indistinctement Vriomacle ou Briomacle.

(5) Voyez ce qu'on a dit sur ce nom, tom. 3, p. 22 de cette histoire, note (b) (*).

(*) Ci-dessus, sixième siècle, n° 13, p. 325, note 2. a. V.

célèbre abbaye rendirent, l'an 1643, à l'église de Quimper; on le plaça avec honneur à l'entrée du chœur, au-dessous du crucifix (1).

On rapporte que le comte Alain, probablement celui qu'on avoit surnommé le Grand, n'ayant pu trouver dans la médecine de remède à une maladie d'yeux, étoit allé en pèlerinage au tombeau de saint Corentin; que, par son entremise, il en avoit obtenu de Dieu une prompte guérison (2).

L'autre partie du corps du saint évêque resta long-temps à Saint Barthelemi, autrement Saint Magloire, avec ce qu'on avoit eu des ossemens de saint Briec. Le roi Philippe Auguste ayant fait bâtir vers l'an 1201 un monastère de religieuses dans le diocèse de Chartres, près de Mantes, sur la Seine, y fit mettre une portion des reliques de saint Briec et de saint Corentin. Cette communauté a été connue depuis sous le nom du saint évêque de Quimper. La translation de ses reliques se célèbre dans son diocèse le premier dimanche de mai (3).

S'il est vrai, comme l'assure Malbranq (4), que, dès avant le dixième siècle, on avoit transporté, à Montreuil-sur-Mer, des reliques de saint Corentin, elles ne peuvent être que de Corentin II. Ses vertus ont pu le placer au nombre des saints.

145. Les clercs de Dol quittèrent enfin leurs confrères d'Orléans. Comme leur dessein n'avoit été d'abord que de les saluer, leur séjour n'en parut que plus long. Ils rentrèrent à Dol avec la portion du corps du saint Sanson que le comte Hugues leur avoit permis d'emporter. Le corps de l'autre saint Sanson, que Mainon avoit conduit autrefois à Orléans, resta tout entier, comme par le passé, sous la garde des chanoines de l'abbaye de Saint Symphorien, qui avoit pris le nom du saint évêque (5).

(1) Sanctilogium Corisopitense, anno 1701. Cartularium majoris monasterii.

(2) Archives de l'église de Quimper.

(3) Sanctilogium Corisopitense.

(4) L. 6^e de Morinis, cap. 22.

(5) Nous avons fait voir, d'après D. Mabilon, que l'an 878, Mainon, évêque de Dol, avoit transporté à Orléans le corps d'un saint Sanson. Ce savant a remarqué qu'on croit que ce corps y existe encore tout entier, mais qu'on a eu des raisons pour le cacher. C'est déjà un préjugé légitime en faveur de notre sentiment.

Le corps de ce saint Sanson étoit resté dans l'abbaye de Saint Symphorien, jusqu'à l'an

930. Des chanoines y servoient alors Dieu et saint Sanson, c'est-à-dire, les reliques de ce saint évêque. Agan, pour se soustraire à la fureur des Normans, s'étoit rendu alors à Saint Symphorien, où la vénération que l'on portoit aux précieux restes de l'un de ses saints prédécesseurs devoit lui ouvrir un refuge assuré. Hugues, duc de France, père de Hugues Capet, fit plus : mettant bas le préjugé qui lui faisoit regarder l'abbaye de Saint Symphorien comme son patrimoine, il en fit présent à saint Sanson, à Agan, à ses successeurs et aux chanoines qui possédoient son corps; il augmenta même les revenus de cette abbaye. Cet acte avoit pour but de mettre aux

146. Les religieux bénédictins du monastère de Saint Magloire, de la rue Saint Denis, y habitèrent sous la conduite d'un abbé régulier jus-

qu'à la fin du dixième siècle, et de leur procurer un asile dans le besoin.

Pour vérifier ce qu'étoient devenues les reliques de ce saint Sanson, l'un des Bollandistes en écrivit, l'an 1728, au P. Etienne Chamillart. Celui-ci fit, en conséquence, le voyage d'Orléans. Après avoir examiné les livres, tant imprimés que manuscrits, de la maison des PP. Jésuites, qui traitoient des reliques de saint Sanson, sa réponse du 31 juillet de la même année, à son confrère, fut qu'il pensoit, avec D. Mabillon, que rien n'empêchoit de croire que les reliques de saint Sanson, qu'on avoit portées à Orléans depuis tant de siècles, y étoient encore cachées tout entières.

D'après les renseignemens que ce Père donna aux Bollandistes, ceux-ci parlent en ces termes : « Certè id planè indubitatum nullas » indè (Auriliano) unquam aut Parisios, aut » aliò translatis sancti Sansonis reliquias, sed » capsam ipsam integram, qualis ad annum » 1540 et ultrà in supplicationibus circumfer- » ri solebat, ut ex annuis civitatis rationibus » demonstratur, illic mansisse, publicæque » venerationi expositam fuisse, donec metu » Calvinianorum in sacra omnia sævientium, » ità cum tota pretiosiori suppellectile abscon- » dita est, ut eorum omnium nihil reperiri » hactenùs potuerit, tametsi frequentes à Pa- » tribus nostris, quotiès fundamenta aliqua » refodienda fuerunt, factæ sint inquisitiones. » (Ità Bollandistæ in translationem corporis sancti Sansonis, ad calcem vitæ ejusdem sancti.)

De tout ceci, on doit conclure qu'il est certain que le corps tout entier d'un saint Sanson a été porté à Orléans pendant le neuvième siècle; on peut assurer avec autant de fondement qu'aucune partie de ce tout n'en a été distraite.

La translation du corps de saint Magloire et de celui d'un saint Sanson à Paris, a été écrite à la fin du dixième siècle, ou, au plus tard, au commencement du onzième. On s'en convaincra pour peu qu'on veuille jeter les yeux sur cette histoire. Aussi tel est le senti-

ment des profonds historiens de la littérature françoise. Ils ajoutent que l'auteur de la translation, « qui n'est point connu, paroît avoir » été fort au fait des événemens qu'il raconte » avec beaucoup de précision et de bonne foi. » Certains traits de sa relation, continuent-ils, feroient juger qu'il étoit moine de l'abbaye de Saint Barthelemi et de Saint Magloire, à Paris. » Dans cette supposition, cet historien avoit été auparavant religieux à Lehon, ou du moins, il vivoit avec quelques-uns d'entr'eux. Il avoit donc été témoin oculaire de la translation du corps d'un saint Sanson de Dol à Paris, ou il tenoit ce fait de quelques-uns en présence desquels il étoit arrivé. Il dit positivement que le comte Hugues fit porter à Saint Barthelemi le corps de saint Sanson de Dol. « Corpus beati Sansonis Dolensis. » Ce qu'il entend du corps entier. En effet, lorsque les clercs de Dol tentèrent de le reporter en Bretagne, le même comte se réserva plus de la moitié du même corps, et leur laissa l'autre. Ce qui auroit induit en erreur, puisque l'historien ne manque point d'avertir que plusieurs de ces corps saints n'étoient pas entiers. Pour cela, il emploie le terme *reliquiæ* ou celui de *pars*. « Sancti verò, » dit-il, corporis Sansonis procuratores, quia » in Britanniam redire volebant, maximà » parte ipsius sancti corporis retentâ, et aliâ » cum capite concessâ, remeare permisit » (Hugo). » Il existoit donc alors deux corps de deux saints Sansons de Dol. Tous deux avoient été pris à Dol, dans différens temps; tous deux étoient entiers dans les lieux où on les avoient portés. Les clercs, qui se saisirent à Paris du reste du corps de leur saint Sanson, ne firent autre chose à Orléans que de s'y arrêter. Ils en sortirent donc de la même manière qu'ils y étoient entrés, c'est-à-dire, avec ce qu'ils avoient du corps de leur saint. S'il en eût été autrement, l'historien, fidèle dans sa narration, en eût parlé. « Qui (sancti » corporis Sansonis procuratores videlicet) » abeuntes, cum per Aurelianensem urbem » iter facerent, in ipsa urbe quibusdam incom- » moditatibus detenti, diù multumque mora- » ti sunt. »

qu'à l'an 1572. Catherine de Médicis les plaça alors à Saint Jacques du Haut-Pas, dont ils changèrent le nom pour conserver celui de Saint Magloire.

Il existoit, au commencement du treizième siècle, dans l'église de Dol, des reliques d'un saint Sanson. Jean sans Terre, étant entré en Bretagne l'an 1203, fit d'étranges ravages à Dol. Le feu, soit qu'il y fût mis par ses ordres ou autrement, consuma le toit de la cathédrale; les murs en furent démolis, les saintes reliques enlevées de force. Les routiers, qui étoient à la suite de ce prince, s'emparèrent en particulier de quelques ossements du bienheureux saint Sanson et d'une portion de son corps. Les ravisseurs portèrent le tout à Rouen. Philippe de Columbiis, informé de cet enlèvement, leur arracha ce sacré trésor; on le restitua au chapitre de Dol l'an 1223. La preuve s'en tire de l'un de ses registres, qui commence par ce mot *Alanus*. On y lit ce qui suit : « *Omnibus Christi fidelibus pres.*
» *Lit. Insp. Th. D. G. Rothomagensis archiepiscopus, salutem in Domino. Ad universitatis vestræ notitiam volumus pertinere*
» *quòd, cum nos, tempore felicis recordationis Walterii nostri prædecessoris in ecclesia*
» *nostra Rothom. officio penitentiarii fungemur, dilectus et familiaris noster bone*
» *memorie nobilis vir Philippus de Columbiis nobis humiliter est confessus quòd ipse habebat quasdam reliquias Dolensis Ecclesiæ,*
» *quas ipse, tempore guerre inter pie quondam memorie Joannem, regem Angliæ et Britones habite, de manibus Ruptariorum*
» *subripuerat violenter, qui eas in subversione et combustione Dolensis Ecclesiæ cum*
» *violencia asportaverant ab eadem, videlicet, de ossibus ac corpore B. Sansonis, de palio ejusdem et de ossibus B. Maglorii; et*
» *quasdam alias reliquias quas prædictus Philippus, de consilio nostro, in manibus memorati archiepiscopi resignavit, qui eas sub signo et sigillo prædicti Philippi per manum meam in thesauro Rothomagensi fideli custodiæ deputavit. Postea verò à venerabili*
» *fratre Johanne episcopo et capitulo Dolensi humiliter requisiti, ut sibi et ecclesiæ suæ præfatas reliquias redderemus, eas ipsis ad voluntatem suam reddidimus, fideliterque*
» *et benignè.... in cujus rei testimonium, sigillum nostrum præsentibus litteris duximus*

» *apponendum. Datum anno gratiæ mcccxxii, mense januarii.* » (Vieux style.)

Ces reliques d'un saint Sanson, enlevées par les routiers, faisoient nécessairement partie de la portion de son corps que le comte Hugues Capet avoit cédée aux clercs de Dol avant leur départ de Paris. Le chef du saint évêque, dont l'archevêque Thebaut d'Amiens ne parle pas, avoit été sans doute la proie de quelques autres soldats du roi Jean sans Terre, qui avoient mieux caché leur rapine. On l'aura transporté en Angleterre, où l'on dit qu'il y a des reliques de ce saint évêque de Dol.

Tous ces faits réunis et pesés à la balance d'une juste critique, prouvent qu'il y a eu à Dol deux corps de saints qu'on appeloit Sanson. Les vies que nous avons données de ces deux évêques, après un mûr examen, nous avoient forcé de les reconnoître, dans l'impossibilité où nous étions de n'en admettre qu'un. En joignant le tout ensemble, il en résulte de part et d'autre une certitude à laquelle on ne peut se refuser.

M. Gallet, ce judicieux critique, à qui la ville de Lamballe a donné la naissance, avoit cru, avant nous, l'existence des deux Sansons de Dol. D. Morice a adopté ce sentiment dans son Histoire de Bretagne, et en a fourni les preuves à la suite de son premier volume, p. 948 et suivantes. Usserinus, dans ses Antiquités des églises d'Angleterre, avoit pensé d'abord qu'il n'y a eu à Dol qu'un saint Sanson; forcé par l'évidence des faits, il en a admis deux, dont l'un est plus ancien que l'autre. On peut voir à ce sujet la page 528 de son ouvrage. Matthieu de Wesminster, qu'on a surnommé *Florilegus*, parce qu'il a fait des Annales depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1377, intitulées : *Flores historiarum*, a distingué deux Sansons de Dol, qui ont vécu avant le pontificat de saint Grégoire le Grand. « *Per idem tempus, dit-il (id est anno 561), Sanson Dolensis archiepiscopus, consanguineus sancti Maclovii, et successor sancti Sansonis, qui de Britannia majori ad minorem transiit, doctrinæ et sanctitatis refulsit.* »

147. Le relâchement qui s'introduisit parmi eux donna lieu à leur suppression. La mense abbatiale fut unie à l'évêché de Paris ; des prêtres de l'Oratoire substituèrent les moines : ils furent chargés de l'instruction et de l'entretien de quelques ecclésiastiques. Cette communauté a pris le nom de Saint Magloire.

148. Les reliques de la rue Saint Denis avoient passé , avec les Bénédictins , à leur nouvelle église ; ils les y laissèrent à leur retraite. On y conserve la très-grande partie du corps de son saint patron (1). Elle est renfermée dans une ancienne châsse dorée. On en montre une relique dans l'église des Filles Pénitentes de la rue Saint Denis , où étoit l'ancien monastère de Saint Magloire , et dont ce saint est resté patron titulaire. On en eut à Dol une portion à la fin du dixième siècle , lorsqu'on y reporta une partie du corps de l'un des saints Sansons (2). Elle consiste dans un grand fossile (3) et dans une partie de l'os du bras (4).

(1) Dans la châsse de saint Magloire , il y a une légende sur laquelle sont écrits ces mots : « Corpus ejus. » Ce qui ne doit pas se prendre exactement à la lettre.

(2) Le procès-verbal de l'an 1223 , ci-dessus référé , en fait la preuve.

(3) L'an 1411 , on fit à Dol l'ouverture de la châsse des reliques du saint Sanson qui avoient été restituées à son église l'an 1223. Le procès-verbal qui en fut dressé , et qu'on trouve dans les registres du chapitre , est conçu dans ces termes : « In qua quidem capsâ fuerunt » *inventæ multæ reliquiæ corporis beatissimi » Sansonis, videlicet unum brachium, et duæ » tibię, et multa ossa colli, manuum et pedum ; quæ omnia et singula quilibet potuit » videre et osculari ; et, postquàm omnes qui » volebant illas reliquias osculari, osculati » sunt, iterùm fuit clausa et servata in suo » loco... Hoc fuit factum in Dolensi ecclesia, » die dominicâ, 16^a mensis augusti, anno » 1411, præsentibus ad hoc domino Stephano, » Dolensi tunc temporis episcopo, canonicis, » capellanis et clericis pluribus. »*

Le procès-verbal de la visite de cette même châsse fait l'an 1569 , à laquelle présida M. d'Epinaï , évêque de Dol , parle des mêmes reliques. On en doit dire autant de celui qui fut rapporté sous M. Cohon.

Sur les dernières années du pontificat de M. de Sourches , il se fit une visite de ces reliques. Le sieur Hodouin , médecin , qui y avoit été appelé , examina le tout selon son

art. Les deux grands fossiles (duæ tibię) qui étoient d'une longueur tout à fait différente , lui firent juger qu'ils n'avoient pas fait partie du même corps. MM. d'Epinaï et Cohon avoient été induits en erreur par le procès-verbal de l'an 1411. Si , à cette dernière époque , M. Etienne Cocuret avoit eu sous les yeux l'acte de 1223 qui avoit été dressé par l'archevêque de Rouen , il n'y seroit pas tombé le premier. En considérant de près les deux grands fossiles , il auroit jugé qu'ils n'appartiennent pas au même individu. Il auroit reconnu que , pour résoudre cette difficulté et pour retrouver , parmi ces reliques , quelque ossement de saint Magloire , l'un de ces fossiles avoit fait partie du corps de ce saint évêque , et l'autre de celui de saint Sanson.

Le bras , le grand fossile des os du col , des mains et des pieds de l'un des saints Sansons qui étoient en l'église de Dol l'an 1411 , faisoient partie de la portion de son corps que les clercs de Dol y avoient reportée à leur retour de Paris. On n'y voit plus que le grand fossile. M. de Sourches , qui , pendant son pontificat , a consacré les revenus de son évêché à la fondation d'un collège en sa ville , à l'entretien des pauvres , à l'embellissement intérieur de son église , a fait placer , dans des reliquaires dorés , aux extrémités du maître-autel , d'un côté le grand fossile de saint Sanson , et de l'autre celui de saint Magloire.

(4) Cette relique se trouve au trésor de l'église de Dol ; elle est renfermée dans un cy-

On garde dans la même église de Saint Magloire des reliques du saint Sanson dont le corps avoit été porté à Paris. Elles sont dans une chässe particulière, mais moins riche que celle qui contient le corps de saint Magloire (1). Nicolas Choart, ami des PP. de l'Oratoire, qui avoit été sacré évêque de Beauvais dans leur église de Saint Magloire, l'an 1651, en obtint un os du bras de saint Sanson. Il le fit placer dans l'église paroissiale de la ville de Clermont en Beauvoisis, dont ce saint est patron.

Il reste encore au séminaire de Saint Magloire quelques portions du corps de saint Malo. Les étiquettes qu'on y voit sur les reliques de ce saint l'appellent Maloc, nom qui répond à celui de saint Malo (2). Le trois de mai de l'an 1606, on en donna une côte à Guillaume le Gouverneur, alors doyen de l'église de Saint Malo : on l'y vénère avec beaucoup de religion (3).

Il y a, à Saint Magloire, une chapelle sous le nom de Saint Briec, où l'on honore une portion de ses reliques (4). On garde, à l'abbaye de Saint Victor de Paris, quelques ossemens de saint Corentin (5).

Il existe aussi à Saint Magloire quelque chose des ossemens de saint Meloir; sur l'une des étiquettes des reliques de ce martyr, on lit qu'il étoit parent de saint Sanson (6). Ce qu'on ne peut entendre que de saint Sanson II (7). C'étoient donc les reliques de celui-ci qu'on avoit transférées de Dol à Paris; celles qui reposoient à Orléans depuis l'an 878, ne pouvoient être que de Sanson I. Ce n'est pas sans dessein réfléchi qu'on a remarqué que saint Meloir étoit uni par le sang à saint Sanson; en caractérisant le premier, on ne distinguoit pas moins le second de tout autre.

lindre d'or qui a des vitres de cristal; on y lit cette légende : « De Brachio S. Maglorii. »

(1) L'inscription qui est dans la chässe de saint Sanson prouve qu'elle contenoit plus de la moitié de son corps; elle porte ces mots : « Parte plus quàm mediâ. »

(2) Le terme *Maloc* vient de *ma*, bon, et de *loc*, eau, rivière : bon homme voisin d'une rivière. Voyez l'étymologie du nom de *Malo* que nous avons donnée au troisième volume de cette histoire, p. 127, note (a) (*).

(3) Archives de l'église de Saint Malo.

(4) M. Baillet, Vie de saint Briec.

(5) Le même, Vie de saint Corentin.

(6) En voici les termes : « Stus Melorius » consobrinus Sti Sansonis. »

(7) Si l'on prenoit ceci dans sa signification stricte, il s'ensuivroit que saint Meloir étoit cousin-germain de saint Sanson II, du côté maternel. Mais, comme on peut entendre ces termes dans une acception plus étendue, ils désignèrent une parenté plus éloignée. En effet, saint Sanson II étoit fils d'une sœur de Malgocunus, roi des Demetes, laquelle se nommoit Anne. Saint Meloir tiroit son origine de Hoel II, roi de Bretagne, mari de l'autre sœur du même Malgocunus. Ce qui forme entre ces deux saints une parenté en ligne collatérale. Cette qualification ne peut convenir à saint Sanson I.

(*) Ci-dessus, sixième siècle, n° 86, p. 366, note 3. a. V.

. Quoi qu'il en soit, les parties les plus considérables des reliques de saint Meloir ont été portées à Meaux (1); son chef est dans la cathédrale de Quimper (2).

Ce qu'on a, au séminaire de Saint Magloire, du corps de saint Louthiern, est contenu dans un reliquaire de bois doré (3).

On y possède de précieux restes de saint Winganthon et de saint Escuiphle (4).

On peut croire qu'il y en a encore de saint Lévien, de saint Ciférien, de saint Tremeur et de quelques autres. Les rouleaux de parchemin, qui indiquoient les noms de plusieurs saints, sont effacés pour la plupart; d'autres ne sont plus lisibles (5).

149. On célèbre, à Saint Magloire de Paris, la fête de tous ces saints, le dix-sept d'octobre, jour où on reçut leurs reliques dans la chapelle royale du palais. On leur a cependant assigné des jours particuliers, à l'exception de saint Louthiern, de saint Lévien, de saint Escuiphle et de saint Guinganthon.

Quelque temps après le retour des clercs bretons dans leur patrie, on envoya, à l'église de Saint Magloire de Paris, ce qui restoit à Léon des reliques de saint Pol Aurélien, apôtre de cette ville. On en joignit aussi de saint Apothème, évêque d'Angers, dont on a vu la translation à l'abbaye de Redon; de saint Gurval, évêque d'Alet; de Golven, qu'on avoit déjà mis au nombre des saints; de saint Briak et de saint Buseu ou Bieu-si (6). Jusqu'ici on avoit gardé le silence sur ce dernier saint, parce qu'il n'y a rien de certain à dire sur sa vie. Ce qu'on peut avancer raisonnablement à son sujet, c'est qu'il étoit né dans la Grande-Bretagne, qu'il avoit été disciple de saint Gildas de Ruis, qu'il s'étoit sanctifié avec lui. On l'honore du titre de martyr.

On ne connoît plus à Saint Magloire d'autres reliques de ces saints qu'une partie du chef de saint Gurval (7). C'est de là probablement que l'église de Léon a reçu l'os du bras droit de son saint fondateur (8).

(1) Vies des Saints traduites de l'anglois, tom. 10, p. 413.

(2) Vie de saint Meloir, par le P. Albert le Grand.

(3) Vies des Saints traduites de l'anglois, ibidem. L'étiquette de saint Louthiern porte : « Reliquiæ S. Leuthierni. »

(4) Mémoire particulier qui nous a été adressé par l'un des PP. de l'Oratoire de Saint Magloire de Paris. L'étiquette qui concerne

saint Escuiphle a pour titre : « De ossibus S. » Scophilii. » Sur celles de saint Winganthon, on lit : « De dorso Sti Gunctantonis. » « Heic » sunt ossa Sti Gunctantonis. »

(5) Mémoire communiqué.

(6) Chastelain, Martyrologium universale.

(7) Mémoire communiqué. Sur une étiquette, on lit : « De capite Sti Gurvali. »

(8) Sanctilogium Leonense, an. 1736.

150. La Providence divine , en permettant la dispersion des corps de tant de saints dans une grande partie de la France , y a étendu leur culte. On peut dire de ces saints ce que Théodoret , ce Père de l'Eglise aussi connu par ses vastes connoissances , par la pénétration de son esprit , la beauté de son génie , que par ses vertus éminentes , disoit , au cinquième siècle , des martyrs qui l'avoient précédé (1) : « Les villes qui possèdent » la plus petite partie de leurs reliques , les regardent comme leurs gar- » diens et obtiennent de grandes grâces par leur intercession. On donne » leur nom aux enfans , pour les mettre sous leur protection. On suspend » devant leurs châsses des yeux , des pieds , des mains d'or ou d'argent , » comme des monumens publics qui marquent l'espèce de maladie dont » on a été guéri. On passe leur fête à prier , à chanter les divins canti- » ques , à entendre la parole de Dieu. »

151. La bataille qui s'étoit livrée l'an 874 , entre Gervant et Pasquiten , sous les murs de la ville de Rennes , dans une plaine où sont actuellement les faubourgs du nord et du couchant , avoit fait beaucoup souffrir l'abbaye de Saint Melaine. Les Normans , qui s'y étoient retranchés , n'avoient pas manqué d'y faire du dégât et de ravir à leur retraite ce qu'elle avoit de plus précieux. D'autres troupes du nord , qui , dans la suite , exercèrent si long-temps en Bretagne leurs rapines , n'épargnèrent pas cette maison ni ses terres. La misère , qui se fit toujours ressentir , mit obstacle à son aisance.

Les religieux de cette communauté avoient reçu de Dieu leurs biens avec reconnaissance ; ils en reçurent des maux avec soumission. Leur affliction servit à les éprouver et à affermir leurs vertus.

La bonne odeur de Jésus-Christ , qu'ils répandoient en Bretagne et dans les provinces voisines , engagea Richard 1 , duc de Normandie , à placer quelques-uns d'entr'eux à la collégiale du Mont-Saint-Michel. Il leur associa des moines de Saint Vandrille , de Jumieges , de Saint Taurin d'Evreux , de Saint Benigne et de Saint Evroul.

Cette colonie , que la vertu avoit fait discerner , prit possession de son nouvel établissement l'an 966. Elle étoit composée de trente sujets. Mainard , qui venoit d'être le restaurateur de Fontenelle , en fut l'abbé.

A la vue de leurs prédécesseurs , qui , en se faisant substituer par de pauvres clercs , avoient cru être dispensés de la résidence , et alloient au loin employer leurs revenus d'une manière peu conforme à la sainteté de

(1) De Martyribus.

leur état , les moines opposèrent l'esprit de réforme du vieil homme qui est si bien peint dans les Constitutions de saint Benoît : ils s'empressèrent de les mettre en pratique.

Le duc Richard , pour seconder des vues si sages , leur fit bâtir une église d'une vaste étendue et un monastère où il ne manquoit rien à la vie régulière.

Ce changement s'étoit fait de l'avis de Hugues , archevêque de Rouen , et du consentement de l'évêque d'Avranches. L'ouvrage fut confirmé par le roi Lothaire et par le pape Jean XIII (1).

C'est ainsi que les chanoines du Mont-Saint-Michel , en refusant de rentrer dans l'ordre auquel tout homme doit être soumis , travaillèrent à leur destruction. L'autorité ecclésiastique et civile auront toujours en main des moyens efficaces pour le ranimer et le maintenir. Emanées de Dieu , elles se doivent un secours mutuel. Tandis que celle-là veille au dedans , celle-ci fait la garde au dehors. Toutes deux n'ont en vue que le bonheur public : l'une pour le temps , l'autre pour l'éternité. Dans tous les siècles , les choses saintes et saintement établies ont dégénéré en abus ; dans tous les siècles , il a fallu recourir à la réforme. Saint Paul en fournit un exemple dans les Corinthiens (2).

152. Conan , qui avoit pris sur Juhel Beranger , son père , le même empire qu'avoit eu Wicohen , affectoit toujours de régner seul. Pour rendre publiques ses prétentions , il osa porter le diadème (3). Cette hauteur trop altière lui coûta cher. Hoel , qui n'étoit pas moins fier , mais plus courageux , se mit en campagne à la tête de ses troupes ; il s'avança vers Rennes , pilla le pays jusqu'aux portes de la ville , en brûla les faubourgs. L'abbaye de Saint Melaine ne dut pas être respectée par les flammes. Conan , provoqué au combat par ces insultes , ne sortit point de l'enceinte de ses murs. Hoel , qui crut avoir assez fait pour sa gloire , ne tenta pas de l'assiéger. Chargé de butin , il retourna à Nantes (4).

153. Quelque divisés que ces princes fussent entr'eux , ils ne soutenoient pas moins avec opiniâtreté les droits de la métropole de Dol. Le mien et le tien , cette source fatale de toutes les guerres , n'avoit pas lieu dans cette affaire. Des intérêts communs formoient une même manière de penser et d'agir. Aussi Wicohen , à l'exemple de ses prédécesseurs , exerçoit-il en Bretagne les fonctions d'archevêque , avec une autorité absolue.

(1) Mabillonius in *Annalibus Bened.* , tom.

(3) Joannis Maan *Historia Ecclesiæ Turon.*

3. San-Marthan. *Gallia Christiana* , tom. 4.

(4) *Chronicon Briocense. Chronicon Nann-*

(2) *Epistola 1. ad Corinthios* , cap. 11. §. 17. tense.

154. Hardouin, autrement Hardon (1), qui, dès l'an 962, avoit monté sur le siège de Tours, ne vit pas sans peine une possession qui étoit si contraire aux anciens droits de son église. L'an 970, il alla à Rome en porter ses plaintes au pape Jean XIII (2).

155. D'après ces remontrances, le souverain pontife adressa un rescrit aux évêques de Bretagne; en voici la teneur: « Jean, serviteur des serviteurs de Dieu (3), évêque de Rome, à tous nos frères dans le Christ, » les évêques de Bretagne, salut dans le Christ.

» Comme le Seigneur notre Dieu a daigné nous confier le soin de toutes » les églises, à la place du bienheureux Pierre, prince des apôtres, » nous ne pouvons être trop attentif à faire garder à un chacun dans » toute leur étendue les engagements qui le lient; car, sans cela, on ne » peut plaire à Dieu.

» C'est pourquoi vous saurez que notre très-cher frère Hardouin, archevêque de la sainte église de Tours, étant venu à Rome en pèlerinage aux tombeaux des saints apôtres, nous a exposé que les droits de son archevêché qui ont été anciennement accordés et confirmés à ses prédécesseurs par des décrets des saints pontifes de la sainte mère l'Eglise de Rome, ont été anéantis par votre archevêque et par ses devanciers, depuis que les Normans idolâtres ont pénétré dans la France. Sur quoi, nous vous défendons, au nom de notre autorité apostolique, de lui désobéir dans ce qu'il a droit d'exiger de vous, jusqu'à ce que votre archevêque ou quelqu'un d'entre vous comparoisse devant nous avec l'archevêque Hardouin, ou son suffragant, ou quelque autre député. Nous vous entendrons alors les uns et les autres; le jugement que nous porterons aura pour base la justice; tout tournera à la gloire de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ.

» Si, malgré nos ordres, vous ne vous conformez pas à ce que l'archevêque Hardouin a droit d'attendre de vous, nous vous interdisons de toutes fonctions par la présente, en vertu de l'autorité de Dieu et de celle du bienheureux Pierre, prince des apôtres. Au contraire, si vous

(1) *Ard*, seigneur; *win*, qu'on a prononcé *ouin*, beau: *beau seigneur*. Le nom *Hardon* a la même signification. *On*, beau.

(2) Joannis Maan *Historia Ecclesiæ Turon.*

(3) Grégoire le Grand est le premier pape qui ait pris la qualité de « serviteur des ser-

» viteurs de Dieu. » Les évêques prenoient aussi ce titre au dixième siècle. Eracle, qui fut nommé évêque de Liege vers l'an 960, se qualifie « serviteur des serviteurs de Jésus-Christ », à la tête de la lettre qu'il écrivit à Rothier, après son rétablissement dans l'évêché de Verone.

» trouvez bon de rentrer sous l'obéissance que vous devez à notre frère ,
 » Dieu répandra sur vous sa bénédiction ; vous resterez dans l'unité de
 » la communion catholique.

» Cependant , sachent tous les hommes de vos diocèses , mais surtout
 » ceux qui sont le plus élevés par leur naissance , en particulier Beran-
 » ger , Conan , son fils , Hoel et son frère Guerech , ainsi que tous les
 » grands de leurs états , que s'ils sont réfractaires à nos ordres , quelque
 » justes qu'ils soient , ou , ce qui est la même chose , s'ils ne recon-
 » noissent pas notre frère l'évêque de Tours , ils sont excommuniés et pri-
 » vés de notre bénédiction apostolique (1). »

156. L'histoire n'a pas rendu compte du résultat de ce décret. On ignore si les évêques de Bretagne députèrent à Rome pour y plaider leur cause. Il est probable que , dans l'alternative fâcheuse où ils se trouvoient , ils se préparèrent à répondre à la citation du saint Siège. La mort du pape , qui arriva le cinq ou le six de septembre de l'an 972 , arrêta cette procédure. Comme les évêques s'étoient soumis à porter à Rome leur procès , ils n'en-coururent point de suspense. Nous verrons cette affaire s'agiter de nouveau au concile qui se tint à Reims l'an 1049.

157. Auriscand étoit du nombre des évêques à qui le pape Jean XIII venoit d'écrire. Son siège étoit celui de Vennes. Il est vraisemblable que Blevileguet avoit été son prédécesseur immédiat ; peu de temps après sa mort , on l'avoit compté parmi les saints. Le monastère où il avoit fait profession religieuse est inconnu. On raconte qu'étant un jour au château du Lude (2) , en Anjou , il en chassa un démon (3).

Auriscand n'hérita peut-être pas de sa famille d'aussi grandes richesses que saint Blevileguet en avoit reçues de la sienne , mais son extraction n'étoit pas moins brillante (4).

158. L'an 971 , il fit le voyage d'Angers pour y conférer sur plusieurs affaires avec Geoffroi I , comte d'Anjou , qu'on surnomma Grise-Gonelle (5) ,

(1) Sirmundus , Concil. Galliæ , tom. 3.

(2) Dans les anciens titres , le Lude s'appelle « *Castrum Lusdo*. » Il est sur le Loir. *Lus* , eau , rivière ; *do* , auprès : lieu auprès d'une rivière.

(3) Mabillonius in *Annal. Benedict.* , tom. 1 , p. 239.

(4) Le nom d'Auriscand vient d'Auri ou aur , grand , et de cand ou can , seigneur : grand seigneur. D'aur , les Latins ont fait aurum , parce que l'or est le plus précieux des

métaux.

(5) Le mot *Gonelle* vient de *gon* ou *gun* qui signifie *habillement* en général. Les moines ont porté des gonelles de même que les laïques , à cette différence près qu'eiles ressembloient , par leur simplicité , à celles des paysans. Un auteur qui écrivoit l'an 978 , parle ainsi de Geoffroi : « *Gaufridus Comes (Ande-
 » gavensis) indutus tunicâ illius panni quem
 » Franci Grisetum vocant* , etc. » Par là , on apprend que l'habit du comte d'Anjou étoit

à cause de la couleur de sa casaque , et qui avoit succédé , l'an 958 , à Foulques le Bon , son père. On assure que cet évêque étoit chancelier de Conan , comte de Rennes (1). Ce prince , qui ne vouloit rien céder de ses droits , réclama par sa bouche ceux de ses ancêtres sur cette partie de l'Anjou qui est entre le Maine et les frontières de la Bretagne. Mari d'Ermengarde , fille de Géoffroi , il avoit d'autres intérêts à ménager avec le père.

159. Auriscand , après avoir rempli sa commission , alla visiter le tombeau de saint Aubin , dans un faubourg de la ville , et y faire sa prière. L'abbaye qui portoit le nom du saint évêque avoit été fondée par le roi Childeberrt. On en avoit confié l'administration à des chanoines. Des seigneurs laïques en furent abbés pendant long-temps. Leurs déprédations réduisirent cette maison à l'indigence. L'an 960 , les chanoines furent remplacés par des religieux de l'ordre de saint Benoît. On mit à leur tête un abbé régulier. C'étoit le moine Gui , frère de Géoffroi Grise-Gonelle , qui posséda aussi les abbayes de Cormeri et de Villeloin en Touraine , et occupa dans la suite l'évêché du Puy en Vellay (2).

La pauvreté de l'abbaye de Saint Aubin frappa vivement Auriscand , malgré les legs que la charité y attachoit. Pour concourir à cette bonne œuvre , il lui fit présent de deux salines. L'acte de cette donation fut rédigé par le moine Goscelin , le dix des calendes de juin , c'est-à-dire , le vingt-trois de mai (3).

Walter , autrement Galter ou Gautier , décéda l'an 980. Son épiscopat fut d'environ vingt-un ans (4).

160. Dès au moins l'an 970 , le prince Guerech étoit de retour en Bretagne. Il commençoit à figurer sur la scène du monde. L'éducation sainte qu'il avoit reçue à Fleuri , la connoissance des belles lettres où il s'étoit distingué , sur tout la méditation des divines écritures où Dieu , la vérité , la lumière , le docteur des hommes , parle à l'esprit et au cœur avec tant d'énergie , sembloient l'appeler à la cléricature. Sa naissance , soutenue par le mérite , le portoit aux premières dignités de l'Eglise ; aussi le cler-

une fourrure faite de la peau d'une espèce d'écureuil , que , de nos jours , on appelle *petit gris*. Elle étoit composée de plusieurs pièces cousues ensemble , comme autant de pans ou de panneaux.

(1) Le P. Albert le Grand , Catal. des ducs de Bret.

(2) Le terme *puy* , le même que *podium* , se rend par *montagne*. Le Puy est sur la montagne d'Anis ; on l'a appelée Anis à cause de sa position sur la Borne et la Loire. *An* , *montagne* ; *is* , *rivière* : *montagne sur des rivières*.

(3) Archives de S. Aubin d'Angers.

(4) M. Travers , Hist. des évêq. de Nantes.

gè et le peuple de Nantes ne balancèrent pas à le choisir pour leur évêque (1).

161. Son premier soin fut de travailler à écarter tout ce qui auroit pu troubler les suites de son élection. Il n'eut garde de la faire confirmer par l'église de Tours dont le siège étoit alors vacant par la mort de l'archevêque Harduin (2). C'eût été compromettre les droits de la métropole de Dol qu'il avoit intérêt de conserver, quelque penchant que les Nantois eussent d'ailleurs pour celle de Tours. Le nouvel élu se flatta d'entraîner dans son parti le roi Lothaire.

Le jour même que Guerech étoit parti pour la cour de France, le comte Hoel voulut prendre le divertissement de la chasse dans le forêt nantoise (3); il y trouva la mort.

162. Conan, comte de Rennes, qui ne pouvoit l'abattre par la force ouverte, avoit pris les moyens de le faire périr par trahison. Galuzon, gentilhomme de sa maison, qui s'étoit acquis de la renommée par les armes, fut l'instrument qu'il employa. Cet officier, qui comptoit un crime pour rien, pourvu qu'à ce prix il gagnât de plus en plus l'affection de son maître, convint avec lui, dans le secret, d'insulter quelqu'un de sa cour. Après avoir mis à exécution ce projet qui, par lui-même, étoit injurieux à Conan, il avoit pris la fuite, étoit allé chercher une prétendue impunité auprès de Hoel, et lui offrir ses services. Le prince, préoccupé par les prestiges de l'ambition, lui avoit fait un accueil honorable. Il n'avoit pas pensé que ce traître, qui paroissoit oublier la fidélité qu'il devoit à son premier seigneur, pouvoit ne pas faire plus de cas d'un nouvel engagement. Pour lui témoigner son estime, il l'avoit admis dans sa partie de chasse.

Le soir, le comte approchoit de la forêt; alors il donna ordre à tous ceux de sa cour d'aller devant; il resta seul avec son chapelain, avec qui il se préparoit à réciter les vêpres à son arrivée (4). Galuzon laisse les

(1) *Chronicon Briocense*. *Chronicon Nannetense*.

[An 980.]—Omission. a. V.

(2) *Joannis Maan Historia Ecclesiæ Turon.*

(3) *Chronic. Brioc. et Nannet.* On prétend que la paroisse de Bouguenai faisoit partie de cette forêt. L'étymologie de son nom appuie ce sentiment. *Bou* ou *bod*, grande; *guen*, forêt; *ai*, habitation : lieu habité au milieu d'une grande forêt.

(4) La plupart des fidèles se croyoient en-

core obligés durant ce siècle à entendre à l'église l'office canonial, ou, du moins, à le réciter en particulier. Ils ne s'en jugeoient pas dispensés même dans les voyages. Saint Geraud, comte et baron d'Aurillac, qui mourut l'an 909, assistoit tous les jours à matines à deux heures après minuit. Presque chaque jour il récitoit le pseautier. Lorsqu'il étoit en voyage, il avoit l'attention de s'écarter un peu de la compagnie pour réciter plus librement les pseauxes.

autres s'avancer. Pour écarter tout soupçon , il descend de cheval sous prétexte qu'il est gêné par sa selle. Lorsqu'il a perdu de vue les autres seigneurs , il court bride abattue vers Hoel et lui passe sa lance au travers du corps.

C'est ainsi qu'il acquitta la parole qu'il avoit donnée à ce comte , de faire Conan son vassal ou son prisonnier. Belle leçon pour ceux qui , au lieu de suivre en tout l'exacte équité , ne prennent conseil que des circonstances !

Le perfide , après cet attentat , avoit jeté ses armes , abandonné son cheval , et s'étoit caché dans la forêt. La nuit qui survint , le déroba à la vengeance publique , en attendant que ce forfait fût puni , soit par le coupable même , en faisant de dignes fruits de pénitence , ou , dans l'autre vie , par le juge suprême des anges et des hommes.

163. Les gens du comte , d'autant plus alarmés qu'ils n'avoient pu , malgré leurs recherches , saisir l'assassin , emportèrent son corps à Nantes , où il fut inhumé (1). Il ne lui survécut que deux enfans naturels , savoir Judicael et Hoel.

164. Guerech étoit parti le jour même de ce triste événement , pour faire agréer son élection par le roi Lothaire , et aplanir les difficultés qu'on auroit pu lui faire. La mort de Hoel changea les choses de face ; sur-le-champ , on députa un courrier pour annoncer au prince cette fatale nouvelle et l'engager de retourner à Nantes. A son retour , il prit possession de la ville et du comté.

165. La position où il se trouvoit le détermina à ne plus penser à ce qui regardoit son élection , encore moins à se faire sacrer ; il jugea que , tandis qu'il auroit l'autorité en main , on ne s'occuperoit pas à donner un évêque au diocèse.

166. Pendant le reste de sa vie , il retint l'évêché en commende. L'usage qu'il fit des biens de l'Eglise tourna au bien public ; la plus grande partie fut employée à la réédification des temples du seigneur ; le chœur de l'église cathédrale fut reconstruit dès les fondemens et recouvert à neuf.

167. Guerech , qui avoit préféré l'épée au bâton pastoral , épousa une dame à qui sa haute naissance avoit donné le nom d'Aremberge (2). Pendant un voyage que son mari fit à la cour du roi Lothaire , elle bâtit le château

(1) Chronicon Briocense et Nannetense.

dame : grande dame.

(2) Ibidem. *Ar* , article ; *en* , grande ; *berg* ,

d'Ancenis ; un seigneur , qui s'appeloit Renaud , fit construire celui de Chateaufau , aujourd'hui Chantoussau (1).

168. L'étude des belles lettres et de la science divine , auxquelles Gue-rech s'étoit livré , ne lui avoit pas fait négliger l'art de la guerre. La prudence présida à ses conseils ; son épée fit le reste. Conan , déjà redoutable par lui-même , l'auroit été encore davantage par son alliance avec Ermengarde ; mais la conduite qu'il avoit tenue envers son beau-père lui avoit fait encourir son indignation. En voici le sujet.

L'ambassade d'Auriscand , évêque de Vennes , avoit été sans succès. En vain il avoit revendiqué auprès de Géoffroi Grise-Gonelle , les domaines de Conan. Ce comte avoit été toujours inflexible. Conan , piqué de ce refus , avoit pensé que la violence et la ruse lui seroient plus favorables que la négociation. Pendant un voyage qu'il faisoit avec Géoffroi , à la cour de Lothaire , quatre de ses fils qu'il avoit eus d'une première femme , étoient entrés par ses ordres dans l'Anjou , avec des troupes nombreuses. Son inquiétude sur cette expédition trahit son secret ; il découvrit à ses confidens que , dans quatre jours , ses enfans devoient paroître aux portes d'Angers , pour surprendre cette ville. Géoffroi qui n'étoit séparé de son appartement que par une cloison , entendit ce mystère.

Sur-le-champ , il prend congé des seigneurs qui étoient à la cour d'Orléans , feint d'aller passer quelques jours dans une de ses terres , en attendant l'arrivée du roi , se rend à Angers , y entre secrètement , assemble ses troupes et les citoyens , les fait sortir de la ville et les range en ordre de bataille du côté de la Bretagne. Les enfans de Conan se présentent au jour marqué devant Angers. Surpris de trouver de l'opposition , ils jugent que Géoffroi n'est plus absent : ces princes ne pensent qu'à la retraite. Le comte d'Angers est agresseur à son tour ; il poursuit l'ennemi , met à mort deux des chefs , fait prisonniers les deux autres avec plusieurs seigneurs.

Le vainqueur reprend le chemin d'Orléans ; le cheval du fils aîné de Conan , sur lequel il fait son entrée , est le signe du désastre de ce prince. Les plaintes amères que Géoffroi porte à Lothaire contre son gendre , en

(1) Ibidem. Chateaufau est sur une montagne. *Sav*, montagne : château bâti sur une montagne. Dans un titre de l'an 1105 , Chateaufau est appelé *Castrum Celsum*. Pour se former ici une idée juste du mot *celsum* , il faut le tirer de *cel* ou *sel* , qui veut dire montagne , élévation. Aussi Chateaufau est repré-

senté , dans quelques monumens , par *Chantoussau*. *Canto*, rocher ; *sav*, montagne : rocher qui forme une montagne. De là , il résulte que le nom primitif de Chateaufau est celui de *Chanteaufau* , et qu'on devoit écrire *Chantoussau* ou *Chantoussau*.

présence des seigneurs de la cour , confirment la perte qu'il vient de faire.

Le roi , qui prévoyoit les suites terribles de cette affaire , se servit de l'empire que sa prudence lui avoit acquis sur les esprits , pour amener les deux comtes à un accommodement. Conan renonça aux domaines qu'il avoit réclamés par toutes les voies qui étoient dans son pouvoir. Géoffroi lui rendit ses enfans et les autres prisonniers (1).

Telles étoient les circonstances où se trouvoit le comte d'Anjou. Guerech , qui étoit trop foible par lui-même pour venger avec avantage la mort de son frère , entraîna Géoffroi dans son parti.

Celui-ci ne voyoit plus qu'un ennemi dans son gendre. Tous deux s'unissent pour attaquer Conan. Le comte de Rennes , pour leur montrer qu'il ne redoute pas leurs forces combinées , va au-devant d'eux jusqu'à la lande de Concreu (2) , près de Derval (3).

Le combat fut sanglant de part et d'autre ; la victoire parut d'abord favoriser Conan , mais une blessure qu'il reçut à la main le fit abandonner le champ de bataille.

Depuis cette époque, Guerech eut tout l'avantage sur Conan. Il porta le fer et le feu sur ses terres et le réduisit à la nécessité de se renfermer dans la ville de Rennes (4).

169. Conan n'étoit pas vaincu : fécond en ressources , il n'oublia pas celle qu'il avoit employée pour perdre Hoel. Heroïc, simple religieux , ou peut-être abbé de Redon , étoit alors médecin de Guerech. Conan le tenta par des promesses. L'horreur de ce crime disparut peu à peu : les sentimens naturels, la religion , la sainteté de son état , les devoirs de sa place qui parlèrent hautement d'abord , ne furent plus écoutés. Celui qui étoit chargé de veiller à la conservation des jours du prince , va en trancher le fil. Une indisposition , qui surprend Guerech , lui sert de manteau pour lui donner la mort. Sous prétexte de le guérir , il lui conseille de permettre qu'on le saigne. La lancette qui lui ouvre les veines , imprégnée d'un poison subtil , passe bientôt dans la masse du sang ; la gangrène enlève la vie au prince. Cet événement arriva l'an 987 (5).

(1) Chronicon S. Michaelis. Gesta consulum Andegav.

(2) La paroisse de Concreu renferme , dans sa plus grande partie , un terrain plain et uni ; elle est sur la rivière de Don. C'est de là que sa dénomination lui est venue. Con , plaine ; creu ou reu , rivière : plaine sur une rivière. Concreu porte le nom de *Concurrus* dans la Chronique du Mont-Saint-Michel. Cwr , rivière.

(3) Derval n'a été originairement qu'une forêt. Der , forêt ; val ou bal , grande : grande forêt. Outre plusieurs bois qui existent encore dans le territoire de Derval , on distingue la forêt de *Dommenecg*. Dom ou don , grande ; men , agréable ; ecg , forêt : grande et belle forêt.

(4) Chronicon Briocense. Chronicon Nannetense.

(5) D'Argentré, Hist. de Bret. Le Baud.

170. Lothaire, qui, à la bravoure, l'activité, la vigilance, avoit joint des vues profondes, étoit mort un an auparavant. Ce qui fait tort à sa mémoire, c'est de n'avoir pas gardé sa parole avec exactitude. Image de la divinité par sa puissance, il auroit dû, comme elle, être fidèle à accomplir ses promesses. Louis, son successeur, n'avoit fait que se montrer à la France. Le courage qu'il déploya durant le siège de Reims, et qui lui soumit cette ville, l'a vengé de ceux qui lui ont donné le surnom de Fainéant. Charles, duc de la Basse-Lorraine, fils de Louis d'Outremer, étoit appelé par la naissance à la couronne; odieux aux François, il en fut exclus. Hugues Capet, dont le grand-père et le grand-oncle avoient déjà porté le sceptre, en paroissoit digne lui-même. L'estime publique, sa puissance, son autorité lui imposèrent le diadème dans une assemblée que tinrent les seigneurs à Noyon, en 987; le trois de juillet de la même année, il fut sacré à Reims. Pour fixer le trône dans sa maison, il s'associe son fils Robert et lui fait donner l'onction sainte à Orléans, le premier janvier 988.

Juhel Beranger alla bientôt à Paris rendre hommage aux deux rois (1). Quelque puissant que fût ce motif, son grand âge, la retraite dans laquelle il vivoit, son indifférence pour le gouvernement font soupçonner qu'il avoit d'autres raisons, du moins celle de justifier son fils, le comte de Rennes, sur la mort de Guerech.

Depuis que le corps de saint Magloire avoit été tiré de Lehon, le monastère étoit resté sans religieux. Cette maison, livrée à sa propre foiblesse, avoit été en butte à l'avidité des seigneurs voisins : chacun s'étoit approprié les terres qui étoient à sa bienséance. Cette communauté, auparavant opulente, n'avoit plus de bien ; les lieux claustraux étoient en ruine.

Harduin, autrement Hardevin, qui avoit remplacé Juvan en qualité d'abbé de Saint Magloire de Paris (2), n'ignoroit pas l'état déplorable où étoit réduit l'établissement de Lehon ; il s'occupoit sérieusement des moyens de le rendre à sa première destination : l'arrivée de Juhel Be-

(1) D. Morice a dit, dans l'une de ses notes sur l'Histoire de Bretagne, tom. 1 de son histoire, p. 974, que Beranger étoit mort avant l'an 955. Si ce judicieux historien avoit eu devant les yeux la lettre que le pape Jean XIII adressa quinze ans après aux évêques de Bretagne, il y auroit lu que ce comte vivoit à cette dernière époque. L'anonyme, qui le fait

contemporain du roi Robert, écrivoit sous son règne. S'il n'étoit pas moine de Saint-Magloire, ce qu'il seroit difficile de contester, il avoit du moins des correspondances sûres avec cette abbaye. Son témoignage sur l'existence de Beranger du temps du roi Robert, doit donc être reçu.

(2) Hist. Eccles. Paris., tom. 2, p. 683.

ranger lui en fournit un des plus avantageux. Dans une audience que lui accorda le roi Robert, il le supplia d'engager ce comte à soumettre à son abbaye la maison de Lehon qui étoit sans ressources, et à l'autoriser à rentrer dans ses possessions. « Il convient, disoit-il, que, comme » l'église de Lehon a la douleur d'être privée d'un corps aussi digne de » vénération que celui de saint Magloire, elle témoigne sa dépendance à » la basilique qui a l'honneur de le posséder. » Le souverain qui fit consister sa gloire à rappeler les lettres et les sciences dans son royaume, à y rétablir la piété, à la soutenir par la magnificence des temples consacrés au vrai Dieu, l'écouta favorablement. Le prince breton, qui connoît mieux que jamais l'usage qu'il doit faire de son pouvoir, consent volontiers à la proposition : il la ratifie solennellement.

171. L'abbé Harduin, qui avoit acquis des droits légitimes sur le monastère de Lehon, y envoya aussitôt six de ses religieux. Ceux-ci rassemblèrent de toutes parts des ouvriers ; en peu de temps, la maison fut réédifiée et conduite à sa perfection.

Juhel Beranger, par ses largesses, fut l'âme de cette entreprise. Pour assurer la subsistance des moines, il leur donna de grandes possessions. Les religieux, guidés par l'esprit de leur état, se firent un devoir de suivre en tout la règle de saint Benoît ; laissant à d'autres la pompe et la vanité du siècle, ils ne s'occupèrent que de ce qui conduit au ciel (1).

C'est sur tout par sa charité que Juhel Beranger s'est fait connoître dans la vieillesse. Ses talens militaires n'avoient pas toujours servi utilement la patrie. Tandis que, par ses aumônes, il soutenoit de pieux moines, qui, par leurs prières au ciel, rappeloient sur la nation les anciennes miséricordes du Seigneur, ses bienfaits effaçoient ses péchés et le préparoient à trouver la vie éternelle.

172. Raoul étoit alors évêque d'Alet ; il avoit remplacé Salvator après son décès à Paris. On ne peut douter qu'il n'ait applaudi à l'ouvrage du comte Beranger. Des moines, fixés de nouveau à Lehon, qui n'avoient pour but que leur salut et la gloire de Dieu, répandoient dans son diocèse la bonne odeur de Jésus-Christ. Dévoués au bien public, ils n'attendoient que sa mission pour partager ses travaux.

173. Guerech avoit laissé un fils que l'on nommoit Alain ; il remplaça son père dans le comté de Nantes. Judicael, qui, de même que Hoel, son

(1) Du Chesne, Hist. Franc., tom. 3 ; *Ma-* clesiae Paris., tom. 1.
billonius in Annal. Bened., tom. 3 ; Hist. Ec-

frère, étoit encore sous la garde de Judit, son aïeule, et sous celle de Hamon, frère utérin de leur père, eut en commende l'évêché de Nantes; on le mit en possession du sanctuaire de Dieu, comme de son héritage.

174. Les jours d'Alain furent semblables à une fumée qui se dissipe aussitôt qu'elle paroît; en abrégeant sa vie, Dieu l'enleva à l'iniquité. Conan fixa plus que jamais des yeux jaloux sur la ville de Nantes. Tout favorisait ses vues ambitieuses; Judicael et Hoel, qui étoient encore enfans, ne pouvoient se défendre par eux-mêmes; les Nantois, qui n'avoient à leur tête aucun chef puissant, n'osoient soutenir les droits de la famille d'Alain Barbe-Torte. Conan paroît devant la ville: elle lui est déjà rendue (1). Il donne la garde du château à Auriscand, évêque de Vennes, en bâtit un nouveau sur le bord de la Loire, dans un lieu qu'on appeloit Boufai (2) et qui en conserve le nom.

175. Dans le temps que les Normans conspiroient à l'envi à s'enrichir des dépouilles de la ville de Nantes, on avoit caché à la hâte le chef d'un saint dans la place du Boufai. C'étoit un trésor précieux à la foi des fidèles, mais qui pouvoit être profané s'il eût tombé entre les mains des idolâtres. On le retrouva dans une cassette, en creusant les fondemens du château. Des indices firent soupçonner que c'étoit la tête de saint Pol, premier évêque de Léon. Des religieux de Saint Florent, monastère qui dépendoit alors du comté de Nantes, conseillèrent à Conan, d'éprouver par le feu cette relique, suivant l'usage pratiqué jusqu'alors (3). La tête fut placée trois fois dans un feu de sarment; trois fois elle fut mise dans un feu de lin. Cet élément, dont le propre est de tout consumer, perdit

(1) [An 990.] — Omission. a. V.

(2) Dans les Chroniques, le Boufai se nomme *Bufetum*. *Bu*, eau, rivière; *fed* ou *bed*, bord: lieu sur le bord d'une rivière.

(3) Le second concile de Sarragosse, tenu l'an 592, avoit introduit cet usage d'éprouver les reliques. Par le second canon, il est ordonné que les reliques qu'on trouvera chez les ariens seront portées aux évêques et éprouvées par le feu. Il y avoit des formules de prières à ce sujet. D. Thierry Ruinart, dans ses notes sur l'édition qu'il a donnée des ouvrages de saint Grégoire de Tours, en fait mention, p. 136. Egbert, évêque de Treves, éprouva par le feu, l'an 979, les reliques de saint Celse. L'an 1048, on éprouva de cette manière l'os du bras droit de saint Vigor,

qu'on avoit transféré au monastère de Cerisy. D. Mabillon, dans sa préface sur le sixième siècle bénédictin, parag. 5, num. 45, rapporte qu'une portion de la vraie croix, qui avoit été donnée à l'abbaye de Saint Germain de Paris par la princesse palatine, fut jetée dans un grand feu sans en avoir été altérée; il ajoute que ce miracle arriva en présence de plusieurs personnes illustres dont quelques-unes vivoient encore de son temps.

A ce sujet, ce savant distingué se propose cette question: Pourquoi donc les reliques de saint Martin de Tours, de sainte Radegonde, etc., que les calvinistes jetoient au feu durant les guerres civiles, en ont-elles été consumées? Il la résout ainsi: « La foi, les prières de l'Eglise pouvoient obtenir ces miracles: il n'en étoit pas dû à l'impiété. »

son activité à ces épreuves multipliées : la relique fut reconnue pour véritable et authentique ; on la transféra dans l'église de Saint Florent.

176. Un moine breton qui alla quelque temps après à cette abbaye , entendit parler du saint chef ; il assura que, si c'étoit celui de saint Pol , on devoit remarquer une froissure derrière la tête. Ce rapport se trouva véritable ; on ne douta plus que ce chef ne fût celui du saint évêque. L'office de cette translation se fit d'abord à trois leçons. Sigo, qui fut abbé de Saint Florent, l'an 1055, le porta jusqu'à douze (1). L'église de Léon a recouvré le crâne de son saint fondateur. La fête de la translation de ses reliques se célèbre dans le diocèse le dimanche le plus proche du dix d'octobre , sous le rit de première classe, avec octave (2).

177. Il y avoit près de trois ans que Judicael jouissoit des revenus de l'évêché de Nantes. Conan avoit intérêt de l'en priver. L'administration temporelle du diocèse, et, bien plus encore, le ministère spirituel devoient être entre des mains qui ne lui fussent pas suspectes. Il résolut de nommer un évêque qui fût chargé, par sa consécration, de remplir ce dernier objet ; en écoutant ses vues, il seconda les vœux de l'Eglise. Hugo étoit le nom de celui qu'il choisit.

178. Wicohen, évêque de Dol, avoit terminé sa carrière avant ce temps. Aucun monument ne fixe l'époque de sa mort ; ce qu'il y a de constant, c'est qu'il avoit alors Main pour successeur. Comme lui, il jouit en Bretagne du titre d'archevêque.

179. Nodoard, dont rien ne prouve l'existence depuis qu'il eut souscrit la charte que l'évêque Ragenfroï avoit donnée pour le rétablissement de l'abbaye de Saint Père en Vallée, étoit remplacé par Deotbald, autrement Theobald ou Thibaut.

180. Si l'on en croyoit un titre obscur, Deotbald épousa successivement deux femmes durant son épiscopat. Son successeur s'unit également par les liens du mariage (3). Ces faits ont été controuvés par la calomnie. Un scandale aussi grand, aussi public, donné pendant un long espace de temps, si contraire à la discipline jusqu'alors sévèrement gardée dans l'épiscopat, n'auroit pu manquer d'être réprimé par les autres évêques ;

(1) Chronique de Saint Florent.

(2) Sanctilogium Leonense, an. 1736.

(3) Ce titre a été copié par Dupaz sur une pièce qu'il trouva à Saint Pierre de Rennes. Cet auteur, pour faire voir qu'il n'ajoutoit

point de foi à un pareil ouvrage, en parlant de Thibaut, dans son Catalogue des évêques de Rennes, ne dit rien de son prétendu mariage. MM. de Sainte-Marthe, qui l'ont placé inconsidérément avant Nodoard, gardent le même silence.

il resteroit du moins quelques vestiges de leur réclamation : d'autres monumens appuieroient la certitude de ces prétendus mariages.

181. Un historien moderne (1) a fait remplacer Bénédic, évêque de Quimper, par Blenlivet, et celui-ci par Joseph. La raison qu'il en donne est que le premier est qualifié évêque de Quimper, dans la fondation du prieuré de Bath, et que le second la confirma (2). On n'y voit cependant ni le nom de Blenlivet, ni sa qualité. Pour Joseph, c'est un personnage réel qui certifia, après la mort d'Alain Barbe-Torte, l'authenticité de sa donation (3). Ce n'est pas sans quelque fondement qu'on peut le regarder comme évêque de Quimper; il aura été le successeur immédiat de Bénédic. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Orat siégeoit à Quimper du temps de Main de Dol et de Deotbald de Rennes.

182. Le comte Conan paroissoit jouir tranquillement du fruit de ses trophées. Au milieu de sa grandeur, il ne voyoit cependant rien de stable. Dans le silence et le repos de son lit, son ame étoit touchée de componction; en levant les yeux au ciel, il supplioit Dieu de lui pardonner ses péchés. Dans la vue de se le rendre propice, d'attirer ses grâces sur son épouse, sur Juhel Beranger, son père, sur sa mère, ses frères et sœurs, il donna à l'abbaye du Mont-Saint-Michel la Villamée, la Villepassilé et la Ville-lssel, que Main, neveu de l'archevêque Wicohen, avoit eues en fief (4) de son oncle. Celui-ci n'avoit pas seulement agréé cette donation; c'étoit lui-même qui l'avoit suggérée. Les motifs qui l'y engagèrent étoient, comme ceux de Conan, de solliciter par là le souverain Seigneur à répandre ses faveurs sur la famille du prince. L'intérêt qu'il prend au bien-être du sang ducal, sa qualité de neveu de Wicohen

(1) D. Morice, dans son Catalogue des évêques de Quimper.

(2) D. Morice a donné, p. 345 du premier volume des Actes de Bretagne, celui de la fondation du prieuré de Bath. Nous y avons lu celui-ci avec attention, sans y trouver le nom même de Blenlivet. L'errata qui est à la fin ne nous a pas plus instruit. Pour le nom de Joseph, on le voit dans l'acte. Ce Joseph s'exprime ainsi : « Ego Joseph Toronensia » urbe pastor hoc affirmo. » Ce texte prouve-t-il que Joseph a été évêque de Quimper? Qu'on nous permette d'expliquer ce que nous pensons à ce sujet. Avant tout, on observera que, parmi les différens noms qu'on a donnés à la ville de Quimper, celui d'*Urbs Toronensia* ne se trouve point. Mais que signifie le

mot *toronensia*? Il vient sans doute de *toronus*, qui se rend par *colline*, *montagne*. *Toronus* a pour racine *tor*, *élévation*, *montagne*. *Urbs Toronensia* doit donc se rendre par : *ville auprès des montagnes*. Cette dénomination convient effectivement à Quimper, qui est entre des montagnes. Quant au mot *pastor*, employé dans un acte, il ne désigne pas, à parler strictement, la personne d'un évêque; aussi n'étoit-il pas usité dans ce sens. Aureste, l'acte en entier n'est pas original : il a été cousu sur plus d'une pièce.

(3) Cartular. Landewenecense.

(4) L'acte porte « phev. » Ce terme est composé de *fe*, *foi*, et de *ud*, *seigneur* : *foi donnée à un seigneur*. Un teneur de fief promettoit foi et fidélité à son seigneur.

prouvent assez que , s'il n'étoit pas frère de Conan , il en étoit du moins très-proche parent. C'est lui qui est la tige de la maison de Fougères. On peut raisonnablement conjecturer que c'étoit là son appanage.

Conan ne se contenta pas du présent de ces trois terres ; il en céda une quatrième nommée Perdutit , que Rorges avoit tenue aussi en fief de Wicohen.

Le prince transportoit la juridiction à Saint Michel et aux religieux , sur les hommes de ces terres , qui auroient commis dans leur enceinte des homicides , versé du sang humain , fait des vols , manqué à l'ost ou à la chevauchée. Mais , si quelqu'un de ces hommes en mettoit un autre à mort hors de leur territoire , ou un étranger dans leurs limites , le comte s'en réservoir la justice , ainsi que des incendiaires. Sa volonté fut aussi que les trésors trouvés en terre , les bêtes prises dans les bois de ces terres , lui appartiendroient.

Cette donation se fit dans le monastère de Saint Sanson (1), le jour même de la fête de ce saint patron , c'est-à-dire , le vingt-huit de juillet , l'an 990. Le prévôt et le doyen de l'abbaye du Mont-Saint-Michel , avoient été députés par Mainard , leur abbé , et par la communauté , pour recevoir ce legs. L'acceptation s'en fit en présence de Conan , dans un crypte ou lieu pratiqué sous l'église de Saint Sanson.

183. Treize jours après , vigile de saint Laurent , l'acte de cette donation fut rédigé à Rennes , en présence de plusieurs témoins. Conan et Geoffroi , son fils , le souscrivirent par le signe de la croix (2). Les noms des témoins sont dans l'ordre qui suit : savoir , Main , archevêque de Dol ; Auriscand , évêque ; Constantin , évêque ; Orat , évêque de Cornouaille ; Roald ou Raoul , évêque (3) ; Rethwalatre , évêque ; Dredcand , évêque ; Deotbald , évêque de Rennes (4) ; Ugo , évêque de Nantes. Les deux bénéficiers Main et Rorges furent également témoins. On en remarque neuf

(1) Quoiqu'on donne ici à l'église de Dol le nom de monastère , on n'en peut pas conclure qu'elle fût alors desservie par des moines. D. Mabillon a prouvé , dans ses *Annales bénédictines*, tom. 1 , p. 410 , que , dès avant le neuvième siècle , le nom de monastère se donnoit indistinctement à une communauté de clercs et à une société de religieux.

(2) Par le sixième canon du concile de Célchyte , tenu l'an 816 , tout acte confirmé par un signe de croix devoit être inviolablement observé. Au concile de Trebur , de l'an 821 , l'empereur et presque tous les princes de la

Gaule et de l'Allemagne en souscrivirent les décrets en formant chacun une croix. Dans une charte que donna , l'an 1076 , Philippe , roi de France , ce prince observe que c'étoit un usage de confirmer des actes , en y formant le signe de la croix.

(3) Roald est appelé Raoul , dans la *Chronique de Gael* : on l'y qualifie évêque d'Alet.

(4) C'est par erreur que D. Morice a cru que Warin , autrement Garin , a souscrit la donation de Willamée , l'an 990 , en qualité d'évêque de Rennes.

autres , tous aussi laïques. On lit ensuite les noms des abbés Arluin et Salomon , du prêtre Clément , et d'Aruf , abbé de Saint Sauveur (apparemment de Redon) (1).

Ce fut dans un parlement des grands de la nation que cette donation fut solennisée. Les neuf évêques , qui en avoient été témoins , siégeoient tous en Bretagne ; Conan ne connoissoit plus d'égal dans ce duché : lui seul étoit en droit de convoquer les évêques et les seigneurs de la province.

Constantin , Rethwalatre et Dredcand , dont on n'a pas déterminé les chaires en particulier , occupoient celles de Léon , de Treguer et de Saint-Brieuc , sans qu'on puisse néanmoins assurer laquelle des trois étoit privative à chacun d'eux.

L'archevêque de Dol , à raison de sa dignité , qu'on n'avoit garde de lui contester alors en Bretagne , avoit le pas sur tous ses comprovinciaux. Ceux-ci suivoient entr'eux l'ordre de la consécration , conformément à la discipline reçue : Deotbald n'étoit donc pas ancien dans l'épiscopat.

184. Depuis qu'on avoit tiré de Corbion le corps de saint Laumer , cette abbaye avoit perdu tout son éclat. Les religieux , après avoir erré en différens lieux , s'étoient fixés à Blois , sur la Loire , où ils avoient bâti , l'an 925 , un monastère sous le nom de leur saint fondateur. Pendant cet intervalle , l'abbaye de Saint Pair , qui dépendoit toujours de Corbion , n'avoit pas eu moins à souffrir que le chef-lieu. Richard , duc de Normandie , l'unit à celle du Mont-Saint-Michel , avec ses dépendances , l'île Calsoi (2) , une terre dans l'île de Gersey , et beaucoup d'autres qui étoient situées dans différens lieux de la Basse-Normandie. Il donna en même temps le monastère de Saint Pierre , qui étoit au milieu de la montagne de Saint Michel ; l'abbé et les moines étoient chargés d'y établir des clercs , qu'ils pourroient destituer dans le cas d'inexactitude à remplir leurs engagements (3). Ce monastère ne subsiste plus : il a cédé la place à une église paroissiale.

185. Tous les seigneurs de Bretagne avoient plié successivement devant Conau : il y régnoit en souverain. Tandis qu'il bâtissoit l'édifice de sa grandeur , il s'élevoit , dans le voisinage , un comte qui devoit le renverser : c'étoit Foulques III (4) , qui avoit succédé à Géoffroi , son père , dans

(1) Archives du Mont-Saint-Michel.

(2) *Cal* , lieu élevé ; *soed* , forêt : lieu élevé au-dessus d'une forêt. Calsoi faisoit peut-être partie de la forêt de Chosey.

(3) Archives du Mont-Saint-Michel.

(4) Le nom de *Foulques* (Fulco) vient de *fwl* , le même que *bal* , qui veut dire *grand* , puis-
sant.

le comté d'Anjou, l'an 987 : on le surnommoit Nerra (1) ou le Noir. A la finesse, à la ruse, il joignoit une grande ardeur pour les combats. Déjà il devoit à ses armes la possession de la Touraine. Sous le spécieux prétexte de secourir les princes Judicael et Hoel, pendant leur minorité, il va mettre le siège devant Nantes ; Conan le défie au combat ; la lande de Concreu, où il s'est déjà mesuré avec Géoffroi, est le lieu où la bataille doit se livrer. Le vingt-sept de juin, les deux armées sont en présence. Foulques, qui connoît le cœur de l'homme, prend entre ses bras le jeune Judicael, dit à ses troupes : « Voilà l'héritier légitime du comté de Nantes ; » Conan n'est qu'un usurpateur ; c'est pour punir l'injustice et pour réprimer la tyrannie que vous allez tirer l'épée. » Alors les voix se confondent pour marcher à l'ennemi. Conan, dont la cavalerie est moins nombreuse que celle de Foulques, et qui veut réparer cet avantage par l'artifice, a fait creuser un fossé large et profond que couvrent des gazons et des branches d'arbres ; il feint de prendre la fuite à l'instant du combat. Les Angevins tombent dans le piège. Conan, qui a rempli ses vues avec succès, reparoit devant eux pour le couronner ; le prince et ses soldats, qui croient voler à la victoire, fondent sur l'avant-garde ; Foulques, armé de toutes pièces, est renversé de cheval. Relevé de sa chute, il cache sa honte par des actions d'éclat, ranime ses troupes par son exemple. Déjà les Bretons plient ; bientôt ils sont défaits (2). La victoire coûta à Foulques la vie du vicomte Hamon, qui avoit combattu pour les princes, ses neveux ; il fut blessé lui-même ainsi qu'Aimeri, vicomte de Thouar (3).

186. Conan périt dans le combat. On l'a surnommé le Tort, sans doute parce qu'il ne se piquoit pas de modeler ses procédés sur la droiture. L'ambition troubla ses jours et creusa son tombeau. Si, en faisant la guerre aux seigneurs de ses états, il n'avoit eu pour but que de les faire rentrer dans une juste subordination, il auroit servi le bien public ; enivré par l'amour propre, il ne travailla que pour lui.

187. Son corps fut transporté au monastère du Mont-Saint-Michel, dont il avoit été le bienfaiteur ; on l'enterra dans la chapelle de Saint Martin, qui étoit probablement alors dans le lieu qu'occupe de nos jours le moulin intérieur. Quelque temps après, l'église fut brûlée. Vers

(1) Nerra est un terme composé de *ne*, *non*, et d'*er* : *non lumineux*. Ce qui n'est pas lumineux s'appelle noir.

(2) An [992.] — Omission. a. V.

(3) La ville de *Thouar*, en Poitou, est sur une colline, au bord de la rivière de *Thou*. *Tov* ou *ov*, *rivière* ; *ar*, *élévation* : *lieu au-dessus d'une rivière*.

l'an 1024, le duc Richard II et l'abbé Hildebert la rebâtirent dans la forme où elle étoit encore depuis peu.

188. Foulques Nerra se rend une seconde fois devant Nantes ; la terreur lui en ouvre les portes. Il donne à Aimeri, vicomte de Thouar, la tutelle de Judicael, lui confie le gouvernement de la ville et s'en réserve l'hommage. Par là, le masque du protecteur s'évanouit : il ne reste plus que l'usurpateur. Souvent on condamne dans les autres ce qu'on voudroit avoir fait soi-même : il n'y a que la vertu qui soit invariable dans ses procédés.

189. Les comtes de Nantes étoient toujours dans l'usage de lever des droits sur les vaisseaux qui entroient en cette ville. Aimeri, qui avoit pris cette qualité, du consentement de Foulques Nerra, exempta de la douane l'un de ceux de l'abbaye de Bourgueil (1). Ce privilège fut confirmé par le comte d'Anjou. Les religieux étoient chargés de réciter tous les jours un pseaume pour Aimeri et pour ses parens, à l'exception des fêtes solennelles (2).

190. Hervé monta sur le siège de Nantes l'année même de la mort de Conan le Tort (3). Fulbert, qui fit tant d'honneur à l'Eglise gallicane, dans ce siècle et le suivant, l'appelle Hervis.

191. Conan avoit survécu à deux de ses fils, qui, comme on l'a vu, avoient péri devant Angers. Ceux de ses enfans qu'il laissa après sa mort furent Geoffroi, Judhael, qu'on fait comte de Porhoet, Judicael, Catwalon, Alain, Urvod et Judit.

192. Aimeri, comte de Nantes, mourut peu de temps après l'exemption qu'il avoit accordée à l'abbaye de Bourgueil. Le prince Judicael, qui rentre dans ses droits, est sur le point de faire hommage à Foulques Nerra. Le duc Geoffroi, qui a succédé à son père, pour arrêter cette démarche, entre avec une armée dans le pays nantois, force Judicael à se détacher du comte d'Anjou et à le reconnoître pour son seigneur (4).

193. Plus prudent que son père, il pense à faire une alliance qui puisse contre-balancer au moins les forces du comte d'Anjou et faire taire son

(1) Bourgueil, autrement *Burgulium* ou *Burgolium*, a pris son nom de *bur*, habitation, et de *gul* ou *gol*, les mêmes que *gil*, ruisseau : habitation auprès d'un ruisseau. Balderic, abbé de Bourgueil, dans son poème à Gerard de Loudun, appelle ce ruisseau *Gambio* et lui donne l'épithète *vitreus*. C'est le Cambion. *Cam* ou *can*, belle ; *ion*, eau cou-

lante : belle eau coulante.

(2) Cartular. Burgul. L'abbaye de Bourgueil avoit été fondée l'an 990 par Emma, comtesse de Poitiers. Emma a tiré son nom d'*em*, très, et de *ma*, puissant : très-puissante.

(3) M. Travers, Catal. des évêq. de Nantes.

(4) [An 995.] — Omission. a. V.

ressentiment. Accompagné d'un grand nombre de seigneurs et de chevaliers, il va trouver Richard II, duc de Normandie, qui remplaçoit son père. Sa réception fut des plus brillantes; Richard étala à ses yeux ce qu'il avoit de magnificence et de grandeur. Géoffroi lui demanda Havoise (1), sa sœur, en mariage; le duc la lui accorde et la dote richement. Quelques mois après, Richard épouse Judit, sœur de Géoffroi. La cérémonie s'en fait au Mont-Saint-Michel (2).

194. Main siégea encore à Dol environ trois ans. Roland le remplaça l'an 999. Son élection se fit par le clergé (3). On le nommoit aussi Guihomar (4); c'est le même que Lanfran (5). On ne peut douter que sa naissance ne fût très-distinguée; il avoit pris l'habit de religieux dans l'abbaye du Mont-Saint-Michel (6).

195. Cependant la piété filiale agissoit puissamment sur le cœur de Géoffroi. Fortifiée par la religion, qui lui enseignoit qu'il y a des péchés qui seront remis dans le siècle à venir (7); que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés (8), elle le détermina à intéresser les suffrages de l'Eglise en faveur de l'ame de son père. Conan, par une acceptation volontaire de la mort violente où son ambition l'avoit conduit, avoit pu unir ses souffrances à celles de Jésus-Christ mourant, en obtenir miséricorde par un retour sincère vers Dieu; mais de la même manière qu'un homme se sauve d'une maison qui brûle, en passant par le feu, dont il souffre l'ardeur (9). Géoffroi, qui désire d'accélérer son bonheur dans le ciel, fonde le prieuré de Livré, dans le diocèse de Rennes, le donne à l'abbaye de Saint Florent de Saumur, charge les moines de prier pour le repos de l'ame de son

(1) Dans différens actes, Havoise est appelée *Haldevisia* et *Haldeguisia*. *Al*, article; *vi* ou *gui*, *belle*: la belle.

(2) [An 996.]—Omission. a. V.

(3) Archives du Mont-Saint-Michel.

(4) Selon l'Obituaire ou Nécrologe de l'église de Dol, que nous avons consulté par nous-même, cet évêque est appelé « Rolan-Guihomar », ancien archevêque de Dol. » Cet Obituaire est du quatorzième siècle au plus tard: il a été dressé sur d'autres plus anciens, qui remontoient jusqu'au temps de Roland. Cet évêque avoit fondé dans son église plusieurs anniversaires. Si D. Morice avoit parcouru exactement les archives du Mont-Saint-Michel et celles du chapitre de Dol, il n'auroit pas

dit qu'il n'est parlé de Roland dans aucun acte. Le P. Albert le Grand a eu tort de faire deux personnes de Roland-Guihomar; de placer celui-ci depuis l'an 895 jusqu'à l'an 927.

(5) *Gui*, beau; *mar* ou *bar*, seigneur: beau seigneur. *Lan*, beau; *fran* ou *bran*, seigneur: beau seigneur. Le terme *roland* a la même signification. *Ro*, seigneur; *lan*, beau: beau seigneur. Ces trois noms ont été donnés à la même personne.

(6) Mabillonius in *Annal. Benedict.*, tom. 4, p. 75.

(7) *Matthæi*, c. 12, v. 32.

(8) *Macab.*, lib. 2, c. 12, v. 46.

(9) *Ad Corinth.* 1, c. 3, v. 15.

père, en particulier, de célébrer son anniversaire (1). Le chrétien, qui, sur la terre, veille, combat et triomphe sous les étendards de son divin chef, partage par la charité les peines de ses frères du purgatoire; par ses vœux, par ses sacrifices, il est déjà avec eux dans le ciel.

Geoffroi, après avoir satisfait à ce qu'il devoit à son père, voulut que la même communauté fût sa médiatrice auprès de Dieu. Pour attirer sur son administration les bénédictions du Seigneur, il lui enjoignit de célébrer pour lui une messe solennelle chaque année (2).

196. Dol avoit donné la naissance à un sujet distingué : son nom étoit Raoul; on le surnomma d'Avranches (3). Dès avant l'an 990, il étoit évêque de Bayeux; il assista, cette année-là même, à la dédicace de l'église de Fécamp. L'an 1006, il souscrivit la charte qui fut donnée à cette même église. C'est ainsi que les Bretons et les Normans, liés par la charité chrétienne, se servoient mutuellement.

REMARQUES PARTICULIÈRES.

I.

197. Est-il probable, comme l'a avancé l'abbé du Bos (4), d'après Adrien-de-Valois (5), que ce soient les Alains, peuple dévoué à la rapine et au carnage, qui aient porté en Bretagne le nom propre d'Alain? La raison que le premier de ces deux historiens en donne, est que des pelotons de cette nation qui y furent dispersés par quartiers, pour les contenir plus facilement, y perpétuèrent leur nom. Le second croit que leur alliance avec les Bretons armoriques fut si intime, que les rois et les ducs se firent un honneur de s'appeler Alains.

On verra bientôt que ces deux opinions tombent d'elles-mêmes. Pour peu qu'on n'ait pas oublié ce que nous avons dit ailleurs (6), on se convaincra que les Alains, qui, pendant qu'ils étoient au service des Romains, s'étoient rendus odieux aux Gaules par leurs violences, par le fer, par le feu (7); qui, par leur avarice sacrilège, avoient insulté les temples du vrai Dieu (8), avoient plus d'un motif, lorsqu'ils furent transportés en Bretagne, pour cacher, s'il eût été possible, leur origine, bien

(1) Chronique de S. Florent.

(2) Ibidem.

(3) Trigan, Hist. Eccl. de Norm., tom. 2, p. 390.

(4) Hist. Crit. de la Mon. Fran., tom. 1, p. 506.

(5) Notitia Galliar.

(6) Voyez cette histoire, tome 2, page 310 (*).

(7) Sidonius in panegyri. Aviti.

(8) Paulinus, de Vita S. Martini.

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n° 108, p. 251. a. V.

loin d'en faire parade. Les Bretons les retinrent chez eux comme des ennemis de Dieu et des hommes. Pour les empêcher de troubler la vie religieuse et civile, on les sépara les uns des autres; ils vécurent par détachemens, toujours isolés des naturels du pays. Pour arrêter leurs cabales, on avoit les yeux fixés sur eux. Avilis, dégradés, ils n'inspiroient que de l'horreur; leur nom même étoit en aversion. Voués à un éternel opprobre, ils ne pouvoient s'allier qu'entr'eux; des professions basses et abjectes furent leur partage.

On retrouve en Bretagne, jusques dans le quinzième siècle, des restes infortunés de ce peuple. On les nommoit alors *Homines de Lege*, ou *Homines Legi*, ordinairement *Cacosi* (1). On les regardoit comme infectés de

(1) Les statuts de Raoul, évêque de Treguer, portent ce qui suit : « Quia cognovimus et reperimus in dictis civitate et Diocesi plures homines utriusque sexus, qui dicuntur esse de lege, et, in vulgari verbo, » *Cacosi* nominantur, quorum conditio et habitatio debet esse separata ab aliis hominibus sanis, in usu, potu et aliis participationibus mutuis; nihilominus dicti *Cacosi* indebitè et irreverenter et ultrà quàm deceat, se immiscent cohabitationi et communioni cæterorum hominum, maximè in ecclesiis parochialibus et aliis locis in quibus divina celebrantur officia, præsumunt præcedere alios homines in pacis et reliquiarum osculo; et exinde contentiones et scandala oriuntur, et visibilibus majora oriuntur, si à talibus excessibus non desisterent. Ideò statuimus, volumus et ordinamus quòd dicti homines *legi* seu *cacosi* utriusque sexus teneantur et debeant, dùm fuerint in divinis officiis, stare et residere in parte inferiori ecclesiarum, in quibus divina officia audire consueverint, et quòd non præsumant sanctos calices aut alia vasa ecclesiastica tangere, nec etiam osculum pacis, ante alios homines sanos, præsumant recipere; sed postquàm fuerit pax tradita aliis, tradatur eisdem hominibus *cacosis*, et hoc sub pœna centum solidorum à contra facientibus exigendum. »

On ne peut douter que le terme *cacosi* ne soit pris dans la langue bretonne. C'étoit, selon que le dit l'évêque Raoul, un mot vulgaire, de son temps, à Treguer : alors on n'y parloit que Breton. Le mot *cacosi* vient de

cacca, retrancher. C'est aussi ce que désigne le terme *legi*, qui a pour racine *lleg*, se retirer, se cacher. Les *Cacosi* ou *legi* étoient donc des personnes retranchées de la société ou qui étoient obligées de s'en retirer. On ne doit pas penser pour cela qu'ils fussent lépreux. Ils auroient été relégués dans ces hôpitaux qu'on avoit appelés laderies, parce qu'ils étoient dédiés à saint Lazare, vulgairement saint Ladre. Le vingt-troisième canon du concile de Latran de l'an 1179 prouve que les lépreux n'étoient pas reçus aux églises publiques. On leur en avoit même refusé de particulières dans les lieux où ils vivoient en assez grand nombre pour qu'on leur en donnât une. Par une déclaration de 1612, il fut ordonné que les lépreux seroient visités; qu'après avoir été déclarés tels, ils seroient séparés du reste du peuple, avec les cérémonies ecclésiastiques et reçus dans les léproseries. On en vit encore en 1619 à la léproserie de Dol. Les *Cacosi* de Treguer assistoient non-seulement aux cérémonies religieuses avec le reste des fidèles; mais, bien plus, ils osoient se donner la préférence sur les autres dans le baiser de paix et des saintes reliques. Dans des temps éloignés, ils s'étoient tenus humblement au bas de la nef. Comme ils étoient aussi sains que les naturels du pays, on ne pouvoit les reconnoître hors de leur district. On leur fit arborer une marque distinctive. Les Armoriques avoient usé de leurs droits en asservissant les Alains. Les descendans de cette race proscrire furent traités dans la suite avec moins de dureté, mais on leur mit toujours devant les yeux l'ignominie de leur origine. Des mœurs plus douces,

maladies contagieuses ; leur état et leurs demeures n'avoient rien de commun avec les autres habitans. Il leur étoit défendu d'entretenir de société étrangère.

Les *Cacosi* de Treguer et des environs tentèrent de mettre fin à cet usage. Raoul , alors évêque du diocèse , fut forcé de les y faire rentrer ; parmi les réglemens qu'il fit l'an 1436 , on remarque l'article sixième , qui leur enjoint de se tenir , durant l'office divin , au bas de la nef des églises , ainsi qu'ils l'avoient autrefois pratiqué ; leur défend , sous peine de cent sous d'amende , de toucher aux vases de l'autel , et d'aller recevoir le baiser de paix avant qui que ce soit.

La profession ordinaire de cette classe d'individus étoit le métier de tonnelier et celui de cordier. Honnête en elle-même , utile à la société , elle tomba dans le mépris. Les avantages qu'elle procuroit furent comptés pour rien : on n'y vit que les personnes.

Dans les registres de la chancellerie de Bretagne , pour l'an 1475 , on lit ce qui suit : « Mandement contre hommes et femmes nommés *Caqueux*, » auxquels il est fait défense de voyager dans le duché , sans avoir une » pièce de drap rouge sur leur robe , pour éviter le danger que pourroient » encourir ceux qui auroient communication avec eux , pour ne les pas » connoître. De plus , il leur est fait défense de se mêler d'aucun com- » merce que de fil et de chanvre , et d'exercer aucun métier que de cor- » dier , et aucun labourage que de leurs jardins seulement , à peine de con- » fiscation ; à tous sujets , défense de leur vendre autre marchandise que » fil et chanvre , et de leur affermer aucun de leurs héritages , à peine de » confiscation et autres rigueurs. »

Les *Caqueux* du diocèse de Saint-Malo obtinrent , deux ans après , une ordonnance qui modéroit cette dernière défense.

Il étoit réservé à notre siècle de tirer les *caqueux* de l'opprobre où ils vivoient ; un arrêt du parlement de Bretagne y a fait taire le préjugé. On n'y connoît plus de *Caqueux* que le nom. Le Bigorre , le Bearn et plusieurs lieux de Gascogne ont eu leurs *Caqueux* , tantôt sous la dénomination de *Capots* ou *Gahets* ; tantôt sous celle des *Cagots*.

Les Armoriques avoient appliqué les *Alains* à des travaux serviles , pour diminuer la masse des ouvriers. Ainsi les Hébreux avoient condamné les *Gabaonites* à porter le bois et l'eau au tabernacle du Seigneur , en qualité d'esclaves pris en guerre. Cette servitude continua jusqu'au temps de

que la religion a formées peu à peu , les ont rendus à la vie civile.

l'entière dispersion du peuple de Dieu. Ainsi, David avoit forcé les Animonites à être scieurs. Cet état avoit été une preuve toujours parlante de la perte de leur liberté. L'ignominie, qui, dans la Bretagne, a suivi trop constamment de certaines familles, déceloit l'antique esclavage de leurs pères. Elle n'a pu affecter que les descendants de cette partie d'Alains que les Armoriques y avoient emmenés captifs vers la fin du cinquième siècle. Ces malheureux restes, innocens par eux-mêmes, avoient expié trop longtemps les cruautés de leurs ayeux. Le christianisme, qu'ils avoient embrassé, parloit éloquemment en leur faveur; l'humanité, la religion revendiquoient pour eux l'état de citoyens.

Si ces Alains, qui avoient été transportés en Bretagne, n'avoient pu raisonnablement transmettre à aucun d'entr'eux le nom d'Alain, les Armoriques avoient de puissans motifs pour ne pas l'introduire parmi les nationaux, à l'occasion de ces étrangers. Par la dénomination *Alain*, ou plutôt *Alin*, ils n'entendoient plus seulement *un homme qui a habité les montagnes* (1), mais un ennemi secret de l'Armorique, un païen impur et souillé par les rites de l'idolâtrie. Quoique, par la suite, les Alains eussent été purifiés dans les eaux salutaires du baptême, on ne les crut pas pour cela confirmés dans la foi; l'aversion qu'on avoit conçue de leurs violences, de leur férocité, de leur perfidie (2), resta profondément gravée dans les esprits. Leur contagion, qu'on n'avoit regardée d'abord que comme nuisible aux mœurs, passa pour une maladie du corps; on s'écarta d'eux avec la même attention qu'on fuyoit la société des lépreux.

198. Le nom propre d'Alain, qui parut en Bretagne, après qu'on y eut conduit des détachemens de la nation *Alaine*, n'avoit aucun rapport avec ce peuple captif; il étoit synonyme de *gwen* ou *gen*, de *wen* ou *ven*, de *cain*, de *gant*, etc. tous ces termes se rendoient par *beau*.

Le nom d'Alain s'étoit annoncé en Bretagne, du moins équivalement, dès l'avènement de Conan-Mériadec. On le trouve dans *Fracan* (*fra* ou *bra*, *beau*; *can*, *seigneur* : *beau seigneur*.) Dans *Gwen*, son épouse (*belle*).

199. *Alain* et ses synonymes n'étoient employés que pour dénommer les

(1) Voyez cette histoire, tom. 2, p. 310 et 311 (*). M. l'abbé le Beau, tom. 4, p. 385 de son *Histoire du Bas-Empire*, a dit : « Les » Alains tirent leur nom du mot *Alin*, qui, » en langue tartare, signifie *montagne*, parce » qu'ils habitoient les montagnes situées au

» nord de la Sarmatie Asiatique. » Nous ajouterons que le terme *Alin* se trouve aussi dans le Gallois et qu'il signifie la même chose que dans le tartare. On sait que le gallois est un dialecte du celtique.

(2) Sidon Apollin. in panegy. Aviti.

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n° 108, p. 251, note 2, a. V.

personnes les plus distinguées de la patrie. Tantôt ils étoient pris par des évêques recommandables par leur sainteté, tantôt par des princes chers à la nation. On en a vu, dans cette histoire, des preuves multipliées.

Les mots *beau*, *gentil*, ont été de tout temps des épithètes de vénération, d'attachement, de considération et d'amitié. On a dit, dans les temps postérieurs : *beau sire*, *beau cousin*. On dit encore : *beau-père*, *beau-fils*, *belle-mère*, *belle-fille*, *beau-frère*, *belle-sœur*. Gen (*beau*) a donné *gentilhomme*.

200. Mais pourquoi donnoit-on ordinairement le nom de beau à ceux qui étoient élevés au-dessus du commun des hommes ? Le motif se présente de lui-même. La beauté, considérée dans sa nature, est l'assemblage de toutes les perfections. Sous ce rapport, il n'y a que l'Être infini en tous sens, conséquemment incréé, qui soit beau par essence. C'est de là que saint Augustin, ce philosophe profond, a dit de celui qui existe par lui-même, qu'il est la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

Les princes sont sur la terre la plus belle image de la Divinité. S'ils ont en main la puissance, c'est pour écarter de leurs domaines tout ce qui pourroit ternir l'éclat de l'ordre et de l'harmonie qui doit y régner ; c'est pour maintenir la sûreté publique et particulière ; pour dominer sur les cœurs de leurs sujets par la bienfaisance ; pour étendre le culte de Dieu par leur exemple, bien plus que par la force, qui ne fait souvent que des hypocrites ; pour faire des heureux dans le temps, par la sagesse de leur administration et leur faciliter les moyens de l'être à jamais dans le ciel.

Les évêques, appelés de Dieu à l'apostolat, saints dans leurs mœurs, dans leur doctrine, droits dans leurs vues, médecins, maîtres, pères de leurs ouailles, prêts à donner leur vie pour leur salut, se rapprochent de leur divin modèle, le pontife éternel, l'éclat de la lumière incréée, le miroir sans tache de la majesté de Dieu.

Les Bretons convaincus que toute puissance vient du ciel, regardoient leurs souverains et leurs chefs comme les lieutenans de la beauté primitive. On leur donnoit quelquefois des noms analogues à cette manière de penser. Ce sentiment honoroit les princes, leur montrait ce qu'ils devoient à leurs sujets. L'amour du peuple alloit au devant d'eux ; le gouvernement étoit plus doux ; l'obéissance sans contrainte : tout concouroit à la chose publique.

Ceux d'entre les grands qui parvenoient à l'épiscopat sous l'ancien nom d'Alain, outre la considération qui étoit due à leur naissance, acquéroient dans l'ordre de la religion des droits sacrés au respect, à la soumission,

par la noblesse, la grandeur de leur vocation au saint ministère. Dans le nom de ces envoyés du Christ, on lisoit leurs obligations personnelles : on lisoit celles de leurs peuples.

201. Ce n'est peut-être pas sans étonnement qu'on a vu des évêques, des abbés, des vierges, prendre des noms que l'humilité chrétienne semble désavouer; du moins, on a été tenté de rejeter, par ce motif, les étymologies que nous avons données de leurs noms. On a avancé, par exemple, que Cadoc signifie sage; Perpet, riche et bienfaisant; Ninnocht, parfait dépouillement; Nunech-ius, respectable chef; Loeve, très-modereste; Marcan, très-bon; Fébediol, homme qui se fait aimer par son humilité et sa bonté; Trifine, qui aspire à une grande vertu; Martin, grand chef; Tigerinomal, chef éclairé et très-grand; Turien, saint homme; Eurielle, princesse sans tache; Cleorprus, plus pure que l'or; Menou, bon et saint chef; Enogat, homme de bonne renommée; Pasquair, humble chef; Desider ou Didier, saint homme de Dieu, etc.

De même que les puissans du siècle, qui présidoient à la société civile, prenoient des noms qui représentoient l'étendue de leur autorité; ainsi, des ministres de la religion, des personnes de tout sexe qui se consacroient d'une manière spéciale au culte de Dieu, se proposoient, par leurs noms, la pratique des vertus chrétiennes. Les premiers s'engageoient à n'user de leur pouvoir que pour l'avantage temporel de leurs sujets; les seconds, aidés de la grâce surnaturelle, vouoient à Dieu et aux fidèles de remplir avec exactitude la loi, même les conseils de l'Evangile. Par tout les noms des uns et des autres, soit dans l'ordre religieux ou dans l'ordre civil, en leur rappelant leur destination, les rappeloient à leurs devoirs.

Saint Paul, écrivant aux Romains, les appelle des saints, les bien-aimés de Dieu. Aussi assure-t-il que leur vocation est d'être saints. Par le baptême, le chrétien est mort spirituellement au péché. Comme les morts n'ont plus de commerce avec les vivans, le chrétien, qui vit de la grâce sanctifiante, n'a plus aucun rapport avec le péché. Ressuscité en esprit avec Jésus-Christ par le baptême, il mène une vie nouvelle, sainte et digne des enfans de Dieu; par la vie nouvelle de la grâce, il imite la vie glorieuse de Jésus-Christ; il n'est conservé dans la vie que pour employer ce qui lui en reste, à la gloire et au service de Dieu. Les chrétiens répandus sur la terre ne forment qu'une famille, qui a le même père dans le ciel, le même médiateur, le même esprit, le même cœur, qui aspire à la même patrie. C'est, selon saint Pierre, la race choisie, l'ordre de prêtres-rois, la nation sainte, le peuple conquis.

Ces titres de toute la communauté appartiennent à chaque individu ; chaque membre est chargé de les faire valoir dans sa personne : il ne peut y déroger sans prévarication. Des qualités aussi augustes effacent celles de sages , de bienfaisans , de disciples du Seigneur , qui renoncent à tout , de maîtres respectables , de modestes , de bons , de vertueux , etc. ; de simples fidèles ont donc pu , dans tous les temps , s'attribuer quelques-unes de celles-ci. A plus forte raison , des âmes choisies , qui avoient reçu de Dieu des grâces privilégiées , dont le propre étoit de les appeler à la perfection du christianisme , avoient-elles le droit de se les arroger. Comme saint Paul , elles sembloient se louer ; mais ces louanges , qui anathématisoient les mœurs du siècle , étoient pour elles un encouragement à la vertu. Leur sagesse ne venoit point du monde : elle avoit pour appui l'humilité chrétienne. Ainsi pensoit Cadoc. Etre riche et faire l'aumône : c'est la devise de Perpet ; dans cette position , il ne voit point de milieu. Aux yeux de Ninnocht , les grandeurs de la terre , ses richesses ne sont que néant ; elle renonce à tout ce qui est créé , pour ne s'attacher qu'à celui dans qui tout subsiste. Nunech-ius ne croit pouvoir présider aux autres qu'autant qu'il sera leur règle et leur modèle. La modestie est la couronne des vierges : c'est celle de Loeve. Marcan tient au ciel par la bonté. C'est la vertu chérie de Fébediol : sa douceur , ses services , sa patience , sa charité , ne l'empêchent pas de réfléchir sur sa foiblesse , et de prendre la dernière place parmi les serviteurs de Dieu. Plantée , au baptême , dans le champ du Seigneur , Trifine , qui répond à la grâce intérieure , croit dans la vie spirituelle ; c'est un temple de la divinité , dont la foi de Jésus-Christ a jeté les fondemens ; cette vierge a ordre de l'élever pendant le cours de sa vie et de le porter à sa perfection. Martin , pour déployer la grandeur , la supériorité du chrétien , s'est revêtu de Jésus-Christ. Jésus-Christ seul a paru dans sa personne ; la sainteté de sa vie a soutenu la dignité de son ministère ; soumis en tout à la loi de Dieu , il a eu droit de commander. Si Tigerinomal se pique d'être savant et éclairé , c'est pour répondre à la juste attente de son diocèse ; il est le docteur , la lumière de son peuple ; c'est à lui de l'instruire. Etabli comme dans un lieu élevé , pour être vu de tous , il est l'exemple qu'ils doivent suivre. Tout doit être grand en lui ; tout doit tourner à l'édification de ses ouailles , à la gloire de Dieu. Vicaire de Jésus-Christ , Turien doit être , comme lui , saint , innocent , sans tache ; c'est en lui qu'il trouve les règles de sa sainteté. Eurielle et Cleorprus , séparées des pécheurs par le baptême , s'obligent de nouveau à conserver la grâce sanctifiante , à la faire fructifier au centuple.

Si la bonne réputation est précieuse à Enogat, c'est qu'elle doit être le fruit de sa vertu. Sa dignité, son office exigent qu'il la conserve, non pour lui-même, mais pour la gloire de Dieu, dont il est le ministre. Anéanti devant le Seigneur, Pasquair n'a de force qu'en lui.

202. Ces différens personnages, de même que plusieurs autres, avoient reçu de leurs parens d'autres noms. Le désir de se perfectionner dans l'état où ils avoient été appelés par la Providence, les avoit déterminés à prendre des noms plus analogues à la piété chrétienne, aux vertus propres de leur vocation. Ainsi, saint Willebrord, à son sacre, qui se fit le vingt-deux de novembre de l'an 696, changea son nom en celui de Clément (1). Ainsi, saint Winfrid, évêque de Mayence, apôtre de l'Allemagne et martyr, voulut s'appeler Boniface (2). Cet usage subsiste encore dans plusieurs congrégations religieuses. Adjuteur, étant abbé, s'étoit fait appeler Maxent ou bon chef. Par ce nom, il avoit contracté avec ses religieux une obligation solennelle, toujours présente aux uns et aux autres, de les traiter avec douceur, avec discrétion, avec charité. Saul avoit changé son nom en celui de Paul, soit lorsqu'il baptisa le proconsul Serge, ou pour faire une profession ouverte de l'humilité chrétienne (3).

203. En Orient, les fidèles s'étoient honorés pour la plupart du nom de quelques saints. « Il y en avoit plusieurs, dit Eusebe, qui portoient le » nom de l'apôtre saint Jean, par une dévotion envers ce saint, laquelle » étoit fondée sur ses admirables vertus. Le zèle qu'ils avoient à l'imiter, » le désir d'être aimés de Jésus-Christ du même amour dont il avoit aimé » saint Jean, les faisoient rechercher de s'appeler ainsi : comme si l'a- » mour de Jésus-Christ eût été inséparable de ce beau nom, qui signifie » grâce. C'est par le même motif que les fidèles faisoient donner pour » l'ordinaire à leurs enfans le nom de Pierre ou de Paul dans le bap- » tême (4). »

Saint Chrysostôme se plaint des parens qui aimoient mieux transmettre leurs noms à leurs enfans que ceux des saints (5).

Denis d'Alexandrie rapporte que les fidèles donnoient les noms de Pierre, de Paul et des autres saints, à leurs enfans, par affection envers ces saints (6).

Les habitans d'Antioche avoient tant de vénération pour saint Melece, qu'ils faisoient appeler leurs enfans de ce nom (7).

(1) Beda, *Historia gentis Anglorum*, lib. 5, cap. 12.

(2) *Annales Fuldenses ad annum 717.*

(3) *Paulos*, en grec, veut dire *petit, humble.*

(4) Euseb. lib. 7, *Histor.* c. 20.

(5) Hom. 22, in Ep. 1 ad Cor.

(6) Apud Euseb., lib. 7, c. 25.

(7) Orat. de S. Meletio.

Saint Chrysostôme, dans une de ses homélies, engage ses auditeurs à ne pas imposer à leurs enfans toute espèce de noms, pas même ceux de leurs ancêtres; il veut qu'ils leur donnent des noms de saints, pour les porter à la vertu par leurs exemples (1).

En Bretagne, dans toute la Gaule, on conserva l'usage primitif. Les nouveaux chrétiens imposèrent des noms à leurs enfans, selon le goût antique. Il y en eut qui, devenus adultes, changèrent leurs noms; mais ce ne fut pas pour prendre ceux de quelques saints. Leur motif ne fut pas moins louable; dans leurs nouveaux noms, ils se proposèrent sur tout quelque vertu héroïque à pratiquer, celle particulièrement de qui dépendoit la perfection de leur état. La beauté essentielle qu'ils y découvroient, les avantages, les récompenses qui la suivent les rendoient forts.

Les conciles de Bordeaux, de l'an 1582; de Tours, de l'an 1583; d'Aix, de l'an 1581, ont fait disparaître de la France et de la Bretagne les noms antiques et profanes. Le chrétien, identifié par le nom avec des saints qui ont été ce qu'il est sur la terre, a un motif de plus pour devenir ce qu'ils sont dans le ciel; il n'a plus de foiblesse vis-à-vis de l'exemple: tout l'invite à la sainteté. Il trouve de puissans protecteurs qui le défendent, des avocats zélés qui plaident en sa faveur, des médiateurs qui intercèdent pour lui.

II.

204. Il existoit toujours en Bretagne un ordre distingué du clergé et du peuple. Nous voulons parler de la noblesse, non de celle qu'on appelle réelle, qui est attachée à un office, ni de celle qu'on appelle personnelle, qui s'éteint avec la personne; mais uniquement de cette noblesse qui vient de race, qui se transmet par le sang. Cet ordre remontoit ou à ces chevaliers dont Jules-César parle dans ses mémoires, dont il a soin de faire observer la supériorité sur le peuple; qui portoient autour du cou des colliers d'or, des bracelets de même métal pour marque distinctive; qui, au moment d'une bataille, rompoient quelquefois les rangs pour défier les plus braves d'entre les ennemis; ou à ces familles illustres de druides et de sénateurs. Les anciens monumens appellent l'ordre des sénateurs, *Ordo, splendidissimus Ordo, sacratissimus Ordo*. Nous l'avons fait aussi connoître. Tous, dévoués par la naissance au bien public, avoient servi l'état, ou par leurs épées, ou par leurs lumières. Si la nation reconnoissante avoit fait passer leur gloire à leur postérité, c'étoit pour l'ex-

(1) Hom. 21, in Genes.

citer à marcher sur leurs traces , à les égaler , du moins en mérite , si elle ne pouvoit les surpasser. Un père noble , en mourant , ne semble que mourir ; dans le fils qu'il laisse après lui , on doit retrouver ses vertus. C'est de cette source pure que sont sorties les grandes actions qui ont si fort élevé dans tous les temps la noblesse bretonne.

Dans un acte de donation que fit le roi Grallon à l'abbaye de Landeweneck , au commencement du cinquième siècle , il comparoit plusieurs témoins très-nobles de Cornouaille qui étoient ses fidèles (1).

Dans un autre acte , on voit un échançon du même roi , à qui on donne la qualité de noble homme et le nom de Varhen (2). Par ces deux textes , on doit remarquer qu'il y avoit alors des degrés de noblesse plus ou moins éminens ; mais on ne les attache pas à des bénéfices plus ou moins grands ; il faut être noble , avant que d'être compté parmi les fidèles du roi breton. La supériorité du sang décide l'élévation.

Saint Melaine , qui vivoit durant ce siècle et le suivant , étoit issu d'une famille très-noble du diocèse de Vennes : il ne devoit cette distinction qu'à sa naissance (3).

Saint Aubin , qui naquit l'an 469 dans le même évêché , qui mourut évêque d'Angers l'an 550 , étoit noble d'origine. Il tira de son extraction un éclat particulier (4).

(1) « Coram multis testibus Cornubiensibus » nobilissimis et fidelibus. » (Cartul. Landeweneck.)

(2) « Quidam vir nobilis , nomine Varhenus , atque pincerna regis. (Ibidem.) Le nom que Varhen porta prouve que sa puissance égaioit sa noblesse. *Var*, puissant ; *hen*, seigneur : *puissant seigneur*. M. Court de Gebelin fait venir le mot *pincerna* du grec *pino*, boire , et de *kerno*, verser dans une corne. Cette étymologie nous paroît exacte. En effet, Athenée observe que le terme *kerasai* des Grecs, verser à boire , se rend à la lettre par verser dans une corne ; ce qui prouve que les Grecs ont commencé par boire dans des cornes. Les anciens peuples ont trouvé dans leurs troupeaux de quoi satisfaire à tous leurs besoins. Leur lait et leur chair les nourrissoient ; leurs peaux les couvroient ; leurs cornes tenoient lieu de gobelets. Les Celtes préféroient, dans leurs festins , des cornes de bœufs sauvages , tant à cause de leur plus grande capacité , que parce qu'elles rappeloient le souvenir de l'industrie et du courage de celui qui

avoit tué des animaux pourvus de ces terribles défenses.

(3) « Sanctus Dei sacerdos Menalius , Redonensis episcopus , fuit admirandæ sanctitatis , de parochia Venetensi , ex nobilissimis parentibus oriundus. Qui , in fundo , qui Placio vocatur , nutritus , quamvis eminenter nobilitate generis , supereminebat tantum nobilitate fidei : quantòque nobilitate sæculi inter suos elatus , tantò divinorum munerum gratiâ erat præcipuus. » (Vita S. Melanii manuscripta.)

(4) « Albinus , episcopus , Veneticæ regionis , Oceano Britannico confinis indigena , non exiguis parentibus oriundus , immò digni germinis dignissima proles emergens , decus quod sumpsit ex genere , felicis vitæ meritis ampliavit... Intelligens magis esse laudabile ut , amore Christi , nobilitas inclinet quod erat , quàm cum fastu quæreret apparere quod non erat. » (Vita S. Albini , episcopi Andegavensis , auctore Venantio Fortunato.)

Venance-Fortunat, qui se fit tant d'honneur au sixième siècle, par ses écrits, a relevé la noblesse d'Evemere, évêque de Nantes, dans l'építaphe qu'il a laissée de ce pontife (1).

Il n'a pas moins célébré la haute naissance de saint Felix, qui avoit gouverné la même église avec la plus grande distinction (2).

Saint Ethbin, ce disciple chéri de saint Sanson II, étoit issu de parens très-nobles (3). Ce qui lui avoit fait donner le nom qu'il porta : ce nom se rend par beau seigneur (4).

Saint Martin, citoyen de Nantes, étoit d'un sang illustre : son père et sa mère étoient très-nobles (5).

Saint Turien, cet illustre rejeton d'une famille très-noble, effaça par ses vertus l'éclat de sa noblesse (6).

Saint Conwoion, né à Comblessac au diocèse d'Alet, avoit pour père Conan, homme très-noble ; il descendoit de l'ordre sénatorien (7). Grégoire de Tours parle avec éloge de ces sénateurs de la capitale d'Auvergne qui vinrent au-devant de saint Martin (8). On a dit de lui-même : « Si la » noblesse de la terre pouvoit ajouter quelque chose à la noblesse qui » vient du ciel, Grégoire étoit né de parens non-seulement très-riches, » mais d'une illustre extraction. L'Auvergne, sa patrie, ne se glorifioit » pas moins que la ville même de Rome, des sénateurs qu'elle avoit eus » autrefois dans les jours de sa gloire. Tels étoient les aïeux dont Grégoire

(1) *Quamvis cuncta avido rapiantur ab orbe volatu,*

Attamen extendit vita beata diem.

Nec damnum de fine capit, cui gloria vivit,

Æternumque locum missus ad astra tenet.

Hoc igitur tumulo requiescit Evemerus almo.

Per quem pontificum surgit opimus honor.

Stemmata deductum fulgens ab origine culmen

Et meritis priscos crescere fecit avos.

(Lib. 4, Carm. 1.)

(2) *Maxima progenies titulis ornata vetustis,*
Cujus et à proavis gloria celsa tonat.

Nam quicumque potens Aquitanica rura subegit,

Extitit ille tuo sanguine, luce parens.

Germinis antiqui venerabile culmen, in orbe,

Laudibus in cuius militat omne decus.

(Poëmate 6, lib. 3.)

(3) « Fuit ille (Ethbinus) in Britannia minore natus patre nobilissimo, itemque ma-

tre. » (Apud Surium ad diem 19 octobris.)

(4) *Et, beau ; bin, seigneur.*

(5) « Hic (Martinus) civis Namnetensis, alto parentum claruit sanguine, sed clarior diuina floruit virtute sanctitatis... Hic (Martinus) nobilissimorum parentum sanguine cretus, altum illius generis fastum totum ad nanciscendam supernæ gloriæ convertit dignitatem. » (S. Martini, abbatis Vertavensis, Vita.)

(6) « Inclytâ nobilissimorum parentum progenie felix propago Thurianus beatissimus in Britannia minori est exortus... Ardore flagrans divino, quasi alter futurus Abraham, natales reliquit illustres. » (S. Thuriani Vita apud Surium.)

(7) « Conwoion, filius cujusdam nobilissimi viri, nomine Conani... ex genere senatorio. » (Vita S. Conwoionis in Actis SS. Ord. S. Bened., sæc. iv, parte secundâ.)

(8) « Senatores urbis, qui tunc in illo loco nobilitatis romanæ stemmate fulgebant. »

» descendait... Ses parens étoient incontestablement nobles (1). » De là , on doit comprendre ce qu'on pensoit sur la noblesse sénatorienne des Gaules et de Bretagne.

Wincalon , religieux de Redon , « étoit issu de parens nobles ; il avoit » été très-connu du comte Rorigon , l'un de ses amis les plus fidèles , l'a- » voit servi utilement de ses conseils (2). »

Hincmar , de Reims , en parlant de Nantes , dit que « c'est une ville où » réside un comte et où habitent des clercs et des laïques nobles et non » nobles (3). »

Moderand II , évêque de Rennes , étoit noble d'extraction (4). Quelque temps après vivoit , dans le diocèse de Nantes , un clerc dont la naissance étoit également distinguée (5). Celle de Brito , moine de Lehon , ne l'étoit pas moins (6).

Parmi les Bretons de l'île qui passèrent en Armorique , on comptoit aussi des nobles. Issus , pour la plupart , des anciens Armoriques , ils en avoient les mœurs et les usages. Les nobles de la Grande-Bretagne s'étoient fait reconnoître d'abord à de grandes figures imprimées sur le visage , les mains et les bras , à l'exemple de leur mère-patrie. Le peuple n'en avoit porté que de petites ; encore étoient-elles fort éloignées les unes des autres.

Saint Sanson II , évêque de Dol , étoit né dans le pays des Demetes , de parens nobles et distingués dans le monde (7).

Saint Magloire sortoit d'un sang le plus illustre , ainsi que saint Sanson (8).

(1) « Gregorius Arvernicaë regionis indige- » na. Si quid divinae generositati terrena con- » ducit nobilitas , parentes ejus cum rebus lo- » cupletes , tum quoque natalibus fulserunt » illustres... Hæc autem Arvennis quæ puero » genialis humus fuit , vehementer olim caput » extulerat , ita ut senatoribus , velut urbs » Tarpeia , præpolleret... Parentes ejus reverà » nobiles erant. » (Vita S. Gregorii Turon. Auctore Odone abbate.)

(2) « Cum illo (Conwoïone) est vir vitæ ve- » nerabilis , nomine Wincalon , natusque est » nobilibus parentibus , Rorgoni Comiti val- » dè notissimus et fidissimus amicus et utilis » consiliarius. » (S. Conwoïonis Vita , lib. 1.)

(3) Opusculorum Hincmari , tom. 2.

(4) « Moderamnus , seu Moderandus , Re- » donensis in Armorica episcopus , nobili » oriundus prosapiâ. » (Frodoardi , lib. 1 , c. 20.) Le nom que porta Moderand exprime sa haute naissance. *Mod* ou *pod* , *grand* ; *rhan* ou

rhen , *seigneur* : *grand seigneur*.

(5) « In territorio Nanneticae civitatis , in » plebe quæ dicitur candidus mons , erat qui- » dam clericus nobilibus parentibus ortus , » sed et litteris sacris benè eruditus. » (S. Conwoïonis vita , lib. 1.)

(6) « In illo tempore fuit quidam monachus » nobilibus parentibus ortus , Brito nomine , » qui sæculum cum pompis suis pro nihilo du- » cens , monasterium vocabulo Leonense » adiit. » (*Ibidem* , lib. 3.)

(7) « Sanctus Sanson , Demetianâ patriâ , » nobilibus atque egregiis , secundum sæculi » dignitatem , parentibus alitus est. » (Vita S. Sansonis apud Mabillonium in Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. 1.)

(8) « Hausit (Maglorius) speciem carnis ab » arce alti sanguinis... Præclaræ etiam con- » sanguinitatis sancti ac beati Sansonis extitit » consors. » (S. Maglorii vita , *ibidem* 7.)

Saint Malo tiroit son origine d'une grande maison ; il étoit cousin de saint Sanson et de saint Magloire (1).

Saint Gildas l'Albanien avoit pour père Caun , homme très-noble (2). Le nom de Caun se rend par *grand*, *excellent* (3).

205. Les nobles , tant de l'Armorique que de l'île de Bretagne , n'avoient jamais eu de noms héréditaires. Ils n'en avoient même pas encore pris au dixième siècle ; en cela ils avoient agi comme les Hébreux , les Egyptiens et bien d'autres nations. En passant sous l'empire des Romains, ils avoient conservé l'usage primitif.

206. Ce n'étoit pas seulement par le service militaire , par les postes éminens , que les nobles étoient séparés du peuple. Si , comme la noblesse romaine , ils n'étoient pas avec ostentation l'effigie de leurs ancêtres , ils n'annonçoient pas moins d'une manière toujours permanente , toujours exposée en public , leurs qualités supérieures. Dans le nom d'un noble , on découvroit son origine illustre ; celui du père en étoit le soutien ; on perçoit , jusques dans l'obscurité des temps , pour assigner à quelle classe de noblesse tenoit une famille. Les noms des nobles étoient autant de tableaux qui représentoient l'état des personnes ; la génération , qui les reconnoissoit , étoit garante de la conformité qu'ils devoient avoir avec leurs objets. Qu'on se rappelle ici les étymologies que nous avons données des noms des nobles qui se sont présentés dans le cours de cette histoire , on se convaincra que les attributs qui les caractérisent ne conviennent qu'à une naissance au-dessus de celle du peuple , à cette portion de citoyens que Hincmar , en parlant des nobles de Nantes , a distinguée des non-nobles. Grégoire de Tours , en donnant la liste des évêques de son siège , avoit eu l'attention de séparer des nobles ceux que leur naissance avoit placés dans le rang du peuple (4).

207. Pour peu qu'on réfléchisse , on remarquera que les noms des nobles désignoient plus ou moins d'élévation dans la naissance. On a déjà observé que le nom d'Alain , et ses synonymes , n'étoient donnés qu'à la noblesse la plus éminente. A ces noms , on en substituoient d'autres , tels que ceux de Salomon ou de très-grand prince ; d'Eurich , ou prince qui porte la terreur. Quelquefois les noms des nobles renfermoient , dans

(1) « Maclovius Britannicâ prosapiâ generosus , generosior sanctis extitit moribus. » (S. Maclovii vita , *ibidem*.)

(2) « B. Gildas... patre Cauno nobilissimo. » (Vita S. Gildasii , *ibidem*.)

(3) *Caun* , *grand* , *puissant*.

(4) « De minoribus civitatis , ingenuus tam men. » Dans les formules qui confirment l'élection d'un évêque noble , on l'appelle *vir illuster* ; lorsqu'il ne l'étoit pas , on le qualifie seulement *vir venerabilis*. (Formul. lib. 1 , form. 5.)

leurs idées , la supériorité de leur maison. On en voit des exemples dans les noms de Tigris (1), de Guthiern (2), de Letice (3), d'Eutychius (4). Les noms d'autres nobles font apercevoir des chefs excellens , des personnes élevées , puissantes , riches , chéries , etc.

208. Dans les Gaules , dans le reste de l'Europe , par tout , les noms des grands de la terre retracent à peu près les mêmes images. Merouée , chef des Mérovingiens , rappelle à la mémoire son ancienne grandeur (5) ; Clovis , son illustration et son courage (6) ; Chilperic , son père , sa haute naissance et son pouvoir (7) ; Childebert , sa gloire (8).

Attila , par son nom , est comme un déluge qui va de nouveau inonder la terre , la couvrir de sang (9) ; c'est par là qu'il sort de la classe des autres hommes. Vortimer s'illustre dans les combats (10) ; Hengist est un autre Wodin (11) ; Artur est le fléau de l'ennemi (12). Arrêtons-nous ; nous ferions injure aux lumières du lecteur éclairé : il suppléera avec avantage à ce que nous pourrions ajouter.

Observons seulement que les Armoriques et les autres Gaulois se rapprochoient beaucoup des Orientaux dans le portrait qu'ils crayonnoient de leurs princes. Ceux-ci , par « *Nabuchodonosor* » , entendoient le « très- » haut , très-bon et très-grand seigneur ; » par « *Nobopolossar* , » le « roi » sublime et radieux ; » par « *Nabonossar* , » le « sublime seigneur ; » par « *Assaradon* , » le « seigneur très-grand ; » par « *Balthasar* , » le « seigneur » plein de gloire (13). »

III.

209. Le clergé de Bretagne continuoît d'y former le premier corps de l'état. Dans l'assemblée des grands que tint le roi Grallon , pour statuer sur la proposition d'un secours de troupes que lui demandoient les ambassa-

(1) Tom. 2 de cette histoire , p. 263. (Ci-dessus , cinquième siècle , n° 50 , p. 233. a. V.)

(2) Ibidem , p. 272. (Ci-dessus , cinquième siècle , n° 60 , p. 236. a. V.)

(3) Ibidem , tom. 3 , p. 55. (Ci-dessus , sixième siècle , n° 34 , p. 338. a. V.)

(4) Ibidem , p. 257. (Ci-dessus , sixième siècle , n° 249 , p. 418. a. V.)

(5) *Mer , grand , élevé.*

(6) *Illustre et vaillant.*

(7) *Cil ou hil , prince ; ric ou rich , puissant : puissant prince.*

(8) *Cil ou hil , prince ; bert , grand ; grand prince.*

(9) Tom. 2 de cette histoire , p. 299. (Ci-dessus , cinquième siècle , n° 93 , p. 247. a. V.)

(10) Ibidem , p. 306. (Ci-dessus , cinquième siècle , n° 103 , p. 249. a. V.)

(11) Ibidem , p. 301. (Ci-dessus , cinquième siècle , n° 98 , p. 248. a. V.)

(12) Ibidem , tom. 3 , p. 151. (Ci-dessus , sixième siècle , n° 116 , p. 376. a. V.)

(13) Essai d'histoire orientale , par M. Court de Gebelin , p. 25.

deurs des Francs , se trouvèrent saint Corentin , évêque de Quimper , et saint Guignolé , abbé de Landeweneck (1). A la diète que tient le roi Erech , pour la fondation du monastère de Ninnocht , où entr'autres assistent Juthael , comte de Rennes , et Budic , comte de Cornouaille , on voit les évêques de Bretagne. La préséance leur est donnée sur les comtes et les autres grands du royaume (2). On les regarde toujours comme les premiers citoyens. Quand bien même les titres qui renferment ces faits ne seroient pas revêtus de l'authenticité , ce qu'il n'importe pas d'examiner ici , sans les croire originaux , en supposant qu'ils ont été pris sur des chartres anciennes , il n'est pas moins certain que ce qu'ils expriment attestent la manière de penser du temps où ils ont été dressés ; ce qui suffit pour prouver la vérité que nous cherchons. Les évêques étoient donc , en Bretagne , ce qu'on appeloit « *proceres , optimates*. » Ils avoient même le pas sur ceux-ci : ils étoient en droit de siéger après le souverain dans les assemblées générales.

Les évêques de Bretagne , soumis aux rois de France , ne perdirent rien de leur premier éclat ; saint Melaine fut l'ame des conseils de Clovis : c'est par son ministère que ce prince , devenu chrétien , fit de grandes choses en faveur de la religion et de l'humanité (3).

Les évêques de Bretagne n'assistoient pas seulement aux grandes assemblées que convoquoit le souverain : ils comparoissoient avec le comte à la tête du plaïd de leur cité.

Lorsque Childebart dit à saint Pol Aurelien , élu évêque de Léon , en lui mettant à la main le bâton pastoral d'un évêque de sa suite : « Recevez la » qualité d'évêque , afin que vous soyez utile à plusieurs (4) , » il n'a garde de penser à lui conférer cette puissance d'ordre entièrement spirituelle qui lui sera bientôt donnée , au nom de Jésus-Christ , par le ministère des consécrateurs. Ce qui est dans son pouvoir , ce qu'il lui communique ,

(1) « Tunc quidam vir nobilis , nomine » Varhenus , auctor atque pincerna regis , in » cujus domo erat Gradlonus , rex Britonum , » quandò venerunt nuntii regis Francorum ad » illum... ut deprecarentur illum... ut citiùs » veniret adjuvare opprobrium Francorum... » Et ille spondit ire... Idcirco erant ibi S. » Chourentinus isdemque S. Wingalocus ad » colloquium regis atque in concilio. » (Cart. Landeweneck.)

(2) « Ego Guerech... Britanniae minoris

» dux... In conspectu episcoporum , comitum » et optimatum regionis Britannicæ hic astan- » tium do et concedo. » (Cartul. Kimperle- » giense.)

(3) Tom. 3 de cette histoire , p. 34 et 35 (*).

(4) « Childebartus... presulis cujusdam ha- » culum accipiens : Suscipe , inquit , pasto- » ralem gradum , quo officio queas prodesse » saluti plurimorum. » (Apud Hollandum , ad diem 12 Mart.)

(*) Ci-dessus , sixième siècle , n° 24 , p. 330. a. V.

c'est une portion de son autorité, une puissance civile sur le diocèse à la tête duquel il est nommé.

Les Rois de France étoient dans l'usage d'accorder la même distinction à tous les évêques à leur avènement à l'épiscopat. On en trouve la preuve dans les formules de Marculfe (1). L'autorité pontificale, dont le souverain investit l'élu, est un appendice de sa dignité, un écoulement de la puissance publique, dont la source réside dans le monarque.

Dans le privilège qu'Erispoé accorde à l'abbaye de Redon, après les noms de Salomon, son cousin, de Conan, son fils, on lit ceux de Courantgen, évêque de Vennes, d'Anawten, évêque de Cornouaille. Les noms de dix-sept seigneurs paroissent à leur suite. Le diplôme ne se donne que de l'avis et du consentement de cette cour plénière (2). Lorsque le roi Salomon accorde à la même abbaye la faculté de choisir son abbé, on voit, avant tous, Ratuili, évêque d'Alet (3). A une assemblée de nobles françois et bretons tenue en Anjou l'an 958, les évêques, entr'autres Hedren, évêque de Nantes, paroît le premier (4). Le même cérémonial s'observe dans l'acte de donation que le duc Conan fait, l'an 990, à l'abbaye du Mont-Saint-Michel (5).

IV.

210. Il existoit encore en Bretagne, au neuvième siècle, et même au dixième, une classe d'hommes libres qui différoient des nobles. Il y en avoit de plus ou moins considérés, de plus ou moins puissans; on en voyoit même de pauvres. Tout homme libre parmi les François étoit tenu de prêter serment de fidélité au roi, d'aller à l'armée sous la conduite du comte (6). La même obligation subsistoit en Bretagne. L'élection d'Electionn avoit été faite par le clergé et le peuple de Rennes (7). Par le mot *peuple* on n'entendoit ni serfs, ni colons, ni qui que ce fût dont la liberté eût souffert quelque tache: on vouloit parler des citoyens libres (8). La lettre que Hincmar de Reims écrivit à l'évêque Hedenulfe, qui devoit assister, comme visiteur, à l'élection d'un évêque de Cambrai, porte

(1) « Quia cognovimus sanctæ recordationis
» Dominum illum, illius urbis antistitem,
» evocatione divinâ, ab hac luce migrasse, de
» cujus successore, sollicitudine congruâ,
» unâ cum pontificibus vel proceribus nostris
» plenius tractantes, decrevimus illustri viro,
» aut venerabili illi, in illa urbe, pontificalem
» in Dei nomine committere dignitatem. »
(Formul, lib. 1, form. 5.)

(2) Cartular. Rotonense.

(3) Ibidem.

(4) Cartular. S. Florentii.

(5) Archives du Mont-Saint-Michel.

(6) Formul. Marculfi, lib. 1, form. 40.

(7) « Electione atque decreto cleri et plebis
» ejusdem ecclesiæ. » (Sirmundus, Concil.
Galliæ, tom. 2, p. 658.)

(8) « Cives. » (Formulæ antiquæ promotio-
num episcoporum.)

que

que « l'évêque , à qui tous doivent obéir , doit être élu par tous , par le » clergé de la ville et de la campagne , par les moines , par les laïques » nobles et par les bourgeois (1). » En parlant des nobles de Nantes , il a su distinguer ceux-ci des bourgeois non nobles , dont l'état est intermédiaire entre les nobles et ceux dont la liberté n'est pas entière.

Ce sont ces sortes de libres dont les pères du troisième concile de Tours avoient fait mention dans leur quarante-quatrième canon. Déjà ils gémissaient sous la puissance tyrannique des seigneurs ; pour se soustraire à leurs exactions , ils étoient forcés de faire le sacrifice des biens-fonds qu'ils possédoient. Jusqu'alors ils en avoient joui en toute propriété.

Les professions que ces sortes de libres avoient embrassées étoient honorables. Leur qualité méritoit même des égards ; ces notables , qu'on associoit aux centeniers et aux scabins , juges subalternes pris entre les nobles , pouvoient être des libres : aucune loi ne prouve qu'ils dussent être nobles ; ce qu'on exigeoit , c'est qu'on les choisit parmi les plus honnêtes gens du comté. Aucun monument ne donne en Bretagne , à l'ordre des libres , d'autres prérogatives. Ils n'avoient point de voix dans les assemblées que convoquoit le souverain. Les évêques et les nobles étoient les seuls qu'il y appelât.

V.

211. Les Bretons de l'île , qui avoient passé en Armorique sur la fin du quatrième siècle et au commencement du cinquième , s'y étoient établis , comme on l'a dit , en qualité de lètes et de bénéficiers de l'empire romain. C'est pour cela que l'Armorique avoit pris le nom de Létavie ou de Létanie (2). Avant ces bénéficiers , on avoit vu des lètes francs dans la cité de Rennes ; il y avoit eu des lètes teutons en quartier permanent dans la cité de Chartres ; des lètes bataves dans la cité de Bayeux ; des lètes sueves

(1) « Electio non tantum à civitatis clericis » erit agenda , verum et de omnibus monasterii ipsius parochiæ et de rusticarum parochiarum presbyteris , occurrant vicarii , commorantium secum concordie vota ferentes. Sed et laici nobiles ac cives adesse debebunt , quoniam ab omnibus debet eligi cui debet ab omnibus obediri. » (Sirmundus, ibidem.)

(2) A la note (b) du tome 2 de cette histoire, p. 137 (*), nous n'avons expliqué qu'en partie l'origine des mots *létavie* et *létanie*. Ils sont

composés du latin *lætus* et du celtique *av*, *an*, *pays*, lieu : *pays des contens*. Lorsque les Bretons armoriques eurent secoué le joug des Romains , ils perdirent insensiblement de vue cette étymologie. Les noms de *létavie* et de *létanie* devinrent corrélatifs à celui d'*Armorique*. *Let*, auprès ; *av*, eau , mer ; *an*, eau , mer : *pays auprès de la mer*. *Ar*, auprès ; *mor*, mer ; *ic*, *pays* : *pays voisin de la mer*. Telle est l'interprétation qu'en ont donnée les historiens qui ont suivi la décadence des Romains.

(*) Ci-dessus , 3^e et 4^e siècle , n^o 59 , p. 199 , note 5. . a. V.

dans la cité du Mans (1). Tous possédoient des terres létiques, pour leur tenir lieu de solde, et à la condition du service militaire (2).

Saint Augustin, évêque d'Hyppone, est aussigaran que ceux à qui ces bénéfices étoient destinés, prêtoient serment et contractoient un engagement particulier, avant que d'en recevoir l'investiture. « Tout le monde » sait, dit-il, que les guerriers, avant que de recevoir des bénéfices temporels des puissances de la terre, commencent par se lier par des sermens militaires et promettent à leurs maîtres de leur garder fidélité (3). »

De nouveaux lètes bretons vinrent se fixer en Armorique, après que les rois eurent secoué le joug de Rome; ils y furent admis aux mêmes émolumens et aux mêmes charges. Ces nobles et fidèles, en présence de qui le roi Grallon avoit fait un legs à l'abbaye de Landeweneck, étoient ou de ses bénéficiers, ou du moins, ils étoient susceptibles de l'être. La terre que le roi Childebert avoit donnée à S. Pol Aurelien, celle que le prince Judual donna au même évêque, celle dont le roi Hoel I gratifia saint Sanson I, furent des présens létiques. C'étoient autant de portions du fisc royal qu'on appela *nobilia*, tant à cause de la main qui les donnoit, que de leur destination, et *regal* ou *regalia*, parce qu'elles étoient ennoblis par le service militaire (4).

Du temps de Charlemagne, un bénéficié ne pouvoit jouir du bénéfice que ce prince lui avoit donné qu'au moment où il se présentoit devant lui et se recommandoit entre ses mains (5).

Les évêques qui avoient reçu des bénéfices des souverains n'ignoroient pas, dès le commencement, quelles étoient les charges de leurs régales (6). On n'avoit garde d'exiger d'eux le service personnel. Les travaux multipliés de l'apostolat l'emportoient éminemment sur celui qu'ils auroient rendu à l'état dans les armées; à peine pouvoient-ils suffire aux fonctions sacrées de leur ministère.

Quand leurs églises furent formées, lorsqu'ils eurent partagé leur sollicitude pastorale entre le clergé du second ordre, on ne tarda pas à les

(1) Notitia imperii.

(2) Eumenius in panegyrico Constantii-Chlori.

(3) « Notum est quòd milites sæculi beneficia » temporalia à temporalibus dominis accepturi, prius militaribus sacramentis obligantur, et dominis suis fidem se servaturos profitentur. » (Serm. in vigil. Pentec.)

(4) Voyez au tom. 2 de cet histoire, p. 424.

l'étymologie du mot *regale* (*).

(5) « Vassus dominicus postulat ut sibi liceat » beneficium suum habere, quod ei dominus » Carolus dedit in Burgundia in pago Genawense, usquè dùm ille ad præsentiam ejus venerit, ac se in manus ejus commendaverit. » (Epistola Eginhardi.)

(6) Baluze, capit. tom. 1, p. 148, 135, 190.

(*) Ci-dessus, cinquième siècle, n° 197, p. 295, note 1. a. V.

astreindre à servir eux-mêmes à l'armée. Les uns, comme Moïse, placés sur la montagne, levoient les mains au ciel pour faire descendre la victoire sur ceux qui combattoient dans la plaine ; les autres, tels que Milan et Salvius, évêques de Nantes, s'armoient de pied-en-cap et tenoient tête à l'ennemi. Quelques-uns se firent substituer par des vidames ou des avoués autrement prévôts. Le chapitre de l'église de Dol a eu le sien : on a dû le remarquer dans la personne de Radhod. On a vu également que le monastère de Vertou en avoit eu un. Les conciles exigent qu'on ne choisisse pour ces emplois que des hommes vertueux, fidèles, justes, doux, désintéressés, amis du vrai, qui gardent leurs sermens (1). Ceux des évêques ou des abbés qui refusoient de satisfaire aux charges de leurs bénéfices, étoient mis à l'amende. C'est ce qui arriva aux religieux de saint Martin de Tours dans la guerre que fit Gontran à Gondebaud (2). Quelquefois on privoit l'église de ses bénéfices : les seigneurs laïques, sous prétexte que le service ne s'en faisoit pas, les envahissoient ou les obtenoient du souverain. Du temps de Charlemagne, ils renoncèrent à ces prétentions vexatoires. Tenant des pailles dans leurs mains droites et les jetant à terre (3), ils lui en firent la protestation, le supplièrent de laisser les évêques dans leurs diocèses. Cet empereur, en conséquence, déchargea ceux-ci du service personnel, en observant néanmoins que, par là, il n'entendoit pas donner atteinte à la dignité de l'épiscopat. Les évêques furent seulement obligés d'envoyer à la guerre leurs vassaux bien armés (4).

L'ordonnance de Charlemagne ne fut pas mieux gardée que ne l'avoient été sur cette matière les édits de Carloman en 743, et de Pepin en 744. Elle ne fit pas loi pour tous ses successeurs : ils ne respectèrent pas plus les canons de l'Eglise qui défendent au clergé de porter les armes. Dans l'expédition malheureuse que Charles le Chauve fit en Aquitaine l'an 844, ce prince vit périr Hugues, frère de Louis le Débonnaire, abbé de Saint Quentin et de Saint Bertin, et Ricbode, abbé de Saint Riquier. Ragenaire, évêque d'Amiens, Ebroin, évêque de Poitiers, et Loup, abbé de Ferrieres, furent faits prisonniers (5). Celui-ci avoit été forcé de se rendre à l'armée. Le roi aimoit mieux le voir à la tête de ses vassaux que de le laisser occupé à la prière et à l'étude dans son monastère. L'abbé, dans sa lettre

(1) Concil. Mogunt. anno 813, can. 50, Concil. Remense II, can. 20.

(2) Greg. Turon.

(3) Lorsqu'un François jetoit une paille à

terre, il témoignoit renoncer à toute prétention sur tel bien ; comme, en recevant une paille, il en prenoit possession.

(4) Concil. Galliæ, tom. 2, p. 235.

(5) Annales Bertiniani.

à l'évêque Pardule, se plaint avec amertume du traitement qu'il éprouvoit : « Vous le savez, lui dit-il, je n'ai jamais appris à porter des coups, » ni à les parer. Je suis également incapable du service de la cavalerie et » de celui de l'infanterie. Mais le roi n'a-t-il donc besoin que de com- » battans ? N'a-t-il à m'ordonner que des choses absolument opposées à » ma profession (1) ? »

En vain Wala avoit-il représenté que, si on vouloit faire contribuer les évêques et les abbés aux dépenses de la guerre et aux autres choses nécessaires, ce devoit être d'une manière raisonnable, sans les contraindre sur tout à se mêler des affaires du siècle et à se livrer à ses pompes auxquelles ils ont renoncé (2). Hincmar, dans sa lettre au pape Nicolas I, se plaint qu'on renouveloit de son temps l'obligation du service militaire, quelque opposée qu'elle soit aux fonctions du clergé : il l'appelle une coutume fâcheuse (3). Les Pères du concile de Verneuil, de l'an 844, considérant qu'il y a des évêques à qui leurs infirmités ne permettent pas d'aller à la guerre ; que d'autres en ont été dispensés, grâce qu'ils désirent être commune à tous, représentent à Charles le Chauve qu'il est du bien public que ces privilégiés donnent le commandement de leurs troupes à quelqu'un de ses vassaux (4), à ses fidèles immédiats. Les évêques de Bretagne, qui, depuis long-temps, vivoient sous la domination de la France, en suivoient le régime.

Les évêques avoient des vassaux (5), de même que les bénéficiers laïques. Au concile de Tours de l'an 813, ils font mention des séculiers qui tenoient des biens de leurs églises en bénéfices, mais qui n'en payoient plus les neuvièmes gerbes, ni les dîmes. Ce qui suppose que ces concessions étoient anciennes. Les évêques des provinces de Reims et de Rouen, dans leur lettre de l'an 868, à Louis, roi de Germanie, assurent que « les successeurs des Apôtres avoient distribué des terres à des hommes » libres pour augmenter la milice du royaume et pour donner à l'Eglise » des serviteurs et des défenseurs (6). »

Les évêques prêtoient serment de fidélité à leurs souverains, en qualité de Leudes (7). Le clergé de Liège remontroit, l'an 1105, que les évê-

(1) Epistola, 39

(2) Mabillonius, in Actis SS. Ord. S. Bened. sæc. IV, parte secundâ.

(3) Epist. ad Nicol. I, tom. 2 operum Hincmari, p. 299.

(4) Labbe, concil. tom. 7, p. 1808.

(5) Canon quarante-sixième du troisième concile de Tours.

(6) Baluze, tom. 2 capitul., col. 108.

(7) Voyez l'origine du mot *leude*, tom. 4 de cette histoire, à la note (a) (*). Voici deux formules de serment qu'on prêtoit à Charlema-

(*) Ci-dessus, septième siècle, n° 164, p. 82, note 2. a. V.

ques, ainsi que les seigneurs laïques, avoient fait serment aux princes, depuis un temps immémorial, en recevant d'eux les régales, c'est-à-dire, les domaines qui dépendoient de leur couronne. « C'est, disent-ils, une » très-ancienne coutume, sous laquelle sont morts plusieurs saints évê- » ques. (1). » On ne peut douter qu'Hélocar, évêque d'Alet, n'ait rempli ce devoir dans quelqu'un des voyages qu'il fit à la cour de Charlemagne et à celle de Louis le Débonnaire.

Avant le milieu du dixième siècle, les bénéfices étoient en Bretagne, pour la plupart, autant de fiefs. Wicohen, archevêque de Dol, avoit donné à Main (2), son neveu, et à Rorges (3), des terres pour les tenir de lui en pheuv, c'est-à-dire, en fief (4), le duc Conan, qui, l'an 990, en gratifie l'abbaye du Mont-Saint-Michel, ne le fait qu'à la sollicitation de ces deux vassaux. Pour rendre la donation valide, il faut qu'ils ratifient par leur présence l'abandon qu'ils ont fait du domaine utile de ces terres qui leur avoient été inféodées, et dont le domaine direct étoit resté dans la personne du seigneur dominant. C'étoit une propriété dont ils se désaisirent pour mettre le sénieur à portée de la transmettre à d'autres. Ces terres étoient occupées en partie par des *hommes*, autrement des *vassaux*, qui, à ce titre, devoient l'hommage à leur sénieur. Ces hommes étoient libres, puisque quelques-uns d'entr'eux étoient tenus à l'ost et à la chevauchée. Ce n'est donc pas seulement le nom de fief qui appartient aux terres que le duc Conan cède aux religieux du Mont-Saint-Michel : on y voit à découvert la chose même.

212. Mais, quand et comment les bénéfices ont-ils été changés en fiefs dans la Bretagne ? Avant que de répondre à ces deux questions, il est nécessaire de se rappeler que, sur tout depuis l'an 799, époque où le comte Gui, accompagné de ceux de Rennes, de Nantes et du territoire de Dol, avoit soumis à Charlemagne le reste de cette province, elle étoit restée sous la domination de la France jusqu'en 843. Durant tout ce temps, les officiers qui la régissoient étoient amovibles à la volonté du roi, y por-

gne : « Promitto me domino Carolo et filiis » ejus fidelem futurum in tota vita, sine frau- » de doloque malo. » La seconde est conçue dans ces termes : « Juro ad hæc sancta Dei » Evangelia me in posterum fidelem ei futu- » rum ut vassallum domino; nec id, quod » mihi, sub fidelitatis nomine, commiserit, » annuntiaturum in ejus detrimentum, scien-

» tem. »

(1) M. Fleury, *Hist. eccl. in-12*, tom. 14, page 74.

(2) Main, prince, seigneur.

(3) Ro, seigneur; or, puissant : puissant seigneur.

(4) Voyez ci-devant, page 368, l'origine du mot pheuv, à la note (a) (*).

(*) Voy. plus haut, n° 182, p. 579, note 4. a. V.

toient ses ordres , n'agissoient qu'en son nom. L'autorité du duc , celle des comtes , tout étoit précaire. Nominoé ne se donna long-temps d'autre qualité que celle de *missus* ou d'envoyé du prince.

Bientôt soutenu par le projet que les grands bénéficiers avoient formé de rendre leurs offices héréditaires , il leur ouvre la voie de le réaliser. Pour parvenir à ses fins, il ose donner à Lambert le comté de Nantes , quoique Charles le Chauve l'ait accordé à Renaud. Par cette action hardie , il s'annonce tel qu'il veut être. La faveur qu'il accorde n'est point à vie ; si quelque temps après il la révoque , ce changement est un effet de la politique du siècle , qui n'a pas tout prévu , s'asservit au temps qui change les circonstances , qui sacrifie l'engagement d'une parole donnée à l'intérêt présent. Aussi Lambert , propriétaire du comté de Nantes , ne balance pas de donner en propriété le comté d'Herbauge à Gonfier , son neveu , celui de Mauge à Reinier et celui de Tifauge à Girard , trois offices qui sont sous sa dépendance.

Par cet exemple que nous fournit l'histoire , on doit juger que Nominoé ne manqua pas de s'assurer de la fidélité des autres comtes de la province , ou qu'il eut soin d'en substituer à ceux sur lesquels il n'avoit pas lieu de compter.

Tous ces seigneurs lui rendirent foi et hommage , avec d'autant plus de condescendance , que leurs emplois n'étoient plus amovibles ; tout se tut devant lui. Fier de ces avantages , il refuse la médiation des évêques de France , qui se font forts de faire passer à sa postérité la possession du duché de Bretagne. Il ne veut la devoir qu'à son épée.

Tel il fut dans le fait ; pendant le reste de sa vie , il ne reconnut point de seigneur suzerain.

Erispoé , son fils , ne porte pas seulement en Bretagne le titre de roi ; Charles le Chauve le lui décerne par le traité d'Angers. Cette qualité , quelque relevée qu'elle soit , ne le rend pas pour cela indépendant : elle disparoit bientôt après lui. Le serment de fidélité qu'il prête à Charles (car ce qui se passa dans la suite prouve la vérité de ce fait avancé par les Français) , publie son vasselage. L'hérédité du pouvoir lui est acquise à cette condition. Cette faculté doit être transmise à ses descendants. Si ce prince se fait homme de l'empire de France , Charles lui garantit la propriété de la magistrature suprême de la Bretagne. Tel nous a paru le temps où cette province se vit changée en fief de la couronne française ; telle est la manière dont se fit cette révolution que les circonstances avoient préparée ; telle est l'époque de ce changement.

En Bretagne, presque dès le commencement du neuvième siècle, les bénéficiers inférieurs ne possédoient plus seulement à vie leurs terres fiscales; elles furent alors patrimoniales. C'est par cette raison que Illoc revendiqua, comme faisant partie de son héritage, le fonds sur lequel Conwoïon avoit bâti son monastère. La félonie seule avoit pu l'en priver. Les bénéfices, à la faveur du régime féodal, qui commençoit à prendre de la consistance, furent autant de fiefs. Les ducs, qui vouloient multiplier le nombre de leurs vassaux, inféodoient une partie de leurs domaines. Les comtes suivirent cet exemple dans leurs districts. Les vassaux qui venoient d'être créés firent à leur tour des sous-inféodations; ceux-ci s'en donnèrent d'autres. Quelquefois le possesseur d'un alleu le mettoit aux mains d'un seigneur particulier pour le reprendre à l'instant de lui à titre de fief. Cette démarche avoit pour but de se ménager sa protection, du moins, de se rédimier de ses vexations. Dans la suite du temps, on ne vit plus d'alleux en Bretagne: elle fut couverte de fiefs, ou du moins, de dépendances de fiefs. On put dire alors, comme de nos jours: « nulle terre sans » seigneur. » Tandis que l'anarchie formoit le corps redoutable des bénéficiers propriétaires, l'ancienne milice des cités disparoissoit: bientôt elle fut entièrement éclipsee.

VI.

213. Quelques écrivains, entr'autres un de nos célèbres jurisconsultes modernes (1), font remonter l'origine de nos seigneuries jusqu'aux Germains. La preuve qu'ils en donnent est tirée de Jules-César. « Les princes » (des Germains), dit cet illustre historien, » rendent la justice, chacun » dans son quartier, dans son canton (2). » Par ce mot *princes*, doit-on entendre, comme on l'assure (3), des *seigneurs* de bourgs, de villages ou de cantons? Pour juger sainement de leurs qualités, on ne peut mieux faire que d'écouter Tacite. C'étoient, selon lui, des juges que les Germains nommoient dans leurs assemblées: ils leur donnoient pour assesseurs des centeniers qu'ils tiroient d'entre le peuple (4). Ces magistrats n'avoient donc qu'une autorité précaire: la source de leur pouvoir résidoit dans la nation. Encore ne pouvoient-ils exercer seuls la portion qui leur en étoit confiée; leurs sentences n'avoient de force qu'autant qu'elles

(1) M. Poullain du Parc.

(2) « Principes regionum atque pagorum » inter suos judicant et controversias minuant. » (César, lib. 6, de Bello Gallico.)

(3) M. Poullain du Parc, dans son Journal

du parlement, tom. 4, p. 274.

(4) « Eliguntur in iisdem conciliis et principes, qui jura per pagos vicosque reddant. » Centeni singulis ex plebe comites, consilium simul et auctoritas, adsunt. » (Tacitus de moribus German.)

étoient rendues d'après l'avis de leurs centeniers. Tout exclut ici l'idée de propriétaires en vertu de laquelle ils fussent en droit de prononcer leurs arrêts. Ces juges ne possédoient pas plus en propre, en hérédité, le lieu qu'ils habitoient, que le droit de rendre la justice privée : celle qu'ils administroient étoit la justice publique. La constitution des Germains ne souffroit point de justices territoriales : on n'y a point remarqué de possession supérieure à une autre, qui emportât avec soi la juridiction sur les habitans. Bien plus, « nul ne possédoit d'héritage en particulier ; le » magistrat en assignoit selon la grandeur des communautés ou des familles, sans permettre qu'on les gardât plus d'un an (1). »

Les Celtes ne nous fourniront pas plus de lumière sur les seigneuries territoriales. Aucun historien ne fait même soupçonner qu'elles leur aient été connues. Les ambactes des Gaulois, les compagnons d'armes des Germains se faisoient gloire, à la vérité, de combattre sous des chefs qui avoient fait preuve de valeur. La volonté seule des uns et des autres les attachoit à leurs commandans : l'honneur militaire faisoit leur récompense ; ils ne tenoient point de terres qui les astreignissent à servir sous qui que ce pût être.

Pour se former une idée de l'origine des justices territoriales, il est nécessaire d'observer que la plupart des terres des bénéficiers furent soustraites, par les souverains, à l'inspection, à la police des magistrats ordinaires. Cette faveur fut privative aux bénéfices de l'église. Chilpéric, dans une charte d'immunité, s'engage à juger lui-même les procès que ses envoyés (*missi*) n'auront pu terminer dans un bénéfice. C'est de là que Louis le Débonnaire, dans les lettres-patentes qu'il accorda l'an 816 à Hélocar, déclare formellement que les biens des églises de Saint Men de Gael et de Saint Malo de l'Isle, ne sont soumis qu'à sa juridiction (2).

D'autres prérogatives furent attachées aux bénéfices de l'église. Les *freda*, qui étoient des droits de justice, des amendes qui appartenoient au souverain en qualité d'administrateur immédiat de la justice, ne se payèrent plus qu'à ces bénéfices. Le diplôme de Louis le Débonnaire, qu'on vient de citer, en est la preuve. Bien plus, les droits, les redevances qui avoient fait partie des revenus du fisc, en particulier, les droits de péage, de bac, des douanes sur les denrées et les marchandises, ne se levèrent plus sur les hommes des églises. On en a vu un exemple dans la charte

(1) Cæsar de Bello Gallico, lib. 6.

(2) Voyez le tom. 5 de cette hist., p. 150(*).

(*) Ci-dessus, neuvième siècle, n° 11, p. 281. a. V.

que Charles le Chauve donna, l'an 850, en faveur de l'abbaye de Redon : l'église fut déchargée de tout impôt territorial.

Les *rationaux* ou *procureurs* qui avoient à leur tête le comte de l'Eparagne, du temps des empereurs romains, rendirent la justice dans les bénéfices du fisc, soit qu'ils fussent aliénés ou non. Les rois Bretons, qui se conformèrent au gouvernement romain, ne s'en écartèrent pas en ceci : ils eurent aussi leurs *rationaux*.

Lorsque les terres des églises eurent cessé d'être assujetties aux redevances du fisc, aux *freda*, dont partie avoit été payée au souverain et l'autre aux juges, les juges particuliers de ces domaines ; toujours distingués de ceux des cités, n'eurent plus d'intérêt d'aller y vider les différens. Les *missi* du prince furent les seuls à qui il importoit d'y maintenir l'ordre, la subordination au souverain.

Dans cette position, les chefs des bénéfices ecclésiastiques furent nécessités de veiller à la conservation de leurs domaines, d'y faire observer les lois parmi leurs vassaux, leurs colons et leurs serfs. Leur intention n'étoit pas de s'arroger par là une juridiction sur leurs hommes : ils vouloient seulement assurer la tranquillité dans leurs terres. C'est par ce motif qu'on a vu Conwoïon rendre la justice dans son abbaye. Ce à quoi l'on doit faire attention, c'est qu'il ne s'attribuoit point une autorité coactive : ses jugemens n'avoient de force que par la persuasion. Illoc et Risworet refusent-ils de lui payer le cens qu'ils doivent à sa communauté ? Cet abbé les cite devant Nominoé, qui représente le roi de France ; à ce tribunal, la paix se fait, les débiteurs sont condamnés (1). Merchrit s'empare-t-il de force d'un héritage que Rethwobri avoit donné au même monastère ? Conwoïon et ses moines l'ajournent au plaïd qui doit se tenir à Liscelli (2). Grallon Mactiern, Portitoé, Ratuili, Catloïant, Jarnwocon, fils de Vorvili, Jouwion, envoyé de Nominoé, président l'assemblée, où assistent plusieurs autres nobles. Là, quelqu'un interpelle Merchrit de rendre la terre qu'il a envahie par violence, contre la justice et les lois. Le défendeur fournit ses moyens : la fausseté en est prouvée. Hitin, Franwal, Woletnec, Drihican, scabins ou échevins, assesseurs des juges, prononcent contre l'injuste détenteur ; celui-ci s'oblige à ne plus troubler les religieux dans la possession de leur terre. Pour la sûreté de cet engagement, il donne quatre cautions (3).

(1) Cartul. Roton.

tiennent les plaïds.

(2) Le mot *liscelli* est formé de *lis*, *audire*, *plaïds*, et de *celli*, *bois* : *bois où se*

(3) Cartular. Rotonense.

Les bénéficiers ecclésiastiques, qui donnoient des ordres dans leurs territoires, accoutumèrent insensiblement leurs hommes à obéir à leurs sentences. Quelquefois leurs jugemens furent suivis de la contrainte ; elle leur étoit sur tout nécessaire pour recueillir les freda. Les circonstances où se trouva Nominoé lorsqu'il aspira à la souveraineté de la Bretagne, lui firent fermer les yeux sur cette nouvelle pratique de ces bénéficiers ; elle fut tolérée d'abord ; ses successeurs l'autorisèrent par des chartes.

Dans l'acte par lequel le duc Conan donna, l'an 990, quatre terres à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, il est stipulé : « Elles sont cédées avec leur » territoire par ledit seigneur, de telle manière que, s'il arrive que quel- » qu'un des habitans de ces lieux y commette un homicide, y répande du » sang, y fasse un vol, manque à l'ost ou à la chevauchée, il sera justi- » ciable du prince Michel et de ses moines ; mais, si un étranger met à » mort quelqu'un de leur district, ou si eux-mêmes commettent un ho- » micide hors de l'enceinte de leurs limites, le comte s'en réserve la » justice (1). »

Les termes de cette donation sont si clairs, si précis, qu'on ne peut s'empêcher d'y voir une justice privée, une justice territoriale, que la puissance publique transmet à des particuliers ; c'est même une haute justice, un fief de haubert (2), dont les religieux du Mont-Saint-Michel deviennent propriétaires.

Les bénéficiers laïques avoient commencé avant les bénéficiers ecclésiastiques, à exercer la justice dans leurs domaines ; ces actes de contrainte ne furent point reconnus par le souverain.

Charlemagne, qui veut récompenser un seigneur nommé Jean (3), à cause des services qu'il lui a rendus contre les Sarrasins, lui donne, l'an

(1) « Sic datæ sunt hæ villæ sancto Michaeli » à suprâ dicto domino cum territorio de ipsis » villis, et si aliquis de his habitantibus infra » istas villas homicidium fecerit aut effusio- » nem sanguinis aut latrocinium... aut præ- » terierit hostem aut equitatum, sit *bannum* » principis Michaelis et monachorum suorum. » Sed si aliquis deforis homicidium fecerit su- » per habitantes, aut ipsi super alios, sit » comiti *bannum*. » C'est d'après M. du Cange que nous avons rendu le mot *bannum* par *jurisdiction*. Ce savant, pour prouver qu'on doit l'entendre dans ce sens, cite plusieurs textes, entr'autres celui d'une charte d'Adalberon, évêque de Metz, où on lit : « *Bannum* verò » eidem loco tali tradimus conditione, ut si

» quis super eamdem terram fur vel sanguinis » effusus deprehensus fuerit, per officiales loci » discutiatur. » La Coutume de Loudun donne le nom de *bancage* au ban ou district du domaine féodal.

(2) Au fief de haubert, qu'on appelle aussi *feudum loricæ*, étoit attachée l'obligation de servir le seigneur supérieur à la guerre avec le haubert, ou de lui fournir un ou plusieurs hommes armés de haubert. Le haubert (alberch) étoit une cotte de maille de fer. Ce nom vient d'al ou gal, guerrier, et de ber, couverture, habillement : *habillement de guerrier*.

(3) Le mot Jean se rend par beau. Joannes est ici tiré de Jean.

793, à titre de bénéfice, une terre considérable auprès de Narbonne, affranchit ces domaines de toute redevance, ainsi que l'étoient ceux de l'Eglise, défend aussi à tout comte, vicaire, à leurs lieutenans, à tout juge public, de juger les hommes de ce bénéfice.

Louis le Débonnaire confirme ce titre l'an 815. Plus libéral que son père, à l'immunité il ajoute, en faveur de Jean, la faculté de contraindre les habitans du bénéfice. « Que, dit-il, notre fidèle Jean; que ses enfans, » après lui, jugent et contraignent (les habitans de leur bénéfice); que » tout ce qu'ils auront légalement prononcé demeure stable et soit exécuté; que ce qu'ils auront, au contraire, prononcé hors de la loi, soit » amendé par la loi (1). » Ce sont là des droits nouveaux; le prince a eu même l'attention d'en avertir (2); ce n'est pas moins une juridiction proprement dite. Jean et sa postérité sont créés magistrats dans leur bénéfice. Ce qui aura été décidé dans leurs plaids, sera mis à exécution, parce qu'on leur transmet la force coactive; c'est à eux de mettre le sceau aux avis de leurs juges, à l'arrêté du plaid. Le seul cas où l'on puisse appeler, est celui où ils négligeroient de convoquer les pairs de leur bénéfice, lorsqu'il s'agit de juger quelqu'un de leurs hommes: alors le plaid supérieur peut amender et réformer.

La concession de la justice privée qui fut faite au comte Jean, enhardit plusieurs bénéficiers à en solliciter de nouveaux. Nominoé, qui ne pensa qu'à s'approprier la magistrature suprême de la Bretagne, qu'à résister à la France, qu'à arrêter la fureur des Normans, n'avoit garde de refuser, du moins à quelques bénéficiers distingués, de pareilles faveurs. Les autres agirent par eux-mêmes. Ce que le droit leur défendoit, la force le leur donna; ils s'érigèrent en juges dans leurs districts. Leurs hommes obéirent, parce qu'ils n'osèrent réclamer l'autorité légitime à laquelle ils n'avoient plus d'accès. Le bénéficié, toujours armé, faisoit exécuter les ordres de son plaid. Ce qui importoit le plus à Nominoé, dans ce moment décisif, c'étoit de s'attacher les bénéficiers-propriétaires, ou par l'espérance, ou par la crainte; de les faire servir utilement son ambition et sa gloire. Les sénats, qui autrefois avoient exercé avec tant d'honneur leur juridiction sur tous les habitans de leurs cités, ne furent pas seulement restreints à leurs banlieues. Tous ou presque tous furent anéantis: la justice fut rendue au nom des comtes de chaque ville.

(1) « Joannes et filii sui, et posteritas illorum illi eos judicent et distringant, et » quidquid per legem judicaverint, stabile » permaneat, et, si extra legem fecerint, per

» legem emendent. » (Præcept. Lud. Pii, an. 815, tom. 2, Capit. Bal.)

(2) « Nos verò alia ei facere jussimus, sive » melioravimus. » (Ibidem.)

VII.

214. Peut-être, dès avant le pontificat de Simplicie, qui monta sur la chaire de saint Pierre l'an 468, s'étoit fait le célèbre partage des offrandes et des revenus des biens-fonds de l'Eglise.

On en avoit donné le quart à l'évêque, un autre aux clercs, les deux autres parties étoient réservées aux pauvres, à l'entretien des églises. Le pape Simplicie fit garder ce règlement dans l'église d'Aufina, en Italie, sous l'épiscopat de Gaudence (1). Gélase, qui remplaça Felix l'an 492, et mourut quatre ans après, confirma le partage qu'on avoit fait des revenus de l'Eglise (2).

Le premier concile d'Orléans de l'an 511, auquel assistèrent saint Melaine de Rennes, Epiphane de Nantes, Modeste de Vennes et Litharde de Quimper, adopta cette division. Par son cinquième canon, il partagea en quatre parts les revenus des fonds de terre. La première étoit pour l'évêque, la seconde pour le clergé, la troisième pour les pauvres, la quatrième étoit affectée aux réparations.

L'évêque étoit obligé de se conformer à cette distribution. S'il y manquoit, ses comprovinciaux avoient ordre de l'en reprendre publiquement. S'il étoit réfractaire, les autres évêques devoient se séparer de sa communion (3).

Par le quatorzième canon du même concile d'Orléans, l'évêque avoit la moitié des offrandes que les fidèles faisoient à l'autel, dans l'église cathédrale. L'autre moitié étoit partagée entre les clercs, selon leurs degrés. Par le canon quinzième, on ne donnoit à l'évêque que le tiers des offrandes qu'on portoit à l'autel, dans les paroisses (4).

215. La règle que les évêques suivoient dans les distributions à faire aux clercs, étoit celle que l'apôtre avoit prescrite. « Les prêtres qui remplissent bien leur charge, principalement ceux qui s'emploient à prêcher, à instruire, méritent qu'on ne les laisse manquer de rien (5). »

Aussi, suivant le canon trente-sixième du concile d'Agde, de l'an 506, les clercs recevoient des distributions proportionnées à leur travail, à leurs talens. S'il s'en trouvoient qui négligeassent d'assister à l'église, d'y remplir les fonctions de leur ordre, on les retranchoit de la matricule; ils étoient réduits à la communion étrangère, c'est-à-dire, qu'on leur accordoit seulement les honoraires des clercs étrangers, les plus modiques de

(1) Can. de rehit. 12, q. 2.

page 179.

(2) Can. 23, 26, 27, caus. 12, q. 2.

(4) Ibidem.

(3) Sirmundus, Concil. Gallia, tom. 1,

(5) I. ad Timoth. c. 5, v. 17.

tous, jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans leur devoir (1). L'évêque étoit même autorisé à priver des clercs de toute rétribution, dans certaines circonstances. L'onzième canon du troisième concile d'Orléans, de l'an 538, porte que, si des clercs, par des motifs illégitimes, refusent de s'acquitter de leur ministère, ou si, pour s'y soustraire, ils imploront la protection des laïques, on les tirera du canon ou catalogue des clercs qui desservent les églises; ils ne recevront point de gages ni de présens avec les autres chanoines (2).

216. Dès avant la fin du cinquième siècle, des évêques avoient accordé à des ecclésiastiques, des biens-fonds de leurs églises, en usufruit, c'est-à-dire, en bénéfice. Le vingt-deuxième canon du concile d'Agde, de l'an 506, permet aux prêtres, autrement aux curés, aux clercs, à qui les évêques en avoient donnés, de les retenir; leur défendit d'aliéner, en quelque façon que ce fût, ces sortes de biens; la vente ou la donation qu'ils en auroient faite y fut déclarée nulle; on les obligea d'indemniser l'église de leurs propres biens, s'ils en avoient; on les priva même de la communion, c'est-à-dire, des rétributions journalières (3).

217. Les Pères du même concile décident, par leur septième canon, que les biens de petit revenu, qui ne sont pas d'une grande utilité à l'église, peuvent être donnés, par l'évêque, à des clercs ou à des étrangers en usufruit. Le vingt-troisième canon du premier concile d'Orléans suppose la même faculté dans chaque évêque.

Ces dons extraordinaires s'étoient faits sur tout en faveur des curés de la campagne. Comme ceux-ci étoient plus à portée que tout autre de faire valoir ces petits fonds, les évêques avoient jugé convenable de leur en abandonner la jouissance.

218. Les bénéficiers ne pouvoient retenir ces fonds au préjudice de l'Eglise, ni acquérir contre elle aucune prescription, en vertu des lois civiles. Telle est la disposition du vingt-troisième canon du concile d'Orléans qu'on vient de citer. Le pape Symmaque, dans sa réponse à saint Césaire d'Arles, l'an 513, déclare qu'on peut aliéner des biens de l'Eglise pour en gratifier des monastères, des hôpitaux de pèlerins ou des clercs qui ont bien mérité de l'Eglise, à condition néanmoins que ces biens retourneront à l'Eglise, après la mort de ceux à qui on les aura cédés (4).

On voit, par le dix-huitième canon du concile d'Epaone, de l'an 517,

(1) Sirmundus, *ibid.* pag. 168, canon 36, pag. 161, 162, can. 2.

(2) *Ibidem*, p. 250.

(3) *Ibid.*, p. 165 et 166.

(4) Ep^a Symmachi apud Labbe, *Concil. t.* 4, p. 1295.

que les princes donnoient quelquefois des biens de l'Eglise à des clercs ; ceux-ci ne pouvoient jamais les posséder en propriété , quelque prescription qu'il pût y avoir (1). Ceux d'entre les clercs ou les laïques qui les obtenoient de la puissance séculière , sans l'agrément de l'évêque , sont condamnés , par le vingt-cinquième canon du quatrième concile d'Orléans , tenu l'an 541 , à en abandonner la jouissance , ou à s'en rapporter au jugement de l'évêque. Les réfractaires devoient être chassés de l'église (2).

219. Un clerc ne pouvoit posséder le bénéfice d'une église qu'autant qu'il la servoit et qu'il gardoit la résidence. C'est de là que , s'il venoit à être ordonné évêque dans une autre église , dès lors il rendoit à l'église qu'il quittoit les fonds qu'il en avoit reçus. Ce principe est tiré du quatorzième canon du concile d'Epaone (3).

Le second concile de Lyon , tenu l'an 567 , statue qu'un évêque ne pourra ôter aux clercs ce que les évêques ses prédécesseurs leur auront donné , soit de leurs biens en propriété , ou de ceux de l'Eglise en usufruit ; que , si ces clercs font des fautes , on les punira autrement qu'en les privant de ces biens (4).

La même ordonnance avoit été déjà rendue par le troisième concile d'Orléans , de l'an 538. On y lit de plus que , si l'évêque le jugeoit à propos , il pouvoit donner à ces clercs d'autres bénéfices en échange. Pour ce que l'évêque avoit concédé lui-même , il étoit dans sa disposition de le retirer des mains de ceux qui s'en rendoient indignes (5). Par là l'Eglise , toujours sage , alloit au-devant des abus d'autorité.

Lorsque des clercs étoient tirés de l'église de la ville épiscopale pour conduire des monastères , des basiliques , autrement des oratoires (6), des

(1) Sirmundus , *ibid.* , p. 197.

(2) *Ibid.* , pag. 265 et 266.

(3) *Ibid.* , pag. 197.

(4) *Ibid.* , pag. 326 et 327.

(5) *Ibid.* , pag. 253.

(6) Par le terme *basilique* , on a d'abord entendu le palais d'un prince , le lieu où il rendoit la justice ; ensuite une église magnifique où l'on servoit avec dignité le roi des rois. L'article 15 du Capitulaire que Charlemagne fit dresser , l'an 802 , fait voir que le nom de basilique avoit passé aux oratoires des seigneurs. Cet empereur leur défend de partager les biens de ces basiliques entr'eux et leurs cohéritiers ; parce que ce qui est offert une

fois à Dieu , l'est pour toujours. Il veut que ces basiliques soient sous la dépendance de l'évêque , de même que les églises baptismales. Le septième canon du quatrième concile d'Orléans , de l'an 541 , fait voir que le fondateur ne pouvoit y mettre que des clercs approuvés par l'Ordinaire. Suivant le concile de Chalon , de l'an 650 , c'étoit à l'évêque de les ordonner , de veiller à ce que les revenus de ces églises fussent employés à les desservir et à y faire l'office divin. Lorsqu'un seigneur vouloit en avoir une dans sa terre , il devoit , avant toutes choses , lui assigner un fonds suffisant ; l'évêque en faisoit la consécration ; c'étoit là la paroisse du fondateur , de ses colons

diocèses, ou, ce qui est la même chose, des églises baptismales (1), il étoit au pouvoir de l'évêque de leur ôter les biens ecclésiastiques dont ils jouissoient auparavant, parce que les revenus du second bénéfice devoient suppléer à ce qu'ils avoient perçu du premier (2).

220. Les évêques, conduits par l'amour du bien public, éclairés sur la destination sacrée des fonds de leurs églises, avoient à cœur qu'ils fussent améliorés par les usufruitiers. Aussi, le cinquième concile d'Arles, de l'an 554, par son sixième canon, menace de la discipline tout clerc dans les ordres inférieurs, qui laisse dépérir les fonds de l'église dont l'évêque l'a gratifié. Pour les clercs des ordres supérieurs qui tombent dans cette faute, il les traite comme meurtriers des pauvres (3).

221. La dîme ecclésiastique, cette portion des revenus des fidèles qui fut attachée à l'Eglise, avoit été, dans son principe, comme tous les autres biens, une offrande, une aumône volontaire. Quelque détachés des

et de ses serfs. Elle n'avoit ni fonts sacrés, ni cimetière; il étoit défendu aux prêtres d'y dire la messe, ou d'y faire l'office divin aux fêtes solennelles, sans la permission de l'évêque, sous peine d'excommunication. Ces fêtes sont, suivant le vingt-unième canon du concile d'Agde, Pâque, Noël, l'Epiphanie, l'Ascension, la Pentecôte, la Saint-Jean-Baptiste; ces jours devoient se célébrer ou à la ville ou à l'église baptismale, dans l'enclave de laquelle étoit la basilique.

(1) Dans chaque diocèse, il n'y a eu d'abord qu'une église baptismale; c'étoit celle où le premier pasteur avoit placé sa chaire. A l'évêque seul appartenoit l'administration du sacrement de baptême. Il reste encore en Bretagne des vestiges de cette ancienne discipline. A Quimper, quoiqu'il y existe l'église paroissiale de Saint Matthieu, on ne confère le baptême que dans le baptistaire de l'église cathédrale. Quand toutes les campagnes eurent donné leur nom au christianisme, il n'y eut encore que peu d'églises baptismales; celles-ci conservèrent leurs anciens privilèges. Le quarante-huitième canon du concile de Meaux, de l'an 845, défend aux curés, qui n'avoient point de fonts sacrés, de baptiser dans leurs églises, si ce n'est dans le cas de maladie. Burchard, évêque de Wormes, qui vivoit dans le onzième siècle, assure, livre 3, ch. 2, en termes exprès: « Qu'il ne peut y avoir

» plusieurs églises baptismales dans le même
» canton, mais une seule avec les églises qui
» y sont soumises. » Quoiqu'un prêtre ne puisse avoir qu'une église, le huitième canon du concile de Tours, tenu vers l'an 658, permet à un curé d'une paroisse baptismale, de conduire en même temps une autre église de sa dépendance, pourvu qu'il ait d'autres prêtres sous lui pour l'aider à faire l'office de jour et de nuit, et pour célébrer tous les jours la messe dans chacune de ces églises. De même que l'église cathédrale étoit la mère des églises de tout le diocèse, l'église baptismale étoit aussi la mère ou la matrice de celles de son canton. Le curé qui la desservoit portoit le nom de prêtre, de cardinal ou titulaire. Quelquefois les évêques faisoient sortir de la dépendance, des églises inférieures: des raisons solides, d'où la cupidité devoit être bannie, en étoient un motif légitime. Dans ce cas, les évêques accordoient à l'oratoire un baptistaire, un cimetière et le droit de sépulture... Les conciles d'Agde, canon 54; d'Epaone, canon 8; le iv d'Arles, canon 33; les Capitulaires de Charlemagne, c. 360, rendent le mot *diocèse* par *église baptismale*, ou du moins la caractérisent par ce terme. Guillaume le Breton l'explique dans ce sens d'une manière encore plus claire dans son vocabulaire.

(2) Ibid., pag. 253.

(3) Ibid., p. 299.

biens temporels qu'aient été ses ministres, les peuples ne leur doivent pas moins l'aliment et l'entretien. La manière d'y satisfaire n'a point été déterminée par le souverain législateur.

Saint Augustin, en parlant à son peuple, avoit dit : « Donnez de votre » bien aux pauvres, offrez-en une portion aux ministres de la nouvelle » loi. Quoique vous ne soyez pas obligés, comme les Juifs, à payer la » dîme par une disposition précise de la loi, vous devez imiter Abraham » qui la payoit avant la loi, par le seul mouvement de sa piété. » Les Jérôme, les Jean Chrysostôme, qui, comme lui, étonnoient l'univers chrétien, bien plus encore par leur sainteté que par leurs lumières, n'avoient point d'autre langage sur cet objet. Saint Irenée, l'apôtre des Gaules, Origène les avoient précédés dans cette manière de penser. Au cinquième siècle, on avoit payé la dîme dans une grande partie des états chrétiens (1).

Ces illustres Pères de l'Eglise, en excitant les fidèles à payer la dîme, ne s'étoient pas proposé d'acquérir les trésors de la terre. Le désintéressement, l'amour de la pauvreté étoient imprimés dans toutes leurs démarches avec autant de vérité que dans les premiers jours du christianisme. Leur principal motif étoit de porter les peuples à rendre à Dieu, dans ses ministres, une partie des biens qu'ils tiennent de sa libéralité ; à racheter leurs péchés par cette espèce d'aumône. Ils y trouvoient de nouveaux moyens pour fournir à l'entretien de leurs coopérateurs dans le saint ministère, à la décoration, au service des temples, à la subsistance des pauvres.

222. C'est d'après ces principes et sur ces exemples que saint Felix, évêque de Nantes, s'étoit uni, après la tenue du concile de Tours, de l'an 567, à saint Euphrone de Tours (2), à saint Domnole du Mans, à Domitien d'Angers, pour recommander à leurs diocésains, et peut-être à tous les autres fidèles de leur province ecclésiastique, de payer la dîme à l'Eglise.

En France, long-temps auparavant, on s'étoit fait une loi de donner la

(1) Bingham *origines Ecclesiasticæ*, lib. 5. Selden de *Decimis*, c. 5.

(2) C'est par erreur que nous avons placé, tome 3 de cette histoire, pag. 395 (*), la lettre circulaire de ces quatre évêques, sous l'an 579. Nous ne nous rappelions pas alors que

saint Euphrone étoit mort dès le 4 août 573. Mais rien ne prouve, quoi qu'en ait dit le savant P. Sirmond, que la lettre des quatre évêques soit l'ouvrage du second concile de Tours ; ils ont pu l'écrire dans un autre temps : c'est du moins le sentiment des auteurs de l'Histoire Littéraire de la France

(*) Ci-dessus, sixième siècle, n° 384, p. 472. a. V.

dîme avec religion, avec exactitude. Personne ne tentoit de s'y soustraire. Le cinquième canon du second concile de Macon, de l'an 585, justifie la certitude de ce fait. Quelques-uns négligeoient alors de se conformer à cet usage, « qui avoit été si religieusement observé par leurs pères. » Les évêques, pour les faire rentrer en eux-mêmes, leur opposent « l'ancienne » coutume. » Ils menacent de l'excommunication ceux qui, dans la suite, refuseroient de payer le tribut de la dîme (1).

Les canons de ce concile, qui avoit été convoqué par le roi Gontram, qu'on doit regarder comme national, furent souscrits par quarante-six évêques présens, par les députés de vingt absens. Ni le souverain, ni les sujets ne réclamèrent contre le décret qui concernoit les dîmes. Il ne s'y agissoit pas d'établir une nouvelle redevance; on maintenoit l'ancien usage dont quelques-uns s'étoient écartés. Il étoit d'autant plus facile de le restituer dans son universalité, que le clergé et le peuple croyoient la dîme de droit divin.

En Bretagne, au milieu du septième siècle, la dîme se payoit fidèlement à l'Eglise. Tout avoit concouru à lui assurer la possession de cette espèce de bien. Les évêques du concile de Nantes, tenu vers l'an 658, ne s'occupent qu'à mettre sous les yeux des prêtres ou curés l'emploi qu'ils en doivent faire : ils supposent que la dîme est exactement payée. Si la levée a pour fondement primitif la charité, le fait de cette perception n'en est pas moins constant (2).

Le roi Pepin le Bref, par l'ordonnance générale qu'il donna l'an 764, renouvela le précepte du paiement de la dîme : il enjoignit à tous et chacun de ses sujets de la payer (3).

Charlemagne, son fils, dans l'assemblée des évêques et des autres grands du royaume, de l'an 779, établit la même disposition (4). Comme lui, protecteur de l'Eglise, il veilloit également à la conservation de ses biens. Ce prince assujettit même à la dîme ses propres domaines, conséquemment ceux qu'il possédoit en Bretagne en qualité de conquérant de cette province (5).

Tandis que, l'an 813, les conciles d'Arles, de Reims et de Mayence enjoignent à tous les fidèles de payer la dîme (6), de n'en rien soustraire (7),

(1) Sirmundus, Conc. Galliae, t. 1, p. 384.

(4) Ibidem, pag. 196 et 197.

(2) Voyez la page 295 et suiv. de cette Histoire, tom. 4 (*).

(5) Ibidem, pag. 332.

(3) Pippini Constitutio generalis, apud Baluzium, capitul. tom. 1, p. 186.

(6) Sirmundus, Concil. Galliae, tom. 2, p. 270.

(7) Ibidem, pag. 293.

(*) Ci-dessus, septième siècle, n° 224, p. 113 a. V.

d'être plus attentifs à satisfaire en entier à cette obligation (1), celui de Tours, où assistent les évêques bretons, n'a ni encouragement à exciter, ni réprimande à faire dans son ressort, sur la manière dont cette dette est acquittée. La position où il se trouve à cet égard est la même que celle où avoit été, l'an 658, le concile de Nantes. Les Pères de ces deux assemblées ne pensent qu'à remontrer aux prêtres quel usage ils doivent faire des dîmes (2).

Louis le Débonnaire, pour remplir les vues des conciles d'Arles, de Reims et de Mayence, ordonna qu'on payât la dîme exactement, avec plénitude, sans en rien diminuer (3). Les magistrats étoient chargés de contraindre ceux qui s'obstineroient au refus de la dîme. Ils ne pouvoient leur permettre ni de composer avec l'Eglise, ni de retrancher quoi que ce fût de cette dette (4). Nominoé, que le roi françois avoit nommé, l'an 826, son lieutenant en Bretagne, pour récompenser sa fidélité; qui se glorifia long-temps de ce titre, se fit un devoir d'y faire respecter les lois de l'état, en particulier celle qui regardoit la levée des dîmes ecclésiastiques. Lorsque, l'an 843, ce prince secoua le joug de la France, il n'eut garde de donner atteinte à un usage que les lois avoient fortifié, que lui-même avoit maintenu, auquel le peuple et les grands s'étoient assujettis depuis plusieurs siècles, qui passoit toujours pour fondé sur le droit divin, qui étoit généralement répandu dans l'Europe chrétienne. Le moindre changement à cet égard auroit nui à ses vues ambitieuses. Les évêques, le clergé inférieur méritoient de n'être pas troublés dans leur possession. Des laïques même auroient été spoliés; plusieurs d'entr'eux jouissoient de dîmes de l'Eglise, soit à titre de bénéfice ou autrement. Au reste, un des savans les plus versés dans l'histoire ecclésiastique (5), assure que les Capitulaires des rois françois ont été, pour la plupart, en vigueur jusqu'au temps de Gratien, qui vivoit au douzième siècle (6); les décrétales des papes, qui eurent force de loi en Bretagne (7), y confirmèrent, au profit de l'Eglise, la levée de la dîme.

223. La dîme, qui faisoit partie des revenus de l'Eglise, entra dans le

(1) Sirmundus, pag. 284.

(2) Voyez le tom. 4 de cette Histoire, pages 295 et 296 (*). Le tom. 5, p. 125 (**).

(3) Capitular. 22.

(4) Capitular. lib. 5, cap. 46.

(5) M. Baluze.

(6) Baluzius, tom. 1 Capitularium, in præfatione, p. 30.

(7) Hevin sur Frain, p. 49, 50 et 312.

(*) Ci-dessus, septième siècle, n° 224, page 113. a. V.

(**) Ci-dessus, neuvième siècle, n° 7, page 270. a. V.

partage qui s'étoit fait des autres biens. On en voit la preuve dans le dixième canon du concile de Nantes, tenu vers l'an 658 (1). Les évêques avoient affecté la dime aux églises baptismales de leurs diocèses. Cet arrangement continuoit de subsister l'an 804, du temps de Charlemagne (2); les terres que des personnes puissantes donnoient aux évêchés, aux abbayes, payoient, comme par le passé, la dime aux anciennes églises, dans le territoire desquelles étoit leur position (3). Si, dans l'enceinte d'une paroisse, on construisoit de nouvelles églises, la dime n'appartenoit pas moins à la première (4). Cependant, si quelqu'un avoit essarté un bois, ou défriché une campagne déserte, d'une étendue de quatre à cinq mille, s'il y bâtit une église, avec le consentement de l'évêque; dans ce cas, la dime de ces cantons nouvellement cultivés passoit au prêtre ou curé établi pour la desserte de cette nouvelle église, sauf le pouvoir de l'évêque. Tel est l'énoncé du quatorzième canon du concile de Tribur, de l'an 895 (5).

224. Suivant le dixième canon du concile de Nantes, de l'an 658, la dime devoit être distribuée en quatre portions : la première pour la fabrique de l'église, la seconde pour les pauvres, la troisième pour le prêtre ou curé, la quatrième pour l'évêque qui devoit en marquer la destination. Le septième canon du concile d'Aix-la-Chapelle, de l'an 802, partage les dîmes en trois portions : la première pour l'entretien de l'Eglise, la seconde pour les pauvres et les pèlerins, la troisième pour les prêtres (6). Par le seizième canon du troisième concile de Tours, de l'an 813, on voit que les dîmes doivent être employées, d'après les anciens réglemens, par les curés, de l'avis de l'évêque, pour les besoins des pauvres et pour ceux de l'Eglise. Le canon trente-unième du concile de Paris, de l'an 829, fait connoître que les évêques ne pouvoient prendre la quatrième partie des dîmes que dans une grande nécessité; ils devoient l'employer au bien de l'Eglise, au soulagement des pauvres (7).

Les Capitulaires entrent, sur cette matière, dans un plus grand détail. D'abord, ils décident en général que les dîmes sont destinées à nourrir les pauvres, aux réparations des églises, à l'entretien des ecclésiastiques, à recevoir les évêques, à donner l'hospitalité aux passans, aux pèle-

(1) Voyez le quatrième tome de cette histoire, p. 295 et 296 (*).

(2) Capitular. tom. 1, p. 415, apud Baluzium.

(3) Ibidem.

(4) Ibidem, p. 416.

(5) Labbe, Concil. tom. 9, p. 446.

(6) Sirmundus, Concil. Gallix, tom. 2, p. 249.

(7) Ibid., p. 506.

(*) Ci-dessus, septième siècle, n° 224, p. 113. a. V.

rins (1). Ils veulent que les clercs , qui rendent plus de service à l'Eglise , participent davantage à la distribution de ces dîmes (2). D'autres partagent les dîmes en quatre parts : la première pour la fabrique de l'église , la seconde pour les pauvres , la troisième pour le curé et pour ses clercs , la dernière pour l'évêque qui en fera l'usage qu'il croira convenable (3). Le Capitulaire que les évêques dressèrent l'an 801 , ne partage les dîmes qu'en trois portions : l'une pour l'église , l'autre pour les pauvres , la dernière pour le clergé (4). On y suppose que l'évêque et l'église cathédrale n'ont pas besoin du quart.

Les curés ne pouvoient aliéner , de leur autorité privée , aucun fonds de leurs églises (5). Afin que l'emploi des dîmes se fit d'une manière qui répondit à l'administration éclairée qu'on en exigeoit d'eux , il leur étoit défendu de les vendre avant la récolte. Si la misère des pauvres , le rachat des captifs , l'œuvre de la fabrique , l'indigence des clercs , ou quelque autre besoin forçoient d'en venir à cette extrémité , les curés ne pouvoient le faire que de l'avis de leur évêque et de celui des autres curés (6). S'ils faisoient des magasins de blé ou d'autres denrées , ce ne pouvoit être pour les vendre plus cher , mais pour les distribuer aux pauvres en temps de disette.

225. Quelque sages que fussent ces réglemens , il étoit avantageux que leur exécution fût surveillée. Aussi , tous les ans , les curés rendoient à l'évêque un compte exact de l'emploi du revenu des dîmes (7). Hérard , archevêque de Tours , dans ses Capitulaires , article trente-cinq , en fit une loi pour son diocèse (8). Hincmar rapporte que les curés devoient partager aux pauvres leur portion , en présence de deux ou trois témoins , les plus vertueux de leurs paroisses (9) ; ceux-ci étoient ordinairement les dépositaires du catalogue ou de la matricule des pauvres des paroisses. En conséquence , on les appela « matriculiers , » d'où est venu le nom de marguillier. Ils étoient en état de justifier quel avoit été l'emploi du patrimoine des pauvres. Cet examen se faisoit durant le cours des visites de l'évêque ou de ses officiers. La recette des biens de la fabrique étoit mise sous les yeux du visiteur ; on lui présentoit le registre de dépense pour le

(1) Capitular. tom. 1 , p. 1104 , apud Baluzium.

(2) Ibidem , p. 1205.

(3) Sirmundus , Concil. Gallie , tom. 2 , p. 249.

(4) Ibidem , p. 249.

(5) Capitular. tom. 1 , p. 1114.

(6) Ibidem , p. 1070.

(7) Capitular. lib. 5 , c. 123.

(8) Joannis Maan , Historia Eccles. Turon. pag. 42 , part. 2.

(9) Hincmari operum tom. 1 , p. 717.

luminaire , soit en cire ou huile , pour les ornemens , pour les réparations de l'église (1).

226. Durant le règne de Charlemagne , les curés possédoient , outre la dime de leur paroisse , sous le nom de *mansus* , une habitation à laquelle étoit attachée une quantité déterminée de terre. Le tout devoit être exempt de servitude quelconque (2).

Louis le Débonnaire renouvela cette ordonnance l'an 824. Dès l'an 816 , ce prince avoit statué la même chose , en spécifiant que le *mansus* du curé ne seroit sujet à aucune redevance ; que ses maisons , sa terre , ses jardins , sa dime , ne seroient grevés d'aucun cens , à moins qu'il ne possédât d'autres biens (3). Par l'article second des avis que Hincmar de Reims donne aux doyens ruraux de son diocèse , on découvre que le *mansus* devoit renfermer douze arpens , dont chacun emporte un boisseau de semence , sans compter le cimetière , le lieu où l'église paroissiale et sa maison sont situés (4). Dans les pays de vignobles , les curés avoient de plus quelques arpens de vignes (5).

Jean VIII , dans sa lettre de l'an 878 , à Adalard , archevêque de Tours , et aux fidèles de son diocèse , confirma ses curés dans le droit de leur *mansus* (6).

227. Jusqu'à la fin du cinquième siècle , les ecclésiastiques avoient été en usage , pour la plus grande partie , de vivre dans leurs familles. Saint Eusebe de Verceil , saint Augustin d'Hyppone , avoient mené auparavant une vie commune avec leur clergé. Du temps de Julien Pomere , prêtre de l'église d'Arles , il existoit dans cette ville une communauté d'ecclésiastiques : la bonne volonté ou le besoin l'avoient formée (7). On remarqua bientôt que l'Eglise faisoit des vœux pour rassembler en commun les ecclésiastiques , au moins ceux d'entr'eux qui étoient prêtres. Le neuvième canon du second concile d'Orléans , de l'an 533 , défend à ceux-ci d'habiter avec les séculiers , sans la permission de l'évêque. Autrement , ils étoient privés de la communion de leur office (8).

Baudin , qui siégea à Tours l'an 539 , et mourut quelques années après , établit la vie commune parmi les clercs de son église (9).

(1) Labbe , Concil. tom. 9 , p. 419.

(2) Capitular. Caroli Magni lib. 1 , c. 85 , apud Baluzium , p. 720.

(3) Ibidem , pag. 565 et 566.

(4) Sirmundus , Concil. Galliæ tom. 3 , p. 623.

(5) Ibid. , tom. 3 , p. 483.

(6) Ibid. , p. 483 et 484.

(7) De Vita contemplat. lib. 2 , c. 11.

(8) Sirmundus , Concil. Galliæ , tom. 1 , p. 230.

(9) Gregorius Turon. Hist. lib. 10 ; Joannes Maan , Histor. Eccles. Turon. part. 1 , p. 36.

Jusqu'alors on avoit donné indistinctement à tous les clercs le nom de *chanoine* ou *canonique*, parce qu'ils étoient inscrits dans le canon ou matricule de ceux qui devoient être entretenus aux dépens de l'Eglise, soit qu'ils fussent attachés à l'église cathédrale, soit à quelque autre du diocèse. On cessa de le donner à ceux qui obtinrent des bénéfices : on le réserva aux clercs qui vivoient en commun sous les yeux de l'évêque. Leur nom ne leur représenta pas seulement les rapports temporels qu'ils avoient les uns avec les autres : ils y virent de puissans motifs à observer avec exactitude les règles de la discipline ecclésiastique (1).

Le monastère ou communauté de Carfenten, à la tête duquel saint Sanson II avoit placé saint Magloire, étoit probablement la demeure du clergé de la ville de Dol. A la vie commune, on avoit ajouté les austérités du cloître, autant qu'elles pouvoient s'allier avec les fonctions cléricales.

Saint Malo n'eut pas plutôt formé son église de Saint Pierre d'Alet, qu'il y fit fleurir le régime canonial. Ses chanoines, qui étoient au nombre de soixante-dix, l'avoient pour supérieur immédiat. Il employoit une partie des biens qu'on lui avoit donné à leur fournir l'honnête nécessaire.

Nous remarquerons ici que l'historien de la vie de saint Malo donne aux chanoines d'Alet le nom de Frères(2). Dans la vie de saint Paul, évêque de Verdun, qui vivoit au septième siècle, les chanoines de son église sont aussi appelés Frères. On donne la même qualité aux chanoines de Lyon, dans leurs statuts, que Philippe, roi de France, confirma l'an 1251. Nourris, entretenus par l'Eglise, leur mère; n'ayant qu'un même esprit, celui de se conformer aux canons, ils devoient n'avoir qu'une même âme, ne faire entr'eux qu'une même chose, comme ils ne formoient qu'un même corps.

Il est probable que, du temps de saint Pasquair, le clergé de l'église de Nantes vivoit aussi en commun. Dans la vie de ce saint évêque, on le place dans le rang des chanoines. On ignore quel étoit alors le régime des autres églises cathédrales de Bretagne.

228. Ces communautés des églises cathédrales composoient, tout à la fois, le chapitre, le séminaire, le corps principal du clergé de chaque diocèse. Ceux qui y habitoient faisoient l'office canonial dans la cathédrale, assistoient l'évêque dans ses fonctions, étoient son conseil ordinaire, faisoient la plus noble partie de son *presbyterium*. Les jeunes clercs y étoient élevés dans la piété, dans les sciences divines, comme on le verra bien-

(1) Sirmundus, Concil. Galliæ, tom. 2, p. 31.

(2) Mabillonius in Actis SS. Ord. S. Bened., sæc. 1., p. 220.

tôt plus au long. C'étoit la pépinière des curés , des prêtres des hôpitaux , des oratoires.

Saint Martin , évêque de Tours , avoit été dans l'usage de confier à ses prêtres l'examen et le jugement de plusieurs affaires , pour s'occuper lui-même de la prière avec plus de liberté (1). Saint Pasquair , évêque de Nantes , avant de donner l'île d'Aindre à saint Hermeland , requiert le consentement de tous ses chanoines. C'est de leur agrément qu'il accorde un privilège à cet abbé (2). Saint Turien , évêque de Dol , pour réprimer les vexations du prince Rivalon , qui a brûlé un monastère de son diocèse , ne se présenta pas à son palais uniquement avec les religieux de cette maison : il se fait accompagner par l'élite de ses clercs (3).

229. Dès avant le milieu du huitième siècle , les clercs qui n'étoient point attachés aux paroisses s'étoient extrêmement écartés de la discipline de l'Eglise. Pour remédier à cet abus , le concile de Verneuil , que le roi Pepin assembla l'an 755 , leur ordonna d'entrer dans une communauté monastique , sous la direction des abbés , ou dans le corps canonique , sous la dépendance des évêques (4). Charlemagne , dans son Capitulaire d'Aix-la-Chapelle , article soixante-treize , de l'an 789 , veut aussi que les moines vivent dans les monastères et que les clercs embrassent la règle canonique (5). Ceux-là étoient également tombés dans un grand relâchement.

Cette règle canonique , à laquelle ce judicieux prince soumit les clercs , étoit celle que saint Chrodegang , évêque de Metz , qui étoit mort l'an 766 , avoit faite pour le clergé de son église. Tout y respire l'ordre , la piété ; par tout on y reconnoît l'esprit de la vocation ecclésiastique. La vie active qu'exigent les fonctions du ministère , y est alliée avec la vie intérieure.

Pour remplir les vues sages que le zèle avoit inspirées à l'empereur , le troisième concile de Tours , de l'an 813 , ordonna aux évêques , par son canon vingt-troisième , de renfermer dans des lieux cloîtrés les chanoines et les clercs de leurs églises cathédrales. Tous devoient coucher dans un même dortoir , prendre leurs repas dans un même réfectoire. Il est enjoint à chaque évêque de leur fournir la nourriture et les vêtemens , selon ses facultés.

On ne peut douter que ce règlement n'ait été mis à exécution en Bre-

(1) Severus Sulpicius , dial. 2.

(2) Mabillonius , *ibidem* , tom. 2 , p. 390.

(3) S. Turiavi Vita apud Baillet.

(4) Sirmundus , Concil. Galliæ , tom. 2 , p. 31.

(5) *Ibidem* , p. 153.

tagne. Auprès de la plupart des églises cathédrales de cette province , on voit des vestiges d'anciens cloîtres. En particulier , il en existe à Dol. La rue des chanoines de cette église retient le nom de rue Ceinte , parce que ses deux extrémités ont été fermées par des portes.

230. Ceux d'entre les chanoines qui avoient des propres (car , quoiqu'ils vécussent en communauté , ils n'étoient pas pour cela religieux) , qui possédoient des terres de l'église en usufruit , qui rendoient service à l'Eglise , tiroient de la table de la communauté leur nourriture , participoient aux distributions manuelles qui se faisoient en argent. On ne leur donnoit rien de plus , pour ne pas grever les pauvres. Ceux qui n'avoient point de patrimoine , qui n'étoient pas pourvus de bénéfices , qui , malgré cela , n'en étoient pas moins utiles à l'Eglise , recevoient en outre l'habillement. Ces décisions furent portées dans le concile d'Aix-la-Chapelle l'an 816 , au canon cent vingtième (1).

231. Les chanoines des églises cathédrales faisoient dans leurs églises les fonctions de curés ; ils avoient même le gouvernement de la plupart des églises paroissiales de leurs villes. La paroisse du Crucifix , qui se desservait dans l'intérieur de la cathédrale de Dol , fut conduite d'abord par les chanoines de cette église. L'administration de la paroisse de Notre-Dame de Dol leur fut pareillement confiée ; de nos jours , ils en sont encore les curés primitifs. La ville de Saint-Brieuc n'a eu , jusqu'à l'an 1233 , d'autres pasteurs que les chanoines de sa cathédrale. Les autres églises cathédrales de la province offrent de semblables exemples. Les revenus de ces cures , soit quant aux dîmes , ou à raison des oblations , faisoient partie des fonds destinés à l'entretien des chanoines.

232. Les évêques de Bretagne s'occupèrent , sur tout après la tenue du concile de Tours de l'an 813 , à affecter à leurs chanoines des fonds particuliers et déterminés pour leur subsistance. Saint Rigobert , archevêque de Reims , qui mourut vers l'an 750 , avoit donné plusieurs terres à son chapitre. Saint Chrodegang avoit cédé des revenus fixes à la communauté du clergé de son église. Les archevêques de Tours , sous le règne de Louis le Débonnaire , transportèrent à la leur d'amples possessions (2) ; elle y fut confirmée dans la suite par Charles le Gros (3). L'église de Dol , conséquemment à ce qui est ordonné par le cinquantième canon du concile de Mayence , de l'an 813 (4) , avoit , à la fin du neuvième siècle , un défenseur

(1) Sirmundus , Concil. Galliæ , tom. 2 , p. 30.
391 et 392.

(3) Ibidem , p. 241.

(2) Joannes Maan , *Historia Ecclesiæ Tu-*

(4) Sirm., Conc. Galliæ , t. 2 , p. 285.

de ses biens : ce qui suppose qu'elle étoit dotée long-temps auparavant. On n'y comptoit que douze chanoines. L'église de la paroisse de Sains leur appartenoit , avec tous ses revenus ; ils avoient également en propre la terre de Constantin , décorée de bois et d'étangs ; cette terre occupe la très-grande partie de la paroisse : elle est maintenant partagée en douze fiefs , qui font une partie du gros des douze anciens canonicats. L'église de Nantes possédoit , au dixième siècle , un grand nombre de terres dans le diocèse. Alain Barbe-Torte , pour en gratifier ses chevaliers , lui en enleva la partie la plus considérable : il ne lui laissa que quelques paroisses (1). Ce comte qui , à l'exemple de la plupart des autres princes , se regardoit dans ses états comme le distributeur des biens consacrés à Dieu , lui donna d'ailleurs une portion de l'abbaye de Saint André (2). L'évêque Walter lui fit présent de l'église de Saint Similien. Par les donations qu'on fit , durant le dixième siècle , aux chanoines de l'église de Quimper , on se persuade que , dès le précédent , ils avoient une mense séparée de celle de leur évêque (3).

233. Dès la fin du huitième siècle , on a vu , en Bretagne , des églises paroissiales données à des monastères de religieux. Les moines en faisoient le service spirituel : ils en retiroient les dîmes et les autres oblations. Charlemagne avoit fait présent , l'an 799 , de l'église de Gael , à l'abbaye de Saint Judicael. Des dons de cette espèce se multiplièrent. Nominoé donna à saint Conwoïon , abbé de Redon , l'église de Rannac , avec tout son revenu , la petite église d'Arzon et le tiers de celle de Bains (4).

234. Le treizième canon du cinquième concile d'Orléans , de l'an 549 , où Febediole , évêque de Rennes , avoit assisté , fait connoître que , long-temps auparavant , il existoit des hôpitaux en France (5). Saint Grégoire le Grand accorda un privilège à celui que la reine Brunehaut , Théodoric , son neveu , et Syagrius , évêque d'Autun , construisirent dans cette ville (6). Landric , évêque de Paris , en fonda un près de sa cathédrale. C'est encore de nos jours un des monumens les plus dignes de la charité chrétienne (7).

Ces hôpitaux étoient les mêmes que ceux où l'on recevoit les pèlerins et les étrangers (8). On peut assurer qu'il y en avoit un à Lan-Maelmon ,

(1) *Chronicon Briocense*.

(2) *Chronicon Nannetense*.

(3) *Cartularium Ecclesiæ Corisopitensis*.

(4) *Cartular. Rotonense*.

(5) *Sirmundus*, *Concil. Galliæ* , tom. 1 ,

page 280.

(6) *Historia Ecclesiæ Parisiensis* , tom. 2 , p. 480.

(7) *Ibidem*.

(8) *Ibidem* , pag. 479.

du temps du prince saint Judoc. Les églises cathédrales de Bretagne en avoient donné l'exemple à cette communauté. Tout y étoit dirigé par le cœur paternel des évêques.

Le canon cent quarante-unième du concile d'Aix-la-Chapelle , de l'an 816, enjoint à tous les évêques d'établir des hôpitaux auprès de leur demeure, où les pauvres seront nourris et entretenus aux dépens de l'Eglise. Les chanoines leur donnoient la dime de leurs revenus , même des oblations. Le concile du même lieu , de l'an 836, renouvela l'ordre qu'avoit donné le synode précédent et l'intima aux monastères (1). Conwoion , abbé de Redon , remplit exactement ses intentions. Près de son monastère , il fit construire un hôpital ; Louhemel , l'un de ses principaux religieux , en fut long-temps l'administrateur.

Les ravages que les Normans exercèrent dans la suite en Bretagne firent disparaître la plupart des asiles que les évêques et les abbés y avoient érigés pour secourir l'humanité. Ceux que les évêques ont créés depuis ou réparés font voir que l'esprit de bienfaisance les a animés dans tous les temps. Ils avoient nourri et entretenu les lépreux de leurs diocèses , afin que le besoin ne les eût pas rendus vagabonds. L'ordre en avoit été donné par le troisième concile de Lyon , de l'an 583. Les évêques de Dol , pour satisfaire avec plus d'exactitude aux désirs de l'Eglise , bâtirent , à l'orient de leur ville , une léproserie , sous le nom de Saint Lazare , y attachèrent des fonds. Dans tous les autres diocèses , on vit de pareils établissemens.

235. Ce qu'on vient d'exposer fait voir que les évêques , administrateurs nés des trésors de leurs églises , en ont partagé les fonds entre les mêmes personnes et les mêmes communautés qui avoient eu part aux revenus de ces biens. Si les évêques en avoient cédé à des laïques , ce n'avoit été d'abord qu'à raison de pauvreté. Toute autre aliénation eût été contraire aux canons. Chaque fonction , chaque ministère eut ses fonds particuliers qu'on détacha de la masse commune.

Par ce nouvel arrangement qu'aucune loi ne proscrivoit , l'ancienne distribution canonique ne regarda presque plus les évêques. La régie des fonds de l'Eglise en devint plus facile , leur perception fut sujette à moins d'inconvéniens ; l'Eglise étoit déchargée d'une administration aussi pénible que dispendieuse. D'ailleurs on mettoit des bornes à la cupidité des clercs , à l'avarice qu'on auroit pu reprocher aux évêques. Un clerc ,

(1) Sirmund. , Conc. Gallie , t. 2 , p. 400.

qui tiroit tout l'usufruit d'un fonds, avoit intérêt de l'améliorer. La fabrique, les pauvres conservoient leurs droits sur ses biens. Successeur de l'ancienne administration, il devoit en supporter les charges.

236. Les clercs n'avoient reçu auparavant que des distributions journalières, pour les avertir qu'ils n'avoient droit qu'à des secours alimentaires. Avant le démembrement des biens de l'Eglise, ils ne s'approprioient que ce qu'il leur étoit nécessaire pour leur subsistance. Après le partage, il ne leur fut pas permis de retenir de leur portion ce qu'elle leur donnoit de superflu. Cet excédant fut, comme par le passé, le patrimoine des pauvres : il dut tourner à leur profit. La nature des biens de l'Eglise, les saints Pères, les conciles, tout démontre la certitude de cette décision.

VIII.

237. Les évêques, successeurs des apôtres, vicaires de Jésus-Christ dans leurs diocèses, conservoient toujours une véritable autorité sur les moines, comme faisant partie de leurs ouailles. Aussi les religieux étoient soumis à leur juridiction, de même que le reste des fidèles. C'est ce que déclare formellement le quatrième canon du concile de Calcédoine, de l'an 451. Le dix-neuvième canon du premier concile d'Orléans, de l'an 511, réduit les abbés sous la puissance des évêques ; charge ceux-ci de les corriger, s'ils n'écoutent pas leur règle. Le second concile d'Orléans, de l'an 513, canon vingt-unième, prive de la communion les abbés qui sont rebelles aux ordres de leurs évêques. Le second canon du cinquième concile d'Arles, en 554, soumet les monastères à la correction de l'évêque diocésain. Le troisième défend aux abbés de faire de longs voyages, de s'absenter un temps considérable de leurs monastères, sous peine d'être punis par l'évêque, selon les canons. Au troisième canon du concile de Verneuil, de l'an 855, il est dit que l'évêque a autorité, dans son diocèse, tant sur le clergé que sur les moines et les laïques, pour la correction de leurs mœurs. C'est, d'après leur mission, que les Briec, les Suliac, les Tugdual, les Armel, les Men, les Kireck et tant d'autres ouvriers évangéliques travaillèrent en Bretagne à la vigne du Seigneur.

L'empire que les évêques exercèrent sur ces religieux étoit celui des pères sur leurs enfans. L'obéissance étoit d'autant plus volontaire que le commandement étoit caché sous le voile de la tendresse chrétienne. Les moines, en se soumettant, n'en étoient que plus libres : ils ne dépendoient que des lois, que de leur état. Les évêques savoient que cette illustre portion du Christ, ces serviteurs de Dieu, qui, pour la plupart, avoient généreusement foulé aux pieds les grandeurs et la pompe du siècle;

ou qui, s'ils n'avoient rien quitté, parce qu'ils étoient nés pauvres, étouffoient le désir d'avoir, chassoient loin de leurs cœurs toute crainte servile, pour ne suivre que les impressions trop peu connues de l'amour filial. Si, dans des siècles moins fervens, quelque religieux, au mépris de sa profession, oublia ce qu'il devoit à l'évêque, les canons le firent rentrer dans l'ordre. Le pouvoir des évêques avoit aussi ses bornes : il étoit réglé par la discipline de l'Eglise.

238. De droit commun, l'élection des abbés appartenoit à l'évêque. Lorsqu'elle étoit faite par les moines, on présupposoit le consentement tacite ou exprès du premier pasteur du lieu. La sollicitude universelle du diocèse, dont le pontife étoit chargé, ne permettoit pas qu'il eût agi autrement. Aussi saint Benoît, dans la règle qu'il fit l'an 526, établit que, si les moines s'accordoient à choisir un mauvais sujet, les évêques diocésains devoient empêcher ce désordre. Si, dans cette circonstance, il invoque la réclamation des abbés et des simples fidèles du voisinage, ce n'est qu'à titre de charité. En appelant l'évêque, il lui met devant les yeux le droit qui est inhérent à son caractère. L'évêque pouvoit même déposer un abbé qu'il trouvoit en faute, et lui donner un successeur. Si l'abbé se prétendoit innocent, l'affaire devoit être portée devant le métropolitain. C'est ce que décidèrent les Pères du concile d'Epaone, l'an 517, par leur dix-neuvième canon. Lorsque Erispoé accorda à l'abbaye de Redon le privilège de se choisir elle-même un abbé, on ne manqua pas de le faire souscrire par Courantgen, évêque de Vennes, même par Anaweten de Quimper et par Retwalatre d'Alet.

239. Les évêques n'avoient pas seulement le droit de disposer de tous les revenus et de tous les fonds ecclésiastiques de leurs diocèses, ils étoient encore les dispensateurs de ceux des monastères. C'est sur tout en cette qualité qu'Helocar obtint de Charlemagne un diplôme en faveur de l'abbaye de Saint Judicael, ainsi que du monastère de Saint Vincent, en l'île d'Aron; et, quelques années après, un autre de Louis le Débonnaire.

On apprend, par le vingtième canon du concile de Verneuil, tenu l'an 755, que les abbayes royales rendoient compte au roi de leur temporel; que celles qui étoient fondées par des évêques n'en devoient qu'à eux. Par la manière dont fut établi le monastère d'Aindre, on a pu remarquer jusqu'où s'étendoient les droits de l'épiscopat sur les biens des monastères qui devoient leur existence aux évêques. C'est d'après cette discipline que les évêques de Dol, au commencement du dixième siècle, unirent à leur mense la plus grande partie des terres de l'abbaye de Saint Sanson sur

Rile , qui venoit d'être détruite par les Normans ; qu'ils lui substituèrent une collégiale qui fut dotée du reste de ses biens.

240. Saint Lambert , abbé de Fontenelle , qui n'ignoroit pas combien les monastères , sur tout ceux qui avoient été fondés par les évêques , étoient peu stables , lorsque ces prélats conservoient à leurs successeurs la plénitude de leurs droits , n'avoit accordé à saint Pasquair de Nantes une colonie de ses religieux , qu'à condition qu'elle disposeroit librement des biens qui lui seroient donnés. Saint Pasquair , en renonçant pour lui et pour ceux qui devoient le remplacer , aux avantages que sa qualité d'évêque lui donnoit , alloit au-devant de ce que ses successeurs et lui-même auroient pu faire contre les intérêts de cette maison.

En cela , il avoit suivi l'exemple des Pères du second concile de Valence , qui , l'an 584 , avoient confirmé la fondation du monastère de Saint Marcel de Chalon-sur-Saone , que venoit de faire le saint roi Gontram. Dix-sept évêques s'expriment ainsi dans leur décret : « Le saint concile , Dieu présidant au milieu , a ordonné , d'un commun consentement , par cette présente constitution , que rien de ce que le seigneur roi , la reine son épouse et les princesses leurs filles ont donné ou pourront donner dans la suite à la basilique de Saint Marcel et de Saint Symphorien , ou autres lieux , ou aux serviteurs de Dieu , en quelque forme et de quelque espèce que soient les fondations , ne puisse être usurpé par les évêques des lieux , ou par les rois futurs , du consentement des évêques. Si quelqu'un a la témérité de donner atteinte à quelque une de ces donations , que , par le jugement de Dieu , il soit frappé d'anathème , comme meurtrier des pauvres , comme sacrilège ; qu'il soit condamné , pour son crime , aux supplices éternels (1). » Saint Flavius , évêque de Chalon-sur-Saone , souscrivit ce privilège avec les seize autres évêques.

Le choix des abbés paroissoit devoir passer aux religieux ; les conséquences qui résultoient de la nomination regardoient directement le corps de la communauté. Le clergé avoit droit d'élire son évêque : il étoit bon que tous les religieux pussent choisir celui à qui tous devoient obéir. La confirmation et l'institution de l'abbé , qui restoient à l'évêque , lui conservoient le moyen de s'assurer de sa capacité et de ses mœurs.

Berthefroi , évêque d'Amiens , fit , l'an 663 , à la prière de sainte Bathilde , un acte par lequel il consentoit que les religieux de Corbie se don-

(1) Sirmundus , *ibid.* , tom. 1 , pag. 379.

nassent un abbé pris d'entre eux , élu canoniquement , et s'engageoit à le bénir gratuitement. Il déclare que ni l'évêque d'Amiens , ni aucun clerc de cette église ne pourra , en aucun temps , s'approprier quoi que ce soit des biens meubles ou immeubles du monastère de Corbie ; que l'évêque en bénira les autels , y donnera le saint chrême et les huiles saintes chaque année , sans rien exiger ; que , de toutes les offrandes qui seront faites au monastère , il ne prendra rien , ni son archidiacre , ni tout autre ; qu'il n'entrera dans le monastère qu'à la prière de l'abbé ; qu'il n'exigera point de repas sur ses terres ; qu'il conférera les ordres à ceux des moines que l'abbé lui aura présentés ; qu'il leur permet de vivre selon la règle de saint Benoît. Ce privilège est signé de seize évêques (1).

Les moines sollicitèrent encore , avec plus d'ardeur , auprès des souverains , l'immunité de leur temporel , en particulier la faculté d'élire leurs abbés , de n'en avoir que de leur corps. On en connoîtra bientôt un nouveau motif.

Tels furent en France et en Bretagne , jusqu'à la fin du dixième siècle , les privilèges de l'ordre monastique. Les évêques , guidés par l'amour du bien public , excités par la sainteté des religieux , sacrifièrent aux monastères ceux de leurs droits qui pouvoient attaquer la stabilité de ces maisons ; qui ressenoient au moins l'intérêt personnel ; qui diminuoient l'aïssance , qui troubloient quelquefois la solitude des religieux. Attentifs à ce qu'ils devoient à leur caractère , ils n'eurent garde de laisser échapper la juridiction qu'ils avoient exercée , de tout temps , sur cette partie précieuse de leurs ouailles.

241. A peine l'église d'Alet avoit-elle commencé à posséder des biens-fonds , que des laïques s'en emparèrent. Cependant on ne devoit pas être surpris que l'apôtre de cette ville , qui y avoit semé tant de biens spirituels , y eût recueilli quelques biens temporels. Vainqueur de l'idolâtrie , à laquelle ses prédications , soutenues par des miracles , avoient substitué le christianisme , il n'avoit pas dû faire la guerre à ses dépens. Vigner on aussi habile qu'infatigable , il avoit planté , cultivé une vigne féconde , dont il étoit digne de goûter du fruit. Pasteur vigilant , il avoit droit de manger du lait de son troupeau. Ses fidèles coopérateurs dans le saint ministère , la majesté du culte extérieur , tout exigeoit un tribut qu'on avoit prodigué à des docteurs aveugles , à de vaines idoles.

Le troisième concile de Paris , de l'an 557 , auquel assistèrent saint

(1) Sirmundus , *ibid.* t. 1 , p. 502.

Sanson II de Dol , saint Felix de Nantes , Lascivi , probablement évêque régional en Bretagne , et saint Paterne d'Avranches , excommunia , par son premier canon , comme meurtriers des pauvres , ceux qui retenoient les legs pieux , ceux qui envahissoient les biens de l'Eglise sous prétexte de les défendre , ou parce qu'ils prétendoient que le prince les leur avoit donnés ; ceux qui ne restituoient pas les biens aliénés du temps de Clovis , quand bien même ils auroient passé aux héritiers de ceux qui les auroient obtenus. « Si , disent les évêques , l'usurpateur est d'un autre » diocèse , l'évêque de l'église dont les biens ont été usurpés , en écrira à » son confrère , qui admonestera l'usurpateur ; si celui-ci ne se corrige » pas , on emploiera contre lui les censures. Si nous sommes les gardiens » des chartres de l'Eglise , c'est pour être , comme nous le devons , les » défenseurs des biens qui sont donnés par ces chartres. »

Le second canon défend , sous peine d'anathème perpétuel , de s'emparer des biens d'un évêque , parce que ces biens appartiennent à l'Eglise. Il traite avec la même sévérité ceux qui les confisquent ou les enlèvent à main armée (1). Saint Sanson n'avoit pas manqué de porter au concile les justes plaintes du saint évêque d'Alet.

Les deux canons qu'on vient de citer rendent en partie à la lettre et renouvellent les réglemens que le pape Symmaque avoit faits à Rome l'an 504 , dans un concile de plus de cent évêques , pour remédier aux maux que les églises souffroient de la part des usurpateurs de ses biens (2). Dagobert I , sous l'apparence imposante de fournir aux besoins pressans de l'état , enleva à l'Eglise une partie de ses biens , les distribua à ses généraux et autres officiers. L'abbaye de Vertou , qui possédoit des terres considérables , se vit frustrée au moins de la moitié (3).

Celles qu'on lui avoit laissées dans le voisinage du Maine , furent en proie à la rapine , avant la fin du siècle.

Rainold , qui commandoit dans ce comté , s'appropriâ ces possessions , en recueillit les fruits. Les réclamations des religieux , quelque justes qu'elles fussent , ne servirent qu'à l'aigrir. La réponse qu'il leur donna fut que , pour peu qu'il vécût , il leur enlèveroit bien d'autres fonds (4).

La cupidité des laïques alla plus loin : il y en eut qui s'ingérèrent d'administrer les biens des églises baptismales , et même de gouverner ces églises. Les prémices , les oblations , les dîmes , tout étoit entre leurs mains.

(1) Sirmundus , *ibid.* , p. 314 , 315.

(3) Mabillonius in *Actis SS. Ord. S. Ben.* ,

(2) Labbe , *Concil.* tome 4 , pag. 1371 et t. 1 , p. 376.

seqq.

(4) *Ibidem* , sæc. 1 , p. 692.

Le concile de Châlon, de l'an 650, s'éleva contre cet abus, dans son cinquième canon. Duriotere, évêque de Rennes, et Salappius, évêque de Nantes, avoient assisté, par procureurs, à cette assemblée (1).

Les grands portèrent leurs vues sur des objets plus capables de satisfaire leur convoitise. Pepin d'Heristel, qui, quoique ministre, gouverna en souverain, pour s'attacher de plus en plus Agathée, comte de Rennes et de Nantes, lui donna en bénéfice ces riches évêchés. Les revenus de ces deux églises, dont le superflu appartenoit aux pauvres, fut versé dans ses coffres. Les ministres de la religion, sans chef avoué du ciel, qui portoient le poids du jour, ne reçurent de lui que ce qu'il lui plut de leur donner.

A la mort d'Agathée, l'église de Nantes auroit dû rentrer dans ses premiers droits. Amélon, qui le remplaça dans ses gouvernemens civils, lui succéda dans la commende de l'évêché de Nantes.

Charles Martel, qui, en combattant les ennemis de l'état, avoit combattu ceux de l'Eglise, fit payer à celle-ci, en maître absolu, sa protection. Il porta à son comble l'invasion des biens ecclésiastiques que les princes avoient autorisée; ce maître du palais prit pour lui ce que l'Eglise possédoit de plus riche, distribua à ses généraux les évêchés, les abbayes, donna les cures à ses officiers subalternes (2). L'église de Nantes lui doit deux évêques guerriers, Amelon et Salvius. Les bénéfices les plus considérables du diocèse et de celui de Rennes durent alors être attachés à des militaires.

Les princes bretons gardèrent sans doute plus de mesure dans leurs domaines, mais l'exemple de leurs prédécesseurs les sollicitoit. Dans les biens de l'Eglise, ils trouvoient de quoi récompenser leurs officiers et le moyen d'en former d'autres. Les ecclésiastiques, pour conserver ce qui leur restoit de biens, portèrent les armes.

Au concile de Lestines, palais des rois d'Austrasie, au diocèse de Cambrai, que Carloman assembla l'an 743, ce prince, qui avoit à porter la guerre en Aquitaine et en Allemagne, parle ainsi : « Pour subvenir aux » frais des guerres que nous sommes obligés de faire, nous avons réso- » lu, de l'avis des serviteurs de Dieu (c'est-à-dire, du clergé) et du peu- » ple chrétien, de retenir quelque temps une partie des biens de l'Eglise, » à titre de précaire et de cens, pour l'entretien de notre armée, à la

(1) Sirmundus, *ibidem*, p. 490 et 494.

(2) Franciscus Florent, *de jure patronatus*, c. 1, 2, 3. D. Bouquet, *de rebus gallicis*.

Boehmer *jus ecclesiasticum*. Histoire de l'origine des revenus ecclésiastiques, par Richard Simon.

» charge de payer tous les ans, à l'église ou au monastère, un sol valant douze deniers (1), par chaque famille (2). Ces biens retourneront à l'église après la mort de celui à qui ils auront été ainsi donnés, à moins que la nécessité n'oblige le prince de les transmettre à un autre aux mêmes conditions; mais qu'en cela on ait toujours soin que l'église et le monastère ne manquent pas du nécessaire; car, en ce cas, il faudra leur restituer les biens ainsi aliénés (3). »

Les évêques, forcés par les circonstances, accédèrent réellement à ce décret. Ils crurent avoir servi utilement les intérêts de l'Eglise. Saint Boniface, légat du saint siège, qui avoit présidé au concile, fit savoir au pape Zacharie qu'il n'avoit pu obtenir de conditions plus favorables. Le souverain pontife loua Dieu de ce qu'on avoit statué (4).

Au concile de Soissons, qui fut convoqué l'année suivante, 744, où Pepin et plusieurs seigneurs se trouvèrent avec le clergé, on supprima les évêques commendataires; des évêques légitimes furent consacrés dans toutes les villes qui en manquoient, en particulier dans les provinces de Reims et de Sens. Ils demeurèrent assujettis à fournir et à conduire eux-mêmes à l'ost la quantité de troupes que les évêques laïques y avoient fournies. Après la mort d'Amélon, il n'y eut plus en Bretagne d'évêque séculier, si ce n'est Guerech, au dixième siècle.

Les abbayes ne furent pas déchargées des abbés militaires; on leur rendit des abbés religieux qu'on appela légitimes, par opposition aux abbés militaires. On dut leur laisser ce qui étoit nécessaire et pour eux et pour leurs moines. Ils furent exempts d'aller en personne à l'armée et d'y mener leurs troupes: l'abbé laïque étoit chargé de ces fonctions. Après avoir fourni aux besoins de son monastère, il jouissoit du reste (5).

Au concile de Verneuil, de l'an 755, le même roi Pepin ordonna à tous les laïques, qui, par son autorité, tenoient de l'Eglise des terres en bénéfice, d'en payer en entier les dîmes et la neuvième gerbe (6).

Pendant que ces terres avoient été dans les mains de l'Eglise, elle en avoit recueilli tous les fruits. Forcée de les céder en bénéfice, elle avoit

(1) Le sol étoit d'argent et valoit vingt-cinq sols de notre monnoie.

(2) Le texte porte : « De una quaque casata. » Le mot *casata* vient du celtique *cas*, habitation, demeure. Pour vivre, il ne suffit pas d'être logé, il faut quelques champs pour en tirer sa subsistance. Par *casata*, on entend donc un logement auquel étoit attachée

une quantité de terre assez considérable pour entretenir un père avec sa famille.

(3) Sirmundus, Concil. Gallie, tom. 1, p. 540.

(4) Ibidem, p. 558 et 559.

(5) Ibidem, p. 544.

(6) Capitularia regum Franciæ apud Baluzium, tom. 1, p. 178.

droit d'en réclamer la dîme , puisqu'elle la levoit sur toute possession. La neuvième gerbe que le prince lui accordoit tenoit lieu de cens : c'étoit une espèce de champart qui avertissoit le laïque qu'il n'étoit que bénéficiaire.

L'an 756 , Pepin renouvela à Metz la même déclaration ; il y menaça de priver du bénéfice celui qui refuseroit de s'y astreindre (1).

Charlemagne , dans son Capitulaire de l'an 779 , décida que celles des terres de l'Eglise données en bénéfice , qui , jusqu'alors , avoient payé le cens , continueroient d'être assujetties à la levée des dîmes et de la neuvième gerbe ; que celles qui ne payoient point de cens auparavant y seroient tenues dans la suite , sans qu'elles fussent exemptes des dîmes et de la neuvième gerbe. Pour cinquante *cases* ou familles , le cens étoit un sol ; pour trente , un demi-sol ; pour vingt , un *tremissis*. Dans le cas où il subsistoit des actes de ces précaires , on devoit en passer de nouveaux. S'il n'en existoit pas , il falloit en dresser. Comme ces précaires émanoient du souverain , on devoit les distinguer dans ces actes de ceux que l'Eglise accordoit librement (2).

Les Pères du concile de Francfort , de l'an 794 , adoptèrent , par leur vingt-cinquième canon , le règlement de Charlemagne. Pour qu'on ne se trompât point à l'avenir sur la nature des redevances que les bénéficiaires laïques de l'Eglise lui devoient par ordre du roi , ils séparent leurs obligations de celles des propriétaires ; ceux-ci , sans exception quelconque , ne doivent que la dîme de leurs fonds (3).

On ne peut douter que , dans les diocèses de Rennes et de Nantes , qui étoient toujours soumis à l'empire françois , il n'y ait eu plusieurs terres de ces églises données en bénéfices par ordre du souverain. Les princes qui dominoient sur les autres évêchés de Bretagne avoient intérêt de se modeler sur la France.

Les comtes et les autres magistrats des provinces , qui avoient eu la plus grande part à ces bienfaits du trône , ne se pressèrent pas de renouveler les précaires , qu'ils jugeoient trop favorables à l'Eglise. Ils n'acquittèrent même ni le service des dîmes ni de la neuvième partie des fruits ou des nones , ni celui du cens.

Charlemagne , instruit de ce qui se passoit , en conféra avec les évêques , les abbés et les autres parties intéressées. Il donna , de leur consentement , des ordres précis à tous et à chacun de ses officiers , de se con-

(1) *Capitularia regum Franciæ apud Baluzium*, tom. 1 , p. 178.

(2) *Ibidem* , p. 197.

(3) *Sirmundus* , *Concil. Galliæ* , tom. 2 , p. 198.

former en tout à son édit de l'an 779 ; il leur enjoignit de payer les arrérages des dimes , des nones et du cens , et d'en donner au plutôt leur reconnaissance. Il protesta qu'il manderoit à sa cour , pour y rendre raison de leur conduite , ceux qui n'obéiroient pas à ce qu'il avoit statué. Pour qu'ils ne pussent prétexter que ces ordres n'émanoient pas de lui , Charlemagne fit sceller de son sceau la lettre circulaire ; sa date est de l'an 800 (1). Elle fut notifiée à tous ceux qui commandoient pour lui dans toute la Bretagne.

Quelque précises, quelque absolues que fussent les intentions du monarque, elles furent mal remplies dans la province ecclésiastique de Tours, dont la Bretagne étoit la partie la plus étendue. Dans la plupart des lieux, les bénéficiers laïques ne payèrent à l'Eglise ni les dimes, ni les nones, dont leurs précaires étoient chargés. Les évêques implorèrent souvent, dans les plaids généraux, la justice des envoyés de l'empereur. Ceux-ci eurent peu d'égards à leurs remontrances. Il ne restoit plus aux évêques qu'à recourir directement au souverain. C'est ce qu'ils firent à Tours dans leur concile de l'an 813. Ils exposent à l'empereur, dans leur quarante-sixième canon, que les redevances des bénéficiers laïques sont affectées au luminaire, à l'entretien des églises, à la subsistance des clercs ; que, comme la plus grande partie n'est point payée, ceux qui sont à la tête de ces Eglises n'ont pas le moyen d'y faire les réparations urgentes ; qu'en conséquence, non-seulement les édifices des monastères, mais même les églises menacent ruine (2). Le quarante-deuxième canon du concile de Mayence, de la même année, décide formellement que tout laïque qui a des bénéfices ecclésiastiques doit contribuer aux réparations de l'église (3). Les Capitulaires leur imposent la même obligation (4). Les deux puissances leur enjoignent en outre de payer les dimes et les nones (5).

Pressés de tous côtés, et par l'autorité civile et par celle de l'Eglise, les détenteurs de ces redevances n'avoient d'autre parti raisonnable à prendre que celui d'obéir. Toujours résolus néanmoins de ne payer à l'Eglise ni dimes, ni nones, ils crurent s'en affranchir en laissant ses terres en friche. Louis le Débonnaire les condamna, l'an 829, à satisfaire à cette redevance, à en payer trois années, et leur fit subir une amende (6).

L'an 845, ces servitudes n'étoient pas mieux acquittées : des clercs

(1) Capitular. Baluzii, tom. 1, p. 331 et 332.

(2) Sirmundus, Concil. Galliæ, tom. 2, p. 304.

(3) Ibidem, p. 284.

(4) Capitular. Baluzii, tom. 1, p. 855.

(5) Ibidem.

(6) Ibidem, p. 880.

périssent de faim et de misère, des églises tomboient en ruine. Le concile de Meaux, qui fut tenu cette année, excommunia tous les bénéficiers qui refusoient de remplir leurs engagements. L'excommunication devoit durer autant de temps qu'ils auroient manqué à y satisfaire. On devoit enfin avoir recours au roi, pour les forcer d'abandonner les fonds que l'Eglise réclamoit (1). Dès l'an 756, le roi Pepin avoit dit : « Celui qui ne paie pas le cens, doit être privé de la terre (2). »

Les Capitulaires des rois de France, les conciles des temps postérieurs prouvent que ces inféodations, toujours grevées par les lois de leurs charges anciennes, ne les portèrent pas dans le fait. Les usufruitiers, avec le temps, devinrent propriétaires; par une résistance opiniâtre, ils se libérèrent de toute servitude.

Nominoé, qui ne respectoit alors d'autres lois que celles qui lui étoient dictées par l'intérêt, ne pensoit pas à soutenir la cause de l'Eglise; il auroit agi contre lui-même. Ce prince avoit d'ailleurs à ménager les seigneurs de sa nouvelle domination; ce n'étoit pas là le temps de leur faire payer des droits qu'ils avoient méconnus sous les deux derniers rois de France. Dépositaires infidèles, ils s'approprièrent le dépôt; pour le dénaturer, ils le prirent en fief de mains étrangères, pendant les troubles.

Charlemagne, entraîné par l'exemple de ses prédécesseurs, confia des abbayes à des laïques; entr'autres, il en donna plusieurs au frère de sa femme Hildegarde.

Pour les églises baptismales, dont les laïques s'étoient emparés, il leur défendit, l'an 793, de les occuper (3). D'autres possédoient des prévôtés de monastères et même des archidiaconés. Ce prince révoqua, l'an 805, ces sortes de concessions (4). Des ordonnances aussi intéressantes étoient dignes de la religion du souverain; mais leur exécution ne fut pas entière.

Les lois qu'on avoit faites pour assurer aux curés les églises baptismales, la jouissance de leurs dîmes, de leurs domaines, de leurs cimetières et de leurs églises, ne les mirent pas à l'abri de la cupidité des seigneurs laïques, ni de la violence. Louis le Débonnaire fut obligé de leur donner une nouvelle sanction : son autorité ne fut pas plus respectée.

Comme les abbés laïques, à qui il avoit accordé des monastères, ignoroient la règle et la discipline des cloîtres, il leur ordonna de ne rien faire touchant leur régime, que de l'avis des évêques (5); pour ne pas exposer

(1) Sirmundus, Concil. Galliæ, tom. 3, p. 49.

(2) Capitular. Baluzii, tom. 1, p. 178.

(3) Ibidem, p. 258.

(4) Ibidem, p. 424.

(5) Ibidem, p. 635.

ces abbayes à une ruine prochaine , il obligea ces abbés à se charger de leurs réparations (1). Ces attentions du souverain pour l'ordre monastique n'étoient pas grandes en elles-mêmes ; on en jugera autrement , pour peu qu'on ait égard aux circonstances.

Nominoé , qui , après avoir secoué le joug de la France , n'invoqua d'autre droit que la raison du plus fort , commença par s'emparer des terres que des églises étrangères possédoient en Bretagne : il en appliqua les fruits à son usage (2). De son temps , Rethworet avoit en propre le petit monastère de Saint Conogan , en la paroisse de Cleguerec ; il en disposa , comme de ses héritages , en faveur de l'abbaye de Redon , où il se retira ; ce seigneur s'en réserva , pendant sa vie , la taille qui se levoit sur les hommes de sa communauté (3). Le prêtre Ricoglin avoit été aussi gratifié de la maison religieuse de Castel-Wel , en la paroisse d'Avessac , au diocèse de Nantes. Il la céda à la même abbaye , à la charge de payer tous les ans un cens à Saint Sanson. Nominoé donna son consentement à ce transport (4).

Pendant le règne de Salomon , des seigneurs bretons envahirent des terres considérables de l'Eglise (5). Par cette invasion , ils jouirent des dimes qui y étoient attachées.

Tandis que Charles le Chauve possède l'abbaye de Saint Denis , celles de Saint Quentin et de Saint Vaast ; qu'il investit Teutberge de l'abbaye d'Avenai , au diocèse de Reims ; que Valdrade en a plusieurs , même d'hommes , entr'autres celle de Saint Dié ; que ce prince accorde celle de Chelles à la reine Ermentrude , sa femme , Salomon reçoit de sa main celle de Saint Aubin d'Angers.

Le roi breton joignoit alors à son fisc tous les biens-fonds que ses prédécesseurs et les autres princes avoient donnés à l'abbaye de Prum. Sur ces terres habitoient des hommes tant libres qu'affranchis. La restitution qu'en fit le souverain à Ansbert , abbé de Prum , où les études étoient florissantes , fait honneur à son discernement (6).

Le fer destructeur des Normans anéantit les monastères de Saint Briac , de Saint Maudé et d'Aindre. On ne sait plus dans quelles mains passèrent les biens de ces communautés. Ce qu'il y a de certain , c'est que les incursions des pirates , les guerres intestines donnèrent occasion aux seigneurs laïques d'usurper les possessions de l'Eglise. Ce fut dans ce temps

(1) Capitular. Baluzii , tom. 1 , p. 895.

(2) Sirmundus , Concil. Galliæ , t. 3 , p. 69.

(3) Cartular. Rotonense.

(4) Ibidem.

(5) Sirmundus , ibidem , p. 151.

(6) Cartular. Prumiense.

qu'Alain Barbe-Torte enleva à l'évêché de Nantes la plus grande partie de ses revenus , pour les attacher à son fisc ou pour les donner à ses chevaliers ; qu'il dépouilla de ses terres l'église cathédrale et qu'il ne lui laissa , pour la subsistance de ses chanoines , que quelques églises paroissiales , dont ils tirèrent les prémices , les oblations et les dîmes (1). C'avoit été durant ces époques critiques que les princes , ses prédécesseurs , avoient ravi au même évêché la terre de Hambie (2). Que ne pouvoient pas faire des militaires , presque toujours dans le besoin , qui trouvoient à leur bienséance des terres abandonnées par des moines fugitifs ? Leurs monastères détruits n'annonçoient pas leur retour ; la manière dont on pensoit alors donnoit leurs biens aux défenseurs de la patrie.

Quelques évêques osèrent donner des abbayes à des laïques , à leurs avoués. Ermentée , en accordant au sien l'abbaye de Mici , renouvela les horreurs que commettoient souvent ces sortes d'abbés. Peu de temps après , il s'appropriâ la plus belle partie des biens de cette communauté , abandonna le reste en bénéfice à des seigneurs. Il ne subsista plus que le monastère ; l'évêque le mit en vente , comme si c'eût été un bien profane. Bénédict , évêque de Quimper , en fit l'achat. Quelque attaché qu'il fût d'ailleurs aux saints canons , il ne fut pas frappé de cet abus , tant il étoit commun.

En Bretagne s'éclipsèrent les monastères de Conoch , de Guernuhel , de Sainte Leupherine. La cause de leur destruction est inconnue ; mais leurs biens ne retournèrent pas à leur destination primitive. A peine la communauté de Gahart est-elle renversée par les Normans , que des laïques occupent ses possessions. Le souverain de Bretagne les en investit en qualité de bénéficiers (3). Les moines de Lehon n'ont pas plutôt quitté la Bretagne , que les seigneurs voisins les remplacent , comme si c'eût été leur héritage.

Agobard , évêque de Lyon , avoit déploré , dans son temps , l'usage où l'on étoit de vendre non-seulement les possessions de l'Eglise , mais les églises même avec leurs possessions (4). Si l'on ne vendoit pas les églises paroissiales , on en donnoit les revenus aux comtes , aux vassaux des évêques , à d'autres laïques , à titre de bénéfice ou de fief (5). Un concile de l'an 904 défendit absolument ces sortes d'aliénations qui enlevoient aux curés leur patrimoine ; on ne leur donnoit qu'une foible pension , ainsi

(1) Chronic. Brioc. et Namnet.

(2) Chronic. Namnet.

(3) Titre de Marmoutier.

(4) Lib. de Dispensatione , c. 15.

(5) Labbe , Concil. tom. 9 , p. 507.

qu'à leurs clercs ; les pauvres étoient sans secours , la fabrique étoit négligée.

242. Les évêques , en privant leurs successeurs de la faculté de disposer à leur gré des biens des monastères , faisoient ce qui étoit dans leur pouvoir pour leur en rendre la jouissance durable. La liberté qu'ils donnoient à ces communautés de se choisir un abbé , ne leur faisoit plus redouter une administration étrangère , qui ne pouvoit manquer de leur être onéreuse.

Pour acquérir plus de force à ces privilèges , les moines en sollicitoient de semblables auprès des souverains : c'étoit le moyen ordinaire , mais non infaillible , de rendre ces fondations respectables à des guerriers accoutumés à la violence. Quelquefois les deux puissances , pour imposer davantage à l'esprit de rapine , prenoient , par le même acte , les biens des religieux sous leur protection , tant elles craignoient de n'être pas obéies séparément.

243. Les princes , en disposant des biens de l'Eglise , n'interrogèrent d'abord que leur volonté absolue. L'intérêt qu'ils avoient de ménager les grands de leurs états , à qui ils donnoient en bénéfice les fonds de leur fisc , les engagea à leur accorder aussi , au même titre , ceux de l'Eglise , sans faire attention que ceux-ci , par leur consécration , ne doivent être employés qu'à l'entretien des ministres de la religion et des pauvres , au culte divin. Avec les possessions de l'Eglise , dont ils étoient les défenseurs , ainsi que de celles des séculiers , ils crurent pouvoir terrasser l'ennemi commun.

Les évêques , qui n'ignoroient pas ce qu'ils devoient à la chose publique , offrirent , durant le concile de Thionville , de l'an 844 , de fournir des subsides selon leurs facultés , dans les détresses de l'état , comme ils avoient fait autrefois ; en même temps , ils supplièrent Charles le Chauve de faire recouvrer les biens qu'on enlevait à l'Eglise ; de la confirmer dans ses anciens privilèges. L'autorité de ce prince fut trop faible pour opérer une révolution aussi importante. Semblable à la plupart de ses prédécesseurs , en enrichissant ses officiers des propres de l'Eglise , il n'entretenoit que leur faste et leur orgueil. Presque de pair avec lui , ils portoient la tyrannie dans les provinces , menaçoient d'ébranler le trône. Nommé en donnoit alors un exemple frappant.

Tandis que des évêques , des abbés , sans autre caractère que celui de la milice , ne respiroient que l'or de leurs évéchés , de leurs abbayes , l'esprit de la religion s'y affoiblissoit , l'amour de l'indépendance faisoit de rapides progrès : par tout on étoit voisin de la révolte.

Si les évêchés sont enlevés aux laïques, la pusillanimité, qui se cache sous le voile imposant du bien public, n'ose les dépouiller des abbayes. Elles deviennent patrimoniales comme les bénéfices du fisc. Les ducs d'Aquitaine s'intitulent en même temps abbés de Saint Aubin et de Saint Licinius; ceux de Ponthieu, abbés de Saint Wlfran; ceux de Vermandois, abbés de Saint Quentin. C'est de la même manière que les biens de la plupart des cures, ceux des monastères ruinés passent aux mains des laïques. Ces cures, données en fiefs, sont dès lors héréditaires. Partout la puissance séculière s'arroe les mêmes droits sur les fonds de l'Eglise. Des évêques même, au mépris des canons, les aliènent sans discernement; ils vendent aux laïques ou leur cèdent les biens de leurs églises. D'autres exemples de cette nature ne se présenteront que trop souvent dans la suite.

244. Le goût de la littérature et de la poésie subsistait encore en Bretagne au sixième siècle. Rivanon s'étoit distinguée par ce dernier talent; cette fille devoit exceller dans cet art, puisque ce fut par cet endroit qu'elle captiva Arvian. Ce poëte, si capable de juger de la beauté de son esprit, avoit fait auparavant les délices de la cour de Childebert 1.

L'Eglise cultivoit aussi, avec succès, les sciences humaines et divines. Saint Melaine, l'apôtre de la Gaule avec saint Remi, ne se rendit pas moins illustre par ses talens que par ses vertus. Versé dans les saintes écritures et dans la tradition, il se distingua parmi les autres évêques du concile d'Orléans, de l'an 511, soit en réfutant d'une manière victorieuse les objections des hérétiques, ou en établissant avec solidité les dogmes sacrés de l'Eglise (1). Le triomphe qu'il remporta sur l'idolâtrie annonce qu'il n'avoit qu'à paroître pour toucher et persuader.

Eumere, évêque de Nantes, soutint sa dignité avec le plus grand honneur; son éloquence étoit douce, échauffoit le cœur, entraînoit l'esprit (2). C'est là le témoignage que Fortunat lui a rendu.

Felix, son successeur, eut encore plus de mérite. La culture des lettres le lia étroitement avec le même Fortunat; il fut son émule dans cette carrière. Quelquefois il envoyoit de ses poésies à son ami: c'étoient autant de chefs-d'œuvre, au jugement de celui-ci. Felix avoit probablement composé en vers le panégyrique de sainte Radegonde. Dans ses ouvrages en prose, on admiroit son éloquence. L'énergie, le sel y dominoient; on

(1) Bollandus ad diem 6^{am} Januarii. D. Lo-bipeau, Vies des SS. de Bret.

(2) Fortunatus, lib. 4, Carm. 1.

le regardoit comme le docteur de la Gaule (1). Les productions de sa plume ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

Il n'en est pas ainsi du traité de saint Gildas, abbé de Ruis, sur la ruine et les désordres de la Grande-Bretagne. Nous avons fait connoître ailleurs (2) les défauts et le mérite de cet ouvrage. Saint Gildas dressa aussi quelques réglemens touchant la discipline, lorsqu'il travailloit à la rétablir en Irlande. Il écrivit quelques lettres; on lui attribue un livre de sermons, un autre sur l'immortalité de l'ame. Ce sont là les ouvrages qu'une saine critique lui donne.

Quelque temps après la mort de saint Guignolé, un religieux de son abbaye composa l'histoire de ce saint abbé, qu'il appelle son pieux et vénérable père. A sa manière d'écrire, on juge que les lettres humaines étoient en recommandation dans son monastère. Il les avoit lui-même cultivées avec avantage. Son style, sa latinité sont aussi purs que ceux de tout autre du même siècle, dans le genre historique. Ce qu'on doit lui reprocher, c'est que sa diction ressent trop l'art, que les jeux de mots lui sont trop familiers, qu'il emploie trop de cadences. Au reste, il met dans un grand jour et avec noblesse les vertus du saint fondateur de Landeweneck. Les miracles dont il les accompagne sont, pour la plupart, des plus extraordinaires; il a cru ceux-ci dans la bonne foi, comme il a cru les autres. Nous avons passé les premiers sous silence. Ce que nous ne pouvons oublier en faveur de l'historien, c'est qu'il a l'attention de rapporter à Dieu les merveilles qu'il raconte. En parlant de la mort de saint Guignolé, il rend un illustre témoignage à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie (3).

L'auteur qui avoit écrit, au moins un siècle auparavant, les Actes de saint Donatien et de saint Rogatien, avoit un discernement plus éclairé. La critique n'a point à y relever des faits incroyables. L'écrivain y montre des connoissances, de la piété, de l'éloquence. Il fait voir que le martyr supplée au baptême de l'eau, reconnoît la nécessité de la grâce divine contre les pélagiens.

A la fin du sixième siècle parut la vie de saint Melaine. L'auteur, qui étoit Breton, y montre de la naïveté, gagne la confiance du lecteur; sa narration est claire; on remarque en lui un grand respect pour Dieu, pour les choses saintes: c'est dans les divines écritures qu'il l'avoit puisé.

(1) Fortunatus, lib. 3, Carm. 6.

(3) Bollandus, ad diem 3 martii.

(2) Tom. 3, p. 370 et 371 (*).

(*) Ci-dessus, sixième siècle, n° 346, p. 461, note 2. a. V.

Par une humble et fréquente lecture des livres saints, la Vérité éternelle se fit entendre à Sanson II ; elle lui accorda le don d'intelligence, lui découvrit ce que sa parole renferme de plus relevé, le conduisit à la piété et à la justice, fit briller son épiscopat par toutes sortes de bonnes œuvres.

C'est en joignant la prière à l'étude que Malo jeta les fondemens de ces grandes choses qu'il opéra dans son diocèse.

Cependant l'art militaire étoit à peu près l'unique occupation des puissans du siècle ; une bravoure aveugle leur servoit de guide, la force du corps faisoit leur mérite ; ils avoient presque regret d'avoir un esprit. Oubliant que c'est lui qui contribue le plus aux prospérités de la guerre, qui écarte les dissensions toujours plus ou moins destructives de la société, qui fait fleurir la paix, qui soutient les états, ils ne le régloient point par la justice, la sagesse et la prudence. Les sciences qui élèvent l'âme au-dessus d'elle, qui l'attachent aux principes immuables des vérités morales, qui la portent à ces actions d'éclat qui ont la probité pour fondement, étoient inconnues à la plupart. Celles qui l'ornent, l'embellissent, étendent ses connoissances, ne leur paroissoient pas dignes d'un militaire qui attendoit tout de son épée.

L'Eglise bretonne, toujours convaincue que la science est bonne en elle-même, qu'elle est dans l'ordre de la Providence, continua de s'appliquer sur tout à celle qui apprend à faire la volonté de Dieu, à entretenir la charité avec le prochain, à respecter ses droits, à secourir les malheureux.

Les églises cathédrales furent autant d'écoles. L'évêque y enseignoit lui-même, ou il étoit remplacé dans cette fonction importante par quelque clerc distingué par sa doctrine. Là, on donnoit des leçons de grammaire, de dialectique, de rhétorique, de géométrie, d'astrologie, d'arithmétique, de chant et même de la poétique.

Après ce cours succédoit celui de la théologie : il consistoit dans l'explication des divines Ecritures, des ouvrages des saints Pères. On y développoit en particulier les principes de la morale chrétienne ; la discipline de l'Eglise faisoit encore partie des instructions.

C'est de ces écoles que saint Melaine étoit sorti. Saint Magloire présida à celle de l'église de Dol, sous l'inspection de saint Sanson II. Saint Felix de Nantes conduisit la sienne par lui-même. On a vu avec quel succès il s'acquitta de ce ministère. On ne doit plus être surpris que le douzième canon du second concile de Tours, de l'an 567, représente la maison de l'évêque, comme la demeure des prêtres, des diacres et des

jeunes clercs. S'ils sont chargés de veiller à sa garde , pour rendre témoignage à sa pureté , il est chargé , à son tour , de leur ouvrir les trésors de la science dont il est dépositaire.

Il est au moins probable, qu'à l'exemple de ce qu'on avoit établi avec sagesse dans toute l'Italie , et d'après le premier canon du second concile de Vaison , de l'an 529 , auquel avoit présidé saint Césaire d'Arles , tous les curés des églises baptismales de la campagne recevoient chez eux les jeunes lecteurs qui n'étoient pas mariés , qu'ils les élevoient comme de bons pères , leur faisoient apprendre les pseumes , lire les saintes écritures , les instruisoient dans la loi du Seigneur , afin de se préparer , dans ces jeunes disciples , de dignes successeurs.

De leur côté , les communautés religieuses , qui se multiplièrent en Bretagne durant ce siècle , parce qu'on en reconnoissoit les avantages , y maintinrent les sciences qui menaçoient d'en sortir.

Selon les ordres du second concile de Tours , énoncés dans son quatorzième canon , il devoit se trouver , dans chaque monastère , un lieu séparé pour enseigner les jeunes gens. La direction en étoit confiée à l'abbé ou au prévôt. Les écoles des monastères de Saint Briec , de Saint Léonor et de tant d'autres , durent ranimer l'ancienne ardeur qu'avoient eue les Armoriques pour les belles-lettres. L'étude y nourrissoit la prière , la prière y sanctifioit le travail. Les moines , les religieuses même , tous étoient astreints , par leurs règles , à la lecture. Sainte Radegonde , religieuse à Poitiers , ne lisoit pas seulement l'Ecriture-Sainte , les vies des saints , les livres de piété , mais encore saint Athanase , saint Basile , les saints Grégoires , saint Hilaire , saint Ambroise , saint Jérôme , saint Augustin ; les poètes chrétiens , tels que Sedulius ; les historiens ecclésiastiques , comme Orose (1). La langue latine , outre celle du pays , étoit familière aux cénobites des deux sexes ; la grecque étoit cultivée par la plupart. Dans chaque monastère , il y avoit une bibliothèque : un religieux en étoit chargé.

Les saints abbés de Bretagne , en formant d'autres eux-mêmes dans l'intérieur de leurs maisons , alloient porter au-dehors la lumière évangélique , éclairaient les esprits par leurs discours , fixoient les cœurs à la piété chrétienne par leurs exemples , ou étonnoient le crime , en exposant leurs vies pour sauver l'opprimé.

Les évêques dont la sainteté et les talens relevoient , aux yeux du pu-

(1) Fortunat. lib. 8 , Carm. 1.

blic , le caractère sacré , faisoient fleurir la religion , malgré le torrent des vices , en perpétuoient la pureté. Les réglemens qu'ils dressèrent dans les conciles prouvent leur vigilance pastorale. Leur zèle n'a point de bornes. Sévères envers eux-mêmes , ils écartent de leurs personnes jusqu'au soupçon du mal , attaquent avec force les restes expirans du paganisme , n'épargnent rien pour redresser les mœurs , pour faire oublier aux infirmes , aux indigens , aux malheureux , les maux qui les accablent ; pour maintenir la majesté , l'ordre dans les offices de l'Eglise. Leur foi est pure comme leur morale. Par le crédit de l'un , un prince chéri est rendu à la Bretagne ; par l'éloquence d'un autre , le meurtrier de trois de ses frères n'ose tremper ses mains sanguinaires dans le sein du quatrième. Bientôt celui-ci , élevé au pontificat par des vertus feintes , ne connoît plus de règles ; il ose outrager la discipline de l'Eglise qu'il auroit dû soutenir , du moins par son exemple. Les évêques qui ne voient en lui qu'un coupable obstiné , le dévouent à l'anathème. Il fait ombre dans leur tableau ; leur sainteté , leur attachement à l'ordre en brillent davantage. Ce fut à Paris qu'éclata l'intempérance d'Eonius ; comme il ne revint point en Bretagne , les évêques l'abandonnèrent à ses remords.

Durant le septième siècle , les évêques n'eurent pas moins à cœur l'éducation de leurs clercs. Leurs églises continuèrent d'être l'asile de la science. Saint Martin , ce célèbre archidiacre de l'église de Nantes , qui , dans la suite , fonda le monastère de Vertou , avoit été l'un des élèves de saint Felix. Saint Budoch , évêque de Dol , s'étoit formé à la vertu , aux connoissances divines sous saint Magloire. Saint Turien devoit son éducation à Tigerinomal , autre évêque de Dol. Ces deux disciples font assez connoître à quel degré de perfection l'église de cette ville étoit montée. Celle de l'église de Nantes jouit encore long-temps de sa célébrité. La réputation que celle de Quimper s'étoit acquise y avoit attiré saint Menou. Corentin II lui donna une éducation d'autant plus solide , qu'elle étoit fondée sur la religion.

Les évêques , alarmés des progrès que faisoit l'ignorance parmi les laïques , persuadés qu'elle est la source de toutes les erreurs , y cherchèrent un remède. Pour rappeler les gens du siècle à la culture des lettres , ils leur ouvrirent les cloîtres ; en même temps qu'on y formoit des religieux , on y éleva des jeunes gens pour le monde. La plupart des princes bretons reçurent leur éducation à Lan-Maelmon , sous le fameux abbé de ce nom , que sa science porta sur le siège d'Alet. Ce fut là le germe de cette éminente sainteté où parvinrent plusieurs d'entr'eux. Le trône ne

fut plus souillé par ces crimes qu'enfante la barbarie. La vérité, cette règle éternelle des actions humaines, y parut sans nuages : elle en chassa ce que l'opinion des hommes avoit inventé, pour n'y laisser que la vertu. Le christianisme s'y montra en partie ce qu'il est, doux, bienfaisant, ami des hommes.

Les qualités supérieures du souverain animèrent la ferveur des monastères, y firent observer les règles avec scrupule, y fortifièrent l'amour de l'étude. Ce qui porta les jeunes religieux à marcher avec une nouvelle ardeur dans la carrière de la science, ce fut une noble émulation. Ils tinrent entr'eux des conférences réglées sur leurs lectures. A l'abbaye de Saint Sanson sur Rile, dépendance de l'évêché de Dol, cet exercice étoit en vigueur sous le saintabbé Germer (1). Les évêques de Dol, qui avoient l'inspection sur ce monastère, y avoient introduit cette espèce d'académie, l'avoient répandue dans le reste de leur district, d'où elle ne put manquer de se propager dans les autres communautés de Bretagne.

On a lieu de croire que saint Pasquair avoit été formé à l'école de l'église de Nantes; c'est faire en même temps l'éloge des maîtres qui y avoient présidé. Devenu évêque, Pasquair eut le plus grand intérêt de travailler à son illustration. Pour répandre de plus en plus, dans son diocèse, les lettres saintes et humaines, pour étendre les motifs d'émulation, il fit venir de l'école de Fontenelle, autrement Saint-Vandril, l'une des plus fameuses des Gaules, saint Hermeland, le fit abbé d'Aindre, où les sciences et la piété établirent leur séjour : une foule de jeunesse y vint prendre des leçons.

Tandis que les évêques font, de tous côtés, une sainte guerre à l'ignorance; que, de toutes parts, ils offrent aux laïques des moyens de s'instruire; que, sur tout ils s'appliquent à donner à l'Eglise de dignes ministres et dans le clergé et dans les monastères, leur zèle les porte à en employer quelques-uns à la conversion du reste des idolâtres; saint Amand, qui, comme il est probable, avoit emprunté ses lumières de l'église de Nantes, alla éclairer le pays de Gand.

On ne nous a transmis aucun ouvrage des évêques de ce siècle; on ignore même si quelqu'un d'eux en composa. Ce qu'ils firent au concile de Nantes prouve qu'ils avoient une grande connoissance des canons de l'Eglise; ils s'en servirent à propos pour conserver le clergé dans sa pureté primitive, pour réprimer l'ambition de quelques ecclésiasti-

(1) Mabillonius in actis SS. Ord. S. Ben. tom. 1, pag. 479.

ques. Ils ne tentèrent pas seulement d'extirper des campagnes le culte qu'on y rendoit encore à de certains arbres , à des pierres enfoncées en terre ; ils pourvurent aux soins spirituels que les curés doivent avoir de leurs malades ; maintinrent la pénitence canonique ; étouffèrent , autant qu'il étoit en eux , les querelles particulières ; pénétrés de la sublimité du sacerdoce , des qualités qu'il requiert , ils réglèrent avec sagesse ce qu'avoient à faire ceux qui étoient préposés à l'examen des ordinands.

Ce que le temps a respecté , ce sont quelques vies de nos saints ; ceux qui les écrivirent s'éloignèrent de plus en plus de la pureté des historiens des autres siècles. Le merveilleux , dans les vies des saints , les flattoit plus que le vrai ; ils aimoient sur tout l'extraordinaire. Sans critique , ils ne suivoient presque aucun ordre , ils ne marquoient aucune chronologie. Leur style étoit le plus souvent barbare , obscur , embarrassé : c'étoit là le goût dominant. Un bon auteur n'auroit été entendu que de peu de personnes ; pour se mettre à portée de la multitude , il falloit écrire d'une manière grossière et rustique. La vie de saint Sanson II a tous les défauts que l'on vient d'exposer. L'historien qui lui a donné le jour sentoit si bien lui-même la certitude de ce jugement , qu'il a cru devoir en prévenir le lecteur éclairé ; à des termes latins , il en substitue de celtiques (1). Partout , cette licence devint commune ; elle nous paroît bizarre , mais , si on se rapproche de ces siècles , on sentira que ces termes , alors familiers , faisoient mieux comprendre ce qu'on vouloit exprimer. Les ouvrages de ces temps furent en partie inintelligibles à la postérité reculée ; pour sortir de ce dédale , on forma des glossaires qui en donnèrent le fil.

Pendant le huitième siècle , l'amour des sciences perdit encore de son activité. Plusieurs évêques se sanctifièrent , en travaillant à sanctifier leurs peuples. L'indifférence pour la composition , la difficulté de trouver des lecteurs , tout nous a privés du détail de leurs vies , du moins pour la plupart. Si quelques-uns publièrent des ouvrages , leurs productions furent la proie des peuples du nord , qui , dans les siècles suivans , donnèrent les plus vives secousses à la Bretagne.

Ce fut probablement durant le huitième siècle que parut la vie de

(1) L'anonyme qui a composé la vie de saint Sanson II dit que celui qui lui prépara du poison en donna à un chat (pelaci). « Parum » de eo pelaci dedit. Pelax autem ut bibit , » etc. » Le mot *pelax* ou *pilax* vient du celtique *pilha* , *piller* , *battre*. Le chat s'est appe-

lé *pelax* ou *pilax* , parce qu'il fait la guerre aux souris et aux oiseaux. Le terme *chat* , que le peuple de Basse-Normandie prononce *cat* , a la même origine. *Cat* ou *cad* , guerre , combat.

saint Malo (1). L'historien l'a remplie de merveilles, selon le génie de son temps. C'est d'après son témoignage que nous avons rapporté les trois miracles auxquels les Alétiens durent leur conversion subite au christianisme. Si ni les uns ni les autres ne sont pas certains ; si Dieu n'a pas fait entendre sa voix extérieurement dans une circonstance aussi frappante ; si, à la parole seule de saint Malo, qui n'avoit ni crédit, ni autorité, la ville d'Alet reconnut le néant de ses idoles, l'illusion des druides, la nécessité d'embrasser une religion qui exigeoit d'elle les plus grands sacrifices de l'esprit et du cœur ; si, comme on n'en peut douter, elle se soumit à un laborieux catéchuménat, ce changement, aussi prompt que persévérant, n'est pas moins le plus grand des miracles, l'ouvrage de celui qui commande à la mort, qui tient en main le cœur de tous les hommes.

Au reste, quelque attrait qu'ait eu l'historien pour les prodiges dont il décore saint Malo, et dont la plupart ne nous ont pas paru mériter la créance, on doit dire de lui que ses pensées sont assez justes, que ses tours ne sont point ampoulés, qu'il n'entasse pas, comme les autres, des épithètes sans ordre. Sa latinité n'a rien de rebutant : elle est intelligible.

Après la mort de saint Pasquair, les études durent se soutenir avec honneur dans son église, malgré l'indifférence du comte Agathée. L'impulsion que cet évêque leur avoit communiquée étoit trop forte pour qu'elle ne persévérât pas encore long-temps. Cette ardeur se ralentit sous Amelon.

Adalfroy, ennemi de l'ordre, troubla sans doute le zèle de ses religieux pour les belles lettres. Donat, qui marcha sur les traces de saint Hermeland, leva tous les obstacles.

Agathée ne fronda point à Rennes le penchant du clergé pour l'instruction. Moderan y puisa à cette école la source d'une piété solide, la science des saints, mérita d'en être le docteur. A Dol, saint Genevé dut être l'ame de celle de son église. On a lieu de juger que saint Bili ne se distingua pas moins à Vennes, par cet endroit. Son église se fit considérer par de bonnes études et par la manière dont on y apprit à bien vivre. Sur la fin de ce siècle, un évêque de Quimper s'étoit mis à la tête

(1) Nous ne parlons pas ici de la vie de saint Malo qu'on trouve dans Surius et qui porte le nom de Sigebert de Gemblours, encore moins de celle que du Bosc a publiée. Il

s'agit uniquement de la vie du saint que D. Mabillon a insérée au premier volume des Actes de ses saints Bénédictins, la meilleure de toutes.

d'une école qui se tenoit dans un monastère , à l'extrémité de son diocèse. On n'y élevoit pas seulement les jeunes religieux , des externes y étoient admis , même la plus haute noblesse. Le prince Melair y brilla par les qualités du cœur et celles de l'esprit. L'école de l'église de Quimper jouissoit alors d'une grande célébrité. Penser autrement , ce seroit faire injure à la conduite éclairée du laborieux pontife. Si l'histoire ne fait aucune mention des écoles des autres églises de Bretagne , leur existence n'en est pas moins constante. Ce qui nous reste d'écrits de ce temps en suppose la continuité. Elles ne sont caractérisées , les unes et les autres , que par une réputation plus ou moins grande.

Les évêques de Bretagne , qui , au commencement du neuvième siècle , assistèrent au concile de Tours , avec leurs autres comp provinciaux , appuient sur la nécessité où ils sont d'être savans. Ils veulent que chacun d'eux sache par cœur , s'il est possible , les évangiles avec les épîtres de saint Paul ; qu'il fasse une lecture fréquente des explications que les saints Pères en ont données ; qu'il suive la même méthode en lisant les autres livres canoniques ; qu'il ait toujours présent à l'esprit le pastoral de saint Grégoire , pour s'y reconnoître , et les canons de l'Eglise , pour ne pas s'en écarter ; qu'il ait un homiliaire contenant les instructions qu'il doit donner à son troupeau ; que , comme dans leur province ecclésiastique , il y a deux langues dominantes , la romaine-rustique (1) , pour les Gaulois ,

(1) Dès avant le cinquième siècle , la Gaule portoit le nom de *romaine* ou de *romanie*. Elle est ainsi appelée dans la vie de saint Sanson II. On lui donnoit encore quelquefois ce nom au dixième siècle ; on en trouve la preuve dans Luitprand , qui vivoit alors. En parlant de Gui , comte de Spolette , il rapporte que , comme ce seigneur passoit dans le royaume de Bourgogne , il voulut entrer en France , qu'on appeloit *romaine*. La langue romaine-rustique étoit donc celle des Gaulois. Saint Eucher , évêque de Lyon , dans l'histoire qu'il a donnée du martyre de saint Maurice , parle de cette langue. « Agaunum , dit-il , accola , » *interpretatione gallici sermonis , saxum dicunt.* » Ce grand évêque écrivoit au milieu du cinquième siècle. Du temps de saint Eloy , la langue gauloise subsistoit. Dans sa première homélie , il l'appelle *rustique* , parce qu'elle étoit sur tout dans la bouche des habitans de la campagne. Antenor , disciple de saint Silvain d'Auchy , évêque régional ,

qui mourut l'an 718 , a composé sa vie , moitié en langue rustique , moitié en mauvais latin. Cette langue rustique , que l'auteur distingue du mauvais latin , ne pouvoit être que le celtique. Dans l'histoire de la translation des reliques de saint Germain , qui se fit l'an 754 , on lit : qu'un jeune homme sourd et muet , qui , à cette cérémonie , fut guéri miraculeusement , parla en peu de temps très-bien la langue rustique ; que , devenu clerc , il apprit les lettres ou le latin. Saint Adalard , qui a survécu à Charlemagne , savoit trois langues , la vulgaire ou romaine , la teutonique et la latine , selon que le témoigne saint Gerard. Paschase-Radbert en dit autant de cet abbé. Il assure que la langue vulgaire est la même que la romaine : Nithard fait foi que celle-ci est la gauloise. Le concile de Mayence , de l'an 847 , renouvela , par son second canon , le dix-septième de celui de Tours , tenu en 813. Il n'est plus surprenant que , dans presque tous les noms anciens des différens

la tudesque , pour les Francs , il en fasse une traduction claire dans l'un et l'autre de ces idiômes , pour en faciliter à tous l'intelligence. La langue dans laquelle ils avoient prêché jusqu'alors , étoit un latin grossier , qui empruntoit la tournure du celtique (1). Tous l'entendoient , mais difficilement.

Les mêmes évêques , pour ne pas s'exposer à donner l'ordination inconsiderément , enjoignent aux diacres de passer un temps considerable sous leurs yeux , avant d'être promus à la prêtrise. Ils se chargent de les instruire chez eux des devoirs du divin sacerdoce , d'éclairer leur conduite , d'épurer leurs mœurs.

Etablis curés à la campagne , les prêtres retournoient à la maison épiscopale , les uns après les autres. A la voix de leur évêque , ils s'y rassembloient pendant quelques semaines. Le pontife , soit par lui-même , ou par des théologiens , leur exposoit les pratiques les plus importantes du saint ministère , leur faisoit des conférences sur les livres saints , sur les canons de l'Eglise , sur les offices divins , les sacremens (2). C'étoit pour eux une obligation de savoir le pseautier par cœur , d'étudier la discipline ecclésiastique et de posséder leur pénitentiel (3).

Le zèle que les évêques de Bretagne avoient eu pour l'instruction de leurs peuples , ne s'étoit pas démenti du temps du pape Sergius. Léon iv leur rend justice sur ce fait important.

Si alors ils proposèrent au saint Siège des questions à résoudre , ils ne savoient pas moins ce qu'il falloit en penser ; leurs sentimens ne furent partagés que sur les eulogies. Il pouvoit s'élever entr'eux et Nominoé des disputes sérieuses sur la forme du jugement qu'on devoit prononcer contre ceux de leurs confrères qui étoient accusés de simonie.

lieux , sur tout de la Gaule , on retrouve le langage de nos pères.

(1) Depuis le sixième siècle , ce latin grossier avoit commencé à dominer ; il dégénéra de plus en plus. C'étoit dans ce langage que se passaient tous les actes publics ; il régnoit seul dans les contrats ; on n'en parloit point d'autre dans les tribunaux. Dans ce latin , on avoit fait entrer plusieurs mots celtes , auxquels on avoit donné des terminaisons latines. On avoit peu d'égard à l'arrangement , à la construction des termes latins qu'on avoit conservés. On avoit tout asservi au goût de la langue maternelle. De là on conçoit que le peuple devoit entendre la plus grande partie de ce mau-

vais latin. Plusieurs termes ne lui étoient point étrangers. Pour les autres , à force de les ouïr répéter , il les imprima dans sa mémoire , en comprit à peu près le sens par l'intelligence de ceux de sa langue qui leur étoient joints. C'est ainsi que les habitans des campagnes d'Antioche , qui n'avoient point appris le grec , entendoient saint Chrysostôme. Les paysans , qui ont un patois particulier , ne laissent pas d'entendre le françois. Il étoit cependant très-avantageux de ne parler que la langue du peuple , lorsqu'il étoit question de lui inculquer les vérités du christianisme.

(2) Caroli Magni capitul. lib. 6, c. 163.

(3) Baluzii Capitul. tom 1, p. 417.

Des puissans du siècle , Nominoé lui-même , qui se livroit à l'ambition , vouloit dominer sur le clergé , l'asservir à sa manière de penser ; des seigneurs chassoient des curés de leurs églises , sans l'aveu de leurs évêques , y en plaçoient d'autres de leur propre autorité. Tantôt sous la qualité d'archidiacre , tantôt sous celle d'archiprêtre , qui leur avoient été défendues , ils osoient visiter les paroisses ; la manière de juger les procès devenoit arbitraire ; le sort , qu'on appeloit faussement des saints , que quatre évêques de Bretagne avoient relégué , l'an 511 , parmi les divinations païennes , qu'ils avoient interdit sous peine d'excommunication , étoit employé pour terminer les différens ; des mariages incestueux se contractoient , malgré la réclamation des canons et des saints Pères. Pour remédier à tant de maux , la voix du premier des pasteurs devoit se faire entendre , appuyer celle des autres vicaires de Jésus-Christ : l'autorité réunie n'en avoit que plus de droit à la soumission.

Susan avoit fait une étude particulière de l'Ecriture-Sainte et du droit canonique. Gernobri , évêque de Rennes , se fit remarquer par son éloquence ; Kenmonoc , évêque de Vennes , perdit à être connu ; il s'est montré peu instruit dans la science des canons ; Fulchric , évêque de Nantes , s'acquit la réputation d'une grande sagesse.

Cependant , l'église de Vennes avoit attiré les regards par l'application avec laquelle on continuoît de s'y livrer à l'étude des lettres. Il en étoit sorti saint Conwoïon. L'auteur de sa vie le représente comme un homme d'une vaste érudition ; il fait un éloge accompli du talent qu'il avoit pour manier la parole. Le prêtre Woretveu , homme très-illustre , avoit été élevé avec lui à la même école. De nouveaux motifs durent , dans la suite , y animer les études.

Les écoles des autres églises devoient être également fréquentées. Charlemagne , qui , quoique déjà sur le trône , ne dut ses vastes connoissances qu'à un travail opiniâtre (1) ; qui en fit un si noble usage pour le bien de la religion et l'intérêt civil de ses sujets , ne se contenta pas d'être savant. Ce restaurateur des lettres renouvela les études dans toute l'étendue de ses états ; il les soutint dans sa nouvelle conquête ; elles y furent en vigueur jusqu'à sa mort. Les évêques n'eurent rien à statuer à cet égard dans leur concile de l'an 813.

(1) C'est sur un texte d'Eginhard mal entendu qu'on s'est persuadé que Charlemagne ne savoit pas écrire. L'auteur a voulu dire seulement qu'il ignoroit l'art de peindre le grand caractère romain ; en effet , il assure que ce prince écrivit une histoire des anciens

rois. Dans la bibliothèque de l'empereur , on voit encore de nos jours une explication manuscrite de l'épître aux Romains , sous le nom d'Origène , qui a été corrigée de la propre main de Charlemagne.

La même ardeur dut persévérer sous Louis le Débonnaire ; il ordonna à tous les évêques de son royaume d'avoir soin d'instruire et de former dans leurs églises de braves soldats de Jésus-Christ (1) ; accoutumés par état à ce saint exercice , ceux de Bretagne le continuèrent avec zèle.

Conwoïon , archidiacre de Vennes , fit admirer , sur le théâtre de cette ville , ses talens acquis. Son humilité ne put les cacher dans la solitude de Redon. L'étude assidue des divines Ecritures y fit ses délices ; Nominoé le visitoit avec plaisir , rendoit hommage à son mérite.

Wincalon , l'un de ses religieux , avoit acquis une science profonde des livres saints.

Son abbé , pour remplir l'esprit de la règle qu'il avoit embrassée , voulut que ses moines partageassent une partie de leur temps entre l'étude et les travaux corporels. Dans son monastère , il éleva une école où se formèrent quelques hommes de lettres.

Parmi eux on doit compter le moine anonyme , qui , vers l'an 890 , écrivit les Actes du saint fondateur de l'abbaye de Redon. Dès son enfance , il étoit entré dans ce monastère. A l'étude de l'Ecriture sainte , il avoit joint celle des sciences profanes. La Bible lui étoit tellement familière , qu'il en cite à chaque instant des textes dans son histoire de saint Conwoïon ; mais l'application qu'il en fait n'est pas toujours heureuse. Il emploie aussi dans son ouvrage quelques vers de Virgile. Alors on lisoit sans scrupule les écrits des païens. L'anonyme de Redon se modeloit sur Loup de Ferrieres , sur Eginhard , sur Heribald , évêque d'Auxerre. Ces érudits apprécioient les avantages qu'on pouvoit retirer de ces auteurs. Le savant évêque Rathier s'en servoit de la même manière que les Israélites avoient fait usage des dépouilles de l'Egypte.

L'anonyme , pour donner plus d'étendue à ses lectures , s'étoit rendu habile dans la langue grecque. Il alloit , en cela , de pair avec Eginhard , avec Hilduin , Jean Scot , Paschase-Radbert , Hincmar , Héric , Chrétien-Drutmart , Remi d'Auxerre. On ne peut douter qu'on n'enseignât alors le grec dans le monastère de Redon.

L'historien nous a fourni d'abondans matériaux , que nous aurions cherchés inutilement ailleurs. De tout ce qu'il avance , il n'est rien , dit-il , qu'il n'ait vu par lui-même , ou qu'il ne sache de témoins oculaires.

Son style est grave , clair , mais trop prolix. Dans tout son ouvrage , il a mis de l'ordre , de la méthode ; par tout il fait paroître beaucoup

(1) Baluzii Capitul. tom. 1 , p. 1137. Sir-mundus, Concil. Galliæ, tom. 2, p. 505

de jugement. Dans le portrait qu'il donne de saint Marcellin, il ne parle point de sa prétendue chute que Petilien, évêque donatiste, avoit inventée. Saint Augustin lui avoit appris que ce fait étoit une pure calomnie.

L'abbaye de Redon avoit pour émule celle de Landeweneck. On y entretenoit de bonnes études. Gurdestin, qui y avoit embrassé l'état religieux, y mit au jour une nouvelle vie de saint Guignolé. Elle est partagée en trois livres : les deux premiers sont écrits en prose ; l'auteur y a joint quelques vers. Le troisième est un sommaire des deux autres : il est tout en vers héroïques, ainsi que la préface générale. Le fonds de cet ouvrage est le même que la première vie de saint Guignolé. La différence qui se trouve entre l'un et l'autre est que la plume de Gurdestin est moins bonne. Cet historien a donné en outre un abrégé de la vie du saint, pour satisfaire la piété de ceux à qui le temps ne permettoit pas de lire son ouvrage en entier, ou qui n'étoient pas assez instruits pour l'entendre.

Clément, religieux de la même abbaye, composa trois hymnes à l'honneur de saint Guignolé ; elles sont dans le Cartulaire de Landeweneck ; cette production est si foible qu'elle ne mérite pas d'en sortir.

Gurdestin, devenu abbé de Landeweneck, y soutint l'amour des sciences, autant que les circonstances le permettoient. Ce fut à sa sollicitation que Wormonoc, l'un de ses moines, écrivit la vie de saint Pol, évêque de Léon, celle-là dont nous avons parlé ailleurs. Elle est divisée en deux livres : quelques vers font partie de la dédicace. Le style en est dur, mal poli. Un moine anonyme de l'abbaye de Fleuri retoucha cette vie quelque temps après qu'on eut apporté dans ce monastère une portion des reliques de saint Pol.

Les troubles intestins qui agitent la Bretagne, la guerre qu'y porte la France, les ravages multipliés qu'y font les Normans, rien ne peut anéantir l'ardeur qu'a le clergé pour les sciences de son état. L'auteur de la vie de saint Conwoïon, au sujet d'un miracle qu'il dit être arrivé dans l'église de Redon, nous fait connoître un clerc du diocèse de Nantes dont l'érudition effaçoit l'éclat de la noblesse. Presque tout a concouru à nous faire ignorer bien d'autres personnages, qui, par leur attachement aux lettres, s'élevèrent au-dessus du préjugé de leur temps.

A la fin du neuvième siècle, au commencement du suivant, Golven fit honneur à l'église de Léon. Soit qu'il eût appris les lettres humaines et divines dans le château de Godien, soit dans quelque monastère voisin, ou à la cathédrale de Léon, il est certain qu'on lui donna un habile maître.

Lorsque ses talens , sa sainteté l'eurent élevé sur le siège de Léon , il connut mieux que jamais ce que valent les sciences. C'étoit pour lui un devoir pressant de les faire dominer dans son clergé , parce qu'elles sont les gardiennes des mœurs publiques ; c'étoit à lui de le former sur tout à la connoissance du salut. Il étoit le pasteur de ses ecclésiastiques comme des simples fidèles. A ceux-ci , il ne devoit parler que comme à des enfans en Jésus-Christ , leur apprendre les élémens de la foi ; à ceux-là , il devoit donner une nourriture solide , leur enseigner les vérités les plus sublimes de la religion. Il avoit donc besoin d'une école pour y dresser des coopérateurs utiles dans le saint ministère , pour en perpétuer une succession digne de lui. Dès lors il l'a soutenue , animée dans son église , parce que , pour être saint , il faut remplir exactement les obligations indispensables de son état. Saint Tenenan , qui le remplaça dans sa chaire comme dans ses vertus , ne fut tel qu'en satisfaisant aux mêmes devoirs.

Tandis que les Normans désolent la Bretagne , l'église de Dol , qui ne comptoit encore que douze chanoines , avoit Radhod pour prévôt. La lettre qu'il adressa à Aldestan , roi d'Angleterre , est un monument qui prouve qu'il y avoit encore en Bretagne des écrivains polis (1). Il est au moins vraisemblable que jusqu'alors on cultiva la littérature dans la ville de Dol.

La piété de Bénédic , évêque de Quimper , fait présumer qu'il ne négligea pas l'instruction de son clergé. Des évêques , pour soustraire les prêtres de leurs églises à la cruauté des païens , pour s'assurer la vie à eux-mêmes , pour exercer avec liberté leurs fonctions sacrées , allèrent avec eux chercher des refuges que la charité ne put leur refuser. Dans ces momens critiques , leurs devoirs s'offrirent sans nuages : leur clergé n'en fut que plus disposé à mettre à profit les lumières qui lui étoient communiquées. Ceux d'entr'eux qui rentrèrent en Bretagne s'appliquèrent avec une nouvelle activité à réparer les pertes spirituelles de leurs ouailles. Pour les autres , qui eurent des motifs pour n'y pas retourner , on doit présumer de leur zèle qu'ils pourvurent aux besoins de leurs églises et de leurs peuples. Le monastère de Fleuri , où les sciences et la paix avoient fixé leur empire , appela Mabbon pour y satisfaire son amour de la retraite et son goût pour la méditation des livres saints.

Quelque malheureux que fussent ces temps , le goût de l'instruction ne

(1) *Anglia sacra* , tom. 2.

se perdit pas totalement parmi les laïques. Le jeune prince Guerech alla jusqu'à Fleuri se former aux belles-lettres : il y reçut une éducation savante et chrétienne.

Les évêques, rendus à eux-mêmes, à leurs diocèses, à la religion éplo-
rée, rappelèrent les études dans leurs églises. Ceux qui, sous leur ins-
pection, en furent les directeurs, portèrent le nom de scolastiques,
c'est-à-dire, de savans. Ils en exercèrent par eux-mêmes les fonctions
relevées, jusqu'au treizième siècle, temps où leurs titres furent érigés
en dignités. Ces dignités subsistent encore de nos jours dans les églises
de Rennes, de Nantes, de Vennes, de Dol, de Treguer et de Saint-Brieuc.

Cependant, les laïques croupissoient dans l'ignorance ; à peine la plu-
part savoient lire et écrire. Dès le neuvième siècle, on ne trouvoit pres-
que plus parmi eux de notaires publics.

Ce fut une nécessité de faire passer ces fonctions à des ecclésiastiques.
Citoyens, ils s'en chargèrent pour obliger la patrie. Du temps de Gui,
comte de Vennes, on voit le clerc Hoeldetwidon dresser des actes ; par
la suite, il fut appelé à la rédaction de plusieurs autres. Un clerc qu'on
nommoit Maïlon fut aussi employé à cet office (1). Pendant les siècles sui-
vans, les clercs s'occupèrent de ce travail ; on donne encore ce nom à
ceux qui écrivent sous les gens du palais et les officiers de la justice.

Les moines, pour servir le public, s'adonnèrent à la médecine. He-
roïc, abbé de Redon, ou du moins, religieux de cette communauté, pas-
soit pour très-habile dans cette profession. Le comte Guerech avoit beau-
coup de confiance dans ses talens. Les clercs, qui s'empressoient d'être
utiles de plus en plus, ne négligèrent pas l'art de guérir.

Les laïques, qui s'étoient fermé l'entrée des sciences humaines, étoient
toujours à portée de celle qui conduit au salut. L'Eglise avoit soin d'in-
culquer aux pères et aux mères la nécessité d'apprendre à leurs enfans
les principes de la religion ; aux parrains, de les suppléer (2). Pour que
ceux-ci ne manquassent point à cette obligation, on n'en recevoit pas en
cette qualité, à moins qu'ils ne fussent d'une probité reconnue (3). Les
curés étoient chargés, de leur côté, d'enseigner aux enfans les élémens
du christianisme, ceux de la morale (4).

Les adultes, obligés de se rendre les dimanches et les fêtes à leurs
églises, y recevoient des instructions analogues à leurs besoins spirituels.

(1) Cartular. Rotonense.

2) Baluzii Capitular. tom. 1, p. 751 et 752.

(3) Ibidem, p. 953.

(4) Sirmundus, Concil. t. 2, p. 583.

Ceux qui étoient voisins des églises cathédrales n'en avoient point d'autres ces jours-là ; ils devoient y assister à la messe solennelle , à la prédication. Les prêtres de la ville et des environs n'en étoient pas exempts ; on n'en dispensoit que les religieuses , parce qu'elles gardoient la clôture (1). Lorsqu'on étoit trop éloigné de la cathédrale , chacun alloit à son église ; ceux qui n'avoient que des oratoires étoient tenus de célébrer Pâque , la Pentecôte et Noël à leurs églises baptismales (2).

Nous avons tâché de représenter, sous leurs vrais points de vue , les auteurs qui ont écrit durant les siècles que nous venons de parcourir. Si nous avons fait valoir leurs talens , nous n'avons pas caché leurs défauts. Il reste à faire quelques autres observations à leur sujet. Parmi les historiens qui ont donné les vies de nos saints , il y en a qui , manquant de critique , n'ont pas distingué les pièces authentiques de celles qui étoient supposées. De là , ils ont cru avec simplicité des miracles qui n'avoient existé que dans une imagination exaltée. Leur bonne foi les a rendus publics.

D'autres , plutôt panégyristes qu'historiens , les ont exagérés , multipliés ; ont élevé leurs héros chrétiens aux dépens du vrai. Ce qui a déterminé des modernes à penser que leurs ouvrages , et ceux de cette espèce , sont autant d'amplifications dont les maîtres fournissoient le sujet à leurs écoliers ; mais , ce qui détruit cette conjecture , est qu'on n'y remarque point l'empreinte des règles de la rhétorique.

Quelquefois ces historiens ont pris à la lettre ce qu'ils devoient entendre dans un sens figuré. Par cette méprise , qui leur est commune avec les plus sages de l'antiquité profane , ils ont transformé , comme nous l'avons dit ailleurs , des êtres moraux en des êtres physiques. Des saints terrassent , font expirer des serpens énormes qui avoient porté dans leur voisinage la consternation et la mort , tandis que ces hommes de Dieu s'étoient uniquement occupés à renverser l'empire du serpent infernal , à rétablir l'humanité dans ses droits primitifs , à faire fleurir la vraie religion.

L'un des historiens de la vie de saint Martin , abbé de Vertou , rapporte que Centulphe , qui avoit conseillé à Dagobert 1 d'enlever aux religieux de cette communauté la plus grande partie de leurs biens , en fut puni de la manière la plus terrible par saint Jean et saint Martin , patrons de leur église. L'autre historien raconte que les mêmes saints , auxquels s'unit saint Pierre , prirent également la défense de cette maison contre

(1) *Sirmundus* , Concil. tom. 2 , p. 223.

(2) *Baluzii Capitular.* t. 2 , p. 1064 et 1065.

Rainold. Il ajoute que ce comte pénitent restitua ce qu'il avoit pris contre tout droit ; qu'il offrit même en dédommagement ce qu'il possédoit selon la justice.

Ce grand nombre de miracles qui passoient aux oreilles du peuple , à plusieurs desquels il avoit donné l'existence , qui étoient crus sans discernement , ne tournoient alors qu'au profit du christianisme. Dieu , qu'on faisoit parler aux hommes par la voix des miracles , qui manifestoit dans eux sa sainteté , sa puissance , en paroissoit plus grand , plus pur ; sa Providence étoit exaltée ; dans le crédit des saints , on cherchoit des intercesseurs ; dans leurs vertus , on trouvoit des modèles.

La religion chrétienne , essentiellement vraie dans tout ce qui la compose , rejetoit dans ces temps , comme elle le fait dans le nôtre , tout ce qu'il y avoit de controuvé dans quelques-uns de ces miracles , tout ce que l'art avoit employé pour les embellir ; l'Eglise enseignante , avec laquelle l'Esprit-Saint est tous les jours , ne les avoit point consacrés par son approbation. C'étoient des erreurs populaires , des erreurs de fait , qui supposaient cette vérité toujours crue dans l'Eglise : « que les saints , » qui règnent avec Jésus-Christ , offrent à Dieu leurs prières pour les » hommes ; qu'il est bon et utile de les invoquer d'une manière sup- » pliante et de recourir à leur aide , à leur secours , pour impêtrer de » Dieu ses bienfaits , par son Fils , notre Seigneur Jésus-Christ , qui seul » est notre Sauveur et notre Rédempteur (1) ».

Les deux miracles que nous venons de citer , et dont on voit plusieurs exemples dans saint Grégoire de Tours , nous paroissent assez équivoques. Des ravisseurs périssoient quelquefois de mort subite ou extraordinaire. Comme ces événemens étoient arrivés après leurs rapines , sans qu'ils eussent pensé à les réparer , on en concluait , quoiqu'il n'y eût pas de certitude , que leur fin étoit une vengeance du Ciel. La crédulité du peuple , l'intérêt personnel travestirent ces morts frappantes , en miracles , par les circonstances dont on les orna ; mais on n'en donna pas de preuves testimoniales. Le penchant pour la violence étoit si fort , si accrédité , qu'il étouffoit tous les remords ; que les peines de l'autre vie ne faisoient que de légères impressions. On se figura que les saints , protecteurs des lieux , se faisoient un devoir de commander à la mort , pour immoler les ravisseurs du bien d'autrui. Comme rien ne pouvoit réprimer le cœur , par là , on arrêtoit du moins la main.

(1) Concil. Tridentinum , sessione 25 , Decret. de InvoCAT. , etc.

L'attention peu réfléchie qu'on donne aux vies de nos saints, a fait prendre pour des miracles ce que leurs auteurs n'ont regardé que comme un effet de la Providence. Persuadés, d'après les divines Ecritures, que c'est Dieu qui dirige les voies de l'homme; qu'en lui se trouve la sagesse et le règlement de vie, ils lui ont attribué tantôt immédiatement, tantôt médiatement, ce qui n'étoit que des mouvemens de la grâce, des impulsions de l'Esprit-Saint. C'est dans ce sens qu'on doit entendre la révélation qui fut faite à saint Sanson II, de passer en Bretagne. Les fruits de cette émigration opérèrent son salut et celui de plusieurs.

Exiger de la pureté, de la délicatesse dans les expressions des ouvrages des derniers siècles qu'on vient d'appeler, c'est ne pas connoître le génie de ces temps. Leurs lecteurs ignoroient la belle latinité du siècle d'Auguste; à parler dans un sens rigoureux, on n'avoit point de langage propre. Presque tous soumettoient la langue des Romains à celle de leur pays. Aussi, plusieurs de nos historiens ont témoigné la plus grande répugnance à mettre des écrits au jour, parce qu'ils étoient forcés d'y employer un style qui ne faisoit pas honneur à leur plume. Ce qui fait penser que, du moins, quelques-uns d'entr'eux connoissoient un langage plus savant, dont fait mention Paschase-Radbert (1).

L'emphase du discours, si naturelle aux Celtes, plaisoit à leurs descendans. Nos historiens l'avoient eu en héritage. Les noms de nos Bretons n'annoncent au premier coup d'œil que de l'enflure. Les répétitions fréquentes qu'on trouve dans les ouvrages de ces temps choquent un lecteur éclairé; elles aidoient à une conception dure et pesante.

Quelque rusticité qu'Agilmar, évêque de Clermont, qui vivoit sur la fin du neuvième siècle, remarquât dans le langage de ces sortes d'historiens, il n'avoit pas moins de plaisir à lire leurs productions: leur piété la lui rendoit aimable (2). Au reste, ces écrivains, que l'orgueil philosophique de nos modernes a pris à tâche d'avilir, méritent, de leur part et de la nôtre, la reconnaissance la plus vive. Ce n'est pas seulement la religion qu'ils ont servie: l'état leur a des obligations les plus marquées. Nous leur devons les monumens les plus respectables; en particulier, la plus grande partie de ces précieux matériaux qui forment notre histoire. Etudiés, approfondis, ils nous découvrent les usages, les mœurs de nos pères.

Nos évêques, du moins le très-grand nombre, n'eurent pas une science

(1) In præmio operis de corpore Domini. (2) Du Chesne, tom. 2, pag. 436.

supérieure à celle de leur temps. Les sermons que , depuis le commencement du neuvième siècle , ils prêchèrent à leurs peuples , n'étoient point le fruit de leurs travaux. L'Ecriture , les saints Pères furent la source où ils les puisèrent ; ils compilèrent , transcrivirent les homélies que les docteurs de l'Eglise avoient composées sur l'Evangile , annoncées aux fidèles. Le choix qu'ils en firent étoit proportionné à l'état de leurs ouailles ; leur nombre répondoit aux dimanches et aux fêtes de l'année. La doctrine qu'ils enseignoient dans ces homiliaires avoit été crue de toute l'Eglise , dans tous les temps , dans tous les lieux. C'est ainsi que la science du salut fut universelle en Bretagne , malgré l'ignorance de la multitude , malgré celle qu'on peut supposer dans quelques-uns de ses évêques. L'Eglise bretonne , victorieuse des tyrans qui avoient tenté de l'étouffer à son berceau , ne triompha pas moins de la barbarie. Dieu veilloit à ses combats. Sans autres armes que celles de la persuasion , elle changea en brebis dociles ces lions du nord qui avoient occupé ses domaines et conjuré sa perte.

FIN DU TOME II ET DERNIER.

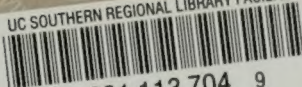
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

Form L9-75m-7,'61 (C1437s4) 444

*BR
847
B77D4
1847
v.2

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



D 001 113 704 9

